TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
41105

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE,
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

1858
1

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE SAINT-BENOIT, 20

1858

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE,
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME TREIZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1858

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.
41155

SOUVENIRS

D'UN AMIRAL

PREMIÈRE PARTIE.

LA JEUNESSE D'UN HOMME DE MER

II.

UNE CAMPAGNE D'EXPLORATION.

I.

Un voyage de découverte est toujours accompagné de sérieux dangers. On ne visite pas des parages inconnus sans être exposé, quelque vigilant que se montre le navigateur, à de soudaines surprises dont on ne peut sortir sain et sauf qu'avec beaucoup de bonheur, sans compter une forte dose de présence d'esprit et d'habileté. Un bon navire offre de merveilleuses ressources pour se tirer de ces mauvais pas. Tant que la quille n'a point touché le fond, il n'y a jamais lieu de perdre courage. Les vents ont des faveurs si imprévues, et, pourvu qu'on puisse prolonger quelque temps la lutte, la mer s'apaise souvent si à propos! Mais quand au lieu d'un navire souple et rapide, prêt à s'élancer dans le lit du vent au moindre appel de sa barre, on n'a sous les pieds qu'une barque inactive et languissante, il faut tout appréhender de ces situations dont, avec un meilleur bâtiment, un capitaine hardi et *manœuvrier* se ferait un jeu. Les deux corvettes destinées à entreprendre le voyage

de circumnavigation auquel je venais d'obtenir l'honneur de prendre part (1) n'étaient pas de cette race de navires *pur sang* sur le jarret, ou sur l'ardeur desquels on peut compter. C'étaient deux humbles flûtes qui n'avaient jamais été destinées au rôle pompeux qu'un caprice du sort les appelait inopinément à jouer. Lorsqu'elles remplissaient les devoirs de la condition modeste pour laquelle elles avaient été mises au monde, elles s'appelaient *l'Abondance* et *le Gros-Ventre*. En changeant de fortune, elles firent comme tant d'autres parvenus, elles changèrent de nom. *L'Abondance*, que devait monter le chef de l'expédition, devint la corvette de sa majesté *la Truite; le Gros-Ventre* prit le nom d'une rivière torrentueuse et s'appela fièrement *la Durance*. Elles reçurent chacune un équipage de quatre-vingt-douze hommes, six canons du calibre de 8, deux caronades de 36, des pierriers, des espingoles, des fusils, des pistolets, des haches d'armes et des sabres, tout l'attirail en un mot d'un navire de guerre. La poupe fut couronnée d'une vaste dunette destinée au logement des commandans. Sur les poutres massives de ce château d'arrière, on fixa de fortes coulisses qui encastrèrent la plate-forme... d'un canon à pivot? diront nos jeunes marins : non,... d'un moulin à vent. On avait prévu que dans les îles que les corvettes allaient visiter on pourrait rencontrer du blé, mais on n'avait point imaginé qu'on y pût trouver de la farine.

Il eût été fâcheux, on en conviendra, d'être exposé, faute d'un moulin, à mourir de faim sur un tas de froment. Nous entrions dans une époque de tentatives ingénieuses où l'on commençait à prendre en pitié la simplicité de nos pères; bien des gens s'étonnèrent que ces pauvres esprits n'eussent jamais songé à user d'un moyen aussi simple pour préserver les navires expédiés dans les mers lointaines du danger toujours si fâcheux de la famine. Un superbe moulin à vent de douze ou quinze pieds de haut se dressa donc comme le clocher d'un village au-dessus de la dunette de chacune des corvettes. La coulisse sur laquelle la plate-forme des moulins pouvait glisser devait servir à les transporter du côté du vent à chaque changement d'amures. Rien n'était, on le voit, plus commode et mieux entendu. La soif de perfectionnemens qui dévorait alors tous les cœurs ne s'arrêta pas en si beau chemin. Nos corvettes étaient doublées en cuivre, comme l'avaient été, depuis la guerre d'Amérique et sur les vives instances de Suffren, tous les navires de la marine royale. On pensa que des bâtimens exposés à s'échouer plus d'une fois remplaceraient très difficilement les feuilles de cuivre qu'ils ne manqueraient pas de perdre en pareille occurrence, et

(1) Voyez la livraison du 15 décembre 1857.

l'on jugea prudent de *mailleter la Truite* et *la Durance*. *Mailleter* un bâtiment, c'était, avant l'invention du doublage en cuivre, revêtir la carène d'une couche épaisse de clous juxtaposés, cuirasse impénétrable à la vrille des tarets, mais naturellement fort raboteuse, hérissée de moules dont chaque jour fécondait les germes, et bientôt chargée par la végétation sous-marine d'un herbier touffu que le navire traînait après lui comme les filamens d'un mollusque. On peut se figurer quel obstacle cette surface inégale et visqueuse opposait à la marche. Si l'on eût voulu nous préparer à dessein des périls et des embarras pour rehausser sans doute l'honneur que nous allions acquérir, on n'eût pu en vérité mieux faire. Joignez à toutes ces entraves suffisantes pour paralyser les mouvemens de navires plus alertes que ne l'avaient jamais été nos deux flûtes la surcharge de dix-huit mois de vivres, celle d'innombrables objets d'échange, et vous aurez une idée des interminables traversées, des dangereux atterrages, des naufrages sans cesse imminens dont la perspective, dès le jour même du départ, allait s'ouvrir devant nous.

Ces graves inconvéniens, qui devaient être la source de tant d'ennuis, avaient heureusement dans la composition du personnel qui montait les corvettes une ample compensation. Les officiers, choisis entre les plus ardens et les plus capables, étaient dignes de ce corps fameux à l'instruction duquel toutes les autres marines de l'Europe rendaient alors hommage. Les matelots, levés dans le quartier de Saint-Malo, avaient la vertu solide du Breton, l'intelligence et le feu du Normand. Par malheur, on n'avait point embarqué que des marins sur nos corvettes. Des naturalistes, des astronomes, des géographes et des dessinateurs y avaient aussi trouvé place. Chaque état-major militaire s'était ainsi doublé d'un état-major civil, et la table commune présentait, quoi qu'on fît, deux catégories bien distinctes, d'un côté les officiers, de l'autre les *savans :* présage douteux de concorde et de bonne harmonie pour l'avenir de la campagne. Ces élémens, si sujets par leur nature même à se diviser, se trouvaient, il est vrai, réunis sous la main ferme et respectée d'un chef qui savait allier aux formes les plus gracieuses l'action d'une volonté d'autant plus inébranlable, qu'elle était toujours fondée sur la bienveillance et sur la justice. Le choix seul d'un pareil homme était fait pour assurer, malgré tant d'autres chances contraires, le succès de l'expédition. Officier de grande expérience et d'un mérite incontesté, M. de Bretigny avait longtemps parcouru les mers de l'Inde, visité les lointains archipels de l'Asie, et ouvert à la navigation dans ces parages, où toutes les routes semblaient déjà explorées, des chemins inconnus jusqu'à lui. Son premier soin, dès qu'il avait appris la mission qui allait lui être con-

fiée, avait été d'appeler à y concourir un ami dont il savait que le dévouement ne pouvait lui faire défaut. Sur sa demande, M. de Terrasson, major des vaisseaux du roi, avait obtenu le commandement de *la Durance*. Unis par les liens d'une vieille et intime affection, également dignes d'estime, ces deux officiers avaient eu des fortunes diverses. M. de Terrasson avait marché d'un pas moins rapide dans sa carrière; il n'en était que plus désireux de partager l'honneur et les dangers auxquels une amitié fidèle avait voulu l'associer. Toute son ambition était de justifier cette flatteuse confiance. Le troisième rang dans l'expédition appartenait à M. de Mauvoisis, lieutenant en pied de la corvette *la Truite*, dont M. de Bretigny, qui n'était encore que capitaine de vaisseau, devait exercer en personne le commandement. Sans sa jeunesse et son grade inférieur, M. de Mauvoisis eût pu figurer avec éclat au premier rang, car il sortait de vieille souche et possédait toutes les qualités qui font le grand homme de mer. Son esprit altier prenait cependant trop peu de soin de dissimuler le double orgueil que lui inspiraient la conscience de son mérite et l'ancienneté de sa race. Il pouvait résulter de cette fâcheuse disposition quelques froissemens entre le lieutenant en pied de *la Truite* et ses compagnons de voyage; on n'avait point à craindre heureusement qu'il refusât jamais de s'incliner devant les cheveux blancs de son chef et devant cette noble vie consacrée tout entière au service de la France.

Lorsque les corvettes furent en rade, on n'y remarqua point sans quelque inquiétude un excessif encombrement. Il était douteux qu'elles pussent, dans un pareil état, essuyer impunément la moindre bourrasque. *La Durance*, en particulier, semblait bien loin de posséder toute la stabilité désirable. On se flatta néanmoins que nos consommations journalières, en allégeant les corvettes, leur rendraient bientôt les qualités nautiques qui, en ce moment, paraissaient tout à fait leur manquer. Le beau temps et les vents favorables qu'on attendait pour sortir du golfe de Gascogne s'étant présentés dans les derniers jours du mois de septembre 1791, les corvettes se hâtèrent de lever l'ancre, et un vent d'est assez frais les poussa rapidement en dehors de l'Iroise. Dès qu'elles furent au large, M. de Bretigny ouvrit des dépêches qui lui avaient été remises avec l'ordre de n'en prendre connaissance qu'à la mer. Il y trouva son brevet de contre-amiral, et pour MM. de Terrasson et de Mauvoisis le brevet de capitaine de vaisseau.

Notre traversée jusqu'aux Canaries fut constamment favorisée par le vent. Aussi ne nous fallut-il que quinze jours pour l'accomplir, quoique nos corvettes se fussent montrées d'une lourdeur vraiment désespérante, et que les plus belles brises n'eussent pas réussi à

leur faire dépasser un sillage de six ou sept milles à l'heure. Pendant cette courte navigation, une dernière cause d'embarras s'était révélée, menaçant de porter plus d'une fois atteinte à notre égalité d'âme. Nous n'avions pas plus tôt été hors du goulet de Brest que nous nous étions aperçus qu'il existait une grande différence de marche entre les deux corvettes. Ces tortues, accouplées pour ne se jamais quitter, pour aller du même pas et sans se perdre de vue jusqu'aux antipodes, avaient cependant des allures et des qualités fort inégales. Le bâtiment que montait le chef de l'expédition marchait et évoluait infiniment mieux que sa conserve. De là, il était facile de le prévoir, pour la pauvre *Durance* la nécessité de constans efforts, l'impérieuse obligation de plus d'activité, de plus de vigilance, et pour son impatiente compagne la tentation d'accuser le zèle du navire impuissant à la suivre.

Cette première traversée nous donna comme un avant-goût du reste de la campagne, quoiqu'elle eût été égayée par toutes les illusions qu'on emporte au début d'un voyage, et qu'on voit si souvent s'envoler une à une. Bien des choses ont changé à bord des navires de guerre depuis le jour où *la Truite* et *la Durance* quittèrent la rade de Brest : les conditions d'existence des officiers sont restées à peu près les mêmes. La vie de bord, il faut bien s'y attendre et s'y résigner, ne peut être que monotone. Elle offre nécessairement l'uniformité du cadre restreint dans lequel ses évolutions journalières s'accomplissent. Les variations de l'atmosphère en forment à peu près les seuls événemens. Les conversations roulent presque toujours sur cet inépuisable sujet : comment le vent a soufflé, comment il souffle, et comment on peut augurer qu'il soufflera. Ce thème invariable alimente de longues discussions. L'un y trouve l'occasion de raconter pour la centième fois ses campagnes, l'autre de débiter ses pronostics ou ses aphorismes de ce ton magistral et ambigu que prenaient autrefois les oracles. La route que suit le commandant est rarement réputée la meilleure. La voilure qu'il prescrit n'est pas souvent celle qu'on devrait porter. Puis tout à coup surgit du sein de ces questions techniques quelque haute question d'histoire, de philosophie ou de morale. On s'échauffe, on s'aigrit, les sarcasmes s'en mêlent, et si l'on ne se hâtait de lever la séance, il y aurait peut-être de sérieux propos d'échangés. Souvent aussi c'est le prochain seul qui fait les frais de l'entretien. La dernière promotion ou la promotion à venir fournit un excellent texte à d'intéressans commentaires. Ce sont là les conversations générales. Les entretiens secrets sont bien différens, et là, j'aime à le dire, se révèle dans toute sa candeur l'âme honnête du marin. On dirait un triton sorti le matin même de sa grotte de cristal. Il n'est pas de ce

monde, et ce globe de fange est un pays étranger pour lui. La plupart du temps il n'en soupçonne pas les embûches et s'avance sur ce terrain semé de fondrières avec l'enthousiame et la foi naïve du pèlerin. L'emploi de la journée pour ces âmes rêveuses n'est pas d'ailleurs si facile qu'on le pense. L'étude est le délassement des gens heureux, de ceux dont l'esprit et le corps peuvent se reposer tour à tour.

Mais que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?

Si l'on excepte les temps de guerre, où l'attrait des aventures et de fortes émotions retrempent les âmes, la vie maritime dispose plus qu'aucune autre à la rêverie : elle n'invite guère au travail. De longues promenades sur le pont comme on en pourrait faire sur la plate-forme d'un donjon, quelques calculs nautiques, quelques lectures des moins sérieuses, maintes parties de boston, de trictrac ou d'échecs, quatre heures consacrées chaque jour à contempler attentivement l'horizon et à tourmenter les voiles du navire, comblent suffisamment pour les caractères bien faits l'intervalle qui sépare le premier repas du second. Le déjeuner et le dîner tiennent une grande place dans la vie de bord. Les marins ne sont pas plus gourmands que les moines, mais une table bien servie est la distraction de ceux qui n'en ont pas d'autre. Malheureusement cette distraction ne suffit pas à nos esprits actifs, et le *pass wine* ne saurait adoucir pour nous, comme pour les marins anglais, les ennuis de trop longues croisières. Si la marine n'est pas pour tous les peuples un état contre nature, on ne peut nier qu'elle ne soit très peu faite pour la nature des peuples méridionaux. Il faut donc la rendre à ces derniers aussi peu rebutante que possible, si l'on veut qu'ils s'y adonnent avec quelque constance. Façonnez de bonne heure vos jeunes Français à devenir marins, souhaitez-leur pour première vertu la gaieté et l'insouciance, ou, malgré les surprises d'une fausse vocation, vous verrez plus d'une fois transpirer dans l'amertume de leur désappointement cet instinct du génie national qui peut tout supporter, excepté les longs sacrifices et la monotonie :

Militia est potior. Quid enim? Concurritur; horæ
Momento cita mors venit, aut victoria læta.

Nous ne jetâmes l'ancre sur la rade de Sainte-Croix de Ténériffe que pour y remplacer l'eau et les vivres que nous avions déjà consommés. Nous étions à la veille de notre départ, lorsqu'un incident imprévu vint nous obliger à le retarder. Chacune de nos corvettes comptait dans son équipage une quinzaine de soldats canonniers. Un de ces soldats avait obtenu avec d'autres marins la

permission de descendre à terre. Le soir venu, il se dirigeait en toute hâte vers le quai, où l'attendait l'embarcation qui devait le ramener à bord, lorsqu'il entendit sonner l'*Angelus*. A ce signal, il était alors d'usage dans les colonies espagnoles de s'arrêter court, de suspendre tout travail et de s'agenouiller. Notre canonnier, qui se croyait en retard, n'en courut que plus vite. Il passa devant un corps de garde. L'officier qui commandait ce poste le somma de s'arrêter et de se mettre à genoux. Soit que le canonnier ne comprît pas ce qu'on exigeait de lui, soit qu'il fût échauffé par des libations trop copieuses, il refusa tout net d'obtempérer à l'injonction qui lui était faite. L'officier, aidé de sa troupe, se crut autorisé à user de contrainte. Notre jeune Français dégaîna son sabre et se mit à écarter par un moulinet énergique l'officier et la force armée. Les spectateurs indignés se joignirent aux soldats : après avoir distribué et reçu quelques horions, ce héros malheureux dut céder au nombre; on le désarma et on le conduisit en prison. L'amiral, informé de ce qui s'était passé, réclama le délinquant, promettant de lui infliger une sévère punition. Les autorités du pays protestèrent qu'elles le garderaient pour en faire bonne justice elles-mêmes. Quand l'amiral se fut bien convaincu que ses sollicitations ne parviendraient pas à vaincre l'obstination des Espagnols, il changea de ton et signifia au gouverneur que si sous quelques heures l'homme qu'on prétendait retenir prisonnier n'était pas rendu à son bord, il allait embosser les deux corvettes sous les forts et faire feu de toutes leurs batteries jusqu'à ce qu'on jugeât à propos de satisfaire à sa demande. En même temps, pour prouver qu'il ne s'agissait pas d'une vaine menace, il fit signal à *la Durance* de lever l'ancre, et les deux corvettes se rapprochèrent de terre. Cet acte de vigueur eut l'effet désiré, et le détenu fut aussitôt envoyé à bord de *la Truite*. On ne saurait croire à quel point la fermeté de l'amiral augmenta la considération dont déjà il jouissait à si juste titre. M. de Bretigny ne se dissimulait pas que les six canons de 8 dont chaque corvette était armée n'étaient guère en état de répondre au feu des forts; mais il était décidé à se faire couler, et il savait que les autorités espagnoles y regarderaient à deux fois avant d'encourir la responsabilité d'un événement dont il était difficile de prévoir les conséquences. Pour bien apprécier ce qu'il y avait à la fois d'honorable et de sage dans cette résolution de l'amiral, il faut se reporter à l'époque où nous avions quitté la France. Les idées révolutionnaires qui fermentaient partout avaient relâché les liens de la subordination. Les chefs ne pouvaient espérer conserver toute leur autorité qu'en montrant un caractère énergique. L'habile fermeté dont fit preuve notre amiral en cette circonstance a exercé la plus heureuse influence sur la suite de notre campagne.

Nous appareillâmes de la rade de Sainte-Croix avec une brise légère. *La Truite* n'éprouva aucune difficulté pour prendre le large. *La Durance,* toujours moins manœuvrante, fut entraînée par le courant et la houle. Pour ne pas aller à la côte, elle fut obligée de laisser tomber une ancre, et ne put sortir de la rade qu'en se faisant remorquer par ses embarcations. A peine eûmes-nous perdu de vue les îles Canaries, que les corvettes furent entourées de bancs de thons, de bonites et de dorades. Par une bizarrerie qu'on ne saurait s'expliquer, ces poissons ne s'attachèrent qu'à *la Durance.* Nous eûmes beau modifier nos positions respectives, les poissons nous restèrent fidèles, et *la Truite* ne parvint pas à leur donner le change. Pour avoir sa part de ce bienfait de la Providence, il fallut que la corvette amirale eût recours à notre libéralité. Tous les jours, elle venait se placer derrière nous, et nous lui filions sur une bouée une partie des produits de notre pêche. Ces produits devinrent du reste si abondans, que notre commandant fut forcé d'interdire la pêche à partir de huit heures du matin.

Avant de passer du nord au sud de l'équateur, nous éprouvâmes des calmes auxquels succédèrent de violens orages. L'air, la mer, les nuages, tout autour de nous semblait imprégné d'électricité. Dès que la voûte noire du ciel avait étendu sur l'horizon son obscurité profonde, les corvettes se trouvaient au milieu d'un océan de feu. Le sillon qu'elles creusaient les suivait de loin en longs rubans de flamme; des étincelles jaillissaient par milliers sous leur proue, ou brillaient, suspendues à leurs flancs, comme des gouttes de rosée; d'innombrables poissons décrivaient autour des bâtimens leurs courbes aux clartés bleuâtres, et les enlaçaient d'un réseau de lignes phosphorescentes semblables à du soufre embrasé. Ces orages n'exercèrent heureusement aucune influence sur la santé des équipages. Cent onze jours après avoir quitté la rade de Brest, nous entrâmes dans la baie de la Table, située à l'ouest du cap de Bonne-Espérance. Nous savions désormais ce que nous pouvions attendre de la vitesse de nos deux corvettes, et en songeant aux immenses espaces qu'il nous restait à parcourir, nous n'avions rien de mieux à faire que de nous armer de patience. Quant à moi, le temps ne me paraissait jamais long. J'étais avant tout un pêcheur infatigable : je passais une partie de mes journées à cheval sur le beaupré, guettant de cet observatoire les thons ou les dorades. J'avais un talent tout particulier pour cacher un gros hameçon à bonites sous un poisson volant artificiel que je façonnais avec du suif, un morceau de toile blanche et deux plumes de goëland ou de pétrel. Quand cet appât trompeur était préparé, je le faisais sautiller pendant des heures entières sur le sommet des vagues. J'imitais ainsi, avec un succès dont j'avais bientôt la preuve, la course saccadée du poisson volant,

lorsque, serré de près par ses persécuteurs, il s'élance en rasant la mer et s'y replonge soudain avant que le soleil ait séché ses ailes. J'étais bien rarement alors frustré dans mon espoir. La table du commandant et celle de l'état-major n'avaient pas d'autre pourvoyeur que moi. Depuis cette époque, j'ai plus d'une fois revu les mêmes parages; mais soit que je fusse moins habile ou moins persévérant, soit que la mer fût devenue moins poissonneuse, je n'ai pas retrouvé les pêches miraculeuses de ma jeunesse. Il faut bien dire aussi que les bâtimens d'aujourd'hui, pourvus d'un doublage en cuivre, n'ont plus, comme nos corvettes d'alors, une forêt sous-marine attachée à leur carène. Ils manquent de l'appât tout-puissant qu'offraient les milliers de crustacés et de mollusques cachés dans notre herbier aux espèces voraces habituées à vivre à leurs dépens. *La Durance* ressemblait à ces troncs d'arbres qui ont longtemps flotté sur l'océan, et autour desquels se rassemblent, pour ne plus les quitter, tout un peuple de poissons, où les plus gros dévorent les moindres, et où ceux-ci se nourrissent à leur tour des familles d'un ordre inférieur.

La pêche cependant, malgré toute l'ardeur que j'y apportais, n'occupait pas entièrement mes loisirs. La mission scientifique qu'avaient reçue les corvettes leur avait valu un trésor dans lequel nul ne puisait plus avidement que moi. Une bibliothèque, composée des meilleurs ouvrages de la littérature française, et comprenant, outre ce fonds essentiel, toutes les relations qu'on avait pu se procurer des voyages anciens ou modernes, avait été mise, sur *la Durance* aussi bien que sur *la Truite,* à la disposition des officiers. Entouré comme je l'étais d'hommes instruits et pour la plupart très distingués, je n'avais pas tardé à sentir l'infériorité à laquelle me condamnerait une éducation fort incomplète. J'avais trop d'amour-propre pour ne pas éprouver le désir de me mettre promptement à la hauteur des personnes au milieu desquelles j'étais appelé à vivre. Je ne trouvai heureusement parmi elles que de la bienveillance. C'était à qui seconderait mes efforts et m'aiderait de ses conseils. Les compagnons que j'eus dans ce voyage furent en réalité mes seuls professeurs, car mon éducation n'avait jamais coûté que dix écus de trois francs à mon père. Je lui en avais coûté la moitié moins pour venir au monde.

De longues traversées, de l'eau fétide, comme on en buvait sur nos bâtimens à cette époque, des provisions gâtées et des nuits orageuses sont sujettes à engendrer le scorbut dans les équipages et la mésintelligence dans les états-majors. On avait réussi à préserver nos marins du scorbut par l'emploi de boissons acidulées. On ne trouva point de remède aussi efficace contre l'aigreur qui se mani-

festa entre les officiers et les savans peu de jours après notre départ de Ténériffe. L'amiral comprit que le meilleur parti à prendre était d'autoriser le débarquement des plus mécontens. Un astronome, un naturaliste et un dessinateur restèrent à Table-Bay. Nous avions encore assez de savans pour observer et décrire tous les phénomènes de la nature dans les régions australes. Malheureusement ceux qui nous quittèrent n'emportèrent pas la discorde avec eux. La géographie et l'histoire naturelle furent bientôt aux prises. On accusa l'amiral de n'avoir de sympathies et de prévenances que pour les travaux hydrographiques. Où il n'y avait d'abord que deux camps bien tranchés, il s'en forma trois, puis quatre. Ce fut un pêle-mêle de prétentions à décourager l'homme le plus patient. L'amiral avait trop vécu pour se laisser surprendre par ce jeu, facile à prévoir, des passions humaines; il sut être ferme sans violence, résigné sans abattement, et toujours inébranlable dans ce qu'il avait une fois jugé convenable et juste.

Ce fut dans ces fâcheuses dispositions d'esprit que nous entreprîmes une nouvelle traversée. En partant du Cap, nous ne devions plus toucher qu'à la terre de Van-Diémen, que nous avions l'ordre de contourner pour pénétrer au milieu des archipels de l'Océanie. Nous dirigeâmes notre route de manière à reconnaître en passant les îles Saint-Paul et Amsterdam, afin de rectifier notre position et de corriger, s'il y avait lieu, la marche de notre chronomètre, car nous avions à bord de chaque corvette une montre marine de Berthoud et plusieurs cercles à réflexion de Lenoir. Sous ce rapport, nous étions tout aussi avancés qu'on peut l'être aujourd'hui, et je ne sais même pas si l'on trouverait de nos jours sur beaucoup de bâtimens des observateurs aussi exacts que l'étaient les officiers de *la Truite* et de *la Durance*, et des chronomètres qui valussent ceux d'un artiste dont les œuvres n'ont pas été dépassées.

Nous étions partis de Table-Bay avec un très beau temps; des vents favorables nous conduisirent jusqu'à l'ouverture du canal de Mozambique. A cette hauteur, nous trouvâmes des brises variables, et nous essuyâmes une violente bourrasque pendant laquelle le tonnerre tomba fréquemment à peu de distance des corvettes. Dans un coup de roulis, le moulin placé sur la dunette de *la Durance* brisa ses entraves, et, fracassant les bastingages, tomba avec un bruit affreux à la mer. *La Truite* eut, comme sa conserve, l'heureuse chance d'être débarrassée, pendant le même coup de vent, de ce *château ailé qui volait sur les eaux.*

La vue de l'île d'Amsterdam, que nous aperçûmes après quarante-trois jours de mer, ranima toute l'ardeur de mes compagnons de voyage. Personne ne mettait en doute que l'amiral ne saisît cette

occasion de toucher terre et d'enrichir les collections déjà commencées à Ténériffe et au Cap. La proximité de l'île nous avait été signalée par une grande quantité d'oiseaux qui s'éloignent rarement du rivage. Nous continuâmes à nous en rapprocher rapidement; la brise était très fraîche et soufflait du nord-ouest. Cette circonstance, jointe à la difficulté de trouver au pied de ce cône abrupt un mouillage convenable, décida l'amiral à passer outre. Nous rangeâmes la pointe méridionale à quatre encâblures environ. Une prodigieuse quantité de veaux marins nageaient au milieu des amas de fucus dont les longues tiges flottaient à la surface, bien que le pied de la plante fût attaché au fond et que la sonde ne rapportât pas moins de trente brasses de profondeur. Nous savions que le capitaine Vlaming, qui avait découvert les îles Saint-Paul et Amsterdam en 1696, avait dû, en mettant le pied à terre, se frayer un passage à coups de fusil au milieu des phoques troublés dans leur antique quiétude. Nous avions lu aussi dans une relation du capitaine Cox qu'il avait relâché sur une de ces deux îles, près de laquelle il était parvenu à trouver un mouillage, et que la pêche avait fourni à son équipage une quantité extraordinaire de poissons des plus délicats. Cette assertion était bien tentante. Sur la foi du capitaine Cox, nos seines, nos lignes, nos palancres étaient déjà disposées. Voyageurs lassés d'une si longue étape, nous trouvions même des charmes à ce rocher aride sur lequel ne croissent que quelques arbustes. C'était à qui vanterait le plus haut les avantages qu'on pouvait retirer d'une pareille relâche. Lorsqu'on connut la décision de l'amiral, on vit à bord des deux corvettes plus d'un front se rembrunir; mais notre marche était si lente, que, sous peine de compromettre le succès de notre mission, nous devions nous interdire toute station inutile. Il n'avait fallu que dix-huit jours au capitaine Cox pour arriver au point que nous avions mis près d'un mois et demi à atteindre.

Trompés dans notre espoir, nous poursuivîmes à regret notre route. A partir du moment où nous avions aperçu l'île d'Amsterdam, nous fûmes poussés par des vents violens qui ne laissèrent pas de fatiguer beaucoup les corvettes, mais qui du moins nous aidèrent à franchir un espace fécond en mauvais temps, où les jours s'écoulaient sans intérêt et sans distractions. Nous vîmes se renouveler quelquefois dans le cours de cette traversée le phénomène d'une mer toute phosphorescente, précurseur presque infaillible de quelque tempête. A ce signe s'en joignit un autre, moins équivoque encore : le feu Saint-Elme se montra à l'extrémité de nos mâts. La mobilité de cette flamme électrique inspirait autrefois aux matelots une crainte superstitieuse qui les disposait mal aux manœuvres. L'amiral eut la sage prévoyance de diminuer de voiles de bonne

heure. Les rafales cependant devinrent bientôt si fortes, que, sous cette voilure, les corvettes atteignirent, en fuyant vent arrière, un sillage de dix nœuds à l'heure. Ce fut la seule fois de toute la campagne qu'elles se permirent une pareille vitesse.

Quand le vent est presque toujours favorable, les plus mauvais marcheurs finissent par arriver. Vingt-trois jours après avoir reconnu l'île d'Amsterdam, nos observations astronomiques nous indiquèrent que nous touchions au terme de cette traversée. La première terre que nous aperçûmes fut le rocher de Mewstone, situé à une vingtaine de milles de la pointe sud-ouest de la terre de Van-Diémen. Nous étions à la fin du mois d'avril, c'est-à-dire à l'entrée de l'hiver dans les mers australes. Il ventait grand frais, et il était fort désirable de pouvoir avant la nuit s'assurer un bon mouillage. L'intention de l'amiral était de se rendre dans la baie de l'Aventure, découverte par le capitaine Furneaux en 1773, et où le capitaine Cook avait relâché en 1777. L'amiral espérait, d'après la description qu'en avait faite ce célèbre navigateur, y rencontrer un abri convenable et toutes les facilités possibles pour remplacer l'eau et le bois dont nos corvettes avaient un pressant besoin. Nous courions vers une côte dont la configuration nous paraissait se rapporter à celle que le capitaine Cook avait assignée à la baie de l'Aventure; mais, trompés par un faux relèvement du rocher d'Eddystone, nous nous trouvions en réalité à près de vingt-cinq milles dans le sud-ouest de ce mouillage, et nous donnions à pleines voiles dans une baie complétement inconnue. Cette méprise n'était pas sans gravité, car, lorsque nous nous aperçûmes de notre erreur, il était déjà bien tard pour revenir sur nos pas, et l'on voyait au large des brisans que nous aurions eu beaucoup de peine à doubler. Heureusement le vent soufflait par-dessus la terre, et à mesure que nous nous enfoncions dans la baie, la mer devenait moins grosse. La sonde annonçait une bonne qualité de fond, et la nuit approchait. Cette dernière considération suffit pour nous déterminer à laisser tomber une ancre. Nous ne soupçonnions pas alors à quel point le hasard nous avait bien servis, et quelle importante découverte serait due à notre erreur.

Dès le lendemain, nos embarcations reconnurent, en visitant le fond de la baie à l'entrée de laquelle nous avions passé la nuit, un bassin spacieux, fermé à tous les vents, entouré de terres élevées, où la mer, transparente et unie comme une glace, ne laissait soupçonner ni hauts-fonds ni écueils. Sur la côte occidentale, un filet d'eau douce venait, en murmurant, se jeter à la mer. Près de l'embouchure de ce ruisseau, on avait remarqué quelques débris de huttes construites avec des branches flexibles et des écorces d'ar-

bres; on y avait trouvé aussi des amas d'écailles d'huîtres et de coquilles de moules, des morceaux de bois à demi consumés, indices certains que des hommes avaient séjourné sur les bords de ce havre solitaire. Une exploration plus complète confirma toutes nos espérances. Par une belle matinée d'automne, profitant du calme qui régnait d'ordinaire pendant quelques heures après le lever du soleil, nous quittâmes notre premier mouillage, et nous fîmes remorquer les corvettes par nos embarcations dans ce port admirable, auquel nous donnâmes le nom de Port-du-Nord.

Nos bâtimens une fois en sûreté, on s'occupa activement des réparations les plus urgentes. Les gréemens furent visités, nous renouvelâmes sans peine notre approvisionnement d'eau et de bois; mais nous vîmes avec un profond regret qu'on n'avait pas donné à nos vivres les soins qu'eût exigés une aussi longue campagne. Le biscuit surtout était envahi par des myriades de larves et d'insectes. Les galettes, perforées et traversées dans tous les sens, tombaient en poussière dès qu'on les touchait. Ces insectes microscopiques étaient devenus horriblement incommodes, ils volaient partout, et on ne pouvait respirer sans risquer d'en absorber quelques-uns par la bouche ou par les narines. A ce fléau s'en était joint un autre non moins désagréable. Les cancrelats s'étaient multipliés avec une telle fécondité, que les corvettes en avaient été infestées en très peu de temps; les rats de leur côté avaient pullulé avec non moins de succès. Tous ces animaux développaient dans l'intérieur de nos bâtimens une odeur nauséabonde. Je pris le parti de leur laisser la place libre, et de ne plus coucher que sur le pont. Je fis choix à cet effet d'une cage à poules placée sur les passavans, et, quel que fût le temps, pendant le reste de la campagne, je ne voulus pas avoir d'autre lit. S'il venait à pleuvoir, je m'enveloppais, comme un soldat au bivouac, d'une large capote. C'est ainsi que j'ai dormi durant dix-huit mois, exempt des indispositions dont tous mes camarades ont eu plus ou moins à souffrir.

Le temps que nous passâmes dans le Port-du-Nord fut employé à reconnaître les côtes environnantes. Des canots, sous le commandement d'officiers, levèrent d'abord le plan d'un autre port, situé dans la même baie, en regard de celui où nos bâtimens stationnaient. Ce havre, tout aussi sûr que celui dont la découverte avait excité notre enthousiasme, reçut le nom de Port-du-Sud. D'autres embarcations, munies de trois jours de vivres, sortirent de la baie et, se dirigeant vers le nord, poussèrent leurs explorations jusqu'à près de trente milles des corvettes. De tous côtés de nouveaux ports s'offrirent aux regards émerveillés de nos géographes. On croyait s'enfoncer dans un golfe immense dont on s'attendait à voir à chaque instant le

terme; les deux rivages, profondément découpés par de vastes anses ou par de longs bras de mer dont les sinuosités fuyaient à perte de vue, se rapprochaient ou s'écartaient sans cesse, mais ne se rejoignaient jamais.

Ces récits firent soupçonner à l'amiral que le golfe dont on avait dû, faute de vivres, renoncer à atteindre le fond, pouvait bien être, au lieu d'un golfe, un magnifique détroit. L'amiral avait sous les yeux l'esquisse que le capitaine Cook avait tracée de son exploration rapide et le grossier croquis dessiné par Valentyn des découvertes de Tasman en 1642. Il pouvait aussi consulter le plan de la baie où le capitaine Marion avait mouillé en 1772 avec les navires français *le Mascarin* et *le Marquis de Castries*, un an avant que le compagnon de Cook, le capitaine Furneaux, ne jetât l'ancre dans la baie de l'Aventure. Tous ces navigateurs s'étaient tenus au large des côtes que nous visitions en ce moment. En comparant les divers documens qu'ils nous avaient légués, en notant sur la carte la position que nous occupions et celle où le capitaine Cook indiquait avec une précision suffisante son mouillage en 1777, on apercevait du premier coup d'œil la lacune qu'il nous restait à combler. Entre le Port-du-Nord et la baie de l'Aventure, il existait près de dix lieues marines de l'est à l'ouest, et plus de douze milles du nord au sud, que nos prédécesseurs avaient laissés complétement inexplorés. Valentyn avait, il est vrai, rempli cet espace par le trait ferme et ombré d'une côte régulièrement arrondie; puis, en face du premier mouillage, où s'était arrêté Tasman, il avait hardiment creusé la baie des Tempêtes. A droite de cette baie se projetait sur ses cartes un long promontoire, dont la côte orientale présentait, près d'un isthme, la baie de Frederik-Hendrikx; un peu plus au nord figurait l'île qu'Abel Tasman avait nommée Maria, du nom de la noble fille dont il emportait le souvenir dans ses voyages. Le seul usage qu'on pût faire d'une pareille hydrographie, c'était d'en déduire la position relative de trois ou quatre points qu'il était impossible de méconnaître : le rocher d'Eddystone, nommé par Tasman Pedra-Branca, un groupe d'îlots qui portaient sur la carte de Valentyn la désignation d'îles Boreel, l'île Tasman, située à l'extrémité du promontoire par lequel étaient séparées la baie de Frederik-Hendrikx et la baie des Tempêtes, l'île Maria enfin, d'une étendue plus considérable que ces rochers insignifians. A part ces points isolés, tout le reste était hypothèse ou pure fantaisie du dessinateur.

A ces renseignemens Cook et Furneaux en avaient joint, sinon de plus importans, du moins de plus authentiques. Les observations par lesquelles ils avaient déterminé la position de la baie de l'Aventure et celle du cap qui forme l'entrée de la baie de Frederik-Hen-

drikx, baie visitée par Tasman en 1642, et, cent trente ans plus tard, par le capitaine Marion, méritaient un degré de confiance que ne pouvaient inspirer les ingénieuses élucubrations de Valentyn. La baie de l'Aventure était donc située à dix ou onze milles au nord des îlots Boreel, à vingt-cinq milles environ du lieu où nous avions trouvé un abri. Il ne paraissait pas hors de vraisemblance que cette baie fût située sur une île séparée du continent par le canal que nos éclaireurs venaient de parcourir. Ce fut là le point important que l'amiral se proposa de reconnaître aussitôt que les réparations des corvettes seraient terminées.

Le 16 mai, au point du jour, nous profitâmes d'une légère brise du nord pour mettre sous voiles. Aidés par nos embarcations, nous sortîmes de ce port, notre première découverte, la source et l'origine de découvertes bien plus importantes encore. Le climat jusqu'alors nous avait paru très doux. Le thermomètre de Réaumur s'était constamment soutenu entre 9 et 14 degrés. Aussi, bien que nous fussions au milieu du mois de mai, mois qui correspond au mois de novembre dans notre hémisphère, voyait-on encore beaucoup de plantes en fleurs, et la plupart des arbres avaient-ils conservé leur feuillage. Les vents et la marée étant devenus contraires, nous mouillâmes à l'entrée du canal par un fond de 35 brasses. Le temps était très beau, et cependant le baromètre avait baissé considérablement; il était descendu au-dessous du point où nous l'avions vu dans les coups de vent les plus forts. Ce symptôme ne laissait pas d'être assez inquiétant dans la saison avancée où nous nous trouvions. Nous prîmes donc toutes les précautions qu'exigeait le mouillage entièrement découvert où nous avions été contraints de jeter l'ancre. Le lendemain, quand le jour parut, le temps était tout aussi serein que la veille; seulement le sommet des montagnes était couvert de neige, le froid était devenu assez vif, et les vents continuaient de souffler du nord.

Aussitôt que le courant fut favorable, nous appareillâmes de nouveau. Nous louvoyâmes jusqu'à la nuit et laissâmes tomber l'ancre par 28 brasses sur un excellent fond de vase, après avoir doublé une petite île qui formait du côté du sud l'entrée de la passe. L'obscurité nous déroba la vue des terres qui nous environnaient. Nous en fûmes bien dédommagés le lendemain, lorsque le soleil vint répandre, sur ce paysage que nul Européen n'avait contemplé avant nous, la tiède chaleur et la douce lumière d'un beau jour d'automne. Nos regards embrassèrent alors avec ravissement l'immense étendue de ce calme bassin où la mer ne pouvait jamais être agitée que par les petites lames que soulevait le vent en soufflant d'une rive à l'autre. De tous côtés, l'œil découvrait ou pouvait deviner dans les profondes

découpures de ces deux rives des rades assez vastes pour contenir toutes les flottes du monde. Nos plus anciens marins n'avaient jamais rien vu qu'ils pussent comparer à ce magnifique spectacle. Pour ne pas laisser imparfaite une exploration si importante, on résolut d'y employer le jour même toutes les ressources de l'expédition, et chacun, à bord des deux corvettes, s'offrit avec empressement pour y concourir. Des embarcations furent expédiées dans toutes les directions avec la mission de visiter les divers embranchemens du canal. J'obtins la faveur de prendre part à ces explorations. Le bras de mer dans lequel nous nous engageâmes s'enfonçait à perte de vue vers le nord-ouest. Il eût fallu plusieurs jours pour en faire la reconnaissance. La brise cependant nous favorisait, et nous refoulions rapidement le courant. Partout la sonde trouvait de 10 à 12 brasses d'eau. La côte que nous laissions à notre gauche s'élevait graduellement; elle était couronnée d'arbres gigantesques moins serrés que sur les autres points du littoral. De distance en distance s'ouvraient des clairières qui promettaient un facile accès dans l'intérieur. Séduits par cet aspect, nous nous rapprochâmes de terre et cherchâmes des yeux l'endroit le plus convenable pour y échouer notre canot et y passer la nuit. A notre grande surprise, nous reconnûmes que, sur un espace assez considérable, le rivage se composait d'un seul roc très uni, ne s'élevant que de quelques pouces au-dessus du niveau de la mer et ayant toutes les apparences d'un quai immense préparé par la main des hommes. Au pied de ce quai, chef-d'œuvre de la nature, nous ne trouvâmes pas moins de 9 brasses d'eau sur un fond de vase. Les plus grands vaisseaux auraient pu s'y amarrer ou s'y abattre en carène, sans courir le moindre danger. Après avoir passé la nuit sur cette côte, nous nous rembarquâmes pour continuer nos recherches; mais une nouvelle journée d'exploration inutile nous fit renoncer à l'espoir de découvrir une communication avec la haute mer. Les vents d'ailleurs, en fraîchissant beaucoup, nous étaient devenus contraires; nos vivres étaient à peu près épuisés. Nous nous décidâmes à regret à rejoindre *la Durance*, où notre arrivée était impatiemment attendue.

Un autre canot, commandé par un des officiers de *la Truite*, avait reçu l'ordre de se diriger dans un sens presque perpendiculaire à celui que nous avions dû suivre. C'était à cette embarcation qu'était réservé l'honneur que nous nous étions crus sur le point d'obtenir. En continuant à gouverner à peu près au nord-nord-est, l'officier qui montait le canot de *la Truite* avait vu le canal se resserrer insensiblement, le courant devenir plus vif, et dans un grand éloignement s'ouvrir un goulet d'un mille à peine de large, à l'extrémité duquel il avait distinctement aperçu la haute mer. Revenant

sur ses pas, il avait débarqué sur un isthme de sable qui unissait les deux massifs distincts de la côte orientale. Traversant cet isthme, un fusil d'une main, une boussole de l'autre, il s'était trouvé au fond de la baie de l'Aventure. Le problème était donc résolu. Le canal à l'entrée duquel se trouvaient mouillées les corvettes avait deux issues; la terre qui en formait la rive orientale était une île, et c'était sur la face de cette île, tournée vers le soleil levant, que Furneaux avait mouillé en 1773, que Cook avait jeté l'ancre quatre ans plus tard.

Dès que cette importante découverte fut connue, elle excita à bord des deux corvettes un enthousiasme impossible à décrire. On n'éprouvait qu'une crainte, c'est que d'autres navigateurs ne tentassent un jour de nous en disputer la gloire. Nous voulûmes donc prendre en quelque sorte possession de ce beau détroit en le traversant les premiers avec nos bâtimens. Le vent était contraire, et, pressé de poursuivre sa mission, l'amiral hésitait encore; mais le désir manifesté par les états-majors, par les équipages eux-mêmes, impatiens de voir donner cette dernière sanction à nos droits, fut si vif, qu'il dut céder et continuer à s'avancer, en louvoyant, vers le nord.

Le détroit que nous remontions était si parfaitement abrité des vents du large que nous n'y ressentions que des brises légères. Chaque soir, nous laissions tomber l'ancre; dans la journée, pendant que les corvettes louvoyaient d'une rive à l'autre, nos embarcations nous suivaient à la remorque. De temps en temps on les envoyait jeter la seine au fond de quelque anse sablonneuse. Au bout d'une heure ou deux, on les voyait revenir chargées de poissons, de homards et de coquillages. Les chasseurs profitaient aussi de ces occasions pour se répandre dans l'intérieur. Ils aperçurent des bandes de cygnes noirs, mais il leur fut impossible de s'en approcher à portée de fusil. Ils tuèrent des perroquets, des perruches de plusieurs espèces, de gros cacatois noirs à huppe couleur de feu, de petits cacatois blancs à huppe jaune. Les naturalistes nous avaient inoculé le goût des collections. Chacun à bord des corvettes avait la sienne. La recherche des coquilles était surtout le goût dominant. Les savans s'inquiétèrent de cette rivalité qui pouvait leur ravir des espèces inconnues. Ils adressèrent leurs réclamations à l'amiral, qui nous donna l'ordre de leur soumettre le résultat de toutes nos pêches. Cet ordre, on le devine, n'eut d'autre effet que de porter chacun de nous à cacher plus mystérieusement que jamais ses trésors.

Ainsi que l'amiral l'avait prévu, il ne nous fallut pas moins de quatre jours pour traverser le détroit. Au moment d'en sortir, nous rencontrâmes sur la côte occidentale quelques naturels avec lesquels

nous pûmes communiquer. Jusqu'alors nous avions observé sur plusieurs points des traces d'êtres humains, on avait même cru voir s'enfuir à travers les broussailles des sauvages portant pour tout vêtement une peau de kanguroo jetée sur leurs épaules; mais tous nos efforts pour entrer en relations avec les habitans du pays avaient été inutiles. Ce fut donc une grande satisfaction pour nous de ne pas quitter ces parages sans avoir constaté quelle race d'hommes vivait au milieu des forêts vierges dont nous avions à peine pu franchir la lisière. Notre première entrevue avec ces sauvages fut des plus amicales. On leur fit accepter deux cravates dont ils s'empressèrent d'entourer leurs têtes; un couteau qui leur fut présenté parut les effrayer, surtout lorsqu'on fit mine de s'en servir pour leur en apprendre l'usage : ce fut bien pis encore quand, pour le rendre plus tranchant, on l'eut aiguisé, devant eux, sur une pierre. Nous eûmes, dans le courant de la campagne, l'occasion d'observer de plus près et avec plus de maturité les habitans de la terre de Van-Diémen. La première impression que leur aspect me fit éprouver, bien que j'eusse dû y être préparé par les récits du capitaine Cook et du capitaine Marion, fut singulièrement étrange. Je m'étonnai de trouver par une telle latitude, sous ce ciel tempéré et souvent voilé comme le nôtre, des nègres aux cheveux laineux, aux extrémités grêles, semblables de tout point aux naturels de la Nouvelle-Guinée. Quand plus tard j'entendis soutenir des systèmes plus bizarres les uns que les autres sur l'origine des familles si distinctes qui peuplent notre globe, quand on disserta longuement devant moi sur la métamorphose qu'avaient pu subir les enfans d'une même souche transplantés sous des climats divers, je me rappelai les nègres de la terre de Van-Diémen. Sous le 43e parallèle, au milieu de forêts non moins sombres que les bois sacrés de la Gaule et de la Germanie, j'avais retrouvé les vrais fils de Cham dans toute la perfection de leur hideuse laideur (1).

Trente-sept jours après notre arrivée devant ces terres australes auxquelles la science a donné depuis lors le nom de l'intrépide navigateur qui les découvrit le premier, nous sortîmes du détroit que nous pouvions aussi appeler notre conquête. Sur une étendue de vingt-quatre milles, ce détroit sans égal au monde offre partout des mouillages faciles et exempts d'écueils. A moins d'une encâblure de la côte, on peut encore laisser tomber l'ancre avec la certitude

(1) Deux ouvrages anglais, dont l'un a été imprimé à Londres en 1829, l'autre à Hobart-Town même en 1833, décrivent à peu près dans les mêmes termes les indigènes de la terre de Van-Diémen. «Their complexion is quite black, their hair woolly — their features flat and disagreable, a large flat nose with immense nostrils, lips particularly thick, a wide mouth — their limbs badly proportioned. »

d'avoir assez d'eau pour flotter. Cette découverte faite à l'extrémité d'un nouveau continent sans cesse battu par d'épouvantables tempêtes, sur le point même où Tasman et les navigateurs qui l'avaient suivi n'avaient voulu voir qu'un golfe périlleux dont ils avaient rendu le nom même redoutable aux marins, cette découverte était déjà un des plus mémorables services que l'on pût rendre à la navigation. En passant dans le canal dont *la Truite* et *la Durance* leur avaient ouvert le chemin, les futurs explorateurs des mers australes éviteraient les fréquens coups de vent auxquels on doit toujours s'attendre lorsqu'on double un des caps qui terminent les grandes masses continentales du globe. Une température douce, quoique assez inégale, du moins en cette saison, des collines couvertes d'arbres, des ruisseaux abondans et limpides, des vallées et des plaines toujours vertes, des rivages toujours poissonneux, tout prêtait à ces lieux un charme inexprimable. Chacun de nous, fier de la part qu'il pouvait revendiquer dans ce premier résultat de notre expédition, se plaisait à prévoir par quelles inépuisables largesses cette terre vierge récompenserait les efforts des hommes industrieux qui voudraient la féconder.

Nous étions à peine à deux milles du dernier goulet, que déjà les pointes qui en forment l'entrée s'étaient confondues avec les terres environnantes, et qu'il eût été impossible de soupçonner un détroit au fond de ce golfe. L'erreur de Tasman était donc non-seulement excusable, mais se fût sans aucun doute renouvelée pour nous, si la fortune ne nous eût pour ainsi dire conduits par la main. Sans le faux relèvement du rocher d'Eddystone, nous n'aurions, comme nos devanciers, songé à jeter l'ancre que dans la baie de l'Aventure. Après y avoir séjourné quelque temps, nous aurions soigneusement repris la route de Tasman, de Marion, de Furneaux et de Cook, évitant par-dessus tout de nous engager dans la sinistre baie des Tempêtes, ce nouveau golfe de la Syrte que la carte de Valentyn ouvrait à tous les vents. Bien des navigateurs nous auraient probablement suivis, sans avoir la pensée que la baie des Tempêtes pouvait en réalité valoir mieux que son nom. On eût continué à chercher des mouillages sur le pourtour extérieur où Furneaux avait trouvé la baie de l'Aventure, où Tasman et Marion avaient rencontré la baie de Frederik-Hendrikx; on eût longtemps encore respecté l'anathème dont Cook et Tasman avaient frappé les profondeurs du golfe dans lequel ils s'étaient abstenus de pénétrer, de peur de n'en pouvoir plus sortir. Grâce à notre heureuse méprise, ces préjugés se trouvaient dissipés. L'Europe allait savoir que, sur aucun point du monde, il n'existait des côtes mieux découpées, des rades plus spacieuses, des ports d'un accès plus facile qu'à l'extrémité méridio-

nale de la terre de Van-Diémen. Quelques jours avaient suffi pour avancer de bien des années peut-être le moment où la civilisation viendrait s'asseoir sur ces rivages.

Arrivés au point où s'étaient arrêtées les explorations du canot de *la Truite,* nous vîmes un nouveau golfe, et à gauche de ce golfe un immense bras de mer qui s'enfonçait encore vers le nord. Les vents malheureusement soufflaient de cette direction, et ils étaient trop frais pour nous permettre de tenter sans grande perte de temps une reconnaissance qui, pour être sérieuse, devait s'accomplir à loisir. Ce fut donc un travail que nous nous résignâmes à remettre à une autre époque, car nous ne quittions la terre de Van-Diémen qu'avec l'espoir et la ferme intention d'y revenir. Au fond de la baie des Tempêtes, sur la rive droite de ce bras de mer dont nous levâmes le plan l'année suivante, s'élève aujourd'hui la capitale de la Tasmanie, la ville florissante d'Hobart-Town. De rians hameaux couvrent les collines, des champs chargés d'épis ont succédé aux forêts, de nombreux navires se pressent à l'embouchure de la Derwent, cette rivière ingrate qui n'a point conservé le nom que nous lui avions donné. Nos prévisions sur l'avenir de cette magnifique contrée se sont réalisées,... mais non pas, comme nous avions le droit de l'espérer, au profit de la France.

II.

Le capitaine Cook avait fait en 1774 la reconnaissance de la côte orientale de la Nouvelle-Calédonie. Nous nous proposions, en quittant la terre de Van-Diémen, de reconnaître à notre tour la côte occidentale de cette île. Nous avions, pour atteindre l'île des Pins, séparée par un étroit canal de la Nouvelle-Calédonie, cinq cent vingt lieues environ à parcourir. Notre traversée fut facile, les vents soufflèrent constamment du sud-ouest, et le dix-huitième jour après notre départ nous aperçûmes l'île des Pins. Nous revînmes aussitôt sur nos pas pour contourner les récifs qui s'étendent au sud de la Nouvelle-Calédonie, et commencer à partir de ce point notre exploration.

Nous ne tardâmes point à faire l'épreuve des dangers qui nous attendaient dans cette pénible mission. Trois jours après notre atterrage sur l'île des Pins, nous pensions avoir doublé les récifs au vent desquels nous nous étions lentement élevés, lorsqu'au point du jour nous nous trouvâmes au milieu des brisans. La brise était très fraîche, la mer grosse, l'espace dans lequel il nous était permis de louvoyer extrêmement resserré. *La Truite,* qui se trouvait en avant de *la Durance,* touchait à sa perte. Quelques évolutions manquées

l'avaient portée si près des brisans, qu'elle n'en était plus qu'à quelques encâblures. En ce moment critique, M. de Mauvoisis, qui était accouru sur le pont, prit lui-même le commandement : il mit une telle précision dans sa manœuvre, qu'il triompha de l'inertie de la corvette, et parvint à la faire abattre sur l'autre bord, pareil à un cavalier habile qui, ayant à conduire un animal rétif, sait user à propos de la bride et des jambes. S'il eût échoué dans cette dernière tentative, *la Truite* était inévitablement mise en pièces. On attribua le succès de M. de Mauvoisis en cette occasion à la précaution qu'il prit de filer, en même temps que l'écoute de foc, l'écoute de misaine. Je l'attribue plutôt à son remarquable sang-froid et à la solidité de ses nerfs. Au lieu de tenter un quatrième effort, lorsque la corvette était à peine remise d'une fausse manœuvre, il lui donna le temps de recouvrer sa vitesse; il accrut l'action du gouvernail, en laissant les voiles se gonfler franchement sous la brise et en augmentant ainsi le sillage. Par cette manœuvre, il se rapprochait, il est vrai, du récif de manière à faire frémir les plus intrépides; mais quand, portant la barre sous le vent, il mit de nouveau les éperons aux flancs de la corvette, il trouva une machine vivante, prête à se détourner des brisans, comme si elle eût eu conscience du péril qu'elle courait. *La Durance* ne se fût sans doute point tirée, comme *la Truite*, d'une pareille position : elle dut son salut à son absence de toute qualité nautique. Pendant la nuit, elle s'était tellement arriérée, que, lorsqu'elle reconnut le danger de sa conserve, elle put manœuvrer en toute sécurité et s'éloigner sans peine des brisans en virant vent arrière.

Pendant neuf jours, nous côtoyâmes cette redoutable terre, tâtant tous les points de la barrière dont nous la trouvions toujours environnée. Nous poussions nos bordées jusqu'au pied des brisans sans rencontrer le fond avec une ligne de sonde de soixante brasses. En dedans de cette chaîne continue de coraux, distante de cinq ou six milles du rivage et toute blanche d'écume, on distinguait parfaitement, du pont même des corvettes, la mer calme et bleue des bassins intérieurs. Il était évident que si nous trouvions une coupure dans le récif, cette coupure nous conduirait dans un excellent port. Aussi prenions-nous tous les soins imaginables pour ne pas dépasser pendant la nuit le dernier point relevé la veille. La côte dont nous pûmes ainsi fixer avec précision les moindres détails n'offrait pas la richesse de végétation qu'on est habitué à rencontrer sous les tropiques. Battue par les vents de sud-ouest, elle ne présentait qu'une succession de collines complétement déboisées. Près du rivage seulement, on apercevait de distance en distance quelques rares bouquets d'arbres. Les feux considérables qui s'allu-

maient chaque nuit sur les hautes montagnes de l'intérieur indiquaient cependant qu'au-delà de cette zone dévastée, d'apparence si ingrate, il pouvait exister des plateaux couverts de forêts et des vallées propres à la culture.

Il est peu de parages au monde que je n'aie visités dans le cours de mon active carrière : je n'en ai jamais rencontré où la navigation fût plus périlleuse que sur cette côte inexplorée de la Nouvelle-Calédonie. Chaque fois que mes souvenirs me reportent à cette époque si intéressante de ma vie, j'en conçois une admiration plus grande pour la persévérance et la rare intrépidité dont je fus alors témoin. Longer avec des bâtimens tels que les nôtres, et malgré des vents violens battant presque toujours en côte, une ceinture infranchissable de récifs, dont la sonde n'indiquait jamais l'approche, au pied desquels on pouvait venir se briser sans avoir la ressource suprême de jeter l'ancre, c'était une tâche digne des excellens officiers qu'on nous avait donnés pour chefs, et que leur habileté seule pouvait accomplir. Il nous fallut quatorze jours pour déterminer ainsi pas à pas la configuration de cette île et du brisant qui l'enveloppe; mais où l'île finit, le brisant ne cesse pas encore : nous le retrouvâmes, souvent à l'improviste, sur un espace de plus de cinquante lieues. Semé de quelques îlots, interrompu par de larges coupures que nous n'eûmes pas le temps d'explorer, ce récif semble le prolongement sous-marin de la Nouvelle-Calédonie.

Nous avions lieu d'être satisfaits des résultats considérables obtenus en moins de huit mois de campagne. Ce n'était cependant qu'une faible partie des importans travaux qu'il nous était recommandé d'accomplir. Le temps des grandes découvertes était passé: on ne pouvait, comme au XVe et au XVIe siècle, se flatter de voir apparaître sur sa route des continens nouveaux, et conserver un chimérique espoir que le second voyage de Cook avait fait évanouir; mais il restait à fixer les contours et à déterminer les véritables positions de ces côtes immenses, de ces archipels sans limites, dont les navigateurs hollandais et espagnols n'avaient fait qu'entrevoir quelques points. En 1772, un officier français, M. de Saint-Alouarn, était venu atterrir près du cap Leeuwin, à la pointe sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. A partir de cette pointe, il avait aperçu une côte courant à perte de vue vers l'est-nord-est. On savait que cette partie des terres australes portait le nom du capitaine hollandais Pierre Nuytz, qui l'avait découverte en 1627, et c'était à peu près tout ce qu'on en connaissait. M. de Saint-Alouarn n'était point pourvu des instrumens nécessaires à une exploration hydrographique : il n'ajouta que des renseignemens assez vagues à ceux que les Hollandais nous avaient transmis. Tracer la configuration de la terre de Nuytz,

c'était en réalité se donner la gloire d'une première découverte. A l'extrémité de cette terre, dont la direction générale se trouvait indiquée sur les cartes hollandaises, on voyait marqués deux groupes d'îles qui portaient les noms de Saint-François et de Saint-Pierre. De ces îles, situées à trois cents lieues dans l'est du cap Leeuwin, jusqu'à la partie méridionale de la terre de Van-Diémen, sur un espace de deux cent trente lieues du nord au sud, de deux cents lieues de l'est à l'ouest, tout était encore inconnu. On ignorait même si la terre de Van-Diémen faisait partie de la Nouvelle-Hollande, ou si elle en était séparée par un détroit : les navigateurs différaient d'opinion à cet égard, et les géographes demeuraient en suspens. Tel était le vaste champ d'exploration qui nous avait été spécialement réservé. Pour obéir à nos instructions, il fallait apporter à cette reconnaissance un soin particulier, et l'entreprendre aussitôt que nous aurions terminé nos travaux sur la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie.

Avec des bâtimens tels que les nôtres, nous ne pouvions songer à faire près de mille lieues contre le vent, qui dans ces parages souffle presque constamment de l'ouest et du sud-ouest. Il nous fallait donc renoncer à nous rendre de la Nouvelle-Calédonie au cap Leeuwin en passant par la terre de Van-Diémen. Il n'y avait plus que deux chemins qui nous fussent ouverts, — le détroit de Torrès, qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Guinée, ou la mer des Moluques, dans laquelle nous pouvions pénétrer en tournant cette dernière île par le nord. La seconde de ces routes fut celle que nous choisîmes. Bien que plus longue de quelques centaines de lieues, elle avait l'immense avantage de nous offrir la relâche d'Amboine. Nous avions l'espoir de trouver dans ce port hollandais, centre d'un commerce florissant, des ressources faute desquelles il nous eût été probablement impossible de poursuivre notre mission.

Partant de la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie pour gagner, par cette voie presque inexplorée, la mer des Moluques, nous allions nous diriger à peu près au nord-ouest. Nous aurions ainsi à notre droite l'archipel des îles Salomon, devant nous la Nouvelle-Bretagne, à notre gauche cet archipel hérissé de récifs où Bougainville, qui l'avait découvert, avait failli s'égarer sans espoir de retour, et auquel il avait imposé le nom d'*archipel de la Louisiade*. D'après les renseignemens qui nous avaient été transmis, cet archipel semblait n'être qu'un prolongement de la Nouvelle-Guinée, et l'on ignore encore s'il en est séparé par des passages que les navires puissent franchir. Nous devions donc prévoir que, pour sortir du bassin dans lequel nous étions près de nous engager, nous aurions à choisir entre le canal Saint-George, qui sépare la Nouvelle-Irlande de la Nouvelle-

Bretagne, et le détroit de Dampier, qui sépare la Nouvelle-Bretagne de la Nouvelle-Guinée.

J'ai déjà dit l'antagonisme qui, depuis le commencement de l'expédition, s'était manifesté sur nos corvettes entre l'histoire naturelle et l'hydrographie. Tout semblait conspirer en faveur de cette dernière science, — les circonstances, dont personne n'est le maître, et la sympathie, dont chacun dispose à son gré. On ne doit point s'étonner que des hommes qui voyaient si souvent leur vie mise en péril par l'imperfection des cartes dont ils avaient à constater tous les jours les lacunes ou les erreurs assignassent instinctivement le premier rang aux travaux qui pouvaient agrandir le domaine et assurer la sécurité de la navigation. L'histoire naturelle se plaignait que cette prédilection fût poussée jusqu'à l'injustice; elle contemplait avec désespoir les rivages que nous côtoyions sans cesse, et auxquels nous n'abordions jamais. Ces rivages qui lui faisaient éprouver le supplice de Tantale, c'était précisément le meilleur butin de l'hydrographie. Écueils, rochers, hauts-fonds, barrières infranchissables, rivages inaccessibles ou baies profondes et sûres, quoi qu'on pût rencontrer, du moment qu'on sortait des sentiers depuis longtemps battus, l'hydrographie était assurée d'y trouver son compte. Elle consignait sur ses cartes, avec le même soin religieux et le même enthousiasme, le brisant qu'elle était fière de signaler à la vigilance du marin et le port où elle l'invitait à entrer. A la voir grossir ainsi d'heure en heure son trésor, il était évident qu'elle aurait tout l'honneur et ferait toute la gloire de notre expédition. De tous côtés lui venaient de zélés auxiliaires, attirés par la sûreté et la simplicité de ses méthodes : l'histoire naturelle ne rencontrait au contraire que des indifférens qu'elle fatiguait de ses réclamations, ou des avares qui ne lui pardonnaient pas de convoiter leurs richesses.

Les naturalistes se plaignaient souvent, et, s'ils n'avaient pas toujours raison, ils n'avaient pas non plus, il faut en convenir, toujours tort de se plaindre. M. de Mauvoisis surtout était devenu pour eux un objet d'horreur : il s'était refusé à laisser convertir en musée et en laboratoire le logement dans lequel les officiers prenaient leurs repas. Un beau jour, les herbiers et les squelettes d'opossum ou de kanguroo avaient dû évacuer la grande chambre de *la Truite*. *La Durance* avait naturellement trouvé convenable de suivre l'exemple de la corvette amirale. Là pourtant ne s'était pas bornée la persécution. Les coquillages, traqués dans leurs retraites, ne pouvaient plus pourrir en paix (1); les poissons ne savaient plus où

(1) Pour purger les coquilles qu'on voulait conserver de l'animal qui s'y trouve renfermé, on les plaçait dans un seau rempli de sable, et on les laissait enfouies jusqu'au moment où l'on jugeait la décomposition de l'animal assez avancée. Je laisse à penser

sécher, et enfin, dernier et plus sérieux grief, il avait été décidé que, pour éviter un gaspillage dont la prospérité de nos gamelles n'avait pas tardé à souffrir, quiconque, lorsque nous serions au mouillage, ne reviendrait point prendre ses repas à bord n'aurait le droit d'emporter pour tout approvisionnement dans ses excursions que de l'eau-de-vie, du biscuit, du lard salé et du fromage. A la signification de ce décret, les naturalistes s'étaient empressés de demander qu'à bord de chaque corvette une embarcation fût spécialement affectée à leur service. La prétention pouvait paraître au fond assez légitime, elle n'en était pas moins inadmissible, car, dès qu'on avait jeté l'ancre, on n'avait pas trop de tous les canots pour faire l'eau et le bois dont on avait un urgent besoin, et pour prendre en même temps des sondes. On promettait bien aux naturalistes qui profitaient du départ d'une de ces embarcations pour descendre à terre de les envoyer chercher sur le rivage aussitôt qu'ils s'y montreraient; mais ce sont là des paroles légères auxquelles on ne se fie plus dès qu'on a passé quelques mois à bord d'un navire de guerre. Les naturalistes éprouvèrent donc plus d'une fois de fâcheux mécomptes, et lorsqu'au retour d'une longue course ils s'étaient morfondus pendant des heures entières sur la plage, en dépit de leurs cris, de leurs gestes, de leurs signaux de reconnaissance ou de détresse, ils rentraient à bord, on le croira facilement, le front tout chargé de menaces et le cœur gros de protestations. Cruellement désappointés de n'avoir pu toucher terre sur la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, dont ils s'étaient cependant empressés de signaler la structure à l'amiral comme particulièrement favorable aux recherches du minéralogiste, incapables d'apprécier à leur juste valeur toutes les difficultés qu'ajoutaient à cette effrayante navigation les mauvaises qualités de nos bâtimens, ils accusaient en secret nos chefs de manquer d'audace ou de sympathie pour leurs travaux. Lorsqu'ils apprirent la route que nous allions suivre pour gagner la terre de Nuytz, ils se promirent quelque dédommagement à toutes les déceptions qu'ils avaient éprouvées depuis le commencement de la campagne. Hélas! les longs voyages, et surtout les voyages de découverte, ne se composent guère que de déceptions.

Lorsqu'on navigue dans les parages voisins de l'équateur, on a rarement à redouter ce que les marins appellent du mauvais temps : on y est plus souvent compromis par les calmes qui vous laissent à la merci des courans que par des brises trop fraîches; mais on a des

les parfums que dégageaient tous ces *podridorios*, car, je dois l'avouer, l'ardeur des collections était telle que chacun avait le sien.

nuits de douze heures, des pluies torrentielles et des orages pendant lesquels, même au milieu du jour, on se trouve obligé d'errer à tâtons, car les terres dont on se trouve entouré, si élevées qu'elles soient, disparaissent subitement sous l'épaisseur des nuages qui les enveloppent. Bougainville a peint avec une vérité saisissante, dans la relation du voyage de *la Boudeuse*, les difficultés d'une campagne de découverte dans ces mers d'une exploration en apparence si facile. La sonde, qui est pour le marin le bâton de l'aveugle, est ici d'un faible secours. C'est du sein des profondeurs de l'océan que les bancs de coraux surgissent, escarpés comme un mur, tranchans comme une hache. L'œil peut les distinguer quand la nuit n'a pas jeté son voile sur l'horizon ou que le soleil ne noie pas ces lueurs blanchissantes dans un flot de lumière; l'oreille n'en soupçonne pas l'approche, car ces assises qui s'élèvent lentement du fond des mers s'arrêtent presque toujours à quelques mètres de la surface, et la vague est rarement assez creuse pour venir se briser en grondant sur des hauts-fonds qui ne l'irritent par aucun obstacle. Au temps où naviguaient *la Truite* et *la Durance*, on était peut-être plus familiarisé qu'aujourd'hui avec tous ces dangers. Même dans les parages les plus connus, on se trouvait presque toujours en découverte, tant l'hydrographie était alors incomplète et superficielle. Il fallait donc avoir l'œil prompt et exercé, l'oreille attentive, et s'habituer à pressentir les hauts-fonds à mille signes dont on a perdu le secret. Les bonnes cartes, les balises, les phares ont amolli nos enfans : ils sont plus savans que nous ne l'étions peut-être; je suis quelquefois tenté de croire que nous étions plus marins.

En sept jours, nous arrêtâmes avec une précision suffisante la configuration des îles de la Trésorerie, de la côte occidentale de l'île Bougainville et de l'île Bouka, qui termine au nord-ouest l'archipel des îles Salomon. Nous rasions la côte de si près, que plusieurs pirogues montées par des sauvages à la peau noire et aux cheveux crépus purent venir à portée des corvettes échanger, contre nos mouchoirs de couleur et nos verroteries, leurs arcs, leurs flèches et leurs casse-têtes; mais l'amiral ne voulut jeter l'ancre sur aucun point. Il avait en vue une autre relâche. Deux fois nous nous crûmes au moment de toucher sur des bancs de coraux : nous les franchîmes en les rasant presque de la quille. Si ces bancs eussent été d'un ou deux pieds plus rapprochés de la surface, nous étions perdus, car le courant nous maîtrisait, et nous n'avions aucun moyen d'éviter un danger dont nous avions cependant parfaitement conscience.

Ces périls commençaient à ne plus nous émouvoir : nous savions qu'ils étaient le lot habituel des missions semblables à celle que nous avions à remplir. Pour moi, je l'avoue, la perspective d'un

naufrage ne m'effrayait pas toujours : j'avais la tête remplie des récits des anciens voyageurs, et j'étais surtout avide d'aventures. Quoique bien jeune encore, j'avais cependant assez navigué déjà pour apprécier l'habileté et l'audace avec lesquelles nos corvettes étaient conduites à travers ces labyrinthes d'écueils. Je me sentais pénétré d'admiration pour l'amiral, de respect pour les excellens officiers dont je recevais avec déférence les leçons, et je bénissais tous les jours mon étoile, qui m'avait conduit à si bonne école.

La reconnaissance de l'île Bougainville et de l'île Bouka terminée, deux détroits s'ouvraient devant nous, à une distance de quatre-vingts lieues l'un de l'autre. Le canal Saint-George nous faisait doubler la pointe occidentale de la Nouvelle-Bretagne; le détroit de Dampier nous conduisait entre la pointe orientale de cette même île et la Nouvelle-Guinée. L'amiral crut devoir choisir le passage qui lui permettrait de longer la côte occidentale de la Nouvelle-Irlande, et de reconnaître, en continuant à se diriger vers l'ouest, le groupe assez considérable des îles de l'Amirauté. De la pointe septentrionale de l'île Bouka, nous fîmes donc route vers l'entrée du canal Saint-George, et avant de le franchir, nous jetâmes l'ancre, non loin de l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Irlande, dans un havre d'un accès difficile, où le compagnon de Wallis, le capitaine Carteret, avait mouillé avant nous, et auquel il avait donné son nom.

C'était la première fois, depuis notre entrée en campagne, que nous nous trouvions en présence de la nature tropicale. Le havre Carteret nous la montrait dans toute son exubérance, mais aussi dans toute son inutile splendeur. Une de ces pauvres îles à demi submergées de l'Océan-Pacifique, qui n'ont d'autre trésor que la frange de palmiers qui les borde, nous eût offert plus de ressources que les forêts impénétrables de la Nouvelle-Irlande. Pour toute végétation s'offraient à nous des figuiers, des *pandanus*, des *barringtonia*, penchés sur l'eau calme où se miraient leurs grandes fleurs; des *tectonia* plus élevés que des mâts de vaisseau, des fougères, des orchidées et des *cycas* partout; des muscadiers sauvages dont le fruit, s'il m'en souvient bien, ne laissa pas d'embarrasser la science, encore un peu novice, de nos naturalistes; — point d'arbres portant, comme le cocotier, au milieu de son vert panache, un lait rafraîchissant et une pulpe nourricière; — nul sentier d'ailleurs pour s'éloigner du rivage, nul espoir de pouvoir jamais percer l'épaisseur de ces bois où la tige des arbres disparaît sous des flots de verdure, et au sein desquels d'énormes caïmans se vautrent encore, comme aux premiers âges de la création, dans une fange chaude et fétide.

Nous étions au mois de juillet 1792. Bougainville, qui, dans la

même saison, avait mouillé, non loin du havre Carteret, dans un port plus encaissé encore, qu'il avait désigné sous le nom de Port-Praslin, s'était plaint des pluies abondantes qui l'y avaient assailli pendant toute la durée de son séjour. Nous eûmes le même sort : les cataractes du ciel s'ouvrirent aussi pour nous, et durant les sept jours que nous passâmes au havre Carteret, nous aurions pu nous croire au milieu d'un nouveau déluge. Ce fut le tour des astronomes et des géographes de gémir : point de soleil pour fixer par des observations ce point important auquel nous voulions rattacher nos précédentes découvertes! La pluie tombait par torrens, et de la terre, pénétrée jusque dans ses entrailles, s'élevaient de lourdes vapeurs qui, après avoir rasé quelque temps le sol, finissaient par aller se confondre avec les nuages. Les naturalistes seuls pouvaient se promettre quelque profit de cette relâche : il leur restait le rivage et le fond de la mer à exploiter; mais à cette besogne j'étais plus ardent qu'eux, et il eût fallu d'autres intempéries que celles que nous avions à subir pour m'empêcher d'enrichir ma collection de coquilles de nouvelle espèce. Dès le point du jour, j'étais sur la plage; j'errais au milieu des bancs de coraux dont les aspérités me faisaient souvent de cruelles blessures, je retournais les blocs dont le poids n'était pas excessif, je fouillais toutes les anfractuosités des roches que je ne pouvais pas déplacer. Lorsque je rencontrais une petite anse de sable fin, je m'étendais sur le fond, tenant de mon mieux ma tête hors de l'eau, avançant pas à pas, et promenant lentement mes mains autour de moi. Dès que je sentais quelque corps poli sous mes doigts, je me hâtais de fermer la main pour le saisir. Si le coquillage, plus prompt que moi, m'échappait, il était inutile de chercher à l'atteindre; il s'enfonçait dans le sable avec une telle rapidité, que je faisais de vains efforts pour le retrouver. Une seule chose troublait ces parties de plaisir : comme il pleuvait toujours, je n'avais aucun moyen de sécher mes vêtemens et de reparaître à bord dans une tenue convenable. J'eus tout à coup une inspiration qui me parut des plus heureuses : je pliai et je mis soigneusement à l'abri mes effets, je me dépouillai même de ma chemise, et, sans inquiétude désormais pour l'avenir, je recommençai à parcourir le rivage dans toute la nudité d'un Indien. Je n'avais malheureusement pas encore la peau d'un sauvage. De ce que je ne voyais plus le soleil, j'avais conclu que je n'en devais plus redouter l'influence. Hélas! ces nuages si noirs, qui semblaient me protéger, firent sur mon corps l'effet d'une lentille qui concentre à son foyer les rayons qui la traversent : je fus horriblement brûlé. Quand je rentrai à bord de *la Durance*, j'étais d'un rouge écarlate. J'eus un accès de fièvre très violent, et je changeai de peau des pieds à la tête.

Notre séjour au havre Carteret fut d'ailleurs une circonstance fâcheuse pour la santé de nos équipages : les pluies continuelles que nous y avions rencontrées avaient répandu dans l'intérieur de nos bâtimens une humidité excessive, et l'on pouvait prévoir que cette humidité contribuerait à développer des maladies graves chez des hommes déjà épuisés par tant de fatigues. Le seul avantage que nous trouvâmes dans cette relâche, ce fut de renouveler aisément notre provision d'eau et de bois. Encore le bois qu'il fallut embarquer aussitôt après l'avoir coupé introduisit-il à bord des corvettes, conjointement avec nos vieilles plaies, — les rats, les cancrelats et les charançons, — la plaie non moins insupportable des scorpions. Les germes déposés sous l'écorce ne tardèrent pas à éclore, grâce à l'influence d'une chaleur humide, et une fois envahis par ces nouveaux insectes, nous fîmes de vains efforts pour en arrêter la propagation.

Les personnes qui avaient été le plus avides de relâches se montraient le plus empressées à quitter cet affreux séjour. Nous voulûmes profiter d'une brise trop faible encore pour mettre sous voiles. Le calme surprit *la Durance* dans la passe. Drossés par le courant sur une chaîne de brisans, nous nous hâtâmes de jeter l'ancre. En un instant, notre câble fut coupé par les roches. Heureusement une légère fraîcheur vint à souffler du sud, et nous permit de doubler les récifs; mais nous perdîmes une ancre, perte irréparable dans une campagne comme la nôtre, et qui pouvait plus tard avoir des suites funestes.

Bien que le temps ne cessât point d'être pluvieux et couvert, nous suivîmes la côte occidentale de la Nouvelle-Irlande sans nous en écarter jamais de plus de cinq ou six milles. Nous traversâmes le canal qui sépare cette grande île de l'île Sandwich, rangeant de très près les îlots et les bancs qui obstruent l'étroit passage que nous remarquâmes entre la Nouvelle-Irlande et le Nouvel-Hanovre. De ce point, nous mîmes le cap sur les îles de l'Amirauté, distantes d'environ cinquante lieues. Nous laissâmes sur la droite les îles Portland, terres basses, environnées de récifs, et qui paraissaient se relier avec les plages à demi noyées de la pointe occidentale du Nouvel-Hanovre. La première île appartenant au groupe de l'Amirauté que nous aperçûmes fut l'île Jésus-Maria, découverte en 1781 par le pilote espagnol Francisco-Antonio Maurelle.

L'île Jésus-Maria était entourée de récifs comme la plupart de celles que nous avions rencontrées depuis notre départ de la terre de Van-Diémen. Le bruit avait couru, je ne sais trop sur quel fondement, que les bâtimens de Lapérouse avaient dû faire naufrage sur ces îles. L'Europe entière s'était émue de la catastrophe qui avait

terminé de si beaux travaux, et de tous côtés on cherchait à retrouver les traces de nos compatriotes. Quant à nous, aucune gloire ne nous eût semblé préférable à celle de sauver, s'il était possible, ces glorieux devanciers, ou, s'ils avaient tous péri, d'apprendre au moins au monde quel avait été leur destin. Nous serrâmes donc la côte de plus près encore que d'habitude, afin qu'aucun signal, s'il nous en était fait, ne pût échapper à nos regards; mais nous n'aperçûmes que des groupes de sauvages entièrement nus, dont la couleur d'ébène ne pouvait nous laisser aucun doute sur la race à laquelle ils appartenaient. La brise était très fraîche, la mer grosse, et il nous fut impossible de mettre une embarcation à la mer.

L'exploration de l'île Jésus-Maria ne tranchait cependant pas d'une manière définitive la question que nous avions à cœur d'éclaircir, car elle s'était accomplie dans des circonstances peu favorables : nous n'avions eu aucune communication avec les naturels. En admettant que l'île Jésus-Maria ne fût point le lieu même du naufrage, les habitans pouvaient avoir recueilli, par leurs relations avec les îles voisines, quelques détails sur ce grand événement. Nous avions distingué des pirogues en dedans des récifs; ces pirogues indiquaient un peuple navigateur, et tout autour de l'île Jésus-Maria se trouvaient semées d'autres îles, dont les plus éloignées étaient à peine distantes de vingt milles. Il eût donc été regrettable de quitter ces parages sans faire un nouvel effort pour obtenir des indications qui pouvaient nous mettre sur la trace de Lapérouse. Nous étions sans doute fort impatiens d'atteindre les Moluques; nous n'en vîmes pas moins avec une joie véritable l'amiral donner l'ordre de passer la nuit en panne, et, dès que le jour fut venu, de se diriger, en remontant contre le vent, vers l'île qui paraissait être la plus orientale du groupe. Cette île était la Vandola, petite île de trois milles à peine de circonférence. A en juger par son étendue, on eût pu la croire inhabitée; mais dès qu'en approchant on eut distingué des cocotiers, on eut meilleur espoir. Les cocotiers dans l'Océanie sont comme les figures de mathématiques que le philosophe grec vit tracées sur le rivage : partout où l'on en aperçoit, on peut se tenir pour à peu près assuré de rencontrer des hommes.

Bientôt en effet nous pûmes discerner des pirogues échouées sur la plage, et près de ces embarcations des naturels dont l'attitude nonchalante n'annonçait point qu'ils se préparassent à venir à bord des corvettes. Nous étions bien résolus cette fois à ne pas manquer l'occasion d'une entrevue. Nous laissâmes arriver sous le vent de l'île, et chacune des corvettes mit une embarcation à la mer. Je reçus l'ordre de prendre place dans le canot de *la Durance*. Cette faveur me combla de joie. Je la devais, il faut bien que je l'avoue, à une

petite inconséquence que je venais de commettre. Nous étions tous convaincus que c'était sur une des îles de l'Amirauté que nous devions rencontrer Lapérouse et ses infortunés compagnons. Lorsque nous commençâmes à manœuvrer pour nous placer sous le vent de la Vandola, les sauvages sortirent de leur apathie. On les vit se diriger en courant vers la partie du rivage à l'abri de laquelle s'étaient rangées nos corvettes. Nous ne manquâmes pas d'interpréter cet empressement soudain au gré de nos vœux. La Vandola allait nous rendre nos compatriotes! Chacun exprimait tout haut cet espoir. L'agitation, les gestes, les signes des habitans, tout semblait confirmer nos conjectures. J'étais placé près de notre commandant, lorsque inconsidérément je m'écriai : « On vient de brûler une amorce à terre! » Je venais de voir en effet quelque chose qui ressemblait beaucoup à la fumée d'une amorce. Les insulaires, pour témoigner sans doute leur joie et nous souhaiter à leur manière la bienvenue, ramassaient des poignées de sable sur la plage et les lançaient en l'air. Cette poussière dispersée par le vent avait, à s'y méprendre, l'apparence d'une petite explosion. C'est là ce qui m'avait arraché une exclamation presque involontaire. M. de Terrasson, qui avait mieux vu et mieux jugé que moi, m'adressa de sévères reproches. Mon illusion cependant était excusable, et d'autres personnes l'avaient partagée. Ce fut probablement pour me faire oublier cette réprimande que notre excellent commandant eut l'extrême bonté de m'accorder une distinction à laquelle ni mon âge, ni mon rang ne me donnaient aucun droit.

Lorsque nous arrivâmes près de la côte, les sauvages accoururent en foule au-devant de nos canots. Les uns se mettaient à la nage, les autres couraient en riant sur les récifs. Tous semblaient animés de la plus grande confiance. Hommes et femmes se présentaient dans un état de nudité presque complet. Les femmes ne portaient au-dessus des hanches qu'une ceinture de petites branches flexibles dont les feuilles ne les couvraient pas jusqu'aux genoux. Les hommes avaient pour tout vêtement une seule de ces coquilles d'une parfaite blancheur que dans la famille des porcelaines on a désignées sous le nom de l'*œuf*. Le contraste que formait cette coquille, suspendue autour des reins par un cordon en fil de cocotier, avec la peau d'une teinte si foncée sur laquelle elle se détachait produisait un effet fort extraordinaire.

Dès que nous pûmes entrer en communication avec les habitans de la Vandola, toutes nos espérances s'évanouirent. Aucun de ces précieux débris que laisse le naufrage d'un navire européen, et dont ces insulaires n'auraient pas manqué de faire parade, ne se montrait à nos yeux : point de boutons d'uniforme pendus au carti-

lage du nez ou au lobe des oreilles, point de lambeaux d'étoffes sur les épaules des chefs, point de clous surtout au bout des zagaies. Ces lances, de quatre ou cinq pieds de long, ne portaient à leur extrémité qu'une pierre volcanique semblable à un morceau de verre noir taillé en pointe et tranchant sur les bords.

L'amiral nous avait autorisés à débarquer, si nous le jugions nécessaire : les récifs et la houle ne le permirent pas. L'île avait trop peu d'étendue pour préserver complétement la plage sous le vent du ressac. Nous nous tînmes donc aussi près que possible du rivage, et de là nous commençâmes nos échanges. Ces pauvres insulaires avaient peu de chose à nous donner, mais ils nous cédaient sans peine tout ce que nous leur demandions, — quelques cocos, leurs armes, et jusqu'à leur bizarre ornement. Quant à eux, ils paraissaient attacher peu de prix aux bagatelles que nous leur présentions, même aux étoffes rouges, qui sur tous les points de l'Océanie avaient, au dire des voyageurs, un si grand prestige. Il fallut leur montrer un clou pour les émouvoir. La vue d'un couteau excita leur enthousiasme. Nous ne savons pas tout le prix du fer. Nés au milieu des bienfaits de la civilisation, nous ne soupçonnons pas ce qu'il en coûte d'en être privés. Les sauvages se rasent avec une coquille, creusent leurs pirogues avec des haches de pierre, en percent les bordages avec des esquilles d'os humains, jettent au poisson un grossier hameçon de nacre, assomment leurs ennemis à coups de massue, ou font de vains efforts pour les percer avec un bâton pointu garni de dents de requins. Que de choses la possession d'un morceau de fer peut simplifier pour eux! Aussi, dès que ce démon tentateur apparaît, c'en est fait de la loyauté des échanges. Adieu la naïve candeur du sauvage! adieu l'innocence de l'âge d'or! Si nous n'avions eu que des miroirs ou des mouchoirs rouges à offrir aux naturels de Vandola, nous les eussions pris pour de petits saints; mais dès qu'ils reconnurent le fer, dont d'autres navigateurs ou les sauvages des îles voisines leur avaient probablement appris l'usage, ils montrèrent une rapacité et une mauvaise foi dont nous eûmes la sagesse de ne pas trop nous indigner.

Malgré cette entrevue infructueuse, nous conservions encore un reste d'espoir au fond du cœur. Nous résolûmes donc de ne pas faire route pour les Moluques avant d'avoir soigneusement exploré les rivages des diverses îles du groupe de l'Amirauté. Nous côtoyâmes ainsi la grande île qui forme le centre de ce groupe, ou plutôt le cordon de récifs et d'îlots qui l'entoure. Nous rangeâmes de près les Ermitanos de Maurelle, la Boudeuse et l'Échiquier de Bougainville, l'île du Rour et l'île Matty de Carteret. Plus d'une fois nous eûmes l'espoir de découvrir dans la chaîne des brisans une coupure

qui nous eût permis de pénétrer entre cette barrière et la terre. Quelques jours de relâche eussent été pour nos équipages fatigués d'un bien grand prix. Malheureusement la brise était la plupart du temps trop fraîche pour nous permettre de faire reconnaître la côte par nos canots. Nous vîmes fuir l'un après l'autre derrière nous tous ces sommets couverts d'une opulente verdure, tous ces îlots ombragés de cocotiers dont le joyeux aspect insultait à notre détresse; c'était la branche chargée de fruits qui se redresse dès qu'on y porte la main, la coupe qui se vide aussitôt qu'on l'approche de ses lèvres.

En voyant passer nos corvettes, les naturels lançaient leurs pirogues à la mer. Pour les attendre, nous mettions le plus souvent en panne; mais, s'il nous arrivait de continuer notre route, ces légers esquifs, tenus en équilibre par leur balancier et emportés par leur grande voile de natte, nous avaient bientôt atteints ou dépassés. Nous ne pûmes jamais obtenir des sauvages qu'ils vinssent le long du bord. Ils se tenaient derrière les corvettes, prêts à fuir au moindre semblant d'agression. On plaçait sur une planche, qu'à l'aide d'une ligne de sonde on filait jusqu'à eux, les objets qu'on croyait de nature à les séduire; la même planche rapportait à bord les cocos ou les armes que les sauvages nous offraient en échange. Ce mode de trafic pouvait donner lieu sans doute à quelque fraude, mais nous dûmes nous en contenter, puisque les insulaires, avec la méfiance si naturelle aux faibles, ne voulaient pas en accepter d'autre.

Après avoir dépassé l'île du Rour et l'île Matty, nous avions devant nous la mer libre pendant près de cent cinquante lieues jusqu'à l'entrée de l'immense baie du Geelwink, sur la côte de la Nouvelle-Guinée. Nous allions suivre la route que tracèrent à travers ces parages inconnus Lemaire et Schouten, lorsqu'après avoir découvert le détroit qui sépare l'île des États de la Terre-de-Feu, ils doublèrent pour la première fois le cap Horn, et arrivèrent par l'Océan-Pacifique aux Moluques. Nous laissâmes dans le sud la grande île Mysory, qui occupe à peu près le milieu de cette vaste ouverture au fond de laquelle on ignorait alors si l'on trouverait un détroit ou un golfe, les deux îles de la Providence, le cap Goede-Hoop, les petites îles Mispalu, et atteignîmes ainsi, souvent contrariés par des brises faibles et variables, l'extrémité occidentale de la Nouvelle-Guinée.

Le premier devoir, lorsqu'on entreprend un voyage de découverte, est de fuir constamment les sentiers battus, de rechercher les écueils avec le même soin que d'autres les évitent : nous remplissions cette obligation avec une conscience que la torpeur et la gaucherie presque incroyables de nos bâtimens rendaient d'autant plus méritoire. Au moment de pénétrer dans une mer que les navires portugais et

hollandais avaient sillonnée pendant près de deux siècles, et où rien d'important ne restait à découvrir, nous nous promîmes, s'il s'offrait à nous quelque passage peu fréquenté encore, de le choisir de préférence à tout autre. Entre la Nouvelle-Guinée et l'île Salawaty s'ouvrait le détroit de Gallewo, encombré d'îles et semblant présenter un dédale au milieu duquel le navigateur le plus hardi eût pu craindre de s'égarer. Ce fut là le canal que nous voulûmes prendre. Des vents du sud s'opposèrent à l'accomplissement de notre dessein, et nous donnâmes dans le détroit contigu de Sagewien, qui se prolonge entre les îles Salawaty et Batenta. Ce passage était moins sinueux que le détroit de Gallewo; il était aussi peu exploré et pouvait être non moins difficile.

Près d'un mois s'était déjà écoulé depuis notre entrevue avec les habitans de la Vandola. Il y en avait plus de trois que nous avions quitté la terre de Van-Diémen. Nous aspirions ardemment après quelques jours de repos. *La Durance* se traînait avec une lenteur désespérante, surtout lorsque les vents devenaient contraires; elle obligeait constamment sa conserve à diminuer de voile ou à mettre en panne pour l'attendre. Souvent même *la Truite* devait se porter à sa rencontre, et perdre ainsi en quelques instans la majeure partie du terrain qu'elle avait péniblement gagné. Sans ces précautions, une séparation eût été infaillible. On imagine aisément combien cette nouvelle cause de retard était irritante, et à quelles récriminations elle pouvait prêter. Nous étions loin cependant d'être négligens ou de manquer d'audace; mais tous nos efforts ne réussissaient pas à compenser cette déplorable infériorité de marche que nous avions pu constater dès le premier jour. *La Truite* était déjà engagée dans le détroit de Batenta, et se croyait certaine de l'avoir traversé avant la nuit, quand elle s'aperçut que nous étions restés trop en arrière pour la suivre; elle vira de bord et revint vers nous, comme pour nous encourager et nous montrer le chemin. Lorsqu'elle nous eut rejoints, elle se conforma tristement à notre paresseuse allure; mais aussi la nuit était-elle presque close lorsque nous arrivâmes à l'entrée du canal. Le vent tomba en ce moment, et ce fut le courant qui nous fit franchir le détroit. Au point du jour, une légère brise s'éleva de nouveau, et bien que le courant eût cessé de nous être favorable, nous parvînmes, non sans avoir couru plusieurs bordées, à doubler l'île Sagewien, qui termine le détroit du côté de l'ouest.

Du détroit de Batenta à Amboine, on compte quatre-vingts lieues environ: nous mîmes onze jours à parcourir cette distance. Laissant sur notre gauche l'île Mysole, nous passâmes, dans la crainte de nous souventer, entre l'île Bonoa et la pointe occidentale de Céram. Amboine enfin apparut à nos yeux. Un plan de Valentyn nous guida

dans la baie, vers le fond de laquelle nous devions prendre notre mouillage, et lorsqu'après quelques difficultés, fondées sur de trop futiles prétextes pour que l'amiral n'en triomphât point aisément, les autorités hollandaises eurent consenti à nous accueillir, nous laissâmes tomber l'ancre sous les murs du fort Vittoria avec la satisfaction du moissonneur qui dépose sa faucille près de la dernière gerbe. Il n'y avait pas encore un an que nous avions quitté la France, et nous avions déjà passé deux cent soixante-neuf jours à la mer.

III.

L'île d'Amboine était le chef-lieu des établissemens que cette grande association hollandaise, désignée sous le nom de *compagnie des Indes orientales*, possédait, depuis le milieu du XVIIe siècle, dans l'archipel des Moluques. On sait l'importance qu'eut autrefois le commerce, si secondaire aujourd'hui, du poivre, de la muscade et des clous de girofle. C'était pour arriver jusqu'aux *îles à épices* que les Portugais avaient fait le tour de l'Afrique, et les Espagnols le tour du monde, que les Hollandais, un siècle plus tard, s'étaient inutilement enfoncés au milieu des glaces de la Nouvelle-Zemble, que Lemaire et Schouten, trouvant toutes les voies fermées par la jalousie politique ou par le monopole commercial, avaient pénétré dans l'Océan-Pacifique après avoir découvert le cap Horn. Java et Sumatra produisaient le poivre; les Moluques seules fournissaient la muscade et le girofle. La possession de ces îles fut donc vivement disputée : elle resta, malgré les efforts des Portugais et des Espagnols, à une compagnie de marchands hollandais. Éblouie par une prospérité sans exemple, cette compagnie ne tarda point à s'exagérer les nécessités de sa position. La crainte de la concurrence lui conseilla des exigences tyranniques et des occupations de territoires aussi superflues que coûteuses. Au moment où nos corvettes mouillèrent sur la rade d'Amboine, la compagnie ne portait plus qu'avec peine le fardeau des dettes qu'elle avait imprudemment contractées; les colonies néerlandaises étaient entrées dans leur période de décadence transitoire, et cependant quelle majesté, quel aspect d'opulence elles gardaient encore!

Le jour même de notre arrivée, les naturalistes, les géographes, les astronomes, les officiers supérieurs allèrent s'établir à terre. Il ne resta plus à bord des corvettes que les officiers de service et ceux qui, comme moi, ne se trouvaient pas assez riches pour faire la dépense d'un autre logement. Cette privation me fut peu sensible. Nos bâtimens étaient mouillés si près du débarcadère et la mer était si calme dans ce beau bassin et dans cette saison, que nos communications avec la terre ne risquaient point d'être

jamais interrompues. Elles furent en effet, de nuit comme de jour, et sans qu'il en résultât le moindre inconvénient pour le service, aussi fréquentes que chacun pouvait le désirer. Je ne me fis donc pas faute de profiter de tous les instans de liberté qui m'étaient accordés, et je ne bornai pas, comme on pense bien, mes promenades à l'enceinte de la ville. Je ne crois pas qu'il ait jamais existé un homme plus heureux que je l'étais à cette époque de ma vie. Sans être doué d'une force athlétique, je jouissais d'une santé excellente, et je me sentais tout à la fois léger de corps et d'esprit. La timidité que me faisait éprouver mon défaut d'instruction première avait, grâce aux études auxquelles je n'avais cessé de me livrer depuis le commencement de la campagne, fait place à une confiance qui n'excluait pas, Dieu merci, une certaine réserve. J'écoutais encore beaucoup plus que je ne parlais, mais personne n'eût pu se dire plus leste ou plus hardi que moi, ou plus disposé à obliger un camarade. Je n'avais pas d'autre ambition, et c'était, il faut bien le dire, en ces temps si éloignés déjà, celle de la plupart des jeunes gens de mon âge. Tout venait, ce semble, mieux à point qu'aujourd'hui : les précoces docteurs étaient rares, les hommes sérieux et pratiques ne l'étaient pas. On rencontrait beaucoup de ces vertes vieillesses qu'on se plaint de ne plus trouver de nos jours. On les verra revenir, je ne crains pas d'en répondre, quand on aura rendu à la jeunesse la vie active et insouciante qu'elle menait il y a soixante ans.

J'ai vu trop de choses dans le cours de ma longue carrière pour n'en avoir pas beaucoup oublié. Je me souviens cependant encore, comme s'il n'y avait que quelques mois que j'eusse quitté Amboine, de l'aspect éblouissant de cette nature où tout respire la force et la fécondité. Des arbres se perdent dans les nues ou étendent au loin leur ombrage, d'autres sont chargés de fleurs, et de leur écorce même s'exhalent des parfums. L'air en est embaumé, et on dirait que les ailes des vents en sont appesanties, tant la brise dans ces parages est ordinairement tiède et paresseuse. Les oiseaux, les insectes, les reptiles, les poissons même sous l'eau transparente où l'œil peut les suivre, les coquilles et les madrépores sur leur tapis de sable, tout a le doux éclat de la fleur, les feux de l'émeraude et du rubis; tout reflète ou la verdure des bois ou les nuances changeantes du jour. C'est surtout au moment où ce monde enchanté s'éveille et s'épanouit aux premières clartés qui paraissent à l'horizon qu'on est frappé du spectacle de son éternelle jeunesse et de sa majestueuse beauté : il semble que c'est ainsi que la terre a dû sortir des mains qui la dégagèrent du chaos, et qu'on assiste au matin de la création.

Notre séjour à Amboine, où nous nous arrêtâmes plus d'un mois, rendit aux plus découragés des forces pour une nouvelle campagne. Après avoir conduit le lecteur le long des côtes de la Nouvelle-Calé-

donie, je ne veux point l'obliger à nous suivre dans la longue et périlleuse exploration de la terre de Nuytz.

> Le seul Homère peut aux grands combats d'Hector
> Ajouter des combats et des combats encor!

J'ai vu là cependant mieux qu'ailleurs ce que peuvent le sang-froid et le coup d'œil du marin. Si je livre à l'oubli cette partie de nos travaux hydrographiques, je ne sacrifierais pas aussi aisément le souvenir de l'habile manœuvre à laquelle nos corvettes, dans la circonstance la plus critique, durent leur salut.

C'était par une belle matinée de décembre, c'est-à-dire au cœur du printemps dans l'hémisphère austral. Nous nous étions hardiment engagés entre un groupe d'îlots et la terre. Le vent, soufflant de l'ouest-nord-ouest, suivait la direction même de la côte, le temps conservait la plus belle apparence; le baromètre cependant commençait à baisser. Plus d'expérience de ces parages nous eût appris le danger qui nous menaçait. A mesure que nous avancions, les vigies annonçaient de nouveaux îlots ou de nouveaux écueils. Du côté du sud, à dix ou onze milles, s'étendait un immense brisant au milieu duquel apparaissaient quelques têtes de roches, et qui, tout blanc d'écume, rappelait à nos vieux marins la fameuse chaussée de Sein, ce tombeau de tant de navires sur les côtes de Bretagne. Vers l'est, un nouveau groupe d'îlots nous barrait complétement le passage. Nous songeâmes à rétrograder, comptant que le chemin qui nous avait conduits à l'entrée de cet archipel pourrait nous en faire sortir; il était déjà trop tard. La brise fraîchissait, la mer devenait de moment en moment plus creuse. Nos bordées inutiles nous ramenaient toujours au même point. *La Durance*, qui à tous ses défauts joignait celui de mal gouverner et d'incliner beaucoup à la moindre brise, manqua plusieurs viremens de bord : aussi se trouva-t-elle bientôt arriérée de plusieurs milles. Vers deux heures de l'après-midi, le vent tourna au sud-ouest, et prit une telle impétuosité, qu'il nous fallut serrer nos huniers et rester sous nos deux basses voiles. Dès lors nous n'allâmes plus qu'en dérive; notre sort ne pouvait être douteux. Si nous réussissions à échapper pendant quelques heures encore aux roches qui surgissaient pour ainsi dire sous nos pas, nous n'aurions fait que retarder notre naufrage. Ce naufrage s'accomplirait au milieu des horreurs que peuvent ajouter à de pareilles scènes le désordre et l'obscurité de la nuit. Notre commandant jugea le moment venu de réunir les officiers en conseil. Les débats furent longs, les avis fort opposés. Les plus anciens officiers voulaient mettre encore leur espoir dans un changement de vent, et ils insistaient pour que l'on continuât à louvoyer. Un enseigne de vaisseau nommé Baudouin fut d'un avis contraire; il était

monté sur les barres de petit perroquet pour examiner les dangers dont nous étions environnés, et avait cru entrevoir dans la configuration de la côte une chance inespérée de salut, sinon pour nos corvettes, du moins pour leurs équipages. Le vent nous poussait insensiblement vers l'ouverture d'une grande baie dont l'entrée était, il est vrai, obstruée par des bancs et de nombreux îlots; mais ces obstacles ne devaient point être assez continus pour ne pas laisser entre eux quelque passage. C'était ce passage que, selon Baudouin, il fallait aller résolûment chercher. Si on le découvrait, nul doute qu'on ne trouvât à l'abri de quelque îlot un mouillage tenable, et à défaut de mouillage, une plage de sable sur laquelle on pourrait s'échouer et se cramponner aux débris des corvettes, ou gagner la terre à la nage. Chacun finit par se ranger à l'opinion de l'enseigne. Nous laissâmes donc arriver vent arrière sur les brisans, sans autre voile que la misaine. Baudouin, du haut des barres de petit perroquet, dirigeait la route, et moi, comme étant le plus agile, je restais près de lui, me chargeant d'aller transmettre, chaque fois qu'il le fallait, ses avis ou ses observations au commandant. Nous étions emportés par le vent et poussés par une mer énorme, qui, pareille à la barre d'un fleuve, venait rouler jusque sous notre poupe ses tourbillons d'écume et de sable. Le mugissement de la vague, le sifflement de la brise à travers les cordages produisaient un tel tumulte, que les commandemens de l'officier pouvaient à peine se faire entendre. C'était une scène à frapper de terreur un équipage moins éprouvé que le nôtre. L'émotion cependant était grande, même parmi ces hommes habitués dès l'enfance à jouer leur vie dans de semblables hasards, et la plus vive anxiété se peignait sur toutes les figures.

Nous approchions ainsi de la terre avec une effrayante rapidité. Il fallait nécessairement changer de route et longer quelque temps cette effroyable barrière pour chercher la coupure par laquelle on pourrait la franchir; mais cette manœuvre était impossible, si l'on ne commençait par amurer la grand'voile. Avec la misaine seule, nous n'eussions fait que dériver; la mer en moins d'un quart d'heure nous eût jetés sur les récifs. La tempête était alors dans toute sa force. Déployer une voile par un temps pareil, sans que le vent la mît en lambeaux, n'était pas chose facile, et notre unique espoir de salut dépendait du succès de cet effort. Des marins pourraient seuls comprendre quels soins prit l'équipage pour développer lentement ce tissu précieux, dont les plis contenaient la vie ou la mort de cent neuf hommes. La grand'voile fut enfin amurée et bordée. La toile était neuve, les ralingues solides; le fond se gonfla comme une outre, mais ne creva pas. *La Durance* avait déjà dévié de sa route, et ne fuyait plus devant l'ouragan. Courbée sous la pression de la

brise, qui la prenait maintenant en flanc au lieu de la pousser de l'arrière, elle labourait péniblement la mer, et sa membrure essuyait en tremblant de formidables chocs.

Le brave enseigne, du haut des barres, suivait d'un œil inquiet les progrès de la corvette le long de cette barrière où nulle interruption ne se montrait encore. La mer autour de nous, et partout où nous portions les yeux, ne semblait qu'un brisant. Là même où un vaisseau de ligne eût trouvé en temps ordinaire assez d'eau pour flotter, la tempête ouvrait un abîme, et formait dans le creux de la vague un écueil. Il fallait un œil bien exercé pour découvrir entre ces lames furieuses celles qui ne se heurtaient pas sourdement à quelque haut-fond. Tout à coup Baudouin me saisit le bras, et me fait remarquer près du cap que nous avons laissé le matin même sur bâbord, et à la hauteur duquel le vent de sud-ouest vient de nous ramener, un étroit espace où la vague, toujours blanche d'écume, ne rejaillit pas cependant en poussière vers le ciel. A gauche, un îlot assez élevé paraît rompre l'effort de la mer qui le contourne; à droite, un écueil à fleur d'eau se prolonge jusqu'à terre. Nous laissons de nouveau arriver vent arrière, et faisons route vers cet abri douteux. La passe, quoique étroite, était profonde. L'îlot avait près d'un mille et demi d'étendue. Déjà nous commencions à sentir l'abri de la pointe basse que cet îlot sauveur projetait vers le sud-est. La sonde indiquait vingt-trois brasses. Nous pouvions donc sans crainte continuer notre route et nous enfoncer dans la baie, certains d'y trouver un meilleur mouillage; mais ici, comme dans un naufrage resté célèbre (1), les commandemens de l'officier de manœuvre furent mal compris, ou une terreur panique devança ses ordres. La misaine était à peine carguée, que les deux ancres de bossoir tombèrent à la fois. La corvette s'arrêta brusquement; grâce à la bonne qualité du fond, qui céda au premier effort, elle ne cassa pas ses ancres : cette précipitation n'en fut pas moins très fâcheuse. En continuant notre route quelques instans encore, nous eussions été parfaitement abrités de la mer et du vent; à l'endroit où nous avions jeté l'ancre, nous éprouvions de si affreux tangages, qu'il était douteux, si le temps ne s'embellissait bientôt, que nous y pussions résister. La mer, après avoir déferlé sur une pointe de roches trop basse pour nous protéger complétement, arrivait en longues ondulations jusqu'à nous, et aucun obstacle ne nous défendait de la violence du vent. Dans cette position si critique, tout le monde mit la main à l'œuvre; quelques minutes suffirent pour débarrasser *la*

(1) Le naufrage du vaisseau *le Superbe* en 1833, à l'entrée du port de Parakia, dans l'île de Paros.

Durance de ses mâts de hune, de ses vergues et de tous les objets qui pouvaient offrir quelque prise à la tempête.

La Truite, qui, sans être un navire fin voilier, avait cependant des qualités infiniment supérieures à celles de *la Durance,* avait continué à se tenir sous ses deux basses voiles en nous observant. L'avance qu'elle avait prise le matin, quand le vent était encore maniable, avait rendu sa situation moins précaire que la nôtre; mais la nuit approchait, et depuis que le vent avait passé au sud-ouest, *la Truite* ne pouvait échapper à une destruction certaine qu'en suivant notre exemple. Aussitôt que nous nous étions sentis affermis sur nos ancres, nous lui avions signalé qu'elle pouvait venir au mouillage : elle hésitait encore, nous croyant mouillés nous-mêmes en pleine côte. La nuit la décida, elle laissa arriver, et par nos signaux nous lui indiquâmes la route qu'elle devait suivre pour nous rejoindre. Je ne sais si ce furent les mêmes émotions qui causèrent à bord de *la Truite* la même faute qu'à bord de *la Durance,* mais cette corvette n'eut pas plus tôt doublé la pointe qui nous abritait si imparfaitement, qu'elle laissa aussi tomber l'ancre. Elle mouilla de cette façon si près de nous, que sa poupe rasa notre beaupré; si elle nous eût abordés, les deux bâtimens coulaient infailliblement à fond. Quand *la Truite* eut filé du câble, elle se trouva par notre travers à petite distance, un peu plus abritée que nous ne l'étions du vent et de la grosse mer. Ses tangages cependant furent si forts, qu'après avoir calé les mâts de hune et amené les vergues sur le pont, on crut devoir prendre toutes les dispositions pour couper au besoin la mâture. C'était un spectacle terrible que celui de ces deux bâtimens dépouillés de tous leurs agrès, livrés aux mouvemens désordonnés d'une mer épouvantable et plongeant à chaque coup de tangage leur gaillard d'avant jusqu'à l'eau. La nuit fut affreuse; l'ouragan n'avait rien perdu de son impétuosité. A quelques centaines de mètres derrière les corvettes s'étendait un banc de roches sur lequel la mer déferlait avec fracas. Nous éprouvions les plus vives inquiétudes, craignant, non sans raison, que nos câbles ne pussent résister longtemps à de telles secousses. Un câble-chaîne, invention nouvelle dont peu de navires faisaient alors usage, était attaché à notre maîtresse ancre. Ce câble, mal éprouvé, vint soudain à se rompre : je n'essaierai pas de décrire la perplexité dans laquelle cet incident nous jeta. Le chanvre heureusement fut plus fort que le fer. Nos deux autres câbles nous maintinrent à notre poste. Une heure après cette première avarie, notre barre de gouvernail se brisa en deux morceaux. Une barre de rechange qu'on se hâta de mettre en place eut le même sort. Le gouvernail, n'étant plus maintenu, se mit à secouer la poupe de la corvette de telle

sorte que tout l'arrière en fut ébranlé. On voulut, à l'aide de coins, essayer de le contenir; les coins furent broyés. Le reste de cette effroyable nuit fut employé à confectionner, avec deux bordages de chêne, une nouvelle barre et à prendre toutes les précautions possibles pour prévenir la perte de notre gouvernail.

Au point du jour, le baromètre remonta, et le temps s'embellit. Un officier de *la Durance* fut chargé de sonder la baie. Il débarqua sur l'îlot qui nous avait si miraculeusement sauvés, et trouva qu'à toucher le rivage, il n'y avait pas moins de quatre brasses d'eau. Nos corvettes pouvaient donc s'y mettre, comme sous un môle, à couvert du vent et de la mer du large. Notre premier soin fut de profiter de ce renseignement et de prendre un meilleur mouillage que celui où nous avions subi de si cruelles angoisses. Nous établîmes nos forges à terre, et nous y procédâmes à la réparation de notre chaîne ainsi qu'à la confection de quelques ferrures destinées à consolider notre poupe ébranlée.

Je fus des premiers à gravir jusqu'au sommet de l'îlot à l'abri duquel nous étions mouillés; de cette élévation, le regard embrassait toute l'étendue de la baie. Certes nous avions sujet de bénir la Providence, qui nous avait, au milieu de la plus épouvantable tourmente, guidés à travers un pareil labyrinthe. On n'apercevait de toutes parts que des écueils à fleur d'eau, des brisans ou de larges plaques blanchâtres, indices de hauts-fonds d'autant plus dangereux qu'ils étaient moins près de la surface et par conséquent moins visibles. Il est difficile de comprendre comment nous avions pu arriver jusqu'au port de refuge qui, au moment même où nous allions perdre tout espoir, s'était soudainement ouvert devant nous; mais il eût fallu que le ciel à ce premier bienfait en ajoutât un autre. Il y avait déjà deux mois que nous avions quitté Amboine, et il devait nous rester trois ou quatre cents lieues de côte à reconnaître avant d'arriver au point de jonction ou de séparation, — nous ne savions encore lequel, — de la terre de Nuytz et de la terre de Van-Diémen. Pour accomplir cette reconnaissance, il nous fallait absolument renouveler notre provision d'eau sur la route. En prévision des difficultés que pourraient présenter à cet égard des côtes réputées stériles et désertes, la ration accordée à chaque homme avait été successivement réduite. Elle n'était plus depuis quelque temps que d'une bouteille par vingt-quatre heures, et encore cette eau, chargée de débris végétaux comme toute celle que l'on fait sous les tropiques, corrompue par son séjour dans des pièces en bois, exhalait-elle une odeur fétide qui soulevait le cœur. La chaleur était excessive, car nous nous trouvions sous le parallèle de 34 degrés dans les premiers jours de l'été et en face de dunes de sable d'une blancheur éblouissante, dont la réverbération contribuait à élever

beaucoup la température. Aussi la privation d'eau nous paraissait-elle de toutes nos misères la plus insupportable. J'en souffrais plus qu'un autre, par la raison que je ne buvais pas de vin. Continuellement en proie à une soif ardente, j'essayais de donner le change à ce besoin impérieux, en me servant d'un chalumeau pour absorber plus lentement ma ration, et atteindre ainsi le moment, attendu avec tant d'impatience, d'une nouvelle distribution. Si quelques gouttes de pluie venaient à tomber, on me voyait à l'instant accourir sur le pont avec toutes les bouteilles que je possédais; mais ces bouteilles se remplissaient d'une eau qui, en passant sur le gréement, avait contracté un goût tellement âcre, qu'elle avait cessé d'être potable. Elle produisait dans la gorge une irritation qui était bien loin d'apaiser la soif dont j'étais dévoré. Ce continuel état de souffrance m'inspira de mauvaises pensées. J'avais remarqué qu'en dehors du couronnement, à cette partie du navire qui domine la poupe, nos naturalistes avaient fixé un appareil destiné à mesurer la quantité d'eau qui tombait dans l'espace de vingt-quatre heures. Cet appareil était fort simple : il se composait d'une bouteille placée sur un arc-boutant et surmontée d'un vaste entonnoir en fer-blanc dont la surface était calculée à l'avance. La tentation était trop forte; j'y succombai, je l'avoue à ma honte. Plus d'une fois je saisis la fatale bouteille, la vidai d'une haleine, et la replaçai avec soin. Cette fraude ne fut connue de personne, car je me gardai bien de jamais m'en vanter. J'ai réfléchi depuis aux suites que pouvait avoir eues ma faiblesse. Si nos savans ont tiré quelques conséquences de ces observations, le résultat doit être entaché d'erreurs graves. Je souhaite qu'il ne soit pas trop tard pour les rectifier.

Dès qu'on eut pu juger à vue d'oiseau du dédale au fond duquel nous avions pénétré, on expédia de tous côtés des embarcations pour en sonder les détours. D'autres canots reçurent la mission de visiter les îlots les plus considérables et d'explorer le contour de la baie pour y chercher ce que nous désirions trouver par-dessus tout, une aiguade. On ne rencontra qu'un mince filet d'eau que nos équipages altérés auraient épuisé en un jour. On ne saurait se figurer un aspect plus désolé que celui de la côte sur laquelle avaient lieu ces investigations inutiles. Huit jours après avoir jeté l'ancre sur cette côte inhospitalière, nous remîmes sous voiles. Un peu émus encore des périls auxquels nous venions d'échapper, nous consacrâmes cependant une semaine tout entière à croiser, malgré des vents violens, entre les divers groupes d'îlots que nous continuâmes à rencontrer sur un espace de plus de cent vingt milles. Quand nous fûmes à peu près certains qu'aucun récif ne se trouvait en dehors du pénible sillon que nous venions de tracer, nous nous dirigeâmes, serrant toujours la terre, nous en approchant souvent à moins d'un mille, vers

les îles Saint-Pierre et Saint-François, distantes d'environ deux cents lieues. Ces deux groupes formaient l'*ultima Thule* de Pierre Nuytz, qui les avait découverts en 1627. Si nous étions assez heureux pour y trouver un mouillage et une aiguade, nous aurions certainement la gloire de pousser notre reconnaissance jusqu'à la terre de Van-Diémen, et de compléter ainsi la description d'une île assez étendue pour qu'on pût la considérer comme la cinquième partie du monde.

Les premiers jours de l'année 1793 nous trouvèrent à quelques milles d'une côte basse, à demi noyée, bordée d'arbres qui semblaient avoir pris racine au milieu de l'eau. De gros vents de sud-est roulaient jusqu'à terre des vagues qui avaient pris naissance au pôle. Les îles Saint-François n'étaient plus qu'à vingt-cinq lieues, mais les vents, loin de nous y pousser, nous en écartaient malgré nous. Notre détresse était devenue extrême : *la Durance* n'avait plus que trente barriques d'eau, et la ration qu'on nous distribuait avait dû être réduite, bien que déjà insuffisante. Qu'arriverait-il si une nouvelle relâche ne nous offrait pas plus de ressources que celle que nous venions d'abandonner? Sans doute notre persévérance pouvait être couronnée de succès, et alors quel honneur pour le moindre d'entre nous! Mais si le sort continuait à se montrer contraire, ne serait-il pas trop tard pour tenter de gagner la terre de Van-Diémen? Les tourmens de la soif ne menaçaient-ils pas déjà notre existence? Il fallait s'incliner devant une nécessité impérieuse : une plus longue obstination pouvait avoir des conséquences que les plus hardis n'osaient envisager sans frémir. Le commandant de *la Durance* fut le premier à ouvrir cet avis. L'amiral voulut attendre un jour encore, espérant que la constance d'une fortune ennemie se lasserait. La direction des vents, qui continuèrent à souffler de l'est avec un redoublement de violence, fut acceptée comme un arrêt du destin. On garda au fond du cœur la pensée de revenir un jour compléter des travaux qui seraient le principal trophée de notre expédition, mais on comprit qu'il était impossible de poursuivre notre œuvre dans la situation déplorable où nous nous trouvions. Néanmoins, avant de donner l'ordre de changer de route, l'amiral ne put s'empêcher de jeter un dernier regard sur ces bords désolés dont nous avions reconnu près de trois cents lieues sans y trouver l'apparence du plus chétif ruisseau. Le moindre symptôme favorable le ramenait à ses premiers desseins; mais l'aspect de la terre était toujours le même, la brise demeurait invariable. Il se détourna en soupirant, et les corvettes se dirigèrent vers la baie profonde e sûre d'où, l'année précédente, nous étions partis avec un meilleur espoir.

E. Jurien de La Gravière.

ÉTUDES

SUR

L'INDE ANCIENNE ET MODERNE

VI.

KRICHNA, SES AVENTURES ET SES ADORATEURS.

Au moment où des événemens inattendus et terribles s'accomplissent dans l'Inde, nous nous sommes demandé s'il était bien opportun de poursuivre la série de ces études, consacrées jusqu'ici à l'examen des plus anciens monumens de la philosophie et de la littérature brahmaniques. Qu'importent les légendes, dira-t-on peut-être, qu'importent les créations et les rêveries des poètes hindous, quand la barbarie asiatique a fait de nouveau explosion? A quoi bon revenir complaisamment sur le passé de ces peuples, que des crimes révoltans doivent rendre désormais odieux à l'Europe? La civilisation a-t-elle jamais existé, même en germe, au sein de ces sociétés corrompues, qui, loin d'avoir abdiqué aucun de leurs vices traditionnels, reparaissent sur la scène du monde avec les préjugés, l'ignorance et le fanatisme sanguinaire d'un autre âge? Certes il est triste, le spectacle qu'offrent aujourd'hui ces pays célèbres, qui furent le berceau de tant de systèmes philosophiques; mais doit-il être pour cela moins intéressant de rechercher quelles sont les idées religieuses qui ont traversé ce monde de l'Inde, comment elles se sont modifiées successivement, jusqu'au jour où l'invasion musulmane est venue y jeter, avec la conquête étrangère, un nouvel élément de trouble et de dissolution? Quant à la civilisation, elle a

brillé avec une certaine splendeur sur les deux rives du Gange, — non pas la civilisation comme l'entend le christianisme, qui seul possède le secret de changer les cœurs et de former des nations éclairées, — mais celle qui se révèle dans les travaux de l'esprit, dans les efforts de la pensée pour arriver à la vérité, dans les arts et surtout dans cette apparente grandeur faite de luxe et de richesses qui éblouit les yeux. Il y aurait injustice aussi à nier tout à coup la sagesse antique de l'Inde après l'avoir exaltée outre mesure, comme si elle devait fournir à l'Europe des lumières nouvelles. Hâtons-nous de reconnaître qu'il y a eu sur les bords du Gange et de la Djamouna des penseurs austères, des métaphysiciens profonds, qui ont mérité le nom de grands philosophes; mais, tandis qu'ils méditaient sur des abstractions, les populations privées d'enseignement s'en tenaient au plus grossier polythéisme. La division des castes, qui crée pour ainsi dire quatre espèces d'hommes, — la première presque divine, la dernière presque brute, — s'opposait au développement de toute philosophie pratique qui eût pris pour objet de ses spéculations les humbles enfans de cette terre arrosée chaque jour de tant de sueurs et de tant de larmes. Le dieu que les écoles philosophiques cherchaient à dégager de la matière ou à confondre avec elle ne pouvait voir d'un même œil, ni aimer d'une même tendresse, les hommes des diverses castes, auxquels il est censé réserver après cette vie des destinées inégales. Or la moralité, qui est le dernier mot de la civilisation, ne peut se répandre parmi les classes ouvertement méprisées et légalement dégradées. Le brahmane le plus hardi dans ses pensées, le moins orthodoxe dans ses doctrines, laissait toujours de côté le dogme politique de la division des castes. En dehors de la race âryenne, qui avait fait sa route à travers l'Inde du nord au sud, chassant devant elle ou subjuguant les tribus indigènes, il n'y avait aux yeux du brahmane le plus éclairé que des barbares condamnés à servir des maîtres. Ces populations ignorantes, ces barbares doués d'aptitude au travail, timides et résignés, le brahmanisme sut les comprimer et les fasciner par le prestige de sa puissance et de son inviolabilité; il réussit à leur inspirer un respect superstitieux et à les maintenir dans l'obéissance. Ce fut donc une société factice qui se fonda, une société composée d'élémens divers et incohérens, dans laquelle chaque classe était régie par des lois particulières, et à la tête de laquelle trônait une aristocratie religieuse héréditaire, qui se plaçait elle-même au-dessus des lois divines et humaines. Étrange aberration de l'orgueil! de ces savans, prêtres, philosophes et poètes, qui ont, durant trente siècles, rassemblé des légendes, rédigé des traités de philosophie et commenté cent fois ces mêmes traités, chanté sur

tous les tons la gloire de leur race, raisonné et déraisonné sur toute chose, de ces sages si nombreux, qui passèrent leur vie à fonder des écoles ou à méditer dans la forêt, aucun n'a eu la pensée de rédiger un simple catéchisme qui apprît à l'homme, avec les points principaux de sa religion, quels sont ses devoirs envers Dieu et envers ses semblables! C'est que, dans la société brahmanique, l'homme n'avait de semblables que ceux de sa caste, et pour les choses de la religion il y avait des mystères réservés aux seuls adeptes.

Cependant il arriva un moment où une lueur de fraternité charitable traversa le monde de l'Inde : ce fut lorsque Çâkya-Mouni, — adoré plus tard sous le nom de Bouddha, — enseigna ses doctrines. Il s'opéra alors parmi les populations répandues dans l'immense contrée qui s'étend de l'Indus à l'Himalaya et du Pendjab à Ceylan une révolution extraordinaire et sans précédent; mais avant que cette réforme s'accomplît, avant que l'Inde entendît prêcher l'égalité des hommes sur la terre et dans le monde futur, les esprits y avaient été préparés, dans une certaine mesure, par le développement considérable d'une secte tout à fait brahmanique malgré ses tendances hétérodoxes : je veux parler de la secte de Vichnou, qui se prit à adorer Krichna avec la plus vive ferveur, aux dépens des autres dieux du panthéon hindou (1). En examinant avec quelques détails le culte de cette divinité pastorale et guerrière, fort indulgente pour les faiblesses humaines, nous aurons d'abord l'occasion de signaler chez les peuples de l'Hindostan deux traits principaux de leur caractère : un besoin impérieux d'adorer quelque chose, et un entraînement irrésistible vers le sensualisme.

I.

La société la mieux disciplinée ne peut couler éternellement entre ses deux rives, à la manière d'un fleuve canalisé; il se fait à certains momens des brèches par lesquelles s'échappent et se répandent au dehors les esprits avides de nouveauté. Dès les temps anciens, nous l'avons dit déjà, il se produisit dans l'Inde bon nombre de systèmes philosophiques. Les auteurs de ces systèmes tentaient surtout d'expliquer le dogme de la création, puis les rapports de l'homme avec Dieu et avec les objets extérieurs. La création était-elle directe, avait-elle eu lieu par émanation, Brahma avait-il tiré de sa propre sub-

(1) Le culte de Krichna, tel qu'il se pratique encore, est postérieur au bouddhisme; c'est un fait admis par deux indianistes éminens, MM. Colebrooke et E. Burnouf; mais Krichna vécut avant Bouddha, et le *djoguisme*, ou l'union de l'âme avec la Divinité par la méditation, est un dogme indien de la plus haute antiquité, reconnu par le brahmanisme avant la venue de Çâkya-Mouni.

stance ou du néant les choses visibles et invisibles? Y a-t-il dans chaque homme une âme individuelle, ou seulement une portion de l'âme universelle et infinie? Toutes ces graves questions s'agitaient dans les écoles et se formulaient en aphorismes. Si les adeptes se passionnaient pour ces problèmes sérieux qui ont de tout temps agité le monde, les populations s'en tenaient aux pratiques d'un culte traditionnel, laissant aux brahmanes le soin d'éclaircir ou d'embrouiller la discussion. L'unité religieuse subsistait toujours, malgré la diversité des sectes philosophiques; mais lorsque le dogme de la triade fut reconnu, lorsqu'il eut fait son chemin dans le monde de l'Inde, lorsque le dieu bienveillant, ami de l'humanité, Vichnou, prêt à s'incarner pour sauver les enfans de la terre, se détacha du groupe avec des traits plus nettement accusés, les peuples de l'Inde furent attirés vers cette image souriante, à la fois humaine et divine. C'est que l'idée nouvelle sortait du domaine de la spéculation; la poésie épique, née avec elle et sous son inspiration, avait montré aux yeux éblouis des nations âryennes la divinité par excellence, Vichnou, qui habitait parmi les hommes sous les traits du pieux Râma (1). La grande épopée des fils de Pândou établissait de son côté la même doctrine à travers la longue série de ses épisodes, aussi étendus que des poèmes. De cette manière, la secte vichnaïte avait su donner la vie à son dogme; elle avait inauguré le culte des héros, qui séduit toujours les peuples à imagination ardente.

Cette secte, il y a tout lieu de le croire, était en principe une réaction contre les écoles purement philosophiques, contre les systèmes de plus en plus hardis qui tendaient à substituer la métaphysique aux traditions religieuses. Elle voulait ramener les esprits à la croyance en un dieu personnel, dont l'intervention dans les affaires humaines se manifeste d'une manière sensible. Cette pensée, qui anime toute l'épopée de Râma, on la retrouve également, avons-nous dit, dans les principaux épisodes du *Mahâbhârata*. Toutefois, dans le second de ces deux poèmes, on ne voit pas apparaître au premier rang le héros qui sera proclamé l'une des incarnations de Vichnou. C'est seulement lorsque va se livrer la grande et terrible bataille entre les princes issus d'une même race, c'est au moment décisif, et quand les guerriers, impatiens d'en venir aux mains, font retentir leurs conques à la tête des deux armées, que Krichna, debout sur le char de son disciple favori Ardjouna, lui expose la doctrine de la secte, et dit : « Moi, je suis Vichnou! »

On reconnaît à ces simples paroles que le dogme des incarnations a fait un grand pas depuis Râma. La divinité n'est plus sur la terre à l'état latent, elle éclate au grand jour. Mais n'y a-t-il pas quelque

(1) Voyez l'étude sur le *Râmâyana*, livraison du 1er janvier 1857.

chose de forcé dans cette divinisation subite de Krichna, qui, avant et après sa transfiguration, n'était et ne sera qu'un petit roi à qui le *Mahâbhârata* lui-même n'attribue qu'un rôle secondaire. Sa vie d'ailleurs, telle que la raconte incidemment la grande épopée, n'offre rien de bien surnaturel. Et pourtant c'est lui-même qui dit : « Je suis Dieu, je suis le seigneur des mondes, l'âme universelle! » tandis que le pieux Râma, si noble dans ses souffrances et si humble dans ses triomphes, ignore que Vichnou vit en lui et agit par son bras. Ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est que dans tout son discours, si éloquent, si merveilleux de style et de forme (1), Krichna proclame un panthéisme absolu qui devrait détruire à tout jamais le dogme des incarnations, en supprimant la notion d'un Dieu personnel. N'est-il pas étrange, le langage de cette divinité bienveillante et généreuse, qui semble se manifester au moment le plus solennel, tout exprès pour dire au monde : « Point de liberté ici-bas pour la créature; elle va où le destin la pousse? Le bien et le mal sont de vains mots. Le guerrier est destiné par sa naissance à porter les armes, pourquoi hésiterait-il à tuer dans la mêlée, même ses parens? » Dans ces paroles mélancoliques, empreintes d'un mysticisme désespérant, prononcées par Krichna, perce un accent de tristesse qui n'est pas exempt d'ironie. On y sent en effet un dédain secret pour l'humanité, qui, s'agitant dans le vide, ose s'attribuer à l'égard des œuvres accomplies par elle une responsabilité toute gratuite. Jamais l'homme n'a été plus complétement rabaissé, plus durement traité, et cela en termes si doux et si pleins d'onction, que les sectaires de Vichnou semblent ne s'en être point aperçus.

C'est qu'il y a dans le discours de Krichna un de ces mots que l'humanité n'entend jamais sans en être touchée, un mot qui relève son courage et la soutient dans les luttes de cette vie. « Pour la défense des bons et la destruction des méchans, dit encore Krichna, pour consolider la justice et la piété, je renais d'âge en âge. » Il existe donc un dieu qui protége les bons et confond les méchans, un dieu qui aime ceux qui l'aiment, et qui s'occupe de leurs destinées au point de venir par intervalles habiter la terre sous une forme humaine! Cette croyance, il est vrai, laisse subsister la division des castes; qu'importe? Ce dieu qui s'incarne dans la personne d'un roi fera régner la justice; il prendra la défense du faible contre l'oppresseur; il écoutera les prières de quiconque l'implore, sans avoir égard au rang ni à la naissance; il exaucera les vœux de tous ceux qui lui sont fidèles et de tous ceux qui ont foi en lui. S'il ne peut se dégager nettement de la matière éternelle comme lui, qu'importe à la foule? Il est le Seigneur, celui qui commande aux choses, et les

(1) La *Bhagavad-Gîtâ*, voyez la livraison du 1er juin 1857.

masses élèvent vers lui leurs cœurs reconnaissans. Il n'est donc pas étonnant que le culte de Vichnou, représenté sous la forme de Krichna, soit devenu particulièrement cher aux classes inférieures. D'ailleurs, dans la vie légendaire du héros divin, refaite après coup et pour l'édification des sectaires, tout contribue à lui donner le caractère de divinité protectrice du peuple, de patron des cultivateurs et des bergers, et sa morale, qui ne pèche point par excès d'austérité, devait lui assurer les sympathies de la jeunesse.

Descendant de la race antique de Yadou et neveu du roi Kans, qui régnait à Mathura (1), Krichna fut élevé dans la forêt de Vrindavan (2). Sa mère l'y avait conduit pour le soustraire aux persécutions du roi Kans, qui voulait le faire périr, une voix prophétique ayant annoncé au tyran que l'un des fils de sa sœur devait le détrôner. La légende ajoute que Kans s'opposait de toutes ses forces au culte de Vichnou; ces simples paroles nous font voir les brahmanes de Mathura conspirant déjà contre le roi impie, et inspirant au jeune Krichna les sentimens de haine et de défiance dont ils sont animés. Autour du berceau de l'enfant prédestiné s'accomplissent toute sorte de miracles. De sa petite main, déjà puissante, il terrasse et écrase les ogres et les malins esprits acharnés à sa perte. Le maître de la création se révèle en lui; il commande aux élémens, et pourtant la tradition, qui le marque du sceau de la divinité, lui conserve la physionomie naïve et mutine qui convient à l'enfance. Krichna n'est point un petit sage, un raisonneur précoce; loin de là, par ses espiégleries et sa turbulence, il met en émoi les commères du voisinage. Quelque méfait a-t-il été commis dans la forêt de Vrindavan, il n'y a qu'une voix pour accuser Krichna. C'est qu'il entre dans les cabanes des bergers, le petit vaurien; là il réveille et fait pleurer les enfans qui dormaient; il renverse les barattes, boit le lait de beurre, et jette partout le désordre. Sa mère a fort à faire de le défendre contre les matrones irritées; parfois elle se fâche à son tour, et elle va châtier ce fils indocile. Alors Krichna se manifeste à elle sous sa forme divine (3), et la mère du dieu, transportée d'amour et de joie, s'arrête en extase.

Ainsi la divinité de Krichna se trahit et se révèle même à propos de ses malices d'enfant. Dans tous les récits fabuleux qui racontent sa vie, le naturel et le merveilleux se succèdent avec tant d'art, — peut-être avec tant de simplicité, — que la réalité du per-

(1) Ou Mathra, province d'Agra.

(2) On écrit aussi Brindaban et Bindroban; cette forêt est située à trois milles de Mathura.

(3) C'est-à-dire sous les traits du dieu Vichnou, coiffé de la tiare, portant quatre bras qui tiennent le lotus, le disque, la conque et la massue, et montrant les trois mondes dans sa bouche ouverte.

sonnage se détache de la façon la plus vive et la plus saisissante sur le fond mobile et fuyant de la légende. Krichna, on le sent, n'est pas un être fantastique, inventé pour les besoins d'une secte; il appartient à l'histoire et à l'humanité : seulement ses adorateurs, en écrivant le livre de sa vie, y ont ajouté des vignettes et des enluminures à toutes les pages. Il en est résulté une épopée champêtre tour à tour gracieuse et terrible, touchante et grossière, où l'esprit païen se reflète tout entier avec ses aspirations au spiritualisme et ses entraînemens sensuels.

L'enfant grandit sous les yeux de sa mère, qui tremble à chaque instant pour ses jours, bien qu'elle ait foi en ses hautes destinées. A dix ans, Krichna va courir la forêt avec ses jeunes compagnons. Dans ces courses vagabondes, où elle ne cherchait que les plaisirs et les jeux de son âge, la bande joyeuse est assaillie par les démons qui conspirent sans relâche contre la vie de Krichna. Pareil au petit Poucet du conte des fées, celui-ci reconnaît toujours l'ogre caché sous la forme d'un cheval, d'un loup, d'un oiseau, et, après l'avoir démasqué, il le met à mort. Peu à peu l'enfant divin va devenir le roi des bergers, qui s'habituent à invoquer son nom dans les périls, et les filles de ces mêmes bergers, fascinées par la beauté du jeune homme, chantent ses louanges à l'envi. Il arrive un moment où toutes les bergères (1) de la forêt de Vrindavan sont folles d'amour pour Krichna; il les a ensorcelées. Nuit et jour, elles pensent à lui, parlent de lui, et soupirent après lui; mais de même que le soleil éclaire tous les objets et verse sur chacun d'eux tout l'éclat de sa lumière et tout le feu de ses rayons, de même aussi l'amour d'un dieu peut remplir tous les cœurs sans s'épuiser jamais. Krichna se communique à chacune des jeunes filles qui l'aiment; il multiplie sa forme humaine pour répondre à la tendresse passionnée de ces mille et mille amantes, et chacune d'elles croit posséder seule le cœur du héros qu'elle adore.

On conçoit que ce dogme de l'amour divin, présenté d'un certain côté par des poètes sensualistes, ait donné lieu à des récits d'une licence extrême. La tradition antique avait raconté ces détails de la vie du dieu avec décence, avec gravité même; après elle, le récit populaire est venu tout gâter. Ainsi, au retour de la saison pluvieuse, qui redonne la vie aux campagnes brûlées, lorsque le coucou noir anime les bois de sa voix joyeuse, et que le paon danse sur les branches des arbres au bruit de la foudre (2), la légende nous mon-

(1) Il serait plus correct de les appeler des laitières, *milk-maids,* comme on dit en anglais. Les troupeaux des anciens Hindous consistaient en gros bétail; c'était leur principale richesse, de là leur tendresse pour les vaches et les veaux, et leur respect pour les bœufs.

(2) Les Hindous croient que le paon danse de joie quand il entend le bruit du tonnerre.

tre Krichna qui se livre à des ébats folâtres au milieu des filles de Vrindavan. Le jeune dieu ne peut se dérober aux poursuites de ses amantes; quand il veut partir pour Mathura, elles s'accrochent aux roues du char qui va l'emporter, et font retentir l'air de leurs sanglots. Tout cela, il faut l'avouer, ressemble trop à l'amour terrestre. Cependant, si l'esprit grossier des populations s'est arrêté complaisamment sur les tableaux érotiques tracés par les poètes, des intelligences plus délicates et plus élevées semblent avoir entrevu sous ces allégories le mystère de l'union mystique des âmes avec la Divinité. Comme homme, Krichna, — le vrai et réel Krichna de l'histoire, — a toutes les faiblesses des beaux et vaillans héros de l'antiquité païenne. Comme dieu, il aime d'un amour égal, d'un amour complet et absolu, toute créature qui se donne à lui. Aux femmes, il demande la tendresse du cœur, aux hommes le dévouement qui prend sa source dans la foi. Il y a plus : Krichna, qui veut sauver les enfans de la terre, se plaît à les attirer à son culte. Il parle dans le silence de la méditation aux esprits sincères et aux cœurs droits, se manifestant de préférence aux pacifiques et aux humbles. Le plus grand péché, selon les sectaires, c'est l'orgueil, qui résiste aux inspirations divines; aussi la plus grande vertu sera-t-elle l'humilité, qui dispose l'âme à recevoir la grâce d'en haut.

Ce point fondamental de la croyance vichnaïte, on le trouve clairement exposé dans deux courtes légendes que la tradition place, avec une certaine habileté, au moment même où Krichna va commencer sa carrière politique, je veux dire lorsque le jeune berger va monter sur le trône de Mathura, après avoir tué le roi Kans, son oncle. Il y a lieu d'insister sur ces deux passages de la vie de Krichna, parce qu'ils renferment tout l'esprit de la doctrine qui s'est abritée sous son nom.

Kans, roi de Mathura, devait périr de la main de Krichna; des voix prophétiques le lui avaient annoncé depuis longtemps. Peut-être le seul crime de ce prince était-il de protéger exclusivement l'ancien culte de Civa contre la secte nouvelle; la vérité sur ce point est difficile à connaître, parce que les circonstances de sa vie et de sa mort ne nous ont été transmises que par ses ennemis. Toujours est-il que les partisans de Krichna, voués au culte de Vichnou, exagérant les crimes de Kans en même temps qu'ils exaltaient leur héros, ont représenté le vieux roi de Mathura comme un géant, comme le chef des ogres et des démons; la terre, disent-ils, gémissait sous le poids de ses crimes. C'est lui qui a suscité contre son neveu Krichna les monstres acharnés autour de son berceau et les bêtes hideuses qui l'ont mainte fois assailli dans la forêt. Résolu enfin à faire périr par trahison le jeune héros, qui a triomphé de

tous les obstacles et déjoué tous les piéges, il l'envoie inviter à se rendre dans sa capitale, où de grands jeux seront célébrés.

Jusqu'ici Krichna n'a été connu, aimé et adoré que par les simples habitans de la forêt Vrindavan; son culte, inauguré dans la campagne, va bientôt pénétrer dans les villes. Le héraut chargé de convier le jeune prince et les bergers, ses compagnons, aux fêtes royales, se nomme Akroura (non cruel). Il est parent de Krichna à un proche degré, mais dévoué aux intérêts du roi Kans. Sans être pervers par nature, — son nom l'indique, — Akroura suit les mauvaises doctrines, et vit au milieu des ténèbres de l'erreur sans même se douter que la vérité brille si près de lui. Le voilà qui marche vers le petit pays de Vrindavan, tout occupé du message dont il est porteur, rêvant avec distraction à celui qu'il va chercher pour le conduire à Mathura. Cependant il a reçu bon accueil des chefs des bergers et de Krichna. Celui-ci l'accompagne, et pendant qu'ils font route sur le même char, la rêverie d'Akroura, devenue plus profonde, le conduit bientôt à la méditation. Les passions s'apaisent dans son âme, l'orgueil se retire de son esprit; il redevient pareil à l'enfant docile qui ne sait qu'obéir à la voix paternelle. Toujours plongé dans une méditation intense, Akroura s'arrête sur les bords de la Djamouna pour y faire des ablutions, car il est pieux et fidèle aux pratiques religieuses. Après avoir lavé ses pieds et ses mains, il entre dans l'eau en fermant les yeux, et c'est alors qu'il voit avec les yeux de l'intelligence l'image divine de Krichna sous les traits du Seigneur de l'univers. Subitement éclairé par cette apparition merveilleuse, Akroura chante les louanges du dieu qu'il avait trop longtemps méconnu; il a vu, il a compris, il croit!

Avant d'arriver à Mathura, Krichna a converti l'un des grands personnages de la cour qui l'avait abordé avec des sentimens hostiles. A peine entré dans les murs de la ville, il manifestera sa divinité par un miracle d'un autre ordre. Une femme horriblement contrefaite, esclave du roi Kans, s'avance au-devant du jeune héros; elle répand des parfums sur son corps, en le suppliant de daigner visiter son humble demeure : « J'irai, répond Krichna, j'irai, je vous le promets, dès que j'aurai *brisé l'arc de Civa* (1). » En parlant ainsi, il prend la main de la pauvre bossue, pieusement agenouillée à ses pieds, et lui dit avec une autorité souveraine : « Relève-toi, droite dans ta taille, belle dans tous tes traits, gracieuse dans toute ta personne!.. » Ainsi fut récompensé, par le don de la beauté, le plus précieux pour une femme, le premier témoignage

(1) Ce qui signifie en réalité : lorsque j'aurai tué le roi Kans, qui protége la secte de Civa et lui donne sa force.

d'amour et de respect que Krichna recevait des habitantes de Mathura.

II.

Ces deux légendes ne sont-elles pas empreintes d'un caractère vraiment religieux et d'un sentiment élevé de la puissance et de la bonté divines? Le dieu qui a rendu la beauté à une pauvre femme difforme n'est plus la divinité sévère, inaccessible, qui a imposé aux peuples hindous la domination des brahmanes. Incarné une première fois dans la personne de Râma, qui devait accomplir dans la presqu'île indienne une mission héroïque et civilisatrice, Vichnou s'est montré jadis sous la forme d'un dieu protecteur de la race âryenne en général. S'il a consenti à descendre sur la terre, c'était pour détruire les monstres qui résistaient encore aux nouveaux habitans de l'Inde. Sous les traits et dans la personne de Krichna, le même dieu se manifeste sans voiles; compatissant envers chaque homme en particulier, il daigne relever même la femme que les lois brahmaniques condamnent à un état constant d'infériorité. N'y a-t-il pas là un grand pas de fait vers le dogme de l'égalité des créatures devant le créateur? On dirait aussi que le brahmanisme a abdiqué ses préjugés et sa prétention à occuper le premier rang dans la société indienne. La vie de Krichna offre une foule de légendes gracieuses qui semblent faire croire que l'esprit de caste tend à s'effacer, et qu'il suffit de croire pour être sauvé, n'eût-on jamais étudié sous la direction des docteurs une seule ligne des textes sacrés. Au fond cependant, ce sont toujours des brahmanes qui parlent; seulement ceux qui tiennent pour la secte de Vichnou ont fait appel aux sentimens plus doux qui peuvent leur concilier l'affection du plus grand nombre, afin de mieux combattre leurs adversaires. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à suivre les détails de la vie de Krichna dans ce qu'elle a de purement humain.

Dès qu'il entre en lutte contre Kans, le doux et tendre héros se trouve réduit aux proportions d'un personnage brutal, passionné, violent. Il commettra bien de vilaines actions; qu'importe? il sera l'ennemi des civaïtes, et la postérité reconnaissante devra poser sur son front la divine auréole. Le bien et le mal se réduisent à ceci : haïr les méchans, aimer les bons! Ceci posé, les sectaires racontent avec une égale édification tout ce qu'a accompli durant sa longue vie le héros capricieux dont ils ont fait un dieu. Après avoir été un enfant espiègle et mutin, Krichna est devenu un vigoureux garçon, aux allures à demi sauvages. Habitué à assommer les ogres qui lui ont fait la guerre pendant si longtemps, il tue d'un coup de poing certain lutteur envoyé par Kans pour l'écraser. A peine arrivé sous

les murs de Mathura, où il campe avec les bergers, ses compagnons, il cherche querelle au blanchisseur en chef du palais et le tue, comme il a tué les bêtes de la forêt, d'un coup de poing. Cette agression violente devient tout aussitôt le signal du pillage général des effets précieux appartenant à sa majesté le roi Kans par ces mêmes bergers, qui se comportent en vrais brigands. Enfin commencent les jeux royaux; Krichna se précipite vers le prince son oncle, le saisit aux cheveux et le met à mort sans pitié, sur quoi la secte se met à proclamer que « l'arc de Civa a été brisé. » Du haut des cieux, les dieux et les demi-dieux applaudissent au triomphe du jeune berger; on entend au milieu des airs une musique céleste, et sur la terre règne une joie immense. Ne dirait-on pas qu'un nouveau David a terrassé un autre Goliath? Et pourtant vainqueurs et vaincus appartiennent à la même race, à la même famille! C'est donc tout simplement l'esprit de secte qui se trahit ici avec son égoïsme sauvage. On pourrait raconter la mort de Kans d'une manière beaucoup plus naturelle et dire : Le roi de Mathura, qui protégeait avec obstination le culte de Civa, fut assassiné dans une fête publique, au sein de sa capitale, par son neveu Krichna, que soutenaient ouvertement les brahmanes sectateurs de Vichnou.

Dans tous les détails de sa vie politique, Krichna, devenu roi, manque de grandeur et d'élévation de caractère. Il n'égale en héroïsme ni Râma, ni les fils de Pândou. A ses meilleurs momens, il rappelle Achille par sa valeur bouillante, comme aussi par sa violence et son emportement; il aime à se venger et à faire sentir aux vaincus le poids de sa colère. Ses états furent attaqués à plusieurs reprises par les rois de l'Inde centrale, et même envahis par les barbares étrangers à la race âryenne. Krichna fut souvent victorieux dans ces combats; mais une ligue formidable s'étant formée contre lui, il dut abandonner Mathura et se retirer dans une île du golfe de Kutch, où il fonda une ville nommée Dvârakâ, qui devint sa capitale. Ces événemens, embellis de récits merveilleux par les poètes, n'ont rien au fond que de très vraisemblable; on peut donc les accepter comme réels et historiques. En les étudiant avec quelque attention, on reconnaît que Krichna n'est point de la famille brillante des conquérans, puisqu'il a fort à faire de se défendre chez lui, ni à celle des pieux héros toujours prêts à honorer les dieux et les brahmanes. Il ne peut être classé non plus parmi les *kchattryas* accomplis, vrais modèles de chevalerie et de loyauté; le *Mahâbhârata* raconte, — sans l'en blâmer il est vrai, — que le divin Krichna s'est abaissé jusqu'à mentir!

On peut donc affirmer que le berger de Vrindavan, considéré comme la divinité suprême, comme le seigneur des mondes, depuis sa naissance jusqu'à sa mort et dans tous les actes de sa vie, a beau-

coup moins de noblesse comme homme que comme dieu. La doctrine qui lui a emprunté son nom se recommande par de fort belles pensées, supérieures à celles qui avaient eu cours dans l'Inde jusqu'alors, tandis que, dans ses actions comme prince et comme guerrier, il n'y a rien qui l'élève au-dessus de la nature humaine. Sans doute, en mettant à mort de sa propre main des rois odieux à la secte de Vichnou, il mérita bien de la faction brahmanique vouée à la doctrine nouvelle; mais il ne prêcha jamais cette doctrine autrement que par des miracles. En sa qualité de kchattrya, il ne pouvait enseigner, et les brahmanes, qui lui refusent ce droit dont ils sont si jaloux, lui accordent sans hésiter celui beaucoup plus considérable de commander aux élémens et aux créatures. Et pourtant ce maître des mondes se laisse dominer par ses passions et battre par ses ennemis! Son histoire, fort amusante à lire et faite pour plaire à des peuples enfans, n'a point ce caractère de grandeur, cette autorité imposante qui commande le respect et inspire la confiance.

On est donc tenté de se demander comment il se fait que Krichna ait été accepté comme dieu par la tradition, comment il est arrivé que ce petit roi d'un état secondaire qui passa la première partie de sa vie à faire danser au son de sa flûte les filles de Vrindavan, et la seconde à défendre son royaume envahi, ait obtenu les honneurs de l'apothéose. Sa mort même n'eut rien d'extraordinaire, rien de merveilleux. Parvenu à l'extrême vieillesse, il périt dans la forêt par la flèche d'un chasseur qui le prit pour un antilope, ou plus vraisemblablement de caducité. Tous les passages du *Mahâbhârata* où Krichna est représenté sous les traits d'un dieu semblent être des interpolations; on peut les retrancher sans que le récit en souffre. Il y a plus; on serait en droit de douter que Krichna appartînt à la pure race des Aryens (1). Son nom signifie *noir,* et les poètes célèbrent à l'envi la couleur foncée de son visage, qu'ils comparent au reflet bleuâtre de l'aile du corbeau. Les peintres et les sculpteurs, qui ont représenté si souvent son image sur les manuscrits et dans les temples, lui prêtent toujours la physionomie fortement accentuée qui distingue les tribus de caste inférieure adonnées au travail des campagnes.

Le secret de l'engouement des Hindous pour le berger de Vrindavan, il faut le chercher hors du sentiment national et patriotique. L'idée religieuse pactisant avec les faiblesses humaines, voilà ce qui a fait la fortune du culte de Krichna. Dans les chants populaires composés en son honneur, soit en sanscrit, soit en langue moderne, ce n'est point le héros, le roi de Mathura que l'on invoque, mais

(1) Il était de race royale et fils de *kchattrya* par son père Vasoudéva; mais ayant été élevé dans la maison du *vaïcya* Nanda, on le nomme souvent *le fils du vaïcya*.

bien le jeune pâtre qui se livre à des jeux folâtres, durant la saison des pluies, avec les filles de la forêt. Ce sont ses amours que représentent les bayadères par les pantomimes qui accompagnent leurs danses passionnées. Sur les piliers et sur les frises des pagodes dédiées à Vichnou, c'est encore Krichna chef des bergers que l'on voit paraître, tantôt sous les traits d'un joueur de flûte, coiffé de la tiare, dont les bêtes sauvages viennent lécher les pieds, tantôt souriant et revêtu des attributs de la Divinité, tel qu'il aimait à se révéler à ses adorateurs. Krichna n'est pas le dieu terrible devant lequel on tremble; il est le dieu bienveillant et débonnaire, — tel que le rêvent les libertins et les paresseux, — le dieu que l'on aime, en qui l'on espère, parce qu'il a dit : « Quels que soient les crimes dont vous vous êtes souillés, brahmane, guerrier, marchand ou simple cultivateur, invoquez mon nom à l'article de la mort, et vous serez sauvés. »

Un dieu qui ouvrait les portes du paradis si facilement et à tous les mortels, sans acception de naissance, n'avait pas besoin d'être Aryen pour devenir populaire dans l'Inde. On peut dire qu'il ne l'était pas par le fond même de sa doctrine. Eût-il été de la race altière et égoïste des conquérans, il ne pouvait apparaître aux yeux des castes inférieures autrement que sous les traits d'un héros de la race indigène, car il l'émancipait de la tutelle brahmanique. La doctrine de Krichna diminuait de droit la puissance des deux fois nés. Entre la divinité bienveillante et l'homme de la plus humble condition ne s'interposait plus le brahmane avec sa morgue héréditaire, son pédantisme philosophique et les mystères de son rituel. Le sacrifice et l'offrande, quoique toujours recommandés, cessaient d'être absolument nécessaires au salut du vrai croyant. Enfin Krichna n'était pas exclusivement le dieu du brahmanisme et des Aryens, devenus maîtres du pays par droit de conquête. Il était plutôt le dieu des bergers, des habitans de la campagne, des *manans* au milieu desquels il avait passé la première et la meilleure partie de sa vie. Les pasteurs n'avaient-ils pas eu l'honneur de le voir sous ses traits divins avant que les riches et les grands se doutassent de sa véritable nature? Chose étrange, tandis que des philosophes imbus des idées brahmaniques expliquaient dogmatiquement la doctrine panthéistique de la divinité répandue partout et s'incarnant de loin en loin pour remettre en ordre la machine terrestre, tandis que ces mêmes rêveurs désignaient sans hésiter à quels personnages réels et historiques revenait l'honneur d'avoir été investis des attributs de la divinité incarnée, l'imagination des peuples s'enflammait tout simplement pour les héros divinisés dont on racontait les légendes merveilleuses. Si les brahmanes, reconnaissans envers les rois qui avaient protégé leur secte, décernaient à ceux-ci les hon-

neurs de l'apothéose, les populations, moins intéressées à rechercher la vérité, adoraient avec ferveur les dieux qu'on leur faisait toucher au doigt. Les femmes de toutes les conditions se prenaient d'un amour passionné pour le tendre Krichna; la jeunesse l'acceptait comme sa divinité favorite. Les populations, naturellement insouciantes, mais portées à la dévotion, trouvaient dans le culte nouveau un charme d'autant plus grand qu'il les délivrait des menaces terribles et des capricieuses colères du dieu Civa, symbole d'un naturalisme aveugle et inintelligent. Elle ne pouvait manquer d'attirer à elle les cœurs faibles, cette divinité affectueuse qui pardonnait tous les écarts des sens et promettait des récompenses éternelles à tous les hommes de bonne volonté, sans même les obliger au repentir de leurs fautes. Ainsi les savans et les ignorans, les chefs de secte et les gens du peuple se prêtaient un mutuel secours pour fortifier une doctrine sur laquelle ils ne s'entendaient qu'en apparence. De là le développement rapide du culte de Krichna, qui se répandait dans l'Inde comme un double courant, sous l'influence duquel le sensualisme s'exaltait au moins autant que le mysticisme.

C'est que l'idée cachée sous l'allégorie était comprise d'un petit nombre de brahmanes. Le reste de la population s'en tenait à la légende, aux faits romanesques, sans se préoccuper ni du symbole, ni de la morale. D'ailleurs, celle que l'on pourrait dégager de l'histoire même de Krichna se trouve trop souvent démentie par les actes du héros divin. Le râdja qui prendrait pour modèle le roi de Mathura avant et après son avénement au trône laisserait un nom que l'Asie glorifierait peut-être, mais l'Europe le jugerait sévèrement. Les poètes qui ont choisi la jeunesse de Krichna pour texte de leurs chants ont pu produire des œuvres de talent où abondent les comparaisons gracieuses et les images saisissantes; mais notre civilisation chrétienne repousse ces compositions érotiques qui font la joie et même l'édification des peuples païens. L'histoire nous apprend qu'il y eut dans le petit pays de Mathura, avant l'invasion de l'islamisme, comme l'efflorescence d'une civilisation très raffinée qui avait sa source dans les pratiques d'une religion facile et adoucie. Le culte de Krichna portait les esprits à la rêverie, les âmes à la quiétude, mais il énervait les cœurs. Les jeux et les danses n'ont jamais éveillé chez les peuples l'amour d'aucune sorte de vertus. Toutefois la preuve que cette religion sensuelle était en harmonie avec la corruption des sociétés indiennes, c'est que le nom de Krichna avait valu, dès les temps anciens, une immense célébrité au pays de Mathura et à la forêt de Vrindavan. On y venait en pèlerinage de toutes les provinces de l'Inde. En 1018, Mahmoud le Gaznévide, emporté par cette haine terrible que les mahométans ont

vouée au paganisme, tourna ses armes de ce côté et détruisit tous les temples consacrés à Krichna. Ce premier orage passé, un pieux râdja d'Ourtcha, dans la province d'Allahabad, rebâtit les pagodes ruinées, au prix de sommes fabuleuses. La destruction des nouveaux monumens élevés à de si grands frais fut consommée par Aurang-Zeb. Ce puissant Mogol, le plus irréconciliable ennemi du polythéisme indien, fit même construire une mosquée sur l'emplacement des édifices rasés. Après la dissolution de l'empire mogol, l'Afghan Ahmed-Schah-Abdalli, — il y a de cela juste un siècle, — se passa l'horrible fantaisie de massacrer tous les habitans de Mathura. On ne sait vraiment ce que l'on doit le plus admirer, de la persistance des gens du pays à relever les décombres de leurs temples ou de l'acharnement des musulmans à châtier ces peuples de leur fidélité au culte traditionnel. Enfin, dans les dernières années du XVIIIe siècle, le district de Mathura rentra sous la domination des princes hindous; mais le général en chef des armées de Sindia, le Français Perron, en ayant fait une place de guerre, y installa une fonderie de canons. Que de désastres, que de sang répandu, que de bruit et de tapage autour du berceau de Krichna! Après l'occupation anglaise, qui eut lieu en 1803, le calme se rétablit dans cette contrée inféodée au culte du berger de Vrindavan. Les pagodes couvrirent de nouveau les lieux consacrés par la tradition. Les perroquets criards, les taureaux bossus aux fines cornes, les paons à l'étincelant plumage, les singes grotesques et pillards pullulèrent une fois encore sous les portiques, autour des étangs et dans les jardins : le paganisme indien a une irrésistible tendance à adorer les bêtes. Des nichées d'anachorètes se sont cantonnés aussi dans tous les environs; ils vivent des aumônes que leur distribuent les pèlerins. Occupés à méditer sur l'union de l'âme individuelle avec l'âme universelle, ces austères personnages, au regard hébété, ne sortent de leur extase que pour chanter à la louange de Krichna et de son amante Radhâ (1) des poèmes licencieux. Il ne faut pas en être surpris; à force de s'abstraire et d'oublier ce pauvre corps, ils en sont venus à réhabiliter la chair, comme on a dit ailleurs. Mais n'allez pas croire qu'ils aient abdiqué tout sentiment de colère, et que les habitudes contemplatives les aient rendus moins sensibles aux profanations que les Européens peuvent commettre par inadvertance. Il y a cinquante ans, deux jeunes officiers anglais blessèrent d'un coup de feu un vieux singe boiteux, particulièrement vénéré des gens de Mathura. Sans doute la respectable bête s'était imprudemment écartée du

(1) Krichna avait deux femmes légitimes, mais c'est toujours son amante Radhâ que glorifient les poètes et que représentent les sculpteurs.

temple où elle recevait les hommages des dévots. Attirés par ses cris, les adorateurs de Krichna accourent en foule et attaquent vigoureusement les deux *Firengis*. Ceux-ci, contraints de fuir devant le nombre des agresseurs, remontent en hâte sur leur éléphant et essaient de traverser la Djamouna; mais les eaux étaient hautes, ils périrent au milieu du courant. Ce fait, qui s'est passé il y a un demi-siècle, se reproduirait encore aujourd'hui et dans cent années. Les siècles ne sont rien pour un vieux pays comme l'Inde. Les événemens d'hier l'ont assez prouvé : ces populations, qui semblent sommeiller et s'absorber dans le passé, ont des réveils terribles quand le fanatisme les arrache à leur torpeur.

III.

Une fois que le sentiment religieux est exalté chez lui, l'Hindou ne tient pas plus à sa propre vie qu'il ne respecte la vie des autres. Ces peuples naturellement doux, timides, et qui ont horreur du sang versé, au point de ne jamais porter la main sur la plupart des animaux sauvages et domestiques, se dévouent à la mort sans hésiter, et même avec empressement, pour plaire à leurs divinités. Il y a toujours dans le polythéisme des traces de sacrifices humains, et on peut appeler de ce nom les immolations volontaires qui s'accomplissent autour de l'idole de Djaggernauth (1), sur la côte d'Orissa. Cette image est pourtant celle du bienveillant Krichna sous sa forme la plus auguste. Parée d'une tête énorme, mais privée de jambes, l'idole abominable reçoit aux jours de fête seulement quatre bras d'or que lui ajustent les brahmanes. La tradition rapporte que ce buste informe est l'ouvrage de l'architecte des dieux, qui le tailla pour renfermer les os du berger de Vrindavan, lorsque son corps, abandonné dans la forêt par le chasseur qui l'avait tué d'un coup de flèche, eut été réduit en putréfaction. On sait avec quel enthousiasme les dévots se sont précipités pendant des siècles sous les seize roues du char gigantesque destiné à promener l'idole aux jours solennels. Traîné par une foule nombreuse dont les clameurs retentissent au loin, l'immense véhicule dresse à une grande hauteur son dôme pointu que soutiennent des rangs circulaires de figurines artistement sculptées, mais d'une obscénité révoltante. Demandez aux dévots pourquoi des fanatiques enivrés de la fumée du chanvre se font briser le crâne sous les regards de ces images licencieuses? pourquoi ces cris frénétiques à la vue de la lourde machine qui s'ébranle avec un horrible craquement? Ils vous répondront en montrant deux

(1) Ou plus correctement Djagan-Nâtha, seigneur du monde.

petits chevaux de bois et un cocher de même matière placés sur le devant du char : « Nous célébrons les promenades que Krichna aimait à faire avec ses femmes dans la forêt de Vrindavan. »

La dépravation et le suicide, tel serait donc le dernier mot du culte de Krichna, le plus effrontément païen qui ait jamais existé! Toutefois ces immolations volontaires ne sont pas prescrites par le rituel; ceux qui se dévouent à la mort pendant la procession du char sont le plus souvent des gens de très basse caste impatiens de passer dans un monde meilleur ou curieux de savoir ce qu'il y a au-delà de cette vie. D'autres fêtes sont célébrées en l'honneur de Krichna, dans lesquelles la décence n'est pas mieux respectée, mais qui n'ont assurément rien de terrible. De ce nombre est la fête de *l'escarpolette*. Le dieu de Vrindavan prenait grand plaisir à se faire balancer par les filles des bergers, passe-temps fort agréable sous le climat brûlant des tropiques, durant les premières heures de la nuit, quand un vent plus frais fait frissonner les larges feuilles du cocotier. La commémoration de cet acte important de la vie de Krichna tombe le onzième jour de la lune du mois *çrâvana* (juillet-août). Au plancher d'une pagode est tendue une corde à laquelle on suspend un fauteuil en forme de trône; sur ce trône, on place la divine poupée vêtue de ses plus riches habits. Un brahmane imprime à l'escarpolette un mouvement d'oscillation, et quand l'image du dieu a été suffisamment balancée dans les airs, on la reporte dans le sanctuaire, où la foule s'empresse de l'adorer en lui offrant des fleurs, des fruits, des parfums et des confitures. Jusque-là, rien que de puéril et de fort innocent; mais voici que, hors des portes du temple, retentit une musique assourdissante : on croirait entendre un concert infernal exécuté par tous les animaux de la forêt. C'est la foule qui danse et se livre à d'affreuses bacchanales. Il ne faut pas oublier que ces cérémonies extravagantes commencent toujours après le coucher du soleil, et quelquefois elles se renouvellent durant cinq nuits consécutives. Vers deux heures du matin, après que les brahmanes ont été régalés dans un banquet splendide par le riche personnage qui fait les frais de la fête, des jeunes gens portant le costume de Krichna et celui de Radhâ, sa maîtresse, se mettent à danser deux à deux, et avec un tel emportement, qu'on les croirait animés de l'esprit du dieu dont ils célèbrent les folles aventures. Au mois de décembre, nouvelles cérémonies du même genre; ce sont encore les jeux de Krichna avec les filles des pasteurs qu'il s'agit de retracer. Les divertissemens durent trois nuits au milieu du vacarme, des danses éternelles et du plus tumultueux désordre.

Ainsi se perpétue parmi ces peuples idolâtres le souvenir de tous les détails de la vie intime de Krichna, vie fort peu édifiante assu-

rément, et qui ne peut laisser dans le cœur des fidèles que de honteux enseignemens. En somme, ce sont les plaisirs, les joies grossières que rappellent sans cesse aux adeptes les cérémonies de ce culte dans lequel la Divinité semble n'avoir revêtu la forme humaine que pour faire perdre à l'humanité tout sentiment de sa dignité. Il y avait dans la doctrine de l'amour divin, tel que le proclame la secte de Krichna, une donnée mystique, profonde et délicate; mais la légende a étouffé l'idée philosophique et religieuse : dans l'imagination des Hindous, il n'est plus resté que la croyance en un héros divinisé qui offre à l'homme sur la terre l'exemple trop facile à suivre des plus extravagantes folies. Pour se faire une juste idée de ces fêtes du paganisme et de l'influence qu'elles exercent sur l'esprit des populations, il faut se transporter aux lieux où elles se célèbrent. La tiédeur des nuits d'été, la fraîche sérénité des nuits d'hiver, la molle clarté de la lune sur un ciel profond et illuminé d'étoiles, l'étrange aspect des pagodes peuplées de statues monstrueuses et bizarres qui font cortége à l'idole, le bruit aigu et strident des instrumens de musique auxquels semble répondre de loin le glapissement du chacal, tout contribue à produire sur les spectateurs l'illusion d'un rêve. Rien de précis dans les contours des objets; partout un contraste d'ombre et de lumière qui trouble la vue, un murmure de voix graves et des clameurs joyeuses qui étourdissent les oreilles. Le dôme doré des pagodes reflète au milieu des ténèbres la lueur bleuâtre des feux d'artifice et la clarté vacillante des illuminations. Au milieu de la foule qui s'agite et pousse en avant dans son désir de voir, l'idole se dresse immobile avec ses gros yeux mornes et sérieux qui font peur à regarder. Jeunes gens et vieillards s'arrêtent à ses pieds, se prosternent et l'adorent. Puis, à mesure que se redressent les têtes noires et les têtes blanches qui ont touché la poussière, il semble qu'un courant électrique les ait frappées successivement. Une animation extraordinaire s'empare de la foule; ceux chez qui les passions germent à peine et ceux chez qui l'âge les avait engourdies, emportés par une extase voisine de l'ivresse, s'abandonnent aux impressions toutes sensuelles qu'éveillent en eux la douceur infinie des nuits tropicales et le vivant souvenir du tendre Krichna. Quelle âme païenne résisterait à de pareils entraînemens, lorsque climat, religion, excitation du dehors, tout jusqu'à l'élan d'une piété dérisoire la convie à s'abîmer dans des pensées grossières? Les danses achèvent d'exalter jusqu'au délire ces imaginations enivrées. Les chants répondent à la danse: c'est toujours la même idée qu'expriment les mouvemens des danseurs, les vers des chanteurs, les cris frénétiques des femmes et des enfans, le son des instrumens à cordes, le roulement des tambourins: cette

idée, on peut la traduire en deux mots : gloire au sensualisme. Et quand le jour vient mettre un terme à la cérémonie, quand la musique a fait silence, la foule se disperse; ces familles indiennes s'en vont dormir, ahuries et hébétées du sabbat de la nuit, regrettant ces fêtes passées et déjà rêvant à celles que doit ramener la saison prochaine. Cependant, comme l'idée de la mortification est inséparable de l'idée de culte divin chez tous les peuples et dans toutes les religions, les pieux fidèles ont dû se préparer par le jeûne à ces bacchanales honteuses. Ainsi procède le paganisme; il entrevoit la vérité, mais à travers une brume si épaisse, qu'il s'égare en chemin et roule dans l'abîme.

Il est à remarquer qu'on ne compte qu'un petit nombre de brahmanes voués au culte de Krichna. En général les deux fois nés préfèrent celui des énergies femelles (*çakties*) (1); ils ne sont guère autre chose désormais que des matérialistes superstitieux, épris des abstractions et attachés aux pratiques traditionnelles qui les font vivre. Dans les autres classes de la société au contraire, les adorateurs du berger de Vrindavan forment plus de la moitié de la population; dans toutes les provinces de l'Inde, parmi les radjas comme parmi les gens du peuple, on trouve fréquemment quelqu'un de ses noms (2) adoptés par des familles. Les poèmes en l'honneur de Krichna se sont multipliés à l'infini; les uns, considérés comme des livres canoniques, appartiennent à la classe des grands monumens de la littérature brahmanique : ils sont écrits en pur sanscrit. Les autres, rédigés plus tard dans les dialectes modernes, tant en prose qu'en vers, s'attachent plutôt à retracer les épisodes de la vie de Krichna qu'à établir sa doctrine : ils racontent et ne discutent pas, parce qu'ils s'adressent surtout à ceux qui ont la foi. D'autres livres, plus courts, chants ou fragmens de poésie à la louange de Krichna, se rencontrent encore, à l'état de manuscrits, entre les mains des petits marchands, des serviteurs et même des porteurs de palanquin. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : les ouvrages de ce genre renferment tout ce qui peut le mieux convenir aux imaginations populaires, légendes merveilleuses, histoires peu morales et contes de fées. Enfin les pauvres artisans qui ne savent pas lire s'en tiennent à l'invocation réitérée du nom de Krichna, et pour avoir le

(1) L'énergie ou le pouvoir actif d'une divinité personnifiée dans la déesse épouse de tel ou tel dieu, et aussi la contre-partie du *lingam* (phallus), personnification de Civa. Les brahmanes sectateurs de Civa sont nommés *linganistes* par les missionnaires catholiques.

(2) Ces noms très nombreux formeraient de longues litanies; les principaux sont : *Krichna*, *Krichn*, *Kichen*, le noir; *Gopâla*, le berger; *Gopînâtha*, le seigneur des bergères; *Mohan*, celui qui fascine; *Mourâri*, l'ennemi du démon Moura; *Djagan-Nâtha*, le seigneur de l'univers; *Radhâkanta*, l'amant de Radhâ, etc.

plaisir de l'entendre plus souvent résonner à leurs oreilles, ils apprennent à leurs perroquets l'art de le répéter correctement.

Il y a pourtant quelque chose de touchant dans cette prière bien courte, mais continuelle, qui s'échappe de la bouche de l'Hindou pauvre et laborieux. Le plus rude travail ne lui fait point oublier le nom de la divinité qu'il aime, et dont il porte au front le signe consacré (1). L'habitant de l'Inde a besoin de croire, il a besoin aussi de pratiquer une religion; les voleurs et les étrangleurs ont bien leur déesse protectrice! Subjugué par une nature puissante, l'indigène de ces brûlantes contrées craint Dieu et l'admire dans la splendeur de ses œuvres. Malheureusement tant de fables extravagantes, tant de récits mensongers ont troublé son esprit, et son cœur a été perverti par tant d'histoires licencieuses dont les dieux sont les héros, qu'il flotte au hasard des plus folles imaginations. Le niveau de sa moralité baisse donc avec celui de son intelligence. La faute en est au brahmanisme, qui n'a su, ni par ses vertus ni par ses enseignemens, élever l'esprit humain en assignant à l'homme sa vraie place dans la création. Par le dogme des naissances successives, l'homme se trouve abaissé au-dessous de certains animaux, de la vache par exemple, qui occupe parmi les êtres privés de raison la même place que les brahmanes eux-mêmes parmi les mortels. De plus, la notion d'un dieu rémunérateur, accessible à la bienveillance et prêt à tout pardonner à ceux qui l'adorent, n'exclut point en principe la croyance dans la pérennité de la matière. Les mondes sortis du Créateur, dont ils sont une expansion, rentreront dans son sein à certaines époques de destruction pour se produire de nouveau; ils ne sont, à vrai dire, qu'une illusion trompeuse, une image, comme un reflet de la divinité impersonnelle qui affecte toutes sortes de formes. Quand elle se nomme Vichnou et quand elle se présente à l'adoration des hommes sous les traits de Krichna, cette divinité devient plus précise et plus personnelle. Elle parle directement aux enfans de la terre; elle leur enseigne même par quels moyens ils peuvent être sauvés et s'élever jusqu'au monde des dieux secondaires, sans avoir à subir de nouvelles épreuves ici-bas; mais cet enseignement purement dogmatique ne tient aucun compte des idées morales les plus vulgaires. De là ce singulier spectacle d'une religion basée sur l'union des âmes avec Dieu, et dont les cérémonies se composent de fêtes désordonnées et grossières; de là aussi ces ascètes voués à la pauvreté et à la répression des sens, qui chantent avec enthousiasme les vulgaires amours de Krichna.

(1) Le signe de Krichna (ou de Vichnou) consiste en une double ligne qui part de la naissance du nez et se prolonge jusque derrière la tête.

C'est ainsi que l'humaine sagesse touche de près à la folie. Dans ce monde de l'Inde, où de belles pensées et d'ingénieux systèmes ont été enseignés durant une longue période de siècles, la pratique n'a jamais pu être en harmonie avec les enseignemens religieux. Le panthéisme a conduit les peuples à un polythéisme monstrueux; ceux qui ont voulu réagir contre le polythéisme et aussi contre les systèmes athées ont choisi pour type de leur dieu suprême un personnage trop humain, et qu'ils n'ont pas su orner de vertus dignes d'être offertes en exemple. Il se rencontre dans la vie de Krichna, nous l'avons dit déjà, de remarquables légendes que l'on peut appeler des allégories ou des paraboles, et qui sont véritablement édifiantes; mais ce ne sont pas celles qui font le plus d'impression sur les peuples, et les gens plus éclairés s'inquiètent peu de les expliquer aux ignorans. Les fervens adorateurs de Krichna, les prétendus ascètes que l'on nomme *gosaïns*, se distinguent par leur peu de savoir autant que par leur cynisme. Quel voyageur dans l'Inde n'a été choqué des allures effrontées de ces vagabonds qui courent en tous lieux à peu près nus, la tête vide et l'esprit gonflé d'orgueil? Il suffit de les regarder avec quelque attention pour se convaincre qu'il n'y a dans leurs idées rien que du désordre et de la confusion.

Qu'il me soit permis de joindre mon témoignage personnel à celui de tant d'écrivains recommandables qui ont vu de près la société indienne. Un jour, voyageant sur la côte de Coromandel, je me reposais sous des manguiers touffus pendant la chaleur du jour. Près de là se trouvait une pagode assez ancienne, et dont les sculptures représentaient les épisodes les plus connus de la jeunesse de Krichna. Les brahmanes dormaient; le seul être animé qui donnât signe de vie dans le temple païen était un grand singe familièrement accroupi sur l'épaule d'une idole. Il y avait une harmonie secrète entre le quadrumane — parodie de l'homme doué de raison et les idoles grotesques — parodie honteuse des images de la divinité. Tandis que j'essayais de dessiner les figures symboliques qui couvraient les piliers massifs placés à l'entrée de la pagode, le singe se mit à pousser un cri de surprise, et je vis un *gosaïn* aux cheveux hérissés qui bâillait sous le portique, et s'étirait comme un dormeur réveillé en sursaut. Le *gosaïn* m'aperçut, fixa sur moi ses regards hébétés, et vint s'asseoir à mes côtés sans plus de façons; puis, ayant vu ce qui m'occupait, il me fit signe de le suivre. Nous entrâmes tous les deux dans la cour de la pagode; derrière le lourd édifice reposait le char destiné à traîner, aux jours de processions solennelles, la statue de Djagan-Nâtha. Devant ce char, le *gosaïn* s'arrêta, me montrant du doigt, avec de grands éclats de rire, les figurines obscènes qu'une

main habile y avait sculptées avec un certain art. Ce grossier personnage, qui faisait profession de sainteté, continua de se livrer aux manifestations d'une joie bruyante en face de ces objets qu'un Européen ne pouvait regarder sans rougir; puis il s'élança en gambadant comme un fou hors de l'enceinte, et en répétant avec des cris sauvages des vers qui devaient être le texte de ces inconcevables illustrations. En vérité, le singe occupé alors à croquer paisiblement une banane sur le dôme de la pagode ne me parut pas plus privé de raison que le *gosaïn*.

La transformation de Krichna en divinité suprême n'est donc qu'une invention brahmanique postérieure à la première rédaction du *Mahâbhârata*, et assez mal conçue dans son ensemble. D'une part, le personnage n'est pas à la hauteur du rôle que la secte veut lui prêter; de l'autre, il se met en rapport si directement et si visiblement avec les hommes et les femmes de toutes les classes, il agit avec une liberté si complète vis-à-vis du culte ancien, que l'autorité brahmanique en est affaiblie. L'idée de l'égalité des créatures devant la Divinité se trouvait en germe dans la doctrine de l'union mystique de l'âme fidèle avec Dieu. Cette idée, à peine saisie par la plupart des sectaires et dénaturée par les ignorans, dut faire impression cependant sur certains esprits portés à réfléchir. Les prétentions ridicules des brahmanes, comme aussi la dissolution des mœurs, devenue générale, irritèrent et émurent des hommes sérieux qui savaient entendre le cri de la conscience au fond de leur âme. La nécessité d'une réforme se fit sentir à plusieurs, il est consolant de le penser; toutefois cette réforme ne paraît pas avoir été entreprise avant le jour où Çâkya, fils de roi, se mit à la prêcher résolûment, mais avec calme, sans aigreur, comme il convenait à un sage qui a plus à cœur de répandre ce qu'il croit être la vérité que d'attirer la haine et les persécutions sur ceux dont il combat les principes et les doctrines. Les enseignemens de Çâkya-Mouni ont eu une si grande influence sur la société indienne pendant douze siècles, qu'il est impossible de ne pas nous y arrêter. Ce ne seront pas les dogmes ni la partie philosophique de la doctrine bouddhique que nous étudierons après tant de philologues habiles et d'éminens écrivains, mais bien la naissance et les développemens extraordinaires de cette doctrine, et surtout son action profonde sur les populations qui n'avaient cessé d'obéir, durant une longue série de siècles, à la voix du brahmanisme.

TH. PAVIE.

UN DERNIER MOT

SUR BÉRANGER

Ma Biographie, par P.-J. de Béranger, 1 vol. in-8°.

D'ordinaire on attend avec impatience les mémoires et les confessions des hommes célèbres. Mille sentimens contraires, les uns nobles, les autres bas, aiguillonnent cette impatience. Nous sommes pressés de savoir si ces révélations seront propres à accroître ou à diminuer notre admiration. Est-ce encore une illusion sur laquelle il nous faudra souffler? Trouverons-nous notre idole telle que nous l'avions rêvée? Voilà les questions auxquelles nous allons avoir enfin une réponse, et cette réponse, bonne ou mauvaise, sera toujours la bien-venue. Sans doute il serait plus doux d'admirer sans défiance et en toute crédulité, sans doute il est amer d'être désabusé et de s'avouer qu'on a été trompé : cependant il y a des compensations à ce désillusionnement, et la connaissance précise de la réalité a aussi son charme, car nous aimons la vérité par nature, autant que nous aimons le bonheur. Or le vrai sur les hommes illustres, nous ne le savons jamais que par ces révélations posthumes, et heureusement lorsque leur œuvre est achevée. Je dis heureusement, car si nous connaissions exactement la vérité pendant leur vie, notre admiration et notre confiance en eux en seraient fort diminuées; nous les suivrions avec beaucoup moins d'enthousiasme, nous écouterions leurs paroles avec beaucoup moins d'attention; nous les gênerions consi-

dérablement dans leur œuvre, et les affaires de ce monde ne s'en porteraient pas mieux. C'est donc à juste titre que les hommes illustres retardent la révélation de la vérité jusqu'au moment où ils sont à l'abri des vicissitudes de l'opinion; mais cette révélation, ils nous la doivent alors tout entière : c'est l'expiation de leur propre gloire. Ils doivent au public cette confession suprême, cette humiliation de leur génie devant la vérité. Seulement cette confession doit être sans réticence, et doit avoir toute la sincérité des mourans. S'ils nous cachent une partie de la vérité, ils n'ont plus aucune excuse. A défaut de sincérité, l'amour de la gloire doit d'ailleurs les avertir qu'ils n'ont pas grand'chose à redouter de cette grave épreuve, dont ils sortiront moins purs peut-être, mais plus humains. Nous sommes de ceux qui pensent que Jean-Jacques et Chateaubriand n'ont rien perdu à révéler toute la vérité, à montrer à nu toutes leurs haines, tous leurs vices. Ils ont tout dit, et après qu'ils ont eu fini leur confession, s'il nous a été permis de les moins vénérer, il nous a été impossible de les moins admirer, car les livres dans lesquels ils ont consigné leurs aveux sont de beaucoup les plus parfaits, les plus animés, les plus humains qu'ils aient écrits.

Nous savions d'avance, avant d'ouvrir la *Biographie* de Béranger, que nous ne devions nous attendre à aucune révélation de cette nature. Ce joli livre est le miroir fidèle du Béranger que nous connaissions depuis longtemps; il faut nous résigner à n'en pas connaître d'autre. Ces deux cent cinquante pages sont un prodige de réserve, de prudence, de modestie et aussi d'habileté, car Béranger a trouvé le moyen de ne parler que de lui, et en même temps d'en parler aussi peu que possible. Il n'a voulu compromettre personne, et il a réussi. Dès la première page de cette *Biographie*, nous sommes avertis que nous ne devons compter sur aucune indiscrétion politique. « Préoccupé sans cesse et avant tout des intérêts de mon pays, j'ai été poussé sans doute à approfondir bien des questions d'ordre général; homme de nature politique, j'ai pu donner mon avis dans des entreprises plus ou moins importantes : mais dans cette notice ne doivent trouver place que les faits qui me sont particuliers, faits de peu de valeur et souvent très vulgaires. Quant à la part d'influence que mes relations m'ont fait avoir dans la politique active, je m'en rapporte à ce que voudront en dire les historiens, s'il s'en trouve qui soient tentés de la chercher dans les derniers événemens dont la France a été le théâtre. » Ainsi donc voilà tout le personnage politique rayé d'un trait de plume. Nous ne saurons rien de ce qu'il a fait et dit dans les conseils des partis; nous en serons réduits, comme devant, aux conjectures sur la part qu'il a prise à la révolution de juillet et à la construction du gouvernement de 1830.

Nous aurions été curieux de trouver dans sa *Biographie*, à défaut de révélations, les souvenirs de ses conversations politiques; il n'est pas possible qu'un homme qui a tant causé, et avec tant de personnes, n'ait pas gardé dans sa mémoire quelques mots curieux, quelques lambeaux de causerie éloquente, quelque réponse spontanée et imprévue, propres à éclairer certaines physionomies d'hommes d'état ou d'écrivains. Il n'en est rien; Béranger se tait lorsqu'il n'a rien de bon à dire; il juge tout le monde avec une bienveillance pleine d'optimisme, même le roi Charles X, et le seul personnage qui sorte quelque peu maltraité de ses mains est le roi Louis XVIII.

Mais à défaut du personnage public nous aurons au moins le poète et l'homme privé tout entier? Oh! que vous connaissez peu Béranger! Ici encore il faut vous attendre à de nouveaux désappointemens. La biographie s'arrête à la révolution de juillet, et reste muette par conséquent sur les vingt-sept dernières années de la vie du poète. Depuis 1831, il est vrai, Béranger a cessé de jouer un rôle actif, et il s'est renfermé dans sa retraite; mais cette retraite était assiégée de visiteurs, et les hommes les plus illustres de notre temps y ont passé. Quoi! pas un mot sur ses relations avec Chateaubriand, avec Lamennais, avec Lamartine? quoi! ces hommes illustres ne lui ont rien dit qui valût la peine d'être rapporté? Voilà donc la vieillesse de Béranger rayée d'un second trait de plume; il a caché l'homme public, il enveloppe l'ermite contemplateur dans un silence complet. Reste donc la jeunesse; mais là encore Béranger n'est pas prodigue de révélations : il ajoute peu de détails aux faits que nous connaissions déjà, il en est même de très connus qu'il passe sous silence. C'est à peine s'il fait une ou deux fois allusion à ces entraînemens qui jouent un si grand rôle dans la jeunesse, et auxquels il avoue avoir été soumis. On conçoit que par réserve et respect de lui-même il se soit tu sur les peccadilles vulgaires qui accompagnent la première jeunesse; mais il est une affection qui a tenu une grande place dans sa vie, qui l'a accompagné depuis l'adolescence jusqu'à ses derniers jours, une affection avouée, connue de tout le monde, et dont il pouvait parler sans blesser aucune convenance sociale. Il pouvait en parler, et j'ajouterai même qu'il le devait. Pourquoi laisser à d'autres, à des amis ou à des étrangers, le soin d'exprimer sa reconnaissance pour celle qui lui inspira l'admirable chanson de *la Bonne Vieille?* Pourquoi ne pas introduire cette amie auprès du public immense qu'il s'est conquis et ne pas lui donner sa part d'immortalité? Mille raisons lui commandaient impérieusement de ne pas garder le silence; il devait à la mémoire de cette amie dévouée de ne pas la laisser confondre par la postérité, comme le public de nos jours l'a fait souvent, avec la compromet-

tante Lisette; il lui devait de lui donner à ses côtés dans l'histoire littéraire la place qu'elle occupa dans la vie réelle. Une affection qui dure depuis l'âge de dix-neuf ans jusqu'à l'âge de soixante-quinze joue d'ailleurs un trop grand rôle dans la vie morale, dans la vie du cœur et l'éducation du caractère, pour qu'on la passe sous silence. Mlle Judith Frère fut évidemment le personnage central de l'histoire de Béranger. Jeune, inconnu, nécessiteux, elle l'a encouragé, soutenu, conseillé; célèbre, elle l'a aidé à passer les monotones années de la vieillesse. Or sur cette personne si importante dans la vie de Béranger, que contient la *Biographie?* Béranger vient de jeter à la poste pour Lucien Bonaparte la fameuse lettre qui lui valut de sortir de la misère et de renouveler ces trois mauvaises chemises qu'une *main amie* se fatiguait à raccommoder. « Deux jours passés sans réponse, un soir la meilleure amie que j'aie eue, la bonne Judith, avec qui je finis mes jours, s'amuse à me tirer les cartes et me prédit une lettre qui doit me combler de joie. Malgré mon peu de foi dans la science de Mlle Lenormand, j'éprouve à cette prédiction un commencement de la joie que Judith m'annonce : la pauvreté est superstitieuse. » Trois lignes sur cette amie de soixante ans, sur cette personne qui apparaissait à ceux qui l'ont connue dans sa vieillesse — imposante, sensée, pleine de dignité naturelle, est-ce bien une récompense suffisante pour tant de dévouement? Et qu'on ne vienne pas parler de réserve et de convenance, et citer mal à propos les indiscrétions de Jean-Jacques Rousseau et de Chateaubriand. Les raisons qui auraient dû forcer au silence ces deux hommes illustres n'existaient pas pour Béranger; au lieu d'avoir des raisons de se taire, il avait des raisons de parler. Qu'a-t-il gagné d'ailleurs à cette discrétion mal entendue? Sa plume, si vive, si habile à faire ressortir les détails, aurait pu nous donner de cette amie un portrait original qui aurait dignement tenu sa place dans la longue galerie des amies des poètes; il ne l'a pas fait : M. Savinien Lapointe s'en est chargé à sa place; la belle avance!

Ainsi donc dans sa *Biographie* Béranger a trouvé moyen de ne parler ni de sa jeunesse, ni de sa vieillesse, ni de son âge mûr, ni de son rôle public, ni de sa vie privée. Est-ce habileté, timidité ou réserve? Je ne sais; mais si l'indiscrétion est un défaut, la discrétion poussée à ce degré est une vertu si négative, que nous ne voudrions la souhaiter à personne. Béranger, dira-t-on, avait horreur du scandale. Vraiment, il avait attendu bien tard pour avoir de telles craintes. L'horreur du scandale est un sentiment fort respectable, et qu'on ne doit pas réserver seulement pour sa vieillesse. Béranger est décidément trop parfait; on lui souhaiterait presque quelque défaut bien accentué. Que de sagesse, bon Dieu, que de modestie,

que de modération! Franchement il serait bien plus intéressant s'il était un peu moins sage. Ma conclusion, après avoir lu la *Biographie*, c'est qu'il n'a manqué qu'une chose à Béranger : l'imprudence.

Et cependant cette *Biographie* est un joli livre, et, malgré toutes ses réticences, nous apprend à mieux connaître Béranger. Toutes les pages consacrées à son enfance sont pleines de détails curieux. C'est une enfance sans fraîcheur et qui prédit ce que sera l'homme un jour. Quelques critiques assez malavisés ont cru devoir reconnaître à Béranger une certaine parenté avec La Fontaine, et pour justifier cette parenté, ils ont attribué au chansonnier je ne sais quelle naïveté, qui a été toujours absente et de sa vie et de ses œuvres. Béranger n'a jamais connu cette innocence naturelle, cette ignorance aimable de toutes les choses artificielles de la civilisation qui sont nécessaires pour constituer cette franchise de sentimens qui s'appelle naïveté. Ce sont des influences artificielles et non des influences naturelles qui ont pesé sur son enfance. Sa famille présentait tous les contrastes que présentent les sociétés trop chargées de civilisation. Son éducation a manqué d'unité et a subi mille vicissitudes contradictoires. Il est né pauvre, puis il a connu toutes les petites misères de la médiocrité de fortune, puis il a goûté une demi-opulence, à laquelle a succédé une complète détresse. Toutes ces vicissitudes de fortune propres à mûrir trop prématurément un jeune esprit, il les avait éprouvées avant d'avoir atteint sa vingtième année. Mêmes contradictions dans son éducation intellectuelle et morale, comme dans le caractère des personnes qui ont eu la garde de son enfance. Son grand-père, honnête tailleur, homme tout populaire, le gâtait de son mieux. « Ils (ses grands parens) firent de mes oncles et de mes tantes mes très humbles domestiques, et ce n'est pas leur faute si je ne contractai pas dès lors le goût d'une mise élégante et recherchée. » Son père, homme vain et d'une sécheresse de cœur assez remarquable, était plein de prétentions nobiliaires, et ne laissa à son fils pour toute preuve d'amour paternel que cette fameuse particule que l'on s'étonne de voir accolée au nom du chansonnier. Sa mère, jeune femme un peu mondaine, qui vivait séparée de son mari, ne s'occupait de l'éducation de son fils que pour effacer de son mieux les leçons qu'il recevait rue Montorgueil, chez le vieux tailleur. « J'allais de temps à autre passer huit ou quinze jours auprès d'elle, près du Temple... Souvent elle me conduisait aux théâtres du boulevard ou à quelques bals et à des parties de campagne. » Oublié par son père, négligé par sa mère, à charge à ses grands parens devenus nécessiteux, on l'envoie à l'âge de neuf ans chez une tante, ardente républicaine, qui ne négligea rien pour imprimer ses opinions dans l'esprit du jeune enfant. On le

met d'abord en pension à Paris, où il reçoit un commencement d'instruction, puis il passe à Péronne sous la direction d'un disciple de Jean-Jacques Rousseau. On l'élève d'abord comme un jeune bourgeois, puis on en fait un garçon d'auberge, puis un apprenti d'imprimerie, puis un courtier d'affaires. Est-ce assez de contradictions? Mais non, l'écheveau n'est pas encore assez embrouillé. Il y avait chez tous ses parens et protecteurs cette macédoine excentrique de sentimens opposés qui caractérise les sociétés vieillies. « Je me rappelle ma grand'mère lisant les romans de Prévost et les œuvres de Voltaire, et mon grand-père commentant à haute voix l'ouvrage de Raynal, qui alors jouissait d'un succès populaire. J'ai pu douter depuis que ma bonne grand'mère comprît quelque chose à ses lectures, qui pourtant la passionnaient. Elle citait sans cesse M. de Voltaire, ce qui ne l'empêchait pas à la Fête-Dieu de me faire passer sous le saint sacrement. » Sa tante, la républicaine, la lectrice assidue de Voltaire, n'en aspergeait pas moins d'eau bénite sa maison toutes les fois qu'un orage s'annonçait. Il eût été fort extraordinaire que de toutes ces complications il sortît un esprit naïf et un caractère tout d'une pièce. Comprenez-vous maintenant le caractère insaisissable et presque inclassable de Béranger, ce mélange de sentimens bourgeois et d'instincts populaires, cette hésitation et cette oscillation perpétuelle entre les opinions qui naissent de mœurs opposées, cette tenue irréprochable unie à cette licence de langage, ce désintéressement réel uni à un sens si pratique des affaires de ce monde?

Les cent premières pages de la *Biographie* sont donc réellement instructives; elles font parfaitement comprendre la formation du caractère de Béranger. Il y avait toujours eu pour nous jusqu'à présent quelque chose d'insaisissable dans la personne de Béranger, et nous aurions été assez embarrassé s'il avait fallu le classer non comme poète ou comme politique, mais comme homme. Était-ce un bourgeois? était-ce un homme du peuple? Nous savons maintenant qu'il était l'un et l'autre à la fois, ayant reçu en même temps la double éducation de l'homme du peuple et de l'homme des classes moyennes. Formé pour ainsi dire de deux natures, il était merveilleusement doué pour remplir le rôle qu'il a joué, pour fondre ensemble les sentimens de ces deux grandes moitiés de la société française, et pour atteindre à cette popularité que lui ont faite à l'envi la bourgeoisie et le peuple. Le récit que Béranger fait de son enfance a encore changé en certitude un soupçon que nous n'aurions pas osé exprimer : c'est qu'il devait aux mœurs de l'ancienne France ce qu'il y a dans son caractère de très respectable. Il y a beaucoup de la vieille France dans Béranger, et ce révolutionnaire était bien plus de l'ancien régime qu'il ne le pensait. Il a été élevé au milieu

d'un monde qui était encore rattaché par mille liens à la tradition, dont les idées étaient en désaccord avec les habitudes, qui croyait en Voltaire et allait à la messe, qui aspirait à la démocratie et qui était aussi plein de préjugés nobiliaires que les marquis de la vieille cour. La table rase que les générations nouvelles trouvent à leur entrée dans la vie n'a jamais existé pour Béranger. Fils de ses œuvres, Béranger n'est nullement un parvenu; il n'en a ni les témérités de pensée, ni les impertinences de langage, ni les audaces d'action. Quels qu'aient été ses déboires, il est entré dans la vie docilement, sans fracas, comme un homme qui a sa place faite dans la société, si modeste qu'elle soit, et non comme un homme qui sent le besoin de faire son chemin. Ce qui caractérisait en effet le Français de l'ancien régime, c'est qu'il se laissait porter par la société et qu'il se considérait comme en faisant partie, quelle que fût sa pauvreté ou la bassesse de son extraction : aussi y avait-il très peu de parvenus dans cette société privilégiée; en s'élevant, on ne faisait que changer de place. Ce qui caractérise au contraire le Français d'aujourd'hui, c'est qu'il se considère comme exclu de la société et comme n'ayant ni feu ni lieu tant qu'il n'a pas conquis la fortune ou le renom; de là l'abondance des parvenus dans la société contemporaine. Par ses mœurs et son caractère, Béranger est tout à fait un Français de l'ancien régime.

La *Biographie* de Béranger contient un certain nombre de scènes et de figures de cette vieille société française, qui, sous sa calme apparence, cachait tant de bizarreries, tant d'originaux, tant de contrastes. Quelques-uns de ces types ont entièrement disparu : où est le philanthrope du XVIIIe siècle par exemple, dont Béranger nous présente le portrait dans la personne de M. Ballue de Bellenglise, l'homme qui, après avoir fait son éducation philanthropique dans les rêveries du *Télémaque*, avait senti, vers le milieu de sa vie, ce premier germe de bienveillance grandir en lui sous l'influence des théories de Jean-Jacques, et s'était cru appelé à un apostolat philanthropique? Ils ont disparu complétement, ces hommes bizarres et inoffensifs, doux brahmes du déisme, qui, au milieu des orages de la vie active, ne rêvaient que paix et innocence, et vivaient entourés de fleurs et d'oiseaux, ces prédicateurs obstinés et patiens de la morale naturelle, qui croyaient avec autant de foi à la régénération de l'homme par l'éducation que les missionnaires croient à la régénération des païens par le baptême. M. Ballue de Bellenglise, membre de l'assemblée législative, était un de ces hommes. Il avait formé à Péronne des écoles primaires qui étaient en miniature une petite république. Le peuple des écoliers élisait ses juges, ses magistrats municipaux, chargés de maintenir l'ordre et de réprimer les

délits; il s'était constitué une force armée qui manœuvrait dans la campagne les jours de congé, et un club dont Béranger fut fréquemment le président. Cependant ces hommes si doux étaient terribles au besoin, comme le prouva trop l'histoire de la révolution française, et comme le prouve l'exemple même du bienveillant M. Bellenglise. « Contraint, en sa qualité de magistrat, de condamner un coupable qui s'était vengé par l'incendie d'une spoliation inique, mais légale, il frappa en pleine audience le spoliateur d'une réprobation si énergique, que celui-ci, malgré toutes ses richesses, fut obligé de s'éloigner du département. » Un autre excellent type de l'ancien régime est le chevalier de La Carterie, que M. de Béranger père, alors qu'il était initié aux intrigues royalistes, avait chargé de l'éducation politique de son fils. Le jeune républicain, ayant docilement demandé ses conseils au chevalier, fut fort surpris d'apprendre que les membres de la famille royale étaient des bâtards et des usurpateurs, et qu'il n'y avait qu'un seul maître légitime, le descendant du Masque-de-Fer, que le général Bonaparte replacerait sur le trône, d'où la perfidie de Richelieu avait exclu son ancêtre. La politique, sous l'ancien régime, avait ses visionnaires comme la religion, et ses alchimistes comme la science, et l'on pourrait faire un livre curieux sous le titre de *politique hermétique de la France des trois derniers siècles*. Les mystères qui entouraient les négociations et les ténébreuses intrigues des familles royales, en enflammant les imaginations, qui s'acharnaient à pénétrer des secrets réels ou supposés, enfantaient ces maniaques et ces excentriques, qui ont disparu avec le grand jour de la publicité et le gouvernement de l'opinion. Enfin nous citerons parmi les scènes où revit cette société à jamais disparue une conversation entre M. de Béranger, qui caresse l'espoir de voir son fils dans les pages de Louis XVIII, et sa sœur la républicaine, qui se moque de ses prétentions. Il n'y a pas de meilleure scène dans *le Bourgeois gentilhomme;* M. Jourdain n'a pas plus d'infatuation ridicule que M. de Béranger, et Mme Jourdain n'a pas plus de bon sens bourgeois que la cabaretière de Péronne.

Au milieu de ces souvenirs d'enfance et de jeunesse, il en est un qui est étranger à la vie de Béranger, mais qu'on ne peut passer sous silence, car Béranger lui doit les dix plus belles pages de son livre. C'est un épisode intitulé *Histoire de la mère Jary,* anecdote rapide et concise, comme on savait en composer autrefois, avant que le roman à la manière anglaise, importation exotique, eût remplacé le genre tout français du *récit*. Cette courte et touchante histoire est une des plus belles choses qui soient sorties de la plume de Béranger, et peut hardiment prendre sa place à côté de *Jeanne la Rousse* et du *Vieux Vagabond*. Nous avons été d'autant plus touché

de cette anecdote, qu'elle roule sur un sujet dont nos modernes romanciers nous ont déshabitués, l'amour maternel. Ce vieux sentiment, éternel comme la nature humaine, a été pour ainsi dire renouvelé par Béranger, et se présente, dans son sobre, savant et cependant naïf récit, avec une physionomie tout à fait originale. Par suite de circonstances horriblement dramatiques que le poète a racontées avec une simplicité admirable, une pauvre femme a perdu son unique enfant, et depuis plus de quarante ans elle le cherche à l'angle de toutes les rues, à la porte de toutes les églises, sur toutes les promenades publiques. Elle l'a suivi en imagination dans tous les âges de l'existence; elle l'a vu enfant, puis jeune homme, puis homme fait. Quelques-uns des traits de ce récit sont sortis des profondeurs mêmes de la nature humaine, et ont un accent à la fois plein de vérité et de poésie, celui-ci, par exemple, lorsque la mère, parlant en imagination à son fils, compte les ravages que l'âge a déjà faits sur lui : « Combien, Paul, tu as déjà de cheveux blancs! » Quel beau sujet pour un romancier moderne que l'odyssée de cette femme poursuivant une vision à travers toute l'existence! Nous n'en aurions pas été quittes à moins de huit ou dix volumes. L'histoire occupe dix pages à peine dans la *Biographie* de Béranger; nous n'hésitons pas à la ranger parmi les petits chefs-d'œuvre du récit à la *française*, et nous la recommandons à l'attention de tous les amateurs de la bonne littérature.

Les cent cinquante dernières pages du livre sont pour ainsi dire des souvenirs impersonnels, et sont loin d'avoir la valeur des cent premières. L'auteur y raconte non les choses auxquelles il a pris part, mais quelques-unes des scènes dont il a été le spectateur passif. Un tableau assez curieux dans ce genre est le récit des événemens de 1814. C'est, comme l'auteur le dit fort bien lui-même, un tableau plein de bigarrures. L'entrée des alliés frappa Paris de surprise, et ce fut avec un étonnement profond, et qui ne laissait aucune place à la colère, que la population de la capitale assista au défilé des armées étrangères. Chacun cherchait le mot de cette énigme et demandait où était l'empereur. Cette attitude passive de la population, qui n'était ni de la résignation ni de la tristesse, mais une sorte d'indifférence et de léthargie du sentiment national, est expliquée merveilleusement par Béranger, qui, malgré son admiration pour l'empereur, se voit contraint de faire cet aveu : « Au reste, si l'empereur eût alors pu lire dans tous les esprits, il eût reconnu sans doute une de ses plus grandes fautes, une de celles que la nature de son génie lui fit faire. Il avait bâillonné la presse, ôté au peuple toute intervention libre dans les affaires, et laissé s'effacer ainsi les principes que notre révolution nous avait inculqués. Il en

était résulté l'engourdissement profond des sentimens qui nous sont les plus naturels. *Sa fortune nous tint longtemps lieu de patriotisme;* mais comme il avait absorbé toute la nation en lui, avec lui la nation tomba tout entière, et dans notre chute nous ne sûmes plus être devant nos ennemis que ce qu'il nous avait faits lui-même. » L'aveu est bon à recueillir sous plus d'un rapport, d'abord parce qu'il explique judicieusement les dangers que le pouvoir absolu fait courir non-seulement à la nation, mais au souverain, ensuite parce qu'il constate une fois de plus quel était l'état du sentiment public en 1814, et dans quelles dispositions la première restauration trouva la France. Béranger, qui n'aime pas plus la première restauration que la seconde, admet cependant qu'il y eut une grande différence dans la manière dont le sentiment public accueillit ces deux résurrections de l'ancienne monarchie. Adversaire de la restauration, il est d'accord avec ses partisans et ses juges impartiaux, d'accord avec les témoignages de l'histoire et les mille souvenirs des contemporains, que chacun de nous a pu recueillir. Seulement, ce que tout le monde appelle lassitude nationale, Béranger l'appelle léthargie nationale; il n'y a que les noms de changés.

Béranger explique pourquoi la restauration l'a trouvé hostile dès le début; mais comme nous n'avons nulle intention de discuter avec lui la différence qu'il établit entre la politique cosmopolite et la politique nationale, et l'application qu'il en fait aux événemens de 1814 et de 1815, nous préférons abandonner ce terrain dangereux. Dans une précédente étude, nous avons avancé que Béranger avait été le plus irréconciliable ennemi de la monarchie des Bourbons; la lecture de sa *Biographie* a pleinement confirmé notre jugement. Béranger ne haïssait pas la restauration parce qu'elle était illibérale, mais parce qu'elle était la restauration; il haïssait les Bourbons, non parce qu'ils étaient rétrogrades, mais parce qu'ils étaient Bourbons. Il ne voulait à aucun prix de la restauration, même libérale. Ainsi il revient encore, dans cette biographie, sur le ministère de M. de Martignac et sur cette fameuse tentative de fusion entre une partie de la gauche libérale et le centre conservateur, et il en parle comme par le passé, avec malveillance et amertume; mais c'est surtout dans ses jugemens sur les membres de la famille des Bourbons que cette haine opiniâtre et instinctive se laisse le mieux apercevoir. « La seule personne, dit-il, qu'alors (1814) on désirât vraiment de toute cette famille était la duchesse d'Angoulême... Hélas! rien dans sa figure, dans son air, dans le son de sa voix, ne répondit à nos espérances. » Suit une longue page pleine de mots cruels que ne parviennent pas à faire passer quelques expressions de respect. Béranger reproche à la duchesse d'Angoulême de n'avoir pas su conquérir les

sympathies de la France; mais vraiment comment un homme aussi sensé peut-il, à la suite de tous les démocrates de boutique, adresser un tel reproche à la malheureuse princesse? On connaît l'histoire de la duchesse d'Angoulême, sa vie, qui ne fut qu'une longue infortune; l'âme avait été blessée de bonne heure, et s'était fermée de bonne heure aussi. Il y avait en elle de la sécheresse, personne ne veut le nier; mais en vérité Béranger demande trop à la nature humaine, quand il demande à la duchesse d'Angoulême des larmes pour les malheurs de la France, et de la pitié pour les infortunes des proscrits. Des larmes! elle avait usé toutes les siennes à pleurer ses propres malheurs. On a dit que Mme la duchesse d'Angoulême n'aimait pas les Français : je ne sais jusqu'à quel point on a eu le droit d'avancer une telle accusation; mais ce sentiment eût-il existé chez elle, il serait à la fois inepte et lâche de lui en faire un crime. Franchement il serait peu raisonnable de reprocher à la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, à la sœur de Louis XVII, de ne pas avoir eu une affection démesurée pour ceux qui la firent si cruellement souffrir. Les pages que Béranger a consacrées à la duchesse d'Angoulême sont donc à la fois peu loyales et peu judicieuses. Je n'oserais en dire autant du jugement porté sur Louis XVIII, qui est très dur, mais que je crois en partie mérité. « Cet homme, dit-il, avait le cœur faux et méchant; il est le seul des Bourbons que nous avons connus qui ait mérité cette accusation. Charles X, à part ses entêtemens politiques et religieux qui l'ont perdu, et qui eussent pu nous devenir funestes, a laissé en France la réputation d'un homme facile et bon, digne d'avoir des amis, comme en effet il en eut plusieurs qui lui restèrent attachés. Son frère n'eut que des favoris. » Nous ferons sur ces paroles une courte observation : ce jugement s'applique à Louis XVIII homme privé, et non à Louis XVIII roi. Il est possible qu'il eût le *cœur faux et méchant,* et que le bon vieux roi Charles X lui fût très supérieur comme homme; mais Louis XVIII sut régner et gouverner, et c'est une qualité assez importante pour que Béranger en tînt compte et ne la passât pas sous silence. Il nous montre le revers de la médaille; pourquoi ne pas nous en montrer aussi la face?

Béranger ne cache pas son admiration pour Napoléon. Il a applaudi au 18 brumaire, il a voté pour le consulat à vie; sous l'empire, s'il n'a pas admis les institutions, il n'a cessé d'admirer l'homme et même il n'a cessé d'applaudir à sa fortune. Lorsqu'est venue l'heure des revers, il en a ressenti de la colère et du dépit. Il a vu avec douleur la première restauration, et son amour pour l'empereur va si loin, qu'obligé de constater la froideur du sentiment public en 1814, il déclare que l'empereur fut seul patriote en cet instant suprême. Cependant Béranger cache tant qu'il peut cet amour, de peur

de compromettre ses opinions républicaines, auxquelles il veut paraître avoir été fidèle toute sa vie. Il est plein d'adresse pour cacher ce mystère, qui pourrait troubler la paix de son ménage politique. Dieu! qu'arriverait-il si la république, cette froide épouse légitime de son intelligence, savait que Béranger nourrît en secret un amour plus ardent? Mais il a beau multiplier les ruses et les finesses de langage, les preuves indirectes de cet amour, — que d'ailleurs nous ne songeons nullement à incriminer, mais que nous devons constater, — sortent de toutes les lignes de ce récit pour celui qui sait lire. Ainsi Béranger tient en quelque sorte pour ennemis tous les ennemis de l'empereur. Il se montre tiède pour ceux qui ont été tièdes envers l'empereur; il juge les hommes de son temps, non selon la valeur de leurs idées, mais selon la conduite qu'ils ont tenue en 1814 et en 1815. Il est extrêmement froid pour M. de Lafayette, qu'il n'a, dit-il, jamais voulu visiter, alors que sa demeure, avant et après 1830, était le rendez-vous de tous les membres du parti libéral. Savez-vous pourquoi? Parce qu'il accusait Lafayette de n'avoir pas tenu en 1814 la même conduite que Carnot. Il parle de presque tous les contemporains, sauf des doctrinaires, dont les idées politiques étaient, comme on sait, de toutes les idées qui se rencontrèrent sur le terrain du libéralisme, les plus opposées au gouvernement impérial. A leur égard, il garde un silence complet; pas un mot sur M. Royer-Collard, sur M. Guizot, sur M. Cousin. Il a fait une exception en faveur de Mme de Staël, mais c'est pour dire qu'il n'a jamais connu ni désiré connaître cette personne illustre, et pour porter sur elle un jugement malveillant en quelques mots très secs et même durs. Nous avons tous connu des partisans de la monarchie qui étaient plus royalistes que le roi; il y a des momens où Béranger semble plus napoléonien que Napoléon lui-même.

Toutefois le bonhomme est plus changeant que le caméléon, et il échappe facilement alors qu'on croit fermement le tenir. A côté de cet enthousiasme latent pour l'empereur, il a des jugemens très sournois et très malicieux. Il en est un surtout que nous voulons citer tout entier : « Mon admiration pour Bonaparte ne m'a pas empêché de le traiter souvent d'*homme de collége*. Paoli l'avait bien deviné : c'était sous beaucoup de rapports un héros de Plutarque; aussi restera-t-il, je l'espère, le dernier et peut-être le plus grand des hommes de l'ancien monde, qu'il aimait à refaire, à sa manière toutefois. Hélas! rien ne porte malheur comme de lutter contre un monde nouveau. Napoléon a succombé à la tâche : en 1815, justifiant le mot de Paoli, il écrivait au régent d'Angleterre qu'il venait, comme Thémistocle, s'asseoir au foyer britannique. Le peuple anglais et son prince ont été bien sensibles à ce souvenir de Plutar-

que. » Il y a beaucoup de finesse dans ce jugement qui méritait d'être développé. Napoléon a en effet quelque chose de classique, de *renouvelé de l'antique*, qui ajoute à sa grandeur pittoresque sans doute, mais qui l'a singulièrement embarrassé dans son œuvre, et l'a plus d'une fois rendu impropre à comprendre les conditions nouvelles du temps où il vivait. Il ne voit guère dans le monde que des héros et des foules. Tout ce qui n'est pas héros, empereur, souverain, rentre dans la catégorie des foules; celui qui veut en sortir ne le peut qu'à une condition, c'est d'être serviteur. Napoléon n'avait et ne voulait avoir aucune idée des innombrables nuances qui séparent les hommes, qui les rangent dans des catégories spéciales, et leur donnent des droits divers. Il n'admet en aucune façon le partage du pouvoir : pour les foules l'égalité la plus absolue, pour les héros le pouvoir incontesté, sans contradictions, sans conseillers. Ce classicisme de système est en outre augmenté chez lui par une étonnante imagination : il cherche non-seulement le pouvoir, mais la gloire; il veut non-seulement gouverner, mais éblouir. La gloire fut son idole presque autant qu'elle fut l'idole des héros antiques. Napoléon est, je crois, de tous les grands hommes modernes, celui qui a eu au plus vif degré cette religion des temps anciens; c'est celui, sans en excepter Louis XIV, qui en a le plus fait à la fois le but de sa vie et son principe d'action. Enfin l'empereur, aussi Français qu'il fût devenu, garda toujours au fond sa nature italienne, et de tous les peuples de l'Europe moderne, le peuple italien est malheureusement celui qui a gardé le plus des défauts de l'ancien monde : l'amour de la pompe, du grandiose, et surtout l'amour de la politique considérée comme un art, comme un bel exercice pour l'intelligence, et une intéressante escrime pour le caractère. Cette physionomie classique apparaît surtout quand on compare l'empereur aux grands souverains et aux grands politiques modernes, à Henri IV, aux deux Guillaume d'Orange, à Cromwell, à Frédéric le Grand, tous princes médiocrement préoccupés d'éblouir et d'étonner, mais sérieusement préoccupés de réussir.

Les jugemens très brefs et très discrets que porte Béranger sur ses contemporains sont généralement favorables. En homme qui n'aime pas à se compromettre, il s'est tu sur les personnages pour lesquels il avait de l'antipathie. Nous avons déjà dit qu'il n'avait pas prononcé un mot sur les doctrinaires. Il ne faudrait cependant pas prendre au pied de la lettre cette bienveillance banale; sous ses louanges prudentes, on distingue assez nettement ses sentimens véritables à l'endroit des personnages dont il nous entretient. M. Laffitte est traité respectueusement, mais comme un allié plutôt que comme un ami. Béranger se tient pour ainsi dire à une certaine dis-

tance, comme s'il avait peur qu'on soupçonnât qu'il a pu être tenté par la générosité du banquier libéral. Le général Foy, homme de parti modéré, et représentant exclusif de l'opposition des classes moyennes, ne le satisfait qu'à demi : il est immolé sournoisement à la mémoire de Manuel, dont les opinions s'accordent entièrement avec les siennes, et sur lequel il s'exprime avec une admiration qu'il est permis en l'année 1858 de trouver tant soit peu exagérée. M. Thiers, dont les opinions touchent par tant de côtés à celles de Béranger, et qui semble avoir été beaucoup aimé de lui, est vengé avec énergie de quelques malveillantes imputations jetées par la calomnie sur ses relations avec Laffitte. Nous avons déjà signalé son jugement sur Lafayette. Quant à Benjamin Constant, il lui fait un assez singulier reproche, et qui pourrait être retourné contre lui-même. Il lui reproche de n'avoir jamais eu grand souci des formes politiques; mais lui Béranger ne s'en est guère soucié davantage. « Avec une tribune abordable et une presse tant soit peu libre, dit-il, Constant se serait accommodé à peu près de tous les régimes. » Pourquoi pas? Avec une assez grande dose d'égalité et un pouvoir tant soit peu dictatorial, Béranger s'accommoderait aussi de tous les gouvernemens. Il fallait toujours à Constant un peu de liberté; il fallait à Béranger un peu de tyrannie : voilà toute la différence qui les sépare, et cette différence n'est pas au désavantage de l'auteur d'*Adolphe*.

La *Biographie* contient quelques jugemens littéraires qui sont aussi inoffensifs que ses jugemens politiques. Béranger, qui tient à ne pas avoir d'ennemis même après sa mort, prodigue les louanges à tout le monde : louanges banales en vérité, qui ne lui ont pas demandé grandes réflexions, et qui n'indiquent pas un sentiment bien profond des auteurs qu'il veut flatter. Que pensez-vous de ce jugement sur M. de Vigny par exemple? « J'avais su *un gré infini* à M. de Vigny de composer ses sujets avec autant d'art que de goût : *talent peu commun parmi nous*. » Voilà un jugement élastique, qui n'a pas coûté de grands efforts et qui possède en outre cet avantage, de pouvoir s'appliquer à n'importe quel écrivain. C'est un de ces jugemens dont on trouve toujours la place. Nous doutons que M. de Vigny soit bien flatté de s'entendre dire que Béranger lui a su un *gré infini* de composer ses poèmes avec tout le soin dont il était capable. Ajoutons que le jugement est d'ailleurs aussi faux qu'il est banal. Il n'est pas vrai que l'art et le goût fassent défaut aux compositions françaises; c'est au contraire par ces deux qualités que notre nation a toujours brillé en littérature. Mais que voulez-vous? Béranger éprouvait le besoin de faire un compliment posthume, et il lui fallait une phrase quelconque. M. Alexandre Dumas et M. Sainte-

Beuve sont honorés chacun d'un compliment à peu près aussi banal que le précédent. On se demande en vérité quelle raison il y a de parler des gens, lorsqu'on n'a rien de plus significatif à en dire. La raison, c'est que Béranger veut non-seulement avoir pour flatteurs, après sa mort comme de son vivant, les poètes qui ont illustré la France depuis trente ans, mais confisquer à son profit une partie de la gloire que la révolution romantique a donnée à ses auteurs. Béranger se présente comme le père du romantisme. On ne me croirait pas sans preuves; il faut donc citer. Victor Hugo, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, viennent visiter le poète à la Force en 1829. « Leurs visites furent le prix de *tous les combats que j'avais livrés en faveur de la révolution littéraire* qu'eux et leurs amis avaient osé tenter, et qui n'était, à tout prendre, qu'une conséquence un peu tardive de la révolution politique et sociale. » Béranger est généralement timide, mais cette fois franchement il est audacieux.

Pour un poète, Béranger parle peu de poésie, et en vérité il fait bien, car toutes les fois qu'il exprime une opinion littéraire, il exprime un lieu commun, ou passe à côté de la vérité. Ses idées littéraires sont hasardées ou incomplètes, à la fois téméraires et surannées. Il a du goût pourtant, mais seulement dans les petites choses; c'est un bon juge des détails, mais il est absolument dépourvu du sentiment des très grandes et très belles choses. Il ignore les conditions véritables du grand art, et ne saura pas faire, par exemple, la différence entre une œuvre naïve et une œuvre systématique, entre une littérature qui relève de l'inspiration et une littérature qui relève de la critique. Je prends un exemple au hasard : « Je prêchais à Talma l'étude des tragiques grecs, aussi vrais, mais bien plus poétiquement vrais que les espagnols, les anglais et les allemands. » Que viennent faire là les Allemands, qui, comme chacun le sait, n'ont jamais eu un théâtre naïf, pas plus que les Français, et qui ont produit systématiquement, et non d'instinct, leurs plus belles œuvres dramatiques. Il n'y a certes aucune comparaison sensée à établir entre les théâtres grec, espagnol ou anglais, et les théâtres allemand ou français. Du reste, sur cette question de l'art dramatique, Béranger partage les idées de l'empereur Napoléon; il répéterait volontiers la parole que Napoléon adressait à Goethe, et qui semble si profonde à M. Thiers : « Je m'étonne qu'un homme tel que vous n'aime pas les genres tranchés. » Mais la plus étrange des opinions littéraires de Béranger est celle qu'il exprime au courant de la plume sur André Chénier; il attribue à M. Henri de Latouche, grand faiseur de pastiches et homme d'esprit, la plus grande partie des poésies d'André Chénier. Quand on avance de telles opinions, il faut avoir soin de les prouver. Les fragmens d'André ont pu paraître en

effet très incomplets, très inachevés au classique Marie-Joseph, mauvais juge en matière aussi délicate, et dont le propos assez vague rapporté par Béranger ne prouve rien du tout. M. de Latouche avait, il est vrai, la rage du pastiche et de la supercherie littéraire; mais il n'était pas homme à laisser à un autre la gloire qu'il pouvait retirer de ses propres compositions, et il était bien plus disposé à confisquer à son profit, quand il le pouvait, les idées et le talent d'autrui. On sait d'ailleurs ce dont était capable l'auteur de *Fragoletta;* nous ignorons si les derniers vers attribués à Chénier sont bien réellement de M. Henri de Latouche, mais ce dont on peut être sûr, c'est que cet homme d'esprit n'a jamais été capable de produire *le Jeune Malade, l'Aveugle* ou l'admirable fragment intitulé *Néère.*

Cette *Biographie* n'apprendra donc rien de nouveau sur Béranger homme politique et sur les événemens auxquels il a été mêlé; mais elle contribuera, je l'espère, à dissiper quelques illusions persistantes. S'il est encore quelques personnes qui voient en lui un républicain, qui lui prêtent des préférences politiques, et qui le regardent comme un défenseur de la liberté, qu'ils prennent et lisent *Ma Biographie :* ils sortiront de cette lecture convaincus, comme nous le sommes, que tout est égal au chansonnier, sauf l'égalité. Oui, tout lui est égal, même les rois *nouveaux,* et s'il paraît républicain, c'est tout simplement par sa haine contre les rois *anciens.* Il y a certains rois dont il ne veut pas, voilà ce qui l'autorise à se dire républicain; il y en a certains autres dont il s'accommoderait parfaitement, et voilà ce qui doit lui interdire de prendre ce titre de républicain devant la postérité. Quant à nous, quel que soit le jugement que le public porte à l'avenir sur Béranger, soit qu'il adopte ses idées politiques, soit qu'il les repousse, nous sommes heureux que le poète lui-même se soit chargé de démontrer cette vérité embarrassante, et dont beaucoup de gens ne veulent pas convenir : c'est qu'un démocrate n'est pas nécessairement doublé d'un libéral.

ÉMILE MONTÉGUT.

LES

COLONIES FRANÇAISES

DEPUIS

L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE

LE TRAVAIL, — LA PRODUCTION, — LA PROPRIÉTÉ.

Il y a quelques années, qui ne s'en souvient? un grand bruit se faisait autour des colonies françaises. La question de l'esclavage défrayait une polémique où la défense et l'attaque se livraient aux mêmes exagérations. De temps à autre, la mêlée se compliquait, et un intérêt industriel considérable, celui de la sucrerie indigène, intervenait dans le débat. Que de théories créées pour les besoins de la lutte et passées à l'état de théorèmes à la faveur de l'animation générale! « L'abolition de l'esclavage, c'est l'abolition du travail, » répétaient à l'envi les avocats des colonies et ceux de la sucrerie indigène. On évoquait en même temps les tragiques souvenirs de Saint-Domingue. « Partout où il s'est ouvert un compte entre les deux races, disait l'éloquent auteur de *la Démocratie en Amérique,* ce compte s'est soldé par la destruction de l'une ou de l'autre. » Attaqué dans sa moralité, attaqué dans sa fortune, livré pieds et poings liés à des tergiversations législatives qui semblaient lui faire un ennemi de chacun des nombreux fonctionnaires de son petit pays, le planteur découragé avait fini par douter du droit que lui avait légué le passé en même temps qu'il perdait toute confiance dans l'avenir.

Lorsque survint la révolution de février, le colon exhalait son dernier cri; mais, par un de ces retours offensifs qu'inspirent souvent les grands désespoirs, ce cri suprême était un cri de guerre et presque de victoire. Les colons demandaient au gouvernement d'en finir au plus tôt avec l'esclavage en leur payant indemnité. Or, comme cette indemnité avait été fixée à un chiffre élevé par la haute commission sur laquelle on s'était dès longtemps déchargé de l'étude de cette grosse affaire, le gouvernement se prenait à reculer. « Sur la question de l'esclavage, défendez-vous comme vous pourrez, car vous n'aurez jamais l'indemnité, » disait un ministre puissant à un publiciste du temps qui prétendait se faire à la fois l'organe du ministère et du parti des colons. Le débat entrait, on le voit, dans une phase nouvelle et vraiment curieuse, lorsque du jour au lendemain, hommes et choses, polémistes et polémiques furent tout à coup dispersés par le même souffle.

Le gouvernement improvisé de février se trouva en présence d'un élément tellement incompatible avec son essence, qu'il dut consacrer l'un de ses premiers soins à le faire disparaître. Posée en principe par le décret du 4 mars 1848, l'abolition de l'esclavage aux colonies françaises fut édictée par celui du 27 avril de la même année, qui parut accompagné d'une série d'actes complémentaires dont bien peu ont reçu leur application. L'indemnité au capital de 126 millions de francs fut votée le 30 avril de l'année suivante. Il faut être juste, même envers les gouvernemens déchus : au lendemain de la révolution de février, il n'y avait pas lieu de différer d'un seul jour la suppression de l'esclavage. Si l'indemnité allouée était insuffisante comparativement au dommage subi, elle ne mérite point la qualification de *dérisoire* que lui donnent parfois les intéressés (1); enfin cette mesure, par le caractère d'humanité et de conciliation qui présida au vote, fut comme une trêve pour les partis, qu'elle rapprocha un moment au nom de l'équité. Pourquoi faut-il cepen-

(1) La moyenne générale de l'indemnité par tête de noir ressort à 530 fr. pour nos quatre colonies à cultures, soit 430 fr. 47 c. pour la Martinique, 470 fr. 20 c. pour la Guadeloupe, 618 fr. 73 c. pour la Guyane, et 705 fr. 38 c. pour la Réunion. La moyenne générale des colonies anglaises était ressortie à 635 fr. 61 c., mais elle avait été payée intégralement en numéraire. De plus, par une sorte de complément de l'allocation directe, un très haut prix fut pendant une certaine période systématiquement assuré au sucre des possessions anglaises sur le marché de la métropole. L'indemnité française se composa seulement de 6 millions en numéraire et de 120 millions en rente 5 pour 100, réduite peu après à 4 1/2, et dans les années qui suivirent immédiatement l'abolition, le prix de la denrée ne fut presque nulle part rémunérateur pour nos îles. On peut voir les élémens comparatifs de ces moyennes dans la *Revue coloniale* (tome XIII de la 2e série, p. 521), recueil de documens précieux que l'administration centrale des colonies publie depuis 1843 avec un soin et une persévérance dont doivent lui savoir gré toutes les personnes qui s'occupent de ces matières.

dant que ce grand acte ait été en quelque sorte le dernier bruit de la vie extérieure de nos colonies? Pourquoi, sauf de rares exceptions, l'indifférence a-t-elle remplacé l'ardente sollicitude dont elles étaient autrefois l'objet? Nos modestes possessions coloniales fussent-elles seules en cause qu'à notre avis il y aurait un intérêt suffisant, et comme un devoir, à les suivre dans le travail de transformation auquel les a un matin livrées la métropole. Comment, au milieu de ce nivellement social trop inopiné pour n'être pas à l'origine un peu désordonné, la race caucasique a-t-elle maintenu son rôle providentiel de race civilisatrice? Comment a-t-elle secondé les efforts plus ou moins intelligens, mais toujours persistans et sympathiques, du gouvernement? Jusqu'à quel point la race africaine, passant si rapidement de la servitude à la liberté, a-t-elle donné raison à ces funèbres prédictions, devenues articles de foi pour les abolitionistes comme pour les défenseurs de l'esclavage? Quel est enfin le bilan économique du travail libre inauguré depuis tantôt dix ans dans les colonies françaises? Ce seraient là des questions bien dignes assurément d'une attention sérieuse, si d'autres circonstances ne les recommandaient encore à notre sollicitude. Le sourd travail de désorganisation qui se manifeste chaque jour, plus incontestable et plus incontesté, dans la partie de l'Union américaine encore en proie au fléau de l'esclavage, — les efforts des colonies espagnoles cherchant à se recruter de travailleurs libres, — la révolution dont l'empire chinois est depuis plusieurs années le théâtre, — la terrible perturbation qui agite depuis quelques mois l'Inde anglaise, — le débat qui se prolonge entre la France et l'Angleterre sur l'introduction des noirs dans nos possessions d'outre-mer, — tous ces faits et bien d'autres sont autant d'élémens d'une situation qui, étudiée dans ses rapports avec les affaires coloniales, prend un intérêt d'à-propos tout exceptionnel et réclame un examen attentif.

I.

L'émancipation, décrétée au milieu d'une si vive surexcitation de la métropole, s'est assez pacifiquement accomplie dans nos colonies. Sans les sinistres et douloureux désordres fomentés à la Martinique par quelques ambitieux de bas étage qui rêvèrent immédiatement la substitution des races à leur profit, la perpétration de ce grand acte n'eût pas coûté une goutte de sang. A l'île Bourbon (dont le nom a été, on ne sait pourquoi, changé en celui de Réunion, qui n'offre plus aucun sens), tels furent le bon esprit et la docilité des nouveaux citoyens, qu'ils accomplirent scrupuleusement, et sans bouger de leurs glèbes respectives, un engagement de travail libre

qu'on leur avait fait contracter *avant* de promulguer le décret de liberté. Ce fut là, pour le dire en passant, la première cause de la prospérité exceptionnelle de cette île : il n'y eut pas à Bourbon de transition entre le travail esclave et le travail libre. Aux Antilles, les choses ne se passèrent pas ainsi, et même, sur les domaines qui ne se trouvèrent pas complétement désorganisés (un assez grand nombre le furent, surtout à la Martinique), il y eut un mouvement marqué de déplacement, d'éparpillement de l'ancienne population servile. On eût dit que les noirs se tâtaient pour se bien convaincre que cette liberté enfin proclamée n'était point une illusion. Ils passaient incessamment d'une plantation à une autre, n'écoutant que leur caprice, et trouvant une satisfaction enfantine à répondre dans leur jargon aux moindres reproches du planteur : « Si vous n'êtes pas content, j'irai ailleurs. » Cependant, il faut le dire, même en ces premiers jours d'enivrement il n'y eut point, à proprement parler, cessation du travail. Ainsi, lorsque l'émancipation fut proclamée aux Antilles, on était en pleine récolte, et par conséquent, sur un grand nombre de sucreries, de fortes quantités de canne à sucre, rendues en fabrique, devaient être passées en quelques jours au moulin sous peine d'entrer en fermentation: eh bien! fait assez curieux, et qu'il faut citer à la louange des bons instincts du noir, cette fraction de la récolte qu'on eût pu croire si gravement compromise ne fut généralement pas perdue. Presque tous les planteurs qui se trouvèrent en présence de ce premier embarras de la situation parvinrent à faire comprendre à leur atelier qu'il fallait commencer par *mettre au moulin,* comme on dit aux colonies, sauf à festoyer ensuite à cœur joie la liberté proclamée.

S'il nous fallait une preuve que le travail ne fut point alors abandonné, nous la trouverions dans les états du commerce et de la production coloniale pour 1848. D'après ces documens authentiques, la production du sucre fut en 1848 à la Martinique de plus de 19 millions de kilogrammes. A la Guadeloupe, le résultat fut de plus de 20 millions de kilogrammes (1). Ces chiffres sont loin sans doute de ceux de l'année 1847, qui s'élèvent à 32 millions de kilogrammes pour la première des deux colonies, et à 40 millions pour l'autre; mais ceux de l'année précédente, moins favorisée par les conditions atmosphériques, n'avaient été que de 25 millions d'une part, et de 28 millions de l'autre.

L'une des traditions les mieux enracinées, répandues par l'ardente et stérile polémique qui a précédé l'émancipation, c'est celle

(1) Nous ne faisons état que du sucre, parce qu'à nos yeux c'est la denrée régulatrice, le produit qui constitue vraiment l'importance des colonies pour la métropole.

de l'insurmontable routine à laquelle seraient livrés les colons. Or il faut avouer que leurs premiers efforts pour réorganiser autour d'eux le travail ne justifient en rien ce reproche. A l'époque même où la métropole sacrifiait dans cette matière l'examen réfléchi des expédiens pratiques à la bruyante discussion des théories, les colonies s'évertuaient à trouver des combinaisons de travail libre qui présentassent d'autres apparences que celles du travail esclave. Système de la tâche, métayage au produit brut d'une fraction de terre donnée tel que nous le connaissons en France, métayage collectif du domaine avec partage du produit brut *suivant les capacités,* partage proportionnel du revenu net, salaire gradué par catégories de forces et d'aptitudes, le planteur essaya de tout. Les années 1849, 1850 et 1851 se passèrent en tâtonnemens d'autant plus laborieux, que l'exercice des droits politiques entretenait une dangereuse effervescence parmi les populations rurales. C'est la période marquée par ces trois dates qui vit réellement éclater la crise provoquée par l'émancipation. Votée en principe dès le commencement de 1849, l'indemnité ne put entrer en distribution que dans le courant de 1850, et, privées d'une ressource qui leur eût été si précieuse à ce moment de lutte suprême, on vit s'affaisser, peut-être pour ne jamais se relever, plusieurs vieilles familles créoles dont le nom avait noblement figuré dans les fastes de leur petit pays.

Les récoltes de 1849 et 1850 peuvent faire juger de l'intensité de cette crise, car, quoique en grande partie plantées sous le régime de l'esclavage, elles ne donnèrent à la fabrication : pour la Martinique, la première que 19 millions de kilogrammes, la seconde que 16 millions; pour la Guadeloupe, la première que 17 millions, la seconde que 13 millions. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que c'est au premier produit du travail libre, c'est-à-dire celui de la récolte de 1851 mise en terre depuis l'émancipation, que commence un mouvement de reprise désormais continu. Ce produit fut de plus de 23 millions de kilogrammes pour la Martinique, et de plus de 20 millions pour la Guadeloupe.

Pendant que la crise sévissait si cruellement aux Antilles, pendant qu'elle ruinait complétement la Guyane (1), l'île de la Réunion tra-

(1) Si nous n'avons point jusqu'ici nommé la Guyane, c'est que la ruine de cette colonie, comme établissement agricole, était en quelque sorte inévitable. Certes on ne pouvait songer à l'excepter de la grande mesure de l'abolition, et cependant il n'était que trop évident qu'une population de 12,000 noirs, que l'esclavage avait pu concentrer dans quelques domaines disséminés sur un immense territoire, ne manquerait pas, une fois rendue à la liberté, de se fondre pour ainsi dire dans l'étendue de cette superficie. C'est ce qui est arrivé, et, à de très rares exploitations près qui luttent encore, la Guyane est un pays dont la colonisation doit être reprise à nouveau, si la métropole veut tirer parti de ses magnifiques ressources productives et minières.

versait, comme impassible, ces années d'épreuves si lourdes pour ses sœurs. Les exportations de notre colonie de l'Océan-Indien, qui, en 1847, dernière année de l'esclavage, avaient été de 24,799,000 kilogrammes, furent de près de 22 millions pour 1848, de 18,391,000 kilogrammes pour 1849, de près de 19 millions pour 1850, et de 23 millions en 1851. C'est un fait qu'il suffit de constater pour le moment, et qui sera bientôt expliqué.

Les années 1852 et 1853 virent enfin une situation meilleure s'annoncer aux Antilles, et particulièrement à la Martinique. Les esprits se calmaient, les agitations de la vie politique cessaient de troubler le travail; la liquidation et la répartition de l'indemnité, rapidement conduites, jetaient de précieuses ressources dans le pays. Les banques de circulation décrétées par la loi de l'indemnité, entrant enfin en activité, faisaient immédiatement tomber le taux de l'intérêt et modifiaient profondément des habitudes commerciales où dominait peu jusque-là l'exactitude sacramentelle des échéances. A son tour, le travail agricole se dégageait spontanément de la scorie des systèmes, et reprenait peu à peu, suivant les localités et les individus, l'assiette qui lui convenait. Cette heureuse situation est constatée par les chiffres de la production des Antilles pour ces années 1852 et 1853 aussi bien que pour les trois suivantes, où s'arrêtent les résultats connus. Ainsi la Martinique produisait 24,578,000 kilogrammes en 1852, — 20,699,000 en 1853, — 24,374,000 en 1854, 18,529,000 en 1855, — 28,181,000 en 1856. A la Guadeloupe, les résultats obtenus étaient de 17,734,000 kil. pour 1852, — de 14,804,000 pour 1853, — de 22,072,000 pour 1854, — de 20,070,000 pour 1855, — de 22,505,000 pour 1856.

Ces chiffres demandent à être étudiés, car ils renferment plus d'un enseignement. Ils établissent qu'après une période de décadence qui dure seulement trois ans, la production de nos colonies les moins favorisées s'arrête dans son affaissement, et que, sortant presque aussitôt de cette langueur, elle reprend un léger essor. Or que l'on veuille bien se reporter aux nombreux documens publiés sur la marche du travail libre dans les colonies occidentales de la Grande-Bretagne : on verra que, malgré l'énormité du fonds de roulement mis par le paiement *préalable* de l'indemnité aux mains des planteurs anglais, la période que nous appelons de *décadence* pesa sur ces colonies beaucoup plus longtemps que sur les nôtres. Il faut donc le dire à la louange de ces colons français si souvent et si durement attaqués dans les années qui précédèrent l'émancipation : par la douceur de leurs mœurs et leurs bons procédés, ils avaient su généralement créer entre eux et leurs esclaves des liens d'affectueuse domesticité que la raideur britannique permit rarement de se former. Les plan-

teurs qui avaient su le mieux mériter ces sentimens furent les premiers en mesure de réorganiser leur exploitation. Après s'être largement livrés à une manie de déplacement qui dégénérait souvent en vagabondage et tombait alors sous le coup de dispositions pénales judicieusement combinées, les noirs finirent par se sentir attirés vers les localités où ils avaient d'abord vécu. Ce mouvement de reconstitution se continue, il se fortifie de jour en jour, et il est en ce moment des domaines dont l'atelier est presque exclusivement composé de leurs anciens esclaves.

Une seconde observation qui appelle l'attention la plus sérieuse, c'est qu'au dire des hommes les plus compétens, cette réorganisation du travail africain libre a dit maintenant à peu près son dernier mot; elle a donné tout ce qu'on peut raisonnablement en attendre. Livrée aux seules forces de sa vitalité, elle ne pourra guère que décroître, et la production générale ne saurait y trouver que des ressources insuffisantes. Il y a antagonisme entre la culture parcellaire et la grande exploitation du sol : le noir veut vivre chez lui. Cette tendance peut être regrettable sous bien des rapports; mais malgré l'exemple donné par l'Angleterre, ou plutôt à cause de cet exemple, nous ne croyons pas qu'on ait le droit d'y faire systématiquement obstacle. N'est-il pas légitime que l'Africain, aujourd'hui journalier, songe, en accumulant son épargne, à devenir acquéreur d'un morceau de cette terre féconde dont la possession lui semble le véritable complément de la liberté? Cette aspiration n'est-elle pas celle du paysan de nos campagnes, et ne savons-nous pas à quelles dures privations il se soumet pour y satisfaire? L'instruction primaire elle-même, l'instruction donnée par l'état aux jeunes générations, tend à produire un effet analogue, en ce qu'une fois munis de quelques notions élémentaires, les adolescens désertent volontiers le rude labeur agricole pour les métiers de la ville. Demandera-t-on pour cela que le gouvernement ferme systématiquement ses écoles? On peut désirer que l'avénement du noir à la propriété ne se fasse qu'à de sérieuses conditions, qu'elle ne soit pas l'occupation éphémère des terres vagues de l'état ou des particuliers; on peut désirer qu'à l'exemple des tentatives faites dans la métropole, où le mal s'est également révélé, l'instruction primaire aux colonies devienne une éducation qui façonne les jeunes esprits à comprendre et à honorer le travail de la terre; mais on ne peut aller au-delà. La liberté est la liberté, et le régime qu'elle prescrit est incompatible avec l'*apprentissage* anglais, la plus déplorable de toutes les combinaisons mixtes qui aient jamais été tentées.

Le caractère de cette situation n'a pu échapper à l'examen de l'administration chargée de veiller aux intérêts de nos colonies. —

Qu'a-t-elle donc fait, et que lui reste-t-il à faire, non pas seulement pour maintenir et fortifier les résultats acquis en ce qu'ils présentent de sain et de fécond, mais encore pour les développer en corrigeant ce qu'ils offrent de défectueux et de transitoire ? C'est ce qu'il faut rechercher en traitant de la question de l'immigration.

II.

On évalue généralement à un tiers pour les Antilles la réduction qui s'est produite, quant à la grande culture, dans le travail africain émancipé. La proportion paraît être beaucoup plus forte pour la Réunion. Cette situation étant donnée, le problème consiste aujourd'hui à trouver au dehors et à rendre au sol colonial, tout en respectant la liberté, la somme de forces que la liberté lui a fait perdre.

La question de l'immigration des travailleurs dans les colonies européennes est une des plus intéressantes que les gouvernemens aient dû examiner depuis quelque temps. Elle est en effet une de celles qui réclament le plus directement l'intervention administrative, tant à cause des intérêts d'ordre public et d'humanité qui s'y trouvent engagés que par des difficultés d'exécution presque inabordables pour les seules forces de l'industrie privée. Aussitôt après l'abolition de l'esclavage dans ses colonies, l'Angleterre tourna ses vues de ce côté, et les nombreux documens administratifs qu'elle a publiés sur l'organisation du travail libre constatent l'attention qu'ont donnée à ce grand problème ses hommes politiques les plus considérables; mais pour des raisons qu'il serait trop long d'indiquer ici, la question n'était pas mûre pour elle, et Maurice excepté, le travail agricole n'a pu encore, dans les colonies anglaises, revenir à son niveau normal. En France, dès 1849, cette question vitale préoccupa le département de la marine, et nous croyons savoir que celui de la guerre, chargé de mener à bonne fin une des plus belles tentatives de colonisation, s'occupe en ce moment même de s'assurer le concours de l'immigration asiatique (1).

Il est aujourd'hui démontré par la pratique que trois sources principales d'immigration peuvent fournir au travail colonial les bras qui lui manquent : — l'Afrique orientale et occidentale, — la Chine, — l'Inde anglaise.

Il y a peu de chose à dire de l'immigration chinoise, parce que cette partie du sujet n'est encore qu'à l'état d'étude en France. Il suffit de constater que l'administration des colonies, qui veut se

(1) Voyez *l'Organisation d'un établissement colonial en Algérie suivant le système pratiqué dans les colonies*, par M. Malavois, ancien colon et armateur.

rendre compte de la valeur des diverses sources du recrutement, a donné en 1856 son concours à un armement ayant pour but d'introduire dans nos Antilles 1,200 Chinois engagés dans la province de Shanghaï, celle où les populations sont à la fois les plus laborieuses et les plus pacifiques. L'opération est pour le moment suspendue, soit à cause du nouvel état d'hostilité qui s'est produit entre la Chine et l'Europe, soit pour mécompte dans l'évaluation de la dépense présumée; mais elle sera certainement reprise en temps opportun ou à de nouvelles conditions. Cuba nous a d'ailleurs devancés dans cette voie. C'est en effet vers l'immense population du Céleste-Empire que se sont jusqu'ici tournés les efforts de cette reine des Antilles, trop intelligente et trop voisine de Saint-Domingue pour ne pas réfléchir sur la fragilité d'une royauté qui repose sur l'esclavage. Depuis assez longtemps, il s'est formé à Cuba, sous le patronage du gouvernement de la métropole, une importante association, la *junta de fomento,* dont le but est l'introduction des travailleurs libres, et les efforts de cette compagnie ont abouti déjà au recrutement d'un assez nombreux contingent de Chinois. Ce sont les navires français qui ont presque le monopole de ces transports, qui tendent à se multiplier. La cession d'un contrat d'engagement d'un travailleur chinois rendu à La Havane se paie jusqu'à 2,000 fr.

L'immigration africaine est celle qui aujourd'hui occupe le plus vivement les esprits. Tandis que la Réunion mêle à ses Indiens des Mozambiques qu'elle recrute à la côte orientale du vaste continent, tandis que le gouvernement lui-même passe marché avec une puissante maison d'armement pour l'introduction, dans une période de quatre ans, aux Antilles et à la Guyane, de 10,000 noirs recrutés à la côte occidentale, il y a dissidence marquée parmi les colons sur la valeur de cette immigration. D'un autre côté, on a vu tout à coup lord Brougham, sonnant l'alarme au nom du parti abolitioniste, annoncer dans le parlement qu'il présenterait une motion tendant « à ce que le gouvernement de la reine fût invité à intervenir pour obtenir du gouvernement de son allié l'empereur des Français qu'il voulût bien, dans l'intérêt de l'humanité, renoncer aux recrutemens de la côte d'Afrique, qui, ne pouvant s'effectuer qu'au moyen du rachat préalable, peuvent être moralement assimilés à des faits de traite... » Depuis lors, cette affaire n'a pas cessé de tenir une grande place dans les préoccupations du public anglais. A la fin de novembre 1857, une députation étant venue porter ses doléances à lord Clarendon, le noble lord a cru pouvoir accuser hautement la France de faire *la traite des noirs non mitigée et non déguisée.* Plus tard, le 11 décembre, dans une séance de la chambre des lords, répondant à des interpellations du comte de Schaftesbury et du comte

de Derby, le même ministre a persisté dans son étrange appréciation des actes de la France, et cet incident parlementaire a pris en quelque sorte le caractère d'une manifestation destinée à peser sur notre gouvernement. Il nous sera fort aisé de montrer que ni le droit ni les faits ne justifient le langage tenu dans le parlement anglais; mais, avant d'essayer cette facile démonstration, ne convient-il pas de rappeler que cette pensée de recourir au recrutement africain au moyen du rachat préalable, qui vaut aujourd'hui de si vifs reproches à la France, est une conception d'origine tout à fait britannique et, qui plus est, d'origine abolitioniste? On la voit en effet naître et se développer dans les nombreuses phases qu'a traversées la question de *l'immigration* depuis le bill de 1833. C'est d'abord toute une organisation combinée par M. Allen, officier de l'armée navale, abolitioniste fervent, l'un de ceux qui ont le plus payé de leur personne dans les tentatives faites pour la suppression de la traite. Il ne s'agit de rien moins que d'une convention internationale qui chargerait l'Angleterre d'approvisionner de travailleurs noirs tous les pays dont la culture réclame cette catégorie d'immigrans, à la condition qu'une abolition générale de l'esclavage suivrait de très près cet immense recrutement. Vient ensuite la propagande entreprise par l'un des partisans les plus considérables de l'abolition. Sir Mac-Gregor Laird, président de la société abolitioniste de Glasgow (1), envisageant la question au point de vue économique, finit par faire prévaloir dans un *meeting* l'idée que le travail servile doit succomber sous la concurrence du bon marché du travail libre, et que le seul moyen d'arriver à ce résultat, c'est de ne mettre aucune entrave aux recrutemens de la côte d'Afrique. Si le gouvernement ne se rallie pas aux propositions qui lui sont soumises à ce sujet, du moins ne croit-il pas devoir les rejeter d'une manière absolue. Lord Stanley, alors ministre des colonies (le même que nous voyons aujourd'hui, sous le nom de comte de Derby, presser le cabinet whig de ses excitations), « craint de provoquer les soupçons des puissances qui se sont associées à l'Angleterre pour la destruction de la traite;... il ne pense pas que *le moment soit venu* de remettre en question le plan que le gouvernement a cru devoir adopter pour les recrutemens : l'épreuve a duré trop peu de temps... » En 1846, le 27 juillet, la question est portée à la chambre des communes avec une grande hardiesse de vues par M. Hume. Il demande la suppression de la croisière des côtes d'Afrique, si coûteusement impuissante pour la répression de la traite, et propose l'organisation, à l'aide de cette économie, d'un vaste système

(1) Le même qui vient de monter à ses frais une nouvelle expédition du Niger.

de rachat, dont la concurrence ira chercher et écraser cet odieux trafic aux lieux mêmes où il s'exerce. Sir Robert Peel, appuyant de sa haute autorité le patriarche du radicalisme, s'écrie : « Donnez tous les encouragemens en votre pouvoir à l'immigration des travailleurs, et ne prenez aucun souci d'imputations que vous savez ne pouvoir être fondées. » Lord Grey, qui tient en 1847 le portefeuille des colonies, s'étant prononcé d'une manière explicite contre de pareilles combinaisons, l'opinion publique lui reproche de paraître engager l'avenir par des doctrines trop absolues. Enfin, dans ces derniers temps, les organes les plus éclairés de la presse anglaise désapprouvent hautement les manifestations dirigées contre la tentative de recrutement que nous poursuivons à la côte d'Afrique. On le voit donc, la France pourrait bien, à la rigueur, se croire autorisée à répondre à l'Angleterre, sans même s'arrêter au fond de la question : « Le système que je mets aujourd'hui en pratique, je l'ai emprunté à vos abolitionistes les plus respectables, à vos hommes d'état les plus éminens. La seule dissidence réelle qu'il y ait entre nous, c'est que les quinze ans écoulés depuis le ministère de lord Stanley me paraissent une *épreuve suffisante,* surtout lorsque s'est accompli dans cette période un fait comme celui de l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises. » Une telle réponse écarterait, ce semble, toute discussion; mais il est, nous l'avons dit, des raisons de droit et de fait qui ont une bien autre portée dans le débat.

On ignore généralement que les traités du droit de visite ont cessé d'exister. Les fameuses conventions qui ont provoqué dans le monde politique des scissions si bruyantes ont pris fin sans la moindre oraison funèbre. Celles du 30 novembre 1831 et du 22 mars 1833 ne renfermaient aucune clause restrictive quant à la durée; mais celle du 29 mai 1845, qui fut signée à la suite de vives discussions parlementaires, et qui abrogeait implicitement les précédentes, ne devait demeurer en vigueur que dix ans. Aux termes de l'article 10, qui fixe cette limite, les négociations pour la prorogation devaient être reprises dès le cours de la cinquième année, c'est-à-dire en 1850. Nous ne pouvons dire si ces négociations ont eu lieu en leur temps; mais ce dont nous sommes certain, c'est que le gouvernement actuel a laissé sciemment arriver l'échéance finale du 25 mai 1855 sans vouloir que la question fût reprise. Aujourd'hui donc tout ce régime exceptionnel a pris fin, et il n'existe d'autre droit international sur la matière que celui résultant des grandes conventions politiques de 1814 et 1815, qui proclament en termes généraux l'abolition de la traite, mais laissent chaque peuple pleinement arbitre des moyens à employer pour y arriver. La législation qui a été chez nous la con-

séquence de ces faits diplomatiques se trouve tout entière d'abord dans l'ordonnance du 8 janvier 1817, puis dans les lois du 15 avril 1818, 25 avril 1827 et 4 mars 1831. Inutile de dire que rien dans cette législation n'implique pour une puissance étrangère le pouvoir de s'immiscer dans nos actes. Tel est l'état de la question au point de vue du droit.

En fait, est-il vrai, comme le donneraient volontiers à penser les paroles de lord Clarendon, que la France ait systématiquement organisé un vaste plan de rachat à la côte d'Afrique? S'est-elle prise d'un subit enthousiasme pour les conceptions des abolitionistes anglais? En un mot, croit-elle que hors l'immigration africaine il n'y a point de salut pour ses colonies? — Nullement. Nous avons dit qu'il y avait dissidence aux colonies sur la valeur et l'opportunité de l'appel fait au recrutement africain. Cette dissidence repose sur cette considération, qu'il peut y avoir inconvénient à fortifier la population noire déjà si nombreuse relativement aux autres élémens de la population coloniale dans les possessions françaises. Une telle observation mérite à coup sûr qu'on en tienne compte, et c'est ce qu'a fait le gouvernement. De là est venue la pensée de ne procéder au recrutement des noirs que dans des limites fixées par la prudence. Enfin, il ne paraît pas douteux que l'administration supérieure des colonies n'ait toujours partagé l'opinion des planteurs quant à la préférence que mérite l'immigration de l'Inde sur celle de l'Afrique. Comment donc la France s'est-elle décidée à recourir à cette dernière au risque de mécontenter son alliée? — Nous touchons ici au nœud même et au côté le moins connu de la question. Ce qui se passe aujourd'hui à la côte d'Afrique pourrait à la rigueur prendre le caractère de représailles pacifiquement exercées par la France. Il paraît qu'étonné et justement froissé des obstacles que l'administration anglaise de l'Inde mettait à l'immigration des travailleurs indiens pour nos colonies, le gouvernement français aurait, dès 1852, fait au gouvernement de la Grande-Bretagne cette importante déclaration, « qu'aucun texte des conventions répressives de la traite ne s'opposait à ce que des engagés fussent pris à la côte d'Afrique, dussent-ils même être rachetés pour être conduits sur le sol libre et civilisé des colonies françaises; que si la France s'était dans ces dernières années abstenue de recourir à ce moyen de recrutement, c'est qu'elle savait qu'il répugnait à une portion respectable de l'opinion publique en Angleterre, mais que, devant assurer le succès de l'œuvre du travail libre dans ses colonies, elle se verrait obligée de renoncer à cette déférence amicale, si son alliée continuait à lui faire obstacle en entravant *la libre sortie des Indiens.* » Il est donc hors de doute que si la France a eu recours à cette *extrémité* de l'immi-

gration d'Afrique, c'est à elle-même et à elle seule que l'Angleterre doit s'en prendre. Le fond de tout ceci n'est en réalité qu'une question de réciprocité, et nous sommes convaincu qu'il dépend absolument du gouvernement anglais de mettre fin aux opérations que le nôtre a récemment autorisées, tout en sortant par la bonne porte d'une difficulté diplomatique réelle. Il y a en définitive connexité véritable entre les deux élémens de la question, et cette connexité nous conduit à dire ce qu'est l'immigration indienne, à rechercher si réellement on peut l'interdire à la France.

On appelle *coolie* dans l'Inde tout homme de labeur, agricole ou domestique. Le *coolie* ne se distingue point par des formes herculéennes. A le voir à la tâche, on n'est pas émerveillé d'abord de la besogne accomplie; mais son travail est régulier, persistant, fait avec soin et conscience. Il est comme l'expression de sa nature physique, qui est frêle, mais élégante et nerveuse. L'Indien a un certain sentiment de sa dignité, qu'il exprime naïvement en comparant à la chevelure laineuse, au nez épaté du noir ses cheveux soyeux et son nez aquilin. L'Inde est immense, et ses races multiples. Il ne faut pas juger le paisible Malabar, allant chercher au dehors les moyens de ne pas mourir de faim, sur le portrait que la correspondance des officiers anglais trace des redoutables insurgés qu'ils ont initiés au métier des armes. Intelligent, docile, confiant, extrêmement sensible aux bons procédés, l'injustice seule le révolte et l'aliène. Le *coolie* s'assied dans la société coloniale avec l'impassibilité du brahme. Il conserve ses habitudes, ses mœurs, sa religion; il ne se mêle en rien au mouvement et aux passions des populations qui l'entourent. Étranger il se sent, étranger il reste. Le paria qui a fui son pays devant l'opprobre se montre reconnaissant de l'asile qui lui a été ouvert, et le témoigne d'une façon significative par sa docilité et son bon esprit. Tout cela dit assez que l'Indien n'est point un sauvage, un être assimilable aux noirs de traite, comme on l'a parfois trop légèrement affirmé. Faut-il du moins ne voir en lui qu'un enfant n'ayant pas suffisante conscience de son acte, lorsqu'il se décide à s'embarquer pour chercher du travail aux colonies françaises? — Non, assurément; mais comme l'Indien se trouve dans un réel état d'infériorité intellectuelle vis-à-vis de ceux qui le sollicitent à l'expatriation, l'autorité publique intervient pour suppléer à ce qui lui manque de ce côté et rétablir en quelque sorte l'équilibre. On ne saurait imaginer toutes les formalités tutélaires qui entourent le *coolie* tant à son départ de l'Inde que lors de son arrivée aux colonies. Conduit par le *mestri* ou recruteur à un agent administratif préposé *ad hoc*, il reçoit communication du contrat auquel il va se soumettre. Ce contrat, qui porte un

engagement de travail de cinq ans, après avoir déterminé les conditions de la rémunération, pose en termes précis et formels la condition du rapatriement stipulée en faveur de l'immigrant indien. Son état de santé constaté par une visite du médecin, il est mis en possession d'une certaine somme à titre d'avance sur sa rémunération, et conduit dans un lieu de dépôt en attendant le départ du navire. Il y est nourri, et soigné en cas de maladie. Au moment de l'embarquement, une seconde lecture lui est faite du contrat par l'agent administratif, qui doit s'assurer qu'il en a bien compréhension et l'avertir qu'il peut encore s'en dégager en restituant l'avance reçue. L'embarquement a enfin lieu après une nouvelle visite du médecin et l'inspection d'une commission administrative, qui vérifie si le navire présente les conditions réglementaires de navigabilité, d'aménagement et d'approvisionnement.

Lors de l'arrivée à destination, un fonctionnaire colonial, appelé *commissaire à l'immigration,* préside au débarquement, au campement provisoire dans un lieu salubre et à la répartition des travailleurs entre les planteurs qui ont dû par avance faire inscrire leurs demandes, afin que l'administration fût mise à même d'apprécier leurs ressources au point de vue de l'accomplissement de leurs obligations. Le commissaire à l'immigration fait de temps à autre des tournées d'inspection dans les campagnes pour constater que ces obligations sont fidèlement remplies, que les engagés sont humainement traités. Dans certains cas, ceux-ci peuvent être déliés de leur contrat et mis à même de choisir un autre *engagiste.* A l'expiration de l'engagement, qui est, on l'a vu, de cinq ans, si l'Indien ne croit pas devoir accepter le renouvellement avec prime qui lui est offert dans le cas où l'on a été satisfait de son travail, il est replacé, comme à son arrivée, sous la tutelle directe de l'état, et son rapatriement devient affaire administrative. Il y est pourvu au moyen d'une caisse spéciale alimentée de ressources particulières, qui existe depuis ces dernières années dans la trésorerie coloniale sous le nom de *caisse d'immigration.*

Toutes ces dispositions, dont nous n'avons indiqué que les principales, sont exécutées avec ce soin, cette conscience, ce respect du droit et de l'humanité qui se manifestent dans tous les actes de l'administration française. Des décrets, des règlemens, des instructions élaborés par les hommes les plus compétens de la métropole et des colonies ont tout prévu, tout simplifié (1). C'est l'honneur de la France qu'arrivant à règlementer cette délicate matière après l'intelligente et philanthrope Angleterre, elle ait fait une œuvre modèle pour toutes

(1) Voyez notamment les décrets du 13 février et du 27 mars 1852.

les nations qui s'en sont depuis occupées, et pour les Anglais eux-mêmes, à en juger par le rapport que reçut en mai 1856 le gouverneur de la Trinitad (1), le contre-amiral Charles Elliot, d'un habitant de cette colonie de retour d'une exploration à la Martinique. Entre autres résultats comparatifs fort importans, ce document constate que notre opération maritime est si bien conduite, que sur quatre navires portant 1,564 individus, la mortalité a été seulement de 1 pour 100 pour les trois premiers, et nulle pour le quatrième.

C'est dans ces conditions que s'est effectuée l'immigration indienne qui a jusqu'ici pris la route de nos colonies. Au mois de mars 1857, quoique n'ayant opéré qu'avec les ressources personnelles de ses habitans, l'île de la Réunion comptait dans ses champs et sa domesticité une population de plus de 35,000 travailleurs *coolies*. Éclairée par l'exemple de Maurice, qui avait usé et abusé de cette ressource, opérant sous la surveillance immédiate du gouvernement, notre colonie a su éviter les excès d'un recrutement anarchique. Sans doute il a bien pu, à l'origine surtout, se glisser quelques abus dans le déplacement de cette masse vivante effectué en un court espace de temps. Malgré l'intelligence dont ils ont donné tant de preuves, les colons de la Réunion n'ont pas encore entièrement compris, le croirait-on? que l'avénement du travail libre devait faire disparaître toutes les traditions de l'esclavage, même celles de la langue parlée. L'étranger qui arrive dans cette belle colonie est péniblement étonné d'entendre *raisonner* de la vente et de l'achat des *coolies,* du haut prix qu'ils valent. Ce n'est là, hâtons-nous de le dire, qu'une aberration de langage aussi regrettable qu'irréfléchie. Le colon qui emploie un immigrant n'achète point un homme, il achète l'engagement de cinq ans que cet immigrant a contracté, avant de s'embarquer, avec l'entrepreneur d'immigration. Le régime actuel des 35,000 natifs de l'Inde qui ont prêté leurs bras à l'île de la Réunion n'est donc autre chose que celui du contrat de louage d'ouvrage tel qu'il résulte de notre droit civil, qui impose ici la limitation de durée comme caractère essentiel. Aucune illusion ne saurait exister à l'endroit de cette doctrine, si l'on songe que les tribunaux coloniaux, composés comme ceux de la métropole, sont animés du même esprit (2). S'il s'était produit quelque doute, il se fût matériellement dissipé lorsqu'à l'expiration de la première période quinquennale écoulée depuis le commencement de l'immigration, on vit ceux des immigrans qu'elle libérait, et qui se refusèrent à renouveler leur

(1) Voyez ce curieux document dans la *Revue coloniale* de décembre 1856.

(2) En consultant le tome II des *Procès-Verbaux de la Commission coloniale de* 1849, on reconnaît l'esprit qui a présidé à l'élaboration des règlemens sur l'immigration. La sous-commission qui en prépara la discussion était composée de MM. de Laussat, Hu-

contrat, déterrer leur pécule et s'embarquer pour regagner leur pays (1).

Tel est l'état des choses à la Réunion. Aux Antilles, si au point de vue du droit la situation est identique, les résultats acquis sont très différens. C'est seulement en 1852 que le gouvernement se décida à tenter l'entreprise, reconnaissant, après l'élaboration approfondie que nous venons de rappeler, que l'immigration des mers de l'Inde à celles d'Amérique ne pouvait être laissée à la seule initiative de l'industrie privée. Secondant et développant les vues d'un gouverneur intelligent, qui lui-même reprenait en sous-œuvre une conception évidemment trop modeste, l'administration supérieure passa contrat, en 1853, avec une société puissante, qui devait faire de l'immigration indienne aux Antilles l'une de ses principales branches d'opération (2). La compagnie concessionnaire devait introduire aux Antilles 15,000 *coolies* dans une période de quatre ans. Cette période est écoulée, et il n'y en a guère aujourd'hui plus de 6,000 rendus aux Antilles. Cependant le chiffre accordé n'avait rien d'exorbitant, pas plus que la durée imposée au concessionnaire. Pourquoi et comment cette entreprise si sagement combinée s'est-elle trouvée paralysée dans son développement? Parce que l'Angleterre y a mis obstacle, du moins autant qu'il a dépendu d'elle, c'est-à-dire diplomatiquement (3).

bert Delisle, Barbaroux et H. Galos, ces deux derniers rapporteurs. L'article 36 du décret sorti de cette élaboration prévoit le cas où ces ouvriers ruraux auront à « ester en justice à fin d'exercice de leurs droits envers leurs engagistes et de recouvrement de leurs salaires ou de leurs parts dans les produits... »

(1) Extrêmement économes, ne travaillant qu'afin de se créer un pécule, et ne perdant pas de vue le rapatriement, les coolies enterrent leur salaire pour le retrouver intact à l'expiration de leur contrat. Cette coutume est si générale qu'on la considère comme l'une des causes du resserrement de la circulation locale. Elle fait comprendre de quelle utilité serait l'établissement des caisses d'épargne promis depuis longtemps aux colonies. Toutefois, l'immigration pour la Réunion se faisant, comme nous l'avons dit, sans subvention du gouvernement, le réengagement devient affaire particulière entre le colon et le travailleur. Il en résulte, au grand avantage de tous, que le nombre des rapatriemens est relativement très restreint.

(2) La *Compagnie générale maritime,* qui dans ses premiers rapports aux actionnaires, nous semble oublier un peu trop la place que tint cet élément dans sa formation. Le mérite de l'initiative est dû au capitaine au long cours Auguste Blanc, homme aussi modeste qu'intelligent, dont la persévérance finit par vaincre toutes les hésitations, et qui, par décret du 27 mars 1852, devint concessionnaire de l'introduction de 4,000 *coolies* aux colonies d'Amérique. C'est ce traité qui, remanié par M. l'amiral de Gueydon, lorsque le capitaine Blanc parut à la Martinique avec un premier et magnifique contingent, est devenu le contrat actuel de la compagnie.

(3) Nous tenons d'excellente source que l'efficacité de cet obstacle diminue en présence de l'agitation dont l'Inde est aujourd'hui le théâtre. La crainte de la famine rendue imminente par la destruction des plantations, celle des représailles qui peuvent

Quelques mots d'explication et d'examen sont ici nécessaires. Le recrutement des Indiens pour les colonies françaises ne se fait point dans les ports anglais de l'Inde, il se fait dans les comptoirs français, notamment dans ceux de Pondichéry et de Karikal; mais comme la population de nos territoires est très restreinte, il est constant qu'ils ne font guère que servir de lieux de passage aux habitans du territoire britannique qui viennent y demander des moyens de transport à nos navires. Ce qui est également avéré pour tous les hommes pratiques, et connaissant le pays, que nous avons consultés, c'est qu'il n'est pas possible à l'administration anglaise d'empêcher ce passage d'un territoire sur l'autre. Il existe dans la partie française de l'Inde, pour ce genre d'affaires, toute une organisation dont le siége est à Pondichéry, fonctionnant sous l'œil de l'autorité coloniale, ayant ses moyens d'action, ses agens et sous-agens indigènes. Les premiers, sédentaires, sont sujets français; les autres, qui vont au besoin chercher les recrues au-delà de la frontière, sont sujets anglais. Les entraves mises à leur propagande peuvent bien rendre leurs services plus onéreux, et par conséquent faire inscrire une plus forte dépense au bilan de l'opération, mais elles ne pourront jamais l'empêcher radicalement de s'accomplir, par suite de la configuration des lieux. Il n'en existe pas moins une foule d'actes émanés de l'autorité de la compagnie des Indes qui, s'ils pouvaient être exécutés, aboutiraient à interdire complétement l'immigration; mais il est facile de constater, en remontant à la date de ces prescriptions, qu'elles ont été faites en vue de refréner les abus du recrutement tel qu'il s'était opéré pour Maurice. La question à résoudre s'agitait ici entre l'administration anglaise et les sujets anglais; elle ne regardait nullement la France. Ainsi l'acte de la compagnie véritablement prohibitif de l'immigration remonte à l'année 1839, c'est-à-dire à une époque où, l'esclavage existant encore dans ses colonies, la France ne pouvait naturellement songer à cette opération. C'est pourtant sur l'existence de ces dispositions, qui, bien observées, eussent rendu l'immigration impossible même pour les possessions britanniques, que l'on se fonde aujourd'hui pour poser diplomatiquement une sorte d'*ultimatum* au gouvernement français. D'après un avis émané du *foreign-office*, les recrutemens ne seraient plus tolérés (et encore moyennant de certaines modifications) que pour l'île de la Réunion, et ils seraient interdits même pour cette destination, si l'on ne déclarait y renoncer pour les Antilles. L'administration des

être exercées contre lui, tout tend aujourd'hui à pousser l'Indien hors de son pays, et il n'est guère douteux qu'avec un peu de hardiesse commerciale on ne trouvât à employer aux transports un plus grand nombre de navires que ceux actuellement occupés.

colonies aurait donc à sacrifier l'intérêt de nos possessions d'Amérique, qui ont le plus besoin d'assistance, pour ne pas sacrifier celui de la Réunion, qui en a le moins besoin : grave alternative qui ne saurait certainement être acceptée sans discussion. Il n'y a pas là seulement en effet une affaire de gouvernement à gouvernement, il y a encore une question de droit public.

Les habitans de la péninsule hindoustanique sont-ils libres ou ne sont-ils pas libres? La vérité est qu'une sorte d'esclavage mitigé a naguère existé dans l'Inde anglaise comme dans toutes les autres parties du continent asiatique. La prise de possession de la compagnie laissa subsister cette institution, comme elle laissa subsister les autres faits sociaux qu'elle trouva séculairement établis parmi les indigènes. On n'y prit pas garde, on l'ignora presque. Cependant le grand parti qui s'était donné la noble mission de faire disparaître le servage de tous les pays placés sous le pavillon britannique finit par songer que les hommes de race africaine n'avaient pas seuls droit à sa sympathie, et par s'enquérir de l'état des choses dans les domaines de la compagnie. Comme il n'y avait guère que les natifs qui fussent intéressés dans cette nature de propriété, la question devenait fort simple : on n'avait pas à se préoccuper de l'indemnité de dépossession, comme lorsqu'il s'était agi des colons de race européenne sujets anglais. Donc un simple acte local, rendu le 7 avril 1843 et confirmé en juillet suivant par la cour des directeurs, proclama l'abolition complète de toute espèce de servage dans l'Inde. Cet acte est des plus précis, des plus explicites; mais d'Anglais à Indien il changea peu de chose à la situation. Il s'est créé dans la péninsule un état social qui n'est ni l'esclavage, ni même le servage, mais qui n'est pas non plus la liberté : c'est la domination politique descendant aux personnes et se les appropriant pour ainsi dire. D'après le droit international cependant, la condition de l'Indien est exclusivement régie par l'acte définitif du 7 avril 1843. Il n'est pas à penser que ce principe ait jamais été réellement méconnu dans les communications diplomatiques qui ont eu pour but d'entraver nos tentatives d'immigration. Lorsque la compagnie des Indes fait parler le *foreign-office* en son nom dans cette affaire, elle ne va pas jusqu'à lui demander de nier le droit qu'ont les Indiens de se transporter d'un lieu à un autre, d'immigrer en un mot. Seulement elle les présente comme des incapables, comme de grands enfans qui ne savent apprécier ni les obligations qu'ils contractent, ni les épreuves de l'expatriation. C'est comme ayant charge de leur bien-être devant Dieu et devant les hommes qu'elle les laisse libres de se rendre jusqu'à l'île de la Réunion, mais se refuse à ce qu'ils s'exposent aux rigueurs de la traversée qui les conduirait aux An-

tilles. C'est en un mot comme tutrice de ces éternels mineurs qu'elle parvient à faire naître une question diplomatique de leur embarquement sur notre territoire (1). Or les renseignemens qui viennent d'être donnés sur le régime de l'immigration française prouvent assez que la compagnie est mal informée sur ce qui se passe dans nos colonies, et ce qu'on sait aujourd'hui de la nature de sa domination dans l'Inde nous donne la mesure des égards que mérite sa sollicitude pour les natifs. Il n'est guère permis de douter que ses manifestations ne soient dictées à la fois par le sentiment de l'intérêt matériel et par le reste inavoué d'un vieil antagonisme. Il a été expliqué déjà que le passage des *coolies* du territoire britannique sur celui de nos comptoirs ne pouvait dans la pratique être empêché, que dès lors, si la France renonçait à leur immigration, ce ne pourrait être qu'administrativement, en ce sens que par condescendance diplomatique le gouvernement retirerait sa coopération et son contrôle aux opérations du recrutement. Si notre exposé est fidèle, la question nous semble devoir désormais se poser en des termes qui rendent presque une réponse superflue : la compagnie des Indes, si réduite dans l'opinion publique en Angleterre, ne doit-elle conserver d'autorité qu'en ce qui peut nuire aux intérêts de la France?

A l'époque où existait l'esclavage dans les colonies françaises, une propagande ouvertement organisée dans les îles anglaises voisines de ces possessions provoquait nos noirs à venir chercher la liberté en touchant un sol émancipé. En vain le gouvernement français fit alors appel aux sentimens de bon voisinage de son allié, cet allié demeura sourd à ses représentations, et nous ajouterons qu'il était dans son droit. Or il s'agissait alors d'esclaves, c'est-à-dire d'une propriété reconnue ouvertement par l'Angleterre, qui venait de dépenser 500 millions de francs pour la racheter; aujourd'hui il s'agit d'hommes libres, d'hommes sur les services desquels ne pèse aucun droit régulièrement acquis. Moralement et diplomatiquement, toute la question nous paraît pouvoir se renfermer dans ce rapprochement.

III.

Il reste maintenant à rechercher sur quelle base s'est opérée la réorganisation du travail agricole aux colonies. Cette base est bien simple : c'est en général le salaire journalier tel qu'il existe dans

(1) Cela est tellement vrai que jamais les observations du gouvernement anglais n'ont porté sur le recrutement des Indiens émigrant de territoires relevant directement de la couronne.

les pays d'Europe; mais à cet élément principal viennent se joindre d'assez nombreux accessoires, sorte de menu bagage légué par le régime servile, que le noir avait intérêt à conserver, et qu'il était à la fois humain et politique de lui laisser. Ainsi, indépendamment du salaire fixe par heure de travail, le noir a droit à l'habitation et à la jouissance d'une certaine parcelle de terre qu'il cultive, et dont il vend les produits à son gré. Le taux du salaire fixe a plusieurs fois varié dans les diverses colonies depuis l'abolition de l'esclavage : celui du simple cultivateur est aujourd'hui de 1 franc à la Martinique; mais en tenant compte des journées de contre-maîtres et ouvriers d'état, qui sont de 2 fr. 50 cent. et 3 fr., on arrive à une moyenne minimum d'environ 1 fr. 25 cent. de salaire métallique pour le noir; on assure cependant qu'à la Guadeloupe, où la reprise des affaires est moins marquée, le salaire métallique n'atteint pas 1 fr. Le paiement se fait régulièrement à la fin de chaque semaine. Sur diverses propriétés existe encore un certain mode d'arrangement qui s'était fort répandu dans les premiers temps de l'émancipation sous le nom de *colonage partiaire* ou *par tiers*, comme on disait plus communément. Le propriétaire fournit la terre; le noir la cultive, livre les cannes à la balance, et le produit brut se partage par *tiers*, — un tiers pour le travailleur, les deux autres pour le domaine. Malgré son apparence léonine, cette sorte de tenure est ruineuse pour le planteur, et le maintien en eût été désastreux pour l'avenir des colonies. Le propriétaire du sol, qui en le concédant n'avait eu en vue que la culture de la canne, ne tarda pas à se convaincre que le noir la négligeait complétement pour se livrer à l'élève du bétail et à une foule de cultures secondaires dont sa sucrerie n'avait que faire, et qui d'ailleurs restaient en dehors de ce fallacieux métayage. La canne, abandonnée à elle-même et sans autre renouvellement que celui de ses repousses, ne livrait à la coupe qu'un roseau sec et rabougri. On marchait à une dégénérescence évidente, et plus d'une ruine aujourd'hui irrémédiable est sortie de ce mode d'exploitation là où le propriétaire n'a pas eu l'énergie morale ou les ressources nécessaires pour y mettre fin.

On s'est bien gardé de rien tenter de semblable quant à la rémunération des *coolies*. On s'est efforcé de la rendre suffisante, mais en laissant à l'immigrant son caractère étranger, en évitant de le rattacher au sol pour son propre compte. Ainsi il est nourri, logé, vêtu, il reçoit les soins médicaux et a droit à un salaire fixe. Ce salaire, qui est uniforme, ne s'élève, en valeur métallique, qu'à 12 fr. 50 c. par mois, soit 50 cent. par jour ouvrable; mais on calcule qu'avec les frais de nourriture et d'entretien qui viennent d'être énumérés et la part des frais d'introduction incombant au planteur, ce travail-

leur impose au domaine une dépense moyenne supérieure à celle que nécessite le noir, soit 1 fr. 50 cent. par jour (1).

Les noirs et les Asiatiques travaillent séparément, mais par *ateliers*, comme on dit aux Antilles, par *bandes*, comme on dit à la Réunion. Vainement on a voulu d'abord renoncer à ce mode, qui rappelle un errement de l'esclavage : il a fallu y revenir, parce que le travail collectif est le seul qui convienne à la grande culture coloniale. La durée de la période ouvrable est, comme en France, de douze heures, avec suspension de trois heures pour les repas. Aux Antilles, les domaines de premier ordre ne comptent pas plus de 80 ou 100 travailleurs à leur atelier agricole. A la Réunion, où existent des exploitations beaucoup plus considérables, on trouve fréquemment en ligne des bandes de 250 à 300 individus, souvent tous Indiens. Si l'on joint à cet élément les autres sources de dépenses de l'exploitation (engrais, combustible, entretien et réparations d'usine, bestiaux, etc.), on se fera aisément une idée de l'importance du fonds de roulement d'une sucrerie coloniale (2). Nous n'avons pas besoin de dire à quel point il serait difficile de bien déterminer la proportion entre le revenu brut et le revenu net : cette question rentre en effet dans celle du *prix de revient* de la denrée, l'une des plus complexes et par conséquent des plus controversées qui existent; mais pour en donner une idée au moins superficielle, il y a lieu de constater que, dans l'opinion d'hommes très pratiques, on peut, — le sucre étant à un prix raisonnable, — admettre que les frais d'exploitation s'élèvent aux deux tiers du revenu brut pour la moyenne des sucreries aux Antilles. Il résulterait d'un do-

(1) Aux termes du contrat passé avec la *Compagnie générale maritime*, les frais d'introduction d'un Indien rendu aux Antilles ressortent à 415 fr., dont 50 remis à l'immigrant à titre d'avance au moment du départ, et 30 fr. de droit d'enregistrement qui sont à la charge de l'engagiste. Sur les 335 fr. représentant réellement le prix du transport, 80 fr. sont encore à la charge du planteur, et 250 fr. sont payés par la *caisse d'immigration*. A la Réunion, où, comme nous l'avons dit, l'immigration se fait sans l'intervention financière du gouvernement, les cessions de contrat, qui se traitaient au début sur le pied de 300 fr., ont atteint cette année les chiffres de 800 et 1,000 fr. Ainsi, la puissance du travail libre se multipliant par elle-même, le planteur de cette colonie s'est trouvé assez riche pour payer un louage de cinq ans d'une somme bien supérieure à celle qu'il avait reçue du trésor en dédommagement de la propriété d'un esclave. On peut tirer de ce fait un salutaire enseignement : c'est que la dépense de l'immigration aux Antilles pourrait être considérablement réduite pour l'état, s'il pressait le recrutement des contingens au lieu de répartir l'opération sur un certain nombre d'années. Il est permis en effet de croire qu'une fois en possession de 15 ou 20,000 travailleurs du dehors, chacune de nos deux îles se trouverait en mesure de continuer l'opération au moyen des ressources personnelles des planteurs.

(2) En 1854, parmi les causes de la pénurie monétaire dont souffrait la Martinique depuis les dernières années, la presse locale comptait la nécessité de pourvoir à un salaire métallique pouvant s'élever à 4,000,000 fr.

cument publié il y a plus d'un an (1) que pour la Réunion la proportion serait renversée, et que le revenu net ressortirait aux deux tiers.

Dans le cours de ces dernières années, l'agriculture et la fabrication, mais surtout l'agriculture, ont fait de grands progrès aux colonies : dès qu'il a fallu compter avec les bras, on a songé à les économiser. Le mode séculaire de plantation qui faisait d'un champ de canne une sorte de forêt inaccessible à tout autre instrument que l'homme lui-même s'est considérablement modifié, et chaque jour voit s'étendre l'emploi du matériel aratoire perfectionné d'Europe. Enfin, depuis quelques années, la possession du sol colonial est tout à fait rentrée dans le droit commun de la métropole. La propriété a cessé d'être soumise à diverses prescriptions temporaires que renfermait l'un des décrets du 27 avril 1848, qui déclarait exécutoires aux colonies les titres XVIII et XIX du code de procédure sur la saisie immobilière. Aujourd'hui donc, dans ces contrées comme en France, l'immeuble se trouve rendu à son caractère essentiel de gage hypothécaire.

Tels sont les élémens en quelque sorte organiques de la propriété foncière dans nos possessions d'outre-mer depuis l'abolition de l'esclavage. Maintenant quelle assiette, quelle valeur constituent-ils à cette propriété? — Une idée qui est encore un legs plus ou moins déguisé des temps de l'esclavage, c'est la dissemblance radicale qui existerait entre la société coloniale et celle de la métropole. Jusqu'à ces derniers temps, il eût été assez difficile de discuter cette opinion, car on la rencontrait en quelque sorte dans l'air plutôt que dans des documens précis; mais nous l'avons enfin trouvée formulée dans un travail du comité consultatif des colonies libéralement offert aux appréciations de la publicité par le ministère de la marine.

La question de la dissemblance entre la propriété coloniale et la propriété métropolitaine a été soulevée entre le comité consultatif des colonies et M. le comte de Germiny, alors gouverneur du crédit foncier de France, à l'occasion de vœux pour l'établissement du crédit foncier dans nos îles (2). Laissant de côté ce qui touche au crédit foncier colonial, il nous suffira de citer ce considérant de l'avis du comité consultatif où se trouve si nettement produite la pensée que nous recherchons, « que des différences notables et *fon-*

(1) Voyez la *Revue coloniale* de septembre 1856.

(2) Le comité consultatif des colonies, constitué par le sénatus-consulte organique du 7 avril 1854 et par le décret impérial du 26 juillet de la même année, est composé d'hommes considérables de la métropole et des colonies. Il est en ce moment présidé par M. le sénateur Dariste, colon de la Martinique. — On trouvera dans la *Revue coloniale* de février 1857 l'avis du comité sur l'application du crédit foncier aux colonies, et la lettre fort remarquable du gouverneur du crédit foncier au ministre de la marine.

damentales se présentent au premier coup d'œil entre les conditions de la propriété foncière en France et celles de la propriété foncière aux colonies, qu'en France le sol est recherché par les capitaux comme objet d'une longue possession, et qu'il leur offre en général, avec un intérêt très modéré, une assiette définitive; qu'aux colonies, au contraire, le sol a un caractère en quelque sorte *manufacturier*, et que presque toujours il est acquis comme un moyen non-seulement de retirer de ses capitaux un revenu élevé, mais encore de réaliser des bénéfices et de constituer des capitaux nouveaux... » Tout en reconnaissant la haute compétence du comité consultatif des colonies en ces matières, nous dirons que ce contraste nous semble surtout reposer sur une apparence ingénieusement présentée. La dissemblance a bien réellement existé, comme tant d'autres, par le fait de l'esclavage, mais aussi, comme tant d'autres, elle a cessé par le fait de la suppression de l'esclavage. Aujourd'hui la question nous semble se renfermer dans ce dicton de grand sens devenu bourgeois par sa simplicité : « Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. » — Oui, tant vaut l'homme, tant vaut la terre! C'est la loi de toute société où le travail est libre, et c'est, Dieu merci, désormais la loi de la société coloniale, comme c'est aussi celle de la métropole; mais ce mot de la sagesse populaire ne doit pas seulement s'entendre de la pensée qui conçoit, il doit encore s'entendre des bras qui exécutent. Que vaudrait le meilleur de nos ingénieurs agricoles s'il n'avait des conducteurs et des journaliers?

On voit tout de suite combien cette partie de notre étude se lie étroitement à celle qui précède : rétablissez par l'immigration l'équilibre entre l'offre et la demande des bras aux colonies, et la propriété foncière se trouvera reposer sur les mêmes bases que dans la métropole. Nous avons assez longtemps habité ces contrées et assez étudié ces matières pour oser déclarer résolûment que nous n'admettons pas la valeur de cette distinction entre la détention *manufacturière* (et par suite passagère) du sol colonial et la *longue possession* du sol métropolitain. Elle est d'abord en contradiction manifeste avec les effets de l'ancien droit hypothécaire colonial, maintenu intégralement, comme nous l'avons rappelé, jusqu'en 1848 et même au-delà. On peut dire en effet que le résultat indirect, mais manifeste, de cette législation était la sucrerie érigée en majorat au profit du planteur et l'insaisissabilité organisée au détriment de son créancier. Et que de labeur, que de persistance, de sacrifices subis, de tactique déployée, pour sauvegarder cette sorte de noblesse agricole! C'est ce dont on ne peut guère se rendre compte lorsqu'on n'a pas été à même de connaître quelle rude existence se cachait sous l'hos-

pitalité, toujours un peu fastueuse, du créole. Eh bien! aujourd'hui encore, malgré la grande liquidation, la grande rénovation de ces dernières années, il y a comparativement plus de colons que de métropolitains en possession de domaines héréditaires. De nos jours, alors que semble passé le temps des grandes fortunes réalisées aux colonies, l'accession à la propriété du sol y devient de plus en plus le but auquel tendent les capitaux acquis, rendus désormais trop modestes pour songer à l'expatriation. Qu'importe après cela que les capitaux ainsi engagés cherchent à engendrer des capitaux nouveaux au lieu de se contenter de produire un intérêt très modéré? On peut contester que cette tendance des capitaux soit générale; mais, la prenant pour telle, nous dirons que, si au point de vue spécial du fonctionnement du crédit foncier elle constitue les colonies en état de désavantage relativement à la métropole, elle ne porte aucune atteinte à la constitution de leur propriété foncière en tant que propriété : loin de là, ce nous semble... Heureux en effet le sol assez bien doué pour produire, sans s'épuiser, des capitaux au lieu d'intérêts modérés! Heureuse la France, lorsqu'à force d'améliorations, à force d'application intelligente de la mécanique agricole, elle en sera venue à obtenir de ses guérets des produits assez richement rémunérateurs pour y rappeler une partie de ce crédit hypothécaire de 6 milliards qu'elle demande aujourd'hui en vain aux dix mille notaires du pays, comme le constate avec douleur M. le comte de Germiny dans l'un des documens placés sous nos yeux! C'est d'ailleurs dans le présent, et sans nous préoccuper de l'avenir, une idée d'une justesse contestable que celle qui retire à notre sol tout caractère industriel ou manufacturier pour le vouer, si nous pouvons ainsi parler, *à la modestie* du revenu. Elle nous paraît en désaccord avec la saine théorie économique aussi bien qu'avec des faits considérables dans la constitution actuelle de notre agriculture. Ainsi les économistes distinguent « le produit du fonds, et le profit de l'industrie du cultivateur; » ils font remarquer que « si le capital engagé dans l'*achat* de la terre ne donne en général que 3 pour 100, la solidité du placement expliquant la modicité du revenu, le capital d'*exploitation* peut produire de 8 à 10 pour 100 (1). » Quant aux faits, ils sont frappans. Sans parler de différentes productions secondaires du sol qui ont le caractère essentiellement industriel, sans invoquer la sucrerie indigène que l'on trouverait peut-être trop exceptionnellement similaire à l'industrie coloniale, nous dirons que l'une des exploitations de la

(1) C'est l'opinion exprimée d'abord par M. Boussingault dans l'enquête du conseil d'état sur le crédit foncier, reprise ensuite et fortifiée par M. Wolowski dans son remarquable travail sur la *division du sol* qu'a publié la *Revue des Deux Mondes* du 1er août dernier.

terre les plus répandues en France, celle qui occupe près de 2 millions d'hectares sur les 20 millions d'hectares cultivés (1), celle qu'à toute époque, on a considérée comme la plus essentiellement nationale, a depuis longtemps déjà perdu le nom de culture pour s'appeler l'*industrie viticole*. Et ce n'est pas dans un simple intérêt de discussion que nous mettons ce fait en relief en rappelant la théorie qu'il confirme; c'est parce que du fait et de la théorie nous semble se dégager la plus nette démonstration de ce qu'est aujourd'hui la constitution de la propriété coloniale, la plus sensible aux esprits qui ne peuvent regarder qu'en passant à ces matières. Nous dirons donc qu'étant donné le sol colonial actuel, le travail africain à jamais affranchi, et un courant d'immigration suffisamment alimenté pour suppléer à ses défaillances, la possession d'une sucrerie aux colonies nous semble presque identiquement répondre à celle d'un grand vignoble du Médoc ou de la Bourgogne. Nécessité d'un capital d'exploitation considérable, éventualités résultant de circonstances atmosphériques, éventualités résultant de l'abondance ou de la rareté de la denrée sur le marché, prélèvement notable en faveur du fisc, tout semble avoir été combiné par la nature et par les hommes pour arriver à la plus parfaite analogie économique.

La vérité des faits et des principes une fois rétablie, on voit les dissemblances se perdre dans le lointain et le champ de l'assimilation s'agrandir. Ainsi on nous permettra de n'attacher qu'une importance très secondaire à l'une des données produites dans l'étude de la question faite à la Martinique, et que devait naturellement relever le gouverneur du crédit foncier de France, à savoir « que l'on ne peut vendre 100,000 francs un immeuble colonial d'un produit de 25,000 francs, si l'adjudicataire n'a plusieurs années pour le payer, et que, pour en obtenir 250,000 francs, il faut lui accorder cinq années pour le payer par quarts. » En admettant même sans discussion un fait qui a peut-être été grossi (2), il ne faudrait pas en demander l'explication à des causes normales et en quelque sorte endémiques à la société coloniale, telles que la rareté ou l'exportation de l'épargne, le loyer élevé de l'argent, etc. Non, l'abondance ou le resserrement du capital, que les colons sont trop sujets

(1) Voyez Moreau de Jonnès, *Statistique de l'agriculture de la France.*

(2) Des faits plus récens viennent même le contredire, comme le prouve ce passage d'un journal de la Guadeloupe, *l'Avenir,* du mois de novembre dernier : « Un événement de la plus haute signification vient d'avoir lieu au tribunal civil de cette ville. L'habitation Acomat, au Moule, était licitée en adjudication publique; elle vient d'être, le 29 octobre, adjugée pour le prix de 131,000 francs, en sus de 10,000 francs au moins de frais. Il y a quatre ans à peine, cette même habitation, vendue au même tribunal, avait été adjugée pour 29,000 francs. Voilà des chiffres d'une extrême éloquence, surtout lorsque l'on saura que ce n'est pas un créancier qui achète pour se remplir; l'acquéreur paiera son prix en argent, sans aucune compensation. »

à confondre avec l'abondance ou le resserrement de la circulation monétaire, n'a rien à faire ici. On l'a dit avec autorité : « si le taux de l'intérêt s'est élevé *partout* dans ces derniers temps, ce n'est pas que le monde manque de ressources; c'est que le capital, rencontrant aujourd'hui un grand nombre d'emplois très productifs, ne se localise plus : il va chercher dans l'univers entier le mode de placement le plus avantageux. Tout grandit à la fois au milieu d'une situation économique florissante, — l'intérêt, la rente et le salaire. » Il est clair que cette proposition ne saurait être vraie pour les pays d'Europe qu'à la condition de l'être également pour les pays d'outre-mer. Pourquoi donc ce cosmopolitisme constaté du capital semble-t-il n'avoir pas encore atteint la propriété coloniale dans sa bienfaisante diffusion? Pourquoi? — Parce que *tant vaut l'homme, tant vaut la terre.* Le capital attend donc que l'œuvre de l'immigration, organisée comme il convient à la France qu'elle le soit, fournisse à la terre coloniale l'homme qui lui manque, l'homme qui doit rétablir l'équilibre entre la puissance et les nécessités de la production.

Veut-on une éclatante confirmation de ces idées : qu'on examine un moment avec nous la situation de la colonie de la Réunion. Un créole qui a eu le rare bonheur d'être appelé au gouvernement de sa colonie natale et le grand mérite de la bien gouverner, M. Hubert Delisle, dressait ainsi à l'occasion d'une solennité locale le bilan des dernières années écoulées : « J'aime à le dire, la situation est excellente; le présent apparaît sous les aspects d'une prospérité rassurante, et l'avenir inspire toute espérance. — Voici le tableau de notre mouvement général avec la métropole et l'étranger de 1852 à 1855 : la valeur totale de ce mouvement est, pour 1852, de 34,849,521 fr., pour 1853 de 37,472,063 fr., pour 1854 de 45,000,000 fr., pour 1855 de 57,000,000 fr. Quelle magnifique progression! Si vous comparez l'année 1851 avec 1856, vous voyez que de 29,000,000 fr. on est arrivé à 60,000,000 fr. Plus de 100 pour 100 en cinq années! La production de la principale industrie, le sucre, s'est élevée de 23 millions de kilogrammes en 1851 à 56 millions de kilogrammes en 1855. Merveilleux essor de la fortune générale : Bourbon a remplacé la belle et riche Saint-Domingue! Prenant pour comparaison la moyenne des cinq années les plus prospères du régime de l'esclavage, vous atteignez le chiffre de 33 millions de fr., tandis que la moyenne de la période nouvelle est de 47 millions, soit 14 millions de différence en faveur de la dernière... »

Un tel résultat est significatif, M. Hubert Delisle a raison de le proclamer, il est glorieux, car il est le produit du travail libre; mais faut-il l'attribuer à la supériorité du génie commercial et industriel

de cette île fortunée, comme le donnerait volontiers à croire la parole courtoise de l'habile gouverneur s'adressant à un auditoire de commerçans et de planteurs? — Non; touchant à Maurice, dont elle avait pu suivre la transformation dans toutes ses phases, placée comme son ancienne sœur à la porte de l'Inde, mise en possession d'une indemnité dont le *quantum* par tête de noir était beaucoup plus fort qu'aux Antilles, la Réunion ne se trouva pas plus tôt en présence du travail libre que des navires commencèrent à cingler vers ses côtes avec des chargemens d'Indiens. En 1851, cette colonie avait déjà reçu plus de 21,000 immigrans, et on a vu qu'en 1856 elle en comptait plus de 35,000. Si donc la nouvelle Saint-Domingue est dans un état si prospère, c'est que les bras n'y ont pas manqué à la terre, car, tout en reconnaissant l'habileté de ses administrateurs et l'intelligence de ses colons, il faut ajouter que ces derniers avantages, la Réunion les partage avec les autres possessions françaises.

Maintenant quelle est la valeur de la propriété dans cette possession? A-t-on de la peine à y trouver 100,000 francs d'un domaine donnant 25,000 fr. de produit, et faut-il, pour en obtenir 250,000 fr., laisser à l'adjudicataire des termes indéfinis de paiement? L'état actuel des transactions foncières à la Réunion s'écarte tellement d'une pareille situation, que nous éprouvons de l'embarras à nous en faire un argument. Depuis ces deux dernières années, rien n'est plus fréquent que des ventes de domaines dans les prix de 600,000 fr. à 1 million, prix dont la moitié se paie généralement au comptant. Cette surélévation, véritablement fiévreuse, ne repose sur aucune donnée déterminée. Tandis qu'aux Antilles se répand de plus en plus la pratique si raisonnable de dégager la valeur de la propriété d'une moyenne capitalisée des revenus (1), dans notre colonie de l'Océan-Indien le prix du sol ne se règle que sur l'idée que l'on a de ses ressources et sur la confiance qu'inspire l'avenir de la métropole. Sans doute c'est aller trop loin, et là se rencontre un caractère aléatoire qui a pu jusqu'à un certain point donner naissance à l'opinion que nous discutons; mais comment expliquer cette surexcitation, si ce n'est par les forces puisées dans l'immigration et par la confiance de l'acquéreur, certain qu'il existe autour de lui une population de travailleurs assez considérable pour que le personnel de son exploitation soit toujours suffisamment recruté? Que la même perspective soit assurée à l'acquéreur des Antilles, et l'on y verra naître une situation analogue, mais plus régulière et plus tempérée en ce qu'elle aura mis plus de temps à se développer. Une dernière circonstance très caractéristique à invoquer à l'appui de ces observations, c'est

(1) On prend la moyenne du revenu pendant les cinq dernières années écoulées, et on capitalise : sur le pied de 9 à 10 pour les propriétés urbaines, de 12 à 14 pour les propriétés rurales.

qu'en lisant les feuilles commerciales de cette colonie si prospère de la Réunion, on voit qu'elle est presque toujours à l'état de crise, ou du moins de pénurie monétaire. Que prouve cette apparente anomalie? Elle achève la démonstration commencée : elle prouve que la plus ou moins grande abondance des capitaux accumulés sur place, de l'*épargne* en un mot, n'est à peu près pour rien dans la constitution et la valeur de la propriété coloniale, que les capitaux ne se localisent plus, et qu'ils savent « aller chercher dans l'univers le placement qui leur offre profit et sécurité. »

Cette sécurité existe-t-elle aujourd'hui aux colonies? Et n'y a-t-il pas comme une témérité de patriotisme créole dans ce souvenir de Saint-Domingue évoqué par le gouverneur de la Réunion?... Saint-Domingue, ce nom épouvante encore bien des esprits éclairés. L'étude des révolutions d'où est sortie la république d'Haïti ne permet pas cependant d'établir aucune analogie entre le passé de Saint-Domingue et notre situation coloniale actuelle (1). Militairement, il suffit d'un régiment pour tenir en respect nos îles à circonscription restreinte. Moralement, la France s'est pour jamais soustraite aux chances des bouleversemens coloniaux en proclamant solennellement l'abolition de l'esclavage, et en sanctionnant cette mesure par le paiement d'une indemnité aux planteurs dépossédés. S'il est vrai, comme l'a écrit Jefferson, que l'esclavage soit une chaîne rivée par un bout au cou de l'esclave, et par l'autre au bras du maître, on peut dire que ce grand acte a presque autant affranchi le colon de race européenne que son serf africain. Et certes, même aux Antilles, où la position du planteur est encore si réduite, on n'en trouverait peut-être pas un qui voulût quitter sa médiocrité actuelle pour retrouver son ancienne fortune sous la pointe de cette épée de l'abolition qu'il sentait toujours suspendue sur sa tête. C'est là précisément ce qui fait qu'aujourd'hui il y a autant de sécurité pour les personnes et les propriétés aux colonies françaises qu'en France. — Sans doute, la classe ouvrière n'est pas dans ce pays à l'abri de toutes mauvaises passions, de toute suggestion coupable, et c'est une rude tâche pour le colon que de se tirer d'affaire avec ses travailleurs africains ou indiens; mais faut-il donc passer les mers pour trouver de pareils dangers, de pareils embarras, et sous ce rapport la propriété coloniale ne peut-elle dire à sa sœur de la métropole, comme le vieillard de l'*Antiquaire* au riche seigneur écossais, dans la belle scène de la marée montante : « Aujourd'hui nos fortunes sont égales?... »

Si les colonies ne sont pas au point de vue politique menacées

(1) Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1845, la *République d'Haïti, ses dernières Révolutions et sa Situation actuelle.*

de plus de vicissitudes que la métropole, jouissent-elles d'une égale sécurité dans le domaine des faits économiques? Qu'on se rassure, nous ne reviendrons ici sur la question des sucres que pour constater deux points essentiels. Le premier, c'est qu'on se trompe gravement quand on fait de la coexistence de deux industries sucrières le principal sujet du débat dont les anciennes chambres et la presse ont tant de fois retenti. La production sucrière des colonies n'eût-elle pas de rivale en France, elle devrait encore tenir une place considérable parmi les discussions relatives aux affaires du pays. Qu'on ouvre les *blues books* du parlement britannique : peu de questions ont été aussi souvent et aussi passionnément agitées en Angleterre. Elle a fait et défait des cabinets. C'est par elle que sir Robert Peel a triomphé de lord John Russell, et par elle que lord John Russell a plus tard triomphé de sir Robert Peel. Il y a dans ce fait trop peu remarqué un grand enseignement. — En dehors des élémens généraux de ses affrétemens, toute nation qui a la prétention d'être réellement une puissance navale doit s'efforcer d'avoir à elle, d'avoir en propre, l'un des trois élémens du grand fret maritime qui sont : le coton, la houille et le sucre. Les États-Unis ont le coton; l'Angleterre a la houille et le sucre : c'est une supériorité. On comprend qu'il n'est pas besoin de l'existence d'un antagonisme industriel pour que chez elle le sentiment national soit toujours remué par cette question à laquelle se rattachent d'ailleurs tant d'autres intérêts économiques. Quoi qu'on en puisse penser aux colonies, il est donc établi que, la sucrerie indigène n'existât-elle pas, la question des sucres tiendrait une grande place en France, parce que la France a, comme l'Angleterre, la juste prétention d'être une puissance essentiellement maritime, de même que l'adversaire à redouter aujourd'hui pour nos colonies rendues au travail libre, c'est beaucoup moins le similaire indigène que celui de l'étranger, produit du travail esclave.

L'autre point que nous voudrions mettre en relief, c'est que, depuis ces dernières années, la question des sucres, au grand honneur comme au grand profit de notre génération, semble entrer sur le terrain où l'appelaient depuis longtemps les vœux et l'espoir des économistes. La consommation du sucre, qui paraissait immobile en France, est enfin sortie de sa stagnation. De 120 millions de kilogrammes, chiffre en quelque sorte sacramentel de toutes les statistiques parlementaires d'avant 1848, elle est passée à plus de 170 millions de kilogrammes (1). Ce résultat, quoique bien modeste encore,

(1) 81,495,000 kilogrammes de sucre exotique, 88,521,000 kilogrammes de sucre indigène. Ce sont les chiffres officiels pour l'année 1856, durant laquelle l'élan a dû être jusqu'à un certain point comprimé par l'aggravation du double décime.

demande à être constaté : il prouve en effet que cette denrée est entrée dans le mouvement que les progrès du bien-être général impriment à la demande de tous les produits concourant à l'alimentation publique; mais il révèle en même temps qu'aujourd'hui encore elle n'est guère que le luxe des classes aisées, au lieu d'être celui des classes pauvres, *the poor man's luxury*, comme disait pittoresquement lord John Russell dans son célèbre plan financier de 1841. Or, en descendant au fond de la question, il serait facile de démontrer mathématiquement qu'envisagé au point de vue de la masse de la population, le champ de la consommation est beaucoup moins limité que celui de la production pour la France aussi bien que pour le reste du monde. De là cette conséquence qu'en favorisant et développant par de sages mesures la progression déjà constatée, on sera forcément conduit à l'équilibre des deux forces dont l'inégalité a jusqu'ici fait naître l'antagonisme. Or c'est la seule solution véritablement normale du problème posé à l'industrie sucrière des colonies aussi bien qu'à celle de la métropole. C'est cet équilibre qui a déjà deux ou trois fois sauvé les colonies anglaises, s'affaissant sous l'application prématurée du libre échange étendu au commerce des sucres. C'est lui qui sauvera aussi les colonies françaises, si on laisse au temps et au travail le soin d'accomplir la pondération désirée. La campagne qui vient de se terminer a été fructueuse pour le vendeur de sucre et par contre onéreuse pour l'acquéreur. C'est un mal sans doute; mais faut-il se hâter de chercher à y porter la main pour y remédier en quelque sorte à tout prix? Nous ne le croyons pas. Comme le producteur, le consommateur doit savoir faire sa moyenne, et s'il a payé cette année le kilogramme de sucre à un prix extrêmement élevé, qu'il songe un peu aux prix infimes de 1852 et 1853, ces années qui furent précisément les plus difficiles dans l'œuvre de la transformation sociale de nos colonies. L'heureux accident, car nous ne le considérons que comme tel (1), l'heureux accident de la dernière récolte a cicatrisé les plaies, raniné les courages, fait faire un grand pas à la liquidation d'un lourd arriéré, et par conséquent facilité les moyens de production pour l'avenir.

Ainsi une radicale transformation sociale se développant pacifiquement, l'équilibre économique tendant à s'établir sous le contrôle d'une administration éclairée entre l'offre et la demande des bras, la propriété s'émancipant en même temps que l'homme et entrant par là de plain-pied dans le droit commun des valeurs de la métropole, telle est aujourd'hui la situation morale et matérielle de nos

(1) Et non sans raison, car en ce moment même, il se manifeste un revirement complet sur le marché. De recherchée qu'elle était à 85 fr. les 100 kil., la denrée demeure invendue à 55 fr.

colonies. N'est-il aucun enseignement à tirer de cette situation au point de vue de la civilisation et de l'humanité?

Nous avons dit, et c'est là ce qui justifiera peut-être l'abondance de nos développemens, que l'immigration asiatique nous semblait destinée à modifier les conditions du travail dans une partie du monde. Certes les nations chrétiennes encore rivées à la chaine de l'esclavage africain ne se complaisent pas dans cette situation exceptionnelle. Si elles s'y maintiennent, c'est qu'elles croient sincèrement que là seulement sont les forces qui peuvent mettre en valeur les terres que féconde un soleil tropical. L'Espagne, par exemple, n'a-t-elle pas le sentiment du danger auquel sont aujourd'hui exposées ses deux belles possessions du golfe du Mexique, prises en quelque sorte entre le double feu de la révolte intérieure et de la conquête anglo-américaine? La république anglo-américaine, qui ne songe à cet audacieux envahissement qu'en vue d'équilibrer chez elle les forces de l'esclavage, n'a-t-elle pas, elle aussi, le sentiment que l'esclavage est la pierre d'achoppement de sa glorieuse fédération, et que de plus il renferme peut-être pour elle d'effroyables calamités intestines? — Qu'un nouvel horizon s'ouvre pour ces nations, qu'il leur soit démontré par des faits incontestables que le servage n'est pas le dernier mot du travail agricole sous la zone torride, et la cause de l'émancipation de la race africaine aura triomphé de son plus redoutable adversaire : l'obstination de l'intérêt privé. Cette grande et sainte expérience, l'Angleterre ne permet pas aujourd'hui qu'elle s'accomplisse dans les conditions de spontanéité et de développement qui en assureraient le plein succès. En apportant de fâcheuses entraves à l'immigration des travailleurs libres, elle méconnaît à la fois les droits de l'individu et ceux de l'humanité. Le cosmopolitisme n'est plus seulement aujourd'hui l'aspiration du vieux monde civilisé, il est encore celle de populations réputées barbares. L'Africain s'expatrie librement pour aller accomplir un engagement de travail dans les colonies européennes. Le Chinois va féconder les îles de la Sonde, et menace en Californie l'Anglo-Américain de son industrieuse concurrence. L'Indien, après avoir traversé l'océan qui baigne son pays pour aller tripler les produits de Maurice et doubler ceux de la Réunion, se dispose à franchir l'Atlantique pour porter l'offre de ses bras au sol des Antilles. Pourquoi et en vertu de quelle loi l'en empêcher? Les sujets de la compagnie des Indes sont-ils donc moins libres que les noirs de la côte de Krou, que l'Angleterre elle-même enrôle pour ses colonies?... Que cette intelligente nation ne le perde pas de vue : le travail de la civilisation n'est qu'ébauché lorsque les notions qui en forment l'essence sont empiriquement importées par le peuple initiateur comme un ballot de marchandises. Pour que l'œuvre s'accomplisse dans toute sa grandeur, il

faut que le courant s'établisse entre les nouvelles et les vieilles populations; il faut que le frottement international ait lieu. On peut apprécier aujourd'hui la portée de l'influence exercée sur les sectateurs de Vichnou et de Brahma par les petits livres que leur ont à profusion distribués les sociétés bibliques. Sait-on bien ce qu'aurait pu produire le contact incessamment renouvelé de deux ou trois millions d'individus se rapatriant après s'être mêlés pendant plus ou moins de temps au mouvement des sociétés européennes? Le scepticisme même, le scepticisme dont ils s'y seraient trop souvent imprégnés aurait peut-être tourné à l'avantage de l'œuvre, car il est des maladies sociales où il faut radicalement détruire pour réédifier. Et si, songeant à l'islamisme, religion sérieuse et élevée, on a pu dire avec plus d'esprit que de vérité qu'il faudrait un Voltaire arabe pour aider la France à s'assimiler l'Algérie, ne peut-on affirmer sans témérité que l'ironie serait, entre les mains des indigènes, la meilleure arme à tourner contre les monstrueuses superstitions hindoustaniques? « Nous craignons l'esprit que les *coolies* rapatriés rapporteraient de vos colonies, » répondaient naïvement des officiers de la compagnie à un Français qui les interrogeait sur les causes de la sourde opposition faite à nos recrutemens. Étrange aveuglement! redouter les idées que l'Indien peut rapporter de nos colonies organisées comme elles le sont aujourd'hui et ne pas redouter celles que peut faire spontanément naître l'abus de la force, la compression qui refoule l'un des instincts les plus naturels de l'humanité : celui de la libre locomotion. Les événemens ont fait trop éclatante justice de cette malheureuse aberration pour qu'il convienne d'y insister; mais disons-le du moins dans l'intérêt de l'avenir, l'Angleterre a méconnu, — ou, pour mettre hors de cause le nom respecté d'un grand pays, — la compagnie des Indes a méconnu l'un des devoirs imposés de nos jours à toute domination éclairée, le développement de la civilisation propagée par le libre jeu de la personnalité humaine, — et c'est une faute dont cette antique corporation peut dès ce jour apercevoir la gravité. Quoi qu'il arrive cependant, la péninsule hindoustanique sera bientôt ouverte à la libre migration de ses habitans. Ici comme dans tout l'Orient s'accomplira la loi invincible de l'humanité, et nul ne pourra méconnaître désormais le caractère providentiel de la bienfaisante évolution présagée dans le cours de ce travail : quelques milliers de bras libres se détachant de ces immenses foyers de population, et allant, *en le rendant inutile,* faire disparaître l'esclavage africain sur tous les points du globe où il existe encore.

R. le Pelletier Saint-Remy.

LA VOCATION

D'URBAIN LEFORT

I.

Il y avait en 184. à Blois un petit ménage d'artistes qui habitait une maisonnette avec un jardin, située à l'extrémité de la rue des Fossés, du côté de la campagne. Ce ménage se composait de trois personnes, un vieillard, un jeune homme, une servante. Tout le monde dans la ville connaissait le père Noël, Urbain et la vieille Catherine. Tous les jours, à huit heures, le père Noël sortait pour se rendre à Saint-Louis, où il était organiste; Catherine partait pour le marché, et Urbain restait seul au logis. Bientôt après, si la saison était belle, on entendait par la fenêtre ouverte les sons d'un piano. A onze heures, le père Noël rentrait, et on déjeunait. Vers midi, Urbain allait en course et ne revenait pas toujours exactement pour l'heure du dîner malgré les avertissemens de Catherine, qui ne manquait jamais de lui dire : « Eh! monsieur, ne faites pas comme hier! »

On ne voyait pas dix personnes par an dans la maison du père Noël. Il n'aimait pas à causer, et se bornait à rendre les saluts que lui adressaient les paroissiens de la cathédrale. Les enfans se tenaient cois quand il passait; billes et toupies, rien n'allait plus. Il ne souriait guère qu'à la vue d'une jeune fille qui était sa pupille et qu'on appelait Madeleine. Elle avait dix-huit ans, et demeurait avec sa mère non loin du quai, à l'autre bout de la ville. Quand Madeleine sonnait à la porte, c'était fête au logis. On n'y travaillait plus. Les seules distractions du père Noël consistaient en longues

promenades, qu'il faisait seul le soir sur les bords de la Loire. Comme on connaissait son humeur taciturne, personne ne l'arrêtait jamais. Il allait d'un pas méthodique, les mains au fond de ses poches, comme un philosophe qui médite ou un paresseux qui rêve.

La maisonnette occupée par le père Noël n'avait qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Il y avait en bas la cuisine et deux pièces, dont l'une servait de salle à manger; dans l'autre, on serrait les provisions. Les chambres à coucher étaient au-dessus, séparées par un grand cabinet tout rempli de livres. Celle du père Noël était la plus large. Quelques vieux meubles d'un beau style en bois gris la garnissaient; des instrumens de musique étaient accrochés aux murs çà et là; en face du lit à baldaquin, qui s'élevait jusqu'au plafond, on voyait deux beaux tableaux de saints, dont la sombre couleur et l'expression vigoureuse rappelaient l'école espagnole, et entre eux le portrait d'un colonel des dragons de la garde en grand costume militaire. Une certaine ressemblance existait entre le père Noël et ce portrait, balafré d'une cicatrice au front. La chambre d'Urbain, plus petite, était plus coquette. Un piano était dans un coin, une commode à ornemens de cuivre et à pieds tordus dans un autre; une jolie pendule en marqueterie sonnait les heures sur la cheminée entre deux vases du Japon. Des aquarelles, des gravures, des statuettes, des fleurets, un masque de combat, faisaient le tour de la tapisserie. Un grand fauteuil de cuir était devant la fenêtre, où flottaient des rideaux de perse.

Sauf le bruit du piano, un grand silence régnait dans la maison. Souvent, tandis qu'Urbain jouait, le père Noël se promenait dans le jardin, qui était un peu sauvage. Son pas régulier faisait crier le gravier à temps égaux. Quand il était las de se promener, il prenait un livre et lisait jusqu'au soir. Trois fois par semaine, l'organiste travaillait avec Urbain, à qui il enseignait la composition. De gros vieux bouquins et des cahiers de musique encombraient le parquet ces jours-là. Ces leçons mettaient le père Noël en verve; la nuit venue, il courait dans sa chambre et se plongeait dans l'étude des vieux maîtres. — Est-ce beau! s'écriait-il quand il avait exécuté un morceau de Sébastien Bach ou de Handel. — Certainement, répondait Urbain, qui n'avait écouté que d'une oreille.

Aucun lien de parenté n'existait entre le vieillard et le jeune homme, bien qu'une certaine familiarité qu'on remarquait dans leurs rapports de tous les instans eût pu faire croire qu'ils étaient l'un le père et l'autre le fils. Le père Noël était le professeur, et Urbain l'élève seulement, mais un élève auquel le père Noël avait ouvert sa maison, et qu'il traitait comme son enfant. Il s'était mis en tête d'en faire un musicien de premier ordre et n'épargnait rien pour arriver à ce résultat, au sujet duquel, il faut bien le dire, Urbain et le père

Noël ne s'entendaient guère. Sur ce chapitre, leurs discussions n'avaient ni fin ni trêve. On parlait du père Noël dans le pays comme du musicien le plus savant et de l'organiste le plus habile qu'il y eût de Tours à Orléans, et d'Urbain, son élève favori, comme d'un jeune homme doué des plus merveilleuses dispositions; mais où l'un ne voyait que la science et le beau dans l'art, l'autre cherchait le succès.

Un matin donc, vers la fin du mois de juillet, à sept heures, le père Noël entra dans la chambre d'Urbain et ouvrit la fenêtre brusquement. — Çà! dit-il en poussant son élève, qui dormait les poings fermés, il faut se lever.

— Déjà! dit Urbain en se frottant les yeux.

— Comment déjà! Il fait grand jour depuis une heure.

— Oh! le dimanche, est-ce qu'il fait jamais jour?

Le père Noël sourit. — Il faut que j'aille à la cathédrale tout de suite. L'évêque officiera ce matin, et je ne suis pas content de mes orgues... Il y a un tuyau qui ronfle un quart de ton trop bas.

— Un quart de ton! qui diable s'en apercevra? répondit Urbain en s'étirant.

— Pardieu! moi. Quand on fait une chose, il la faut bien faire... Il ferait beau voir l'organiste de la cathédrale de Blois négliger ses orgues!... Donc j'y cours... Toi, tu vas te lever prestement et te mettre à cette fugue que tu n'as pas terminée hier.

Urbain passa un pantalon. — C'est bon, dit-il, on s'y mettra, à votre fugue.

Le père Noël sortit, et Urbain s'habilla lentement. Le ciel était tout bleu, et la ville, qui se réveillait, commençait à se remplir de rumeurs. De la fenêtre sur laquelle il s'accouda, Urbain voyait le val de la Loire et entendait le chant des mariniers qui dirigeaient leurs lourdes barques le long du fleuve. Le vent était doux. Urbain alluma un cigare et regarda un nuage blanc qui s'en allait tout seul dans l'azur. — Tiens! dit-il, je me souviens qu'il y en avait un tout pareil au-dessus de la forêt la première fois que je déjeunai à Saint-Germain. — Il soupira. — Ah! c'était le bon temps!

Le cigare fini, Urbain s'approcha du piano en sifflant, et prit au hasard quelques feuillets de papier à musique criblés de notes. — Des fugues, toujours des fugues! murmura le jeune homme.

Il s'assit et tira quelques sons de l'instrument. Un instant ses doigts se promenèrent sur le clavier, puis ils s'animèrent comme excités par le mouvement. — Eh! eh! dit-il, le motif me paraît un peu gai pour du contre-point. — Il continua cependant, puis s'arrêta et prit une plume. — Parbleu! dit-il, ce sera pour cette barcarolle que la fille du receveur-général m'a demandée l'autre jour.

Urbain eut bientôt couvert deux ou trois pages de caractères hié-

roglyphiques, après quoi il battit des mains. — Ce n'est pas mal!... Le rhythme est rapide et vif; si Mlle de Cléry ne m'en fait pas mille complimens, c'est qu'elle ne s'y connaît guère.

Il joua sa barcarolle pour lui-même, y mit la dédicace, signa, se leva et alluma un second cigare. — A présent, respirons un peu, reprit-il.

Urbain respirait depuis longtemps lorsque la porte s'ouvrit.

— Ah! tu fumes? dit le père Noël en entrant. Et cette fugue?..

Urbain rougit. — C'est qu'une idée m'a traversé l'esprit, dit-il, j'ai laissé la fugue.

— Encore une idée! s'écria le père Noël; une idée hier, une idée ce matin, voilà beaucoup d'idées! Et je remarque qu'elles te dérangent souvent.

— Mais faut-il donc, sous prétexte de travail et d'étude, repousser l'inspiration quand elle vous rend visite?

Le père Noël haussa les épaules. — Je crois que tu prends volontiers l'inspiration pour une coureuse d'aventures: voyons donc le résultat de la visite qu'elle t'a faite.

Le père Noël ramassa les feuillets qui étaient sur le piano. — Ah! une barcarolle! reprit-il en faisant la moue, et dédiée à Mlle de Cléry!... peste!

Il posa sa main droite sur les touches et joua quelques mesures. — C'est donc là ce que tu appelles l'inspiration? ajouta-t-il. Il y a d'abord une faute d'harmonie... Regarde.

En ce moment, une jeune fille, qui venait d'entrer doucement et qu'on n'avait pas vue, appuya ses doigts effilés sur l'épaule du père Noël et l'embrassa.

— D'abord, dit-elle, il ne faut pas gronder M. Urbain.

— C'est toi, Madeleine? s'écria le père Noël tout joyeux.

— C'est moi; ainsi laissez là toute cette musique et donnez-moi à déjeuner.

— Quoi! la mère Béru a eu la bonne pensée de t'envoyer?

— Point! je me suis invitée, et maman y a consenti. C'est l'anniversaire de ma naissance aujourd'hui, vilain tuteur qui n'y pensez pas.

Le père Noël prit Madeleine dans ses bras. — Je n'y pensais pas! tu aurais vu ce soir... Regarde cette boîte qui est là, sur la cheminée; mais n'y touche pas : c'est une surprise!

Puis, ouvrant la porte qui donnait sur l'escalier : — Eh! Catherine, cria-t-il, vite un couvert de plus et un pâté avec des pots de crème de Saint-Gervais!

Urbain ramassait les feuillets de sa barcarolle, que le père Noël avait jetés çà et là. Madeleine se tourna vers lui.

— Vous qui composez de si jolies choses, ne ferez-vous rien pour moi? dit-elle.

— Oh! vous l'avez entendu;... il paraît que je suis très fort sur les fautes d'harmonie!...

— Vous savez que le père Noël gronde toujours. Écrivez tout de même. Je ne suis pas Mlle de Cléry, mais cela me fera plaisir.

— Ah! si tu lui parles comme ça, tout est perdu, dit le père Noël, qui rentrait en se frottant les mains.

Madeleine prit un air mutin. — Chacun parle comme il l'entend, dit-elle; vous égratignez, moi, je caresse. Donc, monsieur Urbain, faites ce que je vous demande, et je vous remercierai.

— En attendant, prends mon bras, petite; nous déjeunerons dans le jardin, ce sera plus gai, dit le père Noël.

Le couvert était mis sous une tonnelle; sur la nappe bien blanche, on voyait un gros bouquet préparé par Catherine; le cabinet de verdure en était tout parfumé.

— Suis-je étourdie! s'écria Madeleine en s'asseyant; j'ai là dans la poche deux lettres que l'on m'a remises pour vous, monsieur Urbain, au moment où je montais... Votre musique m'a tout fait oublier.

Urbain prit les lettres et les ouvrit.

— Qu'est-ce que cela? demanda le père Noël.

— C'est une invitation à dîner chez le président du tribunal et une autre de Mme de Boisgard, qui me prie de faire de la musique chez elle, demain soir, en petit comité, répondit Urbain, dont les joues s'étaient couvertes d'une légère rougeur.

Le père Noël frappa de son couteau sur la table. — Bon! dit-il, encore des invitations!

— Mais, répliqua Urbain, ne faut-il pas me créer des relations qui pourront m'être utiles un jour?

— Compte sur toi au lieu de compter sur les salons!.. On tapote du piano, on babille comme des moineaux sur un toit, on se couche tard, et le lendemain on ne fait rien.

— Voyez cependant : les personnes les plus considérables de la ville m'ont promis leur appui...

— Et te prennent ton temps! Chemins de traverse que tout cela! Le travail et l'étude, voilà les seuls vrais chemins. Ils sont raides, mais ils mènent tout droit.

Urbain regardait par-dessus le mur du jardin et faisait aller son pied sous la nappe.

— Eh bien! dit Madeleine en coupant le pâté, M. Urbain ira d'abord chez le président, puis chez Mme de Boisgard, et la semaine suivante il fera tout ce que vous voudrez. Ne grondez plus.

— Est-ce que je gronde? J'enrage seulement, s'écria le père Noël.

Vers la fin du déjeuner, le père Noël tira sa montre. — Ma foi, tant pis, dit-il; la mère Béru dira ce qu'elle voudra, il faut que la

débauche soit complète : je vous emmène tous deux à ma campagne.

— Aux Grouets? dit Madeleine.

— Oui, j'ai mon idée; c'est bientôt le temps des vacances, et les invitations n'iront pas nous chercher là. Comment trouvez-vous mon château avec ses quatre peupliers?

— Pas mal, dit Urbain.

— Très joli, dit Madeleine.

— Alors dès demain j'y ferai transporter un piano.

II.

A l'époque où commence ce récit, Urbain Lefort, âgé de vingt-six ou vingt-sept ans, était, si l'on nous pardonne cette expression un peu vieillie et ridicule, *le lion* de Blois. Ce n'était pas la fortune ni l'éclat des alliances qui lui avaient valu cette position, mais bien un concours particulier de circonstances qui nous oblige à entrer dans quelques explications. Fils unique d'un honnête mercier dont la boutique s'ouvrait sur la Grand'Rue, Urbain était entré dans la vie par la porte basse de la misère. Son père, Jacques Lefort, qui avait travaillé pendant vingt ans pour se créer une clientèle et amasser un petit pécule, avait été brusquement et totalement ruiné par une crise commerciale qui avait eu pour cause première un débordement de la Loire. Élevé dans une certaine austérité de principes, le mercier, qui aurait supporté la lutte et les privations avec courage, ne sut pas résister à la perte de ce qu'il appelait son honneur. Quand il se vit en présence de deux ou trois billets protestés, il fut pris d'un frisson qui effraya quelques personnes qui l'entouraient. Il s'enferma dans la soirée, passa la nuit à mettre toutes ses affaires en ordre, et se brûla la cervelle au petit jour. Une lettre adressée au maire de Blois et cachetée de noir était sur son pupitre; elle contenait ces seuls mots : « Je lègue mon fils Urbain aux bonnes âmes de la ville. »

Cette mort et ce legs d'un enfant qui pouvait avoir alors une dizaine d'années touchèrent quelques personnes. Le père passait pour un parfait honnête homme; le fils avait une jolie figure et de beaux cheveux bouclés. Quand on vit le petit Urbain tout en noir et pleurant derrière le cercueil du mercier, l'attendrissement fut général; dans ce moment-là, dix familles l'auraient adopté. Le lendemain, on pensa moins à l'orphelin. Cependant des personnes charitables se cotisèrent pour assurer le paiement de sa pension au collége; son trousseau fut renouvelé avec assez d'exactitude, et il fut élevé tant bien que mal jusqu'à dix-huit ans. Urbain avait toujours sa jolie figure, ses cheveux bouclés, et de plus une certaine aptitude musicale qui lui faisait retenir par cœur et exécuter avec une singulière précision sur le piano tous les airs qu'il entendait. Le père Noël avait reconnu dès

longtemps cette aptitude; savant et très bon musicien lui-même, il y voyait les germes d'une vocation plus sérieuse, et s'était pris d'amitié pour le jeune orphelin, auquel il avait donné des leçons avec un soin tout particulier. L'enfant, il faut le dire, en profitait à merveille, soutenu qu'il était par une grande mémoire et une prodigieuse facilité. Ces leçons de musique, prodiguées avec un zèle que rien ne ralentissait, n'étaient pas les seuls témoignages d'affection que le père Noël eût donnés à Urbain. Il avait été l'un des premiers à répondre à l'appel touchant du pauvre mercier, et si on l'avait laissé faire, il n'aurait demandé l'appui de personne pour pousser son jeune élève dans le monde.

Ce père Noël, que personne n'appelait jamais M. Noël, on ne sait pourquoi, était, à vrai dire, un personnage singulier. Toujours vêtu d'une longue redingote vert-bouteille, d'un pantalon et d'un gilet noirs, fort grand, maigre et tout couvert de cheveux gris, il avait un aspect imposant, qui pouvait devenir terrible sous l'influence de la colère, mais que tempérait une grande expression de bonté. Ceux qui le connaissaient le mieux affirmaient que le père Noël avait été jadis capitaine de cuirassiers. Un grand chagrin, sur lequel on n'avait pas de détails précis, lui avait fait quitter l'épaulette. Il s'était retiré à Blois, où son talent lui avait valu l'emploi d'organiste à Saint-Louis. Un cuirassier si bon musicien, cela était assez rare pour appeler l'attention. Le silence entêté du père Noël découragea les plus curieux : on l'oublia, et les enfans, pour lesquels il avait institué une classe gratuite de musique, devinrent ses seuls amis. Il les grondait fort et leur donnait des bonbons, parfois aussi quelque argent, quand la famille était pauvre. Ils lui appliquèrent bientôt le sobriquet de *père Noël*. Dans l'opinion de bien des gens, le père Noël passait pour avoir d'assez belles économies. Le plus clair était qu'il ne dépensait rien pour lui. Il avait alors soixante ans.

La première fois que le père Noël vit Urbain, l'enfant lui prit la main et marcha à son côté. — Çà ! dit le père Noël, où vas-tu, mon bonhomme ? — Je vais où vous allez, dit Urbain. Ce mot fit sourire le vieillard : il embrassa l'enfant et l'adopta en quelque sorte, si bien que, dès l'âge de vingt ans, Urbain composait des romances et d'autres morceaux de musique dont la ville raffolait. Le père Noël ne les aimait peut-être pas beaucoup et aurait préféré plus d'assiduité au travail ; mais, tout en grondant, il se réjouissait des succès précoces de son élève.

A cette époque de la vie d'Urbain, les facultés du jeune artiste paraissaient d'autant plus brillantes qu'il avait devant lui un plus long avenir. Développées par le travail auquel le père Noël le forçait de s'assujettir, excitées par les premiers élans d'une verve qui ne demandait qu'à s'épancher, elles se manifestèrent par quelques

œuvres fugitives, où les connaisseurs voyaient non sans raison les germes d'un talent réel que le temps et l'étude viendraient mûrir. Ces succès faciles, auxquels la position particulière d'Urbain prêtait plus de retentissement, l'animèrent d'un bel enthousiasme; il répondit à toutes les avances, paya sa bienvenue dans les salons qui lui furent tout grands ouverts par des compositions ornées de dédicaces et rapidement improvisées, et se vit fêter partout. Avec les illusions qui naissent d'elles-mêmes dans un cœur de vingt ans, Urbain crut tout possible et ne vit aucune limite à sa légitime ambition. Ce n'était qu'applaudissemens quand on l'écoutait. L'Opéra passa dans ses rêves comme une chimère enflammée. La question pour lui n'était pas d'y réussir, mais seulement d'y mettre le pied. L'orgueil était né avec le premier triomphe, et la ville, charmée de son pupille, se montrait complice de cet orgueil dont le père Noël avait deviné les juvéniles atteintes.

Le talent d'Urbain n'était pas, il faut bien le dire, la seule cause de l'espèce de fascination qu'il exerçait sur l'esprit des habitans de Blois. Il y avait en lui une sorte de séduction indéfinissable à laquelle il était bien difficile d'échapper, et qui agissait même à son insu. Urbain acceptait cette bienveillance générale comme un fait, et cherchait à en tirer le meilleur parti sans songer beaucoup peut-être à la mériter. Sa seule préoccupation était alors de mettre la dernière main à la composition d'un album musical qui devait être le couronnement de sa réputation naissante, et quand l'album parut, on ne parla plus à Blois que de la vocation d'Urbain Lefort. On le citait comme un prodige. Un soir, un enthousiaste de salon émit la pensée de le pousser plus avant dans son art. Fallait-il tenir un compositeur sous le boisseau? Le maire comptait parmi les personnes qui s'étaient intéressées au sort de l'orphelin : il adopta cette idée avec empressement. On décida séance tenante que la ville paierait la pension d'Urbain au Conservatoire de Paris. A cette nouvelle, le père Noël fronça le sourcil; il avait peur de Paris. Il prit Urbain à part : — Écoute, lui dit-il, tu es bien jeune pour aller dans une ville dont on dit beaucoup de mal. Reste auprès de moi. J'ai une chambre fort propre que je te donnerai. Avec ma place, mes leçons et une petite rente dont je jouis, nous aurons assez pour deux. Tu apprendras le contre-point mieux que là-bas, et tu feras des fugues sous ma direction. Un jour, tu seras organiste : c'est quelque chose. Si tu as plus de goût pour la musique profane, eh bien! tu écriras ton premier opéra sous mes yeux... Je m'y connais, et tu ne te trouveras pas mal de mes avis... Plus tard, on verra... Tu auras acquis l'habitude du travail et de solides connaissances... Cela sert toujours. Si mon idée te va, mets ta main dans la mienne, et allons souper.

Urbain répondit par un refus. Ce mot de Paris avait brillé devant ses yeux comme une flamme; l'idée de plaisir s'associait dans son esprit à l'idée de travail, et il connaissait la sévérité du père Noël en matière de leçons. Ce voyage d'ailleurs le mettait à la porte de l'Opéra; son rêve prenait un corps, sa destinée allait s'accomplir. Le refus de son élève attrista le vieil organiste, qui tenait à Urbain plus qu'il ne le faisait paraître. — Va donc, lui dit-il, et sois heureux; mais, si quelque jour tu regrettes ma chambre, reviens : ton couvert sera bientôt mis.

Ce soir-là, le père Noël se promena longtemps sur les bords de la Loire. Il avait le visage si farouche avec ses sourcils froncés, que pas un de ses petits écoliers n'osa l'approcher. Il marchait les mains enfoncées dans les poches de sa redingote vert-bouteille. — Bah! cela devait être, murmurait-il; tête de liége, cœur de pierre... Je l'aimais cependant!..

Il ne rentra qu'à minuit et ferma sa classe le lendemain. Urbain ne témoigna pas qu'il fût touché de l'offre du père Noël; sa jeunesse ne voyait que triomphes dans l'avenir. Comme un jeune cheval qui aspire l'air vif du matin, il aspirait avec une ivresse mal déguisée la pensée de la liberté. Avant qu'il dût quitter Blois, on organisa une souscription pour l'assurer contre les chances du tirage au sort; elle produisit au-delà de ce qu'il fallait : la garde-robe d'Urbain fut remise à neuf, et il partit avec une petite somme dans sa bourse. Le nom du père Noël était en tête de la liste, et c'était lui qui avait glissé un rouleau de pièces blanches dans la poche du fugitif.

Le premier séjour d'Urbain à Paris dura trois ans, après lesquels une maladie violente faillit couper court aux sacrifices que les bonnes âmes de Blois s'étaient imposés pour obéir aux vœux du pauvre mercier. Urbain vainquit la mort suspendue sur sa tête pendant un mois; mais la convalescence fut longue et pleine de périls. Les médecins conseillèrent l'air natal. Urbain retourna donc à Blois. Tout le monde lui fit bon accueil; le père Noël l'embrassa en pleurant. — Viens, lui dit-il, ta chambre est prête.

Cette chambre était en bon air et gaiement éclairée par le soleil. Urbain y respirait la vie à longs flots; mais sa première vigueur et sa jeunesse avaient été comme épuisées par la maladie. La pâleur s'effaçait lentement de son front. Au bout d'un an, il n'était pas entièrement rétabli. Quelques mots surpris dans un moment de malaise et d'abattement avaient fait comprendre à l'organiste que des excès de tout genre étaient bien pour quelque chose dans ce résultat. En sa qualité de vieux cuirassier, le père Noël ne gronda pas, mais il ne put s'empêcher de s'écrier : — Que diable avais-tu besoin d'aller au Conservatoire!

Les circonstances ayant fait d'Urbain l'enfant de tout le monde, la ville ne se déshabitua pas de l'aimer. Cet air de souffrance répandu sur toute sa personne était un motif de plus de s'intéresser à l'orphelin. Cette séduction qui était en lui agit de nouveau. On le plaignit donc sans rechercher les causes de sa langueur. Le père Noël lui-même se sentait disposé à le gâter, tout en se disant qu'Urbain méritait de graves reproches. Un peu de dissipation et quelques dépenses de plus qu'il n'était besoin, ce n'était pas ce qui le contrariait : il regardait au fond de l'âme du jeune artiste, et de là venait son chagrin. Ce n'est pas qu'il y vît grand mal encore, mais il n'y voyait pas ce qu'il voulait, le ferme et persévérant désir de racheter les années perdues par un travail opiniâtre et la volonté de faire bien après avoir fait facilement. Le contraire s'y montrait, c'est-à-dire un sentiment excessif de personnalité, la préoccupation constante de l'opinion publique, un appétit singulier, âpre, constant, de bruit et d'éloges. On aurait dit que là seulement était pour Urbain la marque du génie; le père Noël en avait le pressentiment et s'affligeait de dispositions que son caractère condamnait; mais tout en n'épargnant pas les conseils et les remontrances à son élève, il ne pouvait se défendre de lui donner une large part de son cœur, comme il lui donnait une large part de son temps.

Pendant les premières semaines qui avaient suivi son retour, Urbain avait composé un grand morceau qu'il avait intitulé *l'Agonie.* Ce morceau, où régnaient une mélodie facile et un certain sentiment de tristesse poétique, obtint un succès d'enthousiasme. On l'exécuta partout. Le maire estima qu'il était frappé au coin du génie. Le père Noël se contenta de dire qu'il n'était pas mauvais. — Ah! s'il voulait travailler! ajouta-t-il. — Cette réticence dans une telle bouche était un éloge. Ce morceau, écrit au réveil d'une maladie qui l'avait presque poussé au tombeau, excita l'intérêt des femmes en faveur d'Urbain. Elles le virent au travers d'une auréole de poésie. On en fit une espèce de Malfilâtre musical, un Malfilâtre avant la mort. Toutes les sympathies lui furent acquises, et chacun se mit en frais dans la ville pour lui témoigner l'intérêt qu'on lui portait. La nonchalance d'Urbain reçut comme un coup de fouet de ces marques universelles de bon vouloir, et, sollicité par sa vanité, qui voulait faire voir à quel génie la maladie avait audacieusement coupé les ailes, il se mit au travail avec une ardeur inusitée.

Urbain avait rapporté dans son bagage parisien un certain poème de *Sardanapale,* avec lequel il se proposait de battre en brèche les portes redoutables de l'Opéra. Il s'enferma pendant une semaine et ne quitta pas le piano; deux airs, un chœur et un duo, tels furent les résultats de ce grand effort. Il jugea que c'était bien et se reposa; puis, au lieu de présenter ces différens morceaux au père Noël et de

lui demander conseil, il les fit exécuter chez le préfet. On applaudit à outrance. L'orphelin au piano était si pâle, il avait de si beaux cheveux! Comment ne pas battre des mains et l'encourager? Des salons de la préfecture, les deux airs, le chœur et le duo firent le tour de Blois, et naturellement Urbain les suivait. De là venaient ces nombreuses invitations qui mettaient le père Noël si fort en colère. On sait comment un beau matin il prit subitement la détermination d'y couper court. Huit jours après le déjeuner auquel Madeleine avait assisté, le père Noël déménagea, emmenant avec lui Urbain. — A la campagne, les distractions ne lui viendront pas de tous côtés, disait-il. Bientôt après, la mère Béru lui confia sa fille pour le temps des vendanges, et le père Noël installa bravement son élève et sa pupille dans deux chambres que la sienne séparait. — Tu as une jolie voix, tu chanteras, disait-il à Madeleine; Urbain est paresseux, il travaillera, reprenait-il, et le grand air vous fera du bien à tous deux.

Si à Blois les relations des deux jeunes gens n'allaient pas au-delà de quelques rencontres et de courts entretiens, à la campagne il en fut bien vite autrement. On se retrouvait à toute heure, on avait mille occasions de se promener ensemble, et il faut ajouter qu'on ne les fuyait pas. Madeleine, qui connaissait l'histoire d'Urbain, s'intéressait à ce pauvre jeune homme si tôt frappé par l'adversité; pour son cœur tendre et ouvert au sentiment de la compassion, il avait le prestige du malheur. Elle le savait seul au monde; dans l'occasion, elle le protégeait avec des grâces de sœur aînée. Maintenant qu'elle le voyait dans une intimité de tous les jours, ce besoin de protection, qui lui était naturel, prenait des proportions plus nettes et des allures plus franches. Il faut dire en outre que le visage d'Urbain avait une expression maladive qui touchait Madeleine. Il n'avait pas besoin de parler : son air de souffrance parlait pour lui. S'il toussait, elle le grondait. S'ils faisaient quelque course ensemble, elle avait toujours sous la main un vêtement chaud pour le couvrir au moment où vient le soir. Le front charmant d'Urbain, tout entouré de longues boucles de cheveux, ne nuisait pas à cette sympathie. Le père Noël, qui avait fait sauter Madeleine sur ses genoux, ne s'était pas aperçu que la petite fille avait grandi peu à peu. Il la laissait donc courir seule par les champs, ne remarquant pas encore que Madeleine avait dix-huit ans et de beaux yeux. Seulement, quand il la voyait sortir avec son élève : — Eh! petite, criait-il, tu devrais bien dire à Urbain de travailler.

Un jour que Madeleine était près des cuves dans lesquelles les vendangeurs vident leurs paniers, elle vit Urbain porter un mouchoir à ses lèvres après un accès de toux, et le retirer légèrement taché de quelques filets rouges. — Qu'est-ce? s'écria-t-elle. A son

insu, Urbain avait certains côtés féminins dans le caractère; il mettait de la coquetterie dans la souffrance et trouvait un charme singulier à se faire plaindre. — Ce n'est rien, dit-il avec un regard et une voix qui contredisaient ses paroles, cela m'arrive souvent... J'ai la poitrine en feu.

Le visage de Madeleine devint tout pâle. — Ah! mon Dieu, dit-elle, et vous n'en parlez pas! — Pourquoi faire? répondit Urbain en souriant.

Urbain avait connu à Paris quelques jeunes artistes qui jouaient l'indifférence et la résignation, comme à une autre époque on avait joué l'ironie et le désespoir. Ainsi qu'il avait adopté leurs gilets, il avait adopté leurs sentimens. C'était affaire de mode. Madeleine s'y trompa. Tant de jeunesse unie à si peu d'espoir la bouleversa; elle se sauva en courant, pour ne rien laisser voir de son trouble. Les larmes la suffoquaient. Vers le soir, elle entra furtivement dans l'église du village; elle portait à la main un gros bouquet de fleurs des champs et semblait craindre d'être aperçue. Il n'y avait dans l'église que deux bonnes vieilles femmes qui ne la connaissaient pas. Elle se glissa vers une chapelle consacrée à la Vierge, et se mit à genoux après avoir couvert de ses fleurs les pieds de la sainte image. Elle voulut ouvrir la bouche pour prier; elle éclata en sanglots. Tout ce qu'elle put faire, ce fut de prononcer le nom d'Urbain. Elle resta abîmée dans sa douleur jusqu'à la nuit. Quand elle sortit, l'obscurité était déjà profonde. A partir de ce soir-là, elle aima Urbain de toutes les forces de son cœur.

Celui-ci fut quelque temps sans s'apercevoir de cet amour. Malgré une sorte de rouerie qu'il avait rapportée du Conservatoire, où tout son temps n'appartenait pas à la musique, il ne pénétra pas du premier coup dans ce cœur tout imprégné de tendresse et de chasteté. L'absence complète de coquetterie, qui était l'un des caractères de cette charmante nature, fut précisément ce qui trompa Urbain. Il ne voyait rien, parce qu'on ne lui cachait rien. Le père Noël partageait cet aveuglement, mais par une autre cause. Est-ce que l'amour et une petite fille comme Madeleine pouvaient avoir rien de commun ensemble?

Il fallut bien cependant que le malade ouvrît les yeux. Un soir qu'il revenait d'une longue course, le visage tout en sueur, Madeleine se dépouilla vivement d'un petit châle qu'elle avait et le lui jeta sur les épaules. — Pourquoi ce châle? dit Urbain en faisant mine de l'ôter. — Mais, dit Madeleine, il fait froid ce soir, vous pourriez vous enrhumer, tomber malade... Sa voix tremblait. Urbain la regarda. — Eh bien! dit-il de cet air où le dédain se mêlait à la résignation, qu'est-ce que cela fait? — Et moi donc! vous ne

pensez pas à moi! s'écria Madeleine, dont les yeux parurent subitement tout humides.

Rien ne touche plus que l'expression d'un amour attentif et dévoué, bon et vigilant. Le cœur d'Urbain s'attendrit comme une cire à la chaleur pénétrante et douce de cet amour. Il rendit un peu de ce qu'on lui donnait, pas trop peut-être, mais plus qu'il n'avait jamais fait. Les études qu'il avait commencées à Paris ne lui avaient pas inspiré une grande délicatesse; mais quand il voulut pousser les choses plus loin, Madeleine l'arrêta tranquillement, car il n'était pas dans sa nature de se fâcher. — Votre amie toujours, dit-elle; votre femme, s'il plaît à Dieu... Rien de plus. — Cela fut dit de façon à ne plus permettre de nouvelles tentatives; Urbain s'y résigna, non sans un certain étonnement, et traita dès lors la pupille de l'organiste comme elle le désirait. Il souriait seulement au souvenir du Conservatoire.

L'attrait qu'éprouvait Urbain pour Madeleine s'accrut bientôt de la connaissance qu'il eut de ce qu'elle valait. Et puis il faut ajouter que la fille de Mme Béru avait bien en dot cinquante bonnes mille livres qui lui venaient d'une tante. Or ce n'était pas une somme à dédaigner. La mère Béru avait en propre un peu de bien, et ajouterait certainement quelque chose à cette dot. Avec cela, on pouvait aller à Paris et y tenter fortune. La réputation et la popularité du jeune musicien, si grandes qu'elles fussent à Blois, n'allaient pas jusqu'à lui faire trouver des héritières. Cette dot de cinquante mille francs était un présent du ciel qui devait l'aider à faire son chemin dans le monde. Urbain y songea, et s'habitua à penser que Madeleine serait un jour sa femme.

Une certaine naïveté parut dans cette résolution à laquelle il ne se laissa pas aller sans combats. A son sens, il donnerait, en se donnant, plus qu'il ne recevrait. Qu'était-ce qu'une somme de quelque vingt mille écus en présence de sa réputation et de l'importance du rôle qu'il jouait à Blois? En retour de cette aisance momentanée, il promettait dans l'avenir une existence faite de rayons et d'étoiles. Il n'avait qu'à attendre, et le lendemain du jour où *Sardanapale* serait représenté, les dots lui arriveraient par douzaines; mais il devait bien ce sacrifice à l'amour de Madeleine : un mélange singulier d'égoïsme et d'attendrissement, de calcul et d'émotion, d'élan et de personnalité, se fit voir quand il accepta la parole qu'elle lui offrait. Il était un peu comme un grand seigneur épris qui tend la main et fait monter jusqu'à lui une personne d'une condition inférieure.

La saison des vendanges étant finie, on revint à Blois. Le père Noël ne savait rien encore. Absorbé qu'il était par l'étude amoureuse des vieux maîtres et certaines contemplations dont il avait contracté

l'habitude dans l'isolement, peut-être n'eût-il jamais rien deviné, si Madeleine ne lui avait pas tout avoué. C'était un matin qu'elle avait le cœur gros, et l'on peut ajouter qu'elle l'avait eu ainsi dès les premiers jours. La fête d'Urbain était arrivée la veille : Madeleine n'avait pas manqué de lui envoyer un gros bouquet noué par un ruban qu'elle portait au cou, et que son ami lui avait demandé. Le lendemain, saisissant au hasard un prétexte, elle courut chez son tuteur pour voir Urbain. Urbain n'y était pas; le bouquet était par terre dans la chambre, et le ruban traînait sur un meuble. Madeleine, tout essoufflée, resta sur la porte. Le père Noël la surprit. — Qu'est-ce? dit-il.

— C'est mon bouquet, dit Madeleine.

— Eh bien?

— Et le ruban! il ne l'a pas même emporté...

— Qu'est-ce que ça te fait?

— Comment, ce que ça me fait!... Mais si j'avais quelque chose de lui, moi, est-ce que je le quitterais jamais?

Cela dit, Madeleine rougit jusqu'à la racine des cheveux. Le père Noël la prit par les épaules : — Ça! dit-il, est-ce que par hasard?..

— Eh bien! oui, répondit Madeleine; c'est depuis les vendanges, au temps où il toussait, vous savez?

Le père Noël ne fut que médiocrement satisfait de cette confidence. Depuis que son élève vivait dans son intimité, il avait pénétré ce caractère dans sa plus secrète profondeur avec une finesse que bien des gens, qui le voyaient silencieux, ne lui supposaient pas. Madeleine s'assit en face de lui et raconta tout. Le père Noël se frappa le front. — Ah! dit-il, que n'as-tu parlé plus tôt?

— Qu'auriez-vous donc fait, père Noël?

— J'aurais mis cent lieues entre vous!

— Et les chemins de fer? dit Madeleine en riant.

Dès ce moment, le père Noël trembla pour l'avenir de sa pupille; mais ses conseils et ses remontrances ne purent rien contre un mal qui avait jeté des racines déjà trop vigoureuses.

La dissimulation était une des choses qui répugnaient le plus à Madeleine. Un moment de franchise l'avait dégagée de la contrainte qu'elle éprouvait auprès du père Noël; vis-à-vis de la mère Béru, son embarras continuait. Un soir qu'elle était rêveuse au coin du feu, les mains sur ses genoux, l'esprit perdu dans les chimères, et la tête inclinée sur la poitrine, sa mère la prit brusquement par le menton.

— Voyons! qu'as-tu? lui dit-elle, tu as les yeux rouges, et voilà trois fois que je t'appelle sans que tu répondes.

Le cœur de Madeleine déborda comme un vase trop plein. — J'ai, dit-elle, que je pense à Urbain Lefort, et que je songe à l'épouser.

Mme Béru laissa tomber l'écheveau de laine qu'elle dévidait.

— C'est donc pour ça, reprit-elle, que tu chantes soir et matin ces romances qu'il a faites?

— Oui, ma mère.

— Chante donc, mais ne l'épouse pas.

Madeleine s'approcha de sa mère et lui passa les bras autour du cou. — Ne vous fâchez pas, poursuivit-elle; pourquoi ne me permettriez-vous pas d'épouser un brave garçon qui a du talent et qui me rend tout l'amour que j'ai pour lui?

La mère prit sa fille par les épaules et la regarda dans les yeux. — Es-tu folle? dit-elle. Du talent, tant que tu voudras;... à quoi cela sert-il? Cent écus vaudraient mieux. Il ferait beau voir la fille de Louis de Béru épouser un méchant petit musicien qui n'a pas un sou vaillant!

La mère Béru ramassa son écheveau de laine en grondant : — Mlle de Béru mariée à M. Urbain Lefort! répétait-elle; il faut que tu aies perdu l'esprit... Et tu t'imagines que je consentirai à une telle mésalliance?

Madeleine resta immobile devant sa mère, sans plus parler. Le premier coup était porté : il ne fallait pas insister davantage.

III.

Pour bien comprendre le sens de ce que la mère Béru avait répondu à sa fille, il est bon de dire que Juliette Badenier, surnommée la Biche dans sa première jeunesse à cause de la vivacité de ses allures, fille de maraîchers et blanchisseuse jusqu'à l'âge de vingt ans, avait épousé M. Louis de Béru, au grand scandale de la ville de Blois, qui rompit soudain avec le mari à cause de la femme. M. de Béru, officier d'artillerie jusqu'à trente-huit ans et d'une famille considérable du département, s'était épris, durant un congé de semestre, d'une passion folle pour la Biche, qui repassait son linge. La Biche se fit un bouclier de sa vertu, et, attisant la passion du capitaine par sa résistance et un manége habile de larmes, de transports et de coquetteries, elle l'amena par de longs circuits à demander sa main. M. de Béru ne tarda pas à reconnaître la faute qu'il avait faite; sa femme n'avait pour elle que sa jeunesse et sa jolie figure. Il envoya sa démission, se retira dans une maison de campagne aux portes de la ville, et ne vécut plus que pour sa fille, à laquelle il donna une éducation solide et simple. Juliette, qui avait pris de l'embonpoint en avançant en âge, ne pardonna jamais à son mari de ne l'avoir pas introduite dans le monde qui la repoussait, et lui fit un crime de la solitude où, disait-elle, il enterrait sa beauté. M. de Béru ne se plaignit jamais et ne lui reprocha rien. La première sottise venant de lui, il endura tout; mais, timide à l'excès et

rendu plus sauvage encore par le sentiment de sa situation fausse, il refoula en lui-même ses chagrins de tous les jours et communiqua à Madeleine, qui tenait tout de son père, l'habitude du recueillement et des méditations intérieures. Au moment de mourir, il appela près de lui le père Noël, avec lequel il s'était lié d'amitié par de certaines affinités de caractère et par la communauté de leur ancienne profession. Il lui prit la main, et lui montrant Madeleine, qui avait alors quinze ans : « Je vous la confie, » dit-il. C'était assez pour le père Noël. La veuve du capitaine d'artillerie avait depuis longtemps abdiqué toute prétention à la coquetterie, et, grasse, ronde, haute en couleur, tracassière et remuante, elle furetait sans relâche dans la maison, courant comme une caille de la cuisine au potager. La Biche des anciens jours, renommée pour sa danse et la vivacité un peu gauloise de ses reparties, n'était plus que la mère Béru. On avait supprimé la particule, et c'était encore un reproche qu'elle faisait à la mémoire de son mari, qui, disait-elle, n'avait pas su la maintenir à son rang.

La famille du capitaine, qui n'avait jamais voulu de rapprochement entre elle et Juliette Badenier du vivant de son mari, ne s'en souvint pas quand Juliette fut veuve. Plus tard, un hasard mit en contact une sœur de M. de Béru et Madeleine. L'enfant plut à sa tante par une certaine manière de parler, un regard et une expression dans le sourire qui rappelaient son père. De là vint ce legs de cinquante mille francs, qui devait entrer dans la dot de Madeleine. Le père Noël, qui fréquentait assidûment la maison, était la seule personne avec laquelle la jeune fille fût en communion de pensées et de sentimens. Elle avait reporté sur lui une partie de la tendresse dont elle entourait son père, et se laissait volontiers guider par ses conseils. Il fut donc et naturellement le premier confident de la secousse violente qu'elle avait éprouvée de sa rencontre avec Urbain.

Si surprise qu'elle fût, à quelque temps de là, par la réplique de sa mère, Madeleine aimait trop sincèrement Urbain pour ne pas faire de nouvelles tentatives, mais elle rencontra la même résistance. Quand la singulière vanité que la mère Béru tirait de son nom s'effaçait par intervalles, Madeleine trouvait un obstacle plus difficile dans une parcimonie implacable qui était l'âme de la maison. — Beau parti! disait la mère, ton amoureux n'a ni sou ni mailles. — Ce dernier mot mettait fin à la conversation. Madeleine savait par expérience que si elle avait essayé de répondre, la mère Béru, qui manquait de patience, lui aurait bientôt fait voir qu'elle avait conservé de son ancien état le geste vif et la main leste.

Les choses en étaient là lorsqu'un matin le père Noël annonça à Madeleine que le conseil municipal de la ville avait voté des fonds pour l'établissement d'une école communale de musique, et qu'il

avait tout espoir de faire obtenir à Urbain la direction de cette école. Le cœur de Madeleine battit à ces mots; elle s'arrangea pour voir Urbain dans la journée. — Je sais, dit l'élève du père Noël, on m'a parlé de cette place,... rien ne sera décidé avant ce soir.

Madeleine réfléchit une seconde. — Alors il faut que je vous voie ce soir, reprit-elle.

— C'est que je dîne en ville, chez Mme de Boisgard.

— Ce sera donc après votre dîner, sur le Mail; je vous attendrai... Dieu sait avec quelle impatience!

Le soir même, au moment où l'horloge de l'église de Saint-Nicolas sonnait neuf coups, Madeleine sortit à pas furtifs du jardin de la mère Béru et prit sa course du côté du Mail.

On était alors au mois de mars; un vent humide et bas faisait trembler les branches dépouillées des tilleuls et ridait la surface du fleuve. Madeleine se cacha sous les arbres et prêta l'oreille. On n'entendait pas d'autre bruit que le clapotement de la Loire, qui se brisait contre les piles du pont. La jeune fille ramena les plis de sa mante autour de ses épaules et fit quelques pas en frissonnant. Une ombre épaisse l'entourait; elle avait presque peur. Il lui sembla enfin qu'on marchait du côté du pont. Elle pencha la tête pour mieux voir et aperçut quelqu'un qui s'avançait à grands pas. — C'est Urbain! dit Madeleine, et, sortant du couvert des arbres, elle s'élança au-devant de lui. — Eh bien? dit-elle, quand elle eut pris le bras d'Urbain avec un mouvement plein de tendresse et de vivacité.

— Eh bien! on m'a fort applaudi, et j'ai reçu mille complimens, répondit Urbain.

— Tant mieux, poursuivit Madeleine avec une légère nuance d'impatience; mais cette place dont le père Noël m'a parlé? Voilà la grande affaire!

Urbain parut embarrassé. — Ah! cette place! fit-il, j'ai beaucoup réfléchi; elle n'est pas si avantageuse que je le croyais. Il ne s'agit que de dix-huit cents francs... Qu'est-ce que cela?

— C'est le pain de tous les jours.

Urbain haussa les épaules. — Oh! le pain! Vous imaginez-vous que j'en manquerai jamais? Un jeune homme qui était chez Mme de Boisgard m'a dit qu'il suffisait de vouloir pour faire fortune à Paris. Paris! vous ne savez pas ce que c'est que Paris!

—Paris est bien loin, et la place est bien près! murmura Madeleine.

Urbain réprima un geste de mauvaise humeur. — Que vous fait cette place, reprit-il, et que vous importe que je l'aie ou que je ne l'aie pas? Elle n'est pas déjà si merveilleuse!

— Ce ne sont pas les appointemens que j'y vois, mais le moyen d'amener ma mère tout doucement à consentir à nos projets. Et ces projets ne sont-ils pas les plus chers désirs de nos cœurs?

La voix de Madeleine était devenue caressante: elle se serra contre Urbain comme pour lui demander aide et protection, mais quelque chose d'inexplicable était entre eux qui les gênait. Il semblait que leurs pensées ne fussent pas à l'unisson. Le cœur de Madeleine battait sous son fichu.

— Sans doute, reprit Urbain avec une certaine lenteur, et j'y pense toujours comme vous, Madeleine; mais n'est-il pas singulier que votre mère soit plus sensible aux avantages d'un misérable emploi qu'à toutes les chances de succès que m'offre l'avenir? Voyez quelles ovations m'accueillent et quelles protections m'ont assurées mes premiers efforts! Je sais que les commencemens sont quelquefois difficiles; de chaudes et sincères amitiés amoindriront ces obstacles, que je surmonterai, n'en doutez pas. La lutte vous fait-elle peur? et quand tout le monde croit à cette vocation, dont je ne veux plus combattre les irrésistibles entraînemens, êtes-vous la seule à hésiter? Craignez-vous de vous associer à mon sort?

— Quel qu'il soit, je le partagerai, vous le savez bien, dit Madeleine d'une voix émue et ferme.

Urbain et Madeleine restèrent quelque temps sur le Mail. Penchée au bras de celui qu'elle s'était donné pour maître, Madeleine l'écoutait avec un mélange d'inquiétude et de ravissement. Le charme qui se dégage toujours de la présence de la personne qu'on aime agit bientôt sur elle; à mesure qu'Urbain parlait, elle sentait se dissiper ses craintes. Il montrait à la fois tant d'abandon et de chaleur dans ses épanchemens, il était si plein de fougue et de confiance, il avait si bien su, rien que par la force de sa jeunesse et de son inspiration, se créer des appuis dans la ville, il lui semblait si beau à demi éclairé par un rayon tremblant de la lune, qu'il y avait presque de la cruauté à combattre son élan. Madeleine avait entendu parler de ces fières vocations dont la voix impérieuse est accoutumée à commander. Urbain était peut-être un de ces tristes et glorieux élus, appelés d'en haut à tous les triomphes et à toutes les douleurs. Ce qu'il avait fait déjà ne témoignait-il pas en faveur de ce qu'il pourrait faire un jour, lorsque sans entrave il marcherait vers son but? Pourquoi ne réussirait-il pas? Dans un autre ordre d'idées, avait-elle bien le droit d'user de son influence pour l'arrêter? N'était-ce pas par la tendresse et la soumission que la femme se montrait forte? Madeleine inclina doucement sa tête sur l'épaule d'Urbain. — Au moins m'aimerez-vous toujours? murmura-t-elle.

La cloche sonna de nouveau. Urbain compta dix coups. — Ah! dit-il, on m'attend chez le receveur général. J'y cours!

— Encore un mot! dit Madeleine en le retenant par le bras.

— Est-ce possible? reprit Urbain; Mlle de Cléry chante ma barcarolle, et M. de Cléry doit me présenter à un journaliste de Paris.

Urbain appuya ses lèvres sur le front de Madeleine, puis se mit à courir. Madeleine le suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put le voir. Quand il eut disparu, elle quitta le Mail et se dirigea lentement vers la petite maison du quai. A présent qu'elle n'entendait plus la voix d'Urbain, l'inquiétude la reprenait. A cette inquiétude se mêlait un sentiment indéfinissable qui la faisait souffrir. Tenait-elle dans son cœur la même place qu'il tenait dans le sien? Une voix douloureuse lui criait que non. Elle s'efforçait de ne pas l'écouter et s'accusait de n'être pas heureuse des succès d'Urbain. Une humble fille comme elle pouvait-elle comprendre ce qui se passait dans cette âme de feu? Madeleine ne savait que prier, travailler, aimer. Urbain avait du talent.

Elle s'approcha du pont et regarda la rivière couler. Le silence était profond, la nuit froide et transparente. Elle se pencha sur le parapet pour voir la lune qui brillait dans l'eau. Un bruit de chants à demi voilés qui venait d'un cabaret dont les vitres rouges étincelaient de l'autre côté de la Loire attira son attention. Elle s'arrêta pour écouter et se sentit gagnée par une invincible tristesse. Comme elle était immobile et tout entière plongée dans cette rêverie, une main s'appuya sur son épaule. Madeleine tressaillit et se retourna vivement.

— Ah! vous m'avez fait peur, père Noël! dit-elle en s'efforçant de sourire.

Le père Noël tourna le visage de Madeleine en plein du côté de la lune. — Tu pleures!... Tu pensais à Urbain? dit-il.

Madeleine rougit très fort. — Moi! dit-elle avec un rire aigu; puis, changeant de ton : — Eh bien! c'est vrai...

Le père Noël passa le bras de Madeleine sous le sien.

— J'arrive de chez toi, où je voulais te parler de cette place qu'on offre à Urbain; la mère Béru m'a dit que tu dormais... Je n'en ai rien cru, ayant rencontré Urbain qui courait comme un lièvre, et c'est pourquoi je te cherchais. Je n'aime pas ces promenades nocturnes.

— Oh! c'est la première...

— Bon! ce sera la dernière aussi, promets-le-moi. A présent essuie tes yeux et dis-moi ce qu'il y a.

— N'allez pas croire au moins que ce pauvre garçon m'ait fait de la peine, répondit Madeleine vivement. Je pleurais sans savoir pourquoi.

Le père Noël hocha la tête. — Autrefois tu étais comme une fauvette, et c'était plaisir de te voir; mais depuis les vendanges de l'an dernier, bonsoir... Ça te tient donc toujours, ce bel amour?

— On n'est pas maître de ces choses-là!

— Tant pis!... Entre nous, mon ami Urbain Lefort n'est pas le

mari que j'aurais choisi. Où donc allait-il avec son bel habit noir?

— Il allait en soirée chez le receveur-général.

— Toujours des soirées!... Et il t'a laissée là! Ah! le travail et toi, ma petite, vous n'êtes pas seuls à remplir son cœur!

— Pourvu que la place que j'y occupe ne me soit pas disputée, je m'en contenterai, dit Madeleine humblement.

— Ainsi, c'est bien décidé, tu veux l'épouser?

— Oui.

— Et la mère Béru, qui te croit couchée et bien endormie, est-elle du même avis?

— Oh! ma mère ne pense pas tout à fait comme moi sur ce chapitre!... Il faudra bien cependant qu'elle se rende.

— Ma foi, ça te regarde.

— Mais non! C'est bien plutôt sur vous que je compte pour obtenir son consentement.

— Il est clair que si tu le voulais absolument... Mais ce sera, mignonne, la plus grande preuve d'amitié que je t'aurai jamais donnée. Aussi ne me demande plus rien après!...

Le père Noël et Madeleine marchaient le long du quai à petits pas. Mille choses se pressaient sur les lèvres du vieillard, qui n'osait pas les dire; mille choses sur celles de Madeleine, qui n'osait pas les demander. Enfin le père Noël prit les mains de Madeleine entre les siennes : — Tu es ma pupille, donc tu es mon enfant. As-tu bien réfléchi? vois-tu bien clair dans le cœur d'Urbain?

Les lèvres de Madeleine tremblèrent un peu. — Je sais ce que vous voulez dire, n'ajoutez pas un mot. Ne faut-il pas que quelqu'un qui soit tout à lui reste à son côté?

Le père Noël entoura Madeleine de ses bras. — Je te comprends à mon tour, dit-il; fais donc ce que tu voudras. Les bonnes âmes se doivent peut-être à ces cœurs faibles. Jusqu'où tomberaient-ils, si on ne les aimait pas? Faibles ils sont, mauvais ils deviennent!

— Ah! vous êtes dur! dit Madeleine, qui frissonna malgré elle... Il est impossible que vous ayez de lui une telle opinion...

— Eh! l'opinion que j'ai de lui, personne ne la connaît... C'est inexplicable, et je ne vois pas clair en moi. Urbain a du talent, mais qu'est-ce que cela prouve? On peut faire bien des sottises et même plus que cela avec du talent!... Je voudrais voir en lui quelque chose qui n'y est pas,... une solidité, une mesure, une persévérance sans lesquelles ses meilleures qualités tourneront contre lui. Pardieu! que tu te sois laissée prendre à sa bonne mine, à sa jeunesse, à un je ne sais quoi qui plaît en lui, ce n'est pas ce qui m'étonne; mais auras-tu bien la force de le guider?... C'est là ce qui m'effraie pour toi, pour lui, car tu sais bien que je l'aime; cependant je m'en veux de l'aimer ainsi, et je lui en veux de te faire pleurer.

— Eh bien! continua Madeleine d'une voix persuasive, donnez-le-moi, et je m'efforcerai de le rendre si heureux, que vous n'aurez plus la force d'en vouloir à personne, ni à vous, ni à lui.

— Soit! répondit le père Noël.

Le lendemain de bonne heure, le vieillard se rendit chez Mme Béru et entama vigoureusement l'entretien. Dès les premiers mots, la veuve du capitaine d'artillerie poussa les hauts cris. Que le père Noël tînt à marier son élève, cela se comprenait; mais qu'elle consentît à donner sa fille à un pauvre diable qui n'avait rien, c'était à quoi il ne fallait pas songer. Cette opposition et les termes dans lesquels elle s'exprima irritèrent le père Noël; par un de ces retours de cœur inexplicables, il se sentit blessé dans son for intérieur de ce qu'on fît si peu de cas d'un jeune homme qu'il avait élevé. Il s'échauffa et plaida la cause d'Urbain avec plus d'entrain que Madeleine n'aurait pu l'espérer. A bout d'éloquence et d'argumens, le père Noël se dressa tout à coup : — Çà! dit-il, si Urbain avait des rentes?

— Quoi! dit la mère Béru, qui devint pourpre comme au temps où elle dansait, le vieux mercier avait donc une sacoche quand il est mort?

— Il ne s'agit pas du pauvre homme, mais d'un autre qui vous parle. On est organiste, c'est vrai, et on vit dans un grenier; mais on a quelque part de bons gros sous qui ne doivent rien à personne, et on n'a pas d'héritier, madame Béru!

La question ainsi posée fut bientôt résolue; on décida que le père Noël assurerait cinquante mille francs à Madeleine à l'insu des deux jeunes gens. Mme Béru serait chargée d'en servir la rente, et ce serait comme un cadeau qu'elle consentirait à faire sur son propre fonds. De plus, la mère de Madeleine devait toucher mille écus que le père Noël, pour avoir raison de ses derniers scrupules, avait promis de lui compter de la main à la main le jour de la signature du contrat. — Touchez là, voisin; c'est fait, dit la veuve, Madeleine est à Urbain... Ils s'aiment tant, ces pauvres petits!

Le père Noël était un peu triste en quittant le jardin de la mère Béru. Il était comme chagrin d'avoir réussi. L'expression de ses traits étonna Madeleine. Elle pâlit en le voyant. — Elle ne veut donc pas! s'écria-t-elle.

— Au contraire, mon enfant, dit le père Noël, la mère Béru consent à tout. — Le visage de Madeleine changea de couleur. — Ah! dit-elle, je vous aimais bien déjà, père Noël! que sera-ce à présent!

Le père Noël, toujours soucieux, la prit par le bras et fit avec elle un tour d'allée. — J'ai comme un poids sur la conscience, reprit-il, car enfin je réponds de toi, petite. Voyons! Urbain ne sait rien encore; il ne saura jamais rien, si tu veux; pense bien à ce que tu vas faire.

Madeleine sauta au cou du père Noël. — Embrassez-moi, père Noël, je suis décidée, dit-elle.

Une clarté si douce brillait dans ses yeux, il y avait sur son visage une expression si touchante de tendresse et de bonté, que le père Noël se sentit soulagé. — Elle le transformera peut-être, dit-il.

Madeleine voulut être la première à annoncer cette bonne nouvelle à Urbain. Elle s'attendait à une explosion de joie, à cet élan, à cette ivresse qu'elle éprouvait elle-même. — La mère Béru n'est pas sotte, dit-il, mon éditeur de Paris vient de m'écrire pour me demander un second recueil de mélodies; le premier a été enlevé: c'est ma fortune qui commence.

Le mariage d'Urbain et de Madeleine eut lieu un mois après. Il y eut beaucoup de monde à Saint-Louis le jour de la bénédiction nuptiale. Madeleine, émue, pâle et repliée en elle-même, marchait les yeux baissés. Urbain regardait de tous côtés pour voir si les grands fonctionnaires et les personnes riches qu'il connaissait étaient là. La curiosité les y avait attirés presque tous. Il poussa Madeleine du coude pour lui montrer le préfet. Le cœur de Madeleine était tout à la prière : elle ne vit que Dieu et son mari.

Un grand nombre de personnes s'étaient réunies dans la sacristie pour signer l'acte de mariage sur les registres de la paroisse. Parmi elles se trouvait le journaliste parisien auquel le receveur général avait présenté Urbain. — Monsieur, dit-il en saluant le nouveau marié, voici mon souvenir. Le bien que cet article dit de vos dernières productions n'est pas la moitié de ce que j'en pense.

Urbain prit le journal que lui tendait son ami de fraîche date; l'article était signé *Paul Vilon*. — Ne me remerciez pas, poursuivit celui-ci ; vous m'avez rendu si heureux pendant une heure que je reste votre obligé.

Un jeune substitut tout nouvellement arrivé de Paris poussa le coude de Paul Vilon. — Est-ce bien sérieux ce que vous dites là? murmura-t-il à son oreille.

— Vous ne connaissez pas les musiciens, répondit Paul. Si on cesse de les abreuver d'éloges un instant, ils crient qu'ils ont soif. Pourquoi dirais-je la vérité à qui ne veut pas l'entendre? Je ne la dois qu'à ceux qui m'honorent d'une confiance sincère et que j'aime.

Tandis que Paul Vilon s'éloignait, Urbain lisait avec des éblouissemens l'article où ses mélodies étaient portées aux nues.

La semaine n'était pas terminée que déjà Urbain parlait de partir pour Paris. La mère Béru, qui comptait et recomptait du matin au soir les mille écus du père Noël, n'y voyait aucun obstacle. Le père Noël grondait tout haut, et Madeleine lui venait en aide tout bas; mais Urbain n'en voulait pas démordre. Un jour qu'ils se promenaient ensemble au bord de la Loire, le ciel était pur, le vent

tiède; on voyait la ville, échauffée par le printemps, se mirer dans l'eau claire. Madeleine pressa le bras d'Urbain, et lui indiqua du doigt les vitres de leur petite maison, qui étincelaient au feu du soleil couchant derrière les pêchers en fleurs. — N'est-on pas bien ici? dit-elle. Ce repos n'est-il pas voisin du bonheur?

La cloche de Saint-Louis tinta. — Si tu voulais, reprit-elle, tu serais organiste un jour dans l'église où l'on nous a mariés. Cela nous porterait bonheur; notre vie s'écoulerait à l'ombre de ce clocher... Ce talent que tu as, et qui est un don de Dieu, en serait meilleur. Nous serions plus heureux que là-bas.

Urbain était attendri. Ces premiers bonheurs qui suivent l'union de deux êtres jeunes qui s'aiment avaient en quelque sorte amolli son cœur; il regarda Madeleine et l'embrassa sur le front sans répondre. Madeleine se pressa contre lui. — Ce soir, nous dînons chez le père Noël, reprit-elle; il dépendra de toi que je sois bien heureuse au dessert.

— Va! tu le seras toujours! dit Urbain.

Paul Vilon vint à passer et s'arrêta. — Eh! eh! dit-il, vous vous endormez dans les délices de Capoue! Qu'avons-nous fait de cette belle ambition et de cette ardeur où je vous ai vu?

Urbain rougit. — J'ai le temps! dit-il.

— On voit bien que vous ne connaissez pas Paris, reprit l'autre. À Paris, ceux qui marchent n'arrivent pas, il faut courir. On vous porte intérêt, je le sais, et s'il vous plaît de passer sur le corps à vingt rivaux, je vous engage à ne pas perdre une minute!

Urbain regarda Madeleine de nouveau; mais l'expression de ses yeux était changée. On y voyait comme une sorte de fièvre. Tous ses anciens instincts venaient de se réveiller à la fois. — Eh bien! je partirai, dit-il.

Le journaliste lui tendit sa carte. — Quand vous serez à Paris, souvenez-vous de Paul Vilon et ne manquez pas de me venir voir. Je vous piloterai dans cette ville, où il y a autant d'écueils que de pavés, mais où les hommes de talent comme vous réussissent toujours.

Paul Vilon salua Urbain avec un regard qui s'adressait à Madeleine et s'éloigna. — Qu'en penses-tu? dit Urbain.

— Je pense, dit Madeleine, que ce monsieur est bien prompt à l'éloge.

La figure d'Urbain se rembrunit. — Chacun a son opinion, mais je sais que la famille Béru est d'un autre avis.

Madeleine ne lui connaissait pas cette voix, et le regarda effrayée: elle venait à son insu de mettre le doigt sur la plaie. La promenade fut interrompue, et on retourna au logis sans échanger une parole. Urbain sortit dans la soirée, et ne rentra que fort tard. Il se coucha sans embrasser Madeleine, il dormit sans entendre qu'elle

pleurait. Le lendemain, elle n'y tint plus. — Tu es injuste, dit-elle; pourquoi me faire un crime des craintes qui m'assiégent quand je pense à Paris? Est-ce que je ne te suivrai pas partout? Si tu n'étais pas Urbain, est-ce que je t'aurais aimé comme je l'ai fait du premier jour que je t'ai vu? Est-ce que je ne suis pas fière de ton nom?

Ces derniers mots fondirent la glace. Urbain lui rendit son baiser. — Eh bien! fie-toi donc à moi, dit-il; je veux que dans trois ans tout le monde en te voyant dise : c'est Mme Lefort, vous savez, la femme de ce compositeur qui a fait *Sardanapale!*

Une inspiration illumina soudain Madeleine. — Tu ne m'as pas comprise, dit-elle; qui songe à mettre obstacle à cette légitime ambition que tu as de te faire connaître? Tu me crois timide ou même indifférente; mais c'est au nom même de cette réputation qui fait mon orgueil que je te parle. Il faut que les portes te soient ouvertes toutes grandes dès ton arrivée à Paris et que chacun t'y fasse bon accueil. On dit qu'il y a un stage en toutes choses : fais ton stage à Blois. Achève *Sardanapale*, achève cette symphonie dont tu m'as joué un passage hier, et si la fin répond au commencement, je serai la première à te dire : Pars!

Urbain était dans les premiers enchantemens du mariage : sa femme était comme sa maîtresse, un baiser venait de sceller leur réconciliation. Il céda à cette voix tendre qui le flattait et semblait l'inviter par les plus délicates caresses à marcher plus glorieusement vers le but qu'il ambitionnait. Plein d'une ardeur plus vive, il se mit à l'œuvre le jour même et ne quitta presque pas sa chambre pendant tout un mois. Quelques promenades dans les beaux sites qui entourent la ville, quelques soirées passées avec le père Noël étaient ses seules distractions. Un sentiment inconnu paraissait l'animer. La candeur, l'esprit juste, la raison ferme et droite de Madeleine agissaient sur lui; imprégné de cette atmosphère de jeunesse et de pureté qui enveloppe une femme chaste et bonne, il ouvrait son cœur à une influence plus saine et avait de meilleures aspirations. Il pensait bien encore à cet avenir brillant dont il avait souvent caressé les perspectives, mais il le faisait plus tranquillement, avec une sorte de gravité et de mesure qui rassurait presque le père Noël. En même temps les conseils du vieil organiste étaient écoutés. Ce changement réjouissait l'âme tendre de Madeleine : elle y voyait comme le présage d'une vie heureuse et la récompense de son obstination. Comment aurait-il pu se faire qu'insensible aux appels de son cœur, Urbain n'écoutât pas la voix du dévouement et de l'amour? Son mariage, un peu assombri dans ses prémices, eut son printemps. Dans sa joie, elle embrassait le père Noël et lui reprochait de ne point partager sa confiance. Le père Noël hochait la

tête, et, tout en riant, grondait encore. — Il faudra voir, disait-il, un mois ou deux, ce n'est pas déjà si long!

Le premier résultat de cette retraite et de ce travail où Urbain se retrempait fut d'assouplir son talent et de le rendre plus ferme en ne lui faisant rien perdre de son éclat. Un soir, après l'exécution d'un morceau qu'il avait achevé, le père Noël ne put s'empêcher de le complimenter si franchement, qu'un éclair de joie parut dans les yeux du jeune compositeur. Un acte entier de *Sardanapale* fut alors écrit. A quelque temps de là, Urbain eut l'idée de prêter son concours à un *festival* qu'on organisait au profit des pauvres. Son offre fut acceptée avec empressement. Le père Noël vit un danger dans le projet d'Urbain, et s'en ouvrit à Madeleine. La fièvre du succès pouvait enivrer le jeune artiste et lui faire prendre la résolution immédiate de quitter Blois. S'il partait, était-il mûr pour la lutte? Il y avait là un écueil. Madeleine le comprit, mais il était trop tard pour empêcher le *festival,* et elle en attendit le résultat avec un mélange de crainte et d'impatience.

Tout le beau monde de Blois remplissait la salle où le *festival* eut lieu. On était revenu de la campagne pour assister à cette solennité musicale, la plus belle que le chef-lieu eût vue depuis longtemps. Le grand intérêt de la réunion se concentrait sur Urbain. Quand il prit l'archet pour conduire l'orchestre, une salve d'applaudissemens l'accueillit. Une ouverture et quelques morceaux furent exécutés. Toutes les mains battirent avec fracas. — Voilà ce que je craignais, murmura le père Noël. — Le concert fini, cent personnes entourèrent Urbain pour le féliciter. Que tardait-il pour transporter sur un plus grand théâtre les productions éclatantes de son talent? L'épreuve était faite, sa place était marquée à Paris. On ne tarissait pas en éloges; il n'y avait qu'une voix sur le succès qui l'attendait. — Souvenez-vous seulement alors de ceux qui vous l'ont prédit, lui disait-on.

Urbain, complétement fasciné, rentra résolu à suivre ces conseils. Madeleine hasarda quelques timides avis. Il pouvait rester à Blois, terminer paisiblement son œuvre et faire un voyage à Paris. De cette façon, quoi qu'il arrivât, il ne compromettrait rien; la succession du père Noël ne lui manquerait pas. Il serait organiste. — Pourquoi pas chantre de paroisse! répondit-il brutalement.

Rien ne s'opposa plus au départ d'Urbain. Madeleine en avertit le père Noël. Elle ne put retenir quelques larmes en regardant la Loire et les doux paysages où son cours paresseux se déroule. — Nous ne sommes pas faits pour être heureux, dit-elle, puisqu'il n'a pas voulu l'être ici. — Elle hâta les préparatifs du voyage avec une sorte de fièvre. Mille inquiétudes inexpliquées l'agitaient. Les paroles que le

père Noël lui avait dites avant la courte réforme d'Urbain lui revenaient sans cesse à l'esprit. En outre, une crainte superstitieuse la tourmentait à la pensée de quitter la ville qui avait été la protectrice et comme la mère de l'orphelin. Avant de partir, elle voulut revoir la campagne où son amour avait commencé. Le père Noël avait inventé un prétexte pour l'accompagner dans ce pèlerinage, dont, par un secret sentiment de pudeur, Madeleine n'avait pas voulu lui confier le véritable motif. Il le comprenait et devinait ce qui se passait en elle; mais il s'efforça de plaisanter pour ne pas exciter une émotion inutile. — Paris est comme un champ de bataille, dit-il; tu pars pour la guerre, mon enfant; rien là-bas ne te rappellera nos heureuses promenades. — Madeleine serra la main de son vieil ami. — N'ayez pas peur, dit-elle, j'aurai du courage.

Vers la tombée du jour, Madeleine quitta le vieil organiste, disant qu'elle voulait embrasser la petite fille du fermier, qu'elle avait vue à l'autre bout d'un pré. Le père Noël s'achemina vers l'église d'un pas tranquille. — Ah! si j'avais rencontré une fille de ce cœur-là à vingt-cinq ans! murmura-t-il, et malgré lui sa pensée se reporta vers une jeunesse dont il ne parlait jamais. Quand Madeleine sortit de l'église, elle le trouva debout près de la porte. Elle rougit comme si elle venait de commettre une faute. — Qui vous a dit que j'étais là? dit-elle. Le père Noël haussa les épaules. — C'est ici que tu l'as connu, dit-il; tu étais triste, j'étais bien sûr de te retrouver ou l'on prie.

IV.

Urbain et Madeleine quittèrent Blois le lendemain. Au moment du départ, le père Noël, usant d'un reste d'influence, fit promettre à son élève de se loger chez une personne de sa connaissance qui demeurait du côté de la place Saint-Sulpice, et qui, moyennant une somme modique, loua au jeune ménage trois pièces meublées fort propres, où Urbain et Madeleine s'établirent provisoirement. Le père Noël estimait qu'avec cinq mille francs de rente et le travail d'Urbain, deux personnes pouvaient vivre honnêtement à Paris; mais il fallait éviter les occasions de dépenses où la vie des quartiers élégans et la fréquentation du monde vous entraînent. La première chose qui frappa les yeux de Madeleine fut un piano qui, tout ouvert dans un coin de la pièce principale, semblait attendre qu'une main amie en caressât les touches. C'était un dernier souvenir du père Noël. Urbain fut touché de cette attention. Encore ému de ses récens triomphes, il se mit à l'œuvre avec un courage auquel Madeleine applaudissait. Il travaillait le matin, et dans la journée il allait voir quelques personnes pour lesquelles le préfet, le maire, le receveur

général lui avaient donné des lettres d'introduction. L'histoire qu'on y faisait de sa jeunesse intéressait tout le monde; les sympathies lui étaient acquises avant qu'il eût parlé; elles ne diminuaient pas, tant s'en faut, aussitôt qu'on l'avait vu. Seulement, par un indéfinissable sentiment où la vanité n'avait que trop de part, Urbain éprouva un certain froissement à la pensée qu'on connaissait l'abandon où il avait vécu. Il aurait voulu que tous ces détails fussent cachés. En creusant un peu plus avant dans son cœur, peut-être y aurait-on découvert cette pensée que son mérite actuel devait faire oublier ce passé, et qu'il était malséant de s'en souvenir quand lui n'y songeait plus. Le charme qu'il exerçait naturellement agit encore dans ces nouvelles circonstances, et il eut bientôt, dans un monde distingué, des appuis, des protecteurs, même des amis. Madeleine, introduite dans quelques maisons, y réussit par sa réserve et son air de simplicité. L'entrée dans la vie parisienne se faisait sous d'heureux auspices. Les lettres de Madeleine au père Noël témoignaient de son contentement.

Vers cette époque, Urbain fut malheureusement présenté chez une de ces étrangères qui arrivent du Nord chaque année et qui étudient la France aux Champs-Élysées et à l'Opéra. La comtesse Czerniski jouissait, dit-on, d'une de ces fortunes fabuleuses dont les contes de fée et la Russie gardent seuls le privilége. Son mari remplissait une mission politique en Italie. La comtesse l'attendait à Paris, où elle avait ouvert un salon. Grande dame, fort oisive, riche et ennuyée à l'avenant, elle trouva original de se faire la protectrice d'un artiste. Le monde désœuvré qui passe une saison à Paris accueille avec un empressement de convention tous ceux qu'une renommée déjà vieille ou naissante fait sortir de la foule. Présenté par la comtesse à ses connaissances, Urbain fut le bienvenu partout; on le vanta fort, et une sorte de conspiration se fit autour de lui pour le transporter d'un bond à ces hauteurs où l'on ne monte que par le double effort du temps et du génie. Il parut commode à Urbain de se laisser ainsi conduire au succès par le flot de la mode et de l'engouement. Il payait cette propagande par des improvisations ornées de dédicaces. Ce n'était déjà plus ce que Madeleine aurait voulu. Cette popularité de salon une fois acquise, Urbain sut l'exploiter avec un mélange singulier de finesse et de nonchalance; il entrevoyait la possibilité d'entrer au théâtre par la porte de la faveur; son talent ferait le reste. Il s'adonna donc entièrement aux réunions de la comtesse Czerniski, où il prit une place qui tenait le milieu entre celle de favori et celle de commensal. La comtesse n'attachait pas une importance extrême aux relations que le hasard et l'oisiveté lui avaient fait nouer avec Urbain. Les plus habiles n'auraient pu préciser la limite exacte où elles s'arrêtaient, et il lui im-

portait peu de savoir ce qu'on en pensait. Elle ne savait pas au juste si le compositeur dont elle ornait son piano était marié ou non; elle n'avait nul souci de son avenir, et nulle jalousie de son passé. Sa jeunesse, sa bonne grâce, son talent d'improvisation l'avaient charmée. Il lui paraissait en outre de bon goût de mêler quelques parias de l'intelligence aux élus de l'aristocratie qui paradaient dans son salon. Ses amis du faubourg Saint-Honoré se souvenaient qu'à son premier voyage elle avait fait éclore au doux feu de son boudoir un poète qu'elle comparait à lord Byron; le poète avait publié un volume d'élégies, et personne ne savait ce qu'il était devenu; les vertes palmes qu'on promettait à son jeune front s'étaient fanées avant de fleurir. A présent la comtesse se passionnait pour la musique, comme autrefois elle était de flamme pour la poésie. On pensait que le tour de la peinture viendrait plus tard.

Les salons ne sont pas rares à Paris où l'on fait profession de pousser des génies vers l'immortalité. Des héroïnes titrées s'y rencontrent pour aider à leur vol. On y parle volontiers en un langage parfumé de Raphaëls, de Pergolèses et de Dantes inconnus. Au fond de ces enthousiasmes, qui ont la durée des pâquerettes, il n'y a que de la frivolité et du désœuvrement. Le malheur est que de pauvres esprits s'y laissent prendre et se croient appelés à de hautes destinées sur la foi de ces adoptions. Or le salon de Mme la comtesse Czerniski était un des endroits où l'on aimait le plus à découvrir de petits grands hommes pour les hausser sur un piédestal éphémère.

Parmi les personnes qui s'y montraient assidûment, il s'en rencontra une qui jouissait de quelque crédit à l'administration des beaux-arts. L'ami de la comtesse complimenta chaudement Urbain, promit de l'appuyer, et obtint de faire exécuter une de ses compositions à une grande représentation à bénéfice qu'on devait donner à l'Opéra. A cette bonne nouvelle, la tête du jeune artiste s'enflamma. Pendant quatre ou cinq nuits, il travailla sans relâche aux morceaux que comportait la cantate avec chœurs qui lui avait été confiée. Dans la journée, il chantait à Madeleine les parties achevées, puis il portait chez la comtesse les feuilles de papier maculées d'encre. Sa femme ne se plaignait pas trop de cette assiduité et de ces absences dont cependant elle souffrait : elle y croyait l'avenir d'Urbain engagé. Le soir vint de cette représentation solennelle. La société de la comtesse remplissait les premières loges; Madeleine se cacha dans une baignoire. La cantate fut applaudie dès les premières mesures. A la fin, ce fut un vrai tonnerre de bravos. Madeleine pleurait de joie. Comme elle se suspendait au bras de son mari, tout émue et bouleversée, Urbain lui apprit qu'il soupait chez la comtesse avec quelques personnes, parmi lesquelles se trouvait Paul Vilon, le journaliste. Elle

rentra seule et l'attendit une grande partie de la nuit. Il revint enfin, pâle de lassitude, mais enivré, flatté outre mesure, et tout confit d'adulations banales; il croyait de bonne foi qu'il avait fait un chef-d'œuvre. Tout en causant avec sa femme, il fredonnait les motifs de sa cantate et s'interrompait pour lui en faire savourer les délicatesses. Le lendemain, il n'attendit pas le déjeuner pour disparaître. La comtesse voulait répéter au piano les principaux airs qu'elle avait applaudis la veille. Un mot peindra la situation d'Urbain auprès de cette protectrice qu'il appelait sa *bonne fée*. Un jour qu'il venait de chanter avec éclat une mélodie qui portait son nom, elle demanda à Paul Vilon ce qu'il pensait d'Urbain. Le journaliste lui montra du doigt des pêchers rangés en espaliers le long d'un mur. — Tous ces arbres portent des fleurs, dit-il; combien porteront des fruits? — Bon! répondit-elle, je n'aime que les bouquets.

A peu de jours de là, Urbain annonça à sa femme qu'il allait déménager. Trois pièces meublées, aux environs de la place Saint-Sulpice, ne lui paraissaient plus suffire à sa position nouvelle. Une partie des raisons qu'il fit valoir avait un certain poids; Madeleine s'y rendit en soupirant. Il était dans sa nature de s'attacher aux lieux où elle avait cru rencontrer le bonheur, et ce modeste salon où Urbain avait passé de si belles heures entre elle et le travail lui semblait un coin béni. Elle ne dit donc pas adieu à ces honnêtes meubles d'acajou, tapissés de drap rouge galonné de passementerie jaune, sans un secret serrement de cœur; mais tout en quittant ce premier asile où son obscurité s'était abritée, Madeleine aurait voulu qu'on cherchât un quartier paisible où la vie ne fût pas coûteuse et où la solitude fût encore facile. Urbain secoua la tête; il ne fallait à aucun prix s'écarter des théâtres, où mille occupations l'appelleraient prochainement. Il fit donc choix, rue des Martyrs, d'un joli appartement qui donnait sur des jardins. Quand Madeleine, qui présidait aux soins de l'installation, voulut faire enlever le piano du père Noël, elle apprit qu'Urbain l'avait vendu. La jeune femme en éprouva un chagrin profond. Ce piano, qui venait de leur vieil ami et sur lequel Urbain avait composé sa cantate, était pour elle comme une relique; elle s'était accoutumée à le voir. Il lui semblait que quelque chose de leur intimité disparaissait avec le piano du père Noël. Elle ne put s'empêcher de le dire à Urbain, dont on devine la réponse. Un si modeste instrument pouvait-il convenir à un artiste qu'avait applaudi le public de l'Opéra? Il fallait désormais à Urbain un mobilier magnifique, et Madeleine entrevit aussitôt un coin de l'abîme dans lequel des rêves plus brillans que solides pouvaient un jour précipiter son mari. Espérant toutefois retenir Urbain sur la pente où il n'était que trop disposé à courir d'un pied leste, elle partagea les soins qu'il donnait à leur appartement, et

s'enquit avec lui de tout ce qui pouvait le rendre plus agréable. Elle voulut être le frein qui modérerait son ardeur étourdie, mais un frein doux et facile. Debout dès l'aurore, vigilante et joyeuse, elle donnait à tout ce coup d'œil qui maintient l'ordre et accroît le bien-être. Elle était heureuse si Urbain la remerciait d'un sourire. Familier avec tous ces menus plaisirs de la vie parisienne qui affriandent les femmes par une légère saveur de fruit défendu, Urbain voulut faire partager à Madeleine quelques-unes des distractions banales dont il avait pris l'habitude. Madeleine se crut aimée : c'était déjà la meilleure part du bonheur qu'elle ambitionnait. Que n'eût-elle pas fait pour ce cher Urbain qu'elle entourait de mille tendresses! N'était-il pas naturel de penser qu'à son tour Urbain ferait pour elle ce qu'elle demanderait? Il ne fallait pas se hâter seulement. Urbain prenait langue et se renseignait. Comme un lutteur, il rassemblait ses forces avant d'entrer dans la lice. Ses promenades dans les théâtres avaient pour but d'étudier l'art dramatique et le goût du public. Il le lui disait du moins, sans ajouter que la plupart de ces promenades se faisaient en compagnie de la comtesse Czerniski. Urbain, que la comtesse appelait son *cher maestro*, croyait sans peine à tout le bien qu'on disait de lui, et sur ce chapitre ne contredisait personne, mais en même temps il trouvait agréable d'exploiter l'intérêt qu'on lui témoignait, et d'en tirer profit au double point de vue de sa réputation et de son avenir. Paul Vilon, qui avait renoué connaissance avec Urbain à l'occasion de la cantate exécutée à l'Opéra, n'avait pas hésité à lui prêter l'appui de sa plume, bien qu'il eût peu de confiance dans l'avenir d'un talent livré, avant l'heure des succès durables, aux faciles ovations du monde. Les relations d'Urbain avec les amis de la comtesse n'étaient malheureusement pas les seules qui exerçassent une action directe sur sa vie; il la gaspillait d'un autre côté sur le boulevard, dans les foyers de théâtre, où il avait mille connaissances recrutées un peu partout. Le jeune compositeur côtoyait la *bohême* et s'y mêlait quelquefois; la ligne qui la sépare du monde sérieux des artistes, où le travail est la seule loi, est indécise : il ne tarda pas à la franchir.

Le jour vint cependant où Madeleine eut un enfant, une petite fille, qu'on appela Louise, en souvenir de son grand-père de Béru, et dont le père Noël fut le parrain par procuration. Ses premiers sourires, ses premiers bégaiemens l'empêchèrent de voir avec effroi l'absence totale de labeur sérieux et de résultats appréciables où se consumaient les jours d'Urbain. Quand elle berçait et caressait sur ses genoux cette chère créature, où elle revoyait les traits de son père, pouvait-elle croire qu'Urbain s'oubliait aux Champs-Élysées dans la caléche de la comtesse Czerniski, ou plus tristement encore dans un cabinet particulier avec une *prima donna* sans emploi?

Un jour qu'elle veillait auprès de ce doux berceau, Urbain lui apporta une petite bourse pleine d'or qu'il vida sur sa robe; puis, tirant de sa poche un écrin de velours, il passa un bijou au bras de Madeleine. — Me reprocheras-tu encore de ne rien faire? dit-il de sa voix la plus câline; voici le prix d'un recueil de mélodies que j'ai vendu ce matin. Ce bracelet te le rappellera.

Madeleine baisa la main de son mari. Certes, depuis qu'il avait pris son vol dans le monde, Urbain ne l'avait pas lassée par de trop fréquentes démonstrations de tendresse; mais un peu par nature, un peu par calcul aussi, il avait de ces mouvemens qui ravissent les femmes et endorment leurs inquiétudes. Des observateurs chagrins auraient bien pu dire que la prudence y avait autant de part que la bonté, mais ces réveils et ces élans semblaient si spontanés qu'il fallait avoir l'âme bien soupçonneuse pour y voir l'apparence de l'habileté.

Trois ans se passèrent ainsi. *Sardanapale* dormait, le directeur de l'Opéra n'était pas venu, et la bohême gagnait chaque jour du terrain sur le monde. Le petit éclat qu'Urbain avait jeté pendant les premiers jours allait s'affaiblissant. L'oisiveté, la dissipation, l'amour-propre, faisaient leur œuvre. A mesure que les chances s'éloignaient, l'ancien élève du père Noël travaillait moins. Bientôt une certaine aigreur se montra dans l'expression de son orgueil froissé. L'éditeur auquel il avait cédé un second album après la vente du premier ne sonnait plus à sa porte. Un certain vide se faisait autour de lui. Un soir il se présenta chez la comtesse Czerniski, qu'il n'avait pas vue depuis quelque temps; elle était partie. Ce départ sans un mot d'adieu trahissait un dédain qui blessa profondément l'artiste. Il se laissa aller à quelques imprécations contre les grandes dames, imprécations qui n'étaient ni bien neuves ni bien justes, et se jeta plus avant dans la bohême. Il n'y trouva ni bons conseils, ni bons exemples, mais au contraire un levain qui activait la fermentation déjà si violente de son esprit.

Quand Madeleine le questionnait, il ne manquait pas de belles paroles pour la rassurer; cependant, malgré son indulgence, elle avait été contrainte de remarquer que le piano ne s'ouvrait jamais; une ride s'était faite à la surface de son bonheur. Il était impossible que cela continuât longtemps sans amener les plus fâcheux résultats. Madeleine savait par une sorte d'intuition qu'on ne travaille un peu que lorsqu'on travaille beaucoup. Or Urbain ne faisait rien. Un jour donc qu'il paraissait de bonne humeur, elle ouvrit le piano, et, préparant du papier à musique, elle prit doucement le bras de son mari. — Eh bien! dit-elle, cette mélodie que vous m'aviez promise? — Urbain tira sa montre. — Demain, répondit-il; aujourd'hui j'ai affaire. — Madeleine savait par cœur cette réponse : elle ne se dé-

couragea pas, elle employa mille charmantes coquetteries pour amener son mari à reprendre la plume, et un moment elle put croire qu'elle avait réussi. Urbain ne sortit pas, et il travailla même pendant quelques heures. Madeleine battait des mains. Quand il quitta le piano et la plume, elle l'embrassa, tout illuminée d'une joie folle. — J'ai bien le droit de t'inviter à dîner. Allons à la campagne, cela te reposera, dit-elle.

Urbain accepta. Elle profita de ce bon mouvement pour le gronder, avec mille gentillesses, de l'oubli qu'il faisait du monde, où autrefois il allait trop. Il ne fallait pas tomber d'une exagération dans une autre. Certaines relations étaient à ménager : Paul Vilon, qui avait quelque influence; une sœur de Mme de Boisgard, Mme de La Chable, à laquelle il avait été particulièrement recommandé. Le soir, il se montrerait dans un salon ou deux, le matin il travaillerait, et il lui resterait bien encore deux ou trois heures par jour pour voir ses amis. En six mois de cette vie, il aurait pris une bonne place dans l'estime de tous, et *Sardanapale* serait achevé. — Tu as raison, dit Urbain, entraîné par ce langage plein d'onction et de chaleur. C'est un homme nouveau que tu vas voir. — Il lui pressa tendrement le bras et se mit à causer avec un abandon qu'il ne montrait pas depuis longtemps. Jamais journée ne parut plus belle à Madeleine; ils dînèrent ensemble à Asnières et revinrent en causant par les bords de la Seine jusqu'au pont de Neuilly. La soirée était calme, les étoiles tremblaient dans le lit du fleuve, où se reflétait la longue tige des peupliers. Madeleine se souvint de la Loire et du père Noël. « S'il nous voyait, pensa-t-elle, il serait content. » Toute crainte s'était alors dissipée; elle voyait l'avenir comme son amour et Urbain le lui montraient.

Le lendemain, Urbain se rendit chez Paul Vilon pour l'engager à dîner. Paul se souvint de Madeleine, qui lui plaisait; il accepta. Dans la soirée du même jour, Urbain exécuta bravement chez Mme de La Chable un petit nombre de compositions rapportées de Blois. Le fils du mercier avait le sentiment de l'expression musicale; sans avoir beaucoup de voix, il chantait avec goût, et surtout avec un certain élan qui fondait la glace habituelle d'un salon. Exalté par sa récente conversation avec Madeleine, il voulut plaire et réussit. Plusieurs invitations lui furent adressées coup sur coup. Il les accepta toutes, et pendant quinze jours il s'habitua à ne rentrer qu'à trois heures du matin. Ce n'était pas là précisément ce que Madeleine aurait voulu. Il y avait rechute, et non pas guérison.

Urbain revint un soir fou de joie. M. le duc de R... l'avait invité à prendre le thé chez lui. — Est-ce le directeur de l'Opéra? demanda Madeleine avec une feinte naïveté.

— Un duc! s'écria Urbain comme s'il avait parlé d'un dieu de l'Olympe. De telles relations peuvent mener à tout!

— Je désire seulement qu'elles te mènent à l'Opéra-Comique, répondit Madeleine.

Restée seule, la jeune femme éprouva un vague effroi. Ce n'était pas là ce qu'elle avait espéré. Le bon sens, que l'amour n'avait pu éteindre, lui disait que le monde, auquel sacrifient tant d'artistes à leurs débuts, prend plus qu'il ne donne. Urbain n'était pas un instrumentiste pour s'y tant dévouer. On avait vu souvent un maître sortir d'un grenier; on n'en connaissait point sortant d'un salon. C'était là une éducation factice, un de ces stages de serre chaude par lesquels les réputations se flétrissent plus souvent qu'elles n'arrivent à maturité. — Il s'habituera aux petites choses, se disait-elle, et les grandes lui seront impossibles.

Le dîner auquel Urbain avait engagé Paul Vilon eut lieu. Huit ou dix personnes recrutées sur les boulevards et dans deux ou trois salons y assistaient. On parla beaucoup, on but aux succès à venir d'Urbain, on rit un peu; Paul ne manqua pas d'esprit, et Urbain fut enchanté. Le lendemain, il annonça à Madeleine que ces dîners se renouvelleraient fréquemment. — Tu vois, dit-il, je tiens ce que je t'avais promis... Avant six mois, tout Paris saura que tu es la femme d'Urbain Lefort.

Madeleine n'osa pas lui demander ce que serait Urbain Lefort dans six mois. Six mois après, Urbain, dont la verve abondante ne tarissait pas, eut l'idée de donner un concert dans la salle Herz. De l'idée à l'exécution, il n'y eut qu'une course de cabriolet jusqu'à la rue de la Victoire. La salle fut louée, et Paul invité à mettre son influence au service du compositeur; il le promit et tint parole. Les prospectus se multiplièrent; deux ou trois articles parurent çà et là accompagnés de vingt réclames. Urbain passa tout un mois en courses; il ne descendait plus de voiture et ne cessait pas de rendre visite aux artistes qui lui avaient promis leur concours. Il voulut avoir un orchestre pour jouer sa dernière symphonie et le paya. Pendant trente jours, il eut la fièvre; Madeleine ne le voyait plus que la nuit fort tard ou aux heures des repas, et encore pas toujours. Elle ne songeait qu'aux périls de cette épreuve; il ne parlait que d'espérances. Sa personnalité l'absorbait entièrement; il lui semblait que son concert était l'événement du jour. Il engagea des chanteurs et des choristes pour exécuter une grande scène lyrique qu'il avait ébauchée au commencement de son séjour à Paris et qu'il termina en trois nuits. La chose achevée, il réveilla Madeleine pour la lui jouer au piano. Il était dans le ravissement. Cette exaltation fit mal à Madeleine. — Ah! mon Dieu! pensa-t-elle, si c'était une chute! — Et elle

frissonna. Dans son inquiétude, elle crut devoir interroger Paul Vilon pour connaître son opinion. Paul cria au miracle. L'exagération de ce langage lui fit peur : elle y sentait la banalité. Un incident ajourna le concert d'un mois. Urbain recommença ses courses. En attendant, les dîners allaient toujours. Tous les soins de la maison roulaient sur Madeleine. Les notes lui arrivaient de tous côtés; les revenus du mois étaient mangés dès les premiers jours. Effrayée des proportions que prenait ce concert, Madeleine essaya de faire quelques observations. Urbain se mit à rire. — Mme de La Chable a pris cent billets; M. le duc de R... en a voulu cent autres; j'en ai placé cinq cents parmi les habitués de leurs salons. Il n'y a que toi qui doutes de mon succès... Il est vrai que tu es ma femme! — Madeleine ne dit plus rien.

Paul cependant ne se faisait pas faute d'aller chez Urbain aux heures où il était sûr de ne pas le rencontrer. Il l'attendait alors, et causait avec Madeleine. Il éprouvait une sympathie réelle pour cette jeune femme, dont la franchise et la simplicité ne se démentaient jamais. Malheureusement Madeleine était jolie, et Paul, qui la voyait beaucoup, ne put se défendre d'un sentiment plus vif que l'amitié. Il ne s'en rendit pas bien compte d'abord, puis ne cessa pas d'aller rue des Martyrs, quand il vit plus clair dans son cœur. Il n'avait pas de projets préconçus; peut-être cependant comptait-il à tout hasard sur l'occasion. La pente était trop douce pour ne pas l'entraîner, et d'énigmatique son langage devint plus précis. Madeleine avait le cœur trop droit pour rien soupçonner durant les premières visites; plus tard, elle regarda bien en face l'ami d'Urbain, et comprit tout. Elle en ressentit une telle indignation, qu'elle en éprouva comme un doute par contre-coup : il était impossible qu'un homme qu'elle recevait dans son intimité, et qui serrait la main de son mari, eût de telles pensées. Elle se fit violence pour recevoir Paul de nouveau. Cette fois le journaliste ne lui permit plus la moindre illusion. Elle se contint néanmoins. — Quand vous me connaîtrez mieux, vous ne me parlerez plus ainsi, dit-elle en se levant. Paul, qui se connaissait en physionomies, la quitta. — Hum! se dit-il, j'aurais préféré une grande colère.

Madeleine demeura jusqu'au soir dans une singulière perplexité. Sa candeur la poussait à tout dire à Urbain; mais n'était-il pas à craindre que dans sa première et légitime irritation il ne provoquât M. Vilon? Elle prit un détour, et, s'appuyant sur l'épaule d'Urbain tandis qu'il transcrivait quelques notes : — Ne trouves-tu pas que M. Vilon vient beaucoup ici? dit-elle.

— Il vient parce qu'il m'a pris en amitié, répondit Urbain, qui écrivait toujours... Ce matin encore il a parlé de mes compositions en des termes qui me prouvent le cas qu'il fait de moi.

— Ah! tu crois?

Urbain posa sa plume. — Que veux-tu dire? reprit-il d'un ton singulier. Madeleine eut peur.

— Rien... Je trouve seulement qu'il vient un peu trop quand tu n'y es pas; dit-elle. Et puis il a une manière de parler...

— Bon! vas-tu t'imaginer par hasard qu'il te fait la cour? Il vient quand il peut, et il est clair qu'il ne parle pas comme le père Noël!... Es-tu drôle avec tes idées?..

Urbain reprit sa plume; Madeleine jugea qu'il ne fallait pas pousser l'entretien plus loin.

Si Urbain avait suivi les conseils de sa femme et de quelques amis désintéressés, il aurait fait appel à toutes ses facultés pour produire une œuvre importante, qui aurait figuré avec éclat dans son concert. Il fallait, après un trop long temps d'oisiveté, frapper un grand coup, prouver enfin qu'on valait quelque chose. On est parfois indulgent aux premiers efforts d'une vocation qui s'éveille, on l'écoute avec complaisance, on lui sourit; mais la carrière ouverte, on devient bientôt sévère. On exige davantage en raison même de la facilité qu'on a montrée. C'est donc un combat sérieux, auquel il faut s'apprêter avec des armes bien trempées. Malheureusement le sens du travail était amolli chez Urbain; il n'eut pas le courage de le réveiller, et il se contenta de faire quelques emprunts à son bagage musical apporté de province.

La veille du jour fixé pour le concert, plusieurs lettres arrivèrent chez Urbain; Madeleine les ouvrit; elles contenaient toutes les billets de concert que son mari avait placés chez ses connaissances du monde. Mme de La Chable elle-même renvoya la moitié de ses billets, et M. le duc de R... tout autant; l'expression des regrets les plus vifs accompagnait ces lettres. « Mais la salle sera vide! » murmura Madeleine. Comme elle empilait les billets sur un meuble, elle entendit le pas de son mari dans la pièce voisine. Elle prit tous les coupons ensemble et les poussa dans une boîte. Il entra tout essoufflé.

— Ah! dit-il en se jetant dans un fauteuil, quelle fatigue, mais aussi quel résultat! Avec le service de la presse et les billets que j'ai donnés à des amis, il ne me reste plus une stalle.

— Tant mieux, dit Madeleine.

L'altération de sa voix frappa Urbain. — Qu'as-tu donc? reprit-il, tu es toute pâle?

— C'est l'émotion... N'est-ce pas naturel, quand je pense que c'est demain le grand jour? répondit Madeleine troublée.

— Bah! est-ce que je suis ému, moi?... Regarde! — Et Urbain passa la main dans ses cheveux en se mirant dans une glace.

Cette fameuse soirée, si longtemps attendue, arriva enfin. Madeleine se cacha dans un coin plus morte que vive. Elle n'avait plus

la confiance des premiers jours, et savait où mènent les ovations prématurées. Sa conscience lui criait qu'Urbain avait d'ailleurs plutôt perdu que gagné depuis l'époque déjà lointaine où sa cantate excitait tant d'applaudissemens. A trois ans d'intervalle, l'épreuve lui paraissait bien autrement redoutable. Maintenant tout pour elle était en jeu : son cœur, son amour-propre, l'intérêt de son amour et de son avenir. Elle allait voir pour la seconde fois face à face son mari et ce public de Paris qu'elle savait si délicat et si blasé, s'il se montre parfois si complaisant. Urbain était tranquille. Les premiers pas des personnes qui entrèrent dans la salle tintèrent aux oreilles de Madeleine; les premiers et vagues accords de l'orchestre résonnèrent dans son cœur. Elle entendait le moindre bruit; les silences lui semblaient éternels; jamais on n'avait tant toussé. Ses yeux ne découvraient partout que des places vides. Elle souhaita qu'Urbain devînt aveugle; mais il avait voulu diriger l'orchestre, et tournait le dos à la salle; d'ailleurs il avait comme un bandeau sur les yeux. Ce concert ne dura guère que trois heures. Aucune nuit d'insomnie ne parut plus longue à Madeleine. Les morceaux ne finissaient pas. Elle avait la langue sèche et la poitrine serrée. Malgré la crainte qu'elle avait de Paul Vilon, elle ne put s'empêcher de le regarder. Paul, qui avait le goût ferme et sûr, fit avec les lèvres une moue dont elle comprit la signification. L'effet du concert était manqué. Cependant les connaissances d'Urbain applaudirent consciencieusement, Paul surtout; une partie du public les imita. Urbain salua avec l'ivresse dans les yeux. — Eh bien! que t'avais-je dit? s'écria le musicien tout radieux en rejoignant Madeleine.

Peu de jours après, il fallut compter. Les quelques sommes qu'Urbain avait reçues disparurent bien vite. Quand il n'y eut plus rien pour solder les notes, il parla d'envoyer chez les personnes auxquelles il avait remis des billets. — Et il nous restera bien encore cent louis, dit-il.

— Voici le moment! pensa Madeleine.

Il sonna pour avoir un commissionnaire. — C'est inutile, dit-elle.

— Pourquoi donc?

Sa femme ne savait que répondre. Elle le regardait comme une mère regarde son fils. — Voyons, parleras-tu? reprit Urbain.

Madeleine s'empara de la boîte dans laquelle elle avait caché les billets rendus, et sauta sur les genoux d'Urbain. — Vois-tu, dit-elle de sa voix la plus câline, les commencemens sont les plus difficiles. Il ne faut pas te décourager... Et puis cela ne prouve rien...

Urbain ouvrit la boîte brusquement et vit tous les billets. Il devint tout pâle, et les prit par poignées. Les lettres étaient auprès. Il en parcourut cinq ou six. Elles se ressemblaient toutes. — C'est une cabale! s'écria-t-il.

Il repoussa Madeleine, et se promena par la chambre à grands pas. — Quelles intrigues! dit-il. Tuez-vous donc à travailler après cela! — Il frappa du pied et reprit avec une violence extrême : — Des gens pour qui j'ai cent fois joué du piano, cent fois chanté des romances! Que de pages d'album n'ai-je pas remplies? Je servais à tous leurs amusemens, et voilà comme ils me récompensent, voilà comme ils me soutiennent!

Tout compte fait, ce concert, qui devait rapporter, outre la gloire, cent louis de bénéfice, coûta deux mille francs au ménage de la rue des Martyrs. Urbain ferma son piano avec rage; puis, se frappant le front comme la tradition rapporte que le fit André Chénier : — Ah! dit-il, si je ne me sentais pas quelque chose là, je ne finirais jamais *Sardanapale!*

Paul Vilon se présenta dans la soirée; le premier mouvement de Madeleine fut de ne pas le recevoir. Le journaliste lui fit passer une carte sur laquelle il avait écrit ces mots au crayon : « J'ai à vous parler *sérieusement.* » Ce dernier mot était souligné. Madeleine donna l'ordre de l'introduire. Paul lui tendit la main à peine entré; Madeleine hésita à lui donner la sienne. — Oh! vous pouvez la prendre et la serrer franchement, dit-il, c'est celle d'un ami... J'ai fait une sottise, mais je n'ai pas trente ans et je vis dans un singulier monde : voilà mon excuse... Prouvez que vous valez mieux que moi en me pardonnant.

Madeleine ne savait pas résister à une bonne parole; elle prit la main de Paul.

L'entretien fut court. — Me permettez-vous de vous dire toute ma pensée? continua Paul. Vous n'avez plus qu'une chose à faire : il faut ramener Urbain à Blois.

Madeleine leva les yeux sur lui. — Vous souvient-il de notre première rencontre?...

— Très bien, vous allez m'accuser de contradiction. Eh! mon Dieu, alors je ne vous connaissais pas, surtout je ne connaissais Urbain que pour l'avoir vu deux ou trois fois dans des salons où il buvait l'ambroisie... Je lui ai parlé le langage qu'il aimait, le seul qu'il voulût entendre : c'est la coutume... A présent que je vous connais telle que vous êtes, je m'en repens... Oh! je vous ai vue l'autre soir derrière cette porte, quand vous pleuriez. J'ai bien compris que vous n'étiez pas pareille aux autres... Donc il faut un remède énergique!... Partez au plus tôt.

— L'expérience du concert vous paraît-elle décisive? dit Madeleine après un court silence.

— Non, le concert ne prouve rien. Combien ont réussi qui avaient moins de talent qu'Urbain! Mais Urbain est sur une pente fatale; des influences délétères agissent sur lui; il écoute les conseils de

l'oisiveté et de l'amour-propre. Du salon qui l'agite il peut tomber à la taverne qui le perdra. Le laisserez-vous gaspiller sa vie?... J'ai vu cent jeunes gens commencer ainsi et finir dans la bohême. Il est temps encore de l'arrêter.

— Merci, dit Madeleine.

Urbain arriva sur ces entrefaites. — Victoire! cria-t-il; le duc de R... m'écrit pour me prier de mettre en musique un poème que les artistes de l'Opéra-Comique exécuteront prochainement chez lui.

— Ah! le duc de R...? dit Paul.

Il regarda Madeleine tristement et sortit.

V.

Depuis que Madeleine avait mis au monde une fille, cette joie suprême l'avait rendue plus grave, en lui faisant voir de quel doux fardeau son avenir était chargé. La mère absorbait un peu la femme. Se souvenant des conseils de Paul, elle parla un langage plus ferme à son mari. Il l'écoutait avec des alternatives de faiblesse et d'emportement. Un jour il répondait qu'elle avait raison et qu'il allait se mettre résolûment au travail, mais ses bonnes intentions avaient la fragilité du verre et l'inconstance du vent; une autre fois il s'écriait qu'il savait mieux qu'une femme ce qu'il devait faire, et qu'il n'avait d'avis à recevoir de personne. Madeleine ne se fâchait jamais. Il lui suffisait de le regarder quand il rentrait pour deviner une partie de ce qui s'était passé. Le boulevard et mille courses inutiles dévoraient le temps d'Urbain. Il se mit enfin à composer la musique de ce *libretto* au sujet duquel le duc de R... lui avait écrit, et dont les vers avaient été rimés par un poète de salon dont les cartes de visite étaient timbrées d'une couronne de marquis. La composition de l'opéra prit deux mois; les répétitions en prirent un autre. Les soins qu'il fallait y apporter le retenaient presque toujours hors de son logis. Un peu par désordre, un peu par affectation, il désertait le foyer domestique. On le surprenait souvent seul, dînant chez un restaurateur. Quelquefois il traitait un ami ou deux. Il croyait que la régularité dans les habitudes n'était pas compatible avec le génie, et que le décousu dans la vie était une preuve d'imagination. De prétendus artistes le lui avaient fait comprendre, et il pratiquait ce beau système en attendant que le génie vînt. Rien ne venait, et l'argent s'en allait.

Les feuilles musicales cependant, à la prière de Paul, qui était devenu l'ami de la maison depuis son explication avec Madeleine, s'étaient occupées avec une certaine suite d'Urbain et de ses compositions. Le père Noël avait ainsi lu le nom de son ancien élève cité dans divers articles; mais le vieil organiste, qui connaissait Paris,

ne se payait pas de cette monnaie. Il avait donc écrit souvent à Madeleine pour savoir sérieusement où en étaient les affaires de son mari. Madeleine se garda bien de répondre la vérité. Toutes ses lettres parlaient d'Urbain et de ses succès. On l'appelait par-ci, on le demandait par-là. De sa conduite, pas un mot, si ce n'est des éloges. Le père Noël hochait la tête. — C'est singulier, disait-il, il n'y a que l'Opéra où l'on n'appelle jamais cet homme qu'on appelle partout!...

Les répétitions achevées et l'œuvre mise en état de faire figure sur la scène, Urbain fut invité à passer huit jours au château de M. le duc de R..., qui devait réunir un nombre considérable de gens du monde pour cette solennité musicale. L'invitation était pour Urbain seul; il partit seul. Lentement, et par l'effet de ses habitudes de plus en plus dissipées, il avait séparé sa vie de celle de sa femme, qu'il renfermait dans le cercle du ménage. Le duc de R... ne soupçonnait même pas l'existence de Madeleine. Le château qu'il possédait à quelque distance de Paris était alors habité par une brillante compagnie, qui mit une politesse exagérée à recevoir Urbain. On montait à cheval presque tous les jours; on se promenait en calèche et on préludait à la représentation de l'opéra par de petits proverbes improvisés dont la direction lui était confiée. Urbain, tout entier aux douceurs de cette existence pour laquelle il ne doutait pas qu'il ne fût né, ne se souvint de Madeleine que pour la prier de lui envoyer quelque argent. Il avait perdu noblement tout le sien à la bouillotte.

Enfin arriva le grand jour de la représentation du *Bouquet de Jacqueline;* tel était le titre de l'opéra du marquis. La société brillante qui remplissait le salon, belles dames chargées de diamans et beaux messieurs chamarrés de croix, applaudit fort les paroles, qui étaient de l'un des siens, et le compositeur prit pour lui la plus grosse part de cet enthousiasme. On le complimenta, et il soupa en compagnie de princesses que de grands laquais attendaient aux portes du château. Ce soir-là, Madeleine avait vendu pour payer un fournisseur un pauvre petit châle de cachemire que le père Noël avait mis dans sa modeste corbeille de noces.

Après deux ou trois jours passés au château du duc de R..., en compagnie de jeunes gentilshommes qui tous avaient cinquante mille francs de rente, Urbain Lefort, de plus en plus fasciné, reparut au café Cardinal; il portait la tête comme un triomphateur. Il n'y avait pour lui qu'une chose au monde : c'était *le Bouquet de Jacqueline*, et il se faisait voir sur le boulevard par complaisance. Il donna un grand dîner aux artistes qui avaient chanté et à son collaborateur. Le soir, il demanda à sa femme si le directeur de l'Opéra n'était pas venu chez lui. Cette question décida Madeleine à tenter un dernier effort pour venir en aide à cette ambition aveugle. A sa

prière, Paul Vilon, usant de son influence de journaliste, parla au directeur d'un théâtre lyrique et négocia une entrevue entre lui et Urbain. Le directeur accueillit Urbain poliment et lui promit d'examiner *le Bouquet de Jacqueline*, dont on lui avait dit grand bien.

— Faites mieux, dit Urbain, veuillez me faire l'honneur de venir chez moi; vous en entendrez les principaux morceaux; on les exécute après-demain; M. Paul Vilon assistera à cette réunion.

Le directeur donna une réponse évasive. Urbain comptait néanmoins sur sa présence. Il venait de se mettre en rapport avec un capitaliste qui avait engagé des fonds dans l'exploitation du théâtre. Ce personnage, nommé M. de Béjaud, frisait la cinquantaine; il avait des prétentions aux belles manières et se vantait de protéger les arts. Urbain l'avait invité à l'audition du *Bouquet de Jacqueline*, et M. de Béjaud avait daigné accepter, en promettant d'amener le directeur, son ami. Un soir donc, l'appartement de la rue des Martyrs fut éclairé splendidement, et ce qui devait être une audition se changea en une soirée. Le visage de Madeleine témoignait de son inquiétude. Urbain l'embrassa. — Tranquillise-toi, dit-il, je sème pour recueillir.

Quelques amis complaisans, chez lesquels Urbain avait prodigué ses romances, se rendirent à son invitation. Madeleine fit les honneurs de chez elle avec une grâce parfaite. Elle était tout en blanc, sans un seul bijou. M. de Béjaud la regarda beaucoup et complimenta Urbain, qui le plaça près de sa femme pendant le souper. La soirée fut fort gaie; on but à la centième représentation du *Bouquet de Jacqueline*.

Urbain ne manqua pas de revoir le directeur. Le vent de l'illusion gonflait de nouveau ses voiles. Cette fois le directeur déclara qu'il était tout disposé à mettre *le Bouquet de Jacqueline* à la scène; il aurait préféré cependant une œuvre inédite. Il avait dans ses cartons divers poèmes qui lui paraissaient convenir mieux au talent de M. Lefort. Il verrait lequel de ces poèmes n'était pas promis; il en connaissait même un en trois actes auquel un auteur habile travaillait en ce moment. Cette réponse était bien vague : le poème en trois actes pouvait ne jamais être fini. Urbain courut chez M. de Béjaud.

— Je sais, je sais, dit le capitaliste. Mon cher directeur est fort affairé; il n'y aurait place pour personne, si on l'écoutait... Entre nous, c'est vrai; mais vous êtes un de ces hommes qu'on ne fait pas attendre, je verrai le directeur dès ce soir... C'est moi qui serai votre parrain.

Urbain respira.

— Au reste, ajouta M. de Béjaud, nous reparlerons de tout cela. Si vous le permettez, j'irai vous voir.

L'artiste le permit avec ravissement. Sa joie n'avait pas de bornes. Un succès en trois actes lui ouvrait à deux battans les portes de

l'Opéra. Que de choses ne ferait-il pas avec l'argent que les éditeurs de musique s'empresseraient de lui apporter de tous côtés! Il se souvint même de sa femme, et lui donna en imagination un meuble en bois de rose pour sa chambre à coucher. Cependant le poème n'arrivait pas, et le piano restait muet. Enfin, persécuté par Paul Vilon, le directeur, auquel M. de Béjaud avait dit un mot, remit une moitié d'acte à Urbain. — Travaillez toujours là-dessus, le reste viendra plus tard, lui dit-il.

Quand il vit ces quelques feuilles de papier, Urbain, au lieu de chercher une inspiration nouvelle, et de se bien pénétrer du caractère des personnages et de la situation, appliqua sur les paroles une musique dont les premières mesures dataient de Blois. Ainsi fait, ce travail fut terminé en dix jours. — Déjà? s'écria le directeur en revoyant Urbain. Le compositeur rougit. — C'est improvisé, dit-il, mais j'étais en verve. — Nous verrons bien, répondit le directeur froidement. Il remit à Urbain la fin de l'acte scène à scène. Le procédé qui avait servi pour la première partie servit pour la seconde. La prophétie faite par Paul Vilon commençait à se réaliser. Le compositeur ne savait déjà plus soumettre son esprit au travail. L'idée première était toujours la meilleure et la bien-venue. Un soir, Urbain exécuta l'acte tout entier au piano, devant le directeur, Paul et M. de Béjaud. Il avait, on le sait, une exécution facile et une voix fraîche dont il se servait avec beaucoup d'art. Le finale achevé, M. de Béjaud applaudit avec transport, et baisa la main de Madeleine dans un bel élan d'enthousiasme. — Ah! madame, quelle musique! Le directeur se leva. — J'ai affaire au théâtre, nous causerons de cela demain, dit-il. L'expression de son visage était glacée. Cependant Urbain, qui s'était grisé lui-même en jouant, le suivit, entraînant M. de Béjaud, dont il voulait être épaulé.

Le lendemain de cette soirée, Urbain était inquiet. Il le fut bien plus encore les jours suivans. Le directeur ne se montrait pas fort empressé et faisait mille objections. Urbain fit une tentative nouvelle auprès de M. de Béjaud, qui promit de donner une réponse définitive avant la fin de la semaine. Pendant trois jours, Urbain ne vécut pas. Comme il montait chez lui le soir du quatrième, il croisa M. de Béjaud sur l'escalier. Il en reçut un salut froid.

— Ah! que je suis fâché de ne m'être pas trouvé chez moi! dit Urbain.

— Ce que j'avais à vous dire n'a nulle importance; il s'agit d'un nouvel ajournement, répondit le capitaliste d'un air rogue, et il passa.

Urbain trouva sa femme émue, debout, accoudée sur le coin de la cheminée. — M. de Béjaud sort d'ici, dit-il en jetant son chapeau sur un meuble, il m'a presque évité... Que lui as-tu donc fait?

— Tiens! répondit Madeleine, c'est un méchant homme... Ne le reçois plus!

Urbain haussa les épaules. — Dieu! quelle provinciale! dit-il à demi-voix.

Madeleine regarda son mari dans les yeux, puis elle se couvrit le visage de ses deux mains et se sauva : elle avait peur de voir jusqu'au fond de cette âme.

VI.

Le moment était venu de mettre à exécution le conseil de Paul. Madeleine le tenta, mais sans succès : Urbain se fâcha même et l'accusa de vouloir le décourager. Si vraiment elle l'avait aimé, aurait-elle eu jamais la pensée de le renvoyer à Blois? La mauvaise foi d'un directeur prouvait-elle qu'il eût moins de talent? Si la crainte seule de ne pouvoir vivre sur le même pied la faisait parler, il fallait qu'elle se rassurât; il n'était pas encore, Dieu merci, à bout de ressources. Il resta donc. Une nouvelle phase de son existence commençait, phase dangereuse, dans laquelle il débuta par quelques emprunts faits lestement, un jour dans la poche d'un ami, le mois d'après dans celle d'un éditeur. Il avait une manière de demander si naturelle, que l'on n'avait même pas l'idée de refuser. C'était la désinvolture d'un grand seigneur, la franchise d'un *gentleman*, mêlées à l'originalité d'un artiste à court d'argent par étourderie. Il rendit quelquefois. Si les revenus étaient mangés, la dot répondait du reste, bien qu'écornée passablement déjà. Urbain avait mis les deux pieds dans un monde où la morale est un peu traitée comme une prude avec qui l'on ne fraie pas. Il n'avait pas la tête meublée de principes assez solides pour résister à la contagion de l'exemple. L'important pour lui était de vivre sans rien changer à ses habitudes, en attendant qu'une occasion le tirât d'affaire. La question d'art se compliquait ainsi d'une question d'industrie. Il cherchait une affaire presque autant qu'un poème. Chaque semaine écoulée précipitait cette œuvre de désorganisation intellectuelle. Le compositeur allait s'effaçant. Le cœur de Madeleine se serrait au spectacle de cet abaissement du niveau moral contre lequel elle luttait en vain. Qu'il était loin alors, l'Urbain convalescent qu'elle avait vu aux Grouets!

Vers cette époque, Urbain avait fait la connaissance d'un certain Bergevin, qui mariait habilement les affaires industrielles et la collaboration à des journaux inconnus. Grâce à ses jambes et à une certaine gaieté, Bergevin avait des relations un peu partout. Ce n'était point tout à fait un malhonnête homme, bien qu'il ne poussât pas la délicatesse jusqu'au scrupule; mais il avait l'art de présenter

les choses sous un jour qui les rendait séduisantes. Dix rencontres l'avaient introduit dans l'intimité de l'artiste, auquel il n'épargnait pas des louanges qui ne lui coûtaient rien. Il avait flairé de ce côté-là un peu d'argent comptant, et son amitié de fraîche date en avait été aiguillonnée, comme la convoitise d'un brochet qui a vu frétiller une carpe dans ses eaux. Un jour il arriva tout radieux au café, où le compositeur passait une heure ou deux chaque matin, et lui frappant sur l'épaule : — Embrassez-moi, dit-il, votre fortune est faite; la gloire vous rendra bientôt visite sous la forme d'un garçon de recette, un sac sous le bras.

— Comment cela? demanda Urbain.

— C'est fort simple; un propriétaire de mes amis veut se défaire d'un établissement qu'il exploite aux Champs-Élysées; il s'agit d'un café-concert. Il a l'idée d'une plus grande entreprise; pour quelque argent, il vous met en son lieu et place. J'ai tout un système que je vous communiquerai en temps utile, une affaire qui est une vraie mine d'or. Vous ferez exécuter vos symphonies et chanter vos grands airs par des artistes à vous; moi, j'administrerai, et nous partagerons les bénéfices à la fin du mois.

Bergevin n'était jamais à court d'argumens. On pouvait calculer les frais de l'exploitation à vingt sous près; comment n'être pas sûr de la vogue avec des compositions inédites signées d'Urbain Lefort? On se vengerait des directeurs, et le succès forcerait l'intrigue et le mauvais vouloir à capituler. Quand il eut fait luire cette belle perspective aux yeux éblouis d'Urbain, son ami, qui le vit alléché, entama la question des chiffres. Il restait bien encore quelques milliers de francs disponibles sur la dot de Madeleine. Urbain n'hésita pas à les promettre. Il apporta le soir même à Bergevin la somme demandée, et Madeleine apprit bientôt avec étonnement que son mari était propriétaire-directeur d'un café-concert.

— Est-ce fait? s'écria-t-elle avec une terreur instinctive.

— Oui, répondit Urbain. As-tu peur?

— A quoi bon te le dire à présent?

— Tiens! reprit-il, que serais-je devenu si je t'avais écouté? Tu es la femme du découragement et l'ange de la mélancolie!

Content du mot qu'il avait fait, Urbain alluma un cigare et courut rejoindre Bergevin. Madeleine avait compris dès les premiers mots tous les périls d'une affaire commerciale où ce qui lui restait de fortune allait être englouti. Elle savait Urbain tout à fait incapable de diriger une entreprise où la première condition de réussite est un ordre exact, uni à une extrême économie. Ce qu'elle savait de Bergevin ne lui inspirait pas une grande confiance; son mari pouvait donc y compromettre son honneur et peut-être l'y laisser. Malheureusement l'acte était signé; elle garda toutes ces inquiétudes pour elle-même et

n'en dit rien à Paul. Elle se montra même plus gaie et affecta de paraître heureuse d'une résolution qui la poussait vers une ruine inévitable. Son amour pour Louison en devint plus ardent; on la surprenait quelquefois la couvrant de baisers avec une sorte de fièvre et d'emportement sauvage. C'était la seule chose entière qui lui restât.

Jusqu'alors Urbain avait vécu à moitié sur l'asphalte des boulevards; il y prit racine. Les prétextes ne manquaient pas; il fallait signer des engagemens, recruter des musiciens, composer un personnel nombreux. Madeleine ne tarda pas à reconnaître quelle fâcheuse influence les nouvelles relations d'Urbain exerçaient sur ses habitudes intimes. Les personnes qui l'avaient accueilli un peu par obligeance, un peu pour faire montre d'un compositeur jeune et bien tourné, qui les amusait à peu de frais et leur permettait de prendre en surcroît des airs de Mécène, l'abandonnèrent lestement aussitôt que le génie, en passe de se faire connaître, eut fait place à un *impresario* de concerts en plein vent. Une certaine gêne commençait en même temps à se faire sentir dans le ménage. Madeleine n'osait pas interroger Urbain. Les recettes de sa triste entreprise étaient presque entièrement absorbées par les frais. La pensée lui vint de chercher des ressources pour parer aux embarras qui mettaient son ordre et son économie en défaut. Il fallait bien qu'elle s'ouvrît à quelqu'un. Elle songea à Paul; la franchise loyale qu'il avait montrée dans l'aveu de son repentir lui inspirait une grande confiance, qui contrastait avec la concentration habituelle de son caractère. Un soir donc que Paul était venu la voir, elle lui demanda timidement quel conseil il donnerait à une femme qui voudrait gagner quelque argent avec son travail. Madeleine eut grand soin d'ajouter qu'elle parlait au nom d'une amie qui ne voulait pas être connue, et qui savait faire de petits dessins et colorier. Le résultat de la conférence fut que Paul promit de recommander la personne dont le nom devait rester inconnu à un éditeur de livres illustrés. Comme il était sur le pas de la porte, Madeleine lui posa la main sur le bras doucement. — Il est inutile de parler de tout cela à Urbain, dit-elle avec un regard suppliant.

Quand il fut dans la rue, Paul se retourna pour voir la lumière qui brillait dans la chambre de Madeleine. — Et ce soir Urbain dînait au Café Anglais! dit-il à demi-voix, et il n'était pas seul!

Quelques semaines se passèrent. Un matin, Paul entra chez Madeleine à l'improviste. Elle tenait Louison dans ses bras, et la petite fille jouait avec quelques pièces d'or qui tintaient sur sa robe. — C'est bien à toi, disait la mère en l'embrassant; je les ai gagnées... garde-les!

Elle vit Paul et se leva toute rouge. — Eh bien! dit-elle, si vous

m'avez entendue, vous ne me trahirez pas! — Elle posa sa fille à terre et entraîna Paul sur le balcon. Son visage était en quelque sorte illuminé; il rayonnait de joie et de tendresse. — Ah! dit-elle, vous ne savez pas combien je suis heureuse! Moi aussi je travaille; j'en suis toute fière!

Le soir même, le temps étant clair et doux, Madeleine habilla sa fille d'une robe toute neuve et la conduisit aux Champs-Élysées. La mère était assise au pied d'un arbre. Louison jouait auprès d'elle. Des voitures et des cavaliers allaient et venaient sur la chaussée. Tout à coup Madeleine eut comme un éblouissement : elle venait d'apercevoir Urbain dans un coupé avec une femme qui avait un chapeau rose et à laquelle il parlait en riant. — C'est impossible! pensa-t-elle. Urbain lui avait dit à déjeuner qu'il passerait la journée dans les bureaux du ministère, où il sollicitait une extension de privilége. Elle pencha sa tête en avant, un embarras de voitures força le coupé à s'arrêter; une de ces petites filles qui courent les Champs-Élysées avec des fleurs plein les mains s'approcha de la portière. L'homme qui était dans le coupé tira une pièce de monnaie de sa poche, prit le bouquet qu'on lui offrait et le présenta à sa voisine. C'était bien Urbain. Madeleine devint toute pâle, et le coupé disparut. Louison, qui n'avait rien vu, s'approcha d'elle et l'embrassa avec câlinerie. Madeleine ne lui rendit pas son baiser. Le pressentiment d'un grand malheur l'avait comme frappée. Elle regarda sur la chaussée, les yeux gros de larmes. Elle avait toujours dans la pensée le chapeau rose de cette femme. Le coupé ne revint pas. Lasse d'attendre, elle prit sa fille par la main et l'entraîna vers la rue des Martyrs. Elle répondait par monosyllabes aux questions que Louison, un peu inquiète, ne cessait de lui adresser, et la plupart du temps elle ne l'écoutait même pas. Elle marchait tantôt lentement, tantôt vite. Une calèche qui arrivait au grand trot faillit les renverser toutes deux au coin du boulevard et de la Chaussée-d'Antin. L'enfant eut grand'peur et se mit à pleurer. Madeleine l'emporta en courant. — Ce ne sera rien! lui dit-elle; calme-toi. — C'était elle qui avait besoin d'être calmée! En arrivant rue des Martyrs, elle trouva une lettre par laquelle Urbain la prévenait qu'une affaire urgente ne lui permettrait pas de rentrer pour dîner. Madeleine froissa la lettre et s'assit à table avec Louison; elle ne mangea rien. Le chapeau rose était toujours devant ses yeux. Quand Louison fut couchée, elle voulut prendre son pinceau et ses couleurs. Elle resta immobile, la main en l'air sur son papier. — Bien sûr, je me suis trompée, se disait-elle, ce n'était pas lui. Pourquoi me tromperait-il? que lui ai-je fait? Il se moquera de moi ce soir, quand je lui dirai tout. — Puis, par un mouvement subit, elle se leva, jeta un châle sur ses épaules et courut du côté des Champs-Élysées.

Comme elle passait rapidement sous les arbres, ne sachant pas ce qu'elle voulait faire, elle vit un coupé qui s'arrêtait sur la chaussée. Un homme et une femme en descendirent. Madeleine avait reconnu Urbain avant de le voir. Elle se jeta vivement en arrière pour l'éviter, puis s'éloigna en chancelant. A peine chez elle, Madeleine tomba sur son lit, ahurie et brisée. Elle avait d'horribles envies de crier; pour y résister, elle cacha sa tête dans un oreiller. Le feu de ses paupières avait séché ses larmes. — C'était donc vrai, bien vrai! répétait-elle avec la monotonie d'un balancier qui bat les secondes. Il y avait des instans où le bruit de sa voix la faisait tressaillir. Alors elle s'arrêtait. Elle pensa tout d'un coup à la campagne où elle s'était mise à aimer Urbain. — Ah! malheureuse!.. s'écria-t-elle. En une minute, ses joues furent inondées de larmes. Elle ne croyait plus aimer Urbain avec cette violence et cette ferveur des premiers jours. Elle l'entendit rentrer bien avant dans la nuit. Le bruit de la clé tournant dans la serrure la fit sauter sur son lit. Madeleine éprouva une envie sauvage de courir au-devant d'Urbain et de lui crier : Je sais tout! — Mais après?.. Elle regarda le berceau de sa fille et se contint. Au matin, lasse de pleurer, elle se leva pour ouvrir la fenêtre et respirer un peu d'air frais. Un miroir lui renvoya son image blêmie et altérée par la douleur et la fatigue de cette nuit d'insomnie. Elle sourit. — Ah! voilà ce que le père Noël ne m'avait pas dit! murmura-t-elle.

VII.

Cette découverte avait brisé sa force, comme un bûcheron casserait un jeune arbre d'un seul coup de hache. Elle n'eut pas un seul instant la pensée du doute, mais au milieu de son abattement elle fut surprise par des révoltes intérieures; elle s'indignait de trouver l'image de son mari si maîtresse de son cœur alors qu'elle avait une fille. — Pourquoi lui seul? pourquoi? se disait-elle... Oh! je l'en arracherai! — Pendant quinze jours, elle ne put se résoudre à prendre un pinceau. Paul frappa à sa porte inutilement. Madeleine ne voyait personne. La pensée, moins que la pensée, l'espérance qu'Urbain l'aimait toujours l'avait soutenue jusqu'alors. Privée de cet appui, elle se sentait seule. A qui pouvait-elle se plaindre? Ne l'avait-elle pas choisi contre le conseil de tous les siens? Il lui fallait donc dévorer sa douleur et s'en repaître jusqu'à ce qu'il n'en restât rien. Quelquefois la nuit elle se réveillait en sursaut; elle venait de revoir en rêve les yeux hardis et le profil maigre de la femme au chapeau rose. Pour la chasser de son souvenir, elle courait au petit lit de Louison et la couchait près d'elle.

Chaque jour, Madeleine surprenait chez son mari des mouve-

mens d'impatience et une préoccupation dont la cause ne lui échappait plus. Mlle Irma, la femme au chapeau rose, ne se montrait pas tous les jours facile. Elle avait le génie du désordre. Les ressources du café-concert n'étaient pas inépuisables; les frais seuls suivaient une progression constante. Les emprunts ne pouvaient plus suffire à combler le deficit; d'ailleurs ils étaient moins faciles. On se lasse de prêter même à qui a le don de charmer; les éditeurs auxquels Urbain n'avait rien fourni, les amis auxquels il n'avait pas remboursé grand'chose se montrèrent récalcitrans, malgré toutes ses roueries de solliciteur. On commençait à le connaître à fond. Quand il avait fait vingt courses inutiles pour se procurer quelque argent, par un retour soudain, inexplicable, l'artiste reprenait le dessus, et momentanément l'emportait sur l'*impresario;* mais ce n'étaient là que de fugitifs élans : la noble ambition du compositeur faisait bientôt place à des appétits vulgaires, et Madeleine voyait l'idole qu'elle avait tant aimée s'en aller de son cœur pièce à pièce, comme ces statues de terre que les gelées de l'hiver ont crevassées et qui tombent en poudre aux premières pluies. Tous les indices de médiocrité jalouse qu'elle n'apercevait pas au temps de sa sécurité éclataient maintenant à ses yeux comme la vive lumière du soleil. Elle en souffrait, mais elle se plongeait violemment dans cette souffrance avec l'espoir qu'elle serait plus courte. Victorieuse enfin d'elle-même, elle reviendrait tout entière à sa fille. Toutes ces luttes, ces tortures, ces veilles, ces angoisses combattues avec acharnement l'épuisaient. Madeleine y perdait la santé. Urbain ne voyait rien. Il avait le cœur et la chair calcinés.

Un soir, après le dîner, il passa chez sa femme et lui demanda une petite somme qu'elle avait reçue en héritage depuis peu d'une parente morte à Beaugency, et dont elle était la filleule. — Je ne l'ai plus, répondit Madeleine. Urbain dressa l'oreille. — Hein! dit-il, et qu'en as-tu fait?

— Je l'ai mise dans une tontine.

— Et pourquoi ce caprice? pourquoi cette tontine? demanda Urbain d'une voix âpre. Il me fallait cet argent pour retenir une artiste qui veut partir.

Madeleine, douloureusement éclairée par la secousse morale qui venait de l'éprouver, sentit sous ses paupières comme des picotemens. Pour la première fois elle ne fut pas maîtresse de son désespoir. — Ah! dit-elle, vous ne voulez donc pas que Louison ait du pain quand je ne serai plus là!

Urbain frappa du pied avec impatience, et s'en alla. Le même soir, Madeleine eut un grave accès de fièvre. Sa femme de chambre effrayée voulut aller chercher un médecin : — Non! non! dit-elle, et surtout qu'il n'en sache rien! — Elle s'enferma, abattit les rideaux

de sa fenêtre, et resta seule dans cette nuit factice. Le matin a trouva assise dans le même fauteuil. Le chagrin était plus fort que son courage maternel. Elle eut peur pour Louison, et, prenant une plume, elle écrivit à sa mère qu'elle serait bien heureuse si sa fille pouvait passer une saison à Blois, où l'air était si bon. « Plus tard, si je peux, j'irai l'embrasser, » disait-elle en finissant.

La mère Béru communiqua cette lettre au père Noël, qui la parcourut d'un trait. — Quitter sa fille! se séparer de Louison!... Madeleine est malade! s'écria-t-il.

Le jour même, le vieil organiste partit pour Paris et tomba comme la foudre chez Madeleine. Elle était assise au coin de la fenêtre, les mains pendantes, regardant les fleurs du tapis. Au bruit de la porte qui s'ouvrait brusquement, elle releva la tête, poussa un cri et se jeta tout en pleurs dans les bras du vieillard.

Le père Noël eut des caresses de femme et de mère pour calmer ce pauvre cœur qui sanglotait. Madeleine se suspendit à son cou : — Ah! ne me quittez plus! dit-elle quand elle put parler. Urbain les surprit tous deux. Il voulut sourire en reconnaissant le père Noël; mais le vieil organiste se dressa d'un air terrible, et, lui montrant sa femme de sa main tendue : — Qu'as-tu fait de Madeleine? s'écria-t-il les yeux pleins de flammes.

Urbain balbutia : — Mais... je ne sais,... dit-il.

— Ah! tu ne sais pas!... Eh bien! regarde!

Et d'un geste violent il ouvrit la robe qui couvrait la poitrine de Madeleine. Sa maigreur et son épuisement apparurent aux yeux d'Urbain. Il retint un cri; mais le père Noël, le poussant de sa main rude : — Regarde donc! reprit-il; es-tu content? Tu la tues!

Urbain se cacha le visage entre les mains. Le regard du père Noël effraya Madeleine; cette tendresse dont elle croyait s'être déshabituée lui revint au cœur comme un flot. Elle s'élança d'un bond et entoura Urbain de ses bras : — C'est ma faute, je ne lui disais rien! s'écria-t-elle.

Le père Noël fut désarmé; il enleva Madeleine doucement des bras de son mari. — Allons, dit-il, ne pleure plus, j'arrive à temps pour vous sauver!

Il profita d'un moment où Madeleine endormait sa fille pour entraîner Urbain dans une pièce voisine.

— Çà, lui dit le père Noël avec un geste d'autorité qui ne permettait pas le mensonge, tu n'as plus rien?

Urbain fit un signe de tête affirmatif.

— Et il n'y a pas cinq ans! s'écria le père Noël. L'expérience est-elle faite? reprit-il en passant la main dans sa crinière de cheveux gris.

Urbain n'osa pas répliquer. Malgré l'audace et l'aplomb qu'il

avait puisés dans le milieu malsain où il aimait à vivre, il se sentait vaincu. Le père Noël était pour lui comme une apparition; il ne pouvait soutenir sa voix ni son regard. Et puis Mlle Irma l'avait quitté la veille! C'était un corps sans âme.

Le vieil organiste eut promptement pris son parti. Il repoussa la porte, et rentrant avec Urbain dans la chambre où se tenait Madeleine : — Demain, dit-il, nous partons pour Blois.

L'émotion fit pâlir Madeleine. Par un mouvement instinctif, elle embrassa Louison qu'elle avait sur les genoux. — Tous? demanda-t-elle avec l'anxiété peinte sur le visage et sans regarder Urbain.

— Oui, tous! répliqua le père Noël.

Et frappant sur la poche profonde de son gilet, qui rendit un son métallique : — J'ai apporté là de quoi suffire au plus pressé... Et quand ce sera fini, on en retrouvera, dit-il.

Au moment de quitter Paris, Madeleine voulut revoir Paul Vilon. Elle lui écrivit deux lignes, et il accourut. La vue des malles et des paquets qui encombraient la chambre lui fit tout comprendre; elle lui raconta ce qui s'était passé, l'arrivée du père Noël, la résolution prise tout à coup et la joie qu'elle en éprouvait. — Mais le père Noël, pourquoi est-il venu? demanda Paul.

— J'étais malade, répondit Madeleine.

— Et je ne le savais pas! s'écria le jeune homme.

Madeleine lui prit les mains. — Ne m'en veuillez pas, reprit-elle, je souffrais trop... Tenez, de tout Paris, je ne regrette que vous.

— Bien vrai? dit Paul. — Il avait la gorge serrée. — Vous faites bien de partir, reprit-il.

Madeleine était émue. Paul était le seul ami sincère et dévoué qu'elle eût rencontré à Paris. — Vous nous rendrez visite à Blois, dit-elle.

— Pourquoi faire? reprit-il avec brusquerie... Pour vous perdre encore?..

Au même moment, on entendit marcher dans la pièce voisine. — C'est Urbain, dit-elle. Paul se redressa. — Oh! lui, je ne veux pas le voir, reprit-il.

Il sauta sur la main de Madeleine, la pressa sur ses lèvres, et se sauva.

VIII.

Le voyage se fit tristement. Madeleine n'osait se laisser aller à ses impressions; Urbain ne parlait pas. La mère Béru reçut sa fille avec de grands cris et de grandes démonstrations de joie qui attendrirent les voisins. L'arrivée de Madeleine était comme un accident, une distraction dans sa vie un peu monotone. Elle mit donc sa maison

tout entière à sa disposition, lui recommandant de ne se gêner en rien, et poussa la munificence jusqu'à faire venir le dîner de chez le traiteur. Toutefois au bout de quelques jours cet accident, si bien accueilli d'abord, la dérangea dans ses habitudes. Louison faisait du bruit et marchait sur les plates-bandes du petit jardin; d'un autre côté, la mère Béru ne savait où mettre les pots de confiture et les fruits qu'elle avait retirés de la chambre occupée autrefois par Madeleine. Elle ne lui épargnait pas les allusions désobligeantes, tout en l'appelant sa chère mignonne. La ménagère était de mauvaise humeur du matin au soir. Le père Noël avait prévu tout cela; à l'insu de Madeleine et dès son retour à Blois, il avait fait préparer un joli logement rue des Fossés, tout proche de celui qu'il occupait encore. On n'était qu'à quelques pas de la campagne. Madeleine fut bientôt installée dans ce petit appartement, où rien n'avait été oublié : il y avait une chambre pour elle, une autre tout auprès pour Louison, un grand cabinet de travail pour Urbain; elle reconnut quelques-uns des meubles qu'elle avait du temps qu'elle était petite fille, et d'autres qui avaient été à l'usage de son mari. Elle prit les mains du vieil organiste et les serra entre les siennes. — Pourquoi me remercier? dit-il; je n'ai rien à faire, et ça m'amuse de penser à toi.

Il lui fit voir un piano dans un coin de la pièce réservée à Urbain. — Il est bon, reprit-il, je l'ai choisi moi-même. La question est de savoir s'il voudra y toucher.

C'était en effet une question bien difficile. Depuis son retour à Blois, Urbain était comme un mort; il ne se fâchait pas, il ne grondait pas, il ne se plaignait pas; seulement il n'existait plus. Au milieu de l'air frais et salubre qu'il respirait de sa fenêtre, il regrettait la poussière du boulevard; l'asphalte lui manquait. D'étranges inquiétudes le tourmentaient au moment où il avait coutume de rejoindre Bergevin, qui l'attendait tous les soirs aux Champs-Élysées. Il se levait et marchait au hasard dans le jardin; on aurait dit qu'il cherchait une porte pour s'enfuir. Il s'arrêtait quelquefois sur un banc et battait la mesure avec une baguette qu'il avait arrachée à un arbrisseau en passant. Quand il lisait un journal de Paris, certains mots le faisaient devenir tout rouge. Un jour qu'il froissait le papier avec rage, Madeleine se pencha doucement sur son épaule.

— Qu'est-ce donc? lui dit-elle.

Urbain posa le doigt sur un feuilleton qui rendait compte de la première représentation d'un opéra qui avait obtenu un grand succès. Il était d'un jeune compositeur appelé Charles Gaujal.

— Quelles intrigues! s'écria Urbain; un garçon qui n'a aucun talent! A mon arrivée à Paris, on ne lui aurait pas confié les paroles d'une romance! Voilà qu'on le joue à l'Opéra, et on n'a pas voulu seulement entendre mon *Sardanapale!*

Urbain n'oubliait que deux choses : c'est que ce pauvre garçon, qui n'avait, selon lui, aucun talent, travaillait sans relâche depuis quatre ans, et que lui, Urbain, depuis son arrivée à Paris n'avait pas travaillé dix heures en tout à son fameux *Sardanapale.*

Madeleine voulut l'encourager; sa patience n'y put rien. Pendant plus de six semaines, toutes les fois qu'elle cherchait à le pousser vers le piano : — A quoi bon! disait-il; je ne suis pas Charles Gaujal; je ne sais pas intriguer, moi! — Cette réponse, il l'eût faite en dormant; elle était comme stéréotypée sur ses lèvres. Elle était devenue un prétexte à toutes les paresses et à toutes les récriminations.

Une autre fois il lut dans un journal que le monde élégant de Paris et tous les étrangers de distinction se donnaient rendez-vous à la *Charmille des Rosiers.* Le directeur de ce jardin public était précisément Bergevin. Urbain frappa du poing sur la table. — L'imbécile! murmura-t-il; vous verrez qu'il fera fortune!

Il sortit exaspéré, et se promena dans la ville jusqu'au soir. Un phénomène particulier à certaines natures, et dont les premiers effets avaient été remarqués par Madeleine, se montrait avec plus de force et, disons-le, plus de cynisme. Urbain s'étonnait avec un mélange bizarre d'impudence et de naïveté que sa conduite pût être l'objet d'un blâme; sa qualité d'artiste lui semblait une armure derrière laquelle il devait être invulnérable; il ne comprenait pas qu'on osât l'en dépouiller pour juger l'homme. Cette croyance, dont il avait le germe en lui, s'était singulièrement développée dans le milieu malsain où il avait vécu. C'est un axiome fort goûté de certaines gens que la profession d'artiste donne, à quiconque en est revêtu, un caractère de vertu indélébile. Ce qui est défendu aux autres créatures du bon Dieu leur est permis. Ils ne relèvent que de leur conscience, et les actions qu'on serait en droit de reprocher à tout autre, quand ils les commettent, ne doivent pas être jugées d'après la règle commune. Urbain avait vu comment cette théorie était mise en pratique parmi les vulgaires héros de la bohême, et il en avait adopté les principes faciles avec un déplorable empressement. Maintenant il s'étonnait de ne plus recevoir le même accueil, de ne pas trouver ouvertes les maisons où il avait été l'objet de tant de sympathies. Il s'étonnait même que les personnes auxquelles il avait emprunté de l'argent osassent se plaindre de ce qu'il ne le rendait pas. Tenait-il un livre en partie double pour se souvenir de ce qu'il devait? Ces doctrines, dont quelque chose avait percé dans ses entretiens avec le père Noël, avaient été vertement traitées par le vieil organiste, qui croyait qu'aucune profession n'exempte de remplir honnêtement ses devoirs. Il croyait même que le caractère a le pas sur les dons de l'esprit, et il ne ménageait pas les termes dans lesquels il flétrissait un tel oubli de soi-même. Urbain, dominé par le regard

du vieux cuirassier, n'osait répliquer; mais à part lui il estimait que le père Noël n'avait pas conscience des prérogatives de l'imagination. Le plus clair était que personne ne lui rendait justice. Une autre cause, dont sa vanité ne lui permettait pas de parler, contribuait à lui rendre le séjour de Blois intolérable. Il avait rencontré forcément quelques-unes des personnes qu'il avait connues autrefois chez Mme de Boisgard, et ces personnes, un peu oisives comme on l'est dans certaines villes de province, n'avaient pas manqué de le questionner sur les motifs de son retour dans la ville natale. Ces questions se renouvelaient souvent, et Urbain ne savait comment y répondre. Il n'ignorait pas d'ailleurs qu'une partie de la vérité avait pénétré dans le monde de Blois, et son amour-propre en souffrait cruellement. Il avait des frissons quand on l'arrêtait dans la rue. Il voyait dans chaque parole, dans un regard, dans un salut, dans un sourire, une allusion ironique à ce passé dont chaque rue et chaque maison lui rappelaient les jours pleins de promesses. Le venin coulait goutte à goutte sur son cœur ulcéré. Chaque visage lui devenait odieux; pour lui, tout passant était un ennemi ou un railleur. Il rentrait parfois subitement après être sorti pour une longue promenade, et se renfermait dans un silence farouche dont rien ne le tirait plus; c'est qu'au détour de la rue il avait aperçu de loin un de ses protecteurs d'autrefois. Alors il se demandait comment il avait pu se décider à quitter Paris. Ses créanciers n'étaient pas des tigres; on ne l'aurait certainement pas poursuivi. Une haine sourde s'amassait au fond de son âme contre le père Noël.

Le pauvre vieil organiste ne lui disait rien pourtant du chagrin cuisant qui le dévorait. Tout ce qu'il avait redouté s'était réalisé, et au-delà; cependant il ne pouvait encore se détacher pleinement de l'élève en qui si longtemps il avait vu un fils. Quelquefois le soir, quand il le regardait assis auprès de Madeleine dans son jardin, il lui semblait que rien de ce qui avait bouleversé son cœur n'était arrivé, et la voix du vieillard se radoucissait. Il se souvenait du jour où le fils du mercier avait mis avec confiance sa petite main dans la sienne. Un seul élan, un mot de repentir, et son cœur se serait ouvert. Plusieurs fois, à l'insu d'Urbain, il avait fouillé dans l'amas de musique qu'il avait rapporté de Paris, et où les morceaux achevés se mêlaient à des motifs à peine indiqués; ceux-là dataient d'autrefois, ceux-ci étaient presque de la veille. Le père Noël avait tout lu, tout étudié. Hélas! les meilleurs étaient les plus vieux; là étaient la séve, l'originalité, le mouvement, ce quelque chose qui court comme une flamme dans les œuvres de l'esprit. Il en exécuta plusieurs en secret, tout seul, et à la vue des qualités réelles qui éclataient en gerbes sous ses doigts, bien des larmes furtives s'échappèrent de ses yeux. — Ah! s'écria-t-il un jour, avoir eu de si belles

facultés et les avoir perdues! Il souffrait ainsi doublement et par la pensée de ce qui était et par la pensée de ce qui aurait pu être. Il en avait eu vaguement conscience autrefois, et il se reprochait d'avoir cédé aux prières de Madeleine. Ne l'avait-il pas sacrifiée en la donnant à Urbain? — Pourquoi ai-je cru qu'elle le sauverait? disait-il. Le ver était déjà au cœur du fruit.

Vers la fin du mois, un matin, le père Noël, qui avait retrouvé pour Madeleine ses jambes de vingt ans, arriva dans la maisonnette; il avait à la main un jouet pour Louison, et sous son bras un paquet d'étoffes pour la mère. — Tiens, petite, ça t'occupera pendant que je causerai avec Urbain, dit-il... Taille là-dedans des robes et des jupons... Dans une heure, tu feras mettre le couvert.

L'air joyeux du père Noël fit bien voir à Madeleine qu'elle ne devait pas avoir d'appréhension sur le résultat de cette conférence; elle le laissa donc s'enfoncer avec Urbain sous une tonnelle où il y avait un banc pour s'asseoir.

— Tiens! dit le père Noël en tirant une liasse de papiers de sa poche, la liquidation est finie. Bonté du ciel, les avais-tu embrouillées, ces malheureuses affaires! Le notaire a failli ne pas s'y reconnaître... Enfin voici les quittances; tu ne dois plus rien.

— Que reste-t-il? demanda Urbain.

— Il reste ça! répondit brusquement le père Noël en touchant les papiers du doigt.

Urbain étouffa un soupir. Il avait eu l'espoir un instant de pouvoir retourner à Paris. Comme dans un éclair, le boulevard tout resplendissant avait brillé à ses yeux.

— Maintenant il s'agit de vivre, reprit le père Noël.

Urbain le regarda en dessous, retournant les papiers dans ses mains. — Je ne sais pas si tu t'en es aperçu, poursuivit le père Noël, mais voilà quelque chose comme deux ou trois mois que tu ne fais rien.

— Qui vous l'a dit? répondit Urbain... On peut ne pas rester assis devant un pupitre et travailler cependant... Un artiste...

— Pas de discours! s'écria le père Noël en l'interrompant. J'ai lu ce que tu vas me dire dans vingt journaux; donc tais-toi. Madeleine n'a plus rien, et tu as un enfant. Il faut leur donner du pain. Oh! si tu étais malade, je serais là, et on trouverait bien encore quelques économies au fond d'un vieux tiroir. Malheureusement pour toi, tu te portes bien; c'est pourquoi j'ai résolu de te céder ma place. En quelques mois, tu manieras les orgues aussi bien qu'un autre. Tu auras là de bons appointemens. De plus, je vais te présenter dans deux ou trois maisons où l'on a besoin d'un professeur; cela t'occupera le matin et les dimanches. Le reste du temps t'appartiendra. Tu pourras te remettre un peu au contre-point et revoir aussi les vieux

maîtres. Cela ne t'empêchera pas de finir *Sardanapale*, si tu veux.

Urbain rougit. — Donner des leçons, courir le cachet quand on a fait des opéras! est-ce une situation? dit-il.

— Je comprends, répondit le vieil organiste; mieux vaut s'endormir dans un cabaret, c'est plus honorable!

Il y eut un silence. Urbain cassait machinalement des bouts de branche : le père Noël lui semblait odieux. L'indignation dévorait celui-ci. Il voyait jusqu'au fond l'abîme dans lequel son ancien élève était tombé. Si la pensée de Madeleine, qu'il apercevait à l'autre bout du jardin, ne l'avait retenu, il aurait éclaté.

— Voyons! c'est une plaisanterie, reprit-il en posant sa main sur le genou d'Urbain, tu acceptes?

— Oui, fit Urbain de l'air d'un dogue qu'on mène au chenil.

— Alors la conférence est terminée, dit le père Noël.

Madeleine fut instruite des arrangemens proposés par le père Noël et acceptés par Urbain. Elle fut soulagée d'un poids énorme. L'habitude des occupations régulières et l'obligation de nouveaux devoirs à remplir chasseraient peut-être les idées qui fermentaient dans le cœur d'Urbain. L'œuvre du travail se ferait et rassérénerait cet esprit malade. Tout le jour, elle caressa cette heureuse pensée. Le soir même, au retour d'une promenade, Urbain entraîna Madeleine sur le pont de la Loire. Il paraissait de bonne humeur. — Tu te souviens de ce pont, dit-il; allons le voir.

Madeleine tressaillit. Ces quelques mots l'avaient rejetée de cinq années en arrière; c'était comme un appel à cette mémoire du cœur qui ne s'endort jamais. Elle pressa le pas, et on atteignit le pont. La nuit était venue, le temps était doux et calme; il n'y avait personne sur le quai. Madeleine regarda l'eau, où se miraient les étoiles; la rivière, pleine de scintillemens, se brisait aux arches du pont. Les fenêtres d'une auberge brillaient sur l'autre bord; on entendait des voix qui chantaient dans l'éloignement.

— C'est bien le même soir! dit Urbain.

Madeleine tourna les yeux du côté de l'horizon où le croissant de la lune se montrait derrière un rideau noir de peupliers. Il lui semblait qu'elle avait reconquis Urbain; son cœur, plein de reconnaissance, s'élevait vers Dieu.

— Ne regrettes-tu rien? reprit Urbain.

— Non, si tu es heureux! répondit Madeleine.

Urbain se pencha vers sa compagne et l'embrassa au front. Quelque chose d'étrange se passait en Madeleine : elle se faisait mille reproches et s'accusait d'avoir pu méconnaître son mari. Qui n'avait pas ses heures de faiblesse, et comment avait-elle pu se violenter jusqu'à permettre à sa pensée de s'écarter de lui? Elle se serra contre Urbain.

— Je travaillerai pour toi, pour Louison, pour nous, reprit-il doucement... Tu verras... Mais il me semble que nous pourrions mieux faire pour l'avenir de notre enfant. On peut bien mener cette vie-là pendant un temps, mais où nous conduira-t-elle? J'ai bien écouté le père Noël tandis qu'il parlait. Ses intentions sont bonnes, mais il n'est plus jeune, il ne sent pas les choses comme moi... Malheureusement il ne m'écoute pas; toi, tu as de l'influence sur lui : il fera ce que tu voudras...

— Explique-toi, dit Madeleine.

— Le père Noël a plus d'argent qu'il ne l'avoue. Deux fois déjà il m'a parlé de ses économies. Moi, j'ai de l'expérience à présent. S'il me confiait les capitaux qu'il tient en réserve, je pourrais obtenir un nouveau privilége, et qui sait même? devenir directeur d'un théâtre... Nous serions bientôt riches.

Madeleine vit se dresser devant elle la figure de Mlle Irma. Elle eut un léger frisson.

— Si je lui faisais une proposition semblable, il la repousserait bien loin, poursuivit Urbain; si au contraire tu lui en parles comme si l'idée venait de toi, il n'hésitera pas.

Madeleine était indignée. Sous prétexte de ramener son châle autour d'elle, elle retira le bras qu'elle avait passé sous celui d'Urbain. L'action qu'il lui conseillait lui paraissait plus odieuse encore par la manière dont elle était présentée. Cette mise en scène préparée de longue main, ce semblant de tendresse auquel elle s'était laissé prendre, la révoltaient dans la partie la plus intime de son être.

— C'est impossible! dit-elle. Jamais je ne me chargerai d'une pareille négociation.

— Quel mal y vois-tu?

— Tu me le demandes! Le pain que nous mangeons ne vient-il pas du père Noël? Faut-il le dépouiller de tout ce qu'il a? Et pourquoi? Encore Paris! encore la même vie! encore les mêmes angoisses!

Urbain regardait le fleuve en frappant de petits coups sur le parapet. — Ah! tu ne m'aimes pas! s'écria-t-il avec violence.

Ce mot cruel, ce cri suprême de l'amour en détresse ou de la perfidie aux abois, ce mouvement dont tant de femmes ont abusé pour remporter une victoire indécise remua Madeleine jusque dans les entrailles. — Je ne t'aime pas! dit-elle d'une voix à demi brisée par un sanglot, puis elle s'arrêta. Mille souvenirs amers l'assaillaient en foule; elle entrevit comme dans une vision la chambre de la rue des Martyrs, où elle avait tant pleuré, le coupé des Champs-Elysées, la bouquetière, cette longue soirée passée dans la fièvre, le café-concert avec ses girandoles de feu, et, regardant Urbain

tout à coup en face, avec des yeux tout étincelans : — Et si cela était, me le reprocherais-tu? s'écria-t-elle.

Urbain ne put soutenir la fixité de ce regard lumineux. Il baissa la tête et se tut. Il pensa qu'elle savait tout.

Ils rentrèrent silencieusement à la maisonnette. La nuit, les étoiles, les doux gémissemens du fleuve, ces odeurs des jardins baignés de rosée qu'elle aimait, ne disaient plus rien à Madeleine. Elle avait le cœur engourdi. Elle entendait le bruit de ses pas sur le pavé des rues et regardait machinalement les enseignes. Elle n'était plus maîtresse de sa pensée; aimait-elle encore Urbain, ou vraiment ne l'aimait-elle plus? Elle ne le savait pas et ne cherchait point à le savoir. La vue de la lampe qui brillait derrière la fenêtre de la chambre où dormait Louison la tira de sa torpeur. Elle se jeta dans l'escalier et monta avec la rapidité de l'oiseau qui regagne son nid.

Les jours suivans, Urbain accompagna le père Noël à Saint-Louis et dans toutes les maisons où il devait être présenté. Il joua de l'orgue devant la fabrique assemblée, et fut admis comme professeur de musique dans deux pensionnats. — Tu n'as plus qu'à continuer, lui dit le père Noël, le pain de tous les jours est assuré; moi, je me charge de la dot de Louison.

La santé de Madeleine s'était raffermie, mais la contrainte morale où elle vivait nuisait à son entier rétablissement. Elle avait la conscience qu'Urbain n'était pas heureux, et elle en souffrait. Cette triste victoire qu'elle s'était efforcée d'obtenir sur elle-même dans les derniers temps de son séjour à Paris, elle sentait bien qu'elle était à demi remportée; elle en éprouvait un profond sentiment de tristesse. L'enchantement de sa vie s'était évanoui. Il fallait au moins qu'Urbain ne s'en aperçût pas. Elle se souvint de l'entretien qu'elle avait eu avec le père Noël au moment où il l'avait surprise sur le pont il y avait cinq ans, et fit taire les plaintes de son cœur. Le mariage, tel qu'elle l'avait conçu, n'était certes pas un Eden plein de fruits savoureux et de sources rafraîchissantes; c'était un âpre sentier tout semé d'aspérités. Fallait-il s'étonner à présent si des cailloux et des ronces meurtrissaient ses pieds? Elle prit son chagrin corps à corps et le secoua comme un fort lutteur secoue la bête cramponnée à son flanc. La voix du devoir parlait plus haut à mesure que les mélodies de l'amour s'envolaient. Elle l'écouta avec les frémissemens d'une joie austère. — Eh bien! dit-elle, ce sera comme si j'avais deux enfans.

Madeleine se mit donc à l'œuvre courageusement, avec la vaillance et la sincérité d'un esprit qui n'avait jamais fléchi. Elle était levée dès l'aurore, et tenait son petit ménage en ordre avec un soin rigoureux. Urbain s'étonnait de l'aisance qui régnait autour de lui; il s'étonnait plus encore de ce sourire et de cette égalité d'humeur, de

cette vigilance et de cette activité alerte qui rendaient tout facile. Quelquefois il avait comme des éclairs d'attendrissement; d'autres fois l'égoïsme reprenait le dessus; alors il pensait qu'elle lui devait bien ce dévouement de tous les jours pour le consoler d'avoir quitté Paris. Seulement, quand il était auprès d'elle, il se faisait en lui comme un apaisement. Il n'osait pas se plaindre. Madeleine avait des câlineries pour les habitudes rapportées de Paris; jamais il n'avait fumé de meilleurs cigares et jamais bu de café plus chargé d'arôme. Urbain se plongea dans cette pensée qu'elle ne savait rien; mais alors pourquoi ce regard et cette exclamation qui l'avaient fait pâlir? C'était sans doute une allusion à sa dot gaspillée et à l'isolement où il l'avait tenue. — Après tout, se disait-il, un artiste n'est pas un bourgeois! — Et il fumait tranquillement la longue pipe à bout d'ambre qu'elle lui présentait tout allumée.

Malheureusement, si Urbain respirait auprès de Madeleine une atmosphère de repos, aussitôt qu'il ne la voyait plus, il retombait dans ses agitations et ses regrets. Paris lui manquait, comme l'eau-de-vie à un buveur habitué aux liqueurs fortes. Le temps, au lieu d'éteindre ce feu intérieur, l'avivait. Il avait des heures sombres pendant lesquelles il allait dans les cafés, cherchant les commis voyageurs pour avoir des nouvelles du boulevard. La bohême avait déposé son limon dans cette âme, et rien n'en pouvait effacer la trace. Quand une troupe de comédiens donnait des représentations à Blois, il passait ses soirées autour du théâtre et se liait avec les acteurs. L'odeur des quinquets lui faisait plaisir. Dans les récriminations de ces pauvres diables, tous victimes d'odieuses cabales qui leur fermaient, disaient-ils, les théâtres de Paris, il retrouvait l'écho de ses propres déboires, et s'y complaisait. Un dimanche, en revenant de la cathédrale, Urbain fut accosté par un homme qui portait un habit bleu à boutons d'or, des favoris en collier, et jouait avec un jonc à pomme d'écaille.

— Bergevin! vous à Blois! s'écria Urbain ravi.

— Je vous cherchais, dit Bergevin; venez déjeuner avec moi, nous causerons. En voyage, j'ai toujours faim.

L'ex-associé d'Urbain l'entraîna à l'*Hôtel d'Angleterre*, et fit dresser le couvert dans sa chambre. — Çà, dit-il, que faites-vous à Blois?

Urbain fit la moue : — Pas grand'chose, répondit-il.

— Nous avons donc renoncé à Paris? poursuivit Bergevin en dépêchant l'aile d'un perdreau.

Urbain frappa sur la poche de son gilet, et répéta un mot célèbre dans les annales de la bohême : — Il le fallait!

Bergevin avala un verre de vin de Bordeaux d'un seul trait. — Cette raison-là, je l'ai connue souvent, reprit-il, et cependant je n'ai jamais émigré. S'il m'avait fallu prendre la fuite toutes les fois que

la fortune m'a trahi, au lieu d'être tranquillement assis devant un bon déjeuner, je serais à l'heure qu'il est en Tartarie ou dans le Monomotapa.

Ce n'était pas le hasard, tant s'en faut, qui, en faisant venir Bergevin à Blois, l'avait mis sur le passage d'Urbain. L'ancien associé du compositeur avait fondé, on le sait, un établissement où les muses de la danse et de la musique étaient honorées. Il lui manquait encore un chef d'orchestre qui fût en état de varier le répertoire par des compositions nouvelles. Il avait alors pensé à son ami Urbain, dont il avait mis à l'épreuve le talent d'improvisation. De là son voyage. Le déjeuner était à peine entamé, que Bergevin attaqua résolûment la question, mêlant avec habileté les argumens, les conseils et l'ironie. Que faisait Urbain à Blois? Une ville de province où il n'y avait même pas de théâtre était-elle un séjour convenable pour un compositeur? C'était moins une ville qu'un tombeau où il enterrait son talent. La place d'Urbain était à Paris, non ailleurs, à moins cependant qu'Urbain n'aspirât aux fonctions de conseiller municipal ou de marguiller de sa paroisse.

Quand il vit son convive indigné et à moitié vaincu déjà, Bergevin mit de nouvelles paroles sur un autre air. Si Urbain avait échoué dans sa première campagne, c'était moins sa faute que celle des circonstances. Un artiste embarrassé d'une femme n'a plus sa liberté. Seul, Urbain eût été riche; en une soirée, il eût pourvu aux besoins de tout un mois, et, délivré de sottes préoccupations, il n'eût plus pensé qu'à la gloire. Ah! si Bergevin avait eu la figure et le talent d'Urbain Lefort, il n'aurait pas mis un temps bien long à monter au plus haut de l'échelle; mais Urbain était jeune, et la tentative pouvait être recommencée.

Celui-ci prêtait l'oreille avec l'avidité inquiète du chien qui entend au loin le cor de chasse. Bergevin fit apporter deux bouteilles de vin de Champagne, et, remplissant leurs verres comme au temps où ils déjeunaient aux Champs-Élysées, il s'ouvrit à son ex-associé. Un emploi de chef d'orchestre, cent écus d'appointemens par mois, de bonnes relations avec tous les artistes et la faculté de faire exécuter autant de morceaux de musique qu'il en composerait, telle était la position qui lui était offerte; le reste dépendait de lui. A ces mots, tous les instincts mal assoupis d'Urbain se réveillèrent. Paris avec toutes les fêtes et tous les bruits qu'il avait aimés passa devant ses yeux. Il vit aussi Madeleine et Louison, et il soupira. Bergevin devina ce qui se passait en lui. — Si cela vous contrarie, reprit-il froidement, il n'y faut plus songer. Restez à Blois si Blois vous plaît... Je viendrai vous demander des nouvelles de votre talent dans six mois... Bonsoir!

Urbain frappa du poing sur la table.—C'est dit, s'écria-t-il, je pars.

La nuit était venue quand Urbain se sépara de son ami Bergevin. Tout ce qu'il avait entendu bourdonnait dans sa tête comme un essaim de mouches. Par un travail singulier de sa pensée, il en était arrivé à croire que sans Madeleine l'argent dépensé dans son ménage aurait pu le mener à la fortune. Il oubliait que cet argent lui avait été apporté par Madeleine, et que seul il l'avait follement gaspillé. Il prit le plus long pour rentrer chez lui, se raffermissant dans sa résolution par de magnifiques raisonnemens. Il était clair qu'on avait brisé sa carrière. Bergevin était venu à propos pour le tirer du sommeil où son génie s'engourdissait. Il trouva Madeleine qui l'attendait pour dîner. — Tiens, dit-elle, voici un bouquet que Louison t'a fait.

Il prit le bouquet et s'assit. Il ne put rien manger et se retira de bonne heure, prétextant un grand mal de tête. Madeleine l'entendit marcher quelque temps dans son cabinet, ouvrir et fermer la fenêtre, puis il se coucha. Dans la matinée, il profita d'une course qui retenait Madeleine dans le voisinage pour faire un paquet de son linge et de ses habits qu'il envoya à l'*Hôtel d'Angleterre*. Pendant le déjeuner, il fut très agité, avec des accès de gaieté qui lui venaient par bouffées. Il prit un instant Louison sur ses genoux et devint très pâle en l'embrassant. Il joua quelques minutes avec elle et la posa brusquement à terre; il avait une larme dans les yeux et se détourna pour l'essuyer. Quelque chose sur quoi il ne comptait pas le remuait. Il prit son chapeau et sortit en sifflant.

Le soir, un garçon de l'*Hôtel d'Angleterre* apporta une lettre pour Mme Urbain Lefort. Madeleine la trouva en revenant de chez sa mère. Elle poussa un cri dès les premiers mots et courut chez le père Noël. — Lisez! que faut-il que je fasse? lui dit-elle quand elle vit le papier où Urbain annonçait son départ tomber des mains du vieillard.

— Reste! s'écria-t-il avec violence.

— Ah! reprit-elle en sanglotant, si je reste, c'est comme s'il était mort pour moi.

— Mort! plût à Dieu qu'il le fût!

IX.

A quelque temps de là, Madeleine reçut une lettre, timbrée de Paris, par laquelle Urbain lui faisait part de ses nouveaux projets. Il travaillait, il faisait un opéra qu'il avait l'espoir de faire représenter prochainement. Tout autre détail manquait. Le père Noël envoya aux renseignemens; mais, avant que la réponse arrivât, Madeleine fut surprise un matin par Paul Vilon, qu'aucune lettre n'avait précédé. Elle lui tendit la main comme si elle l'avait vu la

veille; puis la pensée lui vint qu'il apportait une mauvaise nouvelle, elle fut prise d'un tremblement nerveux. — Vous savez quelque chose? dit-elle.

— Rien, sinon que vous êtes seule : c'est ce qui m'a donné l'idée de partir; avant de réfléchir, j'étais en route.

Rassurée à demi, Madeleine interrogea Paul, et le conjura de parler franchement. Il avait rencontré Urbain assis devant la porte d'un café. Il était avec deux autres personnes qui fumaient et portaient des paletots râpés aux coudes. D'après ce qu'on lui avait dit, Urbain était attaché en qualité de chef d'orchestre à la *Charmille des Rosiers*. Il touchait mille écus par an, avait le droit de faire des valses et des mazurkas.

— Ah ! mon Dieu ! si le bal vient à manquer ! dit Madeleine.

Paul regarda le père Noël; ils pensaient tous deux que le chef d'orchestre n'attendrait pas si longtemps.

Ce qu'elle apprenait de la nouvelle situation d'Urbain avait rejeté Madeleine dans ce malaise et cet ébranlement général qu'elle éprouvait au moment où le père Noël était venu l'arracher de Paris. Elle s'efforçait néanmoins de cacher son état à tous les yeux. L'insomnie la consumait. La présence de Paul lui apporta une consolation au moment où elle l'espérait le moins; elle ne lui en fit pas mystère et le supplia de rester quelque temps à Blois. Paul se garda bien de refuser. Les petits voyages qu'on faisait aux environs, et qui parfois se prolongeaient un jour ou deux, étaient pour Madeleine une cause de grandes distractions; le père Noël en était toujours, et entre ces deux amis qui la chérissaient, elle éprouvait ce bien-être et ce soulagement qu'on goûte, après une grande fatigue, dans un bain tiède : son cœur s'y délassait.

La fuite d'Urbain avait fait une certaine sensation à Blois. Les visites ne manquèrent pas chez Madeleine. On voulut savoir la cause de ce brusque départ, on l'accabla de questions frivoles, où perçait la curiosité la plus impertinente. Madeleine se contenta de répondre qu'Urbain était parti pour affaires. Personne n'en crut un mot, mais quelques bonnes âmes lui en voulurent de sa discrétion, et rapportèrent que Mme Lefort n'avait pas besoin d'*amies* pour se consoler. Elles soulignèrent le mot en parlant, et ce furent alors mille chuchotemens qui allèrent de la rue du Pont à la place des Jésuites. — Nous n'irons plus chez elle, dit une personne charitable; nous pourrions peut-être la déranger. — L'une avait vu Paul dans le jardin de Madeleine; l'autre l'avait rencontré dans la rue des Fossés. Il était clair que Paul ne la quittait pas. Le nom de Paul revenait dans toutes les conversations. Et il était journaliste!

Une après-midi que Madeleine était chez sa mère, elle y trouva

une femme du voisinage qui tenait une boutique de passementerie très achalandée. La passementière prit un air pincé en la voyant, et lui fit un petit salut raide. Au milieu de la conversation, qui s'en allait mourant à chaque mot, la mère Béru demanda à sa fille des nouvelles d'Urbain; elle ne s'en souciait guère, mais croyait devoir en parler par politesse. Madeleine devint sérieuse : elle n'en avait pas; il n'écrivait plus; les nouvelles qu'on lui en avait données indirectement ne la rassuraient pas. La voix de la jeune femme tremblait; la passementière la regarda. — Tant pis! murmura-t-elle entre ses dents, je verrai bien si c'est une hypocrite! — Et tout haut elle ajouta : — Ainsi, madame, vous regrettez votre mari... sincèrement?

Madeleine l'interrogea des yeux. — Je ne vous comprends pas, madame.

— Eh bien! reprit la passementière, je vais m'expliquer.

Et tout au long, sans ménager ses expressions, et seulement pour confondre les méchantes langues, avec une grande volubilité de paroles où éclatait sa joie, elle ne cacha rien à Madeleine de ce qu'on disait; elle amplifia même un peu et grossit le mal de quelques bonnes médisances improvisées. En finissant, elle ne respirait plus. Madeleine serrait Louison contre ses genoux comme pour s'en faire un bouclier contre ce déchaînement de propos envenimés d'où suintait la calomnie.

— Le coup est dur, je ne vous en remercie pas moins, et l'avertissement ne sera pas perdu, dit-elle enfin... Quant à me justifier, je n'y songe même pas.

Rentrée chez elle, Madeleine fit prier Paul de la venir trouver sur-le-champ. — Mon ami, dit-elle aussitôt qu'il parut, donnez-moi la main et dites-moi adieu.

— Adieu! s'écria Paul.

— Oui, et sans hésiter, pas plus que je n'hésite à vous le demander. Ma fille n'a rien que mon nom; il faut que je le lui laisse intact.

Elle lui raconta ce qui s'était passé chez Mme Béru. Paul se frappa le front. — Ah! dit-il, j'aurais dû ne pas venir; voilà que vous allez me haïr!

— Moi, vous haïr! répéta-t-elle.

Elle regarda autour de la chambre, et comme si une idée subite la saisissait, elle courut vers sa fille, l'enleva dans ses bras, et, plus prompte que l'éclair, lui coupa une boucle de cheveux. — Tenez, dit-elle en la donnant à Paul, c'est ce que j'ai de meilleur; ce sera entre nous le signe d'alliance.

Puis, tremblante et bouleversée : — Partez! partez vite à présent, dit-elle.

Paul obéit; il descendit vers le quai; il regardait à toute minute

cette boucle de cheveux cendrés et fins qui frissonnaient entre ses doigts. — Si c'est là ce qu'on appelle l'amour, quel triste roman!... Ceci m'apprendra à voyager en province,... reprit-il un moment après. Il voulut rire, mais le rire expira sur ses lèvres. Il se sentait comme un poids lourd sur le cœur. A deux reprises différentes, il couvrit de baisers les cheveux de Louison. — Est-ce absurde! dit-il, et il les serra dans son portefeuille. A l'*Hôtel d'Angleterre*, on lui dit que le train pour Paris partait dans une demi-heure. Il courut dans sa chambre, fit sa malle en un tour de main, paya la note et se fit conduire au chemin de fer; la locomotive siffla, et il s'enfonça dans un coin du wagon. Tout à coup il sauta à la portière et regarda dans la nuit du côté de Blois. Quelques lumières piquaient l'ombre; une masse noire indiquait l'emplacement du château. Il crut voir la clarté d'une lampe dans une maisonnette, derrière un jardin, tout auprès. — Ah! se dit-il, je ne la reverrai peut-être jamais! — Il retomba dans son coin et se cacha le visage entre ses mains.

Que faisait Urbain pendant ce temps-là? Il descendait à pas rapides la pente où il avait mis le pied. Durant ses premiers jours de liberté, il avait éprouvé une sorte d'enivrement. Un matin il déjeunait aux Champs-Élysées, un soir il dînait sur le boulevard. Il se rappelait le temps où il était élève du Conservatoire; les deux cent cinquante francs qu'il touchait par mois lui semblaient inépuisables. D'ailleurs n'avait-il pas les ressources de la composition? Une chaleur factice l'enflammait; trois ou quatre fois il s'assit devant un piano qu'il avait loué, et il écrivit une valse ou deux. Il eut des billets pour les premières représentations, et se plongea tout entier dans cette atmosphère tapageuse dont il avait été sevré. La première fois qu'il conduisit l'orchestre dans le pavillon de la *Charmille des Rosiers*, il fut électrisé par le retentissement des cornets à piston et le ronflement des basses. — Ah! je me sens vivre! dit-il.

Bientôt Urbain eut un compte ouvert au café le plus voisin du bal. Il ne se gêna guère pour engager ses amis. Les amis ne venaient pas toujours seuls; la fugitive Mlle Irma ne manquait pas de sœurs. Urbain en fit la découverte, et les choses prirent un train si singulier que le piano qui devait relever sa réputation n'aurait jamais perdu sa poussière, si des châles et des burnous ne l'eussent parfois essuyé. Le désordre était dans sa chambre et le chaos dans son esprit. Un matin, le cafetier apporta sa note. Urbain regarda le total d'un coup d'œil et renvoya l'homme à Bergevin avec le geste d'un grand seigneur qui congédie ses fournisseurs. Malheureusement les fonctions d'intendant plaisaient peu au directeur. — Parbleu! dit-il, je ne suis pas allé le chercher à Blois pour payer ses folies! — Il mit à la porte le cafetier. Urbain furieux demanda une explication : elle fut

violente, et le directeur rompit avec son chef d'orchestre, qui s'engagea dans un autre établissement. Vers la fin du mois, les oppositions de Bergevin et du cafetier vinrent diminuer de moitié la somme modique allouée à Urbain par son nouveau directeur. Il pensa à Madeleine, qui était à Blois, et à qui rien ne manquait. — Ah! dit-il, voilà comment les femmes vous abandonnent!

Inquiète sur le sort de son mari et séparée de Paul, Madeleine luttait vaillamment contre la tristesse noire qui l'envahissait. La jeune femme enferma sa vie entre sa mère, le père Noël et Louison. Dans ce cercle étroit où ses anciennes connaissances l'oubliaient après l'avoir blessée, tout n'était pas pour elle douceur et consolation. Elle avait à subir presque tous les jours les récriminations de la mère Béru et ce terrible « je te l'avais bien dit! » que tant de gens enfoncent comme une épine dans les plaies vives. Elle supportait tout sans se plaindre et s'acharnait au travail, qui servait du moins à distraire sa pensée. L'excès seul de la fatigue lui faisait trouver le sommeil; dès qu'elle ouvrait les yeux, le sentiment de la réalité rentrait dans son cœur endolori avec la vitesse et la violence d'une pierre lancée par une fronde. Le père Noël, qui l'observait, pouvait calculer heure par heure les progrès du mal contre lequel Madeleine se débattait. Il s'imagina que le séjour de la campagne où elle avait rencontré Urbain aurait une double influence sur son état maladif. Il lui proposa de partir, et elle accepta avec un empressement de bon augure. Elle espérait au moins trouver un silence absolu dans cette solitude, et le silence dans lequel elle se plongeait durant de longues heures était devenu le plus âpre de ses besoins. Dans cette maison des champs, cachée au bord d'un bois, elle en savourerait sans trouble les amères délices. Madeleine s'y blottit donc comme un oiseau blessé dans le creux d'un arbre. Elle revit l'église où deux fois elle avait prié, et s'y agenouilla de nouveau, versant tout son cœur aux pieds de Dieu. Elle en sortit plus forte et put repasser par les mêmes sentiers, s'asseoir sous les mêmes futaies, regarder les mêmes horizons sans un trouble trop cuisant. — Ah! dit-elle, c'était le matin; c'est le soir à présent!

Elle prit l'habitude des promenades quotidiennes; elle affectionnait particulièrement la lisière d'un grand bois d'où la vue dominait la vallée et s'étendait au loin sur le fleuve, qui prenait des teintes d'or au soleil couchant. La saison était froide; les oiseaux du nord passaient dans le ciel gris; le vent chassait les feuilles mortes; la terre devenait dure et sonore sous les pieds. Madeleine allait et venait le long de la forêt, cherchant à vaincre la fièvre par la marche. L'excessive lassitude lui était un soulagement : elle endormait son agitation nerveuse. Souvent elle emmenait Louison avec elle, s'as-

seyait sur un tronc d'arbre et la laissait jouer sur la bruyère comme un chevreau. Elle écoutait ses petits cris joyeux et lui souriait. — Elle pensait que le bonheur eût été bien facile!

Un jour, en revenant d'une longue course près de sa chère forêt, on lui remit une lettre qui arrivait de Paris, et qui lui avait été adressée rue des Fossés. Le papier était gros, l'écriture toute tremblée. Un nuage lui passa devant les yeux : elle avait reconnu l'écriture d'Urbain. La lettre contenait à peine deux lignes et finissait par ces mots : « Viens, je suis malade... »

Le père Noël était parti le matin pour une petite métairie qu'il possédait du côté d'Amboise, et ne devait rentrer que le lendemain. Madeleine lui laissa un mot, embrassa Louison, qu'elle confia aux soins de la vieille Catherine, et courut à la première station du chemin de fer. Quelques heures après, elle arrivait à Paris.

Urbain avait négligé de lui donner son adresse. Elle se jeta dans une voiture de place et se fit conduire à la *Charmille des Rosiers*. Le cocher rit un peu. — Eh! dit-il en fouettant ses deux haridelles, la petite femme a envie de danser.— Le concierge du jardin public renvoya Madeleine à la rue Bellefonds, 17. Madeleine serra son voile sur son visage et remonta en voiture. Le cocher grogna un peu, ferma brusquement la portière et partit cependant. Il tombait une petite pluie fine et glacée qui faisait miroiter les pavés sous les feux du gaz. Madeleine avait la tête brûlante et froid par tout le corps. Le fiacre s'arrêta devant la porte du numéro 17. C'était une vieille maison noire, dans laquelle s'ouvrait une allée humide et sombre accompagnée d'un ruisseau mal fermé où coulaient les eaux ménagères. Madeleine s'enfonça dans ce couloir étroit, prit la rampe de fer et monta l'escalier boueux. Le portier, qui habitait une loge creusée dans un coin à l'entresol, lui indiqua le quatrième. — C'est la porte à gauche, au fond du corridor! cria-t-il en passant la tête hors du vasistas. Madeleine grimpa aussi vite que le lui permettait l'obscurité. Une lampe fumeuse lui montra enfin le corridor. Elle courut au fond tout droit et cogna, ne trouvant point de cordon de sonnette. Une voix lui cria d'entrer. Pendant qu'elle cherchait la clé avec précipitation, elle entendit un bruit de pas, et un homme qui portait un flambeau à la main vint ouvrir. Madeleine entra d'un bond dans la chambre et vit Urbain. Elle s'élançait pour l'embrasser, quand de grands éclats de voix lui firent tourner la tête. Dans une pièce voisine, dont la porte était ouverte, un homme et deux femmes étaient assis autour d'une table. L'homme riait; les femmes fumaient des cigarettes.

— Qu'est-ce donc? demanda l'une d'elles.

Urbain restait debout, le flambeau à la main. — Eh bien! dit-il, c'est ma femme! Je crois bien que je lui ai écrit.

Il voulut rire et prendre Madeleine par la main. Un frisson la saisit, et, reculant jusqu'à la porte, elle gagna l'escalier en courant. Une terreur folle la poussait.

Elle arriva dans la nuit même à Blois. Le père Noël eut peur en la regardant. Elle avait les mains glacées, les yeux hagards, le teint blême; ses dents claquaient. Elle se mit au lit, et le délire la prit dans la matinée. Le père Noël comprenait que le mal venait d'Urbain. — Certainement je le tuerais! disait-il en pleurant sur les mains de Madeleine.

Le délire dura jusqu'au lendemain sans intermittence, puis tomba, revint encore, et ne cessa qu'au bout de trois jours. Plusieurs fois elle parla de Paul, dont elle avait raconté les preuves d'attachement au père Noël. Il pensa que sa présence lui ferait du bien. « Venez vite, lui écrivit-il, Madeleine est en danger! »

Quand Paul arriva, le délire avait cessé. Madeleine lui tendit une main faible, sans parler. La fièvre était ardente, le pouls battait par mouvemens irréguliers et rapides. Le médecin craignait un transport au cerveau et ne répondait pas des conséquences. Louison, qu'on portait quelquefois dans la chambre de sa mère, s'effrayait à la vue de ce visage pâle, qu'elle entrevoyait vaguement sous l'ombre des rideaux. Le père Noël et Paul se relayaient au chevet de la malade. Tout était silence dans la maison. Au milieu de ses momens les plus lucides, Madeleine ne parlait jamais de son voyage à Paris : elle craignait d'avilir Urbain dans la pensée du père Noël. Une seule fois il essaya de la questionner : elle lui fit signe de se taire par un geste si plein d'angoisse, qu'il ne recommença plus; mais Paul, qui se perdait en conjectures sur la cause du coup violent qui avait poussé Madeleine aux portes du tombeau, voulut savoir la vérité; il chargea un ami de prendre des renseignemens. L'ami rendit visite à l'établissement de Bergevin, rencontra un camarade d'Urbain, et obtint sans trop de frais le récit de cette soirée où Madeleine avait paru au quatrième étage de la rue Bellefonds. — Ah! le misérable! dit Paul, qui conta toute l'histoire au père Noël.

Madeleine resta gravement malade pendant plus de trois semaines. La vie à tout instant semblait devoir la quitter, comme tombe un fruit mûr d'une branche secouée par le vent. Des alternatives de crainte affreuse succédaient à de rares momens d'espérance. Un soir même, le bruit de sa mort se répandit dans Blois. La mère Béru se mit à courir en poussant de grands cris; elle eut une explosion de tendresse, une sorte d'amour rétrospectif si bruyant, que tout le quartier fut en rumeur. Cent personnes s'attroupèrent à la porte de Madeleine.

Un musicien qui passait par la ville eut vent de cette nouvelle et la porta à Paris, où Urbain en fut informé. Sa première impression

fut un chagrin vague, une sorte de remords confus. Quelque chose lui disait qu'il était la cause de cette catastrophe. Il entra dans un café pour se remettre. A ce moment de sa vie, Urbain avait descendu tous les degrés de la spirale profonde qui commence par la débauche et finit par l'avilissement. Les notions du bien et du mal commençaient à s'effacer de son esprit; il n'y avait plus en lui ni ressort ni vertu. L'heure de son service quotidien venue, il prenait l'archet et conduisait l'orchestre; mais la soirée achevée, la pensée du travail lui faisait horreur. Il ne voyait plus qu'une compagnie douteuse où se mêlaient des élémens divers et mauvais, et que jamais une idée généreuse ne réchauffait. Son élégance native avait presque disparu et ne brillait plus que par éclairs qui rendaient plus sombre encore son apparence délabrée. La flétrissure de son âme se lisait dans ses traits, empreints d'une pâleur malsaine. Assis devant une table sur laquelle un garçon avait posé un verre et un plateau, il laissa tomber sa tête entre ses mains. L'histoire de sa vie lui revint à la pensée, et il en vit confusément les divers incidens, comme on voit un paysage derrière les voiles flottans d'un brouillard. Un soupir gonfla sa poitrine et ses yeux devinrent humides. Madeleine avait toujours été bonne pour lui et l'avait bien aimé...

Bergevin, avec lequel il s'était réconcilié, survint là-dessus, et le trouva dans cette attitude pensive. — Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il.

— Il y a que ma femme est morte, répondit Urbain.

Bergevin serra la main du chef d'orchestre. Il y eut un moment de silence.

L'attendrissement n'était pas le propre de l'industriel; d'autres pensées le préoccupaient. Il avait ouï parler d'une certaine fortune que Madeleine possédait de son chef; peut-être en restait-il quelques débris. Il regarda Urbain attentivement pour voir s'il ne découvrirait pas dans ses yeux le reflet de ce qu'il éprouvait lui-même. — Il faut se faire une raison, dit-il.

— Oui, reprit Urbain.

— C'était une bonne femme, quoique un peu triste, poursuivit le directeur, et puis toujours malade...

— Toujours!

Cette pensée consola Urbain; évidemment, si Madeleine était morte, la faiblesse de sa constitution en était la vraie cause, et non pas sa conduite, à lui Urbain. Bergevin ne venait-il pas de le dire?

— Et puis, continua Bergevin, elle avait bien quelque chose?

— Je le crois, dit Urbain.

— Mon ami, il n'y a pas à hésiter, il faut aller à Blois; tout vous en fait un devoir.

— A Blois? répondit Urbain, qui tira la doublure de ses poches par un geste expressif.

— Qu'à cela ne tienne, voici de quoi faire le voyage, dit Bergevin en lui mettant deux ou trois pièces d'or dans la main; partez sur-le-champ, et surtout ne vous faites pas de chagrin; elle souffrait, elle ne souffre plus!

Urbain passa un mouchoir sur ses yeux secs et monta en voiture. L'oraison funèbre de Madeleine était prononcée.

Pendant que cette scène se passait à Paris, le père Noël et Paul ne quittaient pas des yeux le lit de Madeleine. Ils se parlaient à voix basse, rarement. Chacun d'eux rassurait l'autre, et tous deux avaient peur. Il y eut un moment où quelque chose de si terrible passa sur son visage, que tous deux crurent qu'elle rendait l'âme; ils tombèrent à genoux devant le lit, la tête dans les draps. Au bruit de leurs sanglots, Madeleine ouvrit les yeux et se souleva à demi. A la vue de ces deux hommes, qui lui avaient consacré leur vie et qui pleuraient, il y eut comme un bouleversement dans tout son être. Elle posa sa main blanche sur la tête du père Noël : — Mais ne craignez donc rien! est-ce que je n'ai pas une fille?.. Je vivrai! s'écria Madeleine.

Le lendemain, Urbain arriva à Blois et se présenta à la maison de la rue des Fossés. Madeleine sommeillait. Catherine le vit la première. Elle monta tout effarée et tira le père Noël par le pan de sa redingote : — Monsieur, c'est M. Urbain, dit-elle... Le père Noël descendit.

— Que voulez-vous? dit-il à Urbain d'une voix sourde; parlez vite, mais parlez bas.

— Je sais, dit Urbain, je sais!.. On m'a appris là-bas la maladie de cette pauvre Madeleine, et comme j'ai une fille, je suis parti...

— Louison! Et depuis quand pensez-vous à Louison?

— Mais, répondit Urbain, que la présence de ce terrible vieillard déconcertait, vous comprenez que maintenant...

— Quoi maintenant?

— Dame! puisque sa mère est morte.

— Madeleine? mais elle est sauvée!

Urbain tomba sur une chaise et regarda le père Noël avec des yeux stupides : — Sauvée, ma femme? murmura-t-il. On m'avait dit... je croyais... et alors...

Sa voix s'éteignit. Ce fut comme une illumination pour le père Noël; à l'expression de ce visage, où la débauche avait mis son sceau, il devina ce qui se passait dans ce cœur gangrené. Il se dressa comme un lion, et saisissant Urbain par le bras avec emportement : — Debout et hors d'ici! s'écria-t-il.

Urbain eut un éclair de colère. — Partout où est ma femme, je suis chez moi, dit-il; donc je reste.

Le père Noël devint blanc.

— Écoute, dit-il en posant sur l'épaule d'Urbain une main lourde comme du plomb. Si Madeleine entend ta voix, si par le fait de ta présence elle a une crise comme celles qui nous ont tant effrayés, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, je te tue!

Il fixa sur Urbain des yeux qui lançaient des éclairs. — Tu parles de ta femme, de ta fille, toi!... reprit-il, et chacune de ses paroles partait comme une balle; — tu t'en souviens, toi qui deux fois as failli tuer Madeleine! Le pain qu'elles mangent, est-ce toi qui le gagnes? Ce lit sur lequel elles dorment, est-ce ton travail qui le leur a donné? Tu veux rester ici, toi? Regarde-moi donc en face, si tu peux!

Urbain tremblait de la tête aux pieds; il croyait que sa dernière heure était venue. La porte se rouvrit, et Paul parut. — Madeleine vous entend et s'inquiète, dit-il; elle est assise et prête l'oreille... Deux fois elle m'a interrogé du regard;... je l'ai vue frissonner,... c'est assez.

— C'est trop! reprit le père Noël... Hors d'ici!

Et du doigt il montra la porte de la maison à Urbain. Urbain n'avait plus l'âme assez fière même pour être relevé un instant par la colère. Il marcha vers la porte d'un pas chancelant. Sur le seuil, il s'arrêta. — C'est que ce voyage a épuisé mes ressources, dit-il. Je n'ai plus rien.

Le père Noël ouvrit le tiroir d'un petit bureau, et, prenant une pile d'écus qui s'y trouvaient : — Tiens, ramasse! dit-il en les jetant dans le chapeau d'Urbain.

Quelques-unes des pièces roulèrent dans le jardin. Urbain se baissa vivement pour les prendre. Paul le suivit du regard, tandis qu'il marchait le long d'une allée, comptant son argent. Quand il eut disparu derrière le mur qui séparait le jardin de la rue, Paul fit quelques pas. — Si je le tuais! dit-il, Madeleine serait tranquille... Un coup d'épée est si vite donné ou reçu!... Puis, se ravisant : — Mais si je le tuais, je ne la pourrais plus voir! dit-il. Qu'il aille donc!

Paul rejoignit le père Noël, qui montait chez Madeleine lentement. Elle était immobile, l'oreille tendue, l'œil fixe. — Avec qui parliez-vous, père Noël? dit-elle. J'ai entendu un bruit de voix, puis un son métallique, comme de l'argent qu'on aurait jeté!... Qu'est-ce donc?

— C'était un mendiant! répondit le père Noël.

AMÉDÉE ACHARD.

DE LA PRESSE

EN ANGLETERRE ET EN FRANCE

Histoire de la Presse en Angleterre et aux États-Unis, par M. Cucheval-Clarigny; 1 vol. in-18, Paris, 1857.

Ceux qui ont voyagé en voiturin dans certaines parties de l'Italie et qui, peu de temps après, ont parcouru les grandes voies ferrées du nord de l'Europe, ont gardé l'impression du plus vif et du plus intéressant contraste : — d'un côté, cette petite carriole mal assurée, à la marche inégale, incessamment cahotée, condamnée à mille détours, tantôt par des précipices, tantôt par le voisinage de quelque bandit qui se tient à l'affût; de l'autre, un immense convoi glissant à toute vapeur sur une ligne solide et brillante dont la loi et les mœurs écartent tout obstacle, emportant un peuple de voyageurs incessamment renouvelé, utile à tous, inviolable pour tous. C'est d'un contraste semblable que sera frappé tout esprit cultivé qui, déjà familier avec la presse de notre pays, voudra connaître celle de nos voisins.

Faut-il en conclure que le développement de la presse, comme le perfectionnement des voies de communication, est un signe assuré de la civilisation relative des peuples et peut servir à établir entre eux d'utiles comparaisons? Il ne s'agit ici que de s'entendre. La presse n'est point le signe de la civilisation d'un peuple, si vous entendez seulement par ce mot de civilisation le développement de quelques parties élevées et délicates de la nature humaine, telles que l'art, la philosophie, la politesse, la hardiesse spirituelle de la pensée, l'élégance des mœurs. Sans être le moins du monde incompatibles avec la presse, ces perfections de la nature humaine cultivée ont brillé du plus vif éclat dans des sociétés dont la presse était

absente. Aujourd'hui encore ce n'est point à côté de la presse la plus développée qu'il faut chercher les produits les plus délicats de l'art et de la pensée, et même parmi les journaux des différens peuples ce ne sont pas les plus grands ni les plus libres qui montrent le plus d'élévation ou le plus de finesse; en cela comme dans tout le reste, la difficulté ajoute quelque chose à l'art. Mais s'il s'agit exclusivement de cette partie de la civilisation qui regarde la politique et dont la liberté est la fleur (car la politique qui n'aboutit point à la liberté mérite à peine ce nom, et doit être rangée parmi les arts inférieurs, entre l'art de fumer les terres et celui d'élever les bestiaux); s'il s'agit, disons-nous, de civilisation politique et de liberté, il faut reconnaître que le développement de la presse est le signe le plus constant et le plus fidèle des progrès de ce genre particulier de civilisation. Cela est si vrai que la destinée de la presse reproduit exactement les variétés et les vicissitudes de la liberté politique, et la suit aussi invariablement que l'ombre suit le corps. Tout voyageur qui a parcouru l'Europe, en ouvrant les journaux des pays qu'il a traversés ou en s'assurant qu'il n'en existait point, doit être convaincu de cette corrélation générale entre le développement de la presse et celui de la liberté politique. Si une catastrophe subite anéantissait tous les monumens de la civilisation moderne et qu'il ne restât de chaque nation de l'Europe qu'un journal, nous osons dire qu'il suffirait de parcourir du regard ces lambeaux de papier, d'en comparer le format, les caractères, et d'en déchiffrer quelques lignes pour avoir une idée assez juste du degré de civilisation politique et par conséquent de liberté auquel chacune de ces nations serait parvenue au moment où elle aurait été effacée de la terre.

S'il en est ainsi, quel Français ami de son pays et de la liberté peut ouvrir sans quelque tristesse un journal comme le *Times* par exemple? Je sais qu'on ne manque point d'argumens, et des plus curieux, pour rassurer ceux qui seraient tentés de s'affliger de cette comparaison. « Voyez, nous disent d'ingénieux consolateurs qu'on ne soupçonnait point jusqu'ici d'être si spiritualistes, voyez comme ces journaux sont couverts d'annonces! Ils commencent par des annonces, ils finissent par des annonces. Quelle vulgaire attention donnée à la bourse! que de sollicitude perdue sur les mines, les chemins de fer, les marchés! C'est de l'industrie, non de la politique. » Ces philosophes traitent donc la presse anglaise comme Armande et Bélise traitaient la simple Henriette :

Mon Dieu! que votre esprit est d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit personnage
De vous claquemurer aux choses du ménage!...
... Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusemens de ces sortes d'affaires.

A de plus hauts objets élevez vos désirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs,
Et traitant de mépris les sens et la matière,
A l'esprit, comme nous, donnez-vous tout entière.

Pas plus qu'Henriette, la presse anglaise ne manquerait, si elle le voulait, de bonnes réponses. Il lui serait facile de montrer que la place qu'elle accorde à l'industrie n'empiète pas sur celle qu'elle doit à la politique, et que, d'un côté comme de l'autre, elle ne soutient que trop avantageusement la comparaison. Ces longues colonnes industrielles ne sont pas, comme on voudrait nous le persuader, des conquêtes sur la politique, qui n'y perd pas une ligne : ce sont des conquêtes sur le néant. Ce n'est pas un journal qui en envahit un autre, ce sont deux grands journaux juxtaposés qui sont loin de se nuire. Quant à cette allégation singulière que l'industrie a pris dans la presse anglaise le pas sur la politique, parce qu'elle occupe les premières pages du journal, il nous est difficile de voir un argument dans cette froide plaisanterie. Veuillez considérer que l'industrie occupe les dernières pages aussi bien que les premières du journal, qu'elle en forme seulement l'enveloppe et qu'elle en laisse le cœur à la politique. Ces pages du milieu, qui s'offrent à la vue lorsque le journal s'ouvre naturellement, qui sont imprimées en plus gros caractères et qui se séparent à volonté des autres, sont aux yeux du public anglais les plus importantes. Et si le lecteur anglais voulait rendre injustice pour injustice et plaisanterie pour plaisanterie, il pourrait soutenir à son tour, en raisonnant d'après ses habitudes, que ce sont les *faits divers* qui ont le plus d'importance dans le journal français, puisqu'ils en occupent le milieu, et que la politique est reléguée sur la première page. Laissons donc de côté cette accusation puérile, et examinons rapidement les caractères généraux de la presse anglaise.

Le plus important peut-être de ces caractères, c'est l'étendue et l'exactitude habituelle de ses informations. Qu'il s'agisse du dehors ou du dedans, de l'extrémité de l'Orient ou de la plus voisine des rues de Londres, c'est un zèle égal, ce sont d'aussi grands efforts pour apprendre la vérité et pour la dire aussitôt qu'on la sait. On connaît ces luttes extraordinaires, si ruineuses pour les vaincus, si fructueuses pour les vainqueurs, qu'a souvent suscitées entre les principaux journaux anglais cette rivalité d'informations promptes et sûres. Pour peu que l'on consulte l'intéressant et consciencieux tableau que M. Cucheval-Clarigny a tracé des développemens successifs de la presse anglaise, on reconnaîtra bien vite que les véritables combats des grands journaux, jaloux de s'arracher les uns aux autres leur clientèle, se sont livrés presque exclusivement sur ce terrain. La question n'était pas de savoir qui flatterait le mieux l'opinion,

mais qui instruirait le mieux le public; la victoire ne devait pas rester au plus éloquent, mais au mieux informé. M. Cucheval-Clarigny a très bien mis en lumière ce caractère particulier de la presse anglaise. Des correspondances entretenues à grands frais, des services particuliers plus rapides et plus exacts que les services publics, des agens répandus sur tous les points du globe, sont les instrumens coûteux et cependant productifs de ce vaste système d'information constante et universelle. Si pourtant des événemens graves s'accomplissent dans quelque coin du monde, si une révolution éclate, si une armée est en campagne, un correspondant spécial est envoyé dont la tâche est de voir tout ce qu'il peut et d'écrire tout ce qu'il voit. Aux lettres de ce correspondant viennent se joindre les lettres de tous ceux qui auraient pu voir quelque chose de plus et qui trouveraient le moyen d'ajouter au tableau quelque trait négligé. Nous n'insisterons pas sur l'abondance et sur la valeur de ces correspondances. La guerre d'Orient et les événemens de l'Inde ont récemment donné au public européen l'occasion de les apprécier.

La vigilance est égale, le résultat aussi complet s'il s'agit de l'Angleterre. Les débats du parlement défient par l'étendue et par l'exactitude les anciens comptes-rendus de notre *Moniteur*. Le compte-rendu des affaires civiles et criminelles est chaque jour plus étendu dans les journaux politiques que celui des journaux judiciaires de notre pays, et l'extrême rareté des réclamations en atteste la sincérité. Les réunions publiques, de quelque nature qu'elles soient, depuis les banquets de l'aristocratie jusqu'aux *meetings* des condamnés libérés, reçoivent la même publicité que les débats des deux chambres. Il ne se passe donc rien dans le monde que le journal ne cherche à découvrir et à répandre aussi loin que peut porter sa vue, aussi haut que peut s'élever sa voix.

Cette information universelle et exacte, qui est à nos yeux le principal caractère de la presse anglaise, ne peut subsister qu'à deux conditions essentielles, qui ne se rencontrent pas en tout pays et qui existent au plus haut point en Angleterre : la liberté de la presse et la curiosité du public. Si la presse était moins libre, elle ne prendrait pas la peine de s'instruire à grands frais de ce qu'il lui faudrait taire; si le public était moins curieux, il rendrait ruineux par son indifférence les sacrifices considérables que la presse s'impose pour satisfaire sa curiosité. Sur le premier point, il est à peine besoin d'insister. Il est évident, par exemple, qu'un journal anglais n'entretiendrait point un correspondant dans toutes les capitales de l'Europe, si le premier ministre pouvait le prier de s'abstenir de telle ou telle publication qui déplairait à tel ou tel ambassadeur, ou qui lui serait désagréable à lui-même; qu'il n'enverrait personne aux séances du parlement ou aux audiences des

tribunaux, si le compte-rendu ou le commentaire des débats lui était interdit; qu'il ne prendrait même aucun souci des exécutions publiques, s'il ne lui était point permis de divulguer la véritable attitude et les vrais sentimens du condamné, etc. Ces vérités sont trop vulgaires pour qu'il faille s'y arrêter plus d'un instant. Remarquons cependant avec quel soin les pouvoirs publics, interprètes du sentiment national, assurent de plus en plus aux journaux toutes les garanties nécessaires à cette publicité sans limites, qu'on regarde comme le premier des devoirs de la presse encore plus que comme le premier de ses droits. Pour les tribunaux par exemple, le huis-clos, d'un usage si fréquent chez quelques peuples du continent, n'existe pas en Angleterre, même pour les causes qui sembleraient l'excuser. On s'en rapporte entièrement à la discrétion des journaux. Quant aux discours des avocats, les journaux peuvent tout reproduire sans en être jamais responsables devant les parties intéressées. Ce sont des publications *privilégiées*, comme on les appelle en Angleterre, c'est-à-dire qui ne peuvent donner lieu aux poursuites privées, les seules, comme on le sait, qu'ait à redouter la presse anglaise. Les discours prononcés dans les *meetings* ne jouissant pas du même privilége et un journal ayant été récemment condamné par le jury pour une diffamation contenue dans un de ces discours, les premiers magistrats de l'Angleterre s'en sont émus, et une loi, soumise en ce moment à la chambre des lords, permettra désormais aux journaux d'échapper à la responsabilité de ces diffamations, qui retombera exclusivement sur l'auteur du discours incriminé. C'est un fait entre mille qui nous aide à comprendre que la liberté de la presse paraît aux Anglais non pas seulement un droit abstrait du citoyen, mais une condition nécessaire d'existence pour les journaux. La liberté n'est pour eux qu'un moyen d'accomplir avec sécurité et avec profit cette grande œuvre d'information et de publicité que leur assigne l'opinion.

Mais, comme nous l'avons déjà fait entendre, cette liberté serait inutile à la presse anglaise, si son intérêt ne l'engageait à s'en servir, c'est-à-dire si le public n'était pas assez curieux pour la récompenser de ses efforts. Nous touchons ici à un caractère particulier et, selon nous, très honorable du public anglais. La curiosité de ce public est à la fois très étendue et très exigeante; il s'intéresse à tout et ne veut être trompé sur rien. Il veut savoir le plus tôt et le plus exactement qu'il est possible ce qui se passe au bout du monde et ce qui se passe chez lui, et il récompense largement ceux qui satisfont le mieux ce besoin de tous les jours. Avec un admirable bon sens, il attache moins de prix aux réflexions que les faits inspirent aux journaux qu'à ces faits mêmes. Le texte passe pour lui avant le commentaire, et avant de chercher à l'émouvoir il

faut lui dire clairement de quoi il s'agit. Qu'on lui parle d'une révolution, d'une intrigue diplomatique, d'une bataille, d'un accident, aucun détail ne le lasse ni ne le rebute; on dirait qu'il assiste à l'instruction d'une cause, et il est aussi patient devant son journal que sur les bancs du jury.

C'est à force d'être curieux qu'il est impartial. Loin d'être blessé de trouver dans son journal des faits ou des discours contraires à son opinion, il serait irrité qu'on voulût lui en dérober quelque chose. Ce serait mal s'y prendre pour le flatter que de mutiler le discours de tel orateur parlementaire ou populaire, que de supprimer tel *meeting* ou tel procès. Certes l'habitude de l'équité est pour beaucoup dans cette exigence, et le franc jeu, le *fair play*, semble un droit acquis d'avance à tout parti devant l'opinion, comme à tout accusé devant la justice; mais ce noble sentiment est aiguisé par une curiosité défiante, et la crainte d'être dupe vient en aide au désir d'être juste.

Les faits ainsi connus servent d'aliment aux articles de fond du journal, qui s'efforce d'en tirer les déductions les plus conformes à l'intérêt public ou à ses passions. Il serait difficile de marquer d'un seul trait le caractère le plus général de ces articles. Cependant on peut reconnaître que la tendance la plus constante de la presse anglaise est de ne prendre en considération qu'une chose à la fois, et que la maxime *age quod agis* est ordinairement la règle de sa conduite. Elle a de tout temps sous les yeux quelque question très importante à laquelle toutes les autres considérations sont inflexiblement subordonnées. Cette question peut changer de face, et aussitôt la presse change de langage, docile à suivre dans tous ses détours la politique nationale et l'intérêt évident du pays. On sait par exemple que, depuis quelques années, l'Angleterre est surtout préoccupée de la nécessité d'affaiblir ou plutôt de limiter la puissance de la Russie. On pourrait suivre presque jour par jour les divers mouvemens qu'a imprimés à la presse anglaise ce grand intérêt national. D'une polémique ardente contre le gouvernement français on est passé à des ménagemens infinis et à des avances engageantes, parce que la première condition de la tâche qu'on avait entreprise était de vivre en bonne intelligence avec ce gouvernement. Pendant la guerre, rien n'était plus curieux que le langage variable de la presse anglaise, suivant exactement les vacillations de l'Autriche, qui était tantôt menacée de la révolution, tantôt rassurée contre elle. Et comme Kossuth s'étonnait, dans un *meeting*, qu'on ne saisît point cette occasion de relever la Hongrie, le *Times* lui dit avec sa franchise accoutumée qu'il était bien naïf de croire que, si l'Angleterre avait besoin de lui et de sa Hongrie, elle le laisserait ainsi perdre son temps à discourir, et n'irait pas d'elle-même le chercher. On

sait enfin comment l'union projetée des principautés a mis tout d'un coup d'accord l'Angleterre, et par conséquent la presse anglaise, avec l'Autriche, accablée quelques jours auparavant de menaces et d'insultes. Toutes ces variations n'étaient donc que la conséquence d'une volonté persévérante, celle de limiter la puissance de la Russie avec l'aide de tous ceux qui voudraient s'associer à cette tâche, et malgré tous ceux qui voudraient y faire obstacle. Il n'y a d'ailleurs rien d'obscur ni d'incertain dans cette politique, mobile en apparence et invariable au fond, qui, sur toutes les questions étrangères, dicte le langage de la presse anglaise. Elle-même n'en fait nullement mystère, et c'est là ce qui rend quelquefois plaisante l'indignation qu'inspire cette conduite aux journaux du continent. Ils découvrent avec fracas ce qu'on ne se fait aucun scrupule de leur dire tout haut. Cette diplomatie de la presse anglaise, qu'ils croient éventer, est une diplomatie à ciel ouvert et qui joue cartes sur table.

Mais on ne songe peut-être pas assez à l'intelligence pratique et au sang-froid que suppose dans le public anglais cette merveilleuse flexibilité de la presse. Pour qu'elle puisse impunément et même utilement conformer ainsi son langage aux circonstances, il faut à la fois que le public soit convaincu de l'importance supérieure de la question qui impose de tels changemens, et qu'il soit dégagé de toute passion durable à l'égard des peuples étrangers. En effet, si le public ne comprenait pas clairement l'intérêt national qui conduit la presse, il serait révolté de son inconstance; s'il éprouvait à l'égard de quelque peuple une haine irréconciliable ou une sympathie trop vive, il ne pourrait conformer la mobilité de ses sentimens à celle des alliances de son pays, et comme il réagirait contre les impressions que la presse voudrait lui donner, celle-ci serait obligée de le suivre. D'une part cependant le public anglais, rempli d'un certain dédain pour les nations étrangères et convaincu de sa propre excellence, n'aime et ne hait profondément personne; de l'autre, la situation si simple de son pays et la netteté de sa politique étrangère l'ont depuis longtemps accoutumé à comprendre et à suivre le mouvement de la presse. Maintenir à tout prix l'équilibre entre les grandes puissances du continent, c'est pour l'Angleterre plus qu'une politique, c'est la condition de son existence. Que nous passions le Rhin, les Alpes ou les Pyrénées, que la Russie s'avance sur l'Oder ou sur le Danube, et l'Angleterre se sent attaquée aussi directement que si l'on touchait ses rivages. Et elle a raison, car si le continent a un maître, elle est condamnée à périr ou à le renverser. Ce principe élémentaire de la politique anglaise dans ses rapports avec le continent est gravé dans l'esprit du public aussi profondément que l'instinct de la conservation chez tout être vivant. Aussi suffit-il à la presse, même sans prendre la peine d'exprimer

ce principe, de l'appliquer aux événemens et d'en déduire de justes conséquences pour conduire le public où l'instinct du pays l'exige, et on le fait ainsi sortir d'un chemin et entrer dans un autre aussi sûrement qu'on fait sortir un homme de sa maison en lui prouvant qu'on y a mis le feu ou qu'elle va s'écrouler sur sa tête.

Si la politique étrangère de la presse anglaise est dominée par un principe inflexible, il en est tout autrement de sa politique intérieure. N'ayant de ce côté aucune maxime invariable à suivre, aucun intérêt permanent à défendre, elle traite chaque question en elle-même avec une entière indépendance. Dans cet heureux pays, il n'y a ni révolutionnaires, ni contre-révolutionnaires; s'il y a encore des conservateurs et des libéraux, ils ne le sont pas quand même, et il n'est pas de question où les deux partis ne soient exposés à être subdivisés ou confondus. Le *Times,* qui représente le mieux cet état général de l'opinion, n'est attaché à aucun parti ni à aucun chef de parti. Il prend les questions comme elles viennent, indépendamment de leur origine et surtout de ce que nous appellerions ici leur tendance; il les prend donc une à une et pour ce qu'elles valent, les discutant d'après les notions les plus simples et les plus communes du bon sens et de l'intérêt public. Vous ne l'entendrez jamais dire, par exemple, que telle proposition, inoffensive en elle-même, est dangereuse à cause du principe qui l'inspire, ou des conséquences qu'on espère en tirer. Il ne prétendra jamais qu'il faut rejeter telle ou telle demande de réforme, parce que c'est le premier signe d'exigences plus grandes, et qu'on doit défendre les abords les plus lointains d'une place assiégée, etc. Cette argumentation, d'un usage si vulgaire sur le continent, ne pourrait s'acclimater en Angleterre. Qu'il s'agisse d'un règlement pour les voitures de place ou de la plus importante réforme qu'on puisse opérer dans l'état, la méthode de discussion sera la même, c'est-à-dire aussi étroite et aussi sûre. Il faudra toujours prouver au public que la chose, considérée toute seule, est en elle-même praticable ou chimérique, utile ou mauvaise. Et si la presse ne sort pas des bornes de cette argumentation si sagement limitée, là encore il faut reconnaître que c'est au bon sens du public qu'on doit en faire honneur, car s'il aimait à généraliser hors de propos et à déraisonner, il saurait bientôt contraindre la presse à l'imiter.

Ce serait une grave omission, même dans cette vue générale de la presse anglaise, que de passer sous silence l'utile contrôle que cette presse exerce sur l'administration de la justice. Tout relève de la presse en pareille matière, les juges aussi bien que l'accusé. La presse s'attache à tirer avec éclat des procès importans les leçons qui peuvent en sortir pour les pouvoirs publics et pour la société.

Attentive aux débats, elle en signale hautement les irrégularités ou les lacunes; quand tout est fini, elle juge le jugement avec une liberté sévère, et il en est plus d'un qu'elle a cassé. Non-seulement les juges, comme dans la célèbre affaire du lieutenant Perry, relèvent de ses appréciations et de ses censures, mais les jurés eux-mêmes ne peuvent pas indifféremment s'acquitter bien ou mal de leur devoir envers l'accusé et envers la société qui l'accuse. Tel jury, dit quelquefois le *Times*, vient, dans telle affaire, de manquer gravement à son devoir envers le public. Cette vigilance vient singulièrement en aide au caractère national et à la conscience ordinaire du jury anglais pour assurer la sincérité des jugemens. Il y a plus, l'exécution même de ces jugemens est, s'il le faut, réclamée par la presse, et le droit de grâce ne s'exerce jamais qu'elle ne donne hautement son avis, au nom de l'intérêt public, sans aucun de ces scrupules qui parmi nous empêcheraient peut-être l'écrivain le plus convaincu de presser l'exécution du plus vil criminel.

La liberté de tout dire sur tous ces sujets, et en même temps la nécessité absolue de parler au public le seul langage qu'il entende et qui lui plaise, donnent aux articles de fond de la presse anglaise un caractère unique de simplicité, de familiarité et d'énergie. On y trouve les comparaisons les plus triviales à côté du raisonnement le plus fort et le plus clair. Les affaires les plus hautes y sont volontairement ramenées aux proportions les plus vulgaires; la nation y est presque toujours représentée sous les traits d'un simple particulier qui, se trouvant dans une situation donnée, cherche à en tirer le meilleur parti. Les plus grandes guerres, les plus importantes négociations sont, autant qu'il est possible, assimilées aux actes ordinaires de la vie privée, et l'on fait en sorte que chaque lecteur puisse s'y démêler et y prendre parti d'après les règles du bon sens et aussi aisément que dans ses propres affaires. C'est un genre particulier d'éloquence dont on peut trouver le plus parfait modèle dans les argumentations les plus serrées et les plus familières de Démosthène. Ajoutez à cette chaîne de raisonnemens quelques traits de cette ironie pénétrante et surtout amère que Swift a portée jusqu'au génie, et vous avez le fond le plus ordinaire d'un bon article du *Times*. Il n'est point étonnant que de tels articles soient peu goûtés en France, qu'ils y paraissent à la fois trop étroits, trop vulgaires et trop violens. Ils sont peu conformes à notre génie; nous leur préférons de beaucoup le doux éclat des idées générales et des termes abstraits. De plus, quand ils ne sont pas mutilés, ils sont généralement mal traduits, ce qui est aisé à comprendre, car il ne suffit pas plus de savoir l'anglais pour les transporter dans notre langue que l'intelligence vulgaire du latin ne suffirait à un traducteur de Lu-

crèce ou de Tacite. Pour donner en français l'équivalent d'un bon article du *Times*, il faudrait presque être capable de le faire.

Ne quittons point la presse anglaise sans jeter un regard sur ce grand nombre de lettres qui expriment des opinions ou des réclamations personnelles, et qui contribuent à unir d'un lien si étroit la presse et le public. Toute opinion originale ou intéressante sur les affaires du pays, toute réclamation particulière qui peut toucher en quelque point à l'intérêt général a droit de cité dans la presse anglaise, pourvu que l'auteur s'en fasse connaître, non pas au public, mais au journal, qui veut savoir s'il est digne de foi ou d'attention. On trouve ordinairement un grand bon sens et souvent beaucoup d'esprit dans ces lettres innombrables, signées de tous les pseudonymes imaginables, depuis le *Civis*, qui traite des affaires publiques, ou le *Viator*, qui se plaint de quelque gouvernement étranger, jusqu'aux *Mangled Remains* (*restes mutilés*), qui donnent des renseignemens ou des conseils au sujet de quelque accident de chemin de fer. Ce recours puissant et perpétuel qu'offre la presse contre les oppressions de tout genre accoutume le public à la considérer comme son défenseur naturel, et il l'aime d'autant plus qu'elle est toujours prête à l'accueillir et à le protéger. Il la sait utile, puisqu'il s'en sert; il la veut libre, puisqu'il en a besoin. Mais n'oublions pas que cet échange fortifiant de communications et de protection entre la presse et le public serait impossible, si le lecteur anglais y prenait peu d'intérêt, et si les affaires de son voisin ne le touchaient que médiocrement. Supposez un public plus préoccupé de l'avenir du monde et des intérêts généraux de l'humanité que des abus réels et quotidiens qui peuvent frapper chacun de ses membres dans la vie publique et dans la vie privée, et l'ennui aurait bientôt fait raison de toutes ces réclamations individuelles. Or le lecteur anglais, qu'on accuse si volontiers d'individualisme, a pourtant le don précieux de s'intéresser aux épreuves les plus légères de son concitoyen lorsqu'il sent qu'elles peuvent l'atteindre à son tour. On peut voir, si l'on veut, dans ce sentiment, un raffinement de l'égoïsme; soit, mais c'est un égoïsme prévoyant et pratique qui produit les mêmes effets que la plus touchante philanthropie, et qui unit plus intimement chaque jour la presse et la nation.

Cette union va-t-elle, comme on le prétend, jusqu'à la servitude, et le *Times*, par exemple, n'est-il, comme on aime à le dire, que l'esclave de l'opinion? C'est singulièrement abuser d'un accord ordinaire et nécessaire que de lui donner le nom de servitude. Ceux-là mêmes d'ailleurs qui accusent le *Times* de servitude l'accusent presque en même temps de singularité. Ils disent : « C'est l'écho de la pensée populaire, c'est le miroir des impressions du public, » et aussitôt ils ajoutent : « Il cherche perpétuellement à se singulariser;

lorsqu'il voit les autres journaux d'accord, il prend le contre-pied de leur opinion, etc. » Ces reproches, qui se détruisent, nous semblent aussi peu fondés l'un que l'autre. L'accord ordinaire de la presse anglaise et de l'opinion publique est évident, et en vérité ce serait exiger de la presse une preuve trop funeste d'indépendance que de vouloir que la presse et le public fussent en guerre; mais, pour marquer à bon droit cet accord du nom de servitude, il faudrait établir que c'est le public qui traîne toujours la presse à sa suite, et il resterait à chercher qui met en mouvement le public. On pourrait bien découvrir quelque occasion où le public a fait violence à la presse, mais on en trouverait plus aisément beaucoup d'autres où la presse a devancé et emporté le public. Et pour accepter les comparaisons dont on abuse, nous dirons que la presse anglaise est quelquefois un écho et plus souvent une trompette qui mène au combat, qu'elle est, si l'on veut, un miroir, mais un miroir comme celui d'Archimède, qui rassemble des rayons épars, et qui les concentre pour en porter au loin la chaleur et la lumière.

Dans ce rapide examen de la presse anglaise, nous avons remarqué que ses caractères les plus importans s'accordaient avec les dispositions naturelles de son public, et qu'elle lui convenait d'autant mieux qu'elle était faite à son image. Il est aisé de reconnaître entre les caractères de la presse française et les habitudes de l'esprit français une analogie du même genre, et là encore, pour rendre raison de la presse, il ne faut pas un seul instant perdre de vue la nation.

Quoique la plupart de nos journaux n'échappent pas plus que le reste de la société aux influences industrielles, l'industrie n'occupe dans leurs colonnes qu'une place fort secondaire à côté de la politique. Et il faut qu'il en soit ainsi pour que la presse conserve quelque autorité sur un public qui aime les profits de l'industrie, mais qui n'en souffre pas volontiers l'influence, qui est à la fois très disposé à chercher sa fortune dans les spéculations industrielles ou financières et très malveillant envers ceux auxquels ces spéculations ont donné une grande fortune. De tout temps, le génie national a fait parmi nous une situation fort difficile aux grands financiers, aux manieurs d'argent, comme on les appelle. Tout le monde est leur complice quand ils commencent; tout le monde est leur ennemi quand ils ont réussi. Ils ont eux-mêmes peine à comprendre un changement si subit, conséquence de leur subite prospérité. Ils se demandent comment, au milieu d'une société possédée de la fureur des affaires, ceux qui les font avec succès deviennent si aisément des objets d'aversion ou de mépris? Rien de plus simple cependant, si l'on tient compte de deux sentimens très différens, mais également puissans dans notre pays : la passion de l'égalité et l'instinct cheva-

leresque. L'amour exagéré de l'égalité, qui touche de si près à l'envie, fait paraître intolérables et presque insolentes ces fortunes soudaines qui se sont élevées tout à coup au-dessus du niveau commun. Venues en peu de temps, elles semblent n'avoir rien coûté et braver avec trop d'éclat la médiocrité laborieuse. De plus, l'influence à laquelle elles ne peuvent s'empêcher de prétendre est la seule peut-être que notre instinct chevaleresque ait de tout temps repoussée. L'ascendant du génie ou du talent nous trouve tout prêts à nous laisser séduire; celui que donne le pouvoir nous fait fléchir sans beaucoup de peine : nous nous retrouvons rebelles et railleurs en face des prétentions de la richesse, et, sans la dédaigner au point de négliger les moyens de l'acquérir, nous sommes enclins à mépriser ceux qui paraissent lui accorder plus d'importance qu'aux choses de l'esprit. La presse française ne peut donc s'empêcher d'entrer sur ce point dans les sentimens du public et d'éviter toutes les apparences qui pourraient l'amoidrir elle-même à ses yeux.

La politique l'occupe ainsi presque exclusivement, et la politique étrangère au moins autant que la politique intérieure; mais ce qui paraît étrange au premier abord, c'est qu'une préoccupation si constante des choses du dehors se concilie parfaitement avec le défaut presque absolu d'information exacte et intelligente. Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs en leur rappelant qu'il existe à Paris une agence commune qui chaque jour traduit, tant bien que mal et avec plus ou moins de discernement, quelques passages d'un certain nombre de journaux étrangers, et que ces extraits, lithographiés et distribués à tous les journaux, leur tiennent lieu (sauf quelques rares exceptions) de ces correspondances spéciales et constantes, de ces services réguliers ou extraordinaires qu'entretient à grands frais la presse anglaise. La presse française est en général mal informée, et c'est le plus souvent sur les données les plus vagues et les plus insuffisantes que reposent ses plus hautes spéculations sur la politique étrangère.

La situation politique de la presse française suffirait seule au besoin à expliquer cet état de choses. Il est évident que, si elle avait un service régulier de correspondances, elle éprouverait plus d'une fois l'embarras des richesses, et que les détails les plus intéressans pourraient être précisément ceux qu'il lui serait implicitement ou explicitement interdit de publier. Elle courrait donc souvent le risque de perdre sa peine et son argent. Ce n'est pourtant là qu'une raison secondaire et passagère de cette inévitable négligence; le goût du public en est la raison ancienne, permanente et péremptoire. Étranger à cette idée de l'équilibre européen et à ces notions de droit international qui sont heureusement vulgaires chez nos voisins, le public français envisage les affaires étrangères avec une

fatale simplicité. La situation géographique de notre pays, les longues guerres que nous avons soutenues contre l'Europe, les conséquences également inouies de nos victoires et de nos défaites nous ont habitués à considérer l'étranger comme notre sujet ou comme notre maître plutôt que comme notre égal. Comme s'il n'y avait pour nous d'autre alternative que de dominer l'Europe ou que d'en être accablé, nous ne voyons guère dans la politique étrangère qu'une occasion de nous enorgueillir ou de nous désespérer. Quand nos journaux veulent nous tenir en belle humeur à l'égard de nos gouvernemens, ils nous font entendre que l'étranger nous obéit; quand ils veulent nous humilier et nous irriter, ils n'ont rien de mieux à faire que d'insinuer que c'est l'étranger qui nous mène. S'ils sortent de l'un ou de l'autre thème, on se défie d'eux ou on ne les comprend plus.

L'amour et la haine de la révolution, qui se partagent si profondément la France, sont aussi pour beaucoup dans le parti pris avec lequel nous envisageons les affaires étrangères. Pour ceux qui voudraient voir la révolution morte et enterrée comme pour ceux qui lui souhaitent longue vie et prospérité, les nouvelles étrangères ne sont guère que le bulletin quotidien de sa santé, et ils vont tout droit aux journaux qui rédigent ce bulletin selon leurs vœux et selon leurs espérances. Partisans de la paix à tout prix, partisans de la soumission définitive de la terre, de la lune et des étoiles à la France, amis et ennemis de la révolution, tout ce monde enfin, altéré de nouvelles et surtout de prophéties contradictoires, s'en va demander aux journaux sa pâture, et chacun y trouve régulièrement la seule qu'il puisse supporter. Ce ne sont donc point les nouvelles les plus sûres qu'il faut à ce public, mais les plus agréables, non pas les plus fraîches ni les mieux prouvées, mais les plus propres à l'endoctriner et à l'émouvoir comme il veut être ému et endoctriné. C'est même l'irriter que d'annoncer ou de prévoir autre chose que ce qu'il désire, et ceux qui voient clair doivent feindre au moins d'avoir la vue troublée, sous peine d'être odieux à ceux que la passion aveugle. Si d'ailleurs l'événement prouve que l'on a fait fausse route, peu importe, pourvu que lecteurs et journaux y aient marché ensemble et du même pas. L'événement, ce juge redouté de la presse anglaise, n'a pour la nôtre aucune conséquence fâcheuse. Le public souffre volontiers les erreurs qu'il a souhaitées et partagées; rien n'égale même sa reconnaissance envers ceux qui l'ont agréablement trompé, si ce n'est son désir de l'être encore.

Ce qui se passe à l'intérieur du pays n'est pas moins imparfaitement constaté par la presse française que ce qui se passe au-delà de nos frontières. Cette négligence s'explique aisément par la peur, quand la presse n'est pas libre; mais quand elle est libre, l'esprit

de parti produit les mêmes effets que la peur. C'était jadis entre les journaux un échange de récriminations trop fondées sur la partialité du compte-rendu des chambres. A plus forte raison pouvaient-ils s'accuser de partialité dans tous les autres genres d'information. Les affaires judiciaires, qui occupent une si grande place dans la presse anglaise, ne reçoivent chez nous qu'une publicité restreinte et incomplète. La lumière n'a pénétré qu'à demi, et comme à regret, dans nos tribunaux, et les lois récentes qui interdisent le compte-rendu des débats dans un certain nombre d'affaires, et qui permettent aux tribunaux d'interdire ce compte-rendu pour toutes les autres, n'ont rien d'antipathique à nos mœurs. Toujours préoccupés de nos vues générales et des grands intérêts de nos différens partis, nous n'éprouvons point dans le détail cette faim et cette soif de publicité qui rendent le secret et le mystère intolérables à nos voisins, principalement en ce qui concerne l'administration de la justice. Il y a plus, les procès importans dont les détails sont abandonnés à la publicité échappent à la discussion publique, et il est admis que la presse n'a point le droit d'en tirer un utile enseignement. Rien n'est plus curieux que l'attitude des journaux français en face de quelque procès important et digne d'occuper l'attention du pays. Avant que les débats soient ouverts, on dit : La justice est saisie, il faut attendre qu'elle prononce. Pendant les débats, on se garde, suivant la maxime reçue, d'aggraver par des considérations intempestives la situation des parties ou des accusés. Lorsqu'enfin le jugement est rendu, on retrouve jusqu'à un certain point la parole, si on veut le louer, ce qui n'est point d'une grande utilité; mais si on le désapprouve, il est admis qu'on doit se taire par respect pour la justice, si bien qu'on arrive ainsi au bout des affaires les plus importantes sans que la presse ait pu contribuer en rien à former sur ces affaires le jugement du public. Encore moins la presse française est-elle en état d'exercer, comme en Angleterre, quelque action sur le cours des débats, et d'y reprendre publiquement, sous sa responsabilité envers ceux qu'elle accuse, les illégalités, les abus de pouvoir, les fausses démarches des témoins ou des juges. Et cependant les tribunaux anglais, où le jury décide de tout, où l'accusé ne peut être interrogé, où les témoins sont interrogés par les avocats des parties, pourraient se passer, plus aisément que les tribunaux d'aucun peuple, de ce libre contrôle.

Incomplétement informée des affaires du dehors et de celles du dedans, peu au courant des affaires judiciaires et impuissante à les contrôler, la presse française ne souffre pas davantage la comparaison avec la presse anglaise en ce qui touche la protection des intérêts particuliers et l'expression des opinions individuelles. Vous ne trouverez point dans nos journaux ces plaintes, ces récits, ces ré-

flexions, ces appels au public qui rendent la presse anglaise si justement populaire, comme le refuge commun des opprimés. Là encore, c'est moins l'imperfection de nos lois, la négligence ou la timidité des journaux qu'il faut mettre en cause que le goût du lecteur français, qui prend peu d'intérêt aux griefs d'autrui. Il est ordinairement plein d'amour pour l'humanité et rêve le plus bel avenir pour le monde; mais les injustices vulgaires que souffre son voisin le touchent peu, et il le trouve légèrement présomptueux de prétendre en occuper le public. La presse lui paraîtrait mesquine et insipide, si elle s'abaissait à la défense des individus, elle qui est exclusivement chargée d'affranchir le monde et de rendre justice d'un seul coup à l'humanité tout entière! Ce sentiment est si naturel à l'esprit français, que ceux-là mêmes qui importunent les journaux du récit de leurs griefs n'y liraient point sans une dédaigneuse impatience l'exposé des griefs d'autrui.

C'est donc uniquement dans ce qu'elle tire de son propre fonds, c'est-à-dire dans ses idées politiques et dans le développement continuel de ces idées, que la presse française puise sa force et son autorité. Chaque journal ou chaque groupe de journaux représente dans notre pays divisé un système particulier de gouvernement. Ce ne sont point des nuances qui séparent ces systèmes, ce sont des abîmes tels qu'il s'en trouve entre l'absolutisme et la liberté, entre la liberté et l'anarchie. Chaque système a ses sectateurs plus ou moins nombreux qui veulent trouver dans le journal l'écho de leurs idées et de leurs vœux, des motifs quotidiens de persévérer dans leurs opinions et dans leurs espérances, et que la discussion des affaires intéresse beaucoup moins que le combat des doctrines. De là la suite rigoureuse des idées d'un journal français, de là cette persévérante monotonie de ses théories et de sa polémique. La goutte d'eau qui creuse le rocher n'est pas plus patiente ni plus efficace que sa prédication incessante. Il tire des événemens les argumens qui lui conviennent et dédaigne les leçons qu'ils lui imposent. Le plus souvent il les laisse passer avec indifférence et n'en est pas plus touché que n'est occupé des vents du ciel et du mouvement des nuées le mineur qui suit son filon sous la terre.

La presse française est donc avant tout une presse de partis: qui ne voit que c'est la source de sa grandeur et de ses misères? Il y a en effet de la grandeur à rester indocile aux mouvemens variables de l'opinion et à rester debout contre la fortune. Il y a de la grandeur à lutter pour une idée, tantôt avec la foule et tantôt dans la solitude, avec le cours des événemens et malgré leur cours; il y a de la grandeur à espérer contre l'espérance et à irriter tous les jours plus fort que soi. Cette indépendance du temps et de la fortune donne à la presse française un caractère particulier d'élévation et de dignité

morale qui est étranger et qui serait inutile à la presse de nos voisins. Malheureusement c'est aussi pour la presse française une cause irrémédiable de faiblesse. Elle est déjà faible de sa nature, puisqu'elle est inutile aux individus, sans force pour les protéger et chère seulement à ceux qui s'élèvent jusqu'à l'idée de l'intérêt national; mais elle est faible surtout parce qu'elle est enchaînée au sort des partis et qu'elle partage leurs revers aussi bien que leurs victoires. Or dans notre pays, qui n'a jamais été la terre promise des minorités, la défaite d'un parti, c'est trop souvent pour les journaux qui le défendent la mort ou la servitude. Si l'on faisait cette supposition impossible qu'il existât en France un journal indépendant de tout parti comme le *Times*, étroitement lié avec le public par une défense vigilante des intérêts généraux et individuels, ayant jeté dans le pays de profondes racines, il faudrait cependant reconnaître qu'un tel journal ne pourrait soutenir sa liberté, ni même être assuré de son existence devant les puissans moyens dont l'administration dispose. Quel peut donc être le sort de ces journaux attachés à leurs partis et destinés, comme des vaincus, à se courber ou à disparaître sous le droit de l'épée? Dans un pays où le pouvoir central est arrivé par degrés à une force si prodigieuse et n'a devant lui que des grains de sable, il faut moins s'étonner de voir la presse si faible aujourd'hui que de l'avoir vue si forte autrefois et pendant un si long temps. A l'époque même où elle semblait le plus libre, nos lois étaient faites de telle sorte qu'abandonnée un seul instant par l'opinion, elle devait tomber à la merci du pouvoir. Or l'on peut dire que depuis la chute de la monarchie constitutionnelle, attribuée en grande partie, mais à tort selon nous, à l'action de la presse, le public a commencé à la voir avec défiance, à devenir indifférent à son sort. Dès ce jour-là, elle était en péril de mort, et tout observateur clairvoyant pouvait reconnaître que nos pieds étaient déjà mouillés par le flot qui menace aujourd'hui de recouvrir notre tête.

Cet affaiblissement de la presse que les changemens politiques survenus en France ont consommé était donc préparé par les événemens antérieurs. La loi des signatures en fut le premier symptôme. L'inévitable effet de cette loi était de faire aisément dégénérer en discussions personnelles les débats les plus élevés et les plus dignes de l'intérêt public. En même temps qu'elle perdait ainsi de son importance, la presse perdait quelque chose de sa dignité par l'éclat que donnait la loi des signatures aux apostasies inévitables en temps de révolution. A la vérité, quelques-unes des personnes qui changeaient d'avis, trop promptement ou trop avantageusement pour que leur considération n'eût pas à en souffrir, ont eu la sagesse de modifier leur signature en même temps que leurs convic-

tions; mais des écrivains moins timides ont donné au public un fâcheux spectacle que la presse tout entière a lieu de regretter. Il est en effet tels articles qui blesseraient moins la conscience publique s'ils n'étaient pas signés. Enfin la loi des signatures a eu cet autre inconvénient pour la presse, de mettre des individus isolés en présence du public français, à qui le moi est haïssable et qui est toujours disposé à se demander en vertu de quel droit ou de quel mandat on prétend l'instruire. Ce public, éminemment organisateur et discipliné, commence à s'interroger et à dire : Pourquoi les journalistes ne formeraient-ils pas un corps, pourquoi ne passeraient-ils pas d'examens et n'obtiendraient-ils pas de diplômes; pourquoi enfin (et ce serait le dernier mot du génie français en matière de presse) les journalistes ne seraient-ils pas élus par le suffrage universel?

Des lois qui ont suivi la loi des signatures, des changemens introduits dans le régime de la presse et de sa situation actuelle, on comprend que nous n'ayons rien à dire. Tout a été dit d'ailleurs par le gouvernement lui-même et par ses principaux organes. Qu'on le regrette ou qu'on s'en réjouisse, tout le monde s'accorde à reconnaître que la presse française est aujourd'hui entre les mains de l'autorité centrale à peu près comme Gulliver était entre les mains du géant qui l'avait ramassé dans les blés. « Il me prit par le milieu du corps, entre l'index et le pouce, et me souleva à une toise et demie de ses yeux pour m'observer de plus près. Je devinai son intention et je résolus de ne faire aucune résistance tandis qu'il me tenait en l'air à plus de soixante pieds de terre, et quoiqu'il me serrât horriblement les côtes par la crainte qu'il avait que je ne glissasse entre ses doigts. Tout ce que j'osai faire fut de lever les yeux vers le ciel, de joindre les mains dans la posture d'un suppliant et de dire quelques mots d'un accent humble et triste, conforme à l'état où je me trouvais, car je craignais à chaque instant qu'il ne voulût m'écraser comme nous écrasons d'ordinaire les petits animaux qui nous déplaisent. »

Que fera le pouvoir gigantesque qui tient ainsi la presse française suspendue entre ciel et terre? Serrera-t-il de plus en plus les doigts jusqu'à ce que soit étouffée l'ingénieuse petite créature qui a nourri tant de grandes pensées et qui a répandu de si belles paroles jusqu'aux extrémités du monde? Nous ne croyons pas qu'il méconnaisse à ce point son intérêt véritable. Si cependant le contraire arrivait, rien de plus conforme au cours des choses humaines. Il y a longtemps que Pascal a mis le roseau pensant à sa place, en le déclarant sujet des forces de la nature, et jeté seulement en ce monde pour en être accablé.

PREVOST-PARADOL.

DU

DRAME RELIGIEUX

EN FRANCE

I.

Je veux rechercher pourquoi le drame religieux en France a une si petite part dans notre littérature (1). *Polyeucte, Esther* et *Athalie,* voilà les seuls grands noms du drame religieux, qui semble être toujours resté une œuvre d'exception et d'élite. A quoi tient cette condition du drame religieux? Est-ce la faute du génie français, plus disposé à la critique et même à l'incrédulité qu'à la piété? Mais alors pourquoi ce génie incrédule n'a-t-il pas empreint notre littérature de sa marque et de son caractère aux XVIe et XVIIe siècles? Pourquoi est-ce au théâtre seulement que son influence s'est fait sentir? Et notez que le théâtre n'est pas irréligieux et impie; il est profane, voilà tout. Il n'attaque pas, il exclut ou il oublie. Cette exclusion que le théâtre semble avoir prononcée contre le drame religieux, sans parti pris d'avance, sans préméditation, sans aucune marque d'impiété, doit tenir à des causes inhérentes à l'art dramatique, et qu'il est bon de rechercher.

Est-il vrai d'abord que le génie et le caractère français n'aient rien de religieux? Si, trompés par le présent, nous nous laissions aller à croire que le génie et le caractère français ont un penchant

(1) Cette étude a son origine dans une suite de considérations exposées de vive voix par M. Saint-Marc Girardin dans une occasion récente, et qui, sous une forme plus durable, prennent aujourd'hui leur place dans l'ensemble des travaux consacrés par l'auteur à la littérature dramatique de notre pays.

inné vers l'incrédulité, que de témoignages s'élèveraient dans l'histoire contre un pareil jugement! Qu'est-ce que les croisades, sinon une des plus glorieuses manifestations du génie religieux de la France? *Gesta Dei per Francos.* Quelle ardeur, quel enthousiasme! et non pas seulement dans les palais et dans les châteaux, mais dans les chaumières! Qu'est-ce donc qui poussait ces bandes pieuses et vaillantes vers l'Orient? Un ordre, une consigne, un intérêt politique, comme dans les guerres de nos jours? Non, une idée : Dieu le veut! Et avec ce cri dans la bouche, avec ce sentiment au cœur, ils allaient, nos braves et dévots ancêtres, témoigner de leur foi par le martyre ou par la victoire, aussi prêts à l'un qu'à l'autre. Et ne croyez pas que le siècle des croisades ne soit que le siècle des pourfendeurs de Sarrasins : c'est aussi le siècle des grands docteurs de l'église chrétienne, c'est le temps de saint Bernard. Il y a l'action et la parole, il y a la foi qui combat et la foi qui écrit; il y a même aussi l'hérésie, l'hérésie qui est le témoignage de la vitalité des croyances : Abailard est réfuté par saint Bernard. Et pourtant, à côté de ces triomphes de la foi chrétienne, à côté de ces martyrs, plus expressifs encore que les triomphes, il y a je ne sais combien de fabliaux moqueurs, de chansons malicieuses contre le clergé séculier et régulier. Le génie français aux XIIe et XIIIe siècles est aussi fécond pour l'ironie que pour la vénération; il raille et il admire avec la même verve.

Prendrai-je le XVe siècle? Il y a dans ce siècle deux noms que j'aime à rapprocher sans cesse : Gerson, le grand docteur chrétien, qui a mérité qu'on le croie l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ;* Jeanne d'Arc, la libératrice de la France. Le mysticisme et le patriotisme s'unissent et se confondent l'un avec l'autre pour sauver notre pays. Le mysticisme semble peu propre à inspirer la vaillante fille qui reconquiert la France, car le mysticisme fuit le monde et le dédaigne : le patriotisme au contraire veut recouvrer pied à pied sa patrie terrestre. Au XVe siècle, les deux sentimens se touchent, ils s'appuient l'un sur l'autre. Qu'on ne prenne pas ces rapprochemens pour des jeux d'imagination. Lisez dans les œuvres de Gerson un curieux dialogue entre un soldat anglais et un soldat français sur cette guerre de cent ans qui désola la France : quelle exaltation à la fois religieuse et patriotique dans le soldat français! « Je ne crains que Dieu, dit-il, et je ne vous crains pas, vous, Anglais, qui êtes les injustes persécuteurs de la France!... Oh! quelle récompense ce sera pour nous quand nous aurons, à force de martyres, reconquis notre royaume (1)! »

(1) « Deum unum timeo, non vos Anglicos, iniquos Galliæ persecutores... Quam

Je sais bien que les savans ne croient pas que ce dialogue soit de Gerson. Je l'en aime mieux; j'aime mieux qu'il ne soit pas du docteur très chrétien et d'un des plus grands et des plus saints hommes du XVe siècle. Les grands hommes prêtent volontiers leurs pensées et leurs sentimens à leur siècle; il vaut donc mieux, comme témoignage historique, que le dialogue entre le soldat anglais et le soldat français soit anonyme et soit sorti de la foule. J'y reconnais mieux le sentiment général. Cette crainte de Dieu seul et cette haine des Anglais persécuteurs de la France, cet enthousiasme religieux et patriotique qui court au martyre pour délivrer la patrie, voilà les sentimens qui se répandaient d'âme en âme, et qui fermentaient dans la foule. Ce soldat français pris au hasard dans l'armée, ce guerrier qui est un mystique ou ce mystique qui est un guerrier, voilà le précurseur de Jeanne d'Arc. La France au XVe siècle semble chercher d'abord dans la vie contemplative de quoi se consoler de sa décadence nationale. Elle se ranime par les pensées du ciel, les seules qui raniment véritablement l'homme en l'élevant, et elle sort de la vie contemplative pour recouvrer glorieusement le sol national.

Le XVIIe siècle est le dernier grand siècle religieux de la France : il n'en est pas le plus grand, j'aime mieux le XVe siècle, mais il en est le plus éloquent. Que de grands génies et de grandes vertus qui procèdent tous de la religion! Quel souffle de foi et de science divine partout répandu! Il y a de grandes fautes et de grands scandales à côté de cela, je le sais : j'ai lu le prince des médisans, Saint-Simon; mais quelles pénitences et quels repentirs! Peu pécher et peu se repentir, vertu des siècles tièdes et médiocres; beaucoup pécher et beaucoup expier, vertu des grands siècles! Le scrupule et le repentir sont la meilleure mesure de la vertu des temps. Au XVIIe siècle, le désordre ne cachait pas la règle. Quels oublis de Dieu, mais quels retours! que d'austérités! La fronde et Port-Royal, Louis XIV et Mme de La Vallière, la cour et les grands prédicateurs! La loi du monde et la loi de Dieu luttent comme toujours; mais la religion a partout le dernier mot, le mot qui par la pénitence condamne le siècle et absout l'homme.

En face de pareils témoignages, qui peut douter que le génie et le caractère français ne soient profondément religieux? Je sais des gens qui disent : Oui, le génie et le caractère français ont été très religieux; ils ne le sont plus : voilà l'explication.

J'ai bien des observations à faire sur ce point; mais je veux d'abord examiner pourquoi, lorsque le génie français était profondément

magna erit merces nostra quum regnum nostrum ab infidelibus multo quæsiverimus martyrio! »

religieux, de l'aveu de tout le monde, comme il l'était au XVIIe siècle, pourquoi il ne l'était point ou l'était peu dans la poésie, et, pour me renfermer ici dans la poésie dramatique, pourquoi le théâtre du XVIIe siècle exprime si peu et si rarement le génie religieux du temps. Où sont au XVIIe siècle les grands drames religieux en France? Le *Polyeucte* de Corneille, l'*Esther* et l'*Athalie* de Racine, voilà, encore un coup, toute la littérature religieuse dramatique du XVIIe siècle. C'est beaucoup pour la qualité, c'est peu pour la quantité. Je sais bien que la quantité aussi s'y trouve, si on veut la chercher, et qu'on peut exhumer de l'oubli un assez grand nombre de tragédies saintes du XVIIe siècle. Ces exhumations, qui peuvent plaire à la curiosité littéraire, ne donneront pas au XVIIe siècle le théâtre religieux qu'il n'a pas eu. La postérité a prononcé. Le théâtre sacré du XVIIe siècle se compose de *Polyeucte*, d'*Esther* et d'*Athalie*, et la mémoire publique ne consentira pas, sur la foi des recherches de l'érudition littéraire, à rapprendre ce qu'elle a oublié.

L'idée religieuse a donc peu de part dans la poésie dramatique du XVIIe siècle, quoique le sentiment religieux ait une grande part dans la conscience du temps. Faut-il se plaindre, faut-il s'étonner du caractère profane du théâtre au XVIIe siècle? Est-ce un trait qui soit propre au caractère français? Et d'abord, où y a-t-il donc chez les autres peuples un théâtre tout sacré et tout religieux? Est-ce en Angleterre? est-ce en Allemagne? Est-ce Shakspeare? est-ce Schiller et Goethe? Est-ce en Italie? Est-ce même dans le théâtre espagnol, dont on a voulu faire un théâtre tout catholique, et qui n'en est pas moins consacré à l'expression des sentimens profanes? L'influence chrétienne est partout, grâce à Dieu, répandue dans la littérature européenne, dont elle est la plus noble et la meilleure inspiration; mais les dogmes et les mystères chrétiens, ou la vie des saints et des martyrs, ne sont nulle part le fonds du théâtre et l'entretien ordinaire de la tragédie.

II.

Toute l'Europe, au XVIe siècle, a subi l'influence de la renaissance, toute l'Europe s'est à qui mieux mieux sécularisée dans sa littérature encore bien plus que dans sa législation; mais nulle part la révolution n'a été plus grande qu'au théâtre. Le théâtre, chose singulière, appartenait à l'église. Les *mystères* ne sont pas une œuvre littéraire, mais une institution liturgique. Mon savant confrère de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Magnin, dans son excellent ouvrage des *Origines du Théâtre moderne*, dont il n'a mal-

heureusement publié jusqu'ici que le premier volume, a montré d'une manière évidente que le théâtre a partout une origine religieuse et liturgique. La tragédie grecque a commencé par faire partie des rites de Bacchus : peu à peu elle s'en éloigna, elle se fit indépendante, et les spectateurs d'Athènes, qui voyaient que la tragédie ne s'occupait plus de Bacchus, se demandaient quelquefois : Qu'y a-t-il ici pour Bacchus? soit pour se moquer du dieu qui perdait ses droits, soit pour railler la tragédie, qui prenait trop de licence. Le théâtre moderne a aussi une origine religieuse, mais il s'est aussi éloigné de son origine. M. Onésime Leroy, dans son curieux ouvrage intitulé : *Études sur les Mystères,* cite un procès-verbal de la représentation du *Mystère de saint Martin* à Seurre le 9 mai 1496. Nous y voyons qu'un vicaire de l'église de Saint-Martin de Seurre et plusieurs honorables bourgeois de ladite ville s'assemblèrent « pour faire coucher sur un registre la vie de monseigneur saint Martin par personnages, de façon qu'à la voir jouer, le commun peuple pourrait voir et entendre facilement comment le noble patron dudit Seurre, en son vivant, a vécu saintement et dévotement. » Cette représentation avait pour but d'apprendre au peuple la vie de saint Martin et de lui prêcher la loi chrétienne par l'exemple des saints. Malheureusement une grande pluie survint pendant la représentation, qui avait lieu en plein air, et « tous les joueurs dudit jeu, dit le procès verbal, s'en vinrent en ladite église monseigneur Saint-Martin chanter un salut moult dévotement, afin que le beau temps vînt pour exécuter leur bonne et dévote intention en l'entreprise dudit mystère, laquelle chose Dieu leur octroya, car le lendemain, qui fut lundi, le beau temps se mit dessus, dont commandement fut fait à son de trompette par messeigneurs les maires et échevins que nul ne fût si osé ni si hardi de faire œuvre mécanique en ladite ville l'espace de trois jours, pendant lesquels on devait jouer le mystère. » Ainsi la représentation des mystères était une fête solennelle et toute religieuse, qui obligeait les habitans à ne point travailler et à s'amuser pendant trois jours. Nous rions volontiers à ce trait; mais que cela est bon d'être amusable pendant trois jours! comme cela témoigne du calme honnête et doux de ces âmes du xve siècle! Être amusable, être content, deux grands priviléges qui se touchent de près, et qui tiennent tous deux à la fermeté et à la sérénité du cœur.

Ailleurs je vois que, pour laisser aux fidèles le loisir d'assister à la représentation des mystères, les curés, les jours de fête, avançaient l'heure des vêpres. « Lors de la représentation de la passion qui eut lieu à Angers en 1486, on célébra une grande messe au milieu du parterre. Le chapitre de la cathédrale avança ses offices,

afin que les chanoines pussent assister au spectacle. » L'église alors touchait partout au théâtre.

Non-seulement les mystères étaient une fête religieuse, c'était de plus une sorte de charge et d'obligation communale qui, par un nouveau trait de rapprochement entre le théâtre grec et le théâtre ecclésiastique du moyen âge, ressemblait à la choragie antique. On sait qu'à Athènes on choisissait tour à tour dans chaque tribu le citoyen le plus riche pour faire les frais du costume des chœurs qui paraissaient dans la tragédie. C'était devenu peu à peu une grosse dépense qu'on fuyait de son mieux, au lieu de la chercher comme un honneur. « Vous êtes dans une grande illusion, dit le poète comique Antiphane dans une de ses comédies intitulée *le Soldat*, si vous croyez posséder quelque chose d'assuré dans la vie; un impôt vous enlève toutes vos épargnes, ou bien un procès inopiné les dissipe; nommé stratége, vous êtes abîmé de dettes; chorége, il ne vous reste que des haillons pour avoir fourni au chœur des habits couverts d'or. » La représentation des mystères était aussi une lourde charge pour les gros bourgeois des villes. C'était même une charge personnelle. « Les acteurs, dans la bourgeoisie ou dans la noblesse, s'engageaient par corps et sur leurs biens à achever l'entreprise, c'est-à-dire à jouer jusqu'au bout. Ils étaient tenus aussi de faire serment et de s'obliger à jouer aux jours ordonnés par superintendans. Enfin ils étaient tenus de comparaître à sept heures du matin pour recorder (pour répéter) sous peine de 6 patars (1) d'amende. »

Ces détails que j'abrége montrent l'immense différence qu'il y a entre le théâtre du moyen âge et le théâtre de nos jours; mais la plus grande différence, selon moi, est le rapport qui existait alors, et qui n'existe plus, entre le théâtre et le public. D'abord au moyen âge pas d'acteurs attitrés dont le métier est de représenter des pièces de théâtre. Au lieu d'une troupe de comédiens, des paroissiens, et parmi eux les meilleurs et les plus dévots, qui s'engagent à jouer le mystère, comme on s'engage à faire une neuvaine. Il en est de même dans la tragédie grecque, qui ne connaissait pas non plus dans les commencemens la profession des comédiens. Entre les spectateurs et la pièce, mille habitudes communes : non-seulement les mêmes idées et les mêmes sentimens, mais les mêmes actions, les mêmes prières, les mêmes cérémonies. La société alors vivait beaucoup dans l'église, et le théâtre reproduisait et doublait l'église pour ainsi dire. Le théâtre disait l'*Ave, Maria*, ou chantait le *Te Deum laudamus* : c'est le finale ordinaire de toutes les moralités; le public disait *Ave, Maria* avec le théâtre, et chantait le *Te Deum*. J'ai

(1) Monnaie de Valenciennes.

vu de ces unions du parterre et des acteurs dans un même sentiment, ou plutôt dans une même passion; mais la passion était violente et passagère. La circonstance faisait et défaisait ces alliances momentanées du théâtre et du parterre. *La Marseillaise* remplaçait brusquement *Vive Henri quatre*. Ce n'était pas là cette union régulière, ce ménage assidu, que le théâtre et le public du xve siècle faisaient ensemble sans effort, sans violence, sans passion.

Dans la comédie grecque, où le public faisait corps aussi avec la théâtre, il y avait la parabase, espèce de harangue politique ou morale que le poète comique adressait en son nom aux spectateurs, et qui interrompait un instant la pièce pour transformer le théâtre en la place publique, sans que personne s'étonnât de voir ni qu'on interrompît la pièce pour haranguer le peuple, ni qu'après avoir harangué le peuple, on reprît tranquillement la pièce. Et je me demande un instant de quelle stupéfaction nous serions surpris, si au milieu d'une comédie de nos jours l'acteur, interrompant tout à coup l'action et son rôle, se mettait à haranguer les spectateurs sur les affaires publiques. Ce ne serait pas seulement le commissaire de police qui ôterait la parole à l'orateur malencontreux, ce serait le public tout entier, et l'art serait encore plus sévère que la police. La parabase antique ne choquait personne, ni la loi, ni l'art. Les mystères du moyen âge avaient aussi leur parabase, qui était un sermon qu'un des acteurs adressait à l'auditoire, tantôt au commencement, tantôt à la fin du mystère, et parfois même au milieu. Chacun prenait sa part du sermon, et le théâtre se trouvait ainsi pour un moment transformé en église sans que personne s'en étonnât, tant les spectacles de ce temps, par leurs sujets et par leurs acteurs, étaient mêlés à la vie religieuse du peuple.

A ces théâtres, qui étaient d'un si facile unisson avec le peuple, comparez nos théâtres : nous n'allons y chercher qu'une distraction et nous avons bien soin de n'y pas porter notre vie; nous y portons seulement notre imagination ou notre ennui. Du reste, entre nous, la pièce et les acteurs, rien de commun. Acteurs, auteurs, spectateurs, chacun fait bande à part. Les acteurs sont des comédiens attitrés, hommes de grand talent et de grande étude, qui de leur profession ont fait un art, et non pas des hommes pris hier entre nous pour y rentrer demain. Les auteurs sont des hommes de lettres qui ont inventé un sujet de comédie ou de tragédie dans leur cabinet, et qui viennent l'exposer au public, dont il faut satisfaire la curiosité. Ce ne sont pas des dévots de paroisse qui prennent la vie du saint de leur église, que tout le monde connaît, et qu'ils veulent *représenter par personnages*, non pour plaire à la curiosité, mais pour toucher la foi par les yeux. Les spectateurs enfin ne sont pas

des désœuvrés indifférens et inconnus les uns aux autres, qui assistent au spectacle et ne s'y mêlent pas, y prennent plaisir ou ennui sans jamais y prendre part, y donnent leur attention et leur émotion, rien de plus, et en sortent à minuit, emportant pour profit de leur soirée cette utile idée qu'ils se sont bien amusés ou bien ennuyés, et que tel ou tel acteur a bien ou mal joué. Quant à la pièce, nous savons tous que c'est une pure fiction et que rien de tout cela ne nous touche et ne nous regarde. Étranger à nos affaires et à nos habitudes de chaque jour, le théâtre a seulement sa place dans nos récréations.

L'union du public et du théâtre est le caractère essentiel des mystères du XIVe et du XVe siècle. Les moralités et les soties, qui tiennent de près aux mystères, quoiqu'elles s'en distinguent par les sujets et plus encore par les confréries ou corporations qui avaient le privilége de jouer ces diverses pièces, les moralités et les soties ont le même caractère. Elles mettent aussi le public de plain-pied avec le théâtre.

Au XVIe siècle, tout change : l'Europe moderne s'enivre de l'antiquité, et alors commence un nouveau théâtre tout profane. Les saints et les martyrs s'éloignent peu à peu de la scène, les héros grecs et romains y abondent. Le changement est encore plus grand dans la manière de traiter les sujets que dans les sujets mêmes. Tout est réglé sur le patron de la tragédie grecque; les sujets sacrés sont traités d'après l'art antique, et au lieu de la confusion vivante des vieux mystères, le théâtre prend une régularité savante. Au XVIe siècle, dans la poésie française, il y a peu de drames sacrés, mais il y a dès ce moment et jusqu'au XVIIIe siècle un théâtre latin très abondant qui reste fidèle au drame religieux, quoiqu'il le soumette aux règles de l'art antique. Ce théâtre, renfermé dans les colléges et fort oublié aujourd'hui, ne mérite pas cependant l'obscurité où il est tombé. Les jésuites sont les poètes les plus féconds et les plus habiles de ce théâtre.

Viennent enfin les pièces saintes du XVIIe siècle, parmi lesquelles on peut distinguer deux genres différens : les pièces de Corneille et de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, les pièces de Racine et de ses successeurs.

III.

L'impassibilité des saints et des martyrs se prête peu à l'action dramatique, et Corneille a raison de dire, dans l'examen de *Théodore,* « qu'une vierge et martyre sur le théâtre n'est autre chose

qu'un terme qui n'a ni jambes, ni bras, et par conséquent point d'action. » Il manque aux sujets sacrés les deux principales choses qui sont l'intérêt et le fond même de la poésie dramatique, la représentation des passions humaines et la représentation de la vie privée. Les passions humaines sont mal à leur aise dans le drame religieux, dont le principal héros met sa gloire à étouffer ses passions. A quoi donc nous intéresser? Au triomphe de la règle et de la vertu, triomphe qui, pour être conforme au caractère du héros, ne doit pas même avoir les agitations du combat et les incertitudes de la lutte? Le plaisir de voir triompher la vertu sans efforts ne peut pas nous retenir longtemps au théâtre, où nous n'allons plus, comme nos aïeux du XVe siècle, chercher l'édification : nous allons y chercher l'émotion. La représentation de la vie privée, cette autre ressource principale du théâtre, n'est pas plus à son aise que la représentation des passions, — non point que les saints et les saintes ne soient pas d'une condition privée; mais la vie privée dans les saints et dans les martyrs cède naturellement le pas à la vie religieuse. Le saint se dépouille de sa patrie et de sa famille pour ne plus songer qu'au ciel. Les affections du monde, les tracas de la vie, les intérêts terrestres, les embarras, les soins, les contrariétés, les travers, les ridicules, les vices, tout en lui s'efface et disparaît devant l'ascendant de la foi. Est-ce un personnage dramatique, celui que la tragédie ne peut point prendre par ses passions, ni la comédie par ses ridicules? Dans la tragédie comme dans la comédie, la vie privée règne au théâtre, et quiconque n'a pas les passions ou les travers, les aventures tristes ou plaisantes de la vie privée, n'est pas un héros fait pour la scène. On a souvent essayé de représenter la vie publique sur le théâtre et de mettre en tragédies les révolutions des empires. Ces révolutions n'ont jamais réussi au théâtre que par le côté où elles touchaient à la vie privée en la troublant. Strafford n'est touchant que sur l'échafaud. Le ministre qui m'intéresse dans l'histoire me laisse froid au théâtre. Je ne commence à m'émouvoir qu'en face du condamné. Il y a pourtant de grandes passions en jeu dans la politique; mais ces passions ne satisfont pas, toutes violentes qu'elles soient, à l'intérêt de l'art dramatique. Elles ne sont point assez communes à tous les hommes; elles sont de l'élite, au lieu d'être de tout le monde : c'est là ce qui fait leur infériorité sur la scène.

La vie religieuse ne réussit pas mieux au théâtre que la vie politique, ou bien elle n'y réussit de même que par le côté où elle touche à la vie privée en la troublant. Quoi que vous fassiez, la femme et les enfans du martyr que vous mettrez sur la scène, et qui ira sans

s'émouvoir à la mort, m'intéresseront plus que le martyr lui-même. Hors de la vie privée et des sentimens qu'elle nous inspire, il n'y a point de salut au théâtre.

Entendons-nous bien cependant, et n'allons point confondre la vie privée avec la condition privée. Ce sont deux choses différentes. Le théâtre aime avant tout la vie privée; mais il ne l'aime, chose singulière, que dans les grands personnages. Voyez les héros de la Grèce antique, ces Orestes, ces Agamemnons, ces OEdipes, et tant d'autres, tous rois et princes, dites-vous : oui, mais ce sont leurs aventures privées, leurs passions, leurs crimes, leurs vengeances, leurs malheurs, qui sont en jeu, et non pas leurs détrônemens et leurs avénemens. Le meurtre d'Agamemnon met-il sur le trône d'Argos les fils de Thyeste au lieu des fils d'Atrée? Nous n'en savons rien, et nous nous en soucions peu. Ce qui nous émeut d'épouvante ou de pitié, c'est l'épouse criminelle qui a tué son mari, c'est Oreste sauvé pour venger un jour son père sur sa mère. Le sujet de l'Iliade n'est point la prise de Troie, une aventure de l'histoire, mais la colère d'Achille, une aventure de la vie privée. Ce qu'il faut à la tragédie, ce sont des hommes dans des princes. Elle s'inquiète peu qu'ils soient grands conquérans, grands législateurs, grands hommes de guerre ou grands hommes d'état; elle s'inquiète s'ils ressentent les passions ordinaires de l'âme humaine. Elle veut qu'ils soient de la foule par leur nature, et qu'ils soient princes seulement par le rang : le rang ne sert que de piédestal. Je ne veux pas dire que le piédestal n'ait pas son importance. Les aventures du premier venu risquent de me peu toucher, et c'est une mauvaise recommandation pour un personnage tragique que je ne sache pas son nom dès qu'il le dit. La chute d'Hécube ou d'Andromaque me touche plus que la déconfiture d'un gros banquier et de sa femme, qui avait un hôtel et qui va loger au cinquième étage; mais notez en même temps que dans Hécube et dans Andromaque je cherche avant tout la veuve et la mère désolées, tant c'est la vie privée qui nous intéresse dans les grandes fortunes!

La tragédie moderne a suivi en ce point les usages de la tragédie grecque : elle a pris ses héros dans les personnages consacrés par l'histoire ou par la poésie; elle a même fait une règle de l'exclusion des personnages tirés du peuple. Un des poètes de la compagnie de Jésus, Masenius, publia en 1657, sous le titre de *Palæstra eloquentiæ ligatæ* (*École d'éloquence réunie*), un recueil de dissertations sur l'art dramatique en tête de ses tragédies et de ses comédies. Dans une de ces dissertations, Masenius dit que « les personnages tragiques se composent des empereurs jusqu'aux comtes, évêques, gé-

néraux d'armée et présidens de république (1). » Au-dessous des évêques et des présidens de république, il n'admet personne sur la scène tragique; l'étiquette dramatique le défend. Que les bourgeois se le tiennent donc pour dit : leurs passions peuvent figurer dans la tragédie, mais en prenant des princes pour titulaires.

Quelques personnes qui savent ma vieille prédilection pour la bourgeoisie doivent croire que cette exclusion des bourgeois m'est pénible. Je m'en suis pourtant consolé, et je dirai pourquoi. D'abord l'exclusion est ancienne, puisque le jésuite Masenius en faisait une règle dès 1657. Avant le XVIe siècle, les bourgeois, je l'avoue, avaient place dans les mystères, car les Juifs de la passion du Sauveur et les Romains des actes des martyrs, tels qu'ils étaient représentés au XVe siècle, pensaient et parlaient comme des bourgeois de Paris, de Chartres ou d'Orléans. Depuis le XVIe siècle cependant, cette bonhomie et cette naïveté bourgeoise firent place à la gravité des héros antiques. Corneille, Racine et Voltaire ne donnèrent aucun rang tragique à la bourgeoisie. Il y a donc prescription contre elle, et je n'ai jamais songé à réclamer : ce n'est pas au théâtre que je souhaitais à la bourgeoisie d'avoir sa place; mais ce qui m'a surtout consolé de l'exclusion provoquée contre les bourgeois par la tragédie, c'est que je me suis aperçu depuis longtemps déjà que les mots me trompaient, et qu'il n'y avait plus de bourgeois en France. Le nom reste comme celui de quelque espèce antédiluvienne perdue dans une grande catastrophe. Je ne crois même pas que cette catastrophe ait inspiré beaucoup de regrets, car en bas, me dit-on, on n'aime pas les bourgeois, en haut on s'en soucie peu, et au milieu personne ne veut l'être. S'il est vrai que la bourgeoisie n'existe plus, prenons-en donc notre parti, parlons-en comme on parle des choses de l'histoire, et consolons-nous par nos souvenirs. Ces souvenirs ont leur grandeur et même leur poésie, sinon leur poésie tragique. Allez par exemple à La Haye, et voyez dans les tableaux de l'école hollandaise ces bourgmestres en chapeaux ronds, délibérant autour de la table de chêne de la maison commune sur les moyens de sauver la patrie et la liberté de conscience du joug des Espagnols. Quelles figures graves et simples, quels cœurs fiers et intrépides! C'étaient des bourgeois. Allez à Londres ou à Édimbourg : ces presbytériens qui défendaient à la fois la liberté d'interpréter la Bible et la liberté de voter l'impôt, qui résistaient à Charles Ier essayant de se faire roi absolu, et qui pleuraient sur Charles Ier exécuté à Whitehall, c'étaient des bourgeois. Et comme je suis mal à mon aise de citer

(1) « Tragicæ igitur personæ ab imperatoribus ad comites usque, episcopos, belli duces ac reipublicæ præsides censeri possunt. » — Masenius, *de Natura dramatum*.

toujours des exemples étrangers, allez à Versailles, et dans une petite rue écartée voyez cette salle du jeu de paume, qui n'a pas depuis soixante ans un seul ornement, mais qui a tant de souvenirs : c'est là que des hommes honnêtes et forts, assemblés à l'improviste, se sont unis et confondus dans le serment de créer une société nouvelle, et ils l'ont créée. C'étaient des bourgeois.

Avec une pareille légende dans l'histoire, on peut se passer d'avoir un rang dans la poésie tragique, de même que les saints et les martyrs, avec les souvenirs de leur pieuse vie et de leur mort généreuse, peuvent se passer aussi de la place que la poésie dramatique leur a presque entièrement refusée depuis le XVIe siècle. Ils édifient les fidèles; ils peuvent se dispenser d'amuser le public. J'ai dû seulement remarquer comment, par une conformité singulière de fortune et par des causes toutes différentes, les bourgeois et les saints, que je ne veux assurément pas comparer ensemble, se sont trouvés également exclus de la scène tragique : les uns, ce sont les saints, par cet ascendant de la vie privée qui règne au théâtre et qui n'admet pas volontiers les hommes qui oublient la vie de la terre pour la vie du ciel; les autres, ce sont les bourgeois, par cette disposition qui nous porte à ne chercher et à ne trouver avec plaisir les aventures et les épreuves de la vie privée que dans les conditions élevées.

J'ai déjà indiqué quelques-unes des causes qui ont éloigné les sujets pieux de notre théâtre; il en est une que je n'ai point encore signalée, et qui est propre au XVIIe siècle. Le XIVe et le XVe siècle n'hésitaient pas, dans leurs mystères et dans leurs moralités, à mettre en scène les dogmes chrétiens, la mort et la résurrection du Christ, ou le péché originel. Ces sujets étaient même les sujets consacrés et obligés. Le XVIIe siècle se défendait de ce genre de représentations comme d'un sacrilége. Ce n'est pas seulement Boileau qui nous dit que

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornemens égayés ne sont pas susceptibles;

l'auteur d'une poétique qui a eu de l'autorité au commencement du XVIIe siècle, M. de La Mesnardière, en 1639, loue la sagesse et la piété des poètes français, « qui s'abstiennent d'échafauder (mettre sur le théâtre) les mystères de la religion, comme font les étrangers. Et la piété qui les empêche d'employer des choses si vénérables parmi les divertissemens n'est pas une petite marque de la bonté de leurs âmes (1). » Non-seulement La Mesnardière ne veut pas que

(1) Page 274.

les dogmes chrétiens soient jamais mis sur la scène; il « ne compte pas non plus parmi les spectacles parfaits ces sujets cruels et injustes, comme ceux où l'on expose les martyres de quelques saints, où l'on nous fait voir la vertu traitée si effroyablement, qu'au lieu de nous fondre en larmes à l'aspect de ces cruautés, nous avons le cœur serré par l'horreur que nous concevons d'une si étrange injustice (1). » Il va plus loin; il blâme vivement les théâtres qui mêlent, même par occasion et par incident, les choses saintes aux choses profanes. « Les Espagnols, dit-il avec un reste de la haine que les entreprises de l'Espagne pendant la ligue avaient inspirée aux bons Français, les Espagnols, ces catholiques qui ne font jamais d'entreprises dont les intérêts de la foi ne soient le spécieux prétexte, ont-ils aucune comédie où les saints ne soient nommés, — où le nom trois fois adorable ne soit prononcé à toute heure parmi des contes ridicules, — et où la sainte eucharistie ne serve d'exclamation dans les intrigues amoureuses et autres pareilles rencontres (2)? »

Voilà la véritable doctrine du XVIIe siècle : il repousse les sujets sacrés par respect. La gravité et la dignité que le génie français mettait dans la religion au XVIIe siècle ne lui permettaient guère de s'en inspirer au théâtre : il en faisait sa règle, sa loi, et non sa poésie.

IV.

Si c'était le respect qui, au XVIIe siècle, excluait en général les sujets religieux de la tragédie, est-ce la même raison qui a maintenu cette exclusion au XVIIIe siècle et même de nos jours, malgré quelques tentatives ingénieuses et heureuses? De nos jours, les causes générales de cette exclusion subsistent toutes : celles qui viennent de la renaissance, celles qui viennent de la nature du poème dramatique, celles qui viennent de la doctrine du XVIIe siècle. Il y a de plus une cause particulière à notre temps, et je ne veux ni atténuer ni exagérer cette cause : je parle de l'affaiblissement général des croyances et des pratiques religieuses. Je suis de ceux qui sont persuadés que la religion tiendra toujours une grande place dans l'esprit humain, soit sous une forme, soit sous une autre, sous forme d'acquiescement raisonné, ou d'inquiétude et de trouble, ou de foi sincère et naïve. Toutefois ces sentimens-là sont de plus en plus particuliers et propres à ceux qui les ressentent. Ils font leur consolation et leur force; ils n'ont rien de commun et de général; ils sont la piété des individus, ils ne sont pas la piété d'un peuple; ils ne

(1) Page 109.
(2) Page 275.

composent pas son opinion et son esprit, ils ne se portent pas surtout à la place publique et au théâtre : ils peuvent inspirer quelques écrits et quelques drames aux âmes qui les ressentent; ils ne peuvent pas créer un théâtre national et populaire.

Prenez garde, me dira-t-on; à quoi bon parler du drame religieux, si, de votre aveu même, les drames religieux ont pu quelquefois et de loin en loin intéresser nos devanciers du XVIIe siècle, mais s'ils ne peuvent plus nous intéresser de la même manière, si enfin l'esprit de la société actuelle est trop peu pénétré de religion pour comprendre la beauté et la grandeur du drame religieux?

Qu'est-ce à dire? et savons-nous quel arrêt nous portons contre nous quand nous nous déclarons peu accessibles aux émotions du sentiment religieux? Ne sommes-nous plus capables que de calcul ou de gaudriole? sommes-nous irrévocablement attachés à la terre? n'avons-nous plus que le souci des intérêts et des jouissances matérielles? Je sais tout ce qu'on peut dire à ce sujet de vrai et d'éloquent; mais, comme je ne suis pas obligé de juger mon siècle sur la minute, je garde bonne opinion et bonne espérance. Je ne veux pas dire que de nos jours l'esprit français soit encore profondément religieux; mais il est resté tout au moins, et en dépit des apparences, profondément idéaliste : c'est son mérite et son tort, c'est sa force et sa faiblesse. Voyez depuis soixante ans : qui a fait plus de systèmes et de théories que le génie français? qui a plus essayé de régler son gouvernement sur la théorie? qui a plus de confiance en la pensée humaine? qui risque et aventure plus lestement la fortune publique sur la foi des utopies? Le génie français a donc le goût des grandes idées et des grands sentimens : or comment le sentiment religieux n'aurait-il pas sa place parmi de pareils sentimens? L'idée religieuse n'est-elle pas à la fois l'idée la plus générale et la plus individuelle? C'est là ce qui la rend éminemment propre à l'humanité; elle unit les peuples, et elle soutient les individus. La foi s'accommode aussi bien d'être associée que d'être isolée : dans l'association, elle s'appuie; dans l'isolement, elle s'exalte.

Avec l'idéalisme que nous avons, le sentiment religieux a donc toujours en nous des racines vivaces, et à quiconque se targuerait hautainement devant moi de ne pas croire en Dieu, je répondrais simplement que tôt ou tard il traitera Dieu comme une théorie, et qu'il y croira. Je ne sais pas en effet pourquoi de toutes les idées immatérielles la religion serait la seule que nous persisterions à repousser. Le sentiment religieux n'enveloppera et n'absorbera plus les autres sentimens comme il faisait autrefois, mais il ne sera ni absorbé ni détruit non plus par eux.

Quelles que soient les espérances que j'attache à l'idéalisme fran-

çais, je suis trop franc cependant pour ne pas avouer que cet idéalisme ne va pas jusqu'à la pratique privée, et que nous l'appliquons plus volontiers à tout le monde, qui n'est personne, qu'à l'individu, qui est nous. Nous faisons aisément des révolutions, nous laissons tomber les trônes et les dynasties, nous sacrifions l'état; mais nous ne voulons pas déranger notre maison, et même nous nous étonnons quand nous voyons que nous n'avons pas conservé notre assiette particulière au milieu de la secousse générale. Il y a à ce propos une scène de comédie qui m'est toujours restée dans la mémoire. C'était pendant ce temps non retrouvable et non regrettable où la république de 1848, tempérée par les précédens d'une monarchie constitutionnelle, permettant qu'on se moquât d'elle sur les théâtres, nous rendait pour un instant la comédie aristophanesque, et se faisait par là dans l'histoire un souvenir meilleur et plus doux que celui de la république sa devancière. Quoi qu'il en soit, le théâtre à ce moment raillait tout le monde, les vainqueurs et les vaincus, la république et les bourgeois. Voici la scène. On venait apprendre à un bon bourgeois, un de ces bourgeois qui habitaient de père en fils une des rues de Paris qu'on a démolies, on venait lui apprendre que le peuple était entré dans le palais et avait brisé le trône. « C'est bien malheureux, disait tranquillement le bourgeois. — Le drapeau royal est abattu, et le drapeau populaire le remplace. — J'en suis bien fâché, continuait notre homme. — Monsieur, monsieur, venait dire tout effaré le portier de la maison, le locataire du troisième ne veut pas payer son terme. » Le bourgeois, frappant avec indignation sur son bureau : « Mais c'est donc une révolution! » Paroles naïves, mais vraies, et qui expliquent un côté du caractère français. Nous renvoyons volontiers à l'état les catastrophes, de même que nous lui imposons aussi toutes les obligations, nous dispensant, tant que nous pouvons, de rien faire. L'état est à la fois notre bouc émissaire pour tout supporter et notre Providence pour tout faire. Notre idée fixe est de charger et d'affairer le moins que nous pouvons notre vie publique. En Angleterre, la vie publique se compose d'actions : nous composons notre vie publique avec nos pensées et nos opinions, sans croire en général nécessaire de passer jusqu'à l'action. L'état est chargé d'agir pour nous, de vouloir pour nous, d'être libre pour nous. Il peut tout à notre place dans la vie publique. Qu'il ne s'avise pas seulement de vouloir toucher à la vie privée : c'est là l'écueil des gouvernemens et des révolutions. Je sais des révolutions en France qui, quoique fort imprévues et fort désagréables, étaient supportées parce qu'elles étaient faites. Tant qu'elles n'ont bouleversé que l'état, elles ont pu réussir. Le jour où l'on a soupçonné qu'elles pouvaient toucher

à la vie privée, c'est-à-dire à la propriété, elles ont été perdues.

Cette force inerte, mais toute-puissante, de la vie privée chez nous explique bien des choses : elle explique par exemple pourquoi nous tenons beaucoup plus à l'égalité qu'à la liberté. La liberté touche à la vie publique, tandis que l'égalité touche à la vie privée. La liberté trouble la vie privée, parce qu'elle lui impose des obligations; l'égalité satisfait la vanité en gênant l'élévation du voisin. Nous avons donc à la fois, par un contraste singulier, l'esprit élevé et hardi, le cœur casanier. Nous sommes idéalistes dans nos livres et dans nos révolutions, nous sommes un peu matérialistes à la maison. Voilà ce que témoigne l'histoire de notre siècle, déjà sexagénaire.

Avec ces dispositions, avons-nous à craindre de ne pas nous intéresser aux grandes scènes de l'idéal religieux, à *Polyeucte* et à *Athalie?* Non. Ce sont nos esprits qui se rassemblent et s'entretiennent dans la littérature, et non pas nos affaires et nos intérêts. Nous sommes tous, quand nous lisons, des idéalistes, comme à l'église nous sommes tous des chrétiens, quitte à l'oublier un peu en sortant. C'est l'idéalisme qui nous sauvera. Le génie français a ses heures de lassitude et ses heures d'enthousiasme, et il faut se garder de le juger dans une de ces heures, car on le jugerait trop mal ou trop bien. Il a aussi ses heures de foi et ses heures d'impiété; il ne faut pas non plus le prendre dans une de ces heures. Il ne faut pas surtout le juger sur une seule partie de sa littérature, et parce que notre théâtre a peu de drames religieux, en conclure que l'esprit religieux nous a toujours et partout manqué. C'est l'art dramatique moderne qui répugne au drame religieux, et non pas l'esprit français. La France n'a pas mis ses inspirations religieuses au théâtre, elle les a mises dans les croisades du moyen âge, dans la mission patriotique de Jeanne d'Arc au XVe siècle, dans la morale de Port-Royal et dans l'éloquence de Bossuet et de Fénelon au XVIIe siècle. Elle les a mises, pour tout dire d'un mot, à leur rang.

SAINT-MARC GIRARDIN.

REVUE SCIENTIFIQUE

LES ADIEUX DE 1857 A LA SCIENCE

Multi pertransibunt, et augebitur scientia.
(Bacon.)

Qu'a fait pour la science l'année 1857? Je commence par signaler cette question comme prématurée, et si j'essaie d'y répondre, c'est en faisant tout de suite mes réserves. Le biographe d'une année qui expire est à peu près dans la même position que celui qui prononce l'éloge d'un homme qui vient de disparaître : les faits vus de trop près ne sont pas en *bonne perspective*. On peut toutefois, à défaut d'un aperçu définitif, donner quelques indications sur les plus récens progrès de l'esprit humain dans la carrière de l'observation de la nature. Suivre ces progrès en Europe et ailleurs, tel sera l'objet d'une esquisse trop voisine de la période qui finit pour prétendre à la précision de l'histoire; mais je me console de ce qu'il pourra y avoir ici d'incomplet par cette citation :

L'art d'ennuyer c'est celui de tout dire.

Ce sera donc une chance de moins contre moi.

L'année 1857 est ou était la septième de la sixième décade de ce siècle. L'activité de la vie moderne fait du siècle, je l'ai dit plus d'une fois, une période trop longue, et qu'il est besoin de subdiviser en décades qui soient à la période séculaire ce que la petite période de la semaine est à l'année. Le mot est consacré chez les Grecs, ces Français du monde antique, qui ont parlé de *vieillir un grand nombre de décades d'années :*

γηράσκειν πολλῶν εἰς ἐτέων δεκάδας.

Il est bon que la société universelle règle ses comptes un peu plus souvent que tous les cent ans. L'institution des prix décennaux m'a toujours paru une pensée féconde, propre à éveiller de nobles ambitions et à payer en juste renommée des travaux utiles à tous. Il faut y revenir. Rien au reste n'empêchera que le concours soit universel et que toutes les nations y soient appelées. Il n'y aura plus de frontières pour la pensée. Paris prendra la devise de la Rome moderne : *Urbi et orbi.* Il dira : « Pour la France et pour le monde entier, aux hommes de génie, le genre humain reconnaissant! »

Avant d'aller plus loin, je veux répondre à l'inculpation de déprécier la science en la vulgarisant. Copernic disait fièrement : *Les mathématiques sont écrites pour les mathématiciens,* et il avait raison. M. Arago dans ses cours, où les auditeurs se pressaient par centaines, essayait, avec une grande habileté, de faire comprendre aux esprits les moins préparés comment l'astronomie et l'optique étaient arrivées à leurs brillantes découvertes. Il déployait un art infini et une logique profonde dans cette difficile entreprise. Je n'ai point cette prétention. Ce que j'offre au public, ce sont les résultats de la science, et non point ses procédés les plus ingénieux. Qu'un astronome géographe détermine la position d'une localité, par exemple celle de New-York aux États-Unis; qu'il nous en fasse connaître la longitude et la latitude, qu'il fixe ainsi la longueur des trajets du Nouveau-Monde à l'ancien au travers de l'Atlantique : le public, les industriels qui veulent connaître ou utiliser les résultats du géographe ont-ils besoin de savoir comment ont été péniblement installés et vérifiés les instrumens astronomiques, par quelles formules on a conclu des observations les angles et les temps qu'on inscrit dans les éphémérides, et si la longitude a été obtenue par les satellites de Jupiter, par des transports de chronomètres, par une éclipse de soleil, par des occultations d'étoiles, par des culminations, ou enfin par des distances lunaires? J'ai quelquefois fait ce tour de force de conduire de pourquoi en pourquoi certains esprits curieux et surexcités jusqu'aux limites de nos conceptions mathématiques : j'ai toujours observé que ces notions trop difficiles et entrevues à grand'peine ne faisaient que glisser dans la pensée de ceux qui m'avaient forcé à tâcher de les initier à ces conceptions ardues. C'était un éclair qui ne faisait qu'éblouir sans *éclairer,* et, pour parler moins poétiquement, quand c'étaient des dames qui avaient eu cette belle fantaisie de savoir, la séance se terminait par un complet épuisement de toute aptitude à une attention prolongée, accompagné souvent d'un violent mal de tête.

Il nous reste encore trois années entières de la présente décade, savoir : 1858, 1859 et 1860. Je rappelle que le XIXe siècle a commencé le 1er janvier 1801, inauguré par la découverte de la planète Cérès, qui eut lieu ce jour même à Palerme, et qui honore l'attention vigilante du célèbre astronome Piazzi. Pendant les prochaines années, le ciel sera fort riche en beaux phénomènes, en éclipses, en marées, et en 1861, outre une éclipse totale de soleil, on verra la planète Mercure passer sur le disque de l'astre.

L'année 1857 a continué les années précédentes bien plus qu'elle n'a pris une brillante initiative dans aucun des points de la science. C'est le caractère général de cette année, on peut le dire, au physique et au moral. Les grands phénomènes de la nature et les grandes conceptions de l'esprit hu-

main ont également manqué, mais le fonds social de nos connaissances s'est accru par des récoltes satisfaisantes.

Il est de règle qu'il n'y a jamais plus de sept éclipses, et jamais moins de deux. Il y a toujours au moins deux éclipses de soleil, ce qui a fait qu'en 1857, où il n'y avait en tout que deux éclipses, il n'y a pas eu d'éclipse de lune. Aucune année ne peut donc être plus pauvre en ce genre de phénomènes célestes. Nous aurons en 1858 deux éclipses de soleil et deux éclipses de lune. L'éclipse de soleil du 15 mars 1858 sera pour Paris, et surtout pour l'Angleterre, une des plus belles de ce siècle. C'est au milieu du jour que cette grande éclipse aura lieu. Il ne restera pour Paris qu'un dixième de la surface du soleil non couverte par l'interposition de la lune, et les rayons solaires pénétrant par de petites ouvertures, au lieu de dessiner *des ronds* à l'ordinaire, traceront sur les objets qui les recevront des croissans semblables au croissant de la lune qui vient d'être nouvelle; enfin les verres et les miroirs ardens ne produiront plus l'inflammation des matières combustibles. Le jour sera très affaibli, et comme à cette époque de l'année c'est la chaleur directe des rayons du soleil qui fait principalement la température du jour, il pourra se faire qu'on ressente pendant quelques minutes un froid très sensible qui du reste sera bien indiqué par le thermomètre, ainsi que je l'ai observé pendant l'éclipse de 1842. La première moitié de ce siècle a eu dix-huit éclipses de soleil visibles à Paris; il y en aura en tout vingt et une dans la seconde moitié. Après l'éclipse de 1858, il y en aura deux autres assez belles en 1860 et 1861. Toutes seront utiles à l'astronomie physique, car, relativement à la constitution intime de l'astre central de notre monde, on a dit une grande vérité par ce mot bizarre : « Rien n'est si obscur que le soleil. »

L'année 1857 a continué de nous fournir des petites planètes du groupe nombreux qui est entre Mars et Jupiter. C'est pour ainsi dire la monnaie de la planète que Képler indiquait comme devant manquer entre les deux planètes que je viens de nommer. L'année 1856 nous avait donné cinq de ces petits corps célestes; nous en avons huit découverts en 1857, ce qui fait en tout cinquante. MM. Pogson, Goldschmidt, Luther et Ferguson se partagent ces conquêtes, mais fort inégalement, car M. Goldschmidt a pour son compte découvert quatre de ces planètes. Sur ces cinquante planètes, deux ont été trouvées en Amérique, à l'observatoire de Washington, par M. Ferguson. On voit combien nous sommes loin des sept planètes de l'antiquité, qui même n'arrivait à ce nombre qu'en mettant, contre toute analogie, le soleil et la lune au rang des planètes.

L'année qui vient de finir a été fort riche en comètes. On en a découvert six. La grande comète de Charles-Quint manque encore. C'est pour 1858 que les calculs astronomiques l'indiquent avec le plus de probabilité. Parmi les six comètes découvertes en 1857, il y en a une qui offre une importance majeure : c'est une réapparition de la comète périodique de Brorsen. Nous voilà donc en possession de cinq comètes dont l'orbite est connue. Ce sont les comètes de Halley, de Encke, de Biela, de Faye, de Brorsen. En général, il ne suffit pas que les calculs faits à une première apparition d'une comète indiquent son retour prochain, il faut au moins une réapparition pour être

sûr de la maîtriser par les formules de la mécanique. Ainsi il est arrivé que la comète de Vico, bien attendue et bien cherchée par un beau ciel, n'a pas reparu. Elle a été sans aucun doute disséminée dans l'espace par l'attraction inégale du soleil sur ses diverses parties. La comète de Biéla a été partagée en deux par suite d'actions du même genre. Le spectacle d'une comète passant devant une très petite étoile, et ne l'affaiblissant pas sensiblement, a été observé cette année plusieurs fois. Tout a confirmé l'idée que les comètes ne sont que des amas de poussière à grains fort écartés, et ne trahissant leur existence que par leur visibilité, visibilité qui, même pour les six comètes de cette année, n'a pu être rendue sensible qu'au moyen du télescope. Comme plusieurs de ces comètes suivaient à peu près la même route dans le ciel, on a parlé de la possibilité que plusieurs provinssent d'une même comète séparée en plusieurs par l'action du soleil. On conçoit que, d'après l'extrême ténuité des élémens dont se composent les comètes et le grand éloignement de leurs diverses particules, joints au peu d'action que ces particules exercent les unes sur les autres, il se peut facilement opérer une séparation de leurs élémens sous l'empire des forces étrangères. Lorsque, sous l'action du soleil et de la lune, nos océans sont soulevés et tourmentés de mille manières par les marées, leurs eaux sont énergiquement retenues par la pesanteur, dont l'action de la lune n'est que la neuf-millionième partie. Tout se borne donc à un petit mouvement d'oscillation. Sous une pareille influence, les diverses parties d'une comète très peu consistante seraient arrachées à l'ensemble, et lancées à part dans les espaces célestes.

On m'a demandé de vive voix et par écrit pourquoi on avait vu tant de comètes en 1857, tandis qu'en 1856 on n'en a pas découvert une seule. La raison est qu'on en a beaucoup cherché. Tous les astronomes voulaient trouver la comète tant attendue pour 1848 d'abord, et recalculée ensuite pour 1858, avec deux ans d'incertitude. On demandait à M. Arago pourquoi on trouve plus de comètes en hiver qu'en été. Il répondit : « C'est que les nuits sont deux fois plus longues en hiver. Elles sont de seize heures, tandis qu'en été elles ne durent que huit heures, et de plus il y a en été plusieurs heures d'un crépuscule qui nuit beaucoup à la découverte d'objets si faibles en éclat. » Tout conspire contre les malheureux observateurs du ciel. Si le ciel est couvert ou même un peu voilé, les objets délicats ne sont plus visibles, et par un beau ciel bien transparent la lumière de la lune, celle des crépuscules et des aurores sont presque aussi nuisibles à la pénétration des instrumens dans l'espace. Herschel n'admettait pendant toute une année que quarante heures de parfait fonctionnement pour ses télescopes. Laplace avait proposé de porter les télescopes dans l'atmosphère légère et pure des hautes montagnes. C'est ce qu'a fait en 1856, au pic de Ténériffe, l'excellent astronome royal d'Écosse, Piazzi Smyth, fils de l'illustre amiral de ce nom, lequel avec une ardeur supérieure aux atteintes de l'âge continue ses recherches sur les corps célestes dans cet observatoire du château d'Hartwell où la restauration vint chercher Louis XVIII. Ce château appartient actuellement au docteur Lee, qui est lui-même un astronome aussi riche en savoir qu'en propriétés seigneuriales, et qui de plus consa-

cre aux arts et aux sciences une partie considérable de ses revenus. La description du château d'Hartwell a été donnée par l'amiral Smyth en un beau volume aussi instructif qu'intéressant. Le docteur Lee est un des membres les plus actifs de la Société astronomique anglaise, qui a tant fait et qui fait tant encore pour la science. C'est dans un de ses derniers bulletins que l'astronome royal M. Airy a donné cette belle dissertation sur les moyens de déterminer la distance du soleil par l'observation de Mars en 1860 et en 1862. Nous sortirons enfin, il faut l'espérer, de la honteuse ignorance qui pèse sur un des points les plus importans de notre système solaire, savoir la distance fondamentale de la terre au soleil, distance sur laquelle il y a encore une incertitude de cinq cent mille lieues de quatre kilomètres. Je ne tiens pas outre mesure à la vie, mais j'avoue que je serais contrarié de mourir avant d'avoir vu disparaître cette tache de la belle science du ciel. Il n'est pas douteux qu'en 1860 et en 1862 comme en 1761 et en 1769, les observateurs se répandront sur les stations les plus favorables de notre globe, et qu'enfin *nous saurons!* Je regrette de ne pouvoir donner une idée du mémoire de M. Airy, ce que je ne ferais qu'au moyen de longs développemens dont les premières assertions seraient oubliées avant que les conséquences définitives en eussent été tirées. Sans doute, M. Piazzi Smyth sera des premiers à porter son expérience, sa précision et son activité sur un des points les plus avantageux. Nous devons à cet astronome des dessins de la lune à diverses phases d'illumination qui surpassent de beaucoup la représentation de nos terrains d'ici-bas. Tout le monde attend avec grande impatience la publication prochaine de ses travaux au pic de Ténériffe, où, dans le moins de temps possible, il a obtenu le maximum de résultats utiles et curieux. Des photographies innombrables et d'une perfection sans pareille ont apporté sous nos yeux les laves du volcan encore actif qui forme la charpente de l'île. Le fameux arbre-dragon, espèce qui appartient exclusivement aux Canaries, s'y montre avec son âge prétendu de cinq mille ans. S'il était vrai, ce serait le patriarche des êtres vivans de notre terre.

L'observatoire Dudley, récemment établi à Albany, capitale politique de l'état de New-York, et qui est sous la direction de M. Gould, a consacré sa première illustration par la découverte de la cinquième comète de cette année. J'ai déjà dit aux lecteurs de la *Revue* que la veuve d'un sénateur de New-York, Mme Blandina Dudley, avait, de concert avec d'autres patriotes d'Albany, fourni des sommes considérables pour la fondation de cet observatoire, auquel la reconnaissance publique a donné le nom de son mari. Dans notre France, où nous avons l'habitude de laisser à l'autorité l'initiative de toutes les créations utiles, et où aucun établissement n'est solide que sous le patronage du gouvernement, nous ne nous figurons pas ce qu'en Angleterre et aux États-Unis on peut faire et on fait de grandes choses par des institutions privées munies d'une simple charte de reconnaissance légale. Des dons considérables ont été faits à l'observatoire d'Albany; mais aucun n'égale ceux de Mme Dudley : elle a donné un héliomètre du prix de 8,000 dollars (plus de 40,000 francs), et lorsqu'à l'inauguration récente de l'observatoire, pour fonder un revenu fixe aux observateurs, on a demandé

1 million de francs au dévouement patriotique des citoyens d'Albany, Mme Blandina Dudley a souscrit aussitôt pour le quart de cette somme, savoir 50,000 dollars.

Je n'aborde qu'avec peine et presque avec dégoût l'incroyable panique de fin du monde qui a marqué si singulièrement l'année 1857. Cette épidémie morale d'ignorance fait peu d'honneur aux classes distinguées de la société actuelle qui devraient savoir que dans notre siècle il n'est pas plus permis d'avoir peur des comètes que des revenans, à moins qu'on ne veuille rechercher l'émotion de la peur comme un agrément, suivant le mot de Fontenelle : « Je ne crois pas aux esprits, mais j'en ai peur! »

J'ai été fort peu sensible à l'honneur qu'on m'a fait en cette circonstance d'appeler mon témoignage à l'appui du bon sens. Dans plusieurs communes de France, on a affiché un extrait de cette *Revue* où je parlais de la ténuité des comètes. Cet extrait a été traduit dans toutes les langues. Il serait trop long et trop fastidieux de raconter tous les traits de délire qui ont été la suite de cette frayeur, dont l'origine n'a pu être retrouvée. Dans l'almanach arménien, qui diffère du nôtre de treize jours, la catastrophe était de rigueur aussi au 13 de juin, en sorte que le monde, après avoir péri à la date du style grégorien, serait mort de nouveau treize jours plus tard, à la même date du calendrier Julien. Bien plus, ce même calendrier arménien, après avoir prédit la fin du monde pour le 13 juin, annonçait une nouvelle catastrophe pour le 29 du même mois. Nos ancêtres n'avaient-ils pas raison de parler avec Gresset

De guid'ânes et d'almanachs,

et cela ne rappelle-t-il pas le prétendu mot du médecin irlandais : « Comment va le malade? — Il est mort. — Comment mort? Il n'a donc pas pris ma médecine? — Au contraire, c'est aussitôt après qu'il a rendu l'âme. — Ah! s'il ne l'eût pas prise, vous auriez vu bien pis! » En vérité, on serait tenté de dire au public comme un plaisant à un homme qui parlait à tort et à travers : « Vous devez être bien riche en bon sens? — Comment? — Parce que vous en dépensez bien peu! »

A part les inquiétudes, un grand nombre de personnes ont entrepris des voyages longs et dispendieux, et ont quitté Paris pour aller mourir en famille. La comète maudite m'a valu une centaine de lettres, outre je ne sais combien de visites et de députations collectives d'ateliers. En voilà probablement pour quinze ou vingt ans avant qu'il ne survienne une nouvelle crise, à moins que la science n'y mette ordre en se répandant dans la masse des hommes, ce qui est à désirer plus qu'à espérer d'après l'expérience du passé, malgré Mme de Staël et la perfectibilité du genre humain.

Les saisons semblent avoir en 1857 repris leur cours régulier. Rien ne nous a manqué, pas même l'été de la Saint-Martin, l'une des infaillibilités de notre Europe occidentale. Dans l'état normal, la France, par le vent de sud-ouest, souffle pendant cinq ou six mois sur la Russie à travers les plaines basses de l'Allemagne, et comme après le vent dominant le vent contraire est le sous-dominant, la Russie souffle sur la France par le vent de nord-est

pendant six semaines ou deux mois au plus. C'est ce qui nous donne l'hiver, ou du moins les froids en France. Je crois que dans l'état normal c'est en janvier et en février qu'a lieu ce retour du vent sous-dominant. On peut donc raisonnablement attendre du froid à cette époque et des suicides en Angleterre. Comme ce sont toujours les indécisions du temps qui amènent de la neige, il est probable que nous en aurons peu cet hiver, et que par suite les sources et les ruisseaux seront peu abondans en eau l'été prochain. Après ces pronostics vivement réclamés, je prie le public de n'y pas croire plus que moi. Si je vois un peu plus clair que les autres en météorologie, ce n'est pas une raison pour ne pas me croire aveugle.

Le progrès scientifique le plus grand de l'année, et qui sera de plus en plus apprécié, c'est la réception à l'observatoire de Paris du tableau météorologique des diverses parties de la France entière, puis des pays adjacens, puis enfin de la Russie et de l'Algérie. M. Quételet, de Bruxelles, avait, comme moi-même, échoué dans la correspondance nécessaire à un si vaste dessein. C'est à la France qu'appartiendra en définitive l'honneur d'avoir eu la première le bilan météorologique du monde entier. Grâce à cette correspondance, qui devance les ailes du vent sur celles de la foudre (expression poétique pour désigner le télégraphe électrique), nous ne serons pris au dépourvu par aucune des crises atmosphériques qui vont se propageant graduellement de proche en proche. Un fait récent a prouvé la justesse des prévisions que j'émettais à cet égard dans la *Revue*. A la fin du mois d'octobre dernier, le télégraphe électrique signalait une menace d'inondation provenant des affluens de la Loire vers Blois et Tours. Le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, dirigea des travailleurs militaires et des outils sur le point menacé, ce qui fit évanouir jusqu'à la crainte du danger.

L'année 1857 a été marquée par l'*insuccès* (qu'on me permette ce néologisme) du câble transatlantique. Comment croire en effet qu'un assemblage de fils de fer plus petit qu'une bougie ordinaire se laisserait étendre au fond d'une mer très profonde sans accident sur une longueur de mille à douze cents lieues? Je dis et redis qu'il faut passer par le Groënland. J'ai de plus indiqué la Sibérie, le détroit de Behring, l'Amérique russe, l'Orégon et les États-Unis comme une voie très praticable pour la télégraphie électrique de Londres à New-York, en passant par Saint-Pétersbourg et la Californie. Le détroit de Behring est environ le double du Pas-de-Calais; mais il est partagé en deux par les îles de Saint-Diomède. Donc nul obstacle de ce côté. J'apprends à l'instant qu'une concession de l'empereur de Russie autorise cette route télégraphique, qui ne laisse craindre aucune impossibilité. Peut-être le trajet par les îles Aléoutiennes, dont le climat est bien moins rigoureux, serait-il préférable. On peut observer que par les Kourilles les Aléoutes se relient avec l'embouchure de l'Amour, occupée par les Russes, au travers du petit détroit reconnu par Lapérouse, savoir la Manche de Tartarie. Ici, comme par le détroit de Behring, rien d'impossible, et de plus on n'aurait à franchir aucun des déserts de la Sibérie, puisqu'on arriverait sur l'Amour par le district des mines, en passant par les localités les plus peuplées de la Sibérie méridionale, qui sont à la latitude de la Belgique et de l'Angleterre. Remarquons que si on a échoué dans la pose du câble transatlantique, on y a

gagné du moins la connaissance de ce qu'il fallait éviter dans une si difficile opération : avant de savoir ce qu'il faut faire, il est très utile de savoir ce qu'il ne faut pas faire.

Les câbles électriques de la Méditerranée ont été plus heureux. On a pu atteindre l'Algérie, et le bulletin météorologique de notre colonie africaine parvient chaque jour à l'Observatoire. Le câble électrique anglais est arrivé de Sardaigne à Malte et de Malte à Corfou, dans le nord des îles Ioniennes, et sur la côte occidentale de la Grèce; il arrivera bientôt de là dans l'île de Candie, et de Candie à Alexandrie. Dieu le conduise à Bombay et à Calcutta!

Voilà donc les mers plus sûres que les terres pour les transmissions télégraphiques! C'est à la France et à M. Bret que l'on doit la télégraphie sous-marine. Je ne cesse de répéter que sans la ferme volonté du chef de la république française d'alors, ni l'Angleterre ne communiquerait avec le continent, ni aucune des communications télégraphiques actuelles n'aurait eu lieu, et qu'on n'eût point créé le câble de cent cinquante lieues qui traversait la Mer-Noire, de Varna à Balaclava, et qui a été si utile pour diriger cette lointaine guerre. Au moyen du câble traversant la Mer-Noire, on recevait des nouvelles stratégiques de la Crimée, comme du temps de Henri IV on eût pu en avoir à Paris de Melun ou de Fontainebleau.

Il est superflu de dire combien les câbles électriques seront utiles pour le perfectionnement de la géographie, en donnant les longitudes aussi exactement que l'on avait autrefois les latitudes. C'est ainsi que Londres a été dernièrement relié à Paris, à Bruxelles et à Berlin, et que les longitudes des divers points de la carte de France seront déterminées bientôt. Pour la connaissance de la figure du globe, les parallèles de Bordeaux et de Brest seront prolongés jusqu'en Asie. Tel était le but du voyage récent de l'astronome impérial de Russie, M. Struve, qui a terminé cette année une mesure de la terre, allant de l'embouchure du Danube jusqu'au cap Nord, sur une échelle supérieure à tout ce qui avait été exécuté d'abord en France, puis dans l'Inde par les Anglais.

Les États-Unis, sous la direction de M. Bache, arrière-petit-fils de Franklin, travaillent à une *hydrographie des côtes* (*coast-survey*) de leur vaste empire, qui occupe un continent tout entier, et qui, mieux encore que l'Europe, peut nourrir deux ou trois cent millions d'hommes. Ce vaste labeur mériterait un examen spécial. Une carte magnétique du plus grand mérite aurait été mentionnée par moi dans ma dernière étude (1) si elle eût été à cette date reçue en Europe.

Il y a d'ailleurs un progrès général à signaler dans les travaux géographiques. L'Allemagne surtout s'y livre avec ardeur, et il convient de recommander à ce propos le recueil de M. Petermann, de Gotha, lequel peut rivaliser avec le *Journal* de la Société géographique d'Angleterre, quoique l'éditeur allemand n'ait pas à sa disposition la vaste correspondance du peuple anglais. Les détails statistiques, la bibliographie géographique du monde entier y sont traités avec une grande supériorité. Du temps de Louis XIV, les Français ne savaient pas l'anglais, mais ils savaient l'alle-

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre 1857.

mand. C'est le contraire aujourd'hui : le mieux serait de savoir les deux langues. Or La Fontaine dit :

Mais qui peut tout savoir !

Les belles cartes de la publication de Gotha parlent heureusement d'elles-mêmes et n'ont pas besoin de traduction (1).

Le général Sabine, si connu par ses grands travaux sur le magnétisme du globe, continue ses admirables publications. J'ai reçu de lui récemment un précieux in-quarto sur les observations faites à Toronto par ordre du gouvernement anglais. Un de mes amis me faisait des complimens de condoléance sur la conformité de ce beau travail avec ce que j'ai donné récemment dans la *Revue des Deux Mondes* : il prétendait qu'on serait conduit à croire que pour mon article j'avais profité de l'œuvre du savant anglais. Je suis au contraire très honoré d'avoir pris l'état actuel de la science du magnétisme du globe au même point de vue que le général Sabine. Un seul fait que j'ignorais et que je rétablis ici, sauf vérification, c'est que la lune ne se montre aimantée que par l'influence de la terre, à peu près comme un morceau de fer doux ne devient magnétique que par l'approche d'un aimant. Cela vient-il de ce que la lune nous présente constamment le même côté? Ce fait, une fois admis, est des plus curieux, et j'avoue que je l'ignorais complétement.

Les observatoires naissent comme par enchantement en Angleterre. La grandeur des fortunes aristocratiques et commerciales, la mécanique de terre et de mer cultivée en grand, la nécessité de l'astronomie pour les navigateurs, le nombre et l'habileté des constructeurs d'instrumens de précision, tout favorise l'astronomie dans la patrie de Newton, de Bradley et d'Herschel. On peut aussi admettre comme cause secondaire le manque de ces relations de société, ou si l'on veut de civilisation, qui font le charme de la France, et dont la privation porte les Anglais et les Américains à des distractions plus isolées et plus sédentaires.

M. Warren de La Rue, astronome anglais bien connu par d'admirables dessins astronomiques, a cette année appliqué la photographie à la représentation et à la mesure des objets célestes. La lune, Jupiter, les étoiles, ont donné leurs images, et on a obtenu ainsi un dessin des nuages de Jupiter aussi beau et sans doute encore plus exact que ceux que M. Leverrier a montrés récemment à l'Académie des Sciences, et dont l'auteur est M. Chacornac. A force de persévérance, M. de La Rue a obtenu un mécanisme qui laisse l'image de l'astre parfaitement fixe pendant près d'une minute, et permet de la photographier en perfection. De son côté, M. Bond, de l'observatoire américain de Cambridge près Boston, a continué les travaux de pho-

(1) Je dois exprimer à ce propos le regret de voir les géographes de Gotha ne pas tenir suffisamment compte de mon système homalographique. La mappemonde gravée d'après cette projection est la seule qui conserve aux portions de la terre qu'elle représente la grandeur exacte qu'elles ont sur le globe sans plus de déformation du terrain que dans les autres représentations de la surface terrestre.

tographie astronomique dont il avait en 1852 pris l'initiative par une belle photographie de la lune.

M. Lassel, de Liverpool, qui, excédé des brumes de l'Angleterre, a transporté ses télescopes à Malte il y a quelques années, a préparé en 1857 la monture et le miroir d'un télescope gigantesque qui rivalisera avec celui de lord Rosse. Il aura quatre pieds anglais de diamètre. Tel était le grand télescope de William Herschel, que j'ai vu à Slough. M. Foucault, par un procédé spécial, a réduit à un poids très maniable les miroirs massifs anciens en même temps qu'il en a augmenté la perfection. Il a déjà dépassé les instrumens de grandeur ordinaire pour aborder les très grands réflecteurs. Toutes les applications que j'ai vues de ses procédés ont dépassé ce que je connaissais jusqu'ici, même après avoir essayé à Slough les miroirs de dix-huit à vingt pouces de M. John Herschel, qui ont si bien fonctionné au cap de Bonne-Espérance. Quant aux Américains, on leur doit la photographie du temps comme celle des étoiles et de la lune, ce qui dispense d'écouter péniblement les battemens d'une horloge et laisse l'attention de l'observateur tout entière pour l'œil qui suit l'astre. Au moment du passage, une touche électrique inscrit sur un cadran tournant le moment de l'observation. La précision est plus que doublée par ce commode procédé dû à la jeune science américaine. Malheureusement l'appareil d'horlogerie électrique qui donne ce surcroît de précision est rare, cher et difficile à bien régler, en sorte que presque toujours les astronomes en sont réduits à estimer les fractions de seconde entre deux battemens du pendule de l'horloge, chose à quoi M. Arago réussissait merveilleusement, et qui a toujours été au-dessus de mon aptitude observatrice. J'étais donc obligé de me servir d'un compteur à arrêt, avec l'embarras de régler d'avance ce compteur sur l'horloge sidérale de l'Observatoire ou sur un chronomètre portatif. On doit penser que dans une science où, suivant Fontenelle, l'art d'observer est lui-même une très profonde science, l'intelligence humaine a dû faire autant de frais de génie pour les instrumens que pour le calcul des inextricables complications des mouvemens célestes où chaque astre est influencé par tous les autres. Franklin définissait l'homme l'animal qui sait se faire des *outils,* et quels outils que ceux qui doivent partager et marquer le temps et l'espace dans leurs plus petites subdivisions! Aussi s'estime-t-on heureux quand on peut s'en procurer n'importe à quel prix. Un héliomètre, un cercle pareil à celui de Greenwich, un grand équatorial, un verre achromatique parfait de quinze pouces anglais de diamètre, sont des instrumens dont le prix va de 40 à 50,000 francs, et, comme les rubis, n'en a pas qui veut avec de l'argent. Pour revenir aux outils dont l'usage *caractérise* l'espèce humaine, je me suis curieusement informé auprès des voyageurs qui ont été dans le pays des grands singes si ceux-ci employaient quelques instrumens mécaniques, et, hors le bâton employé seulement comme arme, je ne crois pas que leur instinct sache utiliser aucun objet. A l'état domestique, ils apprennent facilement par imitation l'usage de presque tous nos ustensiles, et bien mieux que les autres animaux que l'homme emploie à son service.

Parmi les *outils* non matériels, je mettrai au premier rang la publication des *Annales* de l'observatoire de Paris, où M. Leverrier a donné les procédés

de calcul qui lui ont si bien servi dans ses nombreuses recherches d'astronomie mathématique. C'est un admirable livre, mais à l'adresse de lecteurs privilégiés, *paucorum hominum,* suivant l'expression d'Horace, quoique dans son genre il rappelle la netteté avec laquelle Lagrange exposait les théories les plus élevées des mathématiques transcendantes. L'introduction, bien moins spéciale, ferait à elle seule un ouvrage utile pour tous. « Voici un livre sur l'analyse infinitésimale, disait Fontenelle au régent en lui faisant hommage d'un traité qu'il venait de publier. — Combien croyez-vous, lui dit le prince, qu'il y ait de savans capables de le comprendre? — De sept à huit à peu près, et je ne me mets pas de ce nombre! » L'anecdote ne s'applique à la publication des *Annales* de l'Observatoire qu'en raison du nombre malheureusement fort restreint de ceux qui s'occupent des mouvemens planétaires dont Laplace a tiré des lois si belles et si générales, car ceux qui prendront pour guide le livre de M. Leverrier n'éprouveront pas les embarras que suscitait l'étude de la *Mécanique céleste* de Laplace. Ces difficultés étaient telles que l'excellent mathématicien Bowditch, de Boston, aux États-Unis, crut faire assez pour sa propre gloire en publiant une édition de la *Mécanique céleste* accompagnée d'un commentaire explicatif.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent l'ouvrage relatif au voyage scientifique du prince Napoléon dans les mers de l'Islande. J'en ai apprécié ici l'importance par rapport aux observations diverses qui ont été recueillies dans cette rapide excursion. On se plaint que je n'ai pas rendu justice à l'écrivain à qui l'on doit la partie dramatique et pittoresque du voyage, et qui a su entremêler la peinture des mœurs, les incidens de la campagne et l'histoire des localités visitées, de manière à entretenir la curiosité du lecteur, sans écarter toutefois les notions un peu arides qui devaient forcément entrer dans l'ouvrage. J'ai lu avec grand intérêt tout ce que le style facile de M. Charles Edmond (Choieçki) fait passer sous nos yeux, et je place bien volontiers le narrateur du voyage, dont je croyais n'avoir point à parler, au même rang que les autres collaborateurs de l'expédition.

Parmi les conquêtes scientifiques de l'année 1857, il faut compter l'*Astronomie populaire* de M. Arago. Comme l'auteur ne faisait rien imprimer qui en dernier ressort ne me passât sous les yeux, je connais parfaitement tout ce qu'il avait déjà publié. L'*Astronomie populaire*, qui était encore inédite en grande partie, m'offre du nouveau, et je suis étonné de la quantité de matériaux qui sont renfermés dans ce livre. Il est des écrivains dont la réputation est telle qu'on ne peut presque pas y ajouter par des louanges. Dès lors on en parle peu, et c'est une circonstance défavorable que ce silence, même quand il provient de l'admiration. L'*Astronomie populaire* contient tant d'applications originales des principes de l'optique aux phénomènes célestes, que l'auteur a fait un livre vraiment nouveau sur des données anciennement traitées par plusieurs autres avant lui. Il n'a reculé devant aucune question. Ce qu'on ne sait pas généralement, c'est que M. Arago n'empruntait la collaboration de personne. C'est ce que j'avais quelque peine à persuader à l'illustre astronome M. Struve de Saint-Pétersbourg. On voudra bien ne regarder la présente mention de l'*Astronomie* posthume de M. Arago que comme un premier examen d'un ouvrage qui mérite une étude com-

plète et consciencieuse. Il y a là bien des points à examiner, et l'on est étonné de toutes les perspectives qui s'ouvrent à la lecture d'une composition si originale. La traduction anglaise, confiée à des savans de premier mérite, donnera sans doute lieu à des additions et à des complémens utiles. Dans sa forme actuelle, on peut dire que cet ouvrage sera utilement lu et médité par les savans comme par les gens du monde, qui, forcés de croire sur parole, veulent au moins une garantie dans la compétence de l'auteur qu'ils prennent pour autorité sans contrôle. J'ai souvent réclamé pour chaque partie des sciences un aide-mémoire qui enregistrât toutes nos richesses en chaque genre. L'*Astronomie* de M. Arago est un bon point de départ pour un aide-mémoire astronomique par le grand nombre de questions nouvelles qui y sont abordées, et toujours par un écrivain qui, à juste titre, parle en maître. Je dirais donc au public qui me fait l'honneur de me consulter : — Lisez l'*Astronomie populaire* d'Arago. — Je viens de la lire. — Eh bien! relisez-la.

J'ai toujours examiné avec attention ce qui, dans la physique de la nature, pouvait nous éclairer sur le passage de la terre des époques cosmogoniques, où cette masse était pour ainsi dire en voie de formation, aux époques géologiques, où notre globe, déjà séparé de tout autre corps et même de son satellite, la lune, se constituait comme nous le voyons maintenant, et donnait naissance à tous les produits des périodes géologiques successives, minéraux, végétaux et animaux. J'ai beaucoup insisté sur la cause qui empêche les eaux de s'infiltrer au travers des crevasses du sol pour laisser la surface à sec, comme cela a lieu pour un terrain meuble qu'on arrose. Le célèbre astronome Lalande revenait sans cesse sur cette nécessité d'admettre que, dans l'intérieur du globe, il devait se trouver d'immenses nappes d'eau provenant des fentes du sol qui auraient donné passage aux réservoirs superficiels. La vraie cause de la non-infiltration des eaux réside dans la chaleur centrale de la terre, qui, à une assez faible profondeur, est déjà telle qu'elle réduit en vapeurs et rejette à l'extérieur, en lui faisant rebrousser chemin, toute l'eau qui pénètre dans ses fissures profondes; mais dans ces immenses profondeurs le liquide, fortement pressé par une formidable colonne d'eau supérieure et chauffé à une très haute température, doit acquérir des propriétés chimiques toutes nouvelles. Quelques essais anciennement tentés par M. Chevreul, les curieuses expériences de M. Cagniard de La Tour sur ce qu'on pourrait appeler des *liquides élastiques*, avaient déjà montré tout ce que ce sujet peut fournir à la physique et à la chimie. D'importans et heureux résultats étaient aussi dus à M. de Sénarmont. M. Daubrée vient d'essayer cette méthode au point de vue géologique. Il a renfermé de l'eau et des matières diverses dans des tubes de fer qu'il a ensuite chauffés fortement, et pendant plusieurs semaines successives, pour examiner les réactions produites sous la double influence de la chaleur et des affinités chimiques. On voit qu'il était dans les mêmes conditions qu'offre le laboratoire de la nature avec l'eau fortement comprimée et chauffée dans les entrailles de la terre. Eh bien! il a obtenu du quartz anhydre, du pyroxène et du charbon de terre dans une eau qui ne pouvait s'évaporer. Il a obtenu de même plusieurs formations géologiques tout à fait inattendues. Ainsi nous sommes conduits à

de nouveaux points de vue théoriques pour les terrains qui constituent notre terre. Il paraît que l'eau chauffée *à vapeur renfermée* change de caractère physique, et M. Daubrée en a obtenu des produits non moins précieux pour la géologie que pour la chimie. Un des grands inconvéniens de ces belles recherches, c'est que la vapeur brise parfois les vases de fer qui la contiennent au grand péril de l'expérimentateur. Il faut donc recommander au physicien et au chimiste une prudence extrême, qui contraste souvent avec son impatience et avec sa témérité naturelles. Lorsque Napoléon Ier apprit la blessure grave qu'avait reçue Dulong en traitant le chlorure d'azote, il dit : « Bientôt on parlera du champ du laboratoire comme du champ de bataille. » Voilà donc entre les mains de M. Daubrée la voie humide produisant les minéraux, qui semblaient le plus éloignés d'une pareille origine. La température à laquelle M. Daubrée a opéré n'est pas celle de la chaleur rouge; il a cependant obtenu bien des minéraux que l'on attribuait anciennement à la voie sèche et au feu. En poussant ces essais plus loin et en remontant par une plus forte chaleur à l'époque où la surface de notre globe était plus chaude qu'aujourd'hui, il est probable qu'on obtiendra de nouveaux produits analogues à ceux dont la nature semblait s'être exclusivement réservé la production. — Voilà du feld-spath. — Eh bien! ce n'est pas un minéral très rare. — Mais il a été fait par une opération de laboratoire. — Oh! alors cet échantillon est unique au monde!

On me demande aussi où en est l'aluminium, cette espèce d'argent léger et brillant que M. Sainte-Claire Deville a obtenu en masses considérables, grâce à une généreuse subvention de l'empereur, qui voulut encourager cette importante production d'un nouveau métal précieux. Tout le monde connaît l'argile ou terre glaise avec laquelle les sculpteurs modèlent les statues, qui sont ensuite reproduites en plâtre, en marbre et en bronze. C'est aussi avec l'argile que le potier de terre façonne les vases que le feu durcit ensuite et que sont formées les briques ordinaires, dont plusieurs villes, notamment Londres, sont exclusivement bâties. Eh bien! l'argile cristallisée, transparente et diversement colorée, nous donne le saphir, le rubis et la topaze orientale, de même que le charbon cristallisé nous donne le diamant. Un chimiste allemand, M. Woehler, avait déjà tiré de l'argile quelques grains du métal qu'elle renferme, exactement comme la terre rouge, appelée ocre, renferme le fer. M. Deville, par des procédés admirables de laboratoire, et en opposant l'une à l'autre les affinités chimiques, a isolé le métal nouveau en grandes masses. Le résultat de pareilles recherches avait été ornairement la découverte de métaux peu brillans, pulvérulens, cassans, impropres au travail du marteau et de la filière, tels que ceux que les anciens alchimistes appelaient demi-métaux, et qui leur semblaient des ébauches imparfaites de la nature. Le silicium et plusieurs autres parens de l'aluminium ne ressemblaient guère à l'argent, au cuivre, au platine, au fer, à l'étain; l'aluminium s'est trouvé avoir presque toutes les propriétés utiles ou brillantes de ces anciens représentans de l'industrie et de la richesse, avec une légèreté incroyable. Il pèse quatre fois moins que l'argent. Il se prête à tous les ouvrages délicats de l'orfévrerie, et ses alliages commencent à prendre un rang important dans les arts. Le kilogramme d'argent représente

200 fr., celui de platine 800 fr., le kilogramme d'or vaut 3,000 fr., et enfin celui d'aluminium se livre aujourd'hui à 300 fr. dans deux usines, dont l'une est à Paris et l'autre à Rouen. L'aluminium, à cause de sa dureté et de son peu de poids, est le plus sonore de tous les métaux, et son diapason, à parité de forme, est beaucoup au-dessus de celui des autres métaux. Dans les succès scientifiques comme dans ceux de la vie sociale, plusieurs raisonneurs envieux n'admettent que le hasard. Ils ne veulent pas dire : Tel homme a été habile, mais : Tel homme a été heureux; d'autres, absolutistes dans leur admiration, veulent que les inventeurs aient tiré tout de leur mérite propre et, comme le voulait Caton, soient à eux-mêmes leurs propres dieux. M. Deville a-t-il été heureux ou habile? Je crois qu'il a été l'un et l'autre. Il n'est pas donné à tous les chimistes d'enrichir la société d'un nouveau métal précieux.

Les sciences mathématiques ont fait une grande perte en 1857. La mort a frappé l'illustre Cauchy, qui avait embrassé dans ses travaux toutes les parties des mathématiques, en conservant en chacune d'elles une supériorité incontestable. Il avait le sentiment des abstractions analytiques, comme les abeilles ont l'instinct de la construction et de l'approvisionnement des ruches. Il me faudrait bien des pages pour exposer le résultat de toutes ses recherches. J'ai souvent eu avec lui d'interminables conversations d'où je sortais de plus en plus émerveillé de la haute portée de son génie. Je lui avais parlé du calcul des perturbations des planètes dont les révolutions sont pour la durée dans des rapports simples, comme par exemple les planètes Isis ou Hébé, qui mettent deux fois plus de temps que Mars à faire le tour du soleil, ou encore la planète Daphné, qui fait trois révolutions contre une que fait Jupiter. La question au dire de tous est très ardue, mais si elle avait dû être tranchée par quelqu'un, elle l'eût été par Cauchy. La France perd en lui l'auteur de travaux de premier ordre, et de plus ceux qu'il eût encore exécutés. Cauchy nous assurait le premier rang parmi les mathématiciens, et la dignité du caractère rivalisait chez lui avec la profondeur des méditations. Ainsi que Fontenelle l'a dit de Leibnitz, il y avait en lui l'étoffe de plusieurs savans.

Tels sont quelques-uns des faits scientifiques à noter dans l'histoire de l'année qui vient de finir. En définitive, la période que nous venons de retracer a continué honorablement d'enrichir les connaissances humaines. Il n'est pas donné à toutes les époques de moissonner la science. Heureux encore quand on peut la glaner!

BABINET, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 décembre 1857.

Il est en certains pays catholiques une vieille coutume qui survit encore, une coutume mélancolique et profondément religieuse. Toutes les nuits, un veilleur solitaire, horloge vivante, parcourt les rues en annonçant les heures. D'une voix monotone et triste, il chante la fuite des choses pour ceux qui sont dans la joie comme pour ceux qui souffrent, car pour les uns et les autres le temps s'enfuit d'un vol égal. Nous ne comptons plus les heures, qui passent trop vite. Il en est une pourtant où il nous revient comme un écho de la lente et mélancolique psalmodie du veilleur nocturne, c'est celle qui nous avertit qu'une année de plus finit : c'est l'heure où nous sommes. A ce moment donc, qui sépare deux périodes du temps, et où renaît chez tous les hommes le sentiment indéfinissable des choses évanouies, des choses qui ne reviendront pas, si l'on se demandait ce qu'a été cette année qui vient de s'écouler, ce qu'elle a fait, ce qu'elle a vu, ce qu'elle a produit, que trouverait-on? C'est visiblement une histoire qui compte des épisodes plutôt que quelque événement supérieur et dominant. Pour tous les pays, il y a des épreuves domestiques, des travaux intérieurs, des crises d'industrie et de finances, des efforts diplomatiques; on ne voit rien qui fasse de la vie européenne un de ces drames où chacun vient prendre sa place et son rôle.

En ce moment même, les difficultés qui ont trait à l'organisation des principautés du Danube, et qui ont été léguées par la dernière guerre, ces difficultés sont encore à résoudre. L'Angleterre a trouvé sa tragique diversion dans les Indes, et elle n'attend d'avoir abattu les cipayes révoltés que pour se tourner vers la Chine. La Russie semble se montrer disposée à se rapprocher de la civilisation occidentale en annonçant une lente et progressive transformation de l'état de ses populations rurales. Et si l'on étend son regard vers d'autres pays, chacun a ses affaires propres. L'Autriche réduit son armée pour suffire à ses besoins financiers, qui sont toujours grands, et

qui ne lui auraient point certes permis tout récemment de faire un prêt considérable au commerce de Hambourg, si le cabinet de Vienne n'eût cédé à l'envie de jouer un tour de bon Allemand au cabinet prussien en le devançant. En Prusse, on le sait, la santé du souverain a nécessité une délégation temporaire du pouvoir au prince héritier de la couronne; or on se demande encore aujourd'hui à Berlin si le roi a retrouvé et pourra même retrouver désormais assez de force pour reprendre l'exercice de son autorité. D'un autre côté, la Belgique assiste aux premières discussions de son parlement renouvelé, discussions heureusement moins orageuses et moins bruyantes que ne le faisaient pressentir les périlleuses exagérations des polémiques quotidiennes. Le Piémont, dont le parlement s'est également ouvert depuis quelques jours, en est encore à connaître le dernier mot, ce mot demeuré jusqu'ici un peu mystérieux, de ses récentes élections. L'Espagne enfin, l'Espagne attend à son tour l'ouverture prochaine de ses chambres, pour savoir où conduira ce travail clandestin des oppositions qui semblent s'agiter aujourd'hui à Madrid contre le ministère. L'année qui s'ouvre trouve l'Europe dans cette situation où tout continue, quoique, par une fiction, tout ait l'air de recommencer, et où le monde ne se recueille un instant dans le sentiment de l'insaisissable rapidité des choses que pour se retrouver aussitôt tel qu'il était.

C'est donc tout d'abord à l'année nouvelle qu'est réservée la fortune de voir la solution de cette question des principautés, qui a été un moment l'occasion, il y a quelques mois, d'une des plus délicates épreuves pour les relations de quelques-unes des principales puissances. Les divans de Iassy et de Bucharest ont terminé leurs travaux; ils ne pourraient même vraisemblablement les continuer désormais qu'en s'égarant. Ce n'est point seulement par un acte de son autorité propre que la Turquie clôt les assemblées de la Valachie et de la Moldavie; le cabinet ottoman ne peut agir qu'avec l'assentiment de toutes les puissances. Il ne reste qu'à déterminer l'époque de la réunion du congrès à Paris, et cette époque ne peut qu'être prochaine. Seulement n'est-il pas dans cette question plus d'une particularité qu'on n'a point aperçue au premier instant, et que le cours des choses va mettre en lumière? Un fait saillant a frappé tout d'abord et a paru résumer l'importance de l'affaire: c'est la divergence qui s'était élevée entre les gouvernemens au sujet du principe même de l'organisation des provinces danubiennes. Sur ce point, on sait à peu près ce qui en est. L'Autriche et la Turquie ne se départiront pas dans le congrès des opinions qu'elles ont soutenues jusqu'ici; elles persisteront dans leur opposition tenace à toute innovation. L'Angleterre, bien que disposée à se rapprocher de la Turquie et de l'Autriche, sera certainement moins absolue. La France et d'autres états n'abdiqueront pas du premier coup leurs idées favorables à l'union des principautés. C'est le travail diplomatique qui amènera un rapprochement; mais en laissant de côté ces divergences que l'esprit de transaction conciliera indubitablement, ne reste-t-il pas encore d'autres difficultés moins prévues, et dont on s'est moins préoccupé? Comment procédera le congrès? Les résolutions qu'il adoptera auront-elles la valeur d'un acte législatif et immédiatement obligatoire sur le Danube, ou bien seront-elles de nouveau soumises à des divans? Ce

n'est pas tout : cette organisation qu'il élaborera péniblement, comment le congrès la réalisera-t-il? comment en poursuivra-t-il l'application et en maintiendra-t-il l'efficacité? On voit que si les différences d'opinions qui se sont élevées sur les principes ne risquent plus depuis longtemps de dégénérer en conflits européens, les embarras ne laissent point d'exister. Ces embarras disparaîtront sans doute, et lorsqu'un heureux esprit de conciliation aura mis fin à tous ces débats qui se poursuivent depuis plus d'une année, la question d'Orient sera-t-elle résolue? Elle aura une solution diplomatique actuelle, en d'autres termes elle sera ajournée; mais aussitôt la Turquie se trouvera en face de tous ses embarras intérieurs, elle sera en présence de ces populations chrétiennes dont elle a promis d'améliorer la condition, et dont aucun gouvernement n'a promis de tolérer l'oppression. Toutes ces difficultés ne tarderont pas à assaillir le cabinet ottoman. Quelque résistance qu'oppose le vieil esprit turc, il faudra bien que cet empire en décadence se tourne résolûment vers la civilisation occidentale, non pour lui rendre de vains hommages ou réclamer le secours de ses armes dans les heures de péril, mais pour lui demander son esprit, ses inspirations, ses moyens de régénération. La Turquie aujourd'hui a une occasion de montrer ses dispositions envers l'Europe et d'accomplir un acte civilisateur en sanctionnant le projet du percement de l'isthme de Suez. C'est la question qui s'agite en ce moment à Constantinople; toutes les puissances sont favorables à cette œuvre; l'Angleterre seule s'est montrée hostile au premier abord : il reste à savoir si l'Angleterre n'a point été suffisamment éclairée par son intérêt même sur une entreprise qui, réalisée, eût ouvert une route à ses soldats pour aller étouffer trois mois plus tôt l'insurrection des Indes.

Pour l'Angleterre, cette conflagration de l'empire des Indes est la grande affaire de l'année qui finit, et l'année qui commence voit heureusement l'insurrection à son déclin. Si cette insurrection avait dû réussir, elle eût triomphé dans le premier moment. Dès que les cipayes révoltés laissaient passer cette première heure sans parvenir à rejeter les Anglais hors de l'Inde, ils étaient vaincus. La résistance héroïque de quelques hommes livrés à eux-mêmes en présence de multitudes armées a été la première preuve de la supériorité et de la puissance de l'esprit européen, de la discipline européenne. Matériellement, la prise de Delhi était le signe de la défaite certaine des cipayes; la délivrance de Lucknow, qu'on connaît aujourd'hui, est le coup fatal porté à l'insurrection. Le général en chef récemment arrivé dans l'Inde, sir Colin Campbell, a conduit lui-même cette opération avec cinq mille hommes. Il est parti de Cawnpore le 9 novembre; il s'est dirigé sur Allumbagh, d'où il est parti pour Lucknow, qu'il n'a pu atteindre qu'après six jours de marche, qui ont été six jours de combats, et il faut remarquer que ces combats ont été soutenus par les Indiens avec un acharnement qui a surpris sir Colin Campbell lui-même. C'est ainsi qu'ont été délivrés Havelock et Outram, jusque-là enfermés avec leur petite troupe dans la citadelle préservée par leur héroïsme. Delhi était la capitale politique de l'insurrection; Lucknow était plutôt le foyer militaire de ce mouvement, qui paraît avoir pris naissance surtout dans le royaume d'Oude, le dernier annexé à l'empire britannique. Autour de Lucknow s'étaient accumulées les

masses insurgées, et c'est ce qui explique l'acharnement de la lutte. Faut-il dire que tout soit fini par suite de ces succès des armes anglaises? Ne serait-ce point oublier trop vite et imiter avec trop de légèreté ceux qui niaient la gravité de l'insurrection au moment où elle commençait? Le journal anglais le plus répandu peut faire aisément de l'ironie en déclarant que l'Angleterre n'est plus obligée désormais de céder Corfou ou Malte pour obtenir le concours des puissances continentales. Parce que l'Angleterre n'aura point à rendre Corfou, Malte ou Gibraltar, sur la simple sommation des singuliers plénipotentiaires qui lui demandaient ces places de sûreté, cela ne veut point dire qu'elle soit au bout de ses efforts. Matériellement, l'insurrection a reçu de mortelles blessures et ne vit plus sans doute que par tronçons. Tout n'est point fini cependant, lorsqu'il reste à décider comment on pourra occuper, contenir et préserver l'Inde dans l'avenir, lorsque la désertion et le désarmement ont entraîné la dissolution de toute une force militaire. Qu'on remarque en effet que le licenciement et la défection ont emporté soixante-quinze régimens d'infanterie, plus de vingt régimens de cavalerie, une artillerie nombreuse, toute l'armée irrégulière d'Oude, le contingent de Gwalior, d'autres contingens encore. Tout n'est point fini lorsqu'on a vu se projeter de sinistres lumières sur des vices d'administration qui n'ont pas été étrangers au dernier soulèvement, et lorsqu'il ne reste plus qu'à soumettre à un remaniement complet tout le système de gouvernement des Indes. Voilà ce qui reste à faire, et ce n'est pas une petite œuvre léguée tout d'abord à l'année qui commence, puis aux années qui viendront.

Quant à la Russie, elle entreprend aujourd'hui un travail qui n'est pas moins délicat et qui est aussi difficile que la pacification d'un empire : c'est l'affranchissement régulier de toute une classe d'hommes par l'abolition progressive du servage. Certes, si une telle pensée, même accomplie avec lenteur, résumait une politique, elle suffirait pour honorer un règne. Lorsque l'empereur Alexandre II est monté sur le trône des tsars, on s'est plu à lui attribuer cette pensée de chercher dans le développement intérieur de la Russie comme une compensation des désastres de la guerre. De là sans doute le rescrit qui vient d'être mis au jour. Ce n'est point encore, il est vrai, un acte d'une portée bien décisive. Le paysan se trouvera placé dans un état transitoire qui ne sera ni la liberté ni le servage complet, et cet état transitoire pourra se prolonger assez longtemps. De plus, la mesure ne s'applique qu'aux trois provinces de Vilna, de Kowno et de Grodno, qui appartiennent à la Lithuanie et ne comptent point parmi les plus riches provinces de l'empire. Il y a néanmoins dans cet acte de l'empereur Alexandre la marque d'une politique intelligente et relativement libérale. En payant, durant ce régime transitoire, une somme qui ne pourra dépasser la valeur de son enclos, le paysan deviendra propriétaire de cet enclos, de la maison qu'il habite, et les droits de condition libre lui seront en même temps acquis. En outre, il sera alloué en usufruit à chaque paysan un lot de terre suffisant pour le faire vivre et pour lui permettre de remplir ses obligations en impôts ou redevances, soit envers l'état, soit envers le propriétaire. Le paysan pourra s'acquitter envers ce dernier en argent ou en travail personnel. Malheureusement il reste la réalisation. Quand de telles mesures se produisent,

il s'agit moins de ce qui est écrit que de ce qui s'exécute, car dans la pratique les garanties en apparence les plus protectrices peuvent être complétement annulées, et le paysan peut retomber plus misérable que jamais entre les mains de son maître. Et cependant qui pourrait dire que cet affranchissement progressif, prudemment conduit, sincèrement accompli, n'est point de nature à épargner à la Russie d'effrayantes catastrophes? C'est peut-être le seul moyen qu'aurait cet immense empire d'élever ses forces au niveau de son ambition. L'empereur Nicolas, lorsqu'il adopta ce qu'on a nommé la mesure des inventaires, qui, sans être un acte d'affranchissement, pouvait préparer la liberté ultérieure du paysan, l'empereur Nicolas lui-même rencontra dans sa noblesse bien des résistances, de ces sortes de résistances qui sont les plus dangereuses, parce qu'elles consistent à fausser ou à éluder les prescriptions les plus formelles. L'empereur Alexandre sera-t-il plus heureux en faisant un essai nouveau dans une portion de son empire? Il a du moins marqué le but, et ce but est la liberté, non certes la liberté politique, mais la liberté civile la plus simple, la plus élémentaire.

La liberté politique a bien ailleurs ses théâtres, et pour elle cette année n'a point été sans épreuves. En Belgique et en Piémont, l'éternelle question de la prépondérance des partis s'agitait récemment, et elle a été résolue par les dernières élections, d'où sont sorties des chambres nouvelles. C'est dans les parlemens de Bruxelles et de Turin qu'est le débat aujourd'hui. Il y a cependant une différence entre les deux pays : en Belgique, le résultat des élections a été tranché et décisif. Une majorité libérale s'est nettement dessinée, et les premières opérations de la chambre nouvelle ne font qu'attester le succès de cette majorité. En Piémont, le parlement s'organise; il vérifie les pouvoirs de ses membres; les partis semblent se mesurer, se consulter sans se hâter d'entrer en lutte. M. Brofferio offre son appui au ministère pour marcher hardiment dans la voie du progrès, et le ministre de l'intérieur, M. Ratazzi, sans décliner l'appui de M. Brofferio, ajourne l'exposé de la politique du cabinet. Il y a comme une vague incertitude partout. Au fond, cela veut dire que le résultat du dernier scrutin n'est point aussi net en Piémont qu'en Belgique, et qu'il a été un peu inattendu pour tout le monde, surtout peut-être pour ceux des membres du cabinet qui avaient pour mission d'exercer une action directe et efficace dans les élections. Ce n'est pas que le ministère ait perdu la majorité dans les chambres; mais le notable accroissement de l'opposition de droite a créé une situation nouvelle, faite pour inspirer une prudente réserve dans les luttes qui s'engageront. Il est certain que cette situation a des difficultés pour tout le monde. Si les libéraux piémontais voulaient poursuivre jusqu'au bout la réalisation d'une politique excessive et chimérique, ils peuvent voir qu'ils rencontreraient une opposition vigoureuse dans le parlement même. Si la droite à son tour paraissait menacer les principes du régime constitutionnel, elle ne se trouverait pas seulement en face du parti libéral tout entier, elle rencontrerait devant elle le roi lui-même. Le roi Victor-Emmanuel est un prince libéral, de bon sens et d'une grande loyauté. Sans prétendre se jeter dans les aventures, il est dévoué à la cause italienne. Il a du goût pour la politique qu'il a suivie depuis neuf ans avec M. d'Azeglio et M. de Cavour.

Aussi la perspective d'une situation où il pourrait avoir à changer de politique l'a-t-elle particulièrement frappé, dit-on. Au milieu de ces complications, quel est l'homme qui semble encore le plus propre à conduire les affaires du Piémont? C'est justement le président du conseil actuel. Seul peut-être entre ses collègues, M. de Cavour, avec sa sagacité habituelle, avait instinctivement pressenti ce qui vient d'arriver dans les élections, il en avait parlé plusieurs fois. Tandis que les autres ministres s'endormaient dans la confiance du succès, le président du conseil ne se méprenait pas sur le mouvement qui s'opérait. Que va faire aujourd'hui M. de Cavour? La conduite du chef du cabinet piémontais est peut-être plus simple qu'on ne le suppose. M. de Cavour, selon toute apparence, restera sur son terrain : il ne soutiendra que les combats qu'on voudra bien lui livrer; il s'abstiendra probablement de soulever de nouveau les questions religieuses, de jeter entre les partis de nouveaux fermens d'irritation. Il n'entrera pas dans la voie que lui ouvre si complaisamment M. Brofferio; mais cette modération même ne créera-t-elle pas quelque point de contact entre le ministère, ou du moins une fraction du ministère, et une partie de la droite? C'est ce qu'on semble déjà pressentir à Turin. Peut-être même ce rapprochement conduirait-il à une modification ministérielle, d'autant plus que l'administration, telle que la pratique M. Ratazzi, est jugée assez sévèrement en Piémont. De prochains débats éclairciront cette situation. Une chose n'est point douteuse, c'est que, par sa position, par l'ascendant qu'il a pris, M. de Cavour semble au-dessus de ces fluctuations passagères. Pour la politique piémontaise qu'il représente, le but reste le même : il consiste à maintenir la cause italienne pure de tout excès, et à préserver le régime libéral tout à la fois des entraînemens révolutionnaires et des réactions intempérantes.

Et pour la France, comment cette année s'est-elle écoulée? comment finit-elle? Elle finit comme elle a commencé, dans la paix politique. Des élections ont eu lieu, mais elles n'ont été qu'une émotion passagère. La crise financière, qui a sévi en tant d'autres pays, a passé également sur la France sans l'atteindre aussi gravement. Quant aux travaux de l'esprit, ils se succèdent, et on dirait parfois qu'il y a une sorte de mouvement latent qui cherche à se produire. Viennent donc les œuvres nouvelles avec l'année qui s'ouvre!

S'il n'y avait dans l'histoire que des choses abstraites, des disputes d'idées ou de théories, on n'y trouverait pas un intérêt si attachant et si vif; mais dans ce passé qu'on remue souvent et que le talent fait revivre, il y a des hommes, des caractères, des passions, tout ce qui laisse voir la libre et permanente activité de l'âme humaine. C'est cette séve de la vie apparaissant sous toutes les formes qui fait de l'histoire un tableau animé et émouvant, même quand l'histoire s'applique à des faits d'un ordre tout spirituel. D'où vient l'intérêt de tout ce qui se rattache à Port-Royal, la célèbre communauté religieuse du XVIIe siècle? Est-ce des controverses jansénistes et du refus de signer le formulaire? Non sans doute, on ne se demande point absolument si les *cinq propositions* sont vraiment dans Jansénius, et on oublie les subtilités des disputes théologiques; mais Port-Royal vit dans la mémoire des hommes parce que, indépendamment de ses doctrines, il offre au milieu du XVIIe siècle un spectacle particulier de grandeur morale. L'humble maison

apparaît comme un foyer inextinguible d'énergie spirituelle et de vie intérieure, comme un asile animé et illustré par les solitaires. Et en même temps du seuil du couvent on a une vue sur le siècle, on trouve à sa porte des hôtes comme Pascal, des pénitentes comme Mme de Longueville ou Mme de Sablé. On sait le rôle qu'a joué à Port-Royal la famille des Arnauld, cette tribu sacerdotale qui traverse le XVIIe siècle, et qui compte autant de femmes éminentes que d'hommes remarquables. Parmi ces femmes, la plus connue est la mère Angélique, celle qu'on a appelée la *grande* Angélique. La mère Agnès, qui fut aussi coadjutrice et abbesse de Port-Royal, était plus effacée; ses lettres, longtemps demeurées dans l'ombre, sont recueillies et publiées aujourd'hui par M. P. Faugère avec tout le zèle intelligent de ces choses du passé. M. Faugère était familier avec ce genre d'études; c'est lui qui a donné la première édition complète des manuscrits retrouvés de Pascal. On a eu ainsi les *Pensées* dans leur jet primitif, spontané et ardent. La restitution que M. Faugère fait aujourd'hui des *Lettres de la mère Agnès Arnauld* a également un grand prix, surtout pour l'histoire morale.

C'est un rare caractère qui se révèle dans cette correspondance, si active et si variée, avec tant de personnes, parmi lesquelles on compte Pascal, Mme de Sablé, la duchesse de Longueville, le marquis de Sévigné, l'oncle de la célèbre marquise. Les lettres de la mère Agnès portent la marque d'un esprit ferme, et laissent voir en même temps une vive et ardente imagination, exaltée par l'habitude de la contemplation religieuse; elles ont parfois des reflets poétiques, elles contiennent surtout bien des traits où se révèlent la sagacité, la connaissance de la vie intérieure. C'est la plus fine et la plus perçante psychologie. A vrai dire, la vie religieuse développe chez ceux qui s'y consacrent une habileté d'analyse et une faculté de perception de tous les phénomènes de la conscience, de toutes les nuances morales, qui n'existent point au même degré chez les autres. La mère Agnès est une directrice supérieure, et elle devient même une directrice piquante, presque malicieuse, quoique toujours grave, avec une personne comme Mme de Sablé, lorsque celle-ci se retire à Port-Royal de Paris avant la dispersion des religieuses. La marquise de Sablé était une mondaine qui voulait être convertie, mais qui ne tenait point visiblement à trop de sainteté. Elle avait surtout une grande frayeur de la mort; elle était désolée de perdre l'odorat, parce qu'elle ne pourrait plus respirer le parfum des fleurs. Elle a mille susceptibilités et mille délicatesses. Il faut voir comment la mère Agnès parle à Mme de Sablé; elle traite ces frayeurs et ces faiblesses avec une bonne grâce charmante et sévère. Sans connaître le monde, elle le devine presque, ou du moins elle pénètre toutes les mollesses des âmes mondaines. C'est ainsi que, même dans la solitude et dans le recueillement du cloître, se retrouvent de ces figures qui ont tout l'attrait de la vie, et dont l'originalité se compose d'un mélange d'austérité et de grâce, de gravité et de douceur, de fermeté et d'exaltation mystique. C'est une de ces figures que M. Faugère a remise au jour en publiant les *Lettres* de la mère Agnès. N'est-ce pas le meilleur moyen de dégager ce qui est fait pour survivre, ce qui est intéressant dans ces luttes d'un autre siècle, auxquelles succèdent d'autres luttes qui passeront à leur tour?

Autant les discussions publiques s'animent et deviennent aisément ardentes en certains pays, autant elles se poursuivent avec calme à La Haye. La Hollande a eu pendant quelques années sa question brûlante, une de ces questions qui mettent en jeu tous les instincts, les croyances, les passions d'un peuple. Il s'agissait d'organiser, de régulariser l'instruction primaire : en apparence, c'était une affaire plus administrative que politique; au fond, la lutte était engagée entre les droits de l'état et les droits de la conscience individuelle, entre ceux qui voulaient libéraliser l'instruction et ceux qui cherchaient à faire prévaloir dans l'enseignement le caractère dogmatique, l'esprit de secte. La question a été résolue par des transactions, par des concessions mutuelles, et la situation s'est trouvée ainsi subitement dégagée. Le ministère lui-même, qui ne vivait que d'une vie incertaine, s'est suffisamment raffermi et n'a plus été réduit à disputer chaque jour son existence. La session législative qui a commencé il y a deux mois et qui est en ce moment suspendue pour quelque temps est l'expression la plus fidèle de cette situation. L'examen du budget a presque seul rempli cette session de deux mois. Toute discussion générale a même été écartée. Les chambres hollandaises se sont exclusivement renfermées dans des débats économiques et financiers; elles ont élevé des plaintes contre les irrigations pratiquées en Belgique au détriment du niveau ordinaire de la Meuse et des grands canaux dans le Limbourg et le Brabant septentrional, ce qui compromet en certains instans la navigation et le commerce hollandais. Une négociation paraît s'être ouverte entre les gouvernemens, qui ont nommé une commission internationale chargée de trouver le moyen de concilier les intérêts des deux pays. On s'est également fort occupé de chemins de fer à La Haye. Tout le monde en Hollande est impatient de voir le sol national sillonné de plus en plus par ces grandes voies de communication; il reste à savoir comment ces chemins de fer s'exécuteront. Le gouvernement proposait, il y a quelque temps, la construction de tout un réseau; mais il hésitait encore sur le mode de concession. Rien n'a été décidé; seulement les chambres ont adopté plusieurs motions qui tendent à presser le gouvernement de se mettre à l'œuvre, elles ont même voté des fonds pour subvenir à l'étude immédiate de quelques lignes principales dont l'exécution est la plus urgente. Enfin il est un projet qui n'a pas moins d'intérêt pour les Hollandais, c'est le percement des dunes de la Hollande septentrionale pour arriver à relier par un canal Amsterdam à la mer. Ce projet date de quelques années déjà, il y aurait évidemment un grand intérêt à le voir devenir une réalité; le commerce d'Amsterdam, les états provinciaux demandent qu'il s'exécute. La seule objection sérieuse naissait de considérations stratégiques mises en avant par le département de la guerre, et cette objection elle-même disparaît dès que les chambres se montrent disposées à voter un crédit suffisant pour exécuter les travaux de défense militaire nécessités par l'entreprise nouvelle. La seconde chambre cependant n'a point voulu s'engager sans avoir un plan exact et pratique sous les yeux.

Dans son ensemble, telle qu'elle résulte de la discussion du budget, où ces questions ne sont intervenues que comme des épisodes, la situation financière de la Hollande reste assurément florissante. Les recettes de 1856 ont

dépassé de 2 millions de florins le service des dépenses; l'exercice de 1857 est dans les mêmes conditions. Le budget de 1858 est voté avec un excédant prévu de recettes. Il en résulte que d'un côté le gouvernement peut continuer les opérations d'amortissement de la dette, opérations qui ont elles-mêmes l'avantage de soulager le budget des dépenses, et que d'un autre côté il peut songer à diminuer les contributions publiques. Le gouvernement et les chambres sont d'accord pour entrer dans cette voie. La seconde chambre, avant de se proroger, a voté une proposition qui admet le principe de l'abolition des droits sur l'abatage; mais ces questions, qui impliquent le remaniement de tout le système d'impôts, ont paru assez graves pour être ajournées à de prochaines délibérations. A vrai dire, si dans ces débats il y a eu quelque ressouvenir des luttes qui ont agité le parlement hollandais l'an dernier, c'est à propos du budget des dépenses militaires. Le ministre de la guerre, M. Forstner de Dambenoy, s'est fait plus d'une querelle avec les chambres pendant son passage au pouvoir. Il y a un an, son budget n'était adopté qu'avec peine, à la faible majorité d'une voix. Aujourd'hui encore il a eu de nouveau à essuyer le feu de l'opposition, moins au sujet de l'importance de l'armée active qu'en raison des dépenses de fortifications considérées comme exagérées. Une fois de plus, le budget de la guerre s'est trouvé fort compromis. M. Forstner de Dambenoy a essayé de le sauver en se sacrifiant lui-même, en venant déclarer que son grand âge et sa santé lui faisaient un devoir d'offrir au roi sa démission. Le budget de la guerre n'a pas moins été définitivement rejeté, et cela ne pouvait que hâter la retraite de M. Forstner de Dambenoy, qui a eu pour successeur M. van Meurs, chef de l'une des directions de l'artillerie. Après cette petite péripétie, la chambre s'est hâtée d'assurer par le vote d'un crédit le service de la guerre pour six mois. Ces faits parussent-ils peu importans, ils prouveraient encore que la Hollande a retrouvé le bienfait de la paix politique, et qu'elle entre dans une année nouvelle avec de nombreux gages de sécurité, parmi lesquels ce peuple prudent place aujourd'hui la prochaine majorité de l'héritier présomptif de la couronne. Déjà des fêtes sont annoncées; le jeune prince, qui le dernier automne faisait un voyage d'instruction dans la Méditerranée, continue en ce moment ses études à l'université de Leyde, dans ce savant établissement dont l'origine se lie aux traditions du Taciturne et se confond avec les souvenirs les plus chers aux Hollandais. Voilà donc un peuple qui marche régulièrement et sans trouble dans la voie que lui tracent ses libres institutions.

Certes l'esprit de désordre n'est point à jamais banni de l'Occident; il peut faire encore de terribles et malfaisantes irruptions. Seulement en Europe toutes les puissances traditionnelles d'une vieille civilisation se coalisent en certaines heures de péril, et deviennent aisément une force préservatrice. En est-il de même dans le Nouveau-Monde? Ici la civilisation est sans traditions. L'esprit d'anarchie et de violence, quand il éclate, ne trouve de limites ni dans les institutions ni dans les mœurs. La puissance elle-même, là où elle existe, est sans mesure et sans règle, comme on le voit trop souvent aux États-Unis. Le gouvernement a rarement la parole aux États-Unis; il la prend du moins tous les ans à cette époque, lorsque le président publie son message. Il y a aujourd'hui un intérêt de plus dans celui

qui vient d'arriver d'Amérique : c'est le premier message de M. Buchanan, depuis que le nouveau président a fait son entrée à la *Maison-Blanche*, à Washington. Il faut rendre cette justice à M. Buchanan, qu'il expose avec modération les affaires de son pays. Il suit les opinions de son parti, il ne s'asservit pas à ses passions, et surtout il ne parle pas son langage, si souvent brutal et provoquant. Ce n'est plus évidemment le très libre théoricien des conférences d'Ostende; c'est l'homme éclairé par le pouvoir, le politique qui a pour première mission de faire exécuter les lois, et qui se sent tenu de reconnaître l'autorité du droit dans les relations avec les autres peuples. M. Buchanan parcourt donc toutes ces affaires intérieures et extérieures qui résument la situation actuelle des États-Unis : la crise financière, l'expédition, jusqu'ici impuissante, contre les mormons de l'Utah, le pénible travail d'organisation qui se poursuit dans le Kansas, les entreprises des flibustiers, les relations diplomatiques avec l'Angleterre au sujet de l'Amérique centrale, cet éternel objet de discussion entre les deux gouvernemens. En décrivant avec sévérité la dernière crise industrielle et financière qui a éclaté avec tant de violence aux États-Unis, M. Buchanan n'hésite point à l'attribuer surtout à la multiplicité des banques, à l'abandon du principe qui donnait autrefois à l'état seul le droit d'être le régulateur de la circulation, et en parlant ainsi, il touche peut-être un point grave dans l'histoire des États-Unis. N'est-il pas trop certain qu'il y a eu un moment où la politique américaine a subi en toute chose une sensible déviation? A l'origine, lorsque les premiers fondateurs de l'Union instituèrent le régime fédéral, ils étaient loin de le comprendre comme on l'a compris depuis : ils assurèrent aux pouvoirs publics leurs plus essentielles prérogatives, notamment celle de frapper monnaie et de régler la circulation. Ce n'est que plus tard que ce principe a été abandonné, et c'est alors que sont nées ces quatorze cents banques qui ont multiplié le papier-monnaie pour alimenter des passions effrénées de spéculation. Ce qui s'est réalisé en matière de banque, on l'a vu se manifester sous toutes les formes, dans toutes les voies de l'activité publique aux États-Unis. Les droits de l'initiative individuelle ont triomphé partout, et dans le fond, l'esprit d'annexion et de conquête ne dérive point d'un autre principe que la liberté absolue et illimitée des banques. C'est là l'œuvre du parti démocratique. Or M. Buchanan, qui est l'élu du parti démocratique, se trouve ici dans une situation assez étrange : son bon sens lui montre où est la cause du mal, et les traditions de son parti lui interdisent d'aller plus loin, car la logique pourrait le conduire à réclamer le rétablissement d'une banque centrale. Aussi s'abstient-il prudemment de conclure; tout au plus propose-t-il quelques palliatifs. Il fait appel au patriotisme des états, à la sagesse de ses compatriotes.

La modération du message de M. Buchanan en ce qui touche la politique extérieure, cette modération est réelle, on ne le peut nier. Il ne faut pas trop s'y méprendre pourtant : c'est le langage prudent et habile d'un chef d'état qui salue le droit public dans un pays où tout se fait sans le gouvernement, où tout est livré à l'inspiration individuelle, et où la communauté recueille les fruits des entreprises qui réussissent, sauf à désavouer celles qui échouent. M. Buchanan peut bien flétrir les tentatives des flibustiers,

c'était son devoir comme président; il n'est pas moins vrai qu'au même instant Walker, le célèbre Walker, s'échappait des États-Unis avec sa bande pour aller débarquer de nouveau dans l'Amérique centrale, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que ces petits états centro-américains en étaient une fois de plus à guerroyer entre eux au moment où ils étaient menacés par l'envahisseur. M. Buchanan, bien qu'il parle avec une certaine aigreur de l'Espagne, ne propose pas sans doute d'aller conquérir Cuba ou d'acheter à prix d'argent la possession espagnole; mais d'autres se chargeront de ce soin, et on a vu récemment un journal américain offrir le plus singulier marché au Mexique, qui est en querelle avec l'Espagne, comme on sait. Les *Yankees* veulent payer l'île de Cuba 100 millions de dollars : or cette somme, ils ne tiennent pas essentiellement à la payer au gouvernement de Madrid, ils aimeraient mieux la compter à la république mexicaine. Que le Mexique déclare la guerre à l'Espagne, les Américains se chargent d'aller conquérir Cuba sous le drapeau mexicain; 20 millions de dollars suffisent pour mener l'entreprise à bonne fin. Le calcul est dès lors fort simple; Cuba reste aux États-Unis, et les autres 80 millions de dollars reviennent au Mexique. Dépouillez cette combinaison de ce qu'elle a de plus choquant, ce n'est au fond que la traduction des théories de la conférence d'Ostende. Le fait est que ces 80 millions de dollars viendraient fort à propos pour le Mexique, dont la détresse financière n'est égalée que par l'anarchie profonde de cette malheureuse république.

S'il est un pays en effet pour qui cette année n'ait point été favorable, ce pays est bien le Mexique. L'année a commencé pour cette triste république par les convulsions, elle finit par la guerre civile, la dictature et les menaces d'une guerre étrangère avec l'Espagne. Dans cet espace de temps, il y a eu cependant au Mexique une apparence de travail d'organisation. Un congrès extraordinaire, convoqué après la révolution dernière, a voté une constitution très démocratique, qui devait être mise en vigueur au mois de septembre. Un président définitif a été nommé, c'est M. Comonfort. Un congrès ordinaire a été bientôt élu à son tour. Malheureusement en Amérique la réalité ne répond pas toujours aux apparences, et les constitutions sont faites pour être suspendues aussitôt que votées. Il s'ensuit qu'au moment où la loi fondamentale mexicaine allait être mise à exécution, lorsque le nouveau président et le nouveau congrès se sont trouvés en présence, leur première pensée a été de suspendre la constitution, et ils ont invoqué naturellement, pour légitimer cette mesure exceptionnelle, la situation intérieure et extérieure, politique et financière du pays. Il était plus facile de voir le mal que de trouver le remède. M. Comonfort a donc été investi de facultés extraordinaires. Il a reçu du congrès le droit de suspendre la liberté individuelle, la liberté de la presse, d'édicter administrativement des peines, de contracter des emprunts, de porter l'armée au chiffre de trente-cinq mille hommes, de traiter pour la concession de la voie de communication interocéanique par l'isthme de Tehuantepec. En un mot, M. Comonfort a été déclaré dictateur; mais que peut-il faire de sa dictature? Voilà le plus grand embarras, car telle est la situation du Mexique que le désordre est arrivé à être une véritable décomposition, et comme d'un autre côté l'anarchie est avant tout dans l'administration, dans la justice, dans l'armée, dans toutes

les forces organiques et conservatrices du pays, il en résulte que la dictature elle-même est impuissante. De quelque côté que se tourne aujourd'hui M. Comonfort, il se voit assailli par les insurrections, et il n'a qu'à choisir entre les divers genres de chute qui le menacent. Le parti conservateur, renversé par la dernière révolution, irrité du triomphe des opinions démocratiques, appuyé par le clergé, dont les intérêts ont été violentés, favorisé par une désorganisation universelle, le parti conservateur n'a cessé de s'agiter et a saisi toutes les occasions de prendre les armes. Des chefs se sont levés de tous les côtés, et quelquefois les bandes insurgées se sont même rapprochées de Mexico. Il n'y a pas longtemps, deux des généraux de M. Comonfort ont éprouvé un désastre non loin de Cuernavaca; l'un a été tué, l'autre a été pris. A Queretaro, la garnison a été obligée un matin de se rendre à discrétion, et le commandant a été fait prisonnier. La ville de Tampico a été également menacée. Ces insurrections ont été vingt fois battues, vingt fois aussi elles ont recommencé en s'étendant toujours et en s'aggravant, de telle sorte que, dans cette lutte bizarre, c'est le gouvernement qui s'affaiblit, c'est l'insurrection qui se fortifie. Il faut bien remarquer qu'au Mexique les révolutions ne triomphent pas tout d'un coup : elles mettent un an, deux ans même à réussir; mais elles réussissent toujours, et il n'est point impossible que la dictature de M. Comonfort n'aboutisse dans un temps prochain à une nouvelle dictature de Santa-Anna, dont le nom a déjà été prononcé.

Et toutefois ce n'est là encore qu'un des côtés les moins graves de la situation du Mexique. Ce qu'il y a de plus alarmant dans cette anarchie, c'est le soulèvement universel, c'est le progrès croissant des Indiens. L'état de Sonora est presque entièrement livré aux sauvages; il en est de même dans l'état de Durango. Des fermes qui étaient en culture sont abandonnées. Ce n'est pas la civilisation qui gagne dans ces contrées, c'est la barbarie. Nulle part peut-être cette guerre de races n'est plus violente et plus dangereuse que dans la péninsule du Yucatan. Il y a peu de temps, dans une petite ville, les Indiens massacraient quatre cents blancs. M. Comonfort se tourne-t-il vers l'extérieur, il est sous le poids de cette querelle dont nous parlions avec l'Espagne. On n'a pas oublié comment ce conflit déjà ancien s'est successivement compliqué; il s'est surtout aggravé à la suite des assassinats dont quelques Espagnols ont été victimes, il y a un an, dans le district de Cuernavaca. Un essai de transaction a eu lieu. Un envoyé mexicain, M. Lafragua, s'est rendu à Madrid, et bien qu'il n'ait point été reçu officiellement, une négociation ne s'est pas moins engagée; elle a été sans résultat. C'est alors que la France et l'Angleterre ont offert leur médiation. Or il se trouve aujourd'hui que M. Comonfort ne veut accéder à aucun arrangement avant que son représentant, M. Lafragua, ne soit admis officiellement à Madrid, tandis que l'Espagne, au contraire, veut que l'arrangement qui peut lui donner une satisfaction précède la réception de l'envoyé mexicain.

Tel est en ce moment l'état des choses. Pour le Mexique, ce n'est qu'un incident dans une existence qui se décompose. Comment cette décomposition ne fait-elle que s'accroître d'année en année? On pourrait le voir dans les récits fidèles des voyageurs qui ont vécu longtemps dans le pays, qui en ont observé les mœurs, les usages, les faiblesses, les incohérences, et c'est le genre d'intérêt qui s'attache à des livres comme celui que M. Mathieu de

Fossey vient de publier sous ce titre : *le Mexique*. L'auteur ne s'est point proposé d'écrire une histoire des révolutions politiques du Mexique; il n'a point voulu non plus faire une statistique rigoureuse de son territoire, de ses produits, de ses richesses et de ses misères. Conduit au-delà de l'Océan, il y a bien des années déjà, vers 1830, par une de ces idées de colonisation qui ont séduit tant d'Européens, et qui auraient pu contribuer à rajeunir l'ancienne colonie espagnole, M. Mathieu de Fossey est resté longtemps au Mexique, et s'il ne paraît pas avoir été plus heureux que bien d'autres dans ses tentatives de colonisation, il a rapporté de son voyage et de son séjour un livre instructif, où il mêle les récits, les observations, les peintures locales, les descriptions de mœurs. L'auteur met à nu les choses et les hommes. Or quelle est l'impression qui se dégage de ces récits? C'est l'impression qui résulte de tous les faits propres à cette maussade histoire. Le Mexique est évidemment un pays qui aurait pu se sauver par l'énergie, par le travail, par l'intégrité des mœurs administratives, par le zèle de tous à protéger les immigrations, et qui n'a trouvé jusqu'ici d'autre moyen de vivre que de recourir à des expédiens et à des révolutions, lorsque chaque révolution est une étape de plus vers une dissolution devenue désormais peut-être inévitable.

CH. DE MAZADE.

UN CYCLE ÉLÉGIAQUE.

GEIBEL. — GRÜN. — LENAU.

Les trois noms de Geibel, Grün et Lenau représentent toute une phase de la poésie germanique qui se continue encore, une sorte de cycle élégiaque dont nous essayons de donner ici l'idée par quelques traductions choisies. Dans ce groupe de courtes élégies divisé en trois parties, — dominées chacune par un nom de poète, — on suivra sans peine la gradation du même sentiment, qui, d'une vague tristesse avec Geibel, s'élève à l'émotion avec Grün, et atteint avec Lenau à la plus âpre mélancolie.

I.

TESTAMENT.

Tout parle ici de toi! — Voici ton banc rustique,
Ton jardin, la terrasse où tu rêvais le soir,
Ta couche virginale et le prie-Dieu gothique
Où tu t'agenouillais, ange du vieux manoir!

En baisant ce clavier, qui maintenant sommeille,
Ma bouche a recueilli comme un dernier soupir;
J'ai vu dans une coupe une rose vermeille
Qui, lorsque tu partis, achevait de s'ouvrir.

Châtelaine aux yeux bleus, tes lois pesaient à peine
Sur ce petit royaume aujourd'hui désolé :
Je rencontre partout, charmante souveraine,
Un navrant souvenir du bonheur envolé.

Mais il me semble aussi que dans les salles vides
Passe un esprit d'amour qui me parle tout bas, —
Que ces fleurs, que ces bois, que ces ondes limpides
Murmurent un secret que je ne comprends pas.

Ah! s'il m'était donné de sonder le mystère,
Que ton âme a laissé, chère femme, en ces lieux,
Un rayon de soleil luirait sur ma misère —
Peut-être, et de doux pleurs couleraient de mes yeux?

Ah! si ce testament, si cette confidence
Qui flotte sur les eaux et dans l'air embaumé,
C'était, ô noble enfant, la céleste assurance
Que ton cœur me pardonne et que je suis aimé!...

II.

RETOUR VERS LE PASSÉ.

Souvent, lorsque la nuit, si tiède en ces contrées,
M'apporte des jardins, des treilles empourprées,
Les ivresses du sud et les parfums amers,
Lorsque la lune étreint les blanches colonnades,
Que le balcon s'éveille au chant des sérénades,
Et qu'un soupir d'amour gonfle le sein des mers;

Lorsque de mes amis la verve intarissable
Près de moi coule à flots, quand brillent sur la table
L'or pur et les rubis des vins délicieux,
Je me tais, je me perds en quelque rêverie,
Et j'ai peine, en songeant à ma douce patrie,
A retenir les pleurs qui roulent dans mes yeux.

Je sens que je suis né pour des bonheurs plus graves,
Pour des cieux moins profonds, plus voilés, plus suaves,
Que je suis las enfin de cet enivrement,
Et que je donnerais ces brises odorantes,
Ces rayons, ces concerts, ces voluptés ardentes,
Pour une nuit brumeuse en pays allemand...

Que de fois, en automne, au bruit de la rafale,
J'ai longé tes arceaux, ma noble cathédrale,
Foulant l'herbe des morts à ton ombre étendus!

Les cloches palpitaient, par le vent caressées,
Et les tombes semblaient, autour de moi pressées,
Exhaler des sanglots et des cris inconnus.

Au bout du cimetière, à l'abri des grands ormes,
Vénérables gardiens de ses charmantes formes,
S'offrait une maison, débris du bon vieux temps,
Un de ces fins joyaux adorés de l'artiste,
Et que nous détruisons en ce siècle si triste! —
J'entrais : mon cœur battait! C'est que j'avais vingt ans;

C'est qu'alors accourait, vive, rapide, ailée,
La reine du logis, ma svelte bien-aimée...
(O gracieuse image! ô divin souvenir!)
Mes lèvres se posaient sur ses lèvres chéries :
Nous allions à travers les sombres galeries,
Parlant de l'idéal et du ciel à venir!

III.

RÉSURRECTION.

Si la mort vous a pris l'être que vous aimiez,
Allez porter son deuil au sein de la nature,
Dans les bois, sur la mer et le long des sentiers
Que l'homme a délaissés, où renaît la verdure.

Là de vos souvenirs les plus doux, les premiers
Feront couler vos pleurs comme une source pure;
Vous verrez se lever une chaste figure
Qui vous dira ces mots que tous deux vous disiez.

Il ressuscitera dans votre âme immortelle,
Votre mort adoré, plus charmant, — plus fidèle,
Car vous l'aurez sans cesse avec vous désormais!

Si le cœur a son temps de sommeil et de trêve,
Il a son jour de Pâque où la pierre se lève :
Ce qu'on aime toujours, on ne le perd jamais!

I.

DEUX AMOURS, — DEUX REGRETS.

Sur la tombe d'hier l'amante vient prier,
Et de ses douces mains y plante un peuplier :
« Croîs, dit-elle, arbre flexible,
Va toucher l'étoile d'or!
Vers mon amant invisible
Monte, monte, monte encor!

« Que chaque rameau se lève
Comme mes bras et mes yeux!
Porte en haut toute ta séve!
Que ta cime avec mon rêve
Se dérobe dans les cieux!

« Peuplier, tu seras sur ce tertre que j'aime
Des regrets de mon cœur le plus fidèle emblème. »

Sur la tombe d'hier, l'amant s'est prosterné,
Pour y planter un saule au feuillage incliné :
« Penche-toi, dit-il, et pleure
Sur ma maîtresse aux yeux bleus,
Arbre de deuil! A toute heure
Suis mon amour, suis mes vœux!

« Que ta chevelure touche
Enfin le terrain sacré
Et vienne, ainsi que ma bouche,
Caresser la froide couche
Où dort mon ange adoré!

« O saule, tu seras sur ce tertre que j'aime
Des regrets de mon cœur le plus fidèle emblème! »

II.

PLEURS D'HOMME.

Souviens-toi, chère enfant, que tu m'as vu pleurer! —
Une larme de femme est comme la rosée
Qui se forme aisément et ne saurait durer,
A tous les vents du ciel librement exposée;

Parure toutefois qui doucement reluit
Au sein des belles fleurs qu'elle embellit encore :
Blanches perles tombant du manteau de la nuit,
Ou rubis détachés des cheveux de l'Aurore.

Mais une larme d'homme est comme la liqueur
Du pin des hauts pays; c'est la résine ardente.
Pour trouver la résine on doit percer le cœur
Où la noble substance en secret s'alimente;

Dans l'écorce de l'arbre il faut plonger le fer;
Mais, quand l'entaille est faite et la route aplanie,
La brillante liqueur jaillit comme un flot clair :
C'est l'or en fusion, c'est le sang, c'est la vie!

L'arbre souffre; pourtant il ne veut pas mourir :
Il arrête son sang et revit dans sa force,
Songeant aux voluptés des printemps à venir...
Mais la blessure est là, béante dans l'écorce!

O jeune fille, pense à cet arbre blessé!
Ce penser, bien que triste, a cependant des charmes;
Pense aussi, jeune fille, au pauvre délaissé
Qu'un jour tu vis pleurer, mon ange, à chaudes larmes!

III.

A TOI SEULE!

Je pourrais à tous montrer ma blessure
Sans l'envenimer et sans l'aviver,
Et ce n'est qu'à toi, chère créature,
Qu'il faudrait cacher mon cœur, ma torture :
Tu tiens le poignard qui peut m'achever!

Je devrais cacher à l'indifférence
Le mal qui me brûle et me fait mourir,
Et ce n'est qu'à toi, vivante espérance,

Qu'il faudrait montrer mon cœur, ma souffrance :
Toi seule ici-bas me pourrais guérir!

I.

LA MER NOIRE.

Des monts bordent la mer et lui versent leur ombre,
Ces monts sont couronnés par des sapins sans nombre.

Le ciel gris se confond avec la nuit des eaux;
Le vent ne chante plus au milieu des roseaux.

Ce paysage est triste, et l'âme dévastée,
Comme dans un miroir, s'y trouve reflétée.

Ces bois et ces rochers, ces roseaux et ce ciel
Disent : « Homme altéré du repos éternel,

Voyageur fatigué, ne quitte point ces grèves
Sans avoir englouti dans l'océan tes rêves! »

Eh bien! plus d'espérance! — O décevant soleil!
Fantôme échevelé de mes nuits sans sommeil!

Amour! tu m'as blessé : la blessure est profonde,
Mais j'ai la force encor de te plonger dans l'onde.

Je serai libre enfin, et, te voyant mourir,
Je me réjouirai : tu m'as tant fait souffrir!...

Voici venir la brise, enivrante caresse :
Qu'il est doux, le soupir de cette enchanteresse!

De l'abîme des eaux un appel a monté;
Les bois ont répondu : Volupté! volupté!

J'entends frémir ton voile, ô nature charmante!
C'est bien le bruit que fait le voile d'une amante.

Veux-tu donc de nouveau me séduire, ô Circé,
Et me tromper encore après m'avoir bercé?...

Mais non, c'est la tempête, et l'éclair qui s'allume
Sillonne en traits de feu la mer blanche d'écume.

Ces serpens lumineux déchirant le ciel noir,
Ce sont les souvenirs qui brillent vers le soir.

Ils me disent : « O fou, connais donc ta démence!
Tu peux bien, sans mourir, noyer ton espérance;

« Mais, si c'est ton amour qu'il faut noyer, alors
Tu n'as qu'un seul moyen, c'est de noyer ton corps! »

II.

BLESSÉ AU CŒUR!

Je porte en ma poitrine une large blessure;
Je l'ai voulu guérir, oublier, mais en vain!
Elle ronge mon cœur, et je laisse à mesure
Des lambeaux de ma vie aux buissons du chemin.

Ma mère comprendrait mon horrible chagrin,
Elle qui m'a porté neuf mois sous sa ceinture,
Et m'a donné son lait et son âme en pâture!...
Connaissez-vous la tombe où fleurit un jasmin?

O mère, prends pitié du mal qui me dévore!
Si dans l'éternité ton amour veille encore,
Et si l'on te permet encore un souvenir,

Ah! viens me délivrer de cette affreuse vie
Et terminer enfin cette lente agonie!
Ma fatigue est bien grande, et je voudrais dormir!

III.

FINI!

Toute joie est une colombe,
Et le vautour plane au-dessus;
Tous mes amis sont dans la tombe,
Et tous mes espoirs sont déçus.

La mort s'est fait une pâture
De mes félicités; je crois
Qu'au grand conseil de la nature
Le cœur humain n'a point de voix.

J'ai dit à l'arbre à bout de séve :
« Jette au vent tes dernières fleurs! »

Et j'ai noyé mon dernier rêve,
Sans trembler, dans mes derniers pleurs.

IV.

LA CROIX.

J'aperçois une croix, mais non la grande image!
Il semble que le vent, qui déchaîne sa rage
Et fait tourbillonner les feuilles jusqu'au ciel,
Ait arraché le Christ de son arbre immortel!

Dois-je prendre l'horreur en ces bois répandue
Et de ses mille traits former une statue?
O Nature, faut-il concentrer ta douleur
Et la clouer en croix au lieu de mon Sauveur?

PAUL VRIGNAULT.

Récits d'un Chasseur, par M. Ivan Tourguenef (1). — En 1850 parut à Moscou un livre qui produisit en Russie une assez grande sensation. Ce livre, dont une première édition fut rapidement épuisée, dont une seconde, faute d'autorisation, n'a pu encore paraître, n'avait été connu en France jusqu'à ce jour que par une trop libre imitation de l'ouvrage russe. Les *Récits d'un Chasseur* de M. Tourguenef nous sont offerts enfin dans leur intégrité par le nouveau traducteur, M. Delaveau, et c'est le moment de reparler d'un ouvrage qui avait déjà été pour un appréciateur compétent, M. Mérimée, l'occasion d'une étude intéressante dans la *Revue* (2).

L'ouvrage de M. Tourguenef ne se présente pas, on le sait, sous la forme d'un roman compacte animé d'un bout à l'autre par les mêmes personnages; il se compose, comme le titre l'indique, d'une suite de *récits* qui se distinguent de la *nouvelle* par l'absence de l'élément purement spéculatif et romanesque. L'auteur a puisé en pleine réalité. Cependant, bien qu'ils se suivent dans une apparente indépendance, la plupart de ces récits tiennent par le fond même les uns aux autres, et forment, après lecture complète, un ensemble harmonieux. Nous sommes introduits d'ailleurs dans un milieu jusqu'à ce jour très peu connu, dont la peinture, tout à la fois fidèle et bien mesurée, ajoute à la curiosité qu'inspirent nécessairement les choses nouvelles la satisfaction plus délicate que réclament les besoins de l'esprit. M. Tourguenef s'est proposé de nous faire connaître ce qu'au XVIIe siècle on eût appelé la *province* par opposition à la *ville*. C'est avec dessein que nous rappelons cette expression d'un autre temps, car les récits de l'écrivain russe ne ressemblent point aux études contemporaines qu'on intitule *scènes de la vie de province*, et dont l'objet se rapporte à la classe moyenne. La classe moyenne ou bourgeoisie semble ne point exister hors des grandes villes russes, ou du moins M. Tourguenef la néglige pour ne s'occuper guère que des paysans ou des gentilshommes campagnards.

(1) Un vol. in-18, Dentu, éditeur.
(2) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1854.

Le talent du conteur russe est surtout descriptif. Ses personnages réfléchissent peu, ils agissent. Ce procédé du reste convient à l'objet que l'auteur s'était proposé; d'ailleurs l'époque et le pays lui imposaient bon nombre de restrictions et de sous-entendus. Le tableau du servage en Russie, l'ignorance et la cruauté des petits propriétaires, la servile tyrannie de leurs intendans, la misère et la résignation obtuse des paysans, ont ici toute l'éloquence de faits réels dont l'existence, bien qu'arbitraire, se présente avec un caractère de nécessité qui écarte la discussion. Aussi, bien qu'un tel sujet laisse ample matière à l'indication de quelques réformes pratiques, sinon à l'exposé d'un système complet, l'auteur n'est entré dans aucune discussion de principes : il a cru, et avec raison, qu'en de certaines situations le simple exposé des faits dispense de toute discussion. Seulement la pensée dominante se laisse aisément entrevoir par une exclamation, par une phrase interrompue : « La voilà donc, la vieille Russie! » s'écrie-t-il quelque part, et ce mot remplace bien des développemens.

Ainsi dépouillés de toute réflexion et tout entiers soumis à une narration concise, les *Récits d'un Chasseur* sont cependant fort éloignés de la sécheresse d'un simple procès-verbal. Ils sont d'abord animés par le genre d'observation fine et distinguée particulier à M. Tourguenef, et ensuite par un profond patriotisme, dont l'expression, pour ainsi dire latente, est très pénétrante et très sympathique. M. Tourguenef possède encore une autre qualité, qui l'élève immédiatement au-dessus des simples narrateurs : ses personnages ne sont pas des êtres confus, indistincts, abstraits pour ainsi dire, et auxquels l'absence de personnalité fait subir indifféremment l'influence des circonstances et des milieux où ils se trouvent placés; leur individualité est au contraire parfaitement définie. L'auteur, tout en s'occupant du paysan russe, a su rester toujours *humain*. L'être moral attire la meilleure part de son attention, et il s'est attaché constamment à la composition des caractères. En ceci surtout, M. Tourguenef s'est montré écrivain : ses caractères sont composés de telle sorte qu'ils peuvent passer pour des types, alors qu'il prend fantaisie au lecteur de les considérer isolément et de faire abstraction des circonstances spéciales qui les entourent.

Les *Récits d'un Chasseur* comprennent cinq objets principaux qu'on peut classer ainsi : les seigneurs et les petits propriétaires, — les paysans, — les intermédiaires entre ces deux classes, — les femmes, — enfin la nature et le paysage. A chacune de ces divisions correspondent nécessairement plusieurs caractères particuliers. Du seigneur qui possède d'immenses terres où parquent d'immenses troupeaux de chevaux et de serfs à l'*odnodvoretz*, gentilhomme presque réduit à la condition de paysan et ne possédant que la maison qu'il habite, il y a naturellement plusieurs échelons, plusieurs variétés, soit dans la situation matérielle, soit dans le caractère moral. Arcadi Pénotchkine est un propriétaire froid, poli, réservé, convenable, cruel. Zverkoff, un hobereau que sa femme appelle *Coco*, a quelques rapports avec certains types français. Kvalinski, général-major en retraite, « est un vieux grognard, un homme à principes, une conscience incorruptible, à en croire ses voisins. Le procureur du gouvernement est le seul qui se permette de sourire lorsqu'on lui parle des solides qualités du général Kvalinski; mais la jalousie nous aveugle. » Stégounof au contraire

est un petit vieillard chauve, potelé, rebondi, jovial, n'ayant pas l'air de s'occuper de son bien, — égoïste et implacable.

L'état d'abaissement où sont maintenus les paysans les ramène à une sorte de niveau commun. Cependant les individualités qui présentent un certain relief, soit en s'élevant au-dessus de ce niveau, soit par l'excès même de l'*anéantissement* (l'expression est russe), n'en sont que plus curieuses. Le sentiment poétique ne manque pas au paysan russe : il n'est pas relevé peut-être par la comparaison et le jugement, mais il existe. La passion du serf moscovite pour la musique a fourni à M. Tourguenef le sujet de l'un de ses meilleurs récits, *les Chanteurs*. On y retrouve cet amour du pays dont nous avons déjà parlé. « Chacune des notes qu'il nous jetait, dit l'auteur parlant d'un de ces paysans, avait je ne sais quoi de national et de vaste comme les horizons de nos steppes immenses.

La condition des paysannes russes, souverainement méprisées de leurs maris, est des plus malheureuses. Du reste, comme nous l'enseigne l'histoire de tous les peuples, les femmes subissent en Russie leur sort sans indignation et sans étonnement. Dans une chanson russe, une mère s'écrie : « Quel fils es-tu pour moi? quel chef de famille seras-tu lorsque tu seras vieux? Tu ne bats point ta femme... » La femme joue cependant un certain rôle dans l'ouvrage de M. Tourguenef. Nous nous contenterons d'indiquer les amours du propriétaire Karataïef avec la serve Matréna, ceux du noble Tchertapkanof avec Macha, la bohémienne, et la gracieuse nouvelle intitulée *le Rendez-vous*.

Outre les études relatives à la société moscovite, les *Récits d'un Chasseur* contiennent plusieurs études morales et individuelles d'un tel intérêt et d'une si grande sûreté de touche, que nous y voyons l'expression la plus haute du talent de l'auteur. Le récit qui a pour titre *le Hamlet du district de Tchigri* nous offre entre autres l'étude d'un caractère entièrement *humain*, entièrement cosmopolite. L'individu qui raconte sa vie a été continuellement possédé du désir d'être original. « Mon verre n'est pas grand,... » dit-il comme Alfred de Musset. Selon lui, les originaux ont seuls le droit de vivre. Il faut *avoir sa propre odeur*. Il parcourut le monde, il alla à Berlin, il étudia Hegel, il connut Goethe, il revint dans son pays sans posséder cette originalité si ardemment cherchée. Un soir, après rêver, il crut aimer une jeune fille, il l'épousa. Cette jeune fille était elle-même consumée par une souffrance secrète : elle mourut. « Elle semblait, dit-il, mal à l'aise, même dans le cercueil. » Enfin il finit par rechercher les autres pour s'attirer volontairement toutes les petites humiliations qui pouvaient encore l'avilir à ses propres yeux. Notons encore, pour terminer, ce touchant récit où une jeune malade aime un pauvre médecin, et se donne à lui afin d'*aimer* avant de mourir.

Le titre de l'ouvrage nous ramène à ce qui se rapporte particulièrement à la chasse et au sol, abstraction faite des personnages. L'auteur est peintre, et il possède un sentiment très vif de la nature, une profonde intelligence du paysage. Les lieux, les aspects, les saisons, les heures, lui apportent leurs élémens spéciaux et variés qu'il distingue et qu'il saisit avec un rare bonheur. En un mot, le paysage est précis et homogène. Le conteur part pour chasser la bécasse ou le coq de bruyère; il traverse les steppes et les bois;

les longues et vertes chenevières se succèdent, la terre élastique tremble sous le pied. La lumière du soleil lui arrive tamisée par les cimes des hauts trembles et par les longues branches pendantes des bouleaux. Tandis qu'il suit la lisière des grands bois et que le brouillard transparent domine la campagne, les oiseaux chantent paisiblement. « Que la voix argentine de la fauvette au joyeux et innocent babil se marie bien au parfum du muguet! » Le soir arrive, la rosée commence à se répandre; les arbres, les buissons projettent peu à peu de plus grandes ombres; les étoiles se montrent une à une dans le bleu gris de l'atmosphère. Il faut regagner le village, l'*isba* où l'on compte coucher. Là, tandis qu'on remise la *téléga* sous un vieux hangar, à la lueur vacillante d'une torche de sapin, l'hôte apporte une grande jatte blanche remplie de *krass*, des *kalatch* (sorte de petits pains blancs très mous), des concombres salés. Ou bien, si la quantité de verstes parcourues ne permet pas au chasseur de chercher un gîte dans le village voisin, il faut coucher dans la plaine auprès des grands feux allumés par des paysans qui gardent pendant la nuit leurs troupeaux de chevaux. Alors on s'enveloppe dans son manteau, on se couche sous un buisson, et, tandis qu'on respire avec bonheur l'air frais et tout chargé de parfums, — l'air d'une nuit en Russie! dit l'auteur, — les bergers se racontent entre eux des histoires mystérieuses : c'est le *demoroï*, l'esprit familier qui se cache dans la maison; la *roussalka*, fée malfaisante des forêts et des eaux qui soupire tristement; l'esprit des bois, le *léchi*, qui claque de la langue; l'esprit des eaux, le *rodianoï*, qui appelle les enfans, les saisit par la main et les entraîne au fond de l'eau.

Soit par une tendance particulière à son esprit, soit par l'influence du milieu où il pose ses personnages, M. Tourguenef termine ordinairement ses petites scènes par quelques traits vagues et mélancoliques qui laissent l'âme rêveuse. En somme, les *Récits d'un Chasseur* sont un livre utile à la fois au philosophe et au curieux. Un profond caractère de vérité recommande ces études, que nous ne pouvons contrôler, mais dans lesquelles la traduction de M. Delaveau laisse deviner, derrière le moraliste et le conteur, un très habile écrivain.

EUGÈNE LATAYE.

HISTOIRE DU COMMERCE DE TOUTES LES NATIONS, par H. Scherer, traduite de l'allemand par MM. H. Richelot et Ch. Vogel (1). — On s'attend d'ordinaire à trouver dans les écrits historiques qui nous viennent de l'Allemagne une connaissance approfondie des faits, un patient exposé des documens, un grand luxe de discussions savantes : en revanche, l'ordre des idées et l'agrément de la forme y font souvent défaut. Dans l'*Histoire du Commerce* publiée par M. Scherer, on retrouve les qualités sérieuses qui distinguent l'érudition allemande, et l'auteur a su condenser en une œuvre bien ordonnée et d'une lecture facile les nombreux documens qu'il a dû consulter. MM. Richelot et Vogel ont donc rendu à l'économie politique et à l'histoire un véritable service en traduisant cet écrit et en joignant à leur traduction d'excellentes notes qui complètent et parfois rectifient, sur des points de détail, le texte allemand.

(1) 2 vol. in-8, chez Capelle, éditeur, rue Soufflot 18. 1857.

Dans tous les temps, même dans l'antiquité, l'histoire du commerce a été intimement liée à l'histoire générale des peuples : les migrations primitives des tribus, les guerres et les conquêtes, les établissemens coloniaux, en un mot, tous les grands mouvemens des nations, alors même qu'ils étaient inspirés par des sentimens tout à fait indépendans de l'intérêt mercantile, ont toujours eu pour effet de développer ou de modifier les relations commerciales, d'ouvrir aux échanges, de tribu à tribu, de peuple à peuple, puis enfin de l'ancien monde au nouveau, des voies nouvelles et plus larges. On comprend ainsi la difficulté que présente au premier abord la composition d'un livre exclusivement consacré à l'histoire du commerce. D'un côté, l'auteur peut être tenté d'agrandir son sujet et d'y introduire des faits et des considérations qui ne relèvent que de l'histoire politique; d'autre part, pour échapper à ce péril, il risque de commettre de graves omissions et de ne point signaler avec une attention suffisante les événemens généraux qui ont exercé sur les destinées particulières du commerce une action prépondérante. Il faut en outre, dans un travail d'ensemble, où la chronologie veut être respectée, faire marcher de front et pour ainsi dire du même pas l'histoire des différentes nations qui méritent de figurer dans le tableau du commerce universel. Or c'est là un problème difficile à résoudre. Nous possédons d'excellens travaux historiques sur l'industrie et le commerce d'une période, d'une nation déterminée; mais rarement on a essayé de comprendre dans une vue d'ensemble, assez complète cependant pour que chaque pays y tienne sa place, l'histoire générale du commerce, et plus rarement encore on y a réussi. Il n'est donc pas sans intérêt d'indiquer le plan qui a été adopté par M. Scherer; voici comment il est exposé par M. Richelot dans la préface de sa traduction : « L'antiquité, le moyen âge, les temps modernes, telles sont les divisions consacrées de l'histoire politique. M. Scherer ne pouvait que les adopter; il y a apporté toutefois une heureuse modification. Un fait considérable qui a agrandi, régénéré, transformé le commerce, la découverte de l'Amérique, lui a paru avec raison marquer le point de partage d'une histoire commerciale universelle. Les temps antérieurs et les temps postérieurs à cette découverte forment donc ses deux grandes périodes, dont chacune se divise elle-même en deux périodes secondaires. Durant la première, dont les deux divisions obligées sont l'antiquité et le moyen âge, le commerce, renfermé dans les bornes de l'ancien monde, reste avant tout terrestre, continental, et, dans ses plus grandes audaces maritimes, ne s'élève pas au-delà d'un simple cabotage. A partir de la seconde, il embrasse peu à peu le monde entier, devient essentiellement maritime, et parcourt avec intrépidité toutes les mers comme tous les continens. L'événement qui sert à diviser les temps modernes, c'est l'émancipation des colonies anglaises de l'Amérique du Nord, émancipation qui modifie les relations commerciales entre les deux hémisphères et qui coïncide d'ailleurs avec la rénovation politique de l'Europe en 1789. » Ces divisions étant ainsi établies, M. Scherer a placé en tête de chaque période des *aperçus généraux;* puis il a consacré des chapitres séparés aux principaux peuples commerçans; il met successivement en scène, pour les temps anciens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs et les Romains; pour le moyen âge, les Byzantins ou Grecs du Bas-Empire, les Arabes, les Italiens, les Néerlandais, les Allemands;

pour la première partie des temps modernes, les Portugais, les Espagnols, les Hollandais, les Anglais, les Français, les Allemands et les peuples du Nord de l'Europe. L'histoire s'arrête au seuil de la période contemporaine; il est vivement à désirer que M. Scherer complète son œuvre par la prochaine publication du volume consacré à l'histoire du commerce moderne.

Le plan suivi par M. Scherer est assurément le meilleur et le plus simple; il facilite singulièrement l'étude d'une histoire à la fois très compliquée et très variée, qui comprend tous les temps et tous les peuples. Les *aperçus généraux* lui ont fourni l'occasion de résumer à grands traits la physionomie, nous oserions presque dire la philosophie commerciale des grandes époques, et d'indiquer les constantes harmonies qui ont uni les destinées du commerce à celles de la politique et aux grands mouvemens de la civilisation. Dans les chapitres qui se rapportent à chaque pays, il a pu éviter les digressions et se renfermer strictement dans l'examen des faits commerciaux et maritimes. M. Richelot, qui estime avec raison qu'un traducteur conserve à l'égard du livre qu'il a traduit le droit de critique, reconnaît que M. Scherer n'a point suffisamment développé l'histoire du commerce dans l'antiquité, et qu'il s'est montré trop sévère à l'égard de Rome, considérée au point de vue commercial. Peut-être aussi, ajouterons-nous, l'auteur allemand n'a-t-il point toujours apprécié exactement, dans le chapitre consacré à la France, les actes de notre législation économique. Il y aurait enfin quelques réserves à exprimer au sujet de ses théories sur le régime colonial. M. Scherer, qui incline visiblement vers la doctrine du libre-échange, a parfois jugé les lois du passé d'après les idées modernes de l'école à laquelle il appartient : il aura bien jugé suivant les uns, mal jugé selon les autres, car la discussion sur le libre-échange et la protection est toujours ouverte, et plus ardente aujourd'hui que jamais. M. Richelot, qui parmi ses écrits économiques compte une traduction du *Système national*, de Frédéric List (1), a tenté par des notes d'interpréter dans un sens libéral et non radical les opinions de M. Scherer en matière de législation, et il voudrait le retenir sur la pente du libre-échange; mais les Allemands sont tenaces, et M. Scherer trouvera dans la suite de son ouvrage, quand il écrira l'histoire commerciale de l'Angleterre et de la France depuis la paix de Versailles, l'occasion de répondre aux observations bienveillantes de son traducteur. Quoi qu'il en soit, et sans intervenir autrement dans ce débat de famille, on peut dire que les partisans de la protection comme ceux du libre-échange tireront profit du livre de M. Scherer, car la bonne foi de l'auteur égale son érudition, et l'on n'a pas à craindre que l'historien ait dénaturé les faits pour mieux les accommoder à ses opinions personnelles. S'imagine-t-on que, pour une histoire du commerce, on croie devoir accorder une mention honorable à l'impartialité! Il le faut bien, puisque l'économie politique a élevé ses querelles d'écoles aux proportions d'une guerre de *partis*. C. LAVOLLÉE.

(1) Cette traduction a été publiée en 1851. Une seconde édition a paru en 1857.

V. DE MARS

ÉTUDES

SUR

L'INDE ANCIENNE ET MODERNE

VII.

ÇAKYA-MOUNI

LA SOCIÉTÉ HINDOUE PENDANT LA PÉRIODE BOUDDHIQUE ET L'INVASION MUSULMANE

I.

S'élever au-dessus de la terre et parvenir à un monde meilleur, tel est le problème que tous les systèmes philosophiques et religieux de l'Inde ont cherché à résoudre. Parmi les chefs des écoles anciennes, il y en eut qui prétendirent que l'homme pouvait, par la seule énergie de ses facultés morales, dompter les puissances de la nature et commander aux élémens. Il s'agissait pour eux d'arriver à bien connaître les principes de toute chose. La science était le dernier mot de cette doctrine hardie. D'autres, moins éloignés de la tradition primitive, admettaient avec des dieux secondaires une divinité supérieure, symbole de ces mêmes puissances naturelles, souvent violentes dans leurs effets, — Civa, appelé aussi Mahâdéva, — *magnus deus*. En pratiquant de rudes austérités, en se livrant à une méditation intense, l'adorateur de Civa, pensaient-ils, devient assez fort pour soutirer l'éclat terrible qui réside dans le dieu objet de son culte, pour le désarmer en quelque sorte et arracher la foudre aux mains de ce Jupiter redoutable. Enfin d'autres penseurs, plus confians dans la bonté de Dieu, dont ils discernaient mieux les attributs, substituèrent à la science l'amour et la foi : ils se prirent à aimer

avec tendresse et à invoquer avec espérance les incarnations de la Divinité, qui se manifestait visiblement aux enfans de la terre. A Çiva qui détruit, ils opposèrent Vichnou qui conserve.

Cette dernière croyance se montra dans l'Inde après les deux autres. Appartient-elle en propre à la race âryenne? est-elle venue d'ailleurs? L'histoire ne nous apprend rien sur cette grave question. Toujours est-il qu'on la voit se produire longtemps après le naturalisme allégorique sorti de la doctrine des Védas, et entraîner les peuples de l'Inde hors des voies que leur traçait la tradition antique. De l'amour de Dieu à l'amour de l'humanité, il n'y a qu'un pas : ce pas fut franchi lorsqu'un fils de roi, Çâkya-Mouni, quittant le palais de ses pères, parcourut l'Inde en proclamant une doctrine nouvelle; mais, pour que ce réformateur trouvât à qui parler, il fallait qu'un élément étranger se fût mêlé à la race âryenne. Or cet élément, c'étaient les indigènes, longtemps qualifiés de barbares, qui avaient fini par entrer dans la société indienne, par la pénétrer avec leurs instincts plus naïfs et leurs aspirations vers le merveilleux. Était-il étonnant que l'esprit populaire réagît contre les dogmes imposés jadis par la conquête, quitte à y revenir plus tard, tant il se rencontre d'incertitude et de mobilité dans les masses?

Il y a donc lieu de signaler ce mélange des indigènes à peau noire avec les Aryens au teint blanc comme un fait important, et dont on doit tenir compte quand on parle de la société indienne. Il explique bien des contradictions apparentes, bien des modifications dans les idées religieuses. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Inde de purs Aryens que les brahmanes, et encore beaucoup d'entre eux, qui passent pour de faux brahmanes tardivement affiliés à la caste suprême, n'ont-ils aucun droit à revendiquer un titre de noblesse qu'ils s'arrogent sans preuves. La masse des populations indiennes se compose presque tout entière des descendans des peuples autochthones. A mesure que la race conquérante s'avançait vers le sud et vers l'ouest, des villages composés d'artisans et de laboureurs demandaient à entrer dans le système politique et religieux qui la régissait et constituait sa force. Le brahmanisme adoptait comme enfans de la famille âryenne ces utiles et pacifiques travailleurs; il leur donnait rang parmi les gens de la troisième caste, les *vaïcyas,* en leur conférant le cordon d'investiture comme récompense de leur conversion. Porter en sautoir le cordon fait de trois brins de laine (1), fût-on chaudronnier ou tisserand, c'est dire à la face de tous : « J'appartiens par naissance ou par adoption à la race des Aryens, à une caste

(1) Le cordon d'investure est de coton et en trois fils pour un brahmane, de trois fils de chanvre pour un kchattrya, et de trois brins de laine filée pour un vaïcya.

classée; j'ai reçu le sacrement d'initiation, et j'ai le droit de me faire lire les saintes écritures... » Les *vaïcyas* de nos jours ne sont pas moins fiers que ceux d'autrefois de montrer le cordon sacré, dont ils ont soin de faire flotter l'extrémité sur la hanche droite.

Vouée aux travaux de l'agriculture, aux arts manuels et au commerce, cette caste, inférieure dans l'ordre de la hiérarchie brahmanique, mais importante par le nombre, devait occuper dans l'état une place considérable. En elle résidait l'esprit pratique de la nation hindoue. Par l'industrie, elle acquérait de grandes richesses; par les voyages de terre et de mer, elle se mettait en communication avec les pays étrangers, et elle élargissait le cercle de ses connaissances. Il arriva une époque où presque tous les trônes de l'Inde, morcelée en petites provinces, furent occupés par des *vaïcyas;* mais cette époque se fit longtemps attendre. Dans les poèmes épiques, consacrés à chanter les hauts faits de la caste guerrière, et qui montrent les héros sous des traits divins, la caste des marchands et des agriculteurs n'a point de rôle encore. Quand les grands seigneurs se font la guerre, les petites gens sont mis en oubli. D'ailleurs le *vaïcya,* tout occupé de ses travaux journaliers, pouvait bien amasser des trésors, fonder des temples, doter des communautés de brahmanes : ses droits s'étendaient jusque-là; mais il lui était défendu de discuter sur les choses de la religion, comme aussi de se mêler de l'interprétation des lois. Cette liberté d'examen, refusée également à la caste guerrière, le *vaïcya* ne songeait point à la réclamer. Il se contentait de faire parade de sa fortune, d'honorer les dieux dans la personne des prêtres, et d'inscrire sur les murs des pagodes son nom plébéien. L'homme enrichi, dont l'orgueil trouve pleinement à se satisfaire, reconnaît volontiers que tout va bien dans ce monde; il n'est point tourmenté du désir de détruire ou d'innover.

Cependant, comme l'ambition est plus difficile à satisfaire que la vanité, il arriva que les guerriers, poussés par la rage de s'agrandir toujours, en vinrent à s'attaquer les uns les autres. L'amoindrissement de la caste royale eut pour effet de rendre plus puissante celle des brahmanes et d'élever d'un degré celle des *vaïcyas*. La nation indienne perdit, il est vrai, de sa grandeur, lorsque les vieilles familles royales, de plus en plus affaiblies, disparurent de la scène du monde. La haute poésie s'éteignit avec elles; après les guerres terribles racontées par le *Mahâbhârata,* il règne dans l'Inde un morne silence : les poètes n'ont plus rien à chanter. C'est au milieu de luttes acharnées produites par des haines de famille que les Pândavas ont succombé (1). De part et d'autre, les chefs engagés dans cette guerre

(1) Voyez sur les *Pandâvas* les livraisons du 15 avril et du 1er juin 1857; voyez aussi les autres parties de cette série dans la *Revue* du 1er mai, du 1er juillet 1856, du 1er janvier 1857, et du 1er janvier 1858.

impie obéissaient à des instincts pervers, l'ambition, l'envie, la cupidité. Toutefois, sur ce fond obscurci par les passions humaines, des sentimens héroïques avaient brillé avec un éclat incomparable. Si la cause était mauvaise, les guerriers avaient su se montrer les dignes fils et les émules des dieux sur le champ de bataille comme dans l'exil, dans les épreuves de leur longue carrière comme au moment de leur mort. Quand ils ont quitté ce monde, on sent qu'une grande et forte génération a disparu pour toujours. Que voit-on surgir en effet dans le domaine de la poésie et de la tradition? Un petit prince, Krichna, que la légende évoque du fond de sa province reculée. Qu'entend-on retentir sur le sol de l'Inde, que troublaient naguère les conques sonores et les tambours bruyans? La flûte du berger de Vrindavan, qui charme les oreilles et fascine les cœurs des gardeuses de vaches!

C'est qu'avec les générations nouvelles a commencé une ère nouvelle aussi. Rendues aux travaux des campagnes, au commerce, à l'industrie, les classes inférieures acquièrent une importance qui leur avait manqué tant que duraient les grandes guerres. Il se forma donc dans l'Inde, sous l'empire de la paix, quelque chose comme une bourgeoisie considérable par ses richesses, médiocrement éprise du passé, très occupée du présent et regardant l'avenir avec espérance. A l'avénement de cette classe intermédiaire correspond la réforme bouddhique, la réforme de Çâkya-Mouni, qui dut à cette bourgeoisie de l'Inde, il y a tout lieu de le croire, ses succès rapides et ses prodigieux développemens.

Les enseignemens de Çâkya-Mouni portaient atteinte aux priviléges des brahmanes et abaissaient l'orgueil tyrannique des rois: mais ils ne choquaient en rien les instincts des classes intermédiaires et inférieures qui composaient la masse de la nation hindoue. Basée sur le principe de l'union de l'âme individuelle avec l'âme universelle, sur le *djoguisme*, la doctrine du réformateur tendait ouvertement à modérer les désirs du cœur et à tempérer la fougue des passions. Poussé à ses extrêmes limites, ce système suspend la vie de l'âme, de l'esprit et du cœur, pour conduire l'homme à s'anéantir dans le grand tout. Dès lors plus de priviléges de castes, plus d'enivrement du pouvoir absolu, plus d'orgueil de race : l'homme vaut par lui-même, selon qu'il a plus ou moins de vertus. La distinction des castes une fois mise à néant, les classes méprisées relèvent la tête; elles ont leur place dans la société renouvelée. Ce qui distingue en effet Çâkya-Mouni de tous les autres chefs de secte qui ont paru dans l'Inde, c'est précisément une tendre et généreuse affection pour toutes les créatures. Sa doctrine semble avoir été d'abord toute pratique, à la différence de celles qu'avaient préconisées les brahmanes avant lui. Laissant de

côté la création, ne s'occupant ni de la théogonie établie, ni de la rivalité des sectes, il s'inquiète de l'homme qui souffre sur cette terre et aspire sans cesse à un monde meilleur. Vaincre la douleur et dompter la mort, tels sont les deux grands problèmes dont la solution le préoccupe. La douleur, dira-t-il, est produite par les mauvais penchans, par les passions, par les vices qui troublent nos cœurs; à force de veiller sur ses sens, on en détruira la cause. La mort est de sa nature un mal inévitable; mais si vous l'appelez un mal, c'est que vous avez pris la vie au sérieux. Or, la vie et tout ce qui la compose n'étant qu'illusion et mirage, pourquoi s'y attacher? Ne vaut-il pas mieux s'efforcer d'atteindre, dès ce monde, ce qui échappe au temps, s'associer, s'unir par une méditation intense à ce qui ne finira jamais?

Ainsi simplifiée, cette philosophie ascétique en vaut bien une autre, d'autant plus qu'elle recommande la vertu comme une condition essentielle du bonheur et de l'absence de toute souffrance. Le stoïcisme niait que la douleur fût un mal : Çâkya-Mouni admet le contraire; mais il espère éteindre la douleur par la vertu, comme on éteindrait sous les flots d'une eau pure un feu dévorant. Au lieu de déifier le vice ou de l'excuser par l'exemple des dieux, il se tient en défiance contre la surprise des sens. Il glorifie la continence, la chasteté, les hautes vertus que le brahmanisme avait prônées, lui aussi, mais sans s'apercevoir qu'il les attaquait dans des légendes grossières, et surtout sans se mettre en peine de les pratiquer. Çâkya-Mouni pratique tout le premier la vie de perfection dont il formulera les préceptes. Il peut dire : « Imitez-moi, et vous serez délivré des naissances à venir! »

Éviter les naissances à venir, tel est le dernier mot de la doctrine du réformateur. Enfermé dans le cercle des naissances multiples que le panthéisme indien traçait autour de lui, Çâkya-Mouni est allé se heurter contre ces dogmes désolans. A la différence des brahmanes, il a énoncé une morale simple, précise, obligatoire pour tous; mais à force de faire taire son cœur et de comprimer son âme, à force de condamner son esprit à la recherche de l'absolu, il n'a plus ressenti en lui-même, ni reconnu hors de lui, dans les œuvres de la création, le souffle et l'action puissante d'un Dieu éternel. Par sa doctrine épurée, Çâkya voulait faire des hommes autant de saints; seulement il oubliait que la sainteté a droit à des récompenses plus nobles que l'anéantissement final, moins négatives que l'extinction de toute douleur dans un sommeil léthargique. Aussi les brahmanes crièrent-ils à l'athéisme, non pas qu'ils eussent eux-mêmes la notion bien nette d'un dieu éternel, dégagé de la matière, mais parce qu'ils admettaient, officiellement du moins, les divinités immortelles et un paradis. Des partisans plus ou moins avoués de la doc-

trine panthéistique de Çâkya-Mouni ont dit aussi : La vertu pour la vertu, n'est-ce pas un dogme sublime et l'idéal du désintéressement? Le malheur de cette doctrine, c'est de faire de chaque homme un être isolé qui se retire dans la méditation comme dans une carapace, s'engourdit comme la marmotte sous la froide enveloppe de son égoïsme, et se fige comme la goutte de cire autour d'un flambeau éteint. Il faut que la vie soit un combat et non pas un sommeil; il faut que le cœur de l'homme batte pour quelque chose, et qu'il s'échauffe aux rayons de l'amour divin.

En quoi consiste donc la généreuse affection de Çâkya-Mouni pour les créatures? Elle consiste dans un sentiment profond de pitié et de sympathie pour tout ce qui souffre. On reconnaît que le réformateur est vivement affecté des maux qui accablent l'humanité. Voilà pourquoi il exhorte les hommes à s'abstenir de tout ce qui peut troubler l'harmonie et la paix au dedans et au dehors. Il ne s'apercevait pas qu'en obéissant aux préceptes de cette charité négative, le cœur humain perd chaque jour de sa sensibilité et finit par s'émousser complétement. Son désir le plus ardent était sans nul doute d'arracher les esprits aux erreurs d'un polythéisme extravagant. Il semble avoir songé surtout à ces masses de peuple, à ces foules ignorantes obéissant aux préceptes brahmaniques par routine, sans réflexion, sans nul souci de la morale, passant de la folie des sens à la crainte puérile des idoles, flottant au hasard des impressions du moment. Habitué à sonder son propre cœur, il s'émeut de pitié pour les populations aveuglées qu'un rayon de vérité pourrait éclairer et qu'une bonne parole amènerait peut-être à réfléchir et à raisonner. Rappelant sur la terre les imaginations fascinées par le merveilleux, il voulut les gouverner par les lois d'une affectueuse harmonie dans laquelle il faisait rentrer toutes les créatures, tout ce qui pense, tout ce qui vit, et même tout ce qui végète! A force d'étendre ses sympathies sur les êtres de la création, il abaissa l'homme au niveau de la bête privée de raison, et en vint à ne plus voir dans ses semblables qu'une manifestation de la vie plus parfaite, plus accomplie, dont il apercevait déjà le germe dans le plus chétif animalcule.

Sous les dehors d'une modération débonnaire, Çâkya-Mouni cachait, il faut le reconnaître, un système très hardi et même très dangereux. Il ne s'attaque point aux dieux, mais il n'admet pas les sacrifices du culte traditionnel; il ne prie plus, il médite. La division des castes est respectée en principe, mais quelle signification a-t-elle désormais? A quoi sert le prêtre quand il n'a plus d'autel, et le docteur de la loi quand les saintes écritures sont rejetées? C'est donc politiquement que Çâkya-Mouni reconnaît la caste des brahmanes et celle des rois : il y voit un fait historique, et rien de plus. A qui fait-il donc appel? qui prétend-il attirer à sa doctrine? On le

comprend sans peine; ceux qui ne sont ni prêtres ni guerriers, la nation en masse, les *vaïcyas*, qui, sans avoir l'influence des hautes classes, ont au moins la puissance du nombre. Il est de fait que le réformateur eut pour ennemis constans les brahmanes, qui s'alarmaient à la fois pour eux-mêmes, pour leurs priviléges, pour les traditions âryennes, qu'ils avaient eu tant de peine à maintenir à travers une longue série de siècles. Bien des rois aussi se montrèrent d'abord hostiles à la réforme de Çâkya-Mouni, qui blâmait leurs plus chères imperfections. Plus tard ils l'adoptèrent avec un certain empressement, s'étant aperçus que l'autorité religieuse enlevée aux brahmanes devenait dans leurs propres mains comme un second sceptre respecté des nations. Lorsque la royauté se fit bouddhiste, la physionomie de l'Inde fut profondément altérée. Littérature ancienne, culte traditionnel, tout fut mis en oubli, tout resta suspendu : on eût dit un monde nouveau; il n'y eut de persistant que l'intraitable orgueil des brahmanes refoulés dans l'ombre, méconnus, persécutés même, et qui pourtant ne désespérèrent jamais de faire rentrer la race des Aryens dans la voie des traditions anciennes.

II.

La primitive doctrine reconnaissait que l'âme humaine peut s'absorber en Brahma par la méditation. Quoique assez mal défini et à peine revêtu des caractères qui constituent la personnalité, Brahma est dieu, et on lui rend un culte réglé par le rituel. Çâkya-Mouni voulait que l'âme s'absorbât dans l'âme universelle, ou plutôt dans une sorte de néant qui ne réclame aucune adoration de la part des hommes. Toutefois, comme il laissait régner dans l'olympe indien les divinités âryennes depuis longtemps vénérées, comme il prêchait la vertu, son système, qui aboutissait à l'athéisme, n'avait rien de l'impiété agressive ou de l'irréligion effrontée qui épouvante les âmes honnêtes. Les populations hindoues s'y trompèrent facilement; le bouddhisme développa en elles les instincts d'une dévotion minutieuse et puérile. Elles ne vénéraient point dans Çâkya le raisonneur ennemi de la Divinité; la preuve, c'est qu'il devint dieu lui-même après sa mort; c'est que de sa doctrine même sortit une religion complète qui a son rituel aussi, ses cérémonies multipliées, ses temples, tout, excepté le sacrifice proprement dit, et encore serait-il permis d'appeler de ce nom les offrandes que l'on déposait devant ses statues. Cette religion, destinée à être professée par cent millions d'Asiatiques, avait encore cela de particulier, qu'elle était essentiellement expansive et avide de prosélytisme. Le bouddhisme semblait offrir à l'adoration des fidèles un dieu nouveau, libre de tout engagement vis-à-vis des *deux-fois-nés*, et qui contractait avec

l'humanité le pacte d'une nouvelle alliance. Il effaçait les différences de races et de nations : à ses yeux, tous les peuples sont enfans de la même famille et formés du même limon. Il n'y avait là au fond qu'une application plus large de la pensée de Çâkya-Mouni, qui supprimait la distinction des castes au point de vue philosophique. D'ailleurs toute prédication implique une certaine ardeur de prosélytisme, et Çâkya, le premier en Orient et dans les temps anciens, prêcha publiquement sa doctrine.

Fils de roi, élevé dans un palais, au sein des grandeurs, le jeune Çâkya semble avoir contracté de bonne heure le dégoût des choses de ce monde. On se le figure volontiers sous les traits d'un jeune homme mélancolique, porté à la rêverie et à la tristesse, médiocrement tourmenté par les passions, habitué à se rendre compte de ses sensations et de ses idées, très impressionnable par tempérament, et partant très prompt à tomber dans l'abattement, à ressentir de ces peines indéfinissables qui troublent le cœur et inquiètent l'esprit. Il ne pouvait avoir le culte des héros, auxquels il ressemblait si peu. Rien en lui ne rappelait le guerrier âryen, le chevalier errant, le dompteur de monstres, le kchattrya célébré par les poètes de l'Inde. Ses historiens prétendent qu'il refusa de se marier. Préférant les rigueurs d'une vie d'anachorète aux mollesses d'une existence princière, il se retira dans la campagne pour méditer. Après de longues années passées, à la manière des anciens sages, sous un arbre, dans l'attitude d'une méditation recueillie, Çâkya, mûr pour la prédication, commença de faire entendre sa parole aux foules qui l'écoutaient. Non-seulement il avait renoncé au trône, mais il avait embrassé la vie pauvre d'un ermite. En quittant le palais de ses pères, il a coupé ses cheveux, emblèmes d'une jeunesse épanouie, il a distribué ses richesses à ses serviteurs, il s'est dépouillé de tout ce qui pouvait lui donner sur le peuple une autre autorité que celle de ses vertus, un autre prestige que celui de la vérité, qu'il croit avoir trouvée.

S'il y avait eu dans l'Inde des artistes capables de retracer par la couleur ou par le ciseau les prédications de Çâkya, quels curieux ouvrages ils auraient produits, et comme la postérité prendrait plaisir à les étudier! On y aurait vu le réformateur assis, les jambes croisées, sous son arbre favori; les gens de la classe moyenne, appuyés sur leurs instrumens de travail, l'écoutent avec une surprise mêlée de joie, tandis que d'un côté les brahmanes, s'arrêtant au seuil de la pagode antique, lui montrent le poing avec colère, et que de l'autre passent, fièrement revêtus d'armures splendides, et portés sur leurs éléphans de parade, les guerriers hautains, regardant avec un sourire de pitié le fils de roi qui s'est fait humble pour parler aux petits. A défaut de ces compositions allégoriques, — et trop sou-

vent déclamatoires, — nous avons les bas-reliefs et les pierres sculptées qui représentent les quatre phases de la vie du pieux réformateur : la naissance, la méditation, la prédication, et le sommeil éternel. Il va sans dire que la légende a brodé ses capricieuses arabesques autour de ces quatres sujets, si simples en eux-mêmes. Ce qu'on y remarque cependant, c'est que l'art a fini par rentrer dans les données de l'humanité et de l'honnêteté. Plus de figures monstrueuses, plus d'obscénités surtout : les formes sont devenues plus naturelles, les attitudes plus gracieuses. L'expression de la piété et de l'adoration y est rendue avec simplicité. Le Bouddha a vraiment la physionomie d'un saint personnage, et l'on conçoit très bien que l'assistance lève vers lui des bras supplians. La vue de ces bas-reliefs bouddhiques éveille des idées bien autrement douces et recueillies que les terribles et fantasques sculptures des grottes d'Éléphanta, où toutes les têtes sont sévères jusqu'à la dureté, souvent même grimaçantes jusqu'à l'ignoble (1).

L'art peut être considéré comme le reflet et l'expression de l'époque au milieu de laquelle il se développe. Ce qui reste de l'art bouddhique semble indiquer une société moins éprise du fantastique et du monstrueux que par le passé, moins dominée aussi par les terreurs d'une superstition grossière. Çâkya-Mouni a pris les traits d'un dieu, ceux du Bouddha par excellence; mais ce dieu n'a plus que deux bras, ces deux bras sont désarmés, et les mains se joignent sur la poitrine avec un geste de tendresse persuasive. Sous l'influence du culte de cette divinité débonnaire, les mœurs de l'Inde durent s'adoucir et aussi s'épurer. La quiétude de l'âme, si fortement recommandée par la doctrine nouvelle, tendait à effacer les haines de famille entre les princes, elle devait aussi amoindrir singulièrement l'amour de la gloire. Le peuple se détournait du souvenir des héros et de leurs sanglans exploits; il laissait les brahmanes laver, frotter, parfumer en silence les idoles délaissées, frapper aux fêtes solennelles les gros tambours et les cymbales retentissantes; il les

(1) Sur l'une de ces pierres sculptées, l'artiste a représenté la scène du départ pour la forêt. Le jeune Çâkya a les cheveux coupés; à ses côtés, on voit le cheval sur lequel il va partir. Ses serviteurs l'entourent en le regardant avec admiration et surprise; à ses pieds s'agenouille une femme qui tend son vêtement vers Çâkya, et celui-ci y verse à pleines mains des monnaies d'or. On dirait une légende du moyen âge, une scène de la vie des saints reproduite d'après un vitrail. Ce qui est dit ici des sculptures de la grotte d'Éléphanta peut s'appliquer à toutes les sculptures brahmaniques, remarquables assurément par la grandeur de leur caractère, mais terribles à faire peur. J'en excepterai cependant les gigantesques compositions taillées dans les rochers de Mahamalipouram, non loin de Madras, et qui sont des bergeries colossales. Il est vrai qu'elles représentent les scènes de la jeunesse de Krichna. Dans le nord de l'Inde, on trouve aussi des monumens d'une délicatesse incontestable dans lesquels se révèlent un certain respect des formes et un sentiment plus net de la correction des lignes; mais ils sont postérieurs à l'époque des dynasties grecques de la Bactriane.

laissait souffler dans les longues trompettes recourbées qui pouvaient l'effrayer encore, mais qui ne lui commandaient plus le respect. Entraînées par un irrésistible désir d'adorer une divinité et de lui adresser des prières, les populations hindoues avaient bien pu mettre la sainte auréole autour du front de Çâkya, qui ne l'ambitionna jamais; ce qui vaut mieux, c'est qu'elles avaient aussi pris au sérieux ses enseignemens de morale, au moins dans une certaine mesure. On voyait d'innombrables monastères couvrir le sol de l'Inde quelques siècles après la mort du réformateur. Dans les temps de la première ferveur, on y vécut régulièrement. Toute l'activité de l'esprit se tournait vers la contemplation; l'étude et la compilation des textes sacrés absorbaient complétement les pieux fidèles qui avaient déclaré à leurs sens une guerre opiniâtre. Depuis le pays de Bamyan jusque sur les deux rives de la presqu'île et jusqu'à Ceylan, des milliers de saints personnages, nommés *arhat,* étudiaient avec ardeur et enseignaient avec zèle les traités relatifs aux dogmes, à la discipline et aux divers systèmes sortis de la doctrine bouddhique. De toutes les contrées de l'Inde il s'élevait comme un murmure confus de voix priant, récitant les formules consacrées, répétant sans relâche avec ferveur et espérance le nom de Bouddha. Les Hindous de toutes les classes, moins les brahmanes (1), semblaient ne former qu'un peuple de religieux discutant sur les mérites de Çâkya, sur les actes de sa vie, sur ses prodiges, sur sa mort triomphante, et aussi de casuistes occupés à approfondir les puérilités les plus niaises.

Dans l'intimité des familles et dans la vie domestique, on adorait aussi Bouddha, et on lui présentait des offrandes. On racontait les histoires merveilleuses et édifiantes de marchands navigateurs sauvés du naufrage pour avoir invoqué son nom, de bonzes voyageurs qui avaient converti des brigands prêts à les égorger; on parlait encore de brahmanes forcés de se rendre à l'évidence de la doctrine bouddhique et d'en proclamer la vérité. Dans les contrées où les représentans de l'ancienne loi résistaient avec obstination aux entraînemens de la foule, on en venait à se battre à coups de discours. Il y avait des colloques entre les brahmanes les plus savans et les bonzes les plus instruits. Dans ces réunions solennelles, on discutait vivement et longuement; souvent on se séparait sans s'être entendu, et plus ennemis qu'auparavant, mais avec les apparences de la cordialité. Quelquefois un brahmane, fier de sa science, proposait un défi à ses antagonistes avec cette clause que la langue du vaincu serait clouée sur un poteau. Venaient ensuite les persécutions des adhérens du brahmanisme contre les sectateurs des dogmes

(1) Encore y en eut-il quelques-uns qui adoptèrent et professèrent publiquement la doctrine nouvelle.

nouveaux, et de ceux-ci contre leurs adversaires. Le vieux levain de la haine et de la colère, qui fermentait au cœur des brahmanes, reparaissait soudainement, et alors malheur aux bouddhistes s'ils avaient le dessous! Ils étaient traités en rebelles; puis, quand venait l'heure de la revanche, ceux-ci se ruaient avec rage contre la caste implacable qui toujours relevait la tête. Ainsi s'aigrissaient les esprits; ainsi des luttes violentes, en arrachant les bouddhistes à la quiétude de leurs méditations, leur apprenaient à eux-mêmes qu'ils n'étaient décidément victorieux ni de leurs propres passions, ni de leurs éternels ennemis.

Au milieu de ces conflits religieux, auxquels la politique ne pouvait demeurer étrangère, il restait un rôle à prendre pour la royauté. Tandis que quelques princes demeuraient les fidèles alliés du brahmanisme, d'autres se déclaraient pour la doctrine de Çâkya-Mouni. Parmi ces derniers, le plus célèbre fut Açoka, qui régnait à Pataliputra (1). Les bouddhistes disent, en parlant de lui, qu'il fit prospérer leur religion dans l'Inde entière; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il marque la période la plus brillante du bouddhisme, et son nom, oublié désormais dans sa patrie, vit encore dans la mémoire des bonzes chinois. Il apparaît dans l'histoire comme une espèce de piétiste fort occupé de moraliser ses peuples. Les inscriptions tracées par ses ordres sur des piliers, afin que chacun pût les lire et qu'elles fussent comme un monument éternel de son zèle, ressemblent à des sermons. Il ne s'agit pas de transmettre à la postérité la date ou les circonstances d'une victoire, mais bien de réveiller dans l'âme des gens de toutes les classes l'amour de la vertu. « Qu'importent la gloire et la renommée? dit-il quelque part. Il n'y a d'utile et de bon que l'observance des devoirs et la pratique des vertus morales! » Tout roi qu'il est, son langage a l'humilité qui convient à un bonze; il proclame les misères du cœur humain et la difficulté qu'il y a pour les grands d'atteindre à la perfection. Dans ces pieux discours, écrits sur la pierre, Açoka s'adresse indistinctement à tous ses sujets, et aux femmes comme aux hommes. Il parle avec l'autorité d'un roi qui n'a pas de supérieur dans l'ordre de la hiérarchie spirituelle, et aussi comme un chef de famille, comme un père qui veille sur l'éducation morale de ses enfans (2). Il avait donc réuni entre ses mains la double autorité politique et religieuse que les souverains exercent dans certaines contrées de l'Europe séparées de la cour de Rome. Ce seul fait révèle tout un ordre social nouveau pour l'Inde, et dont le témoignage irrécusable a été transmis à la posté-

(1) On fixe la date de sa mort à l'an 226 avant Jésus-Christ.

(2) Voyez l'*Introduction à l'Histoire du Bouddhisme indien* de M. E. Burnouf, ouvrage d'une science profonde, où se révèle aussi le talent d'un écrivain de premier ordre.

rité par ces mêmes inscriptions que la sagacité des philologues modernes devait déchiffrer malgré la forme étrange d'une écriture vieille de vingt siècles. L'autorité des brahmanes est éclipsée, puisque l'enseignement ne leur appartient plus. Il n'y a plus de castes, puisque la même morale est prêchée à toute la population, puisque la parole royale convie tous les habitans du pays à la pratique des mêmes austérités et des mêmes devoirs. Le prince dévot qui a écrit ses mandemens sur le granit croyait à la pérennité de sa foi; il la voyait s'étendre autour de lui et sous sa protection jusqu'aux confins de son royaume. En une occasion solennelle, il donna à manger à soixante mille religieux, s'il faut en croire les textes bouddhiques. Que l'on réduise de moitié ce chiffre prodigieux, il n'en demeure pas moins évident que, trois siècles après la mort de Çâkya (1), des milliers d'Hindous de toutes les classes se vouaient, à l'exemple du maître, au silence et à la retraite. Les trésors des rois, jadis consacrés à fonder des temples brahmaniques, s'épuisaient à construire des monastères grands comme des villes, et à couler en or et en argent de colossales statues de Bouddha. Il faut convenir que les princes devaient bien quelque reconnaissance à la doctrine nouvelle qui les débarrassait de la tutelle des brahmanes, et les plaçait véritablement à la tête de la société. Cependant l'aristocratie guerrière s'abaissait du même coup. Les descendans des grandes familles âryennes reniaient le passé glorieux de leur race. Noblesse conquérante et peuples conquis s'absorbaient dans une même pensée, méditer, discuter, invoquer Bouddha. On eût dit qu'il n'y avait plus dans l'Inde que des disciples de Çâkya-Mouni, des religieux, des demi-religieux, des prédicans et des auditeurs attentifs. Il semblait que la nation entière n'avait qu'une seule passion : vivre de la vie contemplative.

III.

Tout insolite qu'il fût, cet état de choses dura plusieurs siècles. Pour s'expliquer comment il finit, il importe d'examiner comment il avait commencé. Dans la doctrine prêchée par Çâkya se révélait un attrait de nouveauté et d'indépendance qui charmait les populations; il y avait aussi dans la personne et dans la parole du réformateur qui parlait aux foules un prestige particulier. Çâkya parcourait les provinces de l'Inde en y exposant ses dogmes, tantôt mal accueilli par les rois, tantôt appelé par eux et reçu avec de grands honneurs. On vit même des princes régnans se convertir avec tout leur peuple, tant l'exemple qui vient d'en haut a d'efficacité sur les masses! Ses

(1) On s'accorde généralement à croire qu'il vécut au VIe siècle avant notre ère.

disciples, dont le nombre grossissait chaque jour, l'accompagnaient en formant autour de lui un cortége qui donnait à ses pérégrinations un air de marche triomphale. D'ailleurs, ne l'oublions pas, il était de race royale, et jamais on n'avait vu un *kchattrya* s'arroger hardiment le droit d'enseigner. Quand il mourut, sa doctrine, adoptée déjà dans l'Inde centrale et prêchée dans les provinces du nord et de l'est, avait pris la consistance d'un système philosophique, et même d'une théorie religieuse. Aussitôt trois de ses principaux disciples se chargèrent de la rédaction des livres qui devaient servir de base à la croyance nouvelle. Kâcyapa, brahmane de caste, désigné pour succéder au maître en qualité de pontife (1), compila les ouvrages canoniques, ceux qui touchent au dogme et à la métaphysique. Ananda, guerrier de naissance et cousin de Çâkya, rédigea les traités de morale, et rassembla les légendes relatives à la vie du réformateur. Enfin un *çoûdra*, du nom d'Oupâli, réunit en un code complet tout ce qui se rattache à la discipline. Ces trois recueils, appelés *les Trois Corbeilles*, représentaient comme une arche sainte renfermant toute la doctrine au triple point de vue de la philosophie, de la morale et de la pratique. A plusieurs reprises, on les examina dans des conciles qui s'attachaient à en fixer la rédaction d'une manière plus précise, à mesure que l'esprit mobile et inquiet des sectaires y introduisait quelque dangereuse nouveauté. De ces *Trois Corbeilles* en effet s'échappaient, comme autant de germes emportés par le vent, des systèmes d'une subtilité singulière qui se propageaient avec rapidité, et menaçaient d'étouffer la pensée primitive du réformateur. Quatre siècles après la mort de celui-ci, on ne comptait pas moins de dix-huit sectes bien distinctes. Déjà se trahissait dans la croyance nouvelle le manque d'unité qui devait la détruire un jour.

Les conciles avaient bien de la peine à mettre d'accord les chefs des écoles dissidentes, qui tendaient les unes au déisme, les autres à un nihilisme absolu. Celles-ci, plus philosophiques, semblaient aboutir au néant par une suite de raisonnemens logiquement déduits de la parole même du maître; elles s'appuyaient aussi sur d'anciens systèmes brahmaniques, — les *sankhya* par exemple, — auxquels le réformateur avait fait plus d'un emprunt. Celles-là ramenaient le dogme nouveau vers la notion d'un dieu suprême; elles refaisaient peu à peu un olympe peuplé d'une innombrable quantité de divinités classées par ordre de hiérarchie, et au milieu desquelles rayonnait la physionomie placide du grand Bouddha. Ainsi le nouveau

(1) Le pontife était le maître de la loi. Il ne faut pas le confondre avec le grand lama, qui est le premier des *bouddhas vivans*, celui en qui revit l'âme du bouddha suprême. Le lamaïsme est sur ce point et sur beaucoup d'autres une déviation du bouddhisme indien.

culte se scindait de plus en plus en deux partis : il y avait d'un côté le matérialisme, de l'autre une superstition déréglée. Entre ces deux extrêmes cherchait à se maintenir le panthéisme, que rien ne peut fixer, qui remonte pour retomber encore, comme le rocher de Sisyphe. De ces dissidences naissaient d'interminables controverses, vives et passionnées, qui occupaient les esprits en les surexcitant toujours. La confusion régnait partout, dans les intelligences troublées, dans la société, qui ne pouvait faire autre chose que languir, envahie comme elle l'était par la stérile passion d'argumenter, et dans le gouvernement des états, là où les rois, emportés par la même folie, n'avaient plus d'autre soin, plus d'autre ambition que de s'asseoir sur les bancs de l'école.

Il n'est pas de pays qui puisse résister à un pareil régime. L'Inde était d'autant plus menacée de se perdre dans ces rêveries philosophiques, dans ces abîmes sans fond de la pensée, qu'elle les prenait plus au sérieux. Le droit de discuter sur les choses de la religion n'appartenant plus exclusivement à une caste, chacun en usait. Tandis que les savans péroraient et écrivaient de volumineux traités de métaphysique, les instincts populaires se révélaient dans un retour graduel au culte superstitieux des idoles. A côté des temples élevés à Bouddha s'abritaient de petites pagodes dédiées aux divinités terribles (1). Le peuple continuait à y pratiquer les mystères du vieux paganisme, sous la direction de brahmanes devenus pauvres et, pour ainsi dire, réduits à mendier à la porte des palais où leurs ancêtres avaient connu des jours glorieux. Ce fut durant cette époque d'épreuves et d'humiliation que le brahmanisme commença l'apprentissage de la dissimulation et de la résignation feinte, double hypocrisie qui le caractérise encore aujourd'hui. Il végétait alors, comprimé, légalement reconnu comme aristocratie, frappé de stérilité comme caste religieuse; mais il montrait, en se soutenant toujours, ce qu'il y a de vivace dans les traditions de certaines familles qui ont foi dans leur haute origine et qui sentent couler dans leurs veines le sang d'une race conquérante. La société indienne avait échappé à la direction des brahmanes; rois, bourgeois et peuple semblaient s'entendre pour secouer leur joug. La doctrine nouvelle, passée à l'état de religion, avait franchi l'Himalaya, et, sous la forme de bonzes mendians, elle se faisait ouvrir les palais des empereurs de la Chine. Elle traversait les fleuves, les déserts brûlans et les déserts glacés, unissant par les liens d'un même dogme des peuples étrangers les uns aux autres, antipathiques d'instinct et de races; mais cette expansion faisait sa faiblesse : pareil à un lac qui, débordant sur des plaines immenses, perd de sa profondeur et finit par

(1) Voir sur le bouddhisme actuel de Ceylan la livraison du 1er janvier 1854.

n'être plus qu'un marais, le bouddhisme, en sortant de l'Inde, ne tarda pas à s'épuiser. Cette croyance, athée à son sommet et qui plongeait de plus en plus dans la superstition, ne différait plus essentiellement des doctrines qui avaient régné lorsque l'Inde était partagée entre des systèmes philosophiques, atomistes, matérialistes, et un culte grossièrement païen. Le panthéisme de Çâkya-Mouni ne pouvait être invoqué non plus comme une nouveauté, puisqu'il était le centre auquel venaient aboutir soit à leur insu, soit avec préméditation, les écoles considérées jadis comme orthodoxes.

Les populations hindoues ne s'apercevaient pas sans doute du retour des esprits à l'ancienne religion brahmanique : elles n'avaient pas conscience de cette évolution qui les ramenait à leur point de départ. Inhabiles à discerner la solidité ou la faiblesse d'un raisonnement, elles avaient obéi à l'impulsion donnée. Pendant des siècles, elles avaient donc erré au gré des systèmes nouveaux qui morcelaient la doctrine bouddhique comme on dissèque un cadavre. Le bouddhisme allait s'éteignant, et les brahmanes mettaient à profit l'expérience qu'ils venaient d'acquérir. La croyance rivale n'était plus qu'un édifice miné qui se soutenait à peine; la vie se retirait d'elle, et les deux-fois-nés achevaient de l'étouffer. Ce fut alors qu'ils recueillirent avec un soin particulier toutes les légendes historiques, cosmiques, religieuses, dont ils gardaient les copies, tracées sur des feuilles de palmier. Çâkya avait vécu parmi les hommes, il y avait prêché sa loi, et cette personnalité du réformateur, incontestée, bien établie par une tradition récente, avait fait en grande partie le succès de ses enseignemens, même après sa mort. Les brahmanes, qui plaidaient pour leurs divinités, groupèrent autour de chacune d'elles les légendes qui s'y rattachaient, afin de leur donner aussi cette existence réelle qui frappe l'imagination des peuples (1). Ils affectèrent de considérer le bouddhisme, qui les avait vaincus durant plus de dix siècles, comme une aberration passagère, comme une maladie de l'esprit hindou. Dans les livres écrits depuis l'époque de la renaissance brahmanique, ils ont pris le parti de ne jamais mentionner le nom de Çâkya; c'est à peine s'ils disent un mot de sa doctrine. Ils ont rigoureusement banni de leurs bibliothèques et complétement détruit (2) tous les ouvrages que renfermaient jadis *les Trois Corbeilles* et ceux qui furent composés plus tard par les sectaires. A force de n'en plus parler, ils ont fait oublier jusqu'au nom

(1) Les *Pourânas*, poèmes sacrés, au nombre de dix-huit, qui traitent de la création, des dieux, de leur filiation, des héros et de leur généalogie, ont été rédigés sous leur forme actuelle du xe au xiie siècle de notre ère. On peut reporter aussi à cette date, comparativement récente, la rédaction définitive des grandes épopées.

(2) On n'a de livres bouddhiques rédigés en langue sanskrite que ceux écrits ou conservés dans le Népal, où le bouddhisme règne encore aujourd'hui.

du bouddhisme parmi les enfans de ceux qui le firent triompher jadis, et aujourd'hui même, si quelque Européen trop curieux interroge sur Çâkya et sa doctrine un savant pandite, celui-ci secouera la tête en répétant pour toute réponse : *Nastika, nastika!* (athée, athée!)

La doctrine de Çâkya avait eu le sort de ces arbres plantés dans un terrain léger, qui poussent rapidement, étendent au loin leurs rameaux, et s'arrêtent tout à coup, parce que leur séve s'est épuisée. Pour expliquer jusqu'à un certain point le retour des Hindous au brahmanisme, on pourrait dire que le fond des populations n'acceptait le bouddhisme que comme un accessoire du culte établi, sans en bien comprendre toute la portée. Obéissant aux rois qui parlaient quelquefois en leur nom sans les consulter, les peuples n'hésitèrent point à vénérer jusqu'à l'adoration le réformateur dont ils faisaient un dieu de plus, sans refuser leur respect aux divinités anciennes. Entre les deux religions, il pouvait donc s'établir une certaine harmonie : les deux cultes n'étaient point si opposés qu'ils ne pussent vivre côte à côte sur le même sol; mais tout le terrain que perdait le bouddhisme par l'attiédissement des fidèles, par l'affaiblissement de la doctrine subdivisée en tant de sectes, le brahmanisme s'étudiait à le regagner pied à pied. Il lutta longtemps; enfin des événemens politiques firent pencher la balance de son côté. Les rois les plus puissans se trouvèrent appartenir, soit de longue date et par conviction, soit par l'intérêt du moment, à la croyance brahmanique. Dès lors les représentans du vieux culte, qui avaient dû se borner à combattre leurs adversaires par des paroles et des raisonnemens, les persécutèrent ouvertement. On vit les bouddhistes émigrer, se retirer du centre de l'Inde vers les provinces lointaines, où aucun danger ne les menaçait encore. Le brahmanisme triomphait de plus en plus. C'était comme une marée montante qui allait engloutir les sectateurs de Çâkya, comme un déluge dans lequel ils allaient périr submergés. Leur disparition fut bientôt complète. Ils donnèrent encore signe de vie dans quelques localités de la presqu'île indienne, demandant grâce auprès des râdjas pour leurs temples et leurs chapelles; puis on n'entendit plus le bruit de leurs prières, murmurées le soir sous les grands arbres, et qui édifiaient jadis les pèlerins chinois. Les statues de Bouddha ne se montrèrent plus dans l'Inde, excepté dans l'île de Ceylan, dernier refuge de la religion proscrite.

Le bouddhisme était-il détruit dans les esprits? Non, il y vivait sous une autre forme et sous un autre nom. Dans toutes les provinces de l'Inde on vit paraître un nombre considérable de sectaires qui prétendirent arriver à la perfection sans reconnaître l'autorité des brahmanes et l'utilité de leurs sacrifices. Ces hérétiques

se nommèrent *djinas,* les vainqueurs, parce qu'ils se glorifiaient d'avoir triomphé de leurs passions. Sans rejeter complétement les dieux de la mythologie indienne, ils placent au-dessus des habitans des célestes demeures un pontife suprême, incarnation de la Divinité, décoré des titres pompeux de grand saint, grand mendiant, grand monarque. Fils de roi comme Çâkya, le grand saint se retira aussi dans la forêt pour y pratiquer de rudes austérités. Autour de lui se réunirent quelques disciples, puis des religieux des deux sexes par milliers, et sa doctrine se répandit bientôt à travers l'Inde. Le vingt-quatrième et dernier pontife dans l'ordre des temps a été Mahâvîra (*magnus vir*), qui naquit, selon toute probabilité, dans la province du Béhar, et sur le compte duquel les sectaires racontent une foule d'histoires merveilleuses. Du reste, la doctrine des *djinas* n'est autre chose qu'un composé assez confus des idées indiennes proclamées avant eux. Ils croient que la nature existe par elle-même, et qu'un même esprit anime toute la création. Les actes religieux détruisent les souillures de l'homme, la vertu le purifie jusqu'à le rendre immortel; l'irréligion et le vice détruisent l'humanité, et le pécheur renaît dans une condition inférieure. La nécessité d'une religion et la morale sont donc les bases du système des *djinas;* quoi qu'en disent les brahmanes, ils ne sont ni plus ni moins athées que la plupart des autres sectaires de l'Inde. Déistes en principe, puisqu'ils admettent les incarnations et douze sphères célestes, ils ont été conduits par le panthéisme à trop exalter la matière et à la confondre avec l'esprit divin. Les *djinas* sont, comme tous les Hindous, superstitieux, très enclins à croire aux puissances surnaturelles, scrupuleux dans les petites choses et spiritualistes d'instinct; de plus, ils ont emprunté aux bouddhistes, dont ils sont les héritiers directs, un grand respect pour les idées de vertu.

Les religieux *djinas* se rencontrent de nos jours encore dans toutes les provinces de l'Inde, quoiqu'en assez petit nombre. Leurs livres, rédigés d'abord en sanskrit, puis traduits et commentés dans les dialectes modernes, n'offrent pas une exposition bien claire de la doctrine qu'ils professent; c'est donc plutôt par les actes de leur vie journalière que l'on peut arriver à la connaître. Choisissons pour type de la secte un *djogui* de la presqu'île, retiré dans la forêt, près d'un étang ou d'un cours d'eau. Dès que les premières lueurs du soleil rougissent l'horizon, l'ascète se lève; il secoue son vêtement et la natte sur laquelle il a dormi pour en faire sortir la poussière, puis va se plonger dans l'eau pour se laver. C'est là une purification des choses matérielles et du corps, à laquelle il ajoute la purification de l'esprit en invoquant les saints de la secte qui représentent la sagesse, la lumière de la foi religieuse, la conduite irré-

prochable et la dévotion. Les péchés de la nuit sont donc effacés; le *djina,* libre de toute affection terrestre, se dirige vers le temple le plus voisin. Trois fois il en fait le tour, marchant à pas comptés, méditant sur les perfections du grand saint dont il va visiter le sanctuaire. Enfin il entre; devant l'idole, assise comme celle de Bouddha, les jambes croisées, il se prosterne pour prier. Une fois que cet acte pieux est accompli, le *djina* choisit un vœu, et s'avançant avec respect vers son précepteur spirituel : « Père, lui dit-il, je fais le vœu de ne pas manger, — ou de ne pas parler, — jusqu'à telle heure! » Le précepteur spirituel lit alors quelques passages des saintes écritures que le religieux écoute avec recueillement, et le soleil, tombant d'aplomb sur la tête de ce dernier, lui annonce qu'il est midi. Le moment est venu d'aller mendier le repas qu'il ne prendra point avant l'heure fixée par le vœu du jour. Quêter quelques provisions de riz à la porte des maisons du village, c'est faire preuve d'une grande humilité; mais il faut bien peu de chose pour troubler les sens de l'homme, et il se peut aussi que le mendiant ait écrasé des insectes sous ses pieds! Il y a donc nécessité pour le *djina* de répéter quelques formules sacrées qui effaceront les fautes commises durant la quête, après quoi il mange son riz et invoque une fois de plus les saints dont il cherche à s'attirer les mérites. Le reste du jour, il se tient silencieusement à l'écart, comme il convient à un solitaire qui n'a nul souci des choses de ce monde. Méditer sur les devoirs de sa profession, rappeler à son esprit les belles actions et les austères pénitences des maîtres de la doctrine qui ont édifié les sectaires, s'absorber en un mot dans ce monde des *djinas* au-delà duquel il ne porte jamais sa pensée, telle sera son occupation de la soirée. Peu à peu la fraîcheur se répand dans la forêt, la brise de la nuit souffle doucement à travers le feuillage, et les oiseaux cessent leur gazouillement. Debout près de la natte, le religieux continue de se livrer à sa pieuse rêverie; puis, de cette rêverie il passe sans effort au sommeil en répétant encore quelques incantations qui achèvent de mettre en repos sa conscience timorée. Enfin il s'allonge sur sa couche d'anachorète, parfaitement tranquille, édifié de sa propre sainteté, croyant fermement qu'il suffit de s'imposer chaque jour un vœu et de ne faire de mal à aucune créature pour arriver à la perfection!

IV.

La secte des djinas, comme celle des bouddhistes, s'est montrée beaucoup plus sévère à l'égard du sensualisme que ne l'était l'ancienne religion brahmanique. L'une et l'autre contiennent des commandemens de morale explicites, qui se gravent sans peine dans la

mémoire, et que rendent plus saisissans de petites histoires propres à faire impression sur les esprits. Il serait important de connaître si ces deux systèmes religieux ont eu une action efficace sur la moralité des populations. Pour ce qui regarde le *djinisme*, l'enquête ne serait pas impossible, puisqu'il existe encore, mais il compte ses sectateurs en grande partie parmi les *vaïcyas*, artisans et marchands dont la vie s'écoule dans l'ombre, et sous la pression d'un travail salutaire. Quant au bouddhisme, bien qu'il ait péri dans l'Inde, on peut admettre qu'au temps de sa splendeur, il dirigea les esprits dans une voie morale, par cela seul qu'il offrait toujours aux imaginations des sujets chastes et sérieux. Tant que régna cette réforme, rien de sensuel ne se fit jour dans la littérature et dans les arts. Il y eut donc au moins une retenue extérieure et des habitudes de décence apparente, imposées par la rigueur des croyances officielles. Il est toutefois permis de croire que la vertu n'avait pas jeté des racines bien profondes dans les cœurs. Peut-être aussi le piétisme ennuyait-il à la longue ces mêmes *vaïcyas*, enfans des campagnes, ouvriers des villes et marchands, toujours tentés par les manifestations plus brillantes de la religion ancienne. On en trouverait une preuve dans l'empressement que témoignèrent les populations redevenues libres de leurs actions à se précipiter vers les temples brahmaniques, où les objets mêmes du culte atteignent aux dernières limites du cynisme. Dès que le brahmanisme reparut triomphant, les peuples, comme des enfans qui échappent à une discipline trop sévère, se rejetèrent avec ardeur du côté des superstitions monstrueuses. Alors furent restaurés avec un nouveau luxe de folles cérémonies, — ou même inventés, — le culte efféminé de Krichna et celui plus honteux de l'emblème civaïte. Les Hindous, soumis depuis des siècles à une loi morale mal appuyée sur un panthéisme à demi athée, subirent plus que jamais le joug du sensualisme basé sur un polythéisme désordonné.

En même temps aussi, la vieille langue sanskrite, que les philosophies nouvelles torturaient pour la contraindre à exprimer leurs inexplicables systèmes, recouvra toute sa séve. Les monumens de la religion et de la littérature, rituel, hymnes des temps primitifs, codes de lois, poèmes épiques, récits légendaires, tout ce qui avait été relégué dans l'ombre fut remis en honneur. On se reporta avec amour et respect vers les vrais représentans du génie âryen, brahmanes ou guerriers. La renaissance était complète; la race antique des conquérans avait retrouvé sa voie. Comme les dialectes provinciaux étaient formés, l'idiome sacré se fût altéré de plus en plus, si les brahmanes n'y eussent mis bon ordre en s'appliquant de toutes leurs forces à en ranimer l'étude. On cite des rois, amis des belles-lettres et surtout de l'ancienne littérature, qui tinrent à leur cour

des espèces d'académies composées de poètes aimables, de pédans et de beaux esprits. S'il faut en croire la tradition, on y improvisait des vers, on y récitait des madrigaux, on y aiguisait des épigrammes; un bon quatrain se payait des sommes fabuleuses. Il va sans dire que les poètes ne manquaient pas : on les voyait accourir par bataillons auprès des rois, qui les comblaient de richesses. On en compte jusqu'à neuf qui méritèrent d'être surnommés les *neuf joyaux*. Au-dessus d'eux tous cependant s'élevait, comme le palmier parmi les arbres de la forêt, Kâlidâsa, civaïte pour la forme, épicurien aux mœurs faciles, poète accompli, à l'esprit fin et délié, le plus habile et le plus ingénieux de tous les écrivains qui ont manié la langue sanskrite. On ne peut omettre de le citer quand on parle de la renaissance des lettres et du brahmanisme. Son talent est de ceux qui appartiennent à tous les temps et à tous les pays. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la traduction de son drame charmant de *Çakountalâ*, ou tout simplement les vers immortels que cet ouvrage a inspirés à l'auteur de *Faust*.

La renaissance à laquelle nous faisons allusion ne s'opéra pas tout d'un coup; elle fut l'œuvre de plusieurs siècles. Commencée à la cour de Vîkramâditya, qui régnait à Ouddjein un peu avant l'ère chrétienne, elle se continua sous les rois de sa race et s'étendit aux provinces voisines. Au VIIe siècle, le bouddhisme se montrait encore florissant dans une grande partie de l'Inde, surtout au nord et à l'est, comme le prouvent les récits des pèlerins chinois (1). Trois cents ans plus tard, la cour de Pé-king faisait encore partir pour les pays occidentaux une caravane de trois cents religieux chargés de recueillir les livres relatifs à la doctrine de Çâkya; mais alors cette religion était mourante aux lieux mêmes où elle avait pris naissance. Aidée du secours de la poésie, la réaction brahmanique allait croissant. L'esprit hindou, après s'être énervé dans les controverses religieuses, se ranimait au souffle d'une littérature qui se retrempait elle-même aux sources de la tradition. Le paganisme enivrait les populations que les rêveries de la métaphysique avaient engourdies. Enfin le brahmanisme avait reconquis son rang à la tête de la société, et les rois, qu'il ménageait habilement, s'abandonnaient sans contrôle à la vie sensuelle et capricieuse des despotes asiatiques. Tout allait donc au mieux dans le monde de l'Inde lorsque l'invasion musulmane vint fondre sur lui comme un fléau inattendu. L'an 1011, le sultan Mahmoud le Gaznévide s'emparait de la ville de Dehli et la mettait au pillage.

Déjà, il est vrai, l'Inde avait entendu parler de l'islamisme. Elle

(1) Voyez la vie et les voyages de Hiouen-Thsang, traduits du chinois par M. Stanislas Julien, et le *Fo-koue-ky*, traduit par Abel Rémusat, dont la *Revue* a rendu compte dans sa livraison du 15 novembre 1832.

avait vu les Arabes aborder aux deux rives de la presqu'île avec leurs grosses barques, et le bruit des conquêtes accomplies dans la Perse par les califes avait dû retentir jusqu'à Indraprastha, la moderne Dehli. Au VIIIe siècle, des fugitifs chassés des montagnes du Kohistan par la persécution étaient venus chercher un asile dans le Gouzerate. Après avoir erré durant près de cent années dans les régions inhospitalières du Khorassan, ils s'étaient fixés à Ormuz, puis ils avaient pris la mer pour aller plus loin vers le sud fonder une colonie. Ces étrangers, c'étaient les Guèbres ou Parsis (1). Des environs de Diù, où ils avaient séjourné quelque temps, ils vinrent aborder à Sandjân et entrèrent en pourparlers avec le radja de la contrée, Yadé-Rânâ, qui leur accorda la permission d'établir sur ses terres le feu sacré, objet de leur culte. Ils se nommaient eux-mêmes « les Parsis, beaux, sans peur, vaillans et athlétiques, adorateurs du soleil, des élémens, et d'Hormazd, chef des demi-dieux. » L'Inde, qui leur donnait asile, se croyait encore et pour longtemps à l'abri des mêmes périls. L'invasion musulmane de 1011 n'avait pas détruit la dynastie hindoue; Mahmoud avait laissé sur le trône le roi d'Indraprastha, et les successeurs de celui-ci l'occupèrent encore pendant cent quatre-vingt-deux ans à titre de tributaires. Le premier prince musulman qui régna à Dehli fut un esclave turc. Fils d'une race barbare, il écrasa et anéantit les vieilles familles royales de l'Hindostan, déjà humiliées par la défaite. Le brahmanisme se vit contraint de courber le front sous la loi du sabre; il eut la douleur de voir un Tartare se rire des idoles, établir un culte étranger sur les ruines du culte traditionnel de la nation âryenne, et fouler avec mépris les lieux consacrés par le souvenir des grandes guerres que le *Mahâbhârata* avait chantées.

Il y a donc près de sept siècles que la nationalité hindoue, frappée au cœur, a commencé à s'éteindre. De même que les âryens, — et après eux d'autres peuples de la Scythie et de la Médie, dont on entrevoit la mention dans les livres anciens, — avaient débordé sur l'Inde à des époques reculées et étendu au loin les rameaux de leurs tribus, — de même aussi, après des siècles d'une tranquillité moins troublée, les populations mises en mouvement par l'islamisme se ruèrent sur les riches contrées où régnait le paganisme brahmanique. Afghans et Mogols saccagèrent à l'envi les plus riantes et les plus célèbres provinces de l'Inde. Mahmoud et Aurang-Zeb ne ressentaient pas la moindre admiration pour la vie ascétique des brahmanes voués au culte des idoles; ils n'éprouvaient point, comme Alexandre, la curiosité de s'entretenir avec les sages presque nus qui rappelaient à l'élève d'Aristote le cynique Diogène et le faisaient

(1) Une partie de ces mêmes Guèbres avaient émigré vers les bords de la Mer-Caspienne.

réfléchir sur la vanité des choses humaines. L'islamisme répandait à travers l'Inde une race d'hommes supérieurs en force physique aux indigènes, ardens dans leur foi, et qui se croyaient appelés à dominer partout. Sous le poids de cette conquête oppressive, le peuple vaincu se réfugia dans la méfiance et la dissimulation. Les dynasties musulmanes qui se succédaient à Dehli développaient autour d'elles et dans les vice-royautés dépendantes de leur empire l'éclat d'une civilisation qui valait bien celle de l'Inde ancienne, mais qui ne lui était pas assez supérieure pour qu'on pût l'appeler un bienfait. Il y eut toujours une partie de la nation qui opprima l'autre et qui la méprisa; les opprimés à leur tour nourrissaient des sentimens de haine contre les vainqueurs. Si les musulmans ne voyaient dans les Hindous que des païens grossiers, les païens ne voyaient dans les sectateurs du Coran rien de plus que des étrangers sans histoire, sans passé, avides de pillage et de domination.

Cet esprit d'antagonisme s'est perpétué sans interruption depuis l'époque où Dehli tomba pour la première fois au pouvoir des Musulmans. D'abord ce furent les vaillantes tribus du Radjastan qui luttèrent avec un véritable héroïsme contre les Patans. Ralliés autour de leurs chefs de clans, ces fils de rois, — Radja-Pouttras, comme ils se nomment, — tous nobles comme les *hidalgos* de la Vieille-Castille, défendaient pied à pied les passages de leurs montagnes. Il se livra dans ces contrées des combats pareils à ceux du Cid, et dont les bardes du pays ont consacré le souvenir. Au XVIIIe siècle, ce furent les Mahrattes, peuple de montagnards eux aussi, belliqueux et infatigables, qui, poussés à bout par les violences d'Aurang-Zeb, se raidirent par la résistance et devinrent bientôt agresseurs. Trente ans après la mort du puissant empereur mogol, ils s'avancèrent jusqu'en vue de Dehli, dont ils incendièrent les faubourgs. En 1761, ils reparaissaient à une petite distance de cette même capitale avec une armée considérable : elle consistait en cinquante-cinq mille chevaux et quinze mille fantassins de troupes régulières, deux cents canons d'assez gros calibre et un grand nombre de pierriers portés sur des chameaux. Vingt mille irréguliers, — nommés *pindaries*, pillards, — grossissaient le chiffre des combattans, auxquels il faut ajouter près de deux cent mille hommes chargés du soin des bagages et du service personnel des chefs de tous rangs. Devant les Mahrattes, campés dans la plaine de Panniput, se déployèrent bientôt les musulmans, commandés par Ahmed-Chah-Abdalli de Caboul. Les Mogols et les Afghans réunis comptaient près de quarante mille fantassins, un nombre plus considérable encore de cavaliers, puis des chameaux portant des bouches à feu, et environ quatre-vingts canons de campagne. On remarquait parmi ces troupes, aux costumes brillans, flanquées d'une foule de cent mille serviteurs, les

Durranies du Caboul, aux membres robustes, à l'aspect martial, montés sur leurs vigoureux petits chevaux de race turque.

Pendant six semaines, les deux armées restèrent à s'observer; c'était à qui ne risquerait pas un combat dont l'issue devait être l'anéantissement de l'une des deux puissances. Cependant des escarmouches sanglantes avaient lieu chaque jour. Dans le camp des Mahrattes, on ne savait plus où trouver des vivres pour nourrir tant d'hommes, de chevaux et de chameaux; il fut résolu que l'on sortirait des retranchemens, et que l'on courrait les chances d'un choc général. Les chefs principaux, inquiets du sort qui attendait leurs femmes, laissèrent auprès d'elles des serviteurs chargés de les égorger, si l'ennemi remportait la victoire. Au premier mouvement de retraite qui trahit la mauvaise position des Mahrattes, les Afghans mirent pied à terre pour assaillir le camp, et aussitôt commença une horrible boucherie. Le canon tonnait des deux côtés, les balles sifflaient, et les coutelas des Afghans faisaient des trouées profondes dans les rangs trop pressés des Mahrattes, qui se foulaient les uns les autres. L'aile gauche des Mahrattes commença à plier; l'aile droite, ébranlée comme une barrière près de se rompre, fut entraînée à son tour, et l'étendard sacré de Sivadji, le fondateur de l'unité mahratte, disparut dans la déroute. C'en était fait de l'armée hindoue; les musulmans triomphaient sur toute la ligne. Le radja des Mahrattes restait debout sur son éléphant, comme la dernière tour d'une forteresse écroulée, frappé de stupeur et semblant ne rien comprendre à ce qui se passait autour de lui. La panique était si grande que le roi demeurait seul. « Des cent mille hommes qui se pressaient naguère à ses côtés, dit un témoin oculaire de cette désastreuse journée (1), et parmi lesquels tant d'officiers de distinction, aucun ne resta auprès de sa hautesse! Et pourtant, que de fois, aux jours de la paix, je les avais entendus jurer qu'ils voudraient sacrifier mille fois leur vie, si cela se pouvait, plutôt que de laisser toucher un cheveu de la tête de sa hautesse! Il se trouva qu'après avoir été tout simplement ses compagnons dans la prospérité, ils l'abandonnaient lâchement dans l'adversité. »

On évalue à près de cinq cent mille le nombre des personnes, hommes, femmes et enfans, qui périrent ce jour-là du côté des Mahrattes. Ceux qu'épargna le carnage ne purent longtemps échapper aux coups des habitans de la campagne, qui les traquaient comme des bêtes fauves. Les prisonniers subirent le même sort. Les malheureux qui tombèrent entre les mains des féroces Durranies furent massacrés pour la plupart. Ces Afghans impitoyables répandaient le

(1) Voyez la vie de Nana-Farnewis, ministre et ami particulier de Madhou-Rao, dit le grand radja de Satara. Cet écrit intéressant fait le sujet d'un mémoire publié par le lieut.-col. J. Briggs, M. R. A. S., qui fut résident à cette même cour de Satara.

sang des captifs autant pour assouvir leur haine que pour plaire au prophète, qu'ils croyaient honorer par ces sacrifices humains. Sa hautesse Sedaciva Rhow disparut dans la défaite, comme le roi Sébastien à la bataille d'Alcazar, sans que son corps eût été retrouvé. A peine quelques centaines de combattans et une petite troupe de brahmanes purent-ils regagner leurs montagnes isolément à travers mille périls. C'en était fait de la puissance des Mahrattes; le brahmanisme était vaincu, anéanti, et l'islamisme trônait de nouveau à Dehli, pour tomber à son tour devant l'occupation anglaise. Des princes de la confédération mahratte, Sindia et Holcar, secondés par des officiers français (1), reparurent un instant sur la scène, et avec éclat; mais cette fois l'islamisme n'était plus aux prises avec le brahmanisme : c'étaient la France et l'Angleterre qui se disputaient l'empire des Indes.

Les Hindous prétendent que l'âge de fer a commencé pour eux, et depuis bien des siècles. Ils ont raison. L'âge d'or des Aryens fut celui où, partis des régions voisines de la Mer-Caspienne, ils arrivèrent dans le nord de l'Inde. Unis entre eux comme une même famille, ils marchaient avec un confiant enthousiasme à la conquête de l'un des plus beaux pays du monde. L'âge d'argent commença avec l'établissement des premières villes, lorsque les législateurs durent élever la voix et promulguer, au milieu d'une société déjà mêlée à l'élément indigène, des lois sévères. Les guerres de famille et les rivalités de dynastie occupèrent l'âge d'airain; ce fut le temps des vertus héroïques et des passions dangereuses pour le repos des peuples et pour la stabilité des états. Le dernier âge devait verser sur les populations indiennes une foule de calamités : le mélange des castes, la prédication d'une doctrine hétérodoxe, l'affaiblissement du brahmanisme et du sentiment national. Tous ces maux que déplorent les brahmanes ne nous semblent pas également graves; mais, en y regardant de près, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'ils altéraient le génie du peuple âryen. Ce peuple, appelé à de hautes destinées, fut le plus élevé par le sentiment poétique, par l'instinct philosophique et religieux, entre tous ceux qui ont débordé sur l'Inde à des époques lointaines : la preuve, c'est que plus on remonte dans l'antiquité, et plus on rencontre de dignité et de grandeur dans ses monumens littéraires; mais la race indigène, admise au sein de la race choisie, fit perdre peu à peu à celle-ci sa supériorité.

Ce fut pour la captiver et pour s'imposer à elle comme une lignée de demi-dieux que les poètes âryens revêtirent de formes légendaires et enveloppèrent de voiles mystérieux ce qu'ils savaient des

(1) De Boigne, Perron et Drugeon.

temps antérieurs et de leur propre histoire. Il y a eu, — il y a encore, — des brahmanes qui ne croient pas à leurs dieux, mais ils ont volontairement poussé les populations à des superstitions révoltantes, tant ils avaient à cœur de les dominer. Tout le prestige de leur autorité réside dans les pratiques du culte qu'ils représentent, dans la croyance à la divinité dont ils se prétendent les fils aînés. Peu soucieux de la vérité en elle-même, on les a vus toujours jaloux des doctrines nouvelles qui compromettent leur pouvoir. A force d'adresse et de talent, ils se sont maintenus au premier rang des sociétés indiennes, les ramenant à leur joug quand elles l'avaient secoué, veillant sans relâche au maintien de ces priviléges exorbitans dont l'exèrcice est devenu pour eux une seconde nature. Ils ont fini par croire à ces droits consacrés par trente siècles; mais ils n'ont pas compris que ces droits leur imposaient des devoirs. Les peuples qu'ils courbaient sous leurs pieds et les rois qu'ils prétendaient conduire ont marché, la tête baissée, dans l'ornière d'une routine séculaire, sans rien connaître de ce qui se passait ailleurs, sans se moraliser, sans faire un pas dans la grande voie de la civilisation. Pasteurs intelligens des tribus âryennes au début de leurs pérégrinations, ils les ont guidées dans leur marche triomphante; puis, une fois la conquête accomplie, ils se sont contentés de parquer les peuples de l'Inde comme des troupeaux, en les classant par castes, et ils les ont endormis au récit de leurs légendes merveilleuses. Au point de vue de l'imagination et de la poésie, on peut admirer ces représentans d'une race antique éprise des belles pensées et du beau langage, sœur de la race hellénique et alliée à toutes celles qui brillent en Europe; mais, tout en respectant ce qu'il y a de glorieux dans leur passé, on doit reprocher hautement aux brahmanes leur orgueilleuse ignorance, leur égoïsme excessif et leur funeste habileté à ourdir des intrigues. Chacun peut voir aujourd'hui ce qu'ils ont fait de la société indienne : un peuple fanatisé, docile à ses enseignemens les plus dangereux, dompté la veille, en pleine révolte le lendemain, passant de la timidité servile à l'exaltation de la férocité, et incapable de se conduire dans la paix comme dans la guerre. Ce qui les condamne enfin, c'est d'avoir repoussé avec obstination les lumières du christianisme, qui, en les éclairant eux-mêmes et en les arrachant aux pratiques d'un paganisme honteux, eût élevé les fils des Aryens et les populations indiennes au rang des nations intelligentes et civilisées. Il faut convenir aussi que l'Angleterre a fait bien peu d'efforts pour propager dans ses immenses possessions de l'Inde les enseignemens de la religion chrétienne.

TH. PAVIE.

FRANCIS

SOUVENIRS DE LA VIE DE JEUNESSE EN PROVINCE

B..., 20 novembre 185...

Tout a une fin, mon cher Léon; cet automne enchanté expire. Nous en jouissions avec un mélange de bonheur et d'inquiétude, sachant bien que nous pouvions le perdre du soir au matin et nous réveiller en plein hiver. Les beaux jours, dont on prévoyait déjà le terme lors de ton départ, se sont prolongés pendant tout un mois. L'air était vif, le vent soufflait, il secouait les arbres et emportait les feuilles; mais le ciel était bleu comme un ciel d'Italie, et le soleil avait des ardeurs de canicule qui nous faisaient chercher l'ombre. Et voilà que cette dernière illusion nous est ravie, voilà la pluie qui tombe et nos cheminées qui flambent! Plus de fêtes champêtres, plus de courses par monts et par vaux! Mes joies cessent, les tiennes commencent. Oui, tu as beau dire, poète fallacieux, tu as beau nous vanter la province : rien ne vaut pour toi un hiver à Paris. L'hiver te rend les plaisirs de l'intelligence, les vives causeries, les fêtes du théâtre, sans parler des joyeux soupers et des bals splendides. Pour moi, c'est une saison maudite, et qui me semble en harmonie avec la banque où, depuis un an déjà, je passe tant de tristes matinées : son ciel est aussi gris et aussi froid que le plafond de nos bureaux. Si du moins je pouvais m'échapper pour aller respirer auprès de toi; mais que dirait mon père? Et d'ailleurs il me laisserait libre, que j'y regarderais encore à deux fois avant de m'éloigner. Sa santé se ressent de la longue lutte qu'il a soutenue, du million qu'il a gagné. Les millions ne se gagnent pas en province comme à Paris, où l'on

devient riche du jour au lendemain. Nos fortunes s'amassent lentement : elles sont l'œuvre de toute une vie. Tu ne sauras jamais, je ne saurai jamais moi-même ce que mon père a dépensé d'efforts pour gagner ce million. Ma mère, qui le chérit et le vénère comme un être surhumain, se flatte au fond du cœur et le croit immortel. Je vois plus clair qu'elle, et ne veux pas imposer à mon père un surcroît de fatigue. Ainsi ne compte pas sur moi pour cet hiver, et jouis tout seul des splendeurs de notre chère capitale.

Puis, si ces graves considérations ne me retenaient pas, m'éloignerais-je? N'y a-t-il pas ici quelqu'un qui souffrirait de mon absence, qui, ne pouvant me suivre, ne me laisserait point partir? Tu la connais maintenant, et tu comprends que son bonheur me tienne lieu de tout. Chère Louise! Hier encore, elle me parlait de toi. Tu as fait sa conquête, le sais-tu bien? Elle a été touchée des égards que tu lui témoignais, de la façon respectueuse dont tu lui parlais, des sujets sérieux dont tu ne craignais pas de l'entretenir. Tu te souviens que tu lui as donné le bras jusque chez elle en revenant de la fête de D.... Il faisait un clair de lune adorable, un de ces clairs de lune bleus si chers aux amoureux et aux poètes. C'est par une nuit semblable, après une fête aussi, qu'en rentrant avec moi chez elle, elle ne retrouva point sa mère. Elle me l'a rappelé, et elle pleurait en me le rappelant. Elle a des idées bizarres. Elle a comparé l'adieu que tu lui fis ce soir-là avec celui que je déposai sur son front pâle après une heure d'ivresse. Elle m'attend. Il est l'heure bientôt. Va, Parisien, c'est moi qui suis heureux! Réponds-moi vite, et parle d'elle à ton ami Francis.

B..., 3 décembre 185...

Tu me demandes pourquoi je préfère l'été à l'hiver, et ta maligne curiosité insiste sur cette préférence. Tu as deviné qu'il y avait là quelque chose que je ne te disais pas, quelque relation secrète entre la saison et mon amour. Tu ne t'es pas trompé, Léon; j'avouerai même que je prévoyais ta question, et que je suis prêt à y répondre. Sans doute il est bien doux, comme tu le dis, d'aller, par une nuit sombre et froide qui retient chez eux les bourgeois et les commères de la ville, frapper à l'humble porte d'une jolie fille qui vous attend et qui s'empresse autour de vous; sans doute il est charmant, lorsque la pluie tombe au dehors et fouette les vitres, de se chauffer au feu de la maison discrète et au feu plus pénétrant des baisers de son amie. Ces plaisirs valent bien les causeries dans les sentiers en fleurs, le silence des bois, la douceur d'écouter les oiseaux amoureux et de reprendre sa propre chanson quand ils se taisent. Cette paisible intimité vaut bien la joie bruyante qu'on trouve dans une

fête de village à danser avec celle qu'on aime. Oui, j'en conviens, tu as raison, et je préférerais mille fois l'hiver à l'été, si ma pauvre Louise n'avait pas une mère.

La mère de Louise, ô mon ami! Je ne t'ai jamais parlé de cette malheureuse femme, qui projette son ombre sur nos amours. Ne va pas t'imaginer que cette mère joue entre elle et moi le rôle de l'obstacle qui se dresse entre deux jeunes cœurs épris l'un de l'autre. Non, bien loin de m'être contraire, Mme Morin, ou la mère Morin, comme on l'appelle à B..., m'est on ne peut plus favorable. Elle m'adore, elle me vénère, elle me vante sans cesse à sa fille. C'est une femme de cinquante-cinq ans environ, assez grande, assez maigre, la peau brune et ridée, l'œil sournois, la voix mielleuse. Elle est bavarde, pleurarde, geignarde. Il faut avouer qu'elle mène une vie assez rude : elle est femme de journée, femme de ménage, comme tu voudras, et on prétend même qu'elle faisait jadis un métier moins honorable. Louise est en effet un enfant de l'amour; mais tu conçois bien que c'est là le moindre des griefs que j'aie contre la mère. Ce qu'il y a pour moi de plus pénible, ce que je ne lui pardonne pas, c'est que, toute laide et déplaisante qu'elle est, elle ressemble encore à sa fille, ou plutôt sa fille lui ressemble. Cette ressemblance n'existe, bien entendu, que dans de vagues rapports, dans un certain ensemble, dans ce qu'on appelle l'air de famille. Tu as souvent admiré l'expression candide de la figure de Louise. Ses grands yeux bruns sont célestes comme des yeux bleus, sa peau est blanche et transparente, ses lèvres roses et un peu épaisses annoncent la bonté, elle a des bras adorables, un pied de duchesse. Enfin ces deux femmes sont un parfait contraste : en l'une, tout est noble, jeune et frais; en l'autre, tout est vil, vieux et flétri. Cependant je frissonne malgré moi lorsque, détournant les yeux de Louise, je les reporte sur sa mère. Se peut-il que l'âge et le vice aient opéré une transformation semblable? Non, cela n'est pas possible. Elle n'a jamais eu cet éclat virginal, cette grâce exquise, ce sourire d'ange; elle n'a jamais aimé de cet amour pur et désintéressé. Elle a pu être aussi belle, elle n'a jamais été aussi charmante. L'âme est immuable, et quand on a été à vingt ans ce qu'est ma Louise, on en garde encore quelque chose à soixante.

Tu t'es déjà demandé, toi le questionneur intrépide, comment il se fait qu'avec une semblable mère, elle soit devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Voici le mot de cette énigme. Louise, étant toute petite, allait à l'école des sœurs. Comme sa mère partait chaque jour de bonne heure, elle restait à l'école depuis le matin jusqu'au soir, vivant de ce qu'on avait mis dans son panier et ne se retirant que lorsqu'on venait la chercher. Une des sœurs la prit en amitié.

Cette sœur, qui s'appelait Euphémie, et qui gardait sous sa robe de laine quelque chose d'humain, se fit la nourrice morale de l'enfant. Louise devint, en grandissant, un prodige de savoir et de vertu, et fut bientôt citée par la ville comme un modèle à suivre. La mère Morin, charmée et quelque peu surprise de voir les choses tourner ainsi, mais flattée dans son orgueil, se mit du mieux qu'elle put en harmonie avec les aspirations chrétiennes de sa fille. C'est de là qu'elle a pris ces airs confits et cette voix sucrée qui me font tant de mal. Quand l'enfant fut en âge de travailler, ce fut encore sœur Euphémie qui lui choisit ses pratiques, qui la recommanda dans les meilleures maisons, surtout dans celles où il n'y avait pas de jeunes gens. Louise cousait et brodait comme une fée. Elle avait plus d'ouvrage qu'elle n'en pouvait faire. La mère Morin, de son côté, gagnait de bonnes journées. Le petit ménage se trouvait donc dans un état de prospérité relative, et quoique la jeune fille eût atteint l'âge terrible de dix-sept ans, tout allait pour le mieux, lorsque la providence de sa jeunesse, la gardienne de ses mœurs, la directrice de sa vie, lorsque sœur Euphémie mourut. Ce fut la première grande douleur de Louise. Il se fit un vide immense dans ce cœur que sœur Euphémie remplissait tout entier. La nature commençait à parler, à troubler les sens de la pauvre fille. Elle avait des caprices, des tristesses, des découragemens pleins de larmes. La mère Morin comprit cela mieux que tout le reste. Elle dit à Louise qu'il fallait bien se distraire un peu après avoir travaillé toute la semaine, qu'elle devait aller se promener le dimanche après vêpres avec ses bonnes amies. C'est vers ce temps que je la vis pour la première fois dans une maison où elle travaillait. On me plaisanta devant elle sur ma passion pour la danse, sur mon intrépidité à courir nos *ducasses* et nos fêtes de village. Je ne me défendis pas du plaisir naïf que j'y trouvais. Le dimanche suivant, me rendant à la ducasse de P..., qui n'est qu'à une lieue de la ville, je la vis sur la route avec ses compagnes et je la saluai. Elle rougit, je m'en aperçus. Le soir je la cherchai vainement dans la fête, elle n'avait pas osé aller jusqu'à P... Un autre dimanche, je la rencontrai sur la route d'une autre ducasse; je parlai à la jeune fille qui l'accompagnait et qui était en grand secret la maîtresse d'un de mes amis. Ce jour-là, elle fut plus brave : elle alla jusqu'à la fête, mais elle ne voulut pas danser. Elle ne savait pas encore, elle apprendrait, me dit-elle. Depuis lors, sans rendez-vous donnés, nous nous rencontrâmes tous les dimanches, nous dansâmes ensemble avec ivresse, avec fureur. Et la mère Morin s'applaudissait de voir sa fille s'amuser et suivre ses conseils, et voilà comment c'est grâce à elle que j'ai connu Louise. *Horrible, most horrible!* dirait Shakspeare.

B..., 15 décembre 185...

. . . . . .

Tu me fais une question qui me surprend de la part d'un poète. Vous autres Parisiens, vous vous imaginez qu'on ne peut être aimé que pour de l'argent, que les tendresses, les extases, les larmes, les sourires, les querelles et les raccommodemens sont des articles à mettre sur la note, et que cette note doit être acquittée à la fin de chaque mois. Vous n'avez affaire qu'à des créatures qui exploitent leur beauté comme vous exploitez vos capitaux. Vous ne vous étonnez pas qu'elles préfèrent les plus gros placemens. Quand par hasard vous sortez du monde industriel, et vous élancez, pour les beaux yeux d'une femme honnête, sur le terrain glissant d'une intrigue bourgeoise, vous faites bien vite l'éducation de la dame, qui devient, pour vous complaire, parfaitement semblable à la Danaë que vous lui avez sacrifiée. Au bout d'un mois, cette dame vous demande des robes et des conseils sur la manière de les porter. De là vient que tant de vos charmantes Parisiennes ont l'air, sans s'en douter, de ce qu'elles ne sont pas. Dieu merci, mon amour n'habite pas la capitale du monde civilisé; Louise m'aime pour moi-même, et, puisqu'il faut te le prouver, sceptique, je ne lui donne rien. Oh! voilà un argument qui te ferme la bouche. Je ne lui donne rien,... et d'abord je ne pourrais pas lui donner grand'chose. Mon père est millionnaire, mais je ne suis pas riche. Ma dépense se borne à d'innocentes galanteries, une robe, une dentelle, un bijou de mince valeur, quelquefois les frais d'un souper froid que j'apporte moi-même quand la nuit est bien noire. A ce détail, je devine ton sourire. Tu me vois d'ici, n'est-ce pas? arrivant avec mon panier (ajoutes-y une blouse que j'endosse pour compléter le déguisement), tremblant d'être reconnu et hâtant le pas, comme honteux du rôle que je m'impose? Mais, une fois la porte ouverte et refermée sur moi, Louise accourt, et me débarrasse, et rit; elle étale sur la table le pâté, les bouteilles, les fruits, et je soupe de bon appétit, car j'ai très peu dîné pour souper avec elle. Ah! moqueur, ris si tu veux; mais tes soupers ne valent pas ceux-là. Il va sans dire que Louise m'interdirait même ces légères dépenses, si elle savait combien mes finances sont bornées. Ainsi que tout le monde, elle me croit cousu d'or et d'argent. Je m'arrête : c'est assez bavarder pour cette fois; mais voilà où m'entraîne ton outrageante curiosité. Ce que je lui donne! Ah! çà, comment aimez-vous donc?

B..., 28 décembre 185...

J'ai passé hier une de ces soirées charmantes dont le souvenir se grave à jamais dans le cœur. Louise s'était aperçue, sans que j'en

eusse rien dit, que la présence de sa mère me gâtait nos rendez-vous. Elle avait plusieurs fois essayé de l'éloigner sous différens prétextes; mais Mme Morin, qui ne comprend rien à ces délicatesses, avait toujours fait la sourde oreille. Hier j'arrive, il était neuf heures. Je frappe, Louise m'ouvre, et je l'embrasse comme je fais d'habitude. « Nous serons seuls jusqu'à onze heures, » me dit-elle. Je l'embrassai de nouveau, mais plus tendrement. La chambre enfumée qui, avec le cabinet où couche Louise, compose toute la maison resplendit à mes yeux d'une clarté soudaine. Louise se mit sur mes genoux pour examiner ce que contenait le panier. Tout à coup elle s'écrie : « Des fleurs! ah! qu'elles sont belles! » et de ses lèvres elle effleure mon front et me fait respirer le parfum du bouquet. Ce parfum m'enivra. Je n'avais point songé à le sentir en le prenant,... oui, en le prenant : c'était un bouquet volé. Notre jardinier était arrivé un peu tard de la campagne pour l'apporter à ma mère, qui le lui avait demandé. Il y a demain un bal à la sous-préfecture, mais elle n'y va pas; ce n'est donc pas pour elle. « C'est bien, Laurent, ai-je dit au jardinier, je m'acquitterai de votre commission. Il est tard, vous avez au moins pour une heure de marche, et ma mère n'aime pas qu'on s'attarde pour elle. » Laurent ne se le fit pas dire deux fois, et me voilà dans la rue avec son bouquet. Au lieu de rentrer, je continue mon chemin et me rends auprès du discret ami chez qui je vais chercher mes provisions et revêtir la blouse mystérieuse. Ce que je te raconte là, je le racontais à Louise tout en riant et en respirant les fleurs. « C'est très mal, fit-elle d'un air moitié content, moitié fâché; ces fleurs ne vous appartiennent pas, et vous avez eu tort d'en disposer. » Elle se leva, mit silencieusement le bouquet dans l'eau, l'admira, puis s'assit à mes pieds sur un petit banc. Je me taisais, je la regardais faire comme en extase. C'est que jamais je n'avais remarqué comme en ce moment cette noblesse de manières, cette grâce de mouvemens, cette élégance native qui la distinguent. Nous causâmes quelques instans, une heure peut-être, à demi-voix, comme deux ramiers sous l'ombrage; nous causâmes... de quoi? Le sais-je? De tout et de rien : de la tempête de la nuit dernière, du joli bonnet qu'elle se faisait, d'une surprise qu'elle me ménageait, du printemps qui reviendrait, de nos chères ducasses, de nos danses et de nos retours au clair de la lune; puis elle alla chercher un recueil de vers que je lui ai donné. Elle me pria de lui lire une méditation de Lamartine, disant que cela lui paraissait bien beau, mais qu'elle le comprenait mieux quand je le lui lisais. Elle pleurait en écoutant ces admirables vers. Quelles larmes, mon ami! Comme on se sent meilleur, et comme notre âme s'élève en les voyant couler! Elle me parla du ciel et de son amour,

elle ne trouva plus, comme elle l'avait fait souvent, ces deux choses étrangères l'une à l'autre; elle se souvint de la sœur Euphémie, elle me dit que l'affection que lui avait vouée cette sainte fille ressemblait à la mienne, qu'elle était sûre que sœur Euphémie m'aurait aimé, et mille divagations semblables, mille absurdités touchantes, mille divines folies; mais aussi pas un retour sur sa pureté perdue, pas un regret, pas un remords. Je t'ai dit quelquefois que ses terreurs superstitieuses, ses doutes, ses repentirs, fruits de l'éducation qu'elle a reçue, la rendaient plus intéressante et lui prêtaient une grâce de plus. Ce soir-là, rien de pareil; elle était tout entière à l'amour, à l'amour qui oublie tout le reste pour s'absorber en lui-même. Onze heures sonnèrent. La mère Morin fut généreuse, elle ne revint qu'à près de minuit. Sa voix nous réveilla de notre rêve, et quel réveil! J'étais bien heureux pourtant en m'éloignant de cette maison. J'emportais au fond de mon cœur un sentiment de félicité infinie qui dure encore, et dont l'empreinte, comme je te le disais en commençant, ne s'effacera jamais. Je ris moi-même quand je songe à ces pures jouissances d'un amour heureux, mon esprit raille mon cœur. Que veux-tu? Louise est ma maîtresse, mais je l'aime, oh! je l'aime de toute mon âme!

30 décembre.

Le bouquet! le bouquet! Je l'avais déposé, en rentrant, sur une table dans l'antichambre. Un des domestiques l'a sans doute porté à ma mère le lendemain matin, et je n'en avais plus entendu parler, lorsque le soir au bal (je crois t'avoir parlé d'un bal à la sous-préfecture), en dansant avec la fille d'une amie de ma mère, un certain parfum me frappe, un parfum qui me rappelait de si douces émotions! Je regarde, il n'y a pas à s'y méprendre : c'est bien notre cher bouquet que cette jeune personne tient à la main. « N'est-ce pas qu'il est beau, me dit-elle, et qu'il sent bon? » Je crus qu'elle allait ajouter que c'était ma mère qui le lui avait donné; mais non, elle se troubla, rougit et n'ajouta rien. Il n'y avait pas de quoi; mais nos petites demoiselles de province ont de si singulières idées! Celle-ci n'est cependant pas trop désagréable, et en cette circonstance elle dut à son bouquet de danser une seconde fois avec moi. Je ne tardai pas à m'en repentir. J'avais obéi, en l'invitant, à l'irrésistible attrait d'un souvenir enchanté. J'avais dansé avec le bouquet plutôt qu'avec la danseuse. Quand je l'eus reconduite à sa place et comme j'allais respirer un peu dans une galerie improvisée pour la fête, j'entendis une dame murmurer à l'oreille de sa voisine : « M. Francis est bien aimable ce soir pour Mlle D... — Mais il l'épouse, répondit l'autre; c'est convenu entre les deux familles. »

Rassure-toi, mon cher Léon. La ville me marie ainsi tous les quinze jours avec quelque riche héritière. Il n'importe, je revins chez moi assez mécontent, maudissant les fleurs que j'avais bénies la veille; mais qu'est-ce, après tout, que l'instant de dépit qu'elles m'ont causé en comparaison de l'heure de joie qu'elles m'ont rappelée, et dont le souvenir est inséparable de leur doux parfum?

2 janvier 185...

L'année a mal commencé pour moi. Je n'avais pas eu trop de toute ma journée pour aller embrasser à domicile les divers membres de ma famille (tu sais si elle est nombreuse!) et nos plus intimes amis. Le soir, on dînait chez mon père; vingt personnes, et pas un étranger! Le café pris, je parvins à m'esquiver, et j'étais monté dans ma chambre prendre le petit cadeau que je destinais à Louise, lorsque j'entends du bruit, des allées et des venues, un mélange de voix confuses. On frappe à ma porte : c'était un de mes cousins qui accourait me prévenir que mon père venait de perdre connaissance. Je descends : je vois mon père pâle, les yeux ouverts, mais ne pouvant parler encore. Le médecin était déjà là. Il me rassura du regard. Mon père revint complétement à lui; mais il se trouva si faible qu'il me pria de lui donner le bras pour gagner sa chambre, ce qui nous surprit tous, car il n'aime pas qu'on l'aide en rien. Au bout d'une heure, il se sentait tout à fait remis, nos parens étaient partis, et j'étais seul près de son lit avec ma mère toujours inquiète, quoiqu'il n'y eût plus de danger. « Tu ne sortiras pas ce soir, n'est-ce pas, Francis? me dit-elle lorsque mon père nous pria de le laisser. — Non, lui répliquai-je un peu contrarié. » Sa demande était bien naturelle. Elle craignait que mon père ne se trouvât plus mal dans la nuit, et elle voulait que je fusse là. D'un autre côté, le médecin m'avait entièrement rassuré; il n'y avait plus l'ombre d'un danger. Louise m'attendait. Si je sortais, ma mère le saurait-elle? Deux fois je me levai de mon fauteuil, deux fois une volonté plus forte que le désir de mon cœur m'arrêta sur le seuil de ma chambre. A minuit, tout était tranquille dans la maison. Mon père reposait, le domestique qui le veillait s'était endormi. Je pouvais sortir, personne ne le saurait. Louise serait si heureuse... Admire-moi, Léon! j'ai pris mon courage à deux mains, et je me suis couché.

8 janvier.

Comme tout se tient, mon cher Léon! comme tous les fils épars de notre vie sont reliés entre eux! Qui m'eût dit que la subite indisposition de mon père me procurerait la plus précieuse des découvertes, celle de l'amour passionné que Louise a pour moi?

Je me hâte d'abord de t'apprendre que mon père est entièrement rétabli. Il ne veut même pas qu'on ait l'air de croire qu'il a été indisposé, et se fâche quand on lui demande comment il va. Le 2 janvier il a paru à la banque comme à l'ordinaire et m'a envoyé faire des visites, disant qu'il s'acquitterait fort bien de sa besogne et de la mienne. Je suppose que la grande chaleur qu'il faisait dans le salon aura déterminé cet évanouissement qui nous a tant inquiétés.

Tu conçois que j'attendais avec impatience que la nuit eût déployé ses ailes noires, et je ne fis quelques visites officielles que pour m'aider à tuer le temps. A neuf heures, je cours chez Louise, je frappe : c'est la mère Morin qui m'ouvre. Mauvais présage! Jamais encore Louise n'avait laissé ce soin-là à sa mère. « Ma fille est sortie, » me dit celle-ci d'un air pincé. Je ne pouvais le croire et la cherchais des yeux. « Écoutez donc, poursuivit Mme Morin, chacun son tour; hier nous vous avons attendu jusqu'à minuit. — Si je ne suis point venu hier, m'écriai-je, c'est que la chose m'a été impossible. Louise aurait dû le penser. Où est-elle? — Elle est allée passer la soirée en ville, et ne rentrera peut-être pas; son amie doit la retenir à coucher. » J'étais furieux. Je m'asseyais, je me levais, je ne savais que faire ni que dire. « Y a-t-il longtemps qu'elle est partie? repris-je au bout d'un instant. — Elle ne faisait que de sortir quand vous êtes arrivé. » En ce moment, on frappe à la porte d'une certaine manière. Je me cache. « Ne lui dites pas... » La mère ouvre. Je ne sais quel regard elles échangèrent, mais je m'aperçus bien à la voix de Louise qu'elle savait que j'étais là, et qu'elle s'efforçait de donner un bon prétexte à son retour. Elle venait prendre son gros châle, parce qu'étant au bout de la rue, elle avait reconnu qu'il faisait très froid. Le châle pris, elle embrasse sa mère et fait mine de s'éloigner sans même s'informer de moi. Je m'élance de ma cachette. « Ah! vous m'avez fait peur, » dit-elle d'un ton sec. Puis se tournant vers sa mère : « Pourquoi ne m'as-tu pas avertie que monsieur était là? » Je coupai la parole à Mme Morin et m'avançai pour embrasser Louise. Elle me repoussa; je me mis à rire. Elle s'arrêta et me regarda d'un œil irrité. Elle était très pâle. « Vous riez de l'inquiétude que vous m'avez causée? » dit-elle. Je ne répondis rien à ce reproche, et me bornai à lui raconter ce qui s'était passé. Je l'observais tout en parlant, et je voyais ses yeux se gonfler, sa poitrine se soulever, et tous les symptômes d'une émotion violente. Quand j'eus fini, elle se jeta dans mes bras, et m'inondant de ses larmes : « Que je t'aime! » murmura-t-elle d'une voix que mon cœur seul put entendre.

J'étais moi-même très ému. La nature de Louise est contenue plutôt qu'expansive. Jamais elle ne m'avait encore parlé avec cette

voix-là, et la présence de sa mère redoublait mon étonnement, car, par un sentiment de délicatesse dont je lui sais un gré infini, elle ne me tutoie jamais qu'en tête-à-tête. Je tirai enfin de ma poche mon petit cadeau. C'était une montre, une de ces petites montres dont se parent orgueilleusement nos riches demoiselles, et que Louise admirait sans oser se flatter qu'elle en aurait une un jour. Elle se récria de plaisir, puis se fâcha, prétendit que j'étais fou, qu'elle me défendait de faire des folies pour elle, qu'elle la refusait. J'insistai, comme tu penses, et sa mère ayant joint ses instances aux miennes, elle finit par accepter, mais à la condition que je ne lui donnerais plus rien avant sa fête, et qu'à sa fête même je ne lui offrirais que des fleurs, des fleurs de notre campagne. Dès que nous fûmes seuls, je m'agenouillai devant elle et je lui dis : « Ah! tu ne sauras jamais de quelle joie tu m'as rempli le cœur, tu ne le sauras jamais, chère enfant... » Elle prit ma tête entre ses mains, l'appuya contre son sein et la couvrit de baisers. « C'est toi, dit-elle, qui ne sauras jamais jusqu'où va mon amour. Maman dit qu'il faut toujours qu'il y en ait un qui aime plus que l'autre : ce sera moi maintenant. »

18 février.

. . . . . .

Elle m'avait prié plusieurs fois de lui relire des vers d'André Chénier qui sont adorables de grâce et de mélancolie. Je voulais en choisir d'autres dans le volume, mais elle préférait toujours ceux-là. Hier elle me les a récités elle-même, et avec toutes les inflexions de voix, avec toutes les intentions que j'y mettais. J'étais ravi. Ces vers, en passant par ses lèvres, avaient acquis une fraîcheur nouvelle. Je lui avais appris à les sentir, à les admirer; elle m'instruisait naïvement à son tour, et m'apprenait à les goûter davantage. Du reste, elle ne néglige aucune occasion d'étendre ses idées, d'accroître ses connaissances, qui, pour une simple fille comme elle, sont vraiment extraordinaires. Elle parle très purement, met l'orthographe comme un commis de bonne maison, et possède quelques élémens d'histoire. Sa conversation est sérieuse. Elle raisonne bien et voit juste. Quel dommage que tu ne sois pas ici! tu en aurais fait en trois mois le plus joli bas-bleu... Qu'est-ce que je dis donc? Elle a la jambe trop bien faite pour se chausser de ces bas-là.

3 mars.

J'ai une singulière nouvelle à t'annoncer, mon cher Léon, un incident imprévu et tout à fait bizarre. Pendant que je m'oubliais dans la félicité, on tramait un complot contre moi, on essayait d'attenter à mes jours, on songeait à me marier.

Il fallait que l'amour m'eût posé sur les yeux son épais et classique bandeau pour que je ne me fusse encore aperçu de rien. Il y a plus de deux mois que cela dure, il y a plus de deux mois qu'on procède contre ma personne par allusions et par insinuations. Ma mère tramait la chose en silence, avec approbation et privilége de son gouvernement, c'est-à-dire de mon père. Par malheur, toutes les précautions oratoires ont été prodiguées en pure perte. On me croyait dûment averti, suffisamment préparé, on a jugé qu'il était temps de s'expliquer, et on a découvert avec effroi que j'étais à cent lieues du sujet et qu'on me faisait tout simplement tomber des nues.

C'est hier que le voile mystérieux s'est déchiré. J'avais fait mon second déjeuner avec ma mère; nous avions causé assez cordialement, et j'allais me retirer, lorsqu'elle me pria de passer dans sa chambre pour lui lire le feuilleton. Cela me surprit. Je n'avais pas lu deux colonnes d'un feuilleton de théâtre qui devait bien plus m'intéresser qu'il n'intéressait ma mère, quand tout à coup la porte s'ouvre, et le domestique annonce Mme et Mlle D... Impossible de m'esquiver. Il me fallait subir cette visite intempestive. Mme D... est une dévote, assez bonne femme, mais qui nuit beaucoup à sa fille en cherchant à la faire valoir. Mlle D... est une jeune personne assez jolie et fraîche comme une rose, selon l'expression consacrée. C'est elle qui avait à la main ce fameux bouquet au bal de la sous-préfecture. Rien que cette circonstance aurait dû me donner l'éveil. Ma mère est très avare de ses fleurs, et le bouquet qu'elle avait fait faire pour Mlle D... était vraiment magnifique. La demoiselle rougit en me saluant. On s'assit, on causa du concert des pauvres, de la loterie des jeunes orphelines, du dernier sermon de M. le curé, et, contrairement à mes craintes, la visite fut courte.

A peine étaient-elles sorties, je reprenais mon feuilleton, lorsque ma mère me dit : « Sais-tu bien que Louise serait un très bon parti pour toi? » Je tressaillis. Ce nom de Louise me va au cœur. Mlle D... porte en effet ce nom qui m'est si cher, mais cela ne m'avait jamais frappé. « Pour moi? dis-je en riant. Je ne pense point à me marier. — Cela m'étonne. — Pourquoi? — Parce que tu as vingt-huit ans, et qu'il est temps d'y penser. » Et alors elle m'énuméra tout le bonheur et tous les avantages dont je jouirais en épousant Mlle D..., qu'on n'entendait pas me contraindre, qu'on me laissait libre de mon choix, mais que Louise (encore Louise!) était une des plus jolies personnes de B..., qu'elle avait été parfaitement élevée, que ce choix conviendrait à mon père, qu'il le lui avait dit, etc. Elle ajouta, en voyant ma surprise, qu'elle me croyait un faible pour cette jeune fille, que c'était avec elle que je dansais de préférence, que c'était auprès d'elle qu'on me plaçait toujours dans les maisons

où nous allions, qu'enfin il était certain que la petite m'avait distingué. Je ne trouvais rien à répondre, je découvrais tout à coup les mille liens imperceptibles dans lesquels on avait cru m'enlacer. Je brusquai l'affaire, honteux que j'étais de mon long aveuglement, et déclarai nettement à ma mère qu'il n'y fallait plus songer. Quelques larmes roulèrent dans ses yeux, la scène tournait à l'attendrissement, et, pour y mettre fin, je jugeai prudent de battre en retraite.

Je fus tout le reste du jour mécontent, préoccupé. Ma mauvaise humeur s'accrut encore de ce que nous devions dîner chez le nouveau président du tribunal : il me serait donc impossible d'aller le soir oublier auprès de Louise la singulière proposition de ma mère. J'étais loin de prévoir le surcroît d'ennui qui me menaçait. Je me rends chez le président, et j'y trouve... qui? Tous les D... du monde. Il y avait M. D..., Mme D..., le fils D..., Mlle D... On passe dans la salle à manger. Notre gracieuse présidente, comme si elle était déjà au courant des projets de ma famille, me place tout juste à la gauche de Mlle D..., côté du cœur. Je ne soufflai mot pendant le premier service; puis je réfléchis que ce silence paraîtrait peut-être plus éloquent que mes paroles, et je me mis à causer avec ma voisine, mais à causer..., on aurait dit que nous étions les meilleurs amis du monde. Mme D... triomphait. Je reconnus trop tard que j'étais tombé d'un excès dans un autre. Ces gens-là vont me croire amoureux de leur fille, et il me sera bientôt impossible de leur persuader le contraire.

Je t'ai écrit pour me remettre un peu l'esprit avant de me rendre chez Louise; mais je suis encore plus contrarié et plus maussade en finissant cette lettre que je ne l'étais en la commençant.

18 mars.

La question du mariage n'était point vidée.

Quelques jours après le dîner dont je t'ai parlé, mon père me prit à part et me dit : « Je vois que tu nous gardes rancune de la proposition de ta mère. » Je me récriai aussitôt et protestai de toute ma force. « Il est certain, reprit-il, que cela te préoccupe, que tu te tiens sur la défensive et que tu t'attends à quelque nouvelle attaque. Tu as tort. Nous n'avions pensé à Mlle D... que parce que tu as toujours eu l'air de la préférer aux autres. Le fait est qu'elle nous convient aussi à tous égards. Si sa dot n'est pas considérable, elle a de bien des côtés des espérances qui valent des certitudes, et elle sera très riche un jour. Elle est jolie de plus, très jolie... Mais je retombe dans les considérations et les réflexions de ta mère. Voici ce que j'ai à te dire de nouveau : je me suis marié à mon goût, tu

te marieras au tien. Choisis qui tu voudras, je te donne carte blanche, et, à cent mille francs près, nous nous entendrons toujours bien. » Je répondis que j'étais jeune encore et qu'un engagement pour la vie m'effrayait. « Ah! c'est cela, dit-il en riant : il y a du sentiment sous jeu. N'en parlons plus. Tu te marieras quand l'idée t'en viendra. C'est une idée qui finit toujours par nous venir. » Là-dessus il me pria de le laisser tranquille et de m'en aller promener.

Il était impossible de me tenir un langage plus franc et plus doux à la fois, de me mettre plus à mon aise. Mon père allait au-devant de mes craintes, il prenait plaisir à me rassurer; il me garantissait la liberté dont il avait usé lui-même. Pourquoi donc cet entretien m'a-t-il inspiré une profonde tristesse que je m'efforce en vain de dissiper?

Oui, il viendra un jour où je me conformerai de moi-même aux conseils que me donnait ma mère; il viendra un jour où je songerai à me marier, c'est-à-dire à choisir la compagne de ma vie, une jeune fille modeste et sage, propre à devenir une femme prudente et sensée, une mère de famille. Je serai maître de mon choix, mais à une condition, c'est que ce choix sera limité, que celle que je choisirai sera d'une certaine classe, occupera une certaine position, aura une certaine renommée, une certaine fortune. On est bien persuadé que, tout en étant libre, je n'en resterai pas moins esclave de l'éducation qu'on m'a donnée, des respects qu'on m'a inculqués, des préjugés qu'on m'a imposés. Tu penses à Louise malgré toi, j'en suis sûr. Elle est belle, douce, spirituelle, distinguée, elle m'aime. Quelle autre réunirait à mes yeux plus d'avantages? Eh bien! je n'épouserai pas Louise. Je n'y aurais même jamais pensé si on ne m'avait parlé de mariage au plus fort de mon amour. Louise elle-même n'en aura jamais l'idée. Elle sait bien, la pauvre fille, qu'elle est de celles qui servent à nos plaisirs, que nous aimons de toute notre âme et que nous abandonnons quand la jeunesse a sonné sa dernière heure. Elle ne se dit pas qu'un jour je l'abandonnerai, elle ne saurait y songer sans mourir. Elle s'étourdit, elle fait comme moi, elle se borne à jouir de ces belles années si fugitives, et elle ferme les yeux afin de ne pas voir celles qui suivront. Quel mépris cependant de pareilles réflexions vous inspirent pour vous-même! Quoi! cette maîtresse si chère, si adorable, qui vous aime d'une affection si désintéressée, qui marchait dans l'innocence et la pudeur, et qui volontairement s'est perdue pour vous; quoi! celle par qui vous existez, qui vous donne chaque soir une heure du ciel et des souvenirs qui vous feront si courte la journée du lendemain; quoi! la femme qu'a choisie votre cœur sera vaincue un jour par la femme qu'aura choisie votre raison! C'est impossible. L'amour proteste contre cette

austère folie. J'épouserai Louise ou je ne me marierai pas. Épouser Louise! Je ne saurais exprimer toutes les émotions que remue en moi cette idée nouvelle. Louise serait ma femme!... Mais serait-elle la fille de ma mère, la mère de nos enfans? Pourquoi ce bonheur a-t-il des aspects qui me font frémir? Ne ris pas de toutes ces contradictions. Songe à la manière dont j'ai été élevé. Je n'ai jamais quitté notre petite ville; mon âme seule s'en est échappée quelquefois à la suite de la tienne. Un homme qui a voyagé, qui a vécu parmi des étrangers et s'est nourri du lait de l'indifférence, cet homme-là peut épouser la femme qu'il aime; mais celui qui connaît trois ou quatre mille sots et en est connu, qui vit depuis vingt ans avec eux et ne les a jamais quittés, celui-là est plus faible ou plus fort. Et encore rarement un homme se décide de lui-même à épouser sa maîtresse. Il faut que la femme y voie son intérêt, son salut, qu'elle l'amène à cette consécration, qu'elle soit assez habile pour faire naître en lui le désir de la retenir à jamais. De ce côté je suis tranquille. Louise n'exigera point de réparation. Ce qu'elle demande, c'est que je l'aime. Eh bien! lâche, enivre-toi de cette fleur, respire son parfum, admire ses nuances infinies, et, lorsque tu en seras rassasié, tu la jetteras, tu la fouleras aux pieds et tu passeras outre!

Je viens de pleurer pendant une grande heure. Voilà de la sensibilité à bon marché et qui rafraîchit. Je ne suis pourtant qu'à demi consolé; je me sens encore sous l'empire de la tristesse. Bah! ce soir Louise avec sa gaieté m'aura bientôt rendu la mienne. Elle est bonne pour cela, n'est-ce pas?

4 avril.

Je ne pouvais plus supporter la mère Morin. Sa présence empoisonnait toutes mes joies, elle ôtait à ma Louise quelque chose de sa grâce et de sa pureté. J'ai déterminé cette charmante fille, non sans beaucoup de peine, à prendre un autre lieu de rendez-vous. Elle a bien pleuré avant de m'accorder cette nouvelle preuve de son amour. Elle m'a confessé naïvement qu'il lui en avait moins coûté de se donner à moi, que ces rendez-vous au dehors l'effrayaient, que c'était comme un pas de plus qu'elle faisait dans une voie mauvaise, et tout cela sans grimaces, avec une simplicité qui m'a ravi et me la rend plus chère encore, s'il est possible. J'ai loué à l'extrémité de la ville un jardin avec un petit pavillon, le tout dans un lieu isolé entouré de terres incultes ou tenues par des jardiniers qui habitent ailleurs. Le soir, on n'y voit jamais personne. Louise s'y rend de chez elle en moins de dix minutes. Je l'attends à un endroit convenu. Elle accourt inquiète et tremblante, regarde de tous côtés, saisit vivement

mon bras, et au bout de quelques secondes nous sommes au gîte. Il n'y a dans le pavillon que deux chambres disposées et meublées de la façon la plus confortable, la plus élégante même. Des volets doubles empêchent qu'on ne voie du dehors s'il y a de la lumière. Le salon est tendu d'une jolie perse verte semée de roses et de lilas. Rien n'y manque. Il y a jusqu'à une bibliothèque. La première fois que j'y vins avec Louise, lorsque son émotion fut calmée, elle admira tout ce luxe et me complimenta sur mon goût. Par malheur je ne pus accepter le compliment. Ce mystérieux réduit a été décoré par les soins d'un de mes amis et à l'intention d'une belle dame qui l'honore de ses bontés. Le nid prêt, la frayeur l'a prise. Elle a mieux aimé continuer à recevoir chez elle son amant, qui est quelquefois forcé de se cacher dans une armoire, comme Charles-Quint dans *Hernani*. Je te conterai cette histoire un autre jour. Il m'a tout cédé au prix coûtant, non sans pousser quelques soupirs de regret. Il est heureux toutefois, m'a-t-il dit, que son œuvre ne soit point profanée par des amours vulgaires. Tu ne peux t'imaginer, mon cher Léon, quelles délices nouvelles a procurées à mon amour ce simple changement d'abri. C'est l'idylle des premiers jours qui recommence. Ici je possède Louise tout entière (car c'est de notre cher pavillon que je t'écris); ici mon rêve est complet, et rien ne me rappelle au triste sentiment de la réalité. Je sens mon amour croître avec le gazon, avec les feuilles des arbres, avec les primevères et les violettes. Que le printemps est beau quand on aime! Louise me quitte d'ordinaire lorsqu'il fait à peine jour. J'avais remarqué que les hommes qui viennent travailler dans les jardins voisins s'en vont à midi pour dîner. Je lui ai persuadé de rester aujourd'hui jusqu'à midi. J'avais hâte d'admirer avec elle le paysage magique qu'on découvre de nos fenêtres et qu'elle n'avait jamais vu encore. Le soleil s'est levé pour nous dans toute sa splendeur. Le ciel était d'un bleu clair qui faisait penser aux anges. Au bas du jardin et presque à nos pieds, la L... roulait son flot tranquille, et sur l'autre rive les maisons, les fabriques, les champs, et plus loin les coteaux qui verdissent émaillés de blanches villas, et au fond, à l'horizon, et comme un cadre d'or, la mer étincelante. Louise se cachait derrière les rideaux, elle n'osait jouir en paix de ces présens du bon Dieu. Elle voit toujours des yeux fixés sur elle, elle craint toujours quelque propos indiscret, non pour sa réputation, qu'elle me sacrifierait de bon cœur, mais parce qu'on pourrait nous tourmenter, troubler notre bonheur, avertir mon père. Vous avez beau dire, messieurs, vous avez beau nous vanter vos femmes intrépides; ce sont toutes ces faiblesses, toutes ces appréhensions qui font la force d'une maîtresse. Je l'aimerais moins si elle était plus brave, et,

quoique nous n'ayons rien à redouter, c'est pour moi un plaisir de plus d'avoir à la rassurer.

Nous avons déjeuné de bon appétit avec les restes du souper d'hier. Elle nous a fait du thé de sa mignonne main. T'ai-je dit qu'elle a une main adorable, longue, blanche, aristocratique, avec de jolis ongles roses? A midi, elle a traversé le jardin et s'est dirigée vers une des issues, car nous en avons deux. J'étais à mon poste d'observation. Il était convenu que je sifflerais si j'apercevais quelque figure humaine. Personne n'a paru. Elle s'est échappée leste et furtive, et je l'ai suivie de l'œil en l'admirant et en lui jetant des baisers perdus. Et maintenant je suis seul et je t'écris; non, je me trompe, en t'écrivant je suis encore avec elle.

8 avril.

Mon père m'a déclaré gravement ce soir qu'une affaire importante exigeait sa présence à Paris, et que, d'autres affaires ne lui permettant pas de s'absenter, il me priait de m'y rendre à sa place. Je fis un prodigieux effort pour ne pas lui sauter au cou. J'eus un silence de résignation qu'il approuva sans doute. Il ajouta qu'il fallait m'occuper le soir même de mes préparatifs, que je partirais le lendemain à midi, et que l'affaire en question me retiendrait au moins huit jours. Il m'a ensuite expliqué la chose, qui, dans ces huit jours, ne me prendra pas beaucoup plus de deux heures.

Tu es trop clairvoyant, mon brave Léon, pour n'avoir pas déjà deviné que le plaisir de te voir et de passer une semaine avec toi dans notre cher Paris, plaisir très vif pour mon cœur, ne saurait cependant motiver suffisamment l'excès de ma joie. Si tu t'es fait cette illusion, il est de mon devoir de la dissiper sans retard. Je ne t'arriverai pas seul, Louise m'accompagnera.

Je te vois ouvrir de grands yeux et solliciter une plus ample explication. Je n'ai rien à te refuser. Dès les premiers mots de mon père, le projet d'emmener Louise s'est présenté à mon esprit. Je l'aime trop, surtout depuis nos rendez-vous du pavillon, pour ne l'avoir point associée sur-le-champ au bonheur que je me promettais. La seule cause d'embarras était le peu de temps qui nous restait. Je courus chez elle, et lui fis brusquement ma proposition. Elle devint toute rouge, ses yeux brillèrent, et elle me remercia de ma bonne pensée; mais de quel prétexte couvrir son départ? Toute la ville le saurait. Elle devait aller travailler le lendemain dans une maison, chez une amie de ma mère. C'était impossible, de toute impossibilité. Je demeurais interdit, je n'avais point prévu d'objections, et, au lieu de me réjouir de mon départ, j'étais prêt en cet instant à m'en désoler. Fort heureusement la mère Morin vint à

notre secours. « Vous êtes des enfans, nous dit-elle, j'ai de quoi parer à tout. » Nous la regardâmes de cet œil brillant qu'on tourne vers un sauveur dans les cas désespérés. Elle nous développa son plan, elle fut admirable d'astuce et de profondeur. Je partirais le lendemain, comme j'en étais convenu avec mon père, par le convoi de midi. Louise aurait pris les devans, grâce au premier convoi, qui part à six heures du matin, et m'attendrait à R..., à la gare. Quant à l'absence de sa fille, elle se chargeait de l'expliquer. D'abord elle se rendrait de bonne heure dans la maison où Louise devait aller. Elle dirait que sa chère petite était trop enrhumée pour sortir, qu'il ne fallait pas compter sur elle avant une quinzaine de jours, que le médecin lui avait commandé l'air de la campagne, et qu'elle irait probablement passer huit jours à R..., chez une de ses cousines. « Mais c'est parfait! » m'écriai-je. Louise, ébranlée, fit bien encore quelques objections; Mme Morin les réfuta victorieusement, alléguant pour raison suprême qu'il était nécessaire qu'une jeune personne vît Paris, qu'elle l'avait vu dans sa belle jeunesse, qu'elle y avait même passé un mois, et qu'elle voulait que l'enfant fît comme sa mère. Louise, qui au fond le désirait encore plus qu'elle, se rendit enfin. Ma joie ne connut plus de bornes, j'étais comme fou. Tu peux en juger : j'ai embrassé la mère Morin.

Aussitôt sa résolution prise, Louise m'a renvoyé, n'ayant pas, a-t-elle dit, une minute à perdre pour tout disposer. C'est à cette circonstance que tu dois ces longs détails; sans cela, tu n'aurais appris par écrit que le dénoûment de l'aventure, et nous t'en aurions conté de vive voix les diverses péripéties. Cette lettre t'arrivera peut-être une heure avant nous. Il est deux heures du matin, mais je ne saurais dormir, et c'est seulement par raison que je vais me mettre au lit.

A bientôt. Les huit belles journées que nous allons passer ensemble! A propos, elle m'a dit qu'elle serait heureuse de te revoir. Heureuse! C'est le mot dont elle s'est servi.

Nous descendrons à l'hôtel qui est en face de chez toi. Retiens-nous une chambre et un salon. Je veux qu'elle passe pour ma femme. Ah! s'il m'était permis un jour de lui donner ce nom!

Fais bien attention qu'il n'y a poésie qui tienne, tu nous appartiens pour huit jours, tu es à nous.

22 avril.

Notre retour à B... s'est effectué aussi heureusement que notre départ. Il semble qu'un être mystérieux, l'amour, dirait un classique, un ange, dirait un romantique, a veillé sur nous pendant ces dix jours et nous a couverts de ses ailes. Un seul instant du voyage

m'a été pénible, c'est celui où je me suis séparé de Louise à l'avant-dernière station. Je suis revenu seul comme j'étais parti pourtant; mais ce n'est pas la même chose. J'allais la rejoindre, je ne la laissais pas. Est-ce donc une créature dont je doive rougir? Y a-t-il à me cacher de l'aimer?

Je t'écris avant de l'avoir revue. Elle arrivera ce soir vers les huit heures.

O mon cher Léon, comme ces dix jours se sont envolés! Je suis accablé et presque triste; mais il faut bien un peu de tristesse après ces grandes joies, comme un peu de pluie après les grandes ardeurs.

Mon père est très content. J'ai fait merveille à Paris, son affaire est terminée. Il m'y enverra encore.

30 avril.

A présent que ma fièvre de bonheur est apaisée, j'éprouve une joie paisible et délicieuse à me rappeler ces dix jours passés à Paris entre elle et toi. Tu la juges maintenant comme elle mérite d'être jugée. Tu ne m'écriras plus que Louise est fort gentille sans doute, mais que mon enthousiasme a sa source dans mon amour seul. Tu l'as observée, cette âme candide, tu l'as étudiée sous tous les aspects; tu en as apprécié les nuances délicates, le charme infini. Je t'ai surpris plusieurs fois fixant sur elle un regard d'étonnement, ne sachant pas si c'était un rêve ou une réalité, si tu avais affaire à la maîtresse ou à l'épouse. Et pourtant tu es un éplucheur! La moindre dissonance te blesse, tu es accoutumé aux sons purs et suaves, et une note fausse te gâte tout le charme d'une jolie voix. Lui en est-il échappé une? As-tu remarqué dans sa tournure, dans son air, dans ses paroles quelque chose qui trahît la grisette de province? Comment a-t-elle fait pour prendre du soir au lendemain ces manières exquises, ce ton du monde, cet aplomb modeste? Sache qu'elle n'est point ainsi à B..., elle s'est faite autre pour Paris. Les femmes se transforment comme par miracle, et en un clin d'œil de bergères se font reines. Elles n'ont pas, comme nous, besoin de s'acclimater dans les hautes sphères : l'air qu'on y respire leur convient tout de suite, ce qui prouve bien que la grâce et la beauté sont et seront toujours leurs seuls titres de noblesse. Je te l'avoue, Léon, plusieurs fois pendant notre séjour à Paris, me sentant dans un milieu plus large que celui de la province, je me suis demandé pourquoi, un jour, il ne me serait pas donné d'épouser Louise. Il est vrai qu'en touchant le pavé de B... et en revoyant la mère Morin, elle est bien vite redevenue elle-même. Elle-même! n'est-ce pas un mérite de plus? Elle est toujours ce qu'elle doit être. Tu admirais le respect

que lui témoignaient les domestiques de l'hôtel; il ne leur est pas venu un moment à la pensée qu'elle ne fût pas ma femme légitime. Et dans nos courses au Bois, comme chacun la regardait! comme on se demandait qui elle était! comme on était surpris de voir une telle femme et de ne pas la connaître!

Nous ne parlons plus que de Paris. Elle a fait des observations qui me confondent, et je ne croyais pas qu'elle eût à ce point le sentiment du beau. Il va sans dire qu'on ne t'oublie pas. Louise a pour toi une véritable affection de sœur mêlée à je ne sais quel instinct de respect. Elle me rappelle tes moindres attentions pour elle, nos causeries dans ton joli salon, nos dîners au Café-Anglais, nos visites aux différens théâtres. Nous renouvelons ainsi par le souvenir toutes les jouissances que nous avons éprouvées, et cette matière inépuisable défraiera pendant bien longtemps tous nos bavardages d'amoureux.

Les feuilles ont fait des progrès en notre absence. Le printemps, qui est d'ordinaire en retard chez nous, parce que nos vents de mer le forcent à se cacher, le printemps a déjà revêtu ce beau manteau d'un vert tendre qu'il garde si peu et qui lui sied si bien. Nous avons de légers brouillards que le soleil dissipe à midi, et alors le ciel est d'un bleu splendide, l'air est tiède et embaumé. Je vais tous les matins faire une visite au pavillon, où je ne trouve pas Louise, mais où je rencontre Charles B..., le jeune homme qui m'a cédé le jardin, et qui à ma prière passe toujours pour en être le véritable possesseur. Il s'est entendu avec un jardinier qui taille les arbres, coupe le gazon, ratisse les allées et renouvelle les fleurs. Quel dommage de ne m'y pouvoir promener avec ma Louise en plein soleil! Mais je cueille un bouquet que je lui offre le soir et que nous admirons ensemble. Pendant que je me livre à cette occupation pastorale, Charles B... se promène en soupirant. Il me parle de sa belle dame qui ne lui cause que des tourmens, et je lui parle de Louise qui ne me cause que des joies.

20 mai.

. . . . . .

Mon père se doute de quelque chose. Il m'a lancé l'autre jour en plaisantant deux ou trois allusions indirectes qui m'ont fait rougir jusqu'au bout des oreilles. Ma mère paraît un peu contrainte avec moi, elle n'ose plus me dire un mot de Mlle D..., qui continue néanmoins de venir assez souvent chez nous. Cela me gêne, je l'évite le plus que je puis, mais je ne peux pas l'éviter toujours. Il y a dans ses fréquentes visites un manque de délicatesse qui me choque au suprême degré. Il est clair qu'elle n'a point renoncé à ses prétentions sur moi et que ma mère les encourage, tout en n'osant plus

m'en parler. Aussi suis-je par momens un peu nerveux et facilement irritable. Ma mère en souffre; je m'en veux alors de la faire souffrir, et, afin de l'en dédommager, j'ai pour Mlle D... quelques égards que celle-ci interprète à sa manière. C'est agaçant. Je ne puis pourtant pas lui dire : « Mademoiselle, je ne vous épouserai jamais. N'y comptez pas. »

3 juillet.

Tu me reproches de ne t'avoir point parlé de Louise dans ma dernière lettre. Que te dirais-je que je ne t'aie déjà dit? Tu as assisté en quelque sorte aux nombreuses découvertes que j'ai faites dans cette nature vierge, dans ce cœur si riche et si fécond. Je jouis maintenant avec délices de tout ce qui m'a dans le premier moment arraché un cri d'admiration ou de surprise. Le bonheur ne se raconte pas. Son uniformité ne plaît qu'à ceux qui le possèdent. On peut dire des amours ce qu'on a dit des peuples : Heureux ceux qui n'ont pas d'histoire!

20 juillet.

Nos ducasses ont recommencé. Chaque dimanche, vers les trois heures de l'après-midi, sur une route pleine de poussière et de soleil, se précipitent des groupes coquets et joyeux, qui en voiture, qui à cheval, qui à pied. On se rend à une lieue ou deux de la ville, dans quelque frais village converti pour ce jour-là en guinguette. Je pars avec un ami, et en arrivant je trouve Louise venue de son côté avec quelques compagnes. On s'aborde, on s'invite, on se promène indéfiniment sur une herbe foulée par deux mille personnes, puis on danse. Je t'avoue que ces fêtes ont perdu à mes yeux leur principal attrait : elles me plaisaient lorsqu'elles étaient l'unique occasion que j'avais de me rencontrer avec Louise, de lui offrir mon bras; elles me sont aujourd'hui un vrai supplice. Tous nos jeunes gens sont au courant de mon bonheur : ils n'en ont point parlé, parce qu'il y a entre les jeunes gens de province un certain accord tacite, une convention de savoir ce qui concerne chacun d'eux et de feindre de l'ignorer; mais quelques-uns se sont hasardés à inviter Louise, et la prudence ne lui permet pas de refuser. Elle leur accorde une contredanse ou une polka. C'est un vol qu'elle me fait; puis, si la plupart ont une délicatesse qui leur défend trop d'empressement auprès de la pauvre fille, il y en a d'autres qui se targuent de sa faiblesse pour lui adresser des propos équivoques. Je la vois quelquefois baisser la tête et se troubler pendant qu'elle danse avec un autre. Mon sang s'allume alors et je serais capable de faire une sottise; mais Louise m'apaise par un regard, elle ne me répète pas ce qu'ils lui disent : au contraire, elle cherche à les excuser, à détruire

mes soupçons, à calmer ma colère. Dimanche dernier, elle n'a pu y réussir. Elle avait dansé avec ce grand et gros Édouard S... dont tu admirais la santé et les airs triomphans lors de ton dernier voyage. Il lui proposa après la danse de prendre quelques rafraîchissemens : elle refusa; il se mit à rire et regarda de mon côté, et Louise devint rouge comme une cerise. Je n'entendais rien, mais je comprenais tout à leurs gestes, au mauvais rire d'Édouard, à la confusion de Louise. Il la laissa enfin. Le soir, en revenant, je voulus savoir d'elle ce que ce gros fat lui avait dit. — Mais rien, répondit-elle vivement.

Cet Édouard S... est connu dans le monde des grisettes de B... pour ses prouesses amoureuses. Il séduit les plus jolies filles et se donne la petite satisfaction de les céder à ses amis, lorsqu'il n'en veut plus. Il a une figure impertinente et lubrique, de grands yeux bleus bêtes, qui étincellent lorsqu'il regarde une femme, une barbe blonde qu'il peigne sans cesse, une main assez blanche qu'il montre avec affectation, et grâce à laquelle il se croit irrésistible. Je sais qu'il a couru après Louise quand je ne pensais pas encore à elle, et qu'il m'en veut mortellement au fond du cœur d'avoir réussi où il a échoué. Il a juré, m'a dit en confidence Charles B..., de me supplanter et d'y parvenir avant qu'il soit longtemps. Je ne fus pas content du silence de Louise. Ajoute à cela que le clair de lune était superbe, qu'il nous a fait reconnaître par des amis de ma famille, et par des dames, qui plus est... Nous nous séparâmes donc assez froidement. Le lendemain, lorsque nous nous revîmes au pavillon, le premier mot qu'elle me dit fut pour me reprocher cette froideur. Alors je lui confessai mes craintes. « Toi jaloux? s'écria-t-elle; va, tu n'as rien à redouter de personne, mais je suis bien aise que tu sois jaloux. Maman dit que c'est la preuve qu'on aime bien et pour longtemps. » Et là-dessus elle se mit à rire, puis elle s'assit sur mes genoux, m'énuméra tous les ridicules d'Édouard, ceux que je connaissais et ceux que je n'avais pas encore remarqués. J'ai honte à présent du sot plaisir que je pris à toutes ces innocentes méchancetés. Je ne l'avais jamais vue si folle et si railleuse; néanmoins, à quelques réticences, à quelques conseils prudens qu'elle m'a donnés, j'ai compris qu'elle craint cet Édouard. Il lui a fait une menace, je ne sais laquelle, et cette menace l'inquiète. Chère enfant! Je lui ai promis de ne plus prêter la moindre attention aux galanteries de mon infortuné rival, et nous avons passé tout le reste de la soirée à rire et à nous moquer de lui.

C'est égal! je n'ai point aimé cette joie qu'elle a témoignée de me voir jaloux. Mme Morin lui souffle toutes ses idées basses et absurdes. Qu'elle est malheureuse d'avoir une pareille mère! Mais avoir une pareille mère et être ce qu'elle est, voilà le miracle.

5 août.

J'ai obtenu un nouveau témoignage de sa tendresse et un des plus charmans qu'elle m'eût encore donnés. C'était dimanche la ducasse d'O... Nous devions y aller, et je m'en réjouissais médiocrement. Elle me dit samedi soir en me quittant qu'elle y renonçait, qu'elle avait un autre projet, et qu'elle me priait de me trouver le lendemain vers onze heures du matin sur la route de C... avec une voiture. Je crus qu'il s'agissait de la fête d'un autre village. Je ne lui avais trop rien demandé, je sais qu'elle aime qu'on lui obéisse aveuglément. Le dimanche, le soleil se leva dans toute sa pompe, et je dus courir longtemps par la ville avant de pouvoir me procurer le véhicule exigé. Toutes les voitures étaient retenues pour la fête d'O... Néanmoins à onze heures j'étais sur la route de C... à l'endroit convenu. Je ne tardai pas à la voir paraître. Sa mise me surprit. Elle avait une robe toute simple, son chapeau le moins coquet, un petit châle de laine. Elle était adorable. « Où allons-nous? » cria le cocher. « Demandez à madame, » lui répondis-je. Elle lui ordonna de nous conduire dans la Vallée-Heureuse. « La bonne pensée, m'écriai-je, et la délicieuse journée que nous allons passer ensemble et seuls! » Elle ouvrit alors un petit panier qu'elle tenait caché sous son châle, et dans lequel il y avait des provisions de bouche, le dîner de deux oiseaux ou de deux amoureux. « Nous trouverons bien des œufs et du lait, » dit-elle pour répondre à mes railleries sur nos modestes provisions. Au bout d'une heure, nous étions arrivés. Nous descendîmes de voiture, nous donnâmes rendez-vous au cocher pour le soir, et de notre pied léger nous nous élançâmes dans la vallée.

Tu ne connais pas la Vallée-Heureuse? Profane! Mais la faute en est à moi, et, puisque tu viens chaque année passer quelques jours dans notre cher pays, je suis un grand malheureux de ne t'y avoir jamais mené. J'en avais parlé plusieurs fois à Louise, qui ne la connaissait pas non plus. Tu vois par quel coup de baguette elle nous y a tout à coup transportés.

La Vallée-Heureuse est une vraie merveille. C'est le fond d'une vaste carrière de marbre où Dieu a fait pousser des arbres, des blés, des eaux et des fleurs. On y descend par un sentier à pic; on longe des murs gigantesques, et l'on se trouve tout à coup au bord d'un ruisseau qu'on traverse sur les débris détachés de la carrière. Tu ne peux t'imaginer quel ravissant tableau se présente alors au regard. De jolis arbres blancs sortent trois par trois d'un sol pierreux. Puis aux pierres succède un fin gazon, et vous voyez se dérouler devant vous une harmonieuse rangée de peupliers d'Italie. Les arbres ne

sont pas tordus comme ceux qui garnissent nos routes, et qui, battus des vents, semblent plus difformes que bizarres. Ici le vent passe au-dessus d'eux : ils se balancent dans toute leur grâce ou se dressent dans toute leur majesté. Avançons toujours. Nous voici dans un bois de jeunes ormes. Le ciel, les champs, les murs, tout vous échappe. On se croirait en pleine forêt, loin, bien loin du monde, et dans le cœur même d'une vaste solitude; mais bientôt un bruit vous éveille et vous attire. C'est l'eau du ruisseau qui se joue dans la roue d'un moulin. Au bout d'un instant, le moulin vous apparaît, et derrière une belle pièce de blé toute jaune avec des touffes de bluets et de coquelicots. O simplicité des champs, calme, repos, silence, que vous nous parlez bien mieux qu'un orchestre de village, et que je préfère cette joie qui sort de nous-mêmes et se répand sur la nature à cette autre joie bruyante qui éclate au dehors et ne peut souvent pas pénétrer jusqu'à nous!

Je faisais admirer à Louise une fleur, chef-d'œuvre de grâce qu'on foule aux pieds, un rayon de soleil sur des feuilles mouillées, l'eau qui écume autour d'un caillou, tous ces mille détails sur lesquels se repose notre vue fatiguée de contempler l'ensemble : elle regardait autour d'elle et m'embrassait pour me remercier. Et comme je lui disais : « Non, non, vois! Que c'est beau, que c'est charmant! » elle me répondait oui, et ne voyait que moi, et m'embrassait encore. Ainsi elle me récompensait du plaisir que je goûtais comme d'un service rendu; elle me savait gré de cette émotion, elle n'était point jalouse de cette vallée enchantée.

Voilà une de ces journées qu'on n'oublie jamais non plus.

Nous avons dîné au moulin. Le repas fut assez rustique, mais le charme était rompu, nous n'étions plus seuls. La meunière, accoutumée à ces visites, s'empressait de nous servir, et ses enfans, trois ou quatre bambins d'un aspect peu séduisant, tournaient autour de nous et nous examinaient comme des bêtes curieuses.

Le jour tombait quand nous nous mîmes en marche pour rejoindre notre voiture. Louise, voyant venir la nuit et peu familière avec la solitude de la campagne, hâtait le pas et ne m'écoutait plus avec enivrement comme dans la matinée. Le cocher nous fit attendre une bonne heure. Elle était effrayée, elle croyait voir passer dans l'ombre des figures sinistres, et se pressait contre moi comme un poussin sous l'aile de sa mère. Enfin nous entendîmes le pas des chevaux; mais, autre sujet d'effroi, notre automédon était ivre. Il avait fraternisé toute la journée dans les cabarets du voisinage. Je fus obligé de monter à côté de lui sur le siége, et de prendre moi-même les rênes. Dès que nous aperçumes les premières lumières de B..., nous descendîmes bien vite, et nous abandonnâmes le cocher au dieu des

ivrognes. Nous revînmes gaiement à pied bras dessus, bras dessous, riant de notre dernière aventure, car d'une journée pareille tout est joie en souvenir, même les désagrémens.

1er septembre.

Je suis en retard avec toi, mon cher Léon. C'est que, depuis une quinzaine de jours, tout le fardeau des affaires m'est tombé sur les bras : mon père est malade. On nous assure que ce ne sera rien; mais au début son indisposition nous a fort tourmentés, ma mère et moi. Elle a commencé par une sorte de faiblesse comme celle qu'il a eue le premier jour de l'année dans notre réunion de famille. L'évanouissement n'a pas été long, il est revenu presque tout de suite à lui; mais, au lieu de se trouver dispos le lendemain, il a continué d'éprouver des douleurs dans la tête, un grand affaissement, bref une impossibilité physique de se livrer à ses travaux accoutumés. Depuis lors il garde la chambre, et se plaint moins du mal que du repos. Pour une nature comme la sienne, l'inaction est une souffrance qui efface toutes les autres. Ma mère lui dit, pour le calmer, que rien ne périclite, que je m'efforce de le remplacer, qu'il sera étonné, lors de sa convalescence, de tout trouver en règle. Il ne lui répond rien, mais il a un sourire amer que la pauvre femme ne comprend pas. Ce sourire semble dire : « Je ne suis donc pas nécessaire? » J'ai voulu passer quelques soirées auprès de lui, dans sa chambre; il ne l'a point permis. Il me renvoie toujours sous prétexte que j'ai besoin de prendre l'air, et qu'un tel excès de travail finira par me faire tomber malade. Ma mère a beaucoup à souffrir de ses impatiences et de ses fureurs contre le médecin; suivant lui, c'est le médecin et non le mal qui le retient dans son lit. A toutes les questions qu'on lui fait sur sa santé, il répond qu'il n'a rien, qu'il ne ressent rien, qu'il serait capable de se lever et d'aller à pied à sa campagne, mais que ma mère le croirait mort s'il mettait seulement ses bottes. Cependant il va mieux. Le docteur n'en convient pas devant lui, craignant qu'il ne lui échappe. Il s'est levé hier pour la première fois. Il n'a pas voulu nous laisser voir combien il était surpris lui-même de son affaiblissement; mais tout le monde s'en est aperçu. Il m'a témoigné beaucoup de tendresse et m'a prié de lui tenir compagnie avec ma mère. Je n'ai donc pu aller chez Louise, qui m'attendait, et qui a été adorable tous ces jours-ci, me parlant de mon père, me tranquillisant, me reposant par sa douce présence d'une aride journée passée avec des chiffres. Que de formes, que d'aspects, que de nuances sait prendre l'amour d'une femme! Elle me dit qu'elle voudrait aller soigner mon père, qu'elle le guérirait, qu'elle s'entend à cela. Chère et bonne Louise! Ah! j'oubliais! mon

père m'a reparlé mariage, très légèrement, il est vrai, mais toutes ses paroles prennent de la gravité dans l'état où il se trouve. Je me suis tu. Adieu. Je veux que cette lettre parte, et elle ne partirait pas si j'entamais cette grande, cette triste question... Adieu.

8 septembre.

Je rentre de bonne heure, il n'est pas minuit. J'en profite pour t'écrire à la hâte le serrement de cœur et les instans d'angoisse que Louise n'a pu m'épargner. Il me semble que j'ignorais encore à quel point je l'aimais. L'amour est ainsi, Léon : à chaque pas qu'il fait, il s'aperçoit avec ravissement qu'il est immense. Malheur à celui qui découvre les bornes de son amour! Il est bien près de ne plus aimer.

Je m'étais rendu au pavillon. Louise tardait. Sa tendresse ne m'a pas habitué à l'attendre. J'avais mis ma montre devant moi sur une petite table, je ne la quittais pas des yeux, je dévorais les minutes et les secondes. On frappe enfin, j'ouvre, et c'est la mère Morin qui se présente à moi. L'idée ne m'était pas venue un seul instant qu'il pût être arrivé quelque chose à Louise. J'attendais et je l'accusais. Je demeurai muet, tremblant, regardant Mme Morin, qui se jeta sans cérémonie dans un fauteuil et se plaignit de la course qu'elle avait faite. « Et Louise? Louise! m'écriai-je. — Ah! elle est dans un joli état, ce pauvre agneau, repartit l'implacable femme; mais c'est votre faute aussi. » Je poussai un cri qui l'effraya sans doute. « Rassurez-vous, poursuivit-elle, ce n'est rien, une misère, un peu de fièvre. Elle voulait se lever et courir jusqu'ici, de peur de vous inquiéter. C'est un ange! Allons, venez, elle vous attend. Mais laissez-moi d'abord examiner tout ça. — Au nom du ciel, interrompis-je, ne perdons plus une minute. »

Je n'avais point permis jusqu'alors que notre paradis fût profané par sa présence. Je hâtai le pas et fis peu d'attention à tout son bavardage, en me rendant du pavillon chez elle. Louise était couchée, pâle, les yeux brillans, avec un air de mélancolie et de souffrance. En un instant, je fus à genoux au pied de son lit. Elle me jeta ses bras autour du cou et appuya sur mon front ses lèvres brûlantes. « Ah! voilà ce que je craignais, s'écria Mme Morin. Je vous avais tant recommandé d'être sage! D'abord, si vous ne vous asseyez pas bien tranquillement, je vous renvoie. Voulez-vous me la faire mourir? » Je pris une chaise, et Louise m'apprit en quelques mots qu'elle n'avait pu se lever le matin, qu'elle avait eu la fièvre, mais qu'elle se sentait déjà mieux. Je parlai d'un médecin, elle prétendit que c'était inutile, et comme j'insistais, sa mère s'écria vivement, pour couper court à la discussion : « Ne nous embarrassez pas d'un médecin, je

sais ce que c'est d'ailleurs, et c'est moi qui me charge de la soigner. Maintenant vous allez vous retirer. » J'obéis, voyant bien que ma présence redoublait l'agitation de Louise. Mme Morin me reconduisit en grommelant jusqu'au seuil de la porte, et répéta ces mots, qui m'avaient si fort troublé : « C'est votre faute. Oh! les hommes! »

Ces mots ne me sortent plus de l'esprit. Je me rappelle aussi certaines réticences, certains regards qui ne devraient plus même me laisser un doute. O mon ami! si Louise... Je ne te l'ai pas dit, je l'ai toujours caché à la pauvre fille; mais je sens qu'un enfant me lierait à elle pour la vie, et que je puiserais dans ce sentiment nouveau, dans le sentiment de la paternité, une force de résolution que je demande en vain à mon amour.

9 septembre.

Elle va mieux. On m'a permis ce soir de passer une heure auprès d'elle. Nous avons causé d'abord bien doucement, à voix basse; puis, de peur de la fatiguer, je lui ai proposé de lui lire quelque chose. Pendant que je lisais, ses yeux se sont fermés, et je baissais le ton, et je la regardais du coin de l'œil. Enfin elle s'est endormie, et je l'ai contemplée longtemps dans son sommeil d'ange.

Je ne me suis encore informé de rien. J'ai préféré garder ma chère espérance.

25 septembre.

Qu'il faut peu de chose pour nous bouleverser! Qu'est-ce que ce bonheur que nous croyons si solide, et qu'un grain de sable ébranle? Tu vas sans doute me trouver absurde. Il n'importe. Je ne suis pas tranquille quand j'ai quelque chose qui me préoccupe, et que je ne t'ai pas confié.

Quoique Louise soit toujours un peu languissante, nous avons repris nos rendez-vous du pavillon. C'est elle qui l'a voulu; elle s'est aperçue que sa mère recommençait à me devenir insupportable. J'avais allumé un bon feu dans le petit salon, car les soirées sont déjà fraîches, et je l'attendais sans trop d'impatience cette fois, mais avec cette tendre et vague inquiétude inséparable de l'amour. Elle arriva toute frissonnante; je la fis asseoir dans un grand fauteuil, bien près du feu, et je pris ses mains dans les miennes pour les réchauffer. Elle fut bientôt tout à fait remise, et nous causâmes gaiement du mal passé. Tout à coup elle me dit : « Sais-tu bien de quoi j'avais peur?... » Ces mots, que j'avais compris, me glacèrent, elle sentit ma main trembler dans la sienne; mais au lieu de m'expliquer là-dessus avec elle, je changeai brusquement d'entretien, et elle s'imagina sans doute que je partageais sa crainte, et que c'était cela qui m'avait fait tressaillir.

J'ai la manie de retourner de cent manières dans ma pauvre cervelle les choses qui m'ont frappé; j'arrive ainsi à donner à des riens des proportions fabuleuses. J'en vins à penser que cette crainte de se voir mère était contraire à la nature, qu'une femme qui s'exprimait d'une telle façon n'aurait point aimé son enfant. Ainsi Louise se croirait vingt fois plus déshonorée par la preuve vivante de sa faute que par sa faute même, et pendant que je me réjouissais d'une espérance incertaine, la mère et la fille tremblaient, comme dans l'attente d'un malheur... Elles respirent maintenant, elles s'étaient trompées, le danger est passé, et moi je souffre sans oser avouer à Louise ce qui me fait souffrir. Ah! que j'aurais besoin de ton amitié, si ingénieuse à m'apaiser, à me distraire! Écris-moi par le prochain courrier; dis-moi que je suis injuste envers Louise, gronde-moi, sermonne-moi, détourne-moi enfin de ces idées funestes. Toutes les raisons que je m'allègue pour la justifier ne sauraient me convaincre : elles auront plus de force quand elles viendront de toi.

15 octobre.

Merci de ta longue et bonne lettre, de tes sages conseils, de tes consolantes paroles. Cette lettre m'a rafraîchi; je l'ai lue lentement, je l'ai savourée comme les fleurs aspirent la rosée du matin, goutte à goutte.

Tu ne te trompes pas; mais qui le croirait? Mon imagination est presque aussi ardente que la tienne. Je sens chaque jour davantage la nécessité d'un travail forcé, d'une fatigue régulière. Tout marche bien en ce moment. Je suis accablé de besogne. Mon père, qui va de mieux en mieux, ne se presse pas de me redemander le sceptre de la banque. . . . . .

8 novembre.

J'ai eu hier avec mon père un entretien que je veux te rapporter.

Nous étions seuls après le dîner au coin du feu. Ma mère était allée à l'église pour entendre je ne sais quel prédicateur qui fait tourner ici toutes les têtes. Nous causions avec cet abandon auquel on ne se livre qu'à certaines heures, même entre personnes qui ont toujours vécu ensemble, même de père à fils. Profitant de cette disposition favorable, mon père me dit : « Tu ne penses donc point du tout à te marier? » Je lui répondis que je n'y pensais pas plus que la première fois qu'il m'en avait parlé. « Tu as tort, reprit-il; tu es à un âge et dans des dispositions où il n'est guère prudent d'attendre. Je sais bien ce qui t'arrête; mais je ne me suis marié moi-même, je n'ai épousé ta mère que pour m'arracher à un sentiment qui prenait sur moi beaucoup trop d'empire. » Tu juges de ma surprise et de mon embarras. Mon père n'a jamais eu l'air de me surveiller; il m'a

pour ainsi dire abandonné à moi-même, et, parce qu'il a toujours paru ne rien savoir, j'avais cru jusqu'alors qu'il ignorait tout. Je le regardais à la dérobée : il était plus pâle que d'habitude et presque honteux de s'être hasardé avec moi sur ce terrain-là. Comme je me taisais, il continua : « Rien ne m'obligeait à rompre. Orphelin, possédant quelque fortune, j'étais maître de ma vie; mais il y avait dans mon cœur un bon sentiment qui me sauva. J'adorais les enfans, je désirais un fils, et je ne voulus pas m'exposer à rougir un jour devant lui de sa naissance. » Il pâlissait de plus en plus, et sa voix tremblait. Ce sentiment qui nous est commun, qu'il m'a transmis avec le sang, cet amour des enfans m'attendrit. Je lui pris la main et je la serrai. « Va, reprit-il, je fus bien récompensé d'un effort qui était nécessaire. Celle à qui j'aurais tout sacrifié n'était pas digne du sacrifice : je le reconnus plus tard. Puis tu vins au monde. Tu m'as toujours vu froid et grave depuis que tu as l'âge de raison. Les fils ne se doutent pas de ce qu'il y a souvent sous cette gravité des pères. Toi et le travail, vous m'avez consolé de tout. » Il essuya furtivement une larme, la dernière peut-être qu'il donnait à un souvenir mystérieux et cher. Il faut qu'il m'aime bien, mon pauvre père, pour m'avoir fait un tel aveu, pour avoir triomphé de cette pudeur des vieillards qui leur défend l'expansion comme une faiblesse, et leur fait craindre, en ouvrant leur cœur, de perdre une part de notre estime. « Je n'ajouterai que quelques mots, dit-il enfin. Il y a plus d'un an que tu passes presque toutes tes soirées dehors. Je ne m'en plains pas, mais ta mère s'en afflige, et elle t'aurait déjà entrepris sur ce sujet, si je ne l'en avais empêchée. Arrange-toi pour nous donner quelques soirées. J'ai le pressentiment que nous n'en avons plus beaucoup à passer ensemble. » J'écartai cette idée autant que mon émotion me le permit, mais je vis bien que mon père était frappé. Il m'entretint longuement de sa position, de ses affaires, du grand bien dont j'hériterais et que je saurais accroître, quoiqu'il me laissât entièrement libre de travailler ou d'en jouir. « Cependant, ajouta-t-il, revenant par un détour à son point de départ, je crains pour toi l'inaction autant que je la craignais jadis pour moi. Tu es bien mon fils de toutes les manières. Je n'étais pas aussi banquier à trente ans que je te le parais aujourd'hui. Mon dernier mot sera donc : Marie-toi et occupe-toi. » Il entendit ma mère qui rentrait, me fit un signe et parla politique. Ma mère revenait toute pleine de son sermon et se disposait à nous en rapporter les plus beaux passages, lorsque je me levai. — Est-ce parce que je rentre que tu t'en vas? dit-elle d'un air tendre et fâché. Mon père lui répondit que je ne pouvais rester ce soir, mais qu'il était sûr que je ferais en sorte de passer avec eux la soirée du lendemain. Je le lui promis, j'embrassai ma mère, et me retirai.

J'étais très ému. Ce que je venais d'entendre avait éveillé en moi des idées pénibles : j'avais besoin de recueillement et de solitude; mais Louise m'attendait. Je courus au pavillon, je lui contai les bontés de mon père et ses douces plaintes sur mes absences de tous les soirs. Elle a été la première à me conseiller de me partager entre elle et mes parens. Avec quelle tendresse, avec quelle reconnaissance je l'en ai remerciée! Elle m'a beaucoup interrogé sur mon père, qu'elle n'a jamais vu qu'une fois, m'a-t-elle dit, mais qui lui a plu au premier abord. Hélas! si elle savait, si je lui avais répété tout ce qu'il m'a dit!

Je n'ai pu fermer l'œil. Louise s'est endormie. A la lueur incertaine de la veilleuse, je la regardais avec un vague sentiment de tristesse. Bientôt mon cœur se gonfla, mes larmes coulèrent; mais elles ne l'ont pas réveillée.

24 novembre.

Il nous faut quelquefois, mon cher Léon, expier bien cruellement nos résolutions les plus généreuses.

Je viens de passer une dizaine de jours dans les transports, dans les jalousies, dans les soupçons, dans les tempêtes de l'amour. Mon bonheur est comme foudroyé. Les douces, les calmes, les enivrantes soirées du pavillon ne sont plus à présent qu'un songe évanoui. L'amante craintive et dévouée s'est transformée en maîtresse capricieuse et absolue. Je ne la reconnais plus, si ce n'est à mon amour, amour étrange, qui semble s'accroître de ce qui devrait le détruire. Autant j'ai été heureux par Louise pendant une année, autant je souffre par elle depuis ces dix jours. Elle le sait, je le lui ai dit, je le lui ai répété mille fois : elle n'est plus même accessible à la pitié. C'est une maladie sans doute, une crise douloureuse qui passera. Je retrouverai celle que j'aime, celle que j'ai perdue, la Louise que tu connais... Mais je me laisse entraîner à des plaintes incohérentes, et j'oublie que je ne t'ai rien dit et que tu ne peux me comprendre. Je vais essayer de mettre un peu d'ordre dans mes idées, et de remonter avec toi le triste chemin que j'ai parcouru. Je sens que je ne pourrai marcher bien vite, et que je m'arrêterai plus d'une fois pour me plaindre, pour accuser le sort, pour pleurer dans tes bras.

Tu n'as pas oublié que je te disais dans ma dernière lettre que Louise avait très bien compris ma position vis-à-vis de mon père. Elle avait été au-devant de mon désir, désir très naturel et dicté par un devoir; elle m'avait permis de partager mes soirées entre elle et ma famille. Le lendemain, je reçois un petit mot d'elle. Malgré ce dont nous étions convenus, elle me priait de venir le soir au pavillon; elle le voulait, il le fallait. — Je fus très surpris et en même temps très inquiet. J'avais promis à mon père de rester avec lui le soir, je ne pouvais manquer à cette promesse. D'autre part, l'in-

sistance de Louise me troublait. Lui serait-il arrivé quelque malheur? Avait-elle besoin de moi? Je lui répondis deux lignes. Je lui disais qu'elle savait bien à quoi je m'étais engagé envers mon père, que je n'étais pas libre de ma soirée, mais que, si elle voulait se rendre au pavillon vers cinq heures, je m'y trouverais, et que nous causerions jusqu'à six. A cinq heures, j'étais près d'elle. Je ne puis te dire le déluge de reproches dont elle m'accabla : j'étais un homme sans foi, mon père n'exigeait rien, c'était un prétexte pour me détacher d'elle, il y avait déjà longtemps qu'elle s'était aperçue de quelque chose; je ne l'aimais plus, elle me haïssait, et mille autres folies semblables... La nouveauté de ce langage me bouleversa et m'empêcha de lui répondre. Je l'avais quittée raisonnable, je la retrouvais insensée. La première confusion passée, j'essayai de la calmer : tout fut vain. « Ah! m'écriai-je enfin, je reconnais l'œuvre de ta mère. Il n'y a qu'elle qui puisse t'inspirer contre moi des soupçons aussi ridicules. » Elle m'imposa silence, me défendit d'insulter sa mère, qui valait mieux que moi, parce qu'elle était sincère! Je fus pris en ce moment d'un soudain transport de fureur, et, sans prononcer un seul mot, je me précipitai vers la porte. Elle s'élança, s'attacha à moi et éclata en sanglots. Je ne trouvais plus une parole, j'étais muet, et elle pleurait toujours, entremêlant ses larmes de cris et de soupirs. Nous restâmes ainsi près d'une demi-heure. Enfin je fis un effort, et d'une voix tremblante et ferme en même temps : « Louise, lui dis-je, nous nous expliquerons demain; je ne le puis maintenant. » Elle retint tout à coup ses larmes et me dit : « Préparez vos réponses. J'ai bien des questions à vous faire. » Je ne répliquai rien, et nous nous quittâmes. Il était l'heure du dîner. Je courus chez moi, et, chose bizarre, dès que je fus à table, je retrouvai toute ma présence d'esprit, et causai presque gaiement et avec un entrain inaccoutumé qui ravit mon père. Ma mère remarqua seulement que j'avais la figure enflammée. Heureuse contrainte qui m'arrachait un moment à moi-même! Dès que je fus seul dans ma chambre, la pensée de Louise m'envahit tout entier. Je souffris tout ce qu'il est possible de souffrir quand à une certitude cruelle se joint une incertitude mille fois plus cruelle encore. Que lui avais-je fait? Comment expliquer ce changement extraordinaire? Qu'avait-elle à me reprocher? Hélas! dix jours se sont écoulés depuis cette première scène, et je cherche encore inutilement quel est mon crime; par instans je me demande si nous ne sommes pas fous tous les deux. Je passe chaque nuit des heures entières à réfléchir, à creuser ce problème, à me poser cette question terrible : Louise n'est-elle pas l'ange que j'avais entrevu? Était-ce mon amour qui lui prêtait cette douceur céleste, cette raison charmante? Je t'en prie, écris-moi que ton ad-

miration pour Louise n'était pas une complaisance de l'amitié; redis-moi ton étonnement de découvrir en elle tant de qualités inattendues. Une lettre, quelques lignes, je te les demande en grâce pour me rappeler à moi-même et au juste sentiment des choses, car je ne vis plus depuis dix jours. Ah! plutôt je vis, puisque je souffre. C'étaient le bonheur, le calme et sa tendresse qui étaient le rêve et l'illusion!

Mais il faut que je reprenne mon récit. Tu ne sais rien encore, c'est-à-dire que tu sais tout, le changement de Louise : qu'importe le reste? Tu n'y verras qu'une suite de scènes bizarres et terribles où nous te paraîtrons les personnages fantastiques de quelque conte allemand.

Le lendemain, je me rendis au pavillon à l'heure ordinaire. Louise n'y était pas. J'attendis : personne. Je courus chez elle, et ne trouvai ni elle ni sa mère. Je revins au pavillon : elle y était, et me querella tout d'abord, parce que j'étais en retard. Je me jetai à ses genoux, je mouillai ses mains de mes larmes, et la suppliai en sanglotant de ne point prolonger mon supplice. Elle fut ébranlée, et me dit d'une voix émue : « Écoute, Francis, j'ai tout appris; tu as le projet de me quitter. » Je pris le ciel à témoin que je n'y avais jamais songé, et qu'en vain ma raison le voudrait, que mon cœur n'y consentirait pas. Elle persista à ne pas me croire, elle s'efforçait de me persuader à moi-même que j'étais infidèle; elle me demandait des preuves d'amour qu'il m'était impossible de lui donner, qui la perdraient de réputation, qui me forceraient à un éclat, à rompre avec ma famille, à frapper mon père et ma mère au cœur, par exemple de la conduire à mon bras le dimanche dans les endroits les plus fréquentés de la ville, ou bien de tout quitter, de partir le lendemain pour Paris, d'y séjourner un mois, et de nous rendre après en Italie ou en Suisse. Il faut savoir, comme toi, l'ardente passion qu'elle m'inspire pour comprendre qu'avec nos habitudes et dans la situation où nous nous trouvons vis-à-vis l'un de l'autre, elle ait pu seulement manifester de semblables exigences. Il est vrai qu'elle n'a pas plus tôt exprimé un de ces désirs absurdes qu'elle y renonce d'elle-même, mais c'est pour en concevoir un autre, et je ne fais que changer de tourment. J'emploie le raisonnement pour combattre les argumens de la folie. Quand je suis parvenu à lui démontrer clair comme le jour que je ne puis aimer qu elle, elle en convient, et prétend qu'elle n'est pas jalouse. Elle s'humilie un instant; elle tombe à mes pieds, elle me demande pardon de ses bizarreries. Je respire, mais un quart d'heure ne se passe pas sans que la querelle recommence. Et, je te le répète, cela dure depuis dix jours, et je cherche en vain le fil de ce laby-

rinthe où elle se plaît à m'égarer. Il n'y a point d'issue. Auparavant nous nous entendions à demi-mot : un regard, un sourire, un geste, me suffisait. Je ne la comprends plus maintenant, et j'ai renoncé à la comprendre, car il faudrait aborder le premier cet affreux sujet, et attiser ainsi moi-même le feu qui me consume. Ah! que tout ce que j'avais éprouvé jusqu'ici était chétif et misérable! On ne connaît vraiment l'amour que lorsqu'on a subi toutes ces tortures. Je travaille cependant, je bois, je mange comme si de rien n'était. On ne s'imaginerait pas, à en juger par l'extérieur, que tout n'est en dedans que désolation et que trouble. Je plaisante même encore quelquefois. Hier Mme D... et sa fille sont venues passer la soirée avec ma mère. J'ai causé chiffons avec la jeune personne. Seulement je tressaillais toutes les fois qu'on l'appelait Louise. Louise! comment ce nom appartient-il à une autre? Te le dirai-je, Léon? et ne va pas te récrier sur la perversité de notre cœur, ne va pas me faire rougir d'un tel aveu,... ces colères sans objet, ces reproches sans motif, ces menaces sans but, toutes ces scènes folles et violentes ont donné à ma passion une intensité nouvelle. J'attends la rage et les pleurs avec plus d'impatience que je n'attendais auparavant les douces paroles et les douces joies. Si tu savais comme en ces momens-là ses caresses sont brûlantes, comme elle répare ses torts, comme ses baisers essuient mes larmes! Il n'importe, ce sont des plaisirs qui troublent, qui dessèchent, qui corrompent. Je ne veux plus de ces ivresses monstrueuses qui ne sont faites que pour les cœurs blasés. Je redemande ma Louise, ma Louise des premiers jours. Cette vierge folle n'est pas ma Louise... Ah! qu'ai-je dit? Je ne me pardonne pas de t'avoir traduit ces émotions honteuses; mais j'ai voulu ne te rien cacher. Tu es de sang-froid, tu découvriras peut-être la cause qui m'échappe, tu me donneras peut-être le mot de cette cruelle énigme. J'attends une lettre de toi, comme un homme qui traverse un désert de feu attend la source qui doit le désaltérer.

3 décembre.

J'ai enfin découvert la cause de la démence de Louise : je n'y devrais voir encore qu'une preuve de son amour; mais le coup est porté, elle est descendue de cet autel au pied duquel j'étais prosterné en adoration. Elle n'est plus à présent pour moi qu'une femme qui m'aime follement, et dont j'ai pitié.

Le bruit de mon mariage avec Mlle D..., qui court la ville depuis deux mois, est parvenu à l'oreille de la mère Morin. Celle-ci n'a pas manqué d'en informer Louise et de lui donner les instructions qu'elle a jugées nécessaires. Louise, livrée à elle-même, m'aurait demandé une explication franche et loyale; je me serais justifié, et

mon amour pour elle serait sorti plus fort de cet éclaircissement. Au lieu de parler, elle s'est tue; elle s'est abandonnée à toute la frénésie de ses soupçons jaloux, dont je ne pouvais deviner la source. Elle m'a rendu très malheureux... ah! malheureux surtout de sentir amoindrie l'admiration que j'avais pour elle!

Depuis quelques jours, tout est très calme. Louise semble fatiguée des efforts qu'elle a faits pour se montrer ce qu'elle n'est pas. Je pense même qu'au fond elle en est un peu honteuse. Elle m'a confessé sous le sceau du secret qu'elle se repentait d'avoir suivi les conseils de sa mère, et elle m'a supplié en même temps de lui jurer que je ne me marierais jamais. « Je n'y songe nullement, lui ai-je répondu, et je n'y ai jamais songé; mais je croirais manquer à ce que je dois à mon père en prenant un engagement pour l'avenir. » Elle a détourné la tête, elle a pleuré amèrement et en silence. Je l'ai consolée, je l'ai rassurée, je lui ai juré de l'aimer toujours. Alors elle a levé sur moi ses grands yeux humides... Que son regard était touchant! qu'elle était belle d'humilité et d'espérance! Ah! Léon, j'avais tort de dire que je l'aime moins. Je l'aime autrement, voilà tout. Si mon amour est moins enthousiaste, il est peut-être plus tendre. Je la regarde comme une faible créature qui a besoin de protection, et je me sens plus fort et meilleur d'avoir à la protéger.

15 décembre.

Mes pressentimens me trompent rarement. Ce n'était point sans raison que j'éprouvais pour la mère de Louise cet éloignement insurmontable. Tu te rappelles les impudentes poursuites d'Édouard S..., ce Joconde de province si fat, si beau, si bête, qui passe si gracieusement de la brune à la blonde. Il n'avait pas renoncé, à ce qu'il paraît, au plaisir charmant de me supplanter dans le cœur de ma maîtresse. Les difficultés de l'entreprise ont même prêté à son désir une énergie, une ténacité, dont j'étais loin de le croire susceptible. N'ayant pas réussi auprès de la fille, il avait tourné ses batteries du côté de la mère, et il comptait bien arriver à son but par cette voie détournée. J'ignore de quel espoir il l'a bercée, s'il lui a promis, comme il le fait souvent, qu'il épouserait un jour sa fille, ce qui de sa part n'a jamais l'air trop invraisemblable, parce qu'étant sans parens, sans souci de l'opinion, il paraît capable de tout pour se satisfaire. J'ignore s'il a tenté la voie plus commode des cadeaux et des promesses d'argent. Toujours est-il que la mère Morin l'aime aujourd'hui autant qu'elle me déteste. Il y a trois mois qu'ils sont d'intelligence, et qu'elle fait chaque jour quelque nouvelle tentative en sa faveur. Louise, en revenant du pavillon, le retrouvait presque toujours causant avec sa mère. Alors ils avaient recours aux plus

lâches ruses, aux plus perfides insinuations pour ébranler le cœur de l'innocente fille. Elle leur défendit de prononcer mon nom : ils n'en devinrent que plus acharnés contre moi. Indignée de ces persécutions et à bout de patience, elle a enfin déclaré à sa mère qu'elle la quitterait, si Édouard S... remettait jamais le pied dans la maison. Mme Morin a tremblé, et, avec toute sorte de soupirs, de larmes, de grimaces, a prétendu qu'elle n'avait jamais eu d'autre but que d'épargner à sa chère enfant les chagrins que je lui préparais. Là-dessus elle lui a conté que mon mariage était résolu. Telle est l'origine des premiers doutes de Louise. Elle a perdu la tête, elle a cru tout ce qu'elle redoutait et s'est laissé diriger par sa mère. J'ai surpris l'autre jour Mme Morin causant au coin d'une rue avec Édouard, qui s'est enfui à mon approche. On m'avait déjà donné avis de leurs sourdes manœuvres. Fort de ce nouvel indice, j'ai éclaté, j'ai reproché à Louise sa longue dissimulation, et c'est alors qu'elle m'a tout raconté, me jurant qu'elle ne me cacherait plus rien. J'ai exigé qu'elle allât s'établir seule dans une petite chambre que j'ai louée, et elle y a consenti sans trop de résistance.

Voilà où nous en sommes, mon cher Léon. Tout cela a réclamé plus de temps que je n'en mets à te l'écrire. Il y a eu bien des tiraillemens, bien des déchiremens. Les moindres faits se compliquent dans la vie de mille détails d'exécution dont le récit serait fastidieux, mais qui servent toujours cependant à éclairer l'ensemble. Cette pauvre fille aime sa mère : elle a jugé comme moi la séparation nécessaire; mais elle ne s'en est séparée qu'en pleurant. Moi-même, au dernier moment, j'ai senti comme un secret remords. Il me semblait que je faisais aussi une mauvaise action. En prenant de pareils droits sur Louise, je me suis imposé des devoirs que je ne remplirai peut-être jamais... Non, Louise ne peut plus être ma femme !

Quoi qu'il en soit, elle est installée d'hier dans sa chambrette. Elle dit qu'elle est heureuse, mais elle est triste. Et moi !...

2 janvier 185...

Toutes les peines de l'amour s'évanouissent devant une de ses joies. L'amour nous ravit aux tristesses d'hier, nous dérobe celles de demain; le présent lui suffit. Une soirée comme celle que je viens de passer auprès de Louise rachèterait une année entière d'ennuis, de souffrance et de désespoir.

18 janvier.

Cette séparation ne pouvait durer longtemps. Deux jours ne s'étaient point écoulés que la mère et la fille étaient déjà réconciliées. On me l'a caché d'abord, puis un soir on m'a tout avoué, et l'on

m'a sans peine amené à consentir au rapprochement. J'ai fait plus que d'y consentir, j'ai pardonné moi-même à la mère Morin, et c'est en revenant de chez elle que je t'écris, car le pavillon n'est plus à moi. Cédant à un nouveau caprice de sa belle dame, Charles B... me l'a repris.

Je suis triste et découragé. Dès que la passion nous force à faire quelque concession à notre dignité personnelle, notre conscience se hâte de nous en punir. Je n'aurais jamais dû revoir la mère de Louise. Louise elle-même en a été surprise sans se l'avouer et m'en estime moins peut-être. J'ai manqué d'énergie, je devais tenir bon; mais l'homme est ainsi fait, il s'arrête volontiers aux demi-partis et tranche rarement dans le vif. Si une résolution prise n'engageait que notre avenir;... malheureusement elle peut engager l'avenir de toute une famille. J'ai une mère aussi, moi, et combien je l'aime, combien je la vénère, surtout depuis que j'ai sous les yeux un si terrible objet de comparaison! Au revoir. J'ai la tête en feu...

20 janvier.

Ah! mon ami, viens, accours si tu es libre. Un affreux malheur nous a frappés. J'étais si loin de le prévoir, que je suis comme étourdi de ce coup de foudre, et que je cherche autour de moi un appui qui me manque. C'est toi. Viens. Mon père est mort...

Que nous nous connaissons peu, mon cher Léon! Est-ce donc la douleur de le perdre qui devait m'apprendre à quel point je l'aimais? Mon père est mort! Ah! viens, viens, je t'en conjure.

2 février.

Ta présence nous a été d'un immense secours à ma mère et à moi pour supporter ces premiers jours de douleur. Que je plains ceux qui n'ont pas un ami qui, après de pareilles pertes, essaie d'arrêter vos larmes, et, n'y pouvant réussir, pleure avec vous! Ma mère est bien plus abattue et bien plus morne depuis ton départ. C'est elle qui m'a dit de ne point tarder à t'écrire pour te remercier d'être accouru quand je t'appelais. Elle ne te connaissait pas, mon cher Léon; elle sait maintenant que tu es un frère pour moi.

Ma pauvre mère! Elle m'est devenue plus chère aussi. Je mesure la place que mon père occupait dans sa vie au vide qui s'est fait autour d'elle. Elle l'a passionnément aimé. Les volontés de mon père étaient les siennes, ou plutôt elle s'était habituée à penser, à vouloir comme lui. Elle se trouve tout à coup livrée à elle-même; elle se trouble, elle chancelle, elle cherche toujours le guide qui la dirigeait. Par momens elle semble vouloir remettre entre mes mains le pouvoir que mon père avait sur elle. Je suis à ses yeux le chef de

la maison : elle ne fait rien sans me consulter, et quand je repousse une déférence qui ne m'est pas due, elle pleure. Ah! mon père avait raison, il est doux d'être aimé ainsi! Il a été largement récompensé de la victoire qu'il a remportée sur lui-même. Son exemple me parle bien plus haut à cette heure. La douleur m'a mûri, Léon. Quand l'avenir se présente à moi, je ne détourne plus la tête, j'éprouve au contraire le besoin de le regarder bien en face, cet avenir qui m'impose des devoirs et peut-être des sacrifices. Je me dis souvent, quand nous sommes tous deux silencieusement assis, ma mère et moi, à chaque coin de la cheminée, elle plongée dans ses regrets, car ses regrets seront désormais sa vie, moi m'abandonnant déjà à des réflexions personnelles, — je me dis : Mon père s'est conduit de telle manière, et il a trouvé le bonheur, et il a rempli dignement sa tâche, et il est parti, ne laissant après lui qu'une trace d'honneur et de vertu! « A quoi penses-tu donc, Francis? me demande alors ma mère en dévorant ses pleurs. Il ne faut pas t'absorber ainsi. Tiens, lis-moi le journal. » Et elle me tend la feuille d'une main tremblante, et je la prends en fondant en larmes, et je me jette au cou de ma mère, et je lui jure de remplacer autant qu'il sera en moi celui qu'elle a perdu.

15 février.

J'ai vu hier Louise pendant quelques instans, et pour la première fois depuis la mort de mon père. Elle m'avait écrit pour réclamer cette entrevue. Elle a été charmante, bonne et tendre, et m'a fait pleurer en pleurant elle-même. Ces larmes-là lui seront comptées.

Elle voulait que nous convinssions d'un jour pour nous revoir. Je n'ai pu lui rien promettre. Quand je m'absente hors de mes heures de travail, ma mère s'agite, s'inquiète, et je la trouve en rentrant plus sombre encore et plus souffrante. Si j'allais la perdre aussi! Quelquefois sa pâleur m'effraie.

25 février.

La famille D... a été parfaite pour nous lors de notre malheur. Tu as vu toi-même, pendant ton court séjour parmi nous, de quels soins délicats, de quelle vive sympathie Mme D... et sa fille ont entouré ma mère. J'étais plus tranquille quand elles étaient là : elles savent l'une et l'autre trouver ce qu'il faut dire à une personne accablée de douleur, elles savent l'arracher aux pensées trop pénibles. Mlle D... surtout a l'art d'occuper ma mère sans lui faire l'injure de chercher à la distraire. Eh bien! depuis quelques jours, ces dames ne viennent plus du tout. Je m'en étonnais l'autre soir devant ma mère, lorsqu'elle me regarda fixement et me dit que je devais en savoir la cause. « La cause? dis-je très surpris. Je t'assure que je n'en sais rien. Mme D...

est-elle malade? Leur serait-il arrivé quelque chose? » Je prononçai ces derniers mots avec une certaine vivacité. Ma mère me tendit la main et reprit : « Tu as raison de t'intéresser à eux, ils s'intéressent beaucoup à nous. Ce sont les meilleurs amis que nous ayons, et si Mme D... consultait son cœur, elle serait toujours ici; mais tu n'as pas oublié les propos qu'on a tenus. Mlle D... a vingt-deux ans. On désire la marier, et je sais un jeune homme qui ne se présente pas, parce qu'il croit qu'on te la réserve. La mère craint donc, en venant trop souvent chez nous, d'accréditer elle-même un bruit qui nuit à l'établissement de sa fille. » Je ne répliquai pas un mot, et je me repentis trop tard d'avoir provoqué cette explication. . . . .

Louise a repris ses humeurs et ses caprices. C'était inévitable du moment où elle retournait chez sa mère. Toutes les deux m'ont parlé hier de Mlle D..., avec laquelle on s'obstine à me marier. J'ai répondu avec une certaine impatience : elles ont persisté à ne pas me croire. Louise a osé me reprocher d'avoir embrassé Mlle D... le jour de la mort de mon père. Tu sais qu'il est d'usage chez nous d'embrasser ses plus intimes amis dans ces momens de douleur. J'ai été indigné : la médisance, pour trouver sa pâture, n'est donc point arrêtée par un cercueil encore ouvert!

Il y a huit jours que tu devrais avoir cette lettre, mais je n'ai pu trouver un moment pour la terminer. Je voulais d'ailleurs t'entretenir avec quelque détail d'un incident qui est survenu et d'une sottise que j'ai faite : je dis sottise, imprudence serait plus juste, et peut-être même ni l'un ni l'autre terme n'est-il le vrai; enfin tu vas en juger.

Ma mère ne s'est point encore remise et ne se remettra jamais complétement du coup qu'elle a reçu. Elle n'a plus d'appétit, elle maigrit à vue d'œil. Sa pâleur prend par instans des teintes vertes qui ne me laissent pas maître de mon inquiétude. Samedi dernier, vers midi, elle s'est trouvée beaucoup plus mal. Quelques affaires me réclamaient, elle allait rester seule et ne se souciait guère de voir nos parens, qui d'ailleurs nous délaissent un peu depuis que notre maison est triste. Je ne réfléchis pas, je courus chez Mme D..., et la suppliai de se rendre sans tarder avec sa fille auprès de ma mère. Elle y consentit aussitôt de fort bonne grâce, et nous sortîmes tous trois ensemble. J'étais tout à la joie que j'allais causer à la pauvre malade. Quand ma mère nous vit entrer, sa figure rayonna : elle me remercia par un sourire, le premier qui eût effleuré ses lèvres depuis notre malheur, et me dit de retourner à mon bureau et de la laisser seule avec ses bonnes amies. Tout cela m'avait paru fort naturel, et je n'y voyais rien de grave. Que j'étais loin de penser aux conséquences que devait avoir mon innocente démarche! Les

hommes sont des sots, mon cher Léon : une petite fille donnerait des leçons de savoir-vivre au plus fort d'entre nous; mais, trêve de réflexions, laissons parler les faits.

Ces deux dames sont revenues tous les jours voir ma mère et s'installer auprès d'elle. Je les en ai remerciées chaque fois avec effusion. Il est certain que ma mère va mieux, et qu'elles seules réussissent à la soulager. Hier, ma correspondance expédiée, et comme je me sentais un peu las, j'entre un moment dans le salon. Ma mère était seule avec Mlle D.... La jeune personne s'était agenouillée à ses pieds sur un coussin et lui montrait je ne sais quel point nouveau. Elle ne m'entendit pas entrer et continua l'explication commencée. Enfin le regard que ma mère jetait sur moi lui fit tourner la tête. Elle m'aperçut, se leva toute confuse, et reprocha à ma mère de ne l'avoir pas prévenue. Je la saluai et lui dis avec un peu d'émotion : « Ah! mademoiselle, je vous devrai le rétablissement de ma mère. Continuez, continuez, je vous en prie. » Et en disant cela je lui tendais la main. Elle la prit, la serra faiblement. Cette pression légère, imperceptible, m'avertit, m'éclaira. Je restai muet. Je comprenais enfin que cette jeune fille avait vu dans mon empressement à réclamer son aide l'aveu d'un sentiment que je n'éprouvais point. Par bonheur elle se remit aux genoux de ma mère, et je saisis un prétexte pour sortir du salon.

Je comptais bien que le soir ma mère me parlerait de ce qui s'était passé. Elle ne m'a pas dit un mot de Mlle D... Seulement elle s'est montrée pour moi plus tendre et meilleure que jamais.

Voilà ce qui m'arrive, mon cher Léon. Les D... sont persuadés que j'épouserai leur fille; il est évident que ma mère s'en flatte au fond du cœur, et il est sûr que par ma démarche imprudente je leur ai donné lieu de croire ce qu'ils désirent. L'assiduité de ces dames auprès de ma mère est, à l'heure qu'il est, la nouvelle de toute la ville. Je parierais que le jour du mariage est décidé, que le chiffre de la dot est fixé, et qu'on me fera peut-être demain les complimens d'usage. Je suis furieux, car enfin je songerais à me marier que je ne choisirais point Mlle D... Et pourquoi non? N'est-elle point dans les conditions les plus avantageuses, les plus convenables, les plus sortables? N'est-elle pas jolie? n'est-elle pas?... Elle m'est odieuse. Je lui en veux de sa facilité à me croire épris d'elle. C'est une petite sotte. Son serrement de main est d'une hardiesse qui doit donner beaucoup à penser. Je ne l'épouserai certainement pas; mais comment réparer le tort que je lui ai fait? Je l'ai compromise aux yeux des sots, et cela en récompense du service qu'elle m'a rendu en se dévouant à la santé de ma mère! Il serait étrange pourtant que je fusse obligé de l'épouser pour les cinq ou six visites que nous lui de-

vons. Je ne puis te dire de quelle humeur je suis! Et ma pauvre Louise qui est adorable depuis deux jours, et qui m'a demandé bien humblement pardon de tout le mal qu'elle m'a fait! Écris-moi, conseille-moi, dis-moi de quelle façon je dois m'y prendre pour détromper les D... et ma mère. Il est grand temps.

6 mars.

Tu as raison, j'étais fou d'en vouloir à Mlle D... parce qu'elle m'a témoigné un intérêt plus vif que je n'aurais souhaité. Rien ne prouve en effet qu'elle m'aime. Elle a toujours été très attachée à ma mère; son embarras en ma présence s'explique tout naturellement : elle est une jeune fille, et je suis un jeune homme. Si elle m'a serré la main, c'est qu'elle est franche et qu'elle a obéi à un sentiment de sympathie qui peut très bien exister sans amour. C'est après tout une personne modeste, naïve, bien élevée, une compagne telle que mes parens m'en voulaient une. Elle a puisé dans sa famille tous les principes de délicatesse et d'honneur que j'ai puisés dans la mienne. Sa mère est bonne et pieuse comme ma mère, son père est honnête et grave comme était mon père. Qu'elle ait rêvé que je l'épouserais un jour, il n'y a là rien d'impossible. Nous nous convenons, comme on dit. Ce qui le prouve, c'est que tout le monde y a pensé avant nous. Par malheur pour elle, et pour moi peut-être, je n'y penserai jamais. Par malheur pour elle?... Décidément je suis un fat.

Je ne puis cependant supporter l'incertitude où je suis. Qu'espère-t-on de moi? Je voudrais m'expliquer franchement avec ma mère, et je crains d'aborder le premier cette question délicate. Au fond, c'est mon imagination seule qui lui prête des intentions cachées. Il est possible qu'elle se berce toujours de ce mariage, mais rien ne trahit sa pensée. Je l'ai même mise inutilement sur la voie, elle s'obstine à ne point faire un pas et à m'observer. Oh! les femmes! oh! ma tendre et adroite mère! Il serait néanmoins cruel de lui dire : « Tu te flattes que j'épouserai, mais je n'épouserai pas. » Laissons-lui donc quelque temps encore cet espoir que je ne lui ai pas donné, et que je serai bien forcé de lui enlever un jour ou l'autre.

Je suis sorti cette après-midi avec elle. J'étais heureux de la sentir s'appuyer sur mon bras après avoir craint un instant de la perdre aussi. Notre amour pour nos parens s'accroît et s'attendrit pour ainsi dire lorsqu'ils marchent vers leur déclin : il semble que nous rendions à leur vieillesse un peu de cet amour protecteur et passionné qu'ils ont prodigué à notre enfance.

Notre première visite revenait de droit à la famille D.... Nous

avons été reçus très simplement, très amicalement, mais aussi sans cet empressement de mauvais goût avec lequel on accueille un futur gendre. Je leur ai su bon gré de cette réserve. La jeune personne était sortie. J'ai dit, comme je le devais, que je regrettais de ne pouvoir lui renouveler tous mes remerciemens, que je n'oublierais jamais ce qu'elle avait fait pour nous. Mme D... allait répondre, et j'attendais cette réponse avec une certaine curiosité pour voir un peu comment elle interprétait mes paroles, lorsque M. D... mit fin aux complimens en nous proposant de visiter sa serre. Il faut te dire qu'il a la passion des fleurs, mais une de ces passions en dehors, bavardes, prodigues d'exclamations, et qui se satisfont sur le premier venu. Ce jour-là, le premier venu, c'était moi. Je plains celui qui épousera sa fille.

27 mars.

Selon toi, je commence à moins aimer Louise? Hélas! mon cher Léon, je te jure que je le voudrais; mais je ne suis pas de ces heureux mortels qui cueillent toutes les fleurs et tous les fruits d'un amour, et l'abandonnent quand ils l'ont dépouillé. J'ai aimé, j'aime Louise de toute mon âme, et jamais une autre n'occupera la place qu'elle occupe. Il est possible que je sois un jour forcé de renoncer à elle : je l'ai prévu dès le commencement de notre liaison, je le prévois aujourd'hui plus clairement encore; mais, quoi qu'il arrive, et je le dis avec douleur, on n'aime pas ainsi deux fois. Cet amour n'a pas été seulement une passion, ç'a été presque une vertu. Je me suis senti meilleur du jour où il est né. Je lui ai dû des exaltations et des ivresses qui m'ont élevé au-dessus de moi-même. Louise était digne d'être ma femme, et pourtant je serais libre que je ne l'épouserais pas, et cela pour mille raisons que tu sens, que je t'ai dites, et pour d'autres que je ne puis te dire... Enfin je l'aime uniquement, elle m'est plus chère que ma mère elle-même, et il faudra pour me détacher d'elle un effort qui pourra bien me briser.

Je reprends ma lettre. La crise que je pressentais se déclare. Ma mère, vaincue par mon silence calculé, a enfin abordé un sujet qui nous occupait l'un et l'autre, et que, pour des motifs différens, nous n'osions entamer ni l'un ni l'autre. Elle m'a parlé de Mlle D... Voyant ma froideur et devinant le cours de mes pensées : « Écoute, me dit-elle avec une vivacité qui ne lui est pas habituelle, je serai franche avec toi; te voir son mari est ce que je désire le plus au monde. Je n'imagine personne qui te convienne davantage, et je suis sûre qu'au fond tu lui rends aussi cette justice. Si tu ne te maries pas maintenant, tu ne te marieras jamais. Va, ne m'interromps pas, je sais bien ce qui se passe dans ton cœur; mais il ne s'agit pas de toi seu-

lement, il s'agit aussi d'elle. Elle t'aime, je m'en suis aperçue, et tu as dû t'en apercevoir toi-même. Elle refuse tous les partis qui se présentent, quelque avantageux qu'ils soient. Il y en a un des plus sérieux que ses parens la pressent d'accepter, et qui lui convient à tous égards. L'incertitude où nous la laissons, l'espérance qu'elle garde en secret, et que diverses circonstances ont encore fortifiée, peuvent l'entraîner à un refus qui compromettrait son avenir. Il faut que tu te décides. Dis un mot, dis-moi que tu ne penses pas à elle, et je me charge de lui ouvrir les yeux. » Une émotion involontaire, étrange, que je ne puis m'expliquer encore, me troublait, me dominait, et je ne trouvais rien à répondre. Elle reprit plus doucement : « Tu as été témoin de sa tendresse filiale, de son dévouement pour moi. Elle m'a sauvée du désespoir. Je ne suis pas assez aveugle pour croire qu'il n'entrait pas dans les soins qu'elle me rendait un secret désir de te plaire : je ne lui en garde pas moins une très vive et très sincère reconnaissance; mais, je te le répète, ce que nous lui devons nous impose l'obligation de la détromper. » Et comme elle vit que j'allais prononcer son arrêt, elle tressaillit, me regarda bien en face, et d'une voix faible et suppliante : « Réfléchis, Francis, ne te hâte pas. C'est la femme qui te convient, c'est à elle que ton père avait songé pour toi. Tu me rendras réponse demain matin. » Elle me prit les mains, m'embrassa en pleurant et se retira dans sa chambre, fatiguée qu'elle était de sa journée et de l'effort qu'elle avait fait pour avoir avec moi cet entretien décisif.

A peine fus-je seul que je regrettai mon irrésolution, et je fis même un pas pour aller dire à ma mère qu'il était inutile d'attendre jusqu'au lendemain. La crainte de l'affliger m'arrêta. Mécontent, irrité contre moi-même, je pris mon chapeau, et je courus chez Louise, quoiqu'il ne fût pas encore l'heure dont nous étions convenus la veille. J'étais près d'arriver, lorsque j'entrevis sur le seuil un homme que quelqu'un reconduisait, et qui s'enfuit à mon approche. « Vous n'étiez pas seule, » dis-je en entrant à la mère Morin. « Non, me répondit-elle en devenant toute rouge et en prenant son air insolent. Est-ce qu'il n'est plus permis de recevoir ses amis? » Je pris une chaise et m'assis au coin du feu. « C'est Édouard S... que vous reconduisiez, » repris-je après un instant. « Et quand cela serait? répliqua-t-elle avec une audace dont je n'avais pas eu d'exemple depuis qu'elle s'était réconciliée avec sa fille. M. Édouard est un bon enfant qui recherche ma société, et qui est plus franc que vous. Oui, oui, j'y vois clair à présent, vous voulez vous marier, quoique vous prétendiez toujours que non. Je le disais encore ce matin à ma fille : les hommes tristes aiment le mariage; ton monsieur Francis te plantera là, et tu auras l'affront d'en être quittée. »

J'étais tremblant et muet de fureur, et j'allais me retirer lorsque Louise arriva. Elle devina tout du premier regard. « Vous vous êtes disputés? » s'écria-t-elle en courant à moi. La mère Morin raconta avec volubilité et de la façon la plus infidèle ce qui s'était passé entre nous. « Je ne te crois plus, lui répondit Louise d'un air courroucé. Venez, Francis. » Elle m'entraîna dans sa chambre, et elle commençait à justifier sa mère, lorsque celle-ci se mit à rugir, et Louise me quitta brusquement pour tâcher de l'apaiser. Je sortis à mon tour de la chambre, et leur annonçai que je ne resterais pas une minute de plus. Louise m'entoura de ses bras, et me retint de force. Pauvre fille! elle aurait dû me laisser partir.

Tu sais qu'il y a longtemps que je souffrais du milieu où j'étais obligé de la voir. Jusqu'alors, elle s'était détachée pure et claire dans mon cœur sur le fond sombre de toutes ces impuretés. Le moment où elle m'en paraîtrait souillée devait lui être fatal. La jeune fille qu'on m'offre pour femme, qui m'aime, m'apparut alors dans toute la fraîcheur de sa virginité, dans tout le calme de son innocence. J'ai toujours aspiré à une vie honnête et réglée, l'amour ne me l'avait pas donnée, le mariage me la promettait. Les paroles de mon père retentissaient encore à mon oreille, le désir de ma mère m'entraînait sur une pente où je me laissais glisser de moi-même. Que te dirai-je? Je me sus bon gré de ma force de caractère, je pensai que les plaisirs avaient fait leur temps, que le devoir commençait, enfin toutes ces choses éternelles que la raison allègue au cœur qui résiste. Je ne réfléchis pas : le ciel m'est témoin que je n'ai pas réfléchi un instant! Ce fut comme une série d'émotions involontaires et rapides, comme un panorama de la vie qui me passa devant les yeux. Je me couchai, et dormis une heure d'un sommeil paisible.

J'ai dit ce matin à ma mère que je la priais d'aller demander pour moi la main de Mlle D... Ma mère m'a sauté au cou, m'a remercié, m'a béni. Elle ira dès qu'elle sera habillée. Je suis remonté dans ma chambre pour terminer cette lettre écrite à bâtons rompus, et dont le commencement ne prévoyait pas la fin. Je suis effrayé de ma détermination. Je n'ose penser à Louise, je n'ose penser à moi-même. Est-ce donc ainsi, est-ce par surprise que l'homme doit régler définitivement son avenir? Les résolutions graves se prennent-elles si légèrement? Ce mariage se fera-t-il? N'est-il pas temps encore de courir auprès de ma mère, de la retenir, de lui expliquer?... Non, j'ai rejeté, comme un fardeau trop lourd, ma part de responsabilité, je me suis livré : qu'on dispose de moi. N'est-ce pas, après tout, comme cela que bien des jeunes gens se marient?

4 avril.

Tu le prévoyais, cela devait finir ainsi. C'est ainsi que finissent tous nos amours. L'âme a seulement une certaine pudeur qui lui défend d'accepter le change sans quelques façons. Le temps remédie bien vite à tout cela. Dans quinze jours, j'adorerai celle qui doit être ma femme, et l'idole d'hier sera oubliée. Telle est la substance de la lettre que tu m'as écrite, et que je viens de relire.

Plût à Dieu que cela fût vrai! plût à Dieu que mon âme fût ainsi faite! Je te jure par tout ce qu'il y a de plus sacré que j'en serais ravi, et que, loin d'affecter une fausse tristesse, loin de ménager une transition d'hier à demain, je t'écrirais : « C'en est fait! je n'aime plus Louise. Cette amourette n'est déjà plus qu'un bouquet de la veille qu'on a oublié de mettre dans l'eau. Je le garderai un jour sur mon cœur, tout fané qu'il est, pour qu'on ne m'accuse pas d'une trop facile inconstance, et demain ces fleurs flétries iront mourir dans le ruisseau qui coule devant ma porte. »

Non, je te le répète, ce qui serait vrai d'un autre ne saurait l'être de moi. Je n'ai pas été pétri de cette argile. Louise m'est plus chère que jamais, et ne peut cesser de m'être chère. Son souvenir me suivra désormais comme l'ombre suit le corps. C'est en rompant avec elle que je sens la chaîne qui m'unit à Louise pour toujours; c'est en la quittant que je comprends que je ne puis m'en séparer; c'est en me jurant de ne plus la voir que je devine qu'elle sera toujours présente dans mon cœur. J'ai obéi, en me décidant à cette rupture, à un sentiment respectable en soi, à un sentiment vulgaire, à ce besoin qu'on éprouve à une certaine heure de trancher ces liens que le monde condamne, et qui paraissent n'avoir d'autre raison d'être que le plaisir. C'est force selon les uns, faiblesse selon les autres. Ceux-ci me diront : Il est lâche de renoncer librement à ce qu'on aime; ceux-là : Il est beau de triompher de soi et de se sacrifier au devoir. Que m'importe? Le blâme m'est aussi indifférent que l'éloge. Je ne sais jusqu'à quel point les idées qu'on m'a inculquées dès l'enfance ont contribué à la détermination que j'ai prise. Ce que je sais fort bien, c'est que je me suis senti tout à coup dans un milieu où je respirais un air malsain à l'âme, et que j'ai voulu monter plus haut, au risque de me blesser. Je me suis élevé, mais la blessure saigne.

Tu as tort aussi de croire que la difficulté de rompre, les raisons à donner, les reproches à essuyer, les larmes à faire couler sont les secrets motifs qui m'inspirent cette appréhension et cette tristesse. Tu te trompes : je n'ai éprouvé aucun embarras à rompre avec Louise, car tout est rompu, et les choses se sont même passées assez tran-

quillement. Je ne lui avais rien promis; elle s'attendait depuis longtemps au coup que je lui ai porté. Elle en a été ébranlée, mais elle s'est remise aussitôt. Elle m'aime pourtant; oh! elle m'aime comme personne ne m'aimera jamais! Je te quitte un moment. Je te raconterai cela tout à l'heure.

C'était hier, 3 avril 185... C'est une date à mettre sur une tombe. Je l'attendais. La mère Morin allait et venait, plaignait sa pauvre chère enfant, qui rentrerait mouillée. Elle ouvrait de temps en temps la porte pour voir si elle arrivait et lui porter un parapluie. Cette odieuse mère a des tendresses inouies : elle vendrait sa fille, mais elle se dépouillerait de son unique robe pour la couvrir. Louise rentra tout essoufflée; elle avait couru et n'était presque pas mouillée, ayant mis son châle sur sa tête. Mme Morin prit le châle et le secoua. Louise interrogea sa mère du regard, vint à moi, et me dit : « Qu'est-ce que vous avez donc? » J'éprouvais en effet une sorte de défaillance. J'avais préparé ce que je devais dire, mais je ne m'en souvenais plus. « Louise, lui dis-je enfin brusquement et faisant un effort suprême, il faut nous quitter. » Elle s'arrêta, pâlit, chancela, et s'appuya contre la table. Sa mère jeta le châle, courut à elle, et la reçut dans ses bras. Elle surmonta bien vite cette émotion, et me dit d'une voix étranglée : « Vous vous mariez? — Oui. — Je le savais. » Elle se dégagea des bras de sa mère, reprit son châle, le parapluie, et se dirigea vers la porte. « Où allez-vous donc? m'écriai-je. — Chez Édouard S..., répondit-elle d'un ton bref. Mon amant me quitte, il faut bien que j'en prenne un autre. » Et elle sortit.

Que j'étais loin de m'attendre à ces mots affreux! Ah! Léon, ils ne sont pas d'elle. Elle a compris qu'il lui fallait cesser d'être elle-même pour me punir, pour se venger. Elle n'a pas voulu me laisser emporter le souvenir de son désespoir. J'étais résolu à la frapper au cœur, mais je ne croyais pas qu'elle me rendrait ainsi blessure pour blessure. J'étais préoccupé de la douleur que j'allais lui causer, je n'avais point songé à celle que j'allais ressentir.

Sans essayer de son pouvoir sur moi, elle court se livrer à un autre! Et à qui?... Au regret de l'avoir perdue devait donc se joindre en moi le remords de l'avoir dégradée! Elle!... Louise!... elle deviendrait!... Ah! je ne puis... Pardonne-moi toutes ces faiblesses, je n'ai pas d'orgueil devant toi, je te laisse voir toutes mes larmes.

Le reste ne fut pas long. Dès que Louise fut sortie : « Je l'avais toujours prédit, reprit sa mère en larmoyant. Elle ne voulait pas me croire... » Je l'interrompis du geste, et tirant de ma poche vingt billets de mille francs : — Madame Morin, lui dis-je, voici vingt mille francs que je vous prie de faire accepter... Je n'aurais pas osé les lui donner à elle-même; mais de vous peut-être... » J'étouf-

fais, et je ne pus prononcer un mot de plus. L'œil de cette femme étincela, sa figure s'éclaircit. « Ah! monsieur Francis, s'écria-t-elle en s'emparant des billets, c'est bien, c'est bien à vous d'agir ainsi. Je l'ai toujours dit à Lisa, vous êtes un bon jeune homme. Vous vous mariez. Eh bien! quoi! tous les jeunes gens ne finissent-ils pas par se marier? Mais il n'y en pas beaucoup qui nous laissent de pareilles consolations. Vous serez heureux en ménage, monsieur Francis, vous méritez d'être heureux... » Je t'épargne la suite de ses remerciemens et de ses bénédictions. J'en avais le cœur soulevé de dégoût. Je tirai la porte et m'enfuis.

Le soir, je me rendis avec ma mère chez Mme D... Ma demande a été agréée. Les parens sont enchantés, la jeune fille heureuse et fière. Elle vint à moi, me tendit franchement la main avec un regard plein d'une douce reconnaissance, et sa mère me dit de l'embrasser. Je déposai d'un air contraint un froid baiser sur ce front pur et chaste. Nos parens jouèrent au whist. Le fils D... faisait le quatrième. Elle s'assit près de ma mère, et moi de l'autre côté, pour les conseiller. A un moment de la soirée, elle appuya sa main sur le dos de la chaise qui nous séparait, et je ne sais comment je pris cette main. Au bout d'une heure, toutes ces figures honnêtes étaient épanouies, celle de ma mère rayonnait. M. et Mme D... me regardent déjà comme leur fils. Cette jeune fille est la grâce et la pudeur même; elle a de l'affection pour moi. Tout le monde approuvera notre union, nous serons heureux.

10 avril.

L'homme est fait pour changer, et s'accoutume vite aux révolutions les plus graves. Si le passé d'hier vit encore dans notre cœur, notre extérieur n'en trahit rien; le sourire est déjà sur nos lèvres, que les larmes ne sont point séchées dans nos yeux. Que nous sommes étroits et misérables! Je n'ose presque plus me trouver seul un instant avec moi.

Nous allons tous les soirs chez les D... Je les avais mal jugés : ce sont de très braves gens, simples, bons, et dont la vie intime a je ne sais quoi d'antique et de patriarcal. M. D... ne m'a pas redit un mot de sa serre ni de ses fleurs. Je crois que s'il m'en a tant accablé lors de notre première visite, c'est qu'il était embarrassé, qu'il cherchait un sujet d'entretien, et qu'il s'est jeté à corps perdu sur celui-là. Il admire toujours ses roses, il s'arrête pour les contempler, mais il n'en parle pas. Je lui sais gré à présent de ce sentiment sincère des grâces de la nature. C'est un homme ordinaire, mais c'est un homme; j'aurai là un beau-père comme je ne l'espérais pas. Quant à Mme D..., elle est excellente, un peu dévote : je ne lui en fais pas

un crime. Elle a l'air de m'adorer, et je suis quelquefois confus de ses effusions maternelles. Ma future (je ne puis me résoudre à l'appeler Louise), ma future commence à s'observer, à m'observer, et à se régler sur moi. Elle a saisi bien vite, avec son coup d'œil de jeune fille, que je ne me livre pas. Pendant que je fais le whist de son père, elle me regarde à la dérobée, d'un air curieux et inquiet. Elle est bien gracieuse et bien jolie. Léon, je me demande si j'ai le droit de la tromper. Elle mérite d'être heureuse, et elle ne saurait l'être avec moi. Je me sens pris par momens d'une pitié profonde pour cette innocente enfant qui va me confier sa vie et son bonheur. Je craindrais seulement de la rendre plus malheureuse encore en me retirant. Il me semble du reste qu'elle a compris vaguement ce qui se passe en moi, et qu'elle est satisfaite de la part que je lui accorde. Elle a redoublé de soins et de tendresse envers ma mère : elle l'embrasse toujours sur le front. Hier, ma mère lui a demandé pourquoi; elle a rougi et n'a rien répondu. Tu as remarqué souvent que j'ai tout le haut de la figure de ma mère. Pauvre petite!

12 avril.

Elle est la maîtresse d'Édouard S... Un de mes amis l'avait vue au bras de ce fat, et m'en avait charitablement prévenu. Je connais Louise, et je n'ai pu le croire; maintenant que mes yeux m'ont convaincu, je ne le crois pas encore. J'ai vu Édouard S... entrer à neuf heures chez elle et en sortir à minuit. J'ai passé ces trois heures à errer, à me cacher, sans quitter des yeux cette porte que j'ai franchie tant de fois l'esprit joyeux, le cœur léger. Quand il est sorti, j'ai été sur le point de courir à lui, de le souffleter, de m'assurer du moins si c'était vrai, car je doute toujours. Louise avilie jusque-là, consolée du soir au lendemain! Je la connais, te dis-je, ce n'est pas possible.

Oui, c'est possible; mais en se perdant sans retour elle n'en est pas moins restée elle-même. Elle a voulu se venger, comme je te le disais, et c'est pour se venger qu'elle s'est avilie. Elle me connaît aussi : elle sait que mon cœur ne lui a jamais reproché en secret qu'une seule chose, la faute qu'elle a commise pour moi. Oui, Léon, j'étais insensé à ce point. J'étais si jaloux de sa pureté, que l'amour même qu'elle me témoignait me paraissait une tache. Juge de ce que j'éprouve. Louise est une maîtresse comme les autres! J'apprends à la mépriser avant d'avoir désappris à l'aimer. Au contraire, je l'aime mille fois davantage. Ma passion s'était comme assoupie par la certitude de sa constance; voilà qu'elle se réveille et me dévore. Je n'y résiste plus, je souffre trop; je ne serai point l'auteur de mon désespoir éternel, je ne serai point mon propre bour-

reau. Que sont les considérations fausses et ridicules qui m'ont éloigné de ma maîtresse auprès de ce sentiment impérieux qui me ramène à elle? L'amour est la seule étincelle divine qui reste en nous; plutôt que de l'éteindre, ne vaut-il pas mieux en être consumé? Je suis libre encore, je puis épouser Louise, et ma mère nous pardonnera quand une fois elle l'aura connue. Nous quitterons B..., ma mère ne s'y plaît pas. D'ailleurs ma sotte condescendance pour nos usages eût fait le malheur de trois personnes, celui de Louise, celui de Mlle D..., le mien, car Louise n'a jamais cessé de m'aimer. Elle n'est point la maîtresse d'Édouard S... Elle l'a reçu peut-être sur les conseils de sa mère, elle l'a reçu pour m'inspirer de la jalousie, pour tenter ce dernier moyen. J'ai encore eu ce matin l'occasion d'apprécier toute l'élévation de son caractère. Je l'oubliais, j'ai la tête perdue : elle m'a renvoyé ces vingt mille francs, avec quelques lignes où son cœur s'efforce en vain de ne point parler. Elle a défendu à sa mère de rien recevoir de moi, elle lui a juré de la quitter pour toujours, si elle acceptait la moindre chose. Je suis allé chez la mère de Louise, je l'ai suppliée de les reprendre, de le cacher à sa fille; mais Mme Morin était encore épouvantée de la colère de cet agneau, elle n'a rien voulu entendre. Louise était absente. Si elle était rentrée en ce moment-là, mon sort serait fixé; que dis-je? il est fixé. Mon sort est de l'aimer. Nous fuirons ensemble, nous irons te rejoindre à Paris; mon absence apprendra tout à ma mère. Tu ne recevras cette lettre que lorsque j'aurai décidé Louise à s'enchaîner irrévocablement à moi.

Il est huit heures : je partais pour me rendre chez Louise, on me remet ta lettre. Tu arrives, tu accours, appelé par ma mère, qui a voulu me faire une surprise, dis-tu. Elle t'invite à mon mariage, qui doit se conclure très prochainement. Oh! je devine : elle a lu dans mes regards le drame affreux qui se joue au fond de mon cœur; elle a besoin d'un auxiliaire, elle t'appelle à son aide. Oh! ne viens pas, ne viens pas! Maudite soit notre amitié si elle me détourne de la route que j'ai choisie! Ne viens pas, je t'en conjure... Mais ma lettre est inutile maintenant, il est trop tard. N'importe! je te l'envoie, elle t'arrêtera peut-être.

28 mai.

Ma mère et ma femme me prient de t'écrire pour te remercier de ce long mois que tu nous as consacré. Qu'elles sont loin de soupçonner le service que tu leur as rendu! Elles l'ignoreront toujours, mon cher Léon. Elles ignoreront toujours qu'elles te doivent, l'une son mari, l'autre son fils.

Quant à moi, j'ai aussi des remerciemens à t'adresser. Maintenant

que mon sang est calmé et que j'ai triomphé de ma jeunesse, je reconnais que je te dois beaucoup selon le monde. Tu m'as retenu au bord du gouffre, comme on dit. Ta voix a dominé la forte voix de mon cœur; tu m'as ramené à la raison et au mariage. D'ici à un an peut-être je t'en saurai un gré infini, dans dix ans je l'aurai oublié. Oui, je gage que dans dix ans je serai assez banquier pour cela. Alors tu t'admireras dans ton ouvrage et tu t'écrieras : « Que j'ai bien travaillé! Quel égoïste j'ai fait! Cet homme se perdait dans les sentiers solitaires de l'amour, et je l'ai remis dans le grand chemin de la fortune. Son père lui a laissé un million, il en a trois aujourd'hui... »

Pardonne, mon cher Léon. Le foyer jette encore quelques étincelles; mais ce feu-là brûlait dans une chambre secrète où personne n'est entré que toi. Tu n'as pu l'éteindre entièrement malgré tous tes soins. Sois tranquille cependant, je veille, j'y jette de l'eau de temps en temps. Il n'y a plus à craindre d'incendie.

La chose qui m'est le plus pénible, qui me coûte le plus, c'est cette duplicité de tous les jours dont il me faut user envers Louise. Louise! Elle m'a dit hier devant ma mère que je prononçais son nom plus doucement que personne, et elle m'a prié en m'embrassant de le répéter. Des larmes brûlantes ont roulé dans mes yeux, et je suis sorti après avoir dit à plusieurs reprises avec un accent passionné : « Louise! Louise! ma chère Louise! » Ma mère vient toujours à mon aide en ces circonstances et m'excuse auprès de la crédule enfant. Tu as vu sa naïveté, sa douceur, le penchant qu'elle éprouve à m'aimer. Ah! elle méritait un autre sort! Elle se livrait tout entière, elle n'aspirait qu'à confondre son âme avec la mienne, à tout voir par mes yeux, à s'identifier avec moi, à réaliser cette union intime dont elle s'était fait un devoir; mais elle sent bien qu'une barrière invisible nous sépare. Elle n'en conçoit pas de soupçons, elle croit que ce doit être ainsi, que ses rêves ont été trop loin, que le mariage n'a pas d'autres joies que ces joies brutales dont elle souffre, dont elle rougit, car il m'eût fallu l'aimer pour les purifier à ses yeux. Elle m'aime avec toute la délicatesse, avec toute l'idéalité de sa nature. Loin de chercher mes caresses, elle les fuit. Un secret instinct l'avertit que je ne suis pas tout à elle lorsque je la tiens dans mes bras. Ah! mon ami, j'ai quelquefois horreur de ce mensonge, et je suis sur le point de tout lui révéler.

Je travaille sans relâche. Le soin de ma fortune me prend douze heures par jour. Le soir, quand je viens me reposer auprès d'elle et de ma mère, je m'étends sur un grand fauteuil, je ferme les yeux, et elle saute comme un enfant sur mes genoux. Alors elle joue avec mes cheveux et me regarde de ses yeux profonds, comme

pour étudier ce qu'il y a pour elle de mystérieux en moi. Elle a souvent des gaietés charmantes; elle se dédommage des années de contrainte qu'elle a passées dans sa famille. Il paraît que sa mère lui recommandait sans cesse de se tenir droite et d'être modeste, et que son père était un peu sévère. Elle les aime de tout son cœur et prétend qu'ils ont eu raison de ne pas la gâter.

Il n'y a du reste presque rien de changé dans nos habitudes. La maison est ce qu'elle était avant mon mariage. C'est le même tableau, mais égayé d'un rayon de soleil. Elle est douce et timide comme ma mère, ingénieuse et craintive comme les femmes qui ne sont pas aimées. Elle croit pourtant que je lui donne tout l'amour que je lui dois. Elle me remercie d'être bon et de l'aimer. J'insiste là-dessus pour me justifier. Oh! si mon cœur eût été libre, comme ce bouton à peine entr'ouvert se fût richement épanoui! C'est une âme que j'empêche d'éclore. Elle est ma femme, je l'aime comme une sœur, et je ne pourrai jamais l'aimer autrement... Je me rappelle qu'il y en a une autre... Pardonne-moi, soutiens-moi.

17 juin.

. . . . . .

Tu le vois, tes conseils portent leur fruit. Les choses d'intérêt, les questions d'argent me préoccupent et me passionnent. J'ai même cherché les émotions du jeu. J'ai consacré deux cent mille francs à des opérations de bourse. Les bénéfices ont presque doublé cette somme. Je suis très heureux. Ma mère et ma femme admirent et respectent cette fièvre factice que je me suis donnée. L'ardeur du gain est aujourd'hui une noble et sainte ambition jusque dans le sanctuaire de la famille. Les idées de l'humanité ont varié là-dessus depuis un siècle du noir au blanc. Au fond, je me sens bien misérable lorsque j'ai attendu pendant vingt minutes, avec une angoisse que j'accrois à plaisir, le cours de la Bourse.

Et cependant cela me fait du bien, cela m'arrache à moi-même. Il est bien entendu que nous ne songeons nullement à jouir de notre fortune. Nous sommes deux fois millionnaires, et nous vivons comme de petits rentiers, d'une vie simple, mais digne toutefois et exempte des sordides économies de la province. J'ai des chevaux. Ma femme ne s'en sert pas, ma mère non plus. Elles sortent à pied quand il fait beau, elles ne sortent pas quand il pleut. Notre deuil, encore récent, nous empêche de recevoir. J'aurais été heureux de procurer à ma femme quelques distractions, quelques plaisirs d'amour-propre. Ce sera pour l'hiver prochain. En attendant, je te prie de me choisir, avec le goût qui te distingue, une jolie parure diamans et rubis, le collier, les boucles d'oreilles, la broche, le bra-

celet. Tu peux aller jusqu'à vingt mille francs. C'est pour le jour de sa naissance. Elle n'est pas difficile du reste, la chère enfant, et une rose que j'aurais cueillie dans le jardin de son père lui ferait autant de plaisir qu'un million de pierreries.

Quant à moi, je ne sors jamais, excepté le dimanche, où nous allons à notre campagne. Là je respire de l'air pur pour toute la semaine. Louise court dans le parc et va aux vêpres à W... avec ma mère; elles reviennent me prendre, et nous retournons dîner à B..., elles très satisfaites, moi presque attendri du bonheur que je leur procure et qui me coûte si peu.

Adieu et toujours merci. C'est toi qu'elles devraient bénir.

25 juillet.

J'ai entendu aujourd'hui une parole qui m'a ému jusqu'au fond du cœur. J'étais seul avec M. D... dans sa serre; il voulait me montrer une rose qu'il voit bleue, et qui n'est ni bleue ni rose. « Francis, me dit-il en me serrant furtivement la main, j'avais craint un instant pour le bonheur de ma fille. On m'avait donné plus d'un méchant avis sur votre compte. J'ai eu raison de n'y point ajouter foi; Louise m'assure tous les jours qu'elle est bien heureuse. » Je restai immobile et ne répondis rien. Faut-il donc si peu de chose pour le bonheur d'une femme? Qu'est-ce que ce bonheur que je donne et que je ne partage pas? Elle ne voit pas ma tristesse. Elle me croit absorbé par de vils calculs d'intérêt, et elle me pardonne; elle ne me pardonnerait pas si elle savait... J'étais en proie à ces réflexions lorsqu'elle est accourue toute rouge et me présentant son front à baiser. Sa mère, qui venait avec la mienne, semblait dire en nous regardant : « Comme ils s'aiment! »

Ainsi nous faisons bon ménage par malentendu.

4 août.

Ma femme est souffrante depuis quelques jours. Je m'inquiétais de la voir perdre ses fraîches couleurs. Ma mère m'a rassuré en souriant : elle croit, elle espère... Oh! un enfant! Cette joie qui m'a été refusée lorsque je l'appelais de tous mes vœux me serait accordée maintenant! D'où vient que j'ai reçu cette nouvelle presque sans émotion, tandis qu'autrefois?... C'est qu'alors je sentais qu'un enfant eût été entre elle et moi un lien plus fort; c'est que je comprenais que, pour reconnaître mon fils, j'aurais eu le courage de consacrer mon bonheur devant Dieu. Je devrais déchirer ce bout de papier : je m'étais juré d'ensevelir ce passé dans mon cœur et de n'y pas même laisser d'inscription. Je ne le puis. Elle est toujours présente à ma pensée, non comme un désir, non comme un regret, mais

comme un remords. Qu'est-elle devenue? Quelle est la vie que mon abandon lui a faite? J'ai peur de m'en informer, je tremble qu'on ne me l'apprenne; je crierais à celui qui voudrait me le dire : Ne parlez pas! car c'est moi qui suis le principe et l'auteur du mal. Elle était pure, défendue par ses sentimens religieux, par l'habitude du travail... A défaut de moi, un autre l'aurait séduite, me diras-tu. Est-ce là une excuse? Un autre eût été coupable comme je le suis. Elle seule est innocente, elle seule est digne de la pitié des hommes et de la miséricorde de Dieu. Voilà que je me prends à penser à Dieu pour réserver au moins à cette pauvre égarée la chance du repos éternel!

2 septembre.

Tu te plains que je ne t'écris pas assez souvent et que mes lettres sont trop courtes. Tu me pries en grâce de t'entretenir, comme par le passé, de ce que je fais, de ce que j'éprouve. Ce que je fais n'est pas amusant, et ce que j'éprouve n'est pas gai. Pour t'en convaincre, je vais essayer de t'initier aux opérations industrielles et financières auxquelles je me livre.....

Tu bâilles déjà, je parie, à te démonter la mâchoire. Je t'ai prévenu et je m'en lave les mains, comme a fait Pilate et comme font tous ceux qui nous ennuient. Ma femme va bien et semble porter son fardeau sans trop de peine. Elle est gaie et fait déjà des projets. Elle me demande si je désire que ce soit un fils ou une fille. En vérité je ne désire rien. Ces dames te disent mille choses affectueuses; elles attendent ainsi que moi avec impatience l'époque qui te ramène dans notre ville natale, sur les bords de la mer retentissante. La mer! il y a dix-huit mois que je ne l'ai vue. On vient de bien loin pour l'admirer; elle est à votre porte, vous ne la regardez seulement pas. Et cependant j'éprouve comme un vague besoin de me promener seul sur la jetée, fouetté par le vent, éclaboussé par les flots furieux. Malheureusement il fait aujourd'hui un temps superbe. Adieu.

10 novembre.

Aux yeux des étrangers, des indifférens, une femme qui devient mère est un spectacle désagréable et pénible; aux yeux de son mari, c'est toute autre chose. Il ne peut voir sans un attendrissement secret ce fardeau qu'elle porte si joyeusement, ces souffrances qui l'attendent et qu'elle voudrait hâter, ce visage qui trahit un douloureux travail, mais qui rayonne de l'espoir de la maternité. Louise sera une vraie mère; elle reportera sur son enfant ces tendresses indécises, cette passion qui s'ignore, dont je n'ai pas voulu. Elle en est d'avance comme transformée. Ce n'est plus la jeune femme timide et

rougissante que tu as vue il y a six mois. Son regard est plus clair, sa voix plus assurée, son sourire a un éclat divin : elle ne reçoit que fort peu de monde, ses parens, les miens, quelques amis. Elle vit, pour ainsi dire, entre ma mère et moi. Nous passons à trois des soirées courtes et pleines dont je crains bien de ne pouvoir te faire apprécier tout le charme. Depuis quinze jours, il y a dans la maison deux ouvrières, les meilleures de la ville, qui travaillent à la layette. Ma femme et ma mère président aux travaux. Le soir, on me montre, avec toute sorte de détails et d'explications adorables, les bonnets, les brassières, les petites chemises, les draps fins et le reste. Tu conçois qu'on ne m'épargne rien, et je ne m'en plains pas. Tout en devisant, nous entr'ouvrons les portes de l'avenir et nous nous élançons sur les traces de notre fils, car je suis bien revenu de mon indifférence; c'est un fils que je veux. Je m'égare encore plus loin que Louise, je m'occupe de ce qu'il fera, de ce qu'il sera. Ah! mon ami, c'est pour toi seul que j'entre dans ces détails de ma vie privée; je sais que rien ne te semblera puéril de ce qui part de mon cœur. Je n'en suis pas encore au point de bénir le ciel du sort qui m'est fait, de ce sort que je te dois, que tu m'as imposé; mais je commence pourtant à goûter ce repos que les trois quarts des hommes appellent le bonheur. C'est le bonheur de l'artisan qui donne toute la journée à la peine, et qui trouve le soir, pour se reposer, la grâce de l'épouse et l'espoir d'une jeune famille. Je me demande seulement avec effroi ce que fait notre âme dans tout cela, et si le bonheur dont je jouis ne se borne pas à la satisfaction de mes instincts. Je ne pense pas auprès de ma femme, je vis. Auprès de la pauvre abandonnée, qui était cependant bien plus ignorante, qui avait grandi dans un milieu plus bas, qui n'était qu'une maîtresse après tout, je pensais, je sentais, je m'élevais au-dessus du niveau vulgaire. C'est que l'union de nos âmes était complète, c'est que je l'avais initiée à tout ce qu'il y avait en moi de plus haut et de meilleur, c'est que je l'aimais enfin. Ah! Léon, quel blasphème! Est-ce que je n'aime pas ma femme? est-ce que je n'aime pas cent fois plus que ma vie cette Louise qui souffre, et à qui je vais devoir le bonheur d'être père? Oui, je l'aime d'une affection grave et protectrice; mais l'autre, l'autre, celle que j'ai perdue, celle que j'ai flétrie, celle que j'ai livrée au vice? Louise!... Pendant que je suis heureux, pendant que je m'enivre à cette coupe des joies permises, quand je suis chef d'une famille honorée, quand je suis chéri des miens, estimé de toute la ville, quand le ciel sourit à tout ce que je tente, à tout ce que je souhaite, où est-elle? que fait-elle? qu'est-elle devenue?

6 janvier.

Ma mère se trouve plus heureuse tous les jours, ma femme aussi, et je tâche de les imiter à ma manière. Après tout, qu'ai-je fait que chacun ne fasse? Quel est l'homme de trente ans qui jette aujourd'hui les yeux sur son passé sans y voir la trace des larmes d'une femme? Mon remords est celui d'une génération tout entière. On séduit, on perd tous les jours des filles qu'on désire et qu'on n'aime pas : serait-on plus coupable de séduire et de perdre celles qu'on aime? Ah! je crains bien que les remords ne soient en raison de l'amour, et que les miens ne soient éternels.

29 février.

Nous sommes quatre à présent, mon cher Léon. Ce matin à neuf heures, après une nuit d'attente et de souffrance, ma Louise m'a donné une jolie petite fille qui est entrée dans la vie sans pleurer, sans crier, les yeux grands ouverts, et blanche comme du lait. Je désirais un garçon, je suis enchanté d'avoir une fille, et la même joie fait battre nos trois cœurs. La mère et l'enfant se portent bien.

Ma pauvre femme a bien souffert. J'admirais avec quel courage et quelle énergie les femmes supportent ces crises terribles qui les mettent presque toujours à deux doigts du tombeau. Elle souriait en pleurant, le cri d'espoir se confondait sur ses lèvres avec le cri de douleur. Elle sentait avec ravissement son enfant remuer dans son sein, et en même temps elle se tordait et me serrait la main de façon à la rendre bleue. J'en garde encore les marques, et c'est à grand'peine que je t'écris; mais ce petit mal m'est doux comme était le sien. J'éprouve un sentiment nouveau, je suis père, mon cher Léon, et le lien qui m'unit à elle me semble plus étroitement serré. Ma mère est accourue m'appeler toute joyeuse. L'enfant est déjà suspendu au sein de sa mère. C'est auprès d'elle, c'est l'œil distrait par cet attendrissant spectacle, que je tâche d'achever ma lettre. Elle est si contente de pouvoir nourrir qu'elle en est folle. Le médecin redoute cette joie. Mon Dieu! il y a donc toujours une crainte attachée au bonheur? C'est égal, va, je suis bien heureux.

25 mars.

. . . . . .

C'est à ta prévoyante amitié que je dois ce calme et ce bonheur; ce sont tes conseils qui ont raffermi mon cœur ébranlé. Je suis rentré, grâce à toi, dans cette route battue par tant de pieds humains, qu'a suivie mon père, et que je suis à mon tour. La reconnaissance de ma mère, la tendresse de ma femme, sont ma récompense, que viendront grossir un jour l'amour et l'estime de mes enfans, récom-

pense vulgaire, je le sais, mais la plus douce qui soit au cœur de l'homme.

Louise est complétement rétablie, et semble gagner chaque jour des forces nouvelles. Elle n'est plus du tout une jeune fille, elle est une femme, une mère, et sa beauté a trouvé, je crois, le caractère qui lui convient. L'enfant a été baptisée : j'ai voulu qu'on la nommât Louise, comme sa mère. Ainsi ce nom se perpétuera sur mes lèvres comme le plus doux des noms d'ici-bas... C'est M. D..., comme de juste, qui a été le parrain, et ma mère la marraine. A mon second, et ce sera un fils (j'en prends cette fois l'engagement formel), c'est toi qui le tiendras sur les fonts avec Mme D... Nous avons déjà réglé cela, Louise et moi, car je suis encore bien heureux en ce point, elle partage l'affection que j'ai pour toi. C'est une âme grande et forte que j'aurais dû dès les premiers jours fondre tout entière avec la mienne. Il n'est plus temps. Un coin de mon cœur lui a été fermé, et je ne pourrais plus l'y introduire sans danger pour notre repos mutuel. Il y a maintenant au monde quelqu'un qu'elle aime plus que moi, son enfant. Qu'importe après tout? Je ne sais si je suis changé, si le temps a déjà fait son œuvre en moi, si ma jeunesse est morte; mais la part que j'ai me suffit. Il vaut mieux peut-être qu'il en soit ainsi. Ce que notre intimité y perd en charme, elle le regagne en dignité. L'époux qui s'est livré tout entier est moins respectable peut-être aux yeux de l'épouse. La confiance sans bornes qui est la première loi de l'amour n'est pas absolument nécessaire dans le mariage, du moins de la part de l'homme. Le mariage ressemble davantage à l'amitié. Il est en quelque sorte... Mais je ne veux pas le définir, et faire comme ces enfans qui brisent leur jouet pour savoir ce qu'il a dans le corps.

J'aurais bien plutôt envie de te raconter tous les hauts faits et toutes les prouesses, toutes les grâces et toutes les gentillesses de ma fille, qui n'a pas encore un mois. Elle est étonnante pour son âge! C'est le mot de ma mère. Toutes les fois que je reviens du bureau, une heure se passe à me raconter tout ce que le chérubin a fait en mon absence, ses sourires, ses grimaces, ses étonnemens, ses peurs... Le récit est complet. Alors je leur enlève ma fille, j'en prends possession, et je me tiens à quatre pour ne pas la dévorer de caresses, ce qui a jusqu'ici l'inconvénient de la faire pleurer. Ah! mon ami, quelles joies que celles-là, et que la vie que Dieu a faite à l'homme est douce et charmante!

Voici dix heures, la banque me réclame. A propos de la banque, sais-tu bien qu'elle est devenue nécessaire à ma vie? Qui l'aurait cru?

2 mai.

Ce qui m'arrive, ce que j'ai entendu est-il réel, ou n'est-ce qu'un songe que j'ai fait tout éveillé? Je me le demande encore. L'enfant dort dans son berceau, ma femme est couchée. Je lui ai dit que j'avais des lettres à écrire, que je viendrais la rejoindre dans une heure. Elle a pris mon trouble pour de la préoccupation.

Je serais incapable de t'exprimer ce qui se passe en moi. Tout est incohérent, bizarre, terrible dans ce que j'éprouve. Un récit tout simple te le fera mieux comprendre que toutes mes analyses.

Ma mère est indisposée depuis plusieurs jours; rien de grave, mais elle ne peut sortir. Tu as vu mainte fois combien elle est pieuse et bonne pour ceux qui souffrent, et prodigue d'aumônes. Elle m'avait caché qu'elle allait souvent elle-même porter des secours et des consolations à de pauvres gens : elle craignait, m'a-t-elle dit ce soir, que cela ne me fît rire. Il faut avouer que nos doutes et nos ironies inspirent aux femmes des défiances qui nous punissent cruellement. Retenue dans sa chambre par l'ordre du médecin, elle avait prié sa belle-fille de la remplacer et d'aller voir, entre autres, les enfans d'un ouvrier qui vient de perdre sa femme. Je me suis fait expliquer tout cela. Voici ce que j'ai entendu. « Eh bien? dit ma mère à Louise, qui rentrait. — Je n'ai trouvé personne à la maison, répondit-elle; les trois aînés étaient à la salle d'asile, et le petit garçon qui est malade avait été confié à une voisine. J'ai voulu voir cette femme, et j'en ai été récompensée; car, en allant faire du bien pour vous, j'en ai trouvé à faire pour mon propre compte. » Je me mis à la plaisanter doucement. « Ne riez pas, monsieur. Figurez-vous, continua-t-elle en se tournant vers ma mère, que je trouve dans cette maison votre petit protégé sur les genoux d'une grande jeune fille maigre et pâle, mais d'une physionomie charmante. Je demande à la femme si c'est sa fille. — Hélas! oui, madame, me répond-elle. Elle me conte alors que sa fille est une bonne ouvrière très habile et qui ne manque pas de pratiques, mais qu'elle ne fait rien depuis près de six mois, parce qu'elle est tombée malade, et que c'est bien triste, et que la misère est à leur porte. La jeune fille rougissait et faisait des signes à sa mère; mais celle-ci, encouragée par mes regards, continuait ses lamentations. Je les ai priées d'accepter quelques secours. La jeune fille refusait; j'ai si vivement insisté, que les larmes lui sont venues aux yeux. — Eh bien! oui, de vous, je le veux bien, a-t-elle dit enfin. D'autres personnes sans doute lui ont offert des secours qu'elle a repoussés. Elle paraît très fière. Vous ne pouvez vous imaginer, ajouta ma femme, comme elle est jolie quand elle rougit, et comme elle a l'air intéressant! Je lui ai

demandé son nom : comme moi, elle s'appelle Louise. » A ce nom, un frisson me passa dans tout le corps. J'eus peur d'avoir deviné, et je n'osai faire une seule question. Ma femme reprit : « La mère me plaît moins. Elle allait autrefois en journée, mais elle se fait vieille, et d'ailleurs il lui faut soigner sa fille. La maladie a été cruelle, et s'est déclarée, à ce que j'ai compris par quelques mots de la mère, à la suite de chagrins d'amour. »

Chaque mot m'entrait dans le cœur. J'ai passé la soirée la plus horrible. Ma femme reparlait sans cesse de la jeune fille, nous la dépeignait, nous la vantait d'un ton passionné qui ajoutait à mon supplice. Ma certitude s'affermissait de tous les éloges qu'elle lui prodiguait. Ma mère a demandé le nom de la vieille femme. Elle ne le sait pas, elle l'a oublié. Qu'importe? je suis sûr que c'est Louise.

Léon, je me reprochai de l'avoir flétrie, avilie, perdue; mais si je devais la retrouver fidèle au passé, fidèle à notre amour... Oh! Louise! Louise!... Ma raison m'échappe. Mon devoir n'est-il pas de voler à ton secours? Je lui dois du pain au moins. Ah! je n'avais point pensé à cela. Je vais prendre de l'argent et sortir, et je ne fermerai cette lettre qu'à mon retour...

Je ne suis pas sorti. Il fallait traverser la chambre de ma femme. Je me suis approché du lit : elle dormait, son enfant entre ses bras, et ils souriaient tous deux dans leur sommeil. J'ai hésité un moment, puis je suis rentré dans mon cabinet.

Il ne m'est plus permis de la revoir. Si j'ai fait le malheur de celle que j'aimais, je ne ferai point le malheur de l'autre. Ma fille, ma petite Louise, c'est pour toi!... Je ne puis être ni amant ni époux, mais je suis père. Demain j'irai trouver Charles B... C'est un garçon discret, prudent, indulgent par sa propre expérience pour les faiblesses du cœur. Il ira, il s'informera, il fera ce que je ne puis faire moi-même. J'aurais dû ne point la perdre de vue un seul jour, la suivre, l'entourer du moins d'une protection mystérieuse, puisqu'elle eût repoussé une protection ouverte. Ah! mon ami, je souffre, je souffre! Ma folle passion se réveille avec une ardeur insensée. Je me sens mauvais, cruel, capable des résolutions les plus monstrueuses. Louise! qu'est-ce donc que cet amour dont le bonheur n'a pu me guérir? N'ai-je pas là, à côté de moi, une mère, une femme qui m'aiment, un enfant que j'adore? Pardonne! c'est l'égarement d'une heure, d'une minute, je reviens à moi. Cette fièvre du souvenir n'est point de l'amour. Mon amour est mort. Des sentimens plus calmes règnent aujourd'hui dans mon cœur; mais je puis bien du moins, pendant que ma femme et mon enfant reposent, donner quelques larmes, oh! des larmes bien amères, à celle qui veille peut-être en pensant à moi.

4 mai.

Je n'ai pu voir Charles B... qu'hier dans la soirée, et pendant un quart d'heure seulement. La femme qu'il aime absorbe sa vie; il est dévoué à ses éternels et mystérieux caprices. Il m'a compris tout de suite, il m'a regardé d'un air affectueux et m'a serré la main. Les gens qui ont une passion au cœur valent mieux que les autres. Je lui ai confié tout ce qu'il ignorait de mes relations avec Louise, tout, excepté l'amour que je lui garde, et qui ne mourra qu'avec moi. J'ai coloré mes craintes et mes angoisses d'un vain prétexte d'intérêt et de pitié. « Que ne m'avez-vous parlé plus tôt? s'est-il écrié. Je vous aurais donné quelques détails qui vous auraient soulagé, et j'aurais fait pour Louise ce que vous ne pouviez faire. C'est une fille d'un cœur élevé, qui vous aimait sincèrement, et que j'estime; mais j'étais bien loin de penser qu'elle fût dans le besoin. » Il me conta alors qu'après notre rupture elle avait feint d'être la maîtresse d'Édouard S..., qu'elle s'était affichée avec lui, mais uniquement pour se venger de mon abandon et dans l'espoir de me ramener à elle par la jalousie. Édouard S... s'était d'abord prêté à ce rôle ridicule; bientôt son amour-propre l'avait rendu plus exigeant, et Louise lui avait tout simplement fermé sa porte malgré les cris et les menaces de la mère Morin. Nous en étions là lorsqu'on jeta du dehors quelque chose contre les vitres de la chambre : c'était un signal. Charles se leva, me dit qu'il était obligé de sortir, et que nous reprendrions cet entretien le lendemain. Je le priai d'aller le soir même chez Louise. « Je ne sais si cela me sera possible, répondit-il; je ne dépends pas tout à fait de moi. » Et nous nous sommes quittés.

Ainsi je n'ai plus même l'horrible ressource de croire qu'elle m'a oublié. Sa feinte trahison n'était qu'un emportement de l'amour. Elle n'obéissait encore en cela qu'aux misérables suggestions de sa mère. Livrée à elle-même, elle n'aurait jamais consenti à se flétrir à mes yeux de cette infidélité apparente. Pauvre fille! comme je l'ai dégradée dans ma pensée pour rendre sans doute mes remords plus légers, pour parvenir à me réconcilier avec moi-même! Oui, je me suis fait une arme contre elle de ses élans passionnés, de ses fureurs de tendresse. C'étaient, me disais-je, de grossiers désirs qu'il lui faudrait à tout prix satisfaire. Je m'attendrissais sur sa candeur perdue; je la voyais, courtisane éhontée, descendre rapidement tous les degrés du vice, et pendant ce temps elle se consumait dans sa douleur solitaire, elle dépérissait, elle manquait de pain peut-être!

On ne saura jamais ce que je déploie de courage et de volonté

pour ne pas courir auprès d'elle. A chaque instant, je prends mon chapeau, je fais un pas, et je m'arrête.

Les heures se traînent avec une lourdeur qui m'écrase. Il n'est que midi; c'est à trois heures que j'ai rendez-vous avec Charles.

Et pourtant ces heures sont rapides, lorsque je les compare à celles qu'il m'a fallu passer près de ma mère, près de ma femme, près de mon enfant! Comment ai-je fait? comment ai-je pu mentir avec cette habileté inouie? Comment ma figure ne m'a-t-elle pas trahi? Comment Louise n'a-t-elle pas lu dans mes yeux? Ah! l'autre ne se laissait pas tromper ainsi. Rien ne lui échappait. Elle entrait d'un regard jusqu'au fond de mon cœur. L'altération de ma voix aurait suffi pour tout lui apprendre. Elle aurait deviné ce que je lui cachais, elle aurait compris ce que je ne comprends pas moi-même. Et ma mère et ma femme s'imaginent que c'est le cours de la Bourse qui épaissit ces nuages sur mon front!

On a frappé doucement à ma porte. J'ai vite caché cette lettre. C'est ma femme qui est venue, avec son enfant, m'embrasser en passant et voir comment je me trouve. Elle n'en a rien dit pendant le déjeuner de peur d'inquiéter ma mère; mais elle avait remarqué ma pâleur. Je l'ai rassurée. Alors elle m'a tendu l'enfant à baiser. Des larmes roulaient dans mes yeux. « Va, je t'aime bien! » m'a-t-elle dit en m'embrassant de nouveau, et elle est partie.

Ne craignez rien, êtres chers et sacrés; je respecterai votre bonheur.

Une heure vient de sonner. Jamais amoureux de vingt ans a-t-il attendu l'instant du rendez-vous avec cette fiévreuse impatience? Charles B... ne me donnera peut-être même pas de ses nouvelles. Il n'aura pas eu le temps de la voir. N'importe, il me parlera d'elle!

Nous avons eu ces jours derniers un orage affreux. Ma femme avait peur, se bouchait les oreilles et se réfugiait dans mes bras. Ah! les orages les plus effrayans ne sont pas ceux qui font le plus de bruit. Qu'était-ce que cette foudre auprès de celle qui gronde dans mon cœur? Ah! puisse-t-elle ne frapper, ne consumer que moi!

Je me suis promené vingt minutes en réfléchissant. J'ai honte d'avoir si peu d'empire sur moi et de te faire assister au triste spectacle de ma faiblesse. Tu n'aurais jamais soupçonné, n'est-ce pas, qu'un homme fût faible à ce point, et surtout à propos d'un vieil amour qu'il a rejeté loin de lui avec dégoût? Je te jure qu'en ce moment je doute de moi-même.

Il est deux heures. Charles m'a prévenu qu'il ne rentrerait qu'à trois. C'est égal, je me rends chez lui, je l'attendrai.

Même jour, cinq heures du soir.

Je quitte à l'instant Charles B... Nous avons causé près de deux heures. Il a vu Louise.

A peine était-il entré chez elle, avant qu'il eût dit un seul mot, elle s'est doutée qu'il venait de ma part. Elle ne le lui a pas témoigné, mais sa pâleur est devenue plus grande, ses yeux se sont éteints, elle a été obligée de se retenir à la cheminée pour ne pas tomber.

Tu juges dans quelle situation j'étais. Je ne voulais pas que Charles B... pût lire au fond de mon cœur, je voulais qu'il crût que ma curiosité provenait de cet intérêt qu'on porte encore à une femme qu'on a aimée et qu'on n'aime plus. C'est avec toi seul que je sens, que je pense, que je respire à visage découvert. Il fallait donc ne me point livrer, ne point risquer un mot qui parût un outrage envers ma femme, écouter plutôt qu'interroger, et ne point paraître me complaire dans un entretien dont je dévorais chaque mot. J'y suis parvenu. Charles est un homme de cœur. Je suis sûr de lui avoir inspiré beaucoup de mépris pour moi.

S'il m'avait vu ému, troublé, il m'aurait ménagé peut-être. Me voyant calme et presque indifférent, il a été sans pitié, il m'a parlé d'elle avec attendrissement, avec respect; il l'a élevée pour m'abaisser. Comme je lui savais gré, à part moi, du plaisir qu'il prenait à me la vanter! Jamais vengeance n'a été si douce à celui qui l'a subie.

Tout ce que j'ai entendu se presse dans ma pauvre tête. Mes idées se croisent, s'entre-choquent; mes sentimens sont obscurs et tumultueux. Je ne suis plus à moi-même. Je reprendrai la plume ce soir, quand j'aurai mis un peu d'ordre dans mon esprit et dans mon cœur.

Un mot seulement. Tu sais à quelle hauteur je l'avais placée pour l'admirer et l'adorer : elle est plus haut encore, elle est plus près du ciel.

Comment puis-je différer un instant à te dire?... Non, non, c'est impossible. A ce soir.

Même jour, neuf heures du soir.

Je m'étais préparé à vivre pendant ces trois heures pour ainsi dire en dehors de moi-même, à sourire à ma femme, à caresser l'enfant, à paraître insouciant, sinon joyeux. J'étais loin de croire qu'au milieu même de ce cercle chéri on allait encore s'occuper de Louise.

Nous venions de sortir de table, et ma femme me versait le café pendant que l'enfant jouait dans les bras de sa grand'mère. Je me tenais assis et les yeux fermés. Tout à coup ma femme me dit : « Tu ne sais pas, Francis? nous avons eu une petite querelle ce matin, bonne maman et moi. — Et à quel propos? dis-je d'un air distrait. — A propos de cette jeune fille que j'ai vue l'autre jour par ha-

sard, en allant visiter nos petits orphelins. » Et comme je fixais sur elle des yeux égarés, elle ajouta : « Tu ne l'as pas oubliée, j'espère? » Pauvre femme! pensai-je, si tu savais que depuis deux jours c'est toi que j'oublie pour elle! Elle continua : « J'ai une petite somme en réserve, qui n'est pas bien considérable, que je destinais à mes aumônes particulières : l'idée m'est venue de la donner tout entière à cette belle jeune fille; maman a prétendu que c'était trop, et de là notre dispute. » Elle me tendait une tasse en prononçant ces derniers mots. Je la pris, et mes lèvres s'abaissèrent sur sa main, et je retins sur ma paupière une larme brûlante. « Ma mère a tort, lui dis-je après un instant. Offrez à cette jeune fille tout ce qu'il vous plaira, à elle comme aux autres personnes que vous secourez; ma caisse ne vous sera jamais fermée. » Elle sauta de joie, triompha gentiment de sa belle-mère, nous embrassa tous, et ne parla plus tout le reste de la soirée que du plaisir qu'elle aurait à porter deux cents francs à la pauvre Louise. A mesure qu'elle parlait, mon émotion croissait, et pour leur dérober mes sanglots, je me suis retiré précipitamment.

Léon, j'ai ri quelquefois de leur charité et de ces aumônes qu'elles prodiguaient et qu'elles plaçaient mal selon moi. Je ne réfléchissais pas que les vertus de nos femmes rachètent bien souvent nos propres fautes; je ne réfléchissais pas que leur main délicate peut panser la blessure que la nôtre a faite; je ne croyais pas enfin que, pour parvenir jusqu'à la maîtresse abandonnée, un secours, si faible qu'il fût, devait être purifié par la charité de l'épouse!

Je te raconte cela avant de t'avoir rapporté ma conversation avec Charles B..., et tu ne peux par conséquent apprécier encore l'émotion que m'a causée ce nouvel incident. Tu sentiras mieux tout à l'heure avec quelle joie navrante et intéressée j'ai applaudi à la générosité de ma femme. Pardonne-moi cette lettre sans suite, et que j'écris pour me calmer, pour fixer mes idées plutôt que pour te les communiquer. Un jour, et puisse-t-il venir bientôt! nous serons réunis, et nous causerons de toutes ces choses. En attendant, laisse-moi souffrir, laisse-moi pleurer, laisse-moi enfin te parler d'elle.

Elles habitent toujours le même rez-de-chaussée où je les ai connues. Seulement le logis a perdu son air d'aisance et de propreté. Les vitres sont ternes; des rideaux noircis et déchirés pendent aux fenêtres. Les meubles ne brillent plus comme autrefois, quelques-uns même sont absens, et la mère et la fille ont cherché inutilement une bonne chaise pour faire asseoir mon ami. C'est sous ce titre que Charles s'est présenté, car, ainsi que je te l'ai marqué, le regard de Louise a semblé lui dire : Vous venez de sa part. Après le premier moment de surprise et d'embarras, il hasarda quelques mots sur

leur situation, et reprocha à la mère de n'avoir pas eu recours à lui. « Elle m'avait défendu d'avoir recours à personne, répondit Mme Morin avec un soupir de regret. — C'est donc à vous, mademoiselle, que doit revenir mon reproche? » dit-il alors en s'adressant à Louise, dont le teint jaune, les yeux creux et la maigreur le frappaient. La dernière fois qu'il l'avait vue, c'était à une fête de village. Elle avait une robe blanche et un joli chapeau rose moins frais que ses joues. Elle était heureuse, elle causait, elle riait. Elle avait même ce jour-là dansé avec lui, et ils avaient parlé de moi, et, pour se faire bien venir d'elle, il avait raconté je ne sais quel beau trait dont j'étais l'auteur. Il la revoyait triste et flétrie, vêtue d'une petite robe brune, un châle noir sur les épaules, ses beaux cheveux à peine relevés... Il y avait encore un sourire sur ses lèvres, mais un sourire plus douloureux que les larmes, le sourire du malheur, le sourire de la honte, le sourire de la misère. Ah! moi qui ne pouvais me lasser d'admirer cette bouche étincelante, ces lèvres expressives, cette double rangée de perles, j'ai frémi en voyant ce sourire. — Il cherchait à me le peindre; il y revenait sans cesse, ce cruel ami! Il croyait, parce que j'étais impassible, que je ne me le figurais pas, que je ne le sentais pas. Ce sourire-là m'est entré dans le cœur comme un poignard, et Charles s'est complu à l'y enfoncer, à l'y retourner longtemps.

A cette heure, dans le silence de la nuit, à la clarté de ma lampe voilée par l'abat-jour, elle m'apparaît encore telle qu'il me l'a dépeinte. Je la vois avec sa petite robe brune, son châle noir, assise au coin de ce bon feu, se chauffant et me souriant. Hélas! elle n'a peut-être pas de quoi se chauffer chez elle...

Elle dit alors à Charles qu'il se trompait, qu'il les croyait dans la gêne parce que tout était en désordre, mais qu'elles n'avaient manqué de rien, que seulement sa mère avait eu beaucoup de peine à la soigner. La vieille femme se rongeait les poings de ne pouvoir parler, car, chaque fois qu'elle voulait dire quelque chose, sa fille l'arrêtait par un regard ferme et profond. Il était évident que Louise ne voulait pas faire l'aveu de sa misère devant un de mes amis. Charles ne négligea rien pour l'amener à des sentimens moins fiers. Ce fut en vain. Sa délicatesse de femme lui défendait de se donner des droits à notre pitié. Mon ami n'était sans doute à ses yeux que mon complice. Pour une jeune fille trahie, tous les hommes sont coupables des torts de son amant; elle se retranche vis-à-vis de nous dans une défiance universelle, et ne consent à rougir et à se plaindre que devant une personne de son sexe. Charles, qui a l'intelligence de toutes les choses du cœur, comprit bien cela et ne voulut point ajouter, en s'obstinant, au secret supplice de la malheureuse fille. Comme la conversation languissait, et que dans leur embarras mutuel ils ne sa-

vaient plus que dire, Louise pria sa mère de se retirer un moment, et dès que celle-ci fut sortie : « Dites-lui que je lui pardonne, murmura-t-elle en tendant la main à Charles; dites-lui que je ne l'ai jamais accusé un instant, que le mal qu'il m'a fait n'a pas dépendu de lui, que c'était à moi de me défendre, que j'ai succombé parce que je l'aimais follement, et que son abandon n'a été que la juste punition de ma faute. J'ai oublié le bon Dieu pour lui, et, quand il n'a plus voulu de moi, je suis revenue au bon Dieu. J'ai été bien malade, et la maladie a été longue, la convalescence plus longue encore. J'ai cru bien des fois que j'en mourrais; mais il paraît que je suis bonne encore à quelque chose sur la terre. » Elle leva douloureusement les yeux au ciel et n'acheva point sa pensée. Charles insinua quelques mots vagues sur les sentimens que je conservais pour elle. Elle lui répondit qu'il me jugeait mal, que j'avais une jeune femme charmante, que c'était elle que j'aimais et que je devais aimer; puis tout à coup : « Je l'ai vue, je lui ai parlé, elle est venue ici. Elle paraît bien douce et bien bonne. Savez-vous une chose? ajouta-t-elle en baissant la voix; ce que je désire par-dessus tout, c'est de voir son enfant. » Elle l'entretint alors longuement de moi, et comme on parle d'un ami mort ou qu'on ne doit plus revoir. Elle finit par lui assurer que ses forces revenaient tous les jours, qu'elle serait bientôt en état de travailler, et que la joie et l'abondance reparaîtraient dans leur petit ménage. Il la supplia encore d'accepter *de lui* quelques avances, ajoutant qu'elle les lui rendrait, que c'était une preuve d'amitié qu'il lui demandait. Elle refusa avec une fermeté invincible, lui répétant qu'elle ne manquait de rien, qu'elle regarderait de nouvelles instances comme une injure, et, pour couper court à ce débat pénible, elle rappela sa mère. Celle-ci rentra, ne souffla mot, et Charles se retira en réclamant de Louise la permission de revenir.

Voilà ce que Charles B... m'a raconté, voilà leur entrevue; mais combien de choses m'ont échappé dans ce récit! combien lui ont échappé à lui-même, et que je devine!

Ainsi elle a souffert, elle a pleuré, elle a perdu la santé qui lui donnait du pain, elle a langui pendant six mois entre la vie et la mort, elle a supporté les soins et les plaintes de sa mère, elle m'a vu heureux fils, heureux époux, heureux père, et tout cela pour prix de ma barbarie envers elle! Elle a repoussé l'argent que je lui offrais, la tendresse que d'autres lui auraient vouée, les secours que des amis lui proposaient; elle est restée seule dans l'abandon, dans la douleur, dans la maladie, dans la pauvreté, et elle me pardonne!...

Au milieu de mes remords, il en est un qui s'acharne après moi, qui me ronge, qui me déchire. J'ai voulu un jour l'isoler, la séparer à jamais de sa mère. Malheureux, si j'avais réussi! Si je lui avais

encore arraché cette ressource suprême! Cette vieille qui me semblait ignoble, que je méprisais, que je détestais, avait dans le fond un vrai cœur de mère. Elle s'est dévouée à sa fille abandonnée et malheureuse, elle l'a soignée, réchauffée, nourrie, et, chose plus admirable, qui me confond et rabaisse mon orgueil, l'entremetteuse infâme qui m'ouvrait la porte de sa fille n'est point venue tendre la main auprès de moi. Elle a respecté la défense de Louise, elle a compris cette fierté, elle s'en est faite complice, elle a résisté aux entraînemens impérieux du besoin, elle a résisté à tout, elle a été fière et magnanime. Oh! que nos jugemens sont imprudens et à courte vue! Comme nous nous pressons de dénigrer et d'avilir ce qui souvent vaut mieux que nous! Je conçois à présent cette vague ressemblance qui me répugnait, à laquelle je refusais de croire : ce n'est point d'une âme de boue qu'est sortie l'âme de Louise.

Je suis brisé d'émotion et de fatigue et comme anéanti. Je vais essayer de dormir. A bientôt.

5 mai.

Ma femme est sortie ce matin avec l'enfant. Je n'avais rien dit. Est-ce le hasard qui a procuré à Louise cette joie désirée? Ma femme s'est rendue chez la pauvre fille. Louise lui a demandé la permission de prendre la petite dans ses bras et de lui donner un baiser. « Oui, a répondu ma femme, mais à une condition, c'est que vous accepterez cela : ce sont des économies à moi, et que je ne saurais mieux placer. » Louise a hésité un instant, puis a dit à sa mère d'accepter. Alors elle a pris l'enfant, l'a regardé avec tendresse, et tout à coup elle a pâli. La bonne s'est empressée de reprendre la petite. Louise a demandé pardon à la mère, et lui a dit, pour s'excuser, qu'elle n'était pas encore tout à fait remise, qu'elle était sujette à de subites défaillances. Ma femme l'a rassurée, l'a priée de s'asseoir, et lui a demandé si elle trouvait que l'enfant lui ressemblait. « Non, a-t-elle répondu, je ne trouve pas. — Je ne trouve pas non plus, a repris ma femme. C'est tout le portrait de son père. » C'est sans doute cette ressemblance qui avait frappé Louise, et qui l'avait émue au point de lui faire perdre un moment connaissance.

Ma femme l'a prise en amitié, et il n'est plus question chez nous que de la belle jeune malade. Ce nouveau supplice m'était réservé.

Je n'ose interroger mon cœur. Je me sens incertain et malheureux. J'aurais besoin de te voir. Il me vient quelquefois des idées qui m'épouvantent. Ma jeunesse n'est point passée; elle bouillonne dans mon cœur, elle trouble mes sens. Léon, te le dirai-je? j'évite autant qu'il m'est possible ma femme et mon enfant. J'ai prétexté une indisposition, j'ai quitté la chambre et le lit de ma femme. Cette nuit, je suis sorti pour aller respirer l'air de la mer, et je me suis

trouvé tout à coup à la porte de Louise. La rue était déserte et silencieuse. Que de fois en d'autres temps!... Je me suis avancé, j'ai posé le pied sur le seuil; puis j'ai eu comme un éclair de raison, je me suis pris en dégoût et en pitié, et j'ai fui précipitamment.

7 mai.

Rassure-toi. Je n'ai pas attendu ta lettre pour rougir de ma faiblesse, pour reprendre l'empire que j'avais sur moi, pour être homme enfin. Le danger est passé; je réponds de moi maintenant.

J'ai voulu pourtant m'occuper une dernière fois de l'avenir de Louise. J'ai pris ma mère à part, je lui ai avoué ce qu'elle ignorait, que Louise avait été ma maîtresse. Elle en a été toute saisie, toute consternée; mais elle a compris ce que j'attendais d'elle, elle s'est chargée de les voir, de leur faire accepter une assez forte somme. Elle est mieux, elle ira demain.

Ainsi je me suis fortifié contre moi-même. Cette confidence à ma mère est un rempart de plus entre Louise et moi.

9 mai.

Je ne croyais pas que quelque chose fût capable d'aggraver encore ce que j'éprouve depuis quelque temps de douloureux et de cruel. Je n'avais pas assez remarqué certains mots de Louise à Charles B... Ils ne m'avaient fait rien craindre ni rien pressentir. Je me les suis rappelés en recevant ce dernier coup, et tu conviendras qu'il est assez terrible pour triompher des plus énergiques résolutions.

Ma mère est allée la voir. Instances, prières, raisonnemens, tout a été vain; elle n'a rien voulu accepter. Elle a beaucoup pleuré, elle a couvert les mains de ma mère de ses baisers et de ses larmes; elle lui a dit que si elle avait accepté quelque chose de ma femme, c'est qu'elle s'était bien aperçue tout de suite que ma femme ne savait rien, mais qu'aux nouvelles offres bien plus importantes qu'on venait de lui faire, elle devinait que j'avais parlé. Ma mère l'a conjurée alors de surmonter sa répugnance, afin de me calmer et d'adoucir les reproches que je me faisais. Elle a répliqué vivement que je ne devais pas m'en faire, que je ne l'avais pas séduite, qu'elle avait été la plus coupable, que nous avions été entraînés l'un vers l'autre par un penchant mutuel, que sa honte était assez grande ainsi, qu'il ne fallait pas l'augmenter en lui en payant le prix. Ma mère n'a plus insisté, mais elle lui a demandé quels étaient ses projets pour l'avenir; elle lui a représenté que sa mère vieillissait, qu'elle-même n'était pas forte. — Oh! c'est ce qui vous trompe, madame, a-t-elle dit alors, je sors de maladie, et ma mine ne me fait pas honneur; dans quinze jours, il n'y paraîtra plus. J'ai pris une bonne résolution qui m'aidera à recouvrer la santé. — Et laquelle? Ma question

est peut-être indiscrète? — Non, madame, répondit Louise après un moment d'hésitation. Je suis sûre d'ailleurs que vous m'approuverez. Je suis seule, je n'ai que ma mère, comme vous disiez, et j'ai besoin d'un autre appui. Je vais épouser le père de ces petits orphelins auxquels vous vous intéressez. — Quoi! s'écria ma mère avec une surprise involontaire, vous épouseriez... — Elle n'acheva point. Elle connaissait celui dont parlait Louise, et elle allait ajouter : Vous si jeune et si belle, vous unir à un homme qui a deux fois votre âge, fatigué et vieilli par le travail, par la misère, à un homme que vous ne pouvez aimer! — Merci, madame, reprit Louise, je vois que vous me comprenez. C'est un très honnête homme, un bon ouvrier, un cœur généreux qui connaît ma faute, qui l'excuse, et qui m'a demandé de servir de mère à ses enfans. Il avait une méchante femme qui le rendait très malheureux; je tâcherai de lui faire oublier le passé, je me dévouerai à sa petite famille, que j'aime déjà comme la mienne, que je soigne, que je surveille de mon lit depuis trois mois, et j'espère que le bon Dieu m'en tiendra compte. J'aurais bien voulu me faire sœur de charité, mais je sais que je n'en suis pas digne.

Ma mère, très émue, la serra contre son cœur et sortit sans prononcer une parole, sans oser renouveler des instances qui, suivant elle aussi, eussent été une injure.

J'ai dissimulé autant que je l'ai pu l'effet qu'a produit sur moi cette nouvelle écrasante. Je n'ai pas même senti tout de suite le coup qu'on me portait. Ce n'est que lorsque j'ai été seul devant mon bureau, lorsque j'ai réfléchi, lorsque je me suis rendu compte de la détermination de Louise et des motifs qui l'y ont amenée, que j'ai compris que tout le reste n'était rien auprès d'une semblable torture. Louise la femme d'un ouvrier, d'un être grossier et brutal! Ce sacrifice qu'elle s'impose volontairement me semble une honte que je ne dois pas souffrir. Elle croit se relever en surmontant ses répugnances physiques. Je sais l'invincible horreur qu'elle éprouve pour tout ce qui est bas et vulgaire; elle n'y résistera pas, le dégoût la tuera. Il faut que je la voie, que je lui explique... Si je la vois, Léon, ma mère et ma femme mourront de chagrin. Je ne la verrai pas, mais je suis à bout de courage. Une jalousie affreuse dont je rougis, que je n'avouerai qu'à toi seul, me dévore. Je me sens bien mal; on dirait que ma tête va craquer. Je veux me reposer une heure avant d'achever cette lettre et de te dire ce que j'aurai décidé. Non, il vaut mieux te l'envoyer sans retard. C'est peut-être la dernière que tu recevras de ton faible et malheureux ami.

Six semaines après.

Ce que tu as prévu est arrivé, et voilà pourquoi, mon cher Léon,

j'ai tardé si longtemps à te répondre. J'ai été malade, très malade; une fièvre cérébrale, dit-on. Mon médecin prétend que j'ai été pendant huit jours entre la vie et la mort; mais je crois qu'il dit cela pour se donner l'air de m'avoir sauvé, et que la chose n'a pas été aussi grave.

Je ne t'écrirai cependant aujourd'hui que quelques lignes. Je suis encore très faible. Ma femme m'a soigné avec un dévouement admirable et s'est entendue avec ma mère pour ne me laisser jamais seul. L'une ou l'autre était toujours auprès de moi. J'ai eu le délire, m'a dit ma mère, et le nom de Louise revenait sans cesse sur mes lèvres avec des phrases incohérentes. Heureusement ma femme a cru que c'est elle que j'appelais sans cesse, et son affection pour moi en est devenue plus vive.

Grâce au ciel, rien ne peut désormais la tirer d'erreur, et je m'efforcerai de m'acquitter envers elle. Je suis guéri.

10 juillet.

. . . . . .

Louise est mariée. Charles B... m'a fait voir son mari. Il n'est pas beau, il a le dos voûté, les cheveux gris, mais il paraît dispos et robuste. J'ai pris des informations sur lui. C'est un homme intelligent et bon jusqu'à la grandeur d'âme, de cette bonté complète qu'on ne trouve plus guère que dans le peuple, de cette bonté innée qui résiste aux plus rudes épreuves. Ses quatre petits enfans étaient son unique souci : il en a un autre maintenant, le bonheur de Louise.

Il est ouvrier maçon, mais il est capable de devenir maître. Sa femme travaille chez elle. La mère Morin a repris ses journées. Ils jouiront un jour, je l'espère, d'une aisance qu'ils ne devront qu'à leur travail.

Quant à moi, je suis calme, je suis froid, je suis fort. Il n'y a plus de danger ni pour le présent, ni pour l'avenir. Seulement je dois te prévenir d'une chose pour que tu ne sois pas trop fier de ta cure, je me sens plus petit que je n'étais. Je parie qu'avant deux ans je serai un banquier modèle, un père de famille accompli. Il me semble qu'en tuant cet amour, j'ai tué ce qu'il y avait de meilleur en moi, ce quelque chose de divin que nous apportons en naissant, cette légère parcelle d'infini que peut contenir le cœur d'un homme.

Te voilà averti, veille bien sur moi, tente quelque diversion puissante, sauve-moi du vent glacial qui m'envahit.

Ma jeunesse est passée. O ma chère et belle jeunesse!

ERNEST SERRET.

LES

VOLCANS DE JAVA

Java, par Junghuhn, Amsterdam 1850-54, in-8° avec atlas.

Les volcans comptent au nombre des points les plus remarquables du globe : ce sont les seuls où nous puissions observer l'action présente du feu intérieur, de l'*atmosphère souterraine*, si l'on veut emprunter une expression originale de Franklin, sur la frêle enveloppe que nous habitons. Autrefois l'on ne songeait point à chercher dans les profondeurs ignées de la terre la cause des phénomènes volcaniques. Dans le dernier siècle encore, on ne les attribuait généralement qu'à une combustion locale et tout exceptionnelle. De nos jours, les travaux des géologues ont éclairé d'une lumière nouvelle la théorie des volcans. Léopold de Buch a montré comment les particularités de la forme des montagnes ignivomes n'ont d'autre origine qu'un soulèvement opéré par l'énergique pression des vapeurs et des laves qui cherchent à se frayer une issue facile et permanente. Cette hypothèse hardie rend admirablement compte de la singulière structure d'un grand nombre de volcans, notamment de ceux des Canaries, que visita le célèbre géologue allemand, — de l'Etna, du Vésuve, et des volcans éteints de l'Auvergne, si bien décrits par MM. Élie de Beaumont et Dufrénoy. Léopold de Buch ne se contenta pas d'étudier isolément les montagnes volcaniques, il voulut découvrir suivant quelles lois elles sont distribuées sur le globe, et il réussit à démontrer qu'on ne peut en expliquer la for-

mation que par le jeu même des forces qui agissent sans cesse à l'intérieur de notre planète pour troubler l'équilibre séculaire des mers et des continens.

Bientôt M. de Humboldt vint prêter son appui à ces conceptions puissantes, en établissant qu'il existe une relation intime entre les éruptions des volcans des Antilles et des Andes et les tremblemens de terre qui agitent d'une manière si effrayante et à de si fréquentes reprises certaines parties de l'Amérique. Il ajouta de précieux matériaux à l'étude comparée des volcans terrestres, en décrivant les colosses trachytiques des Andes, auprès desquels le Vésuve n'est qu'une humble colline, et qui, sous les feux du tropique, dressent dans la région des neiges éternelles leurs cimes plus élevées que celles du Mont-Blanc. L'histoire de leurs éruptions est aussi bien différente de celle des volcans de la Méditerranée : ils ne vomissent point de laves, comme ces derniers, et ne rejettent que des cendres et des vapeurs.

Dans l'esprit de presque tout le monde, l'écoulement des laves forme l'attribut essentiel d'une éruption volcanique. Ce phénomène étrange de torrens de feu sortis des entrailles mêmes de la terre est bien fait pour étonner et captiver l'imagination. Pourtant l'émission des vapeurs et le dégagement de l'eau qui accompagne toutes les éruptions présentent à l'esprit des énigmes encore plus difficiles à résoudre. Ce qui fait qu'on a toujours attaché plus d'importance aux laves, c'est qu'elles restent comme les seuls témoins des éruptions passées; c'est en suivant ces fleuves de pierre refroidis que les voyageurs apprennent l'histoire des volcans : les matières gazeuses au contraire ne laissent point de trace et ne survivent point à la catastrophe qui les a portées au jour. Ceux qui sont assez heureux pour assister à une éruption ne peuvent manquer toutefois d'être frappés à la vue des fumées qui s'échappent des courans de lave, et doivent se demander comment des vapeurs et des gaz ont été emprisonnés dans ces matières fondues, qui, refroidies, ne sont que des scories et des rochers. Nous partageons tous encore d'instinct le préjugé antique de l'antagonisme de l'eau et du feu; pourtant l'eau sort des volcans en telle abondance, que parfois d'immenses nuages sillonnés d'éclairs incessans s'amassent au-dessus du cratère. Les géologues sont divisés sur l'explication de ce singulier phénomène. Les uns croient que les eaux de la mer ou les pluies s'infiltrent dans des fissures terrestres, arrivent au contact des laves souterraines, et sont vomies, sous forme de vapeur, par les orifices des volcans. Telle était l'opinion du célèbre chimiste Davy, qui découvrit le premier les métaux qui forment la base des roches; elle est encore adoptée par l'école qui attribue à des actions purement

chimiques et électriques tous les phénomènes qui se rattachent à la chaleur terrestre. L'école plutonienne, qui rend compte de ces phénomènes par l'incandescence du noyau de la terre, admettrait volontiers que la masse fluide dont les continens et le lit des mers ne sont en quelque sorte que l'épiderme solide contient elle-même toutes les substances que nous voyons se dégager des laves. Ainsi les élémens de l'eau seraient renfermés au sein même de la terre avec ceux de toutes les autres vapeurs qui sortent des volcans, et s'en échappent avec une telle violence, qu'ils rejettent les scories et les cendres à des hauteurs quelquefois effrayantes.

Suivant qu'on explique de l'une ou de l'autre manière les émanations volcaniques, on se trouve forcément entraîné à interpréter d'une façon opposée toute l'histoire géologique de la terre. On comprend dès lors quel intérêt s'attache à toutes les manifestations de la *volcanicité* terrestre, et pourquoi l'on ne saurait les étudier sur des points trop nombreux. Les renseignemens précieux que M. de Humboldt et après lui M. Boussingault nous ont fournis sur les volcans des Andes ont fait voir que, dans les différentes régions du globe, les phénomènes volcaniques présentent, avec un ensemble de caractères communs, des traits originaux. Il est une contrée où ils offrent une certaine ressemblance avec ceux qu'on observe dans les Andes, c'est l'île de Java; mais tandis que les éruptions des volcans américains sont des catastrophes qui ne se renouvellent guère que de siècle en siècle, celles des volcans javanais sont si nombreuses et si rapprochées, qu'elles fournissent au géologue un constant sujet d'études. Malheureusement le nombre de ceux qui vont visiter les îles de la Sonde n'est guère plus nombreux que celui des hardis voyageurs qui se décident à gravir les cimes élevées des Cordillères. M. Léopold de Buch, dans son admirable *Voyage aux îles Canaries,* a rassemblé tous les renseignemens connus de son temps sur les diverses zones volcaniques du globe. Ceux qu'il a réunis relativement aux îles de la Sonde et à Java sont encore très incomplets. Le géologue allemand se borne à constater d'une manière générale que les volcans javanais ne donnent point de laves, et qu'il en sort fréquemment des torrens d'eau chaude et boueuse, avec d'immenses quantités de cendre. Il semble tout d'abord assez étonnant que les régions volcaniques de Java soient encore si peu connues, quand on considère que cette île est depuis très longtemps occupée par des Européens. Il y a quelques années seulement que les Hollandais ont entrepris l'exploration scientifique de leur belle et riche colonie. L'Europe dut le premier ouvrage important sur Java à sir Stamford Raffles, qui fut gouverneur de cette île pendant la courte période de la domination anglaise. En même temps qu'il faisait succéder les règles et les prin-

cipes d'un gouvernement plus humain à un régime fondé sur les exactions, le travail forcé, les cruautés de toute espèce, il faisait étudier les ressources et dresser une carte détaillée de la colonie. Cette carte fut l'œuvre de Thomas Horsfield, qui se fraya le premier un chemin à travers les forêts vierges qui couronnent les pitons élevés de Java. Ce travail n'a guère nécessité depuis que des améliorations de détail, qui sont dues au zèle de deux officiers néerlandais, MM. Leclerq et Van de Velde. Quelques observations relatives aux volcans de Java sont disséminées dans les recueils qui se publient à Batavia ou en Hollande; mais nous n'avons trouvé nulle part sur Java et ses volcans une si grande abondance de renseignemens que dans un ouvrage récent de M. Junghuhn, qui embrasse l'étude complète de la colonie hollandaise.

L'auteur a passé douze années à Java, et en a gravi lui-même presque toutes les cimes avec des instrumens pour en mesurer la hauteur. Il a décrit dans son livre toutes les montagnes volcaniques de l'île, qui sont au nombre de quarante-cinq, recherché avec grand soin tout ce qui est relatif aux éruptions des volcans de Java et réussi à en rendre l'histoire assez complète, en fouillant les documens officiels et en consultant les traditions des natifs. On ne peut malheureusement tirer des Javanais que des renseignemens vagues et peu nombreux sur les volcans de leur île : le souvenir des catastrophes qui l'ont désolée à de si fréquentes reprises s'efface avec une merveilleuse rapidité de leurs esprits oublieux et indolens. Même quand il s'agit des éruptions les plus récentes, leurs récits ne s'accordent jamais parfaitement, et pour donner une idée de leur chronologie, M. Junghuhn cite l'exemple singulier d'un natif qui se croyait âgé de deux cents ans.

Ce n'est pas la paresse seulement, c'est une terreur superstitieuse qui empêche les Javanais mahométans de gravir la cime des volcans : ils n'aiment pas à quitter les régions basses, couvertes de champs de riz, au-dessus desquelles s'élèvent, comme des îles dans la mer, les pitons redoutés. Protégés contre la chaleur accablante des plaines dans leurs villages qui s'abritent sous des bois de cocotiers et de palmiers, ils ne quittent jamais ces oasis de verdure pour aller respirer l'air plus frais des hautes cimes. Aussi les cratères des volcans furent-ils le dernier refuge des sectateurs de Siva, quand les mahométans firent la conquête de l'île vers 1470. On y trouve souvent des ruines d'anciens temples. L'adoration des forces terribles dont les volcans sont le foyer devait naturellement tenir une grande place dans les croyances primitives de ces contrées, et le culte de Siva, la divinité de la destruction, y était dominant. Le volcan Séméru, le plus élevé de l'île, était appelé le Mont-Sacré;

le Sumbing, qui se trouve au milieu de l'île, était « le clou qui avait servi à fixer Java contre la terre. » On trouve des restes de monumens religieux à des hauteurs très considérables. Sur le plateau élevé qui forme le fond de l'ancien cratère du volcan Dïeng, il y a des milliers de blocs cubiques, débris des anciens temples. Ils étaient simplement formés par une suite de terrasses entourées de murailles, disposées en étages successifs sur les pentes de la montagne, et reliées l'une à l'autre par des escaliers. Sous le gazon et entre les racines des casuarines, on retrouve des sculptures, des bas-reliefs, quelquefois de grossières statues. La religion hindoue s'éteignit bientôt dans la solitude terrible des cratères; des forêts vierges recouvrirent les pierres disjointes des temples écroulés, qui ne furent plus visités que par les rhinocéros, les chats et les bœufs sauvages. Ce n'est qu'à une époque très récente que la hache de l'homme vint frayer de nouveaux chemins sur ces hauteurs abandonnées, et qu'on retrouva les blocs taillés souvent à demi décomposés par les vapeurs volcaniques, les seuils sacrés que la végétation active des tropiques avait si promptement envahis : découvertes précieuses, même pour le géologue, car partout où l'on retrouve des ruines de temples, on peut conclure que le volcan passait pour éteint avant l'invasion de l'islamisme.

Aujourd'hui les seuls Javanais qui soient restés fidèles au culte de Siva habitent le fond de l'immense cratère du volcan Tengger, plaine élevée qui porte le nom de *Mer de Sable*. Tous les ans, ils célèbrent une fête solennelle, et vont comme en sacrifice verser du riz dans le cratère du cône d'éruption toujours actif qui s'élève au milieu de la Mer de Sable. C'est le sentiment d'un danger éternel et mystérieux qui a entretenu si longtemps les grossières croyances de cette colonie isolée, et, au lieu de s'en étonner, on serait plutôt surpris que cette terreur naturelle n'ait point corrompu la religion mahométane dans ces régions, si l'on ne savait que le fatalisme le plus absolu en fait le fond. C'est avec une égale indifférence que le Javanais mahométan se soumet à une tyrannie étrangère et aux effets irrésistibles des forces de la nature. Pourvu qu'il puisse, étendu sur une natte, écouter les chants des tourterelles enfermées dans des cages, rêver aux sons doux et mélodieux du *gamelang*, son instrument favori, ou regarder les danses gracieuses des *ronggengs*, il est heureux. Il oublie que le volcan voisin peut tout à coup s'irriter, vomir des nuages de fumée qui plongeront la contrée entière dans une nuit profonde, et que des torrens dévastateurs, descendus de la montagne, peuvent ensevelir les rians villages, les arbres et les champs cultivés, sous un linceul de limon fumant.

Musulmans ou sivaïtes, les habitans de Java ne sauraient donc

fournir que d'insuffisantes indications au géologue curieux d'étudier les phénomènes volcaniques. Heureusement M. Junghuhn a complété par ses propres recherches les vagues récits des indigènes, et on peut suivre avec confiance un pareil guide à travers la grande région ignivome qui, grâce à lui, n'a plus de mystères pour la science européenne.

I.

Les volcans de l'archipel indien forment comme un fer-à-cheval grossier autour de la grande île de Bornéo. Cette ceinture volcanique part des îles Andaman; les îles Nicobares, Sumatra, Java, Timor, la Nouvelle-Guinée, les Moluques, les Célèbes, Ternate et Djilolo complètent ce vaste circuit. Des Nicobares à l'archipel des Philippines, on ne connaît pas moins de cent neuf volcans. M. Junghuhn en compte dix-neuf dans Sumatra et quarante-cinq dans Java.

Le contraste que présente la constitution de ces deux îles est extrêmement frappant. Sumatra est formée par une série de chaînes montagneuses parallèles qui enferment de hautes vallées longitudinales ou de véritables plateaux. Quelques volcans s'élèvent sur la crête de ces chaînes, mais sans la dépasser de beaucoup en hauteur. La partie occidentale de Java rappelle encore ces caractères : elle est formée de plateaux élevés, hérissés de sommets volcaniques; mais quand on avance vers l'est, on trouve un pays bas et d'immenses plaines sur lesquelles s'élèvent les cônes isolés des volcans, qui ont presque tous de 3,000 à 3,600 mètres d'élévation. On ne rencontre plus de plateaux élevés, de hautes vallées; parfois seulement deux volcans jumeaux sont reliés par des cols dont l'altitude dépend de la distance plus ou moins considérable qui en sépare les sommets. Les caractères physiques des deux contrées se reflètent avec leurs différences jusque dans les mœurs et les habitudes des natifs. Le climat des plaines de Java énerve et amollit les habitans, qui cultivent paisiblement le riz et le café pour des maîtres étrangers; les plateaux élevés de Sumatra sont couverts de frais pâturages et habités par une population fière et indépendante. Ces montagnards féroces sont presque toujours en guerre, et chacun de leurs villages est une république.

Les volcans de Java, considérés dans leur ensemble, sont à peu près alignés, de l'est à l'ouest, dans l'axe principal de l'île, depuis le détroit de la Sonde jusqu'à l'extrémité orientale. Une ligne droite, menée dans cette direction, passe exactement par les volcans Salak, Gédé, Slamat, Sumbing, Merbabu, Lawu, Tengger et Idjeng. Toutes

les autres montagnes volcaniques sont placées dans le voisinage de cette ligne; elles forment pourtant quelquefois de petits groupes transversaux, dirigés du nord-ouest au sud-est, comme par exemple les quatre montagnes voisines de Dïeng, de Telerep, de Sendoro et de Sumbing.

Par une coïncidence vraiment singulière, cette direction des alignemens partiels et transversaux est précisément celle des grandes chaînes de Sumatra, et réciproquement les volcans connus de Sumatra sont rangés à peu près sur une ceinture rigoureusement parallèle à l'axe principal de Java. Ce fait remarquable prouve une fois de plus que les volcans s'alignent dans le sens des fractures produites à la surface du globe par les phénomènes de soulèvement qui déterminent la forme des îles et la direction des chaînes de montagnes. Dans la partie centrale et orientale de Java, les volcans sont isolés, mais dans la région occidentale ils forment deux chaînes montagneuses, séparées par une vallée longue et assez élevée. Quand on parle de *volcans en ligne,* il ne faut pas toujours entendre une ligne unique; les cratères actifs ou éteints du groupe des îles Sandwich forment deux lignes voisines parallèles, et les gigantesques volcans des Andes de Quito sont rangés sur des chaînes parallèles, séparées par de hauts plateaux pareils à d'immenses voûtes et fréquemment ébranlés par des tremblemens de terre. A Java, il n'y a pas moins de quatorze bouches volcaniques sur les deux crêtes parallèles qui occupent la partie la plus occidentale de l'île dans un espace qui n'a que 40 kilomètres de longueur sur 16 kilomètres de largeur. Une pareille agglomération de volcans est un fait très remarquable : dans la partie orientale de l'île, on trouve aussi huit montagnes volcaniques, assemblées dans un espace très étroit, le Tengger, le Séméru, le Lamongan, le Ringgit, l'Ajang, le Raon, le Buluran, l'Idjeng et le Ranté. L'île tout entière est, pour ainsi dire, criblée de passages par lesquels les vapeurs souterraines peuvent se dégager; la pression de ces vapeurs ne devient donc jamais assez forte pour amener jusqu'à la bouche des volcans des laves en fusion qui puissent s'écouler par les cratères ou par des fissures ouvertes dans les flancs de la montagne. On ne trouve dans Java aucune coulée de cette nature comparable à celles du Vésuve, de l'Etna et de l'Islande. Les volcans n'y rejettent, avec une quantité incroyable de vapeur d'eau et de vapeurs acides, que des débris fragmentaires et des cendres. C'est sans doute parce que les appareils volcaniques sont si rapprochés à Java que les tremblemens de terre sont insignifians et purement locaux. Ils sont très fréquens, mais faibles, et paraissent n'avoir aucune connexion intime avec le phénomène des éruptions volcaniques. Sur cent quarante-trois tremblemens de

terre catalogués par M. Junghuhn, trois seulement ont annoncé, deux ont suivi, dix-neuf ont accompagné les éruptions; cent neuf se sont produits tout à fait isolément.

Au lieu de courans de laves, ce sont des torrens de boue qui descendent pendant certaines éruptions des volcans javanais et inondent souvent tous les alentours. L'origine de ce singulier phénomène est encore enveloppée d'une certaine obscurité. L'eau sort-elle du volcan à l'état de vapeur, et forme-t-elle des torrens boueux en retombant à l'état de pluie et en entraînant les cendres volcaniques rejetées pendant l'éruption qu'elle rencontre sur son passage? ou bien ces fleuves de boue liquide s'épanchent-ils des cratères absolument comme des courans de lave ordinaire? M. Junghuhn penche pour la première opinion; mais ses descriptions mêmes semblent la combattre : les grandes vallées de déchirement qui découpent les flancs des volcans javanais sont remplies par une multitude de pierres et de rochers amoncelés. Si la pluie avait entraîné ces débris, ils seraient en plus grande abondance sur les pentes les plus basses de la montagne, et l'on ne devrait pas en trouver auprès du sommet. Ces champs de débris s'élargissent au contraire très souvent à mesure qu'on se rapproche de la cime, et on peut les suivre jusque dans l'intérieur même des cratères, qui en sont quelquefois entièrement remplis. Ces blocs, qui n'ont aucun des caractères des scories volcaniques ordinaires, étaient sans doute suspendus dans une masse demi-pâteuse, demi-fluide, qui s'écoulait par les échancrures du cratère.

On remarque parfois sur les pentes les plus basses des montagnes volcaniques une multitude de petits monticules dont les Javanais expliquent ainsi la formation : quand le courant boueux rencontre quelque obstacle, tel qu'un arbre ou un bloc de rocher, les plus gros fragmens entraînés avec le torrent volcanique sont arrêtés; l'obstacle devient ainsi de plus en plus considérable, et le monticule, d'abord très petit, s'accroît rapidement. Dans une de ces rangées de collines, M. Junghuhn a observé que les sommets sont disposés très régulièrement sur une ligne inclinée de 2 degrés environ sur l'horizon. Ce fait démontre que, sous un angle très faible, les torrens boueux peuvent entraîner des blocs de rochers souvent assez considérables.

On trouve de pareilles collines autour de plusieurs volcans de Java, de l'Ajang, du Guntur et du Sumbing. Du cratère de ce dernier volcan sort une traînée de débris qui descend sur une longueur de 2 lieues et se termine par une myriade de monticules réguliers, pareils à de grandes taupinières de 10 à 12 mètres de hauteur. Les fragmens rejetés par ce volcan devaient être à une très haute

température, car on voit que quelques-uns ont été incomplétement fondus à la surface et sont soudés les uns aux autres. Une traînée plus longue encore descend du Pepandajan et permet aussi de remonter la ligne du courant boueux jusque dans le cratère, rempli par une nappe de rochers. L'immense cône du volcan Lawu est traversé par une large fissure, remplie également de ruines; sans les troncs d'arbres qui forment des ponts naturels d'un roc à l'autre, on ne pourrait gravir cette pente hérissée.

Les éruptions des volcans des Andes sont, comme celles des volcans javanais, signalées par la formation de torrens boueux; mais on ne peut attribuer ce phénomène aux mêmes causes, du moins dans tous les cas. Les neiges éternelles qui couronnent ces hautes montagnes sont quelquefois fondues par les vapeurs qui sortent des volcans, et produisent alors de subites inondations. C'est ainsi qu'en 1803 l'immense coupole qui couronne le sommet du Cotopaxi disparut entièrement dans l'espace d'une nuit. Suivant M. de Humboldt et M. Boussingault, les montagnes trachytiques des Cordillères sont pénétrées d'une multitude de cavités qui se remplissent d'eau par une lente infiltration. Les ébranlemens qui accompagnent les éruptions les vident, et les eaux souterraines, souvent peuplées d'une multitude de petits poissons, sont expulsées. Ce phénomène singulier accompagna l'éruption du Carguairazo en 1698 et celle du volcan Imbaburu en 1671. Les observations, malheureusement si peu nombreuses, que l'on possède aujourd'hui sur les volcans des Andes nous laissent encore ignorer si les fleuves boueux qui en descendent sont dus uniquement à la fonte des neiges et au déversement des réservoirs intérieurs. La boue transportée dans les vallées et les plateaux, nommée par les naturels *moya*, est formée par des matériaux volcaniques et les débris des roches qu'ont décomposées les vapeurs souterraines.

Dans l'émouvant récit de son ascension sur le volcan Pichincha (1), voisin de Quito et rendu autrefois célèbre par les travaux de La Condamine et de Bouguer, M. de Humboldt note un fait singulier, qui me paraît pourtant établir un trait de rapprochement entre les éruptions des volcans de Java et celles des volcans des Andes. Le célèbre voyageur mentionne de nombreux blocs aux arêtes aiguës épars au pied du volcan de Pichincha, dans un lieu qu'on nomme la *Plaine de Pierres*. « Je crois, écrit-il à ce sujet, que ces roches n'ont pas été lancées par le cratère actuel du Pichincha, mais que peut-être, lors des premiers soulèvemens de la montagne, elles ont été préci-

(1) *Mélanges de Géologie et de Physique générale*, par M. Alexandre de Humboldt, Paris, 1854.

pitées du sommet à travers la crevasse du Cundurguachana. »

M. Sébastien Wisse, qui, plus heureux que M. de Humboldt, réussit à pénétrer en 1845 au fond du gigantesque cratère du Pichincha, a été de même conduit à croire que ces blocs de rochers, qui ont parfois trois mètres de diamètre, ne peuvent avoir été rejetés par une explosion du cratère actuel; la traînée des blocs erratiques en est éloignée de plus de six mille mètres. Les traditions des natifs s'accordent néanmoins à leur attribuer une origine volcanique. Ne pourrait-on pas admettre avec quelque apparence de raison qu'ils ont été amenés à la place qu'ils occupent aujourd'hui par des torrens boueux, pareils à ceux qui ont rempli de débris les grandes vallées ouvertes sur les flancs des volcans javanais? Cette opinion est d'autant moins improbable que, suivant M. de Humboldt, les plateaux qui entourent la montagne volcanique du Pichincha ont dû être plusieurs fois inondés, et qu'au dire du colonel Hall, dans l'intervalle des années 1828 et 1831, des matières boueuses ont été déversées du cratère actuel.

Toutes les éruptions des volcans de Java ne sont point accompagnées de torrens de boue qui inondent et détruisent les forêts, les champs et les villages; un grand nombre de ces volcans ne rejettent que des débris et des cendres. Ces éruptions *sèches* caractérisent les volcans les plus agités de l'île, tels que le Lamongan, le Séméru, le Guntur et le Merapi. Comme Santorin dans l'archipel grec, le Lamongan et le Séméru sont dans un état d'irritation permanente; mais tous les phénomènes volcaniques se bornent à des jets de débris incandescens qui retombent dans le cratère ou roulent sur les flancs de la montagne. La nuit, le sommet de ces volcans s'entoure d'une rouge lueur. Les explosions ont lieu à un quart d'heure ou une demi-heure d'intervalle dans le Lamongan, toutes les deux ou trois heures dans le Séméru. Après ces deux volcans, le Guntur ou Mont-Tonnerre est le plus actif de Java : il se passe rarement quelques mois sans que des cendres, du sable, des fragmens de roche n'en soient rejetés avec de terribles détonations, qui ont valu à la montagne le nom qu'elle porte dans le pays. Les éruptions de ce volcan n'ont pas toujours été sèches comme aujourd'hui; les nombreuses collines de matériaux incohérens qui recouvrent les pentes les plus douces de la montagne ont été formées autrefois au sein d'immenses fleuves boueux. Ainsi les phases et les irrégularités de l'activité souterraine peuvent s'observer non-seulement d'un volcan à l'autre, mais dans la succession des éruptions de la même bouche volcanique.

On trouve à Java, dans les cratères, sur les flancs des montagnes, parfois même à de très grandes distances, à peu près tous les exem-

ples de phénomènes volcaniques secondaires. Solfatares, émanations de vapeurs et de gaz, lacs et volcans boueux, sources d'eau chaude, tous ces phénomènes forment en quelque sorte une progression descendante, qui nulle part ne peut être mieux observée. La variété de ces actions est d'ailleurs en rapport intime avec celle que présentent les formes des montagnes volcaniques. Nulle part les dégradations subies par ce qu'on pourrait appeler le volcan primitif n'ont été aussi rapides, à cause sans doute du caractère explosif de toutes les éruptions et de l'abondance de débris incohérens qui, se trouvant rejetés, forment des édifices dont les contours sont changeans et éphémères. Quelques volcans de cette île présentent une très grande simplicité de traits : ce sont de simples cônes de débris parfaitement réguliers, couronnant une montagne trachytique. Quelquefois on reconnaît encore les bords d'un cirque primitif pareil à la *Somma* du Vésuve : ainsi les immenses cônes du Tampomas et du Merapi remplissent une enceinte fermée par une muraille à peu près circulaire. Un des massifs volcaniques les plus remarquables est le mont Tengger. Le cirque qui forme le sommet de la montagne a 7 kilomètres de diamètre, le fond est situé à 2,200 mètres au-dessus du niveau de la mer : c'est un véritable désert africain, et les Javanais l'appellent, on l'a vu, la Mer de Sable. Quand le soleil tropical l'échauffe, on y observe très fréquemment le phénomène du mirage. Vers le milieu de la Mer de Sable s'élèvent trois petits cônes d'éruption, dont l'un a 500 mètres, le second 300 mètres, et le troisième 260 mètres d'élévation au-dessus du plateau. Le plus petit de ces cônes, le Bromo, est seul resté actif. La bouche volcanique est remplie par un lac constamment agité par les vapeurs souterraines qui s'en dégagent. Ces trois cônes d'éruption, juxtaposés ou plutôt greffés les uns sur les autres, s'élèvent en ligne droite sur une même fissure. Mais le trait le plus remarquable qu'on puisse observer dans la constitution du Tengger est une grande vallée de déchirement ouverte sur le flanc de la montagne, et qui s'élargit à mesure qu'on approche du sommet. Ces ruptures, produites par soulèvement, sont très fréquentes à Java. Les cratères des monts Salak, Pangger, Telerep, Merbabu, Merapi et Lawu sont traversés par des fentes immenses; parfois plusieurs fissures traversent toute l'épaisseur du volcan : alors il ne reste plus que des sortes de piliers détachés, sans aucune apparence de régularité, comme dans le volcan Wilis. Ces volcans étoilés sont ordinairement éteints. Enfin souvent les dernières convulsions volcaniques font de la montagne entière une ruine informe, où l'esprit cherche en vain à reconstruire l'édifice primitif : c'est ce qui est arrivé pour le Ringgit et la plupart des volcans dont les éruptions ont été le plus terribles.

Il est un fait bien remarquable, c'est que les volcans des Andes, dont les éruptions semblent se rapprocher le plus de celles des volcans javanais, nous fournissent aussi les exemples les plus frappans de ruptures et d'écroulemens semblables. M. de Humboldt en donne pour exemples le Carguairazo, les deux pyramides d'Ilinissa, et le Capac-Urcu, aujourd'hui appelé *Cerro-del-Altar*. Il n'y a pas lieu de s'étonner que les volcans qui ne donnent point de laves soient ceux dont les formes subissent les altérations les plus rapides, parce que les éruptions gazeuses ont le caractère de véritables explosions. Léopold de Buch comparait le volcan régulier de Ténériffe à une tour défendue par un fossé et des bastions : il n'aurait pu voir dans la plupart des volcans javanais qu'un fort démantelé et déchiré par les brèches d'un siége. Il y en a quelques-uns dont la structure première est presque impossible à démêler : tel est celui qui porte le nom d'Idjeng. Il ne reste de l'enceinte primitive que quelques piliers séparés : sur un plateau qui s'étend à 1,800 mètres d'altitude au-dessus de la mer, s'élèvent jusqu'à dix cônes d'éruption. L'un d'eux, le mont Raon, est véritablement gigantesque : il a 3,160 mètres de hauteur. Le cratère du Raon est le gouffre le plus profond de tout Java : il a 3 kilomètres de largeur, et les parois ont 660 mètres de hauteur, de sorte qu'une pyramide quatre fois plus élevée que la plus grande pyramide d'Égypte pourrait y être placée sans qu'on en aperçût le sommet.

En face du Raon, sur la marge opposée de l'ancienne enceinte, est le cône de l'Idjend proprement dit. Cette montagne fut visitée autrefois par le naturaliste français Leschenault de La Tour, qui vit, au fond du gouffre cratériforme creusé dans le sommet, un lac qui existe encore aujourd'hui, perdu à une immense profondeur. De tous les groupes volcaniques de Java, celui où les vestiges de la structure primitive sont le plus altérés, et qui présente les plus grandes singularités, est celui qui porte le nom de Dïeng. L'ancienne enceinte forme une crête montagneuse qui présente des pentes douces à l'extérieur, escarpées à l'intérieur. Le fond est aujourd'hui hérissé d'une multitude de petites sommités : on y voit de petits cônes d'éruption encore actifs, des solfatares et des lacs. Là se trouve la fameuse *Vallée de la Mort* de Java, vaste entonnoir d'où se dégage constamment de l'acide carbonique, et qui est rempli par les ossemens des animaux qui vont s'y aventurer. Le plateau principal a donné son nom au volcan; situé à 3,000 mètres d'élévation au-dessus de la mer, il est couvert de pâturages et semé de rians villages.

Ce n'est pas seulement dans les cratères que se trahit l'activité volcanique; on en rencontre des traces sur presque toute la surface de Java, parfois à de grandes distances des montagnes. On y trouve

en abondance des sources chaudes et minérales, des lacs et des marais boueux, d'où se dégagent des gaz de diverse nature. Ces phénomènes secondaires, qui paraissent insignifians quand on les compare aux grandes éruptions, méritent néanmoins d'être signalés; ils trahissent à tout moment les réactions qui s'accomplissent dans les laboratoires souterrains. On pourrait les comparer à l'étincelle qui se ravive quand on remue une cendre qu'on croyait refroidie, ou plutôt à la fumée qui sort en imperceptibles traînées d'un édifice longtemps avant que l'incendie n'éclate dans toute sa fureur.

II.

L'étude complète d'une région volcanique comprend deux parties, l'une purement descriptive, l'autre historique. Nous venons de faire connaître la disposition en chaînes des volcans de l'île de Java, la structure singulière des montagnes dont elle est hérissée, les réactions chimiques qu'on y observe. Après avoir montré les volcans en repos, il faut les faire voir en action et rappeler les éruptions formidables qui interrompent de temps à autre un calme qui n'est qu'apparent. Ces éruptions se renouvellent si souvent à Java, que j'ai dû me borner aux plus remarquables et faire un choix dans la longue liste des catastrophes dont cette région a été le théâtre.

Le volcan Ringgit était jadis une des plus hautes montagnes de l'île : en 1586, à la suite d'une éruption terrible, il s'effondra et tomba en ruines. Cet événement coûta la vie à dix mille habitans. Pendant dix ans, les navigateurs virent sortir du sommet une noire et immense colonne de fumée; le fameux navigateur Cornélis Houtman, entre autres, l'aperçut encore en 1596. Aujourd'hui le volcan est complétement éteint; il n'en reste plus qu'un gigantesque pilier, entouré de ruines incohérentes.

En 1772 eut lieu l'éruption du volcan Pepandajan, qui fait partie de la double chaîne volcanique située dans la partie occidentale de Java : quarante villages furent détruits dans une nuit. Le lendemain, les habitans qui avaient échappé au désastre remarquèrent que la cime du volcan s'était affaissée. D'après quelques récits, cette éruption aurait été suivie d'un effondrement général de la montagne. En remontant aux documens originaux sur lesquels cette opinion s'est fondée, M. Junghuhn a cru reconnaître qu'elle repose sur une fausse interprétation des rapports des indigènes, fort naturelle à une époque où les Hollandais connaissaient très imparfaitement les langues des îles de la Sonde. Il n'y eut, d'après lui, d'autre affaissement que celui du cône éphémère de débris qui couronnait le volcan. La quantité de fragmens qui recouvrent les pentes de la montagne est véri-

tablement effrayante : on peut suivre la trace du courant boueux qui les a transportés depuis le milieu du cratère jusqu'à une distance de 12 kilomètres; la plus grande largeur de ce champ de débris est de 4 kilomètres. Tout cet espace est jonché de blocs trachytiques, plus ou moins scoriacés, de 2 à 3 pieds de diamètre; les intervalles sont remplis par du sable.

En même temps que le Pepandajan, deux autres volcans de Java firent éruption : le Tjerimaï, situé à 19 lieues, le Slamat à 35 lieues. Un volcan beaucoup plus rapproché, le Guntur, alors comme aujourd'hui extrêmement actif, ne sortit pourtant pas de son repos.

Le cratère du Pepandajan présente encore tous les signes de volcanicité que l'on rencontre à Java : lacs boueux agités par des vapeurs, solfatares, petits volcans de boue, sources chaudes. En approchant du sommet, on entend le bruit confus de toutes ces émanations, que M. Junghuhn compare au vacarme ordonné d'une usine où un grand nombre de machines sont en mouvement : c'est ce qui a sans doute valu à la montagne le nom de Pepandajan, qui veut dire *la forge*. Les petits volcans de boue disséminés dans le cratère ont de 2 à 4 pieds de hauteur : ils ont un petit cratère circulaire, d'où sort de temps en temps, à des intervalles très réguliers, un jet d'eau trouble et chaude extrêmement violent. Ces petits cônes deviennent de plus en plus élevés par l'accumulation de la boue qui se dessèche à l'air jusqu'au jour où un ébranlement subit fait écrouler tout l'édifice.

La plus terrible éruption dont on ait gardé le souvenir dans les îles de la Sonde n'eut pas lieu à Java même, mais dans l'île de Sumbawa, qui en forme en quelque sorte le prolongement oriental, et se rattache à la même chaîne volcanique. Cette éruption est peut-être la plus effrayante qu'on puisse trouver dans l'histoire des volcans du monde entier : elle remonte à quarante ans seulement, et pourtant qui s'en souvient, hormis quelques géologues? Qui sait le nom et la place du volcan Temboro? Il semble que les catastrophes les plus épouvantables ne puissent nous toucher que quand elles sont près de nous, ou qu'elles se mêlent à des souvenirs qui nous sont devenus familiers. On va remuer la cendre qui a enseveli Pompéi et nous a fidèlement gardé à travers les siècles les trésors et les raffinemens du goût antique : on ne compte pas les forêts et les plantations des îles de la Sonde que la cendre a ensevelies. Personne n'ignore comment périt Pline l'Ancien en l'an 79. Qui sut jamais ou se rappelle qu'en 1815 l'éruption du Temboro coûta la vie à plus de 50,000 personnes?

Il est heureux qu'à cette époque sir Stamford Raffles ait été gou-

verneur de Java : il se hâta d'envoyer un navire, commandé par le lieutenant Owen Phillips, pour recueillir des informations détaillées sur l'éruption. Elle commença le 5 avril avec d'épouvantables explosions, et atteignit cinq jours après seulement le plus haut degré d'intensité : d'énormes colonnes de fumée sortaient du cratère, et cachaient entièrement le sommet de la montagne, dont tous les flancs étaient couverts de débris incandescens et de cendre fine. Les champs cultivés qui recouvraient toutes les pentes de la montagne furent convertis en peu de temps en un désert stérile. 12,000 habitans périrent à Sumbawa, les uns sous les débris, les autres brûlés. L'île Lombock, bien que située à 36 lieues environ, fut entièrement recouverte d'une couche de cendres épaisse de 2 pieds : 44,000 personnes y périrent de faim.

La quantité de cendres qui fut expulsée par le volcan est véritablement énorme : le 18 avril, le lieutenant Owen Phillips vit encore toute la montagne enveloppée de nuages obscurs, et la fumée ne cessa d'en sortir pendant trois mois. Les cendres volcaniques changèrent le jour en une nuit profonde jusqu'à 126 lieues de distance, et obscurcirent le soleil jusqu'à 180 lieues; elles furent transportées en des points qui sont aussi éloignés du Temboro que Turin ou Marseille du Vésuve, ou Londres des volcans éteints de l'Auvergne, et couvrirent une ellipse dont la surface est plus grande que l'Allemagne tout entière. On reste peut-être au-dessous de la vérité en admettant qu'il tomba en moyenne sur cette immense étendue 2 pieds de cendres. En acceptant ce chiffre, on arrive par le calcul à un volume total à peu près triple du volume du Mont-Blanc. On ne connaît pas d'autre exemple d'une aussi énorme quantité de matières sorties d'un volcan, sauf le courant de lave qui descendit en 1783 du Skaptar-Jokul en Islande, et qui recouvrit 160 kilomètres carrés environ sur 100 mètres de hauteur moyenne. Ce volume est le double du précédent, et représente six fois celui du Mont-Blanc.

Les détonations, pareilles à une forte canonnade, qui accompagnèrent les débuts de l'éruption se propagèrent dans un espace elliptique beaucoup plus étendu : on les entendit dans l'île entière de Java, dans les Célèbes, à Ternate, dans les îles Moluques jusqu'à la Nouvelle-Guinée, dans la plus grande partie de Sumatra, et jusque dans le nord-est de l'Australie. Le plus grand axe de cette grande ellipse était à peu près dirigé de l'est à l'ouest, c'est-à-dire dans le sens de la grande série volcanique de Java, et avait 700 lieues de longueur. Si le Vésuve eût été le centre d'une pareille éruption, les bruits souterrains auraient pu être entendus jusqu'à Odessa en Russie, dans toute l'Allemagne jusqu'à Dantzik, en

France jusqu'à Cherbourg, en Espagne jusque vers Grenade, dans toute l'Algérie et la régence de Tunis, et dans une assez grande partie de l'Asie-Mineure. Le 10 avril, par conséquent cinq jours après le commencement de l'éruption, dans un golfe voisin, l'air étant parfaitement calme, la mer fut remuée et soulevée pendant trois minutes à 12 pieds plus haut qu'au moment des plus puissantes marées. Le même jour, une trombe de vent exerça pendant une heure, près du Temboro, les plus terribles ravages, et emporta sur son passage les hommes, les arbres, et jusqu'à des maisons.

Les éruptions ordinaires de Java ne sont que des miniatures, lorsqu'on les compare à ce terrible événement. L'influence destructive des débris incandescens ne s'étend généralement guère à plus de 500 mètres au-dessous du sommet des volcans. Les plus actifs même, tels que le Gédé, le Slamat, le Lamongan, le Merapi, le Séméru, sont entourés sur leurs pentes d'une ceinture de forêts épaisses; la cime seule est chauve et aride. Toutefois l'intérêt des éruptions volcaniques ne doit pas se mesurer seulement par le degré d'intensité, et parmi les plus faibles il y en a qui, par certains caractères, méritent d'attirer l'attention.

En continuant à suivre l'ordre chronologique, la principale éruption qu'on doive mentionner est celle du Gelung-Gung, qui ne remonte qu'à 1822 : M. Junghuhn a recueilli des détails très circonstanciés sur cet événement. Ce volcan est situé près de la chaîne qui occupe la partie occidentale de l'île : il était complétement éteint avant 1822, et les Javanais ne soupçonnaient même point la nature volcanique de la montagne. L'ancien cratère formait un cirque enfermé entre des hauteurs : le torrent qui en sortait prit au mois de juin 1822 une apparence laiteuse; l'eau en devint astringente et se chargea d'alumine. A une heure après midi, l'éruption commença par une détonation qu'on entendit au même instant dans tout Java. Réveillés en sursaut du sommeil auquel ils se livrent chaque jour à ce moment où la chaleur est accablante, les habitans les plus voisins du volcan virent monter dans les airs, avec une vitesse prodigieuse, une immense colonne de fumée noire, sillonnée par les lignes obliques de quelques éclairs. En peu d'instans, le jour se changea en une nuit épaisse, et quelques milliers d'hommes périrent sous la pluie volcanique qui retombait autour du cratère. En même temps, des torrens d'eau chaude mêlés avec de la boue et des fragmens de roches descendirent du volcan et convertirent en quelques minutes les villages, les forêts, les champs de riz, situés au pied de la montagne, en un lac fumant où surnageaient les arbres, les cadavres et les débris. Ces torrens brisèrent tous les ponts et allèrent très loin produire de grandes inondations, qui causè-

rent encore la mort d'un grand nombre de fuyards. A cinq heures du soir, tout était fini; mais quelques jours après survint une nouvelle éruption plus terrible. Elle commença la nuit, vers neuf heures; le volcan se remit à vomir de la boue et de l'eau chaude. Les habitans se réfugièrent sur de petits monticules formés à la suite d'éruptions plus anciennes et disséminés en très grand nombre au pied de la montagne; mais l'inondation finit par emporter presque tous ces obstacles, et 2,000 personnes périrent encore au milieu des eaux; d'autres moururent de faim sur les monticules qui résistèrent au courant, et où ils demeurèrent abandonnés. Les natifs qui échappèrent à cette catastrophe ne retrouvaient plus sous les débris accumulés la place de leurs villages disparus. Les torrens boueux de la nouvelle éruption laissèrent pour trace dernière une énorme quantité de monticules : il y en a au moins dix mille disséminés sur le trajet du courant; il reste aussi un certain nombre de monticules anciens, et comme ils sont plus éloignés du sommet de la montagne, on peut en conclure que le volcan avait vomi auparavant des masses d'eau encore plus considérables. Aujourd'hui on reconnaît à peine dans le Gelung-Gung la trace d'un cratère. La crète en est complétement démantelée : tout est recouvert par d'épaisses forêts; seulement au-dessus du manteau de verdure s'élève lentement un nuage blanchâtre. On aperçoit de très loin ce panache de vapeurs qui s'incline doucement sous la brise et couronne éternellement le redoutable sommet.

Le mont Kélut est un des volcans les plus actifs de Java; il a fait éruption en 1811, en 1826, en 1835, en 1848. Tous les flancs de la montagne sont recouverts par un sable gris et fin, sur une épaisseur de 50 mètres environ; on arrive au sommet en suivant les vallées d'érosion qui y sont creusées et sont découpées en terrasses régulières, de plus en plus étroites à mesure qu'on s'élève. Ces vallées indiquent la marche et le niveau des inondations qui ont suivi les grandes éruptions. En 1826, le volcan du Kélut fit éruption en même temps que le cône de Pakuadjo, bouche aujourd'hui active du volcan Dïeng, qui s'élève à une très grande distance du Kélut. Des torrens d'eau chaude acide et corrosive, entraînant une grande quantité de sable, descendirent par toutes les vallées et détruisirent partout les forêts et les *sawahs;* la boue arriva encore chaude et fumante sur les pentes inférieures de la montagne. En 1835, il sortit de nouveau du volcan d'énormes jets d'une eau chaude et acide qui s'écoula de même par les vallées d'érosion. L'éruption de 1848 fut plus violente; les détonations qui l'accompagnèrent furent entendues dans une grande partie de l'archipel indien, jusqu'à Macassar et dans les Célèbes : chose singulière, on n'entendit rien à Batavia.

Ainsi les bruits souterrains semblent se propager dans des directions déterminées, qui sont en rapport avec le système des fissures, auquel il faut rattacher la direction des chaînes volcaniques. L'éruption fut d'abord sèche : il tomba une quantité considérable de cendre chauffée qui alluma les forêts; bientôt après un orage électrique se forma au-dessus du cratère, tous les torrens se gonflèrent et inondèrent en peu de temps tous les alentours.

Je mentionnerai encore, en terminant, l'éruption du mont Guntur, qui eut lieu en 1843, parce qu'elle peut donner une idée de la hauteur extraordinaire à laquelle s'élèvent les cendres volcaniques. M. Junghuhn se trouvait, au moment de l'éruption, dans le voisinage de ce volcan. Il assure que le jour de l'événement on voyait des nuages arrondis voyager dans le ciel à deux mille mètres environ de hauteur. Au-dessus on distinguait les longues traînées des nuages qui flottaient dans la région supérieure de l'atmosphère. On vit bientôt monter sur l'horizon un nuage gris qui, en deux heures, s'étendit peu à peu jusqu'au zénith et envahit de plus en plus le ciel : c'étaient les cendres que le Guntur avait vomies et qu'emportait le vent. La teinte de cette grande nappe opaque contrastait avec la blancheur des nuages ordinaires, qu'on aperçut encore pendant quelque temps au-dessous des cendres volcaniques; mais bientôt ils disparurent, une ombre de plus en plus épaisse recouvrit tous les objets; le dernier segment de ciel bleu s'obcurcit, et le nuage noir se déploya comme un voile épais sur la terre. Il fallut allumer des lampes et des torches. Les cendres tombaient peu à peu en pluie lente et silencieuse, et après quelques heures seulement le ciel s'éclaircit de nouveau par degrés.

III.

Nous avons cherché à faire connaître les phénomènes qui caractérisent les phases les plus extrêmes de l'activité volcanique à Java. En les comparant à ceux qu'on observe dans les autres régions du globe, on se trouve naturellement amené à présenter quelques considérations générales sur l'action des forces volcaniques. En lisant les descriptions des géologues et des voyageurs, on reconnaît bientôt que les actions lentes qui préparent les éruptions, ou leur survivent comme les derniers symptômes d'une vitalité expirante, se ressemblent dans toutes les parties de la terre : les derniers effets de la volcanicité, si l'on pouvait s'exprimer ainsi, semblent être partout les mêmes. Au contraire, si l'on observe les effets des forces souterraines à leur plus haut degré d'irritation dans les principaux districts volcaniques du globe, on voit qu'ils

ne sont pas toujours semblables, et souvent diffèrent entièrement de l'un à l'autre. Il semble donc qu'il soit permis d'établir une classification naturelle des volcans. Si, comme le fait M. de Humboldt, il faut les définir « des canaux qui établissent une communication entre l'atmosphère et les parties internes du globe, » il est naturel qu'on mesure l'intensité volcanique par la facilité plus ou moins grande avec laquelle s'établit cette communication. On peut choisir pour points de comparaison le grand volcan des îles Sandwich, le Vésuve, et l'île même de Java.

Le volcan de l'île Hawaii, qui fait partie de l'archipel des îles Sandwich, a été très bien décrit dans le voyage du commodore américain Wilkes : les deux immenses cratères du Mouna-Loa et du Mouna-Kilauea sont ouverts l'un au sommet, l'autre sur le flanc de la même protubérance volcanique. Le cratère du Kilauea, d'après les mesures des officiers américains, n'a pas moins de 12 kilomètres de circuit; celui du Mouna-Loa a près de 6 kilomètres de longueur sur 4 kilomètres de largeur; tous deux ont environ 1,000 mètres de profondeur. La lave qui remplit le fond de ces gigantesques chaudières ne se refroidit jamais entièrement à la surface dans l'intervalle des éruptions; il reste toujours un grand lac de lave liquide d'un rouge cerise éblouissant, par où les vapeurs s'échappent librement et presque sans bruit, en rejetant la lave à une très faible hauteur et formant au-dessus d'elle un nuage illuminé. Lorsqu'une éruption doit avoir lieu, la lave brise l'enveloppe refroidie et s'élève lentement. Avant que le lac de feu ait atteint les bords du cratère, la pression de cette énorme colonne liquide devient ordinairement assez forte pour crever les flancs du volcan. L'issue frayée, la lave s'écoule, elle redescend peu à peu dans le cratère au niveau habituel. Une pareille éruption n'est donc véritablement qu'un paisible déversement de matière fondue : le phénomène n'est annoncé par aucune détonation, aucune commotion violente; il n'est accompagné d'aucune explosion de débris rejetés en dehors du volcan. Les habitans d'Hawaii ne reconnaissent souvent l'éruption qu'à la lueur rouge qui la nuit enveloppe le sommet de la montagne, et devient alors plus intense. Il est pourtant impossible de ne pas voir dans ce phénomène, si calme qu'il soit, la plus haute expression de l'activité volcanique. Seulement les vapeurs, s'échappant sans cesse par le lac de lave comme les bulles qui montent dans l'eau en ébullition, n'ont qu'une très faible pression, et ne peuvent jamais s'accumuler en quantité suffisante pour produire des phénomènes explosifs.

Au Vésuve, l'activité volcanique présente une expression déjà amoindrie : l'écoulement des laves y est beaucoup moins considé-

rable qu'au Mouna-Loa, et il est accompagné d'explosions qui rejettent des cendres et des fragmens de lave refroidie. Les vapeurs peuvent atteindre dans la cheminée volcanique une très forte pression, puisque sir James Hamilton, dans la description de l'éruption de 1779, rapporte que ces débris étaient entraînés jusqu'à la hauteur de 3,000 mètres au-dessus du cratère.

Dans les volcans de Java, les conduits souterrains sont encore plus obstrués : la lave n'y circule point. Ces volcans ne font que rejeter une quantité immense de fragmens incohérens et de cendres qui s'élèvent à des hauteurs extrêmement considérables, pour retomber sur toutes les régions voisines. Toutes les montagnes volcaniques sont dominées par des cônes d'éruption. Souvent le même volcan en porte plusieurs dans le cratère primitif et d'autres sur les flancs. Ce développement des cônes d'éruption donne à certains massifs un aspect irrégulier et pour ainsi dire tuberculeux. Il devient parfois difficile de démêler la structure première du volcan, défiguré par ces montagnes de débris, par les ruptures et les affaissemens qui ont suivi l'éruption de matières arrachées en telle abondance aux entrailles trachytiques de la montagne; mais ce qui donne aux volcans de l'île de Java un caractère tout particulier, c'est la quantité incroyable d'eau qui s'en échappe, et qui, se mêlant aux débris solides, forme des torrens boueux d'une nature singulière, où des blocs innombrables se trouvent entraînés à de très grandes distances dans une pâte limoneuse formée par les cendres volcaniques. Ces volcans sont aussi remarquables par l'abondance des vapeurs sulfureuses qui s'en dégagent pour ainsi dire sans cesse. Mêlées avec la vapeur d'eau, elles corrodent et désagrégent lentement les roches, et préparent sourdement les matériaux des éruptions futures. Si l'on compare ces caractères généraux avec ceux des volcans des Andes, on trouvera entre les deux groupes une certaine ressemblance. Les coulées de lave moderne sont rares dans les Andes ainsi qu'à Java; seulement les éruptions de matières solides y sont peu fréquentes, et l'activité de ces immenses colosses trachytiques ne s'annonce d'ordinaire que par le dégagement des vapeurs souterraines.

Quelles sont donc les lois qui régissent l'activité volcanique? Pourquoi certains volcans donnent-ils constamment des laves et d'autres n'en donnent-ils jamais? pourquoi les uns ont-ils de si fréquentes, les autres de si rares éruptions? On a souvent fait observer que la hauteur des volcans semble exercer à cet égard une influence remarquable. Le Stromboli, qui, depuis le temps où vivait Homère, est dans un état de perpétuelle irritation, n'a pas plus de 700 mètres de hauteur; les éruptions du Vésuve, qui a 1,181 mètres d'élé-

vation, se renouvellent plus souvent que celles de l'Etna, qui atteint 3,313 mètres. Les volcans géans des Andes ne rejettent des vapeurs et des cendres qu'à des intervalles séculaires, tandis que ceux de Java sont presque tous dans un état continuel d'irritation. La hauteur des montagnes exerce-t-elle une influence aussi directe sur la nature que sur le nombre des éruptions? C'est ce qui semble douteux. On a souvent prétendu qu'il ne sort point de coulées de lave des volcans des Andes, parce que les matières en fusion ne peuvent s'élever jusqu'au sommet de ces colossales montagnes; mais les coulées de lave sont aussi rares dans la chaîne volcanique de Java, dont les pitons sont à un niveau beaucoup plus bas. La sortie des laves paraît même être un phénomène moins exceptionnel dans les Andes que dans l'île de Java. L'Antisana, montagne voisine de Quito et haute de 6,378 mètres, a vomi plusieurs fois de la lave; dans les Andes du Chili, on a vu descendre d'immenses coulées des flancs du volcan Antuco, qui s'élève à 5,300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La volcanicité terrestre a une intensité variable dont on peut suivre tous les degrés dans les volcans actifs, depuis le grand volcan d'Hawaii, d'où sortent sans cesse d'immenses fleuves de lave, jusqu'aux volcans de Java, d'où s'échappe seulement de l'eau. Quoique les volcans agissent d'une manière intermittente et assez variable, on peut donc, en envisageant l'ensemble des phénomènes volcaniques dans une même région, y reconnaître certains caractères constans. Les matières qui remplissent le sein de la terre, véritable image de ce que les anciens appelaient le *chaos,* sont groupées sous l'influence d'une extrême température et d'une immense pression, suivant des affinités que nous ne pouvons saisir : la nature en sépare à son gré les laves et les vapeurs volcaniques. Jusqu'à ce que nous ayons surpris son secret, il faut nous borner à étudier avec soin la structure des volcans et la nature de leurs éruptions. On commence à examiner, avec les secours nouveaux de l'analyse chimique, l'ordre dans lequel se dégagent les gaz et les vapeurs durant la même éruption. M. Charles Deville a entrepris récemment, avec beaucoup de succès, cette curieuse étude sur le Vésuve. Il n'est pas douteux que de telles recherches, entreprises comparativement dans plusieurs régions volcaniques, jetteraient un grand jour sur les questions encore obscures qui se rattachent aux réactions de l'intérieur de notre globe sur l'enveloppe externe.

L'émission des laves représente le plus haut degré de l'activité volcanique; mais les éruptions de cendres et de vapeurs sont les plus redoutables. On ne craint guère les éruptions du Vésuve, si fréquentes aujourd'hui : la lave s'est frayé des passages faciles et per-

manens; mais, avant la fameuse éruption qui détruisit Pompéi, le volcan ne donnait aucun signe d'activité, et l'on sait que la ville fut ensevelie sous une pluie de cendres. Les volcans de l'Auvergne sont entièrement éteints, et quelques émanations d'acide carbonique trahissent seules aujourd'hui, dans cette partie de la France, l'activité souterraine qui autrefois amenait au jour ces immenses coulées de lave qu'on peut suivre jusqu'à quatre ou cinq lieues des cratères. Si jamais les volcans d'Auvergne devaient se réveiller, les premières explosions seraient sans doute annoncées par de violens tremblemens de terre; les cratères nouveaux rejetteraient, avec une immense quantité de vapeurs et de gaz, des débris solides et des cendres qui retomberaient en pluie sur une partie peut-être considérable de la France.

Quelques-unes des éruptions dont l'histoire et la tradition nous transmettent le souvenir ont exercé les plus terribles ravages; pourtant il faut avouer que la volcanicité, considérée comme une des fonctions de notre globe, ne joue aujourd'hui qu'un rôle assez insignifiant. Au moins est-il permis de dire que la volcanicité terrestre est bien faible, quand on la compare à celle de la lune. La surface de notre satellite est toute semée de volcans dont les cratères ont d'effrayantes dimensions. A ce sujet, je rappellerai que, suivant l'opinion adoptée par tous les astronomes, il n'y a point d'eau à la surface de la lune et qu'elle n'a point d'atmosphère. Comment les adversaires de la théorie plutonienne des volcans expliqueront-ils que les seules régions dépourvues d'air et d'eau que nous connaissions soient précisément les plus riches en montagnes ignivomes? Ceux qui cherchent à rendre compte des phénomènes volcaniques, dans la large acception que leur donne M. de Humboldt, par la réaction d'un noyau fluide intérieur contre une mince enveloppe solide, n'ont aucun lieu de s'étonner de la volcanicité lunaire. L'analogie les oblige même à supposer que des forces pareilles à celles dont nous observons nous-mêmes les effets sur la terre doivent agir sur tous les corps célestes qui se refroidissent par d'insensibles gradations, en poursuivant leur course éternelle à travers l'espace.

AUGUSTE LAUGEL.

LA

QUESTION RELIGIEUSE

EN SUÈDE

ET LES PUBLICISTES ALLEMANDS

I. *Die Zeichen der Zeit*, von Christian Carl Josias Bunsen; 2e édition, 2 vol., Leipzig 1856. — II. *In Scandinavien. Nordlichter*, von Eduard Boas, 1 vol., Leipzig 1845. — III. *Schweden sonst und jetzt*, von Ludwig Clarus, 2 vol., Mayence 1844. — IV. *Schweden im Jahre* 1843, von Theodor Mügge, 2 vol., Hanovre 1844. — V. *Gothaisches geschichtliches Jahrbuch* 1856, von Dr Aurelio Buddeus, 1 vol., Gotha 1857.

I.

Il y a deux ans, un des esprits les plus distingués de l'Allemagne, un homme d'état qui est en même temps un érudit et un théologien, M. le chevalier de Bunsen, publiait sous ce titre : *les Signes du Temps*, un manifeste en faveur de la liberté religieuse. Ce livre produisit en Allemagne et en Europe une impression qu'on n'a pas oubliée. L'auteur y attaque l'intolérance partout où elle règne. Les protestans fanatiques ne sont pas plus à l'abri de ses coups que les catholiques ultramontains. Ce qui donne une valeur particulière à cette plaidoirie, c'est qu'elle ne s'appuie pas seulement sur les argumens ordinaires de l'esprit philosophique; M. de Bunsen est un chrétien fervent, et c'est au nom de la foi qu'il demande pour toutes les âmes le libre exercice de la vie spirituelle. Si le chef des piétistes berlinois, M. Jules Stahl, ose soutenir que l'intolérance est la loi essentielle du christianisme, M. de Bunsen s'indigne, et, renversant toute l'argumentation du sophiste, il montre en face de l'impérieux esprit de propagande propre à certaines écoles un esprit de liberté morale qui, selon lui, est vraiment l'âme

et la vie de l'Évangile. Si l'évêque de Mayence, à propos de l'anniversaire séculaire de l'introduction du christianisme dans les pays germaniques, jette l'injure à l'Allemagne des trois derniers siècles, M. de Bunsen relève le défi et proclame, au nom de la loi du Christ, la mission religieuse de sa race. D'un bout de l'Europe à l'autre, il dénonce, comme les symptômes d'une période néfaste, tous les actes de persécution ecclésiastique qui ont affligé dans ces derniers temps les âmes libérales et chrétiennes. C'est un moine de Bohême, Jean-Evangelista Borczynski, qui est jeté en prison et traité avec la dernière rigueur pour être passé de l'église romaine à l'église évangélique; c'est un prêtre de Prague, Joachim Zazule, enfermé dans un cachot depuis plus de vingt ans et soumis au traitement des fous, parce qu'il a commis le même crime que Borczynski; c'est le Florentin Domenico Cecchetti, c'est le Napolitain Madiaï, victimes d'une église jalouse assistée de la police. Tous ces faits et d'autres encore, signalés par M. de Bunsen avec la précision et l'impartialité d'un juge, sont pour lui l'objet d'une étude approfondie sur une des maladies morales de notre époque. Il est surtout saisi d'une amère tristesse, quand il voit cette fièvre de persécution, cette soif d'absolutisme dans le sein même de l'église qui s'enorgueillit d'avoir fondé la liberté religieuse. Les plus belles pages de M. de Bunsen sont celles où il met en pièces les prétentions de M. Stahl et de ses amis au gouvernement des consciences. Il n'y a qu'une lacune dans ce livre, c'est en vérité un étrange oubli. M. de Bunsen attaque l'intolérance en Allemagne, en France, en Espagne, dans le grand-duché de Toscane, dans le royaume de Naples; il ne dit rien de la Suède!

Comment expliquer ce silence? Je sais bien que, dans l'introduction de son livre, l'auteur mentionne la Suède parmi les états de l'Europe où l'esprit d'intolérance s'est réveillé; mais quand il trace le tableau de ces tentatives illibérales en Europe, quand il attaque les abus de l'autorité ecclésiastique à Prague, à Florence et à Naples, quand il discute si vivement le sermon de l'archevêque de Mayence pour la fête de saint Boniface, quand il réfute avec tant de soin un discours prononcé par l'évêque de Strasbourg dans la cathédrale de Spire, comment se fait-il que des événemens partiels, des symptômes isolés, un discours, un sermon, lui fassent oublier un *signe du temps* bien autrement grave, je veux dire l'intolérance altière et opiniâtre du protestantisme suédois?

Ce reproche, car il y a un reproche dans l'étonnement que j'éprouve, ne s'adresse pas seulement à l'illustre auteur des *Signes du Temps;* tous les publicistes allemands l'ont encouru comme lui. Ils semblent avoir oublié les devoirs que l'Allemagne avait à remplir, comme foyer de culture intellectuelle, dans l'Europe du Nord. On a remarqué avec raison que depuis un demi-siècle l'esprit allemand n'avait pas été sans exercer une action profonde sur l'Angleterre et sur l'Amérique anglo-saxonne. Pourquoi donc le même esprit, qui a si bien fait son chemin à Londres et à New-York, n'a-t-il

pas su pénétrer à Stockholm? Est-ce insouciance de la part de l'Allemagne? ou faut-il croire que la société scandinave ait repoussé sur ce point l'influence germanique? Il est malheureusement hors de doute que les communications intellectuelles entre l'Allemagne et la Suède, si fécondes il y a cinquante ans, ont à peu près cessé aujourd'hui. Des ressentimens politiques ont interrompu ces relations des deux pays. Les plaintes, fondées ou non, des habitans allemands du Slesvig et du Holstein contre le gouvernement danois ont excité chez tous les peuples de la confédération germanique des colères dont on se ferait difficilement une idée. Il n'y a pas de question, depuis quinze ans, qui ait ému plus vivement nos voisins; l'Allemagne se croit outragée dans son honneur national, dans sa mission civilisatrice, et elle fait éclater par des milliers de voix des protestations passionnées. Au milieu même des émotions de 1848, en face de la démagogie et de tous les dangers de l'intérieur, cette question du Slesvig-Holstein, comme on l'appelait, produisit une sorte de fièvre dans le parlement de Francfort; l'émeute du 18 septembre et les crimes qu'elle amena n'ont pas eu d'autre prétexte. L'agitation dure encore; les publicistes les plus autorisés l'entretiennent par leurs écrits, et les gouvernemens eux-mêmes, entraînés par l'opinion, ont dû engager avec le cabinet de Copenhague des négociations qui, mal conduites, pourraient troubler la paix générale. On comprend que les Danois, peuple brave et fier, aient relevé énergiquement ce défi. Quand les Allemands en ont appelé aux armes, quand la Prusse, en 1848 et en 1849, a cru devoir porter secours aux insurgés du Slesvig, le Danemark a montré qu'une lutte inégale ne l'effrayait pas; à Bau, à Duppel, à Nybel, à Istedt, à Frederikstadt, il a prouvé sa force et mérité l'estime de l'Europe. Les souvenirs de cette guerre, les prétentions envahissantes de l'esprit germanique, tous ces faits, que je n'ai pas à exposer ici (1), devaient rendre l'Allemagne de plus en plus suspecte aux pays scandinaves. On est loin des jours où l'éclat des lettres allemandes, avec Klopstock et Lessing, Goethe et Schiller, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, transportait d'enthousiasme le Danemark et la Suède. On proclamait alors, à Copenhague et à Stockholm, la grande fraternité des peuples germaniques; on se rappelait la souche commune, et tous les fils des Goths étaient fiers de parler des langues sœurs; maintenant tout cela est oublié, on se souvient seulement que, sans remonter aux origines premières de la race, il y a une fraternité plus distincte, plus vivante, celle qui unit entre eux les peuples spécialement scandinaves, danois, suédois et norvégien. Toutes les tentatives faites dans ces derniers temps pour resserrer les liens de cette parenté nationale sont une réponse aux projets d'usurpation des Slesvig-Holsteinois; en face du germanisme, le scandinavisme s'est levé.

(1) Voyez, sur les différentes phases de la question, les études publiées ici même par M. Alexandre Thomas (15 septembre 1846), par M. H. Desprez (1er octobre 1848, 15 mai 1849, 15 juin 1850), et plus récemment par M. Geffroy dans les derniers volumes de l'*Annuaire des Deux Mondes*.

Ces causes politiques ne sont pas les seules qui aient nui aux rapports de l'Allemagne et de la Suède; il faut signaler aussi des causes morales. Si l'Allemagne cherche à envahir le Danemark, si les habitans du duché de Holstein, attachés par les traités à la confédération germanique, veulent attirer à eux les Allemands du Slesvig sujets de la monarchie danoise, l'Allemagne, d'un autre côté, a trop renoncé vis-à-vis des Scandinaves aux conquêtes légitimes, aux conquêtes de l'intelligence et de la civilisation. J'ai parlé de l'insouciance de l'Allemagne dans ses rapports littéraires avec la Suède; cette insouciance a été aussi grande et aussi fatale que son ardeur d'envahissement dans le domaine politique. On ne peut interroger l'histoire littéraire des trente dernières années sur le rôle que les lettres allemandes ont joué chez les peuples scandinaves, sans être très frappé de cette situation. Les Allemands, qui étudient tout, étudient assurément le Danemark et la Suède : ils connaissent le mouvement de l'esprit public dans ces deux pays, ils suivent leurs travaux littéraires, ils les traduisent, ils les classent avec ordre; mais ils ne se préoccupent pas d'exercer une action sur ces esprits qui naguère encore relevaient de leur influence. Ils sont attentifs à toutes les grandes questions où l'Europe est engagée, à toutes les crises qui la tourmentent; celles qui s'agitent à Stockholm, à Upsal, à Christiania, semblent ne pas les toucher. Un seul exemple suffira : l'église luthérienne de Suède compromet le protestantisme aux yeux du monde, et l'Allemagne, qui aurait dû être la première à lui adresser de solennelles remontrances, l'Allemagne, pendant vingt ans, a laissé grandir ce scandale sans songer à le flétrir.

J'ai consulté les principaux écrivains qui ont essayé de faire connaître au public allemand la situation du monde scandinave; presque tous se taisent sur la question religieuse. Mme la comtesse Hahn-Hahn a visité la Suède, et elle a raconté son voyage dans un livre qui a fait un certain bruit. De quoi s'occupe la comtesse Hahn-Hahn? D'elle-même d'abord, et puis du temps qu'il fait. De maussades épigrammes contre la nature et le climat de la Suède, contre le brouillard et la neige, contre la ville et la campagne, une prétentieuse ironie, un dédain superficiel des hommes et des choses, nulle étude, nulle attention sérieuse, tel est ce livre. Voici, en revanche, un écrivain spirituel et savant, M. Édouard Boas, qui publie ses souvenirs de voyage sous ce titre : *En Scandinavie*. M. Boas est un observateur sympathique; ses descriptions de la nature du Nord, ses tableaux de la vie populaire et de la vie des salons, ses études sur les littérateurs et les artistes, révèlent un vif sentiment de la poésie; mais ne lui demandez pas de renseignemens sur l'état de l'église de Suède. Est-il vrai que le clergé luthérien y exerce un despotisme absolu sur les âmes? Est-il vrai qu'une loi impitoyable y opprime la conscience religieuse? Comment expliquer ces contradictions inouies chez une nation protestante? Autant de questions qui semblent fort indifférentes à M. Boas. A part quelques mots sur le pompeux costume des prêtres

et l'appareil tout catholique des cérémonies luthériennes, vous ne sauriez, en lisant ce livre, à quelle communion appartient le peuple suédois. Vers le temps où M. Boas traçait ce tableau brillant et incomplet, un écrivain catholique plein d'imagination et de science, M. Louis Clarus, parcourait aussi la Suède. M. Clarus est un savant homme; on a de lui un *Tableau de la poésie espagnole au moyen âge* qui tient sa place au premier rang parmi les études consacrées de nos jours aux littératures romanes. L'inspiration constante de ses travaux, c'est le désir de glorifier le catholicisme, et surtout le catholicisme du moyen âge. Il paraît impossible qu'un tel homme parcoure la Suède sans s'occuper de ce qui concerne la religion. M. Clarus s'en occupe en effet, mais vraiment la clairvoyance du publiciste est bien loin d'égaler chez lui la science de l'érudit. Il a intitulé son livre *la Suède d'autrefois et la Suède d'aujourd'hui;* s'il connaît à merveille la Suède des temps passés, il apprécie d'une façon étrange la Suède de nos jours. L'intolérance du clergé luthérien, la cruauté des lois qui défendent de changer de religion sous peine de confiscation et d'exil, ne lui inspirent ni plainte ni blâme. Il a vu l'organisation hiérarchique de l'église, le clergé investi de pouvoirs civils, les prêtres administrant les universités et les écoles, la pompe solennelle des temples, les cérémonies de la messe, les étoles de velours rouge brodé d'or; il a retrouvé là maintes choses qu'il admire dans la société du XIIIe siècle : il ne demande rien de plus. Si une église protestante peut être chrétienne, il n'hésite pas à le proclamer, c'est celle-là. Les adversaires du catholicisme diront sans doute que M. Clarus est un ultramontain conséquent avec ses doctrines; j'aime mieux dire simplement que c'est un fanatique amateur de ce qu'Henri Heine appelle le *bric-à-brac du moyen âge*. En tout cas, son livre aurait un peu embarrassé les publicistes catholiques, lorsqu'ils protestaient avec tant de raison contre l'intolérance de l'église suédoise.

Ainsi, protestans et catholiques, tous les écrivains allemands qui s'occupaient de la Suède, soit insouciance, soit erreur de jugement, oubliaient de rappeler le luthéranisme suédois à l'observation de ses principes. Je me trompe, il y a un homme qui a rempli ce rôle, c'est un écrivain très familiarisé avec le monde scandinave, M. Théodore Mügge. M. Mügge est un conteur populaire en Allemagne; il a publié sur la Finlande et la Norvége deux récits intéressans, *Erik Randal* et *Afraja;* il n'a rien écrit de plus remarquable que son tableau de la Suède telle qu'il l'a vue il y a quatorze ans. Ouvrez les deux volumes intitulés *la Suède en* 1843; vous y trouverez la peinture la plus vive de l'intolérance du clergé luthérien, de sa sécheresse de cœur, de son fanatisme intéressé. Certains journaux suédois ont signalé des inexactitudes dans le livre de M. Mügge. Il est possible qu'il y ait des erreurs de détail; quel écrivain, si scrupuleux qu'il soit, est assuré de n'en pas commettre en parlant d'un pays étranger? Quant à l'ensemble du tableau, il est profondément vrai, et cette œuvre fait autant d'honneur à

l'élévation morale de l'écrivain qu'à la sûreté de son jugement. Il y a quatorze ans que M. Mügge rédigeait ce manifeste; l'*Aftonblad* et les autres journaux libéraux de Stockholm auraient pu le publier, il y a deux mois, à propos de la discussion des états sur la liberté religieuse. M. Mügge est protestant; c'est au nom du protestantisme qu'il condamne le clergé suédois. Il éprouve les plus vives sympathies pour la Suède; c'est avec une sollicitude attristée qu'il lui adresse de sévères remontrances.

Malheureusement l'ouvrage de M. Théodore Mügge a passé à peu près inaperçu, ou du moins, si on l'a lu avec plaisir, il n'a pas réveillé, au sujet des affaires de Suède, l'attention un peu languissante de l'Allemagne. L'Allemagne était prévenue que le pays de Geijer et de Tegner échappait à son influence; elle n'a rien fait pour ressaisir la direction intellectuelle et morale qu'elle exerçait naguère. C'est à peine si, de loin en loin, dans les conférences pastorales de Berlin, un ministre de l'Évangile, après un voyage à Stockholm, racontait les persécutions exercées par le clergé suédois contre des protestans non conformistes. On écoutait le récit du voyageur, puis l'assemblée passait à l'ordre du jour. L'Allemagne entière a fait de même. Il y a quelques mois à peine, un livre fort intéressant a paru sous ce titre : *Annales historiques de Gotha*. C'est une histoire politique des divers états pendant l'année dernière, histoire composée à peu près sur le modèle de l'*Annuaire des Deux Mondes*, quoique bien moins complète, bien moins riche de renseignemens et d'idées. L'auteur, M. le docteur Aurélio Buddeus, est un publiciste intelligent; il a eu entre les mains des documens précieux, certaines parties de son livre sont fort bien traitées. J'ai lu le chapitre consacré à la Suède, croyant y trouver l'opinion de l'Allemagne sur cette question de la liberté religieuse, qui en ce moment même passionnait la diète de Stockholm : qu'ai-je trouvé? Quelques lignes à peine. L'auteur signale, il est vrai, l'inflexible fanatisme du clergé suédois, mais il ajoute, en forme d'excuse, que ce fanatisme a ses racines dans le cœur de la nation. Le peuple le veut, il faut se soumettre. Un tel langage, et dans un pareil livre, révèle une indifférence qu'on a peine à concevoir.

Il a fallu que la liberté de conscience (ou du moins un adoucissement des peines ecclésiastiques, un amendement à la loi barbare qui tyrannise les âmes); il a fallu, dis-je, que cette liberté si incomplète encore, proposée à la Suède par le roi Oscar, fût solennellement repoussée par les états; il a fallu les scandales de cette discussion et de ce vote pour arracher l'Allemagne à son indifférence. Dès que le débat s'est ouvert, il y a deux mois à peine, l'attention des publicistes et des théologiens s'est éveillée. La discussion a été suivie avec une sollicitude inquiète, et enfin, lorsque le vote du 31 octobre qui rejetait la proposition royale a été connu à Vienne et à Berlin, un cri de douleur et de reproche est sorti de toutes ces lèvres jusque-là silencieuses. Rendons hommage aux journaux de l'Allemagne du nord, principalement au *Correspondant de Hambourg*, au *Journal national* de

Berlin, qui ont très bien représenté dans cette circonstance le libéral esprit de leur pays. Remercions aussi la *Gazette d'Augsbourg;* sa sollicitude a été tardive, mais le jour où elle s'est décidée enfin à prendre la parole, elle l'a fait d'une manière digne d'elle et de l'Allemagne. Au moment où la discussion de la liberté religieuse commençait à Stockholm devant l'assemblée des états, on préparait en Allemagne la célébration de la fête de la réforme, et une souscription venait de s'ouvrir pour élever une statue à Luther sur la place publique de Worms. L'Autriche permettrait-elle cette souscription? La fête de l'église évangélique pourrait-elle avoir lieu dans les temples de Vienne avec autant de solennité qu'à Berlin? A vrai dire, les protestans y comptaient peu. La nouvelle de l'autorisation accordée par le gouvernement autrichien se répandit en Allemagne le jour même où l'on apprit que la liberté religieuse avait été repoussée par les états suédois. Quel contraste! L'Autriche devenue tolérante pour le protestantisme et la Suède impitoyable aux catholiques! Les journaux racontaient que le 1er novembre la fête de la réforme avait été célébrée dans les églises évangéliques de Vienne avec la plus grande solennité; qu'une partie du corps diplomatique y assistait; que le chef du consistoire, M. Gottfried Franz, avait pu y prononcer un discours sur ce texte : *la Réforme, œuvre de Dieu;* et ces mêmes journaux apprenaient à l'Europe que le 31 octobre les anciens adversaires de l'Autriche, les anciens défenseurs de la liberté religieuse, les fils des soldats de Gustave-Adolphe, avaient maintenu dans la loi de l'état la confiscation et l'exil pour l'asservissement des consciences! Une opposition si dramatique devait toucher sans doute le cœur endurci du protestantisme suédois, et la *Gazette d'Augsbourg* la fit ressortir avec force. Elle évoqua pour ainsi dire les deux adversaires de la guerre de trente ans, Gustave-Adolphe et Ferdinand II, l'un si austère, si pieux, qui se battait si héroïquement pour la défense de la liberté religieuse, l'autre qui voulait étouffer dans le sang le christianisme luthérien, et elle montra combien tout était changé depuis deux siècles. Dans la ville de Ferdinand II, les protestans célébraient la fête de leur église; dans la ville de Gustave-Adolphe, la noblesse et le clergé luthérien faisaient peser sur les âmes une tyrannie dont le gouvernement napolitain aurait honte. « Et sous quel prince, ajoutait la *Gazette d'Augsbourg*, sous quel prince ce vote des états suédois venait-il scandaliser l'Europe? Sous un prince dont le grand-père est issu de ce Béarn qui a donné Henri IV à la France, dont la grand'mère et la mère sont catholiques, dont le père a proposé lui-même aux états cette loi de tolérance, dont la femme enfin est une princesse d'Orange, c'est-à-dire une princesse issue de cette race sous la conduite de laquelle l'Angleterre et les Pays-Bas ont conquis leur liberté civile et religieuse! »

Je voudrais extraire de ces débats quelques documens caractéristiques; je voudrais emprunter aux principaux orateurs, surtout aux représentans du clergé, les argumens qu'ils ont mis en œuvre pour repousser la proposi-

tion du roi Oscar; je mettrai en face de ces paroles celles que la Suède prononçait à l'époque où elle suivait l'impulsion de la pensée allemande, et l'on verra quel tort a causé au pays de Gustave-Adolphe l'interruption de ses rapports intellectuels avec le pays de Lessing et de Goethe.

On sait que le 2 octobre 1856 le roi Oscar, ouvrant la diète suédoise dans son palais de Stockholm, avait prononcé un discours où se trouve le passage suivant : « Une tolérance éclairée pour la croyance d'autrui, basée sur l'amour du prochain et inspirée par une conviction devenue inébranlable, forme l'essence des dogmes de l'église protestante. Il est digne d'un peuple dont le grand roi Gustave-Adolphe combattit pour la liberté de la pensée et des consciences, laquelle il scella de son sang, de suivre son exemple et de marcher sur ses traces. Les anciennes lois qui entravent encore la liberté des cultes doivent donc disparaître, afin que la loi commune soit mise en harmonie avec le seizième paragraphe de la constitution. Des projets tendant à abolir la peine de l'exil et à introduire différentes améliorations dans le code criminel vous seront communiqués. » Ces anciennes lois dont parle le roi Oscar, ce sont les lois publiées en 1687 par Charles XI, lois barbares qui prononcent la confiscation, le bannissement, la mort civile contre quiconque se sépare de l'église officielle. Quant au seizième paragraphe de la constitution, invoqué par le roi, il est conçu ainsi : « Le roi doit appuyer la justice et la vérité, prévenir et empêcher la violence et l'injustice, ne point léser ni permettre de léser qui que ce soit dans sa vie, son honneur, sa liberté personnelle ou son bien-être, s'il n'est légalement convaincu et condamné... Il ne doit forcer la conscience de personne ni permettre qu'elle soit forcée, mais maintenir chacun dans le libre exercice de sa religion aussi longtemps qu'il ne trouble point le repos public ou ne donne pas de scandale. » Le roi Oscar, en proposant à la diète l'abolition de la loi de 1687, obéissait donc à une prescription formelle de la constitution de 1809, loi fondamentale de l'état. La loi de 1687 violentait les consciences; le paragraphe 16 de la constitution de 1809 défend au roi de forcer la conscience de personne ou de permettre qu'elle soit forcée. Assurément le roi remplissait un devoir impérieux, et, à ce qu'il semble, un devoir tout simple en effaçant l'iniquité de la vieille législation luthérienne; s'il y avait une chose dont on devait s'étonner, c'était que de 1809 à 1856 cette iniquité, ouvertement condamnée par la constitution, ait été maintenue par l'usage dans le droit public. La suite des choses a prouvé que ce devoir n'était pas si simple; la discussion du projet royal, le fanatisme du clergé, l'ignorance des paysans, l'hésitation de la noblesse, les inutiles efforts des bourgeois, et finalement le triomphe des passions d'un autre âge contre l'esprit de la société moderne, ont assez mis en lumière tout ce qu'il y avait de courageux et de vraiment libéral dans l'initiative du roi de Suède.

La proposition royale portait ce titre : *Loi concernant une liberté de religion plus étendue et certaines matières y relatives.* Elle fut soumise d'abord

au tribunal suprême faisant fonction de conseil d'état, et l'on sait que plusieurs des concessions octroyées par le roi en furent obstinément retranchées. Le premier projet n'avait pas cru devoir déterminer l'âge où il était permis à un Suédois né luthérien de se séparer de la religion de l'état; le projet aggravé par le tribunal suprême interdisait aux membres de l'église suédoise d'embrasser une autre profession de foi avant l'âge de dix-huit ans. On comprend toute la gravité de cette interdiction; il est vrai que, dans le projet du roi aussi bien que dans celui du tribunal, les parens convertis à une autre église n'avaient plus la direction religieuse de leurs enfans nés dans l'église suédoise; mais, quoique privés de cette direction religieuse, c'est-à-dire du plus sacré des droits, le père et la mère n'étaient pas absolument séparés de la jeune âme qui leur devait la vie : il leur restait toujours l'influence du sang, la vertu de la famille, le muet enseignement de l'exemple, et l'espérance de voir venir volontairement à eux ce disciple que leur disputait la loi. Le second projet leur enlevait même cette espérance; jusqu'à l'âge de dix-huit ans, l'enfant n'avait plus le droit de dire : Je veux prier Dieu comme le prient mon père et ma mère. Malgré cette disposition odieuse, le projet de loi était encore un progrès manifeste sur la législation de Charles XI et les différentes ordonnances qui l'ont complétée pendant le cours du XVIIIe siècle. Ainsi le prosélytisme n'était puni que dans le cas où il employait des moyens insidieux, des menaces ou des promesses d'avantages temporels; les parens convertis, quoique dépouillés du sacerdoce de la famille, n'étaient plus passibles de peines pour avoir entretenu les enfans de matières religieuses; l'inquisition épiscopale était écartée du foyer domestique; enfin la confiscation des biens, le bannissement, la perte absolue du droit de succéder, toute cette pénalité barbare avait disparu de la loi. Assurément ce n'était pas là, comme le prétendait le titre du projet, *une liberté de religion plus étendue,* c'était seulement une tyrannie religieuse moins oppressive, et les journaux allemands ne disaient que la vérité, lorsque, racontant ces affaires de Suède, ils les annonçaient en ces termes : « Débats dans la diète de Stockholm sur la prétendue liberté de conscience. »

Ces concessions, si insuffisantes qu'elles fussent, soulevèrent une violente opposition dans le clergé luthérien et les populations des campagnes. Depuis le jour où ce projet est sorti des mains du tribunal suprême jusqu'à l'époque où il a été discuté devant la diète, du mois de juin au mois d'octobre, cette agitation a été sans cesse croissant. Le clergé, par ses manifestes, réveillait le fanatisme des anciens âges. A Lund, il fit circuler une proclamation véhémente qui se terminait par cette question : « Faut-il que la peine du bannissement soit abolie pour ceux qui abandonneront l'église suédoise? » Sur cent trente-six réponses qui furent faites à cette demande, trois seulement furent favorables à la liberté; cent trente voix répondirent sans hésiter : « Le bannissement doit être maintenu. » Enfin, quand un comité fut formé dans le sein de la diète pour faire un rapport sur la proposition royale, l'ar-

deur des passions ecclésiastiques éclata de plus belle. Chacun des quatre ordres (noblesse, clergé, bourgeois, paysans) devait envoyer quatre membres à ce comité; le clergé se fit représenter par les prêtres les plus obstinément fanatiques, par les sectaires les plus inaccessibles aux sentimens de la mansuétude évangélique comme aux principes de la liberté moderne. L'action de ces hommes devait être grande, et elle le fut. Leur caractère officiel dans un pays où l'état n'est pas séparé de l'église, leurs convictions altières rendues plus intraitables encore par le sentiment de l'intérêt menacé, la parfaite connaissance qu'ils avaient du terrain, leur talent de parole, et, s'il est permis de le dire, leur habitude des intrigues cléricales, tout leur promettait la victoire au sein du comité. Assurés déjà du concours des paysans, ils n'avaient plus qu'à gagner une seule voix dans l'ordre de la noblesse ou dans celui des bourgeois. En vain l'organe des libéraux, l'*Aftonblad*, redoubla-t-il d'efforts et de vigilance pour faire pénétrer dans les esprits les principes du droit commun; cette discussion, par laquelle ce vaillant journal a conquis de nouveaux titres à l'estime de l'Europe, ne put triompher de l'influence ecclésiastique : non-seulement le projet de loi concernant une liberté de religion plus étendue fut repoussé dans le comité législatif par une majorité de cinq voix, mais le comité rédigea un contre-projet qui rétablissait avec une rigueur plus formelle encore la pénalité de 1687. C'est ainsi que la libérale proposition du roi Oscar, mutilée par le tribunal suprême, condamnée d'avance par le comité législatif, se présentait devant la diète. Il n'était pas difficile de prévoir le sort qui l'attendait. Au moment même où la diète allait être saisie de la question, le ministre des affaires ecclésiastiques, M. le docteur Anjou, publiait une protestation très vive contre la proposition royale. Ce seul fait révèle la puissance occulte et extraordinaire de cette oligarchie cléricale qu'on appelle l'église luthérienne de Suède. On prétend à Stockholm que M. le docteur Anjou vise à l'archevêché d'Upsal, et en vérité comment expliquer sa conduite sans un motif d'ambition personnelle? Comment comprendre qu'un ministre, au lieu de se démettre de ses fonctions, proteste contre une proposition du roi qui l'a choisi pour son agent, contre un acte du ministère dont il fait partie? Parmi les épisodes d'une discussion qui nous transporte si loin de nos idées et de nos mœurs, la conduite de M. le docteur Anjou, quelle qu'en puisse être la secrète explication, n'est certes pas l'incident le moins bizarre.

Les débats sur la proposition royale ont été ouverts devant l'*assemblée générale* de la diète le lundi 19 octobre 1857 : c'était la première fois que cette assemblée se réunissait. D'après la constitution de 1809, les débats ont lieu séparément dans les salles affectées à chacun des quatre ordres. Il y a quelques mois seulement, plusieurs membres du comité de législation demandèrent que dans certains cas, lorsqu'ils s'agirait de questions fondamentales, les quatre ordres pussent discuter en commun. La diète approuva la proposition qui aujourd'hui a force de loi. La première application du nou-

veau règlement devait être faite à l'occasion des débats sur la liberté religieuse; un député de la noblesse, M. Cederschjoeld, et un député des bourgeois, M. Lallerstedt, obtinrent que ces débats fussent portés devant l'assemblée générale des quatre ordres. Du reste, aux termes de la loi, c'était le débat seulement, et non le vote, qui appartenait à cette assemblée générale; la délibération en commun une fois terminée, les ordres reprenaient leurs séances distinctes, délibéraient encore s'il y avait lieu, et ouvraient le scrutin. La discussion commune fut donc inaugurée le 19 octobre; on pensait qu'elle ne durerait pas plus de cinq jours, et que le samedi 24 ou le lundi 26 les quatre ordres, rentrés dans leurs salles particulières, prononceraient la résolution définitive. Un incident vint tout arrêter, incident sans importance en lui-même, mais qu'on ne peut se dispenser de mentionner ici, car il montre bien quelles singularités féodales, quel respect superstitieux de la tradition entravent encore en Suède le régime parlementaire. Lorsque la diète, il y a quelques mois, autorisa les assemblées générales, elle décida que le président de l'ordre de la noblesse présiderait les quatre ordres réunis; elle oublia seulement de prévoir le cas où ce président se trouvant malade ou empêché, il faudrait lui donner un remplaçant. Or le comte Hamilton, maréchal du pays (*landtmarskalk*), et à ce titre président perpétuel de l'ordre de la noblesse, tomba malade deux jours après l'ouverture des débats. Que faire? Il semblait tout naturel que le membre le plus haut placé après le maréchal dans la hiérarchie aristocratique, celui qui est chargé de le suppléer dans l'assemblée particulière des nobles, le suppléât aussi dans l'assemblée des quatre ordres; la loi cependant ne le disait pas d'une manière expresse, et par un respect judaïque du texte, on ajourna la discussion plutôt que d'interpréter le règlement. Heureusement l'interruption ne fut pas longue; environ une semaine après, le comte Hamilton étant rétabli, les débats recommencèrent. Il est vrai qu'ils auraient pu être interrompus de nouveau; le comte Hamilton éprouva une rechute. Étrange organisation parlementaire, d'après laquelle les plus grands intérêts sont ainsi exposés à être tenus en suspens! Cette fois, grâce à Dieu, ce ne fut qu'une indisposition légère, et le maréchal se fit remplacer au fauteuil par M. le baron Akerhjelm. Rendons hommage au maréchal qui osa concevoir cette pensée hardie, et à la diète qui osa l'approuver. « Enfin, s'écria l'*Aftonblad*, nous voilà hors d'embarras; ce précédent, dont nous prenons acte, pourra autoriser à l'avenir le remplacement du président, même pour un temps plus long. »

Dès les deux premiers jours, comme après la reprise des séances, la discussion fut vive et tumultueuse. Il n'y a pas de tribune à la diète de Stockholm, chacun parle de sa place, et il est rare que les débats y soient très animés. Cette fois, à voir l'émotion et la fougue des orateurs, à entendre ces invectives, ces accusations, dont quelques-unes remontaient jusqu'au roi lui-même, on eût dit en vérité que la patrie de Gustave-Adolphe était menacée par une invasion des missionnaires de Ferdinand II. Il y avait trois pro-

jets de loi en présence : la proposition royale, contre-signée par M. Günther, ministre de la justice, et repoussée hautement, nous l'avons vu, par le ministre des cultes; — la proposition du comité législatif, beaucoup moins tolérante que la première, — et une troisième, plus intolérante encore, émanant de l'initiative particulière de certains membres. Le véritable débat portait sur l'adoption ou le rejet de la proposition royale. Les défenseurs de cette proposition appartenaient surtout à l'ordre des bourgeois, ses adversaires à l'ordre des prêtres et des paysans. Quant à l'ordre de la noblesse, on sait qu'il comprend trois classes distinctes : les comtes et barons, les chevaliers ou anciens gentilshommes, les écuyers ou gentilshommes dont les titres ne remontent pas au-delà du règne de Charles XI. Or c'était surtout parmi les chevaliers que les députés de la bourgeoisie avaient trouvé un certain nombre d'auxiliaires. Le général Lefrén parla le premier, et ce fut pour attaquer avec véhémence la proposition royale. L'argumentation du général est toute soldatesque ; il va droit au fait comme on monte à l'assaut. Le catholicisme, s'il faut l'en croire, menace d'envahir la Suède; il n'y a qu'un moyen d'arrêter ses progrès : c'est la confiscation et le bannissement. Vous lui diriez qu'il ne s'agit pas seulement des catholiques, mais des protestans non luthériens, des protestans fidèles à l'esprit de leur église, de ceux qui ne veulent pas s'immobiliser dans l'étroite orthodoxie du XVIe siècle, qui prétendent vivre de la vie de l'âme et développer librement leur foi selon les besoins de leur cœur; vous ajouteriez que la crainte du catholicisme en Suède est une chimère, et qu'après tout la compression ténébreuse exercée par l'église suédoise servirait plus efficacement la propagande catholique que ne le feraient la liberté et la lumière : toutes vos raisons seraient vaines. Le général Lefrén a entonné un air de bravoure, et il continue de chanter : *bataille,* comme Almaviva dans *le Barbier de Séville.* M. Knoss, l'un des dignitaires du diocèse d'Upsal, succède au général Lefrén. C'est un casuiste, un théologien jurisconsulte, décidé à maintenir au profit de l'église suédoise les peines coercitives du temps de Charles XI, mais décidé aussi à prouver que cette coercition n'est pas du tout incompatible avec les principes du protestantisme. Cette preuve est difficile à fournir; écoutez le subtil orateur. « Il y a, dit le prélat, trois sortes de liberté religieuse : 1° la liberté de penser et de croire, 2° la liberté de professer publiquement sa foi, 3° la liberté d'enseigner sa religion. Or la liberté de conscience établie par Luther, c'est simplement la liberté du for intérieur, le droit de penser à sa guise et de croire à tel ou à tel dogme; quant à la liberté de professer publiquement ces croyances particulières, et surtout de les enseigner à d'autres, Luther la condamne sans réserve, et le bannissement est la peine qu'il inflige à ceux qui se séparent de la religion de l'état. » Laissez de côté les erreurs historiques, supposez que l'orateur parle de Calvin, et non de Luther, qu'importe? Voilà donc le protestantisme suédois qui en est encore aux violences du XVIe siècle, et qui ne craint pas d'en

faire l'aveu à la face de l'Europe. Que de différences pourtant entre la Genève de Calvin et le luthéranisme suédois de nos jours! Calvin sévissait surtout contre les libertins, ne voulant pas que le protestantisme pût passer aux yeux du monde pour une école de relâchement et d'impiété. De là l'espèce de théocratie qu'il fit peser sur Genève, de là le bannissement de Bolsec, l'exécution de Gruet, de Michel Servet et de Valentin Gentilis. L'église suédoise au contraire sévit contre la foi vivante, et le mouvement religieux qui s'accomplit depuis quelques années au sein du protestantisme scandinave prouve assez que les plates doctrines de l'orthodoxie officielle ne suffisent plus aux aspirations des âmes (1). Sans parler de la petite communauté catholique de Stockholm, si intéressante par son isolement, si respectable par ses vertus, ce ne sont pas les impies que la loi suédoise atteint, ce sont les plus dignes enfans du protestantisme. Le chanoine d'Upsal ne paraît pas avoir une idée très nette de l'histoire et de la mission des églises protestantes; il soupçonne pourtant d'une manière confuse l'incohérence et l'iniquité des doctrines qu'il professe, car il reconnaît qu'un jour viendra où le bannissement pour changement de religion devra disparaître de la loi. — Après lui vient M. Nils Tersmeden, qui se préoccupe surtout de l'unité religieuse de la Suède. La proposition royale, à ce qu'il assure, l'a jeté dans un étonnement dont il n'est pas encore remis. « Dieu du ciel! s'est-il écrié le jour où il a lu le projet de loi, Dieu du ciel! les gens de la campagne vont dire : Notre seigneur et maître le roi Oscar abandonne son peuple et son église! » La suite du discours est de cette force; le grand argument de l'orateur, c'est l'unique, l'inévitable argument à l'aide duquel tous les adversaires de la loi viennent, chacun à son tour, agiter les passions, je veux dire l'invasion imminente des missionnaires romains. M. Tersmeden est persuadé que ces missionnaires sont déjà en Suède, qu'ils ont eu des pourparlers avec le roi Oscar, et qu'ils n'attendent que l'adoption de la nouvelle loi pour commencer leur œuvre. — M. Emmanuelson, membre de l'ordre du clergé, rejette la loi pour les mêmes motifs; il déclare cependant qu'il verrait avec plaisir supprimer la peine du bannissement, non pas pour favoriser l'esprit de secte, mais pour écarter les reproches qu'une telle pénalité doit attirer à la société suédoise.

Le meilleur moyen de sauver l'honneur de la Suède, ce serait d'éclairer cette nation généreuse, trompée par des préjugés opiniâtres et des enseignemens fanatiques. Voici enfin un orateur qui comprend ainsi son rôle, c'est M. Cederschjoeld, de l'ordre de la noblesse. M. Cederschjoeld s'associe complétement à la libérale pensée du roi. On sait que, peu de temps avant l'ouverture de cette discussion, le roi Oscar, atteint d'une maladie grave, avait dû confier la direction du royaume à son fils aîné, le prince Charles, duc de Scanie. Il avait donc adressé une *proposition de régence* à la diète suédoise ainsi

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er avril 1857, *l'Église et la Question religieuse en Suède.*

qu'au *storthing* norvégien, et en attendant que cette proposition eût force de loi, un gouvernement intérimaire s'était organisé. Ces circonstances si graves, si nouvelles, avaient ému les esprits, car la formation du gouvernement intérimaire était mal réglée par la constitution, et les mesures prises à ce sujet par le ministère furent soumises dans les chambres à des critiques très vives. Enfin le 25 septembre, à la suite d'une déclaration du roi, le gouvernement intérimaire, composé des ministres et de plusieurs conseillers d'état, résigna ses fonctions, et le prince Charles fut proclamé régent du royaume, « jusqu'à ce que le roi, avec la puissante assistance du Très-Haut, fût en état de reprendre les rênes du gouvernement. » Les émotions produites par ce changement de personnes n'étaient pas encore apaisées le jour où les débats s'ouvrirent; la retraite du souverain qui avait pris l'initiative de cette loi de tolérance, la proclamation d'un régent qu'on disait favorable aux prétentions de l'église officielle, devaient enhardir les fanatiques et décourager les libéraux. M. Cederschjoeld, je le dis à son honneur, ne craignit pas de faire apparaître dans le débat la personne respectée du roi Oscar. « Peut-être, dit-il, est-ce la dernière proposition que nous adresse ce bien-aimé monarque; accueillons-la favorablement. » Puis, commentant la pensée du roi, « comment, s'écrie-t-il, pouvez-vous invoquer la nécessité de la tradition? Comment osez-vous dire qu'il faut une autorité pour régler la foi et l'enseignement de la foi? C'est là le langage du pape; êtes-vous ses missionnaires? Vous n'avez pas le droit de décider, comme législateurs, laquelle des communions chrétiennes est hérétique ou orthodoxe. Si vous croyez que l'église de Suède peut poursuivre ceux qui ne croient pas ce qu'elle enseigne, pourquoi vous déchaînez-vous contre les Juifs? Ils ont fait ce que vous voulez faire; en condamnant le Christ, ils ont défendu leur église. Prenez garde, vous aussi, de crucifier encore le Christ chaque fois que vous persécuterez un dissident. » Voilà de belles paroles, voilà un cri vraiment chrétien; espérons que la Suède n'oubliera pas ce discours de M. Cederschjoeld. Le jour où elle aura bien compris cette vigoureuse remontrance, elle accomplira chez elle la séparation de l'église et de l'état, elle reconnaîtra la pleine liberté des consciences, et prendra décidément sa place parmi les nations civilisées de l'Europe.

Tel est le résumé de la séance du 19 octobre. L'argumentation des ennemis de la liberté religieuse ne brille guère par la variété. La séance du 20 octobre ne fit que reproduire en grande partie les déclamations de la veille. Le pasteur Saove, le doyen Melander, surtout l'évêque de Gothenbourg, M. Bjoerck, et le comte Erik Sparre, affirmèrent sur tous les tons que c'en était fait de l'église officielle de Suède, si la loi ne la défendait par les plus énergiques moyens dont elle dispose. « C'est par la persécution, s'écriaient-ils à l'envi dans un crescendo tumultueux, c'est par la persécution que l'église suédoise s'est fondée sous Gustave Wasa et Charles XI; c'est par la persécution qu'elle sera maintenue. » N'est-ce pas là une étrange apolo-

gie? Notons pourtant que l'évêque de Gothenbourg consentirait à voter l'abolition des lois qui infligent à tous les dissidens la peine du bannissement, s'il obtenait en échange pour l'église officielle le droit d'excommunier ses membres indignes; il va jusqu'à réclamer du comité législatif un amendement qui règlerait ce droit d'excommunication. Entre deux formes de tyrannie religieuse, l'évêque de Gothenbourg préfère celle qui donnera directement à son église une mission inquisitoriale; c'est bien la peine de déclamer si fort contre les pratiques de l'église romaine du XIIIe siècle. En vérité, l'église de Suède offre au monde un spectacle dont l'histoire n'avait pas parlé jusqu'ici; c'est le moyen âge du protestantisme.

Il n'y a rien de particulier à signaler dans les cinq dernières séances où s'acheva la délibération en commun. Toujours même crainte des missions catholiques, même façon d'interpréter les principes de Luther, même dédain du droit et de la civilisation moderne, même prétention d'établir en Suède la forteresse inexpugnable du protestantisme européen, au moment où l'on montre si peu de confiance dans ses propres forces, et où l'on renie à la face du monde l'esprit même de la réforme. Ces choses ont beau être exprimées souvent avec d'habiles détours, ou bien avec une véhémence calculée, les ruses de la parole ne donneront le change à personne; il n'y a là que des sophismes au service d'une corporation jalouse. Je n'en citerai rien; à quoi bon ressasser ces lieux communs du despotisme? Faisons pourtant une exception : M. Bring, doyen du chapitre de Lund, a laissé échapper des paroles dont il n'a pas mesuré la portée, et qui sont la condamnation éclatante du système qu'il défend. M. Bring est un étrange dialecticien; en rejetant la proposition royale, il veut absolument se donner pour un défenseur de la liberté. « Que parle-t-on, s'écrie-t-il, de la liberté religieuse de l'individu? La liberté religieuse de la communauté, la liberté de conscience du peuple est bien autrement sacrée. C'est celle-là surtout qu'il faut couvrir de notre protection, et on ne la protége qu'en châtiant l'erreur. » Nous connaissons ces doctrines, et il y a longtemps qu'elles sont jugées; elles ont servi à justifier les plus grands crimes qui aient souillé l'histoire; elles ont été proclamées par le sanhédrin de Jérusalem et par l'inquisition du moyen âge, par le comité de salut public et par le socialisme de nos jours : *salus populi suprema lex;* le scandale est de les voir invoquées par une église chrétienne, par une église fondée avant tout sur le droit religieux de l'individu, et qui n'existerait pas sans la révolte de Luther.

On est heureux d'inscrire ici les noms des principaux orateurs qui ont défendu la proposition royale; l'histoire de Suède ne les oubliera pas. Nous avons déjà signalé M. Cederschjoeld, de la classe des chevaliers, celui-là même qui, avec M. Lallerstedt, a fait porter ce grand débat devant l'assemblée générale des quatre ordres. M. Cederschjoeld voulait que ses paroles et celles de ses amis fussent directement entendues des membres du clergé et des députés de la paysannerie. Il espérait que plus d'une bonne pensée, sortie

de la discussion, germerait en silence dans ces âmes fanatisées. Nous l'espérons avec lui, et il faut se féliciter pour la Suède que les vigoureuses remontrances de M. Cederschjoeld n'aient pas retenti seulement dans la salle de la noblesse. M. Samuel Odman, M. L.-J. Hjerta, M. le comte Liljencranz, M. Lallerstedt, M. de Koch, M. le baron Cederstroem, M. P.-R. Jernsmeden, enfin M. Günther, ministre de la justice, qui ont vaillamment soutenu les mêmes principes, n'auront pas sans doute parlé en vain, bien qu'ils n'aient pu remporter une victoire immédiate. Il restera quelque chose de cet enseignement adressé aux quatre ordres par des esprits éclairés et des voix éloquentes.

La délibération en commun avait occupé sept séances; le 30 octobre, les quatre ordres rentrèrent dans leurs salles particulières, et le 31 on procéda au vote. Le résultat, on peut le dire, était connu d'avance. La bourgeoisie seule accueillit la proposition du roi; le clergé, la noblesse et les paysans la repoussèrent à une forte majorité. Les espérances que les esprits libéraux avaient fondées sur la noblesse, surtout après les pressantes exhortations de M. Cederschjoeld, après les explications lumineuses de M. Günther, furent tristement déçues. On est accoutumé en Suède à voir les membres de cet ordre se conformer sans résistance aux vœux du gouvernement; la plupart de ces comtes et de ces chevaliers sont médiocrement assidus aux séances de la diète; ceux d'entre eux qui ont des grades dans l'armée ou des fonctions civiles (c'est le plus grand nombre) ne se rendent guère aux états que pour obéir à une consigne, et quand le ministère a besoin de leurs voix, il trouve là une majorité toute prête. Or on affirme à Stockholm que, si le roi Oscar n'eût pas été obligé de confier la régence au prince Charles, le vote de la noblesse eût été bien différent. Nous persistons à croire que les intentions du régent sont mal comprises; le prince qui, au moment de la guerre d'Orient, a contribué si efficacement à détacher la Suède de la politique russe, ne peut désirer le maintien d'une législation dont la Russie elle-même ne veut plus. Quoi qu'il en soit, la noblesse n'a pas fourni aux défenseurs de la civilisation et du droit tout l'appui qu'on espérait d'elle; au contraire, les députés de la paysannerie se sont montrés moins hostiles qu'on ne l'avait craint; sur quatre-vingt-dix votans, vingt et un se sont déclarés pour l'admission de la loi nouvelle. Cette minorité, relativement considérable, est un consolant symptôme. Les populations des campagnes étaient complétement dominées jusqu'ici par l'influence ecclésiastique; si des sentimens libéraux commencent à s'éveiller chez ces âmes simples, il y a lieu d'espérer qu'elles réussiront un jour à briser leur joug. Ce ne sont pas, il est vrai, de bien vives sympathies pour le catholicisme qui ont décidé ce vote des vingt et un; ils ont songé surtout aux protestans non conformistes, ils ont rougi de s'associer à une pensée de persécution contre des âmes pieuses, animées de l'esprit de l'Évangile et de l'esprit de la réforme; qu'importe? Accordée aux uns, la liberté profiterait aux autres. La vie religieuse s'est pétrifiée dans

les hautes régions du protestantisme officiel; puisse-t-elle, comme on l'affirme, s'agiter efficacement dans les rangs inférieurs! Déjà l'ordre du clergé semble être embarrassé de sa victoire; s'il faut en croire les dernières nouvelles qui nous arrivent de Stockholm, les prêtres de la diète ont prié le comité législatif de préparer un nouveau projet de loi qui serait discuté avant la clôture de la session. Cette résolution du clergé a beau donner lieu en Suède à des commentaires très opposés, il est permis d'y voir le signe d'un meilleur avenir. Le rejet de la proposition du roi Oscar n'aura pas été inutile, si elle a fait éclater dans la minorité des paysans une protestation inattendue, et si elle a provoqué chez les vainqueurs eux-mêmes les confuses émotions du repentir.

II.

Que les défenseurs de la liberté ne se leurrent pas cependant d'espérances chimériques. La proposition du roi Oscar a été rejetée le 31 octobre, la législation du XVIIe siècle est consacrée de nouveau; pour éclairer l'esprit public et triompher de l'oppression ecclésiastique, il faudra des efforts persévérans. Ces efforts, nous les demandons à tout ce qu'il y a de libéral en Suède, à la bourgeoisie, à la presse, aux sectes dissidentes, à tous ceux qui ont à cœur le réveil de la vie religieuse; nous les demandons aussi au protestantisme des contrées qui exerçaient jadis, sans aucune prétention pédantesque, une sorte de suzeraineté intellectuelle sur les états scandinaves.

On a vu quels argumens ont été mis en œuvre par les orateurs du clergé. Les harangues de ces docteurs sont de véritables leçons théologiques, et l'Europe a pu connaître par des documens officiels quel est aujourd'hui en Suède l'état des sciences historiques et religieuses. M. Fahlcranz, évêque de Westeras, avait prononcé le 25 juin dernier, dans les séances particulières du clergé, et à l'occasion de la première présentation du projet royal, un discours qui fut imprimé aux frais de l'ordre des prêtres et répandu à profusion dans le pays. Cette espèce de consultation a servi de programme à tous les adversaires de la liberté religieuse. Pour faire un résumé fidèle des sentimens du clergé dans ces délicates matières, il suffit d'interroger ce discours du 25 juin; tous les argumens disséminés ailleurs dans les amplifications des orateurs de l'église sont ici rassemblés en faisceau et présentés sous la forme la plus nette. On trouve deux sortes d'argumens très différens dans le mémoire de l'évêque de Westeras : d'abord des déclamations, des invectives ardentes contre le catholicisme, puis accessoirement la condamnation de certaines sectes issues de l'église luthérienne. Or ce qui semble ici l'accessoire est au contraire le principal. L'orateur feint de redouter les envahissemens des missionnaires romains; ce qui l'effraie en réalité, c'est le réveil du sentiment évangélique chez des âmes vraiment religieuses que la dure orthodoxie de l'église suédoise est impuissante à satisfaire. Seulement il se

garderait bien d'exprimer cette crainte. Selon lui, c'est de Rome avant tout qu'il s'agit, c'est le pape et les jésuites qui menacent la Suède! En criant au catholicisme dans ces contrées du Nord, on est bien sûr de rallumer des haines et de cacher aux esprits le véritable état de la question. Ces sectaires eux-mêmes, tout luthériens qu'ils sont de cœur et d'âme, M. Fahlcranz déclare qu'ils tendent au catholicisme. « C'est au catholicisme, s'écrie-t-il, qu'aboutissent chez nous ces mouvemens prétendus religieux; ils y aboutissent non-seulement par leur tendance à dissoudre les liens de la concorde spirituelle et de l'ordre social, mais encore par une affinité particulière avec Rome, affinité de doctrines et de pratiques, révélée surtout dans ce pharisaïsme intérieur et ce publicanisme extérieur que les deux partis nomment religion. » Or les sectaires dont parle ici l'évêque de Westeras, ce sont ceux qu'on appelle en Suède *lecteurs* (*laesare*), et les informations très précises qui nous sont communiquées sur ce mouvement religieux ne nous permettent pas d'en méconnaître le caractère; chrétiens fervens, les *lecteurs* obéissent manifestement à l'inspiration protestante, puisqu'ils réclament le droit de lire et d'expliquer les livres saints selon les besoins de leur âme. On dit qu'aujourd'hui, exaspérés par la compression, beaucoup d'entre eux ont cherché un refuge désespéré dans les folies du mysticisme. Rien de plus naturel que cette évolution, et M. Fahlcranz n'a pas le droit de les confondre avec les catholiques. Si ces *lecteurs* pouvaient élever la voix, s'ils avaient des assemblées, des communautés régulières, ce seraient eux qui protesteraient contre la vieille organisation catholique, restée, on ne sait pourquoi, dans l'église luthérienne de Suède. Ce haut clergé investi d'un pouvoir absolu, cette hiérarchie inflexible, ces cérémonies qui ont un sens auguste dans l'église catholique et qui ne sont plus qu'un vain appareil dans les églises protestantes, ce sont là autant de vestiges du catholicisme. Bien des esprits commencent à s'en apercevoir; on le dit tout bas, on le dira bientôt d'une voix plus forte, si la liberté religieuse est accordée aux Suédois. Voilà l'explication des colères cléricales à la diète de Stockholm. Le clergé suédois tient à l'organisation catholique de son pouvoir, et quand il se sent menacé, il redouble de fureur contre le catholicisme, afin de donner le change à l'opinion publique.

Ces évêques, ces doyens de chapitre, ces prieurs, ces chanoines, si rigides qu'ils paraissent dans leurs manifestes théocratiques, ce sont de brillans mondains, des épicuriens délicats, comme les prélats de l'Italie à la veille de la réforme. On sait le jugement que l'ambassadeur vénitien Marco Munio porte sur Léon X dans son rapport au doge : Il veut vivre, *vol vivere*. Un écrivain déjà cité, un spirituel observateur qui connaît bien les mœurs des pays scandinaves, M. Théodore Mügge, écrivait à peu près la même chose, il y a une quinzaine d'années, sur les prélats de l'église luthérienne de Suède. On voit, par son tableau de la Suède en 1843, que ces gardiens si rigoureux de la législation de Charles XI aiment fort le luxe et la bonne chère. L'es-

pèce d'infaillibilité qu'ils s'accordent, l'autorité dont ils sont armés par la loi, le silence qu'ils savent établir autour d'eux, tout leur assure la paisible jouissance d'une position commode. Que des chrétiens trop exigeans ne viennent pas troubler ce silence, que de pieux enfans de Luther ne parlent pas trop haut de l'Évangile, sinon évêques et prieurs vont s'écrier que l'invasion catholique est imminente. A chaque progrès de la vie religieuse au sein du protestantisme suédois, on peut affirmer que l'église officielle proférera des injures plus violentes contre le catholicisme. Or ces progrès vont croissant depuis quelques années; comment s'étonner des violences de langage auxquelles se sont livrés les orateurs de l'église dans la discussion du projet royal? Sans la crainte qu'inspire l'agitation religieuse, l'agitation toute protestante des *lecteurs* et d'autres communautés semblables, l'évêque de Westeras eût-il pu s'oublier jusqu'à dire qu'un catholique n'est pas un chrétien, que le catholique est animé du même esprit que le mormon, et que tous les deux doivent être mis hors la loi?

Les emportemens de cette discussion ont rappelé à tous les esprits libéraux le langage si différent tenu, il y a une dizaine d'années, par des membres éminens de l'église suédoise. Ce rapprochement est instructif; aux cris haineux de l'évêque Fahlcranz, opposons l'évangélique parole du pasteur Fryxell.

Les lois de l'église suédoise exigent que, tous les trois ans au moins, chaque évêque convoque le clergé de son diocèse à des conférences solennelles. Les jeunes ecclésiastiques y soutiennent des thèses avant de recevoir leurs pouvoirs définitifs, et des orateurs parlant au nom de l'évêque y traitent des questions de théologie et d'histoire. Une de ces conférences, tenue à Carlstad, dans le diocèse du Wermland, a laissé des souvenirs que l'histoire littéraire, aussi bien que l'histoire religieuse, ne doit pas laisser s'éteindre; dans la séance du 15 juin 1847, un pasteur qui occupe un rang distingué parmi les écrivains de son pays, M. Fryxell, entreprit d'y réfuter les jugemens iniques portés par les historiens suédois sur la période catholique des pays scandinaves. Cette injustice s'expliquait autrefois; il n'est pas donné à l'homme d'être juste, en matière religieuse, pour des ennemis qu'il est forcé de combattre; mais la lutte n'est-elle pas finie? N'y a-t-il pas aujourd'hui d'autres dangers que les dissidences d'église? Ceux qui se combattaient naguère ne doivent-ils pas désormais s'unir contre les ennemis communs, contre les ennemis de toutes les doctrines chrétiennes ou spiritualistes? Telle est l'inspiration qui animait M. Fryxell lorsqu'il écrivit son discours et le publia sous ce titre : *Raisons de l'injustice historique avec laquelle l'époque catholique a été traitée en Suède.* Ce discours est un exposé des diverses écoles historiques de la Suède en même temps qu'il renferme les considérations de l'ordre le plus élevé sur les intérêts politiques et religieux de la société européenne. « Mes frères, disait M. Fryxell, nous avons eu à lutter longtemps contre l'église catholique. Aujourd'hui le combat est fini, la vic-

toire est gagnée. Cette victoire si décisive nous impose des obligations impérieuses. Le temps du protestantisme destructeur est passé à jamais, l'heure est venue de faire grâce et d'exercer la justice. Rappelons-nous que notre église ne s'appelle pas seulement l'église protestante, elle est surtout l'église évangélique. Deux anges planent au-dessus d'elle, l'ange du protestantisme brandissant son glaive nu et tranchant, et l'ange de la réconciliation, le séraphin de l'Évangile, tenant en main la palme de la paix. » Ces images un peu altières étaient des précautions indispensables à l'orateur dans une assemblée de théologiens suédois; je cite ces paroles pour indiquer les passions que M. Fryxell avait à combattre et le courage qu'il a déployé en réclamant le droit d'être juste.

M. Fryxell voulait donc prouver à ses confrères que l'heure de la justice avait sonné. Pour les convaincre, il raconta les différentes phases qu'a traversées la science historique en Suède depuis l'établissement du protestantisme. Il y a, selon lui, quatre époques, par conséquent quatre écoles diverses dans ce développement des idées : l'école spécialement protestante, l'école symbolique, l'école voltairienne, et l'école gothique. Ce tableau contient des renseignemens précieux, et mérite qu'on s'y arrête un instant. Lorsque M. Fryxell prononça son discours, il l'adressait surtout aux théologiens et aux lettrés de son pays; depuis la dernière discussion sur la liberté religieuse, l'œuvre de l'éloquent pasteur a acquis un intérêt européen.

Les chefs de l'école spécialement désignée sous le nom de protestante sont les deux frères Olaüs et Laurentius Petri, qui ont introduit le luthéranisme en Suède. Un détail caractéristique, c'est que les histoires écrites par ces deux champions si résolus de la réforme sont beaucoup moins violentes contre le catholicisme que bien des histoires composées après la lutte. Comment expliquer cette modération inattendue chez des hommes qu'animaient les convictions du XVIe siècle? M. Fryxell en donne une raison très significative. « Les deux frères, dit-il, en évitant les violences de la polémique, se conformaient à la politique de Gustave Wasa, qui voulait établir le protestantisme dans son royaume sans que le peuple soupçonnât l'importance de cette révolution. C'était, disait-on, une querelle particulière avec le pape; on ne touchait pas à la doctrine consacrée par les siècles. » Ce fait explique maintes choses jusqu'ici fort difficiles à comprendre. N'est-ce pas sous l'influence de cette politique que s'est organisée l'église suédoise? N'est-ce pas ainsi que beaucoup d'institutions catholiques, l'épiscopat, la hiérarchie ecclésiastique et jusqu'aux cérémonies de la messe, se sont perpétuées dans les états scandinaves? Il y a encore bien des points de la Suède où la tradition, plus forte que les dogmes nouveaux, a conservé la confession auriculaire : les paysans vont trouver le pasteur, comme leurs ancêtres, il y a trois cents ans, allaient trouver le prêtre catholique, et bon gré, mal gré, le pasteur reçoit les aveux du chrétien repentant. La modération des premiers réformateurs suédois n'est-elle donc qu'une œuvre de calcul et un moyen de tromperie? Non certes,

répond M. Fryxell; les deux réformateurs et leur roi Gustave Wasa étaient inspirés par des motifs plus nobles. Ils étaient tous les trois dévoués de cœur et d'âme à la religion du Christ. Ils avaient beau considérer leur doctrine comme le faîte du christianisme; ils savaient que cette doctrine, cime majestueuse de l'arbre, était portée par le tronc, et que si ce tronc était coupé à la base, c'en était fait de la couronne. « L'évangélisme, disaient-ils, s'est dégagé du catholicisme comme la jeunesse se dégage des liens de l'enfance; séparé de ses origines, privé de son fondement historique, il ne serait plus qu'une ombre. » Voilà comment, à leurs yeux, la réprobation absolue du catholicisme serait fatale au christianisme lui-même. « Nous croyons du moins, ajoute M. Fryxell, que si les réformateurs suédois et leur école ont jugé sans amertume la religion catholique, la pensée que nous venons de résumer ici a contribué pour une grande part à leur modération. »

Ainsi, pendant cette première période, les historiens ne jugent pas les siècles catholiques de la Suède avec les passions de la lutte. On peut dire en effet que la lutte n'avait pas commencé; Gustave Wasa ne voulait pas avouer aux populations des campagnes que le protestantisme était une forme nouvelle de la religion du Christ. Il fallut bien cependant que la vérité se fît jour. Le protestantisme suédois, tout en conservant la plupart des institutions catholiques, était obligé de les approprier à ses doctrines. Là-dessus des dissentimens éclatèrent, et bientôt ce fut une guerre religieuse. Le roi Jean III se piquait de théologie, il voulut décider lui-même certaines questions liturgiques; à la fois indécis dans ses principes et intraitable pour ceux qui ne pensaient pas comme lui, il donna par ses écrits et par ses actes le signal de la violence. Des théologiens lui répondirent. On l'accusa de tendances catholiques, et la lutte s'envenima tous les jours. La modération des premiers réformateurs était devenue impossible. Les partis se constituaient d'une manière distincte; protestans et catholiques, confondus jusque-là, se trouvaient en présence. On sait quelle fut l'issue de ces débats; le protestantisme devait triompher. La guerre de trente ans, la part glorieuse qu'y prit Gustave-Adolphe, le sang des Suédois glorieusement versé pour la liberté religieuse, toutes ces causes implantèrent le protestantisme en Suède, et ceux-là même qui auraient hésité cent ans plus tôt à changer de religion étaient gagnés désormais au christianisme du XVIe siècle.

Les historiens de cette période sont réunis par M. Fryxell sous le nom d'école symbolique, parce que la question des symboles, ou, en d'autres termes, de la liturgie religieuse, fut la question principale de ce temps, et qu'elle amena l'introduction définitive du luthéranisme dans la péninsule scandinave. Ce fut surtout l'histoire contemporaine qui occupa ces écrivains, et l'on comprend que d'une part la lutte de Gustave-Adolphe contre les Wallenstein et les Tilly, de l'autre la polémique suscitée par le changement de la liturgie, aient entretenu chez eux un esprit de partialité ardente. Les historiens politiques, comme Tegel, Videkindi, Boecler, Chem-

nitz, Puffendorf, les historiens de l'église, comme Spegel, Paulinus et OErnhjelm, quel que soit d'ailleurs le mérite de leurs écrits, prennent le ton du pamphlet, dès que le catholicisme est en cause. Ils obéissent aux passions de leur siècle, et ils les irritent encore. Ce sont eux qui ont inoculé à la nation suédoise ses préjugés les plus violens; si aujourd'hui encore on emploie comme synonymes les termes pape et antechrist, catholique et aliéné, moine et hypocrite, c'est à eux que remonte cette tradition d'outrages. Un des dogmes établis dans leurs écrits, c'est que pas un pape n'a été honnête homme, que très peu de prélats catholiques ont mérité ce titre, qu'un homme éclairé ne saurait demeurer sans hypocrisie dans l'église romaine. « Ce fanatisme, dit M. Fryxell, a régné en Suède pendant tout le XVIIe siècle; l'orthodoxie outrée du clergé supérieur et le pouvoir absolu de la royauté depuis Charles XI étouffaient à l'envi, dans l'intérêt de leurs priviléges, toutes les recherches du libre examen. »

« Pendant que la Suède s'enfermait ainsi dans l'isolement de son protestantisme, une école toute différente se formait en Europe, en Italie, en France, en Angleterre, l'incrédulité naissait du sein du catholicisme, et peu à peu grandissait dans l'ombre. C'est la révolution du XVIIIe siècle, annoncée déjà par les émeutes du XVIIe; c'est l'école de Voltaire préparée par Bayle et Shaftesbury. On ne proteste plus seulement contre les abus de l'institution catholique; les argumens, les doctrines de ces hommes, tendent à détruire de fond en comble tout le christianisme et même toute conviction religieuse. Au moment même où ces idées nouvelles se produisaient, la Suède était sous le joug du pouvoir absolu : de 1680 à 1718, une censure inflexible ne laissait pénétrer chez nous aucun livre étranger, et l'esprit suédois fut à l'abri de la contagion; mais dès que l'absolutisme fut renversé, dès que les états sous la reine Ulrique eurent repris leurs droits séculaires, ces idées pénétrèrent dans la littérature de notre patrie comme un torrent qui brise ses digues. Les historiens de cette période s'adressaient en Suède à un public encore nourri de pensées chrétiennes; n'osant pas, comme leurs maîtres de France et d'Angleterre, s'attaquer au christianisme en général, ils se jetèrent avec d'autant plus de violence sur le catholicisme, principalement sur le catholicisme suédois du moyen âge, et le représentèrent sous les couleurs les plus sombres ou les plus ridicules. Tout ce que le catholicisme avait fait pour le progrès des lois, pour l'élévation des caractères et l'adoucissement des mœurs, lorsqu'on ne pouvait absolument le nier, on l'indiquait d'une main avare; s'il y avait au contraire des malheurs ou des fautes qui, justement ou non, pussent être considérées comme son œuvre, on y insistait à plaisir, on les relevait avec force en les chargeant de couleurs sombres. Les meilleurs historiens qu'ait produits chez nous le XVIIIe siècle, Wilde, Dalin, Botin, Celsius, Lagerbring, sont tous, à des degrés divers, animés de cet esprit. Ce sont, il est vrai, des hommes savans, des écrivains méthodiques, ils ont débrouillé le chaos de nos annales et rendu d'éclatans services; mais que

d'erreurs n'ont-ils pas propagées! Les jugemens si faux qu'ils ont portés sur le moyen âge suédois ont passé de leurs livres dans les traités élémentaires, dans les manuels, dans les brochures, dans la presse quotidienne, et sont devenus la croyance commune de tout un peuple. Jamais la période catholique de notre pays n'avait été si complétement défigurée.

« On sait quelle réaction éclata en Europe contre le voltairianisme. L'histoire, affranchie de ses préjugés, se plaça au point de vue des époques et des peuples qu'elle voulait peindre; à l'esprit de dénigrement succéda une impartialité sympathique. La Suède, retombée sous le joug du pouvoir absolu, fut soustraite quelque temps à l'action de ce mouvement européen; c'est seulement sous un régime meilleur, après la transformation politique de 1809, que ces idées nouvelles, déjà si répandues en Allemagne, purent s'introduire dans la littérature scandinave, et elles y furent accueillies, on peut le dire, avec un orageux enthousiasme. Dans cette ardeur de réparation historique, on s'emporta jusqu'à dépasser le but. Il s'agissait de rendre justice à des siècles méconnus, à la période barbare, à la période catholique; on négligea bientôt le moyen âge chrétien pour ne songer qu'au paganisme scandinave, et il y eut dans les esprits une fièvre d'exaltation païenne... »

M. Fryxell s'élève ici avec force contre ce qu'il appelle la *gothomanie,* l'orage de l'enthousiasme gothique; il réfute le tableau des siècles scandinaves tel que l'ont tracé quelques poètes plus épris de l'idéal que de la vérité historique, Geijer et Tegner par exemple; il peint à nu ces mœurs barbares, cette grossière idolâtrie, ces sacrifices de sang humain, ces hommes qui exposent leurs enfans, qui tuent leurs esclaves, et pour lesquels il n'est rien de plus noble au monde que la piraterie et le pillage. « En face de ces images horribles, dit-il, quels doux et bienfaisans spectacles dans les premiers temps catholiques! Comme la voix solennelle des cloches appelle les fidèles au temple, la voix de la religion du Christ appelle tous ces sauvages à la justice, à la mansuétude, au pardon des injures, à l'esprit de réconciliation et de paix. L'enfant est protégé contre le fanatisme de son père, l'esclave contre les violences de son maître; voici déjà le pays sillonné de routes, le commerce protégé, les vengeances particulières réprimées, et les pauvres, les infirmes, les naufragés, tous ceux qui souffrent, placés sous la protection de la loi et de l'église. Hier, ce n'était que le chaos; c'est aujourd'hui une société qui s'élève. Ah! mes frères, nous avons vu le génie de nos poètes vermlandais parer de tous les prestiges de l'imagination l'âge païen de la Suède; le temps viendra où d'autres poètes glorifieront par des chants dignes aussi de l'immortalité tant de grandes et saintes choses accomplies par la Suède catholique et ignorées de la foule! »

Tel est, résumé aussi fidèlement que possible, le discours où M. Fryxell retrace le développement des idées historiques en Suède; laissons de côté les protestations personnelles de l'orateur, ne nous arrêtons pas aux précautions qu'il croit nécessaire de prendre pour détourner de sa tête l'accu-

sation de catholicisme, et arrivons à la conclusion de son manifeste. C'est là que M. Fryxell prononce des paroles décisives, des paroles qui auraient dû retentir dans l'assemblée des états au lieu de toutes les déclamations des évêques :

« Encore un point, mes frères, encore un point qui doit nous engager à traiter l'église catholique avec plus de douceur et de justice. Le protestantisme et le catholicisme sont deux branches distinctes, mais sorties d'une même souche, et cette souche est la doctrine du Christ. Les fibres sont les mêmes, la même séve vitale se répand par l'une et l'autre de ces branches, quoique avec une force et une pureté différentes. Rejeter l'une d'elles, c'est rejeter la veine commune du christianisme qui circule dans toutes les deux. Il y a des hommes, je le sais, qui voudraient bien rejeter à la fois et les deux branches et la souche même. Aux yeux de ces hommes, la réprobation des catholiques par les protestans et la réprobation des protestans par les catholiques sont également bien venues; ils réunissent ces deux anathèmes pour en faire la réprobation commune du christianisme tout entier. Or notre temps ressemble au mathématicien qui réduit ses équations algébriques à des expressions de plus en plus simples. En politique, l'histoire nous montre toute une série de combats qui se sont livrés entre les différentes classes de la société, entre la haute et la basse noblesse, entre ceux qui paient des impôts et ceux qui n'en paient pas, entre les seigneurs et les paysans; aujourd'hui tous ces différends s'effacent et ne sont plus que des bagatelles en présence de la grande question qui sans cesse, d'année en année, de jour en jour, apparaît plus claire, plus caractérisée, plus menaçante à l'horizon de la société, je veux dire le combat, l'inévitable combat de ceux qui ne possèdent rien et de ceux qui possèdent quelque chose. D'un côté sont les prolétaires, les vagabonds, les mendians, ceux qui n'ont rien, pas même un *chez soi;* de l'autre côté sont tous ceux qui possèdent, si peu que ce puisse être, ceux qui ont un chez soi, depuis le simple paysan avec sa petite ferme, ses vaches et son cheval, jusqu'au riche seigneur dont les domaines valent des millions. Voilà la question, voilà la lutte, et nos contemporains seront obligés de la terminer par la force, s'ils ne peuvent la régler à l'amiable. En matière religieuse, nous en sommes réduits aussi à ces redoutables extrémités. Toutes les divisions entre protestans et catholiques, luthériens et réformés, jésuites et jansénistes, quakers et méthodistes, paraîtront bientôt insignifiantes, si on les compare au grand combat qui sera livré entre ceux qui croient à quelque chose et ceux qui ne croient à rien. Il y a une propriété spirituelle; il y a des esprits qui ont un *chez soi,* qui ont une croyance, une conviction, si pauvre ou si singulière qu'elle puisse paraître; il y a d'un autre côté des prolétaires spirituels, des hommes qui, par rapport à leur âme, n'ont pas de chez soi, qui se font même un honneur de ce vagabondage spirituel, et qui voudraient démontrer la liberté de leur esprit par l'absence de toute confession religieuse. Entre

les uns et les autres, un grand combat se prépare; pourquoi donc s'attaquer à des alliés, à des hommes placés du même côté que vous sur le champ de bataille, et qui, comme vous, ont la croix pour enseigne? La prudence du monde, la charité chrétienne, la vérité historique, tout vous défend de méconnaître le catholicisme, de le repousser avec des armes déloyales, de l'accabler sous des reproches immérités... »

D'où venait l'homme qui tenait ce langage si libéral et si élevé en présence du clergé suédois? A quels maîtres devait-il des inspirations si hautes? M. Anders Fryxell est un des historiens les plus populaires de la Suède; couronné, jeune encore, pour des travaux philosophiques, investi de fonctions importantes dans l'université et dans l'église, membre de l'académie de Stockholm et de l'académie de Copenhague, il appartenait à ce groupe d'esprits d'élite qui s'efforçaient de continuer dans le Nord le mouvement inauguré en Allemagne par Klopstock et Lessing. Lorsque M. Fryxell prononça ce discours, il y avait déjà vingt-quatre ans qu'il s'était rendu célèbre par ses travaux d'histoire (1); ses débuts littéraires remontent à 1823. C'était l'époque où le Danemark et la Suède s'instruisaient à l'école de l'Allemagne. Dans une espèce de journal de sa vie (2), Geijer nous raconte que depuis bien des années les ouvrages de Kant, de Fichte, de Schelling, n'ont pas quitté sa table, et que Goethe a exercé une influence décisive sur sa pensée. « Il n'y a pas un homme, dit-il, qui m'ait enseigné plus de choses. » On a de lui un recueil littéraire où il fait connaître à son pays les principaux représentans de la pensée allemande. Le poète dramatique Bernhard de Beskow, dans ses *Souvenirs de Voyage*, le médecin Magnus de Pontin dans ses *Remarques sur la Nature, l'Art et la Science en Allemagne,* étudiaient aussi avec une sympathie intelligente le travail de l'esprit germanique. Fryxell était un des plus laborieux champions de ce mouvement d'idées, ouvert d'une manière si brillante par Adam Œhlenschlaeger : si ses œuvres de philologie et d'histoire n'attestaient pas ce qu'il doit aux continuateurs de Lessing, ses *Souvenirs d'un voyage en Allemagne* nous livreraient sur ce point le secret de sa pensée. L'impartialité de la science, le libéralisme inspiré par l'étude, voilà ce que Fryxell empruntait à l'Allemagne; il y ajoutait de son propre fonds une inspiration vraiment évangélique, le mépris du fanatisme, l'horreur de l'esprit de secte, le sentiment très vif de la solidarité qui unit, bon gré mal gré, toutes les communions chrétiennes.

Hélas! l'orateur de la conférence de Carlstad n'a guère réussi dans la mission qu'il s'est donnée; l'évêque devant lequel il prononçait en 1847 le généreux manifeste dont je viens de parler est précisément cet évêque de Westeras, M. Fahlcranz, qui a si violemment attaqué la liberté religieuse à la diète de Stockholm. Il est impossible de ne pas faire de douloureuses

(1) Il les poursuit encore aujourd'hui; le vingt-quatrième volume de ses *Récits de l'histoire suédoise* a paru récemment : c'est le tableau du règne de Charles XII.

(2) *Minnen, utdrag ur bref-och dagboeker,* Upsal 1834-35.

réflexions, lorsque, remontant dix années en arrière, on compare la conférence ecclésiastique du 15 juin 1847 au vote de l'ordre des prêtres dans la séance du 31 octobre 1857. Le clergé suédois accueillait alors avec faveur une prédication toute libérale; le voilà retombé dans une fanatique intolérance. D'où vient cela? J'ai indiqué déjà plusieurs causes, l'interruption des rapports intellectuels qui unissaient la Suède à l'Allemagne, l'insouciance des publicistes allemands, signalée aujourd'hui par ces publicistes eux-mêmes, — des polémiques irritantes suscitées tout à coup entre les deux peuples, la question des duchés, la guerre du Danemark et de la Prusse, enfin le scandinavisme obligé de se lever avec ses généreuses passions nationales en face des passions germaniques. Ces causes sont surtout littéraires et politiques; il y en a d'autres plus spécialement religieuses, qui excusent peut-être, sans la justifier, l'intolérance obstinée de l'église suédoise. Quelles causes? Il faut les dénoncer franchement : ce sont d'un côté les violences de l'athéisme hégélien vers 1848, de l'autre les fureurs du journalisme théocratique en France, en Belgique et en Piémont.

A l'époque de ses derniers rapports avec l'Allemagne, la Suède avait appris avec effroi les désordres de cette philosophie qui, en prétendant continuer Hegel, détruisait à la fois la science et la religion. On voit éclater ce sentiment de tristesse et d'épouvante dans la conclusion du discours de M. Fryxell. D'autres écrivains avaient éprouvé les mêmes inquiétudes et les avaient exprimées sans détours. Ces craintes de l'athéisme hégélien avaient pénétré assez avant dans la société suédoise pour qu'une femme, auteur de romans et de nouvelles, ait cru devoir se mêler à la polémique; il suffit de rappeler ici que Mlle Frédérique Bremer a essayé de réfuter le docteur Strauss. Si la plume sentimentale à qui l'on doit *les Voisins* et *la Fille du président* n'a pas hésité devant une tâche manifestement au-dessus de ses forces, on devine l'attitude des théologiens et de leurs journaux. L'occasion était bonne pour mettre l'esprit suédois en garde contre l'influence germanique. Le principal organe des passions et des intérêts du clergé, *l'Abeille suédoise* (*Svenska Biet*), ouvrit en 1839 une campagne de plusieurs années contre les idées allemandes, et ce n'était pas seulement telle ou telle école réprouvée par les philosophes dignes de ce nom, ce n'était pas seulement l'athéisme de Feuerbach et de Bruno Bauer, le nihilisme de Stirner, le matérialisme de Charles Vogt, ce n'étaient pas seulement ces doctrines abjectes que condamnaient les théologiens de *l'Abeille suédoise;* c'était toute recherche libre, tout libre exercice de la pensée. Schleiermacher lui-même, l'homme qui le premier en Allemagne a combattu l'incrédulité du XVIIIe siècle, l'orateur aux lèvres d'or qui, dans ses *Discours sur la Religion,* réveillait le sens des choses divines et vengeait le christianisme, Schleiermacher était suspect à l'église de Suède, parce que, comme saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, il associait le spiritualisme de Platon aux enseignemens de l'Évangile. Il y a quelques années, un jeune ecclésiastique, M. Ignell, est destitué

de ses fonctions dans l'église et déclaré à jamais incapable d'en remplir d'autres; pourquoi? Pour son attachement aux doctrines de Schleiermacher. L'auteur des *Discours sur la Religion* était pourtant à Berlin l'adversaire de Hegel; qu'importaient ces détails aux rédacteurs de *l'Abeille suédoise?* Avant tout, il fallait repousser sur tous les points l'influence de l'esprit allemand. On s'explique trop bien l'action que devait exercer cette polémique. Il y a deux sortes d'hommes parmi les ennemis de la liberté religieuse en Suède : les prélats, les riches abbés, qui jouissent béatement de leurs sinécures et ne veulent pas être troublés dans leur repos, et les exaltés sincères, pour lesquels l'église suédoise est le plus ferme soutien que l'orthodoxie luthérienne possède encore dans le monde. Quel prétexte pour les premiers que les scandales de la jeune école hégélienne! En confondant sous le même anathème tout ce qui venait de l'Allemagne, ils décréditaient d'avance le pays qui est le foyer du protestantisme en Europe, et qui avait par conséquent le plus d'autorité pour leur en rappeler les principes. Les autres, sincèrement alarmés pour la foi protestante, s'accoutumaient peu à peu à soutenir le droit de l'autorité absolue en matière religieuse. « Voyez, disaient-ils, ce qu'est devenu le protestantisme allemand. Le peuple de Luther, le peuple qu'on nommait spiritualiste et religieux par excellence, voyez où l'a conduit la liberté des études théologiques! A l'athéisme le plus éhonté qui fut jamais. Donc point de libertés, point de réformes; maintenons l'église nationale comme l'ont maintenue nos pères. Cette organisation qu'on attaque, c'est le rempart du protestantisme contre les protestans eux-mêmes. »

Elle est aussi, selon des esprits très sérieux, le rempart du protestantisme contre les agressions des catholiques. Je ne parle pas ici des gens intéressés à ameuter les passions; je parle d'hommes graves, dévoués à leur foi, impartiaux cependant, et qui interrogent l'Europe entière pour se rendre un compte exact de l'état des questions religieuses. Ceux-là ne s'occupent pas seulement de l'Allemagne, ils ont les yeux sur l'Angleterre et la France, sur la Belgique et l'Italie. Or que se passe-t-il en Angleterre? Soit habileté de la propagande romaine, soit insuffisance de l'église anglicane à satisfaire les besoins religieux qui s'éveillent, le catholicisme y a fait dans ces derniers temps d'incontestables progrès. Ce symptôme, quelque explication qu'on en donne, est certainement une cause d'alarmes. Et que voit-on en France? Un journalisme qui ne craint pas de dire : La liberté ne peut exister que pour nous, car nous seuls possédons la vérité, il n'y a pas de liberté pour l'erreur; — un journalisme qui réhabilite les plus mauvais jours du moyen âge et les plus odieuses figures du XVIe siècle, qui admire la ligue, qui justifie la Saint-Barthélemy, qui glorifie le duc d'Albe; un journalisme qui s'applique tous les jours à creuser un abîme entre la foi et la raison, entre l'église du Christ et l'esprit moderne, entre le christianisme et la révolution, comme si la révolution, dans tout ce qu'elle a créé de durable, n'était pas l'accomplissement des plus beaux préceptes de l'Évangile, et comme si le christia-

nisme ne devait pas se transformer, s'épurer, de siècle en siècle, dans la conscience de l'homme, suivant cette parole de saint Augustin : *Crescat ergo, perfectus semper, crescat Deus in te!* Je ne discute pas avec cette école; si le christianisme pouvait être enfermé à jamais dans la nécropole des âges évanouis, ce serait elle qui scellerait le sépulcre. Je ne discute pas avec elle, je dis seulement qu'elle fournit des armes terribles à l'intolérance du clergé suédois. Une seule page tracée par de telles plumes, une seule page publiquement lue à la diète de Stockholm suffit pour effacer le magnifique langage du pasteur Fryxell et ranimer des préjugés séculaires. M. Fryxell combattait pour les catholiques; des catholiques ont brisé ses armes. Que le vénérable chef de la petite communauté catholique de Stockholm sache enfin où sont ses ennemis. Les préjugés étaient battus en brèche, l'esprit public s'éclairait de jour en jour; les théoriciens du despotisme religieux ont ranimé les défiances. « Voilà les hommes, a-t-on dit, qui frappent à vos portes! Déjà ils envahissent l'Angleterre et ils agitent l'Allemagne; la Suède seule échappe encore à leur action; défendons-nous. L'église suédoise est le dernier refuge du protestantisme. » C'est ainsi qu'une œuvre d'intolérance a été pour beaucoup d'esprits une œuvre nationale.

Voilà l'excuse de la diète de Stockholm. Hâtons-nous de dire cependant que ces argumens ne sont dignes ni de la Suède ni du protestantisme. Il y a déjà plusieurs années que la jeune école hégélienne est en déroute; une philosophie meilleure a pris sa place, et la théologie elle-même, ranimée par cette crise, a retrouvé pour combattre l'ennemi des ressources inattendues. Quant aux prétentions de la presse théocratique à Paris, à Bruxelles ou à Turin, ces clameurs ne peuvent pas effrayer les libéraux de la Suède. L'église suédoise sera toujours forte quand elle s'appuiera sur son principe. L'honneur du protestantisme, quelque opinion qu'on ait d'ailleurs sur tel ou tel de ses dogmes, c'est de susciter dans l'âme une foi vivante et libre; s'il prétend imposer ses formules, s'il ne respecte pas chez autrui cette liberté de conscience qu'il réclame pour lui-même, il n'a plus ni force, ni droit, ni raison d'être. Étrange façon de fortifier le protestantisme que de lui enlever son principe et sa base!

Nous avons toujours pensé que, dans la situation philosophique et religieuse du XIXe siècle, une féconde émulation devait s'établir entre les diverses communions chrétiennes. L'esprit humain ne s'arrêtera pas dans sa marche pour complaire à des âmes timides ou fatiguées; les églises nées de la parole du Christ sont tenues d'accompagner la civilisation et de se développer avec elle. Elles peuvent le faire, elles l'ont fait déjà; n'est-ce pas là ce qui donne au christianisme une place à part, une place vraiment divine, entre toutes les religions de la terre? L'église de saint Louis n'est pas l'église de Constantin; l'église de Pascal et de Bossuet n'est pas l'église de Grégoire VII et de saint Thomas d'Aquin. Pendant toute une suite de siècles, ces transformations ont été purement instinctives; elles doivent être désormais vo-

lontaires et réfléchies. Soit que l'église guide le genre humain comme autrefois, soit qu'elle se borne à le suivre, elle est, sous peine de déchéance, attachée à ses pas. A Dieu ne plaise qu'elle soit obligée de prendre part à toutes nos controverses; mais quand des principes certains, immortels, sont entrés définitivement dans la conscience des peuples, ils font partie de la vie spirituelle de l'humanité, et l'église, qui est la cité de Dieu ici-bas, bien loin de méconnaître ces principes, a mission de leur venir en aide. Parmi ces principes, l'assentiment des âmes d'élite a placé au premier rang la liberté de conscience. Or, des diverses communions chrétiennes, laquelle servira le mieux ce principe? Laquelle sera le plus dévouée aux droits nouveaux, au respect de la raison, à l'amour du progrès, à tout ce qui fait le prix de la vie et la dignité de l'homme? Voilà le théâtre où doit s'exercer l'émulation de l'église protestante et de l'église catholique. Des hommes éminens, dans l'une et dans l'autre communion, ont revendiqué déjà cette conformité de leur foi avec l'esprit de la société moderne. Faire alliance avec cet esprit, c'est vraiment un signe de force et un gage de victoire; *in hoc signo vinces.*

La Suède voudra-t-elle rester au dernier rang dans cette lutte? Au moment où elle proclame si haut qu'elle est la citadelle du protestantisme en Europe, voudra-t-elle demeurer au niveau du catholicisme napolitain? Elle ne le peut; son histoire, ses traditions, ses intérêts présens, tout lui ordonne de rompre une fois pour toutes avec l'esprit d'intolérance. Nous avons dit que des sectes bizarres se formaient parmi les protestans de la Suède, que les *lecteurs* y devenaient de jour en jour plus nombreux, que la compression poussait des âmes ardentes et simples aux extravagances du mysticisme, et que bien des esprits sages, alarmés de ces symptômes, demandaient une réforme de l'église nationale. Cette réforme si difficile à faire, la liberté l'accomplira naturellement. En présence des communions rivales, le protestantisme suédois comprendra qu'il faut autre chose aux âmes que de vides cérémonies et des formalités stériles. L'inspiration évangélique se ranimera sous cette orthodoxie pétrifiée, et l'église de Gustave-Adolphe retrouvera la vie qu'elle a perdue. Puisse le prince régent, si dévoué au sentiment national, chercher dans cette réforme les progrès qu'il rêve pour son pays! Ses efforts certainement ne seront pas trompés. Le 14 octobre, en fermant la session du storthing norvégien, ouverte depuis le 2 février, le prince exprima le regret que plusieurs propositions royales, destinées à unir plus étroitement la Suède et la Norvége, n'eussent pas obtenu l'assentiment de l'assemblée. « J'espère, ajouta-t-il, que le jour n'est pas loin où ces rapports des deux pays seront mieux compris, et où toute cause de défiance cessera. » Il ne s'agissait, il est vrai, que de mesures commerciales, de questions de droit maritime; mais quand on voit en Norvége tant de libertés et de franchises énergiquement gardées, et tant d'intolérance dans la constitution suédoise, on est porté à croire que ces défiances norvégiennes dont parle le

prince régent pourraient bien s'étendre à d'autres sujets qu'au droit de navigation et de commerce. Le prince désire, et il a raison, resserrer les liens des deux pays qu'il gouverne; le meilleur moyen de vaincre la résistance du storthing norvégien, c'est de faire triompher l'esprit libéral dans la constitution de la Suède.

Et maintenant, puisque les publicistes allemands, depuis la récente discussion de la liberté religieuse à la diète de Stockholm, ont été saisis de cette grande question, il faut espérer qu'ils continueront de suivre avec sollicitude le travail intellectuel et moral de leurs voisins du Nord. Chaque peuple a son rôle particulier dans la confédération européenne; c'est aux écrivains protestans de l'Allemagne de rappeler aux nations scandinaves les principes du protestantisme. Les affinités de race et de religion, les services que l'esprit germanique a déjà rendus au Danemarck et à la Suède, donnent aux Allemands des droits que n'auraient pas d'autres peuples. Si OEhlenschlaeger est mort, si Geijer et Tegner ne sont plus, ils ont laissé des successeurs; que leur école se relève donc et renoue ses liens avec le pays de Schiller et de Goethe! Que M. Fryxell, non content de ranimer les annales de la Suède dans ses curieux récits, fasse entendre encore de généreuses paroles comme celles qu'il a prononcées à la conférence de Carlstadt! Il faut pour cela, je le sais, que l'insouciance et même l'hostilité dont l'Allemagne a fait preuve envers les Scandinaves soient remplacées par la sympathie et par l'esprit de justice. On peut déjà entrevoir quelques symptômes de ces dispositions meilleures, en dépit de l'irritante question du Slesvig-Holstein. Tout récemment encore, un historien littéraire, un brillant professeur de l'université de Halle, M. Robert Prutz, dans un remarquable ouvrage sur le poète comique Holberg, étudiait les rapports de la poésie danoise avec la poésie allemande, et regrettait amèrement que la littérature scandinave fût suivie avec si peu d'attention par ses compatriotes. Ce que M. Prutz dit seulement de la littérature, nous le disons aussi de la religion et de la politique. La France, dans cette question, a rempli par l'organe de la presse son devoir de peuple libéral; l'Allemagne protestante achèvera de remplir le sien, et la Suède, répondant à ce double appel, déchirera enfin les lois barbares qui l'empêchent d'occuper une place digne d'elle dans la civilisation européenne.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

SOUVENIRS

D'UN AMIRAL

PREMIÈRE PARTIE.

LA JEUNESSE D'UN HOMME DE MER

III.

LA SECONDE ANNÉE D'UNE CAMPAGNE MARITIME.

I.

La seconde année d'une campagne maritime! Qu'ils sont rares les équipages assez favorisés du sort pour garder après douze mois de navigation l'esprit d'ordre et de paix qui a présidé à leurs premiers travaux! Le temps à bord exerce si vite son action fatale sur les âmes les mieux douées! Il met si vivement en saillie les moindres bizarreries de caractère, les moindres aspérités morales! Cette période critique venait de commencer pour *la Truite* et *la Durance*. Nous n'étions revenus au port qui avait reçu nos corvettes à leur première apparition dans les mers australes qu'avec l'intention d'en repartir bientôt pour visiter de nouveau les régions où d'importans résultats avaient déjà marqué notre passage. Par quel enchaînement de circonstances une expédition scientifique si heureusement commencée dévia-t-elle de son but? Comment les dissensions politiques de la mère-patrie trouvèrent-elles un écho parmi des hommes à qui de cruelles épreuves auraient dû faire de la concorde le plus doux

des devoirs et le plus impérieux des besoins?... Quelques jours de ce calme trompeur qui précède les orages, puis une longue série de désastres, voilà ce qu'il me reste à raconter pour clore le récit de mon éducation maritime.

Une fois de retour à la pointe méridionale de la terre de Van-Diémen, nous ne voulûmes quitter le théâtre de notre découverte qu'après l'avoir exploré dans toutes les directions. Nos embarcations pénétrèrent jusqu'au fond de tous les bras de mer qui venaient aboutir à cet admirable canal que *la Truite* et *la Durance* avaient traversé les premières. Lorsqu'après quarante jours d'explorations patientes nous quittâmes la baie de l'Aventure, où nous avions tenu à honneur de jeter aussi l'ancre, nous avions imprimé à la mer intérieure dans laquelle seuls encore nous avions pénétré la trace indélébile de notre passage. L'exploration de la partie méridionale de la terre de Van-Diémen appartient tout entière à l'hydrographie française; mais c'est un chirurgien de la marine britannique qui a eu le bonheur de résoudre le problème dont nous avions dû abandonner la poursuite. Parti de Sydney dans une frêle embarcation, Bass traversa le premier le détroit qui gardera éternellement son nom. Il constata ainsi la séparation de la Nouvelle-Hollande et de la terre sur laquelle, le 24 novembre 1642, avait abordé Tasman. Le lieutenant Flinders compléta cette importante découverte en franchissant le détroit de Bass sur la goëlette *Norfolk*, et en ne rentrant à Sydney qu'après avoir fait le tour de la terre de Van-Diémen. Quant à nous, d'autres soins allaient nous éloigner des mers australes : des complications imprévues devaient nous empêcher à jamais d'y revenir. De même que nous avions exploré une seconde fois la terre de Van-Diémen, nous étions résolus à explorer de nouveau l'Océanie. Nous voulions y décrire le même cercle autour de la Nouvelle-Hollande, mais en élargissant ce cercle vers l'est d'environ trois cents lieues, afin d'y comprendre l'archipel des Tongas, auquel le capitaine Cook, entre toutes les îles de l'Océanie centrale, avait réservé le nom d'archipel des Amis.

Les îles Tongas, découvertes par Tasman en 1643, avaient été retrouvées par Cook cent trente ans plus tard. Lapérouse n'avait fait que les entrevoir; mais l'illustre capitaine anglais, invinciblement attiré vers ce doux rivage, y avait reparu trois fois et y avait fait en 1777 un assez long séjour. La description qu'il avait tracée de Tonga-Tabou, l'île souveraine de tout cet archipel, était si séduisante qu'elle avait détrôné Taïti dans l'imagination des jeunes navigateurs. Tonga-Tabou, c'était en effet une autre Taïti, mais Taïti dans toute son innocence et toute sa fraîcheur, la *nouvelle Cythère* de Bougainville avant le passage de Wallis. Aussi ce nom

seul ne pouvait-il être prononcé à bord de nos corvettes sans faire battre tous les cœurs auxquels ne suffisaient pas les austères émotions de l'hydrographie.

Le plan de notre seconde campagne, dès qu'il fut connu, obtint une approbation aussi unanime qu'enthousiaste. Une diversion salutaire nous était ainsi promise au moment où des préoccupations fâcheuses commençaient à envahir les esprits. Parmi nos officiers, les uns avaient sujet de regretter l'abolition, les autres d'appréhender le retour des priviléges de la naissance. Ceux-ci avaient embrassé avec ferveur la cause des idées nouvelles, ceux-là les répudiaient, même après y avoir souscrit, comme toute la noblesse, dans l'illusion d'un premier mouvement. Or c'était à la fin du mois de septembre 1791 que nous étions sortis de la rade de Brest. A cette époque, le roi, ramené de Varennes, venait d'accepter la constitution rédigée par l'assemblée nationale. Il était évident qu'aucun des deux partis n'aurait le pouvoir ni la volonté de s'arrêter sur cette pente glissante : le peuple s'affranchirait de la royauté, ou la royauté recouvrerait son autorité et son prestige. Chacun à bord de nos corvettes s'efforçait de résoudre cette alternative dans un sens conforme à ses passions ou à ses intérêts. Nous n'avions reçu aucune nouvelle d'Europe depuis notre départ de France. Il est peu de circonstances plus favorables au développement de l'aigreur politique que cette ignorance absolue des événemens. L'impuissance où l'on se trouve de donner quelque fondement à ses prophéties devrait décourager la discussion : c'est au contraire ce qui l'échauffe et la prolonge. Les déceptions que nous venions d'éprouver pendant notre exploration des côtes de la Nouvelle-Hollande avaient d'ailleurs laissé derrière elles des germes de désunion. Des esprits chagrins dans l'un et l'autre état-major s'accusaient mutuellement de cet insuccès. Les privations, l'ennui, que ne peut manquer d'engendrer une réclusion monotone, envenimaient, sans que l'on y prît garde, le moindre grief. La discorde avait pénétré tout de bon cette fois dans le camp d'Agramant.

Les deux chefs eux-mêmes, si bien faits pour s'entendre, avaient vu s'altérer insensiblement la cordiale confiance dont ils étaient animés l'un vis-à-vis de l'autre au début de notre voyage. M. de Terrasson, qui n'avait entrepris cette campagne à un âge déjà fort avancé que par affection pour M. de Bretigny, eut avec son ami, quelques jours avant notre départ de la terre de Van-Diémen, une longue et vive explication à laquelle le hasard me fit assister. J'étais sur le rivage, occupé à chercher des coquilles, lorsque les deux chefs de l'expédition, qui étaient aussi descendus à terre, vinrent à passer près de moi. Leur entretien me parut singulièrement animé. Je m'empres-

sai de me retirer; mais quelques mots que j'avais involontairement saisis m'avaient déjà révélé le secret d'un dissentiment que la délicatesse des deux amis avait jusque-là soigneusement dissimulé. Le commandant de *la Durance* disait à M. de Bretigny : « On vous trompe, monsieur l'amiral... Vous pouvez en écrire au ministre... Je me justifierai... » Comment la désunion s'était-elle glissée entre deux hommes qui avaient toujours eu l'un pour l'autre la plus sincère et la plus sérieuse affection? Des bruits qui circulaient à bord de *la Durance* me revinrent alors à l'esprit. Je me rappelai les fréquentes allusions que j'avais entendu diriger contre la prétendue ambition du capitaine de pavillon de l'amiral, M. de Mauvoisis, et je me figurai que cette ambition pouvait bien ne pas être entièrement étrangère à la fâcheuse contestation dont j'avais été le témoin. Ce soupçon n'était pas plus fondé que tous les griefs imaginaires qui agitaient si malheureusement nos états-majors; mais l'esprit de coterie s'introduit aussi facilement à bord d'un navire de guerre que dans l'enceinte d'un cloître, et un parti nombreux, irrité des allures hautaines et du rigorisme militaire qu'affichait M. de Mauvoisis, voyait en lui l'être fatal destiné à troubler la paix de notre expédition. M. de Terrasson, fort souffrant déjà depuis quelques mois, fut pris, en rentrant à bord, d'une fièvre ardente qui le contraignit à garder le lit. J'aurais pu dévoiler au médecin d'où venait cette indisposition subite, dont sa science cherchait vainement la cause. Malgré ma douleur, je respectai un secret que notre excellent commandant s'obstinait à ne point découvrir.

Le 27 février 1793, nous appareillâmes de la baie de l'Aventure. Je devais prendre à cette seconde campagne une part plus active et plus importante qu'à la première, car depuis deux mois j'étais officier. Usant des pouvoirs discrétionnaires qui lui avaient été confiés avant son départ, M. de Bretigny, pendant notre relâche à la terre de Van-Diémen, m'avait remis le brevet d'enseigne de vaisseau et maintenu en cette qualité à bord de *la Durance*. L'avenir me semblait bien brillant, et si quelques inquiétudes sur les suites de notre expédition commençaient à se manifester à bord de nos corvettes, j'étais loin, à coup sûr, de les partager.

De gros vents de sud-ouest nous firent franchir en onze jours les quatre cents lieues qui séparent la terre de Van-Diémen de la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande. Cook avait déjà démontré, en passant par le détroit qui porte aujourd'hui son nom, que la Nouvelle-Zélande, découverte de Tasman, se compose de deux grandes îles, Ika-na-Maoui et Tavaï-Pounamou. Nous passâmes entre la pointe nord d'Ika-na-Maoui et un groupe d'îlots arides et escarpés distans de cette pointe de trente milles environ. Dès que

nous eûmes doublé ces îlots, nommés les Trois-Rois, nous nous rapprochâmes de la côte. Des pirogues partirent alors de terre et se dirigèrent vers les corvettes. *La Truite* mit en panne pour les attendre, mais *la Durance,* dont la marche inférieure retardait toujours sa conserve, reçut l'ordre de continuer sa route et de profiter de cette occasion pour prendre un peu d'avance.

Les officiers de *la Truite* ne purent déterminer les insulaires à quitter leurs embarcations pour monter à bord. Ils purent faire cependant avec eux quelques échanges. Les Nouveaux-Zélandais offrirent du poisson frais, des nattes, des massues et des zagaies, des hameçons fabriqués avec des coquilles ou des os de poisson, des lignes de pêche et des paquets de ce lin de la Nouvelle-Zélande, le *phormium tenax,* déjà connu pour sa solidité. Les naturalistes crurent aussitôt de leur devoir de représenter à l'amiral combien il serait important de relâcher dans une des baies d'Ika-na-Maoui pour s'y procurer quelques plants de ce lin précieux qu'ils se faisaient fort d'acclimater en Europe. L'amiral fit la sourde oreille : il avait d'autres objets en vue, et le retour des corvettes en France ne lui paraissait pas assez prochain pour que les essais d'acclimatation de nos naturalistes pussent avoir de grandes chances de succès. Il eût été bien aise sans doute de pouvoir souscrire à leurs désirs et de se laver ainsi du grave reproche qui lui était adressé de se montrer hostile à l'histoire naturelle; mais était-il prudent de sacrifier quelques jours à visiter des îles dont les habitans, le 13 juin 1722, avaient massacré et mangé le capitaine Marion avec vingt-sept hommes de son équipage? L'amiral préféra poursuivre sa route vers Tonga-Tabou, et les deux corvettes, favorisées par une douce brise des tropiques, eurent franchi en peu de jours les trois cent cinquante lieues qui séparent la Nouvelle-Zélande de l'archipel des Amis.

Entre le 11e degré de latitude sud, où Quiros plaça l'île de la Belle-Nation, et le 22e degré, où Tasman découvrit l'île des Canards-Sauvages, la main du Créateur a fait surgir les deux archipels les plus rians et les plus fertiles de l'Océanie : l'archipel des Navigateurs, reconnu par Bougainville, et l'archipel des Amis, décrit par Cook, Maurelle et Lapérouse. C'est là que les marins du XVIIIe siècle rencontrèrent à la fois la culture la plus avancée, les procédés de navigation les plus perfectionnés, le peuple le plus beau, le plus doux et le plus intelligent. Au nord-ouest des îles des Amis se développe le cercle des îles Viti, archipel d'une fécondité incomparable habité par une race dure, belliqueuse, venue probablement des Nouvelles-Hébrides, et appartenant, comme celle qui habite les principaux groupes où règne la mousson d'ouest, à la famille dont

le fils maudit de Noé fut le père. Ces trois archipels ont subi l'ascendant moral de Tonga-Tabou, l'île la plus méridionale de l'archipel des Amis, *l'île sacrée,* où, sous un climat heureux et un gouvernement paisible, les arts de la paix, la culture et la navigation ne tardèrent pas à fleurir.

L'archipel des Amis se compose de trois groupes distincts : le groupe de Vavao au nord, celui d'Hapaï au centre, celui de Tonga-Tabou au sud. Ces trois groupes, qui comprennent jusqu'à cent cinquante îles ou îlots, sont à peine distans l'un de l'autre de dix ou quinze lieues. Les îles principales, les seules dont il y ait quelque intérêt à mentionner ici les noms, sont, dans le groupe méridional, Tonga-Tabou et Eoua, dont les destinées sont aussi intimement liées que celles d'Eiméo et de Taïti; dans le groupe du centre, Annamocka, découverte aussi par Tasman; Tofana, où brûle un volcan en activité; Lefouga, la rivale inquiète de Tonga-Tabou; dans le groupe du nord, Vavao, souvent le lieu d'exil des souverains des Tongas, devenu depuis la résidence habituelle de leurs successeurs. Eoua, Annamocka, Tofana, Vavao, sont des îles hautes; Lefouga est une île presque à fleur d'eau, Tonga-Tabou une île plate et d'une élévation moyenne. « La mer, dit Lapérouse, n'a pas, dans un temps calme, une surface plus égale. » La plus forte éminence qu'on y remarque n'atteint pas en effet la hauteur de 20 mètres; l'élévation générale de l'île au-dessus du niveau de la mer est d'environ 10 ou 12.

Tonga-Tabou n'est donc qu'une immense table de pierre que le feu intérieur a soulevée sans la rompre. L'hameçon de Maoui, le plus grand des dieux, la pêcha, disent les insulaires, au fond de l'Océan. Le contour de cette île représente à peu près un triangle isocèle dont les angles seraient émoussés. Les deux côtés égaux ont sept lieues environ chacun; le troisième côté, exposé au sud-est, en a quatre. C'est sur le côté qui fait face au nord que se trouvent les mouillages où Tasman et Cook jetèrent l'ancre. Le rivage y est bas et sablonneux. Partout ailleurs il est escarpé, et offre une falaise continue élevée de 3 ou 4 mètres au-dessus des hautes mers. Vers le milieu de la face septentrionale s'ouvre un vaste bassin qui reste à sec quand les flots se retirent, et se remplit, comme un réservoir, à la marée montante. Quatre ou cinq îlots occupent le milieu de ce bassin. Vingt ou trente autres, presque tous boisés, sont semés sur le récif qui, du côté du nord, s'étend à plus de deux lieues en avant du rivage : ce sont les oasis de ce désert de corail. Tasman mouilla vers l'extrémité nord-ouest à quelques centaines de mètres de la plage. Cook, dans son premier voyage, se contenta aussi de cette rade découverte, où l'on n'est abrité que des vents réguliers du

sud-est. Lorsqu'il revint pour la seconde fois à Tonga-Tabou, il chercha un passage à travers les récifs, et arriva jusqu'au port intérieur que couvre, à l'entrée même de la lagune, l'îlot de Panghaï-Modou.

Deux canaux se coupant presque à angle droit peuvent conduire les plus gros navires dans ce havre. Un de ces canaux se dirige de l'est à l'ouest : c'est le plus étroit; mais c'est aussi celui dont les limites sont le mieux signalées, d'un côté par le rivage de l'île, de l'autre par la chaîne des brisans. A mi-chemin cependant, on rencontre un coude brusque, où deux roches sous l'eau ne laissent plus au passage qu'une largeur d'environ 200 mètres. Un courant très vif sillonne ce canal, et, à l'endroit où la passe se rétrécit, des tourbillons soudains font parfois tournoyer le navire sur lui-même. C'est surtout quand la brise est faible et que la marée sort avec violence du réservoir où, pendant le flux, elle s'est amassée, qu'il faut se tenir en garde contre ces remous. Le canal de l'est n'en est pas moins le meilleur à prendre quand on arrive à Tonga-Tabou, parce que les vents qui soufflent le plus fréquemment sont généralement favorables pour le franchir. Le canal dirigé du sud au nord est au contraire le seul qui permette une sortie facile.

Au lieu de passer entre l'île d'Eoua et celle de Tonga-Tabou, comme l'avaient fait Cook et Tasman, nous longeâmes de très près la côte orientale de ces deux îles, et, dès que nous aperçûmes entre les récifs une coupure qui, bien qu'elle ait plus d'un mille de large, n'en est pas moins assez difficile à reconnaître, nous nous y engageâmes hardiment sur la foi de notre illustre prédécesseur. Un essaim de pirogues ne tarda pas à nous entourer. On les voyait sortir, avec un bourdonnement semblable à celui des abeilles, de toutes les anfractuosités du rivage, de tous les replis du récif. La plupart, montées par deux ou trois hommes qui maniaient leur pagaie avec une agilité étonnante, se rangeaient de chaque côté des corvettes comme pour leur faire escorte. D'autres, plus grandes, nous suivaient sans effort sous leur voile triangulaire, ou, s'élançant en avant, semblaient se railler de la pesanteur de notre marche et vouloir nous guider au mouillage.

C'est surtout dans la confection des doubles pirogues de guerre que les naturels des îles des Amis montrent le mieux leur supériorité sur les habitans des autres archipels de l'Océanie. Ils construisent de ces pirogues qui ont jusqu'à cent et même cent cinquante pieds de longueur. Les bordages en sont assemblés avec un soin qui ferait honneur à nos meilleurs ouvriers. La forme de ces embarcations est imitée de celle des poissons connus pour fendre l'eau avec le plus de vitesse. Afin de leur donner la stabilité qui eût né-

cessairement manqué à des esquifs aussi légers, posés sur l'eau comme des mouettes, les constructeurs des Tongas les ont réunies deux à deux en les liant et les tenant écartées l'une de l'autre par des poutres de fortes dimensions. Sur ces poutres, ils ont établi un pont assez vaste pour porter de nombreux guerriers et une petite hutte de bambou et de feuillage où les chefs, pendant la traversée, peuvent se mettre à couvert. C'est sur de pareilles pirogues qu'ont été transportés des îles voisines les énormes blocs qui servent de base aux monumens funéraires que les navigateurs admirent encore à Tonga-Tabou. Cette industrie, comme toutes les industries des Polynésiens, est aujourd'hui en décadence : elle n'a point cependant complétement disparu. Ce n'est qu'à Taïti que les pirogues ont depuis une vingtaine d'années fait place aux baleinières européennes. Les doubles pirogues sont encore nécessaires aux habitans des Tongas pour franchir les intervalles considérables qui séparent les diverses îles de leur archipel.

Le système de mâture et de voilure de ce double appareil, où une embarcation fait équilibre à l'autre, n'est pas moins ingénieusement conçu que les autres détails de la construction. Deux mâtereaux de hauteur semblable sont unis, comme une paire de bigues, par des liens en fil de cocotier ou en écorce de *bouraou*. Le pied de chacune des branches de cet assemblage, qui ressemble ainsi à un éventail renversé, repose au fond d'une des pirogues. La fourche formée par la jonction des deux mâts supporte une longue antenne à laquelle est fixée la voile de nattes sous laquelle ces pirogues fendent l'onde. Un Indien accroupi à l'extrémité de la poupe se sert d'une longue pagaie pour les diriger. En voyant ces pirogues franchir les lignes de brisans les plus formidables pour aller s'échouer à pleines voiles sur la plage, j'ai souvent pensé qu'il y avait peut-être là un emprunt important à faire au génie primitif des Polynésiens. Deux pirogues en fer, deux cylindres même, si l'on veut, assemblés comme le sont les embarcations des îles des Amis, conduiraient plus sûrement au rivage des troupes de débarquement et même des canons attelés que les lourds chalands, si peu manœuvrans et si sujets à s'emplir, que nous avons employés dans nos récentes expéditions.

Dès que nous eûmes jeté l'ancre sous l'îlot de Panghaï-Modou, toutes les pirogues se replièrent vers l'une ou l'autre corvette, et nous fûmes littéralement pris à l'abordage. Les *planches du ciel*, les *papa-languis*, nom sous lequel on désigne encore aujourd'hui dans ces îles les navires européens, n'étaient jamais venues à Tonga-Tabou sans y semer des trésors dont une agreste pauvreté s'exagérait le prix. C'était à qui viendrait butiner le premier à ce ruisseau de

miel. Nos frères de l'Océanie n'arrivaient pas d'ailleurs les mains vides : les uns apportaient un cochon, d'autres des fruits de l'arbre à pain, des bananes, des ignames ou des cocos; mais on savait que Cook et Lapérouse avaient réservé les plus beaux présens, les habits de drap rouge et les haches, pour les chefs. Aussi, dans le premier moment de désordre, chacun essayait-il de se faire passer pour chef. Il fallait voir l'air d'importance que de très petits personnages savaient se donner. Quelques-uns même à ce jeu trouvaient des complices. Les coups de massue qu'ils faisaient mine de distribuer à droite et à gauche et l'humilité avec laquelle leurs compagnons semblaient se soumettre à ces mauvais traitemens auraient pu nous faire illusion. Nous avions heureusement pour nous l'expérience de Cook, et nous n'ignorions pas que les véritables chefs envoyaient toujours des subalternes en avant pour tâter le terrain. Certains d'être mieux renseignés le lendemain et ne voulant point cependant courir le risque de méconnaître quelque *egui* au milieu de cette bruyante cohue, nous prîmes le parti de n'accorder à nos hôtes que des faveurs purement honorifiques. Tout individu qui se donnait pour chef avait immédiatement droit à une distinction qui paraissait du reste fort ambitionnée. Le barbier de la corvette se mettait en devoir de lui faire la barbe. Il y aurait eu toutefois bien des gens désappointés, si nos marins ne s'étaient empressés à l'envi de venir en aide au *frater*. Au bout de deux ou trois heures, toute l'aristocratie avait le menton net, sans compter quelques pauvres hères qui réussirent à surprendre une faveur qui ne leur était pas destinée. La nuit survint, et un indigène, qu'à ses coups de massue énergiquement appliqués nous reconnûmes pour un véritable chef, s'offrit à nous délivrer de nos visiteurs. La corvette fut évacuée en un instant. Les sauvages se jetèrent dans leurs pirogues, ou gagnèrent la terre à la nage, emportant néanmoins, au milieu de cette déroute, tous les objets qu'ils parvinrent à saisir.

Les insulaires de l'Océanie n'ont qu'une notion confuse des droits de la propriété. Chez eux, comme chez les Spartiates, le vol est un tour d'adresse. Ils n'exercent d'ailleurs leur dextérité qu'au détriment des étrangers. Leur hospitalité insouciante et prodigue touche de si près à la communauté des biens, que se voler entre eux serait peine inutile. « La terre n'est à personne, et les fruits de la terre appartiennent à tout le monde : » c'est une maxime que leur ont dérobée les sophistes. L'application qu'ils en font les exposerait souvent à mourir de faim, si le *tabou* ne venait mettre de temps en temps les récoltes sous la garantie d'une interdiction sacrée. Il ne faut pas croire cependant que les populations de l'Océanie ignorassent le joug des lois et l'empire du privilége. Les premiers navigateurs ont

trouvé dans ces îles lointaines une organisation politique très compliquée. L'homme n'apporte point en naissant un penchant bien vif pour l'égalité. Lorsque, impuissant à asservir les autres, il doit au contraire céder à l'ascendant de la force, il en subit le prestige avec un entraînement si naïf, qu'il lui cherche presque toujours une origine divine. L'archipel tout entier des Tongas obéissait, comme Taïti et les îles Sandwich, à un chef suprême, issu du sang des dieux. Au-dessous de ce souverain vénéré, le *toui-tonga*, se groupaient les grands chefs, les *éguis*, — les chefs inférieurs, les *mataboles*, — la classe moyenne, les *mouas*, — la plèbe des cultivateurs, les *touas*. Toutes les choses humaines ont cependant leur déclin, et le temps, qui altère la simplicité des peuples, énerve aussi quelquefois la vigueur des races royales. Lorsqu'après de longs siècles de paix les îles des Amis connurent le fléau de la guerre, le *toui-tonga* trouva parmi les *eguis* un maire du palais. Il conserva son caractère sacré, comme le *daïri* du Japon; mais il perdit l'autorité dont ce caractère l'avait investi. Les Tongas eurent alors leur chef spirituel et leur *roi de la guerre*, qui guida les *mataboles* au combat. Il se forma ainsi, à côté de la famille souveraine des *Fatta-Faïhis*, la famille princière des *Toubous*. Soigneuse de s'allier au sang des anciens rois, fidèle observatrice des plus superstitieux hommages, payant même par des respects outrés chaque usurpation de prérogatives, cette nouvelle famille finit par reléguer dans un rôle passif la dynastie antique dont son ambition convoitait l'héritage. Cook se trouva en présence de ces deux pouvoirs rivaux. Poulaho était le *toui-tonga*, Finaü le *roi de la guerre*. En 1793, époque de notre arrivée dans l'archipel, Poulaho et Finaü avaient été rejoindre leurs ancêtres dans l'île de Bolotou, le séjour des dieux et des chefs après leur passage sur cette terre. Le fils de Finaü, héritier des dignités et des desseins ambitieux de son père, était à Lefouga, ourdissant ses intrigues. La puissance spirituelle était entre les mains d'une femme, l'aînée de la famille des Fatta-Faïhis, la *touï-tonga-vahiné* ou reine Tineï-Takala. Cette femme énergique eût voulu ressaisir l'ascendant qu'avait laissé échapper un prince trop débonnaire. Elle héritait malheureusement d'un pouvoir sapé à sa base, et ses efforts ne pouvaient que hâter la crise que la faiblesse de Poulaho avait préparée. Le peuple l'entourait de ses respects, les plus grands chefs ne se montraient point devant elle sans se soumettre à la cérémonie du *moi-moi*, prenant eux-mêmes son pied royal pour le poser humblement sur leur tête; mais, au lieu de rechercher sa présence, ils affectaient de la fuir. Quand nous arrivâmes devant Tonga-Tabou, une révolte qui devait éclater peu de temps après notre départ y couvait déjà, et l'humeur altière de la reine ne com-

primait plus qu'à demi les vœux inquiets des *eguis* et des *mataboles*.

II.

Notre relâche à Tonga-Tabou nous offrait une précieuse occasion de renouveler nos vivres; mais pour obtenir des provisions fraîches par voie d'échange, comme pour dépecer et saler les viandes, un établissement à terre était indispensable. Dès le lendemain de notre arrivée, le capitaine de pavillon de l'amiral débarqua sur l'îlot de Panghaï-Modou, et s'occupa d'y tracer l'enceinte d'un camp, au centre duquel il fit élever quatre tentes : une pour les astronomes, l'autre pour la garnison, la troisième pour renfermer les objets que nous comptions employer à nos trafics, la quatrième pour y loger les fruits et les animaux que nous recevrions en échange.

Bientôt on vit de toutes les parties de l'île les pirogues accourir vers l'îlot de Panghaï-Modou. Les cochons, les poules, le poisson frais, les cocos, les bananes, les fruits de l'arbre à pain, les ignames, affluèrent au marché. Une corde soutenue par des pieux fichés en terre marquait les limites que nul insulaire ne devait franchir. Les transactions commencèrent avec toutes les apparences d'une mutuelle bonne foi; malheureusement l'instinct invincible du Polynésien ne tarda pas à se réveiller, et dès les premiers jours nous eûmes à constater de nombreux abus de confiance. Jusque-là il n'y avait point trop sujet de nous plaindre; mais le nombre des sauvages ne tarda pas à grossir dans des proportions inquiétantes, et il y en eut bientôt plus de deux mille rassemblés de jour et de nuit autour de notre camp. Les appréhensions, bien légitimes pourtant, que causa cette multitude turbulente à M. de Mauvoisis, amenèrent entre lui et le commandant de *la Durance* une discussion fort vive, et dont les suites devaient être des plus tristes. La maladie qui consumait M. de Terrasson depuis notre départ de Van-Diémen lui faisait vivement désirer de descendre à terre et de s'y établir. Chargé de prendre les mesures nécessaires pour satisfaire à ce vœu d'un mourant, M. de Mauvoisis craignit pour la sûreté ou du moins pour la tranquillité du malade les scènes tumultueuses dont l'îlot de Panghaï-Modou était le théâtre. Il vint donc à notre bord avec le projet de faire part à notre commandant des doutes qu'il avait conçus et de ceux que, d'après ses rapports, éprouvait aussi l'amiral. La faiblesse de M. de Terrasson était alors si grande, qu'il ne pouvait se promener sur le pont sans s'appuyer, non sur le bras, mais sur l'épaule de quelqu'un, car sa taille élevée ne lui permettait de donner le bras qu'à très peu de personnes. J'étais un des officiers qu'il

choisissait le plus souvent pour le soutenir dans ses promenades, et je ne saurais dire combien je me sentais heureux de cette affectueuse préférence. C'est ainsi qu'il m'arriva de me trouver auprès de lui lorsque M. de Mauvoisis s'avança pour l'entretenir des obstacles que rencontrait l'accomplissement de ses désirs. M. de Terrasson, que j'avais toujours vu si calme et si bienveillant, dont la politesse affectueuse et sereine était un des plus grands charmes, ne put se contenir. L'indignation qui couvait depuis longtemps dans son âme fit explosion. Les expressions les plus amères se pressèrent malgré lui sur ses lèvres. Il reprocha à M. de Mauvoisis son ambition impatiente, il l'accusa formellement d'avoir préparé par ses intrigues la mésintelligence qui avait désuni les deux chefs de l'expédition. M. de Mauvoisis voulut essayer de se justifier; M. de Terrasson ne lui en laissa pas le temps. La colère lui avait rendu des forces : il rentra sans avoir besoin de mon bras dans sa chambre, dont il tira brusquement la porte après lui.

Une correspondance entre l'amiral et M. de Terrasson, correspondance dont l'aumônier de *la Durance* resta le dépositaire, hâta heureusement la réconciliation des deux chefs de l'expédition. Chaque jour, l'amiral venait passer quelques heures au chevet du lit de son ami. L'excès de son chagrin le rendait injuste envers lui-même, injuste aussi envers tous ceux qu'il soupçonnait d'avoir mis en doute le zèle du commandant de *la Durance*. Il voyait avec une profonde douleur les progrès de cette maladie dont il s'accusait d'avoir été la cause involontaire. Il se reprochait d'avoir mal apprécié toutes les difficultés contre lesquelles avait eu à lutter un bâtiment tel que celui qu'on avait associé à *la Truite*. Il craignait alors d'avoir trop complaisamment accueilli des préventions passionnées; il lui semblait qu'on avait souvent excité ou entretenu à plaisir son impatience, et qu'on avait mis une perfidie odieuse à l'indisposer contre un homme qu'il avait toujours fait profession d'aimer comme un frère.

Quels germes de complications et d'intrigues, que de drames intérieurs emporte un navire qui s'éloigne du port! C'est le monde en raccourci avec ses passions, ses rivalités toujours face à face, ses haines qui fermentent, ses amitiés qui s'altèrent. Et cependant ce monde avec ses passions, ses rivalités, ses amitiés et ses haines, ce monde est trop étroit pour ne pas être monotone. Il est peu d'âmes vigoureuses qui ne s'y trouvent comme Charles-Quint à Saint-Just. Chercher un aliment aux esprits désœuvrés, redouter plus que toutes les fatigues, plus que tous les périls, l'absence d'émotions ou de but à poursuivre, telle doit être la pensée constante du chef, surtout dans les longues campagnes. Notre mission même avait pourvu à ce

premier besoin. Par malheur, le plan suivi par l'amiral embrassait trop d'objets et un champ sans contredit trop vaste pour des bâtimens tels que les nôtres. On eût peut-être évité le fâcheux dénoûment de ce pénible voyage en se renfermant dans un cercle de travaux hydrographiques sagement limité.

Tandis que notre seconde campagne s'ouvrait sous de si tristes auspices, je jouissais, je dois le dire, du privilége de la jeunesse, qui semble n'avoir été douée de la mobilité des impressions que pour s'accoutumer plus aisément aux épreuves douloureuses de la vie. Je voyais avec une profonde affliction décliner la santé de l'homme qu'après mon père j'aimais le plus au monde; mais trop d'objets nouveaux sollicitaient ma curiosité pour que je ne fusse pas impatient d'obtenir l'autorisation de descendre à terre. J'attendis cette autorisation pendant trois longs jours. En fait de service, je subissais toujours les charges imposées au plus jeune, et souvent, grâce à la facilité de mon caractère, je les subissais plus que de raison. Avec quel ravissement j'échappai enfin à ma prison flottante, et combien la nature me parut belle lorsqu'aux premières lueurs du jour je débarquai sur l'îlot de Panghaï-Modou! Cet îlot n'a pas un mille de tour, mais il se lie par un récif à trois ou quatre écueils à peu près de la même étendue, complétement séparés l'un de l'autre dès que le flot monte, et presque accessibles à pied sec quand la marée est basse. L'arbre à pain y étend jusque sur le bord de la mer l'ombre de ses grandes feuilles digitées. Le bananier y épanouit sa tige féconde au milieu des champs d'ignames et de patates. Le *bouraou,* cet *hibiscus* dont l'écorce fournit des cordes et des étoffes et dont les grandes fleurs, jaunes ou rouges, ressemblent aux fleurs de la mauve, — le *mûrier à papier,* d'où viennent les plus belles étoffes connues dans le pays sous le nom de *tapas,* — le *pandanus,* dont la feuille tressée fournit des nattes et des toitures, entourent les enclos cultivés, ou forment entre les sentiers d'épais massifs de verdure. Il y a dans toute cette nature je ne sais quel charme énervant dont il est malaisé de se défendre. Les tièdes parfums de la brise, la grâce indolente des arbres, les muettes caresses des oiseaux qui se jouent au milieu du feuillage, tout respire une voluptueuse paresse et tend à plonger l'âme dans une délicieuse langueur. On s'explique aisément, lorsqu'on a passé une journée sous ces beaux ombrages, la mollesse sensuelle des insulaires de l'Océanie et la distinction naturelle de cette race étrangère aux durs travaux qui sont le lot inévitable des habitans de nos campagnes.

Le jour même où pour la première fois je mettais le pied à terre, le sort, toujours propice à la jeunesse, me ménagea une rencontre dont le souvenir, après tant d'années, n'est pas encore effacé de

mon cœur. Un groupe de jeunes femmes, la plupart dans la fleur de l'âge, était assis sur la lisière du bois qui couvrait alors presque complétement l'îlot de Panghaï-Modou. Je ne pus m'empêcher de remarquer au milieu de ce groupe une jeune fille bien supérieure en beauté à ses compagnes. Ses manières distinguées, les égards dont on l'entourait, tout annonçait que cette délicieuse enfant appartenait à la classe la plus élevée du pays. J'appris plus tard et son nom et son rang. Elle se nommait Véa, et, issue du sang divin des Fatta-Faïhis, elle tenait de très près à la reine. Depuis cette rencontre, je ne descendis jamais à terre sans revoir Véa, et le langage des yeux amena bientôt le jeune officier de *la Durance* et la descendante des Fatta-Faïhis à échanger quelques paroles dans le gracieux dialecte de Tonga-Tabou. Affranchie de toute surveillance importune, Véa jouissait des prérogatives attachées dans les îles des Amis au hasard heureux de la naissance. Nos entrevues n'étaient donc contrariées que par les exigences du service qui me ramenaient à bord. Véa se plaisait à m'apprendre elle-même l'idiome dont je ne savais encore que balbutier quelques mots. Chaque jour rendait notre attachement plus tendre et plus profond. Lorsqu'il m'était interdit de quitter la corvette, Véa venait elle-même, dans une grande pirogue, accompagnée de sa suite, m'offrir quelques présens, puis, sans vouloir s'arrêter davantage, elle retournait immédiatement à terre. Une seule fois je ne pus résister aux vives sollicitations de mes camarades. Éblouis de tant de charmes, ils voulurent présenter Véa à notre commandant. M. de Terrasson était alors alité et en proie à de cruelles souffrances. La jeunesse, l'air de candeur, la grâce naturelle de cette ravissante créature, le frappèrent d'admiration; ses douleurs en parurent un instant suspendues. Il ordonna à son domestique de lui apporter une ceinture tout étincelante de l'éclat de l'acier poli qui l'ornait, et la plaça lui-même de ses débiles mains autour du corps de cette belle jeune fille. Véa fut très sensible à un cadeau si précieux. Ses regards m'exprimèrent éloquemment tout son bonheur. Nous nous donnâmes rendez-vous, le soir de ce même jour, sur l'îlot de Panghaï-Modou. On y avait fait de grands préparatifs pour offrir aux insulaires le spectacle d'un feu d'artifice, et il était probable que les spectateurs seraient nombreux; mais nos mesures étaient prises pour nous retrouver au milieu de cette foule.

Une heure avant le coucher du soleil, un fort détachement de nos soldats de marine, armés et en grande tenue, fut débarqué sur la plage. La fête commença par un exercice à feu, accompagné de quelques manœuvres. Les insulaires parurent fort effrayés du bruit des feux de peloton. Ce qui sembla le plus les étonner, ce fut la

grande distance à laquelle les balles allèrent ricocher et faire jaillir l'eau. Dès que la nuit fut venue, les spectateurs s'assirent en cercle autour de l'emplacement que nous avions choisi pour y établir nos artifices. Les premières fusées qui furent lancées s'élevèrent à une grande hauteur, en marquant leur passage dans le ciel par une longue traînée de feu. Lorsqu'elles éclatèrent, laissant échapper une pluie d'étoiles brillantes, la terreur fut grande parmi les naturels. Les femmes surtout étaient tellement épouvantées, qu'elles se serraient contre nous, comme pour implorer notre protection. Véa ne fut pas plus exempte que ses compagnes de cet effroi. Sa respiration était oppressée, tout son corps frémissait, et, bien qu'elle eût en moi la plus grande confiance, elle n'en était pas moins sous l'influence d'une émotion très vive. Ce ne fut que lorsque ces effrayantes explosions eurent cessé que les insulaires commencèrent à se rassurer un peu. L'anxiété générale avait jusque-là maintenu le silence le plus profond. Le sentiment de sécurité qui succéda soudain à cet état d'angoisse dilata tous les cœurs. Des applaudissemens frénétiques éclatèrent, et les rivages de Tonga-Tabou, qui s'étaient couverts de spectateurs, les renvoyèrent en longs cris de joie aux échos de Panghaï-Modou.

Cette fête nocturne obtint un succès merveilleux. Elle nous valut dès le lendemain la visite de la reine. Accompagnée de toutes les jeunes femmes de sa cour, Tineï-Takala vint à bord de *la Truite* convier à son tour l'*égui-laï* des Européens au spectacle d'une fête polynésienne. La *touï-tonga-vahiné* était d'un âge assez avancé. Les formes gracieuses des femmes des Tongas disparaissaient chez elle sous un embonpoint qui eût fait honneur à une odalisque. L'amiral eut pour cette auguste descendante des Fatta-Faïhis tous les égards que commandait son rang. Il ne put voir cependant sans un secret déplaisir le dangereux cortége qui s'introduisait à sa suite sur la corvette. Une consigne sévère avait interdit aux femmes de Tonga-Tabou l'accès de nos bâtimens. On mettait malheureusement peu de zèle à faire respecter les ordres de l'amiral. Les femmes renvoyées à terre revenaient à la nage; elles grimpaient le long des câbles, et pénétraient à bord par toutes les ouvertures que ne gardait pas un factionnaire. L'invasion de *la Truite* par un essaim de beautés qu'il avait lieu de croire peu sévères parut à l'amiral une nouvelle tentative pour violer la consigne. Il n'en fit pas moins à sa majesté l'accueil le plus gracieux, et ce fut peut-être ce qui enhardit les officiers de la corvette à se venger des scrupules de leur austère commandant par une espièglerie. Toutes les personnes des deux états-majors rassemblées pour donner plus de solennité à la réception de la reine se retirèrent sournoisement l'une après l'autre, et

l'amiral se trouva tout à coup en tête à tête avec la vénérable Tineï-Takala. Le chef du complot, qui s'était esquivé le dernier, avait pris soin en sortant de donner un tour de clé à la porte. Les officiers de *la Truite* s'amusèrent beaucoup de cette petite malice, et, délivré, non sans de sérieuses instances, l'amiral eut la bonté de prendre la plaisanterie avec son indulgence habituelle.

Le lendemain, vers midi, la reine nous attendait sur l'îlot de Panghaï-Modou. Suivi des états-majors des deux corvettes, l'amiral se rendit à terre. Une population considérable, qu'on ne saurait évaluer à moins de cinq ou six mille personnes, s'était réunie pour nous recevoir. Ce rassemblement ne nous causa aucune inquiétude, car tous les visages respiraient la cordialité et la confiance. Du point où nous débarquâmes jusqu'à celui où s'était établie la cour, des pièces d'étoffes du pays, de magnifiques *tapas*, couvraient le sol. La reine était assise sur des nattes, au milieu de ses femmes. La foule formait un grand cercle autour d'elle. Dans l'intérieur de ce cercle, trente et un musiciens faisaient face aux dames de la cour, trente-six danseurs étaient rangés de côté sur trois lignes parallèles. L'amiral s'accroupit à la droite de sa majesté et lui offrit des présens, parmi lesquels une longue pièce de toile à grand ramage produisit un effet prodigieux. Les officiers s'assirent près des dames de la cour. Quant à moi, Véa m'avait encore une fois réservé une place à ses côtés. La fête commença presque aussitôt après notre arrivée. Les musiciens n'avaient d'autre instrument que des bambous de trois mètres environ de longueur, dont chaque extrémité était recouverte d'un morceau de peau. Du bout de ces bâtons, qui rendaient un son sourd, ils frappaient la terre en cadence. Nous avons en Europe des orchestres plus harmonieux, nous n'en avons pas qui observent avec plus de précision la mesure et puissent conserver constamment un ensemble plus parfait. Les danseurs portaient tous sur l'épaule une pagaie. J'ai pensé qu'ils devaient retracer par leurs chants et leurs évolutions les divers épisodes d'une expédition maritime. L'histoire chez tous les peuples a commencé par être mise en chansons. La pyrrhique, cette danse militaire inventée par le fils d'Achille, a probablement gardé les traditions qu'aura recueillies Homère. Quels exploits, quels malheurs, quels amours aurait eu à raconter un Homère nouveau, si le ciel eût fait ce don suprême à la Polynésie! Les Vitis et les Tongas ont été moins heureuses que la Grèce et que Troie. Que leur servait-il de produire des Achilles et des Hectors, des Andromaques et des Hélènes, quand nuls chants mélodieux ne devaient transmettre aux siècles futurs le récit de tant de hauts faits, le souvenir de si poétiques tendresses! Je suis convaincu cependant que nous eussions pu recueillir encore de pré-

cieuses traditions dans ces rapsodies monotones que nous écoutions sans les comprendre. Le temps de consulter ces annales populaires est malheureusement passé aujourd'hui. La première moitié du XIXe siècle a rendu la Polynésie presque étrangère à sa propre histoire, et ce n'est pas aux convertis d'un nouveau culte qu'il faut demander le secret des anciennes chroniques.

Ce ballet guerrier, qui ne consistait d'abord qu'en un balancement pareil à celui d'une pirogue sur les vagues, parut insensiblement s'animer. Les rangs se mêlèrent, les passes devinrent compliquées et rapides; à une lente psalmodie succédèrent des accens plus vifs. Le débarquement était probablement opéré, la mêlée s'engageait; mais bientôt les femmes se levèrent : tenant à la main une branche garnie d'un vert feuillage, elles tendirent ce symbole de paix aux danseurs. La danse me parut alors changer de caractère; les chants prirent un accent plus tendre. La victoire était gagnée, et les femmes, enlacées aux bras des guerriers, les félicitaient de leur courage. La fête se termina par un défilé général. Chaque insulaire portait une longue gaule sur ses épaules. A l'extrémité de ce bâton étaient suspendus, non-seulement des fruits de toute espèce, mais aussi des poissons et des volailles. Tous ces objets entassés pêle-mêle formèrent des piles de trois ou quatre mètres de hauteur qui nous étaient destinées. On joignit à ce présent toutes les pièces d'étoffes sur lesquelles nous avions marché, ainsi que toutes les nattes sur lesquelles nous nous étions assis. Cette cérémonie terminée, l'amiral prit congé de la reine, et les deux grands chefs se séparèrent enchantés de leur mutuelle courtoisie.

Si l'autorité de Tineï-Takala n'eût point rencontré dans l'île un parti assez indifférent à ses ordres, nous n'eussions quitté l'archipel des Amis qu'avec d'agréables souvenirs; mais nous avions pu remarquer qu'il régnait une sorte d'anarchie à Tonga-Tabou. On ne soutient pas une lutte perpétuelle contre des ennemis barbares sans contracter quelque chose de leur férocité. Après s'être longtemps bornés à repousser les incursions de leurs voisins, les habitans des Tongas avaient à leur tour porté la guerre sur le territoire des Vitis. Ils étaient revenus vainqueurs, mais le succès devait leur être funeste. A dater de ce moment, le peuple des Tongas fut un autre peuple. L'habitude de l'obéissance passive aux moindres volontés du souverain fit place à une sourde fermentation; la douceur innée des mœurs dut céder aux exigences d'un point d'honneur sauvage. On vit se former à Tonga-Tabou une école nouvelle de chevalerie. Les jeunes guerriers qui faisaient profession d'appartenir à cette école ne marchaient jamais sans javeline et sans massue. Fiers des cicatrices qui paraient leurs poitrines, ils se vantaient de dévo-

rer les cadavres des ennemis tombés sous leurs coups, et se couvraient le visage d'ocre rouge à la façon des noirs habitans des Vitis. Pour cette bouillante jeunesse, la mort qu'on ne trouvait pas sur un champ de bataille était ignominieuse. Souvent des bandes d'aventuriers, se rangeant sous la conduite d'un chef élu pour sa vaillance, s'en allaient faire au loin assaut de courage et de prouesses. Elles trouvaient à Laguemba ou à Viti-Lebou une arène toujours ouverte, et en rapportaient dans leur patrie une humeur inquiète avec des usages féroces. Tous ces chevaliers errans s'étaient, à notre arrivée, donné rendez-vous sur l'îlot de Panghaï-Modou. C'étaient eux qui, dès le premier jour, avaient paru prendre à tâche de nous braver. Si nous tracions une ligne sur le sable pour leur indiquer la limite qu'ils ne devaient point franchir, ils venaient fièrement tracer un autre trait en dedans du nôtre, brandissant leur massue, agitant leur zagaie et bravant notre longanimité par mille fanfaronnades. Un sentiment d'humanité, fort honorable sans doute, avait engagé l'amiral à nous interdire de faire usage de nos armes tant que nous n'y serions pas contraints par le soin de notre défense personnelle. Ce moment allait arriver.

Vers la fin de la fête à laquelle venait de nous faire assister Tineï-Takala, quelques physionomies sinistres s'étaient montrées dans la foule. Véa me les fit remarquer avec une sorte d'effroi, et il me parut que la figure de la reine trahissait aussi une secrète inquiétude. C'étaient bien les mêmes hommes dont nous avions eu à nous plaindre. Avec eux, plusieurs de nos officiers reconnurent des voleurs dont ils avaient déjà subi les larcins. L'un avait enlevé un sabre, l'autre n'avait dérobé qu'un couteau; le plus innocent avait au moins soustrait un mouchoir. Véa me fit entendre qu'aussitôt la fête terminée, toutes les femmes quitteraient l'îlot de Panghaï-Modou, que la reine elle-même ne serait pas en sûreté au milieu de ces vagabonds, et que je devais m'empresser de rentrer à bord. Elle m'adjura surtout de ne pas rester à terre après le coucher du soleil. Un avis semblable fut donné à d'autres officiers, et, pour nous mieux prouver combien leurs alarmes étaient fondées, l'amiral se fut à peine embarqué, que toutes les femmes s'empressèrent de se diriger vers Tonga-Tabou.

Nous eussions pu aisément opérer notre retraite, mais plusieurs de nos camarades étaient dispersés sur l'îlot et dans l'île. S'il y avait quelque danger pour nous, il y en avait bien plus pour des gens isolés. Nous résolûmes donc de demeurer à terre jusqu'au moment où nous serions tous réunis. Il était alors quatre heures environ de l'après-midi. L'amiral, qui ne passait jamais un seul jour sans aller rendre visite à son ami, venait d'arriver à bord de *la Du-*

rance, mouillée beaucoup plus près de terre que *la Truite.* Tout à coup des cris douloureux se font entendre du côté où le récif forme une chaussée à fleur d'eau entre Tonga-Tabou et Panghaï-Modou. Nous nous précipitons en désordre vers la plage. Là nous reconnaissons d'où viennent les cris qui nous ont émus. Un voleur a été poursuivi par quelques-uns de nos marins laissés à la garde des canots. Arrivé sur la lisière du bois, ce voleur a trouvé de nombreux auxiliaires. Nos hommes se voient à leur tour contraints de prendre la fuite. Un d'eux vient d'avoir la tête fendue d'un coup de massue. Les sauvages se pressent autour de lui pour le dépouiller. Nous volons à son secours; mais, venus sans méfiance à terre, nous étions sans armes. L'aumônier seul de *la Durance* avait un fusil chargé avec de la cendrée. Répugnant à se servir de cette arme, même pour sa défense personnelle, il l'avait remise à l'un de nos officiers. Nous tous nous n'avions que des bâtons. La partie était donc bien loin d'être égale entre nous et nos adversaires. Bientôt un des nôtres eut la mâchoire fracassée, un autre l'épaule traversée d'une javeline. De nouveaux assaillans arrivaient de toutes parts, et nous courions grand risque de succomber sous le nombre. Nous n'avions eu d'abord que l'infériorité des armes; nous étions à présent cinquante à peine contre mille. Déjà une bande d'insulaires montés sur une grande pirogue de guerre s'apprêtait à nous couper de nos canots, quand un coup de canon parti de *la Durance* enleva tout l'avant de la frêle embarcation. Un autre boulet vint tomber comme la foudre au milieu des sauvages qui nous faisaient face. C'est la première fois que les habitans de Tonga-Tabou étaient témoins des terribles effets de l'artillerie. Ils ne résistèrent pas à cette manifestation formidable de notre puissance. L'ennemi se dispersa, et nous restâmes maîtres du terrain.

Cette fâcheuse collision, dans laquelle nous eûmes trois blessés, décida l'amiral à ne pas prolonger son séjour à Tonga-Tabou. Le regret que nous causa ce départ se manifesta par d'amères critiques. Il ne manque jamais de prophètes après coup. Bien des gens prétendirent que, si l'on eût fait sentir plus tôt aux insulaires le pouvoir de nos armes, on eût évité cette attaque. Il fallait, disait-on, traiter les sauvages comme des enfans et leur imprimer dès l'abord une terreur salutaire. C'était ainsi, assuraient les partisans des rigueurs préventives, que Cook avait su se faire respecter partout, et qu'il était encore vénéré dans les îles de l'Océanie comme un être d'une essence supérieure. On oubliait que cette dureté inflexible à laquelle l'illustre capitaine anglais était peut-être trop enclin avait probablement causé sa mort sur les rivages des îles Sandwich. On ne peut contester sans doute que les sauvages aient un suprême respect pour la force, mais il faut se tenir en garde contre leur esprit

mobile. Aucun sentiment ne les affecte longtemps. Ainsi dès le lendemain du meurtrier conflit de Panghaï-Modou les choses avaient repris sur cet îlot leur aspect accoutumé. Le marché se trouvait aussi bien approvisionné que les jours précédens; les insulaires n'y étaient pas moins nombreux, et les femmes, revenues de leurs appréhensions, avaient retrouvé toute leur coquetterie et repris leurs gracieux manéges.

Des bruits fort alarmans s'étaient néanmoins répandus dans l'île de Tonga-Tabou. On avait beaucoup exagéré, comme il arrive toujours en pareil cas, le chiffre des victimes. Véa, fort inquiète, vint, dans sa pirogue, le long de *la Durance*. Suivant sa touchante coutume, elle m'apportait les présens qu'elle croyait le mieux faits pour me plaire : des étoffes du pays, des nattes, des coquilles. Elle y avait joint cette fois des fruits, des tourterelles et deux charmantes perruches. Quelques instans après son départ, je pus l'aller rejoindre à terre. Je lui offris à mon tour une partie de mon petit trésor. Outre les colliers de verroterie qui composaient presque seuls la mince pacotille que j'avais emportée de France, je possédais un lot assez considérable de couteaux, de ciseaux de charpentier et de clous. Je le mis tout entier aux pieds de Véa. La jeune insulaire ne se lassait pas d'admirer ma magnificence. Sa joie fut bientôt dissipée, quand je lui appris que les corvettes allaient mettre sous voiles et que le moment de notre séparation était arrivé. Sa douleur fut si vive qu'elle accrut encore, s'il était possible, mes regrets. Ce fut alors qu'ignorante, comme une pauvre sauvage, des liens qui m'enchaînaient, Véa me supplia de laisser partir mon bâtiment et de rester à jamais près d'elle. Si je n'avais suivi que mon inclination, je n'aurais pas hésité à me rendre à ses vœux; mais la pensée seule de la désertion m'épouvantait. Ce ne fut pas sans peine que je fis comprendre à Véa la dure loi à laquelle je devais obéir : elle versa d'abondantes larmes, et devant ces témoignages d'une affection naïve il me fallut faire, je l'avoue, un grand effort sur moi-même pour persister dans ma résolution. La voix de l'honneur l'emporta enfin, et l'enseigne de vaisseau de *la Durance* regagna son bord avec un héroïsme digne de Titus ou de Louis XIV.

Après dix-sept jours passés sur la rade de Tonga-Tabou, nous fîmes nos dispositions d'appareillage. La reine vint en personne nous porter ses adieux; elle obtint seule d'être reçue à bord. Nous étions sous voiles lorsqu'un des chefs les plus importans de l'île se présenta pour réclamer cette faveur à son tour. Tout occupés du soin de diriger nos corvettes dans des passes dangereuses, nous dûmes rester sourds à son appel. Cet *egui* se découragea et ne tarda pas à tourner la proue de sa pirogue vers la terre. Toutes les embarcations qui nous entouraient l'imitèrent. Il ne resta plus près de

nous qu'une double pirogue, qui continua de s'attacher à nos pas jusqu'au moment où nous eûmes gagné la haute mer. Sur cette pirogue était la pauvre Véa. Sa persévérance fut récompensée : on lui permit d'accoster un instant la corvette. Elle put ainsi me remettre de nouveaux présens, dernier souvenir de sa pure et naïve tendresse. Puis elle aussi dut se diriger vers son île. Le vent nous emporta dans des directions opposées. Longtemps d'un œil humide je suivis son canot, qui bondissait légèrement sur la vague. Debout sur le tillac, s'appuyant d'une main au mât qui supportait la haute voile de natte, Véa tenait aussi ses yeux attachés sur la corvette. Nous échangeâmes ainsi et du cœur et du geste un suprême adieu. Enfin la distance ne me laissa plus distinguer qu'une forme indécise; je m'assis sur le bastingage et, — oserai-je l'avouer aujourd'hui? — je cachai ma tête dans mes mains pour pleurer.

III.

Les quinze jours que nous venions de passer dans le port de Tonga-Tabou furent les derniers beaux jours de notre campagne. Jusqu'alors nous avions subi de grandes privations, nous avions traversé mille dangers : le temps des véritables épreuves approchait. Je ne m'appesantirai plus sur tous les périls que présenta notre navigation à travers des parages complétement inconnus : je craindrais la monotonie de pareils récits, qui ne peuvent offrir un véritable intérêt qu'aux hommes vieillis dans le métier ou à ceux qui se préparent à en affronter avec joie toutes les fortunes. Ces périls nous rappelèrent souvent ceux que nous avions déjà courus sur les côtes de la Nouvelle-Hollande ou de la Nouvelle-Calédonie. Si *la Durance* en sortit sans échouage, il en faut rapporter tout l'honneur à l'admirable coup d'œil et à la froide énergie de M. de Mauvoisis. Cet officier est certainement le meilleur manœuvrier que j'aie rencontré dans le cours de ma carrière. Que ne joignait-il à une aussi éminente qualité un caractère moins indomptable et le désir de captiver ceux qui servaient sous ses ordres!

Le plan de nos opérations futures était arrêté déjà lorsque nous avions quitté la terre de Van-Diémen. Nous devions suivre la côte septentrionale de l'archipel de la Louisiade et passer entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Bretagne pour gagner, par le détroit de Dampier, la mer des Moluques. Le détroit de Bouton et celui de Salayer nous conduiraient ensuite par un chemin facile dans la mer de Java. La position géographique de quelques-uns des points de l'Océanie avait été soigneusement déterminée par les observations de nos devanciers. C'étaient autant de jalons posés sur notre route pour nous aider à relier nos travaux à ceux de Cook, de Bougain-

ville et de Lapérouse. Le port de Tonga-Tabou, dans l'archipel des Amis, était un de ces jalons; le havre de Balade, situé sur la côte orientale de la Nouvelle-Calédonie, en était un autre. Nous avions donc intérêt à prendre de ce dernier port notre point de départ avant de nous engager dans de nouvelles reconnaissances. De Tonga-Tabou à Balade, nous avions quatre cents lieues à parcourir; mais Balade se trouvant à l'ouest de Tonga-Tabou, les vents alisés nous assuraient vers ce point une prompte traversée.

Les premières terres que nous aperçûmes, distantes de quatre-vingts lieues environ de la Nouvelle-Calédonie, appartenaient à l'archipel auquel Quiros avait donné le nom de *terre du Saint-Esprit* et Cook celui de *Nouvelles-Hébrides*. Nous avions franchi le canal qui sépare, à l'extrémité de ce groupe important, l'île Tanna de l'île d'Annatom, et nous approchions avec précaution des côtes de la Nouvelle-Calédonie, faisant peu de voiles pendant la nuit, nous arrêtant dès que le ciel commençait à s'obscurcir, et toujours prêts à changer de route, si quelque danger soudain venait à se présenter sur notre passage. Cette conduite prudente nous épargna un naufrage. Quelques heures avant le jour, nos corvettes se trouvèrent entourées d'une multitude d'oiseaux de mer dont les cris attirèrent l'attention de l'officier de quart. Les oies du Capitole ne s'envolèrent pas plus à propos. L'officier de quart se hâta de mettre en panne, et les premières lueurs de l'aube nous montrèrent à peu de distance une chaîne de récifs, sur laquelle nous eussions infailliblement couru nous briser, si nous avions poursuivi quelques instans de plus notre route. La vigilance est la première qualité du marin; la seconde est la présence d'esprit, car la navigation ne connaît guère que des dangers imminens.

Cette rencontre inattendue fut la seule que nous fîmes jusqu'au moment où nous jetâmes l'ancre dans le havre de Balade; mais combien de sillons il a fallu tracer sur la surface de l'Océan-Pacifique avant que ces périls inopinés cessassent d'être des incidens habituels! Là où les roches végètent et poussent insensiblement leurs rameaux jusqu'à la surface, il n'est pas de sentier qui soit sûr, pas de route si fréquentée qui ne soit semée d'embûches. Faut-il donc s'étonner que les mers de l'Océanie aient vu se succéder tant de naufrages? La seule chose qui devrait surprendre au contraire, c'est qu'un si grand nombre de navires, échappant aux dangers d'une semblable navigation, regagnât chaque année le port.

Le cœur encore rempli des riantes visions de Tonga-Tabou, nous ne remarquâmes pas sans tristesse l'aspect âpre et stérile des montagnes qui dominent le havre de Balade. Un ciel voilé, des eaux sombres, une plage dépouillée, ajoutaient à la mélancolie de ce paysage. Les naturels, accourus à bord de nos corvettes dans des piro-

gues grossières, nous rappelèrent les nègres de la terre de Van-Diémen. C'était, à s'y méprendre, la même race, rendue plus hideuse encore par la famine et par les passions féroces dont sa physionomie portait l'empreinte. Pauvre peuple! il n'était pour nous qu'un objet de dégoût, quand il eût dû plutôt être un objet de pitié. Ceux qui ont vu les Nouveaux-Calédoniens, leur face bestiale, leur front déprimé, leur regard de cannibales, pourront seuls apprécier tout ce qu'il y eut de touchant dans la pensée qu'eut Mgr d'Amata de leur porter en 1844 les lumières de la foi. Choisir ainsi les membres les plus déchus de la grande famille, montrer pour eux cette espèce de prédilection qu'une mère accorde au malheureux enfant disgracié de la nature, à l'être chétif ou difforme dont l'œil de l'étranger se détourne avec horreur, c'est là certes un dévouement dont les annales de l'antiquité n'ont jamais offert d'exemples, et qui ne pouvait être inspiré que par la douceur et l'humilité de la loi nouvelle.

L'amiral ne se fût arrêté que quelques jours dans le havre de Balade, si les progrès rapides que faisait la maladie de M. de Terrasson ne lui eussent inspiré la crainte de troubler, en reprenant la mer, les derniers momens d'un ami qu'il ne pouvait plus conserver l'espoir de sauver. Depuis deux mois, une fièvre lente tarissait chez le commandant de *la Durance* les sources de la vie. M. de Terrasson vit arriver sa fin avec la sérénité d'un sage et la douceur d'un chrétien. En mourant, il voulut nous laisser un dernier souvenir de son inépuisable bonté : non-seulement il légua toute sa bibliothèque, qui était assez considérable, à ses officiers, mais il prit soin d'en faire lui-même la répartition avec un discernement qui seul eût indiqué l'intérêt qu'il portait à chacun de nous. L'aumônier de *la Durance* fut le dépositaire de la correspondance que M. de Terrasson avait échangée avec l'amiral. C'est là qu'il eût fallu chercher le secret de la blessure qui l'avait frappé au cœur. Ami sincère et dévoué, M. de Terrasson avait plus consulté ses sentimens que ses forces lorsqu'il avait entrepris ce long et périlleux voyage. Cependant son énergie le soutint jusqu'au jour où il put soupçonner que l'intrigue lui avait ravi la confiance et l'affection de son ami. A dater de ce moment, il ne fit plus que languir. M. de Bretigny essaya vainement d'effacer l'impression douloureuse dont il avait été la cause involontaire : il est un âge où l'âme, comme le corps, semble avoir perdu son élasticité, où toute plaie devient un ulcère, où tout chagrin dure jusqu'à la mort. Le commandant de *la Durance* eut du moins la douceur, avant de s'éteindre, de savoir qu'il avait complétement dissipé des préventions qu'on ne lui eût jamais laissé entrevoir, si son amitié inquiète ne les eût devinées et obligées à se découvrir. M. de Terrasson succomba au milieu de la nuit. Les officiers de *la Durance* entouraient son chevet, et ce fut la main de l'amiral

qui lui ferma les yeux. Des sanglots éclatèrent de toutes parts à bord de la corvette, quand l'équipage apprit la perte irréparable qu'il venait de faire. Pour nous, qui, plus rapprochés de ce chef vénéré, avions pu mieux connaître encore la noblesse de son âme, qui chaque jour recevions de nouveaux témoignages de sa bienveillance, nous portâmes jusqu'à la fin de la campagne son deuil dans nos cœurs. Si M. de Terrasson eût vécu, l'issue de cette expédition eût peut-être été moins funeste. En tout cas, il n'eût jamais séparé, comme devait le faire M. de Mauvoisis, son sort de celui de ses compagnons.

A peine les dépouilles mortelles de M. de Terrasson eurent-elles été confiées à la terre, que nous vîmes arriver à bord de *la Durance* le capitaine de pavillon de l'amiral. M. de Mauvoisis venait prendre le commandement de notre corvette, et le lieutenant en pied de *la Truite*, M. de Vernon, le remplaçait dans ses fonctions de capitaine de pavillon à bord de ce dernier bâtiment. La nomination de M. de Mauvoisis à un commandement qui lui appartenait d'ailleurs de droit ne fit qu'ajouter à nos regrets. Nous partagions toutes les préventions qu'avait inspirées aux officiers et aux passagers de *la Truite* l'humeur altière de notre nouveau commandant. Dans l'empressement que sembla mettre l'amiral à investir M. de Mauvoisis d'un commandement à peine vacant depuis vingt-quatre heures, nous voulûmes voir le secret désir d'éloigner de sa présence un homme qu'il pouvait accuser d'avoir égaré sa raison et son cœur.

Plongé pendant quelques jours dans un accablement qui nous fit craindre une nouvelle catastrophe, M. de Bretigny donna enfin des ordres pour le départ, et le 29 mai 1793, les corvettes, favorisées par une fraîche brise de sud-est, s'éloignèrent avec joie des funèbres parages de Balade.

Pendant deux mois, nous naviguâmes au milieu des récifs et des orages, échappant chaque jour par miracle à quelque nouveau danger. Ce fut presque au sortir du havre de Balade que, dirigeant notre route vers l'archipel de Santa-Cruz, situé entre les Nouvelles-Hébrides et l'archipel de Salomon, nous entrevîmes, malheureusement sans songer à nous y arrêter, l'île sur laquelle les frégates de Lapérouse avaient fait naufrage il y avait déjà onze ans. Nous ne soupçonnâmes pas qu'au milieu de tous ces archipels où chaque îlot, chaque récif avait pu devenir le tombeau de nos compatriotes, c'était précisément cette île inconnue qui avait été le théâtre du tragique dénoûment dont nous cherchions à percer le mystère. Ce voile ne devait être soulevé que trente-cinq ans plus tard par le capitaine Dillon et par le capitaine Dumont d'Urville. Du reste, il paraît aujourd'hui certain que, quand bien même nous eussions abordé alors à l'île de Vanikoro, nous n'y eussions plus rencontré un seul des naufragés dont le sort excitait en France un si vif et si légitime intérêt. Ceux qui avaient

survécu au désastre s'étaient hâtés de construire, à l'aide des débris d'une des deux corvettes, un fragile esquif sur lequel ils avaient quitté l'île : courageuse tentative qui ne devait aboutir qu'à un nouveau naufrage! C'eût été le lieu où était venue se briser cette épave qu'il eût fallu découvrir pour rendre à la France quelques-uns des enfans dont elle attendait avec anxiété le retour. Plus de soixante années de recherches n'ont point éclairci ce nouveau problème.

Notre campagne se poursuivait cependant au milieu de difficultés sans cesse croissantes. Nous visitâmes vainement la côte méridionale des îles Salomon, nous pénétrâmes au cœur de ce dangereux labyrinthe que forme, à l'extrémité de la Nouvelle-Guinée, l'archipel de la Louisiade, et qui s'étend du cap de la Délivrance, découvert par Bougainville, au cap du Roi-Guillaume, découvert par Dampier, labyrinthe où nul ne s'était aventuré avant nous, où nul ne nous a suivis et ne nous suivra peut-être jamais. Nous explorâmes ainsi près de deux cents lieues de récifs. Que de fois, entraînés par la brise ou dominés par de violens courans, il nous fallut nous engager dans des canaux douteux, franchir des hauts-fonds qu'effleurait notre quille, ou chercher à tout hasard une issue entre deux brisans! Nos corvettes rasaient de si près la côte, que la brise, en soufflant de terre, apportait jusqu'à bord les parfums les plus suaves. De chaque baie que nous traversions, nous voyions se détacher de nombreuses pirogues dont quelques-unes portaient jusqu'à vingt rameurs. Ces embarcations, se tenant toujours à distance, nous entouraient comme un essaim, non d'abeilles, mais de guêpes, car il était rare que les sauvages qui les montaient ne nous envoyassent pas comme adieux, après quelques insignifians échanges, une volée de leurs flèches ou une décharge de leurs frondes. Un de nos marins atteint d'une de ces flèches, sans doute empoisonnée, mourut, dans la nuit même, du tétanos. Quelquefois nous ripostions par un coup de fusil qui mettait en fuite tous ces misérables assaillans. Le plus souvent nous poursuivions notre route, dédaigneux de pareilles attaques, et gémissant de ne pouvoir rencontrer sur aucun point des êtres qui nous parussent dignes du nom d'hommes.

Les pluies abondantes qui nous avaient assaillis depuis notre atterrage sur les îles Salomon avaient répandu à bord de nos bâtimens une humidité qui seule eût suffi pour disposer les équipages au scorbut. Une relâche était devenue indispensable, mais il fallait que cette relâche eût lieu dans un pays qui nous offrît quelques ressources pour réparer nos forces épuisées, et qui nous permît aussi de renouveler nos vivres de campagne. Des cocos, des ignames et des bananes pouvaient bien apporter quelque soulagement à nos misères : ce n'étaient pas là les provisions qui pouvaient nous permettre de continuer notre voyage et d'accomplir de longues traver-

sées. Ce qui nous restait des vivres emportés de France était complétement gâté. Le vin s'était aigri, les farines s'étaient échauffées, et ces alimens malsains hâtaient le développement du principe scorbutique dont nous étions depuis longtemps infectés. Cette affreuse maladie faisait chaque jour à bord des progrès effrayans. La plupart des matelots et des officiers, l'amiral lui-même, en ressentaient les atteintes. Dans cette situation fâcheuse, il n'y avait plus à hésiter : il fallait s'éloigner de la Nouvelle-Guinée, que nous savions, par l'expérience acquise l'année précédente, fertile en orages et en calmes. Nous eussions voulu gagner l'île de Java, où nous étions certains de trouver à nous ravitailler; mais la rapidité avec laquelle se propageaient et s'aggravaient les symptômes du scorbut indiquait assez que nous ne pourrions aller jusque-là sans toucher du moins à un port intermédiaire. Aussi, dès que nous eûmes pris la résolution d'ajourner à des temps meilleurs la continuation de nos travaux, nous n'eûmes plus d'autre pensée que d'atteindre les Moluques par le chemin le plus court et le plus prompt. C'est ainsi qu'après avoir franchi le détroit de Dampier (1), qui sépare la pointe méridionale de la Nouvelle-Bretagne de l'île Rook, voisine de la Nouvelle-Guinée, après avoir suivi d'assez près la côte occidentale de la Nouvelle-Bretagne, de plus loin celle de la Nouvelle-Irlande, nous nous décidâmes à diriger notre route de manière à passer encore une fois au nord des îles de l'Amirauté et des Anachorètes.

Pendant quelques jours, les vents furent très variables, le temps sombre et pluvieux. Ce ne fut que le 16 juillet, à la pointe du jour, que nous vîmes les îles des Anachorètes. A partir de ce moment, nous semblâmes nous traîner plus lentement encore vers le but ardemment désiré; la brise ne soufflait plus que par bouffées orageuses, et notre sillage ne se ranimait un peu que lorsque des torrens de pluie venaient fondre sur nous. Quand le ciel ne se déchirait pas pour livrer passage à ces effroyables averses, un dôme de plomb semblait peser sur nos têtes. C'était une voûte d'un bleu noirâtre qui s'appuyait de chaque côté à l'horizon sans laisser une fissure par où pût poindre un coin du véritable ciel. Une morne mélancolie régnait à bord de nos bâtimens. M. de Bretigny n'avait pu se relever de l'impression douloureuse que lui avait causée la perte de son ami. Il était resté sombre et silencieux, éprouvant un dégoût presque invincible pour toute espèce d'alimens. Peu de jours après notre départ du havre de Balade, les premiers symptômes du scorbut étaient venus se joindre à cet abattement moral et avaient aggravé un état qui inspirait déjà de vives inquiétudes. Lorsque nous arri-

(1) Il ne faut pas confondre ce détroit avec le canal du même nom qui, à 360 lieues plus à l'ouest, trace un sinueux passage au navigateur entre Batenta et les îlots qui entourent l'île du Roi-Guillaume, peu distante de la côte méridionale de Waygiou.

vâmes sur les côtes de la Nouvelle-Bretagne, le scorbut avait fait de rapides progrès, et de nouveaux accidens indiquaient que l'amiral venait d'entrer dans la dernière période de cette cruelle maladie. L'air de la terre pouvait seul encore le sauver. Les officiers de *la Truite* le pressaient de se séparer de *la Durance,* dont la marche inférieure n'avait pas cessé, depuis le commencement de la campagne, de retarder sa conserve : M. de Bretigny résistait à toutes leurs instances. On lui fit enfin comprendre que le danger n'était pas pour lui seul, que chaque jour de plus passé à la mer pouvait coûter la vie à quelques-uns de ces malheureux, dont il ressentait les souffrances plus cruellement que les siennes. Dès qu'on eut cessé de l'entretenir de sa sûreté personnelle, et qu'on eut réussi à intéresser l'affection si vive qu'il portait à ses subordonnés, l'amiral se sentit vaincu. L'île Waygiou n'était plus, si les vents nous favorisaient, qu'à deux ou trois jours de marche des corvettes. Il autorisa M. de Vernon à forcer de voiles pour s'y rendre; mais il était trop tard. Dans la nuit même, les symptômes les plus alarmans se déclarèrent; les douleurs devinrent si violentes, qu'il fallut perdre tout espoir d'atteindre l'île Waygiou en temps opportun. *La Durance* était encore en vue; *la Truite* mit en panne, et notre chirurgien-major fut appelé à bord de cette corvette. Une consultation eut lieu entre les officiers de santé des deux navires et les naturalistes qui étaient en même temps médecins. Il s'agissait de donner ou de ne pas donner un bain au malade : on discuta longtemps, et l'on finit par tomber d'accord sur la nécessité d'essayer de l'unique moyen que l'on crut avoir de calmer des douleurs si aiguës qu'elles ne pouvaient manquer d'amener une congestion cérébrale. Malheureusement à peine l'amiral fut-il plongé dans l'eau, qu'il fut pris de convulsions terribles. Une heure après le coucher du soleil, il rendit le dernier soupir.

La mort de l'amiral causa à bord des deux corvettes une stupeur générale. M. de Mauvoisis, que son rang et son ancienneté appelaient désormais au commandement en chef de l'expédition, ne parut pas le moins affecté. Le lendemain, les derniers devoirs furent rendus aux restes mortels de l'amiral. Nous confiâmes son corps à la mer, ce muet tombeau qui a englouti tant de nobles dépouilles, et dont les gouffres se refermeront encore sur tant d'illustres victimes. Pendant cette lugubre et triste cérémonie, des larmes et des gémissemens n'exprimèrent pas seuls les pénibles sentimens dont chacun de nous était affecté. L'éloge de ce chef si respectable, si bienveillant et si humain était dans toutes les bouches, comme son souvenir devait rester gravé dans tous les cœurs.

Après la perte que nous venions de faire, le pavillon de contre-amiral passa du mât d'artimon de *la Truite* au mât d'artimon de *la Durance.* M. de Mauvoisis, en prenant le commandement de l'ex-

pédition, s'appuya sur un article de l'ordonnance de 1768 pour arborer cette marque distinctive d'un grade dont il ne lui était point permis de porter les insignes, mais dont il se trouvait appelé à remplir temporairement les fonctions : légitime et glorieux héritage d'un chef qu'il avait noblement secondé depuis le commencement de la campagne, mais héritage peu enviable en ce moment et fait pour refroidir la plus ardente ambition! La mésintelligence qui s'était introduite sur *la Truite* et sur *la Durance*, avec les élémens si disparates dont on avait composé les états-majors, s'était beaucoup accrue par les longues souffrances que nous avions endurées. Il n'avait fallu rien moins que la sagesse de M. de Bretigny, le respect universel qu'il inspirait, pour contenir l'aigreur des esprits et l'empêcher de faire explosion; mais à un chef sage et conciliant, les malheurs de notre campagne donnaient pour successeur un homme redouté, en butte aux plus absurdes calomnies, et dont le caractère impérieux se refusait à un système de tempéramens devenu, hélas! trop nécessaire... Pour montrer quelle influence peut avoir sur le sort d'une expédition maritime le caractère personnel du chef qui la dirige, il suffira peut-être de reprendre et de terminer ce récit.

Depuis le déplorable événement qui nous avait ravi M. de Bretigny jusqu'au moment où nous arrivâmes en vue de l'île Waygiou, il ne s'écoula pas moins de vingt et un jours. Nous n'avancions qu'à la faveur de quelques orages. Le chiffre de nos scorbutiques ne cessait d'augmenter, et la tâche du petit nombre d'hommes qui étaient demeurés valides en devenait chaque jour plus pénible. A bord de *la Durance*, tous les officiers avaient été plus ou moins atteints du fléau. J'étais le seul que cette affreuse maladie eût épargné. Aussi, dès qu'un grain se présentait à l'horizon, s'empressait-on de me faire appeler pour prendre le commandement de la manœuvre. L'officier de quart se mettait à l'abri, et je restais sur le pont jusqu'à ce que la pluie fût passée. Ce surcroît de service ne laissait pas d'être à la longue fort pénible, car il ne me dispensait pas de faire presque toutes les nuits mes quatre heures de quart. A l'âge de vingt ans, on supporte aisément la fatigue; on résiste moins bien à la privation de sommeil. Je ne sais en vérité comment je réussissais à me tenir éveillé pendant ces quatre mortelles heures, où le calme et le battement monotone des voiles contribuaient encore à appesantir mes paupières. Je me promenais constamment à grands pas, me heurtant souvent à l'angle de quelque claire-voie ou à quelques-uns des taquets cloués sur le pont. C'était moins de la veille qu'un sommeil lucide; mais enfin je faisais de mon mieux pour ne pas succomber à la tentation. Si j'avais eu l'imprudence de m'asseoir sur le banc de quart ou sur le bastingage, je n'aurais pas gardé une minute les yeux ouverts, et un coup de canon ne m'eût point tiré de ma

léthargie. Un jour que les grains avaient été plus fréquens que de coutume, et qu'il m'en avait fallu, de six heures du soir à quatre heures du matin, recevoir plus d'un qui ne m'était pas destiné, le moment de prendre pour mon propre compte le quart que j'avais fait jusque-là pour le compte de mes camarades arriva sans que j'eusse pu consacrer un seul instant à ma toilette. Le lever du soleil me surprit donc dans une tenue fort peu militaire : j'étais en pantoufles. Ce n'était pas un grand crime ni une grande étrangeté à bord de *la Durance*. Les campagnes scientifiques finissent toujours par conduire à un certain relâchement dans cette étiquette dont il est si important de ne pas se départir à bord d'un navire de guerre. Tourmenté par une insomnie fiévreuse, M. de Mauvoisis, qui n'approuvait guère les dispositions conciliantes de son prédécesseur, trouva l'occasion bonne pour montrer que le commandement avait changé de mains, et il m'adressa une sévère réprimande. J'avais la conscience d'avoir mérité par ma conduite l'éloge plutôt que le blâme. Fixant sur M. de Mauvoisis un regard qui semblait défier le sien, je lui répliquai sèchement « qu'un officier qui, depuis plus de quinze jours, recevait la pluie sur le corps pour le compte de tous ses camarades n'avait pas le temps de s'occuper de sa toilette. » Je m'attendais à recevoir l'ordre de me rendre aux arrêts. M. de Mauvoisis ne m'infligea pas cette punition, et son indulgence fut ici une faiblesse, car dans le service militaire s'il faut avoir grand soin de ne point être injuste, il est plus important encore de ne jamais laisser l'autorité recevoir une leçon de ses inférieurs; mais M. de Mauvoisis avait au fond une certaine estime pour ce jeune homme qu'il savait étranger à toutes les coteries qui divisaient nos états-majors. Peut-être aussi, comme tous les caractères fiers, avait-il un secret respect pour la fierté. Il tourna brusquement sur ses talons et rentra dans sa chambre sans m'adresser une nouvelle parole.

Je me suis plus tard reproché ce mouvement de vivacité. Il eût été plus généreux, dans la situation où nous nous trouvions, d'accepter en silence un injuste reproche. M. de Mauvoisis avait un orgueil intraitable; mais son plus grand malheur avait été de s'engager dans une expédition où ses qualités mêmes devinrent des défauts. La révolution de 89 venait d'inaugurer le règne des encyclopédistes. Notre commandant n'avait aucune sympathie pour ces tendances nouvelles. Il disputait avec humeur son navire aux envahissemens de la science, qui venait installer malgré lui des arbres à pain jusque sur la dunette. Tous ces prétendus bienfaiteurs de l'humanité, avec les herbiers dont ils devaient doter la France, les graines potagères dont ils enrichissaient des plages désertes, lui rappelaient, disait-il, le titre bien connu d'une pièce de Shakspeare, *Beaucoup de bruit pour rien*. Les savans dont M. de Mauvoisis ménageait si peu

la susceptibilité représentaient à bord le parti de la révolution. La politique associa insensiblement à leurs griefs la plupart des officiers qui n'appartenaient pas à la noblesse, et comme le camp qui attaque est toujours plus ardent que celui qui défend, M. de Mauvoisis, à cette époque de notre campagne, n'eût peut-être pas trouvé à bord des deux corvettes une seule voix qui osât s'élever en sa faveur.

Par un bonheur inespéré, les équipages demeuraient fort calmes au milieu de ces luttes. Nos officiers étaient tous des hommes d'élite, et quand les matelots se sentent commandés par des gens qui savent leur métier, on a bien rarement à leur reprocher des actes d'indiscipline. Cependant il était temps qu'une relâche vînt apporter quelque soulagement à nos misères, car si la patience de nos marins eût pu supporter de plus longues épreuves, à coup sûr la santé des plus robustes ne les aurait pas subies impunément.

Enfin le 11 août à midi nous aperçûmes à l'horizon le sommet des hautes montagnes de l'île Waygiou. Nous allions entrer dans la Malaisie. Les nouvelles populations que nous devions rencontrer n'étaient point faites sans doute pour nous inspirer une confiance sans limites. Habituées cependant à reconnaître la suprématie de la compagnie des Indes néerlandaises, il était probable qu'elles nous réservaient un accueil moins hostile que les féroces insulaires avec lesquels nous avions vainement tenté de lier des relations amicales. Des vents très faibles et variables continuaient par malheur à retarder notre marche. Des embarcations furent expédiées en avant pour chercher un port où nos navires épuisés pussent jeter l'ancre. Sur la côte orientale de Waygiou, les officiers chargés de cette reconnaissance découvrirent, à l'abri d'un îlot, un havre que les naturels du pays leur désignèrent sous le nom de Boni-Soïné. Nous n'avions pas à espérer de ressources bien abondantes sur ce point, quoiqu'on eût reconnu dans le voisinage des cocotiers et quelques traces de culture; mais ce qu'il fallait à nos scorbutiques, c'était l'air de la terre. Un bain de sable pris au soleil eût plus avancé leur guérison que tous les rafraîchissemens du monde. Pendant sept mortels jours, des calmes ou des brises contraires nous empêchèrent de pénétrer dans le canal qui devait nous conduire au mouillage. C'était pour nos malheureux malades le supplice de Tantale. Dans notre impatience, nous prîmes le parti de franchir une chaîne de récifs qui laissait à peine quelques pieds d'eau sous notre quille. Quand notre ancre mordit le fond, nous comptions quatre-vingt-dix-neuf jours de traversée. Des pirogues parties des villages environnans nous apportèrent dès le lendemain quelques ignames, du poisson et des tortues.

Notre premier soin avait été d'établir des tentes sur la plage et d'installer nos malades à terre. Sans les pluies qui nous poursuivirent jusqu'à ce mouillage, quelques jours auraient suffi pour nous

délivrer de l'horrible fléau qui avait menacé de décimer les états-majors et les équipages des deux corvettes. La plupart de nos malades cependant, même les plus gravement atteints, recouvrèrent des forces et virent disparaître les symptômes qui annonçaient chez quelques-uns d'entre eux une dissolution prochaine. Nous savions qu'en poussant plus avant dans la mer des Moluques, nous trouverions la mousson d'est établie et le ciel plus serein qui l'accompagne. L'île de Bourou et le port de Cayéli, où avait relâché Bougainville, étaient sur la route qui devait nous conduire à Java. Si nous pouvions espérer la guérison complète de nos scorbutiques, c'était à Bourou, où nous étions sûrs de rencontrer toutes les ressources d'un établissement européen, et non à Waygiou, où l'on ne se procurait qu'avec beaucoup de peine quelques rafraîchissemens. L'ordre fut donc donné de se préparer à lever l'ancre dix jours après notre arrivée dans le havre de Boni.

La place du chef de l'expédition était à bord de *la Truite*, qui, par la supériorité de sa marche et son ameublement plus recherché, méritait cette distinction. M. de Mauvoisis transporta son pavillon sur cette corvette aussitôt que les circonstances le lui permirent. M. de Vernon vint le remplacer à bord de *la Durance*. Je fus désigné par M. de Mauvoisis pour le suivre à bord de *la Truite*, preuve évidente qu'il ne m'avait point gardé rancune de la scène dans laquelle je m'étais montré si pointilleux et si imprudent. L'état-major de *la Truite* avait plus souffert encore que le nôtre. Le renfort que lui amenait M. de Mauvoisis était presque indispensable. Je n'en éprouvai pas moins un vif regret de me séparer de mes camarades. Je n'avais reçu d'eux, pendant tout le cours de notre navigation, que des témoignages d'estime et de sympathie. Je n'étais pas, il est vrai, tout à fait étranger à bord de *la Truite*. Je devais y trouver un assez bon nombre d'amis. Ce que je redoutais, c'était la mésintelligence qui régnait à bord de la corvette amirale. Nous avions bien eu nos dissentimens et nos coteries à bord de *la Durance*, mais moins vives et moins tranchées qu'à bord de *la Truite*. D'ailleurs j'avais réussi sur ce bâtiment à garder la neutralité la plus complète; j'ignorais si je serais aussi heureux dans un autre milieu. Je le fus, Dieu merci. Si j'eus mes querelles, — on en avait à cette époque plus souvent qu'aujourd'hui, — ce furent bien les miennes, et non celles des autres. Jusqu'au dernier moment, je sus me tenir en dehors de divisions qui me paraissaient regrettables sous tous les rapports, et j'eus le bon sens de ne m'associer aux prétentions exagérées ni des uns ni des autres.

Le jour même où nous devions reprendre la mer, M. de Mauvoisis, dont la santé était depuis longtemps très gravement altérée, éprouva une nouvelle crise nerveuse qui le mit dans l'impossibilité

de continuer à diriger la navigation des deux corvettes. Il fit appeler M. de Vernon et lui remit, non le commandement supérieur, mais le soin de conduire nos bâtimens au port de Cayéli. Ce fut d'ailleurs une courte et facile traversée. La mer des Moluques connaît peu de tempêtes et ne cache que de rares écueils. En six jours, nous eûmes franchi les cent lieues qui séparent le havre de Boni de la côte orientale de Bourou. Nous trouvâmes dans cette possession hollandaise l'accueil bienveillant et les ressources inappréciables que nous avions rencontrés l'année précédente à Amboine. Si, en arrivant dans la capitale des Moluques, nous étions déjà dignes de sympathie, cette fois nous étions vraiment dignes de pitié. Lorsque nous avions mouillé sur la rade d'Amboine, nous n'avions encore éprouvé que quelques fatigues. Aucune maladie n'avait exercé ses ravages parmi nous. Nous étions pleins d'ardeur et de confiance. En quelques mois, tout avait changé. La mort avait frappé successivement les deux chefs de l'expédition, et leur avait donné pour successeur un homme d'un mérite incontestable, mais qui, placé sous l'influence d'une maladie nerveuse, impérieux, passionné, cédant mal à propos à l'entraînement de ses opinions politiques, s'était aliéné par ses exigences l'affection de ses subordonnés. Tel était le chef auquel étaient remises les destinées de deux équipages affaiblis et de deux états-majors divisés, à la veille des graves complications qu'il était facile de prévoir. Bien des choses ont changé dans la marine depuis le temps où *la Truite* et *la Durance* erraient au milieu des récifs de la Louisiade. Ce qui ne changera jamais, c'est le cœur de l'homme. Nos officiers n'ont plus à craindre les misères dont je viens de tracer le triste tableau. Il n'est pas certain que l'histoire de nos dissensions ne puisse leur être encore un avertissement salutaire. Si jamais l'indulgence fut une vertu et une nécessité, c'est à bord d'un navire. Lorsqu'il n'y a point de divorce possible, il ne faut pas altérer légèrement la bonne harmonie du ménage. Ce n'est point merveille qu'après avoir voyagé trois ou quatre ans face à face, comme deux amans placés dans une litière, on s'inspire mutuellement un peu de lassitude. Que l'on découvre chaque jour à son voisin quelque imperfection qu'on n'avait pas jusqu'alors soupçonnée, ce n'est pas chose non plus dont il faille s'étonner outre mesure; mais avec un peu de clémence, un peu de généreuse sagesse de part et d'autre, on peut encore parcourir dans une douce intimité une assez longue carrière. Seulement qu'on n'oublie pas une condition essentielle : il faut que le désir de l'union soit surtout dans le cœur du chef, et que, bien différent sur ce point de Tibère, il n'ait d'autre but que de *concilier pour régner*.

E. Jurien de Lagravière.

LA CHINE

A LA VEILLE DE LA GUERRE

SOUVENIRS D'UNE CAMPAGNE DANS LES MERS DE TARTARIE, DE CHINE ET DU JAPON.

I. *The Rationale of the China-Question*, etc., by an American, Macao 1857. — II. *Six Letters of an outside Barbarian*, Edinburgh 1857. — III. *Middle Kingdom*, by Wells Williams, New-York 1847.

Le 15 juillet 1857, la nouvelle officielle de l'envoi d'un plénipotentiaire français près de la cour impériale de Pékin arrivait dans la colonie anglaise de Hong-kong. Cette mesure importante, depuis longtemps prévue, détruisait les espérances secrètes du vice-roi de Canton, et montrait que sur ce lointain théâtre, comme dans la vieille Europe, les deux premières nations de l'Occident poursuivent un but commun, à travers des différences inhérentes à leur nature, à leurs intérêts matériels, à leur constitution, — différences qui s'effacent heureusement dès que se trouvent en jeu les grands intérêts de la civilisation européenne. Que les esprits superficiels aient vu, qu'ils voient encore dans la nouvelle guerre où l'Angleterre est engagée contre l'empire du milieu le résultat d'un malentendu entre des autorités rivales; qu'ils lui donnent pour cause telle passion personnelle, orgueil, vanité, intolérance : quiconque a étudié la marche des événemens en Chine depuis la guerre de 1840 ne peut voir dans cette nouvelle rupture qu'une conséquence fatale de la situation où se sont trouvées, dès la première difficulté qui les a mises en présence, deux civilisations différentes de principes, deux races hostiles et convaincues chacune de sa propre supériorité.

Du jour où la lutte, motivée d'abord par l'insignifiante question de l'*Arrow* (1), est devenue inévitable, des voix se sont élevées du sein même de la colonie anglaise de Hong-kong pour assigner à la nouvelle guerre de Chine des motifs d'un ordre plus élevé. Ce ne sont plus seulement les droits concédés par le traité de Nankin qu'il s'agissait de garantir, il fallait, dans l'intérêt du commerce anglais en Chine, inspirer une terreur salutaire à la cour impériale, et combattre par des coups décisifs l'influence constamment hostile aux Européens dont l'attitude de la population cantonaise est le trop sûr indice. Sans rejeter complétement cette opinion, il est permis de croire que ces préoccupations, si graves qu'elles soient d'ailleurs, n'expliquent pas seules la conduite de l'Angleterre dans son différend actuel avec la Chine. Quiconque voudra suivre les relations de cette puissance avec l'empire du milieu, avant et depuis 1840, reconnaîtra que la modération, la patience, la réserve, ont été un des caractères distinctifs de la politique anglaise dans cette partie de l'Orient. Pour qu'aujourd'hui cette politique entre dans une voie nouvelle, il faut qu'elle ne soit plus dominée exclusivement par des considérations commerciales; mais quelles sont les idées qui doivent prévaloir? Nous espérons les exposer en recherchant combien d'intérêts divers s'agitent aujourd'hui en Chine, en jetant un rapide coup d'œil sur les faits qui ont amené la guerre de 1840 et sur ceux qui l'ont suivie.

I.

Tant que le monopole commercial de la Chine fut entre les mains de la compagnie des Indes, les Anglais, malgré les ambassades des lords Macartney et Amherst, peut-être même à cause de ces ambassades, ne furent jamais regardés que comme des *barbares du dehors*, admis par la *bienveillance seule* de l'empereur à commercer avec l'empire du milieu. La compagnie ne fut autorisée à entrer en relations qu'avec les *hongs*, et ces relations furent purement commerciales. Dans leurs communications, peu fréquentes d'ailleurs, avec les autorités chinoises, les directeurs de la factorerie anglaise acceptaient comme légitime la supériorité que les fonctionnaires impériaux s'attribuaient vis-à-vis des Européens établis à Canton.

(1) On n'a pas oublié que la saisie de l'*Arrow*, petit bâtiment monté par des Chinois avec capitaine et pavillon anglais, et l'obstination du vice-roi de Canton Yeh refusant de donner satisfaction pour cet outrage, sont une des causes accidentelles de la guerre qui va commencer. On trouvera, sur cet épisode comme sur l'état présent de la société chinoise vis-à-vis des Européens, de précieux détails dans une étude qu'il est superflu sans doute de rappeler ici, *la Question chinoise* (voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1857).

C'était une concession à la vanité chinoise que la compagnie des Indes croyait pouvoir faire en vue des immenses avantages qui découlaient pour elle de ses priviléges commerciaux; mais un agent choisi pour représenter le souverain de la Grande-Bretagne en Chine ne pouvait montrer la même condescendance. Aussi, dès que lord Napier arriva à Macao comme surintendant du commerce anglais, après l'abolition des priviléges commerciaux accordés en Chine à la compagnie des Indes, les difficultés de sa position vis-à-vis des autorités impériales surgirent menaçantes, laissant entrevoir la guerre comme l'unique solution possible des problèmes que soulevait la présence sur le territoire du Céleste-Empire du haut fonctionnaire envoyé par le gouvernement anglais.

Les instructions de lord Palmerston prescrivaient à Napier de s'adresser lui-même au vice-roi de Canton, *au moins par une lettre;* d'un autre côté, dès le jour où son arrivée en Chine fut connue à Canton, des ordres émanés du vice-roi signifièrent à l'agent anglais de rester à Macao, attendant que des instructions fussent venues de Pékin sur la conduite à tenir à son égard. Ces ordres ne le trouvèrent plus à Macao. Un officier militaire chargé d'empêcher son départ pour Canton le croisa en route. Napier arriva dans la ville où résidait l'autorité à laquelle l'adressaient ses instructions. Il voulut transmettre au dignitaire chinois la lettre qui contenait ses pouvoirs. Cette lettre fut rejetée avec mépris, et la mort du surintendant anglais survint (décembre 1834) avant que des relations politiques eussent pu s'établir entre lui et le vice-roi.

Ainsi dès cette époque la lutte semblait réellement engagée, lutte où étaient en jeu non-seulement les plus grands intérêts matériels, mais encore la dignité d'une des plus grandes puissances du monde en face d'un empire barbare. Nul doute que, dans de pareilles circonstances, en Europe et vis-à-vis d'une nation européenne, ce débat n'eût amené une guerre immédiate; les choses cette fois se passèrent autrement. « Ce dont nous avons besoin en Chine, dit alors un des plus illustres personnages de la chambre haute, le duc de Wellington, est de conserver ce que nous avons acquis, » et l'Angleterre accepta la ligne de conduite tracée par cette parole. A Napier succédèrent des surintendans établis à Macao, vivant à Macao, ayant en un mot renoncé à toutes relations officielles et directes avec le vice-roi. Napier fut remplacé par sir John Davis, celui-ci par sir G. Robinson, et ce dernier par M. Axtel, qui eut pour successeur le capitaine Elliot. « Obéissez, vous resterez; désobéissez, vous partirez, » avait dit aux barbares le vice-roi Loo dans une dépêche restée fameuse. De ces deux alternatives, les Anglais semblaient avoir accepté la première. Ils avaient *obéi,* le commerce continuait, et

plus que jamais la cour de Pékin devait croire à sa supériorité sur toutes les autres nations du monde.

L'excès de confiance est fatal cependant aux gouvernemens comme aux particuliers. Ce premier résultat de la lutte, ce succès de la politique de Loo devait conduire le haut commissaire Lin aux actes d'arbitraire qui lassèrent enfin la patience de la Grande-Bretagne. Nous n'avons pas à discuter ici la question de l'*opium trade* (1); mais n'y a-t-il pas tous les symptômes d'une violence aveugle dans cette mesure de Lin frappant de la même menace et les marchands d'opium et les négocians qui s'étaient toujours publiquement opposés à ce trafic, comme M. Charles King, et des missionnaires, des médecins, comme le docteur Parker, bénis par des milliers de malades, et qui tous furent retenus en otages à Canton jusqu'au moment où le capitaine Elliot vint partager leurs dangers et les délivrer, en assumant la responsabilité de la remise aux mains du commissaire impérial de plus de vingt mille caisses d'opium? Si l'Angleterre a laissé flétrir du nom d'*opium war* la guerre de 1840, si l'Europe, indifférente d'ailleurs, n'a pu après elle lui donner un autre nom que celui contre lequel le gouvernement britannique ne protestait point, il est bon de montrer que telle n'était pas l'opinion des Européens qui, résidant depuis longtemps en Chine, voyaient les événemens de plus haut et de plus loin. « Tous ceux qui avaient vécu en Chine, dit M. Wells Williams (2), sentaient que les motifs qui poussaient l'Angleterre dans cette lutte étaient supérieurs au prétexte de recouvrer une somme quelconque... Dans toutes leurs relations avec les étrangers, les Chinois maintenaient une politique hautaine, méprisante, qui ne leur laissait pour alternative que de se retirer des rivages de l'empire, ou de se soumettre à des humiliations que nul homme ayant quelques sentimens de dignité ne pouvait souffrir. Justement fiers de leur pays en le comparant aux états voisins, l'empereur, les magistrats, le peuple, tous le croyaient inattaquable, redoutable et singulièrement riche en science, en pouvoir, en territoire, en population. Nul d'entre eux n'imaginait qu'il pût gagner quelque profit ou quelque instruction à entrer en rapports avec les autres nations. Les Chinois avaient, à la vérité, de mauvais spécimens du pouvoir, de la science, du caractère des sociétés occidentales, mais ils eussent pu facilement apprendre la vérité réelle sur tous ces points. Cette prétention des Chinois à la supériorité et la ligne de conduite qui en découlait étaient une plus puissante barrière autour de l'empire que les immenses murailles qui l'enferment. La force semblait le seul

(1) La question anglo-chinoise de 1840 a été traitée par M. Adolphe Barrot dans la *Revue*, livraisons du 15 février, 1er mars, 1er et 15 juin 1842.

(2) *Middle-Kingdom*, v. II.

moyen de renverser cette barrière, quoique les autres moyens d'y parvenir n'eussent pas été sérieusement essayés, et à ce point de vue on pouvait dire que la guerre était nécessaire pour forcer le gouvernement chinois à traiter les gouvernemens étrangers comme ses égaux, ou au moins les sujets de ces gouvernemens comme les siens propres... »

La guerre eut lieu, le traité de Nankin fut signé; le dernier résultat indiqué par M. Wells Williams était-il au moins atteint? Les leçons de l'expérience sont bien vite oubliées. L'orgueil, la vanité, ces préjugés que l'éducation enracine dans les cœurs les rendent la plupart du temps vaines et inutiles. Il en est surtout ainsi des leçons que la Providence donne aux nations : l'esprit public réagit contre elles avec d'autant plus de force et de promptitude que l'ignorance et la vanité ont bien plus d'action sur les masses que sur les individus isolés. La marche triomphante de l'armée anglaise, ses victoires étonnantes et si faciles, la chute des forteresses les plus redoutables, le traité de Nankin, tous ces coups qui vinrent successivement humilier l'esprit hautain de la cour impériale, n'eurent qu'un effet passager. Quelques années s'étaient à peine écoulées, que le souvenir en semblait perdu, et que gouvernement et population semblaient avoir repris toute leur aveugle confiance dans leur supériorité, tout leur insultant dédain pour les *barbares*.

L'Angleterre, fidèle à toutes les stipulations du traité de Nankin, avait remis, le 16 juin 1846, aux autorités impériales les îles de Chusan, la seule garantie qu'elle eût prise de la bonne foi du gouvernement de Pékin, et dès le mois d'avril 1847, c'est-à-dire moins d'un an après cet acte de loyale modération, non-seulement la population de Canton se refusait à l'exécution d'une des plus importantes clauses de ce traité, *l'entrée de la ville aux Européens*, mais encore, furieuse, exaltée par ces passions auxquelles Lin avait fait le premier un appel, elle menaçait l'existence de ces Européens dans leurs factoreries. La présence des forces anglaises qui franchirent immédiatement le Bogue et vinrent mouiller en face des factoreries, la conduite loyale de Ki-yng, alors gouverneur des deux Hwangs, ses efforts persévérans, prévinrent la reprise des hostilités. Toutefois il y avait dans ce refus, dans cette haine, une menace pour l'avenir, et comme un présage qu'on ne pouvait mépriser. Derrière la foule, derrière ses préjugés et ses haines, on entrevoyait une pensée politique, la pensée d'un parti, celui de Lin, un moment vaincu, mais qui attendait l'heure d'une éclatante revanche.

Trois hommes représentaient à cette époque l'esprit de conciliation dans les conseils de l'empereur Tao-kwang : c'étaient Muh-changah, principal ministre, Ki-yng et Hwang-nganton. Ces deux

derniers surtout, ayant suivi parallèlement la même carrière, s'étaient imbus des mêmes idées; ils étaient depuis longtemps convaincus, même avant la guerre, de la nécessité d'une politique nouvelle, de concessions plus larges à faire aux Européens, dont ils avaient pu reconnaître à des signes non équivoques la puissance morale et matérielle. Signataire des traités de Nankin, de Wang-hia et de Whampoa, Ki-yng, « de la maison impériale, vice-gardien de l'*héritier apparent*, vice-haut chancelier, directeur du bureau de la guerre, membre du censorat, » avait été nommé vice-roi des deux Kwangs; Hwang-nganton, membre du bureau de la guerre, avait été placé par Ki-yng au gouvernement du Kwang-tong. Les postes éminens qu'occupaient ces deux hommes d'état, la faveur dont ils semblaient jouir, leurs dispositions bien connues, paraissaient un gage de la bonne foi de la cour impériale, et faisaient, aux yeux de tous, retomber sur la population cantonaise la responsabilité tout entière, non-seulement de la violation du traité, mais encore des actes hostiles aux Européens qu'on vient de rappeler. Cependant, si les emplois les plus élevés appartenaient à des hommes de ce caractère, des fonctions moins brillantes peut-être, mais certainement plus importantes, avaient été confiées à des magistrats qu'animaient des dispositions tout à fait contraires. Parmi ces hommes qui ne négligeaient rien pour exciter les Chinois contre les *barbares du dehors*, se trouvait Suh-kwang-tsing, qui devait plus tard remplacer Ki-yng et se montrer le digne successeur des Loo et des Lin. Dans leurs rangs figurait aussi le commissaire impérial Yeh, parvenu si rapidement de cette position médiocre aux grandes charges qu'il occupe aujourd'hui.

Le 5 avril 1847, au moment même où sir John Davis, avec toutes les forces anglaises, se présentait devant Canton pour protéger les factoreries menacées, des placards affichés dans toutes les rues de la ville dénonçaient à la haine publique Ki-yng comme un traître vendu aux barbares, et il est facile de reconnaître, par un curieux passage du *Chinese Repository*, quel était l'isolement où le laissaient, dans ces graves circonstances, les mandarins placés sous ses ordres: « Ki-yng est dans la plus grande perplexité, il ne peut ni manger ni dormir. Les personnes les mieux placées pour connaître l'état réel des choses pensent qu'il a été abandonné de tout le monde, et que sa conduite trouve une sérieuse opposition chez quelques-uns des plus hauts fonctionnaires de la province. » Les principes de l'administration chinoise font, *depuis le dernier des mandarins jusqu'à l'empereur lui-même*, l'opinion publique juge de tous les magistrats de l'empire. La dégradation d'un gouverneur incapable d'apaiser la révolte de sa province se rencontre à chaque instant dans les actes

officiels publiés par la *Gazette de Pékin;* elle est motivée sur cette incapacité seule (1). Ces principes expliquent la perplexité du vice-roi devant le soulèvement de la population cantonaise contre les étrangers et l'abandon où le laissaient ses principaux officiers. C'était la condamnation de son système, et si dès le mois précédent Hwang-nganton avait été dégradé, Ki-yng dut sentir que sa propre disgrâce était imminente. Un an ne s'était pas écoulé, que Ki-yng était en effet rappelé à Pékin pour s'y justifier. Suh-kwang-tsing le remplaçait comme vice-roi des deux Kwangs, Yeh-mengehin remplissant sous lui les fonctions de gouverneur du Kwang-tong.

Six années avaient donc suffi pour effacer les souvenirs des humiliations et des défaites de la guerre et rendre à la cour impériale toute son imprudente sécurité. Les Anglais se retrouvaient, dès 1849, dans la même position vis-à-vis des autorités chinoises qu'aux jours de Lin et du capitaine Elliot. Une nouvelle guerre semblait non moins imminente, non moins nécessaire, et cette fois l'Angleterre n'eût pas pris les armes pour venger seulement ses propres griefs, car d'autres peuples voyaient aussi leurs intérêts de plus en plus menacés par les tendances de la politique chinoise : nous voulons parler des Portugais, des Américains et des Français.

Le mauvais vouloir de la Chine pour les Portugais s'est révélé dans une circonstance mémorable. Le nom du vice-roi Suh-kwang-tsing restera dans l'histoire douloureusement associé au souvenir du noble gouverneur de Macao, dom J. de Amaral. Le meurtre odieux qui a pour longtemps arrêté l'essor que cet homme intrépide et supérieur avait imprimé à la vieille colonie portugaise, s'il n'a pas été commandé par le vice-roi, a du moins été secrètement approuvé par lui, et les assassins ont trouvé un asile dans la capitale de la province jusqu'au moment où l'accord unanime des représentans des trois puissances occidentales, et surtout les énergiques protestations du représentant de la France, M. Forth-Rouen, forcèrent Suh-kwang-tsing à livrer les coupables aux autorités portugaises.

Essentiellement marchands en Chine, les Américains ont pourtant depuis le traité de Wang-hia un ministre chargé d'affaires résident à Canton. La lettre qu'on va lire montre quelle était la nature des relations qu'il entretenait avec le vice-roi.

A son excellence le commodore Perry, commandant en chef.

« Monsieur,

« Son excellence le commissaire impérial semble, par sa conduite, ignorer

(1) « Tout officier qui, par sa conduite en dehors *des lois* et des usages de l'empire, excite une révolte et qui est chassé de la ville capitale de la province, siége de son gouvernement, sera condamné à la peine de mort. » Sect. ccx du code des lois de l'empire.

complétement que je suis à Canton, bien que depuis une semaine il ait pu entendre les canons du *Mississipi* me saluer à Whampoa. Le jour de mon arrivée, la lettre que je lui écrivis le 11 de Macao est parvenue. Je lui écrirai de nouveau ce matin pour lui annoncer que s'il ne m'a pas répondu le 28, j'enverrai immédiatement au consul des États-Unis, à Shang-haï, l'ordre de suspendre les droits qui se paient dans ce port au gouvernement impérial. Je pense qu'il est essentiel que nos forces navales soient augmentées à Shang-haï lorsque cet ordre y sera exécuté, car le gouvernement impérial y a une flotte considérable mouillée dans le port même et une armée nombreuse sur le rivage, et sans prétendre annoncer d'avance les mesures que croiront devoir adopter les autorités chinoises, on peut penser qu'elles auront recours à la force. C'est mon intention fermement arrêtée de courir toutes les chances de la position que j'ai prise, *car c'est celle qui découle des clauses de notre traité.* « H. MARSHALL.

« Canton, 26 décembre 1853, six heures. »

La Chine, on le voit, ne ménage guère plus les Américains que les Portugais. Quelle est donc son attitude vis-à-vis de la France ? Constatons d'abord, à l'honneur de notre pays, qu'un édit a été rendu, en conséquence du traité de Whampoa, pour protéger les Chinois convertis au christianisme contre les rigueurs des autorités nationales. Il est bon de citer le rapport de Ki-yng relatif à cette mesure :

» Ki-yng, commissaire impérial, ministre d'état, etc., s'adresse respectueusement au trône par ce mémorial :

« Il paraît, après mûr examen, que la religion du *Seigneur du ciel* est celle que professent toutes les nations de l'Occident, que son but essentiel est d'encourager les bons, de corriger les méchans, que depuis son introduction en Chine, sous la dynastie des *Mings*, elle n'a jamais été interdite, et que si, dans la suite, des Chinois pratiquant cette religion en ont fait souvent un masque pour leur méchanceté, même jusqu'à séduire des femmes et des filles et arracher les yeux des malades, le gouvernement a su les découvrir et leur infliger un châtiment, comme cela est écrit spécialement sous le règne de Kia-king, qui fixa des punitions particulières pour de tels crimes. La prohibition était dirigée contre ceux qui faisaient mal sous le couvert de la religion, et non contre la religion professée par les nations occidentales.

« Maintenant il semble possible de satisfaire à la demande de l'ambassadeur Lagrenée, tendant à ce que ceux qui professent cette religion soient exempts de toute persécution. Pour ce motif, il est donc juste de transmettre cette demande, afin que, par une faveur céleste, tous natifs ou étrangers qui apprennent la religion du *Seigneur du ciel* et qui n'excitent pas de troubles par une mauvaise conduite soient désormais exempts de persécution.

. . . . . .

« Cette requête, moi (le commissaire), poussé par la raison et le devoir qui m'est imposé, je la dépose humblement devant le trône, suppliant l'auguste empereur de permettre qu'elle soit mise à exécution. »

Ki-yng publiait à la suite de ce mémoire la réponse de l'empereur

écrite avec le pinceau rouge : « Qu'il soit fait suivant ta demande! » et cet édit était bientôt proclamé dans tout l'empire. Les faits ont-ils répondu à cette démonstration de tolérance? Qu'on parcoure simplement les journaux de Hong-kong et de Shang-haï, et l'on verra que pas une année ne s'est écoulée sans que quelque chrétien n'ait scellé de son sang, ou des douleurs de ces prisons si terribles que le peuple appelle des *enfers,* sa croyance et sa foi religieuse depuis le jour où le représentant de la France croyait avoir conquis la liberté de conscience pour les chrétiens de l'empire jusqu'à celui où le père Chappedelaine et la sœur Agnès mouraient sous la main des bourreaux. Ce désaccord entre le langage officiel du gouvernement impérial et la conduite de ses fonctionnaires indique une ligne de conduite bien arrêtée dans les conseils du souverain de la Chine. Aujourd'hui même le gouvernement chinois ne prend plus la peine de déguiser sa politique sous des manifestes empreints d'une modération apparente. Un document publié par le jeune empereur Yen-foung, peu de temps après son avénement, emprunte à sa date même une haute signification, et révèle clairement quelles sont les vues politiques du parti hostile aux étrangers, maître dès cette époque de l'influence suprême dans les conseils impériaux.

« Le premier devoir du souverain du grand empire est sans nul doute d'employer les bons et d'éloigner les méchans; mais jusqu'à ce que les méchans aient été chassés de leurs postes, l'administration ne peut être confiée exclusivement aux bons. Aujourd'hui la ruine causée à l'empire par une coupable nonchalance est arrivée à son point extrême, et c'est sur nous que retombe le blâme de la faiblesse du gouvernement, de la démoralisation chaque jour croissante de la nation; mais n'est-ce pas le devoir de deux ou trois grands officiers de proposer ce qui est à faire, et de nous assister quand nous avons besoin de secours?

« Muhchangah, comme principal ministre du cabinet, a été pendant plusieurs règnes reconnu comme très propre à cet office; mais il n'a pas fait une étude suffisante des difficultés qui l'attendaient dans cette position; il n'y a pas donné l'attention qu'elles méritaient, il n'a pas senti la nécessité de s'identifier avec la vertu et les bonnes intentions de son souverain. Loin de là, tout en conservant sa position, tout en ambitionnant le crédit qu'il en retirait, il a tenu en arrière, au détriment de l'état, les hommes qui méritaient d'être employés. Déloyal et sans foi, pervertissant sa science et ses talens, cachant ses projets et ses pensées, il ne faisait qu'approuver et prévenir par ses suggestions les projets de son seigneur. La dégradation qu'il a fait tomber sur ceux qui pensaient autrement que lui à propos des *barbares* est un sujet de profonde indignation. Ainsi l'extrême loyauté, la noble énergie de Ta-hungah et de Yangung (1) contrariaient ses projets; il dut par conséquent essayer leur ruine, mais en revanche il faisait tout ce qu'il pouvait

(1) Ta-hungah est ce mandarin qui fit à Formose massacrer sans pitié deux cents naufragés anglais des deux navires *Nerbudda* et *Ann.*

pour favoriser Ki-yng, parce qu'en lui il trouvait un homme sans pudeur, perdu pour la vertu, et par suite un aide et un complice. Combien de ses actions montrent que son but était de s'approprier une partie du pouvoir qui ne pouvait lui appartenir! Sa majesté le dernier empereur notre père était lui-même trop droit pour agir autrement qu'avec bienveillance, et cette bienveillance a permis à Muhchangah de poursuivre sans crainte ses projets coupables. Si la lumière de la sainte intelligence était venue éclairer la raison de l'empereur notre père, il eût été puni sévèrement : certes nulle pitié ne lui eût été accordée; mais, n'ayant pas été démasqué, il s'est appuyé sur la faveur qui lui était accordée pour se livrer aux plus grands excès, et a continué jusqu'à ce jour sans se corriger. Au commencement de notre règne, dans la première lune de cette année, toutes les fois qu'il était consulté, ou il donnait son avis d'une manière évasive, ou il demeurait silencieux; mais quelques mois après il commença à laisser voir ses artifices. Ainsi, même lorsque le navire des *barbares Anglais* arriva à Tin-tsin, il s'appuyait sur Ki-yng pour faire prévaloir ses idées, et il eût ainsi exposé les fils aux cheveux noirs de cet empire à une répétition d'anciennes calamités. Lorsque Twan-shi-ngan recommandait Lin-tsch-suh (1) pour être employé, il nous répétait sans cesse que la faiblesse et les infirmités de Lin l'en rendaient incapable, et lorsque nous l'envoyâmes dans le Kwang-si pour exterminer les bandits de cette province, Muhchangah mit à diverses reprises en doute qu'il fût capable de s'y rendre (2). Il a égaré nos regards par le mensonge en nous empêchant de connaître ce qui se passait au dehors, et là en vérité est sa faute.

« Les tendances *antipatriotiques* de Ki-yng, sa lâcheté, son incapacité ne sont pas moins faites pour surprendre. Lorsqu'il était à Canton, il n'a su qu'opprimer le peuple pour satisfaire les *barbares*, sans regarder jamais à l'intérêt de l'état. D'un côté il outrageait le divin principe de la justice, de l'autre les sentimens naturels à l'homme, et sa conduite n'a fait qu'occasionner des hostilités auxquelles on ne pouvait s'attendre. Sa majesté le dernier empereur, complétement informé de sa duplicité, lui ordonna de retourner en toute hâte à la capitale, et quoiqu'il ne l'ait pas dégradé immédiatement, il l'eût fait certainement plus tard. Souvent, dans le cours de cette année, lorsque nous l'appelions en notre présence, Ki-yng a parlé des barbares Anglais, en établissant combien ils étaient à craindre et quelle était la nécessité de nous les concilier si quelque difficulté s'élevait entre eux et nous. Il espérait nous tromper, mais plus il s'efforçait de conserver sa place et ses émolumens, plus il parlait, plus évident apparaissait son manque de tout principe. Son discours était comme les aboiemens d'un chien; il était moins encore, un objet de pitié.

« La conduite de Muhchangah était cachée et difficile à découvrir, celle de Ki-yng était évidente et facile à discerner, mais le crime de tous deux en ce qui concerne le tort fait à l'état est le même. A moins que la loi ne soit exécutée, qui est-ce qui maintiendra le respect du devoir dans le cœur des hommes? et nous-mêmes, ne serions-nous pas indignes de la charge importante que nous a confiée sa majesté le dernier empereur? Cependant, nous souvenant que Muhchangah est l'ancien ministre de trois règnes, nous ne

(1) Le commissaire impérial du Kwang-tong en 1840.

(2) Lin-tsch-suh est mort en effet avant d'arriver dans le Kwang-si.

pouvons supporter la pensée de lui infliger la punition sévère qu'il mérite. Par notre faveur spéciale, qu'il soit seulement privé de son rang, et qu'il ne soit jamais recommandé pour être employé!

« L'incompétence de Ki-yng est extrême, mais, à cause des difficultés de sa position, que lui aussi soit traité avec la plus grande indulgence, qu'il soit dégradé jusqu'au cinquième rang, et qu'il devienne *yeu-wai-long*, sous-aide-secrétaire de l'un des six bureaux! . . . . . .

« La conduite intéressée de ces deux hommes et leur oubli de leur souverain sont des choses patentes pour tout l'empire. — Ne faisant rien en excès, nous ne les avons pas condamnés à une punition extrême; nous avons agi après mûre délibération. — Nous y avons longtemps réfléchi, et, comme nos serviteurs peuvent le penser, nous sommes affligé d'être forcé d'agir ainsi.

« Désormais tout officier, élevé ou non, civil ou militaire, employé dans la capitale ou ailleurs, devra montrer qu'il agit en vertu des bons principes et qu'il sert loyalement l'état, afin que la ruine qui allait grandissant par la faiblesse et la négligence puisse être arrêtée. — Que personne ne s'effraie des difficultés ou ne s'abandonne à la faiblesse. Et si quelqu'un a le pouvoir de développer de grands principes qui soient importans pour la politique de l'empire ou le bien-être des populations, qu'il le fasse sans crainte et sans réserve! — Que nul ne se laisse influencer, soit par attachement à son protecteur, soit par d'autres sentimens, mais que tous s'appliquent, comme c'est mon espérance, à remplir leurs devoirs! — Que ceci soit publié et dans la ville et au dehors, afin que chacun sache notre volonté! — Décret spécial du 18e jour de la 10e lune de la 30e année de Tao-kwang (21 novembre 1850). — Respectez ceci. »

Ce document, qui n'a été rendu public que depuis peu de temps, montre jusqu'à l'évidence que le gouvernement impérial secondait et favorisait de tout son pouvoir les passions et les haines des populations du Kwang-tong contre les Européens; mais pouvait-il en être autrement?

La constitution politique de la Chine, immuable à travers toutes les révolutions qui remplissent ses annales, repose, depuis Ching-tang, fondateur de la dynastie des Tchang, c'est-à-dire depuis quarante siècles, sur ce principe : l'empereur est choisi par le ciel pour être son représentant sur la terre, pour gouverner sans conteste, sans limite et sans restriction, tous les peuples du monde. Aussi tous ces peuples ne sont-ils pour les Chinois que des *barbares du dehors,* et lorsque, comme les Anglais, ils ont envoyé des ambassadeurs à Pékin, cette démarche les constitue vassaux de l'empire du milieu (1). Dès lors, la guerre de 1840 n'est plus qu'une de

(1) Cet état de vasselage n'implique nullement une action politique de la cour impériale sur les affaires du pays vassal. Dans leurs écrits, Confucius et Mencius s'appliquent à montrer que, pour un roi, le plus sûr moyen de faire des conquêtes est un bon gouvernement des peuples qui lui sont confiés. « Les nations qui verront votre sagesse se rangeront en foule sous votre administration, » disent-ils. Les ambassades et les

ces rébellions si fréquentes dans l'histoire, rébellion un moment victorieuse, devant laquelle le pouvoir impérial a dû fléchir, à laquelle il a fait des concessions forcées, mais avec la pensée bien arrêtée de les annuler soit ouvertement par la force, soit secrètement par une ruse persévérante. Ainsi s'expliquent, et la disgrâce de Muhchangah et de Ki-yng, et l'élévation de Yeh, et la réaction si prompte dans les conseils impériaux contre les doctrines qui un moment avaient prévalu sous la pression des victoires anglaises et par l'influence de Ki-yng et de Muhchangah.

La dégradation de Hwang-nganton, la disgrâce de Ki-yng, la nomination de Suh-kwang-tsin au poste de vice-roi des deux Kwangs précisent l'époque où cette réaction s'accomplit. Les conséquences logiques d'un tel changement ne tardèrent pas à se produire; nous en avons cité quelques-unes. Depuis, l'assassinat de six Anglais à Hwang-chu-ki et le refus hautain qu'essuyèrent les plénipotentiaires anglais et américains en 1850 vinrent leur donner une plus grande portée, et la proclamation suivante, publiée à cette occasion, montre la part de responsabilité qui incombait à l'empereur lui-même :

« Les officiers de cet empire ont chacun leur sphère particulière de devoir, en dehors de laquelle ils n'ont pas à parler, car une pareille irrégularité engendrerait la confusion. C'est par la libéralité de ce gouvernement et par l'extrême bienveillance du dernier empereur que la permission de commercer a été accordée aux *barbares*, et ils auraient dû montrer leur reconnaissance en se tenant tranquilles. En venant comme ils l'ont fait à Tsien-tsin, et en transmettant ouvertement des lettres aux ministres du cabinet, ils ont été coupables d'un très grand manque de respect et d'une extrême irrégularité, et nous ordonnons qu'on ne leur fasse aucune réponse, et que l'on agisse comme si rien ne s'était passé. Et comme il est écrit, dans le recueil des règles, que les officiers publics n'ont pas de relations avec les étrangers, les ministres du cabinet se rendraient coupables d'un très grand manque de respect en accusant réception de cette lettre. D'ailleurs, comme Suh-kwang-tsin, gouverneur général des deux Kwangs, dirige très bien les affaires, comme il a pénétré la malice diabolique du cœur de ces *barbares*, comme de plus Canton est la voie naturelle de leurs communications, nous ordonnons que désormais toutes leurs affaires soient déférées à Suh-kwang-tsin, et qu'aucun des gouverneurs généraux ou des gouverneurs des provinces maritimes n'ose s'en occuper. Nous ordonnons de plus que cette loi soit publiée, comme devant être observée à jamais. Respectez ceci. »

Après de pareils actes, on ne peut accuser l'Angleterre d'avoir manqué de modération. On est plutôt tenté de s'étonner qu'elle n'ait pas demandé à la force matérielle la réparation des justes griefs qu'elle avait à reprocher au gouvernement impérial, et qu'elle ne

hommages des peuples vassaux ne sont qu'une consécration de cette maxime, que les Chinois appliquent à leur gouvernement.

pouvait même, comme on vient de le voir, lui exposer librement. On a vu que des causes bien diverses expliquaient à la fois et cette patience endurante et l'attitude résolue qui lui a enfin succédé. D'abord, et avant tout, il faut tenir compte de la situation si grave où s'est trouvée l'Europe pendant les années qui ont suivi la secousse générale de 1848. Il ne faut oublier ni l'importance des relations commerciales de l'Angleterre avec la Chine, ni les progrès de l'insurrection Taï-ping (1), et les espérances secrètes qui s'y rattachaient. Il faut reconnaître aussi la conduite habile du gouverneur-général Yeh aux prises avec l'insurrection. Dès 1856, la plupart de ces considérations ne pouvaient plus retenir l'Angleterre, et de nouvelles et sérieuses complications avaient surgi, rendant nécessaire, au lieu de cette temporisation, une action directe au centre même de l'empire sur l'esprit des conseillers impériaux et une révision complète des traités sur lesquels étaient fondées les relations de l'Europe avec la Chine, traités inexécutés en partie, et dont les stipulations incomplètes, temporaires d'ailleurs, ne répondaient plus, n'avaient jamais répondu aux besoins, aux nécessités de la situation respective des deux parties en présence.

II.

Quelque temps avant sa mort, l'empereur Tao-kwang, jetant un douloureux regard sur le vaste empire qu'il avait gouverné pendant un quart de siècle, laissait tomber des paroles dont la publicité s'est emparée : il semblait, triste prophète, annoncer la fin de son illustre dynastie. « La prospérité est toujours suivie de décadence, s'écriait-il; après les jours glorieux de Kang-hi et de Kien-lung, la décadence approche pour notre empire. » Le règne du successeur de Tao-kwang a justifié ces prédictions. Le vaste ensemble que les fondateurs de la dynastie des Tsing avaient réuni sous leur domination, cet empire qui, des frontières du Thibet et du Kokonor, s'étendait jusqu'aux rivages extrêmes de la Mandchourie, et dont les populations énervées semblaient avoir repris une nouvelle énergie au contact des races tartares, croule maintenant de toutes parts : il s'affaisse sous son propre poids, ou sous la pression de ces *barbares étrangers* si longtemps dédaignés, contenus dans d'étroites limites, et qui semblent accourir de tous les points de l'horizon pour venger d'anciennes injures, pour se partager les dépouilles du colosse expirant.

Certes les annales de la Chine nous montrent une série de révo-

(1) Voyez encore, sur l'insurrection chinoise et sur le chef des insurgés, la *Revue* du 1er juin 1857. La dynastie nouvelle a pris le nom de *Taï-ping*, qui signifie *souverain pacificateur*. Le chef de la dynastie s'appelle le *Taï-ping-wang*, littéralement le *prince souverain pacificateur*.

lutions plus nombreuses peut-être que celles qui marquent l'histoire de tous les autres peuples : la plupart de ces révolutions entraînaient la misère et la désolation pour les provinces de l'empire; aujourd'hui cependant une crise plus grave encore s'est déclarée. « L'empereur a perdu la *commission divine*, le ciel l'a départie à notre dynastie, » telle est la formule, habilement empruntée au texte des *Kings* (livres sacrés), qui servait de devise aux anciennes insurrections, et que des passages tirés des plus illustres philosophes chinois venaient appuyer. « Quand le prince, dit Mencius, est coupable de grandes erreurs, le ministre doit les lui reprocher, s'il s'en rend encore coupable. S'il ne veut pas écouter les conseils de la raison, il doit le détrôner et nommer un autre à sa place. » Il était réservé à notre époque (et c'est là le symptôme de décadence ou plutôt de régénération que nous avons à signaler) de voir une révolution s'accomplir chez un tel peuple au nom de principes nouveaux, qui s'écartent complétement des principes constitutifs de la civilisation chinoise.

Sept années se sont passées depuis le jour où la dynastie Taï-ping est entrée en lutte avec la dynastie tartare, et l'on n'ose encore asseoir un jugement définitif sur l'homme qui l'a fondée. Chrétien convaincu, tel que peut l'être un homme qui n'a eu pour tout enseignement que la Bible et vivant au milieu d'une société païenne, imposteur cherchant un appui dans de prétendues révélations divines, politique profond ou simple instrument d'hommes ambitieux, le *Taï-ping-wang* est encore pour l'Europe, pour le monde entier, un mythe inexpliqué. Cependant, si toutes les conjectures, toutes les opinions sont permises sur l'homme, les tendances nouvelles qui dominent l'esprit des populations chinoises sont désormais trop visibles. Hung-tsew-tsuen peut être un imposteur, mais les principes auxquels il a dû une armée, les lois auxquelles se sont soumis ces milliers de soldats qui, partis du Kwang-si, ont marché de victoire en victoire jusqu'à quelques lieues de la capitale du nord de l'empire, et ont constitué la domination du chef rebelle depuis plus de cinq ans sur les provinces centrales de la Chine, — ces lois, ces principes s'écartent profondément des *Kings* et découlent de la Bible. Les visites de l'*Hermès*, du *Cassini*, du *Susquehannah* à Nankin, les livres qu'on a rapportés de ces expéditions, et qui contiennent le fond réel de la nouvelle doctrine, ne permettent plus aucun doute à cet égard (1).

Quel travail mystérieux s'est donc accompli dans ces esprits livrés au matérialisme le plus absolu, dans ces populations que tant d'é-

(1) Parmi ces livres, il faut noter surtout l'ouvrage si remarquable de M. T. Meadows, *The Chinese and their Rebellions*, ainsi que le travail du docteur Hamsberg.

crivains ont cru pouvoir appeler les *moins spiritualistes* du monde entier? La nature humaine est la même partout, et quelque puissance qu'ait l'erreur, il vient pour les nations, comme pour les hommes isolés, une heure, marquée par la Providence, où elle s'efface et fait place à la vérité. Beaucoup des illusions qu'avaient éveillées les succès de Hung-tsew-tsuen se sont évanouies. Il est douteux que l'évêque protestant de Victoria fonde encore sur le chef rebelle les espérances qu'il laissait éclater à Shang-haï dans un discours demeuré célèbre; mais pour n'être pas le triomphe du protestantisme, l'insurrection Taï-Ping n'en reste pas moins le symptôme irrécusable d'un changement profond dans les tendances des populations chinoises, une preuve évidente qu'elles cherchent à se dégager de ce matérialisme, de cette indifférence sceptique qui leur ont toujours été reprochés, peut-être trop légèrement d'ailleurs, par des écrivains qui jugeaient de tout l'empire d'après les populations d'une seule province, quelquefois même d'un seul district.

Toute révolution morale entraîne cependant une révolution politique. Après avoir attendu patiemment l'issue de la lutte, l'Angleterre et l'Europe avec elle, voyant qu'elle se prolongeait indéfiniment, durent se préoccuper des conséquences finales aussi bien que des résultats qui s'étaient déjà produits.

Au mois d'octobre 1856, l'insurrection chinoise occupait, autour de Nankin, l'ancienne capitale des Mings, la majeure partie des provinces de Hoope et de Hoonan, ainsi que du Kiang-si. Un ancien transfuge du parti des insurgés, Chang-kwo-liang, défendait contre eux Tanyang, forteresse située sur le Grand-Canal, clé du Kiang-si méridional, et protégeait par des prodiges d'audace la grande ville de Sodchow, que les bandes rebelles menaçaient d'ailleurs par des chemins détournés. Les forces impériales, sous les ordres du généralissime Iliang, étaient répandues en face de Nankin et de Chin-kiang-fu et à l'embouchure du Grand-Canal, sur la rive gauche du fleuve; mais, sans discipline, composées de la lie de la population, mal payées, vivant sur un pays déjà dévasté, en proie à la plus complète anarchie, elles étaient incapables d'opposer une sérieuse résistance aux vieilles bandes rebelles, lorsque leurs chefs sortiraient enfin de l'inaction où ils semblaient être plongés. Après l'énergie et la volonté déployées par Hung-tsew-tsuen et ses lieutenans, cette inaction avait lieu de surprendre, et l'on en recherchait vainement la cause, lorsque le bruit, bientôt démenti, puis définitivement confirmé, arriva à Shang-haï du massacre du *prince oriental* et de plusieurs milliers de ses partisans par ordre du *chef suprême*. Cette nouvelle expliquait l'inaction des rebelles et révélait Hung-tsew-tsuen sous un nouveau jour, en même temps qu'elle montrait que l'insurrection entrait dans une nouvelle phase. Délivré en effet,

par cet acte de cruauté peut-être nécessaire, des prétentions de son plus habile, mais aussi de son plus ambitieux lieutenant, le Taï-ping-wang restait seul maître de toutes les forces insurgées.

Le commerce européen, surtout celui de Shang-haï, entrepôt naturel des provinces centrales occupées par les rebelles ou dévastées par leur passage et celui des troupes impériales, se ressentit forcément d'un tel état de choses. Les crises commerciales qui marquent ces dernières années, surtout celle de 1856, sont là pour l'attester. Pourtant ce danger n'était pas celui que devaient le plus redouter les puissances occidentales.

Si le but que le tsar Pierre le Grand a tracé à la Russie, but que ses successeurs ont poursuivi avec tant de persévérante énergie, est la conquête des provinces méridionales qui limitent leur immense empire et qui en compriment l'essor, n'était-il pas à craindre que l'affaiblissement de la dynastie mandchoue, à la suite de cette longue lutte qui épuisait ses forces sans amener de résultat définitif, ne donnât au gouvernement de Saint-Pétersbourg les moyens de réaliser les rêves secrets de sa politique? De vagues rumeurs venues du nord, des rapports incomplets révélaient dès 1853 un travail souterrain dont les esprits ne s'étaient point préoccupés jusqu'alors. La *Gazette de Pékin* du mois de novembre 1853 publia une requête de l'amiral russe Poutiatine, adressée à la cour impériale, tendant à obtenir la liberté pour les navires russes de commercer dans les cinq ports ouverts aux puissances occidentales par les traités de 1842. Cette demande significative, à laquelle la cour de Pékin avait répondu par un refus basé sur le monopole du commerce intérieur que possédait la Russie par la voie de Kiachta, était passée inaperçue; mais lorsque les expéditions anglo-françaises au Japon et en Tartarie eurent révélé les bases formidables sur lesquelles s'appuie la prépondérance russe dans l'extrême Orient, les esprits les plus indifférens s'émurent, et non sans raison.

Que les établissemens militaires de l'Amour et de la Mandchourie assurent à la Russie les moyens de résister avec succès, dans ces régions lointaines, aux forces supérieures de l'Angleterre et de la France, rien n'est moins surprenant. Les croisières anglo-françaises ont apporté, à défaut de renseignemens positifs sur ces établissemens militaires, de curieux détails sur l'ensemble des plans et des tentatives de la Russie. On sait que les Russes, sous prétexte de protéger les populations tartares voisines du Japon, occupent aujourd'hui la Mandchourie orientale, depuis le port appelé Nicolaïef, à l'embouchure de l'Amour, jusqu'au 42e degré au moins de latitude nord. On comprend dès lors l'importance des explorations faites en Corée par la division de l'amiral Poutiatine, en même temps que la portée de la demande que cet amiral adressait à la

cour impériale d'un libre accès, pour les navires de sa nation, dans les cinq ports chinois ouverts aux Européens.

C'est en 1856 que l'académie impériale de géographie publiait à Saint-Pétersbourg les résultats scientifiques obtenus par la commission chargée de déterminer d'une façon rigoureuse le cours de l'Amour et celui de ses principaux affluens. Vers la fin de la même année, à la *procure* des missions étrangères à Hong-kong, un des officiers russes qui avaient fait partie de cette commission s'entretenait devant nous avec un de nos missionnaires, et nous fûmes ainsi éclairé sur les résultats pratiques que la Russie attend de ses explorations.

L'Amour (Grand-Fleuve) prend sa source à une quarantaine de lieues environ du comptoir de Kiachta. A partir de Baklanova, il coule à l'est et longe le pied des collines qui terminent au nord la chaîne des monts Sialkoï, mais il tourne bientôt au sud-est, et se fraie un chemin, par une succession de rapides, à travers une étroite vallée comprise entre les Sialkoï et l'un des éperons de la chaîne des Hingan, jusqu'à son confluent avec le Songari par le 47e degré de latitude. Se dirigeant alors au nord-est, il court verser ses eaux, grossies par des milliers d'affluens, au milieu desquels l'Usuri occupe la première place, dans un vaste estuaire qui porte le nom de golfe de l'Amour, et qui sépare du continent l'île de Tarrakaï. Le lit de ce grand fleuve est donc de l'est à l'ouest, sur une étendue de 35 degrés de longitude, la voie de communication des provinces de la Mongolie et de la Mandchourie septentrionale. Du nord au sud, c'est le Songari qui remplit le même office, et de grandes rivières, parmi lesquelles il faut nommer le Tumen, relient le bassin de l'Amour aux rivages de la Mer-Jaune et de la mer de Tartarie. Un autre fleuve, non moins important, s'appelle *Siramuren* et traverse des régions voisines de celles que baigne le Songari. Peu importe dans ces rigoureux climats la profondeur de ces divers cours d'eau : pendant six mois de l'année, de novembre en mai, une épaisse couche de glace transforme le lit de ces fleuves en une route aussi sûre que rapidement parcourue par les traîneaux des tribus tartares.

Un officier russe que nous avons rencontré dans la baie de Castries, à trente lieues au sud de l'embouchure de l'Amour, et qui vint à notre bord en parlementaire, nous assura que moins de quarante jours suffisaient pour que les ordres émanés de Saint-Pétersbourg fussent transmis aux ports de Nicolaïef et de la baie de Castries. Tout nous fait un devoir de croire à l'exactitude de ce renseignement, qui se rattachait d'ailleurs à l'espérance de la paix et à la possibilité, pour nos ennemis d'alors, d'en recevoir les premiers l'heureuse nouvelle. Si l'on accorde cette facilité, cette rapidité de communication

non-seulement à l'Amour, mais au Songari et aux autres fleuves de la même région, on comprendra quelle prépondérance acquerrait le commerce russe dans ces pays, en Chine et au Japon, pour peu que ce commerce trouvât un entrepôt, non plus à l'embouchure de l'Amour ou à la baie de Castries, dans des parages fermés par les glaces pendant huit mois de l'année, mais soit à l'embouchure du Tumen, soit sur un point quelconque du littoral coréen.

Les intérêts privés sont plus prompts à s'émouvoir que les intérêts politiques des dangers que leur réserve l'avenir. Les commerçans anglais et américains de Shang-haï et de Hong-kong ont déjà ressenti les effets de la concurrence russe. Venus par les caravanes à travers les déserts de Chamo et les provinces septentrionales de l'empire, les draps russes ont conquis, par leurs qualités réelles et leur prix inférieur, la première place sur les marchés du Che-kiang et du Kiang-si. Les renseignemens qui nous ont été transmis par un lazariste venant des frontières du nord, rapprochés de la mesure récente qui élève Kiachta au rang de ville provinciale, doivent nous faire croire que l'importance des relations de la Russie avec la Chine s'est considérablement accrue depuis 1843, époque à laquelle nous placent les derniers renseignemens officiels, qui évaluent à 104,150,000 fr. la valeur des affaires traitées alors entre les deux pays. Peu de voyageurs ont pénétré dans l'intérieur de la Mandchourie; mais on aurait tort de supposer, avec la plupart des géographes modernes, qu'elle ne se compose que de vastes solitudes çà et là animées par la présence de hordes nomades errant à la recherche des pâturages nécessaires à leurs troupeaux. D'un autre côté, les livres chinois ne contiennent que des mensonges au sujet de ce pays, berceau de la dynastie impériale, y compris le fameux éloge de Moukden, composé par l'empereur Kien-loung. Après avoir parcouru et exploré toutes les côtes de cette immense province, nous avons été assez heureux pour compléter nos propres observations par celles d'un voyageur qui a traversé cette curieuse contrée dans sa plus grande étendue et dans des circonstances qu'il convient de rappeler brièvement.

Embarqué sur un baleinier français, les mauvais traitemens auxquels ce voyageur était en butte le poussèrent à déserter son navire à la baie Napoléon, un mois tout au plus avant notre arrivée. C'était pendant l'été, et la splendide nature de ces pays, la pureté de ce ciel qu'aucun nuage ne ternit en cette saison, lui cachèrent sans doute les fatigues et les dangers qu'il allait courir. Il s'enfonça hardiment dans l'intérieur, et ne tarda pas à rencontrer une troupe nombreuse de cavaliers campés sur les bords d'une petite rivière qui se jette au fond de la baie. Cette troupe se composait de Tartares ve-

nus de l'intérieur, pour faire, sur les pentes des montagnes dénudées par la fonte des neiges, dans les ruisseaux torrentiels libres enfin de leurs glaces, une facile moisson de pepites et de paillettes d'or. L'aventurier européen fut bien accueilli par les Tartares; plein d'espoir, il s'associa à leurs travaux, et ne tarda pas à se familiariser avec leur langue, leurs mœurs et leurs habitudes. A l'approche de l'automne cependant, les Tartares se disposèrent à reprendre le chemin de leurs vallées natales. L'étranger réclama sa part de bénéfice, ses réclamations furent reçues avec dédain; il les renouvela, le chef de la troupe le fit lier et se mit en marche vers son pays, l'emmenant prisonnier à sa suite. Dans ces pénibles circonstances, le voyageur ne perdit pas courage. Dans une ville située, d'après ses calculs, à trente lieues dans l'intérieur, le hasard lui donna un compagnon : c'était un matelot de la frégate anglaise *Nankin*, que tous nous croyions mort, et qui, lui aussi, avait déserté son navire. Réunis, ils tentèrent de fuir; ils furent promptement repris, mais le bruit de leur évasion parvint aux oreilles du gouverneur : ils furent conduits devant ce magistrat et eurent plusieurs longs interrogatoires à subir, où ils établirent avec force leur nationalité respective, et après lesquels il fut décidé qu'ils seraient conduits à Pékin sous une escorte officielle. Quatorze mois après leur désertion, les deux aventuriers arrivaient de la capitale chinoise à Shang-haï, où ils étaient remis à leurs consuls, ayant ainsi traversé des pays qu'ont seuls visités quelques courageux missionnaires. Accompli dans de pareilles circonstances, ce voyage ne peut donner sans doute aucun résultat scientifique, mais il a laissé dans l'esprit des deux marins quelques traces qu'il est bon de recueillir. Le pays qu'ils ont traversé leur a offert le spectacle d'une assez grande animation commerciale. Les excursions entreprises par les Tartares à la recherche des terrains aurifères révèlent une race entreprenante et avide, dont le concours peut être facilement obtenu et utilisé par un gouvernement habile. Or l'administration russe, dans ces lointains pays, montre une habileté incontestable.

Nous n'avons jusqu'ici considéré les résultats de l'occupation de la Mandchourie qu'au point de vue commercial, mais il y a là une question politique dont il faut aussi tenir compte. Ce que la Crimée et Sébastopol étaient pour Constantinople et le midi de l'Europe, les établissemens russes de la Mandchourie vont, sous l'action puissante de l'administration impériale, le devenir pour la Corée, pour le Japon, pour la Chine. Les officiers qui ont défendu pendant trois ans Nicolaïef, la baie de Castries, et n'ont abandonné qu'à la dernière heure l'établissement de la baie du Tsar-Nicolas, n'ont pas tous quitté les lieux où se sont déployées leur persévérance et leur énergie. Militaires, et militaires distingués au moment de la lutte,

ils ont aussi le génie de l'initiative et de l'organisation. Les communications faciles qu'on peut établir entre Saint-Pétersbourg et les rivages de la Mandchourie contribueront puissamment à la réussite de leurs projets. Les dix-huit mille soldats échelonnés de poste en poste depuis Nicolaïef jusqu'à la capitale de la Sibérie orientale n'ont plus désormais d'ennemis à combattre. Les travaux de la paix trouveront en eux des ouvriers patiens et bien disciplinés. Ni le bois, ni le fer, ni le charbon de terre, ces premiers et indispensables élémens d'une colonie naissante, ne leur manqueront : bois, fer, charbon de terre, abondent sur tous ces rivages que nous avons explorés, sur toutes ces côtes découpées en baies profondes, en canaux sinueux, où vient presque toujours aboutir une rivière au courant rapide, et qui semblent depuis des siècles attendre, ports inconnus, que le génie de l'Europe leur donne l'importance que leur promettaient la nature et leur position géographique.

Les navires de San-Francisco, qui, pendant la guerre, se dirigeaient vers Nicolaïef et la baie de Castries pour apporter aux familles russes fugitives de Petropolavski les objets de luxe de Paris et de la France, viendront les premiers animer du génie puissant de la race saxonne ces nouveaux ports élevés en face du Japon, sur la route de l'Amérique en Chine, en même temps que les flots de l'émigration chinoise se porteront vers ces nouveaux pays si voisins de l'empire du milieu, où les attireront et l'attrait de mines d'or peut-être aussi riches que celles de l'Australie, et cette sécurité à laquelle les fils de Han attachent un si grand prix, et qui découle d'une administration protectrice. L'importance de ces établissemens russes, dont on peut dire que les expéditions anglo-françaises révélèrent presque l'existence, l'avenir qui leur est réservé, n'ont pu échapper aux gouvernemens alliés. L'Angleterre, plus sérieusement menacée dans ses intérêts commerciaux, s'est émue la première. Déchirant, par son audacieuse entrée dans le port intérieur de Nagasaki, les conventions récemment passées avec la cour impériale d'Yedo, l'amiral sir Michaël Seymour révéla la nouvelle ligne de conduite à laquelle se croyait obligée la politique anglaise. Cet acte de la part d'un homme aussi expérimenté que l'amiral Seymour ne montrait-il pas que le temps de la réserve et de la modération était passé, et que l'Angleterre était résolue à conquérir sur ce lointain théâtre une influence politique égale à celle de toute autre puissance européenne? C'était la première pierre posée à la digue qui doit, dans la pensée des pouvoirs occidentaux, arrêter la marche envahissante de la Russie. Dès lors on pouvait prévoir la guerre avec le Céleste-Empire. Et lorsque l'Angleterre prit enfin les armes contre la Chine, comme pour ne laisser aucun doute sur la raison véritable qui motivait sa conduite, un des organes les plus accrédités de la colonie de Hong-

kong publiait quelques lignes écrites, tout nous porte à le croire, par un des personnages les plus influens de la colonie. Nous les citerons textuellement :

« On ne peut voir sans surprise, après des années sans nombre, les mêmes révolutions se produire dans des contrées et au milieu de races entièrement distinctes. Derrière les frontières de la Thrace se cachait, il y a des siècles, une race de petits tyrans qui gouvernaient la Macédoine, tandis que les républiques de la Grèce, avançant en arts et en sciences, créaient une civilisation à laquelle la nôtre est encore inférieure en quelques points. Le nom de cette province éloignée se trouve à peine dans les historiens classiques, au milieu du brouillard qui pour eux enveloppait les confins du monde habitable. Tout à coup le nuage se déchire, et les hommes de la Macédoine apparaissent, qui, ayant par la ruse fomenté les jalousies nationales, conquis la Grèce malgré sa civilisation, ses guerriers, ses orateurs, emploient le courage, l'habileté, la science de ces mêmes Grecs à la conquête de l'Asie.

« Pendant des milliers d'années, le duc de Moscovie n'a-t-il pas été pour l'Europe un mythe tel que le prêtre Jean lui-même? Quel soin, par exemple, prenait Wallenstein, conduisant ses bandes à Lutzen, du chef tartare éloigné que le grand Gustave lui-même ne connaissait que comme un voisin barbare? Et cependant un siècle ne s'était pas écoulé que la maison de Hapsbourg reconnaissait son titre impérial; deux siècles plus tard, cette fière maison devait la conservation de la couronne de saint Étienne à l'intervention d'un Romanof. Puisse l'Europe profiter de l'avertissement que nous donne l'histoire de la Grèce, car c'est une lutte de vie et de mort dans la Baltique, en Perse, dans le Pacifique, entre l'Europe et ce grand pouvoir qui du nord veille sur le monde, et dont l'ambition ne trouve rien de trop grand ou de trop petit, — le village de Bolgrad ou l'empire de la Chine!

« *Communicated* (1). »

III.

Les considérations qu'on vient de présenter ont montré le principe fondamental de la lutte où se trouve engagée l'Angleterre avec le Céleste-Empire, et la plus importante peut-être des causes qui ont précipité l'heure de la crise. Quels que soient les événemens qui se passeront dans l'Inde, quelques difficultés que l'avenir réserve au gouvernement de la reine Victoria pour vaincre la révolte des troupes de la compagnie et rétablir sa puissance ébranlée, mais non sérieusement menacée par un mouvement sans portée politique, nous avons foi dans la persévérante énergie de la race anglo-saxonne, et nous croyons que ni ces événemens, ni ces difficultés n'auront assez de pouvoir sur l'esprit des hommes d'état de l'Angleterre pour leur faire oublier les graves intérêts que la guerre avec la Chine est appelée à régler, les dangers réels qu'elle doit prévenir. Se retirer de

(1) *Hong-kong Register*, 10 mars 1857.

la lice où elle s'est si fièrement avancée, ne serait-ce pas pour l'Angleterre abdiquer le rang qu'elle occupe dans le monde, qu'elle a conquis au prix de tant de persévérans efforts, où elle ne peut se maintenir qu'en se montrant, par sa confiance, supérieure à la position difficile que lui font des circonstances imprévues? D'ailleurs, quelle que soit la voie qu'elle suive, l'avenir ne peut être douteux; la tâche qu'elle rejetterait comme supérieure à ses forces sera, sans nul doute, entreprise et achevée par quelque autre peuple héritier de son rôle glorieux. La lutte commencée à Canton n'est pas en effet une querelle particulière à deux peuples; les intérêts qui sont en jeu ne sont point des intérêts purement matériels : c'est la lutte de deux civilisations rivales, la lutte de la vérité contre l'erreur, de l'Europe éclairée, régénérée par les lumières de l'Évangile, contre les sociétés barbares de l'extrême Asie.

Le théâtre de la lutte s'agrandissant ainsi, il convient de ne plus arrêter ses regards seulement sur l'empire chinois, mais sur quelques-uns des pays qui l'avoisinent, et qui semblent, eux aussi, destinés à devenir les foyers de révolutions dont nul pouvoir humain ne saurait arrêter l'essor.

Trois royaumes accessibles aux Européens, dans des conditions différentes et à divers degrés, subissent cette influence du Céleste-Empire : le royaume annamite et ses annexes au sud-ouest, la Corée au sud-est, enfin le Japon, malgré les différences profondes qui existent entre l'empire des *siogouns* et les deux autres pays.

Les relations politiques de la Cochinchine avec l'Europe, avec la France surtout, remontent à une période déjà reculée. En 1787, un traité signé à Versailles entre les représentans du souverain annamite et ceux du roi de France concédait à celui-ci la possession en toute propriété de la baie de Touranne. C'était l'époque où, après les luttes sanglantes de la Cochinchine et du Tonkin, l'évêque d'Adran sauvait le fils du roi Gia-long, et le conduisait en France à travers les plus grands périls. L'influence de l'évêque, l'élan qui animait alors la marine française et qui poussa en Cochinchine de nombreux officiers, comme autrefois à Siam les Forbin et les Saint-Chaumont, promettaient à notre patrie un rôle digne d'elle sur ces lointains rivages. La révolution de 1789 fit avorter et les projets du roi Louis XVI et les espérances des missionnaires. Les souvenirs des services rendus par le pieux évêque furent bientôt effacés. A ces années trop rapides de tolérance religieuse, de liberté commerciale, succéda bientôt une période de persécution contre les chrétiens, de haine contre les idées européennes, qui s'est prolongée jusqu'à nos jours. De loin en loin, comme pour revendiquer ses droits de *fille aînée de l'église,* son titre de *protectrice des missions catholiques*, la France est intervenue entre les bourreaux et les victimes; mais les actes de

vigueur qui se rattachent au nom des commandans de *l'Héroïne*, de *l'Alcmène*, de *la Victorieuse*, de *la Gloire*, et qui tous ont eu pour résultat la délivrance de quelque glorieux soldat du Christ, ne reliaient en rien le présent à la tradition politique de la France dans ce royaume. Leur œuvre de salut partiel accomplie et les martyrs arrachés au supplice, *les nobles et puissans navires de l'Occident* s'éloignaient de ces rivages, où leur présence, saluée par quatre cent mille chrétiens, soulevait tant de vœux et de bénédictions.

Lorsqu'en 1856 *le Catinat*, sous les ordres du commandant Lelieur-de-Laville-sur-Arce, vint à Touranne annoncer l'arrivée d'un plénipotentiaire français, lorsque, par une audace habilement calculée, il eut en un seul jour jeté à terre les vains obstacles que les mandarins lui opposaient, et qu'il les eut forcés, par l'occupation des forts qui dominent la ville, à recevoir la lettre que le ministre français écrivait à leur souverain, avec quelle rapidité électrique cette nouvelle ne se répandit-elle pas dans l'intérieur de la Cochinchine! Quelles espérances trop souvent déçues, quels rêves longtemps caressés dans l'exil ne vint-elle pas éveiller au cœur des missionnaires et des chrétiens groupés autour d'eux! Nous ne dirons rien de ce voyage, entrepris à travers les dangers de la persécution et les périls d'une mer soulevée par les typhons; nous ne dirons rien d'un prélat qu'il nous a été donné de saluer de nos respects à bord de notre frégate, et que le bruit de l'arrivée du *Catinat* vint surprendre au fond de la province éloignée qu'il administrait : un tel récit offenserait la modestie d'une vertu qui s'ignore elle-même. Bornons-nous à constater que les succès du *Catinat*, la facile occupation des forts de Touranne, la terreur dont se montrèrent frappés les membres du gouvernement annamite après cet acte de vigueur, sont des symptômes décisifs. Ils montrent la faiblesse de ce pouvoir oppresseur et la facilité qu'aura toujours une puissance européenne d'occuper un point quelconque des rivages cochinchinois, surtout lorsque (comme c'est le cas pour notre pays) cette puissance s'appuierait et sur les droits d'un traité antérieur et sur les sympathies de la partie réellement intelligente et éclairée de la population.

Quoi qu'il en soit, les révolutions dont la Chine est le théâtre, le développement sur les frontières septentrionales de l'empire de la domination et de l'influence russes semblent avoir déplacé vers le nord le théâtre de la lutte qui va troubler l'extrême Orient. La Corée, le Japon, plus que la Cochinchine, paraissent appelés par leur position géographique à y prendre une part plus ou moins active et directe. Dans tous les cas, ces états ne pourront pas plus maintenir leur politique d'isolement que ne l'a fait l'un d'entre eux lors de la dernière guerre, durant laquelle les ports de Nagasaki et d'Hakodadi ont été les principaux points de rendez-vous des escadres

alliées. Le séjour prolongé dans les ports japonais des vingt navires à voile ou à vapeur qui composaient les divisions des deux escadres a eu d'ailleurs un résultat important, et dont on ne peut que s'applaudir. Si le traité de Kanagawa, ce premier succès de la civilisation européenne, fait le plus grand honneur au gouvernement des États-Unis d'Amérique, il faut reconnaître aussi qu'un sentiment très concevable de vanité nationale, ou si l'on veut d'intérêt malentendu, semble avoir voulu faire servir ce succès à un seul pays, à un seul peuple, celui qui venait de réussir. Le commodore et le compilateur des journaux de l'expédition américaine affectent, bien à tort, de ne connaître ni les travaux de nos missionnaires, ni d'autres écrits remarquables, au milieu desquels on ne peut oublier les études du commandant de *la Bayonnaise*, l'amiral Jurien de La Gravière (1). A quoi faut-il attribuer ce dédain ou ce silence, si ce n'est à l'esprit d'*exclusivisme*, de vanité puérile dont la jeune nation américaine semble de plus en plus disposée à subir l'influence? La présence des forces imposantes que l'Angleterre et la France avaient réunies dans les mers du Japon n'a pas tardé à détruire l'impression fâcheuse laissée par les Américains et à ramener l'esprit des autorités japonaises à une plus exacte appréciation des divers états de l'Occident. Le résultat obtenu par les forces alliées est d'autant plus considérable que la Russie exerce ici comme en Chine une redoutable influence, révélée par les paroles mêmes des plus hauts personnages de l'empire japonais : « La Russie a une inclination pour le Japon, » disait le *siogoun* au commodore Perry, et bien avant 1854 cette inclination s'était manifestée autant par l'ambassade de l'amiral Poutiatine que par la tentative de la prise de possession de la baie d'Aniwa, au sud de la grande île. Un des principaux officiers de la suite du personnage envoyé pour protester contre cette occupation était, pendant notre séjour à Hakodadi, interprète en chef du gouverneur impérial. Que de fois, dans les fréquentes occasions où son service l'appelait à bord de notre frégate et le délivrait ainsi de l'inquiète surveillance de ses collègues, nous a-t-il avoué que le gouvernement japonais attribuait à la guerre que nous soutenions alors en Orient le succès de la mission d'Aniwa et l'apparente modération des autorités russes! Que de fois aussi, une carte de l'ancien monde sous les yeux, n'avons-nous pas ensemble étudié la marche envahissante de la Russie, du fond de ses solitudes glacées vers les riches contrées du midi! Si on pouvait lire quelquefois une singulière émotion sur le visage de

(1) Voyez dans la *Revue* les *Souvenirs d'une station dans les mers de l'Indo-Chine* par M. Jurien de La Gravière, et notamment les livraisons du 1er septembre 1851 et du 1er janvier 1853.

l'officier japonais, bientôt aussi on le voyait reprendre le calme affecté de sa nation : « Pourquoi, nous disait-il, la France ne fait-elle pas un traité avec nous? » Puis à cette demande succédait une foule de questions, qui toutes révélaient non-seulement le désir de s'instruire de la situation politique, des tendances, des forces des différens peuples de l'Europe, mais encore une connaissance réelle de cette situation et de ces tendances.

Plus franchement, plus librement exprimés dans des conversations presque intimes, ces idées, ces sentimens étaient ceux que révélaient, même dans les entrevues officielles, la conduite et les paroles de toutes les autorités japonaises que nous avons rencontrées. Toutes les conférences entre l'amiral Guérin et le gouverneur d'Hakodadi, personnage de la plus haute distinction depuis que cette ville a été élevée au rang de *ville impériale*, peuvent se résumer dans ces paroles presque textuelles : « La France est une nation civilisée entre toutes; nous sommes sûrs que vous ne voudriez rien entreprendre contre les lois de notre pays. Ces lois nous défendent toutes relations avec les peuples qui n'ont pas de traités avec nous. Pour la France, nous faisons taire nos lois. Nous savons les impérieuses nécessités qui vous ont conduits dans nos ports. Ce dont vous avez besoin vous sera fourni. Vos équipages, fatigués de leur longue croisière, peuvent descendre à terre. Une pagode est disposée pour recevoir vos malades. » Singulières concessions de la part d'un tel peuple, et qui montrent les tendances nouvelles qui animent ce gouvernement, dont la politique est restée pendant si longtemps aussi hautaine qu'inflexible dans la ligne que lui avait tracée un de ses plus habiles empereurs, le *siogoun* Yieiyas!

Bien d'autres symptômes révèlent un travail mystérieux dans les conseils du *siogoun*. Qu'est devenue cette intolérance religieuse ou plutôt cette haine du nom chrétien qui a dicté de si sanglantes proscriptions? Nos aumôniers n'ont-ils pas, sur les tombes de nos camarades, planté la croix catholique au milieu d'une foule recueillie qui semblait s'associer à nos sentimens? S'il est un danger que redoutent les conseillers impériaux en voyant crouler sous leurs pieds l'antique barrière qui les séparait du monde, ce n'est plus l'action religieuse de nos humbles missionnaires, mais l'ambition de la Russie et aussi le génie envahissant de la race anglo-saxonne. C'est donc vers notre pays que les Japonais se tournent avec le plus de confiance, c'est avec la France qu'ils ambitionnent le plus de se lier par des traités.

Ainsi, tandis que d'un côté le Céleste-Empire, malgré la guerre de 1840, malgré les traités de Nankin, retourne avec ardeur vers les traditions du passé, le Japon, lui, se dégage peu à peu de ces

traditions, entre lentement dans les voies d'une politique nouvelle, et demande même à la civilisation européenne les moyens de maintenir son indépendance (1).

Placée entre ces deux empires, soumise à leur influence, la Corée est peut-être de tous les pays de l'extrême Orient celui auquel l'avenir réserve les plus prochaines révolutions. Sa position géographique semble la désigner comme le centre d'action de l'influence européenne et le gage d'exécution du traité qui terminera la lutte de l'Europe avec le Céleste-Empire. L'étude des conséquences probables et des moyens de cette lutte nous paraît dès lors devoir précéder l'exposé de l'état social d'un pays inconnu pendant longtemps, et qu'une longue croisière, accomplie avec autant d'intrépidité que de persévérance par l'amiral Guérin, nous a permis d'explorer dans toute son étendue.

IV.

Le but que poursuivent en Chine les puissances occidentales a été publiquement annoncé. Révision des traités de 1842 et 1843, libre accès dans l'intérieur de l'empire, liberté des transactions commerciales, égalité dans les relations politiques consacrée par le séjour d'un ambassadeur à Pékin, telles sont les concessions que réclament l'Angleterre et la France, telles sont les conditions auxquelles de gré ou de force devra se plier, dans un prochain avenir, la politique chinoise. Ces demandes ont un tel cachet de justice et de modération, qu'il semble que la folie seule puisse y répondre par un refus. Pourtant il est douteux, — si l'on tient compte de l'esprit qui anime les populations de l'empire et les conseillers de l'empereur Yen-foung, — que les difficultés actuelles aient une solution pacifique.

Ki-yng, Muhchangah, Hwang, tous les hommes d'état qui pouvaient faire prévaloir la voix de la modération sont en exil ou dégradés; les populations du Kwang-tong célèbrent leur triomphe sur les *barbares,* Yeh et les mandarins de son parti sont plus puissans que jamais. La guerre paraît donc inévitable; il y a plus, elle est nécessaire pour donner à l'œuvre qu'on veut réaliser des bases sérieuses et durables. Dans quelles conditions doit-elle s'accomplir?

Les partisans nombreux d'un démembrement de l'empire du mi-

(1) Quarante mille fusils à piston, sur le modèle des fusils anglais, ont été construits dans les manufactures de Miakao et d'Oosaka. Des officiers étudient, à bord des deux *steamers* dont le roi de Hollande a fait présent au *siogoun*, les principes de la navigation européenne, et enfin nous avons rencontré à Singapore le yacht *Emperor*, destiné à l'empereur du Japon par la reine Victoria. C'est un bâtiment à hélice, et que doivent aussi manœuvrer des officiers et des matelots japonais.

lieu (1) voudraient voir la guerre se circonscrire dans le Kwang-tong. La conquête, l'occupation définitive de cette riche province seraient à leurs yeux un gage suffisant de prépondérance commerciale et politique dans le présent; elles permettraient à l'Angleterre de surveiller les événemens que l'avenir réserve à la Chine, et que l'on peut facilement prévoir. L'insurrection de l'armée indienne doit avoir, pour le moment du moins, mis un terme à de telles spéculations, et il est à croire que l'influence de notre gouvernement donnera à la lutte un but plus élevé, plus digne des idées que la France et l'Angleterre représentent dans le monde. Ces deux puissances ne peuvent toutefois atteindre un tel but qu'en faisant sentir leur influence au cœur même de l'empire la voix de leurs représentans doit retentir aux oreilles des membres du *kium-ki-chu* (conseil des affaires étrangères) eux-mêmes. L'expérience acquise depuis 1840 n'est-elle pas suffisante pour convaincre tous les esprits que l'occupation d'une province, surtout d'une province aussi éloignée que le Kwang-tong, serait impuissante à vaincre l'orgueil et la politique des conseillers de l'empereur? On n'obtiendrait pas ainsi un traité sérieux. L'édit impérial promulgué en 1850, lors de l'excursion de sir George Bonham à Tsien-tsin, et que nous avons cité textuellement, lève tous les doutes sur ce point.

Deux routes pourraient conduire une armée européenne jusqu'à la capitale de l'empire : celle du Pei-ho, celle du Yang-tz'-kiang. Le Pei-ho, dont un des affluens passe non loin de Pékin, se jette dans le golfe de Pe-tchi-li, après avoir traversé une contrée stérile, dont le niveau est souvent au-dessous de celui du fleuve. Le peu de profondeur des eaux du golfe dans sa partie septentrionale, la barre du Pei-ho, qui n'offre guère à mer basse que trois ou quatre pieds de *brasseyage*, rendent presque impraticable aux navires européens l'accès de Tsien-tsin, un des principaux marchés de l'empire, situé à l'embranchement du Pei-ho et du Grand-Canal, à vingt milles seulement de l'embouchure du fleuve; mais, en supposant que des moyens de descente pussent être réunis à temps et que le débarquement fût accompli, l'armée d'invasion aurait encore à franchir une distance de cent vingt milles en ligne directe, de cent quatre-vingt-deux milles en suivant les contours du fleuve, pour arriver à la capitale. Et cette marche aurait lieu à travers un pays marécageux, coupé de canaux et de rizières, dont le sol ne peut suffire à nourrir les habitans, même dans les années d'abondance, et qu'on inonderait avec la plus grande facilité en ouvrant les écluses qui maintiennent le Pei-ho dans son lit. C'est au village de Ta-ku, situé

(1) Voyez, sur les espérances de ce parti, qui avait pour organes, avant l'insurrection de l'armée indienne, certains journaux de Calcutta et de Madras, un article très significatif du *Calcutta Morning Chronicle* du 10 décembre 1856.

à l'embouchure du fleuve, qu'eut lieu la première entrevue des plénipotentiaires anglais et chinois au début des hostilités de 1840. Les reconnaissances qui furent exécutées à cette époque, aussi bien que les renseignemens fournis par le voyage du docteur Gutzlaf en 1833, décidèrent sans doute en 1840 les chefs de l'expédition anglaise à choisir un autre théâtre d'action, bien qu'ils semblent avoir eu tout d'abord l'intention d'arriver à Pékin par cette route, la plus directe d'ailleurs.

Les progrès réels et incontestables que les Chinois ont faits dans l'art de la guerre depuis cette époque, l'esprit de résistance énergique qui les anime, les préparatifs déjà commencés pour repousser un débarquement, ajoutent de nouvelles difficultés à celles qui ont une première fois arrêté les chefs de l'armée anglaise. N'oublions pas non plus les obstacles que présente la navigation dans le golfe de Pe-tchi-li, navigation presque impossible d'octobre en avril, et que nous connaissons pour l'avoir expérimentée. La grande artère commerciale de la Chine est ou plutôt était, à cause même des dangers de ces parages, le Yang-tz'-kiang et le Grand-Canal; de Hang-chu-fu à Ching-kiang-fu, de Ching-kiang-fu au Hoang-ho, du Hoang-ho à Tien-tsin, de Tien-tsin à Pékin, telles étaient les principales étapes de la route que prenaient autrefois les jonques sans nombre chargées de porter à la capitale les impôts et les productions des provinces occidentales et méridionales de l'empire. Aussi la prise de Ching-kiang-fu (le grand marché du fleuve) décida-t-elle le gouvernement de Tao-kwang à fléchir devant les armes victorieuses de l'Angleterre. Le blocus du Grand-Canal, ordonné par M. Rutherford Alcook, consul d'Angleterre à Shang-haï, décida de même le *taoutaï* de cette ville à consentir à toutes les réparations qu'exigeait l'agent britannique. Toutefois l'insurrection victorieuse des *Taï-pings*, l'établissement du siége de leur empire à Nankin et l'occupation de Ching-kiang-fu par leurs bandes ont singulièrement diminué l'importance politique de cette grande voie de communication. Et quand même on contesterait l'exactitude des rapports qui ont annoncé la destruction matérielle du Grand-Canal entre Ching-kiang-fu et le Hoang-ho, la présence de forces européennes dans l'ancienne province de Kiang-nan n'aurait plus aujourd'hui l'effet décisif que cette opération a obtenu dans la première guerre. Les obstacles que ces forces auraient à vaincre se compliqueraient d'ailleurs des relations politiques que leur présence établirait nécessairement entre les gouvernemens occidentaux et la dynastie Taï-ping.

Ce tableau rapide du théâtre de la guerre suffit pour montrer les difficultés qu'aurait à vaincre une armée européenne avant d'arriver à Pékin, difficultés dont les campagnes de la première guerre ne peuvent donner qu'une idée inexacte. L'armée anglaise, jusqu'à

Nankin, avait alors une flotte formidable qui appuyait sa marche et suivait tous ses mouvemens, tandis que, dans les circonstances actuelles, sur le nouveau théâtre de la lutte, les canonnières mêmes ne pourront, malgré leur faible tirant d'eau, prêter leur concours à l'armée d'invasion. Néanmoins le résultat ne peut être douteux, et il est certain que l'approche des *barbares* de la capitale de son empire forcerait l'empereur à toutes les concessions. Seulement quelle sera la garantie matérielle de l'exécution du traité qui les consacrera?

Les stipulations de Nankin, celles de Whampoa et de Wang-hia n'ont jamais été complétement remplies; celles du nouveau traité, soit que la guerre et de nouvelles victoires, soit qu'une simple démonstration armée dans le golfe de Pe-tchi-li en amène la conclusion, seront-elles plus fidèlement exécutées? L'empereur Yen-foung montrera-t-il plus de bonne foi que Tao-kwang? La loyauté de ses conseillers sera-t-elle plus scrupuleuse, ou du moins plus efficace que celle des Ki-yng et des Muhchangah? L'histoire des quinze dernières années doit ici servir de guide. Tant que l'île de Chusan fut aux mains des forces anglaises, l'esprit de haine et de résistance se déguisa sous les apparences d'une loyauté égale à celle de l'Angleterre. Ce gage rendu, il se dévoila soudain.

L'Angleterre et la France ne peuvent vouloir de conquêtes dans le Céleste-Empire; elles ne peuvent désirer la chute de ce colosse aux pieds d'argile. Cette chute servirait trop bien les ambitions secrètes d'un rival trop puissant déjà. Les deux nations veulent au contraire, en forçant les populations chinoises à se mêler au mouvement qui emporte le monde, jeter parmi elles les germes régénérateurs et fécondans de la foi, de la civilisation chrétienne, et les faire ainsi participer à l'avenir meilleur vers lequel marchent les sociétés modernes. C'est là l'expression la plus haute, en même temps la plus réelle et la plus pratique, de la pensée qui les guide, du but qu'elles poursuivent. Toutefois, pour que leur œuvre s'accomplisse, il faut que le temps, en effaçant le souvenir de leurs victoires, ne puisse affaiblir l'influence que ces victoires leur auront donnée. Il faut que cette influence soit de tous les instans, que rien ne puisse en arrêter les développemens légitimes, les conséquences logiques, et que jamais, dans une heure de fol orgueil ou de faux patriotisme, les conseillers impériaux ne puissent songer à s'affranchir des liens et des devoirs qui leur auraient été imposés. Il faut en un mot, en dehors de l'empire, mais sur ses frontières, un centre d'où rayonnera l'influence européenne protectrice des traités, et appuyée sur la force matérielle, la seule que reconnaissent en définitive ces peuples à demi civilisés. D'un autre côté, l'heure est venue d'opposer une barrière sérieuse au développement de la puissance russe, déjà prépondérante dans ces régions. Nul pays mieux que la

Corée ne paraît réunir toutes les conditions qu'exigerait, pour atteindre ce double but, un établissement européen au milieu des populations de l'extrême Asie.

Située entre les golfes de Leao-tung, la Mer-Jaune et les mers du Japon, entre les 30e et 40e degrés de latitude nord, la Corée forme une immense presqu'île que les détroits de Brougthon et de Krusenstern séparent, au sud, de l'île japonaise de Kioussiou. Le Yaluh-kiang, qui vient déboucher dans la Mer-Jaune, forme sa frontière nord-ouest, et la sépare de la province mandchoue de Shinking. Les avantages de cette position au centre du triangle formé par Pékin, Yedo et les établissemens russes de la Mandchourie justifient l'importance du rôle que nous venons d'assigner à la Corée au point de vue politique, et en face des révolutions qui menacent ces contrées. Ces avantages ne sont pas les seuls. De la baie Yong-kin au havre Chosan, de Quelpaërt aux îles Chodo, les rivages de la presqu'île coréenne, les îles sans nombre qui se groupent sur la côte occidentale présentent une série non interrompue de rades magnifiques, abris aussi sûrs que commodes, assez vastes pour recevoir les flottes les plus nombreuses. Partout des villages serrés les uns près des autres, des cultures entretenues avec le plus grand soin, révèlent la présence d'une population nombreuse et active; des rivières accessibles, sinon aux navires européens, du moins aux jonques du pays, font participer Séoul et les autres *taos* (provinces) au mouvement commercial qui règne sur toute la côte. Ce mouvement, cette population intelligente, ces rades abritées, enfin des mines d'or, d'argent, de cuivre argentifère, dont l'existence, constatée par les missionnaires, est révélée à première vue par l'usage des ustensiles les plus communs, tels sont les élémens matériels qui, ajoutés aux avantages de la position géographique de la Corée, assureraient sans nul doute le développement, la prospérité d'un établissement européen dans cette région. Des causes plus puissantes faciliteraient d'ailleurs ici l'action de l'Europe occidentale, et il faut noter en première ligne l'état social et politique du royaume coréen, comme les dispositions des peuples qui l'habitent, et dont le lecteur pourra juger par quelques souvenirs de nos campagnes. Ce qu'on pourra surtout reconnaître, c'est le contraste qui existe entre la politique ombrageuse des autorités locales et l'esprit bienveillant des populations coréennes.

En 1855, après notre première croisière en Tartarie, nous vînmes mouiller avec l'escadre anglaise dans le havre Chosan, entrepôt des relations commerciales de la Corée et du Japon. C'était une simple relâche, un moment de repos donné aux équipages fatigués d'une longue campagne, peut-être une visite inspirée par la curiosité, mais par une curiosité sans but politique. Des vivres frais, de l'eau,

la facilité de descendre à terre, telles furent les demandes adressées par l'amiral Stirling, qui nous commandait, aux autorités coréennes. A ces demandes, on ne répondit que par un refus hautain et absolu. Plantées sur la limite du rivage dès que nos embarcations s'approchaient de terre, les bannières des mandarins nous avertissaient que toute communication nous était interdite; des soldats en armes semblaient prêts à opposer la force à la force, si nous avions tenté de franchir ces barrières. L'intention de l'amiral anglais n'était point de s'engager dans une agression dont l'issue n'eût cependant pas été douteuse. Après un séjour de vingt-quatre heures dans cette rade inhospitalière, nous appareillions tous pour Nagasaki sans avoir même achevé nos reconnaissances hydrographiques. La relation de cette visite, la nouvelle de notre départ, transmises à la capitale, durent donner aux mandarins de Séoul une excessive confiance dans leur sagesse, et les confirmer dans les traditions de leur politique d'exclusion et d'isolement.

Un an après cette relâche à Chosan, au mois de juillet 1856, nous mouillions de nouveau, mais seuls cette fois, dans un des ports coréens, dans la baie de Young-hin. Notre but réel ou apparent était la reconnaissance de ces parages inexplorés, et nous commencions nos travaux par le point extrême situé au nord-est de la péninsule coréenne. Il était à craindre toutefois que les autorités du pays, fidèles aux traditions de leur politique et encouragées par leur succès de l'année précédente, ne cherchassent à entraver nos opérations; il fallait donc adopter dès le début une ligne de conduite qui tranchât toutes les difficultés. Cette ligne de conduite fut ainsi formulée aux autorités de la ville de Young-hin.

« Nous venons en amis dans votre pays et nous agirons comme tels tant que votre conduite ne nous forcera pas à devenir vos ennemis. Nous voulons respecter vos usages, vos habitudes et vos lois; mais en dehors des lois particulières à chaque nation, il en est d'autres qui sont générales et qui obligent tous les peuples de l'univers : ce sont les lois de la justice et de l'humanité. Après une longue campagne, nous avons besoin de renouveler nos provisions d'eau, de bois et de vivres frais; vous devez nous les fournir, mais nous paierons exactement et à un prix avantageux pour vous tout ce que nous prendrons. Nos hommes ont besoin de descendre à terre. Enfin, dans l'intérêt de la science, dans celui de la sécurité de nos navires qui traversent chaque année les mers qui baignent votre pays, nous devons en faire la reconnaissance hydrographique. Tels sont nos besoins, telles sont nos intentions : ils ne sont en rien opposés à la justice. Consentez donc à nos demandes; mais si vous y opposez une résistance quelconque, soyez sûrs que cette résistance sera inutile. »

Ces demandes, quelque simples qu'elles fussent, ce raisonnement dont on ne pouvait contester la logique, renversaient pourtant toutes

les traditions de la vieille politique coréenne. Y consentir, c'était pour les autorités de Young-hin s'exposer à une dégradation certaine, peut-être à la mort. D'un autre côté, un refus était-il possible? De nombreux visiteurs, espions déguisés et aux formes polies, avaient reconnu la force de notre frégate, la supériorité de nos terribles machines de guerre. Traîner les affaires en longueur, faire des réponses évasives, temporiser en un mot pour pouvoir soumettre la nouvelle de notre arrivée, de nos exigences, au gouvernement de Séoul, et en obtenir des instructions spéciales, tel fut le système adopté à notre égard. Ce système était prévu. Un ultimatum fut signifié, et lorsque le mandarin supérieur de la province, accouru en toute hâte, se vit enfin mis en demeure de se prononcer au sujet des vivres que nous demandions, sa réponse ayant été négative, douze bœufs furent en un instant saisis par des tirailleurs cachés dans un repli du terrain et embarqués sous les yeux de la foule émerveillée, des chefs frappés de stupeur, en même temps que 300 piastres étaient déposées devant le mandarin comme paiement de ce singulier marché.

Ainsi dès les premiers jours notre position fut parfaitement dessinée aux yeux de ce peuple. Nous avions la force de notre côté, mais nous ne voulions l'employer que pour maintenir les droits communs à toutes les nations du monde, et après avoir essayé tous les moyens pacifiques. L'impression laissée par notre apparition à Young-hin fut aussi durable que profonde. Dans cette longue croisière de quatre mois, pendant lesquels la frégate, trois canots en reconnaissance, ont fait flotter sur tous les rivages, dans toutes les baies de la Corée, les couleurs inconnues de la France, partout nous l'avons retrouvée aussi vive qu'aux premiers jours. C'était de la part des mandarins une crainte mêlée de confiance qui les poussait à venir visiter la frégate, à se prêter à toutes nos démonstrations de bienveillance et d'amitié, tout en maintenant en secret contre nous les traditions de leur politique défiante. C'était de la part des hommes du peuple une bienveillante curiosité mêlée à de secrètes et vagues espérances qui éclataient avec une liberté complète loin des mandarins, et que leur présence ne réussissait pas toujours à comprimer.

Un autre épisode de la même campagne fera mieux comprendre encore quel point d'appui le peuple coréen pourrait offrir aux puissances armées pour défendre et propager la civilisation dans l'extrême Asie. Nous étions parvenus dans la province de Séoul, et la frégate se trouvait au mouillage dans le golfe du Prince-Jérôme, où se jette la rivière qui arrose la capitale du pays. L'incertitude des membres du gouvernement sur nos intentions était à son comble. Un des chefs de cette ombrageuse oligarchie avait reçu la mission de

surveiller tous nos mouvemens, et depuis quelques jours il nous suivait à mesure que nous nous transportions d'un point à un autre pour continuer nos travaux hydrographiques. Désireux de pénétrer nos véritables desseins, il vint en grande pompe visiter la frégate. Reçu par l'amiral avec une extrême bienveillance, il se retira charmé du spectacle vraiment extraordinaire pour lui qu'il venait de contempler. Une heure après son départ, l'amiral s'aperçut que la montre suspendue dans sa cabine avait été enlevée. Le coupable était nécessairement un des hommes de la suite du chef coréen. Cet incident pouvait donner à l'amiral les moyens de pénétrer les véritables sentimens de l'aristocratie coréenne : il nous envoya donc réclamer la montre, et nous partîmes accompagnés de nos interprètes.

L'heure était avancée déjà. Dans le hameau voisin de notre mouillage, abandonné de ses habitans dès le jour de notre arrivée par ordre des mandarins, on remarquait à peine quelques soldats chargés d'épier notre conduite. L'un de ces soldats nous servit de guide. Conduits par lui, nous pénétrâmes dans l'intérieur du pays en suivant un sentier qui contournait les flancs d'une haute colline et aboutissait au village où le mandarin avait établi sa résidence temporaire. La maison où nous fûmes introduits était un vaste bâtiment carré qui semblait servir de maison commune. A la porte étaient les licteurs veillant autour des bannières du mandarin, déployées pour attester sa présence. Dès que le bruit des *gongs* annonça notre arrivée, le mandarin accourut à notre rencontre avec un empressement à travers lequel perçaient une surprise et une curiosité faciles à comprendre. A sa suite, nous pénétrâmes dans une immense salle qu'éclairaient de nombreux visiteurs, tenant des torches à la main, tandis qu'une foule d'hommes du peuple se pressait dans la cour, à peine contenue par les satellites du mandarin. Quand chacun de nous se fut assis, lorsqu'on eut échangé les politesses d'usage, notre interprète prit la parole et raconta brièvement les motifs de notre arrivée. Comment décrire la surprise, l'indignation, la colère du mandarin, à mesure que tombaient une à une les paroles de ce récit? Des ordres brefs et rapides sont donnés, les licteurs les répètent, la foule silencieuse les redit comme un écho, et les transmet de distance en distance. Un quart d'heure s'écoule, un jeune homme et un homme déjà vieux sont introduits et s'agenouillent au milieu de nous, en face du mandarin. Le plus âgé tient la montre d'une main tremblante et balbutie quelques paroles qui semblent demander grâce. Cet homme est le père du coupable. Enfant de quinze ans, attaché à la maison du mandarin, son fils a succombé à une tentation fatale, mais bientôt il a tout avoué à son père, lui a remis la montre, et, prenant la fuite, il s'est soustrait à

la punition de sa faute. Cette punition, son père et son frère, plus âgé, viennent la subir à sa place. Que la justice du juge soit clémente!

Désireux de voir dans toutes ses formalités l'exécution de la justice coréenne, sûrs d'ailleurs d'en arrêter le cours à notre gré, nous faisons taire la compassion que nous inspirent ce vieillard suppliant et cet enfant, prêts tous deux à expier la faute d'un autre. « Le vol est un crime honteux, sévèrement puni en France, » dit l'un de nous. « En Corée aussi, » répond le mandarin, et bientôt, au milieu du silence le plus profond, la sentence est rendue. Le fils est garrotté, jeté à terre, tandis que le père, armé d'une sorte de planche en forme de rame et sur laquelle sont inscrits le titre, le rang et le nom du juge, se dispose à en asséner un coup sur la tête du jeune homme. Au refrain d'un chant lent et monotone que répète la foule, la planche s'abaisse et vient frapper le patient, qui se tord sous le coup. Quelques secondes se passent, le chant recommence, la punition continue; mais la tendresse du père a désarmé son bras, et la planche retombe sans force. D'un geste, le mandarin s'adresse à ses licteurs; le malheureux père tombe à côté de son fils. Un véritable bourreau a pris sa place, déjà son bras est levé; mais, incapables de prolonger plus longtemps cette cruelle étude, nous intervenons, demandant grâce pour les coupables, ou plutôt pour ces malheureux, grâce qui ne nous est accordée qu'après quelques minutes d'insistance de notre part, d'hésitation de la part du juge.

Quand bourreaux, licteurs, patiens se furent retirés, le mandarin offrit à ses hôtes le *saki* (1) et le *uwo* (2), gages de cordiale réception en Corée comme au Japon; il s'efforça, par ses gracieuses prévenances, de détruire l'impression fâcheuse qu'avait dû produire dans notre esprit le vol de son domestique, et lorsque nous témoignâmes le désir de nous retirer, dix porteurs de torches passèrent devant nous, éclairant la route. Lui-même voulut nous accompagner jusqu'au bout du village.

Le gouvernement dont la politique forme un si singulier contraste avec les dispositions de son peuple et de ses propres agens, — ce gouvernement porte en lui un germe de faiblesse et de ruine qui explique trop bien son attitude défiante et timide vis-à-vis des étrangers. L'organisation sociale et politique de la Corée diffère essentiellement de celle du Céleste-Empire; par mille liens, par celui de la conquête peut-être, elle se rattache à celle du Japon. Un roi confiné dans son palais, ignorant et abruti par les plaisirs; une aris-

(1) Eau-de-vie de riz.
(2) Poisson salé.

tocratie composée de quelques familles privilégiées, dont l'hérédité perpétue la puissance, dominant au moyen d'une classe intermédiaire la masse de la population, et la courbant sous le joug d'un despotisme implacable; un peuple de pêcheurs et de serfs dont ce despotisme n'a pas complétement éteint les instincts d'indépendance, ce sont là les élémens de la société coréenne. Quand un prêtre chinois vint, il y a cinquante ans à peine, prêcher l'Évangile à ces pêcheurs, à ces montagnards, le succès de sa parole tint du prodige. En quelques années, une église nouvelle fut fondée dans l'ombre, ignorée même de nos missionnaires. Cette église compte déjà des martyrs, au milieu desquels brillent deux prêtres français. Qu'importe? elle se maintient et s'accroît même de jour en jour. Quant à l'oligarchie coréenne, elle n'a pu voir flotter sans terreur sur les côtes du royaume dont elle pressure les habitans le drapeau de la France, le drapeau *du pays des saints* (c'est le nom que les Coréens donnent à notre patrie), et dès lors elle a cru devoir adopter un système de concessions que le sentiment de sa faiblesse ne lui permettait plus de repousser. Quoi qu'il arrive, le despotisme oligarchique qui pèse sur la Corée ne peut plus compter sur l'appui des populations qu'il a longtemps fait trembler, et qui sous l'influence des idées chrétiennes se tournent vers l'Europe, vers la France surtout, avec un sentiment d'affection reconnaissante.

Ces considérations, ces souvenirs, recueillis pendant trois ans de campagne, auront suffi sans doute pour montrer quel est l'état de l'extrême Orient en présence de la guerre qui va s'ouvrir. Tandis qu'une politique imprudente engage la Chine dans une lutte redoutable, la Russie ne perd pas de vue les causes de dissolution qui travaillent le Céleste-Empire, et rêve des agrandissemens qui peuvent lui assurer la prépondérance en Asie. Le gouvernement japonais, plus sage que le gouvernement chinois, étudie avec une curiosité de plus en plus inquiète les ressources et les armes puissantes dont dispose la civilisation occidentale. Les malheureuses populations de la Corée rêvent un sort meilleur, et l'influence chrétienne semble enfin les disputer victorieusement à l'aristocratie qui les a si longtemps opprimées. Au milieu des événemens qui se préparent, quel sera le rôle de la France? On nous permettra de poser cette question sans y répondre, et de ne pas nous hasarder dans le champ stérile des hypothèses. Il nous suffit de savoir que la France est dignement représentée dans ces lointains pays. Là comme ailleurs, nous l'espérons, elle saura rester fidèle aux nobles traditions de sa politique, et faire respecter une influence qui ne s'est jamais exercée qu'au profit de la civilisation.

TH. AUBE.

En mer, décembre 1857.

CONFIDENCES

D'UN HYPOCONDRIAQUE

Je voudrais décrire un fort singulier état de l'âme que j'ai vu de très près, et que je crois connaître parfaitement. Ce n'est autre chose que la vieille maladie connue depuis longtemps sous le nom d'ennui, mais l'ennui arrivé jusqu'à ses dernières limites, et pénétrant l'être physique tout entier de ses poisons subtils et de ses énervantes léthargies. A celui qui posséderait la plume du violent Swift, il serait facile, avec cette simple description, de faire un de ces pamphlets comme il savait les faire, un de ces pamphlets où il concentrait en quelques pages toute l'énergie de cette haine qui aurait pu suffire à une génération entière de cœurs haineux; mais je ne possède pas la plume de l'illustre misanthrope, et n'ayant d'ailleurs aucun sentiment personnel à mêler à cette description, je dois me borner à transcrire le plus exactement possible les confessions qui m'ont été faites un certain jour. Je voudrais les transcrire sans aucune mise en scène littéraire, comme un naturaliste décrit une plante inconnue, ou comme un médecin décrit une maladie, sèchement, avec méthode et précision. Un pareil travail, s'il était accompli par un esprit attentif et délicat, ne serait inutile, je le crois, ni au moraliste, ni au médecin, ni à l'historien futur des mœurs contemporaines. Le premier y trouverait la preuve que la nature humaine a des ressources infinies, même lorsqu'elle est placée dans les conditions les plus déplorables; le second y trouverait des indications certaines sur le tempérament des hommes d'aujourd'hui et sur les causes de leurs bizarres maladies, qui se concentrent de plus

en plus sur la substance pensante et l'appareil de la sensibilité; le dernier enfin pourrait s'en servir pour mesurer les progrès de la grande infirmité du siècle. Pour moi, mon ambition serait satisfaite, si le lecteur, après avoir achevé ces quelques pages, leur donnait lui-même pour titre : *Mémoire pour servir à l'histoire de l'ennui au dix-neuvième siècle.*

Comme très peu de personnes ont connu le héros de ces confidences, je crois fort inutile de vous faire ici son portrait et de vous raconter son histoire en détail. Il était, comme nous tous, composé de bonnes et de mauvaises qualités : très impérieux et très faible en même temps, très sensible à toute chose et très indifférent à toute chose, très facile à tromper et très difficile à retenir dans l'erreur où on l'avait engagé. Prompt à s'abandonner, il se passionnait en un instant pour un système, pour un principe moral, pour une œuvre d'art nouvelle, pour un ami de la veille; mais il pénétrait rapidement au fond des choses et voyait vite le peu que cela était. J'oubliais cependant que je ne dois tracer de lui aucun portrait. Contentez-vous donc de savoir que, pour des causes très complexes, dont quelques-unes trop légitimes, il avait de bonne heure respiré ce mortel poison de l'ennui. Les ravages de cette maladie, lents et sourds d'abord, s'accrurent, à mesure que les années s'écoulèrent, avec la progression de vitesse des corps qui approchent du terme de leur chute, si bien que ce fut à l'époque où l'on supposait qu'il était près de la guérison, que la maladie prit une marche plus rapide et un caractère plus incurable. Quoiqu'il se soit ennuyé obscurément et qu'il ait été un mélancolique sans aucune célébrité, je crois pouvoir avancer que depuis les deux grands ennuyés de notre siècle, Chateaubriand et Benjamin Constant, le fardeau de la vie n'avait semblé plus lourd à personne. Il n'avait fait, il est vrai, ni *René* ni *Adolphe;* mais je doute que René ait plus bâillé sa vie, et qu'Adolphe ait senti plus que lui l'ennui descendre de son cerveau dans son cœur. Il était une preuve vivante que cet ennui dont tous les grands poètes de notre âge ont accusé l'existence chez les générations modernes était bien une maladie réelle, et n'était pas un jeu de l'imagination, une attitude choisie pour attirer les regards du vulgaire, une *pose* savante pour appeler les sympathies des âmes romanesques. Il est permis en effet d'avoir quelques soupçons quand le malade s'appelle Byron, Chateaubriand ou Benjamin Constant; on peut supposer qu'il tient à sa maladie comme à une partie de sa gloire. Malheureusement ici il n'y avait à faire aucune supposition semblable : le malade était un homme sans nom. Perdu dans la foule confuse de ses contemporains, il n'avait aucune gloire à espérer, n'en désirait aucune, et vivait seul, loin des

hommes, sous l'œil maternel de la fatalité. Mais, inconnu ou non, il avait plus qu'aucun poète été favorisé de l'amitié assidue de ces deux divinités redoutées des heureux, le *spleen* et la mort. Elles l'aimaient, parce qu'elles savaient qu'il n'avait à leur opposer aucune formule de conjuration, aucune résistance, et qu'il leur obéirait docilement, sans appeler à son secours l'aide des divinités protectrices des joies bruyantes et conservatrices de la vie. Que de services il leur avait rendus d'ailleurs! Quand la ville était trop gaie, elles savaient qu'il y avait toujours dans Paris un asile qui ne leur serait pas fermé. Elles entraient donc comme des amis familiers, s'asseyaient au coin du feu, à la place qu'elles connaissaient si bien, et alors, par reconnaissance pour l'hospitalité reçue, l'ennui faisait pleuvoir autour de son hôte l'épais brouillard de ses malsaines rêveries, et la mort ouvrait devant ses yeux les riantes perspectives qui mènent au bienheureux royaume de l'anéantissement.

Je l'ai vu passer successivement par toutes les phases de ce mal redoutable, je l'ai vu renoncer tour à tour à toutes les chimères que les hommes poursuivent sous le nom de bonheur, éclat, renom, amour, amitié, opinion du monde, orgueil de soi-même, et je lui dois cette justice, que jamais homme n'a dit adieu à toutes ces choses qui sont si chères à notre nature avec plus d'égalité d'âme et plus de sérénité. Chaque fois qu'il a dû renoncer à quelqu'une de ces vaines illusions, il l'a fait avec une bonne grâce parfaite, sans contorsions et sans déclamations, en prenant respectueusement congé de l'idole qui s'enfuyait. Oh! que le destin est bon! Cet être, qui semblait condamné à devenir le plus malheureux des hommes, avait trouvé dans son malheur même la source d'une joie infinie et d'une paix profonde. Religieusement soumis aux inexorables décrets qui avaient été prononcés sur lui, il savait qu'il lui était défendu d'espérer, et il se résignait humblement. Il savait que nul ami n'est aussi assidu que l'ennui, nul amour aussi fort que celui de la mort, et il s'estimait heureux d'avoir conquis une amitié qui devait durer toute la vie, un amour qui le suivrait pendant toute l'éternité.

Rien cependant dans sa personne n'indiquait au premier abord qu'il fût en rapport avec d'aussi grandes puissances, ni qu'il fût honoré d'aussi illustres amitiés, rien, si ce n'est une certaine tendance à s'isoler, qui pouvait faire supposer un mystère dans sa vie. Cet isolement lui avait été souvent reproché par les rares personnes dont il supportait la rare société, et il avait été interprété de diverses façons; mais aucune de ces interprétations n'était la vraie. Il s'isolait, parce qu'une sévère expérience lui avait révélé plusieurs fois que la solitude était sa condition naturelle, que s'il tentait d'en sor-

tir, il le ferait à ses risques et périls, et que l'ennui était, à tout prendre, préférable au ridicule et à la lâcheté. D'ailleurs cet ennui si funeste avait fini par lui devenir nécessaire, il était devenu une habitude comme l'opium et le tabac. Lorsqu'il s'abandonnait à un élan de gaieté, on le voyait s'arrêter subitement, comme s'il eût reçu à l'oreille quelque sévère avertissement, ou que la pensée qu'il mentait à sa véritable nature lui eût traversé l'esprit. « Que fais-tu, misérable présomptueux? tu t'avises d'être gai, comme si tu avais quelques motifs de l'être; *memento quia pulvis es,* souviens-toi que tu dois être le fidèle serviteur de l'ennui; bâille en son honneur, et ne recommence pas tes impertinentes incartades. » Telles étaient les paroles qu'il lui semblait entendre prononcer par sa conscience, et qui le ramenaient modeste et soumis aux conditions pour lesquelles il était créé... Jamais homme, depuis le philosophe de Pascal, ne s'est montré acteur si docile, et n'a joué avec plus de scrupule le personnage que les dieux lui avaient confié dans la vaste comédie dont ils s'amusent.

Grâce à ces heureuses dispositions, il tomba enfin dans cette sombre maladie qui renferme toutes les autres, l'hypocondrie, et ce qui n'avait été jusque-là qu'une rêverie malsaine devint une sinistre réalité. Il eut dès lors toujours présent avec lui un spectre invisible pour tout le monde, visible pour lui seulement, et la pensée du néant, qui ne se présente à l'esprit des autres hommes que pour en être chassée par les préoccupations des plaisirs et des affaires, lui devint familière et chère entre toutes. Toutes ces légères velléités de bonheur qui de loin en loin agitaient encore son cœur cessèrent de le tourmenter, et le désir même de vivre mourut en lui. Dans cette stérilité, dans ce silence de toutes les voix de la nature, il trouva pourtant paix et douceur. Cette quiétude au sein d'un ennui aussi profond devint enfin tellement effrayante, que ses meilleurs amis ne virent d'autre remède qu'une réaction violente, de quelque nature qu'elle fût; ils le supplièrent de s'arracher à ce bonheur sinistre, de secouer cette paix plus mortelle qu'une eau marécageuse et dormante, d'essayer de vivre en un mot. Ils tentèrent une dernière fois de le bercer de vains rêves, ils essayèrent d'attiser en lui les flammes des espérances. Inutiles tourmens! les flammes étaient éteintes, et le foyer où elles s'alimentaient refroidi depuis longtemps.

C'est alors qu'un soir, après avoir fait tous les efforts qu'il était en mon pouvoir de faire pour l'engager à rebrousser chemin dans la voie où il était entré, et à rentrer brusquement dans la vie, je reçus en réponse à mes conseils ces tristes confidences que j'essaierai de reproduire telles qu'elles furent faites, sans amplification ni développement inutile, et dans leur concision cruelle et ironique.

« Vous me plaignez, mon ami; vous me jugez malheureux et désespéré! Si vos conseils ressemblaient à ceux que je reçois chaque jour d'amis indifférens ou d'indifférens trop officieux, je vous répondrais tranquillement ce que j'ai répondu si souvent déjà : « Oui... sans doute... j'essaierai; merci, en attendant, de vos excellens conseils. » Mais comme je vois en vous plus de sincérité que chez la plupart de ceux qui m'entourent, je vous répondrai franchement : Ne me plaignez pas. Si j'ai souffert, depuis longtemps toutes les blessures sont cicatrisées; si j'ai été malheureux, je ne le suis plus; le sort compatissant, ne trouvant plus rien à ronger en moi, a bien voulu me rendre la paix et chercher ailleurs une autre proie. Maintenant je jouis d'un bonheur inaltérable que rien, je crois, ne pourra troubler désormais, car j'ai conquis dès ce monde le repos de l'éternité. Ah! mon ami, les sentiers par lesquels vous fait passer l'ennui ressemblent aux sentiers pénibles que préfère, dit-on, la vertu; mais au terme du désagréable voyage on trouve, je vous assure, la récompense de ses fatigues. Je voudrais vous faire bien comprendre le bonheur dont je jouis, et en vérité c'est une tâche difficile. Je chercherai donc dans l'histoire morale de l'homme un fait historique qui puisse vous servir de point de comparaison pour juger de l'état de mon âme. Vous savez ce que les bouddhistes appellent le *nirwana*. C'est une des plus singulières méthodes de perfectionnement mystique que l'enthousiasme humain ait encore inventées, comme le bouddhisme lui-même me semble, si je puis m'exprimer ainsi, une des atmosphères morales les plus étranges que l'âme humaine ait traversées jusqu'à présent. De quel immense ennui, de quelle lassitude ne témoigne pas cette doctrine, qui a fait de l'athéisme une religion, qui a donné à l'homme la promesse du néant comme récompense de la vertu et de la piété! L'âme humaine, qui partout ailleurs a reculé d'effroi devant la pensée du néant, s'est sentie un jour saisie de terreur devant la pensée qu'elle ne mourrait jamais; elle a eu, pour ainsi dire, la panique de l'immortalité. Alors elle a embrassé l'idée du néant comme sa plus chère espérance, et n'osant y croire cependant, elle s'est creusée elle-même, elle s'est épuisée à trouver des méthodes ingénieuses de mériter cette récompense. De là un système de métaphysique extrêmement subtil et profond, où le néant est considéré comme l'essence divine elle-même, où la raison humaine est considérée comme d'autant plus parfaite qu'elle se rapproche davantage du néant. Le but suprême de la sagesse consiste à trouver le moyen de ne plus vivre. Qu'est-ce qui constitue la vie? demande le bouddhiste. Le désir, l'espérance, la passion, voilà les racines qui rattachent l'âme à la vie; lorsqu'elle veut quitter son enveloppe mortelle, ces liens la re-

tiennent et l'emprisonnent encore dans un nouveau corps, l'empêchent d'aller se perdre au sein de l'éternel rien. Mourons donc dès cette vie, si nous voulons mériter ce bienheureux anéantissement, coupons ces tyranniques racines qui entravent notre perfection et retardent notre bonheur; travaillons à ne plus espérer, à ne plus aimer, à ne plus désirer, à ne plus penser, et ainsi nous monterons successivement les degrés de l'échelle mystique qui conduit au vide infini.

« Que de peines se donnent les pieux talapoins, les bonzes mystiques, les vertueux ascètes, sectateurs de Bouddha, pour arriver à cet état qu'on pourrait définir la mort dans la vie! Il n'est pas de moyens absurdes devant lesquels ils aient reculé, pas d'expédient ridicule dont ils aient eu honte, pas d'attitude obscène ou grotesque qu'ils aient hésité à prendre. Quels labeurs pour s'abêtir, quelles ruses ingénieuses pour se mutiler! Mais en vérité tout cela me paraît bien enfantin. Dans leurs rituels d'abêtissement, les pauvres gens ont oublié l'ennui, qui les eût dispensés de tant d'expédiens ridicules; l'ennui, plus puissant pour sécher le cœur et tarir les sources de la pensée que tous les exercices monastiques, que tous les tours de force inventés par les stylites orientaux. J'en sais plus long qu'eux sur la perfection suprême sans avoir eu besoin de recourir à leurs méthodes, et avec le seul ennui pour auxiliaire, j'ai franchi rapidement tous les degrés du *nirwana*.

« Vous qui jugez mon sort si malheureux, vous ignorez tout le bonheur que l'ennui peut procurer à ceux qu'il a choisis pour ses victimes. Jamais tyran italien n'a fait mourir ses ennemis avec plus de grâce, et en les couvrant de plus de fleurs. Ses premières visites, par exemple, sont charmantes, pleines de douces rêveries, de tendres entretiens, d'affectueuses larmes. Il s'assied à vos côtés, le perfide, et en même temps qu'il vous insinue ses poisons, il vous conseille d'espérer, de prendre goût à la vie, de l'oublier même. Conseils hypocrites! il sait bien qu'on ne peut guérir de ses poisons. Il s'insinue auprès de vous comme un ami, et un long temps s'écoule avant que vous ayez aperçu qu'en lui vous avez un maître. Et les heures coulent rapidement en sa compagnie, quoi qu'en dise l'opinion vulgaire! Il peuple votre solitude d'une foule de génies et d'esprits malfaisans, et des essaims de mélancolies légères viennent par son ordre, comme les océanides de Prométhée, vous prodiguer leurs impuissantes consolations. Cette première période du *spleen* est donc pleine de charme et de dangereux attrait; l'âme s'y laisse doucement aller, et apprend à tirer de son infortune même un funeste plaisir. Cependant un rayon de véritable bonheur pourrait faire fondre en un instant tous ces enchantemens malsains, toute cette

magie vaporeuse; mais il refuse de briller, et le brouillard s'épaissit de plus en plus.

« Le bonheur seul en effet, le bonheur réel, non les vaines chimères auxquelles nous donnons ce titre, peut lutter avec avantage contre cet ennemi terrible, lorsqu'il n'a pas pris depuis trop longtemps possession de notre âme. Toutes les autres armes sont vaines, quoi qu'on dise, et l'énergie d'un Hercule faiblirait dans une pareille lutte. Que veulent dire les pédagogues qui n'ont jamais subi les atteintes de ce mal, les mondains à la vie bruyante, lorsqu'ils nous prêchent qu'il est de notre devoir de lutter, ou qu'ils nous proposent leurs plaisirs comme moyens de défense? Pensent-ils donc que la lutte n'ait pas eu lieu? Il y a toujours un moment où la réaction arrive, où l'âme s'agite avec une fiévreuse impatience pour secouer son engourdissement, où nous nous indignons contre cet asservissement que nous n'avions pas prévu, où nous essayons de reconquérir notre liberté. C'est l'heure des vaines colères et des inutiles violences, l'heure des blasphèmes lancés dans le vide, des cris auxquels nul écho ne répond, des larmes que nul souffle du ciel ne vient sécher; mais, pareille à un peuple révolté qui vient de lui-même se remettre sous le joug d'un tyran, l'âme se lasse de ces stériles combats. Oh! comme elle revient domptée, soumise et châtiée de sa tentative d'indépendance! Avec quelle muette servilité et quel obéissant empressement elle reprend le collier de son ancienne servitude! Désormais elle ne fera plus un mouvement : elle comprend qu'elle est une victime marquée par la fatalité, et, pleine de repentir pour ses hardiesses impies, elle courbe pieusement la tête devant cette éternelle puissance qui régissait les anciens dieux et qui régit toujours les hommes.

« C'est alors que cet ancien ami, cet aimable compagnon de vos longues journées solitaires et de vos veilles silencieuses, l'ennui, se présente à vous avec son véritable visage, imposant, solennel, despotique. Désormais docile et revenu à jamais de vos incartades d'écolier, vous prêtez attentivement l'oreille à ses graves leçons, vous n'en perdez plus une syllabe. L'amour de ce maître austère vous vient, vous comprenez enfin que son dessein est de vous donner, malgré vous, le bonheur. Il veut vider votre âme et votre cœur de tout cet assemblage profane d'idées, de sentimens, de passions, sources d'erreurs et de mensonges que les sages ont toujours fuies. Il veut y faire régner un désert solennel qui soit un tabernacle digne de recevoir l'idée du *rien* éternel. Une telle opération vous semble dépasser de beaucoup, n'est-il pas vrai, les opérations chirurgicales les plus douloureuses que nous connaissions? Cependant il n'en est rien. L'ennui procède dans son œuvre de destruction comme la

ture, comme le temps, comme toutes les forces éternelles qui ne sont pas de l'homme, qui n'ont pas de fiévreuses impatiences et de puériles précipitations; il procède avec lenteur et avec mesure. Oh! comme le cœur de l'homme, ce fragile organe qui semblerait devoir être brisé en quelques minutes, peut résister longtemps! Quelles solides et subtiles racines l'attachent à la vie! Quelle force il a pour souffrir! Avec quelle élasticité et quelle souplesse il rebondit contre l'adversité! Quelle source inépuisable d'amour, quels mystérieux trésors d'affection et de bonté sont cachés en lui! Pour dessécher cette source, pour dissiper ces trésors, il faut des années. C'est un grand martyre, pensez-vous sans doute, d'assister chaque jour, à toute heure, sans intervalle de repos, à la destruction de son propre cœur, que de le voir s'en aller par imperceptibles lambeaux comme une étoffe rongée des vers? Lorsqu'il nous est infligé par une main humaine, celle d'un tyran domestique par exemple, ou celle d'une femme aimée, ce martyre nous paraît insupportable. Eh bien! avec l'ennui, je vous assure, ce supplice est supportable après tout; l'ennui n'a pas ces lourdeurs et ces maladresses de main, cette ignorance grossière, cette rudesse cruelle qui distinguent nos bourreaux humains; lui, il panse en même temps qu'il blesse, il endort en même temps qu'il tue. Sa puissance narcotique est telle que dans mes rares heures de libre fantaisie, lorsque, pareil à l'esclave, je raillais mon maître absent, j'ai souvent pensé que les savans devraient chercher le moyen d'utiliser l'ennui dans les opérations chirurgicales qui réclament l'emploi de l'éther.

« Il a deux baumes pour apaiser l'irritation des plaies qu'il creuse dans l'âme, le mépris et l'oubli. On se console de bien des choses, je vous assure, en méprisant et en oubliant. Je vous recommande surtout le mépris comme une volupté que très peu d'hommes connaissent, et qui est une des plus délicieuses qu'on puisse goûter sur cette terre. Si un jour vous en prenez le goût, usez-en largement : c'est une volupté dont il est nécessaire d'abuser pour la sentir, et qui perd toute sa saveur lorsqu'elle est prise à petites doses. C'est, après l'amour, la plus grande volupté dont l'âme humaine soit capable; seulement je la crois plus délicate que l'amour, plus exquise, plus *distinguée,* comme on dit aujourd'hui, moins à la portée de la foule grossière, moins conforme aux instincts du vulgaire. On dit que ceux qui ont aimé une fois cherchent à aimer jusqu'à leur mort; ceux qui ont méprisé une fois ne se guérissent aussi que par la mort de cet aimable poison. Le mépris est l'auxiliaire le plus actif de la mort; c'est celui qui, de tous nos sentimens, nous fait le mieux prendre la vie en dégoût et l'humanité en pitié. Essayez-en, et vous me direz plus tard si vous pensez qu'il soit un cœur qui puisse vivre

longtemps, s'il est soumis à cette volupté violente. Et c'est à ce régime que j'ai été soumis. Non-seulement j'ai cessé de croire à la possibilité de vivre, mais j'ai cessé de sentir même le désir de la vie.

« Pendant longtemps, à mesure que je sentais mon cœur se fermer et mon âme se dépouiller, comme un arbre aux approches de l'hiver, il me semblait que j'éprouvais comme une lassitude vague qui se traduisait par un immense besoin de repos; mais aujourd'hui j'ai conquis ce repos : le vide est maintenant complet. Si le bonheur existe, je n'en veux rien savoir; si la vérité existe, elle ne m'est plus nécessaire. Que la vérité reste entre les mains jalouses des dieux, qui rient de nos efforts pour l'atteindre, je ne les divertirai pas plus longtemps de mes souffrances et de mes travaux : je n'ai jamais eu aucun goût pour les rôles ridicules. Que le bonheur aille où il le voudra chercher ses élus, je ne l'appellerai plus, car j'ai une certaine fierté, et je n'ai jamais poursuivi longtemps ce qui s'obstinait à me fuir. Pour parler un langage poétique : non, je ne serai plus la dupe des olympiens et des mortels. L'ennui, le bienfaisant ennui m'a enfin délivré de tous ces soucis qui nous causent de si cruelles souffrances, et qui pourtant nous sont si chers, tant que nous n'avons pas dominé notre nature charnelle et dompté l'ancien Adam qui est en nous, comme disent les théologiens. Moi, j'ai dompté l'ancien Adam, je m'en flatte, à l'aide du tout-puissant *spleen*, et je suis entré dans le royaume de l'*ataraxie* la plus stoïque. Le calme règne en moi et autour de moi; je suis comme plongé dans l'infini du vide. Comment pourrais-je vous dépeindre les joies que j'éprouve. Une bouche mortelle n'a pas de mots pour décrire à une oreille mortelle des voluptés qui dépassent notre nature. Comment exprimer ce bonheur de l'insensibilité absolue, cette plénitude du néant? Il faudrait pour une telle œuvre la plume des grands poètes qui ont entrepris de chanter les joies célestes et les voluptés séraphiques. Je suis donc heureux, très heureux, et en même temps que j'ai trouvé le bonheur, j'ai travaillé à mon perfectionnement moral, s'il faut en croire les docteurs bouddhistes. Je me suis dépouillé successivement de tout ce qui pouvait m'attacher à la vie, et qui me rendait indigne d'entrer dans le néant éternel. Maintenant j'attends ma récompense, que le sort, malgré ses rigueurs, ne peut me refuser sans une iniquité trop criante, c'est-à-dire ce néant éternel, que j'aurai bien gagné à la sueur de mon front, je vous assure, et que je vous souhaite lorsque vous serez arrivé à l'état de perfection auquel je suis arrivé. »

Je n'eus pas le courage de remercier mon pauvre ami de l'aimable vœu qu'il faisait pour moi; ce souhait d'anéantissement, étant une

formule de politesse fort inusitée jusqu'à présent, me frappa de surprise et me laissa sans réponse. Quelques années se sont écoulées depuis le soir où cette navrante confession me fut faite, et celui qui la fit jouit maintenant, il faut l'espérer, d'une immortalité plus douce que cet anéantissement qu'il attendait avec un calme si religieux; mais ses paroles me sont restées dans la mémoire comme la meilleure expression de la tournure qu'a prise, vers le milieu de notre siècle, ce sentiment de l'ennui, qui depuis tantôt cent ans à joué un si grand rôle dans le monde. Tout ce que j'ai vu de caractères mélancoliques et entendu de discours splénétiques portaient le même cachet d'ironie amère, calme, méprisante et un peu brutale. L'ennui a subi une transformation, comme toute chose autour de nous; il eût été fort singulier en effet que lui seul n'eût pas changé, et que dans notre société matérialiste il eût gardé ses délicatesses de dilettante, de touriste grand seigneur et de poète allemand. Au commencement de notre siècle, l'ennui fut presque une religion; il se confondit avec une noble inquiétude des choses éternelles; il cherchait, il rêvait; que dis-je? il osait même espérer. Aujourd'hui l'ennui règne plus qu'autrefois; mais ce n'est plus un noble tourment, c'est une maladie, lourde, fatigante, monotone; il ne se contente plus d'enivrer l'âme, il la tue. L'ennui n'est plus une inquiétude, comme au temps de Goethe et de Rousseau, c'est une négation; ce n'est plus ce scepticisme qui rougissait de lui-même et osait à peine s'avouer, c'est l'athéisme qui s'avoue sans fausse honte, froidement et franchement. Nous allons vite en vérité, dans le siècle où nous vivons, vite comme la cavalcade sinistre de la ballade de Bürger. Nous marchons d'un pas rapide et hardi dans le chemin de la mort. Tout s'en va, tout se décolore et s'abâtardit, même le désespoir, même l'ennui. On dirait que l'âme humaine a atteint la limite de volupté, de pensée, de curiosité, qu'elle ne peut franchir sans se paralyser ou s'hébéter. Lasse d'espérer, fatiguée d'attendre, veuve depuis trop longtemps des sentimens qui donnaient un but à son activité, elle se tient accroupie au fond de l'organe que les philosophes lui ont assigné pour séjour, et contemple d'un air hagard les sens qui simulent encore les grimaces de la vie. Comme mon ami l'hypocondriaque, elle tire maintenant son bonheur de son impuissance, et place dans le néant son suprême espoir et sa dernière récompense.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 janvier 1858.

Au seuil de cette année qui commence à peine, que trouvons-nous tout d'abord? Les morts se pressent déjà dans la politique et dans les armées comme dans les arts. L'Angleterre perd dans l'Inde quelques-uns de ses chefs les plus héroïques. L'Autriche voit mourir son vieux soldat, le feld-maréchal Radetzky, qui figurait à Marengo il y a plus d'un demi-siècle, et qui, plié par l'âge, retrouvait encore assez de verdeur martiale pour relever la fortune des armes impériales au milieu des dernières révolutions italiennes. Rechid-Pacha, le grand-vizir du sultan, disparaît surpris par la mort au faîte du pouvoir. Mais à part ces événemens qui marquent ces premiers jours d'une teinte funèbre, sous quels auspices s'ouvre cette année? Le premier fait, si l'on peut ainsi parler, est un bruit répandu subitement et commenté par toutes les polémiques européennes. Est-il vrai que l'Angleterre et l'Autriche auraient signé, il y a quelques mois, une alliance secrète à laquelle il n'aurait manqué que l'adhésion de la Russie et de la Prusse pour devenir une véritable coalition? Autant qu'on en peut juger, c'est là bien évidemment une de ces mille conjectures auxquelles peut toujours prêter la situation de l'Europe telle que la dernière guerre l'a faite, parce que le caractère de cette situation est justement l'indécision, parce qu'en l'absence des combinaisons anciennes de la politique qui ont disparu, il est tout simple que des combinaisons nouvelles s'essaient, et qu'on prenne quelquefois pour une réalité ce qui n'est qu'une apparence. Qu'on remarque en effet que la guerre d'Orient a laissé l'Europe dans cet état singulier où tout a été interverti diplomatiquement, et où il n'est plus resté qu'un ensemble de rapports réguliers sans intimité, dans les conditions d'une indépendance mutuelle. Que l'Angleterre se soit rapprochée de l'Autriche en ces derniers temps, cela n'est point douteux; mais que ce rapprochement ait pris le caractère d'une alliance intime et invariable, c'est ce qui est plus difficile à croire. L'affaire

de l'organisation des principautés a rapproché les deux états; la question de la navigation du Danube les divise aujourd'hui. D'ailleurs n'est-ce pas une tradition pour l'Angleterre de ne point se lier par des alliances permanentes? Lord Palmerston particulièrement aurait-il consenti à effacer de la politique le nom de l'Italie? Si tout se réduit à une entente spéciale sur un point précis, il n'y a rien en cela qui soit en désaccord avec les données actuelles de la politique. La seule explication possible d'une telle combinaison eût été cet autre rapprochement dont on a parlé quelquefois entre la France et la Russie; mais alors il n'y avait point réellement coalition, la France n'était point isolée. L'Europe était partagée en deux. Heureusement les faits démentent ici les conjectures.

Les coalitions! elles ne se nouent pas ainsi, ce nous semble; il est assez inutile de les consigner dans des protocoles qui risquent de rester une lettre morte. L'alliance qui a subsisté longtemps, après 1815, entre les principales puissances, qui a été restreinte ensuite aux trois premières cours du Nord, et qui reposait sur une identité de principes d'action, sur la solidarité dans la défense d'une certaine politique en Europe, cette alliance était une coalition permanente. Elle s'est affaiblie peu à peu pour disparaître dans le dernier conflit. La politique des alliances de principes a été remplacée réellement par une politique d'intérêts. Or les intérêts sont mobiles et se heurtent souvent. Ils font de la vie diplomatique une succession de dissidences et de rapprochemens, justement ce que nous voyons aujourd'hui. Ils ne peuvent donner naissance qu'à des coalitions de circonstance, nouées par la force des choses, ayant un but précis, et déterminées surtout par la faute d'un gouvernement surpris en flagrant délit d'agression contre la paix publique. Alors tout change, sans qu'il y ait eu de protocoles. On a eu ce spectacle il y a quelques années. Quelle est la puissance qui paraissait plus isolée que la France au lendemain de la résurrection de l'empire? Peu après cependant elle avait un des premiers rôles dans les affaires européennes. Quel pays semblait avoir de plus solides alliances et exercer un plus grand ascendant que la Russie? Bientôt pourtant la Russie avait tout le monde contre elle. Et quel était l'unique auteur de ce prodigieux changement dans la situation de l'Europe? Il n'y en avait point d'autre que l'empereur Nicolas lui-même. Les conventions secrètes n'avaient certes joué aucun rôle dans ces surprenantes évolutions. Cela veut dire qu'il n'y a de coalitions possibles aujourd'hui que contre ceux qui les provoquent par leurs fautes, en inquiétant ou en violentant tous les intérêts, et c'est une politique que la France doit peu songer à pratiquer pour elle, après l'avoir combattue chez les autres. S'il reste quelque chose à éclaircir dans ces mystères diplomatiques, M. Disraeli, à la prochaine réunion du parlement anglais, ne manquera pas sans doute d'amener lord Palmerston sur ce terrain, et on verra, nous le supposons, s'évanouir ce nouveau fantôme des polémiques actuelles.

Le plus clair au moment où nous sommes, c'est qu'en l'absence d'un principe supérieur de politique qui règle toutes les situations et auquel se subordonnent toutes les considérations secondaires, il y a des dissidences inévitables qui naissent de l'antagonisme des intérêts, comme aussi il y a des affinités naturelles. L'Angleterre n'a point partagé toutes les vues de la France au

sujet des principautés, elle a incliné au contraire vers l'Autriche. Voici une question qui l'éloigne de l'Autriche et qui la rapproche de la France : c'est la question de la navigation du Danube, qui passe aujourd'hui au premier rang, et va devenir sans doute un de ces champs de bataille diplomatiques où s'agitent tous les intérêts. C'est d'ailleurs une question des plus complexes, et s'il s'élève des difficultés qu'il est désormais assez facile de prévoir, il faut bien dire que l'Autriche aura singulièrement contribué à les créer par la façon inattendue dont elle a conduit une affaire que rien ne peut soustraire en définitive à l'arbitrage souverain de l'Europe. Le Danube, on ne l'ignore pas, n'a point été soumis jusqu'ici au régime de la liberté de navigation proclamé en 1815, par la raison bien simple que l'empire ottoman n'était point admis alors aux bénéfices du droit public européen. C'est le traité du 30 mars 1856 qui, en introduisant la Turquie au sein des puissances de l'Europe, a prononcé l'assimilation du Danube aux autres fleuves, et pour assurer l'application du principe de l'acte final de Vienne, le congrès de Paris instituait deux commissions. L'une était chargée de tout ce qui concernait l'embouchure du fleuve, les travaux à exécuter, et se composait de représentans de toutes les puissances européennes; l'autre se composait de délégués des états riverains, et avait pour mission d'élaborer des règlemens de navigation; les règlemens une fois préparés devaient être transmis au congrès réuni de nouveau et être arrêtés en commun pour devenir la loi souveraine de la navigation sur le Danube. Il résulte de ceci deux choses : premièrement, que les commissions instituées n'étaient en quelque sorte qu'une émanation du congrès de Paris, et qu'elles n'existaient qu'en vertu d'un mandat européen; en outre, les règlemens adoptés pour la navigation n'ont évidemment de valeur que par la sanction de l'Europe, qui reste libre de les examiner et de les accepter ou de les rectifier. — Maintenant comment ces prescriptions ont-elles été exécutées et respectées? La chose est bien simple : l'Autriche, selon sa coutume, a considéré la navigation du Danube exclusivement au point de vue autrichien, et elle a cherché à faire prévaloir ses idées, qui ne sont pas des plus libérales. Elle a convoqué des délégués des états riverains; de longues négociations ont été suivies, une convention diplomatique a été signée pour réglementer la liberté fluviale, et tout récemment on a su que les ratifications de cet acte entre riverains venaient d'être échangées à Vienne.

C'est un premier succès que l'Autriche a voulu habilement et vivement emporter; seulement la question n'est pas résolue, et tout semble assez étrange, on en conviendra, dans le fond et dans la forme de ce procédé. D'abord les délégués de la Servie, de la Moldavie et de la Valachie, que le congrès de Paris avait eu la précaution d'introduire dans la commission riveraine, ont été évincés; mais de plus il s'élève ici une question singulière, où l'Autriche paraît vraiment avoir oublié ses habitudes de circonspection, ses connaissances dans l'étiquette diplomatique et son respect des traditions : elle compromet sa bonne renommée dans les chancelleries. Que voyons-nous en effet? On sait ce que c'est en diplomatie qu'une convention et une ratification. La ratification est la signature du souverain qui rend un acte immédiatement obligatoire. En est-il ainsi de la convention signée et ratifiée

par tous les riverains du Danube, c'est-à-dire par l'Autriche, la Turquie, la Bavière et le Wurtemberg? Nullement; la compétence du congrès de Paris ne reste pas moins entière, et elle ne saurait être contestée, quoiqu'on en ait eu peut-être la pensée. Or que va-t-il arriver? La convention de Vienne présente ce phénomène anormal d'une transaction diplomatique dénuée de valeur réelle, bien que marquée du sceau qui la rend exécutoire. Si elle est sanctionnée par le congrès, l'acte de souveraineté accompli par les rois de Bavière et de Wurtemberg n'aura pas moins été suspendu. Ce serait bien mieux encore, si les règlemens stipulés pour la navigation du Danube étaient modifiés, et cette prévision n'a rien d'inadmissible; l'Autriche aurait exposé deux souverains à voir un acte de leur prérogative infirmé par une réunion diplomatique où ils n'ont pas de représentans, par une autorité dont ils ne relèvent pas, et dont la juridiction ne peut les atteindre. Telle est la situation bizarre créée par la précipitation du cabinet de Vienne. L'Autriche a-t-elle espéré passer à travers tous les obstacles et assurer le succès de ses vues en présentant un acte définitif revêtu d'une solennité particulière? Elle l'a cru peut-être, et elle se fonde, dit-on, sur une expression du traité qui semble laisser entendre que le congrès prendra simplement acte de la communication qui lui sera faite des règlemens de navigation : à quoi il est facile de lui répondre par un autre article, stipulant formellement que ces règlemens seront arrêtés en commun, et là est manifestement la pensée, l'esprit qui a inspiré les dispositions du traité. Cela est si vrai que la Turquie elle-même, en envoyant sa ratification à Vienne, paraît avoir hésité, et a réservé la souveraine juridiction de l'Europe. Quant aux autres puissances, l'Autriche n'en est pas sans doute à savoir que, dans leur pensée, la convention signée par les états riverains du Danube n'a rien qui diminue les droits d'examen et de révision du congrès de Paris. C'est un point sur lequel la France et l'Angleterre, la Russie et la Prusse, aussi bien que la Sardaigne, ne peuvent qu'être d'accord, puisqu'il s'agit pour l'Europe de maintenir l'autorité d'un principe établi par elle, ou de l'abandonner à l'interprétation un peu intéressée, on en conviendra, du cabinet de Vienne. L'Autriche poursuit avec une invariable persévérance l'accomplissement de ses desseins sur le Danube, on ne peut absolument lui en faire un crime; de même il est tout simple que les autres puissances ne laissent point énerver la force des prescriptions libérales sous l'empire desquelles elles ont voulu placer le commerce universel.

Cette lutte d'influences qui se prépare n'a point en vérité d'autre sens, et la forme ne serait rien après tout, si dans le fond la convention signée par les états riverains du Danube et inspirée par l'Autriche offrait une sérieuse et franche satisfaction à tous les intérêts du commerce et de la navigation. Malheureusement c'est là ce dont on peut douter. L'histoire de cette liberté des fleuves, pour laquelle les cabinets luttent en Europe et même en Amérique, au Brésil particulièrement, serait assez curieuse. On a pris pour point de départ, dans le dernier congrès, les dispositions de l'acte final de Vienne, qui consacrent le principe de la liberté de navigation. En réalité, c'est le traité de 1814 qui proclamait le premier ce principe, et il le posait dans des termes beaucoup plus larges en ouvrant les fleuves à tous les pavillons. De-

puis, il y a eu une sorte de retraite successive. Les transactions de 1815 laissaient déjà la porte ouverte à plus d'une interprétation. L'acte définitif de navigation promulgué plus de dix ans après restreignait singulièrement la liberté dans la pratique; il finissait, à vrai dire, par n'admettre tous les pavillons que dans les eaux maritimes. Il y a donc une sorte de conflit entre le principe qui a été à l'origine dans la pensée de l'Europe et l'application qui en a été faite. D'un côté est la liberté des fleuves, de l'autre une tendance incessamment restrictive, cachée sous le voile d'une réglementation nécessaire. L'acte récemment adopté à Vienne est loin de revenir au principe libéral qui a été le premier point de départ dans cette question; il ne ferait que consacrer, si ce n'est aggraver le système des restrictions par des mesures habilement calculées. Il crée des facilités matérielles peut-être, mais en limitant le droit de navigation. L'objet bien évident de cet acte est de fermer le plus possible le Danube aux pavillons étrangers. Il est même un fait curieux qui ressortirait de ces arrangemens. Au moment présent, il y a un commerce de cabotage assez considérable fait à l'embouchure du Danube par des bâtimens de toute nationalité. Ce cabotage serait désormais réservé exclusivement aux riverains, de telle façon que le commerce général perdrait en réalité plus qu'il ne gagnerait. Il serait dépouillé d'un avantage existant pour le bénéfice illusoire ou affaibli dans la pratique de pouvoir remonter le Danube à travers toute sorte de gênantes restrictions. L'Autriche trouve dans ces combinaisons une garantie de l'extension de son commerce; les autres peuples n'y peuvent trouver que des améliorations douteuses ou peu sensibles. Tel serait un des résultats de la dernière guerre, et il ne laisserait pas d'être assez étrange. Voilà comment les avantages péniblement conquis se répartiraient en proportion des sacrifices de chacun des états! Les autres gouvernemens européens sanctionneront-ils ces arrangemens, s'ils sont réellement dominés, ainsi qu'on le dit, par cet esprit restrictif? La France, l'Angleterre, la Russie, la Prusse, la Sardaigne, n'ont évidemment qu'un même intérêt, qui consiste à faire prédominer le plus possible un principe libéral, et, comme on voit, s'il y a entre l'Angleterre et l'Autriche des points d'affinité, il y a aussi, même dans la question d'Orient, des points où elles se heurtent et sont en antagonisme.

A travers ces affaires communes de l'Europe, qui sont plus propres à mettre en relief des diversités de politiques et à créer des troubles passagers qu'à déterminer des combinaisons durables ou à produire des ruptures, l'Angleterre ne cesse pas d'avoir sa préoccupation de l'Inde. L'insurrection indienne est plus qu'un grand intérêt pour les Anglais, c'est une émotion patriotique et nationale. Tout semblait s'éclaircir récemment dans les choses de l'Inde. Le général en chef, sir Colin Campbell, avait dégagé la résidence de Lucknow; il avait livré des combats heureux. Des renforts arrivaient chaque jour. Dehli et Lucknow, ces deux victoires semblaient indiquer le déclin de l'insurrection. Rien n'est compromis assurément aujourd'hui, et au fond la situation reste la même; seulement sir Colin Campbell a été obligé de quitter Lucknow et de se replier vers Cawnpore. Il a délivré un moment une citadelle assiégée et sauvé des Anglais cernés par les insurgés; il n'a pas conquis une position. Le général Windham, vainqueur dans un combat sou-

tenu contre un contingent insurgé de Gwalior, a éprouvé un échec dans une rencontre qui a suivi. Sur d'autres points, dans le pays des Mahrattes jusqu'ici tranquille, le désarmement devient une occasion de révolte. La population belliqueuse du royaume d'Oude reste en armes, et sans douter du succès définitif, on s'aperçoit que cette insurrection indienne est une grande et longue affaire, même réduite aux proportions d'une répression laborieuse, étendue à de tels espaces et à de telles populations. C'est ce qui a contribué à jeter quelque trouble dans les dispositions récentes des Anglais à se rassurer après la délivrance de Lucknow. Il y a eu visiblement une sorte de déception, mais il est surtout un événement qui a servi à raviver cette plaie, à jeter comme un voile de tristesse sur ces affaires: c'est la mort du général Havelock, l'un des chefs qui ont le plus illustré l'armée anglaise dans le premier effort de résistance opposé à l'insurrection. Havelock est mort après six mois de luttes, de marches épuisantes, de prodiges d'intrépidité. Cette mort a retenti en Angleterre; c'était simple et juste, car tout d'abord Havelock a été le héros de la guerre de l'Inde; on a vu en lui le chef qui personnifiait avec le plus d'éclat l'énergie virile et l'indomptable fermeté de la race britannique. Il n'était rien au commencement de l'insurrection: il n'était que simple colonel vieilli dans le service; seulement c'était un de ces hommes comme l'Angleterre en a trouvé quelquefois dans l'Inde, qui sortent tout à coup de l'obscurité au moment voulu, s'élèvent en quelque sorte avec le péril, et se sentent responsables du nom anglais. Il avait parcouru en héros ces étapes de Cawnpore à Lucknow, conduisant sans faiblir sa petite troupe décimée à chaque pas par le feu et la maladie. L'Angleterre s'était aussitôt montrée fière de ce mâle serviteur: elle lui avait voté des pensions; la reine lui accordait la noblesse héréditaire. Ces récompenses ne s'adressent plus aujourd'hui qu'à un mort, et Havelock, comme on sait, n'est pas le seul général qui ait succombé. Il est le dernier inscrit sur une liste déjà longue: terrible exemple des sacrifices nécessaires pour réparer des désastres que la politique aurait pu prévoir et détourner peut-être! Cette question est l'affaire du parlement, qui se réunira bientôt.

Pour la France, elle a fini l'année dans le calme intérieur, et elle commence aussi l'année nouvelle dans le calme. La vie administrative suit son cours sans bruit, avec cette puissance régulière et silencieuse d'un vaste mécanisme qui embrasse tout un pays et lui imprime un mouvement uniforme, inaperçu, quoique perpétuellement actif. Les conditions que crée cet état nouveau ne sont pas toujours faciles, et il se rencontre aisément de singuliers docteurs qui ne demanderaient pas mieux que de les aggraver, s'ils le pouvaient. Volontiers ils réduiraient le pays à vivre de leur sagesse, de leur intelligence et de leur éloquence, ce qui ne serait point, il faut le dire, la plus fortifiante des nourritures. Si un professeur aimé de la jeunesse, écouté et applaudi depuis bientôt trente ans, accoutumé à parler avec une honnête liberté, si ce professeur mêle dans ses leçons la littérature et l'histoire, les vues ingénieuses sur l'art et les considérations sociales, ce qui charme l'esprit et ce qui le relève, aussitôt ils signaleront ce dangereux exemple, sans songer que leurs réquisitoires s'adressent encore plus au public qu'au professeur. Si les académies se réfugient dans ces immunités naturelles et lé-

gitimes qui sont la force de la science et des traditions littéraires, ils menaceront les académies. Ils se feront les surveillans des fonctionnaires qui n'attendent pas leur mot d'ordre et qui écrivent où bon leur semble, ils leur rappelleront même qu'ils sont inscrits au budget et qu'ils sont perpétuellement révocables. La modération surtout et l'indépendance leur causent d'indicibles malaises. Ce zèle, en vérité, a par momens des recrudescences toutes particulières. Il s'est institué un tout petit comité de surveillance publique qui sans mission spéciale dresse périodiquement sa liste de suspects dont le pouvoir, ainsi qu'on peut l'attendre de son intelligence, se hâte de ne point faire usage. Cette *Revue* n'est point épargnée dans cette guerre, on le conçoit; il y a longtemps qu'elle a le privilége d'exciter de telles humeurs. Elle est seulement affligée de tant de pauvreté d'invention de la part de ceux qui ne trouvent rien de mieux à répéter sans cesse que de la représenter comme un foyer d'hostilités indirectes et d'opposition systématique. Que veut-on dire en parlant ainsi? Lorsque des fonctionnaires éminens répandent les lumières de leur esprit sur les plus hautes questions économiques, est-ce la marque d'une hostilité préméditée? Lorsque d'autres hommes occupant des positions dans l'état tracent des tableaux d'histoire, écrivent sur la littérature ou sur les arts, y a-t-il quelque pensée ennemie? Lorsque durant la dernière guerre nous avons soutenu, dans la mesure de nos forces, une politique qui nous semblait la seule digne du pays, était-ce opposition systématique? Est-ce encore faire de l'opposition que de réfuter des théories dangereuses, de remettre sans cesse en honneur les principes qui font la dignité de la vie publique, d'être juste même pour le passé?

Ce qu'on veut dire peut-être, et en cela on n'aurait vraiment pas tort, c'est que les rédacteurs de cette *Revue* n'obéissent qu'à leur propre inspiration. Ils ont vu assez de choses, et quelques-uns même sans avoir beaucoup vécu, pour accepter le bien, de quelque main qu'il leur vienne. Ils ont des principes avant d'avoir des préférences personnelles, et à leurs yeux le meilleur gouvernement est celui qui s'inspire de ces principes, qui travaille à la grandeur du pays au dehors, qui lui donne dans la vie intérieure les garanties qui font sa sécurité aussi bien que la sécurité des pouvoirs publics. Ils aiment la liberté, ils croient en elle : est-ce donc que la liberté est un nom proscrit? Ils croient à son efficacité et à son retour sur la foi de la parole de l'empereur lui-même, et en attendant ils observent les lois, ce que ne font pas toujours ceux qui les accusent dans le moment où ils rédigent leurs réquisitoires. Ils ne cherchent nullement à cacher les choses utiles là où elles apparaissent. Par-dessus tout, ils tiennent comme au premier des biens à l'indépendance de l'esprit, et là est le lien de tant d'écrivains qui, sans abdiquer leurs opinions, se rencontrent sur un même terrain. Qu'y a-t-il en cela d'incompatible avec le gouvernement? Où sont les combinaisons mystérieuses et les oppositions systématiques? Il resterait à savoir si c'est une grande habileté de vouloir persuader aux pouvoirs publics qu'ils ont un ennemi partout où il y a un homme debout, dans les académies, dans les chaires de Sorbonne aussi bien que dans les plus sérieuses publications. La vérité est plutôt que le nom du gouvernement n'est le plus souvent invoqué que pour couvrir des intérêts et des rivalités fort subalternes, qui veulent à

toute force protéger le pouvoir, lequel ne sent pas absolument la nécessité d'une telle protection. Ces étranges protecteurs ont besoin de trouver un but à leur zèle : s'ils ne découvraient pas ou ne supposaient pas des ennemis, à quoi serviraient-ils? Ils ne voient pas que là où le pouvoir est armé de facultés administratives considérables, supposer des intentions au lieu de discuter des opinions, signaler de prétendus systèmes d'hostilité, désigner des fonctionnaires coupables d'avoir du talent et d'écrire selon leur goût, cela prend un nom dans toutes les langues humaines. Qu'en est-il résulté jusqu'ici, dira-t-on? Rien. Cela prouve que le pouvoir, jugeant de plus haut, attache un juste prix à ces intempérances; cela ne prouve pas que ceux qui se livrent à ce singulier métier soient innocens parce qu'ils sont impuissans. Le gouvernement en effet, et c'est son honneur comme aussi c'est son intérêt, peut se mettre facilement au-dessus de ces excès de zèle. Il ne se croit pas tenu de voir un danger dans la liberté de parole d'un professeur ou dans une immunité académique. On l'a vu récemment encore. L'Institut a eu à défendre une de ses prérogatives au sujet de la nomination d'un de ses fonctionnaires : ce fonctionnaire serait-il nommé par l'administration ou par l'Institut? Le gouvernement n'a point eu de peine à sanctionner le droit qu'a l'Institut de s'administrer lui-même. Et pourquoi le gouvernement s'est-il ainsi arrêté devant cette simple et légitime revendication? Parce qu'il a reconnu que l'unité de direction administrative, nécessaire et utile quand elle s'applique aux choses matérielles, devient impuissante ou malfaisante quand elle prétend régler les choses de l'intelligence, parce qu'il a vu que, dans ce privilége académique, il y avait une garantie de liberté qui, en tournant au profit de la science et de l'art, tourne au profit du pays lui-même.

Dans un corps tel que l'Institut, où se rassemblent des traditions, des convenances, des influences de différente nature, et qui reste la seule chose à peu près immuable à travers tant de variations, il est un degré d'indépendance qui est la vie même, et c'est en cela que les académies apparaissent réellement comme des institutions, au lieu d'être une collection banale de talens réunis au hasard. En cherchant à se préserver des envahissemens de l'esprit administratif, l'Institut défend justement cette indépendance de la littérature, de l'art et de la science. Il pourrait y avoir quelquefois cependant un ennemi d'un autre genre pour l'Institut et particulièrement pour l'Académie française : c'est l'esprit de coterie, qui n'est pas l'esprit de corps. Qu'est-ce donc que l'esprit de coterie? C'est cet esprit de combinaison intime qui puise dans toute sorte de considérations, sauf dans les considérations littéraires et scientifiques, les motifs d'un choix à faire ou d'une récompense à décerner. Le talent se trouve-t-il de plus par hasard dans l'homme ou dans l'œuvre, ce sera véritablement heureux; s'il n'y était pas, le choix serait absolument le même. Il suffit qu'il réponde à certains arrangemens préparés par des mains habiles dans une ombre discrète. L'Académie française, à l'heure actuelle, est en travail d'une double élection désormais prochaine : qui va-t-elle nommer? Ce ne sont pas sans doute les candidats qui manqueraient; ils abondent. Il en est qui consentiraient volontiers à se désigner eux-mêmes, et ce ne sont pas, on le pense, les plus sérieux; il est aussi des candidats avoués et désignés en quelque sorte par le suffrage anti-

cipé de l'opinion, qui n'est point certes sans avoir sa puissance. Si l'Académie veut nommer un poète d'une inspiration sérieuse, elle a M. de Laprade, à qui elle a déjà donné des voix, sinon le succès; si elle veut choisir une plume habile et sobre qui a su préserver l'art du roman des atteintes de toutes les corruptions, qui préférerait-elle à M. Jules Sandeau? Si elle veut élire un écrivain qui a porté une ferme et libérale intelligence dans l'étude de l'histoire et des problèmes contemporains les plus épineux, elle trouve M. de Carné. Entre ces esprits sérieux, élevés ou charmans, que l'Académie eût des scrupules et qu'elle hésitât, n'ayant pour le moment que deux élections à faire, cette hésitation même révélerait une juste préoccupation littéraire; mais voici l'embarras : quand elle a des candidatures naturelles, l'Académie en veut chercher d'autres, ou du moins on se plaît à les chercher pour elle.

Une élection est tout un drame savamment combiné, où se croisent mille influences, et où ce qui est public n'est peut-être pas ce qui est le plus curieux. Il y a de grands électeurs et même, dit-on, de grandes électrices, qui se reposent de leurs fatigues mondaines en s'essayant à faire des académiciens. On discute les titres, — non les titres littéraires, il s'entend, — on dirige d'avance le scrutin, et c'est ainsi que naissent des candidatures qui semblent tout à fait imprévues ou improvisées, même quand elles sont le mieux préparées. Supposez quelque combinaison de ce genre, la candidature si simple et si naturellement indiquée de M. Jules Sandeau aura tout à coup les inconvéniens les plus inattendus. Dans ce dernier roman que vous avez lu, dans ce gracieux et émouvant récit de *la Maison de Penarvan*, M. Jules Sandeau, — le croiriez-vous? — a commis un grand crime sans y songer : il a attaqué la noblesse, à ce qu'il paraît. Dans l'auteur de *Marianna* et du *Docteur Herbeau* s'est révélé tout à coup un esprit des plus dangereux, sinon un révolutionnaire fort menaçant. Qu'en faut-il conclure? C'est qu'il est de toute nécessité que l'Académie, pour sauver les traditions sociales, songe à un autre candidat et nomme M. de Marcellus. Il n'y aurait vraiment rien à dire, si M. de Marcellus, qui a employé son zèle à doter la France de la Vénus de Milo, et qui a fait des travaux d'érudition sur la littérature grecque, entrait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; mais évidemment l'honorable candidat s'est trompé de porte. S'il entrait à l'Académie française, M. Jules Sandeau n'aurait plus qu'à se présenter à l'Académie des Inscriptions, tandis que M. de Carné irait solliciter les suffrages de l'Académie des sciences mathématiques, et tout serait à sa place dans le monde nouveau créé par les grands électeurs de l'Institut. Ceci est plus grave qu'on ne le dirait au premier abord, et passe par-dessus toutes les questions personnelles. L'Académie a quelquefois à soutenir des luttes directes ou indirectes, cachées ou ostensibles, pour défendre ses priviléges, ces franchises traditionnelles qui ne sont pas la liberté même de l'esprit, mais qui en sont l'image. Où peut-elle trouver sa force, si ce n'est dans l'opinion? L'opinion s'intéressera à l'Académie; elle lui prêtera cet appui invisible, insaisissable et pourtant si réel, qui est son unique moyen d'action, tant qu'elle verra des choix heureux, des récompenses justement accordées au talent et au travail. S'il n'en était plus ainsi, elle se retirerait peut-être. L'opinion ne sévit pas, elle

abandonne; elle n'a point de rigueurs matérielles, elle a l'indifférence, la raillerie, et même quelquefois elle se tourne contre ce qui l'intéressait la veille. C'est un tort sans doute, parce qu'enfin l'Académie a bien le droit de se tromper sans cesser d'être une institution littéraire éminente, comme aussi l'Académie, en personne sensée, n'ignore pas que tout ne serait point avantage dans une de ces situations d'isolement et d'abandon où elle resterait sans défense, parce que la faveur publique se serait refroidie.

Quelles que soient ces diversions de la vie de l'esprit, il y a un mot qui a été répété quelquefois depuis le jour où M. le duc de Broglie le rappelait à l'Académie, et qui semble merveilleusement résumer le besoin intime encore plus peut-être que l'aspiration ostensible du temps présent : c'est le dernier mot d'ordre que l'empereur Sévère donnait avant de mourir : *Laboremus,* travaillons! Pour les uns, c'est l'apprentissage de la vie, c'est la préparation de l'avenir et le gage d'une généreuse virilité; pour les autres, c'est la continuation active d'une carrière déjà remplie d'œuvres, c'est la dignité dans la retraite, et pour ainsi dire le moyen de prolonger la jeunesse par la séve toujours renaissante de l'esprit et de la pensée. Ainsi fait M. Villemain en préparant des études nouvelles qu'il rassemble sous le titre de *la Tribune moderne,* et ces études, qui s'étendront successivement à d'autres personnages, tels que M. de Serre, M. Royer-Collard, l'auteur les commence par Chateaubriand, non parce que Chateaubriand a été un orateur de tribune, mais parce qu'il a été l'un des plus éminens, le premier peut-être, parmi les hommes qui ont agi par la parole écrite ou parlée, parce que ce nom, venu à la gloire avec le siècle, se lie à tous les mouvemens de l'opinion. C'est une carrière qui commence en l'année des grandes *nativités,* selon le mot de l'écrivain, l'année où naissaient Napoléon, Cuvier, Wellington, et qui vient se clore en 1848 au bruit de l'effroyable bataille de juin, après s'être mêlée durant quatre-vingts ans aux plus mémorables événemens. Quel est le secret de M. Villemain pour rajeunir ce tableau et animer cette biographie déjà retracée par le héros lui-même? M. Villemain se souvient, il raconte ce qu'il a vu et ce qu'il a connu, ajoutant plus d'un trait nouveau à tout ce qui a été dit; il peint et il juge; il montre l'enfant rêveur des grèves de Bretagne, le poète grondant et révolté sous le joug de l'empire, le publiciste retentissant de la restauration, le vieillard dégoûté et morose des derniers temps. Là est l'intérêt de ce livre conçu dans le dessein de caractériser encore une fois *M. de Chateaubriand, sa vie, ses écrits, son influence littéraire et politique sur son temps.*

Chateaubriand a été traité sévèrement, surtout depuis qu'il n'est plus là, depuis qu'il a disparu derrière le nuage épais de la mort, laissant ce dangereux et puissant testament des *Mémoires d'Outre-Tombe,* dont il avait de son vivant fait savourer la poésie sans dévoiler ce qu'il y cachait d'aiguillons. Il est vrai, Chateaubriand eut souvent d'impétueux mouvemens d'orgueil qui se traduisent en aveux singuliers; il avait fini par pousser jusqu'à l'affectation le dédain, l'ennui des choses et des hommes de son temps. Comme politique, il ne mesura pas toujours les coups qu'il portait, et dans ses *Mémoires* il a une manière à lui de jeter sa fidélité à la face de la monarchie tombée en 1830. On peut lui reprocher tout cela : il ne reste pas moins un homme

d'une supériorité exceptionnelle, et il serait aussi injuste de rapprocher des *Mémoires d'Outre-Tombe* tant d'autres confessions vaniteuses que de comparer à cette carrière tant d'autres carrières versatiles. Chateaubriand se peint lui-même quittant avec regret le « vieux rivage, » s'avançant avec espérance vers ce monde inconnu où tendent les générations nouvelles, et reflétant dans sa vie, dans son esprit les émotions, les troubles, les idées, les instincts de cette époque de transition. Là est le secret de ses contradictions apparentes, peut-être de ses faiblesses et aussi de sa grandeur, de son influence. Il a écrit dans le petit livre de *René* le poème des tristesses modernes; par le *Génie du Christianisme*, il a attaché son nom à la renaissance des idées religieuses à l'aurore du siècle; dans *la Monarchie selon la Charte,* il a tracé l'un des premiers le programme des idées constitutionnelles. Comme écrivain, il n'a point d'égal, il a surtout ces merveilleuses créations de style dont parlait M. de Fontanes, selon le témoignage de M. Villemain; comme homme public, il est après tout quelques points sur lesquels il n'a ni varié ni fléchi, et si l'on remarque qu'il aurait pu en 1830 se retirer de meilleure grâce dans sa fidélité, qu'il n'aurait point dû faire rejaillir sur les autres, sur ses amis comme sur ses adversaires, les éclats de son humeur, cela sera vrai, sans qu'il en résulte cependant que cette injustice de Chateaubriand envers ses contemporains ait tourné en infidélité aux cultes essentiels de sa vie. Laissez retomber ce qui porte une trop vive empreinte de la passion humaine, ce qui surnage c'est la démission après la mort du duc d'Enghien, c'est la publication de la *Monarchie selon la Charte*, c'est la guerre d'Espagne elle-même, c'est la polémique pour l'intégrité des franchises du pays, puis la retraite opportune, et c'est enfin une puissance d'imagination qui a régné sur un siècle dont elle a inauguré la grandeur littéraire. M. Villemain n'a point eu la pensée de tout réhabiliter en Chateaubriand, de transformer en vertus ses affectations et ses faiblesses; bien au contraire, il rectifie avec sûreté ses inexactitudes, et il le montre parfois dans ses entraînemens d'imagination. En un mot, c'est une œuvre de juste et éloquente critique poursuivie à travers la vie d'un homme et la vie d'un siècle. Seulement cette œuvre est accomplie avec une sympathie admirative, et on sent que l'auteur est sous la fascination d'un grand souvenir. Pour M. Villemain, Chateaubriand est un de ces hommes rares qui savent conquérir et conserver jusqu'au bout cette royauté du génie, qui n'est pas plus inamissible que les autres royautés : exemple salutaire fait pour montrer quelle distance il y a toujours entre les supériorités véritables et les glorieux vulgaires!

Certes, depuis quelque temps, dans les lettres comme dans les arts, les morts se succèdent et les vides se font. Aujourd'hui ce n'est plus un poète, ce n'est plus un critique ou un statuaire, c'est Mlle Rachel qui s'en va; c'est une comédienne d'une destinée et d'un talent exceptionnels. Mlle Rachel était depuis quelques années exilée de la scène, où le déclin de ses forces ne lui permettait plus de remonter. Elle avait épuisé sa vie dans toutes ces luttes du théâtre et dans tous ces voyages multipliés en Russie, en Angleterre, aux États-Unis, où elle cherchait le succès, la fortune, et où elle n'a trouvé que la mort, une mort qui l'a prématurément vaincue. Le nom de Mlle Rachel se liera, dans l'histoire littéraire de ce siècle, à l'un des plus sérieux et des

plus intéressans épisodes, à une renaissance de la tragédie. Un jour on a vu cette comédienne, inconnue la veille, monter sur la scène et faire revivre toutes ces héroïnes de Corneille et de Racine. Elle a été tour à tour Monime et Camille, Esther et Phèdre, Hermione et Pauline. Par un don spontané, elle ranimait ces œuvres merveilleuses, dont un habile interprète fait toujours des œuvres émouvantes. C'est là en effet le trait distinctif de cette organisation d'artiste : Mlle Rachel ne devait rien à une tradition d'école; la nature avait tout fait pour elle, et jamais peut-être diction plus sévère et plus correcte n'a mieux fait sentir la force, la majesté et la grâce de ce grand art du XVIIe siècle. Là était le don véritable de ce talent, et, chose remarquable, l'originalité de la comédienne n'apparaissait tout entière que là, dans cette interprétation des œuvres anciennes; elle diminuait ou s'effaçait dans les créations modernes, pour lesquelles elle semblait avoir peu de goût. Son mérite a été de contribuer pour sa part à faire briller aux yeux des contemporains une image de cet esprit littéraire d'un autre siècle qui résume l'intelligence française dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus complet. Poussée tout à coup de l'obscurité à la gloire de la scène, Mlle Rachel a eu les vertiges de cette fortune et de cette vie. Si elle eût moins promené son talent sur tous les théâtres de Saint-Pétersbourg, de Londres ou de New-York, sans compter les plus humbles théâtres de province, elle l'eût conservé plus sobre et plus sévère, et, en restant plus fidèle à l'art, elle eût plus longtemps vécu peut-être. Elle est morte aujourd'hui. Qu'on reconnaisse les dons de l'artiste, ce sera une justice; seulement il ne faudrait pas tout confondre, et faire pour l'interprète du génie ce qu'on ne fait pas toujours pour le génie lui-même ou pour le talent de l'écrivain.

La situation du Piémont, telle que les dernières élections l'ont faite, commence-t-elle à s'éclaircir un peu à mesure que se déroule la session du parlement? A vrai dire, cette session n'a été marquée jusqu'ici que par le discours du roi Victor-Emmanuel. La chambre des députés en est encore à vérifier ses pouvoirs. Seulement, dans cette première opération, il est facile d'observer la trace des préoccupations éveillées par le résultat du dernier scrutin. Ce résultat a été évidemment imprévu. Tandis qu'on croyait au succès infaillible d'une majorité libérale considérable, il s'est trouvé, comme on sait, que la droite voyait sa position agrandie et fortifiée dans le parlement. Des ecclésiastiques ont même été élus. Il n'en fallait pas plus pour exciter la susceptibilité d'une certaine fraction de l'opinion libérale, qui ne peut admettre un tel démenti de ses prévisions et de ses espérances. Le premier mouvement a été de prendre en méfiance ce résultat électoral; le second mouvement a été de voir s'il n'y aurait pas quelque moyen de l'infirmer ou de l'atténuer. On peut dire que de là sont nées les propositions qui se sont fait jour dans la vérification des pouvoirs et quelques-unes des décisions qui ont été prononcées. La question principale qui a été agitée est celle d'une enquête sur la participation du clergé aux élections, ou sur ce qu'on nomme les menées cléricales. Cette enquête a été votée après une discussion animée, à laquelle ont pris part des orateurs de toutes les nuances, notamment M. de Cavour et M. de Camburzano, un des membres nouveaux de la droite, qui s'est fait remarquer par son langage habile et

conciliant. L'enquête va donc se faire. Il ne faut pas croire pourtant qu'elle soit sans difficulté : elle peut être périlleuse ou impuissante. Lorsqu'en Angleterre des enquêtes sont ordonnées sur une question administrative, sur les affaires de l'Inde, sur la situation d'une industrie ou d'un district manufacturier, il y a là une base certaine et précise d'investigation, et encore même dans ces conditions les enquêtes parlementaires ont quelquefois leurs embarras, comme on l'a vu à l'époque de la guerre de Crimée. S'il s'agit, en l'absence de données précises, de faire en quelque sorte une révision des votes, d'évaluer la participation d'une certaine classe, de certains hommes, à un mouvement électoral, les élémens d'une enquête deviennent extrêmement vagues. Comment peut-on procéder? Si le clergé a commis des illégalités, des délits qualifiés, il est coupable sans doute; mais en ce cas il relève de la justice, gardienne des lois, non du parlement. S'il n'a fait qu'exercer son influence, quel moyen aura le parlement de constater la mesure dans laquelle cette influence a été légitime ou illégitime? Pourra-t-il faire la distinction entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas? Ira-t-il s'interposer entre un prêtre et la conscience qu'il dirige? Là est le danger; il résulte du vague même d'une telle résolution, de sorte qu'une enquête de ce genre, inoffensive en apparence, peut aboutir à une impossibilité ou à une intervention qui dépasserait toute mesure.

L'essentiel est de ne point faire de cette enquête une arme de parti, et M. de Cavour s'est proposé justement de lui enlever ce caractère dans un discours des plus modérés. En se prononçant pour cette mesure, le président du conseil semble avoir voulu donner une satisfaction aux méfiances qui se sont élevées, sans se faire trop d'illusions sur le résultat, et surtout sans mettre en doute le droit du clergé; il n'a tourné sa sévérité que contre les abus de pouvoir. Au fond, cette discussion ne change pas la situation du Piémont, qui reste ce qu'elle était; elle ne fait qu'indiquer les forces probables des partis. Quant à M. de Cavour, autant qu'on en peut juger par ses premiers discours, il semble fermement décidé à ne se point départir de la politique qu'il a suivie jusqu'ici. Seulement le chef du cabinet de Turin est trop homme d'état et trop homme d'esprit pour ne point voir que, dans les dernières élections, tout ne peut être attribué à des menées du clergé. Il y a l'expression d'un instinct conservateur dont il ne peut que tenir compte, et qui n'est nullement incompatible d'ailleurs avec un système libéral. Combiner ces nécessités diverses, c'est là l'œuvre de M. de Cavour, et on ne peut croire qu'il rencontre des obstacles sérieux dans une portion notable de la droite. Que ce parti ait ses exagérés, cela n'est point douteux; mais il y a aussi des hommes sincèrement constitutionnels, qui se sont montrés toujours dévoués à un régime sagement libéral, et de ce nombre sont MM. Menabrea, Arnulfi, Genina, le comte de Revel, qui sera sans doute élu dans un des colléges aujourd'hui vacans. Entre ces hommes et M. de Cavour, la distance n'est point aussi grande qu'on peut le croire. C'est dans ces opinions modérées, prudentes, en même temps que libérales qu'est la vraie force du Piémont.

L'Espagne n'est point dans d'autres conditions morales et politiques. Malheureusement il y a dans ses affaires une singulière apparence de trouble.

Ce n'est point un désordre matériel, c'est un trouble qui est dans les esprits, dans les partis. On peut, depuis quelque temps, voir se développer cette confusion dont le premier symptôme a été un travail de quelques-unes des fractions conservatrices contre le ministère, et qui vient de se produire dans les chambres tout récemment ouvertes. M. Bravo Murillo a été en effet élu président du congrès contre M. Luis Mayans, qui était le candidat choisi et appuyé par le cabinet. En réalité, quelle est le sens de cette nomination et quelle est la situation de l'Espagne? D'un côté est un ministère dont les chefs, comme on sait, sont le général Armero et M. Mon, et qui est évidemment animé d'un esprit libéral. S'il n'a point marqué jusqu'ici son existence par des actes nombreux, ce qui a été un grief contre lui, il vient de montrer qu'il n'était point resté inactif depuis son avénement. La reine, dans le discours qu'elle a prononcé devant les chambres réunies, annonce un arrangement avec le saint-siége au sujet des biens du clergé, des mesures de désamortissement, des lois organiques sur les élections, sur l'administration, de nouvelles combinaisons financières propres à régulariser le budget. Ainsi se présente le ministère devant le parlement. D'un autre côté, il y a un assez grand nombre de nuances du parti conservateur. Ces diverses fractions ne sont point fort intimement unies entre elles, mais elles s'allient d'habitude contre le ministère qui existe, et c'est ainsi que, par une de ces combinaisons qui se reproduisent sans cesse, elles viennent d'élire M. Bravo Murillo moins comme un président du congrès que comme un candidat au pouvoir. Dans l'état actuel, c'est la seule signification possible de cette élection. Maintenant que fera le ministère? L'Espagne se trouve probablement placée entre la dissolution du congrès et la démission du cabinet. Si le congrès est dissous, la Péninsule va entrer dans une nouvelle crise électorale; si la reine ne consent pas à prononcer la dissolution de la chambre élective, c'est sans doute M. Bravo Murillo qui sera appelé au pouvoir. Le fait certain pour le moment, c'est que le ministère a présenté un candidat pour la présidence du congrès, et que ce candidat a échoué. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le général Narvaez est tombé il y a quelques mois parce qu'il était accusé de pousser trop loin la réaction, et que le ministère actuel voit s'élever des hostilités contre lui parce qu'on le soupçonne d'inclinations trop libérales. Ce sera bientôt un problème de savoir où un ministère espagnol ira chercher sa force et son appui.

CH. DE MAZADE.

REVUE LITTÉRAIRE

Lettres de Pesth sur la Littérature, l'Art, le Théâtre et la vie de Société, par M. Demeter Dudumi.

Depuis quelques années, la plupart des villes de l'Europe se sont transformées. On cherche dans Édimbourg l'ancienne ville décrite par le romancier; il faut sortir de Munich pour trouver la ville de palais et de monumens du roi Louis; on rebâtit Paris. L'ancienne capitale de la Hongrie n'a pas voulu rester en arrière. « Si l'un des habitans de Pesth morts il y a vingt-cinq ans, dit M. Demeter Dudumi, pouvait sortir de sa tombe, il regarderait avec des yeux bien étonnés les admirables embellissemens de sa ville. » Dans ses *Lettres sur Pesth* (1), M. Demeter Dudumi raconte rapidement ces divers travaux, qui datent tous de ces dernières années. La plupart sont dus à des Anglais. Le pont suspendu qui réunit aujourd'hui en une seule les deux villes de Pesth et d'Ofen (ou Bude) est l'ouvrage de M. Adam Clark, ainsi que le beau tunnel pratiqué presque vis-à-vis, sous la citadelle d'Ofen, et que, sauf l'élévation et la longueur, on pourrait comparer à la voie souterraine par laquelle passe l'une des routes de Naples à Pouzzoles, et connue sous le nom de *grotte du Pausilippe*. Le quai d'Alt-Ofen s'est appelé quelque temps la *colonie anglaise,* et l'un des plus beaux cafés de Pesth est le *café Victoria*.

Par le chemin de fer, Pesth n'est plus qu'à quelques heures de Vienne. Il n'y a que les touristes qui vont encore d'une ville à l'autre par le bateau à vapeur, pour visiter les bords du Danube. M. Demeter Dudumi a suivi cette voie : nous ne l'y accompagnerons pas, de peur d'être importuné comme lui par un cicerone trop savant qui nous nommerait tous les châteaux et toutes les ruines. Nous citerons seulement la légende populaire qui donne au nom de Komorn cette fière étymologie : « *Komm morgen* (viens demain), » répondit le défenseur de la place à l'ennemi qui lui parlait de se rendre.

Le principal objet des *Lettres* de M. Demeter Dudumi, c'est la littérature, l'art, le théâtre et la vie de société dans la ville de Pesth. La Hongrie a une littérature comme elle a une langue nationale. Forte et énergique, dominée par l'esprit militaire du peuple, cette littérature a eu surtout pour monumens des épopées et des odes ou chants patriotiques. Après de longues années d'engourdissement, une véritable renaissance littéraire s'est déclarée à la fin du règne de Joseph II. Les diètes décrétèrent que la langue hongroise serait enseignée dans toutes les écoles; on répandit les livres hongrois, on publia des journaux hongrois, et on institua des prix de poésie et de littérature. A la fin du XVIIIe siècle, il y avait trois écoles de poésie en Hongrie. Elles eurent à lutter contre l'école française et contre l'école latine. Dans

(1) *Pester Briefe ueber Literatur, Kunst, Theater und Gesellschaftliches Leben,* von Demeter Dudumi, Pesth 1856.

cette lutte, la langue s'épura, grâce surtout aux travaux de Franz Kazinczi, dont M. Demeter Dudumi compare l'influence à celle de Herder en Allemagne. Charles Kisfaludy continua son œuvre en fondant en 1822 le recueil d'*Aurora*, qui subsista seize ans, et où se produisirent toutes les gloires poétiques de la Hongrie. Czuczor et Voeroesmarty s'illustrèrent dans la poésie épique, le premier par *le Combat d'Augsbourg* et par *la Diète d'Arad*, le second par *la Conquête de la Hongrie par Arpad*, *le Siége d'Erlans* et *la Forêt enchantée*. Bissenyei, Faludy, Rivai, ont composé des odes restées célèbres. A leur suite est venue une jeune phalange de poètes et d'écrivains parmi lesquels il faut citer les noms de Csassar, d'Arany, de Petoefi, et surtout ceux de Lessnyai et de Toth, de Joseph Coetvoos et de Nicolas Josika.

Bien que plusieurs de ces écrivains se soient aussi essayés dans le genre dramatique, ce sont moins des œuvres originales que des traductions ou des imitations qui sont représentées sur la scène de Pesth. Le théâtre national n'a été inauguré qu'en 1837. On était déjà las des pièces faites à l'imitation de celles de Shakspeare et remplies des traditions nationales. On s'est presque renfermé dans le répertoire de quelques écrivains français. Malheureusement, après avoir épuisé ce qu'il y avait de meilleur, on s'est inspiré de nos vaudevilles et de nos drames du boulevard. Effrayé de cette trop prompte décadence, M. Demeter Dudumi invite les Hongrois qui traduisent pour le théâtre à puiser à une nouvelle source. N'y a-t-il pas le théâtre italien, auquel on n'a encore rien emprunté? Il vaudrait mieux cependant conseiller aux Hongrois de composer des pièces originales. On commencerait par des essais aussi faibles que le *Dioclétien* de Szighgoh, ou *le Roi Coloman* de Bérenyi; on arriverait peut-être, dans un avenir peu éloigné, à des épopées dramatiques semblables aux anciennes trilogies et comparables à celles de Shakspeare ou de Schiller. Cette rivalité pourrait naître d'autant plus facilement, qu'à côté du théâtre national Pesth possède un théâtre allemand où les chefs-d'œuvre dramatiques de l'Allemagne trouvent souvent de dignes interprètes.

L'académie hongroise (*Magyar tudos tarsarag*), qui doit présider à ce progrès comme à tous les progrès littéraires, date à peine de trente ans. Le comte Stephan Szechenyi en a posé la première pierre en 1826, et a souscrit pour une somme de 60,000 florins. En 1830, quand le plan des constructions a été adopté, le total des souscriptions s'élevait à 300,000 florins. Le règlement de l'académie a été arrêté en 1836. Aujourd'hui elle possède un revenu de 22,000 florins, et compte cent soixante-treize membres. Sa bibliothèque, considérablement enrichie par un don de la famille Teleky, renferme cinquante mille volumes. Un prix annuel de 200 ducats est institué pour le meilleur ouvrage écrit en hongrois, et deux de 100 pour les meilleurs mémoires sur les sciences. Déjà l'académie a publié plus de la moitié d'un grand dictionnaire de la langue nationale, une grammaire et plusieurs lexiques. Elle a fait imprimer d'anciens monumens historiques, dix-sept volumes d'ouvrages couronnés, des traductions des classiques. Elle fait enfin paraître un *magasin scientifique* qui en est à sa treizième année de publication. Indépendamment des prix académiques, la nation a pour le talent de nobles et généreux encouragemens. Après la mort du grand poète Voeroesmarty, la

Hongrie a joint à tous les honneurs qu'elle lui avait rendus pendant sa vie une souscription nationale de 60,000 florins en faveur de ses fils.

Le musée national, beau monument avec un péristyle soutenu par huit colonnes corinthiennes, entre lesquelles se trouvent les statues de la Pannonie, du Danube, de la Theiss et autres figures allégoriques, renferme plusieurs collections importantes, entre autres celle des manuscrits, au nombre de plus de deux mille, celles des bois, des minéraux, des monnaies et des objets d'antiquité. Les tableaux sont en petit nombre. Pour la musique hongroise, elle semble avoir fait peu de progrès depuis les chants patriotiques, dont elle formait l'accompagnement. Elle conserve toujours le pouvoir d'exalter les âmes par le prestige des vieux souvenirs, mais l'art a peu ajouté à sa simplicité primitive.

Qu'on nous permette d'entrer avec l'auteur hongrois dans quelques détails qu'il ne faudrait pas se hâter de rejeter comme superficiels : il s'agit de la vie magyare étudiée dans ses distractions de chaque jour. Les concerts sont rares à Pesth. M. Demeter Dudumi nous apprend que pendant le carême, malgré l'exemple général que donnent les autres pays de l'Europe, il n'y a qu'un petit nombre de réunions musicales. Les hommes se réunissent plutôt au cercle ou dans les cafés. « Le nombre multiplié des cafés et des bains chauds pourrait servir à indiquer l'origine asiatique du peuple hongrois. » Depuis les derniers événemens, les cafés de Pesth ont perdu leur ancienne physionomie; le Café des Échecs, où Szen battit deux fois les célèbres joueurs Loewenthal et Grimm, le café de Zrinyi, illustré sur la scène par Szigligeti, et celui d'Herrengasse, où se réunissaient les étudians, ont fait place à des cafés modernes et splendides, tels que ceux de la *Reine Victoria*, de l'*Hôtel de l'Europe* et de la *Promenade*, où l'on ne retrouve plus aucune tradition politique.

La presse allemande ou hongroise est représentée à Pesth par de nombreux organes. La première feuille politique publiée en allemand fut le *Pest-Ofener-Zeitung*, qui commença à paraître dans cette ville en 1845; le *Pester Llyod* parut ensuite : organe du commerce, il est celui qui a le plus d'abonnés. Depuis 1855, il paraît à Pesth une nouvelle feuille politique, l'*Ungarische-Post*. Il faut y joindre une petite feuille, le *Localblatt*, et deux revues, le *Sonntags-Zeitung* et le *Pester-Sonntags-Blatt*. Tous ces écrits sont en allemand; il n'y a que deux feuilles rédigées en hongrois, ce sont le *Buda-Pesti-Harlap* et le *Pesti-Naplo*. M. Demeter Dudumi s'arrête plutôt sur le caractère littéraire que sur le caractère politique de ces diverses publications. Il cite seulement de Paul Gyulai un morceau de critique intéressant sur une maladie morale et littéraire qui, après avoir fait le tour de l'Europe, semble menacer la jeune Hongrie : la mélancolie ou le pessimisme, ce que les Allemands appellent *Weltschmerz*, « une douleur que tout le monde semble nourrir. » Ce morceau témoigne d'une critique forte et saine.

La vie de société semble assez imparfaite dans la capitale hongroise. Il y manque, comme dans beaucoup de pays aujourd'hui, l'influence salutaire des femmes. Faute de cette direction, les jeunes gens n'y apportent pas assez de politesse ni d'élégance. Le monde est d'ailleurs divisé en deux classes par la langue. Les artistes et les écrivains vivent entre eux. Les savans alle-

mands demeurent souvent des mois entiers à Pesth sans se connaître. « La science a été de tout temps le premier amour d'un Allemand, et le symbole de la science est la chouette, l'oiseau de Minerve et l'ami de la solitude. » On se réunit en famille, on joue aux cartes pendant la fin de l'automne, on fête l'arbre de Noël, on boit du punch à la Saint-Sylvestre, et l'on danse pendant le carnaval. L'esprit de caste disparaît dans ces réunions; il y règne la même liberté de ton que dans les soirées dansantes des villes de bains. Les danses à figure et à caractère, les danses nationales des tsiganes deviennent de plus en plus rares; on ne les retrouve qu'aux bals de *jeunes gens*. Le *coasdas* se conserve cependant à côté du quadrille. Le Lloyd de Pesth et la Société de Charité des dames donnent presque seuls de grands bals. A Pesth, comme partout aujourd'hui, on danse pour l'amour du prochain et sous la présidence de dames patronesses. Cette société des dames a été fondée en 1817, pendant une famine, par la grande-duchesse Hermine, deuxième femme du grand-duc palatin Joseph. Le 20 mars 1852, une crèche a été établie avec une douzaine de lits. On y paie deux kreuzers par jour pour un enfant de moins d'un an, et trois pour ceux au-dessus de cet âge. Un institut des jeunes aveugles a été créé en 1842, et un établissement des orphelins en 1843.

Toutes ces fondations, en même temps que le mouvement intellectuel, semblent avoir été arrêtées par les derniers événemens. L'aristocratie s'est retirée dans ses terres : elle n'en sort que l'hiver, pour aller, il est vrai, à Presbourg et à Pesth plutôt qu'à Vienne, afin de conserver la richesse dans le pays; mais à Pesth même, elle ne fait plus rien pour l'embellissement d'une ville dont elle possède les deux tiers. M. Demeter Dudumi se plaint beaucoup de cette conduite des magnats. « Ils oublient, dit-il, que la devise de leurs pères a toujours été : Aide-toi, le ciel t'aidera; ils proclament par leur silence qu'ils ne se sentent plus appelés à diriger la vie nationale. Ils succombent moins par la perte de leurs droits que par leur faiblesse et l'oubli d'eux-mêmes. Au lieu d'avoir conscience de leur force et de mettre leur gloire à la montrer, ils ne savent que s'abstenir. Leurs pères leur avaient pourtant légué d'autres traditions. Au XVIIIe siècle, comme au commencement du XIXe, *la grande seigneurie* donnait l'exemple de toutes les vertus civiques, elle fondait des musées et des bibliothèques, elle encourageait l'agriculture et l'industrie, elle protégeait les arts, véritable rôle de l'aristocratie, aujourd'hui que les chevaliers du glaive doivent devenir les chevaliers de l'esprit, et que l'on ne dit pas le baron Joseph Coetvoos, mais le spirituel poète Coetvoos. Cependant la noblesse semble ne plus lire. Aussi n'est-ce plus à elle que s'adressent nos modernes écrivains. Au lieu de s'élever, la littérature s'abaisse; elle se fait populaire, et à bon marché. Le *Journal du Dimanche* a dix mille abonnés, la *Bibliothèque du Dimanche*, qui donne dix volumes pour 2 florins, a aussi des abonnés en grand nombre; mais qu'y gagnent l'art et la poésie? »

Nous ne saurions partager entièrement l'opinion exprimée par M. Demeter Dudumi sur les tendances actuelles de la littérature de son pays. La vie intellectuelle sommeille en Hongrie depuis quelques années, nous voulons bien l'admettre avec lui; mais il y a des repos qui ne sont qu'apparens, et si à

Pesth le règne de l'esprit semble suspendu, on aime à croire que cela tient à des conditions qui ne sauraient durer, et après lesquelles tous les progrès retracés par le spirituel écrivain hongrois reprendront leur cours interrompu.

E. DE SUCKAU.

Mémoires du marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères, édités par M. le marquis d'Argenson. — **Les Courriers de la Fronde**, par Saint-Julien, édités par M. Moreau (1).

Deux documens curieux, et d'un caractère bien différent, sur la société française du XVIIe et du XVIIIe siècle, s'offrent à nous d'une part avec les *Mémoires du marquis d'Argenson,* de l'autre avec la gazette rimée du poète bourgeois Saint-Julien.

René-Louis de Voyer, marquis d'Argenson, naquit le 18 octobre 1694; son père fut lieutenant-général de police au Châtelet de Paris, puis garde-des-sceaux en 1720. Tandis que son frère cadet était rapidement arrivé au ministère de la guerre, René avait parcouru les divers échelons de la carrière administrative, et n'avait pas été aussi heureux. Après avoir pris part, comme plénipotentiaire, aux travaux du congrès de Cambrai, il fut ensuite désigné pour l'ambassade de Lisbonne, puis remplacé avant son départ et enveloppé, en 1740, dans la disgrâce de son ami M. de Chauvelin. M. d'Argenson occupa ces loisirs forcés, partie à la rédaction de ses volumineux *Mémoires*, partie à « un métier où il y a prodigieusement à gagner, car personne ne s'en avise : celui d'être parfaitement honnête homme. Joignant à cela une grande application, ajoute-t-il, qui amène nécessairement quelque intelligence, il est impossible que, de degré en degré, l'on ne soit pas recherché pour les premières places. » M. d'Argenson voyait juste, ou peut-être était-il, par ses espérances, conduit à prophétiser ainsi. Peu après il remplaça aux affaires étrangères M. Amelot, dont le bégaiement agaçait la belle duchesse de Châteauroux. Les deux frères se trouvèrent alors ministres en même temps, et ils payèrent brillamment de leur personne à la bataille de Fontenoy, qui inaugura leur administration, et valut au marquis d'Argenson ce billet de Voltaire : « Ah ! le bel emploi pour votre historien ! Il y a trois cents ans que les rois de France n'ont rien fait de si glorieux : je suis fou de joie. Bonsoir, monseigneur. »

L'un des principaux événemens diplomatiques qui signalèrent le ministère de M. d'Argenson fut le congrès de Bréda, par lequel on essaya de conclure une paix qu'il fallait cimenter avec ses alliés, comme disait le marquis, avant de la négocier avec ses ennemis. Le gouvernement français avait été alors vivement occupé des prétentions du prince Charles-Édouard, comme aussi des troubles de l'Italie, où un parti rêvait déjà la formation d'une république italienne. Les complications qui surgirent en Espagne amenèrent bientôt la chute de M. d'Argenson, que le roi abandonna complétement après lui avoir accordé la plus entière confiance : il donna sa démission par ordre, le 10 janvier 1747, et fut remplacé par le marquis de Puisieux,

(1) Bibliothèque elzévirienne de P. Janet.

qui adopta un système entièrement opposé à celui de son prédécesseur. M. d'Argenson fut le dernier des ministres français qui poursuivit les vues de Richelieu et de Mazarin pour l'abaissement de la maison d'Autriche. Après lui, la cour de Versailles devint l'alliée de l'empereur et l'ennemie du roi de Prusse. Le ministre disgracié rentra dans la vie privée; mais il ne fut pas seulement éloigné des affaires, il fut exilé, ce qui l'affecta au plus haut point. Il n'obtint qu'à la fin de sa vie la permission de venir se faire traiter à Paris, et y mourut le 22 août 1764, un peu trop délaissé par son heureux frère, demeuré secrétaire d'état de la guerre.

La vie politique, à proprement parler, ne fut qu'un épisode dans l'existence du marquis d'Argenson. Il était très intimement lié avec Voltaire et toute la coterie des beaux-esprits philosophes, qui étaient alors si fort tenus en honneur à Paris et dans toute l'Europe. L'éditeur de ces *Mémoires* consacre à M. d'Argenson une longue et très inséressante notice. Sans prétendre entrer ici dans un examen approfondi de ce curieux ouvrage, je ne puis que le signaler comme digne de l'intérêt des gens du monde et de l'attention des hommes sérieux.

Les Courriers de la Fronde nous font encore remonter cent ans en arrière pour nous conduire au milieu de cette société élégante et ferrailleuse où l'on était ami le matin et ennemi le soir, sans toujours bien savoir pourquoi et souvent par simple esprit de mode. Saint-Julien, poète-bourgeois de Paris, nous a laissé une très curieuse gazette rimée des événemens accomplis depuis mai 1648 jusqu'en avril 1649 : c'est une chronique piquante et qu'on doit lire avec Loret, dont l'édition paraît aussi en ce moment. Ces histoires burlesques, il faut bien se servir de ce mot, sont des témoignages utiles à entendre et surtout instructifs. L'historien burlesque, comme Saint-Julien, comme Loret, comme tous ceux qui rimaillèrent alors en ce sens, est l'écho et bien souvent l'organe d'un parti ou d'un homme. « Il a écrit, dit M. Moreau, en présence des événemens, sous l'influence des sentimens et des idées qui prévalaient alors, et qu'il a traduits à sa manière : il a été l'instrument de toutes les rivalités, de toutes les jalousies, il s'est prêté à toutes les passions comme à toutes les haines; mais il y a tout un côté des mœurs publiques qu'il enlumine de couleurs éclatantes et qu'il éclaire d'une chaude lumière. C'est dans ces vers surtout qu'on voit bien la foule qui grouillait sur le Pont-Neuf, autour du cheval de bronze ou devant la Samaritaine, dès que le moindre bruit se répandait dans Paris, et qui vociférait au Palais et jusque sous les piliers de la Grand'Salle dans les jours d'émeute. » Saint-Julien et Loret font merveilleusement connaître cette singulière phase de notre histoire révolutionnaire, avec laquelle, grâce aux nombreuses publications contemporaines, nous sommes presque aussi familiarisés qu'avec la nôtre.

ED. DE BARTHÉLEMY.

V. DE MARS

SOUVENIRS
D'UN AMIRAL

PREMIÈRE PARTIE.

LA JEUNESSE D'UN HOMME DE MER

IV.

LA FIN D'UNE CAMPAGNE MARITIME.

I.

Le moment semblait venu de reprendre le chemin de la France (1); mais si l'on réfléchit à la situation politique où se trouvait en 1793 notre malheureux pays, on ne s'étonnera point que de douloureuses préoccupations aient disputé nos âmes à la joie du retour. Nous n'avions, il est vrai, rien à redouter en apparence de la terrible conflagration qui, au moment même de notre départ, menaçait déjà l'Europe. Des lettres de neutralité envoyées par tous les gouvernemens mettaient *la Truite* et *la Durance* à l'abri des chances d'une guerre générale. Ce sauf-conduit formel nous eût-il manqué, nous trouvions un autre gage de sécurité dans le généreux exemple donné en 1778 par la France et les États-Unis. Les croiseurs des deux pays avaient à cette époque reçu l'ordre de respecter les bâtimens qui, sous les ordres de Cook, venaient d'explorer l'Océan-Pacifique. Comme la *Resolution* et la *Discovery*, *la Truite* et *la Durance* étaient

(1) Voyez les livraisons du 15 décembre 1857, du 1er et 15 janvier 1858.

placées sous la sauvegarde de l'honneur européen. Le danger pour nous était moins dans les dispositions des marines européennes que dans l'état même de la France. Bien qu'incomplètes et déjà anciennes, les nouvelles d'Europe que nous avions trouvées à Bourou indiquaient un progrès redoutable dans l'agitation à laquelle était en proie la société française. Qu'allions-nous apprendre à l'île de Java, vers laquelle se dirigeaient nos corvettes après une salutaire relâche de onze jours dans la baie de Cayéli? Deux partis, celui de la révolution, celui de l'émigration, se dessinaient déjà parmi nous; ils attendaient des renseignemens plus précis avec une sombre impatience, et c'est sous l'impression de luttes prochaines, de dissentimens de plus en plus prononcés, que nous reprenions notre campagne.

L'indisposition de M. de Mauvoisis se prolongeant, M. de Vernon exerçait le commandement, sans s'écarter toutefois de l'itinéraire qui lui avait été tracé. Par les ordres de M. de Mauvoisis, nous nous engageâmes, au sortir de la rade de Cayéli, dans le détroit de Bouton. Dix-sept journées furent employées à traverser ce canal, qui n'a que trente lieues d'étendue. On mouillait toutes les nuits, et on n'avançait guère qu'à l'aide des marées favorables. Durant ces jours d'une laborieuse navigation, si nous éprouvâmes des chaleurs suffocantes, nous vécûmes du moins dans l'abondance. De tous côtés accouraient vers nous des pirogues chargées de volailles, de poissons et de fruits. Malheureusement cette abondance eut de tristes résultats, et les derniers vestiges du scorbut disparaissaient à peine que se déclaraient les symptômes de la dyssenterie. En deux jours, nous perdîmes cinq hommes, et chaque corvette compta une trentaine de malades.

M. de Mauvoisis cependant eut bientôt repris ses forces. Les corvettes venaient de traverser le détroit, elles étaient à l'ancre devant la ville de Bouton, quand il fit appeler à bord de *la Truite* M. de Vernon, et lui annonça qu'il se croyait suffisamment rétabli pour le décharger de la responsabilité du commandement. Jusqu'à Java d'ailleurs la route était toute tracée. Il n'y avait que deux cents lieues à parcourir vent arrière, dans des parages, il est vrai, parsemés d'assez dangereux écueils, et dont les Hollandais avaient évité de publier des cartes exactes; mais pour des navires qui venaient de passer des mois entiers au milieu des brisans, où chacun avait l'habitude d'avoir l'œil ouvert, ces difficultés n'étaient qu'un jeu. Nous franchîmes donc sans encombre l'espace qui nous séparait de la colonie hollandaise, et nous vînmes jeter l'ancre à l'entrée de la rade de Sourabaya dans un état de détresse qui réclamait impérieusement les plus prompts secours.

Un instant on put croire que ces secours nous seraient refusés; on avait appris à Sourabaya que la guerre était déclarée entre la Hollande et la France. L'officier qui avait été envoyé à terre pour demander l'autorisation de faire entrer nos corvettes en rade fut arrêté avec les hommes qui l'accompagnaient et retenu comme prisonnier de guerre. Un second officier et un second canot eurent le même sort. A la nouvelle de ces indignes procédés, M. de Mauvoisis réunit les états-majors des deux corvettes, et, après avoir exposé en quelques mots les difficultés de la situation, il annonça qu'il n'y avait point d'alternative qui ne lui parût préférable à celle de remettre nos bâtimens entre les mains de l'ennemi. Ces nobles paroles obtinrent une approbation unanime. Il fut décidé que, dès le lendemain, nous nous éloignerions d'un pays où l'on méconnaissait et le droit des gens et les lois de l'hospitalité. Qu'adviendrait-il ensuite de nous? C'est ce qu'il était difficile ou bien triste de prévoir. Il ne restait plus à bord de nos corvettes que trente jours de biscuit tout à fait avarié et un mois d'eau. Les deux tiers de nos équipages étaient attaqués de la dyssenterie; les hommes les plus valides étaient précisément retenus avec les deux embarcations que les Hollandais se refusaient à relâcher. Dans ces conditions, réussirions-nous à atteindre l'Ile-de-France, le seul port qui nous fût désormais ouvert? Ferions-nous près de douze cents lieues quand nous avions failli désespérer de pouvoir en faire quatre cents pour nous traîner de Waygiou à Sourabaya? Toutes nos dispositions de départ n'en furent pas moins prises, et nous n'attendions plus que le moment de mettre sous voiles, lorsqu'à notre grand étonnement nous vîmes arriver l'officier qui avait été le premier envoyé à Sourabaya. Le conseil supérieur de Batavia avait levé toutes les difficultés, et des ordres étaient donnés pour qu'on nous fît l'accueil réservé aux navires des puissances amies. Des pilotes nous étaient en même temps expédiés par le gouverneur. Nous levâmes aussitôt l'ancre, et, confians dans la foi jurée, nous donnâmes à pleines voiles dans la passe qui nous conduisit en quelques heures à l'entrée même de la rivière de Sourabaya.

Il y avait plus de deux ans que nous avions quitté la France. Ces deux années avaient été remplies pour nous de bien tristes épreuves; mais qu'étaient nos malheurs en comparaison de ceux qui pendant la même période affligeaient notre pays? Les deux officiers qui avaient eu des communications avec la terre apportaient des nouvelles que nous n'hésitâmes pas d'abord à taxer d'exagération. « La France, leur avait-on dit, était en guerre avec toutes les nations de l'Europe coalisées contre elle; une révolution épouvantable avait abouti à la mort du meilleur des rois; les démagogues, exerçant un

pouvoir sans bornes, envoyaient les citoyens les plus paisibles à l'échafaud, ou les faisaient massacrer dans les prisons. La France n'était plus qu'un vaste champ de carnage. » Tous ces horribles détails nous parvinrent à la fois : ils produisirent sur nous tous l'impression la plus douloureuse; malheureusement ils réveillèrent aussi les haines que le danger commun avait paru un instant assoupir. Sous des chefs tels que M. de Bretigny et M. de Terrasson, on se fût borné à gémir sur les malheurs de la patrie. M. de Mauvoisis était trop ardent pour ne pas ambitionner un rôle plus actif. Voyant à leur tête un partisan avoué de l'émigration, les états-majors tendaient plus que jamais à se séparer en deux camps, et chacun obéissait, suivant la pente où inclinent tous les hommes, à ses espérances ou à ses regrets.

La réception qu'on nous fit à Sourabaya vint heureusement nous arracher à ces tristes préoccupations. Les habitans s'empressèrent à l'envi près de nous, et ce fut à qui nous ferait les honneurs de la ville. On comptait parmi les officiers de la garnison plusieurs de nos compatriotes sortis des régimens que la Hollande avait à cette époque l'habitude de recruter en France. Nous les vîmes accourir des premiers au-devant de nous. Avec eux, nous pouvions nous entretenir sans réserve de nos inquiétudes, car ils n'avaient perdu ni le souvenir ni l'amour de la France en prenant du service sous un gouvernement étranger. Avec les Hollandais au contraire, nous dissimulions de notre mieux nos craintes pour l'avenir, notre horreur pour le passé, car la plus grande souffrance que puisse éprouver une âme un peu fière, c'est d'avoir à rougir de son pays devant des étrangers.

Sourabaya était en 1793 une petite ville charmante. Comme toutes les villes des Indes néerlandaises, elle comprenait trois quartiers bien distincts : le quartier européen, le *campong* chinois et le *campong* malais. Le quartier européen, entouré d'une simple chemise sans épaisseur, dont l'élévation en certains endroits ne dépassait pas cinq ou six pieds, s'étendait sur la rive gauche d'un cours d'eau très rapide, assez profond pour donner accès à des bâtimens de 60 ou 80 tonneaux, et servant de frontière à la ville proprement dite, qu'il séparait des faubourgs chinois et malais. Le quai planté d'arbres se prolongeait jusqu'à la mer. C'était pour les Européens la promenade habituelle. Le long de cette jetée, on avait ménagé un chemin de halage, afin de pouvoir tirer à la cordelle les caboteurs jusqu'au fond du port. Il y avait là, du lever du soleil jusqu'à la fin du jour, un mouvement, une activité commerciale dont Sourabaya, m'a-t-on assuré, n'offre plus aujourd'hui que le spectacle affaibli. Les rues de cette ville n'étaient point pavées, — c'était

alors un luxe fort rare sous les tropiques; — elles étaient spacieuses et présentaient l'aspect assez régulier d'une double rangée de maisons à un seul étage, élégantes et modestes demeures dont une propreté recherchée était le plus bel ornement. Le palais même du gouverneur ne contrastait point par son extérieur avec la simplicité générale; mais à l'intérieur de cette résidence il régnait un luxe dont la cour de quelques princes indiens eût pu seule donner une idée. C'est là que nous assistâmes à des fêtes qui rappelaient les splendeurs fabuleuses des *Mille et Une Nuits*, à des festins d'une profusion incroyable, dans lesquels une foule empressée de jeunes et belles esclaves, toutes vêtues d'un costume uniforme, se tenaient derrière les convives, attentives à prévenir leurs moindres désirs. Ce faste asiatique n'étonnait alors personne. Les employés supérieurs de la compagnie étaient de véritables souverains dans la province qu'ils étaient chargés d'administrer, et on trouvait tout simple qu'ils étalassent aux yeux des populations la pompe du rang suprême, puisqu'ils avaient toutes les prérogatives de la royauté (1).

La rade de Sourabaya, abritée de tous les vents, était un véritable nid de mousse pour nos pauvres navires si longtemps battus par la tempête. La sécurité complète dont nous jouissions à ce mouillage permettait donc de laisser aux états-majors et aux équipages beaucoup de liberté; mais cette liberté si chèrement achetée n'eût été qu'un leurre et une source de nouveaux regrets, si l'on n'avait pris quelque mesure pour améliorer notre situation financière, car depuis le commencement de cette longue campagne nous n'avions rien reçu encore de nos appointemens. Heureusement il nous restait une grande quantité des objets qui devaient servir à nos échanges avec les sauvages. Cession fut faite de toute cette pacotille à la compagnie hollandaise, et l'argent qu'on en retira fut employé à payer aux officiers et aux équipages une partie de la solde qui leur était due. Officiers et savans, — je me trouvai cette fois assez riche pour faire comme les autres, — tous prirent des logemens en ville.

(1) Le gouverneur de Sourabaya était à cette époque M. Hogendorp, homme digne en tous points des fonctions importantes qui lui étaient confiées et fait pour honorer une plus haute fortune. A vingt-cinq ans de là, je l'ai retrouvé à Rio-Janeiro. Après l'avoir élevé aux postes les plus éminens, les révolutions avaient consommé sa ruine. Il vivait retiré sous un *ajoupa*, misérable hutte de feuilles et de branchages, presqu'au sommet du Corcovado, manquant du nécessaire et n'ayant avec lui qu'une vieille négresse pour préparer ses modestes repas. Ce grand revers n'avait point altéré sa sérénité. Il revint avec complaisance sur les souvenirs de ce temps si éloigné déjà où il m'avait reçu, jeune enseigne de vaisseau, à sa table. L'étendue de son propre malheur l'affectait moins que la chute de l'illustre fortune à laquelle il avait attaché la sienne : devenu général au service de la France, il avait été un des aides de camp de l'empereur.

On ne laissa sur chaque corvette qu'un seul officier de garde, relevé tous les trois jours. Les tables des état-majors, les *gamelles*, pour employer le terme consacré, furent établies à terre. M. de Mauvoisis fixa le traitement de table de chaque officier à une piastre forte par jour, indemnité qui nous fut régulièrement payée à la fin de chaque mois par la caisse du bord. Dans un pays où tout était à vil prix, un pareil traitement nous laissait encore le moyen de réaliser des économies tout en vivant dans une extrême abondance. Jusque-là, tout était pour le mieux, puisqu'on ne nous allouait, à titre d'à-comptes, qu'une portion de ce qui nous était bien légitimement acquis. Seulement, quand l'argent qu'on s'était procuré par une opération très justifiable se trouva dépensé, on commit l'imprudence de puiser dans le trésor de la compagnie et de la laisser devenir notre créancière. Nous n'avions cependant, si l'on considérait la détresse bien connue de la république française, d'autre gage à offrir aux Hollandais que les bâtimens mêmes qui nous avaient amenés à Java. Nous contractions, en un mot, une sorte d'*emprunt à la grosse*, opération qui convient mieux à des navires de commerce qu'à des navires de guerre.

Le temps s'écoulait cependant. Il y avait près de quatre mois que nous avions jeté l'ancre devant Sourabaya, et rien ne faisait prévoir le moment où nous songerions à effectuer notre retour en France. Cette incertitude et l'inaction complète dans laquelle nous vivions, l'inaction si mauvaise conseillère, exaltèrent encore nos inimitiés. La désunion fut poussée si loin, qu'elle nécessita la dissolution des gamelles. Les états-majors cessèrent d'avoir une table commune, et chacun s'en fut vivre où il lui convenait le mieux. Dans cette dispersion générale, j'associai mes destins à ceux d'un jeune ingénieur hydrographe dont le nom est resté justement attaché à tous les travaux de notre campagne, et dont la réputation n'a fait que grandir jusqu'aux derniers instans de sa longue carrière. De jour en jour arrivaient d'Europe des nouvelles plus affreuses. La guerre civile, disait-on, désolait notre pays, le territoire, envahi par les armées étrangères, ne pouvait manquer d'être démembré, et déjà les ennemis commençaient à se partager nos provinces. Tous ces bruits, exagérés quelquefois à dessein, agitaient ou aigrissaient les esprits. La majorité d'entre nous aspirait ouvertement après un prompt départ, et se plaignait vivement des interminables délais qui laissaient la dyssenterie décimer nos équipages. Dans l'espoir d'apaiser ces mécontentemens et de rallier de nouveaux partisans à la cause royaliste, M. de Mauvoisis ne trouva rien de mieux que de disposer des décorations qui avaient été confiées au chef de l'expédition pour récompenser ceux des officiers qui mériteraient cette distinction par

leurs services dans le cours du voyage. Trois officiers reçurent la croix de Saint-Louis, et en présence des états-majors réunis prêtèrent le serment exigé par les statuts de l'ordre. Cette mesure ne pouvait plus laisser de doutes sur l'intention de M. de Mauvoisis de ne rentrer en France que lorsqu'il aurait reçu des nouvelles plus en rapport avec ses désirs et ses espérances. Nous savions qu'il entretenait une correspondance très active avec le gouverneur-général, mais nous ne soupçonnions pas qu'il sollicitait déjà les secours de la haute régence pour tenir en respect au besoin les équipages des deux corvettes, accusés par leur commandant de s'être constitués en état de révolte. Est-il besoin d'ajouter que rien, ni dans les équipages ni dans les états-majors, ne justifiait une telle accusation? Chacun s'étonnait, il est vrai, que notre séjour à Sourabaya se prolongeât ainsi sans nécessité, mais jamais on n'avait eu à nous reprocher le moindre murmure ni le moindre mouvement sérieux. Malgré des dissensions profondes, il n'y avait qu'un vœu parmi nous, celui de rentrer en Europe, et d'y rentrer avec nos bâtimens. Ce qui acheva d'égarer l'ambition de M. de Mauvoisis, ce fut sa crédulité. Les nouvelles ne parvenaient point alors dans les Indes avec autant de rapidité et de régularité qu'aujourd'hui. La compagnie hollandaise, intéressée à ne laisser circuler dans ses possessions aucun bruit qui pût ébranler sa puissance, avait pris des mesures pour qu'aucun journal, aucune correspondance, ne pussent pénétrer dans la colonie sans avoir subi une censure préalable. On ne pouvait donc savoir à Java des événemens qui s'accomplissaient en Europe que ceux qui tournaient contre nous, ou qui tendaient à déshonorer la cause de la révolution. Les avantages remportés par nos armes étaient soigneusement dissimulés; le règne odieux de la convention était au contraire livré à l'indignation publique avec toutes ses horreurs et tous ses désordres. Qui eût pu croire au triomphe d'une orgie où des bourreaux ivres de sang et à court de victimes semblaient prêts à se dévorer entre eux? Déjà la reine Marie-Antoinette et les girondins avaient porté leur tête sur l'échafaud, la Vendée était en feu, Dumouriez venait de passer à l'ennemi. M. de Mauvoisis crut la France vaincue et l'émigration près de rentrer bannières déployées dans Paris. Il ne voulut pas attendre le dernier moment pour manifester ses principes par un acte éclatant. Il trouva malheureusement dans le conseil supérieur de la compagnie, à l'honneur duquel nous étions confiés, une disposition complaisante à écouter ses rapports mensongers et un empressement perfide à seconder sa défection. Dans la nuit, des listes de proscription sont dressées. Deux vaisseaux de guerre de cinquante canons et des canonnières entourent nos corvettes; des détachemens

de troupes parcourent la ville et constituent prisonniers tous les individus dont l'arrestation a été résolue. Au point du jour, le pavillon blanc est arboré sur nos bâtimens, qui le saluent de toute leur artillerie. Cette démonstration ridicule était sans objet. La seule conséquence qu'elle pût avoir, c'était de nous fermer les portes de la France, à moins que l'étranger ne se chargeât de nous les rouvrir. A dater de ce jour, c'en était fait de l'expédition; on put la considérer comme dissoute. La plupart des officiers, qui n'appartenaient pas à la noblesse, ainsi que les naturalistes, cause première de nos dissensions, furent dirigés par terre sur la ville de Batavia pour y être détenus dans les forteresses. Quelques officiers mariniers et une quarantaine de matelots de chaque corvette furent envoyés en exil dans l'intérieur de Java. On les y plaça sous la surveillance des chefs indigènes, qui heureusement les traitèrent avec les plus grands égards.

J'avais été porté par M. de Mauvoisis sur la liste des proscrits. Le jeune ingénieur hydrographe avec lequel je m'étais lié y figurait également, sans avoir plus que moi mérité cette distinction. J'ignore en vérité quel motif avait pu nous valoir l'honneur d'être rangés parmi les rebelles. Nous étions tous les deux très inoffensifs, surtout fort peu enthousiastes d'une révolution que nous ne connaissions encore que par ses excès. Je dois dire cependant que mon compagnon était le dépositaire des papiers de l'aumônier de *la Durance,* mort depuis notre arrivée à Sourabaya. Ces papiers renfermaient la correspondance de M. de Terrasson, et à toutes les instances qui lui avaient été faites pour avoir communication de ce dépôt le jeune ingénieur avait répondu par le refus le plus formel. Mais moi, qui venais à peine d'accomplir ma vingtième année, qui n'avais d'ardeur que pour mon métier et pour le plaisir, qui n'avais jamais pris parti ni pour les Capulets ni pour les Montaigus, qui, en ce moment même, étais à peine convalescent d'un bon coup d'épée que je devais à l'un de ces savans si particulièrement odieux à M. de Mauvoisis, je me demande encore à quel propos on me fit arrêter. Sans doute on jugea que, n'ayant rien à gagner à la cause de l'émigration et tout à espérer du triomphe des idées nouvelles, mon choix devait être fait à l'avance. Ce raisonnement, si toutefois ce fut celui de M. de Mauvoisis, aurait dû dessiller ses yeux. Que pouvait-il espérer du conflit dans lequel la noblesse était engagée, lorsqu'il lui fallait tenir pour ennemis tous les Français qui n'étaient pas gentilshommes? Détenus dans nos appartemens et gardés à vue par deux factionnaires, nous attendions, mon compagnon et moi, le parti qu'on allait prendre à notre égard. Notre premier mouvement avait été de nous révolter contre ce traitement indigne; bientôt la gaieté

naturelle à notre âge avait repris le dessus, et nous nous étions insensiblement habitués à notre prison. Le joug de la persécution ne s'appesantit pas d'ailleurs bien longtemps sur nos têtes. J'ignore qui intercéda en ma faveur, mais je fus relâché le premier. Mon compagnon ne le fut que quelques jours plus tard. M. de Mauvoisis me fit demander aussitôt après la levée de mes arrêts; il m'ordonna de reprendre mon service à bord de *la Truite,* comme si cette arrestation n'eût été que le résultat d'un malentendu, et me dit, au moment où je me retirais, qu'il n'avait pas oublié les recommandations de mes protecteurs. Je lui avais en effet été recommandé, avant notre départ de Brest, par Mme la duchesse de Choiseul; mais, dans la précipitation avec laquelle il avait dressé sa liste des suspects, il paraît qu'il l'avait oublié.

L'émotion causée par ce coup d'état ne tarda pas à s'apaiser, et nous reprîmes nos habitudes paisibles. Nous montions à cheval dès le point du jour, et nous chassions jusqu'à dix heures. Dans la journée, nous évitions de sortir à cause de l'excessive chaleur; le soir venu, nous allions faire quelques visites ou respirer sur la jetée l'air frais de la mer. Toutes les quinzaines environ, mon tour de garde arrivait, et j'allais arpenter pendant trois jours le pont presque solitaire de *la Truite.* Cette vie calme et monotone convenait au climat, qui ne s'accommode ni des exercices violens ni des émotions trop vives. Cependant la dyssenterie continuait ses ravages parmi les plus sages et les plus tempérans d'entre nous. J'avais été un des premiers officiers atteints de cette cruelle maladie, et j'en étais arrivé à un état de faiblesse qui me permettait difficilement de continuer mon service. Chaque fois que venait mon troisième jour de garde, j'étais pris par des vomissemens, je perdais connaissance, et il fallait me transporter évanoui à terre. Je craignais tellement d'être à charge à mes camarades, que, malgré l'intérêt qu'ils me témoignaient, je ne voulus jamais céder à leurs instances. Je persistai, en dépit de toutes les observations du médecin, à mener ma vie habituelle, trouvant dans mon énergie et dans ma jeunesse insouciante des forces inespérées pour remplir mes devoirs et pour vaquer en même temps à des plaisirs qui n'étaient pas tous sans danger. L'oisiveté en effet nous livrait sans défense à des séductions qui peuvent exercer leur pernicieuse influence sur toute une carrière. Comme la plupart de mes camarades, j'avais depuis quelques mois contracté la funeste passion du jeu. Le sort me fit tomber un jour entre les mains de fripons qui me donnèrent une leçon que je ne payai pas trop cher, puisque j'en gardai le souvenir toute ma vie. En moins d'une heure, ces habiles joueurs m'eurent dépouillé de soixante-dix louis, et je demeurai leur débiteur de dix autres. Je me retirai chez moi fort confus,

fort affligé, comme on peut croire, et surtout fort préoccupé des moyens de payer ma dette. Je possédais deux atlas, quelques livres et un habit de velours souci parsemé de points noirs. Mon domestique reçut l'ordre d'aller vendre tous ces objets; le prix qu'il m'en rapporta me permit de satisfaire sur-le-champ à mes obligations; il me resta même assez d'argent pour attendre sans trop de gêne la solde du mois, qui heureusement touchait à sa fin.

Le passage dans l'intérieur de l'île de Java des officiers, des naturalistes et des marins proscrits par M. de Mauvoisis redressa les idées fausses qu'on avait accréditées sur leur compte. Les Hollandais purent juger, en voyant de près ces prisonniers, qu'on les avait étrangement calomniés. Ils ne trouvèrent dans les hommes qui leur avaient été signalés comme des révolutionnaires dangereux que des gens inoffensifs qui ne s'étaient jamais occupés de politique, ou ne s'en étaient occupés qu'avec la ferveur naïve que presque toute la France avait montrée à cette époque pour de périlleuses utopies. Aussi à leur arrivée dans la capitale de l'île nos compatriotes furent-ils reçus avec une bienveillance extrême, qui pour quelques-uns même se transforma en une généreuse sollicitude. Les corsaires de l'Ile-de-France avaient fait des captures importantes dans la mer des Indes; les Hollandais, de leur côté, s'étaient emparés de quelques-uns de nos bâtimens. Un navire fut expédié de Batavia en parlementaire, pour traiter avec les autorités de l'Ile-de-France de l'échange des prisonniers. Quelques-uns des proscrits de *la Truite* et de *la Durance* furent embarqués sur ce bâtiment : il est regrettable que tous n'aient pu obtenir cette faveur. Les laisser à Batavia sous l'influence d'un climat dont l'insalubrité était alors proverbiale, c'était les exposer à un danger plus terrible que tous ceux que nous avions affrontés sur les côtes de la Nouvelle-Hollande ou de l'Océanie. Plusieurs de nos compagnons payèrent ainsi de leur vie les ambitieuses illusions de leur commandant.

Les événemens se chargeaient à cette époque même de seconder le retour de la haute régence à des sentimens plus équitables. Non-seulement nos frontières avaient cessé d'être menacées, mais nos armées pénétraient déjà jusqu'au cœur des pays ennemis. Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis le départ des premiers proscrits pour l'Ile-de-France, qu'un bâtiment léger, expédié de cette île, vint réclamer au nom de la république « le traître Mauvoisis et les malheureux équipages. » Le délégué du gouverneur français était précisément un de ces naturalistes que le chef de l'expédition s'était empressé de porter sur ses listes de proscription. Après d'assez longues irrésolutions, le conseil suprême refusa de faire droit à cette demande. Il faut croire cependant que ce refus n'était pas bien ca-

tégorique, puisque trois mois plus tard le même envoyé revint à Batavia renouveler sa sommation. Cette seconde démarche de la colonie française ne fut pas ignorée de M. de Mauvoisis. Il s'en alarma, et, pour en prévenir les suites, il jugea à propos de se rendre à Samarang, dont le gouverneur était d'un rang plus élevé que le gouverneur de Sourabaya. J'ignore quelle réception lui fut faite; mais bientôt nous apprîmes qu'il était mort trois jours après son arrivée à Samarang. Le bruit courut alors parmi nous qu'il s'était empoisonné. Je n'oserais affirmer le contraire. Cependant il est plus naturel de croire qu'un homme qui depuis fort longtemps était sous l'influence d'une maladie nerveuse n'avait pu résister aux contrariétés multipliées et aux inquiétudes inséparables du commandement de notre expédition. M. de Mauvoisis mourut du poison qui nous avait déjà ravi M. de Terrasson et M. de Bretigny. En lui périt un de ces cadets de famille dont la révolution a éteint la race en France, race ambitieuse et entreprenante qui, fière de sa noblesse, impatiente de sa pauvreté, cherchait dans les aventures ou dans les intrigues une fortune digne de son blason. C'était véritablement à cette époque la séve du corps social : le moindre rayon de soleil la mettait en mouvement. Hardis et avisés comme les fils de Tancrède de Hauteville, ces gentilshommes, qui n'avaient que la cape et l'épée, ont fondé nos colonies, peuplé les rangs de notre marine et rempli les pages de notre histoire du récit de leurs prouesses. Ils étaient à l'occasion héros ou flibustiers, courtisans ou révolutionnaires, mais toujours chevaliers, gardant jusque dans leurs écarts un certain vernis d'élégance, dans leurs vices un certain point d'honneur, — sans scrupules souvent, mais jamais sans orgueil. Certes on ne peut se plaindre que l'ambition manque à notre société : elle était autrefois confinée dans les rangs de la classe nobiliaire, elle est aujourd'hui partout; seulement elle n'a plus le même cachet, et l'on serait quelquefois tenté de la trouver trop facile à satisfaire. De chétifs avantages lui suffisent : il lui faut une ornière, elle ne se soucie plus des aventures.

La mort de M. de Mauvoisis plaça M. de Vernon à la tête de l'expédition. L'ancienneté de cet officier, alors lieutenant de vaisseau, le désignait naturellement pour un poste où il était regrettable qu'il n'eût pas remplacé plus tôt les chefs dont il rappelait si bien la sagesse et la bienveillance. S'il eût succédé directement à M. de Bretigny, ou s'il eût pu conserver le commandement qu'il avait pris à l'île Waygiou, quand la situation de M. de Mauvoisis semblait désespérée, l'issue de notre campagne eût été bien différente. Nous eussions ramené en France les débris de notre expédition au moment où les journées de thermidor venaient de rendre l'espoir à tous les honnêtes gens.

Les officiers de *la Truite* et de *la Durance* auraient été accueillis avec empressement par la république, qui commençait à s'apercevoir du vide immense que l'émigration avait laissé dans les rangs de la flotte. Après les imprudences de M. de Mauvoisis, la situation n'était plus la même. M. de Vernon n'eut par malheur à prendre le commandement des corvettes que pour les livrer à la compagnie néerlandaise, qui les réclamait comme rançon de ses avances. En s'emparant de nos bâtimens, les Hollandais s'engagèrent à fournir à ce qui restait des états-majors et des équipages le moyen de rentrer en Europe. Par suite de cette convention, un brick de commerce nous reçut à son bord et nous transporta jusqu'à Samarang, où nous restâmes environ un mois et demi.

Samarang tient le second rang parmi les villes de Java. Dans les fêtes qui furent données à notre intention, nous fûmes d'autant mieux accueillis des dames, que nous parlions presque tous avec facilité le malais. Cette langue est l'italien de l'Inde. Je n'en connais pas qui m'ait paru plus douce et plus musicale. Les Hollandais s'étonnaient que nous eussions pu apprendre en si peu de temps une langue qu'ils n'arrivent à posséder qu'après un long séjour dans les Indes. La prononciation de ces nombreuses voyelles, qui forment dans la bouche des indigènes ou des créoles un gazouillis harmonieux, leur offre un obstacle presque insurmontable; elle n'a au contraire rien de bien difficile pour les peuples du midi de l'Europe. Malgré l'aimable accueil qui nous adoucissait un peu les peines de l'exil, nous appelions de tous nos vœux le jour où l'on nous annoncerait notre départ pour Batavia. Le bruit s'était répandu, je ne sais sur quel fondement, que plusieurs corsaires venus de l'Ile-de-France croisaient sur la côte de Java. De tous les dangers auxquels nous pouvions être exposés, celui de tomber entre les mains des républicains paraissait le plus redoutable à quelques-uns de mes compagnons. Pour l'éviter, ils se décidèrent à faire le reste du voyage par terre. D'autres (et je fus du nombre) préférèrent s'embarquer; nous fîmes une traversée fort heureuse, et ne rencontrâmes pas un seul bâtiment.

La ville de Batavia était alors considérée comme le tombeau des Européens, et elle ne méritait que trop sa triste réputation. Deux de nos officiers, qui avaient résisté au climat de Sourabaya et de Samarang, furent enlevés en quelques jours par des fièvres pernicieuses. Les murailles qui entouraient la ville européenne en faisaient une fournaise. Aussi toutes les personnes que leurs affaires ne retenaient pas dans cette enceinte s'empressaient-elles de chercher un air plus pur sur le plateau où s'élèvent aujourd'hui les quartiers de Ryswick et de Valtevreden. De fraîches résidences entourées de jardins y

remplaçaient les somptueux palais de Batavia. Dès notre arrivée, la haute régence eut la délicate attention de mettre à la disposition de nos états-majors une de ces habitations. Ceux des officiers qui ne purent y trouver place furent admis à l'auberge de la compagnie, où on les défraya de toutes leurs dépenses. Cette auberge était la seule de la ville, et principalement destinée à recevoir les étrangers. Tout y était grandiose; on y trouvait des salons spacieux, des chambres à coucher d'une propreté recherchée, deux salles de billard et une table somptueusement servie, tentation bien dangereuse dans un pays où le moindre écart de régime peut être mortel. Ceux qui n'avaient pas, comme nous, l'avantage d'être les hôtes de la compagnie payaient assez cher tout ce luxe. La taxe officielle de l'auberge, — car tout à Batavia était taxé, — était de 5 piastres par jour. Il est vrai que dans ce chiffre se trouvaient compris les frais de voiture, l'étiquette ne permettant pas qu'un Européen digne de quelque considération se montrât à pied dans les rues. Chacun de nous avait à ses ordres un carrosse dont il pouvait disposer à toute heure.

Les gracieux procédés de la haute régence n'étaient pas sans arrière-pensée. La compagnie perdait chaque année une partie de ses équipages, et, après s'être emparée de nos bâtimens, elle eût voulu retenir à son service nos marins et nos officiers. Deux de mes compagnons eurent la faiblesse de céder aux offres séduisantes qui leur furent faites. Ils acceptèrent la cocarde orange, et on leur promit qu'au bout d'un an ils auraient le commandement d'un vaisseau de cinquante canons. On tint fidèlement cette promesse. Ils firent, en qualité de capitaines, deux ou trois voyages aux Moluques, s'enrichirent, et se virent bientôt appelés à des fonctions plus importantes. Ils ne jouirent pas longtemps de cette brillante fortune. L'un d'eux, nommé au commandement militaire de la ville de Batavia, ne tarda pas à être victime de l'insalubrité du climat; l'autre, devenu gouverneur d'Amboine, eut un sort plus digne de pitié. Accusé d'avoir mal défendu cette île, dont trois frégates anglaises s'emparèrent en 1810, il fut traduit, par ordre du général Daendels, devant un conseil de guerre, condamné à mort et fusillé.

Toutes les promesses du monde ne m'auraient pas fait oublier la France. J'avais été pauvre jusqu'alors sans jamais connaître le besoin. Avide non de richesses, mais de renommée, je savais qu'on ne peut acquérir de vraie gloire qu'au service de son pays. Le métier de *condottiere* ne me convenait pas plus que celui de marchand. Je n'avais donc plus qu'une pensée, c'était de rentrer en Europe et de prendre une part active à cette guerre dans laquelle de jeunes capitaines commençaient à se faire un nom. Malheureusement la crainte de nos corsaires empêchait tout départ isolé. Les Hollandais atten-

daient l'arrivée du convoi venant de Chine pour le réunir à celui que régulièrement ils expédiaient chaque année de Batavia pour l'Europe. Chacun, pendant ces interminables délais, se considérant comme affranchi de toute obligation envers un gouvernement que nous n'avions pas encore eu l'occasion de reconnaître, avait pris la direction qui cadrait le mieux avec ses projets. Il n'y eut donc qu'un certain nombre d'officiers et très peu de marins qui s'embarquèrent sur les bâtimens prêts à faire voile pour la Hollande. Je fus de ceux qui, sans s'inquiéter du drapeau sous lequel ils allaient servir, voulurent avant tout courir à la défense de leur pays.

Dans les premiers jours du mois de janvier 1795, ces humbles débris d'une expédition dont la reconnaissance des navigateurs s'est chargée de garder la mémoire sortirent de la rade de Batavia, sous un pavillon étranger, pour aller raconter à la mère-patrie la longue odyssée de leurs travaux et de leurs malheurs.

II.

Le convoi hollandais, en quittant la rade de Batavia, se composait d'une trentaine de grands bâtimens, parmi lesquels on comptait dix ou douze vaisseaux de soixante-quatre et de cinquante canons. Toute cette flotte, bien qu'armée en guerre, avait plus d'apparence que de force réelle. Les équipages étaient peu nombreux, et les batteries basses étaient encombrées de marchandises. Une seule frégate de l'état, l'*Amazone,* était chargée de la police et de la conduite de tout le convoi. On ne saurait en vérité s'expliquer la confiance de la compagnie, qui se contentait d'une pareille escorte pour un convoi d'une aussi grande valeur. Trois bonnes frégates bien équipées, tombant au milieu de cette flotte, auraient tout pris. Il est vrai que la Hollande était alors l'alliée de l'Angleterre, et comptait sur la protection des flottes britanniques. En nous embarquant sur ces bâtimens, on avait alloué aux capitaines, pour le passage de chaque officier français, une somme de 2,400 francs. Nous devions être admis à la table du commandant et avoir chacun une cabine séparée. Un de mes camarades, enseigne de vaisseau comme moi, le chef de timonerie et le commis aux vivres de *la Truite,* ce dernier faisant fonctions de commis aux revues, m'accompagnèrent sur le *Dortwicht,* bâtiment de 1,200 tonneaux, armé de trente canons de 18.

En sortant de la rade de Batavia, le convoi donna dans le détroit de la Sonde. Il y rencontra des vents contraires, qui, bien que très maniables, le forcèrent de prendre mouillage sur la côte de Sumatra. On n'essaya pas même de louvoyer. On savait que les bâtimens, complétement dépourvus de qualités, manœuvrés par des équipages

d'une excessive faiblesse, perdraient du terrain plutôt qu'ils n'en gagneraient. Ce contre-temps rendait très incertaine l'époque à laquelle il nous serait permis de sortir du détroit. Cependant les maladies commençaient à sévir; on craignait de manquer d'eau pour le voyage, et, malgré une chaleur accablante, on ne la distribuait qu'avec une extrême parcimonie. On avait bien trouvé une aiguade sur la côte; mais cette aiguade était assez éloignée du mouillage, la brise était souvent très fraîche, et les chaloupes, une fois chargées, avaient toutes les peines du monde à revenir à bord. Je profitai un matin du départ de l'une de ces embarcations pour me rendre à terre. Quand nos pièces furent pleines d'eau, la brise soufflait avec force. La marée, qui avait une direction opposée à celle du vent, rendait les lames plus creuses, et une embarcation surchargée comme l'était la nôtre courait grand risque de s'emplir. J'avais ouvert l'avis d'attendre le changement de marée pour opérer notre retour à bord. On ne tint aucun compte de mes observations, et nous nous éloignâmes de la côte. Bientôt les tangages de la chaloupe devinrent si violens, que l'eau embarquait de toutes parts. Nous allions certainement couler, si, oubliant mon rôle de passager, je ne me fusse décidé à donner l'ordre de défoncer les pièces, et si je n'eusse insisté pour qu'on se dirigeât sur le bâtiment le plus rapproché de nous. Cette résolution nous sauva. Nous arrivâmes le long du bâtiment sur lequel j'avais fait mettre le cap, plus d'à moitié pleins d'eau. Ce bâtiment, qui ressemblait fort au *Dortwicht*, s'appelait la *Surseance*. Le capitaine avait invité à dîner la majeure partie de l'état-major de la frégate l'*Amazone*. Il n'eut pas plus tôt appris l'arrivée d'un officier français à son bord, qu'il vint avec beaucoup d'empressement m'inviter à prendre part au repas qu'il donnait à ses compatriotes. J'acceptai sans hésitation, et on se mit immédiatement à table. On y passa la nuit à manger, à boire et à chanter. Les officiers de l'*Amazone* parlaient presque tous le français. Plusieurs d'entre eux se rappelaient avec plaisir le séjour qu'à diverses reprises ils avaient fait à Paris. Ils entremêlèrent de tant de toasts les airs de nos opéras-comiques, qu'avant la fin du dîner la plupart des convives avaient à peu près perdu la raison. Je ne m'étais jamais livré à de pareils excès, et j'avais heureusement dans l'état de ma santé une excuse suffisante pour persévérer dans mes habitudes de sobriété. Je n'en vis pas moins apparaître le jour avec une vive satisfaction. Le temps s'était embelli; nous en profitâmes pour nous rendre à bord du *Dortwicht*. Je n'eus à prendre congé de personne. Officiers et matelots, tout le monde dormait à bord de la *Surseance*.

Les chaloupes de deux autres bâtimens du convoi se tirèrent

moins bien de ce mauvais pas que la chaloupe du *Dortwicht*. Elles s'emplirent et coulèrent à fond. Dans l'une de ces embarcations se trouvaient un lieutenant de vaisseau et un volontaire de *la Truite*. Tous deux, par bonheur, nageaient parfaitement; ils ne parvinrent cependant à gagner la terre qu'après des efforts inouis. Dans l'autre chaloupe était un officier de *la Durance*, M. de Madécourt. Celui-là n'avait su nager de sa vie. Au moment où l'embarcation fut submergée, le hasard plaça sous sa main deux avirons qui s'en allaient en dérive. Il en mit un sous chacun de ses bras, et, grâce à ce secours, il put se soutenir sur l'eau de huit heures du soir à trois heures du matin. Ballotté par les lames, livré aux angoisses d'une longue agonie, il apercevait distinctement la terre à quelques milles sans pouvoir conserver l'espérance d'y être porté par la vague, car le vent et le courant suivaient la direction du détroit. La lune, en se levant derrière les montagnes, vint, quelques heures avant le jour, lui révéler toute l'horreur de sa position. Il n'entrevoyait plus aucune chance de salut, et déjà il était résigné à mourir, lorsque la Providence conduisit près de lui une pirogue. Il entendit le bruit des pagaies et réclama à grands cris du secours. Recueilli par cette frêle embarcation, il craignit un instant de n'avoir échappé au danger qui le menaçait que pour tomber dans un péril plus affreux encore. La pirogue qui l'avait sauvé était montée par des naturels de l'île de Sumatra. Il savait que ces insulaires, presque sauvages alors, montraient ordinairement peu de pitié pour les Européens. Il se crut destiné à un long esclavage ou à une mort accompagnée de tortures. Cette injuste méfiance dura jusqu'au moment où le jour permit de reconnaître la position de la flotte. M. de Madécourt indiqua le bâtiment à bord duquel il désirait être conduit. Ses signes furent compris, et en moins d'une heure il se retrouva à bord du navire sur lequel il avait pris passage à Batavia. Par une faveur toute particulière du ciel, ce déplorable événement, qui semblait devoir mettre le comble à nos infortunes, ne coûta la vie à aucun Français. Les équipages seuls des chaloupes hollandaises furent victimes d'un désastre que leur imprudence avait bien follement provoqué.

A notre départ de Batavia, j'étais si souffrant qu'on venait tous les jours s'informer si je n'étais pas mort pendant la nuit. Bien souvent j'avais entendu mes camarades, faisant à l'avance mon oraison funèbre, exprimer le regret qu'ils éprouveraient de ma fin prématurée. Ces éloges, qu'on accorde assez aisément aux malades dont on désespère, n'avaient, grâce à Dieu, aucune prise sur ma gaieté : je sentais intérieurement que je ne mourrais pas encore cette fois et qu'il me suffirait de changer d'air pour me rétablir. Mes pres-

sentimens ne me trompaient pas. A peine le *Dortwicht* avait-il été hors de la rade de Batavia que ma dyssenterie avait cessé comme par enchantement. Peu à peu je revins à la vie, et en moins d'un mois j'avais recouvré mes forces et la santé. Le régime du bord avait-il autant que le changement d'air contribué à ce résultat? Ma prompte guérison ayant paru à tous un véritable phénomène, je ne dois rien omettre des circonstances qui ont pu l'amener. Voici donc comment nous vivions à bord du *Dortwicht*. Le déjeuner ne se composait que de froment cuit à l'eau. Une forte dose de gros sirop faisait de ce froment une bouillie compacte dans laquelle la cuiller se tenait plantée comme un mât. Le dîner était plus varié, sinon plus substantiel; il comprenait d'ordinaire une ou deux volailles, du bœuf salé avec de la choucroute, quelquefois du porc frais. L'usage du pain était inconnu sur le *Dortwicht*, le biscuit était détestable; le riz tenait lieu de l'un et de l'autre. Nous avions pour boisson le plus ordinairement de la bière, rarement du vin, quelquefois du rhum ou de l'eau-de-vie de riz. Tel était le régime sous l'empire duquel je suis bien certainement revenu des portes du tombeau; je ne conseillerais cependant pas à tous les malades atteints de la dyssenterie d'en essayer.

Si ma santé s'était miraculeusement fortifiée depuis notre départ, il n'en était pas de même de celle de mes compagnons de voyage. L'un fut atteint d'une fièvre putride et maligne; le commis aux vivres et le chef de timonerie furent attaqués de la dyssenterie. Ainsi, des quatre Français qui se trouvaient à bord du *Dortwicht*, j'étais devenu, par un caprice du sort, le seul valide. Par surcroît de malheur, le médecin du bâtiment mourut; dix-sept marins hollandais succombèrent également. Au milieu de cette épidémie, dont il m'a semblé reconnaître plus tard les symptômes dans la fièvre jaune, tous mes soins ne réussirent pas à sauver mon pauvre camarade l'enseigne de vaisseau, qui avait à peine vingt-trois ans. C'était un homme charmant, joignant à beaucoup d'esprit naturel une éducation très soignée et une physionomie des plus agréables; mais il avait la faiblesse de se croire toujours malade et d'avoir une foi superstitieuse dans la faculté. Dès que l'épidémie éclata, il courut se mettre entre les mains du médecin du *Dortwicht*. Ce docteur ignorant le purgea trois jours de suite et l'épuisa si bien, qu'au moment où il descendait lui-même dans la tombe, mon camarade rendait le dernier soupir.

Le commis aux vivres traîna plus longtemps. Je le veillais nuit et jour avec peu d'espoir de le sauver. Sur un des bâtimens de la flotte était embarqué le premier médecin de notre expédition. Bien qu'il fît très mauvais temps, je n'hésitai pas à me rendre près de

lui pour réclamer ses conseils. Sur le rapport que je lui fis de l'état du malade, il jugea qu'il n'y avait plus de ressources. Je revins à bord du *Dortwicht* fort affligé. Depuis longtemps nous soupçonnions que ce maître-commis était une femme. La même singularité s'était rencontrée à bord de la frégate *la Boudeuse*, sur laquelle Bougainville avait fait le tour du monde. Les sauvages de Tonga-Tabou, qui s'étonnaient toujours de ne trouver que des hommes parmi nous, avaient été les premiers à éventer ce secret, mais il avait été impossible d'obtenir de ce maître-commis femelle l'aveu de son sexe. Il n'est sorte de ruses au contraire qu'elle n'employât pour le dissimuler. Un de nos volontaires eut un jour l'audace de vouloir surprendre le mystère qu'elle cachait avec tant de soin; elle le provoqua en duel. Arrivée sur le terrain, elle se refusa à toute tentative d'accommodement et reçut un coup de sabre au bras, prouvant par son énergie que, si elle n'était pas un homme, elle avait du moins un courage tout viril. Tant que nous restâmes à Sourabaya, cette pauvre femme ne descendit pas une seule fois à terre. Elle tenait compagnie à l'officier de service, mangeait avec lui et se chargeait de tous les détails du ménage. Sa prévoyance, ses petits soins auraient suffi pour la dévoiler. Moi-même, qui avais tant de fois été l'objet de ses attentions délicates lorsque j'étais en proie aux plus douloureuses souffrances, je devinais une femme à ses habitudes; mais ma reconnaissance était plus forte que ma curiosité. Ce fut seulement la veille de sa mort que, de son propre mouvement, elle me fit un aveu qu'elle n'avait plus aucun intérêt à retenir. Elle me confia en même temps la triste histoire de ses infortunes. Cette histoire n'est pas nouvelle. C'est celle d'une pauvre jeune fille qui, trompée par un séducteur déloyal, avait fui le juste courroux de son père, négociant fort honorable de Versailles. Arrivée à Brest, elle avait abjuré son sexe, et une lettre de recommandation arrachée par la pitié à la sœur de M. de Terrasson lui avait fait obtenir le poste de commis aux vivres sur *la Truite*. La malheureuse créature s'attendrissait encore en me parlant de la douleur que sa conduite avait dû causer à son père. Loin de redouter sa fin, qu'elle sentait approcher, elle s'en applaudissait comme du terme longtemps attendu de ses misères. En effet, le jour n'avait pas paru qu'elle avait cessé de vivre. Après avoir beaucoup souffert pendant le cours de sa maladie, elle eut une agonie calme et s'éteignit sans douleur.

Au bout de quarante jours, les vents devinrent enfin favorables, et nous pûmes sortir du détroit. La flotte naviguait sans ordre. A chaque instant, on était menacé des abordages les plus dangereux. C'était une confusion inconcevable qui eût indigné les Tromp et les Ruyter. La discipline était cependant d'une grande sévérité à bord

des bâtimens hollandais; la moindre négligence ou la moindre maladresse était punie d'une *douzaine* de coups de corde. Bien qu'on ne fût point avare de ce brutal châtiment dans la marine française, je ne me rappelais pas avoir vu jamais user d'une semblable rigueur. J'en étais quelquefois ému et indigné : je me souviens qu'un jour où j'étais monté, pour explorer l'horizon, sur les barres de perroquet, un matelot, peu exercé sans doute, reçut l'ordre de faire passer la vergue de la bonnette du grand hunier de l'avant sur l'arrière de cette voile. Il faisait les efforts les plus consciencieux pour exécuter ce qui lui avait été prescrit, mais il avait moins d'adresse que de bonne volonté. L'officier de quart, furieux, l'accablait d'injures et de menaces. Posté comme je l'étais, il me fut facile de reconnaître que de la façon dont s'y prenait ce pauvre diable, il n'avait de longtemps chance de réussir. Un mouvement de pitié me saisit : je courus au bout de la vergue; me suspendant à la balancine et appuyant à la fois les deux pieds sur l'extrémité de la vergue de bonnette, je la fis passer sans peine sur l'arrière du hunier. Ce fut une *douzaine* de moins à distribuer à bord du *Dortwicht*. Cette preuve de sympathie donnée à un de leurs camarades suffit pour m'attirer l'affection de tous les hommes de l'équipage.

Après une traversée d'une excessive lenteur, le 4 avril 1795, le convoi arriva enfin à l'entrée de la baie de la Table. La nuit surprit le *Dortwicht* avant qu'il eût pu jeter l'ancre; le vent était très modéré, et le temps assez clair. Nous continuâmes à nous diriger sous toutes voiles vers le mouillage. En doublant *la Croupe du Lion*, une de ces rafales violentes qu'il faut toujours craindre quand on donne dans la baie de la Table tomba subitement à bord. Aucune précaution n'était prise. Pour ne pas démâter, il fallut laisser arriver vent arrière. Le désordre était à son comble; nous allions directement ainsi sur l'écueil nommé *la Baleine*, écueil des plus dangereux; nous en étions même fort près, lorsque je parvins à obtenir qu'on changeât de route. Nous courûmes des bordées toute la nuit, et au jour nous jetâmes l'ancre devant la ville du Cap.

Je m'empressai de descendre à terre, emportant tout mon bagage et bien résolu à ne plus revenir, si je le pouvais, à bord du *Dortwicht*. Je m'établis chez un Français, M. Delaître, dans la maison duquel nous avions déjà pris pension lors de notre premier passage. M. Delaître comprit très bien que notre situation n'était plus la même qu'en 1791 : nous avions cessé d'être les officiers du roi, et nous n'étions pas encore ceux de la république. Avec une délicatesse qui fait honneur à son désintéressement, il abaissa de son propre mouvement le prix de notre pension d'une piastre forte à trois francs.

Notre séjour dans la ville du Cap fut encore une de ces étapes

dont la longueur désespérante nous faisait quelquefois douter s'il était dans notre destinée de revoir jamais notre Ithaque. Nous passions du reste le temps d'une façon fort agréable. Il s'est établi au Cap, au moment de la révocation de l'édit de Nantes, un grand nombre de familles françaises qui n'avaient pu oublier la patrie d'où la persécution religieuse les avait forcées de s'éloigner. Ces Français voyaient toujours en nous des compatriotes; ces proscrits tendaient la main à des officiers menacés de la proscription. Nous étions de toutes les fêtes. Le plaisir d'une vie aussi douce nous faisait attendre avec moins d'impatience l'époque où le gouvernement hollandais jugerait à propos d'envoyer au-devant du convoi de Batavia des forces capables de le protéger; mais le gouvernement hollandais avait cessé d'exister. Pichegru venait d'envahir les Provinces-Unies, le stathouder était à Londres, et la Hollande était devenue la république batave. Ces nouvelles n'étaient pas encore connues au Cap, et l'on s'étonnait qu'une flotte aussi riche que la nôtre restât sous l'escorte d'un seul brick de guerre, car l'*Amazone* même nous avait abandonnés et avait été remplacée par un brick.

Pendant cette attente, la saison où la baie de la Table cesse d'être tenable était arrivée. Il fallut chercher un meilleur mouillage pour les bâtimens du convoi et les diriger sur False-Bay, vaste golfe séparé de la baie de la Table par le massif du cap de Bonne-Espérance. Les Français passagers reçurent l'ordre de s'embarquer immédiatement, sans qu'on leur fît savoir qu'il ne s'agissait point d'un départ définitif, mais seulement de passer d'une baie dans une autre. Nous nous crûmes un instant sur la route si désirée de l'Europe. J'avais sollicité auprès du gouverneur la faveur de quitter le *Dortwicht* pour l'*Hougly*, vaisseau de cinquante canons, commandé par le capitaine Roch. C'était sur ce bâtiment que s'était embarqué à Batavia M. de Vernon avec deux des officiers de l'expédition, toutes les collections et tous les documens rassemblés pendant la campagne. Ma demande avait été accueillie, au grand regret du capitaine du *Dortwicht*, qui se trouva ainsi obligé de rembourser la moitié de la somme qu'il avait reçue pour mon passage. La flotte mit sous voiles bien plus tôt que je ne l'avais prévu. Mes effets étaient déjà à bord de l'*Hougly*. Je ne m'en vis point séparé sans inquiétude. Heureusement la brise était très faible, et je ne perdis pas l'espoir de rejoindre le vaisseau qui emportait tout ce que je possédais au monde. Je fretai aussitôt, moyennant un prix fort élevé, un canot à quatre avirons. Les nègres qui formaient l'équipage de ce canot jugèrent l'occasion favorable pour me rançonner. Nous étions à peine à moitié chemin, qu'ils refusèrent tout net de continuer à ramer. J'insistai inutilement; il me fallut dégaîner mon épée et menacer de la passer

à travers le corps du premier qui ne ramerait pas vigoureusement. Grâce à ce parti énergique, j'arrivai bientôt le long du vaisseau l'*Hougly*. Le capitaine me désigna la chambre que je devais occuper. C'était la première en avant, sous la dunette à bâbord. Je ne pouvais désirer un logement plus agréable. Sans sortir de ma chambre, je voyais tout ce qui se passait sur le pont.

Depuis plus de huit jours, nous étions à l'ancre dans False-Bay, sans qu'aucune disposition annonçât qu'on songeait au départ. Le bruit de la conquête de la Hollande par une armée française commençait à se répandre dans la colonie du Cap. Quelques-uns de mes compagnons, ne considérant point la tourmente révolutionnaire comme suffisamment apaisée et craignant qu'on ne leur fît l'application des terribles lois portées contre les émigrés, ne se trouvèrent plus en sûreté sous le pavillon hollandais. Ils renoncèrent à poursuivre leur voyage. Les uns passèrent aux Philippines, où ils entrèrent au service de l'Espagne; les autres allèrent à la côte de l'Inde chercher fortune. Il ne resta plus sur le convoi que ceux d'entre nous qui avaient la ferme volonté de rentrer à tout risque en Europe et en France. Pendant ce temps, une corvette anglaise, déguisée sous pavillon américain, vint mouiller au milieu de la flotte. Elle reconnut la force des vaisseaux hollandais, compta leurs canons, s'assura de la composition des équipages, puis elle appareilla et courut rejoindre devant Sainte-Hélène la division anglaise dont elle faisait partie.

Le jour du départ de la flotte fut enfin arrêté. Ce départ eut encore lieu, comme celui de Table-Bay, inopinément. M. de Vernon et un des deux officiers qui l'avaient suivi sur l'*Hougly* manquèrent le départ de leur vaisseau, et furent obligés de prendre passage sur le brick de guerre chargé de la protection du convoi. A dater de ce moment, je n'eus plus d'autre compagnon et d'autre chef qu'un des lieutenans de vaisseau de *la Durance,* M. de Vénerville.

Au moment où nous sortions de False-Bay, nous aperçûmes une division de bâtimens de guerre qui, formée en ligne de bataille, donnait dans le golfe : c'était une escadre britannique partie des côtes du Bengale, qui accourait pour s'emparer de la flotte hollandaise. Les rôles étaient changés. L'Angleterre n'avait plus pour alliée la Hollande, elle avait pour ennemie la république batave : excellente nouvelle pour tous ces croiseurs, qui ne rêvaient que parts de prise, et qui savaient quelles merveilleuses cargaisons sortaient chaque année des ports de Java et des Moluques! Quant aux Hollandais, sentant bien qu'entre leurs anciens et leurs nouveaux alliés ils n'avaient que le choix du larron, ils mettaient peu d'intérêt à sauver des richesses qui ne leur appartenaient déjà plus. Maint capitaine,

le commandant de l'escorte peut-être le premier, pouvait certainement, sans trop d'injustice, être soupçonné d'une secrète connivence avec l'ennemi. Quoi qu'il en fût, cette première escadre anglaise arriva trop tard : elle ne put amariner que les bâtimens qui avaient été retardés dans leur appareillage; mais une autre escadre nous attendait, placée en embuscade sous l'île de Sainte-Hélène, rendez-vous habituel de la flotte hollandaise. Pour nous, sans plus nous soucier de nos compagnons et sans nous douter de ce qui se passait, nous faisions bonne route pour cette île, poussés par une fraîche brise du sud-est, qui nous faisait filer plus de huit nœuds à l'heure. On compte environ cinq cent quarante lieues du cap de Bonne-Espérance à Sainte-Hélène. Au bout de quinze jours de traversée, le commandant de l'*Hougly* s'étonna de ne pas voir encore la terre. Craignant d'avoir dépassé l'île qu'il voulait reconnaître, il allait changer de route et revenir sur ses pas, lorsque M. de Vénerville et moi, qui avions pris des distances de la lune au soleil, nous lui fîmes part du résultat de nos observations. Nous lui annonçâmes que, si nous courions pendant deux heures encore dans la même direction, nous verrions infailliblement Sainte-Hélène. Le capitaine Roch était un excellent homme et un très bon marin; mais, habitué à naviguer suivant la vieille routine, il n'avait aucune foi dans les observations astronomiques. Il n'y a pas bien longtemps que nous avions encore dans notre marine des officiers tout aussi incrédules. Ce fut donc par condescendance pour nous, peut-être aussi dans l'espoir de trouver notre science en défaut, que le commandant de l'*Hougly* consentit à continuer sa route jusqu'au moment où le délai que nous avions fixé serait écoulé. Il ne se cachait pas d'ailleurs pour rire de notre confiance, et à chaque instant questionnait les vigies d'un air narquois. Son triomphe ne fut pas de longue durée : les vigies annoncèrent bientôt qu'elles découvraient la terre *droit devant nous*. En même temps elles signalèrent un assez grand nombre de bâtimens qui se dirigeaient du côté de l'*Hougly*. Le capitaine Roch crut que c'étaient ses compagnons, qui, ayant pris les devans, l'attendaient ou venaient à sa rencontre. Sur les quatre heures du soir, on put reconnaître, à n'en pas douter, que ces bâtimens n'avaient jamais fait partie de la flotte hollandaise. Nous étions encore assez au vent pour leur échapper, si nous eussions immédiatement tenu le plus près; la nuit fût venue à notre secours, et une *fausse route* eût pu nous sauver. Nous continuâmes à courir grand largue. Le vaisseau le *Sceptre* vint passer à poupe de l'*Hougly*, et notre commandant reçut l'ordre de se rendre à bord du vaisseau anglais. Nous étions dans une grande anxiété sur les suites de cette fâcheuse rencontre. Le retour du capitaine Roch confirma toutes nos craintes.

On lui avait appris que, les Français ayant fait la conquête de la Hollande, la Grande-Bretagne avait expédié dans les mers de l'Inde une escadre pour protéger la flotte de ses anciens alliés, qu'on savait être d'une richesse immense, et l'empêcher de tomber entre les mains de l'ennemi commun. Le capitaine Roch était accompagné d'un officier anglais et de plusieurs matelots, qui, en arrivant à bord, s'emparèrent de la direction de la manœuvre. Escorté d'un bâtiment de la compagnie anglaise, l'*Hougly* fit immédiatement route pour se rendre au mouillage de Sainte-Hélène.

La division qui venait de nous capturer si facilement ne comptait d'autre navire de guerre que le *Sceptre*, vaisseau de soixante-quatre canons monté par le commodore William Essington. Tous les autres bâtimens de cette division appartenaient à la compagnie des Indes. Chacun d'eux portait de trente-six à quarante canons. A les juger sur l'apparence, on les eût pris pour des frégates; mais leur équipage ne dépassait pas deux cents hommes. Le *Sceptre* lui-même n'avait pas plus de cinq cents matelots. Les Anglais avaient une si parfaite confiance dans les allures routinières de la flotte qui avait quitté False-Bay, qu'ils jugèrent inutile de se tenir en croisière pendant la nuit. Chaque soir ils revenaient au mouillage, ne laissant qu'un bâtiment sous voiles à chaque extrémité de l'île. Cette insouciance eut un résultat qu'ils n'avaient pas prévu. Il y avait à peine dix jours que l'*Hougly* avait été conduit dans la baie, que les vigies de l'île signalèrent l'apparition d'une quinzaine de bâtimens : c'étaient les retardataires de la flotte hollandaise qui arrivaient. On mit précipitamment sous voiles, et on courut à leur poursuite. Sur ces entrefaites, la nuit survint. Six bâtimens seulement furent atteints. L'obscurité sauva les autres, mais ne les sauva malheureusement que jusqu'à l'entrée de la Manche. Là de nouveaux croiseurs leur donnèrent la chasse, et, après s'en être facilement emparés, les conduisirent dans les ports de l'Angleterre. C'est ainsi que la prévoyance du gouvernement britannique le mit en possession d'une flotte dont la valeur n'était pas estimée à moins de 150 millions de francs.

Nous étions au mouillage depuis quelques jours, lorsque le commodore Essington jugea à propos de faire enlever du vaisseau l'*Hougly* les collections, les papiers et tous les documens de notre expédition. Cette spoliation était une violation manifeste du droit des gens, sous la protection duquel la délicatesse des nations civilisées a toujours placé les travaux entrepris dans l'intérêt de la science. Malheureusement l'absence de M. de Vernon semblait favoriser l'audacieuse conduite de l'officier anglais. Mon compagnon, qui par son ancienneté se trouvait appelé à remplacer M. de Vernon, hésitait à protester contre l'enlèvement ordonné par le commodore

Essington. Il finit cependant par céder à mes instances, et signa la lettre que, dans un premier mouvement d'indignation, je m'étais empressé de rédiger. Dans cette lettre, je me bornais à invoquer la garantie de neutralité donnée à notre expédition par tous les gouvernemens de l'Europe. Je rappelais à ce sujet la conduite de la France, qui, bien qu'elle fût en guerre avec l'Angleterre, n'en avait pas moins prescrit à tous ses bâtimens d'aider et de protéger le capitaine Cook, s'ils le rencontraient à la mer. En terminant, je mettais sous la responsabilité du commodore anglais les pertes qui pourraient résulter de la disposition que, par ses ordres, on venait de prendre.

Le commodore Essington voulut paraître offensé de cette démarche. Le lendemain, il vint à bord de l'*Hougly* accompagné de plusieurs des capitaines de la compagnie anglaise. Il fit appeler M. de Vénerville, l'apostropha d'un ton impérieux, et lui demanda ce que signifiait l'écrit qu'il avait reçu la veille. Le commodore Essington avait son chapeau sur la tête, M. de Vénerville tenait le sien à la main. Une pareille incartade, qui avait pour témoin tout un équipage, me parut l'insulte la plus grossière. Je ne pus dominer mon émotion, et je m'approchai brusquement de M. de Vénerville : « Vous ne remarquez sans doute pas, lui dis-je, que vous représentez un contre-amiral français, et que vous n'avez affaire qu'à un simple capitaine de vaisseau qui oublie en ce moment les convenances et la politesse. » Tout en prononçant ces paroles avec une extrême vivacité, j'entraînai d'un autre côté M. de Vénerville et laissai le commodore stupéfait. Je lus facilement dans les regards de tous les spectateurs que ma juste susceptibilité était approuvée. L'incident n'eut pas de suite, et il ne fut plus question de la lettre envoyée par M. de Vénerville. Toutefois nos papiers et nos collections restèrent à bord du *Sceptre*. Ce ne fut qu'à la paix de 1802 que la France en obtint la restitution; mais en même temps le gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud envoyait un détachement arborer le pavillon britannique à l'embouchure de la Derwent, dans la crainte, ajoute ingénument un des historiens de la nouvelle colonie, que les Français ne songeassent à s'y établir.

Le convoi hollandais une fois capturé ou hors d'atteinte, nous n'avions plus rien qui nous retînt sur la rade de Sainte-Hélène. La division anglaise fit donc route avec ses prises pour l'Europe. Nous étions depuis quinze jours environ à la mer, lorsque nous rencontrâmes un navire de commerce qui communiqua avec le vaisseau le *Sceptre*. J'ignore quelles nouvelles ce bâtiment donna au commodore Essington; seulement dès le lendemain, quoiqu'il ventât beaucoup, que la mer fût très grosse et que la pluie tombât par torrens,

un canot du vaisseau le *Sceptre* vint nous enlever, M. de Vénerville et moi, et nous transporta avec tout notre bagage sur un des bâtimens de la compagnie anglaise, le *Main-Ship*. Nous fûmes déposés sur le pont de ce vaisseau sans que l'officier de quart, qui arpentait le côté de tribord avec la gravité d'un sénateur, parût s'inquiéter de notre présence. Désespérant d'attirer son attention ou celle de qui que ce fût à bord du *Main-Ship*, nous prîmes le parti de nous asseoir sur un des canons du gaillard d'arrière. Nous passâmes ainsi deux heures sous la pluie, ne célébrant guère, on s'en doute, la courtoisie britannique. Enfin un domestique sortit de la dunette. En passant près de nous, il nous entendit parler français, et eut la bonne pensée d'aller prévenir son maître. Au bout de quelques minutes, nous vîmes s'avancer vers nous un *gentleman* qui insista très gracieusement pour nous faire entrer dans sa cabine, et qui n'eut de cesse qu'il ne nous eût fait accepter de son propre linge pour remplacer nos vêtemens transpercés par la pluie, attention fort appréciable en un pareil moment. Ce galant homme, qui nous dédommageait si bien de l'impolitesse de ses compatriotes, se nommait M. Redfane. C'était un ancien gouverneur de Madras, et je me souviens qu'on le traitait d'excellence. Il fit appeler le capitaine, nous présenta à lui, et on s'occupa aussitôt de nous faire un poste en toile à la suite des chambres de la batterie. On y tendit un cadre pour chacun de nous. Nous eûmes encore une fois où reposer notre tête. De même qu'à bord de l'*Hougly* et du *Dortwicht*, nous fûmes, sur le *Main-Ship*, admis à la table du commandant. Le nombre des convives se trouva, par cette adjonction, porté à quatorze, dont cinq dames ayant toutes à bord leur mari ou leur frère. Ce fut là que je fis pour la première fois connaissance avec les usages anglais. Le service était somptueux. Les vins de Bordeaux, de Porto, de Madère et du Rhin circulaient avec profusion, et il fallait avoir la tête d'un Anglais pour supporter impunément des libations aussi copieuses.

Les officiers faisaient table à part, sous la présidence du plus ancien lieutenant. La conformité de nos âges eut bientôt établi entre nous une certaine familiarité. Je descendais quelquefois dans la chambre commune où les officiers anglais prenaient leurs repas. Ces messieurs se divertissaient beaucoup à me faire prononcer les mots les plus difficiles et les plus baroques de leur langue. Un jeune passager, appartenant à la marine royale, trouva très plaisant un jour de me porter des coups de poing sur le haut des bras. Je ne soupçonnais pas que ce fût une provocation à boxer. Je parais, à ce qu'il semble, assez maladroitement les bottes qui m'étaient adressées, car les rires de tous les spectateurs excitaient encore l'ardeur de mon adversaire. La vivacité de ses attaques ne tarda pas à redoubler. Je

finis par perdre patience. Prenant à mon tour l'offensive, d'une main je saisis à bras-le-corps le boxeur, de l'autre je lui appliquai de si vigoureux coups dans le creux de l'estomac qu'il en perdit la respiration. Il tomba presque sans connaissance sur le canapé où je le rejetai, et il ne fut en état de regagner sa chambre qu'au bout de quelques minutes. J'étais tenté de regretter ma vivacité; les félicitations des officiers du *Main-Ship* me prouvèrent que je n'avais fait qu'user de mon droit, et que tout s'était passé dans les règles. Quant au jeune étourdi qui m'avait provoqué et qui s'appelait Smith, si j'ai bonne mémoire, cette leçon le rendit plus réservé envers moi. Il cessa de me fatiguer, comme il l'avait fait jusqu'alors, de ses rodomontades et de l'histoire des prouesses de ses compatriotes, qu'il me débitait constamment dans un détestable français. La lutte d'où j'étais sorti vainqueur fut bientôt connue de tout le monde à bord; elle me valut plus de considération, car les Anglais apprécient beaucoup l'adresse que l'on déploie dans les exercices du corps. Je ne les en blâme pas; c'est ainsi qu'on fait une race virile, et sans méconnaître les bienfaits de l'instruction, ce serait, je crois, une triste nation, celle qui ne serait composée que de pédans.

Un incident presque puéril me plaça plus haut encore dans l'estime de mes compagnons de voyage. Nous étions depuis quelques jours livrés à des calmes ou à des brises extrêmement légères. Une tortue vint à rôder autour du *Main-Ship*. On mit un canot à la mer pour la poursuivre. A diverses reprises, cette embarcation réussit à s'approcher assez de la proie qu'elle poursuivait pour qu'un canotier pût lui lancer plusieurs coups de gaffe. La tortue à chaque coup plongeait et allait reparaître un peu plus loin. Nous étions tous montés sur les bastingages, suivant avec intérêt cette chasse inutile. Je m'avisai de blâmer la manière dont on s'y prenait. « Le maladroit! m'échappa-t-il de dire; ne ferait-il pas mieux de se jeter à l'eau et de saisir la tortue par une patte?.. » Sur ces entrefaites, la tortue disparut, le canot revint à bord, et, l'heure du dîner étant arrivée, nous allâmes nous mettre à table. J'eus à subir les railleries de tous les convives. Personne, pas même mon compagnon, M. de Vénerville, ne se fit faute de me taxer de fanfaronnade. Je me défendais de mon mieux, mais les rieurs n'étaient pas de mon côté. Au moment où nous sortions de table, tout occupés encore de notre discussion, la tortue reparut subitement presque sous le flanc du *Main-Ship*. Tous les regards se dirigèrent vers moi avec un air ironique. Je n'hésitai pas un instant. Sauter dans les porte-haubans, me débarrasser de mes souliers et de mon habit, me précipiter à la mer, ce fut l'affaire de quelques secondes. Je nageai directement vers la tortue, qui plongea à mon approche; je plon-

geai aussi et je la suivis aisément sous l'eau. Au moment où elle revenait à la surface pour respirer, je la saisis par une de ses pattes de derrière, et je m'appliquai à la tenir renversée sur le dos, tandis que je nageais pour rejoindre le *Main-Ship*, sur lequel me portait heureusement une forte houle. J'arrivai bientôt par le travers des porte-haubans du mât d'artimon. Deux matelots, qui se tenaient aux chaînes de haubans, se penchèrent vers moi; l'un d'eux empoigna la patte de la tortue au-dessous de ma main pour la soulever, et tous deux, réunissant leurs efforts, la montèrent à bord. Je me dirigeai aussitôt vers l'échelle. D'autres matelots m'y attendaient. Ils me prirent sous les bras et me déposèrent sur le pont. Ce secours arrivait bien à propos. Ma digestion avait été troublée par cette brusque immersion. Je n'y voyais plus, tous les objets tournaient autour de moi. On me transporta dans ma chambre, on me déshabilla et on me mit au lit. Une demi-heure après, on me fit boire un verre de madère qui acheva ma guérison. Le soir, au moment où j'entrai dans la *grande chambre*, je reçus les complimens de tous ceux qui m'avaient raillé. Le capitaine fit placer sur le pont une grande baille qu'on remplit d'eau de mer : on y plaça ma tortue, et on l'y conserva jusqu'à notre arrivée à Londres. A chacune de nos relâches en Angleterre ou en Irlande, on ne manquait jamais de montrer cette tortue aux visiteurs comme une curiosité et de leur désigner l'officier français qui s'en était emparé.

Nous étions encore dans l'hémisphère méridional, lorsque la corvette anglaise qui venait d'explorer la côte nord-ouest d'Amérique, sous le commandement du capitaine Vancouver, se réunit à la flotte. Le savant navigateur témoigna le désir de nous voir, M. de Vénerville et moi. Nous jugeâmes peu convenable de répondre à une invitation qui eût pu nous entraîner à divulguer des découvertes qu'il entrait peut-être dans les plans du gouvernement français de tenir secrètes.

Le convoi cependant, composé de bâtimens qui avaient des marches très inégales, avançait péniblement vers sa destination. Aux approches du tropique du Cancer, nous éprouvâmes un coup de vent qui, sans être bien fort, n'en eut pas moins des suites très fâcheuses : à huit heures du matin, le vaisseau hollandais la *Surseance* fit le signal de détresse; quelques minutes après, il coulait à fond. Les canots de la flotte, qui avaient été envoyés à son secours, recueillirent l'équipage. Le capitaine anglais qui dirigeait le sauvetage fut le seul qui se noya. Peu d'instans après ce sinistre événement, le vaisseau l'*Hougly* fit connaître que ses pompes ne fonctionnaient plus. On se hâta de l'évacuer et de mettre le feu au bâtiment. Une vingtaine de millions se trouvèrent ainsi engloutis en moins d'une heure.

Pour nous, cette terrible catastrophe nous inspira de salutaires réflexions : nous remerciâmes la Providence d'avoir placé sur notre route et le vaisseau le *Sceptre* et le commodore discourtois qui avait fait si peu de cas du sauf-conduit dont nous étions porteurs. Si l'*Hougly* eût échappé aux Anglais et continué à naviguer isolément, nous aurions probablement trouvé la mort sur ce vaisseau. Si le commodore Essington ne se fût point emparé de nos papiers et de nos collections, le fruit de tant de travaux eût certainement été perdu. C'est ainsi qu'il ne faut pas trop se hâter de maudire des contrariétés apparentes. La philosophie du docteur Pangloss n'est pas si déraisonnable qu'elle en a l'air : je n'en connais pas du moins de meilleure à recommander à un marin.

C'est en vérité une chose étrange que la facilité avec laquelle tant de navires sombraient autrefois. Je ne veux parler ni du temps de Louis XIV, ni de la flotte de Duguay-Trouin revenant de Rio-Janeiro; je pourrais prendre mes exemples dans une époque plus récente, jusque dans les dernières années de la république et les premières de l'empire. Ce n'est point qu'en ce temps-là on manquât de savans constructeurs ou d'ouvriers habiles, mais on était négligent. Les chantiers du commerce pas plus que les arsenaux de l'état n'avaient alors de ces soins minutieux qu'on leur voit prendre aujourd'hui. On jetait les navires hors du port avec un mauvais arrimage ou un calfatage imparfait. Personne n'y trouvait à redire. Si malheur arrivait, on n'en accusait que le ciel. L'existence des marins était, il y a cinquante ans, la chose la plus précaire du monde. La navigation est devenue un jeu depuis qu'on ne se crée plus comme à plaisir des difficultés et des périls. C'est, je dois le dire, le beau côté de notre siècle d'avoir su corriger cette funeste insouciance, d'avoir mis l'ordre, la méthode et la surveillance là où il n'y avait autrefois qu'inspiration désordonnée et incurie. Je sais bien ce que nous avons perdu depuis la révolution, et je ne me suis pas fait faute de le dire : ce que nous avons gagné — en marine du moins, je ne m'occupe pas d'autre chose, — c'est une certaine lucidité dans les idées, un besoin et un don d'organisation inconnus jusqu'alors; c'est le goût des choses bien faites et la crainte des catastrophes qu'un peu de prévoyance suffit à éviter; c'est aussi, autant que j'en puis croire mes souvenirs, un plus vif sentiment de la responsabilité. Que l'exemple de l'état ait en France entraîné dans cette voie les particuliers, que dans d'autres pays l'honneur d'y être entré le premier appartienne au commerce, je ne m'arrêterai pas à examiner ce détail. Ce que je tiens à constater, c'est que nous devons peut-être une partie des progrès qui se sont réalisés jusque dans notre métier à deux principes nouveaux issus d'un siècle philo-

sophique : l'habitude du raisonnement et le respect de la vie humaine.

III.

Ce fut sans doute pour éviter la rencontre des croiseurs français que la flotte anglaise, qui n'avait d'autre escorte que le vaisseau le *Sceptre*, au lieu de donner immédiatement dans la Manche, se dirigea sur l'Irlande. Nous allâmes mouiller à l'embouchure du Shannon, et nous y attendîmes plus de deux mois les forces navales qui devaient nous convoyer jusque dans la Tamise. Tout le temps que nous demeurâmes à l'ancre sur les côtes d'Irlande, les bâtimens de la flotte furent encombrés de visiteurs. Les familles les plus distinguées des environs vinrent à bord du *Main-Ship;* on les y hébergea de la façon la plus courtoise, et plusieurs d'entre elles, retenues par le mauvais temps, durent souvent passer la nuit à bord. Le commandant ainsi que les passagers avaient quitté le bâtiment dès les premiers jours qui suivirent notre arrivée. Le second capitaine était resté chargé du commandement; c'était un jeune homme d'un esprit cultivé, parlant très correctement le français. Je m'étais lié d'amitié avec lui, j'étais de toutes ses parties de plaisir, et il ne lui était point adressé une invitation que je n'y fusse compris. La plupart des personnes qui avaient à se louer des excellens procédés qu'on avait eus pour elles à bord du *Main-Ship* insistaient à leur tour pour qu'on vînt leur rendre visite. C'est ainsi que j'eus l'occasion de passer quelques jours chez le possesseur d'une charmante habitation sur les bords du Shannon, M. Rice, qui, pour me mettre plus à l'aise, me répétait souvent qu'il était fort heureux de trouver l'occasion de rendre à un Français les politesses qu'il avait reçues en France. M. Rice était marié, et avait deux enfans auxquels une de nos compatriotes émigrée donnait des leçons de français. L'intérieur de cet heureux ménage présentait l'image la plus parfaite de cette félicité modeste à laquelle les Anglais ont donné le nom de *comfort*. Les personnes que recevait M. Rice, et auxquelles on ne manquait jamais de me présenter, ne me plaisaient pas toujours autant que lui. Je ne pouvais m'empêcher de remarquer que j'étais souvent le sujet de conversations à demi-voix qui n'étaient peut-être pas empreintes d'une extrême bienveillance; bon nombre de gens en Angleterre prenaient alors tout Français pour un jacobin.

Quelque gracieuse que pût être l'hospitalité de M. Rice, ce n'était pas encore celle qui devait me laisser les plus agréables souvenirs. Un colonel, possesseur d'un château magnifique, vint de Limerick

avec ses deux filles et une de ses nièces prendre des bains de mer à l'embouchure du Shannon. Nous eûmes plus d'une fois l'occasion de le voir, et il nous fit promettre d'aller passer quelques jours chez lui. La charmante gaieté de ses filles et de sa nièce, les plus aimables personnes que j'aie rencontrées de ma vie, rendait cette invitation trop séduisante pour que nous pussions hésiter à l'accepter; nous étions déjà de vieux amis pour cette excellente famille. En notre honneur, on invita les personnes les plus considérables des environs. Une société nombreuse se trouva réunie au château. Chaque jour, de nouveaux projets préparaient les plaisirs du lendemain. La chasse à courre était, suivant la mode anglaise, le plaisir favori. Nous forcions non des cerfs, mais des lièvres. Notre meute se composait d'environ soixante chiens de toute espèce, parmi lesquels on pouvait compter un bon nombre de roquets. En arrivant sur le terrain, les chiens à peine découplés se mettaient à quêter, les chevaux trépignaient sur les bruyères. Bien souvent le lièvre ne sortait pas du cercle que les chiens formaient autour de lui. Un seul coup de dent du plus mince roquet le couchait par terre. Lorsqu'il échappait à ce premier danger, les lévriers s'élançaient sur sa trace, et les chevaux suivaient en franchissant murs, haies ou fossés. La première fois que je me trouvai en présence d'un pareil obstacle, je montais un cheval très vigoureux qui avait plus que moi l'habitude de ce genre d'exercice. J'avais depuis longtemps renoncé à contenir son ardeur; mais, voyant un mur devant moi, je m'imaginais bien qu'il n'irait pas plus loin. A ma grande surprise, il sauta pardessus avec une facilité étonnante. Ce mouvement, auquel je ne m'attendais guère, me fit successivement glisser du cou à la croupe de l'animal. J'avais heureusement le poignet solide. Je me cramponnai si bien à la selle et à la crinière de ma bête, que je fournis sans encombre une immense carrière, au bout de laquelle je reçus les complimens de tous les chasseurs. Quinze jours se passèrent au milieu de ces brillantes parties de chasse; j'avais presque oublié le *Main-Ship,* si je n'avais même un peu oublié la France. Le moment arriva cependant où il fallut nous décider à prendre congé de nos hôtes. La destinée du marin est un peu celle d'Ahasvérus, il faut qu'il marche, lorsqu'il éprouverait tant de bonheur à s'arrêter.

Pendant notre absence, la flotte s'était considérablement accrue. Les bâtimens qui avaient échappé à la division anglaise sous Sainte-Hélène avaient tous été capturés sur les côtes d'Europe. Le brick même sur lequel M. de Vernon et son compagnon avaient dû s'embarquer après avoir manqué le départ de l'*Hougly* avait eu le sort commun. Plusieurs frégates anglaises destinées à protéger la flotte pendant son passage se trouvaient aussi mouillées à l'embouchure

du Shannon. Tout étant prêt pour un appareillage général, nous mîmes sous voiles, et nous fîmes route pour Londres en longeant d'assez près la côte d'Angleterre. Devant la rade des Dunes, nous aperçûmes une escadre russe au mouillage; nous en vîmes une autre à l'entrée de la Tamise. En remontant cette rivière, nous rencontrions à chaque pas des bâtimens de guerre. Tous envoyaient un officier à notre bord et exerçaient la *presse* sur notre équipage, choisissant les matelots qui leur convenaient le mieux. Les pauvres diables faisaient tous leurs efforts pour échapper à cette réquisition. Les uns se disaient étrangers, et on ne pouvait leur arracher un mot d'anglais; les autres prétextaient des infirmités qui les rendaient impropres au service. L'officier restait sourd à toutes ces représentations, et la discussion finissait toujours par l'ordre impératif donné aux plus récalcitrans d'aller prendre leurs effets et de s'embarquer dans le canot. Comprend-on que dans un pays où les enrôlemens forcés sont inconnus et considérés comme la tyrannie la plus odieuse, où la liberté de l'individu, sauvegardée par les lois, l'est plus encore peut-être par les mœurs, on ait pu exercer impunément ce recrutement arbitraire? L'Angleterre, je ne l'ignore pas, est le pays des anomalies, et ce n'est point là qu'il faut chercher un peuple se piquant de logique; mais avant tout ce qui explique la *presse*, c'est la difficulté de faire entrer la marine dans le droit commun et de la régir autrement que par des mesures d'exception.

Je restai à bord du *Main-Ship* jusqu'au moment où ce vaisseau eut atteint le poste qui lui était assigné parmi les bâtimens de la compagnie. Je venais de faire mes adieux aux officiers qui s'étaient montrés pour moi de si bons compagnons, et je me disposais à descendre à terre avec mes effets, lorsque des agens de la douane se présentèrent pour faire la visite de mes malles. Je possédais une collection d'oiseaux très curieux et des coquilles d'une grande valeur. La douane commença par me tout confisquer. On m'assura bien que ces objets me seraient fidèlement rendus; mais quoique je sois resté plus de trois mois à Londres et que j'aie fait à ce sujet de nombreuses démarches, je n'ai jamais pu obtenir la restitution qui m'avait été si solennellement promise. L'Angleterre peut être la terre classique de la liberté : à coup sûr ce n'est pas toujours celle de la justice. Je ne crois pas qu'il soit un pays au monde où un étranger ait plus de peine à se défendre des fripons. Je perdis ainsi par un vol manifeste le fruit de toutes mes peines et de tous mes soins pendant plusieurs années. Qu'on juge si, en revenant de ce voyage, j'étais prêt à faire de bon cœur la guerre aux Anglais!

En débarquant à Londres, j'allai me loger à l'auberge des *Clés-en-Croix*, rue de la Grande-Église, où je pris une petite chambre

très modeste. La saison était tellement pluvieuse, — nous étions au cœur de l'hiver, — que je sortais très rarement. Je me tenais d'ordinaire dans le salon de réception, qui était toujours bien chauffé par un grand feu de charbon de terre. Je rencontrais là un Anglais et un Allemand qui parlaient tous les deux avec facilité le français. Ils me racontaient ce qui s'était passé et ce qui se passait encore en France. Leurs récits portaient l'empreinte d'une exagération évidente et m'arrachaient souvent des reparties assez vives. Je les accusais hautement de calomnier mes compatriotes sans soupçonner, dans ma simplicité, qu'on pût me faire un crime de cette véhémence. Je venais enfin, après trois mois d'attente, d'obtenir le passeport que je sollicitais pour me rendre en France. Il ne me manquait plus qu'une signature, et toutes les formalités allaient se trouver remplies. J'employai le reste du jour à faire des courses, et je rentrai à l'auberge crotté jusqu'aux épaules. Je m'étais approché du feu, et, tout en me séchant, je me plaignais avec expansion du climat et de cette ville de Londres où, grâce au macadam, on ne pouvait faire un pas sans se couvrir de boue. L'Anglais avec lequel il m'était arrivé quelquefois de converser crut devoir se montrer offensé de mes discours, et m'adressa des injures grossières auxquelles je m'abstins prudemment de répondre. Il advint alors ce qui arrive toujours en pareil cas. Mon silence fut un encouragement à de nouvelles attaques. La patience finit par m'abandonner, et je fus obligé de mettre mon interlocuteur à la porte. Ce *gentleman* me parut un homme fort mal élevé et d'humeur bien maussade : j'étais fort éloigné de me douter que j'avais affaire à un agent de police.

Une demi-heure environ après cette scène entra dans le salon un gros monsieur qui vint directement à moi et me demanda mon passeport. Après l'avoir soigneusement examiné, il me fit observer qu'il manquait à cette pièce une signature. Je lui répondis sans m'émouvoir que je devais précisément le lendemain, dès que les bureaux seraient ouverts, me rendre à Somerset-House pour faire revêtir mon passeport de cette dernière formalité. *Very well!* me dit-il en me rendant le papier qu'il tenait à la main. Sur ces entrefaites arrivèrent le chef de timonerie de *la Truite* et son frère, accompagnés d'un prétendu secrétaire du *transport office*. Celui-là, j'ai retenu son nom : il s'appelait M. Adam. Il nous pria de lui confier nos trois passeports, afin qu'il pût faire inscrire nos noms pour le départ du prochain paquebot. Quel fut mon étonnement quand cet agent officieux revint avec deux passeports seulement, m'annonçant que le mien ne pourrait m'être remis que lorsque j'aurais comparu devant le lord-maire! Jusque-là, me dit-il, j'étais confié à sa surveillance.

Toute résistance me paraissant inutile, je me résignai, et M. Adam me traîna à sa suite le reste de la journée. Je fis avec lui une visite à la Tour de Londres, où il déposa trois prisonniers. Ceci commençait à m'inquiéter. Le ton de M. Adam n'avait pas cessé néanmoins d'être caressant, et ses paroles étaient très rassurantes. « Il allait me conduire chez un de ses amis, où l'on me servirait à dîner, où je trouverais, pour passer la nuit, un excellent lit et une chambre très chaude. Le lendemain, dès huit heures du matin, il serait à mes ordres. »

Il m'introduisit en effet dans une maison dont l'obscurité ne me permit pas de bien juger l'apparence. Il dit quelques mots à voix basse à un homme qui s'était avancé à notre rencontre, et, s'effaçant comme par politesse, il me montra du doigt la porte entr'ouverte d'une chambre où je n'hésitai pas à entrer. A peine y eus-je mis le pied, que la porte se referma brusquement sur moi et que j'entendis crier la serrure. Je sautai aussitôt à la fenêtre; elle était grillée. L'idée que j'étais en prison me fit frissonner. Il me serait impossible de rendre les tristes réflexions auxquelles je fus en proie jusqu'au retour du traître qui venait de me soumettre à une si rude épreuve. Je lui en fis les reproches les plus amers. Il me parla des devoirs de sa charge, et voulut me persuader qu'il s'était compromis en s'écartant pour moi des ordres rigoureux qu'il avait reçus. J'étais alors trop inquiet pour discuter avec lui sur le mérite des faveurs que je devais à ses bons offices. Nous nous rendîmes ensemble chez le lord-maire. Au milieu d'un assez grand nombre de personnes, je retrouvai là l'indigne Anglais et l'Allemand qui, depuis plus d'un mois, m'excitaient à d'imprudentes confidences. Je remarquai aussi le gros monsieur qui était venu à l'auberge réclamer l'exhibition de mon passeport. Ce dernier s'approcha de moi et me dit d'un ton de menace : « Vous vous souviendrez, monsieur, des propos que vous avez tenus. »

Le moment arriva enfin où je fus mandé devant le premier magistrat de la Cité. En même temps que moi furent introduits M. Adam, l'Allemand et l'Anglais, mon antagoniste. Je racontai naïvement mon affaire en français. Je dis que j'étais un des officiers de l'expédition commandée par M. de Bretigny, que depuis près de cinq ans j'étais séparé de ma famille, et qu'il était bien pénible pour moi d'éprouver des persécutions dans un pays où je m'étais flatté de trouver aide et protection. La franchise de mes aveux lorsqu'on me mit en présence de mes accusateurs, la facilité avec laquelle je repoussai leurs basses insinuations parurent intéresser le lord-maire. Lorsque je fis le récit de la scène qui s'était passée à l'auberge, et qui était le principal chef de l'accusation dirigée contre moi, je pus

m'apercevoir que mon procès était gagné. « Vous pouvez partir, monsieur, me dit le lord-maire avec une extrême bienveillance. Je vous souhaite un bon et heureux voyage. » Mon passeport me fut aussitôt remis, et cette fois revêtu de toutes les formalités nécessaires. M. Adam ne s'en attachait pas moins à mes pas. Il m'accompagna jusqu'à mon auberge. Avant de me quitter, il me fit insinuer par un juif qui parlait un peu le français que je ne pouvais me dispenser de lui faire un cadeau, en reconnaissance du soin qu'il avait pris d'effacer auprès du lord-maire la mauvaise impression produite par mes délateurs. Il me restait deux couverts d'argent qui me venaient du partage de notre gamelle; je les lui offris, et le misérable les accepta avec une humilité honteuse.

Le jour était enfin venu où j'allais quitter l'Angleterre. Je m'embarquai avec mes deux compagnons sur un brick qui devait nous déposer à Calais. Nous descendîmes la Tamise jusqu'à Gravesend. Nous étions à peine en dehors des bancs, que des Hollandais qui avaient obtenu de passer sur le même bâtiment que nous abusèrent de leur nombre pour contraindre le capitaine du brick à diriger sa route sur Rotterdam et non pas sur Calais. Heureusement notre traversée fut courte. Nous trouvâmes dans le consul de France à Rotterdam un homme fort poli et fort obligeant, qui prit soin de régler nos dépenses à l'auberge et de traiter de notre passage sur les canaux intérieurs jusqu'à Middelbourg, d'où nous nous rendrions par terre à Flessingue. Là nous devions nous embarquer sur la canonnière française *la Carpe*, qui était chargée de l'escorte des convois jusqu'à Dunkerque.

Arrivé à Flessingue, je m'empressai d'aller rendre visite au contre-amiral hollandais van Stabel. Cet officier général me fit le plus gracieux accueil. Les forces navales de la Hollande étaient alors au service de la France; le contre-amiral van Stabel m'offrit d'embarquer en qualité de lieutenant de vaisseau sur le bâtiment qu'il montait. Je ne crus pas devoir accepter ses offres, quelque avantageuses qu'elles me parussent. L'amiral comprit facilement qu'après une absence de cinq années, si fécondes en événemens, je devais avoir un vif désir de me rapprocher de ma famille, dont je n'avais aucune nouvelle, et de connaître le sort qui lui avait été réservé.

Notre traversée de Flessingue à Dunkerque n'offrit par bonheur rien de remarquable. Nous escortions une assez grande quantité de navires caboteurs. Notre faible tirant d'eau nous permit de naviguer entre la terre et des bancs qui suffisaient pour nous préserver des attaques de l'ennemi. Nous n'eûmes qu'à nous louer des égards que l'on eut pour nous pendant notre séjour à bord de *la Carpe*. Toutefois nous n'étions pas, comme on nous l'objecta très judicieu-

sement, à la hauteur des circonstances. Nous n'avions pas l'habitude de ce langage familier qui semblait placer sur le même rang les matelots et les officiers. On voulut bien se montrer indulgent pour notre ignorance; on se borna à nous faire observer qu'il importait à notre sûreté de nous défaire d'expressions qui n'étaient plus en usage, et dont l'emploi pourrait nous faire considérer comme des émigrés. J'eus beau mettre toute la bonne volonté possible à traiter tout le monde de *citoyen* et à user du tutoiement comme un vieux montagnard; ces mots-là me prenaient à la gorge, et, en dépit de mes bonnes intentions, j'en revenais toujours à employer les formules prohibées.

A Dunkerque, chacun de nous prit la direction qui lui convenait le mieux. Quant à moi, je me rendis à Paris avec l'intention d'en partir au bout de quelques jours pour Rochefort. Lorsque j'avais quitté la France en 1791, un de mes parens, employé dans les bureaux du ministère de la marine, m'avait aidé de ses conseils, de son crédit et de sa bourse. C'était ce parent que je venais chercher à Paris. J'eus le bonheur de l'y retrouver. Dénoncé comme royaliste, il avait été obligé de fuir et de se réfugier, comme tant d'autres Français, dans nos armées. La réaction qui suivit les journées de thermidor lui avait fait rendre son emploi. Je ne l'avais jamais vu, et je ne le connaissais que par ses bons offices. Quand je fus introduit dans son cabinet, il était entouré de plusieurs personnes avec lesquelles il s'entretenait des affaires de son service. La présence de tant de monde, le milieu inconnu dans lequel je me trouvais, m'intimidèrent tellement que je ne pus que lui dire avec émotion : « Je suis le parent auquel vous vous êtes intéressé avant son départ pour un voyage de découvertes. » Il s'aperçut sans doute de mon embarras, car il s'empressa de me prendre la main et de me présenter à toutes les personnes qui l'entouraient. J'eus ensuite à répondre à ses nombreuses questions ainsi qu'à celles des personnes auxquelles il m'avait présenté. Peu à peu tout le monde se retira, et nous restâmes seuls. J'avais bien remarqué que mon parent avait sonné un garçon de bureau et lui avait donné un ordre à voix basse, mais j'étais loin de soupçonner la surprise qu'il me préparait. Notre conversation continuait. Un peu plus rassuré, je répondais avec assez de liberté d'esprit, lorsqu'en jetant les yeux sur la glace qui ornait la cheminée, je vis s'ouvrir une petite porte dérobée, et par cette porte entrer le second de mes frères, celui pour lequel j'avais toujours eu une préférence bien marquée. Ce fut alors que j'appris les dangers qui avaient menacé ma famille pendant la terreur. Mon père avait été détenu au château de Brouage toute une année. Plusieurs fois il avait été question de le faire fusiller ainsi que ses compagnons

d'infortune. La chute de Robespierre l'avait rendu à la liberté, et il avait repris ses fonctions de commissaire de la marine. Grâce à Dieu, la tourmente n'avait fait périr aucun de ceux qui m'étaient chers. Aux doux épanchemens de famille succéda bientôt une conversation plus sérieuse : il s'agissait du mémoire que je devais adresser au vice-amiral Truguet, alors ministre de la marine, en attendant mon jour d'audience. Tout en causant de cette importante affaire, mon parent, qui désirait me voir produire une impression favorable sur le ministre, passait du coin de l'œil une minutieuse inspection de ma personne. Mon costume ne manquait pas d'une certaine élégance; je m'étais adressé à Londres au tailleur le plus en vogue, et j'étais habillé à la dernière mode. Ma coiffure seule datait d'avant la révolution. Elle ne fut pas jugée en harmonie avec le reste de ma toilette, et il fut décidé que je me ferais immédiatement couper les cheveux dans le goût du jour.

En sortant du ministère de la marine, mon frère m'accompagna à mon hôtel. Il était déjà convenu que je quitterais mon logement et que je partagerais le sien, mais il était trop tard pour exécuter ce changement de domicile le soir même. Avant de nous séparer, j'entretins mon frère de ma situation financière. La sienne n'était pas brillante. Il était arrivé depuis peu de temps d'Angleterre, où il venait de subir une captivité de vingt-sept mois. Commis aux revues à bord du vaisseau *l'Impétueux,* il avait été chargé d'aller mettre les scellés sur une prise. Un coup de vent s'était déclaré pendant qu'il procédait à cette opération, avait séparé le vaisseau du bâtiment capturé, et le lendemain la prise retombait entre les mains des Anglais. Mon frère, en montant à bord du vaisseau ennemi, avait pu heureusement expliquer sa situation et réclamer le traitement dû au rang qu'il occupait dans la hiérarchie militaire. C'était un point fort important à éclaircir, car on sait ce qu'était le régime des pontons. Tout individu qui ne parvenait pas à se faire considérer comme officier était jeté sans pitié dans ces affreuses prisons où régnaient plus que dans nos bagnes la misère, le désespoir et le vice. Mon frère obtint pour première faveur d'être envoyé au cantonnement de Tavistok. Ce ne fut qu'après une année de séjour dans cette ville qu'il put faire reconnaître ses droits à la modeste rétribution que le gouvernement britannique allouait aux officiers français qui avaient le malheur d'être prisonniers de guerre. Mon frère avait donc été dans la nécessité de puiser pour vivre dans la bourse de ses amis; il avait quelques dettes que je crus pouvoir lui promettre d'éteindre sans trop épuiser nos ressources. J'avais enfermé mon petit trésor dans une boîte à serinette dont j'avais enlevé le mouvement. Quand j'ouvris cette boîte, mon frère fut stupéfait. Je rap-

portais de mon voyage 400 piastres espagnoles. « Sais-tu bien, me dit mon frère, qu'il n'y a peut-être pas dans tout Paris une seule maison qui possède à cette heure autant d'argent comptant que toi? » Il ne faudrait pas prendre cette exclamation à la lettre; cependant il est bien certain qu'en 1796 l'argent était fort rare en France. On ne voyait circuler que des assignats qui avaient encore cours forcé. La valeur de ce papier révolutionnaire était tellement dépréciée, que je devais trouver facilement à échanger une seule de mes piastres contre 1,000 ou 1,200 francs en assignats.

Le lendemain matin, mon frère vint me retrouver. Nous procédâmes aussitôt à mon déménagement, et nous nous rendîmes à l'hôtel d'Antin, rue Gaillon, où il résidait. Un lit fut monté dans sa chambre, qui nous devint commune, et pendant tout mon séjour à Paris nous ne nous quittâmes pas un seul instant. Notre temps s'écoulait rapidement dans les plaisirs. Le ministre cependant avai reçu mon mémoire. Il voulut bien l'accueillir avec faveur et y mettre cette gracieuse apostille : *Me faire un rapport sur ce jeune officier, qui paraît mériter tout mon intérêt.* Toujours guidé par les sages avis de mon frère et de mon parent, j'adressai bientôt une seconde note au ministre. Cette fois je demandais le grade de lieutenant de vaisseau, le commandement d'un bâtiment de guerre et un habillement complet d'officier, dont la livraison me serait faite au magasin général du port de Rochefort. La république ne payait pas souvent ses officiers, mais elle les habillait quelquefois avec les draps qu'elle prenait sur l'ennemi. Le commandement et l'habillement que je sollicitais me furent accordés. Quant au grade de lieutenant de vaisseau, j'eus la promesse formelle de l'obtenir quand on s'occuperait du travail de réorganisation qui était alors à l'étude. Je l'obtins en effet le 21 mars 1796.

Le grand corps dans lequel j'avais fait mes débuts avait disparu depuis plus de trois ans. C'était dans un corps entièrement nouveau que j'allais entrer. Je sentis profondément l'étendue de nos pertes lorsque je mis le pied pour la première fois sur les bâtimens de la république. Il est des ruines qu'on ne relève pas dans l'espace de quelques années. Détruite en 1792, la marine a encore été mutilée en 1815. J'ai assez vécu cependant pour voir grandir, après cette seconde catastrophe, l'édifice rajeuni qui fait en ce moment l'orgueil de la France. La marine actuelle ressemble bien plus à la marine du temps de Louis XVI qu'elle ne ressemble à celle de la république ou même de l'empire. Sous Louis XVI, tous les officiers, sauf de rares exceptions, étaient des gentilshommes; ils sont aujourd'hui des gens bien élevés : ce n'est pas *à peu près,* c'est *tout à fait* la même chose. Le service de la marine n'exige pas plus ou moins

de quartiers de noblesse, une illustration plus ou moins antique: il ne peut se passer des habitudes d'une bonne éducation. « Tout officier, disait très bien Nelson, qui n'est pas *gentleman* ne sera jamais qu'un médiocre officier. » L'ordre est en effet le premier besoin de notre service, et sans le sentiment des convenances, sans le respect de soi-même et des autres, sans cette dignité froide, mais indulgente, que l'officier doit puiser dans la conscience de sa supériorité, l'ordre à bord d'un bâtiment est impossible. Une autre nécessité de la marine, c'est d'être, si je puis m'exprimer ainsi, composée de parties homogènes. Nous avons été témoins, pendant les guerres de la révolution et de l'empire, des actions les plus héroïques; nous avions en même temps à déplorer non pas seulement des fautes, mais de singulières faiblesses. On peut croire que notre époque ne présenterait plus ces choquantes dissemblances. Tous les officiers ont la même origine et le même esprit, s'ils n'ont pas tous les mêmes facultés. Il y a donc beaucoup de raisons pour que chaque capitaine dans une escadre puisse aujourd'hui compter sur son voisin. Dans toutes les affaires de quelque importance, c'est là le point essentiel. Sous ce rapport, nos divisions navales n'auraient rien à envier, j'en ai la conviction intime, aux escadres du bailli de Suffren ou du comte de Grasse, car les combats de l'Inde et celui de la Dominique, pendant la guerre de 1778, ne sont pas des combats où tout le monde ait été sans reproche. S'il y eut jamais lieu d'espérer pour la France, je ne dis pas une très grande marine, — nous mesurons avec trop de parcimonie nos sacrifices pour cela, — mais une marine à tous égards respectable, une marine vraiment faite pour honorer notre pavillon, c'est sans aucun doute au temps où nous vivons.

N'y a-t-il donc rien à regretter du temps passé? N'y avait-il point dans les traditions dont le souvenir va s'évanouissant de jour en jour quelque bon exemple à chercher, quelque leçon fructueuse à retenir? Pour se livrer avec quelque intérêt à cette étude, il ne faudrait pas être trop infatué de ce qu'on a fait et de ce qu'on vaut. Il faudrait avoir, avec l'ambition de grandir encore, la crainte salutaire de déchoir. Si l'on veut juger sainement de la situation présente, il convient de commencer par écarter des progrès que nous avons faits ceux qui sont communs à toutes les nations, car aucune marine de nos jours n'est restée au point où elle était il y a cinquante ans. Quand cette considération aura un peu dissipé chez nous les fumées de l'orgueil, nous nous trouverons probablement mieux disposés à prendre quelquefois conseil de l'expérience de nos pères. Nous nous demanderons si, dans cette ancienne marine si dédaignée, il n'y aurait point eu aussi par hasard quelques idées justes. Nous cher-

cherons en un mot ce qui peut nous manquer encore. A mon avis, ce qui nous manque, c'est ce qui manquait à la statue de Pygmalion, — le mouvement. Je voudrais que, comme au temps où j'étais volontaire sur *la Reconnaissance*, comme aux jours où je servais sous les ordres de M. de Bretigny, une activité joyeuse succédât plus souvent à cette régularité monotone dont il me semble que nous avons quelque sujet de nous plaindre. Le service, pour être attrayant, ne doit pas avoir les pulsations d'une horloge. Il faut bien prendre garde d'ailleurs d'élever un édifice qui n'ait point de fondement, et qui puisse chanceler au moindre choc. N'est-ce pas la guerre que l'on doit avoir en vue quand on organise une flotte ou une armée? Tout ce qui dans cette organisation ne peut résister à l'épreuve de la guerre me paraît donc de trop; il y a, suivant moi, intérêt à le sacrifier. Il ne faut pas croire qu'une régularité exagérée soit nécessaire sur le terrain d'exercices pour qu'il en reste une suffisante en campagne. Il semble au contraire que des habitudes imposées tournent toujours au détriment de l'intelligence. Ce ne sont pas des régimens aux allures solennelles qui auraient gagné la bataille de l'Alma. Mes vœux sont faciles à résumer. Pour le matelot, je demande qu'on s'occupe avec une égale sollicitude de son instruction et de sa santé : la santé du soldat est, avec la discipline, la force des armées. Pour l'officier, je lui souhaiterais de supporter gaiement les épreuves du métier, d'être toujours allègre, dur aux intempéries, docile et d'humeur égale envers ses chefs, sympathique vis-à-vis de ses subordonnés, et, s'il le fallait, je lui accorderais volontiers la science de surcroît. La science ne gâte rien, du moment qu'elle ne pervertit pas le jugement et ne paralyse pas l'activité du corps.

Nos marins d'aujourd'hui se demanderont peut-être à quoi leur serviraient ces pénibles épreuves d'autrefois, les misères, les souffrances dont ces souvenirs semblent leur offrir avec une secrète intention le complaisant tableau. Ce serait, je l'accorde, un luxe presque inutile, si notre marine ne doit jamais avoir que des guerres faciles à soutenir, que des temps prospères à traverser; mais si nos officiers étaient un jour engagés dans une lutte semblable à celle où s'est usée notre énergie, ils comprendraient combien étaient pour ainsi dire nécessaires les privations auxquelles fut soumise notre enfance. On parle souvent avec un peu de légèreté de la guerre maritime qui se prolongea presque sans interruption de 1792 à 1815. L'énorme disproportion des forces navales dans ce long conflit, le dénûment des arsenaux, le mauvais recrutement des équipages, les expéditions mal combinées, le fatal ascendant que de terribles succès avaient assuré à la marine anglaise, toutes ces causes de désastres

presque certains exigeaient cependant, chez les officiers de cette époque, une trempe plus vigoureuse qu'on n'est tenté de le supposer lorsqu'on juge les événemens à cinquante ou soixante ans de distance. Tel homme qui jouerait peut-être un rôle très brillant dans une guerre régulière eût été fort peu disposé, j'en suis convaincu, à courir les hasards que, pendant vingt ans, mes camarades et moi nous n'avons pas hésité à braver. Que demain de pareilles épreuves se présentent, ou qu'il faille affronter seulement la moindre des chances que nous avions alors contre nous, c'est-à-dire une choquante inégalité dans les forces respectives des deux marines, et l'on comprendra mieux ce qu'ont dû les capitaines de la république et de l'empire à la rude éducation que, pour la plupart, ils avaient reçue. L'histoire de leurs campagnes obtiendra aussi plus de sympathie. Malgré tout ce qu'une administration imprudente faisait pour la rebuter, la fortune ne nous fut pas toujours contraire. Quelques-uns des combats dont l'Angleterre elle-même a gardé la mémoire, ceux surtout qui se livrèrent dans les mers de l'Inde, suffisent à montrer ce qu'eût pu devenir la marine française sous un gouvernement qui lui eût accordé avec persévérance la sollicitude dont l'empereur, de 1806 à 1812, parut vouloir l'entourer.

Il y aurait donc intérêt à faire succéder au tableau d'une éducation maritime sous Louis XVI celui de nos croisières aventureuses sous la république. Il faudrait suivre plus tard sous l'empire une de ces frégates qui, dans des engagemens heureux, vengèrent l'honneur de notre marine, follement compromis dans des batailles où le triomphe était devenu impossible. Il faudrait enfin, pour bien comprendre cette époque, douloureuse sans doute, mais sous plus d'un rapport méconnue, se mêler un instant à la vie des escadres que l'empereur concentrait dans nos ports avec une prévoyance dont nous n'eussions pas tardé à recueillir le fruit. On embrasserait ainsi sous ses divers aspects la dernière marine qui ait fait en France une guerre sérieuse. C'est une tâche dont mes souvenirs me permettront, je l'espère, de m'acquitter un jour.

E. Jurien de La Gravière.

UNE

HISTOIRE DE CHASSE

I. — FÊTE PATRONALE.

Le troisième dimanche du mois d'août de l'an 184..., par un chaud soleil d'été, la route qui conduit de Compiègne au village de Verberie avait vu passer un nombre inusité de carrioles et de pataches gorgées de monde jusqu'au faîte, sans parler de piétons en habits de fête qui bravaient gaiement une chaleur tropicale. Il était facile de trouver la cause de toutes ces pérégrinations, car on pouvait lire sur les murs de Compiègne en caractères noirs sur fond jaune : « Avec autorisation de M. le maire, aujourd'hui dimanche 17 juillet, fête patronale du Soupizot. » Venait ensuite une liste des plaisirs réservés aux visiteurs, tels que bal illuminé en verres de couleur, jeux de bague, feu d'artifice, qui, sans atteindre les sublimités de la réclame parisienne, ne laissait pas de faire grand honneur au rédacteur municipal. Quelques retardataires s'avançaient encore au pas accéléré sur la route poudreuse, quand le lecteur nous permettra de l'introduire dans un véhicule qui parcourait à une allure modérée un paysage éclairé par les rayons d'or du soleil couchant, et que, vu la pauvreté de la langue, nous désignerons sous le nom plus pittoresque qu'élégant de *dog car,* dont nos voisins d'outre-mer l'ont baptisé. Ce char à chien, pour traduire fidèlement, avait sans contredit vu de beaux jours, et sa coupe décelait une main habile; mais l'injure du temps n'avait respecté ni ses brillantes couleurs, ni ses ressorts d'acier, et au moindre cahot

de sa caisse ternie s'exhalaient des sons tellement plaintifs, qu'ils semblaient annoncer pour la prochaine épreuve la dissolution complète de la machine. Le cheval attelé dans les brancards avait aussi brillé sur une scène plus élevée; mais, pour retrouver des formes élégantes et de brillantes allures sous ce squelette à la démarche chancelante, il fallait sans contredit l'œil d'un connaisseur, et le vulgaire ne devait guère y voir qu'un pauvre vieillard luttant avec l'énergie d'un grand cœur contre les outrages de la mauvaise fortune.

Le personnage qui tenait majestueusement les rênes de l'équipage arrivait à la trentaine : il était petit et fort obèse; son abdomen, outrageusement comprimé, remontait vers l'estomac, où il soutenait une lutte acharnée contre un gilet d'un jaune malheureux. La figure de ce jeune homme, ronde, à petits traits, encadrée d'un collier de ces beaux favoris bruns si chers aux don Juan de province, ne décelait au premier abord qu'un gros garçon, sinon bien nourri, du moins bien portant; mais une observation un peu minutieuse ne tardait pas à faire découvrir dans le regard du jeune homme, dans le sourire perpétuel épanoui sur ses lèvres, dans ses coudes arrondis en anses de vase étrusque, quelque chose de majestueux et de triomphal qui réveillait immédiatement le souvenir d'un dindon se livrant à l'exercice de la roue. Le voisin de l'automédon, qui avait à peine dépassé les limites de la majorité légale, ainsi que l'annonçait une figure candide, sans barbe et sans moustaches encore, modestement vêtu de noir, semblait recevoir avec une onction parfaite les sentences dont le gratifiait de temps à autre le lion picard.

— Eh bien! Jeanicot, vous pouvez vous vanter d'avoir été mené un train de prince, car nous sommes arrivés dans une petite demi-heure, dit l'automédon.

— Oh! oui, monsieur Cassius, reprit le jeune homme d'une voix modeste, et votre cheval est bien digne de sa réputation.

Un sourire de complaisant amour-propre passa sur les lèvres du premier interlocuteur, qui reprit : — Oui, je le sais, mon *stepper* jouit de quelque réputation à Compiègne; mais qu'est-ce que cela, grands dieux! Il y eut un temps, et ce temps n'est pas bien loin de nous, où c'était à Paris, à Paris, dans le grand tout, que l'on célébrait l'élégance de mes équipages. Oui, Jeanicot, j'ai eu mes beaux jours, mes grands jours d'or et de soie; j'ai brillé à Paris, et maintenant je brille dans l'Oise, ajouta le jeune homme avec un soupir si plein de regret, que notre premier père, après sa faute, n'eût pu en pousser un plus amer au souvenir de l'Éden dont il avait été exclu.

— Eh quoi! vous n'êtes pas heureux, vous... vous, monsieur

Cassius? repartit Jeanicot avec un étonnement manifeste. Que vous manque-t-il donc pour avoir la plus fortunée des existences? Un physique dont je ne parle pas pour ne point effaroucher votre modestie; percepteur, six mille francs de traitement, et pas grand'-chose à faire; puis, vous êtes l'oracle, l'oracle écouté de toute la contrée; pas de plaisirs, de fêtes dans le département dont vous ne soyez le lion, le roi! Le fils de M. le sous-préfet s'habille sur votre modèle, et M. le maire, désespérant d'avoir un tilbury aussi ficelé que le vôtre, s'est déterminé à acheter une calèche: enfin, faut-il le dire? nos dames n'ont d'yeux que pour vous; pour vous seul sont leurs plus aimables sourires, leurs plus gracieuses paroles, et, vous le savez bien, on ne vous appelle que le beau Cassius!

Ces paroles arrivèrent plus douces que la plus douce mélodie aux oreilles de l'auditeur, et cependant il crut devoir répondre du ton mélancolique de Joad à Abner : — Que les temps sont changés, ô Jeanicot, et que parles-tu de régner dans des bals de sous-préfet et sur les cœurs de Célimènes de province à un homme qui a trôné dans des bals d'ambassadeur et triomphé des lionnes de Paris! Oui, je règne ici, le fait est vrai. Je suis l'oracle du bon goût, le prince de la *fashion;* mais mon domaine est un département, et j'ai eu un royaume! Prends Charles-Quint dans son cloître, Apollon chez Admète, et tu auras l'équivalent de ma position dans l'Oise! Juge si je puis être heureux! Oui, très cher, j'ai fait des parties de billard à l'estaminet de Strasbourg, dans lesquelles j'ai gagné ou perdu des poignées d'or. Hein! j'ai de l'émotion et du plaisir à pincer un écarté à cinquante centimes! J'ai eu des intrigues avec des duchesses, des femmes qui avaient trois soubrettes et six valets de pied pour les servir! J'ai fait mourir de chagrin une marquise, pauvre chère petite marquise, parce que j'avais des bontés infinies pour un rat de l'Opéra! Enfin il fallait me voir dans mon coupé à la d'Aumont, quand mes deux anglais m'entraînaient au galop du Café de Paris, au bois de Boulogne ou à l'Opéra!

Ici l'orateur, croyant s'être attribué des recherches d'élégance que ne dépassent point les Lucullus du XIXe siècle, s'arrêta un moment, comme pour donner le temps à son interlocuteur d'apprécier à leur juste valeur toutes ces merveilles. Il reprit d'une voix dolente, après une pause : — Maintenant je ne suis plus que le reflet, l'ombre d'une grandeur déchue; j'ai été, *fui,* comme l'a dit avant moi Cicéron. Mais laissons là des souvenirs aussi classiques que pleins d'amertume, et soyons tout au plaisir, comme dit la romance. Quelles sont les nouvelles? qu'annonce-t-on dans la ville?

— Des merveilles, une fête comme on n'en a jamais vu, quelque chose de féerique et de vénitien. Le comte de Marmande a fait ve-

nir de Paris douze cents verres de couleur pour illuminer la pelouse : il y a deux montres au mât de cocagne; enfin on assure que Musard, le grand Musard, dirigera l'orchestre lui-même et en personne. Oh! c'est une fête dont on parlera longtemps, et que je ne sacrifierais pour rien au monde.

— Heureux jeune homme, reprit Cassius, non sans ironie. Eh bien! pour moi, sais-tu ce que je crois? C'est que cela sera mêlé, oh! mêlé, très mêlé.

— Que dites-vous donc là? interrompit Jeanicot avec un accent de surprise indignée, que, malgré tout le respect qu'il portait au lion déchu, son voisin, il ne put parvenir à dissimuler; tout le beau monde des environs s'est donné ce soir rendez-vous au Soupizot, on assure même qu'il est venu exprès des élégans de Paris, et je ne parle pas du baron et de la baronne de Laluzerte, dont vous connaissez les projets mieux que moi-même, continua Jeanicot en scandant ses mots avec affectation.

— Eh!... eh! monsieur Jeanicot, interrompit Cassius en relevant l'index de sa droite vers le nez avec un sourire de sphinx, vous grandissez en malice; pour un rien, vous vous feriez l'écho de commérages scandaleux. C'est là un faible provincial dont il faut vous garder; je vous le dis dans votre propre intérêt, et non pas pour faire le discret, car, pour un homme comme moi, qu'importent les *on dit* du monde?

Cette admonition sévère profita au voisin du lion picard, qui essaya à peine, pendant le reste du voyage, de rompre le silence.

Le doux crépuscule d'une belle nuit commençait à voiler l'horizon, quand *stepper, dog car* et voyageurs arrivèrent à l'entrée de la fête qu'annonçaient également deux pots à feu et un gendarme en tricorne et en buffleteries jaunes. A travers une allée tortueuse illuminée en verres de couleur, l'on arrivait à une pelouse où la fête brillait dans tout son éclat.

Cette pelouse se déroulait en plan incliné devant une maison fort simple, bâtie sur le modèle des cottages anglais, et qui ce jour-là portait à ses fenêtres une riche illumination. Le coup d'œil des jardins était plein d'animation et de variété. De la ceinture de haute futaie dont la pelouse était entourée s'élançaient à chaque instant des feux du Bengale qui se jouaient dans le feuillage en mille couleurs fantastiques. Une double rangée de boutiques s'élevait auprès de la maison. Les unes étalaient des trésors de porcelaines, croquignoles et pains d'épice; les autres, musées forains, exhibaient aux promeneurs, dans des cadres de bois noir, les plus belles pages de notre histoire militaire, dessins naïfs dont les burlesques contours commandent cependant l'attention et le respect du villageois, qui

se rappelle avec orgueil que son père, lui aussi, faisait partie de la grande armée. Venaient ensuite des jeux d'adresse, des tirs d'arbalète où le tireur, à chaque coup de noir, se trouve, honneur insigne, salué d'un coup de pistolet, des jeux de quilles et de petits palets où, de mémoire d'homme, l'on n'a jamais gagné la fabuleuse montre d'argent offerte en prime à l'adresse des amateurs; enfin, sous l'œil de l'autorité, manœuvraient de véritables roulettes où la passion du ponte ne trouvait, il est vrai, d'autre aliment qu'une mise de cinq centimes et un lot d'une douzaine de macarons. Nous terminerons ce croquis en parlant pour mémoire d'un mât de cocagne de hauteur respectable et complétement dépouillé des couronnes, rubans tricolores, montres d'argent et autres agrémens qu'il portait orgueilleusement dans la matinée à son faîte.

La foule était nombreuse et gaie, mais d'une gaieté décente qui ne sortait pas des limites de la grosse plaisanterie et du franc éclat de rire. Aussi se sentait-on dans ses rangs comme le cœur à l'aise, et tout disposé à prendre part à cette joie populaire, car elle n'était pas accompagnée de cris avinés ou de rixes tumultueuses; tout en un mot, dans l'assemblée, révélait une de ces nobles populations de campagne que l'étranger envie à la France, car elle lui donne ses meilleurs soldats, et se contente honnêtement d'un pain honnêtement acquis. C'était surtout autour du bal champêtre que la foule se pressait en frétillant aux accens d'un orchestre qui jetait aux échos les mélodies populaires du *Pré aux Clercs* et du *Domino noir*. Le quadrille était nombreux; des habits élégans, des toilettes d'une perfection parisienne coudoyaient des vestes rondes et des robes de grosse toile. Là l'observateur pouvait passer une heure de contemplation bien employée, car la terpsychore française s'y reproduisait dans toutes ses variétés. Ici un Parisien glissait à petits pas, ni plus ni moins que s'il se fût trouvé dans les salons du noble faubourg. Là un brigadier de la garnison esquissait des entrechats d'une hardiesse toute militaire; plus loin un bon gros villageois, religieux disciple d'un Vestris à cinq sous le cachet, s'essayait à vaincre les difficultés d'un pas de zéphir, tandis que son vis-à-vis, groom du château, donnait à entendre par quelques gestes discrets que, s'il n'était pas retenu par la présence de son maître, il pourrait bien s'élever à une chorégraphie plus avancée.

Une fois pied à terre, les deux jeunes gens dirigèrent leurs pas vers le centre des plaisirs, et se trouvèrent bientôt en présence d'un vieillard qui n'était pas le personnage le moins singulier de cette foule, et que Cassius salua de ces mots : — Baron, mes très humbles respects.

Le personnage ainsi interpellé avait passé la soixantaine; il était

grand, osseux, complétement voûté; sa figure longue et décharnée, sur laquelle était collé en guise de peau un parchemin jaune, offrait de profil une singulière apparence avec le profil d'un cheval normand. Sa lèvre inférieure, légèrement pendante, laissait voir de longues dents blanches et aiguës. Il y avait quelque chose qui au premier abord frappait tristement dans l'aspect de ce vieillard : sa contenance morne, l'immobilité de sa face, semblaient annoncer une intelligence à son déclin, et cependant quand par intervalles, levant ses paupières, il montrait les globes de deux grands yeux bleus mélancoliques, l'on comprenait que ni l'intelligence ni le cœur n'étaient morts sous cette triste enveloppe. La mise de ce personnage participait à la fois pour la négligence du gentilhomme campagnard et du savant. De sa cravate blanche, dont le nœud convergeait sensiblement vers la nuque, s'élançaient menaçantes et effilées les pointes d'un col disposées devant la face, à l'imitation des faux devant les chars armés des anciens. Son habit bleu, à boutons de métal, devenu trop étroit et trop court par un de ces phénomènes que la science laisse inexpliqués, mettait à découvert deux larges mains brunes et rugueuses auxquelles l'usage du gant était depuis longues années inconnu. Le baron de Laluzerte passait pour un des cas de surdité les plus remarquables du département de l'Oise. Aussi n'accorda-t-il pas la moindre attention aux paroles de son interlocuteur, qui répéta : — Baron, mes très humbles respects: mais cette fois le lion picard, joignant le geste à la parole, tapota familièrement de sa droite sur l'épaule du vieillard.

A cet attouchement, M. de Laluzerte releva la tête, fixa sur les nouveaux arrivés un regard dont Jeanicot se sentit tout ému, quoique sa singulière expression ne réussît point à troubler la sérénité du beau Cassius; puis, saluant Jeanicot avec une exquise politesse, il retomba dans son immobilité.

— Vos dames sont ici, j'espère? continua Cassius imperturbable, en élevant sa voix à un diapason suffisant pour commander le feu à une batterie de siége.

Pour toute réponse, M. de Laluzerte désigna du doigt le quadrille.

— Le gentilhomme le plus jovial, le plus bavard et le plus sourd de l'Oise! poursuivit Cassius en *a parte*, un être qui ne vit que par tolérance, et que dans un état de civilisation plus avancée l'on aurait supprimé depuis longtemps; mais paix à ses mânes, occupons-nous des vivans. Justement voici ces dames, la baronne qui danse avec le comte de Marmande et Mlle Anna avec M. de Kervey. — Puis Cassius salua à plusieurs reprises de son geste le plus séduisant deux couples qui se trouvaient au milieu des danseurs.

Le maître du château, le comte de Marmande, qui avait eu le bon

goût de venir prendre sa part de la fête qu'il offrait à ses voisins riches et pauvres, était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, grand, blond, frêle, d'une distinction de manières et de tournure tout aristocratique, et qui formait un contraste parfait avec la compagne que le sort ou son choix lui avait temporairement associée. Mme de Laluzerte était une petite femme courte, boulotte, aux lèvres minces, aux yeux verts, qui frisait de bien près la quarantaine. Un chapeau de velours nacarat, hérissé d'un marabout orange, une robe de soie à couleurs changeantes, une écharpe de cachemire rouge chargée de broderies, composaient à la danseuse quadragénaire une toilette plus fastueuse qu'élégante. Sans doute aux jours de la jeunesse il y avait eu chez cette dame ce que l'on nomme avec plus de pittoresque que de galanterie la beauté du diable; mais ces beaux jours avaient fui depuis longtemps, ne laissant derrière eux qu'une femme fort commune et fort peu gracieuse, s'il fallait en juger par ses manières pincées et ses grands airs de déesse descendue d'un char olympien. Aussi ne pouvait-on que comparer aux dévouemens les plus célèbres de l'antiquité celui du jeune homme qui avait arraché à l'oisiveté des banquettes cette rose de tapisserie.

— Madame..., madame! vous oubliez votre vis-à-vis, dit à sa danseuse le comte de Marmande, plein de sympathie pour les anxiétés du danseur, qui, la main droite à hauteur du coude, suivant les règles prescrites par la poule, attendait au milieu du quadrille que Mme de Laluzerte eût bien voulu répondre à son appel.

La bouche dédaigneuse, l'œil à demi fermé, se repliant sur elle-même, comme si elle eût craint l'attouchement des paysans, ses voisins, à l'égal de la morsure d'un serpent à sonnettes, la baronne partit au petit pas, et, sa tâche une fois accomplie, salua son danseur de ces mots : — Dites que je suis bonne de vous avoir accordé une contredanse au milieu de tout ce peuple et au son de cette musique sauvage.

— Je le dis en toute sincérité comme je le pense, reprit Marmande de l'air du monde le plus pénétré.

— Oh! vous n'avez pas idée du sacrifice que je vous fais, car je ne sais ce que je hais le plus, les cohues ou la mauvaise musique. Lorsqu'une femme a été élevée comme moi dans le grand monde, lorsqu'elle a reçu les leçons des meilleurs professeurs, savez-vous bien qu'on doit lui tenir compte d'abdiquer les traditions de sa jeunesse en matière de société et d'art? Mais notre vie, à nous autres pauvres femmes, ne se résume-t-elle pas à ces mots : abnégation et souffrance? Un hôtel du faubourg Saint-Germain, voilà où j'ai été élevée, voilà où je devrais vivre, et par dévouement conjugal à un

vieux mari je passe mes belles années au fond d'une province, au milieu d'une société bourgeoise qui ne me comprend pas, qui ne peut pas me comprendre.

En cet instant, le chef d'orchestre, suivant la naïve coutume villageoise, ayant commandé la pastourelle, le comte de Marmande, qui d'ailleurs n'accordait qu'un médiocre intérêt à cette tirade de femme incomprise, entraîna sa compagne à l'extrémité du quadrille.

— Je ne vous ai pas dit ce que j'exigeais en récompense de mes bontés, reprit la baronne avec mignardise lorsque la figure eut été achevée suivant les règles.

— Que puis-je vous refuser après tant de complaisance?

— C'est une promesse, mais une promesse solennelle de me donner votre soirée de jeudi prochain. Je réunis tous les gens que l'on peut voir sans se compromettre, du moins sans trop se compromettre, pour assister au tirage de ma loterie au profit des petits Chinois orphelins; mais à ce sujet je ne vous ai pas dit le succès de cette œuvre vraiment chrétienne, dont je ne suis que l'instrument indigne, car, il faut bien l'avouer, l'honneur de l'idée première revient tout entière à monseigneur, ajouta la dame en baissant les yeux avec une édifiante humilité : le succès, dis-je, a dépassé toutes mes espérances. De cinq cents billets il m'en reste à peine une cinquantaine, et je les aurai bientôt placés. Outre l'exposition des lots, qui, je vous assure, ne sera pas indigne d'être vue, je vous promets quelque musique, de petits jeux, le tout sans façon, comme il convient entre barbares. J'ai votre parole, n'est-ce pas?

— Assurément, car ce que vous appelez un sacrifice est, pour lui donner son nom, une véritable partie de plaisir.

— Et vous prenez l'engagement au nom de votre ami M. de Kervey?

— Où je vais, il va: nous avons si peu de temps à rester ensemble! reprit Marmande avec émotion. Puis, par cet instinct particulier aux natures d'élite qui se refusent à mettre à nu les tendres sentimens de leur cœur devant des indifférens, le jeune homme changea brusquement la conversation en disant : Votre tâche est achevée, et vous l'avez accomplie avec toute la bonne grâce qui vous caractérise. Permettez-moi de vous remercier en mon nom et au nom des braves gens dont vous avez honoré les plaisirs de votre présence.

En effet, la contredanse venait de finir; les couples se dispersaient en attendant que les accens de l'orchestre vinssent de nouveau les convier à la danse. Ce fut cet instant que saisit Cassius pour saluer le comte de Marmande et sa compagne.

L'attitude du beau de province avait changé du tout au tout lors-

qu'il aborda le châtelain. A son magnifique aplomb avait succédé un air de respectueuse déférence, d'obséquieuse politesse, qui décelait l'écolier en présence du maître.

— Ah! monsieur Cassius, dit Marmande d'un ton d'amical reproche, comme vous nous venez tard! Vous avez fort à faire pour rompre avec vos habitudes de dandy, de fleur des pois, et arriver au lever du rideau de la fête comme nous autres bons compagnards.

— Vous plaisantez, cher comte, reprit Cassius : moi qui suis un rustique de la plus rustique espèce, si bien que je m'épouvante d'être devenu tellement homme des bois, Wisigoth de l'Oise. Madame la baronne, continua-t-il en donnant à sa voix tout le velouté dont elle était susceptible, me permettra-t-elle de m'informer des nouvelles de sa santé.

— Elle est fort bonne, et la vôtre aussi sans doute, dit la dame d'un ton très sec.

— Si vous saviez à quel point je suis honteux, désolé, confus de mon retard, balbutia Cassius tout étourdi par ce froid accueil; combien je me fais de reproches, car je sais que je vous étais nécessaire pour les quadrilles, et suis sûr de vous avoir manqué.

— Vous vous abusez singulièrement, repartit la baronne avec un accent d'ironie qui acheva de réduire aux abois le lion picard. Une rougeur pourprée colora sa face jusqu'aux oreilles, et par manière de contenance il roula entre ses doigts les bords de son chapeau.

— Allons, monsieur Cassius, vite une excuse, une bonne excuse qui rétablisse votre réputation de galanterie et d'exactitude, dit Marmande avec bonhomie.

— Hélas! je n'en ai qu'une seule : mes sympathies pour la race chevaline, la santé de mon *stepper* Conquérant, qui est *out of condition,* comme il est aisé de le voir, et auquel on a administré *two balls* avant-hier.

— Le motif, madame, est vraiment sans réplique, reprit Marmande avec un accent si plein d'intime conviction qu'il frisait de bien près l'ironie. Conquérant est un de ces chevaux rares que l'on ne remplace pas, et que l'on ne peut trop soigner. Savez-vous bien, monsieur Cassius, que votre *turn out* est des plus complets? Je le disais encore au club il n'y a pas huit jours, *dog car* de la meilleure coupe, *stepper* hors ligne, tout, jusqu'au *boy,* est du plus *genuine english style,* et serait remarqué, non pas aux Champs-Élysées, la chose coule de source, mais dans *Hyde-Park* ou dans *Pall-Mall.*

— Vos leçons, cher comte, vos leçons, reprit Cassius en s'inclinant avec une humble déférence.

— Je vous remercie du compliment, que je n'accepte pas sans restrictions; mais il s'agit maintenant, madame, ajouta Marmande

en se tournant vers la baronne, de vous montrer ma fête villageoise. Vous me connaissez déjà pour un propriétaire fort exigeant, et ne serez pas surprise que je ne vous fasse pas grâce du plus petit détail. Justement voici le baron, Kervey et Mlle Anna; nous sommes presque au complet pour commencer notre expédition. — Et d'un geste affectueux, Marmande invita à le suivre les diverses personnes qu'il venait de désigner, et que nous prendrons la liberté de présenter encore au lecteur.

Robert de Kervey pouvait avoir vingt-sept ans. Il était de petite taille, mais bien pris et vigoureusement constitué : des traits fortement accusés, des joues hâlées, une barbe épaisse, donnaient au premier aspect à sa figure un certain air rébarbatif; mais il y avait quelque chose de si naïf et de si franc dans le sourire qui de temps à autre venait l'illuminer, qu'il suffisait d'un second coup d'œil pour discerner les mots loyauté, bonhomie, gravés par la nature sur le front de Kervey. Le costume de ce personnage était d'une élégance simple, et l'on pouvait reconnaître aux boutons à ancre couronnée de son habit un officier de la marine royale.

N'en déplaise aux séductions dont les romanciers embellissent la vie maritime, nous nous obstinerons à penser que le jeune officier avait dans sa carrière aventureuse rencontré peu d'instans aussi doux que l'heure qui venait de s'écouler. C'était en effet une ravissante créature que la jeune fille qui s'appuyait sur son bras, une chaste fleur à peine éclose dans tout l'éclat de ses couleurs et de ses parfums. Pour le moment, les deux jeunes gens causaient en douce et intime familiarité comme de vieux amis.

— Que l'on pense ce que l'on voudra, disait le jeune homme, moi je suis fataliste, je crois aux proverbes : bien décidément un bonheur n'arrive jamais seul. Exemple : j'étais en rade de Brest sur cette pauvre *Coquette,* fort désœuvré, enviant le sort des camarades que j'avais vus partir, quand il me tombe du ciel, je suppose, un congé que je n'avais pas sollicité et auquel je n'avais pas droit, un congé de trois mois, trois mois à vivre le cœur à l'aise près de mes amis... C'était à en perdre la tête. Le soir, j'étais installé septième sur l'impériale de la diligence, et deux jours après j'embrassais Marmande, Marmande à qui je devais ce bonheur inespéré.

— Je comprends que le proverbe ait raison, car ce sont là deux vrais bonheurs, dit la jeune fille.

— Pardonnez-moi, je n'ai pas encore parlé du second, interrompit le marin.

— Un congé, embrasser cet ami dont le souvenir a défrayé tant de fois nos longues soirées de la dunette, cet ami que vous m'avez fait aimer sans le connaître, tant votre cœur en parlait avec enthou-

siasme, ce ne sont pas à votre avis deux bonheurs bien distincts, bien réels! Nous compterons donc trois bonheurs, et le troisième, s'il vous plaît?

— C'est de vous retrouver ici, mademoiselle Anna, répliqua l'officier d'une voix émue et le front rougissant... Oh! vous n'avez pas idée à quel point vous nous manquez à bord. Tout le monde avait si bien pris la douce habitude de vous voir, de vous aimer, qu'il nous semble maintenant que nous ne sommes plus au complet, que nous avons perdu, je n'oserai pas dire un camarade, je n'oserai pas dire non plus un ami...

— Eh! pourquoi donc ne m'avez-vous pas traitée comme tel quand j'étais à votre bord? Et croyez-vous que maintenant, alors que le service est rendu, je puisse oublier la dette de ma reconnaissance? Vous me jugez mal, si vous me jugez ainsi. Eh! tenez, lorsque mon bon vieux grand-père est venu m'annoncer ce matin qu'un officier de marine était arrivé au Soupizot, je ne sais quel pressentiment m'a fait deviner que c'était un de mes camarades de *la Coquette,* et, s'il faut dire toute la vérité, que c'était vous.

Ce furent à leur tour les traits de la jeune fille, à laquelle un entraînement involontaire avait arraché cet aveu un peu naïf, qui se couvrirent d'un charmant incarnat; mais le marin, avec un tact instinctif, reprit vivement : — Eh bien! laissez-moi donc vous donner des nouvelles de tout et de tous; vous nous avez porté bonheur, les récompenses pleuvent sur le bord. Le commandant passe capitaine de vaisseau; le second, ce vieux bourru qui de sa vie n'a jamais été poli qu'avec vous, a la croix; deux *midships* ont l'épaulette.

— Et vous, et vous? interrompit Anna avec une vivacité pleine d'intérêt.

— Oh! moi, je ne demande rien, reprit le jeune homme; j'ai mon congé, mon bienheureux congé, trois mois à passer à terre au milieu de mes amis, et ces trois mois-là, je ne les donnerais pas pour un brevet de capitaine de corvette et le commandement de *la Coquette!*

L'accent passionné avec lequel Kervey prononça ces paroles prouvait assez que le mot ami ne définissait que très indistinctement les sentimens de son cœur : aussi la jeune fille se sentit-elle singulièrement émue, elle fit remarquer à son compagnon que depuis longtemps ils avaient perdu leur hôte, et qu'il était temps de songer à le retrouver; mais la douce familiarité que décelait cette longue conversation n'était pas restée ignorée au milieu de la foule. Le baron de Laluzerte avait suivi à la piste les marches et les contre-marches du jeune couple, et à plusieurs reprises un éclair tout plein de bonheur et de fierté paternels avait illuminé ses traits flétris. Le baron

redoublait le pas pour suivre les deux jeunes gens, quand une petite paysanne de treize à quatorze ans, au nez retroussé, aux joues roses, à l'œil mutin, lui barra le passage avec une gracieuse révérence, en disant d'une voix argentine : — Bonsoir, mon parrain.

— Et d'où sors-tu, Verdurette? de la danse sans doute, mauvais sujet? dit le baron, qui caressa le menton de l'enfant d'un geste tout plein de douce familiarité.

— Oui, mon parrain, j'ai déjà dansé dix-sept quadrilles, et ne veux m'arrêter qu'après avoir complété le quarteron, reprit Verdurette.

— Alors je te saisis au vol pour te donner le petit cadeau que j'ai été chercher hier à Compiègne à l'occasion de ta fête. — Et le baron glissa dans la main de sa filleule une boîte de carton rose que cette dernière ouvrit d'un brusque mouvement, où le sang d'Ève se trahissait au premier degré. La boîte contenait une croix d'or et des boucles d'oreilles mollement étendues sur une couche de ouate. Verdurette contemplait ces objets d'un œil rayonnant de plaisir, lorsque les préludes de la contredanse retentirent au loin. Il y eut lutte alors dans le cœur de l'enfant entre les devoirs de la reconnaissance et les joies du quadrille; mais, devons-nous le dire, cette lutte ne dura qu'un instant. En signe de remerciement et d'adieu, la jeune fille appuya ses doigts sur ses lèvres, qui murmurèrent un gros baiser, et s'enfuit à toutes jambes vers la salle du bal. Le baron ne s'offensa point de cette apparente ingratitude, et sa figure ne trahissait que de douces émotions lorsqu'il rejoignit la compagnie.

La bande des invités du château, après avoir parcouru la fête en tous ses détails, se trouvait réunie à la porte d'un Nostradamus forain, qui se chargeait de révéler à chacun sa destinée en échange d'une modique redevance de vingt-cinq centimes. L'offre était trop tentante pour que Marmande et les siens pussent y résister.

Le sorcier était un petit homme à figure moitié sage, moitié folle, revêtu d'un costume de magicien, dont le chapeau classique s'élevait en pain de sucre sur sa tête. La pauvreté du temple annonçait, il faut bien l'avouer, la tiédeur et la parcimonie des fidèles. En guise de trépied d'or, l'oracle trônait sur un fauteuil assez mal rembourré, assisté d'un côté par un crocodile empaillé, et de l'autre par un caniche d'un aspect malheureux. Des bancs boiteux et une table non moins boiteuse composaient l'ameublement du sanctuaire, éclairé par deux torches de térébenthine, dont le parfum nauséabond se répandait à distance.

A l'entrée du maître du château et de ses hôtes, le devin revêtit son air le plus digne, et, se renfermant dans un majestueux silence, invita du geste les nouveau-venus à prendre place sur les bancs;

mais ce n'était point là l'affaire de Marmande, qui, d'un pas intrépide, vint le premier s'offrir aux révélations du sorcier.

La réponse de l'augure était faite pour allécher son monde; à l'aide de ses cartes, il obtint pour Marmande un avenir tellement fleuri, si tissu d'or et de soie, que personne dans la compagnie n'hésita plus à tenter l'épreuve. Le sorcier eut une bienveillance égale pour tous ses cliens : au baron de Laluzerte, il prédit qu'avant dix ans il tuerait un oiseau singulier, qui, bien et dûment empaillé, aurait les honneurs du musée de Compiègne; à Cassius, qu'il séduirait une princesse étrangère; enfin le tour de Kervey arriva. A son aspect, le sorcier parut réfléchir profondément, et, rejetant les cartes dont il s'était servi jusque-là, demanda sa main droite au jeune marin.

— Il paraît que mon avenir doit encore dépasser tout ce que nous venons d'entendre, et cela ne m'étonne pas, dit gaiement l'officier, car il y avait à bord de mon premier navire un calfat si habile en fait de magie noire, qu'il avait annoncé une mort violente à un quartier-maître qui se cassa les reins trois jours après la prédiction en tombant sur le pont de la grande hune, et qui cependant n'a jamais voulu me dire ma destinée. Eh bien! sorcier, que vois-tu dans ma main?

Le sorcier garda le silence.

— Es-tu devenu muet, ou y vois-tu le diable? ajouta le marin.

— J'y vois du sang, repartit le magicien d'une voix tellement creuse et lugubre, qu'un frisson nerveux parcourut instantanément tous les cœurs féminins de la société, sans que cette terreur instinctive pénétrât toutefois jusqu'à la fibre de Kervey, car il interrompit vivement son interlocuteur par ces mots : — Eh! parbleu! est-ce que cela t'étonne? c'est le sang de l'ennemi. Regarde sur mes épaules, tu y verras de la graine d'épinards, peut-être les étoiles de contre-amiral.

— Non, ce sang n'est pas celui de l'ennemi, dit le sorcier, se refusant à expliquer toute sa pensée.

— Allons, pas de détour, tu piques ma curiosité; un louis pour toi si tu achèves mon horoscope.

Le marché était bien tentant pour le sorcier, et cependant il ne l'accepta pas immédiatement et murmura entre ses dents : — La ligne de vie est longue et forte, et pourtant ce sang...

— Voici pour toi, dit Kervey, qui de sa main droite fit scintiller une pièce d'or aux yeux du magicien.

L'épreuve était trop forte pour le pauvre hère. — Ce sang, c'est le tien! dit-il avec une émotion aussi profonde que s'il eût été partie prenante dans le lugubre horoscope.

Il y eut un moment de silence dans l'auditoire, et Kervey tout le premier ne put se défendre d'une certaine agitation intérieure; mais cette impression ne dura qu'un instant. — Sorcier, mon ami, dit-il d'un ton plein de moquerie, tu fais là de la divination rétrospective; tu parles pour le temps où, à bord de *l'Hercule*, j'étais contraint, sous peine d'arrêts, à me faire la barbe chaque matin. Ces beaux jours sont passés, et si je te paie ton horoscope, c'est que j'espère bien qu'ils ne reviendront plus.

La prédiction funèbre faite au marin refroidit la curiosité de l'auditoire; après lui, aucun des hôtes du comte ne put se résoudre à interroger l'avenir, et toute la compagnie, quittant bientôt l'antre divinatoire, rendit le sorcier à ses loisirs.

L'épisode du sorcier termina la soirée. Après avoir mis en voiture le baron et sa famille, Marmande et Kervey regagnèrent leurs appartemens respectifs, et, disons-le à l'honneur du jeune officier, si, au milieu du silence de la nuit, quelques souvenirs de la journée vinrent bercer son cerveau, la prédiction du magicien ne figura pas dans ses rêves.

II. — AU PROFIT DES PETITS CHINOIS.

A quelques jours de la fête champêtre à laquelle le lecteur a bien voulu assister, le jeudi même où Mme de Laluzerte devait faire les honneurs de son salon à l'élite de la société du département, vers cinq heures de l'après-midi, le baron, accompagné de sa petite-fille, se promenait sur les bords d'une petite rivière qui sillonnait d'un rayon d'argent des prairies de la plus belle verdure.

De tous les contrastes que la nature peut offrir aux regards, il en est un surtout que nous avons toujours trouvé plein d'une douce et vraie poésie : c'est celui d'une jeune fille auprès d'un vieillard. Jamais le contraste d'OEdipe au bras d'Antigone n'avait été réalisé d'une manière plus heureuse que dans la personne du baron et de sa petite-fille. Anna avait dix-huit ans, et si elle possédait déjà les grâces d'une femme accomplie, elle n'avait pas encore perdu ce parfum d'innocence que l'usage du monde dissimule le plus souvent sous un vernis de dédaigneuse timidité. Elle était de petite taille, mais les plis de sa simple robe de percale accusaient les plus suaves proportions. La carnation de son teint orangé accusait une origine étrangère; mais pouvait-on se plaindre qu'un autre soleil eût bruni ses joues d'un reflet doré, quand il avait accordé à ses deux grands yeux noirs cet éclat que les poètes, et peut-être aussi la nature, refusent aux femmes de notre hémisphère? A voir cette charmante jeune fille dans toute la fraîcheur de son innocente parure, l'on ne

s'étonnait pas que les chagrins, hélas! trop profondément gravés sur le front de son vieux compagnon, n'eussent pu résister à sa douce influence, et qu'un sourire tout plein de fierté paternelle vînt par intervalles illuminer ses traits flétris.

Le couple marchait au petit pas, s'arrêtant à chaque instant, trop heureux de trouver le prétexte d'allonger un innocent tête-à-tête, la jeune fille pour contempler une fleur, un point de vue, le vieillard pour couver de l'œil son plus cher trésor.

— Laissez-moi vous fleurir, bon grand-père, dit Anna en s'élançant avec l'instinct d'un papillon vers un petit coin de gazon que la nature avait semé de fleurs. En un instant, elle eut composé un petit bouquet de pâquerettes et de marguerites moins fraîches et moins innocentes qu'elle, et vint l'attacher à la boutonnière de son aïeul, qui, avec une grâce respectueuse digne d'un seigneur de la cour de Louis XV, déposa un baiser sur la jolie main dont il tenait ce naïf tribut d'hommages.

— Oh! non pas la main, les deux joues, reprit Anna, qui, se dressant sur la pointe des pieds, éleva son frais visage jusqu'à la hauteur du menton de son vieux compagnon.

Le baron contempla un instant ces traits charmans, un bonheur divin rayonnait dans ses yeux; puis il déposa sur le front de sa petite-fille le baiser chaste et religieux qu'il eût déposé sur le front d'un ange gardien descendu sur terre pour adoucir les amertumes de sa vie mondaine.

— O mon cher grand-père, que vous êtes bon de me témoigner tant d'affection! — Et ce fut au tour de la jeune fille de porter à ses lèvres la main du vieillard.

— Je t'aimais tant sans te connaître, ma douce Anna! et maintenant que je te connais, je crains de ne pas t'aimer autant que tu le mérites.

— Oh! combien cela me rend heureuse et fière, trop fière peut-être, de vous entendre parler ainsi! reprit la jeune fille. Oh! moi aussi, il y a longtemps que je vous aime : ma mère, ma pauvre mère m'a appris tout enfant à révérer votre nom, et ses dernières paroles ont été pour me rappeler mes devoirs envers vous. Avoir été si longtemps sans affection, seule au monde, et retrouver la tendresse d'un père, c'est là une de ces joies qui marquent dans la vie, sans que rien puisse en effacer le souvenir.

— Anna, ma chère fille, dit le baron, tu te feras belle pour ce soir; je veux que mes voisins m'envient mon enfant, que tu plaises à tous.

— Que je plaise à vous, à vous seul, n'est-ce point assez? repartit Anna avec une apparente sincérité.

— Non vraiment, et si tu es franche, ce qui est fort difficile à une jeune fille, tu l'avoueras tout comme moi.

— Oh! que vous me connaissez déjà bien, que vous lisez dans mon cœur mes secrètes pensées! dit Anna en rougissant... Eh bien! oui, cher grand-père, et ne soyez pas jaloux, vous n'êtes pas le seul à qui je désire plaire ce soir. Je dois même m'accuser d'ingratitude lorsque j'ai dit que loin de vous j'avais vécu sans affection : dans mes cruelles épreuves, j'ai rencontré un vaillant cœur, un sincère ami.

— Un secret, une confidence! Courage, chère petite; le rôle de confident est celui qui convient à mon âge, poursuivit le baron de sa voix la plus insinuante.

— Je n'ai pas besoin de courage pour cela : ce que je vais vous dire, je le lui dirais, je le lui ai même dit, je crois, car je ne sais pas céler les sentimens de mon cœur. — La jeune fille poursuivit avec une animation singulière : — Comment pourrais-je ne pas aimer ce bon jeune homme, dont l'ingénieuse amitié s'est exercée pendant cinq mois, cinq longs mois, à me distraire, à me protéger? Oh! ce serait de l'ingratitude, et vous me le reprocheriez comme le fait d'un mauvais cœur.

— Assurément, reprit le baron du ton d'un homme convaincu par un argument sans réplique.

— Vous ne m'accusez donc pas de coquetterie, vous n'êtes donc point jaloux que je puisse aussi vouloir lui plaire? poursuivit Anna en attachant fixement sur son vieux compagnon ses grands yeux de gazelle, comme si elle eût voulu lire au plus profond de sa pensée.

— Mais qui, lui? dit le baron, qui parut en cet instant plus embarrassé qu'OEdipe ne dut l'être devant le sphinx.

— Oh! vous êtes un méchant qui ne voulez rien comprendre à demi-mot, reprit Anna avec une apparente bouderie. Eh! bon Dieu, qui cet ami peut-il être, sinon M. de Kervey, ce jeune officier de marine arrivé la semaine dernière au Soupizot? Oui, cher grand-père, c'est là le bon jeune homme qui pendant ce long voyage a eu pour moi les soins, l'affection de l'ami, du frère le plus dévoué. Aussi jugez de mon ravissement en le voyant ici, près de vous, car je puis vous l'amener et vous dire : « Voici l'ami qui vous a remplacé près de moi. » C'était là un rêve, un rêve plein de joies, que j'avais caressé bien des fois et qui me plaisait, tant je le trouvais impossible. Jugez de mon ivresse aujourd'hui qu'il est réalisé! Oh! je m'en veux presque de ne pas vous avoir déjà fait partager mon bonheur, car je vous en devais la moitié. Et maintenant êtes-vous jaloux? comprenez-vous que, même sans être coquette, je puisse vouloir, cher grand-père, plaire à un autre que vous?

L'émotion dont la voix d'Anna était agitée annonçait que peut-être sa franchise n'allait pas jusqu'à révéler tout entiers à son vieil ami les rêves de bonheur d'une tête de vingt ans; mais, quels que fussent à ce sujet les sentimens intimes du baron, sa curiosité parut satisfaite des premiers épanchemens de ce jeune cœur : il ne poussa pas plus loin son interrogatoire.

Le jour tirait à son déclin quand les deux promeneurs, revenant de leur course errante, franchirent les grilles d'une cour d'honneur située à quelque distance de la petite rivière dont ils avaient parcouru les bords. Le château de Laluzerte, qui depuis plus de deux siècles avait passé de père en fils dans la famille du baron, était un vaste édifice en briques flanqué de deux pavillons, qui dans tous ses détails révélait un contemporain de Chenonceaux et de Chambord, et dont l'aspect était à la fois imposant et triste, car l'histoire de la grandeur et de la décadence d'une noble race s'y trouvait écrite en traits distincts. Bâti pour les besoins d'une existence féodale, ses proportions étaient devenues beaucoup trop vastes pour la fortune restreinte du baron; aussi, abandonnant les vastes salles où avaient vécu ses aïeux, il s'était réfugié dans le pavillon de droite, mieux en rapport avec ses besoins et ses revenus. Une allée laborieusement ratissée, des massifs de fleurs aux éclatantes couleurs, les marches de l'escalier semées d'un grès fin et jaune, le bouton de cuivre de la porte d'entrée par son éclat californien, attestaient également que cette partie du château était confiée aux soins d'une habile ménagère.

L'on devinait *a priori* qu'il se passait dans l'habitation quelque chose d'inusité. Serviteurs et servantes, l'air affairé, le regard important, sillonnaient la maison au pas accéléré. Le cliquetis des verres et des porcelaines, les interpellations bruyantes des domestiques, sur lesquels dominait, comme le sifflet du contre-maître au milieu du mugissement des flots, une voix de femme aigre et impérieuse, tout annonçait le moment d'activité et d'angoisses qui précède celui du combat. La baronne était à tout et partout. A l'office, elle avait mesuré avec une précision mathématique le nombre de verres qu'il était rigoureusement possible de remplir avec les crêmes et les gelées, et une corbeille de fruits, édifiée de ses mains avec un goût digne de Pomone, était à peine terminée, qu'elle avait volé au salon pour présider à l'enlèvement des housses, sous l'enveloppe grise desquelles bergères et canapés cachaient leurs éclatantes tapisseries.

Au moment où les deux promeneurs attardés rentrèrent au logis, Mme de Laluzerte, debout près de la porte du salon, accompagnait d'un battement saccadé le beau Cassius, qui, assis devant le piano, murmurait en *sotto voce* un grand air d'opéra. Il était facile de reconnaître, au teint coloré outre mesure de la baronne, à son regard

vif et impatient, que l'exercice du commandement était loin d'avoir ajouté à l'aménité naturelle de son caractère, et que, moins puissant que David jouant de la harpe devant le roi Saül, Cassius ne parvenait point par ses mélodies à déloger l'esprit malin de l'enveloppe terrestre sous laquelle il avait élu domicile.

Le baron et sa petite-fille gravissaient encore les dernières marches de l'escalier, que Mme de Laluzerte les saluait de cette fougueuse interpellation : — Bien,... bien, parfaitement, ne vous gênez pas! Vous êtes encore bien bons de revenir cinq minutes avant l'arrivée du monde! Vous auriez pu ne pas revenir du tout et me laisser la charge des honneurs comme des préparatifs de la soirée. En vérité, cela a-t-il un nom? Pendant que je sue sang et eau pour que notre petite fête ne laisse rien à désirer, vous allez vous promener aux champs avec cette petite folle, me laissant à moi, pauvre femme, le soin de surveiller tout, de pourvoir à tout! Mais ne dirait-on pas que je suis ici, non pas la maîtresse, mais une femme à gages?

La présence de Mme de Laluzerte avait cette singulière influence sur son mari, qu'elle suffisait pour ramener sur ses traits l'expression de lugubre tristesse dont ils étaient revêtus aux premières pages de ce récit. Pour Anna, l'heureuse franchise de son caractère ne s'effrayait encore que médiocrement des emportemens de la baronne; aussi elle reprit d'une voix caressante : — Ma chère grand'-mère, si vous saviez combien le jour était pur, la campagne charmante, combien mon grand-père semblait heureux, vous ne nous reprocheriez pas de nous être attardés dans notre promenade.

— D'abord, mademoiselle, permettez-moi de vous donner un conseil, reprit la marâtre d'un ton fort aigre : défaites-vous de ces manières de parler, qui ne sont ni vraies ni usitées dans la bonne société. Je ne suis point votre grand'mère, mon âge ne le permet pas; mais eussé-je même ce bonheur, cette appellation familière n'en deviendrait pas plus convenable. Vous avez peut-être ces us et coutumes, dans vos pays d'outre-mer, de s'appeler grand-père et grand-mère; ici, un enfant bien élevé et respectueux me dirait : Madame; plus convenablement encore : Madame la baronne.

— Excusez-moi, madame, d'une indiscrétion que je ne renouvellerai plus, reprit Anna avec dignité. J'osais vous appeler ma mère, car mon cœur vous portait les sentimens d'une fille.

— Oh! vous avez réponse à tout, mademoiselle, je le sais fort bien; cependant, en fait de savoir-vivre et de belles manières, je vous engage, dans votre intérêt, à suivre mes avis. Un autre conseil : occupez-vous un peu plus du ménage et moins de vos plaisirs. Rappelez-vous que vous êtes sans fortune, et que sans déroger vous pourriez bien vous rendre utile à quelque chose dans la maison.

La vive rougeur qui colora en cet instant les traits de la jeune fille vint trahir la profonde émotion dont son cœur était agité. Quant au baron, depuis le commencement de cette scène, sa face s'était couverte, comme nous l'avons dit, du masque d'indifférence qui lui était habituel, et il sembla n'avoir pas compris la honteuse pensée cachée sous les paroles de son irascible moitié.

— Maintenant, que restez-vous là sur vos jambes comme un *terne?* poursuivit la dame, qui, malgré ses prétentions aux belles manières, jouissait d'un français plus pittoresque qu'académique; montez dans votre chambre et habillez-vous. On sait ce qu'il vous faut de temps pour votre toilette à vous autres jeunes filles, qui passez deux heures à vous regarder devant un miroir. Il est aussi grand temps, monsieur, de vous mettre en tenue, continua la dame, interpellant son mari avec une puissance d'organe digne de Lablache. Vous trouverez sur votre lit l'habit bleu, un pantalon noir et un gilet blanc; j'irai dans un instant arranger le nœud de votre cravate.

— Madame la baronne, faut-il verser la crême sur les choux? cria, des profondeurs de la cuisine, une voix féminine pleine d'anxiété.

— Me voici, Victorine. — Et Mme de Laluzerte, quittant le salon sans plus tarder, descendit précipitamment les marches de l'escalier.

Lorsque la marâtre eut quitté l'appartement où elle venait de se livrer à cette étrange sortie, Anna, dont la fierté avait combattu l'émotion, ne put se contenir davantage, et des larmes silencieuses perlèrent le long de ses joues. Cette douleur n'échappa point au vieux gentilhomme, et, prenant la main de sa petite-fille, il leva les yeux au ciel avec une étrange expression de douleur. Ce n'était plus le vieillard si paternel, si heureux auprès de son enfant, mais bien un coupable déchiré par le remords et implorant le pardon d'un crime. Cette scène touchante demeura inaperçue de M. Cassius, qui en fut seul témoin, car ce dernier avait profité immédiatement du départ de la baronne pour poursuivre à pleins poumons les études musicales qu'il avait jusque-là soupirées modestement à la sourdine.

Le même soir, vers neuf heures, l'élite de la société du département, pour nous servir d'une expression consacrée, se trouvait assemblée dans les salons du baron. L'administration, l'armée, la magistrature, toutes les sommités sociales à dix lieues à la ronde, composaient une de ces réunions qui doivent laisser de profonds souvenirs. Mme de Laluzerte, dans une de ces toilettes excentriques dont les vieilles Anglaises conservent le secret et pour ainsi dire le monopole, se tenait debout près de la porte d'entrée, le geste affable, la bouche en cœur, l'œil caressant. Hélas! devons-nous ajouter que tout ce luxe d'amabilité et d'atours n'était pas complétement désintéressé? Un volumineux paquet de cartes, étreint sous le gant de soie de la maî-

tresse de maison, et sur chacune desquelles était écrit en caractères gothiques : Loterie au profit des petits Chinois orphelins, donnait la clef de toutes ces prévenances, et peut-être aussi le droit de comparer la châtelaine à une sirène chantant au bord du lac, ou au serpent abrité sous le palmier de l'Éden. Peu d'élus en effet parvenaient à franchir les portes du sanctuaire sans ajouter à leur aumône, et la baronne, toute rayonnante, voyait incessamment s'arrondir la somme destinée à soulager l'enfance orpheline du Céleste-Empire. La musique avait déjà figuré dans les plaisirs de la soirée. A la satisfaction générale, deux jeunes filles d'un talent précoce avaient achevé des variations à quatre mains, et M. Cassius le grand air à la répétition duquel nous avons assisté. A cet instant, la compagnie, qui avait supporté ces rudes assauts avec un courage digne d'un meilleur sort, attendait, au milieu d'une conversation bruyante, que le hasard vînt proclamer les heureux appelés à posséder les lots de la loterie, principal événement de la soirée, et qui se trouvaient exposés sur la table du salon.

Quoique ce fût assurément une remarquable collection de travaux féminins, essuie-plumes élégans, allumettes enrubannées, fleurs de papier et bretelles multicolores, trois hommes adossés près de la porte d'entrée semblaient n'accorder qu'une médiocre attention aux opérations du tirage, lorsque Mme de Laluzerte vint s'approcher du groupe. Deux des personnages de ce triumvirat étaient le comte de Marmande et M. Cassius; quant au troisième, vêtu de noir, le front chauve, la lunette d'or au nez, le geste parlementaire, il réalisait un type d'homme grave si complet, qu'au premier abord un observateur même vulgaire devait le reconnaître pour le chef du parquet de l'arrondissement, ce qu'il était en effet.

— Assurément, messieurs, dit la baronne avec un sourire de Célimène, l'on a raison de dire que la fortune est comme les coquettes et ne favorise que ceux qui semblent la dédaigner. Ainsi voici M. Desbois, et c'est fort mal, qui se préoccupe bien peu de gagner les lots, ouvrages de tant de jolies mains, et cependant le sort l'accable, on peut le dire, de sa bienveillance.

— Eh quoi! vraiment, répondit M. Desbois en s'inclinant, j'aurais été assez heureux pour obtenir ma part de ce charmant musée?

— Voyez et admirez votre bonne chance! reprit Mme de Laluzerte, qui montra aux yeux éblouis du magistrat un paquet d'allumettes à queues roses et un essuie-plumes de velours d'un rare travail. Elle poursuivit : Vous n'aviez que deux billets, deux seuls billets. Eh bien, tous deux ont gagné! Ah! il est bien heureux pour la société que vous ayez résisté tout à l'heure à mes sollicitations, car vous eussiez sans contredit gagné les plus beaux lots.

— Je suis le premier puni de ma résistance, reprit l'homme de la loi.

— Avoir deux billets, deux seuls billets, et obtenir deux lots, voici, mon savant ami, ce que l'on peut appeler un bonheur étourdissant, interrompit Cassius, qui accepta d'instinct le rôle de compère au profit de l'œuvre charitable. Non, non, à votre place je ne trahirais pas les bonnes intentions de la fortune. Vous pouvez encore peut-être obtenir quelques billets, et le gros lot n'est pas tiré!

— Oh! maintenant je dois désespérer; le gros lot ne sera pas pour moi, dit le magistrat, qui accompagna ces paroles d'un regard foudroyant à l'adresse de son interlocuteur.

— Qui sait, qui sait? répéta la baronne avec un aimable sourire; pour vous, monsieur Desbois, ma partialité est grande, si grande, que si vous m'en priez bien, je pourrai peut-être vous offrir ces dix derniers billets, dans lesquels se trouve le gros lot, j'en réponds.

— Et vous hésitez? fit Cassius.

— Assurément non, reprit M. Desbois, qui, s'exécutant à cet instant suprême, tira d'une bourse de soie verte deux pièces de cent sous et les tendit à la baronne le sourire sur les lèvres, tandis qu'*in petto* il formulait un violent réquisitoire où il confondait les loteries et jeux prohibés, les allumettes enrubannées et les petits Chinois. Mais la baronne eût-elle connu ces secrètes pensées qu'elles n'eussent point troublé la joie de son cœur, car en cet instant elle venait de poser la dernière pierre au sommet de l'édifice qui depuis deux mois lui avait coûté tant de soins et d'efforts; en un mot, elle avait placé cinq cents billets de loterie! Aussi en signe d'adieu la dame adressa aux trois causeurs la plus aimable révérence.

— Vous le savez, messieurs, dit Marmande, reprenant le sujet de conversation interrompu par l'arrivée de Mme de Laluzerte, c'est demain que nous faisons l'ouverture, et j'espère bien, cher monsieur Desbois, que vous vous garderez bien d'y manquer. C'est à votre tutélaire protection que les chasseurs du département doivent d'avoir encore quelque chose à tirer; aussi ne devez-vous nous faire défaut sous aucun prétexte. La fête serait incomplète si vous n'en preniez votre part.

Ces éloges, l'invitation gracieuse qui les accompagnait, ramenèrent la sérénité sur le front du magistrat, et il inclina la tête en signe d'assentiment.

— Je compte aussi sur vous, monsieur Cassius, continua Marmande, beaucoup, parce que j'ai toujours grand plaisir à vous voir, un peu, parce que je suis infiniment curieux de vous voir tirer. Savez-vous que vous avez une réputation de *dead hand* des mieux établies? Crackshot me parlait encore dernièrement de vos exploits au tir aux pigeons.

— Crackshot! répéta Cassius, qui leva instantanément les yeux au plafond comme pour y chercher des souvenirs absens de sa mémoire.

— *Old Cracky, captain Crackshot*, du *tenth hussars*, *Prince Albert's own*, ajouta Marmande.

— J'y suis, j'y suis, reprit Cassius, aux souvenirs duquel ces explications précises parurent rendre toute leur lucidité.

— Eh bien! il n'y a pas quinze jours que Cracky me parlait de certains *shooting matches fifty birds each, forty yards distance two hundred pounds stakes where you cleaned him out of a good lot of money.*

A cette allocution franco-britannique, M. Desbois, qui se piquait de ne comprendre et de ne pratiquer d'autre langage que le langage de Racine, jeta fixement sur le comte, à travers le cristal de ses lunettes, des regards ébahis, ébahissement partagé à tous égards par Cassius, peu familiarisé, malgré ses prétentions, avec la langue de Shakspeare. Le comte continua : — J'ai aussi le plus vif désir de voir ce fameux *setter*, dont mon garde Laverdure me rabâche incessamment, et qu'il cite comme le *best broken dog* de toute la contrée.

La mesure d'étonnement dont M. Desbois était susceptible se trouvait débordée. Incapable de supporter un mot de plus de ce jargon anglo-français, il quitta brusquement son interlocuteur, et, s'approchant d'un habit noir non moins grave que lui : — J'avais toujours entendu citer le comte de Marmande comme un jeune homme de beaucoup de sens, dit M. Desbois à voix basse; eh bien!... eh bien! je le crois un peu fou.

— Pas possible! dit l'habit noir.

— Comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire.

Marmande, lui, ne partageait pas les graves préoccupations de M. Desbois sur l'état de sa raison, et lorsque Cassius vint à rompre l'entretien, le regard joyeux dont le jeune comte le suivit dans la foule rappelait celui du pêcheur qui voit le poisson tomber dans ses filets.

Une vive émotion agita en ce moment l'assemblée. L'enfant interprète du hasard venait de proclamer le numéro auquel était attribué le gros lot, et sur la liste des billets ce numéro figurait accolé au nom de Kervey. Cent yeux jaloux cherchèrent aussitôt le marin dans la foule sans pouvoir l'y rencontrer, car il n'avait fait au salon qu'une courte apparition, et avait été chercher bientôt dans les jardins un air plus pur. Nous n'aurons pas à attribuer à une sauvagerie maritime la retraite du jeune homme loin des plaisirs de la soirée, et il nous suffira sans doute, pour l'expliquer à la satisfaction du lecteur, de dire que la petite-fille du baron partageait sa solitude.

Longtemps le couple juvénile avait marché silencieux, entrecoupant à peine sa promenade de remarques sur la musique, la chaleur du salon, la beauté de la nuit. La lune avait aussi défrayé sa part

de conversation; mais, à entendre ces phrases banales, on devinait qu'un mutuel embarras pesait sur les deux jeunes gens. Hélas! qui aurait pu lire au fond de leurs cœurs eût reconnu que rien n'était changé dans leur mutuelle affection; mais, comprenant mieux le véritable nom de ce qu'ils avaient appelé jusque-là une fraternelle amitié, tous deux, mais le marin surtout, n'osaient plus user de cette douce franchise qui avait jusque-là présidé à leurs entretiens.

Et cependant le lieu où ils se trouvaient devait plaire à des jeunes gens amoureux. Il eût inspiré un poète. La nuit était calme et sereine, des myriades d'étoiles reluisaient sur un ciel bleu foncé. Les douces émanations des fleurs embaumaient l'atmosphère, et comme pour faire contraste à cette nature au repos, le pavillon de droite, magnifiquement éclairé, apparaissait dans le sombre de la nuit comme un palais féerique.

— Mademoiselle Anna, dit le marin, mademoiselle Anna, répéta-t-il avec un soupir... Puis, comme si les mots qu'il allait prononcer se fussent enfuis de ses lèvres, il ajouta machinalement : Ne trouvez-vous pas qu'il fait dans le salon une horrible chaleur?

— C'est la sixième fois que nous faisons à nous deux cette remarque intéressante, reprit naïvement la jeune fille. Oh! vous n'avez pas à en rougir, je l'ai faite pour ma part trois fois, et l'avoue en toute humilité. Elle poursuivit : Dites-moi, mon cher camarade, vous expliquez-vous cet embarras involontaire que vous éprouvez près de moi, comme je l'éprouve près de vous? Ne sommes-nous donc point ici sur notre élément, et ne pouvons-nous être francs, gais et spirituels que sur mer? A bord, il y a déjà longtemps que vous m'auriez fait rire aux éclats, ou intéressée aux larmes. Ici, sur terre, vous me dites qu'il fait chaud dans le salon, et je vous réponds que la lune est belle!... Manquons-nous pourtant de sujets de conversation? N'avons-nous pas beaucoup à nous dire? Ne sommes-nous pas heureux, oh! bien heureux? Une fée bienfaisante semble avoir mis à nos ordres sa baguette enchantée. Tout ce que nous rêvions, tout ce qui nous semblait impossible s'est réalisé! J'ai vu le comte de Marmande, cet ami dont vous me parliez avec tant d'enthousiasme et de cœur, il a même fait fort peu d'attention à moi, pauvre fille; mais je ne lui en veux pas pour cela, et s'il ne s'est pas occupé de moi, je me suis beaucoup occupée de lui. J'ai su qu'il était bon et généreux, qu'il vous aimait comme vous l'aimez, et ma coquetterie ne lui garde pas rancune de son inattention. N'ai-je pas encore à vous entretenir de ce bon grand-père dont la tendresse a dépassé toutes mes espérances, qui au premier abord m'a donné la première place dans ses affections? Oh! nous avons bien à causer ensemble, et je crois qu'il me faudra retourner à bord de

la Coquette pour vous dire ce que je pense de vos amis, pour savoir ce que vous pensez des miens...

— Mademoiselle Anna,... interrompit l'officier.

— Je vous écoute, reprit la jeune fille avec un air de sang-froid qui n'était pas dénué d'intention moqueuse.

— Eh bien! oui, reprit le marin, excité par cette innocente raillerie comme le cheval impétueux par le froid de l'éperon, il vaut mieux en finir aujourd'hui, plus tôt que plus tard. Mademoiselle Anna,... répéta-t-il pour la cinquième fois.

— Voyons, qu'avez-vous donc de si terrible à me dire? Ne suis-je plus votre amie, votre confidente? dit Anna, qui accompagna ces paroles d'un sourire plein de bonté, car l'angoisse mortelle du marin n'échappait pas à sa sagacité.

— Mademoiselle Anna, reprit l'officier, j'ai vingt-sept ans, je suis enseigne de vaisseau, j'ai cent mille francs à moi; tout cela est peu brillant, mais je vous aime et suis sûr de faire un bon mari. Voulez-vous remettre entre mes mains le soin de votre avenir, de votre bonheur?

A ces paroles, dont la franchise toute maritime eût suffi pour révolter la douairière la moins susceptible en fait d'étiquette matrimoniale, la jeune fille se sentit tout émue, une vive rougeur colora son front, son cœur battit avec violence, et sa voix tremblante murmura quelques mots qui vinrent expirer sur ses lèvres; mais dans la surexcitation du moment ce trouble échappa à l'attention de Kervey, et il poursuivit : — Anna, depuis que je vous connais, vous aimer, être aimé de vous, a été le rêve et le but de ma vie. Aujourd'hui, à ce jour solennel qui verra se briser peut-être mes plus chères espérances, je me sens la force de vous ouvrir mon cœur, de vous faire lire au plus profond de mon âme. Voulez-vous être ma femme, une femme adorée, dites, le voulez-vous? C'est un bonheur discret et modeste que je vous offre, un cœur loyal que je mets à vos pieds. — Il continua après une pause : — Oh! je le sais, je ne suis pas un brillant parti! A vous, digne d'un trône, je demande de devenir la compagne d'un pauvre officier subalterne. Et cependant, je puis le dire avec la confiance d'un honnête homme, sûr de moi, vous connaissant comme je vous connais, c'est le bonheur que je vous offre. Aimé de vous, votre mari, ma vie entière vous appartient, vous pouvez ordonner, disposer de mon sort; pour vous plaire, tout me sera possible. Trouvez-vous le bonheur dans une existence modeste, eh bien! nous vivrons contens de notre peu, mettant au-dessus des plaisirs de l'opulence notre bonheur intime, nos joies du ménage de chaque jour, de chaque instant! Ambitieuse au contraire, désirez-vous les grandeurs, soutenu par votre amour, je me sens la

force d'arriver au premier rang. Amie, répondez-moi, voulez-vous m'accepter pour époux? — Et Kervey, pliant le genou devant sa compagne, attacha sur son visage des regards aussi pleins d'anxiété que si l'arrêt qui devait régir immuablement sa destinée allait sortir de ses lèvres.

Certes, si ces paroles eussent été adressées à une jeune fille fraîche éclose du couvent, ne connaissant du monde que ses rigoureuses convenances, elles eussent suffi pour motiver une chaleureuse indignation et une prompte retraite; mais Anna avait appris à la triste école du malheur à faire justice de ces sentimens de fausse pruderie qui mettent les jeunes filles en dehors de la vie réelle. Aussi écouta-t-elle la déclaration de l'officier en toute sérénité de conscience. Cependant ce dernier crut voir dans le silence avec lequel la petite-fille du baron avait accueilli ses paroles un blâme sévère de sa témérité, et il poursuivit : — Vous ne me répondez pas, Anna... l'audace de mes paroles vous a offensée... Oh! pardonnez-moi.

— Et qu'ai-je à vous pardonner? interrompit vivement la jeune fille, le visage rayonnant de bonheur. Puis-je m'offenser qu'un galant homme, un homme comme vous, me juge digne de devenir sa compagne? Une telle proposition au contraire est faite pour m'enorgueillir, et, de même que vous m'avez parlé en honnête homme, je vous répondrai en honnête femme. Non, je ne veux rien vous dissimuler. Vous m'aimez, je vous aime; vous croyez que je puis faire une bonne femme, je suis sûre que vous ferez un bon mari. Ma main, je vous la donne; mon cœur, vous l'avez déjà depuis longtemps.

— Oh! ne parlez pas ainsi, si vous ne voulez pas me rendre fou, dit l'officier avec explosion, car son cœur battait à briser sa poitrine.

— C'est ce que je ne veux sous aucun prétexte, surtout en ce moment où vous avez besoin de toute votre sagesse, car je vais vous proposer les conditions du contrat.

— Parlez, parlez; dictez-moi vos volontés, je les accepte toutes, dit Kervey.

— Ne craignez rien, je ne suis pas un despote déraisonnable, et nous discuterons article par article.

Anna poursuivit après une pause : — Sans être pauvres, nous sommes loin tous deux d'être riches. Sans doute, jeunes, amoureux, nous pourrions trouver le bonheur dans notre modeste fortune; mais serons-nous toujours jeunes? Je ne doute pas de votre constance, je ne doute pas de la mienne; mais comme je veux être heureuse dans mon ménage, il faut, et cela en première ligne, que mon mari aussi soit heureux. Il faut qu'il n'ait rien à regretter, qu'il ait vu se réa-

liser toutes ses espérances. Qui pourrait m'assurer qu'un jour, au sein d'une vie modeste et obscure, vous ne regretteriez pas, oh! je ne dis pas pour vous, mais pour votre femme, pour vos enfans, la carrière que vous auriez abandonnée? A notre âge, l'on peut attendre, pas trop longtemps toutefois! Dans deux ans au plus, au tour d'ancienneté, vous devez recevoir le grade de lieutenant de vaisseau; or, si c'est folie à un enseigne d'entrer en ménage, vous me l'avez dit vous-même, un officier qui porte deux épaulettes ne saurait rien faire de mieux. Attendons donc jusque-là pour réaliser un projet qui maintenant est le but de ma vie. Oh! je ne crains rien, vous n'avez rien à craindre de l'absence; si elle détruit les sentimens passagers, elle consacre au contraire les véritables affections.

— Anna, dit le marin, dont la figure rayonnait d'un ineffable bonheur, vous êtes un ange! Et maintenant je suis réellement ambitieux : je veux les étoiles, le bâton d'amiral. Je paierais de mon sang un nom glorieux à vous offrir.

— C'est un marché que je ne vous permets pas reprit la jeune fille, et d'aujourd'hui, vous le savez, vous ne vous appartenez plus. Elle poursuivit avec une émotion profonde, en tirant de son doigt un simple anneau d'or : Cette bague est ce que j'ai de plus précieux au monde, c'est l'alliance de ma mère, je vous la confie; elle appellera sur votre tête les bénédictions de la sainte femme qui va veiller sur vous comme sur un fils.

Pour toute réponse, Kervey, prenant la bague que sa compagne lui tendait, la pressa tendrement sur ses lèvres; mais ses yeux humides annonçaient assez la profonde émotion de son cœur.

Les plaisirs de la soirée touchaient à leur fin; peu à peu le salon se dégarnissait de ses hôtes, lorsque MM. Cassius, Desbois, Marmande et Kervey se trouvèrent en présence sur le péristyle. — Je compte toujours sur vous demain à huit heures, heure militaire, dit Marmande, avec un aimable sourire, aux deux amis.

Pour toute réponse, Cassius inclina la tête en signe d'assentiment; puis, franchissant le marchepied, vint s'installer sur le siége de droite, ajusta les rênes avec précision, lança un *all right* d'une perfection britannique au groom, tandis que M. Desbois, fort intrigué de cette interpellation, prenait place sur le siége de gauche, et le *dog car* lancé au gros trot disparut bientôt dans l'obscurité.

Kervey et Marmande de leur côté avaient pris place dans un élégant phaéton qui sortait à peine des grilles du château lorsque le jeune comte salua brusquement son ami de ces paroles : — Eh bien! que dis-tu de mon élève?

La soirée du marin avait été trop bien employée ailleurs pour qu'il eût pu prêter grande attention aux détails auxquels son voisin

faisait allusion; mais ce dernier, sans se faire prier, s'empressa de compléter ses paroles en disant : — J'ai vu le moment où cet excellent M. Desbois allait tomber en suffocation sous le puissant effet de mon jargon anglo-français. Assurément, si le digne magistrat ne me croit pas fou, il ne s'en faut guère. C'est qu'en vérité c'est plus fort que moi, et, bon gré mal gré, il faut que je saisisse toutes les occasions de finir l'éducation de cet excellent M. Cassius. C'est une si belle, si riche, si plantureuse nature, en fait de ridicules du moins! Il les a tous en germe, et rien qu'un souffle suffit à les développer, c'est-à-dire qu'en plein XIXe siècle je me passe toutes les jouissances de Pygmalion ni plus ni moins! Tu ne te doutes pas, à voir M. Cassius si flambant, qu'il y a six mois c'était un bon jeune homme vêtu de noir et plaçant à la caisse d'épargne. Aujourd'hui, grâce à mes leçons, à mon heureuse influence, il s'habille comme on ne s'habille pas, et parle comme on le fait encore moins. Un de ces jours, nous passerons aux ridicules nobiliaires, je veux le créer marquis. En un mot, je n'épargnerai rien pour en faire un petit tout complet, digne de l'admiration des honnêtes gens. Eh! mon Dieu! il est déjà en belle voie : je ne fais allusion ni à sa mise, ni à son langage; mais n'as-tu pas remarqué que la vie parisienne n'a plus pour lui de mystères? Intime de nos dandies les plus célèbres, des plus élégantes impures, il a brillé, il le croit du moins, dans les exercices du *sport* et pris sa large part des whists nerveux, des orgies échevelées. Pauvre garçon, qui, dans huit années passées dans la grande ville, n'a vu de Paris que ce que l'on voit dans une promenade de collége : les boutiques des Champs-Élysées et les bas-reliefs de l'Arc-de-Triomphe.

— Sais-tu bien, George, reprit Kervey, que tu viens de me montrer une face de ton caractère que je ne connaissais pas encore, et qui m'afflige profondément. Eh quoi! à vingt-cinq ans, non-seulement tu es sans pitié pour les ridicules du prochain, mais encore tu cherches à les développer pour t'en repaître tout à ton aise. En vérité, tu me fais peur avec cette raillerie froide qui sent l'homme blasé.

— Tu ne me connais pas, Robert, ou plutôt tu ne me connais plus, reprit Marmande avec un triste sourire. Il y a six ans que nous n'avons vécu ensemble. J'étais alors jeune, dévoué, plein d'illusions en un mot. Aujourd'hui la vie parisienne m'a fait vieux, sinon d'âge, du moins de cœur. Hélas! mon cher ami, tu as peut-être souvent, je ne dirai pas envié, mais désiré mon sort, cette vie de jeune homme riche jetée aux plaisirs, aux distractions mondaines dont ta bonne étoile t'a gardé! Mets en balance ce que nous sommes tous deux aujourd'hui, et tu n'auras qu'à remercier le sort qui t'a fait une vie active et laborieuse, utile à ton pays, honorable à toi-

même, au lieu de te donner une existence sans but et sans résultat. Tu es de deux ans plus vieux que moi, et cependant ton cœur est resté ce qu'il était aux premiers jours de la vie, loyal et confiant. La chose est facile à comprendre; tu as toujours été aimé pour toi, fêté pour toi; moi, au contraire, dans ma vie mondaine, je n'ai pas rencontré une seule affection vraie, désintéressée, sauf la tienne. Le compagnon de plaisir qui me serrait la main, la jeune fille qui m'accueillait de son plus gracieux sourire, tous s'adressaient au jeune homme riche. L'un rêvait l'hospitalité élégante d'un bon château, l'autre un mari millionnaire... Oh! il n'est beau que d'apparence, ce sort facile et envié du jeune homme riche, car le cœur s'use trop vite aux déceptions quotidiennes qui lui sont réservées... Eh! quand après de longues années de cette vie stérile, face à face avec soi-même, on se demande ce que l'on a fait d'utile et d'honorable, quelles amitiés sincères on a fondées pour l'avenir, et que le silence est votre seule réponse, oh! alors on maudit le sort qui vous a si bien partagé, et l'on regrette que les agitations d'une vie laborieuse n'aient pas conservé à vos illusions leur virginité... Vois-tu bien, quand je descends au fond de mon cœur, je n'y trouve qu'un seul sentiment vrai, inaltérable, celui de mon amitié pour toi.

Celui qui faisait entendre ces paroles pleines de souffrance morale n'était point un de ces blasés vulgaires qui, par mode ou par caprice, s'arrogent le droit de proclamer la vie triste et sans saveur: pauvres gens qui parodient le renard de la fable, et se disent désillusionnés précisément parce qu'ils sont pleins d'illusions. C'était un beau et noble jeune homme de vingt-cinq ans, à la tournure élégante, aux traits distingués. A le voir dans tout l'éclat de la jeunesse, entouré de la double auréole d'une grande fortune et d'un beau nom, le vulgaire devait le prendre pour un de ces favoris du sort qui ont reçu en partage tout ce qui ici-bas constitue le bonheur. Et cependant les tristes paroles qu'il venait de faire entendre n'avaient rien d'exagéré, et dépeignaient l'état exact de son cœur. Entré dans la vie parisienne avec une nature loyale, un sens droit, un caractère timide, six années de succès avaient suffi pour l'amener à douter de toutes les affections, à douter surtout de lui-même. C'est que son cœur bon et naïf avait été profondément blessé par quelques-unes de ces déceptions mondaines dont un esprit plus fort n'eût pris nul souci; c'est que par-dessus tout son caractère timide s'était effrayé de ses succès mêmes, qu'il attribuait avec une impitoyable logique, non pas à ses loyales qualités, aux charmes de sa personne, mais à sa fortune.

Il y eut un moment de silence entre les deux amis, puis Marmande reprit avec une apparente légèreté: — Nous philosophons

vraiment tous deux ce soir à ravir; nous sommes gais comme des cigares éteints! Aurais-je réussi à t'endormir avec mon bavardage élégiaque?

— Tu m'as rendu tout triste, dit le marin; moi qui te croyais si heureux, et qui trouvais tant de joie dans ton bonheur!

— Eh bien! vois la chance de ma mauvaise étoile, je viens t'affliger juste au moment où je suis parfaitement heureux! Il y a bien longtemps que je ne me suis senti le cœur aussi à l'aise : j'ai près de moi mon meilleur, mon seul ami,... et... et je suis amoureux.

— Amoureux! répéta Kervey, et de qui, sans indiscrétion?

— Oh! entendons-nous bien : il ne s'agit pas d'une passion échevelée et illégale, mais d'un amour sérieux et honnête... Eh! par Dieu! puisque j'ai eu la maladresse de te plonger en humeurs noires, je n'ai rien de mieux à faire qu'à continuer en te parlant mariage. Le sujet n'est pas gai! J'ai complétement assez de la vie de jeune homme; c'est toujours le même air sans variations, et je suis résolu à faire une fin, en d'autres termes à me marier... Et se bien marier n'est pas aussi aisé qu'on le pourrait croire! Je ne dis pas tout à fait, à la façon d'un grand *sportsman* de mes amis, que se marier comme l'on se marie ordinairement est aussi fou que d'acheter un cheval en caparaçon et en couverture. Le propos est d'une rudesse trop britannique pour que je puisse me le permettre. Cependant est-il donc si extravagant de désirer connaître le cœur, les instincts de celle que l'on doit associer à son sort? Et avec nos usages, cela est difficile pour tous, plus difficile encore pour celui qui, comme moi, a le bonheur d'être riche! Pauvres jeunes filles, ne m'en voulez pas si je prends pour ce qu'elles valent vos charmantes coquetteries. Vous voyez en moi un bel équipage, cachemires et diamans. Quelque gracieux que soient vos sourires, je ne me fais pas d'illusion. Et vous, mères prudentes, je pardonne les embûches que vous tendez à mon cœur. Un gendre avec trois millions en terres, prés, bois, rentes sur l'état, et pas un sou d'hypothèque, est un rare oiseau par le temps qui court... Ah ça! sais-tu bien, poursuivit Marmande après une pause, que s'il y avait en ta personne un seul atome de raillerie, je te donnerais beau jeu. Tu ne pourrais manquer, en vérité, de me conseiller de prendre un déguisement, et de courir le monde à la recherche de l'objet qui m'aimerait pour moi-même. Nous avons nombre d'exemples de la chose, témoin Brahmah dans *le Dieu et la Bayadère*, et il y a foule de chansons analogues à la circonstance :

Je suis Lindor : ma naissance est commune,
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier.

— Oh ! tu plaisantes de tout, même de ton avenir, de ton bonheur, dit Kervey avec un geste d'impatience.

— Un instant, je redeviens sérieux comme le sujet le comporte. Donc j'ai fixé mon choix, destiné le mouchoir à une jeune fille jolie, je la trouve telle et n'en demande pas davantage, mais d'une nature si franche, si naïve, que je la sais par cœur et ne lui ai pas parlé trois fois... Oh ! je ne puis pas dire qu'elle ait témoigné grande admiration pour mes mérites, et c'est justement ce qui fait son plus grand charme à mes yeux; je suis sûr au moins de ne lui être point apparu sous la forme d'une loge à salon de l'Opéra, et que jamais mère vigilante ne lui a dit : Mademoiselle, vous aurez soin de mettre votre robe bleue qui vous va si bien et d'être aimable ce soir; nous aurons M. de Marmande !

— Mais enfin c'est...? dit l'officier avec une impatience fébrile.

— Oh ! patience, mon ami, tu la connais aussi bien que moi, mieux que moi-même.

Le visage de Kervey se couvrit d'une pâleur livide, et un tremblement nerveux parcourut tout son corps.

— C'est tout simplement, poursuivit Marmande, qui ne remarqua pas l'émotion profonde de son voisin, cette petite sauvage qui est tombée ici du bout du monde il y a un mois, Mlle Anna Bauvet, la petite-fille de cet excellent baron en un mot.

— Mlle Anna? répéta Kervey d'une voix étranglée par l'étonnement et le désespoir.

— Ah ! vous voilà bien, vous autres pauvres diables, reprit Marmande du ton chaleureux d'un homme peu disposé à laisser discuter sa volonté, vous ne voulez pas permettre qu'un malheureux homme riche se marie à sa guise; millionnaire, il faut qu'il s'embâte d'une millionnaire plus millionnaire que lui; comte, il doit épouser une duchesse : sinon vous criez à la mésalliance, comme si le plus grand, le seul vrai bonheur de la fortune n'était pas de pouvoir épouser sans calculer celle qui vous offre des garanties de bonheur conjugal. Il y a des côtés faibles, je ne les ignore pas, car je ne suis pas tout à fait sans cervelle. Le père, un brave officier de marine mort gouverneur d'une de nos colonies de l'Inde : pas d'objection de ce côté, pas plus que de celui du grand-père, digne gentilhomme chasseur et sourd, mais peu gênant. Quant à la belle grand'mère, *there is the rub,* comme dit Hamlet. Je ne te parle pas des ridicules de la baronne, je vais au plus sérieux. Les amis de son mari, les bonnes langues du département, prétendent que le baron a épousé sa cuisinière; quant aux cancaniers et aux indifférens, ils affirment que... Mais je m'embarrasse peu de ce qu'était ma belle grand'mère il y a quinze ans; en épousant la fille, je n'é-

pouse certes pas toute la famille, et me réserve le droit de n'en voir que ce qui me conviendra.

— Mais du moins es-tu sûr des sentimens de la jeune fille? dit Kervey d'une voix tremblante.

Le jeune homme jeta sur son compagnon le regard de pitié que Galilée dut jeter aux inquisiteurs qui niaient le mouvement terrestre. — Trois millions en terres, prés, bois, rentes sur l'état... Et nous ne sommes pas un monstre.

En cet instant, au milieu du silence des champs, un cri aigu, semblable à celui d'un oiseau de nuit, se fit entendre dans le lointain, et fut suivi d'un cri semblable parti du côté opposé, qui avait l'air en quelque sorte d'une réponse. Marmande donna aussitôt l'ordre d'arrêter, et, portant l'index et le doigt du milieu à sa bouche, tira de ses lèvres le même son perçant, qui s'en vint mourir d'échos en échos. Tout à coup un point noir parut à l'horizon et se dessina en traits sombres sur le ciel bleu. Il y eût eu beaucoup à parier que cette masse indistincte n'était autre qu'une créature humaine, si par un singulier effet d'optique le sommet ne se fût trouvé en entière disproportion avec la base, et vu l'état de l'atmosphère on ne pouvait supposer que le nouvel arrivant eût abrité son chef sous la soie d'un parasol ou d'un parapluie. Enfin tous les doutes cessèrent à cet endroit, et un homme de haute taille, coiffé d'un tricorne monumental, franchissant au pas accéléré les trèfles qui bordaient la route, se dirigea vers la voiture, où les deux amis attendaient sa venue.

— Eh bien ! Laverdure, dit Marmande, tout marche en bon ordre; pas de braconniers à l'horizon?

— Dieu aidant, tout est bien, reprit le garde d'une voix tant soit peu chevrotante, les hommes sont à leur poste, et nous n'avons pas aperçu la queue d'un individu suspect. Je crois, sans me flatter, pouvoir promettre à M. le comte une ouverture qui ne le cèdera en rien à celle que nous fîmes en 87 avec défunt M. le comte son grand-père, en compagnie de...

— Ah diable ! fit Marmande, qui interrompit son interlocuteur avec la vivacité d'un homme peu disposé à subir un récit connu de longue date. Il ajouta après une pause d'un ton moitié sérieux, moitié comique : Bien, très bien, Laverdure. Je te pince encore avec ton habit et ton chapeau de 87 ! tu veux donc me combler d'affliction, vieillard obstiné?

— Je puis assurer à monsieur le comte que j'ai pris ce vêtement et cette coiffure seulement pour la nuit.

— Oui, je comprends, l'habit est plus chaud, et la corne doit préserver ton teint contre les coups de lune. Écoute, Laverdure, tu sais que j'aimerais mieux me séparer d'une jambe que de me séparer de toi; mais franchement tu abuses de ma partialité pour me donner

des ridicules qui m'ont déjà coûté cher. Sais-tu bien que l'année dernière déjà un crayon satirique a tracé sur le livre de chasse une série de formes burlesques avec le titre : Plan, coupe et élévation du chapeau de Laverdure III!! Aussi, je te le déclare, tu seras vêtu demain comme tes collègues, et non pas comme tu l'es aujourd'hui, ou je te fais chasser avec un fusil à rouet, à mèche; non, je te donnerai un arc et un carquois, tu t'en tireras, ou plutôt tu en tireras comme tu pourras.

La perspective de se trouver réduit aux armes d'Endymion et de Nemrod n'avait rien de flatteur sans doute pour l'imagination du vieillard, car la voiture était déjà loin que, debout au milieu de la route, il lissait amoureusement de la main la crosse d'un fusil à deux coups, monté en argent, à pierre et de petit calibre, qu'il n'eût pas échangé de son plein gré pour l'arc de Cupidon avec son carquois enchanté.

Pendant le reste de la route, les deux amis n'échangèrent que des paroles insignifiantes, et, arrivés au Soupizot, regagnèrent leurs appartemens respectifs, après s'être serré cordialement la main.

Une fois retiré dans sa chambre, le marin ouvrit brusquement la fenêtre. Sa tête était en feu, les pensées les plus incohérentes se pressaient avec une ardeur fiévreuse dans son cerveau. Longtemps il erra dans sa chambre à grands pas, comme pour combattre par un violent exercice le tumultueux délire de sa pensée. Enfin, par un mouvement convulsif, il tira de sa poitrine un large médaillon qu'il portait suspendu au cou par une chaîne de cheveux blonds. La boîte d'or renfermait le portrait d'une femme encore jeune, vêtue de noir, aux traits doux et mélancoliques, et deux lettres. Il était facile de reconnaître aux gerçures du papier, aux taches jaunâtres dont il était semé, que cette prose avait été relue bien des fois, que cette lecture avait coûté bien des larmes. Pendant plus d'une heure, Kervey attacha des yeux avides sur les deux lettres, puis son cœur déborda sous l'étreinte d'une douleur qu'il ne put maîtriser, et, portant le portrait à ses lèvres, il se mit à pleurer comme un enfant.

III. — UNE OUVERTURE.

Le lendemain, vers sept heures du matin, trois gardes, hommes de choix, à l'allure militaire, uniformément vêtus, groupés l'arme au pied dans la cour du Soupizot, s'entretenaient des lièvres et des perdrix qu'à force de vigilance ils étaient parvenus à soustraire au filet des braconniers. A quelques pas du groupe, mélancolique et solitaire, Laverdure se tenait adossé contre une caisse d'oranger. Grâce aux menaces de son maître, une métamorphose complète

s'était opérée dans le costume du vieux serviteur; mais, quoiqu'il n'eût rien perdu au point de vue de l'élégance ou du comfortable en échangeant son costume de la veille pour des vêtemens plus modernes, sa figure et sa pose révélaient un homme contrarié dans ses habitudes, et il restait insensible aux caresses d'un chien braque qui, avec la familiarité d'un vieil ami, venait de temps à autre frotter son museau contre les genoux de son maître, tandis que deux jeunes chiens, appartenant évidemment à la même famille, prenaient leurs ébats sur la pelouse de la cour. Tout à coup l'attitude somnolente et renfrognée du vieux serviteur subit une entière métamorphose, et son regard inquiet et presque méprisant demeura fixement attaché sur deux chiens blanc orangé à longs poils qui, sous la conduite d'un quatrième garde, venaient de rejoindre le groupe des chasseurs. Il fallut pour le distraire de cette contemplation qu'une main vigoureuse s'appuyât sur son épaule, et qu'une voix sonore dît à son oreille : — Eh bien! que fais-tu donc là, Laverdure?

La personne qui apostrophait le vieux garde n'était autre que M. de Laluzerte; le baron venait de parcourir d'un pied léger les quatre kilomètres qui séparaient son habitation du Soupizot. Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que la plus puissante des fées gracieuses eût usé toutes ses baguettes avant d'accomplir la métamorphose que la perspective d'une journée de bonne chasse avait opérée dans la personne du baron. L'exercice, l'air vif du matin avaient coloré ses joues d'une teinte gaillarde en harmonie parfaite avec l'inclinaison d'une casquette conique posée sur la tête du vieillard à vingt degrés de crânerie. La courbe de ses épaules avait pris un développement presque rectiligne. Le jarret aisé, le fusil en bandoulière, les deux mains plongées dans de vastes poches béantes aux côtés de son pantalon, le baron semblait aussi libre de soucis que dispos de membres.

— Sauf votre respect, monsieur le baron, reprit le garde d'une voix pleine d'amertume, je pense que la jeunesse aime le nouveau, ce qui vient de loin, et que ce n'est pas défunt M. le comte qui aurait fait venir des chiens d'Angleterre lorsqu'il avait sous la main les deux fils de Soliman que voici, et qui, j'ose le dire, sont dignes de leur race.

— Eh! eh! Laverdure, interrompit le baron en souriant, comme toujours tu fais la guerre aux chiens anglais. C'est ton dada. Je ne te le reproche pas; qui n'a pas le sien? Et cependant ils ont du bon.

— Oui,... ils ont l'arrêt ferme, c'est vrai; mais ne doit-on demander que cette seule qualité au chien, le plus bel ornement du chasseur!... Non, non, répéta le vieux garde avec une énergique conviction, ce n'est pas ce que j'appelle des chiens bien mis, des chiens dignes

d'occuper la place de la race de Soliman, et je ne les regarde ni plus ni moins que comme des usurpateurs. Ah! oui, les temps sont bien changés depuis cinquante-cinq ans! poursuivit le vieillard, et qui m'eût dit alors que je verrais un jour ce que je vois m'eût bien étonné. C'était en 87, il y avait grande compagnie au château, défunt M. le prince de Guémenée, défunt M. le comte de Lauragais et bien d'autres seigneurs. Défunt M. le comte Justin vint à moi au matin, et me dit : — Laverdure, tu es jeune, tu as tes preuves à faire; eh bien! je veux te donner l'occasion de te distinguer. Tu m'accompagneras aujourd'hui, et je me servirai de ton chien Soliman. C'était une distinction flatteuse, car je n'avais pas dix-neuf ans. Eh bien! monsieur le baron, l'épreuve réussit au-delà de mes espérances, et le lendemain, défunt M. le comte Justin, qui était la bonté même, vint m'apporter vingt louis en me disant que c'était le prix de Soliman, que défunt M. le prince de Guémenée emmenait à Versailles pour l'offrir à défunt le roi Louis XVI. Depuis lors, pendant cinquante-huit ans, jamais les comtes de Marmande ne s'étaient servis que des descendans de Soliman. Et il faut que je vive assez pour voir des étrangers usurper la place d'Ajax et de ses enfans Castor et Léda! Pauvres innocens!... deux bijoux, — les plus aimables chiens que j'aie jamais rencontrés... Ah! une pareille injustice suffit pour briser le cœur d'un vieillard!... Tout cela, monsieur le baron, je le sais bien, n'est pas la faute de M. le comte, un digne jeune seigneur qui n'a pas plus de malice qu'un enfant. La faute en est à ce môssieur qui ne parle qu'anglais, ce môssieur Cassius, comme on l'appelle. Hein! un nom de chrétien! C'est lui qui perd mon jeune maître par ses conseils et ses exemples. Aussi vrai que je m'appelle Laverdure, vrai comme nous sommes des honnêtes gens de père en fils dans la famille, il y a des instans où je voudrais voir ce môssieur partout ailleurs qu'ici.

M. de Laluzerte, occupé comme il l'était à remplir d'amorces un porte-capsules, n'aurait pas songé à interrompre le mélancolique récit des injustices du sort à l'égard de la race des Solimans, et le vieux garde n'en serait pas sans doute demeuré là dans ses doléances, s'il n'eût été interrompu par l'arrivée de Marmande, qui, descendant les marches de l'escalier, vint échanger une cordiale poignée de main avec le baron. La perspective des plaisirs de la journée n'était pas restée sans effet sur le jeune homme : sa figure respirait un air de bonne humeur expansive et narquoise, et déjà, en homme qui connaît le prix du temps, il avait endossé le costume de circonstance, une tenue de chasse aussi éloignée des recherches extravagantes des gravures de modes que de ce laisser-aller négligent qui pour le vulgaire est le vrai cachet du chasseur.

— Eh bien! Mathusalem, dit le comte, tu t'es donc enfin décidé à t'habiller comme tes confrères. Je t'assure que tu gagnes au

change, et que tu as un air si vert galant en ce moment qu'on ne te donnerait pas, non certainement pas, cent soixante-quinze ans.

— Monsieur le comte est bien bon, dit Laverdure en s'inclinant, quoiqu'il fût parfaitement étranger au faible de se rajeunir.

— Ah ça! la nuit s'est passée tranquillement, tout a bien marché depuis hier?

— Grâce à Dieu, le gibier est aussi nombreux ce matin qu'il était hier soir, et je crois pouvoir promettre à monsieur le comte une chasse qui ne le cédera en rien,... poursuivit le vieux garde, qui ne laissait jamais passer une occasion de rentrer dans son thème favori.

— A la chasse que vous fîtes en 87, interrompit brusquement Marmande, avec ce fameux chien Soliman que tu offris en présent au défunt roi Henri IV. Tu m'as dit tout cela hier, et si tu ne te le rappelles pas, je me le rappelle, moi! — Le comte poursuivit en désignant les deux jeunes chiens qui parcouraient au triple galop la pelouse : Mais voici deux roquets que je ne connaissais pas, et d'assez bonne mine en vérité. Des descendans de Soliman, sans doute?

— Castor et Léda par Ajax et Vénus, dit le garde avec un sentiment de fierté paternelle, dont, j'ose le dire, l'éducation ne laisse rien à désirer.

— J'en jugerai un de ces jours... Ah cela! mon cher monsieur de Laluzerte, continua le comte, interpellant le vieux gentilhomme, M. Cassius ne déjeune pas avec nous, comme vous savez; la table est servie, ne perdons pas de temps.

Le baron se rendit à cette invitation avec un empressement qui attestait à la fois les bonnes dispositions de son estomac et son vif désir d'entrer en chasse le plus tôt possible. Les deux chasseurs, assis à une table fort bien servie, venaient d'attaquer le déjeuner avec un appétit prévoyant, lorsque Kervey entra dans la salle à manger. Les événemens de la veille avaient laissé une triste impression sur le front du jeune officier; son teint fatigué, ses yeux rougis, attestaient assez une nuit sans sommeil.

— Eh bien! paresseux, dit Marmande, il faut t'envoyer réveiller à huit heures un jour d'ouverture : c'est en vérité aussi héroïque que le sommeil de Rocroy ou celui d'Austerlitz! Moi, je suis debout depuis le petit jour, et toute la nuit encore n'ai fait que rêver lièvres et perdrix... Mais à quoi penses-tu donc? Te voilà encore en pantalon à pieds et en robe de chambre!

— Je me sens tout mal à mon aise, et crois que je ne vous accompagnerai pas.

La voix altérée avec laquelle le marin prononça ces paroles révélait assez que les agitations de son cœur avaient réagi sur ses forces physiques; mais Marmande, dominé par l'ardeur du plaisir, n'attribua qu'à un caprice de tiède chasseur le refus de son ami.

— Tu crois donc bonnement que je vais te permettre d'être malade au Soupizot, et cela un jour d'ouverture! Non, non, mon bel ami Robert, pas d'excuses : bon gré, mal gré, il faut que tu trouves des forces pour venir avec nous.

— Je t'assure que je suis souffrant : non pas malade, mais mal à l'aise; j'ai besoin d'être seul pour broyer du noir.

— Monsieur le loup de mer a la migraine, des vapeurs, interrompit Marmande avec l'impitoyable égoïsme de l'homme heureux et bien portant. Mais est-ce que vous vous passez ce luxe-là dans la marine royale? Comme je suis tout-puissant à mon bord, je te préviens que je ne les tolère pas au Soupizot. — Il poursuivit d'une voix caressante : Voyons, mon petit Robert, ne détruis pas par ton absence les trois quarts de mon meilleur plaisir! Il y a six ans que nous n'avons tiré un coup de fusil ensemble, et qui sait si de toute notre vie nous nous retrouverons au Soupizot un jour d'ouverture? Quant à la chasse, je te la promets bonne, et Laverdure va t'affirmer sous serment qu'elle ne le cédera en rien à celle qu'il fit en 87 avec le roi Henri IV...

— C'est bien tentant, il est vrai, reprit Robert avec un triste sourire, et puisque tu le veux...

— Je ne le veux pas,... je t'en prie... Et d'ailleurs, *experto crede Roberto,* il n'est pas de migraine, de papillons noirs, qui résistent à une compagnie de perdreaux éparpillée dans un beau champ de trèfle.

Marmande eût sans doute joint quelques explications à l'appui de cette nouvelle recette pour la guérison des vapeurs, si le roulement d'une voiture ne se fût fait entendre. Ce fut là le signal de la fin du déjeuner. Marmande et le baron, quittant la table, s'avancèrent à la rencontre des nouveaux arrivans, et Kervey, après avoir achevé un hâtif repas, se dirigea vers son appartement pour changer de tenue.

M. Cassius et M. Desbois, qui venaient de mettre pied à terre, présentaient dans leur costume un contraste parfait. Le lion picard n'avait rien négligé pour réaliser un attirail de chasse complet, champêtre et martial. Son chapeau de paille à larges bords, sa cravate rouge nouée à la Colin, auraient pu figurer avec avantage dans une pastorale, tandis que ses magnifiques sacs à plomb, sa veste à carreaux rouges et noirs ornée de boutons symboliques, ses longues guêtres de cuir, sentaient d'une lieue l'impitoyable Nemrod. M. Desbois au contraire ne s'était pas livré à des fantaisies de costume incompatibles avec son caractère d'homme grave, et comme tel voué au noir. Un fusil à deux coups, qu'il portait non sans embarras, révélait seul l'emploi futur de la journée. Faisons de plus remarquer, pour être juste, que les cornes d'un petit bouquin à tranches multi-

colores, exhalant, à ne s'y point méprendre, une odeur de code civil, qui sortaient menaçantes de la poche de l'homme grave, annonçaient assez que ses heures ne seraient pas entièrement sacrifiées à un passe-temps futile.

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit Marmande; nous n'attendions plus que vous pour commencer la journée, que Laverdure nous promet des meilleures. Votre Joe Manton et le célèbre *Jove* auront fort à faire, s'il faut l'en croire. Mais où donc est *the beauty*, ce *regular english setter and no mistake?*

— Dans le *car*, répliqua Cassius, qui poursuivit : *Here,... here, Jove!*

A cet appel, un affreux mâtin, mélange croisé de toutes les races, se précipita du fond du *car* où il se tenait tapi, et, avec une docilité imitée du fameux chien de Jean de Nivelles, s'élança vers la grille. Il eût sans doute regagné au galop ses pénates, si un garde d'un vigoureux coup de fouet ne lui eût barré le passage, correction salutaire qui le ramena l'oreille basse, la queue entre les jambes, dans la direction de son maître.

— *Good shape dog indeed,* dit Marmande en regardant l'animal d'un œil connaisseur, il n'est pas besoin de le regarder à deux fois pour reconnaître l'animal *through breed*, et si son éducation répond à son *pedigree whatewer may be his figure*, vous pouvez vous vanter d'avoir bien placé votre argent.

Si l'on veut bien faire la part de l'inexpérience naturelle à un chasseur novice, et de l'étonnement dont M. Desbois ne pouvait se défendre en entendant le jargon familier à ses deux compagnons, on comprendra facilement qu'après avoir versé la moitié de son sac à plomb dans le canon de droite de son arme et battu frénétiquement la bourre de sa baguette, le chasseur novice dirigea ses rayons visuels vers l'intérieur de son fusil pour s'assurer du bon état de la charge par ses yeux mêmes.

Cet épisode, qui provoqua quelque hilarité parmi les autres chasseurs, n'eut pas de suites fâcheuses. Grâce au tire-bourre de Laverdure, la charge de l'arme de M. Desbois fut bientôt rectifiée, et la compagnie ayant été complétée par l'arrivée de Kervey, l'on se mit en marche vers le terrain de chasse.

Étendus sur une seule ligne, les chasseurs arrivèrent pour leurs débuts à un champ de trèfle où, au dire des gardes, ils devaient trouver des trésors de gibier; mais on n'avait pas fait la part de Jove et de son caractère indompté. A peine l'animal aperçut-il les fleurs rougeâtres des trèfles, qu'il s'élança comme une flèche, malgré les cris de son maître, et parcourut le terrain en tous sens, faisant lever sous ses pas lièvres et perdrix. Les chasseurs s'étaient arrêtés pour contempler dans toute son étendue cet affreux désastre. Les émo-

tions les plus diverses se peignaient sur leurs traits. Cassius, le visage empourpré, poursuivait Jove de toutes les injures que son vocabulaire anglais pouvait lui fournir. Marmande, l'air narquois, faisait observer à son hôte que son *setter* n'était pas très *steady*, tandis que Laverdure et le baron, les mains levées au ciel, semblaient appeler ses foudres sur la tête du coupable. Quant à Kervey, tout entier à d'autres pensées, il regardait d'un œil indifférent les méfaits de Jove.

— Mais cet animal est enragé, dit le baron.

— Quand on a un chien pareil, on le met à la broche, dit Laverdure.

— De ce train-là, nous ne tuerons pas une pièce, murmura le comte, qui, s'il n'était pas fâché de mettre en lumière les ridicules de M. Cassius, préférait cependant à ce plaisir le plaisir de la chasse. Aussi, s'approchant de son compagnon, Marmande lui dit : — Je vois la chose, votre *setter* est habitué à chasser seul; la présence des autres chiens le rend *mad*.

— *Mad, mad,* répéta Cassius sans bien comprendre comment la société de ses semblables pouvait exercer sur Jove l'influence que la romance populaire attribue au vent de la montagne sur l'homme à la carabine.

— Eh bien! poursuivit le comte, ne le contrarions pas : chassez de votre côté... Vous savez où est notre rendez-vous. Le char-à-bancs nous attendra à cinq heures au moulin des Étangs.

Par un hasard providentiel, Jove s'était mis à la poursuite d'un lièvre dans une direction opposée à celle des chasseurs. Cassius accepta donc sans commentaires la proposition de son hôte, et suivit au pas gymnastique les traces de son quadrupède.

Nous n'accompagnerons pas les chasseurs dans leur course errante; il nous suffira de dire que vers la fin de la journée la compagnie, à l'exception de Cassius, se trouvait réunie au moulin des Étangs. L'aspect du rendez-vous de chasse était des plus pittoresques. Les bâtimens du moulin, constructions de briques entretenues avec un soin que l'on rencontre rarement dans les exploitations rurales, s'élevaient aux bords de la nappe d'eau. Un gazon planté d'arbres, dont le voisinage de l'étang rafraîchissait la verdure, avait offert aux chasseurs une couche moelleuse que le comte et M. de Laluzerte n'avaient pas dédaignée. Tous deux étendus sur l'herbe fraîche, ils contemplaient le bleu du ciel avec la sécurité de gens qui n'ont pas perdu leur journée. Classiquement assis au pied d'un hêtre, M. Desbois, le nez enfoui dans son code civil, semblait faire amende honorable pour une journée passée au milieu de plaisirs indignes d'un homme grave. A quelques pas du magistrat, Kervey, un cigare à la bouche, suivait d'un œil distrait les nuages de fumée qu'exhalaient ses lèvres. Des pyramides de lièvres et de per-

dreaux, trophées sanguinaires et succulens de la journée, reposaient à terre sous la garde de Laverdure, qui, réconcilié avec les deux anglais, partageait fraternellement avec eux un morceau de pain bis tout frais tiré de sa carnassière. Enfin, pour parfaire le tableau, nous devons parler d'un phaéton de chasse vert attelé de deux forts chevaux, et d'un double poney sellé et bridé tout prêts à reconduire les chasseurs au château.

— Eh bien? dit Marmande à l'un des gardes qui s'avançait au pas accéléré.

— Pas la moindre trace de M. Cassius ou de son chien, reprit le serviteur en essuyant du revers de sa main l'eau dont son front était inondé.

— Diable, repartit le comte, voici qui commence à devenir inquiétant. Que dites-vous de tout ceci, mon cher monsieur de Laluzerte? ne sentez-vous pas, comme moi, votre estomac crier famine?

— Je ne saurais le dissimuler, reprit le vieux chasseur, et bien certainement, si j'étais le maître ici, l'on n'attendrait pas cinq minutes de plus M. Cassius.

— Vous êtes sévère, car le malheureux pourrait bien alors coucher dans les champs, et pour lui épargner cette extrémité, je propose une dernière fois d'envoyer à sa recherche. Robert, continua le comte apostrophant son ami, tu peux encore tenir sur tes jambes, et j'envie ton bonheur, car les miennes refusent le service; si tu étais bien aimable, tu monterais le poney et tâcherais de découvrir M. Cassius.

— Volontiers, reprit Kervey, trop heureux de trouver une occasion de s'arracher à de pénibles méditations, et, enfourchant le poney, il s'élança à la recherche du chasseur égaré.

L'infortuné Cassius n'avait échappé à aucune des mésaventures qu'un chien indompté peut procurer à son maître. Acharné à la poursuite de Jove, qui continuait sa course avec un jarret d'acier, le chasseur, nouveau Tantale, avait vu lièvres et perdreaux s'enfuir devant lui hors de portée. De plus, le malicieux *setter* s'était dirigé dans un sens opposé au rendez-vous de chasse, et avait entraîné son maître vers les extrémités les plus éloignées des propriétés du comte. Le soleil marchait rapidement à son déclin, lorsque, hasard, remords ou tout autre motif, Jove, changeant subitement de voie, prit, à la plus grande satisfaction de son maître, la route du rendez-vous de chasse. Le jarret flageolant, la voix éteinte, s'aidant de son fusil en guise de canne, M. Cassius maudissait ses penchans aux plaisirs du *sport*, lorsque soudain son front s'éclaircit et un rayon d'espérance traversa son cœur. Jove dessinait un magnifique arrêt à quelques pas d'un tas de blé. A ce spectacle, les forces du chasseur se ranimèrent, et en deux enjambées il eut rejoint Jove.

Et ce n'était pas une illusion! Joies et délices! un magnifique lièvre dormait entre deux gerbes, et Jove ne bougeait pas plus qu'un roc. A cet instant, Cassius se sentit dédommagé de toutes ses fatigues : portant son fusil à l'épaule avec une vivacité électrique, il serra la gâchette en fermant héroïquement les yeux... Lorsqu'il rouvrit les paupières, une scène des plus mélancoliques se passait à ses pieds. Tandis que le lièvre réveillé en sursaut fuyait à toutes jambes à travers la plaine, Jove, étendu à terre, baigné dans son sang, poussait des râlemens à fendre l'âme. Un hasard providentiel amena en cet instant Kervey sur le théâtre du douloureux événement.

— Que faites-vous donc là, monsieur Cassius? Nous vous attendons au rendez-vous de chasse depuis une heure, dit le marin, qui, au premier abord, ne saisit pas tous les détails de ce spectacle plein d'horreur.

— Mais je ne puis laisser mourir cette pauvre bête sans secours.

— Rien de plus facile, interrompit Kervey; nous ne sommes guère qu'à une petite lieue du rendez-vous de chasse; empoignez-moi le moribond par les quatre pattes, vous trouverez au moulin des Étangs Laverdure, qui, en fait de médecine canine, est un praticien fort distingué. Je ne vous propose pas de prendre la pauvre bête sur ma selle, car le poney est, comme vous le savez, très ombrageux; mais je peux me charger de votre fusil. Il n'est pas chargé?

Tout préoccupé des râles d'agonie de Jove, M. Cassius, oubliant qu'il n'avait déchargé que son coup droit, répondit par un signe de tête négatif, et tendit l'arme au marin, qui partit au galop pour aller instruire les chasseurs réunis de cette catastrophe.

Marmande et ses hôtes, qui, avec l'impatience naturelle à des chasseurs fatigués et affamés, avaient pris place dans le phaéton, saluèrent par de bruyantes acclamations l'arrivée de Kervey.

— Messieurs, j'ai la douleur de vous annoncer un événement des plus tragiques, dit Robert; le célèbre *setter* Jove est mourant, et M. Cassius l'apporte au rendez-vous sur son dos pour le confier à la science de Laverdure.

— Et il sera ici? interrompit Marmande.

— Dans une petite heure.

Le visage de M. de Laluzerte revêtit une si piteuse expression à ces paroles, que Marmande reprit : — D'ici là, le baron et moi nous aurons tiré au sort à qui de nous deux mangera l'autre. J'en suis bien fâché pour M. Cassius; mais il est temps de faire retraite.

— Grand temps, murmura le baron.

— La carriole du moulin ramènera M. Cassius et son défunt. Toi, tu reviens à cheval, continua le comte.

— Volontiers, reprit le marin, vous m'obligerez seulement en prenant soin de ce fusil.

— Donne, nous avons de la place, fit Marmande; il n'est pas chargé?

— Non... C'est le fusil de M. Cassius. — Et Robert, se dressant sur ses étriers, présenta l'arme à son ami au niveau de l'œil de sa monture. Effrayé à cette vue, le poney fit un écart à l'instant même où Marmande saisissait l'arme par le canon. Dans ce brusque mouvement, le chien du canon de gauche, accroché par la bride, se releva à moitié, et, retombant immédiatement sur la capsule, une forte détonation se fit entendre... Marmande, frappé au visage, retombait mourant entre les bras du baron et de M. Desbois.

La prédiction du sorcier venait de s'accomplir dans ses plus horribles conséquences.

IV. — LE SACRIFICE.

La catastrophe que nous venons de raconter était déjà vieille de quelques semaines, quand nous prendrons la liberté d'introduire le lecteur dans la chambre occupée au Soupizot par Robert de Kervey. Le désordre des meubles, une malle où se trouvaient entassés pêle-mêle des habits bourgeois et des uniformes, deux sacs de nuit, révélaient des préparatifs de départ. La nuit était déjà avancée, et le jeune officier ne semblait pas penser à se livrer au repos. La douleur, la fatigue de bien des nuits passées sans sommeil auprès du blessé avaient laissé de tristes empreintes sur le front de Robert. Cependant, à voir les allures inquiètes et fiévreuses du jeune homme, on comprenait que le remords d'un malheur involontaire n'agitait pas seul en cet instant son cœur, et qu'il se trouvait en présence d'une résolution suprême d'où allait dépendre le sort de sa vie. En effet, à plusieurs reprises, il s'était assis à la table et avait saisi une plume; mais à plusieurs reprises aussi il l'avait rejetée sur le tapis, et, s'étant levé brusquement, avait parcouru la chambre d'un pas nerveux et saccadé. Enfin après de longues angoisses il tira de sa poitrine le médaillon d'or qui y était caché, et l'ouvrit. Longtemps il contempla avec un saint respect le portrait de femme qui s'offrait à ses regards, semblant lui demander conseil au milieu des sentimens tumultueux dont son cœur était agité. Sans doute la vue de traits chéris triompha de ses irrésolutions, car il revint s'asseoir à la table, et, posant près de lui le médaillon ouvert comme pour soutenir son courage, traça avec une ardeur fiévreuse une lettre ainsi conçue :

« Anna,

« Aujourd'hui, non pas mes chagrins, mais les horribles anxiétés où j'ai vécu depuis trois semaines ont trouvé leur terme... Il vivra,

il vivra, le médecin répond de ses jours; mais à quel prix, grand Dieu! Cette nuit, je viens de le voir pour la dernière fois... Il dormait. Sa figure, pâle et mutilée, était entourée de sanglans bandages. Oh! mon amie, si la douleur pouvait briser le cœur de l'homme, le mien eût éclaté en ce moment. Je voyais devant moi l'ami de mon enfance, le frère de mes jeunes années condamné, par ma criminelle imprudence, à une vie d'éternelles souffrances! Dieu lui avait tout donné en partage, beauté, richesse, noble cœur, santé, et ma main, ma main fatale a détruit tous ces dons de la Providence! Du riche, de l'heureux, elle a fait un objet de pitié pour ses semblables! Quels crimes dois-je donc expier, mon Dieu, pour que vous m'ayez infligé de semblables remords! Je me suis approché à genoux du pauvre blessé,... j'aurais voulu presser sa main sur mes lèvres, mais je n'ai point osé : il doit tant me haïr!.. Muet, brisé, je demeurais abîmé dans ce triste spectacle, quand un nom sorti de la bouche de George, un nom exhalé peut-être dans un rêve de bonheur, est venu frapper mon oreille, me rendre à moi-même, me rappeler mes devoirs... Ces devoirs, je vais les remplir.

« Je pars,... je ne saurais demeurer ici plus longtemps; cette vie est au-dessus de mon courage. Tant que ses jours ont été en danger, je suis demeuré près de lui; Dieu n'eût pas permis que je lui survécusse. Aujourd'hui qu'il n'y a plus à craindre pour sa vie, je ne me sens pas le triste courage de vivre à ses côtés : je ne dois pas lui imposer l'odieuse présence de son bourreau. Je l'ai bien vu au jour où, soutenu par une mortelle anxiété, je demeurais à son chevet, son regard se détournait du mien, sa main fuyait ma main! Le temps, mon repentir apporteront peut-être le pardon dans son cœur; mais il me faut partir... pour lui, pour moi-même, pour ne pas devenir fou. Je dois aller tenter d'engourdir, au milieu des agitations d'une vie aventureuse, les remords qui déchirent mon cœur... Adieu, rêves chéris qui me faisaient l'avenir si beau : désormais le bonheur a fui à jamais loin de moi, et ma vie ne doit plus avoir qu'une pensée, qu'un but, l'expiation d'un malheur involontaire. Aurais-je l'affreux égoïsme d'enchaîner un être chéri à la vie d'un malheureux que le ciel a frappé de sa plus terrible malédiction? Oh! non,... non,... mille fois non! Je pars... En vous écrivant ma résolution, ma tête s'égare;... mais j'aurai du courage jusqu'au bout... Pour vous, pour votre bonheur, cher ange de ma vie, j'aurai la force de vous dire un éternel adieu. Je pars,... dans huit jours j'aurai à jamais quitté la France.

« J'hésite encore,... et ma tâche n'est pas commencée... O mon cœur, ne te brise pas!

« Il y a de cela bientôt un mois, je revenais avec George de chez votre grand-père, heureux, oh! bien heureux! Vous aviez accueilli

mes vœux, un avenir de félicité s'ouvrait devant moi! Hélas! de ce jour devaient dater tous mes malheurs! Pendant la route du retour, George me confia qu'un profond amour faisait battre son cœur, qu'il avait en un mot choisi la femme à laquelle il voulait confier le soin de son bonheur. Vous dirai-je le froid mortel qui vint glacer mon cœur, quand j'appris qu'une rivalité d'amour allait diviser deux amis d'enfance, deux frères par le cœur? Depuis lors, l'horrible catastrophe, les terreurs de mon âme dans ces jours d'angoisses où la vie de mon pauvre George était en danger, avaient effacé de ma mémoire cette triste confidence; mais cette nuit, quand navré de douleur je m'étais agenouillé au chevet du blessé, un nom sorti de ses lèvres est venu me rappeler mes devoirs; ce nom, c'est le vôtre, oui, le vôtre, Anna!... Au milieu de ses souffrances, un sentiment puissant, irrésistible, a survécu au fond de son cœur : ce sentiment, c'est celui de son amour pour vous!

« Merci, mon Dieu! car ces lèvres fiévreuses m'ont enseigné la voie de l'expiation, révélé la main qui peut guérir les blessures que ma main a faites. Anna, je m'adresse à vous, à ce cœur généreux, capable de tous les dévouemens. Rendre au bonheur un pauvre mutilé, verser sur une vie de souffrance le baume d'une pure et sainte affection, n'est-ce pas là une tâche noble entre les plus nobles, une tâche qu'un cœur de femme, vous seule, Anna, pouvez entreprendre et accomplir? Il vous aime. Au jour où beau, jeune et riche, il pouvait choisir au premier rang sa fiancée, son cœur avait parlé pour vous. Maintenant que le malheur l'a frappé, ayez pitié de lui, ayez pitié de moi, je vous le demande à deux genoux... Voyez mes angoisses, mes larmes; pensez que la vie me serait moins amère si, en quittant le mutilé, je laissais près de lui un être bon et dévoué, un ange gardien! Son malheur, ses hautes qualités sont dignes d'inspirer un pareil dévouement. Ses traits sont défigurés, mais le cœur est resté le même, bon et généreux. Oh! par quels trésors de tendresse ne récompenserait-il pas la créature dévouée qui consacrerait ses jours au soulagement de son infortune!

« Anna, chère et noble fille, cette tâche de miséricorde et d'abnégation est-elle au-dessus de vos forces? Oh! non, je sais votre réponse... Soyez béni, mon Dieu!... le bonheur est encore possible pour George, pour vous.

« Adieu, Anna,... adieu, ma sœur. Priez quelquefois pour l'exilé qui vous aimera toujours comme le plus tendre des frères! »

Lorsque le marin relut ces lignes, une émotion violente empourpra son visage, et il froissa le papier entre ses mains comme s'il eût voulu le déchirer; mais il réprima bientôt ce premier mouvement, et, portant la main vers la boîte d'or ouverte sous ses yeux, tira du double fond les deux lettres qui y étaient enfermées.

Ces lettres, toutes deux encadrées de noir et d'écriture différente, portaient pour adresse : « Madame de Kervey, Brest. » Sur toutes deux, une même main avait tracé ces mots qui croisaient l'écriture : « Robert, souviens-toi ! » Les deux lettres que le marin relut religieusement étaient ainsi conçues :

« Le Soupizot, 23 juin 1822.

« Madame,

« Le pieux désir de remplir les vœux solennels d'un mourant me donne la force de vous écrire auprès du lit de mort de M. de Marmande. Frappé sans espoir la semaine dernière dans une chute de cheval, comme vous l'avez appris, il est mort il y a une heure dans mes bras. Les dernières pensées de M. de Marmande ont été pour nous, madame, pour nos enfans ! En me révélant un passé que j'ignorais, M. de Marmande m'a imposé des devoirs que je saurai remplir. « Je désire, m'a-t-il dit, que mes deux fils, élevés ensemble, contractent une de ces amitiés qui ne vous font jamais défaut dans les luttes de la vie. Je veux qu'ils soient par le cœur ce qu'ils sont par le sang, deux frères. » Inconnue de vous, madame, je n'oserais vous parler avec tant de franchise, s'il ne s'agissait de remplir les vœux d'un mourant, de donner un frère à mon fils, un second enfant à mon amour. Dans la douleur où je suis, je n'ai pas la force de vous écrire plus longuement, et attendrai l'honneur de votre réponse pour prendre les mesures qui vous sembleront le plus convenables pour réunir nos deux enfans, mes deux fils !

« Croyez, madame, au sincère attachement de votre obéissante servante,

« JEANNE DE MARMANDE, née DE LA BLANCHERAYE. »

« Le Soupizot, 11 juillet 1839.

« Chère madame,

« Un mot de moi, il y a huit jours, vous a annoncé la mort de ma pauvre mère. J'étais si abattu, si brisé, quoique je prévisse depuis longtemps ce cruel événement, que je n'ai pas eu depuis la force de vous écrire. Aujourd'hui cependant je ne saurais différer plus longtemps à vous donner connaissance du souvenir que ma chère mère a donné, dans ses dernières volontés, à vous-même et à votre fils. Voici les lignes où sa main a constaté l'affection immuable qu'elle vous portait à tous deux :

« A Madame de Kervey, en témoignage de mon bien sincère attachement, le portrait-miniature entouré de brillans de feu M. de Marmande.

« A Robert de Kervey, avec ma bénédiction maternelle, cent mille francs pour sa dot. »

« Comme, en l'absence de votre fils, l'administration de sa for-

tune vous appartient de droit, mon homme d'affaires tient cette somme à votre disposition, et il la versera entre vos mains à votre première demande.

« Adieu, chère madame, j'ai le cœur brisé, car je suis seul, bien seul! Pourquoi Robert n'est-il pas près de moi? Nous pleurerions ensemble celle qu'il appelait aussi sa mère.

« Votre dévoué et respectueux

« GEORGE DE MARMANDE. »

La lecture de ces deux lettres triompha sans doute des irrésolutions du marin, car, tirant de son doigt l'anneau d'or, gage d'amour de la petite-fille du baron, il le pressa douloureusement sur ses lèvres, puis l'insérant soigneusement, avec la feuille où il avait déposé les plus secrètes pensées de son cœur, dans une enveloppe, traça d'une main ferme sur le papier les mots : « Mlle Anna Bauvet, pour elle seule! »

En cet instant, la porte de la chambre s'ouvrit et livra passage au long corps de Laverdure.

— Vous m'avez ordonné de vous prévenir à trois heures, monsieur Robert, dit le garde; elles viennent de sonner. Dans une demi-heure, la diligence de Paris sera à la grille du château.

Le marin regarda fixement Laverdure. La tristesse empreinte sur le front du vieux serviteur annonçait assez qu'il n'était pas resté indifférent au malheur qui avait frappé son jeune maître.

— Écoute, mon vieil ami, dit Kervey d'une voix étranglée par une émotion suprême, veux-tu me rendre un grand service?

— Dix, cent, monsieur Robert, répliqua vivement le bonhomme.

— Promets-moi de remettre cette lettre à son adresse.

— Je vous le promets, répéta solennellement le vieillard.

— Merci... Et maintenant aide-moi à fermer ces malles, car je n'ai pas la tête à moi.

— Vous partez donc, monsieur Robert, peut-être pour bien longtemps! Je suis si vieux, qu'il me semble que je ne vous reverrai plus.

La pensée de quitter à jamais le vieil ami de son enfance fit déborder la douleur dans le cœur du marin, qui, éclatant en sanglots, se précipita dans les bras de Laverdure. Un instant ils se tinrent embrassés, mêlant des larmes amères; mais Robert réprima bientôt cet éclair de désespoir, et, suivi du vieux garde, descendit d'un pas morne l'escalier du château où il avait passé son heureuse enfance, et qu'il quittait le cœur navré, sans espoir de retour.

Mor FRIDOLIN.

(*La seconde partie au prochain no.*)

LA DÉVASTATION

ÉPISODES ET SOUVENIRS DE LA GUERRE D'ORIENT

I.

UNE BATTERIE FLOTTANTE DE CHERBOURG A SÉBASTOPOL.

I. — LA MISE A LA MER ET LE DÉPART.

Écrites sans prétention aucune, même sans arrière-pensée de publicité, les pages qu'on va lire auraient pu aisément se transformer en une sorte de récit romanesque, au lieu d'offrir de simples notes consignées presque jour par jour dans les loisirs monotones d'une longue traversée. Peut-être préférera-t-on cependant à une mise en scène plus savante les confidences familières d'un journal de bord. Peut-être aussi trouvera-t-on à lire ces feuilles volantes un peu du plaisir que j'ai eu à les écrire tantôt en pleine mer, tantôt dans les escales du curieux bâtiment qui sera le principal héros de cette histoire.

Un sous-ingénieur du port de Cherbourg, M. Eugène Antoine, commençait, le 5 septembre 1854, les premiers travaux de construction de la batterie flottante *la Dévastation*. A cette époque, tandis que la guerre se poursuivait en Crimée avec un acharnement sans exemple, une escadre anglo-française attendait, en vue de Cronstadt, que les flottes du tsar, moins promptes à engager la lutte que son armée de terre, quittassent enfin leur mouillage. La batterie flottante que l'on construisait à Cherbourg allait, de concert avec quelques autres bâtimens du même modèle, réaliser une pensée de

l'empereur Napoléon III (1) et introduire dans la stratégie navale une importante innovation. Blindées en fer forgé et disposant d'une artillerie formidable, les nouvelles machines de guerre étaient appelées, assurait-on, à renverser les plus fortes murailles. Aussi l'ordre de les construire avait-il été promptement donné dans nos ports militaires, et l'Angleterre s'était-elle engagée à mettre sur ses chantiers cinq de ces bâtimens, destinés à opérer dans la prochaine campagne de la Baltique.

Une telle invention justifiait largement, par les résultats qu'on s'en promettait, l'attention générale dont elle était l'objet. Chaque jour, de nouveaux détails sur les batteries flottantes, sur *la Dévastation* en particulier, étaient mis en circulation par les feuilles de Paris et de la province. On décrivait avec complaisance les formes colossales de la batterie nouvelle; on lui prêtait un aspect effrayant, on en faisait un vrai monstre marin, auquel ne manquaient même pas les griffes. De hauts personnages se succédaient autour du berceau où *la Dévastation,* construite d'après les plans et devis d'un célèbre ingénieur, M. Guieysse, attendait avec confiance ses destinées. Tous les maîtres en l'art de la construction navale venaient la visiter, et, faut-il le dire? presque tous s'accordaient à déclarer que les mers effrayées rejetteraient de leur sein un pareil phénomène.

Qui le croirait? Ce mastodonte aux muscles d'acier, aux flancs d'airain, mit moins de neuf mois à venir au monde. Après sept mois et treize jours de travaux habilement dirigés, *la Dévastation* était prête à entrer en possession de son nouvel élément. Le 17 avril 1855 fut le jour marqué pour la cérémonie de la mise à la mer.

Il y a toujours dans ce qu'on appelle le *lancement d'un navire* un curieux spectacle, et celui même qui a plus d'une fois assisté à de semblables opérations ne peut voir sans une émotion profonde la masse énorme qui, sans perdre l'équilibre, et au milieu d'épais tourbillons de fumée, glisse lentement vers la mer. Un intérêt plus vif encore que d'habitude s'attachait à la mise à l'eau d'un bâtiment à fond plat, de dimensions particulières et d'un poids considérable, comme *la Dévastation.* Cette batterie flottante comptait 51^{m}05 de

(1) Lorsqu'après des expériences faites à Vincennes on eut reconnu qu'une armure en fer pouvait supporter les atteintes non-seulement des boulets rouges et des boulets creux, mais encore des projectiles pleins du plus fort calibre, l'empereur mit à l'étude, on le sait, un projet de bâtiment spécial qui ne devait avoir pour toute qualité nautique que la facilité d'aller prendre seul son poste de combat et de pouvoir s'en tirer au besoin. Ce bâtiment spécial prit le nom de *batterie flottante.* La construction de bâtimens capables de soutenir avec avantage un combat de plusieurs heures contre des fortifications en maçonnerie avait paru jusqu'à l'époque même de la dernière guerre d'Orient un problème insoluble. La campagne dont je recueille ici les souvenirs a donné raison à l'inventeur des batteries flottantes contre les partisans de cette grave erreur.

long, 13m 14 de large, et 2m 36 de profondeur. Le poids de la coque, blindage compris, atteignait le chiffre fabuleux de 1,167,304 kilog. Le poids du bâtiment armé et prêt à prendre la mer devait s'augmenter encore de 483,872 kilog. Tous ces détails avaient reçu une grande publicité. Aussi une foule immense était-elle accourue sur les quais de Cherbourg, pour assister avec une attention inquiète à une opération de *lancement* accomplie dans des conditions si nouvelles.

La Dévastation n'était plus recouverte de la toiture qui l'avait si souvent abritée du soleil et des pluies : elle pouvait maintenant respirer l'air à pleins sabords. Les madriers qui l'entouraient avaient disparu. Elle était là, nonchalamment assise sur sa large base, exposant hardiment à tous les regards sa tournure fière et martiale, retenue seulement par un réseau de câbles qui devaient, quelques instans plus tard, l'arrêter dans sa course. Les ingénieurs réunis n'attendaient plus que l'arrivée des autorités pour lui donner toute liberté. Elle aussi attendit avec calme pendant quelques minutes; mais bientôt, inquiète, impatiente, frémissante, on la vit tendre ses lisières comme un enfant furieux contre l'obstacle qu'on oppose à ses premiers pas et menacer de tout rompre. Cet acte de rébellion n'avait rien de très rassurant, et les ingénieurs se consultèrent. Le bâtiment glissait imperceptiblement; encore une seconde peut-être, et l'ingrat allait abuser de sa force contre ceux-là même à qui il devait l'existence. Il fallut céder. La clé fut enlevée, et l'énorme masse partit lentement, mais sans hésitation. A ce moment solennel, un silence profond se fit de tous côtés : je l'ai dit, devant ce spectacle on ne peut se défendre d'une vive émotion, le cœur bat plus vite, et lorsque le bâtiment flotte librement, lorsque tout s'est terminé sans encombre, il semble qu'on a un poids de moins sur la poitrine; au sentiment presque pénible qu'on vient d'éprouver succède un mouvement d'admiration pour le génie et la science qui mènent à bien d'aussi gigantesques travaux.

La Dévastation soulevait sur son passage une fumée épaisse et jaunâtre qui montait le long de ses flancs et formait autour d'elle comme une ceinture de nuages. C'était une apothéose moins les feux du Bengale. Enfin elle toucha l'eau de son avant arrondi, elle la refoula violemment avec la force incalculable que lui donnait son poids, encore augmenté de la vitesse qu'elle avait acquise; la mer s'ouvrit devant elle, bouillonnante, troublée, écumante, et lorsque les autorités convoquées arrivèrent, la batterie flottante, remorquée par un bateau à vapeur qui l'avait attendue en rade, rentrait dans le bassin du port militaire, déployant déjà fièrement à son arrière les couleurs nationales.

Huit jours après, *la Dévastation* entrait en armement. Alors commença pour elle une nouvelle période; à mille bras qui l'étreignaient, mille autres bras succédèrent. On mit en place ce qui manquait encore du blindage dans les parties courbes; les chaudières et l'appareil moteur furent montés; le mâtage, le gréement et l'embarquement de l'artillerie suivirent de près ces divers travaux, et grâce à cette incroyable activité on fut bientôt en mesure de commencer les expériences de la machine. Les premières eurent l'insuccès le plus complet. L'appareil fonctionnait bien, il est vrai; mais l'hélice, trop petite, tournait avec une rapidité effrayante, faisant bouillonner l'eau sans rencontrer une résistance suffisante pour donner l'impulsion au bâtiment, qui ne parvint pas à roidir ses amarres. C'était un poisson sans nageoires! L'hélice trop faible fut remplacée par une autre aux branches plus larges et de plus grande dimension ($1^m 30$ de diamètre). Cette fois la commission nommée pour suivre les expériences trouva le bâtiment moins rétif, et il fut décidé qu'il sortirait du port. Quelques jours plus tard, il se promenait gravement, — et surtout lentement, — le long de la digue de Cherbourg; mais, hélas! cette nonchalante promenade devait être de courte durée, et là encore allaient surgir de nouvelles entraves. L'appareil moteur, de la force de 225 chevaux, à haute pression, construit au Creuzot, d'après les plans de cet établissement, refusa tout à coup son concours. On orienta aussitôt la voilure pour remplacer l'action de la machine, et l'on ne tarda pas à se convaincre de l'impuissance des voiles même pour défendre le bâtiment contre le roulis. Des quais où on l'observait, *la Dévastation* paraissait peu préoccupée de son sort; on eût dit, — et sa couleur grise prêtait à l'illusion, — un monstrueux cétacé endormi sur les eaux : elle se laissait mollement caresser par de traîtres flots qui, d'accord avec les courans, commençaient déjà à l'entraîner. Sans l'arrivée d'un bateau à vapeur qui la ramena à son point de départ, on ne sait trop ce qui serait advenu.

Cette première sortie démontra clairement : d'abord que la voilure devenait un luxe pour les batteries flottantes, puis que deux gouvernails latéraux devaient être ajoutés pour aider au premier, enfin que, les fourneaux manquant d'air, il était urgent de *saborder* le pont de la batterie. Je ne parle pas des deux dérives qu'on ajusta sur les hanches du bâtiment, espèces d'ailes disgracieuses qui ne pouvaient lui être d'aucune utilité, mais devaient en revanche accroître sa laideur. Enfin, après de nouvelles expériences et des vicissitudes de toute sorte, *la Dévastation* fut mise en rade le 21 juin 1855. On avait obtenu les résultats prévus. Que demandait-on en effet? Qu'elle pût se conduire sans le secours d'un remorqueur sur le lieu du combat, afin de ne point exposer celui-ci au feu de

l'ennemi. Quant à la traversée, elle devait s'effectuer toujours à la remorque d'une frégate ou d'un vaisseau, les batteries flottantes ne pouvant, à cause de leur construction particulière, tenir seules la mer.

La Dévastation était depuis quelques semaines mouillée dans la rade de Cherbourg, rendant matin et soir les honneurs militaires au drapeau de la France; matin et soir aussi, ses canots, montés par d'athlétiques rameurs, portant à leur chapeau son terrible nom, venaient prendre ou conduire aux cales du bassin du commerce l'état-major et le commandant. Une décision ministérielle du 4 juin 1855 avait assimilé la batterie flottante *la Dévastation* à une frégate de troisième rang. Cette décision fixait en même temps l'effectif de l'équipage (1), — effectif spécial à ces sortes de bâtimens, — à deux cent quatre-vingts hommes, commandant et état-major compris. Quarante tirailleurs d'infanterie de marine devaient augmenter ce chiffre sur le lieu du combat et le porter à trois cent vingt hommes. Le but qu'on se proposait en embarquant des tirailleurs était celui-ci : les établir sur une galerie extérieure au bâtiment, du côté, — cela va sans dire, — opposé à l'action. Munis de carabines à tige, ces soldats devaient tirer au-dessus du pont, rendu complétement ras, débarrassé même de ses bastingages, et s'efforcer d'enlever aux Russes leurs servans ou chefs de pièces. Le commandement de *la Dévastation* était confié à M. de Montaignac de Chauvance, capitaine de frégate. L'état-major, laissé entièrement au choix du commandant, — contrairement à l'usage établi, — se composait d'un lieutenant de vaisseau, second, M. Dutemple, de deux lieutenans de vaisseau, MM. de Saint-Phalle et Testu de Balincourt, d'un enseigne, M. Raffin, et de deux chirurgiens, MM. Couffon et Beuzelin. J'étais moi-même attaché à cet état-major en qualité d'officier d'administration.

Le remorqueur de *la Dévastation* était à son poste. A plusieurs mètres derrière *la Dévastation*, une frégate aux formes élégantes, ayant deux immenses tambours blancs, qui attestaient la puissance de ses roues, paraissait déjà suivre celle-ci d'un œil paternel dans les évolutions que, sous l'action capricieuse des vents, elle faisait sur ses ancres. Cette frégate s'appelait *l'Albatros*. Elle était chargée de la délicate et difficile mission de conduire une batterie flottante sur le chemin des combats. Mais pourquoi les deux bâtimens

(1) Cet effectif se décomposait ainsi : 2 premiers maîtres de canonnage, 1 premier maître mécanicien, 2 contre-maîtres, 1 maître, 6 ouvriers chauffeurs, 6 matelots chauffeurs, 20 seconds maîtres, quartiers-maîtres et fourriers, 32 matelots canonniers brevetés, 24 gabiers, 128 matelots de choix, des trois classes, 39 apprentis marins, 1 armurier, 8 surnuméraires (agens de vivres, etc.), 2 infirmiers.

restaient-ils ainsi au mouillage? Le temps semblait propice; pas un souffle de vent ne ridait la mer, et le ciel chaque jour paraissait plus pur. Ces heures d'inaction n'étaient-elles pas précieuses? Encore une fois, qu'attendaient-ils? Ils attendaient ce que personne n'eût osé prévoir, et ce qui arriva pourtant : un changement de destination. *La Dévastation* n'allait plus troubler les eaux tranquilles de la Baltique ni faire trembler les hautes murailles crénelées de Cronstadt; le théâtre de ses exploits venait d'être considérablement reculé; on l'envoyait dans la Mer-Noire, c'est-à-dire à quinze cents lieues environ de son port d'armement!

A cette nouvelle, il n'y eut qu'un cri dans la ville. Marins ou non, tous déclaraient que nous n'atteindrions pas notre destination. Cette opinion avait pris de si solides racines, qu'on regardait comme un être curieux celui qui osait avouer son embarquement sur *la Dévastation*. Si les mers trop clémentes se décidaient à niveler leurs flots sur notre passage, ajoutait-on, nous ne devions pas échapper à une asphyxie bien autrement terrible que la tempête, et qui ne manquerait pas de réduire notre équipage à l'état de jambons. On ne se préoccupait ni de la mitraille, ni des éclats d'obus : la fumée de nos propres pièces, de l'aveu d'hommes compétens, saurait éviter de la besogne à nos ennemis.

Le combat cesserait faute de combattans.

Ces lamentations se terminaient invariablement par quelques mots de commisération et par le refrain sacramentel : mourir si jeunes! Heureusement les officiers et l'équipage ne s'émurent pas trop de ces fâcheuses prédictions. Ils laissèrent le public faire de leur batterie flottante un bateau à soupape renouvelé des noyades de Nantes, et, au lieu de quelques bonnes paroles de reconnaissance et d'espoir, ne donner que de funèbres présages aux trois cents hommes qui partaient pour aller servir au loin la cause de leur pays.

Le 10 août 1855, vers sept heures du matin, les échos de la rade répercutaient deux sons bien bruyans et bien distincts : l'un, aigu comme le sifflement d'une locomotive; l'autre, plus creux, plus sonore, imitant les notes basses de l'orgue. C'étaient les tuyaux de vapeur de *la Dévastation* et de *l'Albatros*, qui, laissant échapper le trop plein de leurs chaudières, annonçaient aux Cherbourgeois que l'heure du départ était enfin venue.

Les fourneaux brûlaient avec activité, mêlant leur épaisse et opaque fumée noire aux flocons blancs, coquettement festonnés, de l'eau vaporisée. La rade avait pris ce jour-là un aspect plus animé : les canots se croisaient en tous sens, effleurant la mer comme des hirondelles par un temps d'orage; *l'Albatros* avait levé ses ancres pour

venir se placer devant la batterie flottante, à laquelle déjà il passait ses remorques, plus capables qu'Atlas de soulever le monde, tandis que celle-ci faisait résonner ses écubiers sous le lourd frottement de ses chaînes de mouillage. De temps en temps, un pavillon montait flottant jusqu'à la pomme du grand mât pour appeler quelque canot en retard ou presser l'embarquement des dernières provisions. La température était douce et la brise légère. Le ciel avait bien parsemé son manteau d'azur de petits nuages gris moutonnés, frangés de dentelles éclatantes, mais le soleil se glissait à travers, et ses rayons, disparus un moment, reparaissaient aussitôt dorés et joyeux. Le ciel nous envoyait, en même temps que des lèvres amies, un sourire d'encouragement et d'adieu.

Lorsque tous les préparatifs furent achevés, qu'on se fut assuré de la bonne installation des remorques, à un ordre donné, canots et baleinières firent leur ascension sous les porte-manteaux plus rapidement qu'une décoration féerique de l'Opéra. Les grandes roues de la frégate couvrirent la mer d'un ruban d'écume sous les battemens précipités de leurs longues pelles. Le pavillon français s'abaissa et remonta trois fois pour saluer le port, et *la Dévastation* ne tarda pas à perdre de vue les lieux témoins de sa naissance et de ses premiers pas.

II. — LES PREMIERS JOURS DE NAVIGATION. — CADIX ET GIBRALTAR. — LE CONTRE-MAÎTRE LAMY.

La frégate déploya bientôt toutes ses forces. De chacun de ses vastes tambours sortait une cascade éblouissante qui venait, en murmurant, heurter l'avant circulaire de *la Dévastation* et glisser sur les côtés, où elle s'arrêtait, bouillonnant encore sur les gouvernails latéraux. Ce spectacle a quelque chose qui fascine, et j'ai souvent passé des heures entières sans pouvoir en détacher mes yeux.

Pendant toute la journée du 10 août et celle qui suivit, nous filâmes sept nœuds. La mer était si belle! Elle n'était pas tranquille pourtant, comme on la voit quelquefois dans les beaux jours d'été; elle soulevait une quantité de petites lames clapotantes qui reflétaient dans d'innombrables facettes les rayons obliques du soleil. On eût cru voir une immense plaine d'escarboucles. Nous n'eûmes pas, il est vrai, à nous féliciter longtemps de notre marche. Un regrettable accident vint nous faire perdre des momens précieux. Nos remorques, usées par le frottement, se rompirent vers dix heures du soir, et nous séparèrent brusquement de la frégate. La nuit était assez sombre, par suite d'un léger brouillard, et l'on ne pouvait songer à réparer cette avarie qu'en risquant peut-être d'en faire de

plus graves. Il fallut en changer et continuer de marcher à l'aide de nos faibles moyens en attendant le lever de l'aurore. *L'Albatros* ne nous rejoignit que le lendemain. Une partie de la journée se passa à installer de nouveaux câbles, opération qui ne se fit pas sans quelque difficulté et sans contusions pour notre complaisant guide. Quant à nous, tous les abordages d'une flotte n'auraient pu déranger un boulon de notre solide armure. C'eût été l'histoire renouvelée du pot de terre contre le pot de fer.

Une heure s'était à peine écoulée depuis que nous avions repris notre route, et la mer avait tout à coup changé d'aspect. Une houle qui ne s'était pas encore fait sentir nous assaillit; d'abord légère, elle ne tarda pas à devenir plus intense. Le vent souffla avec force, et voilà *la Dévastation*, tout à l'heure si fière de son poids, remuée, secouée, ballottée comme la plus frêle embarcation, roulant et tanguant tour à tour, et donnant de violentes secousses à ses nouvelles remorques.

Nous venions d'entrer dans le golfe de Gascogne. Notre commandant, M. de Montaignac de Chauvance, ne quitta pas le pont tant que dura cette bourrasque nocturne; il fit allumer les feux qu'on venait d'éteindre dans un moment d'imprudente confiance inspirée par la trompeuse sérénité du ciel, et notre machine à haute pression recommença son bruit de vapeur assourdissant et saccadé, assez semblable aux coups cadencés des marteaux d'un forgeron sur une enclume. Couché dans ma cabine, qu'on décorait à bord du nom pompeux de chambre d'officier, — cabine lambrissée en toile, comme l'étaient du reste tous les emménagemens des batteries flottantes, — je reçus par les drosses du gouvernail, qui grinçaient au-dessus de ma tête, de fréquentes et très fraîches aspersions. Je retins non sans peine, tantôt d'une main, tantôt de l'autre, mes meubles, qui s'entre-choquaient à chaque secousse du bâtiment. Moi-même je perdis souvent mon centre de gravité. Heureusement, malgré le bruit de la machine et les sifflemens du vent, mon cerveau resta calme, grâce peut-être aux douches qui se succédèrent jusqu'au matin du 15 août. La mer, revenue alors à de meilleurs sentimens, s'aplanit comme un lac aussi promptement qu'elle s'était agitée. La patronne des marins voulait-elle qu'on se souvînt de cet anniversaire?

S'il est quelque chose qui surprenne l'homme soumis pour la première fois aux hasards d'une longue navigation, c'est assurément l'inconstance du temps. Qui penserait que cette immense nappe d'eau, dont pas un souffle de vent ne trouble la surface, roulera dans une heure des vagues d'une hauteur effrayante, et brisera comme une coquille le plus solide navire? Tels sont cependant les caprices de la mer, caprices terribles presque toujours, et qui mettent trop sou-

vent en défaut la prévoyance des marins les plus expérimentés.

Une vapeur bleue, qui paraissait sortir de l'eau, se dessina faiblement devant nous; elle prit peu à peu plus de consistance, rompant sur deux points différens la ligne grisâtre de l'horizon; elle revêtit ensuite le ton et les formes bizarres d'un nuage chassé par le vent, pour prendre enfin son aspect véritable. Nous étions le long des côtes du Portugal. L'atmosphère tiède et lourde nous annonçait que dans peu d'heures nous aurions sur nos têtes le beau ciel de l'Andalousie. Le 18 août, nous passions devant le cap Saint-Vincent. Quarante lieues nous séparaient encore de notre premier point de relâche. *La Dévastation* longeait la terre de si près, que l'œil pouvait distinguer les majestueuses découpures des hautes falaises de l'Espagne. Tantôt j'apercevais sur des plateaux élevés quelques habitations coquettes, entourées de massifs d'arbres dont la riante verdure contrastait avec la couleur sombre des rochers; tantôt un couvent de moines dessinait sur le ciel éclatant ses ogives blanches et sa croix de pierre. Ce fut en côtoyant cet agréable panorama que nous arrivâmes dans la vaste rade de Cadix le 19 août, à cinq heures du soir.

L'Espagne et Cadix! on ne prononce pas ces deux noms sans évoquer mille rêves et mille souvenirs. J'avais commencé par songer aux Phéniciens et aux Carthaginois qui fondèrent Cadix, aux Romains qui la prirent, aux Anglais qui la pillèrent, aux Français qui la bloquèrent sous les ordres du duc d'Angoulême, pendant qu'un roi d'Espagne s'était retiré dans ses murs. Puis, la fantaisie se jetant au travers de l'histoire, les refrains de romance, les Andalouses, les *hidalgos* et les *toreadors,* me plongèrent dans une rêverie dont je ne fus tiré qu'au moment où *la Dévastation* jetait l'ancre à peu de distance de la terre.

Notre bâtiment était à peine mouillé depuis quelques heures en vue de Cadix, qu'un essaim d'embarcations chargées à couler bas bourdonna autour de nous. Quelques curieux montèrent à bord. Ils se demandaient avec une surprise peu flatteuse pour nous comment un bâtiment aussi disgracieux osait arborer les couleurs françaises. Ils regardaient étonnés nos canons, dont le plus léger pesait au-delà de 4,500 kilogrammes. Les dames touchèrent de leurs doigts mignons les plaques du blindage comme pour en vérifier la solidité. De tous côtés se croisaient les exclamations, les interrogations, et, pour mettre fin à ce bruyant concert, il fallut toute l'intempérante ardeur du soleil d'Espagne à son midi. Sous le ciel de l'Andalousie, on fuit le soleil à peu près comme en France on se disperse devant la pluie.

Ce fut au moment où chacun se retirait que nos officiers sortirent

pour visiter la ville. Ces promenades que les Français ne craignent pas de faire en plein soleil étonnent beaucoup les Espagnols, qui nous comparent assez peu courtoisement à la race canine toujours errante. Pour moi, sans me soucier beaucoup des railleries auxquelles je m'exposais, je descendis seul à terre. J'avais espéré rejoindre quelques officiers qui connaissaient Cadix, mais je n'aperçus personne. Mon air préoccupé, ma démarche hésitante attirèrent l'attention de plusieurs hommes étendus à l'ombre d'une toile sous laquelle se prélassaient des melons énormes, des pastèques au cœur frais et rose, et des pyramides de fruits. Après s'être dit quelques mots, ils se levèrent, et l'un d'eux vint à ma rencontre. Il m'offrit en très bon français d'être mon guide, « jugeant, disait-il, que j'entrais dans Cadix pour la première fois. » C'était un homme d'une cinquantaine d'années, petit et maigre; sa figure décharnée était hérissée de poils gris menaçans. Sa mise assez malpropre ne pouvait appartenir qu'à une classe peu choyée de la fortune. Il portait un chapeau rond à larges bords, une veste ronde en étoffe de laine ayant aux manches des trous qu'on eût pu prendre, — l'imagination aidant, — pour des crevés à l'espagnole, et une culotte soutenue par une ceinture rouge. Sa chemise ouverte laissait voir sa poitrine velue. J'acceptai sa proposition, et le suivis sans lui demander où il allait me conduire, et sans qu'il se préoccupât de ce que je désirais visiter.

Je n'ai point l'intention de promener le lecteur à travers Cadix, de décrire ces belles maisons, blanches comme des vierges, qui ont toutes de gracieux balcons surmontés d'un vitrage orné de stores de toutes couleurs, ces rues étroites, propres et bien alignées, mais complétement désertes. Une seule de ces maisons, d'assez belle apparence, me fut particulièrement désignée par mon guide. Le balcon était soutenu par deux têtes d'ange. « De ce balcon, me dit mon cicerone, il y a dix ans à peu près, s'élevait chaque jour vers Dieu une voix harmonieuse comme celle du rossignol, fraîche et pure comme la brise. Rosario était là, elle travaillait et chantait avec l'insouciance d'un cœur de seize ans. » Ce début me paraissait bien vulgaire, mais je ne jugeai pas à propos d'interrompre mon guide, qui, croyant trouver en moi un auditeur attentif, me raconta avec une prolixité toute méridionale l'histoire dont voici en quelques mots le résumé.

Chaque soir, sur la place de la Constitution, à Cadix, un orchestre militaire fait entendre les plus délicieuses symphonies. Le père de Rosario, honnête banquier, figurait, il y a quelques années, parmi les auditeurs les plus assidus de ces concerts quotidiens, et on le voyait presque régulièrement venir s'asseoir avec sa fille sur

les chaises qui entourent la place. Un jeune *hidalgo*, nommé don Fernando d'Alcantara, se trouva un jour près de la belle Andalouse au moment où celle-ci, lassée, cherchait un siége pour se reposer. Il lui offrit sa chaise, et cet acte de courtoisie lui valut le plus gracieux sourire. Dès lors don Fernando se crut autorisé à se présenter chez la jeune fille aux heures où son père s'absentait pour ses affaires. Ces heureux tête-à-tête ne pouvaient pas toujours cependant se dégager de toute pensée importune sur l'avenir. « Fernando, dit un jour Rosario à son amant, j'ai songé à mon père : il ignore notre affection, et lorsqu'il la connaîtra!... oh! je doute qu'il me permette jamais de vous appartenir! » Après quelques momens d'un trouble douloureux, Fernando se montra plein d'ardeur et de confiance : il semblait frappé d'une idée subite. Que Rosario suivît ses instructions, et il répondait du succès. Rosario promit tout ce qu'il voulut, et Fernando s'éloigna. Quelques instans après, le jeune *hidalgo* se présentait dans un salon encombré de tables à tapis vert, d'étagères chargées de cartons, et une conversation assez animée s'engageait entre lui et un homme à physionomie bienveillante, qui travaillait au milieu de plusieurs registres à dos de cuir rouge. Après quelques minutes de conversation banale, le commerçant offrait ses services à Fernando en termes des plus encourageans. « Quelle que soit la nature des demandes que vous ayez à m'adresser, disait-il, agissez, je vous prie, en toute confiance. » Ainsi mis à l'aise, Fernando n'hésitait pas à profiter de la position. « J'ai, monsieur, quelque chose à réclamer de vous en ce moment même... Il ne s'agit point d'une demande d'argent, ni d'une demande d'emploi : c'est un bon conseil que je viens solliciter. » Et Fernando, sans remarquer la surprise du bon commerçant, qui l'écoutait de toutes ses oreilles, lui avouait qu'une jeune fille belle comme les anges avait touché son cœur. « Son père, car il faut que je vous dise toute la vérité, ajoutait-il, ne connaît point encore notre amour, et lorsqu'il en sera instruit, une idée qui le poursuit, qui tient peut-être à des considérations bien puissantes, me fera repousser. Il dira : Non, même au prix du bonheur de son enfant. Maintenant vous savez tout; dites-moi, monsieur, je vous en supplie, que dois-je faire? Votre cœur et votre expérience sauront, j'en suis convaincu, me dicter un bon conseil. » Le commerçant était resté presque abasourdi de la question. Il lui parut qu'une demande d'argent l'eût moins embarrassé. Quoiqu'il eût promis de répondre sans hésiter, il quitta son fauteuil, se promena avec agitation dans son bureau, souffla la poussière d'un registre, trempa sa plume dans l'encrier et la remit sur son oreille; puis il dit enfin à Fernando, qui l'observait curieusement : — C'est grave, mon ami, très grave; il faudrait... Non, ce

n'est pas cela... — Et, se frappant le front soudain : — Oui, cette idée est admirable... Il n'y a que ce moyen de réussir... Il faut...

— Il faut... répéta Fernando.

— Il faut l'enlever...

Dix minutes après, l'*hidalgo* volait plutôt qu'il ne marchait vers la demeure de Rosario, et une riche voiture emportait presque aussitôt nos deux amans à travers la ville. Quand le père de Rosario rentra le soir, il ne vit plus sa fille venir à sa rencontre. Les appartemens étaient tristes et déserts, une lettre seule frappa ses regards; elle portait pour suscription : *A mon père*. Le pauvre homme l'ouvrit précipitamment; ses mains tremblaient, il pressentait un malheur. Voici ce qu'il lut :

« Mon père,

« J'ai besoin d'implorer votre pardon, car ce que je fais est mal, bien mal. Vous m'aimez tant que je vais vous causer un chagrin cruel; mais moi aussi, mon père, j'aime, et c'est cet amour qui me fait commettre une action blâmable. J'ai fui votre maison pour suivre celui à qui j'ai donné ma vie. Me le pardonnerez-vous jamais? »

Suivaient la signature et une adresse. Ému et pâle de douleur, le père ne se laissa pas dominer par l'émotion. Il se dirigea à la hâte vers l'endroit que lui désignait sa fille, serrant dans ses doigts crispés la lettre fatale. Rosario, dès qu'elle l'aperçut, se jeta à ses genoux : il la releva et la pressa tendrement dans ses bras; mais, lorsqu'il vit devant lui don Fernando d'Alcantara respectueusement incliné, ce ne fut pas la colère qui anima ses traits, ce fut la surprise. Il venait de reconnaître dans l'amant de sa fille le jeune homme qui, le matin même, s'était présenté dans son bureau au nom du señor Lopez. Le père de Rosario n'était autre que le commerçant, il avait lui-même, sans le savoir, donné le conseil d'enlever sa fille!

A ce dénoûment imprévu, je partis d'un franc éclat de rire. Je m'attendais à une histoire d'amour bien compliquée, à quelque *imbroglio* digne d'inspirer Lope de Vega ou Calderon, et je rencontrais une scène de vaudeville. Mon guide ne riait pas, lui; il conservait un sérieux qui me surprenait. — Ce que vous ne savez pas encore, monsieur, c'est que je viens de vous raconter un chapitre de l'histoire de ma vie. Rosario était ma fille.

Je ne ris plus du tout, et je m'aperçus que les yeux du vieillard étaient humides.

— Je les ai aimés tous deux pendant cinq ans, acheva-t-il. Le ciel me les a pris, monsieur, et d'heureux, de riche que j'étais, il m'a fait ce que vous voyez.

Ces dernières paroles changèrent complétement ma disposition d'esprit. Je quittai tout soucieux ce brave homme, et je regagnai mon bâtiment. *La Dévastation* et *l'Albatros* s'étaient pourvus du charbon nécessaire pour continuer leur route. Il fallait dire adieu à l'Espagne après l'avoir à peine entrevue, et, obéissant à la voix impérieuse du devoir, nous diriger de Cadix vers l'Algérie.

Dans ce trajet, *la Dévastation* se comporta sagement. Elle se permit bien quelques chassés-croisés de tribord à bâbord et de gauche à droite; mais le mentor qui la tenait en laisse sut résister à ces joyeuses et fréquentes *embardées*, et la remettre dans le droit chemin. Ces espèces de mouvemens de libration avaient pour cause la stabilité de l'hélice. Aussitôt que la machine cessait d'agir, le bâtiment obéissait difficilement à ses gouvernails. Les timoniers étaient dans la position d'un cavalier montant un cheval qui ne sent plus son mors. Le commandant à qui l'état confie un bâtiment neuf est comme un écolier devant un problème à résoudre : il n'arrive à trouver le mot de l'énigme que par une étude approfondie. C'est à cette étude que M. de Montaignac de Chauvance, qui jouit à si juste titre de la réputation d'excellent marin et de bon manœuvrier, dut de conduire si habilement *la Dévastation* dans ses différens mouillages, et plus tard sur le lieu du combat.

Le trajet de Cadix à Alger nous prit cinq jours. Nous eussions pu faire la route plus rapidement, mais *l'Albatros* dut ralentir sa vitesse. Le loch ne donnait plus que cinq nœuds et plusieurs dixièmes. Il m'est arrivé quelquefois, — ayant une longue course à faire, et pressé d'en atteindre le terme, — d'user de toute la souplesse de mes jambes : je courais ainsi pendant quelques minutes, puis, à bout de souffle, je m'arrêtais; mes articulations fatiguées refusaient de fonctionner. J'ai calculé que ce moyen d'aller vite n'en est pas un, et qu'au lieu de gagner du temps, j'en perdais presque toujours. La frégate me sembla avoir commis la même faute : essoufflée, haletante, énervée par nos tiraillemens continuels, elle fit prendre à ses roues une rotation lente, réfléchie, et nous mena plus modestement.

La vie de mer se révélait à nous enfin dans toute sa triste monotonie. Sait-on bien ce que peut souffrir l'homme condamné à ne voir pendant de longs jours que la ligne interminable et muette de l'horizon, à n'avoir que la mer, toujours la mer, sous ses pieds et le ciel sur sa tête, à se rencontrer journellement face à face avec les mêmes individus, à vivre avec des caractères aigris, maussades, insociables, à supporter leurs ridicules et leurs déclamations jalouses, aussi pleines de fiel que dénuées de bon sens! Le carré des officiers à bord d'un bâtiment, a dit l'auteur d'un spirituel ouvrage sur la Grèce, est un bureau de renseignemens. Hélas! quels renseignemens

on y recueille parfois et de quel jour fâcheux la vie de bord éclaire trop souvent la sottise humaine!

Après avoir perdu de vue Cadix, on atteint assez vite le cap Trafalgar; on entre alors dans un détroit d'un aspect étrange, le détroit de Gibraltar. Nous naviguions dans une eau jaunâtre, droite, unie comme celle d'un bassin, nuancée par places d'une couleur plus sombre, effet produit par un vent léger qui frappait inégalement sa surface. C'était un miroir dépoli par le contact d'une haleine. A l'aide d'une longue vue, je pus aisément distinguer la terre. A droite et à gauche s'élevaient des montagnes dont la crête se perdait dans les nues; la teinte bleu tendre de ces hautes chaînes offrait des tons si fins, si vaporeux et si riches à la fois, que les plus habiles pinceaux auraient en vain, je le crois, essayé de les reproduire. Ces montagnes étaient entrecoupées de ravins profonds, de forêts et de villages. Je pus distinguer les fortifications et les maisons de neige de Tarifa, — encore un petit coin de l'Andalousie. De temps en temps, un brouillard épais se formait le long de la terre et m'arrêtait dans mes observations; mais il disparaissait aussitôt, et après nous avoir enveloppés à notre tour, il s'éloignait comme un nuage honteux de se promener seul dans un ciel pur.

Ce passage dura quelques heures, puis je ne vis plus que l'horizon partout, — barrière impitoyable qui sépare le marin du monde vivant. A bord, les distractions sont rares, je l'ai dit; aussi saisit-on les plus légères avec empressement. Lorsque nos yeux parcourent cet horizon que la pensée seule a le droit de franchir pour rendre une silencieuse visite à ceux qui nous sont chers, ils s'arrêtent parfois sur un petit point noir qui va toujours grandissant. Ils le suivent, s'y attachent obstinément, et si ce point noir est un beau navire que des qualités supérieures font filer promptement, ils le voient passer avec plaisir, car c'est encore une grande satisfaction de songer qu'on n'est pas seul sur cette plaine infinie.

Je goûtais un véritable plaisir chaque fois que le commandant passait l'inspection du personnel. J'aimais à voir rangés sur une double ligne ces hommes robustes, d'une taille si colossale, que les titans ne les eussent pas reniés pour leurs descendans. Les ordres ministériels avaient été ponctuellement exécutés : *la Dévastation* était vraiment montée par un équipage d'élite. Dans ces inspections assez fréquentes, je remarquai souvent un quartier-maître portant sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur. Un jour je le questionnai sur les circonstances qui lui avaient valu cette décoration, et voici ce que j'appris.

Jean-Charles Lamy avait été enrôlé, au début de la guerre d'Orient, dans le quartier maritime de Calais, auquel il appartient encore.

Embarqué sur *le Montebello,* le jeune et vigoureux marin fut compris, comme chef de pièce, parmi les marins détachés aux batteries de siége devant Sébastopol en septembre 1854. Lamy était donc au nombre des élus, comme disaient alors ceux que le sort laissait spectateurs. Quand il entendit pour la première fois l'assourdissante canonnade, Lamy se vit au comble de tous ses vœux. Peu s'en fallut qu'il ne bondît de joie. Il oublia presque entièrement Calais et sa vieille mère, qui l'avait vu s'éloigner tout éplorée. Pendant près d'un mois, employé aux batteries n°s 1 et 2 de la marine, il eut à faire preuve d'autant d'activité que de sang-froid, car il avait en face de lui les terribles batteries de la Quarantaine. La médaille militaire fut la première récompense de sa brillante conduite.

Le 25 octobre 1854 cependant, l'ennemi se leva de plus mauvaise humeur que d'habitude. Il ouvrit le feu avec une rage frénétique qui, durant plusieurs heures, alla toujours croissant. Les boulets fouettaient l'air en tous sens; ils passaient en sifflant comme des vipères irritées. Les bombes en tombant faisaient trembler le sol et lançaient au ciel une longue gerbe de flamme et d'étincelles; elles projetaient à d'immenses hauteurs des éclats mortels, qui retombaient en pluie de fer sur nos marins. La mort était partout : elle planait sur leur tête, elle était devant eux, derrière eux, à leurs côtés, les enivrant de son haleine de soufre et de salpêtre. Lamy, toujours calme, impassible, le dégorgeoir entre les dents, l'œil au curseur de sa pièce, pointait sans relâche. Il avait au suprême degré la conscience de ses devoirs; rien de ce qui l'entourait ne pouvait l'en distraire. Ses servans de droite et de gauche tombaient sous ses yeux; morts ou blessés, ils étaient enlevés aussitôt et aussitôt remplacés : Lamy n'avait pas un mot à dire, pas un ordre à donner.

Ce jour-là pourtant, l'heureuse chance qui l'avait constamment protégé devait lui faire défaut. A peine venait-il de mettre sa pièce en batterie, à peine avait-il porté l'œil au curseur, qu'un boulet rasa le canon dans sa longueur, enleva la masse de mire et brisa la culasse, laissant encore dans la fonte un sillon, trace ineffaçable de son passage. Lamy possédait le coup d'œil prompt et sûr d'un excellent pointeur. Il avait vu venir le projectile et s'était baissé, mais s'il échappa aux atteintes brutales du boulet, il ne put fuir les éclats du fer qui lui labourèrent l'épine dorsale. Il tomba baigné dans son sang. J'ai dit que Lamy vit venir le boulet qui le menaçait; qu'on ne s'étonne pas trop de cette remarque : il est aussi facile de suivre un boulet lorsqu'il vient à nous que lorsqu'il sort de la pièce, et cela est facile surtout pour des hommes habitués aux exercices du tir.

On enleva immédiatement Lamy, et comme il ne donnait plus

signe de vie, il alla augmenter le nombre des morts. S'il eût pu à ce moment se rendre compte de sa position, quelles tristes réflexions n'eût-il pas faites en sentant le contact des corps déjà froids de ses compagnons étendus à ses côtés! Par bonheur, il était seulement évanoui, et ne reprit connaissance que vers le soir. Le chirurgien s'aperçut alors qu'il respirait encore; ses blessures, très graves, reçurent un premier pansement, et l'on put, deux jours après, espérer qu'elles ne seraient pas mortelles. Avis de son décès avait néanmoins été donné à bord de son vaisseau; son sac était vendu, et, d'après le rôle d'équipage, le brave Lamy avait cessé d'appartenir à ce bas monde.

Envoyé à l'hôpital de Péra, la convalescence du brave enfant de Calais fut longue et douloureuse, puis il obtint de rentrer en France, où il jouit d'un congé de plusieurs mois, pour rétablir sa santé si rudement éprouvée. L'empereur à son passage à Boulogne voulut reconnaître une si belle conduite, et lui remit la croix d'honneur. L'inaction ne tarda pas cependant à peser au jeune marin; le canon de Sébastopol grondait toujours à son oreille. Lamy rentra donc à Cherbourg avec les galons de quartier-maître, et son premier soin fut de demander la *faveur* d'embarquer sur *la Dévastation,* où il devait continuer dignement une carrière si bien commencée.

III. — UN ABORDAGE. — LA NAVIGATION DANS L'ARCHIPEL ET LE BOSPHORE.

La terre! mot féerique qui suspend tous les rêves, détourne toutes les attentions, arrête les conversations ou les travaux. La terre! vite une longue-vue, qu'on puisse la reconnaître! C'est bien elle. Alger est devant nous, elle sort de l'eau, on dirait un fantôme d'azur. Il me semble que le pont de *la Dévastation* est plus vaste que tout à l'heure, l'espace est moins resserré, et je m'y promène plus à l'aise. Nous entrons au port; la frégate s'éloigne de nous, emportant nos remorques. Nous sommes mouillés.

Je ne m'arrêterai point à décrire la capitale de notre belle colonie africaine. Cette population arabe et berbère circulant au milieu d'une ville devenue toute française, vivant déjà de nos mœurs sans avoir pu encore adopter notre costume, offre certainement un curieux spectacle; mais le héros de cette histoire, je ne l'oublie pas, est le singulier bâtiment pour qui cette première campagne doit être une décisive épreuve. Je quitte donc Alger, ses palais, ses rues bâties en arcades, son jardin botanique, si vaste et si beau, pour retourner à bord de *la Dévastation*, qui se prépare à porter dignement son nom en exerçant le coup d'œil de ses canonniers sur un but mouillé dans la passe. Le bruit formidable de son artillerie résonne dans la

ville et fait vibrer les vitres des maisons voisines. Chaque pièce recule sous les efforts de la poudre, tout tremble à bord, les cloisons en toile se disjoignent, les meubles mal assujettis roulent sur le plancher. Cependant les chefs de pièces tirent chacun à son tour; que sera-ce donc quand les seize canons tonneront à la fois? M. de Montaignac de Chauvance est là, jugeant de la valeur des coups et les rectifiant au besoin. Ses officiers, un colonel d'artillerie et plusieurs officiers du même corps sont près de lui. L'équipage déploie tout son talent; il ne veut pas donner un démenti à sa réputation. L'acteur se prend d'émulation et interprète mieux son rôle lorsqu'il se sent observé par un public connaisseur.

Toucher un but placé à une distance de huit encâblures (1,600 mètres), quand ce but est un tonneau visible seulement par le pavillon qui le surmonte, cela est plus difficile qu'on le pourrait croire. Le but fut touché pourtant; les autres coups ne s'en éloignèrent que fort peu, et furent toujours tirés dans une bonne direction. Je dois dire que tous les chefs de pièces avaient été choisis parmi les meilleurs canonniers brevetés. Si la galerie n'applaudit pas au mérite des plus adroits pointeurs, elle n'oublia pas de leur témoigner sa satisfaction par de chaudes félicitations, et les noms de Chasle, Gédon, Letaillanter et Louis dit Mondo furent salués comme étant ceux de braves marins dignes de servir d'exemple aux canonniers présens et futurs.

La Dévastation reçut, comme à son premier point de relâche, de nombreuses visites, qui cessèrent forcément au bout de deux jours. Deux jours avaient suffi pour remplacer le charbon dépensé. Nous partîmes d'Alger le 31 août. Ainsi vingt et un jours s'étaient écoulés depuis que nous avions quitté Cherbourg, et, sauf le passage du golfe de Gascogne, nous avions été favorisés par des temps admirables. Que signifiaient donc les fâcheux pronostics qui nous avaient tant de fois importunés avant notre départ? Les Cherbourgeois ne devaient-ils pas s'avouer qu'ils avaient compté sans la Providence? Il est vrai que nous n'étions pas encore au terme du voyage.

A peine sortis du port d'Alger, un de ces accidens si graves et si communs à la fois dans la vie maritime vint nous prouver qu'il était sage de ne pas envisager l'avenir avec trop de confiance. J'eus en même temps l'occasion d'admirer l'homme de mer, non plus aux prises, comme dans une tempête, avec des élémens que ni l'adresse ni les plus savans calculs ne sauraient vaincre, mais déployant toute son énergie vis-à-vis d'un danger que le sang-froid et la pratique de la navigation peuvent éviter. Je veux parler d'un abordage. Les rencontres entre deux navires ont souvent des suites déplorables. Les deux bâtimens peuvent couler tous deux, ou l'un peut faire som-

brer l'autre. L'abordage de *la Dévastation* et de son remorqueur n'entraîna heureusement aucune de ces terribles conséquences.

Sur le signal donné par *l'Albatros, la Dévastation* avait levé ses ancres, et, filant gravement ses quatre nœuds, s'était engagée seule dans la passe, laissant la frégate mouillée au fond du port d'Alger. En marine, la discipline veut que, de deux officiers supérieurs, ce soit le plus ancien, — à grade égal, — qui commande à l'autre. Le commandant d'un bâtiment *remorqué* peut donc ne pas être à l'entière disposition du commandant du bâtiment *remorqueur,* quoique, par le fait, ce soit ce dernier qui paraisse supporter tout le fardeau de sa mission. Le commandant de la frégate, plus ancien que M. de Montaignac de Chauvance, lui transmettait ses ordres.

La Dévastation franchit assez rapidement la distance qui la séparait de la pleine mer. L'entrée du port d'Alger est large et vaste. Nous en étions déjà fort éloignés, le soleil s'était caché derrière l'horizon, que *l'Albatros* ne paraissait pas encore. Nous marchions toujours. L'amiral commandant supérieur de la marine à Alger se trouvait à notre bord. Il avait voulu voir par lui-même comment gouvernait ce bâtiment, si intéressant au point de vue maritime. Il l'avait visité dans chacun de ses détails, et, pour compléter cette étude, il nous avait accompagnés. Une belle baleinière, blanche comme une mouette, nous suivait toujours, attendant l'amiral, qui, lui aussi, attendait qu'il plût à notre cicerone de venir nous mettre définitivement en route.

Enfin *l'Albatros* parut. M. de Montaignac de Chauvance donna l'ordre de stopper, et *la Dévastation,* aussi paresseuse qu'une..... batterie flottante, s'arrêta presque instantanément. S'il est vrai que les véloces élans de la tortue ne l'ont jamais fait culbuter, nous pouvions comme elle, sous ce rapport, jouir d'une tranquillité parfaite. Nous étions sûrs de ne point arriver sur un écueil sans l'avoir aperçu quelques heures à l'avance. *L'Albatros* gouverna pour passer tribord à nous, — qu'on nous permette cette expression maritime (1), — légère et gracieuse comme une dryade, — car c'est une élégante et majestueuse frégate. — Elle glissait si vite et avec tant d'aisance, qu'on eût dit qu'une puissance invisible ouvrait les eaux sur son chemin et lui traçait un passage. Elle arriva de la sorte si près de nous, que nous eussions pu converser avec les officiers postés à son avant. La manœuvre était hardie, et si elle eût réussi, elle plaçait d'un seul coup les deux bâtimens dans une position favorable, l'un pour donner les remorques, l'autre pour les recevoir. Malheureusement un faux coup de barre, dont les timoniers auront sans doute fait plus tard leur *mea culpa,* changea subitement la direction de la frégate.

(1) Passer à notre droite.

L'impulsion était donnée, nous ne pouvions échapper à un abordage. Notre machine souffla, grinça, martela bien fort pendant quelques minutes; mais que pouvait-elle faire, la prétentieuse? *L'Albatros* se laissa tomber sur nous. Mus par une même pensée, nous nous penchâmes tous au-dessus des bastingages pour voir quel sort attendait les canotiers de l'amiral. Auront-ils le temps de se dégager? Leur baleinière va-t-elle se trouver broyée avec eux entre les deux bâtimens? Au seul coup d'œil que nous pûmes jeter à ces malheureux, — car *l'Albatros* nous touchait de son arrière, faisait voler en éclats les deux canots du commandant, et tordait comme du fil de laiton les épais chandeliers en fer qui les supportaient, — nous ne vîmes plus que deux hommes sur huit, cherchant à couper, — je le croyais du moins, — l'amarre qui les retenait. Presque aussitôt, au bruit du choc des deux navires et du râle de nos pauvres embarcations vinrent se mêler les cris de l'équipage annonçant plusieurs hommes à la mer.

J'étais ému, — on le serait à moins, — mon cœur battait de crainte et d'espoir à la fois. Je regardai autour de moi, la mer était tranquille. S'était-elle si tôt refermée sur ses victimes? Çà et là flottaient un chapeau, une gaffe, un aviron, les lambeaux épars de nos embarcations, et je n'apercevais pas une ride sur cette surface sombre, pas un mouvement qui pût me faire supposer la présence d'un homme. Tout à coup une idée poignante me saisit. A quelques mètres de l'arrière, mes regards s'arrêtèrent sur un aviron dont la pelle sortait de l'eau; cette position oblique n'était évidemment pas naturelle : je me figurai que peut-être l'un des hommes s'était cramponné à sa poignée et qu'il se tenait entre deux eaux, attaché à ce faible point d'appui. Je restai sans voix pendant quelques secondes, cherchant à expliquer ce que je voyais, l'œil fixe, suivant avec angoisse ce bâton flottant, et ne songeant pas que mon inaction, mon silence arrachaient peut-être la vie à l'un de mes semblables qu'un prompt secours eût pu sauver. Fort heureusement mes suppositions ne se trouvèrent pas fondées. Les timoniers, plus habitués que moi à ces sortes d'événemens nautiques (car on ne les compte pas quand on a l'habitude de la mer), et surtout plus prestes, avaient déjà porté les secours nécessaires. La baleinière de l'amiral était intacte, et son équipage eut bientôt fait disparaître les traces de son bain forcé. Quant aux deux canotiers, s'ils étaient restés calmes à leur poste, c'est qu'ils avaient pensé que le tambour de *l'Albatros* empêcherait les bâtimens de se joindre complétement, et qu'ils se trouveraient hors de tout danger. Ils couraient cependant les mêmes chances de périr, car un simple tour en arrière des colossales roues de la frégate les eût inévitablement engloutis.

Ainsi cet abordage, qui pouvait causer la perte d'une baleinière,

— petit chef-d'œuvre des ateliers si renommés de Cherbourg, — nous laissa avec le canot du commandant défoncé et les chandeliers ou porte-manteaux tordus. Il fallut constater de plus les bris de notre gouvernail latéral de tribord, les bastingages démolis et plusieurs jambettes (1) cassées au ras du pont : toutes parties vulnérables. Notre armure cependant avait résisté : un bâtiment qui s'y fût attaqué ne pouvait que succomber dans le choc.

L'amiral nous quitta presque aussitôt, nous laissant entre les mains de ce tuteur brutal qui, sous le prétexte fallacieux de donner la main à son fils adoptif, venait de lui écraser les membres, et nous voguâmes de nouveau.

Le trajet d'Alger à Malte fut des plus heureux. Toujours beau temps, mais plus que jamais des chassés-croisés effrayans. *L'Albatros* avait maladroitement enlevé une partie de nos moyens de gouverner; il en supporta les conséquences, et ce fut justice. L'oiseau à qui l'on retranche les plus belles plumes de son aile et la liberté tendra toujours à voler circulairement, au lieu de suivre la ligne droite.

Le 6 septembre, vers onze heures du soir, par une nuit bien sombre, nous jetions l'ancre dans le port de Malte. Comme *la Dévastation* n'y fit qu'un séjour de vingt-quatre heures, on me permettra de ne pas m'étendre sur Malte plus que sur Alger. Je me bornerai à noter un événement douloureux qui coïncida avec notre départ de cette île : un ouvrier chauffeur de la frégate eut la tête broyée dans la machine, et il fallut *stopper* pour arracher le cadavre de ce malheureux à l'instrument de son supplice. La mort avait été instantanée. Nous mîmes, à l'exemple de *l'Albatros*, notre pavillon en berne, et les deux navires en deuil reprirent leur marche pour ne plus s'arrêter qu'à Milo, et y déposer le corps de la victime.

Dans la matinée du 11 septembre, *la Dévastation* avait en vue le cap Matapan. Le soir, elle passait non loin de Cythère. L'Archipel fuyait devant nous à l'infini : vaste tapis du bleu le plus pur parsemé de distance en distance par une quantité innombrable d'îles que la fable et l'histoire ont rendues célèbres, s'annonçant par une teinte douce, vaporeuse, délicate, sur laquelle la vue s'arrêtait avec délices. Durant le jour, l'atmosphère était brûlante; — malgré les tentes qui abritaient le navire des atteintes du soleil, on respirait péniblement un air chaud, lourd, énervant, que pas un souffle de vent ne venait rafraîchir. Les nuits étaient plus agréables, encore fallait-il rester fort tard sur le pont, car l'équipage, entièrement contenu dans la batterie, dont presque tous les sabords demeuraient

(1) Pièces de bois dépendant de la membrure.

fermés, empêchait de se renouveler l'air que viciaient, outre la chaleur du temps, les évaporations de la boulangerie et des cuisines. Lorsque la machine chauffait, — ce qui avait lieu chaque fois que nous touchions ou que nous laissions un point de relâche, — le thermomètre marquait dans ma chambre (située au-dessus de la machine) jusqu'à 45 degrés.

Nous fûmes rejoints et devancés par plusieurs transports du commerce affrétés par le département de la guerre. Rien n'était plus curieux que l'aspect de ces étroits vapeurs, déjà très-élevés sur l'eau, et portant encore, montés sur les bastingages, dans les haubans, sur la dunette, accrochés aux manœuvres et perchés jusque sur le tambour en fer qui entoure le tuyau des fourneaux, des soldats de tous les régimens, riant, chantant, et saluant quand ils passaient près de nous. L'ensemble multicolore des uniformes produisait un effet singulier. Ces transports, écrasés sous le nombre de leurs passagers, ressemblaient à ces fruits énormes sur lesquels viennent s'abattre en bourdonnant des myriades de petites mouches diaprées qui reproduisent sous tant de couleurs différentes les rayons qu'elles reçoivent du soleil. Nous rencontrâmes également des vaisseaux anglais chargés de troupes. Le vêtement pourpre dont l'Angleterre habille ses soldats formait au-dessus des lignes blanches à dentelures des batteries un large liston écarlate se reflétant dans la mer comme une longue traînée de sang.

L'Albatros fit un arrêt d'une heure environ à Milo, la première des îles de l'Archipel, pour prendre un pilote et déposer le cadavre du malheureux chauffeur. *La Dévastation* prit aussi son pilote. Les deux vieux routiers qui connaissaient par cœur l'Archipel mieux qu'un cocher de fiacre ne connaît les rues de Paris devaient s'attacher à nos destinées jusqu'à Beïcos.

En deux jours, nous avions franchi la mer Égée. Paros, Syra, Andros, Chio, Scyros, Lemnos et Ténédos furent bientôt derrière nous. Les deux bâtimens allaient maintenant s'engager dans le détroit des Dardanelles. Ce détroit offre quelques beaux sites, quelques belles campagnes qui reposent agréablement les yeux du spectacle un peu monotone des îles grisâtres qui parsèment l'Archipel. Ces îles, si belles à voir de loin, ne sont de près pour la plupart que des montagnes abandonnées, sans végétation aucune, couvertes du sommet à la base de terres volcaniques et pulvérulentes.

C'est à mon avis le côté du détroit appartenant à la Turquie d'Europe qui présente le plus splendide panorama. Il y a là des collines richement boisées, une verdure luxuriante, des fonds de ravin en culture, une profusion de plantes à larges feuilles, inutiles et gracieux ornemens d'une nature aussi coquette que prodigue. Nous

passâmes devant deux petits villages bâtis pour ainsi dire en face l'un de l'autre, flanqués tous deux de menaçantes et formidables batteries rasantes que dominent de massives fortifications casematées et à barbette. Ces forts, bien armés et en très-bon état de défense, sont de terribles dragons préposés à la garde de ce nouveau jardin des Hespérides qu'on appelle Constantinople. *L'Albatros* et *la Dévastation* rendirent le salut de bienvenue que leur fit courtoisement le pavillon turc. Nous remarquâmes en passant les hauteurs de Gallipoli, couronnées par une infinité de tentes blanches qui tranchaient nettement sur le gazon, et devaient contenir des troupes françaises de réserve, peut-être aussi des blessés convalescens de l'armée de Crimée. Un peu plus loin, entourée d'épais massifs de sapins, ayant devant elle un magnifique jardin digne des conceptions de Lenôtre, s'élevait une maison vaste, élégamment construite, au faîte de laquelle flottait le drapeau de l'Angleterre. Était-ce l'habitation de quelque agent du gouvernement, ou bien celle d'un lord millionnaire et *fantaisiste* qui avait transporté ses dieux pénates sous le ciel pur de l'Orient? C'est ce que je ne pus savoir.

Le détroit des Dardanelles franchi, les deux bâtimens entrèrent hardiment dans la jolie petite mer de Marmara. Nos avaries étaient alors complétement réparées, et le gouvernail latéral manquant avait repris sa place, fonctionnant d'une manière très satisfaisante, à la grande jubilation de *l'Albatros,* qui n'eut plus à souffrir de nos rudes secousses. Notre vitesse atteignit jusqu'à sept nœuds. Sept nœuds! notre remorqueur ne nous avait pas habitués à cette désinvolture; aussi fut-ce avec étonnement que nous vîmes *la Dévastation,* — étonnée elle-même, — refouler violemment les flots de l'ancienne Propontide. Les faveurs qu'on accorde rarement doublent de prix. Les souffleurs et les marsouins, qui abondent dans cette mer, fuyaient effrayés devant nous, montrant de loin en loin leur dos noir, plus brillant et plus poli que l'agate.

Hélas! à quoi sert de courir quand ce n'est pas pour arriver plus vite? Dès que Constantinople put être reconnue, que sa forêt de minarets et de clochetons dorés par le soleil couchant nous apparut, la frégate reprit un pas plus modéré, — très modéré même, — afin, prétendait-elle, de ne point passer la nuit au mouillage dans le Bosphore, et de pouvoir le lendemain arriver à Beïcos sans avoir fait cette inutile escale. Il n'en fallut pas moins mouiller à un mille environ de Constantinople, en attendant le jour pour se remettre en route. Le commandant ordonna prudemment d'allumer les feux, car la mer de Marmara, quoique petite et tranquille, pouvait en peu d'instans se fâcher ni plus ni moins qu'une grande mer, et Dieu sait où serait allée s'échouer *la Dévastation,* prise au dépouvu, n'ayant

aucun moyen de résistance. « Il n'est pire eau que l'eau qui dort, » dit un proverbe qui n'est pas menteur. Je sais plusieurs de nos grands transports qui ont eu beaucoup à souffrir en traversant la mer de Marmara, et par contre peu à se louer de ses flots pacifiques. Il était écrit toutefois que nous aurions bonne chance jusqu'au bout. La nuit se passa calme et sereine, — si sereine que les hommes de quart ne cessèrent pas de distinguer la terre, — si calme que je ne me réveillai qu'au bruit de la machine, et au moment même où nous passions devant Constantinople. Il fallut se borner pour le moment à saluer du regard la Corne-d'Or, la tour du Séraskier, les dômes éclatans et les gracieux minarets. Nous ne devions nous arrêter qu'à Beïcos, *l'Albatros* du moins l'entendait ainsi, et le ciel qui se chargeait, le temps devenu froid, l'orage qui se préparait lentement, ne donnaient que trop raison à notre prudent remorqueur.

Que dire du Bosphore à qui ne l'a pas vu? Comment en parler d'ailleurs sans rappeler mille descriptions avec lesquelles ces simples notes ne prétendent pas rivaliser? Ces bords charmans déroulaient devant nous leurs aspects tour à tour rians et magnifiques avec une rapidité qui nous fit maudire plus d'une fois l'excellente marche de *l'Albatros*. Combien il eût été doux de s'arrêter quelque peu devant ces gracieuses maisons, propres, simples, bâties au pied de collines verdoyantes, assises littéralement sur les flots qu'elles regardent passer, aussi insouciantes qu'une troupe de cygnes endormis, devant ces riches palais dont les murs parés d'un joli badigeon vert et recouverts en tuiles rouges se détachaient si gracieusement entre la sombre verdure des cyprès et l'azur souriant des eaux murmurantes! Notre remorqueur était impitoyable, et nous atteignîmes en quelques heures, sous les flots d'une pluie torrentielle, Beïcos, où *la Dévastation* rencontra l'une de ses sœurs, la batterie flottante *la Lave*, commandée par M. de Cornulier-Lucinière, capitaine de frégate : elle nous avait précédés de plusieurs jours.

C'est le 16 septembre que nous arrivions à Beïcos. La prise de la partie sud de Sébastopol était un fait accompli depuis le 8, lendemain de notre départ de Malte. Cette grande nouvelle fit tomber d'un seul coup nos espérances de combat. — Restera-t-il, disait chacun, une part au gâteau quand nous arriverons? Le terrible fort Constantin grondera-t-il encore? — On nous assura qu'en abandonnant le sud, les Russes menaçaient de prolonger leur résistance dans le nord, considérablement fortifié par eux depuis un mois, et l'espoir revint.

Beïcos n'a été bien connu que depuis le commencement de la guerre d'Orient. C'est un petit village situé vis-à-vis de Thérapia, possédant tout au plus une soixantaine de maisons, habitées par

une très grande quantité d'Arméniens, de Grecs, et fort peu de Turcs. Avant que Beïcos devînt un point de relâche pour nos bâtimens, sa population ne se composait que de pêcheurs. Grâce à la guerre, Beïcos était devenu presque un marché qui faisait concurrence à Thérapia. Bon nombre même d'habitans de cette dernière ville étaient venus s'y établir avec des produits de toute sorte dont ils trouvaient le placement parmi nos équipages. Le Bosphore est tellement profond en cet endroit, que les vaisseaux jettent l'ancre à une vingtaine de mètres du rivage. Ils menaceraient volontiers de leur beaupré les fenêtres des maisons. Beïcos est le plus beau mouillage qu'on puisse voir à cause de la grande largeur du Bosphore et du coude qu'il forme.

Le lendemain de notre arrivée à Beïcos, je prenais place dans un des bateaux à *aube* qui desservent la ligne du Bosphore. Ces bateaux sont divisés en deux catégories de places, comme nos vapeurs; les *premières* sont recouvertes et entourées de vitrages qui imitent assez bien, pour le voyageur assis dans ces espèces de serres-chaudes, un intérieur de diligence. On y fume, on y rit, on y lit, on y cause, et on y étouffe absolument comme dans un café trop étroit encombré de consommateurs. Les dames n'y sont pas admises; elles prennent rang après nous, et restent au dehors exposées aux intempéries de la saison. Ce jour-là, il pleuvait encore; l'orage de la veille voulait avoir son lendemain, et les passagères restaient exposées à la pluie sans qu'aucun passager daignât s'en préoccuper. Ces vapeurs remontent le Bosphore avec une rapidité d'autant plus étonnante, qu'ils ont à lutter contre un courant ayant une vitesse de quatre nœuds. Nous mîmes moins de trente minutes à faire le trajet, et, très heureux de pouvoir respirer un air plus pur, je débarquai à Galata.

La pluie cessa de tomber. Soit que le mauvais temps entrât pour quelque chose dans mes dispositions contemplatives, soit réalité, ce que je n'hésite pas à croire, je trouvai que Constantinople ne répondait guère à ses brillantes apparences. Je visitai la ville en tous sens; je ne vis que des maisons sales et délabrées, des rues tortueuses et pavées d'un caillou pointu qui chatouille désagréablement la pointe des pieds, des Turcs couverts de haillons allant et venant par ce temps pluvieux d'un pas aussi indolent que sous un soleil de 30 degrés.

Dois-je dire que le Grand-Bazar tant vanté, ce palais de l'industrie turque et arménienne, me fit l'effet d'une halle, et que Sainte-Sophie elle-même, malgré les beautés de son intérieur, n'eut pas le pouvoir de mettre fin à mes déceptions? Après une bonne journée de marche, après avoir vu, en courant bien entendu, le tombeau

de Mahmoud, les mosquées, le Sérail, le *petit champ des morts*, la Corne-d'Or, la tour du Séraskier, où j'arrivai, non sans éviter soigneusement de déranger une centaine de chiens dormant dans la boue, je terminai ma promenade par une halte au café. Là on me servit très peu de café et beaucoup de marc dans un vase sans pied, ayant plutôt la structure d'un coquetier que celle d'une tasse; je fumai un chibouck aux sons discordans d'un orchestre composé de deux Turcs accroupis sur leurs mollets, et je ne me fis nullement prier pour rejoindre le bateau à vapeur qui devait me ramener à bord de ma chère *Dévastation*. Quelques voyageurs, à qui je confiai ma surprise et dont j'accepte volontiers le jugement, me firent cette réponse : « Si vous tenez à ce que Constantinople reste à vos yeux une ville somptueuse, passez devant, mais n'y mettez jamais les pieds. »

Après avoir vu Constantinople, je voulus en parcourir les environs et mettre ainsi à profit le temps pendant lequel *la Dévastation* et *l'Albatros* gorgeraient leurs flancs de la houille indispensable pour atteindre Kamiesh. Nous partîmes du bord au petit jour, la gibecière au dos et le fusil sur l'épaule, suivis d'une chienne de chasse répondant au nom de *Flore*. Nous gravîmes une rue montueuse, pavée, à l'imitation de celles de Constantinople, d'un caillou anguleux et tranchant, véritable pierre à fusil recouverte de place en place de fumiers et de détritus nauséabonds. A l'extrémité de ce chemin, nous trouvâmes la riche et splendide vallée du Grand-Seigneur, plantée d'arbres séculaires dont les troncs creux servent tour à tour de salon, de chambre à coucher et de cuisine aux pâtres et aux bouviers des environs. Dans cette vallée, sur le gazon soyeux des pâturages que nous traversions, avait séjourné un camp de cavalerie : des écuries nombreuses, élevées à l'abri des ombrages d'une longue arcade de verdure, existaient encore. Hommes et chevaux durent respirer dans cette résidence champêtre un air bienfaisant qui efface bien des fatigues. Il ne restait jouissant de ce beau site qu'un hôpital militaire, au pied duquel passaient les eaux claires et toujours mobiles d'une étroite rivière. Le jardin, écrasé sous le poids des fruits, contourné par de ravissantes avenues, donnait envie de tomber malade, rien que pour habiter une couple de mois ce séjour asiatique.

Durant deux heures, nous suivîmes le cours sinueux de la rivière, ne songeant guère au gibier absent, et très préoccupés des admirables collines, des vastes pelouses, qui formaient autour de nous le plus splendide paysage. Les détours capricieux de la rivière, dont le lit resserré dégénérait en ruisseau, se perdaient parfois dans des taillis épais ou des buissons animés par des nuées de brillans oiseaux, parfois aussi entre deux haies de sapins, de hêtres et de

frênes, qui se caressaient de leurs branchages. Plus nous avancions, plus le ravin rapprochait ses murailles; nous nous décidâmes bientôt à nous éloigner de la rivière pour battre un terrain couvert d'une espèce de bruyère. Nos instincts de chasse se réveillaient. Nous nous engageâmes dans un labyrinthe inextricable de hautes herbes, d'arbustes, liés entre eux par des filamens de plantes grimpantes qui rendaient la marche difficile; mais nous ne fûmes même pas récompensés de nos actives battues par le lever d'un maigre et chétif faisan! Cette végétation désordonnée, sauvage, paraissait cependant promettre un riche butin! Je me figure que les bois où vivait Diane la pudique n'étaient ni aussi beaux ni aussi touffus. Le fourré était devenu tellement serré qu'il fallut renoncer à y pénétrer davantage.

De cette partie de chasse, — qu'il eût fallu faire à quatre lieues de là, dans la forêt de Belgrade, pour revenir la gibecière garnie, — nous ne rapportâmes que de nombreuses écorchures aux jambes et aux mains, et une grande lassitude dans les jarrets, mais en revanche le souvenir d'une agréable promenade sur la terre d'Asie.

L'heure du départ va cependant sonner de nouveau. Ce cliquetis de chaînes effrayant, c'est le bruit de l'ancre qui dérape. Voici nos pistons qui fonctionnent. Bouchez-vous les oreilles, le tuyau de vapeur recommence à bourdonner, les ordres se croisent, l'équipage court de l'avant à l'arrière, le vacarme est au comble. *La Dévastation* tourne sur elle-même, car elle a cette qualité, que n'ont pas les autres bâtimens, de pivoter sans pour cela faire un pas de plus. Elle file droit maintenant; en un clin d'œil, *l'Albatros* lui a passé ses lisières, et nous sommes en route pour la quatrième fois.

Si jamais vous entreprenez un long voyage en mer sur un beau navire ayant le tonnage et les dimensions d'une frégate, ne contemplez pas seulement le tableau sans cesse changeant du ciel et des flots : il en est un autre, au moins aussi intéressant, que je vous engage à ne point oublier, — je veux parler des fourneaux. Penchez-vous au-dessus du grillage en fer qui ferme l'ouverture de ce panneau, et surtout ne reculez pas devant l'air chaud, asphyxiant, qui vous fouette le visage. C'est un puits effrayant, n'est-ce pas? si profond qu'on distinguerait l'intérieur avec peine, s'il n'était éclairé que par le jour qui y pénètre. On descend par les étroites échelles de fer que vous voyez : elles sont très-dangereuses pour les pieds qui n'ont point contracté l'habitude de ces échelons glissans. Tout est rouge au fond de ce puits, d'un rouge éclatant, qui fait involontairement baisser les paupières. En ce moment, les fourneaux sont ouverts; plusieurs hommes s'agitent devant le brasier ardent; munis de pelles, ils engouffrent la houille par tonneaux dans ces gueules béantes qui ne se rassasient jamais : ces hommes sont les ouvriers chauffeurs.

Ne dirait-on pas, aux rayons de feu qui les inondent, qu'ils sont pétris dans de la fonte en combustion? Ils attisent incessamment le foyer incandescent, l'activent, l'irritent jour et nuit. Véritables démons de cet enfer flottant qui ne fait souffrir qu'eux seuls, ils passent là tout ou partie de leur existence.

Quand, après avoir supporté cette atmosphère brûlante pendant quelques heures, ils montent sur le pont pour reprendre la respiration, qui va leur manquer, leur figure ruisselle, leur poitrine est perlée de larges gouttes de sueur, tout leur corps est agité d'un tremblement nerveux; ils souffrent. Vous serez pris alors d'un sentiment de commisération en examinant leur teint jaune, livide, leurs traits amaigris, leur corps décharné, leurs membres grêles et sans vigueur, rendus presque diaphanes par ce métier qui les tue, comme en Angleterre l'extraction du charbon tue les mineurs.

Ces ouvriers ont indépendamment de leur état de chauffeurs une profession. L'un est serrurier, l'autre forgeron ou mécanicien : c'est la pépinière où doivent se recruter les seconds maîtres et les premiers maîtres mécaniciens. Il en est fort peu qui parviennent à se tirer de ce pénible premier pas, et malheureusement beaucoup meurent à la peine. Un maître mécanicien, à qui je faisais part de mes impressions, m'assura qu'aux questions qu'un jour il adressait à son arrivée dans un port sur chacun des ouvriers chauffeurs avec lesquels il avait navigué, on lui fit cette invariable réplique : « Il est mort. »

IV. — KAMIESH ET SÉBASTOPOL.

Partis de Beïcos le 21 septembre à cinq heures du soir, nous arrivions à Kamiesh le 22. En dix-sept heures, nous avions donc achevé le passage du Bosphore et accompli la traversée de la Mer-Noire.

L'amiral transmit par le télégraphe l'ordre à *l'Albatros* de nous conduire jusqu'à l'entrée de la baie de Streleska, située entre Kamiesh et Sébastopol. C'était le dernier pas d'une mission grosse de tourmens et de périls; la frégate s'empressa de l'accomplir. Dès que nous eûmes abandonné nos remorques, elle vira de bord promptement et s'éloigna de toute la vitesse de ses roues, comme un canard qui secoue ses ailes et s'envole heureux d'avoir échappé à quelque grand danger.

Streleska, où se trouvaient mouillés déjà *la Lave,* qui avait conservé son avance d'un jour, et plusieurs vaisseaux, s'ouvrait droit devant nous. A notre entrée dans cette baie, et avant que nous fussions cachés par les accidens de terrain qui se développent sur ses

bords, le fort Constantin nous fit l'honneur d'une salve vigoureuse; ses boulets tombèrent à une vingtaine de mètres de *la Dévastation*, qui passa sans se presser. Le salut était digne d'une batterie flottante; c'était le baptême donné à l'œuvre de l'empereur.

Nous étions donc en Crimée; cette terre promise, que nous ne devions jamais aborder, nous était ouverte. Le canon des forts du Nord grondait toujours; nous en étions si peu loin, que le sifflement des projectiles parvenait jusqu'à nous. Le lendemain, nous comptions visiter Sébastopol.

Coupées de baies profondes, abritées des vents par des talus élevés, les côtes de la Crimée, grâce à Dieu, nous ont efficacement protégés contre les catastrophes maritimes de tout genre qui sont la conséquence presque fatale d'un rassemblement de flottes considérable. La baie de Kamiesh contenait à elle seule, à l'époque de notre arrivée, plus de trois cents navires appartenant au commerce. Quand on a vu les tempêtes violentes dont la Mer-Noire est si souvent le théâtre, on se demande ce qui serait advenu si, au lieu d'avoir un mouillage sûr à Kamiesh, Kasatch et Streleska, les escadres anglaise et française se fussent tenues en pleine mer sur leurs ancres, ou dans de perpétuelles croisières?

Des trois baies que je viens de nommer, Streleska est la plus rapprochée de Sébastopol. On en a peu parlé pendant la guerre, parce qu'alors l'attention s'attachait obstinément à la baie de Kamiesh. Située hors de la portée des canons russes, vaste et profonde comme un bassin, bâtissant en l'espace de quelques mois toute une ville sur ses bords : église, arsenaux, hôpitaux et théâtre, Kamiesh, centre d'un commerce des plus actifs, se recommandait d'elle-même à l'attention de l'Europe, et il n'est pas étonnant qu'on se soit en sa faveur fort peu préoccupé des autres points. Kasatch même, ce port de guerre et de commerce de l'Angleterre en Crimée, séparé de Kamiesh par une étroite langue de terre, eut à peine l'honneur de quelques mentions.

Cependant Streleska, tout autant que Kamiesh, a bien gagné sa page dans l'histoire. Ce lac tranquille, où nos vaisseaux trouvèrent jusqu'à quarante pieds d'eau, ne s'agita que sous les efforts des violentes brises du nord. En 1854 et au commencement de 1855, les bombardes des deux nations vinrent y combattre. Leur mâture, très peu élevée du reste et dissimulée par les promontoires accidentés du côté ouest de la baie, ne donnant aucun point de repère à l'ennemi, elles purent presque impunément l'inquiéter et lui faire éprouver des pertes sensibles. Leurs bombes atteignaient les ouvrages russes de la Quarantaine, passant au-dessus des batteries françaises et rencontrant dans leur course des compagnes parties de moins loin, qui

se dirigeaient vers le même but. Dans les grands jours d'attaque, le ciel en était obscurci.

L'ennemi, harcelé par ces batteries de mortiers invisibles, tirait *au juger*. Le hasard, — il entre pour beaucoup dans les choses de la guerre, — fit que durant plusieurs jours les projectiles de toute espèce et de tout calibre vinrent pleuvoir dans la baie. Ce déluge amusa fort les matelots, qui suivaient avec intérêt les rides circulaires que formait chaque boulet ou obus en disparaissant sous l'eau.

La baie de Streleska atteint une assez grande largeur à son milieu, mais les deux extrémités se resserrent; les rives ne sont pas également abordables à cause des éboulemens d'une sorte de pierre calcaire que la mer inonde et rend plus dure que le granit. L'œil est néanmoins satisfait de l'ensemble : l'herbe verte qui croît de toutes parts, et entoure la baie comme une écharpe, fait bien au-dessus de ses falaises en miniature. Le côté est paraît le moins gai, si l'on s'arrête aux ruines d'un village qui devait être habité par de pauvres cultivateurs, et que l'incendie, cette arme terrible que la Russie tourna toujours contre elle-même, a couvert d'un crêpe noir et lugubre.

Vis-à-vis de ce village en ruines s'étend une plage en terre grise de niveau avec la mer. Sur cette plage, les camps environnans envoyaient chaque jour laver le linge. C'est en visitant ce lavoir éminemment national que j'appris une foule d'anecdotes sur Streleska. Je n'en veux citer qu'une seule qui divertit longtemps les hôtes habituels du lavoir. C'était aux beaux jours de la canonnade. Les bombardes mouillées dans la baie avaient attiré l'orage, et la fonte, dirigée au hasard, frappait partout, regrettant de ne trouver que la pierre et l'eau pour pâture. Le lavoir de Streleska semblait, en dépit des bombes, jouir d'une tranquillité parfaite. On s'habitue à tout, dit-on; ce doit être vrai, car ces paisibles soldats n'en continuaient pas moins de laver le linge du régiment avec une attention soutenue. Ce n'est point par crainte de quelques éclats d'obus qu'on se fût permis de faillir à l'accomplissement d'une mission aussi délicate. Ce sang-froid, cette force morale, qui ne se démentent jamais et forment pour ainsi dire le fond du caractère français, feront toujours de nos soldats les premiers du monde.

Tout à coup, interrompant une conversation savante sur la manière de préparer une bonne lessive, une bombe tombe au milieu des blanchisseurs et fait son trou dans la terre molle. Chaque troupier se hâte d'embrasser le sol, — on n'ignore pas que c'est l'unique moyen d'éviter les éclats, même à deux pas de la bombe; — un seul pourtant ne suit pas cette manœuvre, il se penche au-dessus du trou

d'où s'échappait une légère fumée, car la mèche brûlait, et, tirant à lui une chemise mouillée, — la chemise de son capitaine, — il s'en sert pour couvrir avec soin le projectile. Un sourire sardonique à l'adresse de ses compagnons d'armes arquait déjà les lèvres du courageux chasseur, il est interrompu par une épouvantable explosion: la bombe venait d'éclater! Le brave soldat n'avait pas été atteint par le fer; mais en revanche il était complétement couvert de boue. Chacun aussitôt de faire des plaisanteries sur la chemise du capitaine. On demande au chasseur, devenu presque méconnaissable, s'il prendra un brevet pour exploiter l'idée ingénieuse de son séchoir. Au camp, son histoire court de compagnie en compagnie, et chacun vient lui faire sa visite de condoléance. Le pauvre blanchisseur resta honni et bafoué faute d'avoir éteint la bombe. S'il avait réussi, on le portait en triomphe. A quoi tient la gloire humaine?

Une nouvelle batterie flottante vient cependant augmenter notre flottille. *La Tonnante* est en vue. Le fort Constantin charge ses pièces; elle aura sans doute comme nous son salut d'honneur..., non, elle est entrée sans que l'ennemi ait paru s'occuper d'elle. N'importe, trois batteries flottantes françaises sont réunies à Streleska. Les autres, — il y en avait cinq, — ne sont pas encore prêtes à prendre la mer, et il est à croire qu'elles ne viendront pas. Mais les batteries anglaises, que font-elles? car l'Angleterre, adoptant les plans de l'empereur Napoléon III, a aussi mis cinq de ces bâtimens en chantier. Elles partent au moment où nous arrivons, et elles arriveront à Kamiesh quand nous n'y serons plus...

J'avais mis à profit les trois jours qui s'étaient écoulés depuis le mouillage de *la Dévastation* pour visiter les environs de la baie dans un cercle de quelques centaines de mètres. J'eus l'occasion de rencontrer dans mes promenades un lieutenant d'infanterie que j'avais connu à Tours. Après une cordiale embrassade, nous causâmes. Prisonnier des Russes à la suite d'un engagement où il demeura sur le terrain, grièvement blessé, mon lieutenant venait de passer trois mois à Odessa. Cette captivité devait être naturellement le premier sujet de notre entretien : elle fut, m'assura-t-il, adoucie par toutes les prévenances imaginables. Complétement rétabli de sa blessure, il était resté libre sur parole de parcourir la ville jusqu'aux fortifications *exclusivement*, défense que la France se garderait bien de faire à ses prisonniers : je n'en veux pour preuve que la liberté qu'elle laissa au général Bodisco, gouverneur de Bomarsund, de choisir lui-même le lieu de sa résidence. La France est assez puissante pour n'avoir point à craindre les regards observateurs d'un officier étranger. De tous côtés, le lieutenant prisonnier reçut les invitations les plus franches, les plus cordiales, de la part de la garnison russe; les salons

lui furent ouverts, et un jeune officier poussa la courtoisie jusqu'à vouloir lui faire accepter un magnifique logement dans l'hôtel de sa mère. Cette dame, qui joignit ses prières aux sollicitations pressantes de son fils, était fort considérée à Odessa; elle n'était pas sans ambition littéraire et avait écrit des vers fort goûtés de la noblesse qui fréquentait ses salons. Le lieutenant avait fini par accepter l'offre de la noble muse, mais il n'en put guère profiter, car il fut échangé peu de jours après. Pour reconnaître toutes les bontés et les soins maternels dont on l'avait entouré, il adressa de Kamiesh à Odessa un compliment versifié, sous la forme d'une fable, où l'œillet rose dialoguait poétiquement avec le myosotis. — C'était hardi, mais il se dit que la bonne intention excuserait le manque de talent, et il n'hésita pas. Je ferai grâce au lecteur de l'essai poétique du lieutenant qui me fut communiqué. Je n'ai pas su si le *bas bleu* d'Odessa lui avait répondu ; mais j'ai pu lire de la noble dame quelques vers écrits de sa main sur un carnet sans trop de fautes d'orthographe. On me pardonnera de n'en citer que le trait final :

Je cherche vainement une énergique image
Pour peindre la valeur d'un peuple redouté;
Je ne trouve que sa gaîté
De comparable à son courage.

L'ordre donné aux trois batteries flottantes de se mettre en branle-bas de combat vint nous surprendre un beau matin au milieu de ces promenades et de ces causeries. Les suppositions marchèrent grand train : les projets de l'amiral et du commandant en chef de l'armée restèrent inconnus. Une inaction de huit jours nous avait paru longue; aussi la joie que nous éprouvâmes de la voir cesser se joignit-elle à notre surprise et à nos désirs parfaitement légitimes de connaître enfin la destinée qui nous était réservée.

Un branle-bas de combat se fait à bord d'un bâtiment ordinaire en l'espace de quelques minutes; — à bord d'une batterie flottante, il prend des proportions gigantesques. Il faut la dégréer complétement, — lui enlever sa mâture, le tuyau de la machine, les panneaux qui constituent les bastingages, etc., — blinder les claires-voies et toutes les ouvertures communiquant avec le faux pont, — démonter la barre du gouvernail et changer les drosses pour gouverner de l'intérieur même du bâtiment; ne pas laisser une des cloisons des emménagemens debout; mettre en un mot le navire en état de répondre exactement à sa dénomination de *batterie flottante*.

Pendant qu'on dressait à terre une tente pour ces objets encombrans et inutiles de notre matériel, que nos marins, maçons-archi-

tectes, érigeaient une poudrière destinée à recevoir l'excédant des munitions déterminées par un ordre du jour, devinant un prochain départ, je me hâtai de visiter Sébastopol. J'étais allé déjà voir Malakof, où treize jours auparavant une effroyable mêlée décidait en faveur de nos armes la victoire si longtemps incertaine. Dans cette première excursion, il m'avait été impossible de pousser plus loin : un malaise soudain m'avait pris à la vue de ces cadavres bleuis par la chaleur, exhalant une odeur infecte, attendant, la face contre terre, à demi pris sous les talus, que leur tour fût venu d'être dégagés et d'obtenir la sépulture (1).

Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon. Si ce n'est pas mon avis, ni le vôtre, ce doit être celui d'un Anglais que je trouvai en extase devant une main décharnée qu'il venait de déterrer : il la tenait à la hauteur de sa figure, la retournait en tous sens avec un flegme de docteur, ou plutôt... d'Anglais. Il examinait attentivement la peau jaunie comme de la cire vieille, les ongles qui avaient démesurément crû sous terre, et murmurait entre ses dents : *Very droll, very comical!*

Ne voulant plus être exposé à jouir malgré moi de la vue de ces amphithéâtres en plein air, j'avais attendu que l'enlèvement des derniers morts fût terminé pour me risquer une deuxième fois. Je jugeai le moment opportun quand je vis *la Dévastation* faire sa toilette de combat.

Lorsqu'on est au sommet des monticules qui entourent Streleska et descendent à la mer par une pente doucement accidentée, on aperçoit le fort Constantin et la ligne de batteries en terre qui s'étend jusqu'à l'entrée de la Tchernaïa. Ces batteries n'étaient reconnaissables qu'aux minces colonnes de fumée blanche qui s'en échappaient de moment en moment. On pouvait croire alors n'avoir qu'un court chemin à parcourir pour atteindre la ville; on comptait sans les

(1) On ne devra pas s'étonner de m'entendre dire qu'après quatorze jours il restait encore des morts non enterrés, si l'on songe que dans cette affaire nos pertes et celles des Russes furent considérables. Pendant trois heures, les Russes, retirés dans les ouvrages retranchés de Malakof, tentèrent, par d'énormes sacrifices, de reprendre cette place; les Anglais, de leur côté, repoussés plusieurs fois dans leurs assauts sur le Redan, voyaient tomber bon nombre des leurs. Ce ne fut que le 9, peut-être bien le 10, — il fallait s'occuper du transport des blessés d'abord, — qu'on put commencer les enterremens. Or il fallait ouvrir des fosses dans un terrain rocailleux, et quelles fosses! J'en vis une qui contenait à elle seule deux cents Russes! Les Anglais chargés de la pénible besogne de les entasser, de les *arrimer*, s'en acquittaient avec le plus grand soin : ils ne perdaient pas un pouce de terrain..... Chaque rangée, recouverte de terre et de chaux, en supportait une autre, et cela s'élevait ainsi, comme je viens de le dire, jusqu'à concurrence du chiffre de deux cents. Encore était-on obligé, pour rassembler ces cadavres, de les dégager des fascines, des sacs de terre et des éboulemens.

ravins qu'il fallait descendre, les collines qu'il fallait gravir, les tranchées qu'il fallait escalader, et toujours au milieu des pierres, des boulets, des bombes, des mitrailles et des éclats d'obus. J'ai dépensé quarante-cinq minutes à faire la route de Streleska à Sébastopol; on en mettrait quinze tout au plus, si le chemin était plat. Ce que je vis au terme de cette pénible course, ce n'est point une ville, mais un immense amas de décombres. Ce que le canon avait épargné dans sa colère aveugle, l'incendie et les mines l'avaient détruit. Que de richesses englouties sous ces maisons effondrées, dont les murs s'écroulent encore au tremblement que produit dans les rues le passage des lourds chariots! Et puis ce n'est pas assez : écoutez les boulets qui sillonnent l'atmosphère, écoutez les bombes qui éclatent sur votre tête; les uns viennent ricocher dans ces ruines, la pierre et le plâtre volent de tous côtés; les éclats des autres vont tomber à vos pieds, ou se loger dans quelque lambeau de toiture.

J'ai fait le tour de la ville les pieds continuellement dans le plâtre et la cendre, c'est plus que je ne voulais faire; en ce moment d'ailleurs, un trop long séjour n'eût pas été sans danger : on transportait de temps en temps autour de moi des soldats blessés, et ma qualité de promeneur ne me rendait pas invulnérable.

Après avoir cueilli une fleur dans le jardin du prince Menchikof, après m'être désaltéré aux fontaines de la ville, quoique l'eau fût détestablement saumâtre, je repris le chemin de notre batterie, non sans m'éloigner soigneusement des Anglais qui se trouvaient sur mon chemin. J'ignore si l'habit rouge est au boulet ce que le paratonnerre est à la foudre : ce que je sais, c'est qu'un seul groupe couvert de l'uniforme écarlate avait le don de faire pleuvoir le fer dru comme grêle. De tranchée en tranchée, j'arrivai enfin, épuisé de chaleur, à ma *Dévastation*, tellement défigurée par la suppression de ses mâts, que je ne la reconnus pas d'abord.

Le 7 octobre, notre bâtiment quittait Streleska, précédé de *la Lave* et de *la Tonnante*, pour aller... Où? C'est ce que nous ignorions encore; mais chacun se disait qu'après avoir heureusement terminé une première campagne toute maritime, nous allions enfin commencer une campagne militaire.

H. Langlois.

LA

PROPRIÉTÉ SOUTERRAINE

EN FRANCE

III.

L'INDUSTRIE DES COMBUSTIBLES MINÉRAUX.

La houille, qui a été le sujet d'une étude précédente (1), n'est pas, on le sait, la seule source de carbone que la croûte du globe procure à l'industrie humaine pour développer de la chaleur; elle est seulement la plus abondante de ces sources et le plus parfait des combustibles fossiles. L'anthracite, le lignite et la tourbe doivent aussi appeler notre attention. Pour les deux premières substances, les notions géologiques et techniques déjà exposées à propos de la houille nous seront d'une grande utilité. Quant à la troisième, qui se forme en quelque sorte sous nos yeux, elle nous donnera une idée du phénomène général qui a pu successivement présider à l'origine des combustibles minéraux. La tourbe nous montrera de plus un mode de propriété souterraine tout à fait différent de celui des mines, et qui ne pourra en conséquence être étudié que plus tard.

I. — DES COMBUSTIBLES MINÉRAUX AUTRES QUE LA HOUILLE.

La houille n'est ni le plus moderne ni le plus ancien des dépôts carbonifères qui sont venus successivement enrichir les groupes d'assises régulières dont est constituée la majeure partie de l'écorce de

(1) Voyez les livraisons du 1er octobre et du 1er novembre 1857.

notre globe. Si nous avions soumis ces dépôts à une classification purement géologique, nous aurions dû prendre pour point de départ, soit la tourbe sous le rapport de la formation des matières carbonifères, soit l'anthracite sous le rapport de la superposition des terrains sédimentaires. La houille et le lignite sont les deux termes moyens d'une série où l'anthracite se trouve placé tout à fait à la partie inférieure. La formation houillère peut être considérée comme séparée de la formation d'anthracite par ce calcaire carbonifère qui est, on l'a vu, la roche caractéristique des bassins houillers d'origine pélagienne. Il y a là une ligne de démarcation géologique fort nette qui permet de dire, pour un gisement déterminé de combustible à la limite des terrains primaires et secondaires, s'il s'agit d'anthracite ou de houille. Il suffit en effet de constater l'antériorité ou la postériorité du dépôt carbonifère relativement au dépôt calcaire qui accompagne presque toujours la première de ces deux substances. Cette distinction scientifique n'est pas d'accord cependant avec la distinction industrielle, qui repose sur d'autres bases. On a remarqué que généralement les couches d'un bassin houiller sont d'autant plus bitumineuses qu'elles sont plus élevées, comme si l'influence de la chaleur centrale du globe terrestre avait été en diminuant à mesure que la couche qui la subissait était plus éloignée du foyer. Le même phénomène paraîtrait aussi se produire dans le passage de l'anthracite à la houille. En fait néanmoins, des couches supérieures d'anthracite ont souvent le caractère de couches de houille, et des couches inférieures de houille sont aussi *maigres* que des couches d'anthracite, de telle sorte que la question d'âge du combustible n'a plus, dans certaines localités, aucun intérêt pour l'emploi industriel.

Le terrain anthracifère a du reste une composition analogue à celle du terrain houiller, et l'origine des deux combustibles semble identique. Sans revenir à ce propos sur les systèmes relatifs à la formation de la houille, ou sur la nature des roches stériles du terrain carbonifère, il vaut mieux arriver tout de suite à la distribution des couches d'anthracite en France. L'anthracite se trouve dans le Forez, dans l'Anjou, dans le Maine surtout, où la présence simultanée du doyen des combustibles minéraux et du calcaire auquel il est subordonné, jointe à la nature du sol, a littéralement changé la face du pays en développant la fabrication de la chaux, pour laquelle l'anthracite est particulièrement propre. Si le bassin anthracifère du Maine ne nous présente pas les incidens et les épisodes que nous avons rencontrés dans nos bassins houillers du nord et de l'est, il appelle notre attention à un autre titre. L'industrie minérale et l'industrie agricole, qui n'ont généralement aucune relation, et dont les intérêts sont même souvent opposés, s'y montrent

assez intimement unies pour que les progrès de l'une puissent donner, avec une rigueur presque mathématique, la mesure des progrès de l'autre. En effet, l'anthracite produit par les mines de la Sarthe et de la Mayenne est à peu près exclusivement absorbé par les chaufourniers, et les neuf dixièmes au moins de la chaux fabriquée sont employés à l'amendement des terres. Si l'on consulte la série des chiffres annuels de l'extraction particulière à chacun de ces départemens, on en verra l'allure, rapidement progressive pour tous deux, bien plus nettement accusée dans le second que dans le premier : c'est que la plus grande partie du sol de la Mayenne appartient aux terrains anciens, tandis que ceux-ci ne forment dans la Sarthe qu'une bande étroite, longeant des terrains plus modernes et principalement sablonneux. Dans le premier cas, le chaulage est impérieusement réclamé; dans le second, la marne est le véritable agent de fertilisation.

Il y a cinquante ans, la Mayenne ne suffisait pas à produire les 1,200,000 hectolitres de grains qui représentaient sa consommation annuelle; il y a vingt ans, l'exportation en froment atteignait précisément ce chiffre, qui représenterait en outre l'excès de la production de cette fertile région sur la production considérée trente ans auparavant. Suivant une publication récente du comité des houillères françaises (1), chacun des 200,000 hectares — dont l'amendement exige annuellement 2,800,000 hectolitres de chaux, correspondant à 800,000 hectolitres d'anthracite, — rapporte environ 30 francs de plus qu'il y a trente ans, d'où une augmentation de 6,000,000 de francs pour le revenu net de la propriété foncière et de 200,000,000 de francs pour la valeur du capital.

Les couches d'anthracite du Maine sont fort irrégulières. Ordinairement assez inclinées et parfois très sinueuses, elles ont une épaisseur singulièrement variable, qui atteint rarement à 1 mètre, sauf dans deux concessions, où le combustible se trouve en amas considérables et anormaux; elles offrent d'ailleurs au plus haut degré cette série de renflemens et d'amincissemens qui donnent souvent aux couches du terrain houiller l'apparence d'un chapelet. Ainsi que la houille, l'anthracite adhère peu à la roche sur laquelle il repose, et dont il est séparé par une surface si polie, que, pour peu que celle-ci soit assez inclinée, on a beaucoup de peine à s'y tenir debout. Les mines d'anthracite du Maine sont d'ailleurs de fort grandes exploitations (2), que le peu d'épaisseur et l'irrégularité des gîtes rendent

(1) *Situation de l'Industrie houillère en* 1857. Cette brochure est signée par M. Amédée Burat, secrétaire du comité.

(2) Elles occupent ensemble 1,500 ouvriers. Pour indiquer l'importance actuelle de la production d'anthracite et aussi les progrès qu'elle a faits depuis l'origine, il suffit de considérer des périodes quinquennales et de prendre l'année moyenne. On obtient

très coûteuses : l'extraction du combustible y est nécessairement d'autant plus chère que les travaux deviennent plus promptement étendus et profonds tout à la fois, et que les frais qu'ils entraînent par cela même se répartissent sur une moindre quantité de puits. Ces couches sont situées d'ailleurs au-dessous d'un grès sablonneux, qui nécessite un boisage dispendieux des galeries, et qui, par une grande perméabilité, donne souvent une fâcheuse abondance d'eaux, à laquelle il faut opposer d'énergiques moyens d'épuisement. Les schistes du terrain anthracifère sont parfois tellement pyriteux, qu'ils peuvent prendre feu spontanément sous l'influence de l'air, et les eaux qui les ont lessivés, devenues excessivement acides, acquièrent une force corrosive dont on a de nombreux exemples. A la suite de la rupture d'un organe essentiel d'une forte machine à vapeur fonctionnant sur une mine située aux environs de Sablé, on avait dû, pendant une semaine, suspendre les travaux pour l'épuisement des eaux. Quand la machine eut été réparée, elle ne put fonctionner, un clapet de piston ayant été complétement mis hors de service par l'action corrosive des eaux, qui, en remontant dans l'intérieur durant le chômage involontaire, avaient baigné les schistes; en quelques heures, les pistons en fonte étaient attaqués au point de se laisser entamer au couteau, et les boulons étaient réduits de moitié. L'habile directeur de la concession ne put se tirer de ce mauvais pas qu'en neutralisant l'acidité des eaux par une addition convenable de chaux. Cette saturation incomplète permit du moins d'attendre l'arrivée de pistons en bronze, qui seuls purent élever au jour les 15,000 mètres cubes d'eau qui avaient envahi la mine. Dans une exploitation voisine, située sur les bords de la Sarthe, un tube en tôle, d'une quarantaine de mètres, qui retenait les eaux sur le pourtour d'un puits, s'est inopinément rompu sous cette action corrosive, s'exerçant sur un métal dont l'épaisseur était insuffisante, et s'est aplati sur une dizaine de mètres. — On n'a constaté qu'exceptionnellement la présence du redoutable *grisou* dans les mines d'anthracite du Maine; bien que peu abondant et ne donnant ordinairement lieu qu'à de petites inflammations sans danger, ce gaz a cependant provoqué parfois de véritables explosions suivies de la mort d'ouvriers.

La découverte de l'anthracite du Maine est uniquement due au

ainsi les chiffres suivans : 1817-1819, 11,669 quintaux métriques; 1820-1824, 35,635 q. m.; 1825-1829, 149,381 q. m.; 1830-1834, 271,430 q. m.; 1835-1839, 480,982 q. m.; 1840-1844, 789,312 q. m.; 1845-1849, 896,324 q. m.; 1850-1854, 908,093 q. m.; 1855-1856, 1,000,000 de q. m. On voit que, si le bassin du Maine a une importance locale très réelle, il mérite à peine d'être pris en considération vis-à-vis des bassins houillers que j'ai eu l'occasion de mentionner. La production totale de la France en anthracite proprement dit avait été, en 1852, de 2,000,000 de q. m., ce qui ne représentait guère que 1/25e de la production des combustibles minéraux autres que la tourbe.

hasard. A la fin de 1813, un négociant de Nantes, qui connaissait les mines de la Loire-Inférieure, ayant fait creuser un puits domestique dans une ferme dont il était propriétaire dans la Sarthe, y remarqua des traces d'une substance noirâtre qu'il prit pour de la houille, et en envoya un échantillon à la Société des Arts du Mans. L'inventeur se livra à quelques recherches, mais avec des ouvriers si inexpérimentés, qu'ils dépassèrent la couche d'anthracite sans s'en apercevoir. En 1816 seulement, lorsque des tracés de routes, des creusemens de fossés eurent fortuitement fait reconnaître les affleuremens de quelques gîtes, l'attention des propriétaires du sol fut éveillée, et ils commencèrent de petites exploitations, allant aussi profondément qu'ils le pouvaient, poussant de courtes galeries jusqu'à ce qu'ils fussent chassés par les eaux, puis se reportant ailleurs. Quelques-uns, se réunissant, demandèrent dès cette époque des concessions au gouvernement; mais on ne les institua qu'en 1822, date réelle de l'origine des exploitations régulières. Les premiers concessionnaires eurent du reste à lutter contre les extracteurs illicites, qui, n'ayant pas des idées bien nettes sur le droit de propriété souterraine, et voyant dans le tracé du périmètre concédé une garantie de succès, venaient s'y installer et préparer ainsi de fâcheuses entraves aux exploitations régulières. Les transactions mêmes qui intervinrent entre les concessionnaires et les extracteurs, trop facilement tolérés, perpétuèrent ce fâcheux état de choses, qui du moins développa activement l'industrie minérale du pays. L'heureuse influence de cette conquête se manifesta immédiatement par une baisse de moitié dans le prix de la chaux et par le brillant essor de l'agriculture locale.

L'histoire du bassin anthracifère du Maine présente à peu près les mêmes phases que celle du bassin houiller de la Loire, et il y a là quelques faits d'économie locale et industrielle qui, bien que relatifs à une fraction minime de notre propriété souterraine, ne sont cependant pas dénués de tout intérêt. Le développement de l'industrie minérale ne s'est fait dans la Sarthe et la Mayenne qu'au prix de grands sacrifices, notamment par la construction de chemins nombreux, sans lesquels elle ne pouvait même prendre naissance. Maintenant encore les concessionnaires subissent, pour les charbons qu'ils livrent aux chaufourniers, un mode de paiement qui les condamne à un crédit à long terme vraiment exorbitant, résultat presque obligatoire de la concurrence acharnée que ces chaufourniers se font entre eux. Afin d'attirer le consommateur de chaux, ils lui donnent des délais de plusieurs années pour le paiement des livraisons, et les propriétaires de mines ont naturellement été conduits à entrer dans la même voie que leur clientèle. Telle est la force des habitudes industrielles et commerciales d'un pays, alors même qu'elles

sont radicalement vicieuses, qu'une tentative de modification a complétement échoué, bien qu'elle eût été faite par des concessionnaires à la fois riches et puissans. En vain, pour obtenir que la vente de la chaux se fît au comptant, ont-ils représenté aux chaufourniers que ceux qui l'achètent sont des fermiers habitués à opérer de cette manière, et qui, dans une région où le système progressif de la *culture à moitié* est en vigueur sur une grande échelle, partagent avec les propriétaires les dépenses d'engrais : ces représentations, appuyées par un manifeste habile et ferme, lancé au moment de la crise financière qui a suivi la révolution de 1848, produisirent un effet médiocre et vinrent échouer devant la résistance inerte des chaufourniers. Les audacieux novateurs se virent bientôt contraints de remettre en vigueur le système classique, sous peine de voir leur clientèle se porter vers les mines des autres concessionnaires, qui, ne changeant rien à la routine locale, auraient ainsi bénéficié du mécontentement provoqué par la tentative inopportune de leurs rivaux. Dans un défaut d'entente et surtout d'inopportunité est évidemment la cause de l'insuccès d'une tentative qui n'a du reste plus été reproduite. Donc vers le 1er novembre de chaque année, époque du commencement de la campagne, les chaufourniers remettent aux concessionnaires un état de leurs besoins présumés d'anthracite, et souscrivent des billets à ordre en quatre échéances, trimestriellement échelonnées au bout de onze mois révolus, et parfois prorogées bénévolement de trois autres mois par les concessionnaires, qui supportent ainsi la perte de plus d'une année d'intérêt.

Comme pendant de cette lutte terminée à l'avantage des chaufourniers du Maine, je dois mentionner la guerre que se sont longtemps faite les producteurs d'anthracite, guerre dont les effets ne tardèrent pas à devenir assez désastreux pour compromettre l'existence de quelques mines du bassin. Chacun des concessionnaires cherchait à étendre le rayon naturel de ses débouchés au détriment du voisin; d'autres, se faisant en même temps chaufourniers et mineurs, entraient à ce double titre dans le conflit industriel dont la Sarthe et la Mayenne étaient le théâtre, et s'y épuisaient doublement. Cet antagonisme tient aux conditions naturelles des deux départemens, dont le premier ne présente que dans la partie occidentale le sol argilo-siliceux qui réclame l'amendement calcaire, et produit plus d'anthracite qu'il n'en consomme, tandis que le second, dont ce sol particulier recouvre presque entièrement la superficie, joue un rôle inverse. De cet état de choses invariable et de la situation topographique des mines d'anthracite est résultée la formation de deux groupes rivaux de mines dont Sablé et Laval sont les centres, et l'infériorité du groupe de Sablé, sous le rapport du placement des charbons, a excité les concessionnaires de cette région à pour-

suivre un accroissement de débouchés par tous les moyens, même par une réduction excessive du prix de vente. Comme cela arrive souvent, chaque concessionnaire comprenait parfaitement les inconvéniens immédiats de cette concurrence effrénée; mais aussi il attendait l'époque où son voisin ne viendrait plus, par des bonifications exagérées, qui étaient presque insignifiantes pour les consommateurs, lui enlever l'approvisionnement des fours à chaux situés dans le rayon naturel de ses débouchés. De 1845 à 1848, la lutte ne subsista plus qu'entre les mines du groupe de Laval et celles du groupe de Sablé, ces dernières ayant été réunies par un traité consenti pour trois ans, au bout desquels d'ailleurs cette association momentanée fut dissoute. Vers le milieu de 1848, une tentative de réunion de toutes les mines du Maine eut lieu à Laval; mais la production annuelle, à laquelle chacune devait concourir dans une proportion convenue, excédant de 5,000 hectolitres à peine la consommation présumée des deux départemens, les membres du petit congrès industriel ne purent s'entendre sur la répartition de cette diminution. Derrière cet entêtement puéril se cachait, on le devine, le désir de plusieurs concessionnaires de conserver la liberté de produire autant que bon leur semblerait. Les rivalités industrielles poussées à ce degré manquent rarement d'amener une fusion des intérêts en présence : c'est ce qui se produisit à la fin de 1850 par la formation de la compagnie générale des mines de Sarthe et Mayenne, qui réunit six des huit compagnies et quatorze des dix-sept concessions du bassin anthracifère du Maine. On voit qu'elle venait, comme la société des mines de la Loire, réparer les conséquences fâcheuses pour tous d'un état de choses réellement anarchique, sauver en quelque sorte d'une ruine prochaine la propriété souterraine d'un département, qui se trouvait aménagée, par suite d'une concurrence excessive, contrairement aux principes conservateurs dont cette propriété exige impérieusement le respect. Cependant, comme la compagnie des mines de la Loire, celle des mines du Maine a encouru le reproche de se préoccuper beaucoup plus du prix de revient que du prix de vente dans la direction donnée à l'ensemble de ses exploitations, d'en laisser un trop grand nombre en réserve (8 sur 14), pour concentrer sa production sur les plus importantes. Comme dans la Loire le mot de *monopole* a été prononcé, et l'opinion publique a été, il y a quelque temps, très émue au sujet des dangers que la grande compagnie faisait courir à l'industrie locale, — dangers un peu imaginaires toutefois, par suite de la concurrence que viennent faire les charbons anglais et ceux du nord de la France à l'anthracite du Maine. Il n'y a peut-être au fond, en ce moment, qu'à reprocher à cette compagnie de n'avoir point poussé avec assez d'activité les travaux d'aménagement, de

telle sorte que sa production a décru à la suite d'une complication dans ces irrégularités de gisement dont je parlais tout à l'heure : les grains du chapelet anthraciteux sont devenus rares sur certains points, et l'intervalle qui les sépare a augmenté de manière à faire craindre la disparition totale du gîte. Les réclamations les plus vives auxquelles la compagnie ait été en butte ont du reste été provoquées par une augmentation du prix de la chaux, qui coïncidait précisément avec un abaissement du prix de l'anthracite, et qui en tout cas était l'œuvre des chaufourniers.

Dans le bassin de l'Anjou, bien qu'il offre un exemple de la présence dans les terrains de transition d'un combustible qui participe à la fois de la houille et de l'anthracite, les charbons servent aussi à peu près exclusivement à la fabrication de la chaux, dont la majeure partie est encore employée dans l'agriculture. C'est au point où ce bassin coupe la vallée de la Basse-Loire qu'a été appliquée par M. Triger la méthode ingénieuse et hardie du creusement des puits au moyen de l'air comprimé. Aux mines de l'Anjou se rattache un arrêt important de la cour de cassation. Il y a une vingtaine d'années, dans un procès engagé à propos d'une concession dont le titulaire primitif était le munitionnaire Foulon, cette première victime de la révolution de 1789, la cour suprême a proclamé que « dans l'ancien droit commun de la France, et quelles qu'aient pu être, à certaines époques, les prétentions des seigneurs haut-justiciers, les mines étaient de droit régalien. » Il n'y a guère qu'un souvenir du même ordre à mentionner au sujet de l'anthracite du Forez, dont l'essor est naturellement comprimé par l'important bassin houiller de la même province. Une contestation féconde en incidens est venue ici donner lieu au conseil d'état de poser les principes fondamentaux de la compétence exclusive et distincte du pouvoir administratif pour le règlement des droits du propriétaire du sol sur les produits d'une mine, et de l'autorité judiciaire pour le règlement des indemnités dues au sujet de recherches illicitement entreprises dans un terrain.

Enfin il existe en France un autre bassin anthracifère que je ne puis passer sous silence à cause de l'anomalie scientifique qui le signale à l'attention des géologues, et qui est, depuis tantôt trente ans, le sujet d'une controverse animée, non-seulement en France, mais en Angleterre et en Italie. Je veux parler de l'anthracite des Alpes, de l'existence dans une formation secondaire d'un combustible appartenant géologiquement partout ailleurs à la formation primaire. La région alpine, où l'ordre naturel des couches est entièrement bouleversé et où toutes les roches sont profondément altérées par des phénomènes de métamorphisme, a de tout temps été un champ de bataille pour les géologues; mais nul fait ne les a aussi

profondément émus que cette présence simultanée et incontestable (au milieu de bancs de grès et de schistes renfermant des couches d'anthracite et subordonnés au calcaire supérieur du lias) de coquilles fossiles qui caractérisent les terrains jurassiques et de végétaux fossiles particuliers au terrain houiller. Cette anomalie, qui semble venir donner un démenti à la théorie, si universellement consacrée par la pratique, de la superposition fondamentale et constante des formations géologiques, a servi de prétexte à quelques savans pour infirmer le caractère de généralité qui est ordinairement attribué aux lois de la paléontologie. D'autres, se refusant à reconnaître un fait aussi contraire aux principes les plus essentiels de la géologie, sont disposés à laisser à l'avenir le soin de démontrer un renversement local de couches appartenant les unes au terrain jurassique, les autres au terrain de transition. D'autres encore prétendent que le terrain anthracifère des Alpes est véritablement un terrain houiller dans lequel auraient vécu des mollusques de la période liasique, tandis que l'auteur d'un utile ouvrage sur les combustibles minéraux (1) préfère supposer un phénomène local et exceptionnel produisant dans la région alpine une réapparition anormale des conditions de température propices à la végétation anthracifère. Je bornerai là mes indications sur le conflit d'opinions qu'a suscité le terrain carbonifère des Alpes (2). Il me suffira de dire, en terminant, que M. Adolphe Brongniart, le botaniste paléontologue, après avoir constaté la complète identité de la flore du terrain anthracifère des Alpes, entièrement différente de celle du terrain jurassique, avec la flore d'un terrain houiller quelconque, ne penche pas pour l'âge récent du combustible litigieux, tandis que M. Élie de Beaumont, qui a tout d'abord émis l'idée qu'il appartenait à la formation jurassique, n'a jamais cru devoir modifier sa première opinion. L'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences a pensé que les débris animaux méritaient en cette occurrence une plus sérieuse attention, et, rappelant ces graines du Mexique qui viennent s'échouer sur les côtes de la Norvége, a fait remarquer combien il était permis de supposer l'arrivée, par des courans, de débris végétaux qui se trouvaient au fond d'une mer lointaine. La superficie de la région anthracifère des Alpes peut être évaluée à 900,000 hectares, c'est-à-dire à la moitié environ de la surface totale des terrains houillers de la Grande-Bretagne, de la Belgique et de la France, et à près de trois fois la superficie de nos seuls bassins; mais la discontinuité des dépôts de combustible, parfois d'ailleurs d'une épaisseur con-

(1) *De la Houille*, par A. Burat, 1 vol. in-8°.

(2) On le trouvera exposé tout au long dans le *Bulletin de la Société géologique de France*, qui s'est occupée maintes fois, et tout récemment encore, de cette question si intéressante au point de vue géologique.

sidérable, empêche que cette importance relative passe du domaine géologique dans le domaine industriel. Les mines y sont généralement si peu riches, que la plupart des habitans de deux villages voisins d'un groupe de ces exploitations « se chauffent, dit M. Élie de Beaumont, pendant un hiver de neuf mois, *avec de la fiente de vache desséchée au soleil*. Afin d'avoir moins froid, ils habitent dans leurs étables. » On ne s'étonnera donc pas de voir le bassin des Alpes figurer seulement dans la production française en anthracite pour un peu plus du quart, c'est-à-dire pour fort peu de chose dans l'extraction indigène des combustibles minéraux.

Il ne me reste plus à parler que du lignite, combustible minéral qui peut, sans anomalie aucune, appartenir à la formation secondaire, mais qui se trouve plus ordinairement disséminé dans la formation tertiaire, notamment dans l'argile plastique, où sa présence accidentelle est la cause de ces recherches de houille qui ont été tentées à plusieurs reprises dans le bassin de Paris. Les explorateurs, — je parle de ceux qui étaient honnêtes, mais ignorans, — étaient trompés par l'extrême ressemblance qui existe dans certains cas entre le lignite et la houille. En effet, ce combustible, dont l'aspect est très variable, tient tantôt du bois fossile, tantôt de la houille ordinaire. Dans le premier cas, il ressemble à du bois dont la couleur serait foncée, et se rapproche tout à fait de la tourbe; il est telle mine de lignite où l'œil distingue très nettement l'essence du bois fossile, et où l'outil d'abatage du mineur est pour ainsi dire la hache du bûcheron. Dans le second cas, le lignite a véritablement l'aspect de la houille, bien qu'un œil exercé y retrouve généralement la texture du bois; néanmoins il peut arriver que les traces de la structure organique des végétaux, qui n'ont plus le caractère de ceux des terrains anthracifère et houiller, mais sont au contraire analogues à ceux de la période actuelle, soient à peine visibles et même disparaissent tout à fait. Il en est particulièrement ainsi pour les lignites de la Provence, qui forment le plus remarquable des îlots de ce combustible spécial connus en France. Sans aucune importance commerciale et n'ayant, à un degré encore moindre que l'anthracite, qu'une valeur purement locale, qui pourra cependant croître avec les progrès de l'industrie, le lignite n'existe pour ainsi dire qu'à l'état d'accident géologique. Les dépôts ne présentent plus cette continuité et ces roches caractéristiques que nous avons remarquées dans les terrains carbonifères anciens; aucun indice ne vient donc guider l'explorateur, qui n'a plus rien à attendre des notions géologiques, et que le hasard seul peut servir. Enfin l'épaisseur des gîtes est infime. Ce combustible est malheureusement le seul dont il soit possible d'espérer l'existence dans le nord de l'Algérie, où aucun lambeau de terrain houiller n'a encore été constaté.

Les lignites des Bouches-du-Rhône, dont Marseille est le débouché naturel et indéfini, forment sept couches, dont deux seulement sont exploitées, et qui ont ensemble une puissance de 3 ou 4 mètres; elles alternent avec des calcaires d'eau douce bitumineux ou marneux. Le grisou se montre quelquefois dans les mines de lignite, et l'abondance des pyrites y provoque des phénomènes très singuliers de décomposition du combustible, qui disparaissent d'ailleurs à mesure que l'on s'éloigne de la surface. On fait remonter vers la moitié du XVIIIe siècle les premiers essais d'emploi des lignites dans les savonneries de Marseille; plus de 1,000 ouvriers extraient aujourd'hui d'une dizaine de mines en activité 1,200,000 quintaux métriques de ce combustible (1), qui est très peu inférieur à la houille, et qu'on recherche pour le chauffage des chaudières à vapeur. On trouvera sans doute que cette quantité de produits est peu en rapport avec le nombre de contestations survenues au sujet des mines provençales, qui ont motivé, dans le cours d'une trentaine d'années, jusqu'à vingt-cinq arrêts de la cour de cassation ou avis au contentieux du conseil d'état. Il est vraisemblable que quelque concessionnaire processif se sera rencontré dans le bassin des lignites des Bouches-du-Rhône, mais il faut s'en féliciter, car il a fait résoudre plusieurs questions fort intéressantes de propriété souterraine.

En résumé, tous les combustibles fossiles sont le résultat d'une minéralisation de végétaux produite par un phénomène constant dont la cause est encore inconnue, et dont l'énergie semble avoir été en diminuant pour disparaître de nos jours. Ces combustibles existent dans toutes les formations géologiques, et, à mesure qu'on s'élève dans la série des terrains, ils se rapprochent de plus en plus des matières végétales intactes, à ce point que la transition entre les lignites les plus modernes et la tourbe est à peu près insensible. Si, en dehors du terrain houiller proprement dit, il peut exister des gîtes intéressans de combustibles minéraux, ils n'ont, du moins en France, sous le rapport de la qualité et de la rareté (2), qu'une valeur purement locale. Tous, il ne faut point l'oublier, appartiennent aux mines, à cette seule catégorie de propriété souterraine que nous ayons eu jusqu'à présent à considérer.

(1) Les chiffres suivans montrent l'allure progressive de ce bassin de lignites : il a donné en 1814 154,437 quintaux métriques, en 1820 265,931 q. m., en 1830 436,714 q. m., en 1840 571,182 q. m., en 1850 1,060,745 q. m. Les concessions sont au nombre de 29, mais 19 ne sont point exploitées. La production française totale en lignites était, en 1852, de 1,991,680 q. m. seulement.

(2) On a vu précédemment les chiffres de la production française en anthracite et lignite pour 1852; réunis, ils ne donnent qu'un total de 4,000,000 q. m. contre 45,000,000 q. m. de houille proprement dite.

II. — PRODUCTION ET EMPLOI DES COMBUSTIBLES MINÉRAUX.

Les classifications des combustibles minéraux sont nombreuses et variées suivant les considérations dont on les fait dépendre. On vient de voir l'ordre dans lequel le géologue doit nécessairement les placer. Le minéralogiste, qui se guide principalement par les caractères extérieurs, rangera dans la même catégorie les combustibles du même âge, mais introduira des divisions et des sous-divisions qui nous sont un indice de la difficulté que présenterait scientifiquement une spécification un peu nette. Le chimiste théorique, soumettant les corps à l'analyse *médiate*, y déterminera la proportion des principes élémentaires, comme l'a fait M. Regnault, en 1837, dans un travail très important sur la composition élémentaire des combustibles fossiles. Le chimiste pratique, se bornant à l'analyse *immédiate*, qui seule peut mettre en lumière les propriétés essentielles à connaître, recherchera les produits de la combustion et de la carbonisation, calculera la proportion des cendres que laisse la première de ces opérations, la nature et la quantité des gaz, des liquides aqueux ou bitumineux, et surtout du résidu charbonneux que fournit la seconde. L'industriel enfin, peu disposé à se préoccuper des considérations théoriques, quelles qu'elles soient, ne demandera guère qu'à la chimie pratique des indications sur un charbon minéral, et se placera surtout à un point de vue que je ne puis passer ici sous silence.

La carbonisation d'un combustible quelconque, — c'est-à-dire le chauffage hors du contact de l'air, contrairement à ce qui se fait dans la combustion, — a pour but d'expulser toutes les matières volatiles, gazeuses ou liquides, que la substance contient, et le résidu solide de cette opération, si elle est suffisamment prolongée à une température convenable, est le charbon. Chacun connaît le produit utile que fournit la carbonisation du bois : l'agglutination des élémens fixes et la diminution du volume primitif qui caractérisent le charbon de bois, et aussi le charbon de tourbe, ne se retrouvent plus indistinctement dans les combustibles minéraux. Chez les uns, cette agglutination fait défaut au point de donner au charbon un degré insuffisant de solidité : tels sont les anthracites, les houilles anthraciteuses et les lignites. Chez les autres, le résidu, auquel on donne le nom particulier de *coke*, dont le poids peut varier de 45 à 75 pour 100 du poids du combustible soumis à la calcination, et dont le volume est toujours plus considérable que le volume de celui-ci, a une consistance remarquable dont le degré varie, ainsi que ce poids et ce volume, avec la qualité du combustible primitif: telles sont toutes les houilles autres que celles dont je viens de par-

ler. L'administration des mines, dans ses publications officielles, fait, suivant le poids du résidu charbonneux, deux catégories extrêmes de la première de ces classes de combustibles minéraux, et partage la seconde en quatre catégories intermédiaires, déterminées par la manière dont la houille se comporte, suivant sa nature, sur la grille d'un foyer en ignition, et par la nature de la flamme qu'elle y produit. On conçoit en effet qu'une houille bonne à la fabrication du coke, faisant bien cette voûte si recherchée dans les feux de maréchaux, sera très mauvaise à brûler sur une grille par suite de l'obstruction qu'elle occasionnera. En un mot, suivant la manière dont il se comporte au feu, le combustible présente des qualités très variées, et répond à des besoins très divers, tels que le chauffage des foyers domestiques ou des générateurs de vapeur, l'emploi dans les fourneaux métallurgiques, la production du gaz d'éclairage, la cuisson de la chaux, etc. A côté de cette classification industrielle, chaque bassin présente encore une classification locale qui a une grande importance commerciale, mais dont je dois me contenter d'indiquer l'existence.

La combustion, — durant laquelle se produit la chaleur dont l'homme tire parti, et qui est très variable suivant la nature du combustible, — a lieu à une température également variable; elle produit de la flamme ou n'en produit pas, suivant que ses élémens sont combinés de telle ou telle manière. Sous ce rapport, la classification géologique ne perd pas entièrement son empire, attendu que les combustibles des différens âges ne peuvent généralement pas se suppléer dans les arts métallurgiques ou dans la production de la chaleur. L'anthracite, dont le nom est précisément tiré de la difficulté d'embrasement, nous représente du carbone presque pur, et par cela même brûle très lentement, plus lentement encore que le coke; il détermine d'ailleurs comme lui une température très élevée; en somme, il est rarement utilisé dans les feux domestiques, mais peut être employé en métallurgie avec le concours d'un courant d'air artificiel. Le lignite, qui emprunte son nom à sa structure, n'est pas propre à la production d'une chaleur un peu intense. Enfin la houille, — l'étymologie du mot est fort incertaine, mais vient à coup sûr de la Belgique, — peut réunir tous les défauts et toutes les qualités qu'offre un combustible minéral, pourvu qu'on la choisisse convenablement.

Mélangée en toutes proportions avec les schistes qui l'avoisinent dans le gisement, elle offre toutes les dégradations, depuis la houille relativement pure, qui ne contient que quelques centièmes de cendres, jusqu'à la houille trop argileuse pour valoir la peine d'être extraite de la mine. Elle renferme en outre plusieurs substances étrangères, parmi lesquelles je citerai la pyrite de fer, qui est à tous

égards la plus nuisible, parce qu'elle rend le charbon d'un mauvais usage, puis parce qu'elle peut déterminer des incendies, soit dans l'intérieur de la mine, soit dans les magasins, ainsi que cela est arrivé tout récemment encore dans une fabrique de sucre de la Somme, où une combustion spontanée s'est produite dans un approvisionnement de charbon de 10,000 hectolitres environ, et en a détruit une quantité assez notable. Sous l'influence d'un air humide, la pyrite est transformée en sulfate, et la réaction chimique engendre un dégagement de chaleur capable d'enflammer la houille. J'ai eu l'occasion, à propos de l'anthracite du Maine, de mentionner d'autres inconvéniens résultant de la présence de ce minéral. Le fait des incendies spontanés qui se déclarent dans l'intérieur des houillères n'est rare en aucun pays, pas même en France, bien qu'il y soit combattu préventivement par une disposition du cahier des charges, qui impose au concessionnaire d'une mine l'obligation de transporter régulièrement au jour les matières susceptibles de prendre ainsi feu. Le meilleur moyen de mettre fin au sinistre quand il se produit est d'isoler avec soin la partie de la mine où il s'est déclaré, en faisant la part du feu, et d'aérer activement les travaux. L'inondation qu'on produit en laissant remonter les eaux dans la houillère n'est pas toujours un remède efficace à cause des substances chimiques qu'elles peuvent contenir et de l'action qui peut s'exercer sur les pyrites. Dans une mine des environs de Saint-Étienne, il existe un embrasement souterrain qui date de temps immémorial, peu actif du reste et se manifestant au jour par de simples altérations du terrain et des vapeurs sulfureuses. Ailleurs la lente propagation du feu a littéralement fabriqué du coke. Je ne parle point ici des incendies qui sont souvent la conséquence des explosions de grisou, ou qui résultent d'un accident déterminé, soit par un foyer d'aérage, soit par le fourneau d'une machine à vapeur intérieure (1); mais je dois mentionner, — ne fût-ce que pour citer un curieux exemple des guerres souterraines auxquelles pourrait donner lieu la propriété minérale, et dont Turgot ne se préoccupait pas en voulant soumettre celle-ci à son utopie, — l'incendie allumé à Falizolles en Belgique. Les habitans y exploitaient pêle-mêle les affleuremens d'une couche de houille, et continuaient au fond les combats quotidiens qu'ils se livraient entre eux à la superficie; ils avaient finalement imaginé, pour se chasser, de s'infecter mutuellement en brûlant de vieux cuirs. Un beau jour ils mirent le feu aux travaux, ne purent ni éteindre l'incendie ni s'entendre pour en faire la part, et il dure encore. Dans le cas où le feu prend à un dépôt de charbon, il suffit d'y pra-

(1) Telle est la cause d'un incendie qui a récemment éclaté dans une houillère de la Haute-Saône, dont deux ouvriers ont été victimes, et qui a entraîné la supension des travaux d'un champ d'exploitation.

tiquer des canaux d'aérage pour le rafraîchir, ou de supprimer, par un moyen quelconque, tout contact de ce dépôt avec l'atmosphère.

La houille s'emploie crue ou carbonisée. On sait que le coke, dont on fait un si grand usage dans la métallurgie, est supérieur à tout autre combustible pour l'intensité de la chaleur qu'il produit, mais qu'il est d'une combustion difficile, et nécessite l'emploi en grandes masses, ainsi que l'action d'un fort courant d'air. La transformation de la houille en coke se fait, soit en tas, comme le charbon de bois, lorsque la houille est peu chère, soit dans des fours spéciaux munis d'une cheminée qui permet de régler la marche de l'opération. La première méthode exige que la houille soit en gros morceaux et occasionne un déchet considérable. La seconde est à la fois régulière et économique; fort lente, elle dure parfois quatre-vingt-seize heures; les produits gazeux qui se dégagent renferment une grande quantité de chaleur qui est autant que possible utilisée pour le chauffage. Quant à la chaleur nécessaire à l'opération même, elle est fournie simultanément par la combustion d'une partie des produits de la distillation de la houille et par la combustion d'une certaine quantité de celle-ci, quantité qui doit naturellement être aussi faible que possible. La qualité d'un coke se détermine principalement par la proportion de cendres, puis par le degré de consistance. Les cendres devant reproduire toutes les substances étrangères primitivement contenues dans la houille, on a été conduit à épurer celle-ci et à utiliser alors des charbons qui étaient autrefois sans aucun emploi, par suite de la petitesse des morceaux et de l'impureté qu'engendre la présence de pyrites et de schistes dans la houille. Il n'y a pas bien longtemps que les charbons menus du célèbre bassin houiller de Newcastle étaient employés simplement à faire des remblais, ou même étaient brûlés sur place pour éviter l'encombrement aux abords de la mine. Depuis qu'on est parvenu, au moyen d'une opération vraiment pratique, à débarrasser ces *menus* des matières étrangères qui les souillent, on ne perd plus rien d'un minéral si précieux, dont la consommation semble croître avec une rapidité qui finira, dans un avenir assez éloigné, il est vrai, par devenir inquiétante.

D'abord tentée sur des charbons pyriteux des Vosges, pratiquée en 1840 dans l'Allier, bientôt répandue à Saint-Étienne, essayée en 1846 par des fabricans de coke de Valenciennes, l'épuration de la houille est devenue depuis 1848, époque à laquelle elle a été adoptée en Belgique, une opération commune. On commence par amener les charbons à un état convenable de grosseur, en les tamisant sur une grille qui en retient une partie et laisse passer l'autre, broyée alors entre des cylindres cannelés. Ce classement par ordre de grosseur, ayant une grande importance, est souvent l'objet de soins mul-

tipliés. Qu'on se figure maintenant une caisse en bois pleine d'eau, divisée en deux compartimens inégaux, que dans le plus grand, sur un grillage, soient placés les morceaux de houille à épurer, que dans le plus petit se meuve verticalement un piston : l'eau, refoulée par ce piston à travers le grillage, soulèvera les morceaux de charbon, qui, puisqu'ils sont censés avoir à peu près le même volume, se classeront, au bout de quelques coups de piston, suivant la loi élémentaire des densités. En d'autres termes, les matières déposées sur le grillage se seront placées par couches sensiblement horizontales, et de telle sorte que les plus lourdes, c'est-à-dire les substances étrangères, seront au fond, et que les plus légères, c'est-à-dire la houille, seront à la surface. On n'aura donc qu'à enlever avec précaution, à l'aide d'une pelle, toute la partie supérieure du dépôt, ou mieux un système mécanique opérera cet enlèvement de manière à ne point donner de temps d'arrêt, et on retirera de temps en temps les matières stériles. Tel est le procédé d'épuration de la houille réduit à sa plus simple expression; poussé à une grande limite de perfectionnement, c'est-à-dire à ce point où le charbon est réellement pur et où les matières stériles ne retiennent plus de charbon, il devient compliqué et dispendieux, et il y a un calcul très précis à faire pour savoir si la valeur supérieure ainsi donnée aux produits compense les frais qu'ils ont coûté.

Parmi les combustibles minéraux produits artificiellement, il faut encore mentionner ce qu'on appelle les *agglomérés*, sorte de charbon qu'on forme en mélangeant à chaud des menus pulvérulens avec des matières goudronneuses fournies par la fabrication du gaz d'éclairage, et en les comprimant fortement dans des moules. Les briquettes ainsi obtenues conviennent bien au chauffage des navires à vapeur, parce que le chargement est d'un facile arrimage; elles ont aussi été employées par quelques-unes de nos compagnies de chemins de fer, notamment par celle du Nord. D'un bon usage au point de vue de la production de la vapeur, elles offrent réellement tous les avantages de la houille en gros morceaux. On connaît enfin un autre combustible artificiel qui, sous le nom de *coke d'anthracite* (deux mots qui jurent ensemble d'après ce que l'on a vu tout à l'heure), fait quelque bruit en ce moment, et mérite d'être soumis sérieusement à l'épreuve de la pratique : il s'agit cette fois d'un mélange intime de houille grasse et d'anthracite dans la proportion de 1 à 2, qui, sous l'action d'une forte chaleur, donnerait un produit homogène bien agglutiné et très propre aux usages industriels.

Sur les 448 concessions de mines de charbon qui existaient en France en 1852 et embrassaient environ 4,776 kilomètres carrés, 286 seulement étaient exploitées; répandues dans 29 départemens, elles avaient en feu 460 machines à vapeur, représentant ensemble

une force de 12,880 chevaux, et 79 manéges. La Loire, le Gard et l'Aveyron étaient les trois départemens qui offraient le plus grand nombre de concessions houillères : ils en contenaient respectivement 70,45 et 33. En 1852, sur les 512,781 francs qui forment la totalité de la redevance proportionnelle perçue, au taux du vingtième, sur le produit net de l'exploitation des mines nationales de toute nature, 485,193 francs représentent la part de la seule extraction des combustibles minéraux, et sur cette somme plus de 300,000 fr. viennent du département de la Loire (183,764 fr.) et de celui du Nord (120,340 fr.). Cet impôt correspondrait à un bénéfice annuel de 9 millions de francs au moins, après qu'on aurait défalqué la redevance proportionnelle elle-même, la redevance fixe et le décime de guerre, du produit net calculé d'après la base de perception. D'après l'évaluation du comité des houillères françaises, l'établissement d'une exploitation livrant annuellement 1 million de quintaux métriques de charbon exige, suivant les bassins, un capital de 3 à 5 millions de francs, soit en moyenne de 4 millions au moins, ce qui correspondrait aujourd'hui à un capital total de 250 millions de francs engagé dans l'industrie indigène. En 1852 toutefois, l'extraction était beaucoup plus faible, et la même proportion n'indique plus qu'un capital de 204 millions de francs, qui, comparé au bénéfice correspondant, donne un intérêt de 4 fr. 40 pour 100, et le comité des houillères ne l'estime pas, de son côté, à 5 pour 100. S'il est possible d'accepter un chiffre aussi modique comme représentant en moyenne le bénéfice de l'industrie des combustibles minéraux, je ne puis admettre qu'un revenu aussi minime soit celui du capital immobilisé dans les grandes entreprises de nos compagnies d'Anzin, du département de la Loire, de Blanzy, de Commentry, de la Grand-Combe, qui absorbent certainement ensemble les quatre cinquièmes des capitaux engagés dans cette branche de l'industrie minérale. Il n'est permis du reste, on le conçoit, d'émettre en cette matière que de simples conjectures, et des difficultés presque insurmontables s'opposent à ce qu'on recueille des renseignemens un peu exacts sur la valeur relative des exploitations houillères.

Il existe en France soixante-deux bassins houillers, dont les principaux sont ceux de la Loire et du Nord; ceux de Saône-et-Loire et du Gard viennent ensuite par ordre d'importance, tout en ne produisant ensemble que 10 millions de quintaux métriques; puis il n'y a plus que cinquante-huit petits bassins, qui jouent un rôle tout à fait secondaire vis-à-vis des précédens, — vis-à-vis surtout des deux premiers, dont les productions réunies sont égales à la moitié de notre production totale, — mais dont quelques-uns sont susceptibles de recevoir un grand développement. En 1836, le résumé des travaux statistiques de l'administration des mines a donné un tableau

de l'exploitation des combustibles minéraux à partir de 1814. Antérieurement à cette date, on connaît quelques chiffres relatifs soit aux dernières années du XVIIIe siècle, soit aux premières du XIXe; postérieurement à 1835, les publications officielles permettent d'apprécier l'importance successivement croissante de notre industrie houillère. Elles ne nous font défaut que pour la période la plus récente, puisque le dernier résumé s'arrête à l'année 1852. On peut essayer de combler cette lacune regrettable au moyen d'une remarque faite pour la première fois par M. Adolphe Brongniart. Le savant académicien a observé que la production française doublait tous les treize ans. Dès lors, si cette loi de progression, qu'aucun fait n'est venu infirmer encore, n'a pas cessé de s'appliquer, la production française, qui était en 1842 de 35,920,843 quintaux métriques, devait être en 1855 de 71,841,686 quintaux métriques, et très certainement ce chiffre est encore au-dessous de la vérité. Si nous nous en tenons aux nombres parfaitement sûrs, nous trouvons que la production indigène, qui était en 1787 de 2,150,000 quint. métriques, en 1802 de 8,441,800 quintaux métriques, a atteint à peu près le même chiffre en 1814, et a fourni successivement à notre industrie en 1820 10,936,578 quint. métriques, — en 1830 18,626,653 quint. métriques, — en 1840 30,033,820 quint. métriques, — en 1850 44,335,700 quintaux métriques. On a vu déjà qu'en 1852 elle ne dépassait point encore 50 millions de quintaux métriques, chiffre inférieur de 1,500,000 environ à celui de notre production en 1847 : telle a été l'influence de la révolution de 1848 sur la partie la plus importante de notre propriété souterraine. La révolution de 1830 n'avait eu qu'un contre-coup insignifiant : en 1831, la production houillère avait diminué de 1 million de quintaux métriques, mais elle avait crû du double en 1832. D'après le classement rationnel adopté par l'administration des mines, l'emploi du combustible minéral en France se répartit ainsi entre les groupes principaux de consommateurs : l'industrie en général en prend à elle seule les deux tiers; le reste se partage entre le chauffage domestique (un cinquième), l'industrie des transports terrestre, fluviale et maritime (un douzième), et l'extraction des substances minérales (un vingtième). Le remarquable développement de nos chemins de fer, qui consomment en ce moment par année 7 millions de quintaux métriques environ, explique la part considérable qui revient surtout dans l'accroissement de la consommation à l'industrie des transports.

Le tableau de l'industrie des combustibles minéraux en France appelle quelques rapprochemens naturels avec l'Angleterre et aussi avec la Belgique (1), qui nous a récemment dépassés et nous a relé-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 mars 1855, *les Charbonnages de la Belgique*, par M. A. Esquiros.

gués au troisième rang dans l'ordre de la production houillère. Un bulletin très utile, inséré depuis la fin de 1851 dans les *Annales des Mines,* nous donne sur l'industrie étrangère, et notamment sur l'industrie anglaise, de précieux renseignemens extraits en grande partie des communications faites au gouvernement par ses agens consulaires et diplomatiques. Un savant et intéressant article publié, il y a un an (1), sur le bassin houiller de Newcastle, nous apporte aussi d'utiles informations sur la puissance gigantesque de l'industrie et du commerce des combustibles minéraux dans la Grande-Bretagne. Tout d'abord nous y trouvons une preuve éclatante de la supériorité prodigieuse de l'industrie houillère anglaise. Le capital engagé dans la totalité des mines de charbon françaises est précisément égal au montant des sommes que représente le seul ensemble des houillères du nord de l'Angleterre, et le vingtième, soit 12,500,000 francs, correspond à l'une quelconque des principales entreprises. Les entreprises de deuxième, troisième et quatrième ordre sont respectivement formées au capital de 5 millions, 1 million et 400,000 francs environ, et ces petits établissemens sont de beaucoup les plus nombreux. Comme les industriels sont un peu les mêmes en tous pays, l'auteur anglais constate qu'il s'est heurté, dans ses tentatives d'évaluation, contre des difficultés semblables à celles qu'une enquête industrielle rencontre infailliblement en France. « Les propriétaires, dit-il, sont ordinairement silencieux sur de tels sujets, et toutes recherches de cette nature sont regardées avec grande jalousie. » Lorsqu'il a procédé à ses investigations relativement aux bénéfices probables des industriels houillers, il a rencontré comme nous-même une estimation fort basse, et il incline du reste à croire que ces bénéfices sont généralement exagérés par l'opinion publique. Quand il cite ensuite l'appréciation d'un directeur expérimenté de houillère qui suppose un revenu moyen de 10 pour 100, en ne tenant pas compte de l'amortissement du capital enfoui dans la mine, on voit du moins qu'il met en avant un chiffre vraisemblable pour estimer ce profit industriel.

La grande houillère de Stelton, dans le comté de Durham, produit par ses huit puits environ 12,000 quintaux métriques de charbon par jour, et le double dans les momens de grande activité commerciale. La maison Andrew Knowles et fils, du Lancashire, extrait quotidiennement 24,000 quintaux métriques. Il est tel de ces établissemens exceptionnels dont la production ne peut se comparer qu'à celle d'un pays tout entier. L'extraction journalière dont je viens de parler correspond à une extraction annuelle de 7,200,000 quintaux métriques au moins; si on se rappelle à quel chiffre se

(1) Dans le *British Quarterly Review*, january 1, 1857.

montait notre production indigène en 1852, on voit alors que sept industriels semblables pourraient remplacer la France entière dans la part pour laquelle ses mines contribuent à la consommation houillère. Nous savons que la compagnie des mines d'Anzin offre un chiffre annuel encore plus élevé. On a fait, au sujet du géant maritime dont le lancement laborieux préoccupe depuis quelque temps l'attention du public européen, un curieux rapprochement : c'est que son tonnage de 23,000 tonneaux équivalait à peu près au double du tonnage de toute la marine britannique sous le règne de Henri VIII. J'ignore s'il existait à cette époque un relevé régulier de cette marine; mais, en nous bornant aux navires spécialement affectés au service militaire, dont la plus ancienne liste daterait d'Édouard VI (1546), nous trouverons un tonnage total qui n'est que la moitié de celui du *Léviathan*. Lorsque l'Angleterre voulut résister à la fameuse *Armada* de Philippe II, on chercha tous les bâtimens en état de servir, et on en trouva 197, qui offraient ensemble un tonnage de 30,000 tonneaux, peu supérieur, comme on le voit, à celui du *Léviathan*. Il n'est pas besoin de remonter aussi loin dans les annales de l'industrie houillère pour trouver un terme analogue de comparaison à ces véritables *Léviathans* qu'elle aussi peut mettre en ligne. Le chiffre actuel de la production d'Anzin représente celui que l'extraction de toute la France atteignait en 1823. Relativement à la production de l'Angleterre, il est impossible de donner une série de nombres analogue à celle qui m'a servi à montrer l'augmentation progressive de la nôtre. Je trouve seulement dans divers documens que la Grande-Bretagne produisait en 1839 310,244,470 quintaux métriques de houille, — en 1848 347,547,500 quint. métr., — en 1854 646,614,010 quint. métr., — en 1855 644,530,700 quint. mét., — en 1856 677,117,770 quint. métriques. Il faut admettre que l'extraction anglaise est aujourd'hui à peu près décuple de l'extraction française.

En Belgique, d'après le document officiel le plus récent, qui ne va pas au-delà de l'année 1850, il y avait à cette date, sur 592 siéges d'exploitation, 408 siéges actifs, sur lesquels étaient en feu 605 machines à vapeur d'une force totale de 29,406 chevaux, et qui produisaient 58,205,880 quintaux métriques, c'est-à-dire déjà 14 millions de plus que la France. Pour l'année 1855, l'extraction belge aurait été de 82,584,160 quintaux métriques; l'écart est donc toujours dans le même sens, mais un peu moins considérable.

L'homme, j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'insister sur ce point, a fatalement procédé en sens contraire de l'aménagement rationnel de la propriété souterraine : il a naturellement commencé à prendre ce qu'il lui était le plus facile d'atteindre. Après avoir extrait le charbon à ciel ouvert, il s'est attaqué à celui qui se trouvait immé-

diatement à sa portée. Malgré une appréciation de plus en plus exacte des véritables conditions de l'exploitation des mines, il n'est finalement descendu qu'à quelques centaines de mètres, et n'a aujourd'hui touché, principalement en France, qu'à la partie tout à fait supérieure des bassins. Le plus profond de nos puits houillers est ce puits du bassin de la Loire qui a le premier atteint le prolongement des couches du système de Rive-de-Gier sous celui de Saint-Étienne, et qui doit être cité comme un exemple de l'obstination et de la hardiesse que réclame souvent l'industrie minérale; il a plus de 600 mètres, mais c'est un ouvrage tout à fait exceptionnel. Partout ailleurs le chiffre oscille généralement entre 300 et 400 mètres. Néanmoins, dans quelques régions carbonifères, commence à être soulevée sérieusement la question si intéressante de l'approfondissement des mines. Déjà en Belgique, où les puits sont plus profonds qu'en France, le gouvernement a fait de ce problème industriel l'objet d'un concours extraordinaire, et l'a posé ainsi : « indiquer un système complet de moyens rationnels et pratiques de porter l'exploitation des houillères à 1,000 mètres au moins de profondeur, sans aggraver sensiblement les conditions économiques dans lesquelles on opère aujourd'hui. » En effet, dès que, prenant le contrepied de la devise bien connue de Fouquet, le mineur voudra descendre, il se trouvera aux prises avec des difficultés très sérieuses, mais qui ne seront pas, tout porte à le croire, vraiment insurmontables. Le mineur s'est trouvé à coup sûr dans une position bien plus défavorable quand il lui a fallu creuser un puits, traverser des niveaux d'eau comme dans le nord de la France, assécher régulièrement les travaux souterrains, les aérer; cependant il est ainsi arrivé à plusieurs centaines de mètres : il ira plus loin encore.

Les capitaux qu'absorbera l'industrie houillère seront de plus en plus considérables, à en juger par ceux qu'elle exige aujourd'hui : le seul creusement d'un puits de quelques centaines de mètres engloutit en quelques années plusieurs centaines de mille francs. En 1843, une compagnie houillère du Nord a dépensé 1,700,000 francs pour atteindre le terrain houiller à 140 mètres seulement de profondeur. Bien que le fait soit exceptionnel, il semble presque sur le point de se renouveler en ce moment dans la même région. On le voit cependant, les dépenses de creusement ne sont point en relation directe avec la profondeur des puits à foncer. Le comité des houillères françaises porte à 250 millions de francs déjà le capital total engagé dans les exploitations de cette nature. — L'accroissement inévitable de température, qui peut se calculer en ajoutant à la température moyenne de l'extérieur (qui est de 10 degrés environ) 1 degré par trentaine de mètres, ne constituera pas la difficulté la plus grande pour le mineur : il pourra être combattu par un aérage

perfectionné. Quant à l'extraction et à l'épuisement des eaux, les poids des câbles et des tiges de pompes créeront des obstacles qui ne pourront être vraisemblablement surmontés que par l'introduction de relais. En effet, dans le premier cas par exemple, il se passera quelque chose d'analogue à ce qui avait lieu lors de l'immersion, malheureusement manquée à la première tentative, du câble sous-marin destiné à établir une communication télégraphique entre l'Angleterre et les États-Unis (1), opération où le poids de la partie qui sortait du vaisseau obligeait à en modérer le déroulement par l'action de freins très puissans. Si la longueur d'un câble de mines n'est pas comparable à celle du câble atlantique, le poids par mètre courant du premier, du moins s'il est fait avec du chanvre, est certainement quintuple du poids du second. Admettons qu'il soit sextuple, c'est-à-dire qu'il ait la valeur moyenne de 3 kilogrammes : le poids total d'un câble d'un kilomètre serait de 3,000 kilogrammes, et engendrerait ainsi, en supposant que 20 quintaux métriques de charbon fussent enlevés à la fois, une résistance de 5,000 kilogrammes au moins, à l'instant où la charge quitte le bas du puits, c'est-à-dire à l'instant où cette résistance, qui diminue d'ailleurs rapidement et devient même négative, est maximum. Enfin j'ai dit précédemment combien la circulation des ouvriers dans les puits de mines offrait déjà de difficultés : on ne s'étonnera donc pas de voir le gouvernement belge mettre, parmi les points principaux du problème minéral qu'il pose aux ingénieurs de tous les pays, l'invention, « pour la descente et l'ascension des ouvriers mineurs, d'un moyen présentant toutes les conditions désirables au triple point de vue de la sûreté, de l'absence de fatigue et de l'économie. » M. Amédée Burat propose hardiment « d'organiser dans l'intérieur des mines des logemens d'ouvriers qui permettraient à ceux-ci de ne remonter au jour que deux fois la semaine. » Cette proposition, que je ne crois guère pratique, m'amène à dire quelques mots des conditions hygiéniques au milieu desquelles s'accomplit le travail du mineur, et d'un dernier ordre de précautions imposé à l'exploitant de ce genre de propriété souterraine.

III. — CONDITIONS PARTICULIÈRES DU TRAVAIL DES MINES.

Le travail des enfans dans les mines n'est pas régi par la loi de 1841 sur les usines et manufactures, dont les prescriptions concernant la durée du repos et la suppression des occupations nocturnes eussent été difficilement applicables aux exploitations souterraines.

(1) Voyez sur cette première tentative, dans la *Revue* du 15 octobre 1857, *la Télégraphie électrique entre les deux mondes*, par M. Laugel.

Il n'existe à l'égard des enfans qu'une mesure réglementaire, inscrite dans le décret impérial du 3 janvier 1813, aux termes duquel ils ne peuvent être employés dans les mines avant d'avoir atteint l'âge de dix ans : on sait que dans les usines et manufactures les enfans peuvent être reçus dès l'âge de huit ans. La même limite est naturellement adoptée en Belgique, où notre décret de police minérale est resté en vigueur; elle a même été empruntée par l'Angleterre, qui, avec l'acte fondamental de 1842, a fait un premier pas dans la voie d'une surveillance administrative des houillères. Il est à remarquer à ce propos que le gouvernement anglais avait été littéralement contraint par l'opinion publique à se départir de l'extrême réserve qu'il apporte habituellement dans ses relations avec l'industrie. Les détails les plus affligeans pour l'humanité avaient été révélés par les enquêtes faites dans les mines de houille. La tâche habituellement confiée aux plus jeunes enfans est la manœuvre de ces portes d'aérage qui dirigent le courant d'air à l'aide duquel est créée l'atmosphère artificielle de la mine, portes qu'il convient de n'ouvrir que pour donner passage aux wagons et de refermer aussitôt après. Ce n'est pas sans une émotion pénible qu'on pense à ces pauvres petits serfs de l'industrie minérale, qui, au lieu de jouir de l'air et de la lumière si nécessaires à leur développement physique et moral, passaient leurs jeunes années accroupis dans l'obscurité et occupés à un travail d'une si abrutissante monotonie qu'il les conduisait fréquemment à l'idiotisme. Le bill de 1842 a d'ailleurs apporté une grande modification dans les habitudes des industriels houillers, en prohibant complétement l'emploi des femmes dans les mines de charbon. La France n'a jamais connu, il faut le dire, cet usage barbare; mais, dans certaines mines de la Belgique, les jeunes filles sont encore occupées concurremment avec les jeunes garçons au transport intérieur de la houille, sans qu'aucune différence dans le costume vienne désigner la différence des sexes à l'œil du voyageur souterrain. Je n'ai pas besoin d'insister sur la dépravation qui est la conséquence naturelle de la promiscuité des sexes dans de semblables conditions. Il est pénible d'ajouter qu'avant le bill de 1842, il existait en Angleterre quelques mines où les hommes et les femmes travaillaient ensemble dans un état complet de nudité.

Attendre l'âge de dix ans pour commencer la pénible carrière du mineur, c'est encore devancer la limite fixée par la nature, et ceux qui se livrent trop jeunes au travail souterrain restent souvent contrefaits. Le mineur est en général reconnaissable par sa maigreur et sa pâleur habituelles, par le développement excessif des muscles du tronc, par un corps voûté, par une démarche boiteuse. Les difficultés de l'aérage des mines n'expliquent que trop bien l'apparence

maadive du mineur. Dans son intéressant *Dictionnaire d'hygiène et de salubrité*, le docteur A. Tardieu regarde l'*anémie des mineurs* comme constituant, par l'ensemble des symptômes ordinaires, une véritable affection scorbutique. L'anémie et l'asthme, conséquences immédiates de l'air vicié qui se respire trop fréquemment dans les mines, ne sont pas les seules maladies auxquelles les ouvriers soient sujets; ils sont particulièrement atteints d'affections rhumatismales, de maladies scrofuleuses, de phthisie pulmonaire, de maladies de l'épine dorsale, contractées durant le travail fatigant qui leur est échu en partage. On sait d'ailleurs que l'industrie minérale est au nombre des industries dont les ouvriers travaillent indistinctement le jour et la nuit. Quelquefois on répartit entre trois *postes*, de huit heures chacun, les vingt-quatre heures de la journée de travail; autrement on divise celle-ci en deux parties égales, et la série *diurne* alterne avec la série *nocturne* par huitaine ou par quinzaine.

La population condamnée à vivre dans des conditions aussi défavorables compte dans les trois pays que nous considérons, et pour la seule industrie houillère, plus de 300,000 individus. Sur ce nombre, 220,000, dont 2,642 femmes employées, bien entendu, à l'extérieur, appartiennent à l'Angleterre, 48,000 au moins à la Belgique, et 40,000 à la France. On trouve quelques chiffres, particuliers à la vérité au pays de Galles, mais de nature à préciser les causes de lente détérioration à laquelle est soumise la population des mines, dans un mémoire sur les maladies des mineurs fait, en 1855, par M. Herbert Mackworth, un des inspecteurs des houillères de l'Angleterre. Ce fonctionnaire estime que la mortalité des mineurs de 10 à 25 ans est triple de celle assignée en général par la statistique aux individus du même âge, et que la proportion était encore plus déplorable autrefois pour les enfans de moins de dix ans; il ajoute qu'à Merthyr, où le choléra a sévi avec violence, l'épidémie a fait trois fois moins de ravages que les maladies propres aux mineurs parmi les ouvriers des houillères de la contrée, et qu'enfin, pour les mineurs âgés de 15 à 25 ans, le tiers des morts est dû aux maladies des organes respiratoires. D'autre part, M. A. Tardieu assure qu'entre 30 et 40 ans une vieillesse prématurée apparaît chez les ouvriers souterrains, et que ceux-ci dépassent rarement la cinquantaine. On comprend alors pourquoi, parmi les hommes employés dans les houillères anglaises, le nombre de ceux qui sont âgés de moins de 20 ans est supérieur de 15,000 environ au nombre de ceux qui dépassent la vingtième année.

La profession du mineur houiller n'est pas seulement pénible et malsaine, elle est encore excessivement périlleuse en raison des difficultés en quelque sorte inhérentes à l'exploitation de cette branche de la propriété souterraine. En 1855, 956 ouvriers ont péri de

mort violente et accidentelle dans les 2,600 houillères de la Grande-Bretagne : ainsi chaque million de tonnes de charbon y a coûté 15 vies humaines. En 1854, pour cinq des six districts entre lesquels est maintenant partagé le royaume-uni au point de vue de cette surveillance administrative, on comptait 893 morts d'ouvriers, dont 321 dues à des éboulemens, 231 dues à des accidens de puits (rupture du câble, etc.), 192 occasionnées par des explosions de grisou, et 148 attribuées à diverses causes. Le nombre total des morts était d'ailleurs de 1,045 pour les six districts. « Un houilleur nous disait, écrit l'auteur de l'article du *British Quarterly Review*, que, pour une cause quelconque, un ouvrier pouvait être bien sûr d'être sacrifié à 40 ou 45 ans. En examinant quelques centaines de jeunes mineurs, nous avons découvert qu'un petit nombre seulement avaient échappé à toute espèce d'accidens. De jeunes garçons basaient toute leur chronologie sur les dates mêmes des accidens dont ils avaient été victimes. »

En Belgique, les comptes-rendus publiés par le ministère des travaux publics donnent avec un véritable luxe la statistique des accidens de mines; chaque fait y est, depuis une trentaine d'années, l'objet d'une analyse détaillée et méthodique; je me bornerai à considérer l'année 1850, choisie par l'administration française pour un travail analogue. Les seules houillères de ce petit royaume occupaient alors à l'intérieur 36,430 ouvriers, parmi lesquels on compte 3,495 femmes, dont 1,221 âgées de moins de seize ans. Les accidens sont au nombre de 156, et ont fait 270 victimes; près de la moitié (84) des morts sont dues au grisou, 46 mineurs ont été tués par des éboulemens, 24 par des ruptures de machines, câbles, engins, etc., 18 par les chutes dans les puits, 3 par des asphyxies, etc. Si la Belgique nous est, quant au nombre des morts, très supérieure, elle nous est très inférieure, on va le voir, quant au nombre des blessés, ce qui tendrait à faire croire que ce dernier relevé a été fait avec plus d'exactitude par notre administration. Il est bien entendu d'ailleurs que la Grande-Bretagne occupe le premier rang dans la funèbre statistique : produire vite et beaucoup, telle semble être en Angleterre la devise de cette industrie comme de toute autre, et les travaux souterrains y sont menés avec peu de prudence.

Le dernier résumé statistique de l'administration des mines de France ne donne que pour 1850 le tableau général des accidens survenus dans les exploitations minérales de toute nature; mais quelques chiffres insérés dans le rapport du ministre des travaux publics à l'empereur, qui se trouve en tête de la publication officielle, permettent en outre de comparer cette année aux années 1842 et

1844, peu différentes d'ailleurs dans les résultats généraux. En 1842, les accidens survenus dans les exploitations de combustibles minéraux, qui occupaient 28,149 ouvriers, ont tué 122 individus et blessé 809 autres. Ces accidens comprenaient 237 chutes d'ouvriers dans les puits (20 morts), 131 ruptures de machines, câbles, engins ou chutes de tonnes (11 morts), 77 explosions de grisou (23 morts), etc. En 1844, le nombre des victimes était de 783 seulement, sur lesquelles on ne compte que 91 morts; les explosions n'avaient tué que 2 ouvriers et en avaient blessé 25. En 1850 enfin, le tableau détaillé qui concerne cette année permet une précision bien plus grande. On y voit que les mines de houille, d'anthracite et de lignite occupaient respectivement : 21,131, — 1,342, — 1,333 ouvriers à l'intérieur; 7,342, — 351, — 152 à l'extérieur; 28,473, — 1,693, — 1,485 en totalité; qu'elles avaient été le théâtre de 451, 78 et 5 accidens, ayant tué 117, 2 et 3 ouvriers, et en ayant blessé 395, 77 et 4. Sur les 598 victimes de l'industrie houillère, 122 avaient donc péri. On a ainsi une idée de la nature périlleuse des diverses sortes de mines de combustible minéral. On voit que les mines de houille proprement dites sont de beaucoup au premier rang, et que les mines de lignite offrent peu de dangers.

Si l'on recherche quelles sont les causes les plus habituelles de ces accidens, dont l'ensemble présente, on l'a sans doute remarqué, une notable amélioration relativement aux deux années dont je parlais tout à l'heure, on trouve qu'elles se succèdent dans le même ordre qu'en Angleterre, que les éboulemens souterrains ont fait 450 victimes, dont 73 morts, les ruptures de machines, etc., 141 victimes, dont 6 morts, les chutes dans les puits, 47 victimes, dont 17 morts, les explosions de grisou, 22 victimes, dont 8 morts. Les 634 accidens de 1850 comprennent encore les coups de mines, les asphyxies et les inondations, qui ont occasionné la mort de 11 ouvriers : 25 individus ont en outre été blessés par la première de ces causes.

La première catégorie d'accidens comprend, indépendamment des éboulemens de quelque étendue qui sont fort rares, les chutes excessivement fréquentes des blocs de charbon ou de la roche supérieure, qui se détachent brusquement au moment même où les ouvriers les attaquent, et sous lesquels ils sont écrasés ou tout au moins estropiés. Dans la deuxième et la troisième se rangent, à côté d'accidens divers et sans qu'on puisse les séparer, les dangers inhérens aux systèmes actuellement usités pour la circulation des ouvriers dans les puits des houillères. L'emploi des échelles, regardé comme une des causes les plus sérieuses d'affaiblissement de la constitution des mineurs, et l'usage des tonnes, perfectionné d'ailleurs par la pose de guides le long des parois du puits, entrent dans ce

total pour des proportions qu'il est regrettable de ne pouvoir connaître et comparer. Je ne dois pas oublier de mentionner ici l'ingénieuse et hardie invention d'un chef d'atelier de la compagnie d'Anzin, M. Fontaine, qui, au moyen d'un parachute, combat victorieusement les ruptures de câbles. Une centaine de mineurs, qui auraient infailliblement été précipités au fond du puits à la suite de semblables ruptures, si l'appareil n'avait pas fonctionné, doivent la vie à ce mécanisme, dont je ne puis mieux donner une idée qu'en rappelant l'effet qui se produirait si l'on ouvrait une paire de ciseaux dans un tuyau. Deux leviers pointus sont normalement maintenus, durant la circulation de la cage dans le puits, à une distance suffisante des parois. En cas de rupture du câble, un ressort, qui se détend brusquement, fixe instantanément les griffes de ces leviers dans des madriers, et la cage reste suspendue en l'air. Un couvercle solide reçoit la partie du câble qui est attachée à cette cage, et dont on sait que le poids pourrait, si elle est d'une certaine longueur, assommer les hommes. On a vu quelquefois des ouvriers avoir ainsi au-dessus de leurs têtes 524 mètres de câble, soit 2,620 kilogrammes. Lorsque l'arrêt brusque a lieu dans un mouvement ascensionnel, il se fait naturellement à peine sentir; mais, s'il se produisait pendant la descente d'une cage, il serait à craindre que le choc ne fût très violent et réellement compromettant pour la sécurité des mineurs : il ne paraît pas que ces appréhensions aient été justifiées jusqu'à présent.

Quant aux explosions du gaz hydrogène carboné, irrespirable d'ailleurs comme tous les gaz délétères qui se dégagent dans la mine, il convient de s'y arrêter quelques instans, eu égard aux conséquences désastreuses qu'elles entraînent. Là où se produit une explosion, un grand nombre des ouvriers est brûlé, et le reste court risque d'être asphyxié par les gaz qui viennent remplir les travaux après l'inflammation du grisou. On a vu des tonnes lancées par les puits ainsi qu'une bombe par un mortier, et des mines entières dévastées comme si elles avaient été le théâtre d'une de ces trombes qui viennent quelquefois ravager certaines vallées. Je crois devoir emprunter à l'article déjà cité du *British Quarterly Review* le récit émouvant d'une descente dans une mine du bassin de Newcastle, faite à la suite d'une de ces catastrophes dont les houillères de cette région sont trop fréquemment le théâtre (1).

« Rien peut-être ne remplit l'esprit d'une plus profonde tristesse que de

(1) Au commencement de l'année dernière, une explosion de grisou a tué d'un seul coup 170 ouvriers, c'est-à-dire la moitié du personnel intérieur de la mine, et allumé un incendie dont la flamme, dépassant de plusieurs mètres l'orifice de la cheminée d'aérage, projetait au loin une funèbre lueur.

se trouver, comme cela nous est arrivé, à l'orifice d'une houillère qui a été récemment le théâtre d'une explosion. Un jour ou même une heure auparavant, elle offrait le spectacle d'une dévorante activité et d'une évidente prospérité, dont les signes se manifestaient partout. Les paniers de charbon montaient continuellement, et étaient versés en toute hâte dans les wagons bruyans, après avoir été lancés sur les treillis sonores des grands cribles. Hauts étaient les appels des hommes, les chants et les rires des jeunes gens, et la grande et lourde machine à vapeur ne cessait de pomper et de tirer avec des soupirs, des gémissemens et des mouvemens de géant. Maintenant tout est immobile, silencieux, tout inspire l'effroi. Un ou deux mineurs graves et attristés attendent le directeur à l'entrée de la mine. La machine à vapeur est sans bruit; les molettes qui surmontent le puits, dont la rotation continuelle attirait les regards, ne font plus aucune évolution; les wagons reposent inutiles et en désordre. Par extraordinaire, les jeunes gens et les enfans sont vus pleurans; les chaumières des mineurs sont fermées comme si ce jour était un dimanche.

« Descendons maintenant avec le directeur : combien la mine est différente d'elle-même! Au bas du puits, où l'on trouvait d'habitude un groupe de mineurs fumant et plaisantant, tout est silencieux. Nous descendons du panier qui nous a amenés sans que nul vienne nous aider de son complaisant appui. A peine avons-nous fait quelques pas dans la mine, que nous reconnaissons les traces de la catastrophe. Aucun mouvement ne se produit. Les galeries, autrefois si encombrées, sont libres et sans bruit. Un convoi entier de wagons de charbon est au repos sur le chemin de fer. Aucun cheval, aucun conducteur ne paraît. L'explosion a eu lieu dans quelque partie éloignée de la mine. Nous voyons çà et là, en approchant, la faible lueur d'une lampe de Davy, tenue par un mineur qui cherche les cadavres de ses compagnons. Là, il nous faut passer sur une masse de pierres et de charbons qui ont été renversés par la force de l'explosion. Plus loin, les parois de la galerie portent les traces du passage du gaz enflammé. Nous rejoignons enfin ceux qui cherchent à retrouver les corps de deux ou trois mineurs qui doivent avoir péri en cet endroit. D'énormes blocs du toit ont été arrachés par le grisou, auquel ils faisaient obstacle; on a pioché et enlevé une partie des décombres pendant plusieurs heures. La scène est éclairée faiblement par nos trois ou quatre lampes, que nous levons de temps en temps pour jeter sur ces décombres un coup d'œil inquiet. Au bout d'une demi-heure, nous faisons une découverte, particulièrement émouvante pour ceux qui ne sont pas accoutumés à de semblables spectacles : nous apercevons une masse noire et inerte qui a toute l'apparence du charbon; mais il est reconnu que c'est un cadavre, et une inspection minutieuse prouve clairement en effet que ceci a été un homme vivant. Nous nous bornerons à dire que cette masse est décemment enveloppée et montée au jour. Pour nous, cette scène nous fait mal; d'ailleurs la place n'est pas sans danger, car les terribles effets de la catastrophe ont ébranlé le toit et déplacé les étais. Le fracas subit que nous avons entendu une ou deux minutes auparavant était produit par la chute du charbon dans la galerie même que nous venions de traverser. »

Le grisou, produit peut-être lors de la fermentation qui a dû ac-

compagner la décomposition des végétaux houillers, est en quelque sorte emprisonné au milieu du charbon, d'où il s'échappe avec un bruit très distinct et parfois en linéamens blanchâtres auxquels il doit sans doute son nom. Il se rencontre particulièrement dans les endroits où les couches sont dérangées et dans les meilleures qualités de houille. La tension en est si considérable qu'une fois, dans une mine anglaise, un bloc de charbon de plus de 11,000 kilogrammes a été violemment chassé en avant sous cette seule influence. Le dégagement du grisou est variable et paraît être en relation avec la pression atmosphérique; il est plus abondant dans les temps d'orage. Très léger, il monte à la partie supérieure des galeries et se loge dans les angles, d'où il est difficile de le chasser. On prévoit la sollicitude constante que réclame, pour l'aérage et l'éclairage des travaux, la surveillance d'une houillère à grisou.

Un fait singulier donnera une idée de l'abondance déplorable du grisou dans les mines de Newcastle. Un ingénieur anglais eut l'idée de mettre un tube de $0^{m}10$ de diamètre en communication avec une partie, abandonnée depuis dix-neuf ans et isolée, d'une de ces houillères où chaque pore du charbon pourrait en quelque sorte être utilisé comme bec de gaz. On doit estimer à 1 million de mètres cubes environ la quantité annuelle d'hydrogène carboné qui s'est jusqu'à présent dégagée par cet orifice, ce qui conduit à conclure que le grisou doit être fortement comprimé dans les couches qui le recèlent. Le tube fut amené à quelque hauteur au-dessus du sol, et ce gigantesque bec de gaz naturel fut allumé; il brûle ainsi jour et nuit depuis dix-neuf ans, vacillant au gré des vents. En 1846, la chaleur, développée par une explosion de grisou, acquit une telle intensité qu'elle transforma en coke, sur quelques millimètres d'épaisseur et sur une superficie considérable, les parois de charbon de la mine. Dans les seules houillères du nord de l'Angleterre, le nombre des victimes du grisou est évaluée, de la fin de 1799 au mois de mars 1841, d'après des renseignemens dignes de foi, à 1,480, et on le croit au-dessous de la vérité. Dans les mines de Durham et du Northumberland, le même nombre est, de 1756 à 1843, fixé à 1,491. Enfin les principales explosions de houillères d'une période récente de sept ans auraient fait périr 1,099 ouvriers.

Parmi les causes secondaires d'accidens de mines, il en est une qui se rattache directement, ainsi d'ailleurs que les explosions, à l'histoire administrative de la propriété minérale : je veux parler des inondations. C'est à la suite de deux terribles catastrophes survenues dans la province de Liége que fut promulgué le décret impérial du 3 janvier 1813 sur la police souterraine. Le 10 janvier 1812, une explosion de grisou avait tué 78 mineurs; le 28 février,

une irruption subite d'eau envahit une mine où se trouvaient 93 ouvriers; 22 périrent, mais les 71 autres purent être sauvés, après six jours de travaux habilement menés de l'intérieur et de l'extérieur, grâce au dévouement, au sang-froid et à l'habileté du maître mineur Hubert Goffin, dont le dévouement excita alors un enthousiasme général que les contemporains n'ont point oublié (1), et à qui l'empereur Napoléon envoya aussitôt la décoration de la Légion d'honneur. Ces deux grands désastres, aussi rapprochés, ne pouvaient manquer d'exciter la sollicitude du gouvernement français. Au nombre des mesures de prudence qui furent prescrites à partir de cette époque, se trouve l'obligation capitale, rappelée dans tous les cahiers de charges des concessions de mines, de tenir un registre et un plan donnant la situation quotidienne des travaux, ainsi que l'indication de toutes les circonstances dont il importe de garder la trace. A défaut de cette précaution, la délivrance des ouvriers ensevelis sous un éboulement ou cernés par les eaux ne serait plus que le résultat du tâtonnement, et la vie de ces hommes utiles pourrait se trouver à chaque instant livrée à tous les hasards de leur périlleuse profession. Les plans seuls donnent le moyen d'éviter la rencontre des anciens travaux, source des plus grands périls, car ils sont toujours remplis d'eaux ou de gaz nuisibles. La nécessité de posséder ainsi un plan très exact des différentes parties d'une mine n'est pas seulement une question de sécurité. Ce plan est en outre indispensable pour l'exploitation même; il est d'un usage quotidien pour dégager l'inconnu du problème industriel, notamment dans l'étude des accidens de terrain dont il a été question à propos de la formation houillère proprement dite. Il sert par exemple, concurremment avec l'instinct du mineur et les coupes géologiques de la contrée, à résoudre les difficultés qu'offre le rapprochement des portions de couches interrompues et rejetées, et à en retrouver la relation primitive.

En regard des accidens de toute sorte auxquels est sujette la population ouvrière de l'industrie des combustibles minéraux, il n'est que juste de parler des institutions de prévoyance et de secours qui ont été organisées par ceux qui emploient cette population, — évaluée pour la France, en y comprenant les familles des ouvriers, à 150,000 âmes. Comme le remarque avec un légitime orgueil le comité des houillères, bien avant que la révolution de février eût fait violemment surgir les questions délicates et irritantes qui se rattachent à la classe des prolétaires, les concessionnaires des mines de

(1) Hubert Goffin et son fils vinrent à Paris, où ils furent l'objet d'une ovation universelle; tous les théâtres donnèrent des pièces de circonstance, dont plusieurs représentations furent jouées au bénéfice des mineurs liégeois.

charbon étaient spontanément entrés dans la voie de la bienfaisance, en créant pour leurs ouvriers des caisses de secours et de retraite, des hospices, des écoles pour l'éducation des enfans, en faisant bâtir des villages d'ouvriers, comme à Anzin notamment, en s'imposant enfin des sacrifices dans toutes les circonstances où la cherté des céréales compromettait le sort des classes nécessiteuses. Les grandes compagnies se font particulièrement et naturellement remarquer par leur sollicitude pour les ouvriers qu'elles occupent, et je dois mentionner au premier rang parmi celles-ci la compagnie des mines d'Anzin et celle des mines de la Loire. Seule, la première n'a pas institué de caisse de prévoyance, mais elle prend à sa charge tous les frais résultant des secours, des soins médicaux, des pensions dont les mineurs peuvent avoir besoin, ainsi que leurs familles. La seconde, — à l'instar du reste de la plupart des concessionnaires de mines, grands ou petits, qui ne se sont pas laissé rebuter par la résistance peu intelligente des ouvriers, au point de vue même de leurs intérêts, — avait organisé un système complet de prévoyance. Une caisse était alimentée par une retenue sur le salaire de chaque mineur, par le produit des amendes disciplinaires qu'encourt le personnel, par les dons de l'état, du département, des communes et des particuliers, enfin par une subvention volontaire de la compagnie, égale annuellement à la somme totale des retenues versées par les ouvriers. Cette caisse faisait face aux dépenses occasionnées par les soins médicaux donnés aux mineurs blessés ou malades et à leurs familles, par les secours en argent qui pouvaient leur être attribués suivant de certaines règles, par les indemnités pécuniaires accordées aux veuves et aux enfans des victimes d'accidens, etc. L'administration de la caisse était confiée à un conseil formé en partie au sein même de la compagnie et en partie parmi les ouvriers par la voie de l'élection, et les droits aux secours étaient l'objet d'un règlement détaillé. On retrouve les mêmes principes à peu près dans toutes les institutions de ce genre, mais les applications varient à l'infini. Ainsi la retenue sur les salaires est de 2 pour 100, de 3 pour 100 ou de 4 pour 100; la compagnie générale des mines de la Sarthe et de la Mayenne fait, suivant les usages locaux, une retenue de 5 pour 100, et subvient alors à toutes les dépenses qu'entraîne le service de secours. Du reste, toutes ces mesures n'empêchent pas la misère d'entrer au logis de l'ouvrier malade, car une allocation quotidienne de 50 centimes, de 75 centimes ou même de 1 franc, ne suffit pas pour faire vivre celui qui est devenu momentanément incapable d'exercer sa profession, alors même, quand il est marié, qu'il est aussi alloué à la femme et aux jeunes enfans une somme de 25 centimes.

Il ne semble pas qu'en Angleterre fonctionne aucune institution spéciale de cette nature. En Belgique au contraire, un système régulier est organisé depuis près de vingt ans. Les frais de maladies et de blessures des mineurs sont pris sur des caisses particulières à chaque concession houillère, alimentées par les subventions volontaires des propriétaires et une retenue de 2 pour 100 sur les salaires des ouvriers. En outre, pour chaque arrondissement, une caisse générale de secours supporte les dépenses qu'entraînent les pensions accordées aux infirmes, aux veuves, aux orphelins; les fonds proviennent d'une retenue de 1 pour 100 faite sur les salaires des mineurs, d'une somme égale versée par les exploitans, et d'une subvention de l'état annuellement votée par le pouvoir législatif. Il y a là une idée qui serait utilement appliquée en France, où une seule tentative faite dans cette voie, il y a quarante ans, pour le bassin houiller de Rive-de-Gier, est restée infructueuse. Cette cotisation des exploitans doit incontestablement produire un effet moral très salutaire sur les ouvriers, et elle gagnerait beaucoup à être régularisée en France, où le gouvernement s'est borné jusqu'à présent à faire à la sollicitude des concessionnaires de mines un appel qui a été d'ailleurs généralement entendu.

L'exploitation des combustibles minéraux ne soulève pas seulement des questions industrielles, elle soulève encore des questions commerciales, qui seront l'objet d'une prochaine étude. Si je me suis étendu autant sur les premières, la raison en est simple. M. Léonce de Lavergne rappelait récemment, devant l'Académie des Sciences morales, ce passage du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire : « Si les habitans voluptueux des villes savaient ce qu'il en coûte pour leur procurer leur pain, ils en seraient effrayés. » Sans vouloir diminuer la sympathie qu'excite à bon droit le sort de ces travailleurs de l'industrie agricole, qui, courbés sur la terre du lever du soleil à son coucher, en font surgir par un labeur opiniâtre, — lequel du moins se fait au grand jour et dans des conditions hygiéniques parfaites, — les ressources indispensables de l'alimentation publique, j'ai pensé qu'il convenait aussi d'accorder une part d'intérêt aux travailleurs de l'industrie houillère; j'ai pensé qu'il ne fallait pas laisser oublier ce qu'il en coûte à nos semblables pour nous procurer ce combustible minéral qu'on a si souvent et si justement appelé le *pain de l'industrie.*

E. Lamé Fleury.

PEINTRES MODERNES

DE LA FRANCE

M. DECAMPS

Comme le paysage, la peinture de genre est de création moderne. Les anciens ne la connaissaient pas, et on peut douter qu'ils l'eussent appréciée. Leurs œuvres d'art étaient avant tout destinées à conserver le souvenir des grands hommes, à exalter les dieux, à orner les places publiques et les temples, à exciter le patriotisme ou la piété. En général, ils ne prirent dans la nature, pour sujet de leurs ouvrages, que la forme humaine dans ce qu'elle a de plus caractéristique, de plus élevé. Les types, les gestes, les attitudes, et jusqu'aux ajustemens de leurs personnages, sont en harmonie avec le but qu'ils poursuivent à travers des mythes et des allégories sans nombre, avec l'exaltation, la déification de l'homme. Ces préocupations de beauté élevée, de style, comme nous disons aujourd'hui, font à tel point partie de leur nature, dirigent leur goût d'une manière si absolue, qu'on les retrouve non-seulement dans leur architecture, dans leurs statues, dans leurs tableaux, mais jusque dans les compositions familières dont ils décorent les habitations et les monumens civils. En passant d'Athènes à Rome, l'art se modifia sans doute; il s'alourdit et perdit ce caractère d'extrême distinction qui place si haut les conceptions des Grecs, mais il en conserva néanmoins les traits généraux. Les murs des maisons de Pompéi sont couverts de petites scènes d'intérieur, de caricatures, que les artistes de nos jours au-

raient compris par le côté pittoresque, et qui rappellent, par la composition générale, l'agencement des groupes, la pureté du dessin, la simplicité des moyens employés, le grand art dont les *Noces Aldobrandines* ou les vases funéraires de la Grande-Grèce portent l'irrécusable empreinte. Les figurines en terre cuite qu'on a retrouvées en grand nombre, des jouets d'enfant, des ustensiles de cuisine, des natures mortes, les dessins des mosaïques qui servent de pavé aux plus humbles maisons, les lampes même et les poteries de toute sorte témoignent de ce goût pour la beauté simple, de ce sentiment distingué qui n'était pas l'apanage de quelques connaisseurs et de quelques artistes, mais se manifestait spontanément chez des populations entières, merveilleusement douées pour créer et pour apprécier des ouvrages dont la perfection n'a jamais été égalée.

A la renaissance des arts, pendant les xve et xvie siècles, les artistes italiens ne se préoccupèrent pas plus de la peinture de genre que ne l'avaient fait les anciens. A cette époque, nourries des grands souvenirs de l'antiquité païenne qui sortait de terre et de la poussière des bibliothèques comme par une résurrection, reprises après un long sommeil d'un amour jeune et fécond pour ces luttes de la pensée et ces arts étouffés pendant tant de siècles par l'indifférence ou l'aveugle hostilité du christianisme naissant, plus encore que sous les pieds des Barbares, exaltées par les controverses religieuses, par les luttes civiles et politiques, vivant d'une vie forte, fruit de la liberté, les populations italiennes ne créèrent que de grandes choses. L'art manifeste les goûts, les idées, les préoccupations d'un peuple et d'un temps au même titre que les institutions et les lois. Le hasard ne gouverne pas autant qu'on veut bien le dire. Il y a des choses qui n'existent pas en fait, parce qu'elles sont contre la logique, et pour ma part je ne me représente pas Wouwermans ou Metzu entre Dante, Michel-Ange et Raphaël.

C'est en Flandre que la peinture de genre prit naissance, et elle y atteignit la perfection. Les grands hommes et les nobles idées n'ont sans doute pas manqué à ce pays. Il a eu ses philosophes, ses savans, de hardis navigateurs, d'illustres citoyens; mais je ne trouve dans ses ouvrages d'art ni la largeur ni le sentiment poétique et idéal qui distinguent ceux des époques dont j'ai parlé. A des habitudes mercantiles, sédentaires, économes, un peu vulgaires, ajoutez un mauvais climat, des hivers longs et brumeux, un pays plat et monotone, quoique non sans beauté, et vous aurez la clé de cette peinture dont la vulgarité (j'excepte, bien entendu, Rembrandt, Potter et d'autres) n'est rachetée que par l'excellence de l'exécution. Des appartemens étroits, commodes, proprets, exigeaient

d'ailleurs des tableaux de petite dimension, minutieusement achevés, et qu'on pût regarder de près. Des gens qui ne voyaient guère au-delà de leur horizon borné devaient demander à leurs peintres la reproduction des scènes qu'ils avaient habituellement sous les yeux, et là, comme ailleurs, les arts peuvent servir de commentaire pour expliquer les mœurs.

La renaissance française, si originale, si vivante, si déplorablement interrompue et précipitée, sous François Ier, dans une décadence précoce par l'invasion des peintres italiens, ne présente point d'ouvrages d'art qu'il soit possible de rapporter au *genre*. Le XVIIe siècle ne le connut pas davantage. Le défaut dominant de cette époque n'est certes pas la petitesse, mais plutôt l'enflure et l'emphase, la grandeur conventionnelle et l'apparat. Watteau, il est vrai, commença à peindre pendant les dernières années du règne de Louis XIV, mais il appartient à la régence par le plus grand nombre de ses œuvres. D'ailleurs le peintre des *Fêtes galantes* avait une originalité de conception et une largeur de facture qui ne permettent pas de le confondre avec ses imitateurs. Il me rappelle Hamilton, dont il a la vivacité, la grâce voluptueuse, l'élégance et le goût.

Au XVIIIe siècle, tout change. Une société élégante, sceptique, devait avoir un art à son image, et elle l'eut. A Nicolas Poussin succède Boucher, à Lesueur Pater et Lancret. Si j'avais à étudier la peinture de cette époque, je relèverais des qualités excellentes dans des ouvrages qui, en d'autres mains, n'eussent été que libertins. La distinction fait presque oublier la futilité des sujets, et l'élégance atténue jusqu'à un certain point la portée de l'intention. Je pourrais surtout les montrer, comme un reproche, à plusieurs de nos peintres contemporains qui s'obstinent, par un anachronisme sans motif, à représenter, en plein XIXe siècle, les scènes, les costumes et jusqu'aux manières et aux grimaces d'un autre temps, sans penser que le talent et l'adresse sont impuissans à réchauffer des sujets qui n'ont plus de raison d'être, et que tous les efforts d'étude et d'imagination ne leur feront retrouver ni la vivacité et la grâce, ni le sentiment de réalité que leurs devanciers ont mis à un si haut degré dans la représentation de scènes qu'ils avaient sous les yeux.

Le débordement de mauvais goût qui avait marqué la régence et la plus grande partie du règne de Louis XV sembla cependant s'arrêter, frappé de mort par ses propres excès. Une science sans effort, un goût exquis, une couleur forte et charmante, toutes les qualités qui peuvent se trouver réunies dans des ouvrages d'ordre moyen distinguent les scènes d'intérieur et les natures mortes de notre admirable Chardin. Je ne connais guère de tableau mieux senti, plus

naturel, plus touchant que son *Benedicite*, et je ne crois pas qu'on ait jamais mieux peint. Dans un autre ordre de sujets, Greuze donna une forme un peu commune, mais poignante, aux idées sentimentales et mélodramatiques qui régnaient à la fin du XVIIIe siècle. Les sentimens pathétiques et outrés, mais sincères, de l'auteur du *Père de famille* ne pouvaient trouver un interprète plus exact, et on s'explique, en voyant *l'Accordée de village* et *la Malédiction*, l'amitié et l'estime du philosophe pour l'artiste.

Cependant l'art, qui ne réfléchit les idées d'un temps que lorsqu'elles ont pénétré les masses, l'art, qui ne prophétise pas, mais qui constate, ne porte encore aucune trace sérieuse de la révolution qui s'opérait dans les choses et dans les esprits. Et il en a été de même à toutes les époques. Le développement des lettres a toujours précédé et dirigé celui des arts du dessin. Homère a devancé Phidias : Dante et Pétrarque avaient créé les ouvrages les plus parfaits de la littérature italienne avant que Léonard de Vinci et Michel Ange eussent pu s'emparer, pour les traduire aux yeux, des idées et des sentimens nouveaux créés par ces grands esprits. Les choses se passent de même au XVIIIe siècle. La révolution était virtuellement accomplie, et la peinture se traînait encore, sans changement très notable, dans les chemins depuis longtemps parcourus. Montesquieu et Rousseau avaient écrit, que nous en étions encore à Greuze et à Chardin.

David fut le peintre de la révolution française, dont il reflète les préoccupations, les principes absolus, et aussi les travers. Doué de moins d'intelligence que de talent, il comprit mal l'antiquité, qu'il adorait. Il opéra par ses compositions emphatiques, froides et savantes, par son dessin précis, par le soin donné à la forme, qu'il mit toujours au service des idées, une réaction favorable contre les mièvreries de l'époque précédente, et dont nous devons lui savoir gré. On put croire un moment que son école allait se rapprocher de la vérité, et, en gardant ce qu'elle avait d'excellent, se débarrasser de son bagage de convention. Notre peinture eut presque un Corrége dans Prudhon, et Gros hésita à plusieurs reprises entre les enseignemens de son maître et les conseils de son propre génie; mais le caractère et la fermeté qui font les chefs d'école lui manquaient, et les élèves de David continuèrent à régner jusqu'à la fin de la restauration, en développant froidement des principes dont ils n'avaient gardé que la lettre.

Pendant l'empire, le joug des événemens pesa sur les arts, et entre de tels triomphes et de tels revers il y eut peu de place pour la peinture grande ou petite. Après la chute du régime impérial, l'esprit public se réveilla : les champs de bataille, où se dénouaient

nos destinées, cessèrent d'attirer tous les yeux, et les voix libres et longtemps solitaires de Chateaubriand et de Mme de Staël trouvèrent de nombreux échos. Un mouvement littéraire, dont l'ardeur et la fécondité nous étonnent aujourd'hui, préoccupa de nouveau tous les esprits. Un mouvement semblable se fit dans les arts. Quelques imaginations puissantes poursuivirent par des chemins différens l'art élevé, et complètent aujourd'hui leur œuvre. D'un autre côté, des jeunes gens aventureux, pleins d'ardeur, légers de bagage et ne craignant pas les hasards, se précipitèrent en foule dans les directions les plus diverses. Le seul but qu'ils se proposassent en commun était de faire autre chose que ce qui avait été fait avant eux. Le plus grand peintre du siècle, Géricault, quoique leur aîné, était dans leurs rangs. Il mourut à la fleur de l'âge, plein de pensées, d'espérance et de génie.

Seul, Géricault eût pu, par l'ascendant de son exemple et l'autorité que donnent la force et la conviction, diriger sûrement la jeune génération sur une route nouvelle. Pénétré de l'esprit des maîtres, mais n'en suivant aucun servilement, rejetant les entraves des traditions, dont il n'avait gardé que la somme de savoir et d'expérience qu'elles conservent pour légitime patrimoine à tout artiste, il rendit à la peinture la vie que l'école précédente avait laissé tarir. Son audace, sa fougue, son goût pour les sujets modernes auraient rallié autour de lui le gros de tous les partis. Agissant sur les peintres de style par ses *cavaliers*, son *Naufrage de la Méduse* et les grands ouvrages qu'il méditait, sur le *genre* et le paysage par ses tableaux plus modestes, son *Four à plâtre*, ses études de chevaux, ses lithographies, il aurait créé une peinture moderne et nationale. Le temps lui manqua. La jeune école se trouva ainsi privée de son chef naturel, que Sigalon, mort également très jeune, ne pouvait qu'imparfaitement remplacer. Ayant à dos la peinture épuisée de l'empire qu'ils fuyaient, à droite et à gauche les traditions vénitiennes et romaines personnifiées dans deux peintres déjà célèbres, ces enfans perdus de l'art marchaient devant eux un peu à l'aventure. Plusieurs sont restés en route, et n'ont pas tenu des promesses qui ne leur avaient été faites que par leur audace et leur ambition; mais, les vivans payant pour les morts, ils ont créé une peinture qui a son caractère propre, dépendant du *genre*, quoiqu'elle s'en écarte à bien des égards, et dont le caractère et l'originalité ne peuvent être méconnus.

C'est de cette jeune et aventureuse école qu'est sorti M. Decamps. Il dépassa de bonne heure et de beaucoup ses émules, mais son œuvre porte des traces manifestes et nombreuses de cette irrégulière origine, et ce n'est que par des prodiges de travail et de bon sens

qu'il a pu dégager son originalité et réparer les lacunes de sa première éducation d'artiste.

I.

Dans une lettre qui a été publiée, M. Alexandre-Gabriel Decamps nous apprend lui-même « qu'il naquit le troisième jour du troisième mois de la troisième année de ce siècle, et qu'aucun autre prodige ne signala sa naissance. L'enfant, ajoute-t-il, montra d'abord d'assez mauvaises dispositions : il était violent et brutal, bousculant ses frères; l'on n'en augurait rien de bon. Il atteignit ainsi l'âge où son père jugea à propos d'envoyer ses enfans au fond d'une vallée presque déserte de la Picardie, pour leur faire connaître de bonne heure, disait-il, la dure vie des champs.

« Je ne sais ce que mes frères y apprirent. Quant à moi, j'oubliai bientôt et mes parens, et Paris, et ce que notre bonne mère avait pris tant de soin de nous montrer de lecture et d'écriture. Je devins, en revanche, habile à dénicher les nids, ardent à dérober les pommes. Je mis la persistance la plus opiniâtre à faire l'école buissonnière, — car il y avait une école en ce pays-là, — et si le magister a rarement vu ma figure, il n'en saurait dire autant de mes talons. J'errais alors à l'aventure, parcourant les bois, barbotant dans les mares... Après trois années environ de cet apprentissage rustique, roussi par le soleil, suffisamment aguerri à courir nu-tête, et parlant un patois inintelligible, je fus ramené à Paris, dont je n'avais plus nulle idée. J'y fis longtemps la figure que fait un petit renard attaché par le cou au pied d'un meuble. Ma pauvre mère, à qui ce mode d'éducation déplaisait horriblement, parvint enfin à m'apprivoiser et décrasser un peu, et je fus livré à l'inexorable latin. Durant des années, les bois, les *larrils,* les *courtils* (friches, herbages), me revinrent en mémoire avec un charme inexprimable; parfois les larmes m'en venaient aux yeux. Peu à peu le goût du barbouillage s'empara de moi, et ne m'a plus quitté depuis. »

Ces détails ont leur importance, et on me pardonnera de les avoir cités. Ils donnent la clé de bien des choses qui paraissent inexplicables ou plutôt inconciliables dans les œuvres de M. Decamps. Cet enfant de Paris, violent et indocile, dont on n'augure rien de bon, qui, à l'âge où les impressions sont ineffaçables, passe aux champs plusieurs années à faire l'école buissonnière, à dénicher des nids, à barboter dans les mares, qui, plus tard, ramené brusquement au milieu de la vie fiévreuse de la grande ville, songe dans la cour de sa pension, et les larmes aux yeux, à la campagne,

aux grands bois, à ses jeux d'autrefois, deviendra l'artiste éminent, mais inégal, laborieux et rêveur, satirique et poète, épris tour à tour des plus minutieux détails et des plus grands aspects de la nature, que je voudrais expliquer. Le génie naturel que nous apportons en naissant contient sans doute en germe tout ce que nous serons plus tard, mais l'éducation le façonne en mille manières; elle le développe ou l'amoindrit, et le hasard des circonstances extérieures joue son rôle dans la constitution définitive de l'individualité.

Dès qu'il fut sorti de pension, M. Decamps entra dans l'atelier de M. Bouchot. Il y commença quelques études qui ne paraissent pas l'avoir mené très loin. « M. Bouchot me donna, dit M. Decamps, quelques bons avis; je lui dois des observations utiles. J'appris chez lui un peu de géométrie, d'architecture et de perspective. Je le quittai néanmoins et fus reçu dans l'atelier de M. Abel de Pujol, que son bon tableau du *Martyre de saint Étienne* venait de placer au rang de nos meilleurs peintres. Je travaillai volontiers dans les commencemens. Malheureusement le maître, bon et indulgent, était peu propre à me faire comprendre l'utilité, l'importance même des études dont je n'apercevais que la monotonie. Le dégoût me vint, et je quittai l'atelier. J'essayai chez moi quelques petits tableaux. On me les acheta, et dès lors mon éducation de peintre fut manquée. » Voilà donc M. Decamps livré à ses propres forces, « sans direction, comme il le dit encore, sans théorie, marchant à tâtons, semblable à un navigateur sans boussole et m'épuisant quelquefois à poursuivre l'impossible. » L'éducation de l'homme est incomplète, celle de l'artiste presque nulle. Ce qui domine chez lui à cette époque, c'est une curiosité inquiète qui s'attache aux sujets les plus divers. Il ne voit que le côté pittoresque des objets : le détail, l'éclat, la singularité, quelquefois le grotesque et le laid. Ce qui fera la force, l'originalité de son talent, ce qui lui donnera une place à part et très élevée parmi les artistes contemporains, le caractère (je dirai tout à l'heure le style) ne se distingue que vaguement dans ses premiers ouvrages. A défaut de documens précis, les suppositions sont permises, et d'ailleurs les nombreux dessins de M. Decamps qui se trouvent dans les collections et qui datent de ce temps autorisent à les faire. C'est dans les faubourgs de Paris et dans les villages de la banlieue plus que dans son atelier que M. Decamps compléta ses études. Tout lui est bon, scènes populaires, mendians, chiens et singes savans; je ne trouve encore aucun souci de la beauté. Le jeu de la lumière, *l'effet,* qui sera plus tard une de ses principales préoccupations, ne joue pas encore un rôle très important. Ce qui distingue ses premiers croquis, c'est le goût du pittoresque, l'intelli-

gence et l'esprit. On sent que M. Decamps n'a pas encore vu le pays qui doit lui révéler la nature et la portée de son talent.

M. Decamps ne se borna pas à ces études d'après nature. Doué de beaucoup de sagacité, il ne négligea pas d'étudier les maîtres et d'interroger le passé. L'influence des tableaux de genre de Murillo, de ses enfans, de ses mendians, est très sensible dans son œuvre. Quant à Rembrandt, il l'appelle lui-même « le plus extraordinaire des peintres. » Plus tard, d'autres maîtres, Poussin, Huysmans de Malines, frapperont vivement cet étrange et impressionnable esprit. M. Decamps leur doit beaucoup; mais, comme tous les hommes fortement trempés, il sait voir sans être tenté d'imiter, et il possède l'art de conserver son originalité intacte au milieu des influences les plus manifestes. L'étude des maîtres fait perdre aux faibles le peu qu'ils possèdent, elle les jette dans l'imitation et dans le lieu commun, mais les forts y grandissent. Quand un homme supplée à ce qui lui manque par l'esprit d'autrui, ou, ce qui est pire, par celui de tout le monde, il arrive à faire des œuvres irréprochables, mais qui ne laissent aucun souvenir et ne font aucune impression. C'est le danger d'un temps comme le nôtre. On a tout vu, on sait beaucoup. Une certaine instruction banale, une habileté extrême courent les rues. Malheureusement l'originalité, qui est pour l'artiste ce que le caractère est pour l'homme, manque de plus en plus. Jamais la moyenne du talent n'a été si élevée qu'aujourd'hui, et je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire de l'art beaucoup d'époques aussi pauvres que la nôtre en œuvres vraiment durables.

Le jeune artiste dont on connaît les débuts hésita sans doute un moment sur la route qu'il devait suivre. Les deux grandes écoles de peinture étaient représentées avec éclat. M. Ingres continuait les traditions romaines avec une élévation et une ténacité qui devaient triompher de l'indifférence et le conduire au succès. M. Delacroix n'était pas encore célèbre, mais il venait de débuter bruyamment par son tableau de *Dante et Virgile*. M. Decamps regrette, assure-t-il, de n'avoir pas suivi les enseignemens de l'auteur de *l'Apothéose d'Homère*. S'il veut dire que les conseils de M. Ingres eussent pu développer et affermir son goût, le prémunir contre des excès d'habileté auxquels il n'est que trop enclin, lui éviter bien des tâtonnemens, donner plus de sûreté et de distinction à son dessin, je comprends son regret; mais je ne vais pas au-delà, et si M. Decamps pense qu'il eût pu poursuivre avec succès le but dont M. Ingres s'est approché, je crois qu'une légitime admiration l'abuse. D'ailleurs, en supposant que l'esprit délié de l'auteur des *Cimbres* se fût soumis sans trop de révolte aux enseignemens inflexibles de M. Ingres, je ne vois pas ce que celui-ci eût fait d'un élève dont il n'au-

rait probablement pas apprécié le genre de talent. Quoi qu'il en soit, M. Decamps resta livré à lui-même, et il fit coup sur coup, pendant les dernières années de la restauration, plusieurs voyages en Suisse, en Italie, dans le midi de la France, enfin en Orient.

La Suisse ne lui apprit rien, et je ne trouve dans ses premières lithographies que quelques traces assez insignifiantes du séjour qu'il y fit. L'Italie ne répondit pas non plus d'une manière complète à ses aptitudes et à ses goûts. Cette terre classique de la beauté ne convient pas aux natures excessives, et ce qu'il y a d'entier, de violent, d'exclusif dans l'esprit de M. Decamps ne devait pas s'arranger du calme, de l'harmonie, de la proportion qui distinguent l'Italie. Le pittoresque ne lui manque cependant pas, et M. Decamps y a trouvé, outre quelques-uns des motifs de ses plus beaux paysages, de nombreux sujets anecdotiques qu'il a traités avec son talent habituel. On comprend néanmoins qu'un pays où la grandeur est unie à toutes les grâces, où les formes sont précises, toujours élégantes, et revêtues d'une couleur diaphane et magique, comme d'un vêtement léger, soit un contradicteur muet, implacable et incommode pour un homme qui a certes, et à un très haut degré, le sentiment de la beauté, mais que le bizarre, l'imprévu, tout ce qui a un caractère violent et original, séduit également. C'est l'Orient qui révéla à M. Decamps toute la portée de son talent, et qui lui montra qu'il était fait pour peindre autre chose que des singes, des chasseurs et des gamins. Les oppositions extrêmes d'ombre et de lumière, les scènes imprévues, les figures étranges, la vivacité, la variété des couleurs et des costumes, toutes les discordances et les bizarreries qui s'harmonisent si merveilleusement dans ce pays magique, devaient vivement frapper son imagination de coloriste. D'autre part, la nature sobre de la côte d'Asie, cette mer, ce ciel splendide, les grands horizons du désert, ce que les habitans de cette terre patriarcale ont gardé de la beauté et des habitudes antiques firent une impression profonde et indélébile sur ce qu'on pourrait appeler le *côté poétique* de son talent. Mais ce sentiment vif d'une autre nature et d'un autre art, ce sentiment qui inspire, qui domine la plupart des œuvres de sa maturité ne se montre que par instant et en concurrence avec d'autres préoccupations dans ses premiers ouvrages. Il semble, et c'est un trait bien remarquable de ce bizarre esprit, que M. Decamps ait laissé pendant longtemps ses meilleures impressions grandir et se développer en silence. Il ne leur emprunte d'abord que des sujets qui ne dépassent guère en importance ceux de ses premiers essais, et tous ses efforts dans cette phase de son développement sont concentrés sur les détails techniques et de métier, si bien qu'on se demande s'il n'a pas confondu un moment le but de l'art avec les moyens qui servent à l'exprimer, et on s'ex-

plique alors comment ses meilleurs tableaux ont gardé des traces de ces préoccupations excessives. Ce n'est du reste pas à ses compositions peintes, mais à ses lithographies et à ses caricatures que M. Decamps dut d'abord sa popularité. La caricature était en grande vogue à la fin de la restauration et pendant les années qui suivirent immédiatement la révolution de 1830. Ce genre, qui relève de l'art, puisqu'il en emploie les moyens, est une arme plus encore qu'autre chose. M. Decamps mania d'emblée cette arme terrible avec une vigueur et une adresse qu'on n'a pas oubliées. Collaborateur du journal *la Caricature*, il se distingua entre Grandville et Charlet. Les caricatures de M. Decamps portent la marque du maître et n'affaiblissent pas son œuvre. Cependant j'avoue que je les ai revues sans plaisir. Ces compositions ne sont pas gaies; elles sont sarcastiques, spirituelles et amères. D'ailleurs elles frappent, raillent, ridiculisent des choses qui sont loin de nous et des hommes dont la défaite a été plus complète que l'auteur même ne l'aurait peut-être désiré. Les malheurs ont passé par là. Je n'en parlerai pas. Elles m'ont rappelé les vers de Dante :

..... Nessun maggior dolore,
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria (1).....

Dans les lithographies se retrouvent en germes toutes les qualités qui distinguent M. Decamps : un dessin arrêté plutôt qu'élégant, la vérité du geste, beaucoup d'intention et de finesse dans l'expression, une excellente distribution des ombres et des lumières. Son crayon vaut à bien des égards son pinceau. Il donna plusieurs planches dans la publication intitulée *Croquis par divers artistes*. Ce sont des souvenirs de voyage, de petits sujets, quelquefois de simples indications. Je vois sur la même feuille un chien, deux chevaux, un enfant nègre fumant une longue pipe, un chien qui court, un soldat en armure; sur une autre, deux Turcs, un pélican, un lion debout, un autre lion assis, d'une superbe tournure; plus loin, des Bernois dans leur costume national, un chalet, un bout de paysage d'Asie avec des chameaux, des charrettes, des paysans, mille preuves vivantes de la curiosité de cet infatigable esprit. Les dix sujets de chasse qu'il publia ensuite ont plus d'importance. Ce sont des scènes complètes dont quelques-unes même ont été peintes. Le paysage qui joue un très grand rôle dans l'œuvre de M. Decamps n'est pas encore large et idéal comme il le sera plus tard; mais la fermeté des terrains, la vigueur, la réalité des premiers plans, dénotent déjà l'homme qui a beaucoup et bien vu, qui est maître de son métier. M. Decamps s'est également essayé dans la gravure à l'eau-forte,

(1) *L'Enfer*, chant v.

et les planches qu'il a publiées d'après ses tableaux, *le Corps de Garde turc* et *les Anes dans une ville d'Orient*, sont excellentes. Je regrette qu'il n'ait pas donné suite à ces essais : la manière admirable dont il comprend le clair-obscur l'aurait fait réussir dans ce bel art, porté si loin par Rembrandt et tant abandonné de nos jours.

J'en ai à peu près fini avec la partie légère de l'œuvre de M. Decamps. On ne peut cependant passer sous silence ses scènes de travestissement, dont plusieurs ont été popularisées par la lithographie. Personne n'a oublié ses chiens savans, ses singes de toute espèce, satires vives, spirituelles, mordantes des ridicules et des travers humains. Le grotesque, la laideur, la grimace ne sont pas sans doute les sujets naturels de l'art : ils lui appartiennent cependant lorsqu'ils sont revêtus des qualités de composition et de dessin qu'on est bien forcé de reconnaître dans tout ce qu'a fait M. Decamps. *Les Singes experts*, exposés au Salon de 1844, sont peut-être le chef-d'œuvre du genre. La couleur en est fine et légère comme la pensée. On assure que M. Decamps fit ce tableau par rancune, et sous l'impression de quelque sévérité du jury. La vengeance dépasse l'offense assurément. *Le Singe peintre, le Singe se regardant dans un miroir, les Singes musiciens*, sont également de spirituelles boutades de cet esprit mordant. Depuis que son talent s'est agrandi et complété, M. Decamps a presque abandonné ce genre de sujets. Il y revient pourtant encore quelquefois. On trouve dans ses deux grands pastels, *les Singes boulangers* et *les Singes charcutiers*, qui datent de ces dernières années, des qualités de premier ordre. Dans *les Singes boulangers* surtout, le comique résultant de l'expression de la fatigue et de l'ennui qu'éprouvent ces fantasques animaux condamnés au plus fastidieux des labeurs est indiqué avec beaucoup de verve et de bonheur.

En arrivant à la partie la plus importante de l'œuvre de M. Decamps, il convient d'aller au-devant d'une objection que pourrait soulever la classification adoptée dans cette étude. Cette classification est loin d'être d'une exactitude rigoureuse, mais elle est logique, et, en n'y regardant pas de trop près, elle suit même assez bien l'ordre des temps. Je sais que M. Decamps a fait dès sa jeunesse de bons tableaux qu'il ne désavouerait point aujourd'hui, que d'une autre part il n'a abandonné ni le fusain ni le pastel, et qu'il peint même encore quelquefois des singes. Il est certain pourtant que son talent s'est élargi et élevé avec l'âge et les études, et que si, après avoir marqué la place et la valeur relative de ses dessins, de ses lithographies, de ses caricatures, de ses travestissemens, on s'occupe d'abord de ses tableaux où l'architecture domine, puis de ses ouvrages de genre proprement dit, pour passer au paysage, qui ré-

vèle tout son talent, enfin à ses tableaux de caractère et de style, on ne manquera ni à la logique ni à la vérité.

Les nombreux ouvrages de M. Decamps où l'architecture domine paraissent être avant tout d'ingénieux prétextes pour montrer les ressources d'une palette magique, qui parvient à saisir, à fixer, par des prodiges d'habileté, les modifications les plus délicates de la lumière. Ce mot d'architecture ne doit d'ailleurs pas être pris dans son sens ordinaire. L'architecture n'est pas là pour sa beauté comme dans les vues de Canaletto, elle n'y est pas pour servir de théâtre à l'action, comme c'est le cas dans les peintures décoratives de l'école vénitienne, et en particulier dans celles de Paul Véronèse. C'est la muraille, vieille, rapiécée de toutes parts, marbrée de toutes les couleurs, percée d'ouvertures inégales, projetant son ombre mystérieuse sur les portions du tableau éclairées par une lumière ardente. L'ombre portée, héritage des peintres espagnols, pierre angulaire de la doctrine de M. Decamps, joue là tout son rôle. L'harmonie n'est pas détruite par les contrastes les plus violens; l'œil passe presque sans transition, et sans être blessé, de la lumière la plus éclatante à des ombres intenses, transparentes et profondes. Les figures se détachent dans les demi-teintes par des tours de force de science et d'adresse. Ici le sujet importe peu à M. Decamps : une rue de village en Italie, une cour de ferme en France, un porche d'église avec une mendiante, quelques animaux sur un fumier, un intérieur de boutique à Smyrne ou à Beyrouth, tout lui sert à poursuivre cette lumière, ce protée, dans ses infinies modifications. Le *Boucher turc*, qu'on a revu à l'exposition universelle de 1855, peut servir à caractériser cette peinture, dont l'exécution fait le principal mérite. La maison se détache sur le bleu intense et entier du ciel; le devant de l'échoppe fait saillie et reçoit en plein une lumière blanche qui éblouit et fascine : un chien est couché près de débris sordides et d'une flaque rougeâtre; une chèvre attachée à la porte attend son sort. Quelques pièces de viande humides de sang sont suspendues à l'étal. On aperçoit au fond de la boutique le boucher bras nus, appuyé au mur et fumant sa longue pipe. Ce tableau mit aux prises les enthousiastes de M. Decamps et ses détracteurs. Ses éminentes qualités s'y montrent aussi bien que ses exagérations et ses défauts. Cette merveilleuse lumière des pays levantins qu'on boit par les yeux comme un fluide enivrant et subtil est là dans toute sa splendeur; mais le sujet est repoussant, les ombres sont lourdes et noires, l'air circule à peine. On se sent écrasé, oppressé, mal à l'aise. Le but est évidemment dépassé. La nature de M. Decamps est double. Il est poète, créateur comme personne; il sent avec force et avec netteté, mais il met dans l'exécution de beaucoup de ses ouvrages

un acharnement, une ténacité, un souci des détails, une recherche de procédés qui les alourdit, et leur enlève, avec la souplesse, la spontanéité, une grande partie de leur charme. Ses compositions restent profondément gravées dans l'esprit, mais un peu comme une idée fixe qui vous poursuit. L'attention est tendue jusqu'à se briser. Il y a de l'angoisse dans la séduction qu'on éprouve, on demande grâce, et devant certaines toiles de M. Decamps il me semble que je revois des objets que j'ai déjà vus, mais à travers les hallucinations du sommeil et dans un rêve fiévreux.

Le caractère commun des ouvrages dont je parle est de n'avoir pas de sujets dans le sens ordinaire qu'on attache à ce mot, et le mérite est dans le *bien rendu* d'objets assez insignifians en eux-mêmes. L'ouvrier l'emporte sur le poète, la puissance créatrice du peintre ne s'emploie qu'à rendre avec perfection les parties matérielles et extérieures de son art. Le métier devient un but au lieu de rester un moyen, et il n'est pas mis, comme il devrait toujours l'être, au service d'idées intéressantes et définies. Ces murs ne sont là que pour refléter la lumière ou pour projeter des ombres. Les hommes, les animaux qui peuplent ces rues, ces boutiques, n'ont d'autre mission que d'exprimer avec justesse un ton ou une couleur. Or la couleur ni le clair-obscur ne peuvent faire le sujet d'un tableau. Ce serait donner trop d'importance à la rhétorique des yeux. Je sais bien que des objets insignifians ou laids peuvent servir de textes et de sujets à des ouvrages admirables. Certaines natures mortes et beaucoup de tableaux flamands en sont une irrécusable preuve. La transformation que l'esprit et la main de l'artiste font subir aux objets, cette transfiguration qui constitue l'art s'applique à tout, aussi bien à la dégradation de la lumière, à l'éclat des couleurs, qu'à la composition, au caractère, à l'expression. J'admire M. Decamps même lorsqu'il ne semble pour ainsi dire occupé que des parties matérielles de son art, je ne conteste pas les qualités excellentes qu'il a mises dans les tableaux dont je parle, et cependant j'ai hâte de quitter toutes ces œuvres charmantes. Je regrette que le peintre n'ait pas appliqué tant de talent, d'esprit, d'efforts infatigables à des sujets d'un ordre plus relevé. M. Decamps n'a pas fait son temps : il l'a subi. On lui demandait des tours de force, et il ne les a pas épargnés. On s'est adressé à la main de l'artisan consommé, et la main merveilleuse n'a pas toujours consulté le goût et le sentiment de l'artiste. Devant ces tableaux, on est ébloui, mais inquiet : on sent que le matérialisme gagne. Il ne faut pas que l'habit fasse oublier le corps, ni que celui-ci étouffe l'esprit.

On trouve néanmoins dans quelques-unes des plus humbles compositions de M. Decamps le sentiment dramatique, qui est le trait dominant de son génie. *Le Bûcheron* est surtout remarquable. Le

pauvre homme marche péniblement courbé sous son fardeau. Il fait nuit close; l'occident est à peine éclairé d'une faible et dernière lueur. La saison est mauvaise, l'air froid, la campagne lugubre; la journée trop courte n'a pas suffi à son labeur. Il rentre tard et fatigué dans sa cabane solitaire. On sent qu'il ne trouvera au retour ni femme, ni enfans, ni repas préparé, ni feu pour réchauffer ses membres roidis par l'âge et par le froid. Il va finir tristement cette triste journée; il achève avec résignation une longue vie de travail et de misère. Dans *la Mort et le Bûcheron,* la pensée de l'auteur est également exprimée d'une manière saisissante. Le malheureux ne veut pas s'en aller. Accablé de jours, il demande un nouveau délai, et montre à la Mort son fagot qu'il veut rapporter au logis. On n'en a jamais fini avec l'espérance! Le paysage, à peine indiqué, est lui-même triste et sévère. M. Decamps a souvent montré l'homme aux prises avec l'adversité. Il excelle à rendre les scènes pathétiques et à compléter, par les détails et par l'effet général de la composition, l'impression qu'il veut produire. Cette concordance parfaite de l'homme avec la nature qui l'environne, avec l'air qui l'enveloppe comme un habit taillé pour son corps et qui lui sied, est toujours indiquée avec beaucoup de force par cet esprit où la fantaisie la plus libre s'allie à la plus inflexible logique. Qu'on se rappelle le charmant tableau représentant un homme cherchant des truffes : ce n'est que de la musique de village; mais l'air est du cru, et l'instrument d'accord.

M. Decamps n'est pas moins heureux dans ceux de ses ouvrages où il se rapproche des naturalistes et des Flamands, et dont la vérité fait tous les frais. Dans les *Matelots espagnols jouant aux cartes,* les *Joueurs de boule sur une grève, le Jeu de tonneau,* la pensée est arrêtée, définie, facile à saisir, et qu'il l'exprime avec le pinceau, le crayon, le pastel ou les mille moyens qu'il aime à combiner et à confondre, l'œil est satisfait comme l'esprit. Il en est de même dans les compositions où il donne carrière à sa verve railleuse. Je ne citerai que *l'Ivrogne et sa Femme* et les sujets empruntés à l'histoire de don Quichotte, qu'il a retournée dans tous les sens. Je ne crois pas que l'illustre *hidalgo* de la Manche et son ami Sancho aient jamais été représentés avec plus de verve et d'esprit.

Au-dessus des compositions que je viens d'analyser se place un groupe d'ouvrages qui, par les dimensions et la nature des sujets, appartiennent encore au genre sans doute, mais qu'une pensée forte ou poétique, une facture plus large et plus sobre en distinguent. On pourrait définir la peinture de genre une peinture à laquelle manquent en tout ou en partie les grandes qualités de l'art, l'importance et l'élévation du sujet, la force, la noblesse de la composition, la beauté des types, des gestes, des ajustemens, mais qui rachète

son infériorité par la vérité des détails, l'agrément de la couleur, la justesse de la pantomime, l'arrangement, en un mot par l'excellence de ce qui dépend avant tout de l'observation et de l'exécution. Un peintre de genre a de l'esprit, du savoir-faire, du talent. Il étonne, intéresse, séduit. Il vend très cher ses tableaux, qui répondent au goût médiocre, aux préoccupations habituelles de la foule; il n'émeut pas, il n'est pour rien dans ces nombreuses et admirables créations du génie qui de siècle en siècle peuplent l'imagination de ceux qui savent et qui pensent. A ce point de vue, M. Decamps est plus qu'un peintre de genre. Il est à la fois sur le terrain le plus réel et dans l'idéal, et il importait de faire cette observation, qui s'applique du plus au moins à tous ses ouvrages, avant d'aller plus loin.

Dans *le Bazar turc* et dans *le Marché de Marseille,* les scènes sont importantes, compliquées d'incidens, les personnages divers de races, de costumes, d'états. Le sujet du tableau, c'est la foule; son unité est dans la justesse et l'homogénéité de l'effet général. Dans *le Marché de Marseille,* on entend toutes ces femmes qui vendent et achètent se disputer, médire et bavarder. Les gestes et les pantomimes sont bien observés et rendus avec malice et finesse. La lumière est distribuée avec beaucoup de discernement. C'est une composition d'ordre moyen, qui n'a ni la richesse ni le ressort qui se trouvent dans d'autres ouvrages de M. Decamps, d'ailleurs moins importans. *Le Bazar turc* au contraire est l'un de ses meilleurs tableaux de genre. Dans le fond, au bout d'une rue étroite, on aperçoit le ciel et la mer. Le soleil allègre du matin se glisse entre les maisons et à travers les nattes et les toiles. Il dessine sur les murs, sur les groupes, sur les marchandises étalées, ses capricieuses et éclatantes fantaisies. Les ombres elles-mêmes sont transparentes comme des voiles légers. Tous les personnages de races diverses, Arméniens, Turcs, Grecs des îles, Maltais, Juifs, ont leurs physionomies, leurs costumes, leurs gestes caractéristiques. On les a vus; on les entend discuter, marchander, crier dans toutes les langues et sur tous les tons. Cette foule bien vivante se meut dans une atmosphère gaie et limpide. La couleur est franche, vive, sans tons criards, et l'impression que produit cette composition tout anecdotique a beaucoup de force et d'unité.

Dans ses tableaux d'enfans, *l'École juive,* les *Enfans jouant avec une tortue, la Sortie de l'École,* le talent de M. Decamps se montre sous un aspect nouveau. La figure humaine est étudiée de plus près; la composition, réduite à quelques personnages principaux, se meut dans un clair-obscur habile comme toujours, mais plus léger et plus discret : elle ne tire pas seulement sa valeur de l'effet général et des groupes de personnages perdus dans la demi-teinte; des phy-

sionomies arrêtées, expressives, lui donnent une signification nette et un accent précis. Dans les *Enfans jouant avec une tortue* (1), le sujet, simple en lui-même, est traité avec simplicité. Le paysage, large et bien composé, soutient et fait valoir la scène principale. A gauche est un puits recouvert d'une construction le long de laquelle grimpe une vigne; à droite, quelques fabriques et des arbres pleins de légèreté et de distinction; dans le fond, les collines d'Anatolie qui s'étagent sur un ciel du soir. L'un des enfans est appuyé sur le rebord de l'auge du puits; le second est accoudé sur la pierre qui la supporte. Il ne prend aucune part à ce qui se passe. Sa tête, penchée sur sa main, a bien l'expression rêveuse et absorbée des enfans qui ne pensent à rien. Le troisième, assis sur la même pierre, regarde avec la plus sérieuse attention la tortue qui s'avance péniblement vers son camarade, appuyé des genoux et des coudes sur le sol. Comme peinture, ce charmant ouvrage n'est pas parfait; mais la composition est si ingénieuse, que la lithographie a pu lui conserver toute sa valeur.

Dans *l'École juive*, les enfans s'ennuient et voudraient bien s'en aller. Le pédagogue est sévère, vieux, et plus laid que de raison. Je soupçonne M. Decamps d'avoir pensé en le faisant à ce magister de village qu'il détestait dans son enfance, et qui « a vu plus souvent ses talons que son visage. » Mais quelle variété, quelle vivacité d'expressions et de mouvemens! Comme tous ces petits bonhommes ont déjà leurs caractères et leurs passions! *La Sortie de l'École* est, dans cet ordre de sujets, le chef-d'œuvre de M. Decamps. La composition, plus spontanée que d'ordinaire, est excellente. Quant à la couleur, elle est vive, gaie et chaude, sans dureté, d'une harmonie parfaite, merveilleuse en un mot. Je ne crois pas qu'on puisse rien reprocher à ce charmant ouvrage. Le fond du tableau est occupé presqu'en entier par un mur de maison. La porte est à demi ouverte, et on aperçoit le maître d'école qui a suivi les enfans jusqu'au seuil. L'essaim joyeux se disperse dans tous les sens. Les gamins de Turquie ressemblent aux gamins de France; ils se poussent, se querellent, se culbutent. On entend leurs cris et leurs éclats de rire. Ils ont bien toute la gaieté, l'espièglerie, le naturel de leur âge, et l'expansion de vie et de mouvement qui succède à l'immobilité forcée de la classe. Les moindres nuances de ces physionomies mobiles sont saisies et fixées avec un bonheur et une vérité qu'il n'est pas possible de dépasser. M. Decamps ne voit pas l'homme en beau. Il le représente volontiers pauvre, déguenillé, pervers, rongé de vermine et de misère, luttant avec l'adversité. Il préfère les

(1) Cet ouvrage a été répété avec des modifications. Le tableau dont je parle appartient à M. Cuvilier-Fleury; l'autre fait partie de la galerie de M. Paturle.

mouvemens violens des passions extrêmes, les gestes fortement accusés, les scènes tumultueuses, à la beauté calme, à l'harmonie des lignes et des groupes, à l'expression des sentimens affectueux; mais il aime et comprend les enfans. Est-ce parce qu'ils ont la grâce, la mobilité, la malice des petits animaux? Tout en expliquant ainsi la préférence du peintre, on peut lui trouver, je le crois, une autre et plus sérieuse raison. Chez l'enfant, la forme humaine est encore vague, indéterminée; elle permet certaines incorrections, certaines fantaisies de dessin qui choqueraient dans la figure de l'adulte. J'ai dit que les études professionnelles de M. Decamps avaient été incomplètes. Il y a peut-être dans sa réserve une prudence honnête et habile, une juste appréciation de ses forces que je ne veux pas blâmer. La figure humaine contient et résume toutes les beautés; mais il faut être bien ignorant ou bien sûr de soi-même pour l'aborder franchement et sans hésitation. M. Decamps déteste l'*à peu près*, et avec la conscience qu'il met en tout, il ne se permettrait pas les escamotages que d'autres ne se font pas faute de pratiquer. Il préfère s'en tenir aux formes qu'il possède, aux expressions fortes et accusées, qu'il comprend et qu'il exprime facilement par des gestes, des attitudes, des physionomies à demi noyées dans le clair-obscur.

Il est une qualité, celle que je prise chez Rubens à l'égal de son incomparable couleur, — le mouvement, — qui se trouve au plus haut degré dans les tableaux de genre de M. Decamps. Qu'on se rappelle *le Passage du Gué* et *la Ronde de Smyrne*. La peinture exprime sans doute mieux, plus facilement et avec plus de liberté que la sculpture, l'action, le mouvement. Ces deux arts ont cependant des lois communes dont ils ne sauraient s'écarter. La scène doit être vivante: il faut que les personnages se meuvent, agissent, expriment des émotions, des sentimens, des passions; mais il faut en même temps que ces mouvemens s'accordent entre eux, que, tout en conservant leur vivacité et leur accent particulier, ils concourent à l'effet général, et ne nuisent ni à la perfection des lignes et des groupes ni à la beauté des attitudes et des expressions. L'harmonie dans le mouvement est une des plus grandes difficultés de la peinture. C'est le triomphe de Rubens, c'est aussi celui de Géricault.

Le Passage du Gué représente une troupe de cavaliers armés traversant une rivière. Sur le premier plan, les chevaux hésitent et se cabrent; les cavaliers, fermes et droits sur leurs selles, les excitent et les soutiennent de la main et du talon. Hommes et bêtes sont parfaitement dans l'action. Au deuxième plan, les chevaux gravissent la berge; les pieds de devant déjà sur la rive, ils s'écartent et font un dernier effort. Les cavaliers, bien en selle, semblent les alléger par un mouvement plein de justesse et d'intelligence. Cette composition est une des meilleures de M. Decamps. On peut reprocher

au burnous du premier cavalier un ton trop sombre et trop uniforme; mais les personnages, les animaux, les eaux, le ciel, sont traités de main de maître, et l'impression définitive est poétique et excellente.

Dans *la Ronde de Smyrne*, un pacha placide et obèse, vêtu de rose et monté sur un maigre cheval, galope dans une rue de Smyrne, suivi de piétons armés qui ressemblent autant à des brigands qu'à des soldats. Il y a dans cette course haletante, effrénée, dans le cliquetis des armes qui étincellent, dans les gestes expressifs et violens de ces drôles, dans le bruit de leurs pieds nus sur les dalles, dans leurs cris, une ardeur, une *furia* qui font perdre la tête. Quelques femmes, attirées par le tumulte, se penchent aux étroites fenêtres, et donnent à la scène un dernier trait de vérité. Ce tableau, qui a été fait avec beaucoup de soin, n'est cependant pas d'un aspect agréable. Il y a trop de détails, la couleur est heurtée, les figures se détachent trop durement sur les fonds clairs, et je ne sais pourquoi le mouvement, qui va jusqu'à la frénésie, tout en frappant avec force, ne fait pas une impression franche ni complète. Titien, qui n'était pas, quoi qu'on en pense, un peintre spontané, qui reprenait à plusieurs fois, et à de longs intervalles, ses tableaux, en arrêtait dès l'origine la composition et l'action. Il savait ne pas étouffer sous le travail la fraîcheur de sa première pensée, de telle sorte que ses ouvrages les plus achevés ont quelque chose de viril, d'arrêté, de complet qu'ils doivent à sa science, et ils gardent néanmoins le charme et la vivacité de la première impression.

Il n'y a pas seulement chez M. Decamps un peintre de genre; il y a aussi un paysagiste, et même un peintre de style. C'est ce dernier aspect de son talent qui nous permettra plus qu'aucun autre de préciser l'influence du maître sur le plus grand nombre des artistes contemporains.

II.

Le paysage, qui a beaucoup préoccupé notre temps, et qui sera, je crois, dans le domaine des arts, sa plus incontestable gloire, ne date pas d'aujourd'hui. Les maîtres allemands et les maîtres italiens de la renaissance, les Florentins en particulier, l'ont employé dans les fonds de leurs tableaux avec un discernement et un goût supérieurs; mais chez eux la figure humaine reste le sujet principal, on pourrait dire unique, de leurs compositions. Le paysage lui est subordonné; il ne sert que de théâtre et de complément à la scène principale. Au XVIe siècle, Titien et surtout Giorgion, dans ses admirables tableaux du palais Pitti, lui donnèrent plus d'importance, et ouvrirent la voie à la grande école du XVIIe siècle, représentée

par Dominiquin, les deux Poussin et Claude Lorrain. Plus tard, les petits maîtres flamands s'illustrèrent dans le paysage de genre, et y apportèrent la précision du dessin, l'entente du clair-obscur, la merveilleuse couleur qui distinguent tous leurs ouvrages. Paul Potter, Rubens, Rembrandt, Ruysdael, ont également laissé des paysages marqués au coin du génie. Quant aux peintres de genre du XVIIIe siècle français, à l'exception de Joseph Vernet, ils ne paraissent avoir vu la nature qu'à l'Opéra.

C'est à Jean-Jacques Rousseau que notre temps doit une intuition plus complète, plus intime du monde extérieur, une admiration passionnée et un peu maladive pour la nature. L'auteur des *Rêveries* et des *Lettres à M. de Malesherbes* montra le premier, avec une force et une éloquence sublimes, la concordance qui existe entre elle et l'homme, le soulagement et la volupté qu'éprouve l'âme à se plonger dans le sein de cette mère bienfaisante, à lui confier comme à une amie ses anxiétés et ses tourmens. Rousseau avait devancé son temps, et c'est au mal dont son cœur et son esprit étaient atteints que nous devons cette révélation précoce d'un sentiment qui n'avait pas sa place au milieu des idées qui régnaient à la fin du XVIIIe siècle. Aussi ces grandes aspirations furent-elles bientôt abandonnées pour ne reparaître que de nos jours. Notre temps les a reçues et reprises avec passion. Lorsque les idées fortes et généreuses ne portent plus, que les événemens humains sont tels qu'ils ne donnent envie ni de les voir, ni de les peindre, l'esprit attristé se plonge avec délices dans cette source, qui reflète vaguement, mais non sans justesse, nos sentimens et nos passions. Il y aurait sans doute mieux à faire; mais c'est ce découragement avoué ou secret qui, en nous portant vers la contemplation de la nature, a dicté les œuvres d'art les plus nombreuses, les mieux senties, et, à bien des égards, les plus caractéristiques de notre âge.

Quoique M. Decamps ait les aptitudes les plus diverses, quoiqu'il ait réussi dans tous les genres où il s'est essayé, on ne peut regarder ses caricatures, ses petits sujets lithographiés, ses travestissemens, et même le plus grand nombre de ses tableaux de genre, que comme la monnaie courante, les distractions de talent d'un homme qui a mieux et autre chose à dire. Ce mieux, cette autre chose, on le retrouve, il est vrai, du plus au moins dans tous ses ouvrages. C'est un accent de grandeur et de mélancolie qui se mêle à toutes ses impressions, un sentiment très vif de certaines beautés, un goût qui n'est pas toujours pur, mais qui n'est jamais commun, l'art de s'approprier tous les objets qu'il représente, de les marquer d'un sceau personnel, original, qui en fait de véritables créations. C'est par là bien plus que par ses procédés, où l'on a voulu voir une révo-

lution, et dont on s'est trop occupé, que M. Decamps est égal ou supérieur aux plus grands artistes contemporains. Il est créateur, mais les préoccupations mesquines, multiples, dissolvantes de son époque l'ont souvent détourné de sa voie, et c'est à l'étude du paysage qu'il doit d'être souvent parvenu à la compréhension de ce qu'il y a de plus élevé dans l'art. Les beautés calmes, simples, invariables de la nature se sont emparées de son esprit, et l'ont aidé à voir en lui-même les meilleurs côtés de son talent. On ne reste d'ailleurs dans la peinture de genre que lorsqu'on ne peut pas faire autrement : on y est retenu soit par des aptitudes particulières, soit par les exigences du public; mais les esprits médiocres seuls peuvent s'y enfermer, les autres y sont mal à l'aise, et s'en échappent quand et comme ils peuvent.

Les paysages de M. Decamps sont innombrables, et je n'ai la prétention ni de les décrire ni même de les nommer; je me borne à indiquer toutes ses études sérieuses, sincères, de Fontainebleau, d'Orient, du midi de la France, qu'il comprend, qu'il aime et regarde avec raison comme un des pays les plus beaux et les plus inconnus du monde. C'est à la Provence et à l'Italie qu'il doit quelques-uns de ses meilleurs paysages d'ordre moyen : la *Villa Pamphili*, plusieurs de ses fables reproduites à l'eau-forte par Marvy, *la Grenouille et le Bœuf, le Héron, le Meunier, son Fils et l'Ane.* Il a pris sur les côtes de l'Asie-Mineure et dans les îles de l'Archipel les sujets de ces marines qui ont tant de limpidité, de charme et d'éclat. Ces beaux ouvrages, déjà anciens pour la plupart, ont quelque chose de moins accentué et de moins magistral que ce que fait aujourd'hui M. Decamps, mais ils ont plus de grâce et d'élégante distinction. On y sent quelque influence de Bonington, et ils ne sont pas sans rapports avec les meilleurs tableaux de M. Roqueplan. C'est à ses paysages historiques que je préfère m'arrêter, parce que j'y trouve son talent dans toute sa force et avec toute son originalité.

Le *Diogène* est un dessin du plus grand style; je ne crois pas qu'il ait jamais été peint. Cette composition, si émouvante dans sa simplicité, aurait cependant fait un admirable tableau; mais il ne faut pas disputer sur ce point avec M. Decamps. Il applique quelquefois toutes les ressources de son habileté à des sujets d'une médiocre importance. Dans d'autres cas, il se sert du fusain, de l'aquarelle ou du pastel pour exprimer ses idées les plus sérieuses, les plus pathétiques, les plus élevées. Faut-il se plaindre de ces bizarreries? L'artiste doit-il compte au public des moyens qu'il emploie pour l'émouvoir ou pour le charmer? Je ne le pense pas. J'avoue cependant que je suis effrayé de voir M. Decamps employer, dans quelques-uns de ses meilleurs ouvrages, des procédés qui n'ont pas fait leurs

preuves, et dont on peut suspecter la solidité et la durée. L'exemple de Léonard de Vinci devrait rendre timide à l'égard des expériences et des innovations en semblable matière.

La belle et charmante composition des *Baigneuses* est une aquarelle rehaussée de gouache et un peu alourdie par le travail. M. Français en a fait une excellente lithographie qui l'a rendue populaire, et je me bornerai à rappeler les traits principaux de la composition. L'eau d'un lac arrive jusqu'au premier plan du tableau. Les baigneuses sont près du bord opposé; les figures sont d'un excellent dessin; le groupe lui-même, éclairé d'un vif rayon, est charmant. Le reste du tableau est dans l'ombre projetée par la colline et les grands arbres du fond. Ce poétique ouvrage, où il faut remarquer la concordance parfaite des figures et du paysage, a une grâce élevée, une innocence, un charme inexprimables. La composition du *Diogène* est sans doute plus sévère, elle a plus de grandeur et elle émeut plus fortement; mais dans *les Baigneuses*, l'importance des figures est telle, le dessin du paysage a tant de largeur, d'élégance et de pureté, qu'il me paraît impossible de ne voir qu'un tableau de genre dans ce bel ouvrage.

Je rapproche des *Baigneuses* un grand paysage qui peut leur servir de contre-partie. Ce n'est plus la jeunesse, la vie, la gaieté. On n'entend plus ni les chants, ni les éclats de rire, ni les propos joyeux. Au premier plan, c'est encore un lac; mais l'eau en est morne et plombée. Une barque passe en fuyant devant un tombeau ombragé de grands arbres, qui se trouve sur la rive opposée. Le fond est montagneux, les premières pentes sont couvertes d'ombres profondes. En arrière se dressent d'autres collines bleues et éclairées. Le ciel qu'on voit à peine dans l'échancrure des montagnes est marbré de fauve et d'orange. Ce tableau, d'un très grand caractère, n'est pas d'une exécution parfaite. On sent qu'il a été exécuté sous l'empire de préoccupations douloureuses. L'impression qu'il produit est poignante, et je trouve là encore une preuve de la manière forte dont sent et pense M. Decamps, du talent avec lequel il sait faire partager et comprendre ses idées et ses sentimens.

Le *Saint Jérôme au désert*, grand fusain, peint à l'huile après coup, est un des chefs-d'œuvre de M. Decamps. Je ne crois pas qu'il ait jamais donné plus d'accent et de grandeur au paysage, ni plus de caractère à la figure humaine. Le premier plan de ce tableau est revêtu d'une ombre transparente et profonde qui fait valoir la partie plus éclairée où se trouve le saint en prière devant la croix. Les rochers qui arrêtent l'œil sont couverts à gauche d'une sombre végétation. A droite, un grand lion flairant une proie se détache en profil sur le ciel immense, profond, obscur, rayé de lueurs oranges. La figure du saint est à peine éclairée, quelques éclats de lumière in-

diquent seuls la couleur rouge de son vêtement; mais ce qu'on en voit a tant de justesse et de signification, qu'on le devine et qu'on le comprend. En voyant cette grande œuvre, on ne peut s'empêcher de regretter le temps et le talent que M. Decamps a dépensés à des œuvres charmantes, mais frivoles.

M. Decamps a fait, sur les ailes de l'imagination seulement, à ce que je crois, un voyage dans les Indes, et Jacquemont ne désavouerait pas l'œuvre qu'il en a rapportée. *La Panthère et l'Éléphant* représentent d'une manière saisissante cette terre hostile à l'homme, ces immensités dépeuplées, *inania regna*, où la bête et la plante peuvent seules vivre : une plaine sans bornes, quelques palmiers, des collines basses, un ciel d'une poésie étrange tout mêlé de tons fauves et bruns; au premier plan, au bord d'une mare, une panthère et un éléphant. Cet éléphant est une des créations les plus extraordinaires que je connaisse. Les oreilles étendues, la tête agrandie par la trompe qui se perd dans l'ombre du corps, dissimulé lui-même dans le raccourci, — les jambes plantées comme des colonnes, se détachant de toute sa hauteur sur le ciel, descendant par son ombre dans la mare jusqu'au bas de la toile, remplissant ainsi à lui seul toute la hauteur du tableau, cet animal gigantesque, chimérique, est cependant d'une incroyable réalité. Un naturaliste y trouverait peut-être quelque chose à blâmer; le poète et l'artiste ne peuvent qu'applaudir. Tous les détails sont hardiment sacrifiés aux traits importans de la figure. L'impression est simple et complète; l'attention ne s'égare pas sur ce qui est inutile, secondaire, sans signification et par conséquent sans valeur réelle. C'est là vraiment de la peinture de style, et M. Decamps a tiré d'un sujet qui semble d'un médiocre intérêt une des meilleures pages de son œuvre.

Deux tableaux excellens, le *Moïse sauvé* et *la Pêche miraculeuse,* sont déjà sur la limite du paysage historique et appartiennent par quelques points au *style* proprement dit. Les personnages ne sont pas importans, dans ce sens qu'ils ne dominent pas la composition, mais ils sont traités avec une largeur et dans un caractère qui ne permettent pas de les rapporter à la peinture pittoresque. Les fonds ont de la grandeur; l'effet général est calculé pour faire valoir les scènes principales, sur lesquelles l'intérêt se porte sans hésitation. Claude Lorrain lui-même n'a rien fait de plus lumineux et de plus éclatant que *la Pêche miraculeuse.* C'est vers le soir. Le soleil est perdu dans les brumes embrasées du lac de Génésareth. On aperçoit au loin la rive opposée, entourée de montagnes d'un gris bleuâtre, d'une distinction et d'une finesse extrêmes. A droite, sur la rive, la foule admire le miracle; à gauche sont d'autres personnages et deux cavaliers armés, d'un dessin grand, hardi, frappant. La barque, rapprochée du bord, se perd dans l'ombre de la rive. Les pêcheurs,

penchés jusque près de l'eau en s'efforçant de retirer leurs filets, laissent toute la place au Christ, seul debout, et qui se détache sur le fond clair et chaud du tableau. Sans trop insister sur les tours de force et sur les difficultés vaincues, qui intéressent les artistes plus que le public, il est bon de faire remarquer le cheval blanc du premier cavalier, qui, tout en étant du même ton et de même valeur que l'eau du lac, s'en détache cependant avec une netteté parfaite.

Dans le *Moïse sauvé*, les caractères qui distinguent la peinture historique sont encore mieux marqués que dans *la Pêche miraculeuse*. Le paysage est splendide, mais il est disposé de manière à ramener et à concentrer l'attention sur le groupe principal, si bien que, malgré son importance, on ne le voit qu'après coup et par réflexion. La berge du fleuve, haute et rocheuse, est dans l'ombre. Les seconds plans à droite et à gauche sont également obscurs. Toute la lumière est portée sur le groupe des jeunes filles, nobles, élégantes, admirablement disposées, et qui sont parmi les meilleures figures de M. Decamps. La fille de Pharaon en particulier, vêtue de blanc et inclinée pour recevoir l'enfant, est d'une jeunesse et d'une poésie charmantes. Le fond montagneux, éclairé d'une lumière matinale et tranquille, est une des plus belles conceptions qu'on puisse imaginer. Ce tableau, d'une excellente composition, d'un dessin large et correct, d'une couleur presque parfaite, est un véritable joyau. On pourrait lui reprocher quelque chose de cerné et de trop marqué dans les contours; mais j'éprouve vraiment quelque honte à relever d'aussi légères imperfections dans ce gracieux et admirable ouvrage.

C'est plus que jamais en parlant des ouvrages de style de M. Decamps qu'il est nécessaire de rappeler qu'un talent aussi original, qui s'est développé dans des conditions toutes spéciales, ne peut être jugé qu'en lui-même, et sans tenir compte des préférences personnelles, des traditions ou des systèmes. M. Decamps n'a point appris son art dans les écoles; il combattait avec son crayon à l'âge où d'autres dessinent d'après l'antique ou le modèle, forment et développent leur goût par des études régulières. Il a parlé patois dans son enfance, et si sa langue est éloquente, elle n'est ni toujours élégante, ni toujours correcte. Sa voix a su trouver des accens magiques, qui émeuvent et qui passionnent; mais elle a gardé des bégaiemens et l'accent du terroir. M. Decamps a reçu des maîtres tout ce qu'une étude intelligente et obstinée, mais irrégulière et tardive, peut donner. Il sait par cœur Rembrandt, Murillo, Poussin et les autres. Cependant, préoccupé à l'origine des questions relatives au métier, attiré par un goût décidé vers le pittoresque, s'arrêtant volontiers au détail et à l'anecdote, aimant non-seulement la beauté,

mais les effets bizarres, inattendus, et jusqu'aux jeux de l'esprit, où il excelle, ses habitudes premières ont laissé des traces sensibles et regrettables dans ses meilleurs ouvrages. M. Decamps n'est presque jamais irréprochable, et on aurait souvent beau jeu à le trouver en défaut. Je n'admire certes pas ses imperfections, et ma sympathie pour son talent ne me porte pas à les céler. Ses défauts, que je vois, ne m'empêchent pas d'apprécier ses éminentes et rares qualités. La saveur un peu âpre de ce talent ne me déplaît pas, et je préfère de beaucoup ses moindres ouvrages, quelque incomplets qu'ils soient, aux irréprochables niaiseries qu'on nous donne tous les jours pour des chefs-d'œuvre.

M. Decamps s'explique lui-même sur le goût qu'il eut de tout temps pour la peinture de style, sur les tentatives qu'il fit à plusieurs reprises et de plus en plus dans ce sens. « J'essayai divers genres... Lorsque j'exposai cette grande esquisse de la *Défaite des Cimbres,* je pensai fournir là un aperçu de ce que je pourrais concevoir ou faire. Quelques-uns, le petit nombre, la parcelle, approuvèrent fort; mais la multitude, l'immense majorité qui fait la loi, n'y put voir qu'un gâchis, un hachis, suivant l'expression d'un peintre alors célèbre, et que la France aujourd'hui regrette, à ce que j'ai lu quelque part..... Je vous ai parlé des *Cimbres* parce que ce sujet était caractéristique de la voie que je comptais suivre; mais le peu d'encouragement que je trouvai d'abord, le caprice, le désir de plaire à tous, que sais-je encore? m'en ont plus ou moins détourné. Je demeurai claquemuré dans mon atelier, puisque personne ne prenait l'initiative de m'en ouvrir les portes, et malgré ma répugnance primitive, je fus condamné au tableau de chevalet à perpétuité. Je vis avec chagrin tous mes confrères chargés successivement de quelque travail sur place. Là était mon lot, là était mon aptitude; pour moi, un tableau *à l'effet* était un tableau fait; un tableau de chevalet ne l'est jamais. Et pourtant je forçai ma nature. Sans doute les chétives productions qu'enfantait mon *génie* étaient peu propres à donner de mon imagination une idée bien relevée. Je le sentais, et je donnai le jour en diverses fois à de grands dessins et compositions; mais ce fut en vain... J'exposai, il y a une dizaine d'années, une série de dessins vivement exécutés et par des procédés divers (histoire de Samson). J'espérais démontrer que j'étais susceptible de développement. Ces compositions, très diversifiées de contexture et d'effets, présentaient cependant un ensemble homogène dans sa variété... Les dessins furent fort loués sans doute, au-delà même de leur mérite certainement : un amateur distingué me les acheta généreusement; mais ni l'état, ni aucun de nos Mécènes opulens n'eurent l'idée de me demander un travail de ce genre. Et pourtant l'esprit d'invention ne me manquait pas, et j'au-

rais autrefois tiré parti de l'idée la plus saugrenue, si l'on m'eût accordé une salle quelconque. Ce que j'eusse produit eût été fort attaquable, j'en conviens; enfin, organisé d'une manière particulière, ce que j'eusse produit fût un peu sorti de ce système de plafonnage usité... Mais bah! avec la prétention de marcher à la tête de tout progrès, nous sommes peut-être le peuple le plus routinier de la terre. Sans me mettre au niveau de cet excellent artiste, j'eus le sort de Barye. Ce génie piquant et original, aux aptitudes et études spéciales, qui eût décoré nos places de monumens uniques dans le monde, se trouva trop heureux de pouvoir formuler ses idées dans les proportions d'un *surtout* d'un usage impossible, et finalement il est triste de constater qu'un talent qui seul peut-être eût pu doter son pays d'un monument vraiment original se vit réduit à la fabrication de serre-papiers (1). Quant à moi, j'ai la conviction que la nécessité où je me suis trouvé de ne produire que des tableaux de chevalet m'a totalement détourné de ma voie naturelle... Le mot de l'énigme est qu'il fallait demander, solliciter, se faire appuyer : toutes manœuvres pour lesquelles je n'avais nulle aptitude, non par orgueil, comme on pourrait le supposer, mais par une sorte de honte et de répugnance tout à fait insurmontables. »

Ces observations paraissent fondées à bien des égards. M. Decamps entend l'effet comme personne, et la bonne entente de l'effet est la condition essentielle de la peinture murale. Il eût sans doute été intéressant de voir un homme aussi habile développer et parfaire les belles compositions dont nous n'avons que les cartons. Cependant la peinture murale a des difficultés particulières que M. Decamps, avec les ressources d'esprit que nous lui connaissons, eût tournées certainement, mais qu'il n'eût pas, je crois, surmontées. Tous les décorateurs, aussi bien Ghirlandajo que les Vénitiens et Raphaël, sont d'excellens dessinateurs, et le dessin de M. Decamps, qui a de très belles qualités, n'est point parfait. Ils peignent dans une gamme claire, vive, légère, qui me paraît être une des nécessités de ce genre; M. Decamps a presque toujours employé une gamme sombre et un clair-obscur surchargé. Enfin, dans la peinture murale plus que dans toute autre, les détails doivent être sacrifiés, subordonnés aux masses, et, à cet égard encore, la peinture de genre est un mauvais antécédent pour les décorations. Quoi qu'il en soit,

(1) Ceci n'est plus tout à fait exact aujourd'hui. M. Barye a été chargé de deux groupes importans dans la décoration du nouveau Louvre. Malheureusement ces groupes, d'ailleurs en pierre tendre, sont trop éloignés, et on ne peut guère les juger. Le regret qu'exprime M. Decamps est donc encore de saison. J'ajoute que le musée du Luxembourg ne possède pas un seul tableau de M. Decamps. Cette galerie est la *pépinière* du Louvre. Il faudrait pourtant y songer. Il arrivera pour M. Decamps ce qui est arrivé pour Marilhat, dont les bons tableaux sont aujourd'hui introuvables et hors de prix.

et sans vouloir nier des facultés que M. Decamps n'a pas eu l'occasion d'exercer, ceux de ses ouvrages qui se rapportent à la peinture de style sont très remarquables, et dignes de ce qu'on pouvait attendre de son talent. Ils ne sont pas nombreux, et je les nommerai presque tous.

Le *Supplice des Crochets* est un des plus célèbres parmi les ouvrages dont la place est marquée dans ce groupe. Au premier abord, l'aspect de ce tableau n'est pas agréable. Il est peint dans des tons rouges, durs et heurtés, qui n'ont rien de séduisant; mais l'excellent sentiment du dessin, l'énergie des expressions, le saisissement que cause cette scène d'horreur, rachètent bien ces imperfections. La manière dont le sujet est compris rappelle en quelques points les traditions de la peinture de genre. La scène principale n'est pas au premier plan, et l'unité, la simplicité de l'impression résultent bien plus des sentimens exprimés par les spectateurs groupés au bas de la toile que du supplice lui-même. Le tableau est occupé au second plan, dans presque toute sa largeur, par la muraille extérieure d'une ville d'Asie. On aperçoit sur le haut du bastion les exécuteurs qui précipitent les condamnés; l'un de ceux-ci est déjà suspendu aux crochets, et son corps se balance contre la muraille, vivement éclairée. La foule terrifiée, repoussée par les janissaires, contemple avec la stupidité ou la résignation orientale cette horrible exécution. Quelques personnages, parens ou amis des victimes, se désespèrent. La donnée de ce tableau étant admise, il faut convenir que M. Decamps a atteint son but, qui était d'émouvoir violemment.

La *Défaite des Cimbres par Marius* excita, lorsqu'elle fut exposée au salon de 1834, beaucoup de scandale et des admirations enthousiastes. Aujourd'hui toutes ces passions sont bien calmées, et on en pourrait dire le plus grand bien ou le plus grand mal sans s'exposer à être lapidé. Cette grande esquisse peinte est d'un effet très dramatique, elle produit une vive impression d'ensemble, mais il n'y faut pas chercher un sujet principal auquel l'esprit puisse s'attacher. La bataille est dans l'air, dans le ciel, dans l'aspect des terrains dévastés, autant au moins que dans les groupes des combattans. Les personnages, qui sont innombrables, mais de très petite dimension, et perdus dans la couleur sombre du tableau, ne suffisent pas pour expliquer l'action. Les amateurs de stratégie ne trouveront pas là leur compte, et à cet égard la moindre toile de M. Vernet ferait beaucoup mieux leur affaire. Cependant on sent que la bataille a été terrible, acharnée, et que la déroute est complète. Les longues files de fuyards, les femmes, les enfans, les chariots, se pressent sur le premier plan. De nouvelles bandes surgissent de tous les plis de terrain; des cavaliers demi-nus font un retour offensif contre les Romains vainqueurs, mais on voit déjà que rien ne

pourra les sauver. Le paysage, très largement dessiné, a un aspect sinistre qui convient à cette scène de destruction : c'est une campagne aride, déserte, rocheuse. Des collines âpres et pelées s'enfoncent à perte de vue dans un horizon sans limites. Le ciel est sombre, coupé, parallèlement aux terrains, de grands nuages noirs illuminés de lueurs orageuses. Cette composition a beaucoup occupé M. Decamps. Il en a traité à part, dans des dessins très achevés, plusieurs des épisodes les plus importans. Il est certainement regrettable qu'elle n'ait jamais été exécutée dans de grandes dimensions, d'autant plus que la grande esquisse qu'on en possède a souffert un peu du temps. Les ombres, trop marquées à l'origine, ont noirci, de sorte que l'aspect général de ce dramatique ouvrage est sombre et uniforme, et qu'il a perdu dans quelques parties son harmonie primitive.

Mais c'est à l'Orient que M. Decamps revient toujours. Il lui doit le pittoresque, la couleur, toute une veine riche et nouvelle, un genre qu'il a créé, une manière qui lui appartient; il lui doit aussi quelques grandes inspirations qui complètent son œuvre. J'ai souvent eu l'occasion de dire que M. Decamps est plus qu'un peintre habile et un homme d'esprit. Sa grande et rêveuse imagination a trouvé dans les scènes pastorales de l'Ancien Testament les sujets de quelques-unes de ses compositions les plus belles et les plus émouvantes. La connaissance qu'il a du pays, de ses mœurs, de ses costumes, lui a permis de les traiter d'une manière nouvelle, avec beaucoup d'accent et de réalité. Il n'a vu ni Rebecca, ni Joseph vendu par ses frères, à travers la tradition classique. Il a cherché ses inspirations dans les récits bibliques et dans le pays où se sont passées ces scènes si grandes, si simples, si touchantes, et, chose singulière, s'il a trouvé en puisant aux sources mêmes quelques traits de vérité, négligés par l'école du XVIe siècle et par Poussin, ses observations directes n'ont fait en général que confirmer et justifier de la manière la plus complète les œuvres des maîtres qui l'ont précédé.

La composition de *Joseph vendu par ses frères* étonne au premier abord. Le devant du tableau, occupé par des mouvemens de terrain, quelques rochers, une source où une femme puise de l'eau, n'a que peu de rapport avec le sujet principal. Peint dans des tons sombres, ce premier plan sert à faire valoir les fonds; mais cette raison ne me paraît pas suffisante pour le motiver, et on pourrait le retrancher sans dénaturer gravement la composition. Le sujet véritable est relégué au second plan, et j'avoue que j'ai quelque peine à m'expliquer l'utilité de cette manière de composer qu'on retrouve dans la plupart des grands ouvrages de M. Decamps. On se demande si on a sous les yeux un paysage ou un tableau de figures; l'attention est partagée, et l'impression n'a pas d'unité. Il faut là comme en

toutes choses prendre un parti absolu et sacrifier sans hésitation les détails secondaires qui doivent être subordonnés. Ces observations faites, et à part le chameau debout qui forme le centre du tableau et relie les groupes de la composition, mais qui a trop d'importance, cet ouvrage est excellent, et on n'a plus qu'à louer. Le Joseph est d'un dessin charmant et d'une extrême élégance; tout le groupe des marchands ismaélites est d'un très bon caractère. Les figures qui se profilent sur le ciel ont une distinction, une pureté dignes des maîtres. Le ciel est d'une profondeur inouie; le désert montueux de Dothaïm, clair et immense, va rejoindre, par des dégradations infinies, un horizon sans limites. Ce n'est pas le désert sans herbe et sans eau, l'océan de sable; ce n'est pas non plus l'oasis verdoyante : ce sont les grands pâturages intermédiaires où Abraham, Jacob et Laban conduisaient leurs troupeaux, et où l'histoire du monde a commencé.

Éliezer et Rebecca donnent lieu aux mêmes observations. Le premier plan obscur, qui ne sert que de *repoussoir* au sujet, est un hors-d'œuvre, et décidément M. Decamps emploie trop souvent cet artifice; mais la composition elle-même est délicieuse. Éliezer incliné, et les bras croisés sur la poitrine, s'avance vers la fille de Bathuel. Cette figure de Rebecca est une des plus poétiques créations de M. Decamps. C'est bien la fille très agréable, la vierge parfaitement belle dont parle la Genèse. Les jeunes filles qui l'accompagnent, celles qui, plus en arrière, portent des amphores, ont une grâce sérieuse qui émeut et ravit. Je ne veux pas comparer ce tableau à celui de Poussin sur le même sujet, et cependant il m'y a fait penser. M. Decamps parle une langue qui est à lui et qui ne ressemble pas à celle de son grand devancier; mais les deux ouvrages de ces génies, d'ailleurs si différens, produisent une impression analogue, ce qui me paraît indiquer que les deux maîtres ont compris avec sincérité et simplicité l'un des plus charmans motifs de la poésie et de l'histoire.

Mais de tous les sujets que M. Decamps a empruntés à l'Ancien Testament, celui de Samson me paraît convenir mieux que tout autre à son talent. La vie de Samson forme une suite d'aventures où la grandeur et le drame coudoient l'*humour* et presque le burlesque. Cet Hercule biblique, qui se venge de ses ennemis en en tuant mille avec une mâchoire, assassine et dévalise des passans pour payer ses paris, ce juge en Israël qui, vaincu par la volupté, livre son secret à une courtisane, présente, à côté de sa signification précise et historique, un sens symbolique qui devait frapper et séduire M. Decamps. Ces admirables cartons (1) ont plus qu'aucun des autres ouvrages

(1) Lithographiés en ce moment par M. Leroux, ils seront bientôt sous les yeux du public.

de M. Decamps les traits caractéristiques de son talent, la verve, la fantaisie, l'expression vraie, fortement accusée, de sentimens très divers, depuis l'esprit et la raillerie jusqu'au pathétique le plus émouvant. Tout est coordonné, logique, nécessaire dans ces compositions si larges et si variées, où le plus imperturbable bon sens donne une extraordinaire réalité à des conceptions presque chimériques. Il suffit de rappeler en passant ces ciels magiques, un peu alourdis par l'exécution, où semblent se réfléchir le sens et l'émotion des scènes qui se passent sur la terre. M. Decamps dessine un nuage et compose un ciel avec autant de soin qu'une figure, et personne n'a peut-être compris aussi bien que lui la signification et la beauté de ces formes légères, et à quel degré elles peuvent servir à compléter le sens d'une composition. La figure de Samson est une des plus originales et des meilleures de son œuvre. Elle revient huit fois dans ces cartons, toujours identique, toujours animée de passions et de sentimens différens. Dans le *Samson déchirant un lion,* c'est la force brutale d'une jeunesse héroïque. Dans *le Combat contre les Philistins,* le jeune homme, armé de sa mâchoire d'âne, bondissant au milieu de ses ennemis, semble animé d'une vigueur surhumaine. L'incendie rappelle trop la manière de Poussin, mais la figure de Samson, assis au premier plan sur un bout de rocher, tenant son pied gauche de sa main droite, suivant l'usage oriental, et contemplant d'un air railleur le succès de son extravagante invention, est d'une beauté et d'une puissance extraordinaires. Cependant c'est surtout dans le *Samson tournant la meule* que M. Decamps me paraît avoir résumé et concentré ses plus fortes et ses plus hautes qualités. La scène se passe entre trois personnages : Samson, l'esclave armé d'un bâton, chargé de hâter son travail, et un rat qui se chauffe au soleil. Le jour entre par la porte grande ouverte. Cet homme attaché à sa meule comme un bœuf, courbé sur son madrier, enchaîné, aveugle, bafoué, esclave d'un esclave, cet homme qui a livré son secret à la femme « qui l'endormait sur ses genoux et faisait reposer sa tête sur son sein, » pleure de ses yeux crevés d'inutiles larmes de rage. Dans son impuissance présente, il songe à sa vigueur passée, qu'il ne retrouvera qu'un instant, par un effort suprême, pour la vengeance et pour la destruction.

Le *Josué arrêtant le soleil* et *le Christ au Prétoire* montrent avec plus d'éclat encore peut-être les aptitudes de M. Decamps pour la peinture de style. Le *Josué* est une très vaste composition, inachevée malheureusement, et qui, ayant été vendue, ne sera probablement pas terminée. On en possède un grand carton qui la complète et permet de la juger. La nuit qui tombe a suspendu la bataille et arrêté pour un moment le carnage. La mêlée a été ter-

rible; l'armée des sept rois amorrhéens est battue, mais elle n'est pas détruite. Josué, les mains étendues, se tourne vers le soleil, qui descend derrière les murs de Gabaon. Toute la scène est éclairée d'une lumière effrayante, sinistre, dans laquelle se meuvent en tous sens des groupes de combattans. Les trompettes qui se trouvent en arrière de Josué, et qui rallient les soldats par un dernier effort, sont du plus grand style. A gauche, sur le devant, un jeune homme qui lève les bras vers le soleil est admirable de mouvement et de tournure. Cette lutte a quelque chose de gigantesque, d'acharné, qui ne rappelle pas les batailles bien ordonnées de M. Vernet. Il faut y chercher ce que M. Decamps a voulu y mettre, — le mouvement, l'énergie, la couleur, la vie en un mot.

Le Christ au Prétoire est, je crois, le plus complet des grands ouvrages de M. Decamps. Il a voulu aborder une fois cette figure presque impossible du Christ, et il a choisi avec discernement la scène qui permettait le mieux le développement de ses qualités énergiques. Ce n'est pas le Christ miséricordieux qui relève Madeleine, ni le Christ accablé et succombant de la montagne des Oliviers, ni le Christ mystique de la Cène : c'est le juste insulté, raillé, maltraité par les pharisiens et par les soldats. M. Decamps appartient à cette famille de peintres dont Rembrandt est le chef, qui cherchent moins la pureté des lignes, la beauté des formes, l'expression des traits, que la vérité, la force de la pantomime et du geste, et qui trouvent dans le maniement habile du clair-obscur des effets pathétiques qui parlent puissamment à l'imagination. C'est à ce point de vue que *le Christ au Prétoire* est une œuvre excellente, qui restera comme une des meilleures de notre temps.

Les compositions nombreuses et de toute sorte qui ont rempli la plus grande partie de la vie de M. Decamps ne déparent pas son œuvre, mais celles-ci le couronnent : elles y mettent un sceau de grandeur et lui donnent une importance qui lui manquerait, si elles n'existaient pas. Rien ne vaut que par la pensée. Ici la forme ne sert plus qu'à la montrer. De maîtresse qu'elle était, elle est devenue servante. C'est son lot; il faut le lui laisser. Je comparerais volontiers celles des compositions de M. Decamps où la forme domine à ces merveilleuses et fantastiques ébauches de la création primitive, où la matière est presque tout et qu'une vie obscure anime à peine : plus elles sont près de la nature inerte, plus leurs couleurs ont de variété, d'éclat, et plus leurs formes sont inattendues et bizarres; mais l'âme n'y palpite pas. Dans ceux des ouvrages de M. Decamps dont j'ai parlé en dernier lieu, la préoccupation de la forme a fait place à d'autres, à de meilleures préoccupations. Les créations de l'artiste se sont épurées : elles nous transportent dans une région

poétique et sereine. Le métier a fait place à l'art. J'ai admiré dans M. Decamps l'ouvrier prodigieux, qu'on me permette de ne pas disputer la louange au créateur de ces belles œuvres.

L'influence de M. Decamps sur les peintres de notre temps a été immense. Je ne parle pas seulement d'Adrien Guignet, dont la destinée malheureuse est connue. Ce jeune artiste est mort presque dans la misère au moment où des jours meilleurs commençaient pour lui. La plupart de ses tableaux sont des imitations textuelles de ceux du maître et ne dénotent pas d'originalité. Ses derniers ouvrages lui appartiennent davantage, et il se peut qu'un travail obstiné eût dégagé ce qu'il y avait de personnel en lui. Je ne m'arrêterai pas non plus à Marilhat, qui n'a fait que développer, en suivant de près les traces de M. Decamps, quelques-unes des données gracieuses de la nature orientale. Si la finesse, l'élégance, la pureté du dessin, le charme d'une couleur délicate et brillante pouvaient tenir lieu d'originalité, Marilhat serait un grand peintre. Plus parfaits à bien des égards, plus irréprochables dans leur petite mesure que ceux du maître, ses ouvrages manquent de portée. Mais l'influence directe de M. Decamps s'est également fait sentir, utilement pour quelques-uns, d'une manière trop absolue et tyrannique pour d'autres, sur presque tous nos paysagistes, nos peintres de marine ou de genre. Je ne vois guère parmi eux que M. Corot et M. Troyon qui aient gardé leur originalité parfaitement intacte. La tyrannie de l'exemple est un des dangereux priviléges des natures entières et convaincues : elles subjuguent les faibles et les entraînent au lieu de les développer et de les pousser dans leur propre voie.

Certains génies nets, vifs, profonds, voient d'emblée leur but, le poursuivent sans hésitation, l'atteignent sans fatigue et sans effort. Chez eux, une organisation docile prête des formes exquises à des idées justes ou poétiques. L'imagination, le savoir, la raison, s'unissent dans un seul homme. Nés dans un siècle propice, au milieu de générations éclairées, sympathiques, tout leur vient en aide. Leurs pensées sont celles de la foule, leur langue est comprise de chacun. Chacun reconnaît dans les chefs-d'œuvre du génie l'expression forte, parfaite, absolue de ce qu'il sentait vaguement, la forme réelle, palpable, vivante, de ses obscures aspirations. Tels furent dans l'antiquité Phidias, et, dans un temps plus rapproché de nous, Corrége ou Raphaël; mais dans les époques de transition comme la nôtre rien de ce qui l'entoure n'aide le poète, et tout au contraire lui fait obstacle : la confusion des idées, l'ignorance ou l'hostilité d'une partie du public, la passion des intérêts matériels, l'oubli ou le mépris du passé, l'indifférence pour l'avenir, les convictions traitées de chimères... Que vient faire le poète dans ce désordre, et comment se

conduira-t-il dans ce chaos? C'est pourtant au milieu de ces circonstances mauvaises pour l'art qu'est né et qu'a vécu M. Decamps, et qu'entre les deux grandes écoles qui se sont de tout temps partagé le champ de la peinture, il a découvert à travers mille obstacles une route à lui, route moins royale que celle que suivent ses rivaux, chemin de traverse si l'on veut, mais qui passe à travers un pays nouveau dont il a été l'explorateur, et dont il est encore le propriétaire principal et légitime. Nos neveux connaîtront M. Decamps par ceux de ses ouvrages qui resteront comme de trop rares vestiges à l'honneur de notre temps; mais ce qu'ils sauront moins que nous, c'est la quantité de germes féconds que ce vaillant et infatigable artiste a répandus autour de lui. On a pris ses sujets, imité ses méthodes et ses procédés; on a vu la nature par ses yeux. C'est après lui qu'on a trouvé le style et le caractère dans les sujets modernes, la vérité dans les sujets anciens, la vie partout. On s'est pénétré de son inspiration, et son influence, qui est patente et directe sur les peintres de genre et de paysage, se reconnaît d'une manière plus obscure dans les branches diverses de l'art. M. Decamps a semé à pleines mains; il n'a récolté qu'une partie de son grain, et c'est aux voisins qu'il faut demander ce qu'est devenu le reste. Ceci n'est pas un reproche à l'adresse de ceux qui ont reçu, ni une réclamation en faveur de celui qui a donné : l'œuvre sortie de l'atelier tombe dans le domaine public, et chacun peut en profiter. La jeune école n'a d'ailleurs pas été ingrate envers M. Decamps : elle a payé par des louanges excessives les services qu'elle en a reçus. On assure qu'elle revient aujourd'hui sur son enthousiasme, et qu'une réaction très vive se produit contre M. Decamps : ce serait la fable renversée de Saturne, — les enfans dévoreraient leur père.

M. Decamps n'a pas terminé son œuvre, et déjà l'on peut dire qu'ayant marqué toutes ses compositions d'une empreinte profonde, il laissera un nom qui ne sera point oublié. La force créatrice, l'originalité sont des vertus rares de tout temps, et qui le sont plus que jamais aujourd'hui. D'autres ont pu viser plus haut que M. Decamps, et quelques-uns de ceux-là mériteront sans doute une place élevée; mais, quoi qu'il arrive, l'auteur de tant de pages belles et charmantes restera une des gloires les plus incontestables de notre temps, car aux qualités poétiques il a joint « la vraisemblance et le jugement partout, » et « ces parties, dit Poussin, sont du peintre et ne se peuvent enseigner. C'est le rameau d'or de Virgile, que nul ne peut ni trouver ni cueillir, s'il n'est conduit par le destin. »

CH. CLÉMENT.

LA SPÉCULATION

ET

L'INDUSTRIE

I. *Manuel du Spéculateur à la Bourse*, par M. P.-J. Proudhon. — II. *Les Manieurs d'argent*, par M. Oscar de Vallée. — III. *Statistique de l'Industrie de la France*, par M. Moreau de Jonnès.

La spéculation, de nos jours, a fourni si amplement matière à des écrits de tous genres, qu'on jouerait à cette heure un rôle au moins inutile en venant se mêler à cette croisade universelle contre ce qu'on appelle la folie présente, si même cette croisade se trouvait complétement justifiée; mais n'y a-t-il pas eu exagération dans l'attaque, et n'est-il pas opportun de rechercher si le mal est aussi étendu qu'on le dit, aussi dangereux qu'on le suppose? Peut-être trouvera-t-on que le moment est arrivé, non d'élever la voix en faveur de la spéculation, mais de rechercher d'où elle vient et où elle va, d'opposer, si faire se peut, une appréciation mesurée aux clameurs universelles qui la poursuivent. Théâtre, roman, prose, vers, tout depuis quelques années s'attaque à l'amour de l'or avec l'ardeur et l'unanimité de zèle que l'on avait précédemment apportées à préconiser le réveil de l'industrie, la conquête de la terre par le travail de l'homme, le règne des jouissances matérielles permises et accessibles à tous. A coup sûr, si nos mœurs prêtent à pleurer ou à rire, le drame et la satire font bien de s'en emparer: les vices particuliers et publics leur appartiennent, qu'ils les flagellent, soit; mais on ne s'en est pas tenu là, et, dans des ouvrages purement

didactiques, des écrivains plus autorisés, ou croyant l'être, ont pris à partie la tendance qui nous entraîne, qui caractérise notre époque, mais qui assurément vient de plus loin, et ils ont les uns et les autres conclu par la même redoutable prophétie, à savoir que notre société courait aux abîmes. Les deux plus menaçans réquisitoires prononcés en ce sens sont, sans aucun doute, le *Manuel du Spéculateur à la Bourse*, de M. Proudhon, et le livre de M. Oscar de Vallée qui a pour titre *les Manieurs d'argent*. Partis des points les plus opposés, — M. Proudhon des sommets de l'extrême gauche dans les assemblées issues de 1848, M. de Vallée d'une haute position dans la magistrature impériale, — tous deux reconnaissent le même mal, et concluent aux mêmes catastrophes, l'un en lançant sur la moderne Babylone les imprécations d'Isaïe, l'autre en aspirant à reproduire les éloquentes, mais inefficaces admonitions de Daguesseau. Notre temps est caractérisé par eux d'une manière presque identique : c'est, pour le premier, le *règne Louis XV des bourgeois;* pour le second, c'est pis encore, et le choix du modèle qu'il s'efforce d'imiter nous ramène aux jours désastreux de la régence, qui a précédé et inauguré ce règne de funeste mémoire. Aussi, lorsque M. Proudhon ne trouve pour les *spéculateurs* d'autre motif d'espérer un court répit, avant cette *liquidation* dont il les menace, que dans *l'incapacité des classes moyennes* et *l'innocence du peuple*, comme lorsque M. de Vallée adresse au prince la demande d'un dernier secours, on ne peut s'empêcher de chercher au fond de ces tableaux l'ombre de la révolution, et on croit voir se dresser déjà ce fantôme du poète :

Sombre quatre-vingt-treize, épouvantable année,

que le premier semble appeler de ses vœux, et dont le second voudrait nous garantir.

Et cependant, si nous méritons de subir les mêmes châtimens que nos pères, sommes-nous aussi coupables? A écouter attentivement ces deux accusateurs publics, l'ennemi déclaré qui veut détruire la société présente pour la refaire, comme le magistrat intègre qui aspirerait à la réformer, il semble que le mal n'ait point une intensité bien grande, et ils se chargent de réfuter eux-mêmes une partie de leurs reproches. M. Proudhon part de ce principe, que la spéculation est une chose bonne en soi, utile pour tous et *productive*, ce qui n'est pas à ses yeux un mérite médiocre. « La spéculation, dit-il, n'est pas autre chose que la conception intellectuelle des différens procédés par lesquels le travail, le crédit, le transport, l'échange, peuvent intervenir dans la production. C'est elle qui recherche et

découvre pour ainsi dire les gisemens de la richesse, qui invente les moyens les plus économiques de se la procurer, qui la multiplie, soit par des façons nouvelles, soit par des combinaisons de crédit, de transport, de circulation, d'échange, soit par la création de nouveaux besoins, soit même par la dissémination et le déplacement incessant des fortunes. » La spéculation en un mot, *c'est le génie de la découverte,* et pour achever de démontrer qu'il ne se méprend pas sur sa nature, l'auteur du *Manuel du Spéculateur* ajoute : « La spéculation est donc essentiellement *aléatoire* comme toutes choses qui, n'ayant d'existence que dans l'entendement, attendent la sanction de l'expérience. »

Voilà certes un glorieux début, et la spéculation élevée à une hauteur où peut-être elle était loin d'aspirer; mais quelle chute après ce triomphe, quels revers après cette fortune! Suivez-la, cette *faculté essentielle de l'économie,* cette *souveraine qui est la tête,* lorsque le travail, le capital, le commerce sont réduits à n'être que les *membres,* à lui obéir en esclaves, suivez-la dans toutes ses entreprises, dans toutes les applications qu'elle a tentées parmi nous, et voyez ce que sont devenus en France les spéculateurs, ces héritiers directs d'Alexandre et de César, grands spéculateurs, comme le dit M. Proudhon. Chez nous, pas une entreprise que n'entachent la fraude et le dol, pas une affaire qui ne soit un piége : création d'usines, ouverture de mines, construction de chemins de fer, constitution de sociétés d'assurances. Dans toutes ces valeurs, analysées successivement par M. Proudhon et cotées à la Bourse, pas une où ce ne soit le cas de répéter la formule célèbre appliquée à la propriété, et de dire avec plus de justice encore : La spéculation, c'est le vol!

Cette conclusion doit, il est vrai, paraître étrange après l'exorde qu'on a vu, et c'est le cas de se demander si une faculté aussi belle que l'a décrite M. Proudhon n'a pu produire une seule conséquence acceptable pour les honnêtes gens; ou elle ne méritait pas de tels éloges, ou les fruits n'en sont pas aussi amers. Évidemment l'auteur du *Manuel du Spéculateur* a exagéré le mal, et pour corriger les erreurs de la fin de son livre, il suffit d'en relire le commencement. M. Oscar de Vallée ne va pas aussi loin : il distingue entre l'industrie et la spéculation proprement dite. Lorsqu'aux yeux du premier de ces écrivains moralistes toutes les entreprises commerciales et industrielles paraissent aujourd'hui frauduleuses et léonines, l'honorable avocat général à la cour de Paris veut bien reconnaître qu'il existe encore en France des hommes qui doivent leur richesse au travail sérieux et à l'économie; il ne prend à partie que les joueurs, les agioteurs, les parvenus du hasard ou de l'intrigue, en un mot

les manieurs d'argent. Seulement le nombre lui en paraît considérable, et tel même que, par un sentiment religieux et monarchique imité du grand siècle, il n'a d'espoir, pour opposer une digue à ces débordemens, que dans le prince et Dieu. Tandis que M. Proudhon dit de son temps : « C'est le règne Louis XV des bourgeois, » M. de Vallée souhaite qu'un nouveau Massillon recommence devant la *bourgeoisie* les sermons qu'il adressait aux *grands,* sans les avoir, hélas! ni convaincus ni sauvés.

Certes la bourgeoisie a commis des fautes, et elle les expie; mais la guerre qu'on lui fait aujourd'hui est-elle juste, et lorsqu'on la menace des rigueurs d'en haut et des violences d'en bas, est-ce pour un fait qui lui soit propre et pour un crime dont elle seule doive assumer la responsabilité? Les hautes classes, aussi bien que les classes inférieures, sont-elles restées plus étrangères à cette funeste *manie de l'argent* que les classes moyennes, dont il est de mise à présent de poursuivre la puissance abattue d'accusations rétrospectives et sans générosité? Il y aurait à coup sûr beaucoup à dire à ce sujet, et ce serait le cas, à propos de la spéculation elle-même, comme autrefois pour les classifications politiques, de se demander où commence et où finit la bourgeoisie. Mais, sans essayer de rejeter soit sur les entraînemens du pouvoir, soit sur les exigences des masses elles-mêmes, soit enfin sur l'avidité, imputée à tort aux classes moyennes seules, les excès et les dangers de la spéculation, il doit être bon, ce nous semble, d'étudier de plus près la nature et les élémens de la spéculation actuelle, de signaler le tort qu'elle a pu faire au travail réel, à ce que l'on doit appeler l'industrie, de comparer les progrès de l'une et de l'autre, et, — tout en déplorant les défaillances de l'esprit moderne et l'oubli où il laisse de généreux instincts et de nobles sentimens, — de rechercher si les préoccupations matérielles qui prédominent conduisent la société française aux catastrophes sanglantes, et la vouent aux expiations cruelles d'une prochaine révolution.

I. — DE LA SPÉCULATION.

La spéculation, on l'a vu, est la tête; le commerce, l'industrie sont les membres : commençons donc par examiner les progrès et les abus de la spéculation, *ab Jove principium.* Poursuivons-la, comme le fait M. Proudhon, dans ce qu'il appelle son *temple,* et qu'il serait mieux de proclamer son repaire, son antre, son foyer d'infection, depuis que, la faisant descendre du rang de *génie,* créateur du travail, il n'a plus vu en elle que « le *chancre de la production,* la peste de la société et des états, *corruptio optimi pessima.* » Entrons

en un mot à la Bourse, essayons de calculer la somme des capitaux jetés dans ce gouffre, abandonnés en pâture à ce monstre de la spéculation; comparons surtout, car c'est là le point essentiel, le nombre de ses victimes à différentes époques, et voyons s'il est vrai, comme on l'a prétendu, que toute activité soit détournée du travail pour aboutir au jeu, tout capital enlevé aux entreprises industrielles pour être porté à la Bourse.

Pour faire à cet égard une comparaison utile, il n'est pas besoin de remonter à la régence et aux époques troublées dont le désordre n'a jamais constitué qu'un mal passager; il ne faut pas non plus prendre pour type un état social différent du régime moderne, lequel prévaudra, quoi qu'on fasse. En cherchant dans une période de vingt années un temps que n'agitaient ni les questions politiques, ni les brusques mouvemens du commerce et de l'industrie, des années de vie régulière en un mot, on ne pourra être accusé d'opposer au présent, si décrié, un tableau qui n'en fasse pas ressortir avec évidence les excès et les fautes. En 1835, 1836 et 1837, la question politique semblait résolue, le mouvement industriel n'avait pas encore pris des développemens exagérés, la spéculation enfin semblait devoir être restreinte dans de justes limites. C'était le règne du cens territorial, de la propriété foncière, qui atteignait ses plus hauts prix, et personne à ce moment, pas même ceux qui s'en sont fait depuis une si cruelle arme de guerre, ne songeait à reprocher à la société de se précipiter en aveugle dans la voie des entreprises matérielles, et au pouvoir de la corrompre pour l'asservir. On prêchait tout le contraire alors, et on ne disait point que la Bourse était le cœur de la France. Entre ces années 1835, 1836, 1837 et les années 1855, 1856 et 1857, la différence pourtant est bien moins grande que l'on ne se l'imagine, et la spéculation n'a pas fait d'aussi rapides progrès qu'on le croit et qu'on le dit. A cet égard, les chiffres sont concluans.

Commençons par supposer que toutes les transactions opérées à la Bourse de Paris sont affaires de spéculation et de jeu, et comparons les deux époques. La compagnie des agens de change a introduit dans son organisation intérieure une disposition qui permet de faire cet examen avec toute exactitude. Lorsque deux agens ont arrêté entre eux une négociation à terme, ferme ou à prime (voilà bien la spéculation prise sur le fait), ils échangent le lendemain même un double engagement qui constate l'achat et la vente. Ces engagemens sont revêtus d'un timbre, non du timbre de l'état, mais d'un timbre spécial émanant du syndicat des agens de change, et qui se paie 2 fr. 50 cent. pour tout marché de 1,500 fr. de rentes 3 pour 100, et 1 fr. 25 cent. pour tout marché de vingt-cinq ac-

tions de chemins de fer. Ces timbres sont régulièrement progressifs, de façon que des négociations de 15,000 fr. de rente 3 pour 100 ou de 22,500 fr. de rente 4 1/2 pour 100 se constatent par engagement portant un timbre de 25 fr., de même qu'on paie un timbre de 12 fr. 50 cent. pour un marché de deux cent cinquante actions de chemins de fer, etc.

Le produit entier de ces timbres, versé à la caisse syndicale, est réparti exactement entre les soixante agens de change de Paris, une fois les dépenses de cette caisse payées, et constitue une véritable subvention au profit de ceux qui font le moins d'affaires et au détriment des plus favorisés. Or le produit des timbres, qui constate le nombre des marchés à terme, constate aussi le nombre des négociations au comptant, car toutes les fois qu'un agent de change livre à un confrère une quantité de valeurs qui représente un capital de 5 à 10,000 fr., il constate cette livraison par un bordereau revêtu d'un timbre de 1 fr. Pour une livraison de 100,000 fr., ce timbre est de 10 fr., et ainsi de suite. Le timbre frappe donc toutes les affaires à terme et au comptant, excepté celles de ces dernières dont le capital est inférieur à 5,000 fr., comme aussi toutes les affaires qui n'exigent pas le concours de deux agens. Si en effet un agent de change reçoit à la fois de deux cliens différens l'ordre d'acheter et de vendre la même valeur, il fait ce qu'on appelle une *application* aussi bien au comptant qu'à terme, et il échappe ainsi à la dépense du timbre. Ces applications, dont on peut assez facilement évaluer l'importance, ne doivent rien changer aux résultats de la comparaison qu'il s'agit de faire; elles sont en effet proportionnelles au nombre des transactions constatées par timbre à l'une comme à l'autre époque.

Si maintenant on multiplie par le nombre des agens, c'est-à-dire par 60, la répartition faite tous les six mois à chacun d'entre eux du produit total des timbres, il sera facile de savoir le chiffre exact des transactions opérées à la Bourse de Paris dans la période triennale de 1835, 1836, 1837, comme dans celle de 1855, 1856 et 1857. Cette répartition a donné à chaque agent de change en 1835 20,890 fr. 89 c., en 1836 17,265 fr., en 1837 15,879 fr. 80 c., soit pour six semestres 54,035 fr. 69 c., et, en moyenne pour chacun d'eux, un peu plus de 9,000 fr. Pour les soixante agens de change, c'est une répartition semestrielle de 540,000 fr., qui représente 216,000 timbres à 2 francs 50 cent., ou 432,000 timbres à 1 franc 25 cent., c'est-à-dire que, dans le premier cas, il y aurait eu 324 millions de rentes négociés en six mois à la Bourse de Paris, et dans le second 10,800,000 actions de chemins de fer; mais alors on ne négociait pas de ces actions plus fructueuses pour les agens que la rente.

En 1855, le produit des timbres syndicaux s'élève à 35,717 fr. 70 c., sur lesquels la compagnie a retenu, pour être mis à la réserve, 12,757 fr. 70 c., et il n'est pas inutile de mentionner ici que la compagnie des agens de change a formé sur le produit des timbres une réserve importante, qui a été portée de 3 à 6 millions, pour parer, vis-à-vis du public, aux manquemens de l'un de ses membres, ou pour secourir ceux qui auraient besoin d'une aide momentanée. En 1856, la répartition s'est élevée à 42,000 fr., et pour le premier semestre de 1857 à 18,000 fr., soit, pour 2 années et demie, 95,717 fr. 50 c., et, pour chaque semestre en moyenne, un peu moins de 20,000 fr. Ce total de 20,000 fr. donne, pour l'ensemble de la compagnie, un produit semestriel de 1,200,000 fr., ou 480,000 timbres de 2 fr. 50 c., représentant une négociation semestrielle de 720 millions de rentes 3 pour 100, ou encore 960,000 timbres de 1 fr. 25 c. pour une négociation de 24 millions d'actions de chemins de fer.

Ces chiffres pourraient donner un aperçu à peu près exact du revenu, tant de fois controversé, des offices d'agens de change, et servir par conséquent à éclairer des questions importantes. Chaque négociation de 1,500 fr. de rente 3 pour 100 donne lieu à un courtage de 25 fr., et chaque négociation de 25 actions à un droit de un huitième pour 100 proportionnel au capital, lequel droit peut être estimé en moyenne à 1 fr. par action, quelques-unes valant 1,000 fr. et plus, d'autres beaucoup moins. Ce serait par conséquent pour la première période un revenu général, par semestre, sur 216,000 négociations de 1,500 fr. de rente, de 5,400,000 fr., ou 90,000 fr. en moyenne pour chaque agent, et pour la seconde période, en admettant que les négociations sur les chemins et sur la rente fussent en nombre à peu près égal, un produit de 6 millions sur les négociations de rentes, et de 12 millions sur les négociations d'actions de chemins de fer, c'est-à-dire que, pour l'année entière, chaque agent de change, dans la première période, aurait touché en moyenne 180,000 fr. de courtages, et dans la seconde 600,000 fr.

Si on ajoute à ces chiffres un excédant d'un sixième environ pour les *applications* assez considérables, surtout en ce qui concerne les reports, et pour les négociations au comptant, qui sont comprises, on l'a vu plus haut, dans le total du produit des timbres, et qui donnent lieu à un courtage un peu plus élevé que les affaires à terme, on arrivera, je crois, à un résultat très vrai du revenu brut des charges d'agent de change. En 1835, le titre de l'office se payait environ 700,000 fr. Aujourd'hui il se négocie à 2 millions, auxquels il faut ajouter, pour cautionnement au trésor, fonds commun de la chambre syndicale, fonds de caisse et de roulement, une somme qui ne peut être inférieure à 500,000 francs. C'est donc à un capital de

2 millions et demi que s'applique ce revenu brut moyen de 700,000 fr. environ; mais on doit le réduire d'un tiers au moins, pour les frais d'exploitation, aujourd'hui considérables, les éventualités de perte, les remises enfin, qui ne sont pas une diminution de courtage en faveur des cliens, ce qui constituerait un acte de concurrence déloyale, mais l'abandon d'une partie du bénéfice fait par l'agent au profit d'un intermédiaire qui lui amène des affaires, chose parfaitement licite et pratiquée dans toute espèce d'industrie. Il reste donc un produit moyen de 15 à 20 pour 100 sur le capital nécessaire à l'exploitation d'une charge d'agent de change. Les habiles dépassent de beaucoup cette moyenne, quelques-uns n'en atteignent que la moitié, le plus grand nombre y demeure.

Voilà donc établie et démontrée par des chiffres authentiques et formels la progression de la spéculation à Paris. En vingt années, elle a doublé. On ne serait pas toutefois arrivé à un résultat exact, si l'on omettait de mentionner les négociations de bourse faites par d'autres agens que les membres du parquet de Paris. A côté de la compagnie des agens de change, on voit à Paris même deux corps de courtiers effectuer un très grand nombre de transactions : ce sont les courtiers en rentes, qui composent la coulisse dite des rentes, et les courtiers en valeurs industrielles, qui forment la coulisse dite des valeurs. Je ne parle pas d'autres courtiers qui négocient des titres dont le nom n'est guère révélé au public que dans les procès judiciaires et les séances de la police correctionnelle, il faudrait descendre ainsi plusieurs étages de *coulisses;* mais les deux premières espèces de courtiers dont il vient d'être question constituent des corporations puissantes, dont le rôle n'est pas sans utilité, et dont les principaux membres peuvent lutter d'intelligence des affaires et de crédit avec les dignitaires eux-mêmes du parquet. La coulisse dite des rentes existait seule à la première des deux époques que nous comparons; la seconde est de création toute récente. Sans entrer dans des détails inutiles au but de cette étude, il suffira de dire, pour démontrer l'importance de ces deux corporations extralégales, que plusieurs de ces offices de courtiers sont appuyés sur une commandite de 1 million versé en fonds de roulement, que leur rôle est de négocier des valeurs ou de se prêter à des combinaisons négligées par le parquet, que leur utilité incontestable enfin naît de ce qu'en rendant les affaires plus faciles, ils permettent de se liquider plus aisément, et d'atténuer par des contre-parties les positions trop chargées. L'existence de ces coulisses, dont on voit l'équivalent près de toutes les grandes bourses de l'Europe, est une sauvegarde pour la spéculation aussi bien que la liquidation de quinzaine introduite après 1848 pour les négociations sur les actions.

Quoi qu'il en soit, de très nombreuses transactions sont opérées chaque jour par l'intermédiaire des courtiers, et s'il fallait en évaluer l'importance, on ne pourrait, je crois, la porter à moins du double des négociations directement faites par les agens de change; mais quant à la question d'augmentation d'une période sur l'autre, il n'y a pas lieu de supposer qu'elle doive être résolue autrement pour la coulisse que pour le parquet lui-même.

Il en est tout autrement des marchés ouverts sur d'autres places que celle de Paris. Lille, Bordeaux, Toulouse, Marseille, Lyon surtout, ont établi des *parquets* qui sont le centre d'affaires considérables, et dont la création remonte à douze ans à peu près. D'après la répartition des *timbres* de la chambre syndicale de Lyon, on peut estimer, pour l'année 1857, le produit des opérations à terme à 5 millions de francs perçus par trente agens de change. Si l'on suppose que tous les autres marchés de France réunis arrivent à un chiffre égal, ce serait un accroissement considérable; mais il convient de remarquer, d'autre part, qu'à côté de la spéculation française, la spéculation étrangère a pris sur chacune de nos places, à Lyon surtout et à Paris, un développement bien autrement considérable que celui de la spéculation française sur les places étrangères. Sur le plus grand marché de tous, celui de Londres, nos opérations sont presque nulles, tandis qu'après Londres, — on pourrait dire au même degré que Londres, — Paris est le centre où affluent tous les capitaux de l'ancien monde, où viennent se négocier tous les titres, allemands, espagnols, italiens, russes, etc. Il existe sous ce rapport un mouvement d'attraction vers Paris bien différent du mouvement de diffusion qui pourrait porter les *ordres* parisiens et français vers Berlin, Vienne, Francfort et Genève. Que l'on consulte, à cet égard, les correspondances de banque, les carnets des courtiers et des agens, et l'on se convaincra de l'importance, chaque jour plus grande depuis l'établissement de la télégraphie électrique, de la clientèle étrangère près des bourses françaises. Si l'on pouvait l'établir en chiffres, on reconnaîtrait assurément qu'elle dépasse de beaucoup l'accroissement introduit par la création des parquets de province, et l'on ne saurait, en conséquence, contester l'assertion émise que de 1835 à 1857 la spéculation française s'est élevée de 1 à 2 1/4, comme le produit semestriel des timbres de 9,000 à 20,000 fr.

A côté de ces chiffres, il ne serait pas sans intérêt de comparer le terrain sur lequel la spéculation s'est exercée à ces deux époques, et de donner le tableau des valeurs cotées à la Bourse. La disproportion est flagrante. En 1835, on voit figurer sur la cote officielle, en valeurs françaises, les rentes 3, 4 et 5 pour 100, les actions de

la Banque, des canaux, les obligations de la ville de Paris et les actions de la caisse hypothécaire et de quelques compagnies d'assurances, — *rari nantes.* — En 1836 paraissent les actions du chemin de fer de Saint-Germain, et en 1837 celles des deux chemins de Versailles, du chemin de Montpellier à Cette et d'un chemin de Villers-Cotterets au Port-aux-Perches. — Il est vrai qu'à côté des valeurs françaises se trouvent un grand nombre de valeurs étrangères parmi lesquelles la Belgique, l'Espagne et le Portugal jouent un certain rôle, et l'on se rappelle encore les désastres de la spéculation entamée vers cette époque sur les banques de Belgique, les emprunts espagnols et les obligations miguélistes. Quelle différence pourtant entre les cotes d'il y a vingt ans et la cote d'aujourd'hui, où s'étale la nomenclature des actions et des obligations de chemins de fer français et étrangers! Et s'il fallait juger du mérite de la spéculation par le nombre des objets auxquels elle s'applique, combien la spéculation en 1857 semblerait mieux justifiée! A coup sûr, par rapport aux valeurs qui en sont la base, on doit trouver moins considérable le chiffre des transactions opérées à la bourse de Paris dans cette dernière période que pendant les trois années antérieures qui ont servi de terme de comparaison.

Mais ce n'est pas seulement à ce point de vue qu'il y a, si l'on peut parler ainsi, amélioration. La spéculation aujourd'hui est non-seulement assise sur des bases plus solides et plus larges, elle se compose en outre d'élémens plus sérieux et s'exerce avec plus d'intelligence au profit d'intérêts plus légitimes. Si les mots jeu et pari consacrés par le code ont été surtout applicables aux transactions de bourse, c'était assurément lorsque ces transactions, ayant pour objet des rentes françaises ou étrangères, constataient la plupart du temps pour unique résultat des *différences* entre la hausse et la baisse, et ne mettaient en jeu qu'une certaine habileté de combinaisons propres aux seuls spéculateurs, ou une audace assez aveugle à braver les hasards de la politique au dedans ou au dehors. Depuis la création de tant de titres industriels, la spéculation a pris plus *de corps,* elle s'exerce avec des *titres* et de *l'argent*, elle *lève* et *livre des actions,* elle procède moins par pari que par voie d'échange, elle fait surtout ce qu'on appelle des arbitrages, en un mot elle est de meilleur aloi. Ce n'est pas tout, on ne peut lui refuser d'autres vues et une plus grande utilité. A coup sûr, la spéculation, prise à un point de vue général, vient en aide au crédit des états, dont elle soutient et facilite les emprunts; mais ce secours n'est pas quotidien, et le crédit des états n'est pas tous les jours en question. Il en est autrement des entreprises particulières qui se créent, et, une fois créées, se modifient sans cesse, s'adressent plus souvent au crédit, et ne

vivent que par lui. Ces entreprises, il faut, pour spéculer sur leurs titres, les étudier, les connaître, les comparer : on se prend alors de goût pour cette industrie, qui d'abord n'était que matière à jeu et à pari, on y participe soi-même, et de capitaliste on devient industriel. Cette marche n'est-elle point logique, inévitable, et serait-il possible aujourd'hui de séparer ces deux caractères l'un de l'autre? Aussi peut-on dire que la spéculation est de nos jours bien autrement sérieuse et intelligente qu'il y a vingt ans. Avec ce double caractère, elle a perdu beaucoup de ses dangers, et, malgré quelques catastrophes particulières, dont le public s'est ému à juste titre, on reconnaît, et c'est là une assertion qui n'étonnera aucun de ceux qui suivent de près la marche des affaires de bourse, que les *sinistres*, comme on le dit, sont devenus fort rares sur cette mer si orageuse. Depuis plusieurs années, la compagnie des agens de change n'a pas vu faillir un seul de ses membres, et les déconfitures de cliens, les disparitions de courtiers n'égalent ni en nombre ni en importance celles dont la période qui a suivi 1830 avait présenté le lamentable spectacle.

Pourquoi donc la spéculation s'est-elle attiré de nos jours de si dures et quelquefois de si justes réprimandes? Pourquoi, malgré les limites encore étroites de ses progrès et la supériorité des élémens qui la constituent, a-t-on pu dire qu'elle envahissait tout, que la Bourse attirait à elle les forces vives, l'activité entière du pays, que la passion du jeu avait corrompu tous les cœurs, perverti tous les esprits, et que, pour la conquête d'un lucre instantané et illicite, de nombreuses classes de citoyens délaissaient les profits mesurés du travail honnête, dédaignaient l'agriculture et l'industrie?

Une partie de ces observations et de ces reproches est fondée sur ce fait, que la spéculation s'est étendue beaucoup plus encore qu'elle ne s'est agrandie. Quand tout se *démocratise*, la spéculation a dû devenir, comme la rente elle-même, *démocratique;* réservée autrefois à quelques capitalistes privilégiés, à quelques stratégistes de bourse, elle est aujourd'hui, non l'affaire exclusive, mais une des préoccupations de quiconque participe à la fortune mobilière du pays, et si l'importance de la spéculation ne s'est accrue que de 1 à 2, le nombre des spéculateurs s'est au moins élevé de 1 à 1,000 : d'où il est résulté par contre que, la part de chacun d'entre eux se trouvant bien plus faible, les risques plus répartis ont été moindres. Quant à la diminution du travail sérieux au profit du mouvement fébrile de la spéculation, quant à la déperdition des ressources vitales du pays dans les agitations stériles du jeu, les chiffres et les faits établiront au juste ce qu'il en faut croire. Pour le moment, il nous a suffi de circonscrire dans ses vraies limites ce qu'on appelle

un fléau social, d'en constater les envahissemens, d'en reconnaître le caractère et les élémens, d'en préciser surtout les progrès et par conséquent les dangers : qu'on en juge.

Peut-être serait-il opportun de traiter ici la question de la spéculation en général, et, sans se borner à l'humble comparaison qui vient d'être établie, de viser à l'appréciation philosophique du rôle social qui appartient à ce que M. Proudhon appelle le *génie de découverte*, et à ce que M. de Vallée nomme le triste mobile des *manieurs d'argent;* mais ne risquerait-on pas de s'égarer à ce sujet dans une digression oiseuse? Pour s'en prendre à la spéculation proprement dite, il faudrait la séparer tout à fait de l'industrie, et c'est là ce qui est impossible, la raison le dit, et les faits le démontrent : ce qui se passe sous nos yeux en fournit la preuve évidente, la spéculation naît d'abord, l'industrie vient ensuite, de même que sur le terrain brûlant de la Bourse tel ne vise qu'à la spéculation qui se trouve industriel à son insu d'abord, puis prend goût à ce nouveau rôle et y persiste. L'écrivain démocrate voit à cet égard plus juste que le magistrat lorsqu'il ne sépare point l'industrie de la spéculation et qu'il confond dans un même anathème ceux qui exécutent et ceux qui projettent les entreprises industrielles dont il donne la liste : seulement il accuse l'industrie d'être spéculatrice, lorsqu'il serait plus juste de prétendre que la spéculation est devenue industrielle. On oublie trop aussi, dans les reproches adressés aux contemporains, ceux que nos devanciers ont mérités. Que n'a-t-on pas dit de l'empressement scandaleux des souscripteurs de nos jours à concourir, par pur amour des *primes* éventuelles, aux emprunts, aux entreprises nouvelles dont le capital se trouvait réalisé, dépassé même notablement au premier jour de l'émission ! Sans remonter aux actions du Mississipi, on trouvera de bien curieux spectacles. En 1818, en France, après une émission de rentes qui avait jeté en deux ans plus de 100 millions sur la place, 14 millions de rentes furent adjugés après une souscription qui s'élevait à huit fois cette somme, soit 123 millions de rentes. En Belgique, après 1830, une souscription publique produisit vingt fois le chiffre demandé. Était-ce dans ces deux circonstances patriotisme ou spéculation? En tout cas nos souscriptions actuelles n'ont jamais atteint cette proportion. *Nil sub sole novum.*

Dans l'exposé qu'on vient de lire, nous avons mis sur le compte de la spéculation proprement dite tous les mouvemens d'affaires dont les bourses de France sont le théâtre. Il n'échappera à personne que nous avons voulu ainsi rendre la démonstration plus convaincante en l'exagérant. Qui ne sait combien toutes ces opérations d'achat et de vente, tous ces mouvemens de hausse et de baisse sont

nécessités pour satisfaire à des besoins industriels de premier ordre, pour fournir des alimens indispensables à une activité sérieuse? L'un met en réserve le capital, instrument du travail, et achète des titres qui le représentent; l'autre en vend et puise au réservoir commun pour subvenir aux frais d'une exploitation nouvelle. Quant à ceux, et le nombre en diminue de jour en jour, qui n'ont aucun intérêt réel dans les valeurs prises à peu près au hasard pour la matière de leurs jeux ou paris, qui ne reconnaît encore l'appui indirect qu'ils prêtent au travail par l'influence qu'ils exercent sur le crédit, soit en modérant ses emportemens par la prévision des contre-coups qui en seront la suite, soit en combattant ses défaillances et en escomptant l'avenir? A qui étudierait avec attention sa marche, l'histoire de la bourse de Paris dans les années qui ont suivi 1848 fournirait de curieux enseignemens. Pour la sagacité de ses appréciations, pour le sens politique qui détermine ses fluctuations, on pourrait même dire que la Bourse de nos jours se substitue souvent à la tribune et à la presse, et c'est surtout à ce point de vue, en la considérant comme organe de l'opinion publique, qu'il serait juste d'appeler la Bourse un nouveau pouvoir dans l'état.

Si donc il est vrai que la spéculation et l'industrie soient unies par des liens indissolubles et exercent l'une sur l'autre une action réciproque, pour amnistier ou condamner la spéculation, il faudra examiner la situation de l'industrie. Or, la première s'étant accrue dans la proportion de 1 à 2, quels ont été les progrès de la seconde? L'une, en se propageant, en s'étendant à un plus grand nombre, a amélioré ses élémens et sa nature; qu'est devenu le caractère de l'autre pendant la même période? Quels pas a donc réellement faits notre pays dans la voie de la décadence ou du progrès? Quelle peut être la valeur des prédictions sinistres ou des menaces qui lui sont adressées de points si divers? C'est ce qui reste à examiner, et il en résultera peut-être cette preuve, que là où l'industrie est si prospère, la spéculation n'est pas aussi coupable que le prétend M. de Vallée, et que l'industrie et la spéculation ne méritent pas toutes deux la flétrissure que M. Proudhon leur inflige.

II. — DE L'INDUSTRIE.

Les progrès de l'industrie sont notoires, mais il est difficile de les préciser. Chacun a le sentiment intime que la France a marché rapidement dans cette carrière, où l'Angleterre et la Belgique nous avaient si brillamment devancés, et les grandes expositions de ces dernières années à Londres et à Paris ont été la confirmation éclatante de cet instinct patriotique; mais on ne sait point exactement,

et il est malaisé de connaître au juste les avantages obtenus dans une période d'un quart de siècle par exemple, la progression, en un mot, du capital industriel dans notre pays.

Pour entreprendre avec fruit une étude pareille, il faudrait posséder un premier point de comparaison qui, par malheur, fait défaut. A trois époques différentes, l'administration française a tenté de dresser une statistique industrielle qui pourrait offrir un des deux termes du rapport à établir entre le temps passé et le temps présent; mais on ne saurait avoir beaucoup de confiance dans les résultats de cette statistique. En 1788, M. de Tolosan, inspecteur du commerce, a donné l'inventaire de quelques-unes des industries principales de la France; en 1813, le corps législatif reçut en communication un exposé de la situation de l'empire, dont l'exécution ne répondit point à la pensée qui l'avait conçu; enfin en 1831 M. Thiers, comme ministre du commerce, fit reprendre l'étude statistique du royaume, non plus par départemens comme en 1812, mais par ordre de matières. Il fallut attendre jusqu'en 1845 pour obtenir un résultat auquel manquèrent encore les statistiques de l'industrie parisienne et celles du midi occidental de la France, et malgré ces lacunes le gouvernement fit publier ses recherches en 4 volumes in-4°, dont M. Moreau de Jonnès a, depuis l'exposition universelle, résumé le plan, le résultat et le but dans un ouvrage intitulé : *Statistique de l'Industrie de la France.*

Ce dernier tableau de la production industrielle du pays a, comme on vient de le voir, l'inconvénient de ne pouvoir être opposé à de premiers tableaux d'une exactitude reconnue, et par conséquent de ne pas fournir matière à une comparaison. Il est en outre incomplet lui-même, puisqu'il renferme encore deux lacunes considérables. Enfin il offre ce grand inconvénient, que, dressé à la suite de recherches qui embrassent une longue suite d'années, il présente comme appartenant au jour où il a été publié des chiffres qui ont été obtenus dès le moment où le travail lui-même a été entrepris, et qui ont dû être notablement modifiés dans l'intervalle. A défaut de notions exactes, ce qu'on doit chercher dans cette intéressante publication, c'est une vue d'ensemble et une impression dont la vérité ne saurait être mise en doute.

Si l'on ne peut établir péremptoirement que la production de la laine par exemple, qui était de 9 fr. par habitant en 1788, s'est élevée à 13 fr. en 1850, que la production du coton a quadruplé, que la statistique des fers, dont le produit, suivant M. de Tolosan, montait à 69 millions de francs en 1788, et à 107 en 1812 d'après M. Chaptal, dépasse aujourd'hui 374 millions, et a sextuplé; si l'on n'ose admettre comme rigoureusement vrai que, pour les produits

minéraux en général, la proportion se soit élevée, de 7 fr. par habitant en 1788, à 16 fr. en 1812, à 24 fr. 50 c. en 1850, et même à 33 fr., en y comprenant la production de Paris, et que, pour les produits végétaux, la progression soit de 12 fr. à 36 fr., tandis que les produits animaux dans cette même période auraient simplement doublé; si, dis-je, on ne peut avoir une foi entière dans des données aussi exactement limitées, il n'en est pas moins permis de trouver dans ces calculs une démonstration du progrès prévu *à priori*.

Parmi ces industries d'ailleurs dont la *Statistique de la France* donne la nomenclature, il en est d'entièrement nouvelles, celle du sucre indigène, du raffinage, qui a quintuplé en valeur depuis soixante ans; du coton, qui permet aujourd'hui à chaque habitant de disposer de 2 kilogrammes de coton, lorsqu'en 1816 un kilogramme suffisait à cinq personnes; de la houille, dont Tolosan ne fait pas même mention; du gaz, dont l'exploitation date d'hier, et est appelée à prendre de si grands développemens; des machines, si longtemps réservées à nos voisins; des produits chimiques enfin, qui jouent dans la fabrication un rôle prépondérant. D'autres industries, si elles ne sont pas nouvelles, ont pris cependant une extension telle et s'appliquent à des usages si multipliés, qu'elles ont été renouvelées pour ainsi dire. Telle est entre autres l'industrie des fers, dont les progrès datent de trente ans en général, et de vingt ans à peine pour ce qui concerne l'établissement des chemins de fer. Dans un espace de vingt-six ans, de 1819 à 1845, malgré les perturbations politiques, il résulte des compte-rendus des ingénieurs des mines que la production a triplé quant à la fonte et quadruplé quant au fer forgé. Depuis lors, la progression a dû être bien autrement rapide. Au total, et si, par rapport aux industries de la soie, du lin et du chanvre, le temps actuel ne présente guère sur l'ancien régime une amélioration qui étonne, il n'en est point de même pour ce qui concerne toutes les autres branches du travail industriel, et on peut constater ici un progrès immense. Pour terminer par un chiffre dont chacun appréciera à son gré la vraisemblance, Tolosan estimait, en 1788, la production industrielle de la France à 931 millions, M. de Montalivet, en 1812, à 1,400, Chaptal à 1,800; M. Moreau de Jonnès la porte en 1850 à 4 milliards 37 millions. Dans ce total, la valeur des matières premières absorbe plus de la moitié, les frais généraux et les bénéfices s'élèvent au quart, les salaires forment moins d'un cinquième.

Un tel aperçu, outre qu'il n'est peut-être pas concluant, a le désavantage de ne point se prêter à la comparaison que l'on voulait établir dans la première moitié de cette étude. Il embrasse en effet une période de temps plus longue que les vingt années choisies pour

examiner les progrès de la spéculation. Toutefois, comme ce sont, à coup sûr, les vingt années dernières qui ont vu naître les plus notables progrès dans l'industrie, on pourrait en tirer un argument de quelque valeur pour opposer la première période à la seconde, et montrer que l'industrie a marché d'un pas au moins égal à la spéculation. Il est permis néanmoins d'appuyer cette prétention par d'autres données plus positives, plus spéciales, et d'établir indirectement, de 1835 à 1856, les progrès de l'industrie française, dont il n'est pas possible de tracer le tableau avec précision.

Les chiffres du commerce extérieur apprennent exactement tout ce qui concerne l'industrie nationale dans ses rapports avec l'étranger, et cette moitié du problème peut se trouver aisément résolue. Il importe toutefois d'observer que, pour faire entre deux époques une comparaison exacte, les prix des objets doivent être les mêmes ou rapportés à un type commun; il faut en outre que les bases de la législation douanière n'aient pas varié. Pour obvier au premier inconvénient, l'administration publie les prix dits *officiels* et les prix *actuels*. Quant aux modifications douanières, il est bien difficile de déterminer quelle influence les réformes récemment introduites ont pu exercer sur les opérations commerciales avec l'étranger, celles-ci se trouvant bien autrement dominées par les mouvemens politiques et les variations des récoltes. Ces réserves une fois faites, voyons les chiffres.

En 1836, le commerce général s'élève à 1,867 millions, dont 906 pour l'importation, et 961 pour l'exportation; 1837 donne 1,566 millions, dont 808 à l'importation, 758 à l'exportation seulement. Le commerce général s'élève en 1855 à 3,979 millions, et en 1856 à 4,587 millions, chiffres officiels, dont 2,267 pour l'importation, et 2,320 pour l'exportation. Calculée d'après le taux des valeurs actuelles, la totalité de nos échanges représente une valeur de 5,399 millions. C'est, comme on le voit, entre les deux périodes une augmentation de 1 à 4 d'après les prix officiels, de 1 à 5 aux prix actuels. Ces résultats ont leur éloquence, et doivent satisfaire tous ceux qui se préoccupent des progrès de notre industrie et de la balance de notre commerce extérieur. Dans nos relations avec le dehors, le mouvement est notoire, et l'on peut dire avec exactitude que non-seulement en vingt ans il a quadruplé, mais qu'il s'est surtout accru dans la dernière période de ces vingt années elles-mêmes.

Quant à ce qui concerne le mouvement des affaires à l'intérieur, ce qui intéresse plus particulièrement la prospérité du pays, on peut en déduire l'importance de diverses manières. Avant tout, le chiffre des impôts et revenus indirects est le thermomètre qu'il importe de consulter : accusant un accroissement dans la consommation, il

démontre un mouvement dans la production et un progrès dans la prospérité publique. Ces impôts, qui s'élevaient en chiffres ronds à 578 millions en 1835, 590 en 1836, et 616 en 1837, montent à 852 en 1854, 958 en 1855, atteignent 1 milliard 26 millions en 1856 sous l'empire de la loi du 4 juillet 1855, et s'élèveront à 1 milliard 59 millions en 1857. Pour rendre plus convaincante la preuve qui ressort de cet accroissement si considérable, il suffit de se rappeler à quel point il a coïncidé avec le réveil de l'activité industrielle, comprimée pendant les années qui ont suivi la révolution de février.

Le relevé des opérations de la Banque de France peut donner aussi une idée de cette activité et offrir un nouveau point de comparaison; mais si le développement des escomptes représente assez bien ce mouvement commercial, il ne faut point oublier que les affaires subissent des crises périodiques et passent par des alternatives de développement exagéré et de restrictions nécessaires dont le retour se constate invariablement. Lorsque les transactions se multiplient plus que de raison, les escomptes s'accroissent pendant la crise, et comme signe du déclin de la crise même les escomptes diminuent. Pour comparer deux périodes entre elles, il faut donc que ces périodes trouvent les affaires dans une situation semblable, et que l'une par exemple, temps de spéculation hardie et non encore défavorable, ne corresponde pas à un de ces momens de liquidation désastreuse et forcée. On a remarqué que l'escompte suit une marche régulièrement ascensionnelle pendant un certain nombre d'années, de six à sept ordinairement, pour arriver à un chiffre triple ou quadruple de celui qu'il avait au point de départ; il reste ensuite stagnant pendant une année ou deux, atteint un chiffre énorme au moment de la crise, et retombe brusquement à son premier niveau. De 1832 à 1847 par exemple, l'escompte s'élève de 150 millions à 445 en 1835, reste stationnaire entre 700 millions et 1 milliard jusqu'en 1845, s'élève à 1,300 millions en 1847, année de crise, et retombe en 1849 à 256. De 1849 à 1857, on voit également l'escompte s'élever de 256 millions, avec la reprise des affaires, jusqu'à 900 millions en 1853, rester stationnaire de 1 milliard à 1,100 millions jusqu'en 1856, et atteindre alors à Paris seulement le chiffre de 1,817 millions lorsque la crise commence; en 1857, le total, on peut le dire, aura été plus élevé. M. Clément Inglar a relevé dans le *Journal des Économistes* le tableau de ces crises depuis l'origine de la Banque de France jusqu'à nos jours; mais sous ces phases successives, qui modifient par une loi constante la situation de l'escompte, on peut suivre à la fois un autre mouvement ascensionnel qui justifie notre thèse. Ainsi, tandis que du point de départ au point d'arrivée la marche ascendante et descendante est à peu près la même dans les diverses périodes, le point de départ et le point

d'arrivée diffèrent essentiellement. 1847, on s'en souvient, fut une année de crise, le maximum de l'escompte à Paris atteignit 1,300 millions; en 1856, on voit l'escompte à 1,800 millions; nul doute qu'il n'ait dépassé ce total en 1857.

Si à ces chiffres on ajoute ceux que fournissent les succursales de la Banque, la progression semblerait plus rapide encore : le mouvement des escomptes dans les succursales n'est pas moindre de 2 milliards 1/2 en 1855, de près de 3 milliards en 1856; mais dans les périodes correspondantes, on ne pourrait point trouver de terme de comparaison, la création des succursales est en effet de date récente, et la distribution du crédit au commerce et à l'industrie se faisait alors par les soins des maisons de banque particulières dont on ne connaît pas les opérations.

Il faut enfin, — si l'on veut apprécier les facilités offertes à un développement industriel et commercial de plus en plus significatif et constater par cela même la marche qu'il a suivie, — considérer comme une sorte d'escompte les avances faites aux particuliers sur dépôts de rentes et valeurs, sur lingots et bons de monnaie. Quoique ces avances aient eu souvent pour résultat de favoriser certaines spéculations, elles n'ont point manqué de venir aussi en aide au commerce : en 1855, l'ensemble de ces avances montait à 903 millions, et en 1856 à 1,061. Vingt ans plus tôt, la Banque ne prêtait sur dépôts de canaux, de lingots et de bons d'or que 80 ou 100 millions seulement. A quel chiffre se réduiront ces escomptes et ces avances lorsque la crise aura cessé? C'est ce qu'il est difficile de prévoir. La loi de réduction elle-même est-elle certaine, et l'escompte reviendra-t-il au chiffre de 1849? On ne peut le supposer. La situation de notre pays, si peu troublé par le contre-coup des catastrophes voisines, n'indique-t-elle pas que nous passons déjà par ces temps de réserve prudente et d'inactivité industrielle et commerciale nécessaires pour liquider les embarras du passé et les excès de la production? Loin donc de voir celle-ci s'arrêter brusquement, et par conséquent le chiffre des avances tomber à un niveau bien inférieur, ne nous trouvons-nous pas, sinon pour le premier semestre de 1858, au moins pour le second, à la veille d'une reprise dont l'abaissement du taux de l'escompte, la situation du portefeuille et l'accroissement de l'encaisse métallique sont les présages à peu près certains? S'il en était ainsi, si nous ne devions plus voir les opérations de la Banque revenir à un chiffre trop inférieur aux résultats actuels, on aurait alors la preuve rigoureuse d'un mouvement industriel et commercial hors de toute proportion avec le passé.

Quelques faits peuvent encore donner l'idée de ce mouvement depuis vingt années. De 1836 à 1855, il résulte des déclarations faites aux greffes des tribunaux de commerce des départemens qu'il

s'est formé 14,723 sociétés en nom collectif, 2,786 sociétés en commandite ordinaire, 2,781 sociétés en commandite par actions. Pour les premières, le capital social n'a pas toujours été déclaré, et l'évaluation moyenne n'en saurait être exacte; mais il a été néanmoins porté à 54,578 fr., soit pour l'ensemble plus de 800 millions. Les secondes ont été formées au capital moyen de 185,559 fr., soit pour le tout 516 millions; enfin les troisièmes ont exigé un capital moyen de 948,573 fr., soit 2 milliards 638 millions.

A ces chiffres il faut ajouter ceux du département de la Seine, qui de 1836 à 1845 donnent 4,854 sociétés en nom collectif au capital de 231 millions, 918 sociétés en commandite ordinaire au capital de 130 millions, et 1,543 sociétés par actions au capital de 2 milliards 951 millions. De 1846 à 1855, les sociétés en nom collectif s'élèvent à 6,152, et leur capital à 233 millions; les sociétés en commandite simple à 998, et leur capital à 228 millions; enfin les sociétés par actions à 1,527, et leur capital à 4 milliards 438 millions. Dans ces deux périodes de dix années chacune, c'est la seconde qui présente les chiffres les plus hauts principalement sous le rapport du capital souscrit, et cela malgré le ralentissement des affaires qui a suivi 1848. Dans le rapport de M. Langlais au corps législatif sur le projet de loi relatif aux sociétés en commandite par actions, ce progrès ressortait avec une grande évidence : l'honorable député rappelait en effet que l'exposé des motifs du projet de loi de 1838 sur le même sujet portait à 1 milliard environ l'évaluation du capital des sociétés fondées pendant les douze années précédentes, et il faisait remarquer que du 1er juillet 1854 au 30 juin 1855 seulement, le *Journal général d'affiches* avait publié les actes de 457 sociétés en commandite, dont 225 par actions au capital de 968 millions.

Ce qui établirait surtout, et de la manière la plus convaincante, l'importance des progrès industriels réalisés en France dans la période dont il s'agit, ce serait la comparaison du capital mobilier de 1836 avec celui de 1855. Malheureusement cette comparaison est bien difficile à faire : on peut toutefois, ce me semble, remarquer que beaucoup d'industries nouvelles, créées d'une époque à l'autre, sont représentées par un capital considérable, sans que les industries anciennes aient perdu de leur importance, au contraire. Ce fait constate donc non un déplacement de capitaux, mais la création d'un capital nouveau et un accroissement énorme de richesse mobilière et industrielle. Prenons pour exemple les chemins de fer : à l'exception de quelques petites lignes de Rhône et Loire, toutes les entreprises sont nouvelles. Or leur capital émis était en novembre 1851 de 1,406 millions actions et de 1,260 millions obligations, soit 2 milliards 600 millions, qui représentent au moins 4 milliards par suite de la prospérité de ces entreprises et de la plus-value des

titres. Les sociétés de crédit ont un capital de 560 millions. Les compagnies d'assurances ont été créées avec 287 millions de capital, et leurs actions ont atteint un taux bien autrement important. Les compagnies de gaz, d'eaux, de navigation, de mines, de glaces, de sucrerie, de métallurgie, de télégraphie, les sociétés immobilières fondées dans ces dernières années, toutes les compagnies financières en un mot, représentent, avec celles qui datent d'avant 1836, un total de 13 millions d'actions en nombre et de 4 milliards de francs en valeur de souscription, et de 3 milliards d'obligations en nombre avec une valeur de 1,432 millions de francs émis. Toutefois, dans ce total, dont 351 sociétés anonymes absorbent à elles seules près de 2 milliards, la part du passé est très minime, de telle sorte que les 7 milliards de francs *valeur d'émission* des actions et obligations de ces diverses sociétés en commandite doivent être considérés, en presque totalité, comme un accroissement réel de la richesse industrielle du pays. Il y aurait encore d'ailleurs, pour avoir une idée complète de cet accroissement, à tenir compte de toutes les entreprises particulières que l'industrie et le commerce ont tentées sous la forme de sociétés en nom collectif, et qui ne figurent point par conséquent dans les chiffres précédens.

Il est impossible, on ne saurait trop le répéter, de tirer de ces calculs une conclusion parfaitement nette. Si l'on a pu circonscrire dans des limites assez exactes le mouvement de la spéculation sur les valeurs de bourse (1), on n'arrive pas à préciser de même les progrès du commerce et de l'industrie et à mettre en regard la marche parallèle de l'agiotage et du travail. Néanmoins il y a dans les résultats de l'activité industrielle en France depuis vingt années de quoi rassurer ceux qui ne se paient ni de mots ni de sentimens préconçus, et à côté de la spéculation, dont les élémens tendent visiblement à s'améliorer, les affaires réelles se sont développées dans une proportion qu'on pourrait se permettre de croire non pas seulement égale, mais très supérieure, — les chiffres même en font foi.

Ce n'est pas tout, et il ne faudrait pas seulement tirer de ce rapprochement un argument contre les arrêts portés par ceux qui confondent le mouvement fécond des affaires avec l'agitation stérile et coupable du jeu proprement dit. Il serait bon encore de prouver que l'industrie, en développant une activité si grande, n'a pas outrepassé ses forces et s'est inspirée de plus en plus de principes vrais et de sentimens généreux. Quel est le caractère de l'industrie moderne? On retourne souvent contre elle l'argument invoqué plus

(1) Il est presque inutile de faire observer que les valeurs cotées à la Bourse ne sont pas le seul aliment de la spéculation : toutes les marchandises, les cotons, les blés, les esprits, etc., donnent lieu à des affaires de spéculation pure, à terme et à prime, aussi bien que la rente et les actions de chemins de fer.

haut en faveur de la spéculation, et de même qu'on a pu dire à l'avantage de celle-ci qu'elle se confondait de plus en plus avec l'industrie, on se plaît souvent à condamner cette dernière comme une forme nouvelle de la spéculation proprement dite. Dans l'une et l'autre, c'est le même objet qui est en vue, le même but poursuivi, le même résultat d'un gain facile et prompt cherché et obtenu. Qu'il y ait du vrai dans ces reproches, que toutes les entreprises industrielles ne soient pas sérieusement méditées et pratiquées, on ne saurait certes le nier. La situation des finances publiques dans une grande partie des états européens, le déficit des budgets, le nombre des emprunts, émis non-seulement par suite d'événemens politiques, mais encore pour suffire à la création de grands travaux entrepris peut-être avec trop de hâte, nous ont révélé déjà un malaise que de nouvelles complications pourraient changer en une situation des plus graves. Sans employer dans le même sens l'expression familière à M. Proudhon, il est évident que la *liquidation* n'est pas faite, et que l'Europe entière, états et particuliers, doit aviser au classement définitif de tous les titres qui représentent des entreprises plutôt en cours d'exécution qu'achevées et donnant leurs résultats définitifs. D'autre part cependant, si l'industrie ne guérit pas, comme la lance d'Achille, les blessures qu'elle fait elle-même, ses progrès sont tels et peuvent s'étendre dans une proportion si indéfinie, que nous avons encore à parcourir une bien longue carrière avant d'arriver au terme où il convient de s'arrêter. Les chemins de fer, la télégraphie viennent à peine de laisser entrevoir les merveilles que leur diffusion doit produire; les continens s'apprêtent à ouvrir, à travers leurs espaces, des passages nouveaux à l'audace des peuples anciens; les empires jusqu'ici fermés voient tomber leurs murailles, et les terres les plus lointaines semblent tressaillir à l'approche du génie de la civilisation moderne. Que de richesses promises, non pas à l'âpre convoitise des spéculateurs, mais au travail honnête de l'industrie! Devant de telles perspectives, un peu trop d'empressement est excusable; d'ailleurs cette précipitation a su se contenir, chez nous, dans des limites plus étroites que partout ailleurs, et nous nous sommes signalés par des mérites qu'il serait injuste de méconnaître. Sans entrer à cet égard dans un examen qui exigerait de longs développemens, il suffit, pour constater la prudence, l'équité et le libéralisme de l'industrie et du commerce français, de constater leur tenue dans la crise actuelle, l'amélioration incontestable du sort des ouvriers, les rapports qui deviennent de plus en plus étroits avec les nations voisines, enfin le concours que nous prêtons à l'étranger sous la forme d'entreprises de tout genre, parmi lesquelles l'établissement des chemins de fer tient le premier rang.

Je viens de dire le libéralisme de l'industrie, et ce mot amène à

une considération par laquelle il convient de terminer. Non, la France moderne n'est pas livrée tout entière au culte de l'or pour l'or; elle ne cherche pas seulement un lucre facile et immédiat dans les mouvemens désordonnés du jeu et de la spéculation, elle s'agite pour un travail réel, et tente la réalisation d'affaires sérieuses, plus que cela, d'affaires propres à séduire l'imagination et à satisfaire les sentimens généreux. En effet, et c'est là ce qui caractérise son génie, ce qui éclate dans ses œuvres les plus importantes, le but positif qu'elle poursuit chez elle et loin d'elle est toujours un but de rénovation et de progrès, d'affranchissement matériel, si l'on peut ainsi parler, pour les classes nécessiteuses et les peuples moins favorisés des bienfaits de la civilisation; il semble même, dans ces tentatives multiples, que le bénéfice soit pour elle d'un moindre prix que l'honneur d'avoir conçu une pensée neuve et de l'avoir mise à exécution. Cette disposition de l'industrie française est tellement notoire, qu'on pourrait reconnaître parmi nous une sorte de secte ou d'école de *philosophie* industrielle visant plus encore au renom qu'à la fortune et se parant plus de ses idées que de ses richesses. Assurément cela est bien, mais il faut plus encore. La spéculation sans l'industrie qui la justifie est coupable; l'industrie seule, c'est-à-dire le culte des intérêts matériels sans la poursuite d'un idéal intellectuel et moral plus élevé, ne suffit pas à l'activité d'un grand peuple, et quel que soit le mérite éminent de l'industrie moderne, la France ne peut pas être et demeurer exclusivement industrielle. Il lui faut, et ce sont là les conseils que lui adresse l'honorable auteur des *Manieurs d'argent*, sans aller toutefois aussi loin que nous l'aurions souhaité, il lui faut un autre but à atteindre, un autre idéal à poursuivre. Plus heureuse que l'empire des césars, tombé de la prospérité matérielle la plus avancée dans la plus honteuse décadence, la civilisation moderne a pour remparts la religion du Christ et l'indépendance de la raison humaine, l'autorité et la liberté. Assouplir de plus en plus les âmes au joug nécessaire de la foi, assurer en même temps le libre et salutaire exercice de toutes les facultés humaines, parmi lesquelles les droits de la pensée doivent passer avant tous les autres, tel est l'idéal que nous ne devons jamais perdre de vue. Un moment obscurci, il reprendra bientôt son prestige; les préoccupations matérielles y ramènent elles-mêmes, on n'en saurait douter. Si l'industrie a besoin de sécurité, elle vit aussi d'indépendance, et on pourrait établir que de nos jours les pays où l'industrie est le plus avancée sont également ceux où la liberté civile et politique est le plus en honneur.

BAILLEUX DE MARIZY.

LE

THÉATRE RÉALISTE

Le Fils naturel, comédie en cinq actes, par M. Alexandre Dumas fils.

« Ce duc est un malhonnête homme, et cependant je lui tire mon chapeau : est-ce parce qu'il est malhonnête homme? Non, c'est parce qu'il est duc. » Tel est à peu près le sens (car je cite de mémoire) d'une pensée dans laquelle un grand moraliste a voulu faire comprendre quels respects étaient dus à certains titres et à certaines fonctions, même lorsque ces titres et ces fonctions étaient la propriété d'un malhonnête homme. Ce que ce moraliste disait des titres de noblesse, je le dirais volontiers du succès : je lui tire mon chapeau, non parce qu'il est légitime, mais parce qu'il est le succès. C'est en vain que la raison voudrait lutter contre la fatalité d'un fait. La nouvelle comédie de M. Dumas a donc réussi, elle réussira, et on peut dès aujourd'hui lui prédire, sans trop de hardiesse, le nombre de représentations et le chiffre de recettes (détail important!) qu'ont atteints *la Dame aux Camélias* et *le Demi-Monde*. Ce résultat bien et dûment constaté, je crois avoir rendu au dieu du succès tous les hommages qu'il mérite, et je me considère comme quitte envers l'auteur et aussi envers le public. Ce cher public! il croit tout ce qu'on veut et accepte tout ce qu'on lui donne. Qui donc, en voyant ce public,

L'œil morne maintenant, et la tête baissée,

se conformer aux tristes pensées de nos auteurs en vogue, pourrait croire, s'il n'en existait pas des preuves authentiques et des témoins

encore vivans, aux combats littéraires de la restauration et aux émeutes soulevées par *Henri III* et *Hernani?*

M. Alexandre Dumas fils, qui a si bien réussi dans le passé, qui réussit encore si bien dans le présent, réussira de même dans l'avenir; il peut compter sur l'accomplissement de notre prophétie et marcher hardiment dans la vie. Il a été formé, dressé, élevé pour le succès, et lui-même ne néglige rien pour développer en lui, à l'exclusion de toutes les autres, les qualités qui font réussir en ce monde. Par exemple, il n'a aucun scrupule; quel que soit le sujet qui se présente à sa pensée, il l'accepte résolûment et en tire le meilleur parti possible. C'est un jacobin dramaturge qui ne recule devant aucun moyen pour atteindre son but, et qui pense que la fin légitime tous les expédiens. Il est fin et avisé, et il met au service de son esprit alerte cette hardiesse, cet aplomb superbe que donne la renommée ou la fortune; il connaît à merveille les mauvais instincts de son public, les penchans par lesquels on peut le séduire, et il s'entend comme pas un à chatouiller les fibres qui peuvent le faire rire, ou lui procurer une pâmoison sentimentale. Enfin, dernière et suprême qualité, ce jeune et vigoureux esprit n'est dupe d'aucun sentiment, d'aucune passion, d'aucune convention sociale. Les hommes de génie sont toujours, hélas! la dupe de quelque grande idée et de quelque grand sentiment; on reconnaît bien vite à leur langage quelle est leur préoccupation, ils trahissent indiscrètement le secret de leur âme, et, comme d'honnêtes étourdis trop sincères, ils ne craignent pas de faire leurs confidences aux indifférens, et d'avouer, ridicules Sganarelles, l'illusion morale qui les trompe et les berne comme on ne berna jamais Sancho Pança dans les hôtelleries de la Manche. Les plus grands poètes manquent absolument de tenue. S'ils ont une préférence, ils l'avouent tout haut; s'ils ont foi en certains sentimens, ils le déclarent impoliment. Qui ne voit, par exemple, que Racine est la dupe des passions amoureuses? Toutes les fois que ce niais mélodieux rencontre l'amour sur sa route, — et il le rencontre souvent, car il le cherche toujours et avec obstination, — il ne tarit pas en tirades passionnées; la musique de ses vers s'amollit encore davantage; l'élégance habituelle de sa diction redouble; la parole humaine n'a plus d'expressions assez tendres pour rendre ce qu'il sent. Et cette préoccupation habituelle des passions de l'amour fait commettre au poète mille maladresses; il passe à côté des scènes les plus dramatiques sans les voir, il esquisse à la hâte les autres sentimens du cœur humain, tant il est empressé d'arriver à ses scènes de galanterie aimable, de furieuse jalousie, même de passion coupable. Qui ne voit encore que la préoccupation habituelle de Corneille est celle des idées d'honneur et de devoir? Cette grande âme imbécile en oublie la

marche de son drame; lorsqu'ils sont en proie à quelque noble émotion, ses personnages ne songent plus à leurs dangers et à leurs craintes, et ils s'enivrent jusqu'à satiété de grandes paroles et de sentimens éloquens. Quant à Shakspeare, il est dupe de la nature entière, et chaque fois que sa forte imagination rencontre une émotion nouvelle, elle l'épuise tout entière sans souci de la marche du drame, sans songer un instant que l'action va languir et que l'intérêt du drame pourra être compromis.

Que M. Dumas fils ne croie pas cependant que si nous avons cité Racine, Corneille et Shakspeare, ce soit pour établir entre eux et lui une comparaison quelconque, pour l'écraser pédantesquement sous le poids de ces grands noms. Telle n'est pas notre pensée; seulement nous avions besoin d'exemples pour expliquer bien clairement ce que nous entendons par la duperie des grands poètes et des grands écrivains, qui sont tous, presque sans exception, d'illustres maladroits, et qui n'auraient jamais pu, — même l'eussent-ils voulu, — réussir aux mêmes conditions que M. Dumas. Sans sortir de notre siècle, nous pourrions trouver aussi des poètes qui n'ont pas eu peur d'être dupes, et dont la préoccupation habituelle se trahit en dépit de leur habileté : ce poète, par exemple, qui a composé des drames d'une incontestable hardiesse, mais dans lesquels le génie lyrique se trahit si gauchement, et, plus près encore de M. Dumas fils, l'auteur d'*Antony* et d'*Angèle*, qui, doué d'un puissant tempérament, s'abandonne avec empressement, avec emphase, avec contentement, à toutes les émotions violentes qu'il rencontre, malgré sa grande habileté scénique. Que voulez-vous? telles sont les maladresses que vous fait commettre le génie, à quelque degré qu'on l'ait reçu. Volontairement ou involontairement, on compromet son succès dès qu'on a reçu ce fatal don. Votre forte nature vous trahit et vous jette dans d'éloquentes tirades inutiles, votre prédisposition rêveuse vous fait perdre de vue les spectateurs et les acteurs pour lesquels vous écrivez; la question d'art, qui vous préoccupe avant toute autre, vous fait effacer mille vulgarités qui auraient plu à la foule, et qui auraient fait certainement votre succès. Le bon sens et le bon goût s'unissent pour vous avertir que les sentimens ne s'expriment point par des calembours réussis, et que les passions ne sont ni soulagées, ni vaincues par de jolis mots bien lancés. Vous vous efforcez donc de trouver pour ces passions et ces sentimens l'expression la plus forte et la plus haute, sans songer que vous courez risque de n'être pas compris des spectateurs, dont la plupart n'ont jamais ressenti que de fort paisibles passions et de très modestes sentimens. Que de peines inutiles, et combien il est plus simple d'imiter M. Dumas fils! Voilà un auteur sûr de lui-même et qui n'est dupe de rien! Je cherche vainement quelle est sa préoccupation habituelle. Je ne lui

en crois aucune, si ce n'est l'impatience de faire de jolis mots et d'en faire le plus possible. Il traite les caractères, les sentimens, les passions comme des domestiques à gage; il les appelle quand il a besoin d'eux, les renvoie brusquement dès qu'ils le gênent, selon son bon plaisir, et sans s'inquiéter de savoir s'il est dans la vérité et dans la nature. Tout est ainsi pour le mieux dans le meilleur des Gymnases possibles, car M. Dumas a labouré avec fruit son petit jardin, qui est le succès. « On applaudit, que demandez-vous de plus? pourrait, il est vrai, nous répondre quelque enthousiaste du fait accompli. Pensez-vous avoir raison contre tout le monde? Faites donc comme tout le monde, et inclinez-vous. » Ma foi, non!

Une intelligence qui n'est dupe de rien ne pèche pas généralement par l'enthousiasme et par la sensibilité; aussi n'avons-nous à accuser dans le talent de M. Dumas fils les traces d'aucun égarement de l'esprit et du cœur. Ses pièces se recommandent par une étonnante sécheresse. Son dialogue petille de jolis mots, qui ressemblent aux étincelles nées du choc de deux silex bien durs. Çà et là il a des jets de passion, mais qui ressemblent aux flammes d'un feu de paille ou de bois mort. Contrairement à cette loi du théâtre, qui veut que les acteurs d'un drame exposent franchement leurs passions et laissent le spectateur lire dans leur âme, ses personnages semblent prendre à tâche de cacher autant qu'ils le peuvent leurs sentimens. Ils ont toujours l'air de redouter leur cœur, et en conséquence ils le compriment tant qu'ils peuvent, jusqu'à ce que cette compression produise quelque explosion violente et dramatique. M. Dumas a une préférence marquée pour les cœurs secs et pour les passions maîtresses d'elles-mêmes, qui savent calculer le succès et se contenir jusqu'à leur triomphe. Quant à la poésie, il n'en faut pas parler; elle est complétement absente de ses drames. M. Dumas fils se laisse rarement aller à chercher une image, et en vérité il fait bien. Les quelques métaphores qu'on pourrait extraire de ses drames sont des modèles de pathos et de mauvais goût. Quelle est donc la grande qualité de M. Dumas? Eh! mon Dieu, la même qui recommande tous nos auteurs en vogue; seulement il la possède à un degré supérieur. Il a l'œil bon, et il sait regarder; il a l'oreille bien ouverte, et il sait écouter. Il possède un instrument d'optique et un instrument d'acoustique qu'il braque sur le monde parisien; il voit, écoute et écrit. En un mot, M. Dumas est ce qu'on appelle aujourd'hui un réaliste. Il voit et il entend des choses curieuses; qui en doute? mais il se contente de ce qu'il voit et de ce qu'il entend. Si l'incident qu'il rencontre est dramatique, cela lui suffit; si le personnage qu'il dessine a un extérieur original, il est satisfait. En vérité, je m'étonne que depuis huit ou dix ans qu'on discute cette

misérable question de réalisme, personne ne veuille dire le véritable mot. Essayons donc, puisque M. Dumas nous en fournit l'occasion.

Et d'abord j'observerai que ce système de reproduction exacte de la réalité n'est pas également applicable à tous les genres littéraires. Excellent quelquefois dans le roman, qui vit surtout d'analyse, il est détestable au théâtre, qui vit surtout d'action et de passion. Dans le roman, l'auteur peut s'arrêter, expliquer, commenter, il peut entasser les détails, multiplier les incidens; mais au théâtre les caractères et les sentimens doivent s'expliquer d'eux-mêmes et réclament une franchise, une simplicité que la très confuse et très complexe réalité ne pourra jamais leur donner. Quand le personnage entre en scène, nous devons comprendre, dès les premiers mots qu'il prononce, et son passé et sa situation présente, afin d'être tout entiers au drame qui va se dérouler devant nous. Si l'auteur a besoin de multiplier les conversations, les confidences, les monologues, pour nous expliquer son personnage, il n'a pas fait un drame, il a fait un roman dialogué. Pour mieux exprimer ma pensée sur la différence qui sépare le drame du roman, j'emploierai une comparaison grossière et tout à fait réaliste. Il y a entre un drame et un roman la même différence qu'entre un acte criminel et l'instruction circonstanciée de ce même crime par un magistrat. L'action du crime, la passion momentanée qui l'a fait commettre, voilà le drame; l'explication des causes, l'énumération des circonstances qui ont amené l'accomplissement du crime, voilà le roman. La reproduction exacte de la réalité n'est donc pas possible au théâtre, car la réalité est de sa nature confuse; elle abonde en faits, en détails, en contradictions qu'il faut reproduire sous peine de la transformer. Si vous retranchez un seul de ces détails, votre œuvre devient immédiatement inexacte, incompréhensible et invraisemblable. M. Dumas fils a certainement senti plus d'une fois cet inconvénient. Qu'il relise sa *Question d'argent*, le plus médiocre de ses drames, et il comprendra que s'il a échoué, c'est pour avoir voulu à la fois être fidèle à la réalité et élaguer les faits qui gênaient la marche de son drame. Non, le théâtre ne peut s'accommoder de la réalité, car il a besoin pour exister d'une plus grande unité que tous les autres genres littéraires; quelques caractères, une passion dominante, une situation unique lui suffisent. Je sais qu'on pourrait me citer quelques exceptions illustres, l'exemple de Shakspeare, qui ne craint pas l'abondance des détails, et qui s'est servi au théâtre du procédé de l'analyse; mais je ne conseille à personne d'invoquer cet exemple.

Si le système de la reproduction exacte de la réalité ne s'applique pas également à tous les genres littéraires, il ne peut s'appliquer davantage à toutes les conditions de la vie humaine et à toutes les

situations du cœur humain. Il est assez difficile, je le sais, de déterminer les occasions où un artiste doit rester ou non fidèle à la réalité; mais tout artiste véritable sentira d'instinct, sans le secours de grands raisonnemens, quelles scènes et quels caractères exigent une fidélité littérale, quelles scènes et quels caractères exigent qu'on s'écarte de la réalité. J'essaierai cependant de me faire comprendre. Si vous avez entrepris de me raconter des petitesses, des vulgarités, des passions mesquines; si vous voulez me décrire la laideur, la misère, le vice dégradant et sordide, soyez réaliste à votre aise: c'est votre droit, et j'ajouterai votre devoir, car si dans de tels sujets vous vous écartez de la réalité, vous mettez le pied dans le domaine du mensonge, du faux et de l'artificiel. Le mal, la vulgarité et la bêtise, voilà les choses qui demandent à être transcrites exactement. Les chaudrons et les poêles à frire des ménagères, les humbles intérieurs, les infortunes d'un petit rentier, les soucis mesquins d'un employé, les souffrances grossières des pauvres diables, sont les sujets où votre système pourra et devra être appliqué. Soyez minutieux et descriptif tant qu'il vous plaira, vous serez intéressant, car vous ne cesserez pas d'être vrai; mais si votre dessein est de me montrer quelque grand sentiment de l'âme humaine, ou même seulement quelque situation morale intéressante, renoncez à votre système; il ne vaut plus rien. Hélas! la vulgarité, voilà la condition humaine ordinaire; mais dès que nous avons un bon sentiment, une émotion élevée, ou seulement une velléité d'enthousiasme et de désintéressement, nous dépassons notre nature ordinaire, et nous sortons en quelque sorte de la réalité. Et c'est en vain que vous essaierez de me traduire cette émotion ou ce sentiment par un calque fidèle de son expression extérieure. Telle est l'infériorité de notre âme que son langage reste toujours au-dessous de l'émotion qu'elle éprouve, et que c'est à peine si les paroles qui nous échappent dans nos rares momens de surexcitation morale sont un peu moins banales que celles que nous prononçons chaque jour, à toute heure, dans les conversations les plus insignifiantes. L'erreur dans laquelle sont tombés nos plus illustres dramaturges contemporains, M. Dumas père par exemple, est précisément d'avoir voulu copier le langage de la passion, du désespoir, de la colère, dans toute son exactitude, et tel qu'il tombe des lèvres humaines. Ils ont cru qu'ils seraient plus près de la vérité en faisant abus des interjections, des phrases entrecoupées, des mots elliptiques : leur tentative n'a eu qu'un jour. Ils ont reproduit les cris physiques de l'âme animale, mais ils n'ont pas atteint la poésie des sentimens qu'ils voulaient rendre. Ils ont troublé, épouvanté même, ils n'ont jamais ému. Une situation élevée de l'âme, une émotion noble demandent donc non pas à être matériellement reproduites, mais à être moralement com-

prises; la réalité devient insignifiante, et même en certains cas fausse, si elle n'est pas interprétée par l'intelligence du poète. Si donc vous ne savez pas faire la distinction entre les sujets où ce système d'une exactitude littérale peut ou ne peut pas être appliqué, ne prenez ni un ciseau, ni un pinceau, ni une plume : vous n'êtes et vous ne serez jamais artiste et poète.

Le théâtre de M. Dumas fils nous offre la preuve de l'assertion que nous avons avancée. Ses deux pièces les plus applaudies sont *la Dame aux Camélias* et *le Demi-Monde*. En dépit des applaudissemens qui les ont accueillies l'une et l'autre, j'oserai dire qu'il s'en faut de beaucoup qu'elles aient toutes deux la même valeur : l'une est un vulgaire mélodrame, il a manqué peu de chose à la seconde pour qu'elle fût un chef-d'œuvre. Pourquoi? Parce que M. Dumas a appliqué le même système à deux sujets qui demandaient à être traités d'une manière différente. Le sujet de *la Dame aux Camélias* est le plus beau des deux, le seul qui soit poétique. Certes l'héroïne de ce drame n'est pas un personnage d'une nature très élevée; elle est placée, on peut le dire, dans la condition la plus basse et la plus dégradée, le monde dont elle est entourée est la vulgarité même. L'auteur doit-il appliquer à ce sujet le système d'exactitude dont nous parlions tout à l'heure? Oui, s'il veut représenter la vie habituelle de l'héroïne; non, s'il veut représenter la situation exceptionnelle où il l'a placée. Oui, s'il veut représenter en elle le métier, l'industrie, la courtisane salariée en un mot; non, s'il veut représenter la femme passionnée, la courtisane amoureuse. Le daguerréotype pourra bien me reproduire les scènes successives de la vie de Marguerite Gauthier; ce qu'il ne saura jamais m'exprimer, c'est la passion naïve qui s'est emparée d'elle tout à coup. Ici la reproduction de la réalité ne me suffit plus : il faut que l'intelligence de l'auteur intervienne pour me faire comprendre cette passion. Si le génie du poète ne se met pas de la partie, son drame ne m'intéressera pas beaucoup plus que toutes les histoires de suicide par amour que nous pouvons lire dans les faits divers recueillis par les journaux. Marguerite Gauthier est intéressante, non pas parce qu'elle est courtisane, mais parce qu'elle aime, et qu'aimer est pour elle une condition exceptionnelle. Le principal intérêt de la pièce devait donc se porter sur cette condition exceptionnelle. Là était le point saillant qu'il fallait mettre en lumière. Qu'a fait M. Alexandre Dumas fils de cet admirable sujet, si propre à tenter un vrai poète? Il a voulu rester fidèle à la réalité, il n'a voulu rien laisser perdre de ce qu'il avait vu et entendu. En conséquence il a multiplié les personnages et les incidens, il a entouré Marguerite Gauthier de toutes les vulgarités qui composaient sa vie habituelle. Non-seulement il n'a pas songé un instant à agrandir et à transformer les

types qu'il voulait représenter, mais il leur a conservé leur langage ordinaire. L'expression que revêt la passion spontanée et naïve des deux amans est dépourvue de tout intérêt. Marguerite parle, comme toutes les femmes de sa condition, un langage banal, mélange de sentimentalité emphatique et d'impertinence d'esclave salariée; Armand Duval s'exprime comme un amoureux de vaudeville. Craignant sans doute que cette passion ne suffît pas pour émouvoir les spectateurs, M. Alexandre Dumas n'a eu garde d'omettre un accident physique que lui fournissait la réalité. Marguerite Gauthier est phthisique comme la courtisane dont M. Dumas a transporté l'histoire sur la scène, si bien que l'intérêt du spectateur se partage entre la toux et la passion de l'héroïne, et que ses larmes s'adressent beaucoup plutôt à la femme poitrinaire qu'à la femme amoureuse. En dépit du succès obtenu, on peut dire que M. Dumas a échoué; il a fait un intéressant mélodrame alors qu'il pouvait faire un drame poétique. Puisque M. Dumas ne voulait modifier en rien la réalité, que ne s'en tenait-il à son roman de *la Dame aux Camélias*, où il a pu tout dire à son aise, et qui est de beaucoup supérieur à son drame?

Le sujet du *Demi-Monde* réclamait au contraire l'exactitude la plus littérale, et cette fois le jeune auteur a complétement réussi. Dans *le Demi-Monde,* M. Dumas n'a pas voulu peindre une situation morale, mais initier le public aux mœurs d'un certain monde perdu au milieu de la population parisienne, d'un monde artificiel, qui vit de mensonges, de ruses et de fausses apparences. Ce serait folie que de vouloir intéresser à un pareil spectacle une autre faculté que celle de la curiosité. La curiosité exige donc qu'en pareil sujet on lui montre la vérité toute nue, sans ménagemens et sans hypocrisies; dès les premières scènes du drame, elle est décidée à tout savoir, elle veut aller jusqu'au bout de la réalité. En outre, les personnages perdraient tout intérêt, s'ils n'étaient pas copiés exactement, car leur poésie (pardon d'employer cette expression) consiste précisément dans leur infamie. Si l'auteur eût voulu changer quelque chose à leur physionomie, modifier même légèrement la réalité, supprimer la plus petite nuance, à l'instant même les personnages devenaient faux. Tout est bien observé dans cette pièce, caractères, incidens, langage, et l'auteur a su éviter l'écueil où il pouvait échouer, c'est-à-dire l'action. Il était à craindre en effet qu'un sujet qui exigeait une si grande exactitude ne fût plutôt capable de produire une succession de scènes intéressantes qu'un drame véritable. L'auteur a triomphé de ce danger; tous les détails et tous les incidens qu'il a observés ont été concentrés dans une action solidement nouée et fort dramatique. Je viens de relire *le Demi-Monde,* c'est un beau drame, vif, énergique, brutal; c'est l'œuvre d'un homme plein de son sujet, qui a l'œil bon et l'esprit ferme.

Puisque cette question du *réalisme* en littérature me permet de passer en revue le théâtre de M. Dumas fils, je hasarderai encore une dernière observation. Nous avons vu qu'il est des cas où le système d'exactitude littérale est nécessaire, qu'il en est d'autres au contraire où il devient faux et inapplicable, — enfin que tous les genres littéraires ne l'acceptent pas également. Élevons un peu la question, et voyons comment et dans quelle mesure l'artiste doit, en règle générale, tenir compte de la réalité. Dans le monde physique, la réalité nous offre des choses complètes et auxquelles l'artiste ne peut rien ajouter, s'il prend chacune de ces choses isolément. L'artiste ne peut rien ajouter à un arbre, à un animal, à un rayon de lumière, et cependant, malgré la précision plastique qui distingue ces divers objets pris individuellement, il en modifie la physionomie selon la manière dont il les groupe. Sans rien changer aux détails de la nature, il en métamorphose l'ensemble. Bon gré, mal gré, il réagit sur la nature. Si cette réaction a lieu en face d'objets très précis, très complets en eux-mêmes, qui n'ont pas besoin qu'on ajoute à leur beauté, et qui sembleraient devoir opposer à l'imagination une résistance invincible, que sera-ce lorsque l'artiste se trouvera en face de la nature morale, où tout est fluide, où tout change et se modifie incessamment? La nature morale de l'homme n'offre rien de complet, et ne saurait lutter, sous le rapport de la précision, avec les objets les plus inertes de la création. Un caillou est infiniment plus complet que le caractère humain le mieux accentué. Qu'est-ce que la réalité de la vie humaine peut donc fournir à l'artiste et au poète, puisque notre nature morale n'a rien d'immuable et d'achevé? Eh! mon Dieu, tout simplement des indications. Ce que nous admirons surtout dans les hommes que nous rencontrons, ce n'est pas le caractère qu'ils nous présentent, mais celui qu'ils nous laissent soupçonner. Ce serait employer souvent une mauvaise méthode que de juger les hommes d'après ce qu'ils ont fait ou ce qu'ils ont dit; quelques grandes actions qu'ils aient accomplies, quelques belles paroles qu'ils aient prononcées, actions et paroles sont fort peu de chose. Ce qui constitue la véritable grandeur de l'homme, c'est cette force latente et reposée que nous sentons en lui, force qui ne trouvera peut-être jamais son emploi; en un mot, ce que nous admirons, ce n'est pas l'homme *réel*, c'est l'homme *possible*. Si vous rencontrez un homme qui ne vous laisse pas soupçonner un autre homme plus grand, détournez-vous, il n'est pas digne d'attention. La réalité n'est donc jamais qu'un symbole, moins que cela, un signe fait pour nous suggérer l'idée d'une nature morale plus élevée. C'est l'affaire de l'artiste de rêver à la vue de ce signe, et de chercher à découvrir l'ange ou le démon caché sous le masque humain. Quant à l'artiste qui se con-

tente de reproduire ce qu'il voit, qu'il sache bien qu'il reproduit seulement des indications. Son œuvre ressemblera, si nous pouvons nous exprimer ainsi, à un recueil de notes et de pensées détachées jetées au hasard sur le papier pour accrocher la mémoire et faciliter le travail futur de la composition.

Tels sont les drames de M. Dumas fils. Ils abondent en indications, en notes ingénieuses qui font rêver à un beau livre qui n'est pas et ne sera peut-être jamais fait. Rendons cependant cette justice à M. Dumas : il n'a à son service qu'un instrument de daguerréotype, cela est vrai, mais il ne le braque pas indifféremment sur tout ce qui s'agite devant lui. Il n'imite pas certains dramaturges qui dessinent pêle-mêle tous les bonshommes faux ou vrais, intéressans ou non, qu'ils voient défiler. Lui, il sait discerner ce qui est digne d'attention et ce qui est digne de mépris. Son seul défaut est de s'en tenir à ce qu'il a vu, de ne jamais songer à faire usage de son imagination pour agrandir et transformer le sujet que la réalité lui offre. Grâce à ce discernement, ses indications de caractères, de personnages, de situations dramatiques, sont presque toujours heureuses; mais ce ne sont malgré tout que des indications, La pièce de *Diane de Lys* est une preuve irréfutable de ce que j'avance. M. Dumas, qui ne se trompe guère sur le choix de ses sujets, s'il se trompe sur la manière de les traiter, avait eu cette fois encore la main heureuse. Quel admirable sujet pour un poète qui aurait su ou voulu en tirer tout ce qu'il renferme! Comme les grandes créations de Shakspeare, Diane de Lys aurait pu être à la fois une individualité et un type. Ses excentricités, ses bizarreries, son caractère impérieux et décidé, suffisaient pour lui donner un cachet individuel bien marqué; par ses passions et la situation morale où l'auteur l'a placée, elle représentait tout un grand côté de la nature féminine. C'est la femme qui se sent mourir sans avoir vécu, et qui en frémit d'indignation et de colère contenues. Le désir du bonheur, qui est d'autant plus vif chez le sexe faible qu'il n'a qu'un moyen de s'apaiser, s'accroît encore ici de toutes les tentations de la curiosité, et d'un certain besoin de vengeance à la fois très bizarre et très naturel au cœur féminin. Diane de Lys pense et croit qu'elle a une revanche à prendre; comme tous les caractères orgueilleux, elle est furieuse d'avoir été dupe et n'accepte pas le rôle de victime. Elle n'accepte pas davantage les consolations que lui offre le monde où elle vit, les adulations empressées, les flatteries faciles, les promesses de bonheur que viennent chuchoter à son oreille des convoitises intéressées et des désirs égoïstes. Son cœur, qui n'a jamais pu s'épanouir, restera probablement fermé à jamais, à moins qu'un jour, par un hasard fatal, elle n'entende un accent de passion sincère. Ce jour-là, elle se perdra, non pas par l'effet de l'entraîne-

ment ou dans un instant d'égarement passionné, mais de parti pris, avec préméditation, avec réflexion, avec la conscience pleine et entière de l'acte qu'elle commettra. Une seule chose pourrait l'arrêter, le devoir; mais telle est sa situation que de ce côté elle se regarde comme libre et maîtresse absolue d'elle-même, le seul être envers lequel elle ait d'autres devoirs que des devoirs de convention ne lui ayant jamais, ni par ses discours, ni par sa conduite, imposé aucune obligation. Tous les traits de ce caractère remarquable sont indiqués dans le drame de M. Dumas, mais, hélas! ils ne sont qu'indiqués; il nous a peint le personnage extérieur, mais non le personnage moral. Au lieu d'un caractère profond, logique et vrai, nous avons une femme excentrique, bizarre, un personnage amusant en un mot beaucoup plus qu'émouvant. M. Dumas a passé à côté de son sujet sans le creuser et presque sans le comprendre. Cependant, malgré ses imperfections et ses invraisemblances, ce drame est, à mon avis, après *le Demi-Monde*, le meilleur qu'ait produit M. Dumas, car c'est celui qui contient la donnée la plus poétique.

Le Fils naturel, très supérieur à *la Question d'argent*, reste, comme donnée et comme valeur littéraire, bien au-dessous de *Diane de Lys* et du *Demi-Monde*. C'est donc à la fois un succès et un échec : c'est un succès, si on compare ce nouveau drame à la comédie que nous avons vu représenter dans l'année qui vient de s'écouler; c'est un échec, si on le compare aux anciennes productions dramatiques de l'auteur. Dans ce nouveau drame, vous retrouverez toutes les qualités et tous les défauts qui recommandent M. Dumas fils : c'est bien le même talent ingénieux et vif, plus énergique que vif cependant, plus brutal encore qu'énergique; c'est bien la même sécheresse, la même abondance de mots longtemps cherchés et heureusement trouvés, la même absence ou, si l'on veut, le même dédain de toute poésie. Le réalisme y triomphe sur toute la ligne, ce qui ne rend pas le drame plus émouvant. Les personnages sont tellement réels, qu'ils en sont déplaisans, haïssables ou odieux. Il y a un très grand talent dramatique dans *le Fils naturel*, mais seulement dans les détails, dans certaines scènes et dans certains actes. L'ensemble, le plan de la pièce est défectueux autant qu'on peut le rêver. Ce drame pèche à la fois par la conception, par la composition et par les caractères. Au lieu de dire que le nouveau drame de M. Dumas pèche par la conception, il serait, je crois, plus simple de dire que la conception n'existe pas. J'ai écouté la pièce avec attention, je l'ai lue avec recueillement, et je ne comprends pas encore ce que l'auteur a voulu démontrer à ses spectateurs et à ses lecteurs. On pourrait croire et j'ai cru d'abord que M. Dumas avait voulu flétrir cette coutume, ou si vous voulez ce préjugé, qui défend au père de légitimer le fils né d'un amour défendu, qu'il avait voulu

montrer les conséquences que cet acte d'égoïsme pouvait avoir sur la vie ultérieure de l'enfant, la fausse position dans laquelle il se trouvera placé par la faute d'un autre, les obstacles de toute nature que lui suscitera cette absence d'un nom honorable, la demi-exclusion à laquelle le monde le condamnera. Ce qui fait le malheur des enfans illégitimes, c'est que non-seulement ils ont à se plaindre de leur père, mais à se plaindre aussi des hommes et de la société. Or le fils naturel de M. Dumas ne peut se plaindre ni des hommes, ni de la société; il a tout le bonheur que n'ont pas la plupart des enfans légitimes. Il est jeune, riche, séduisant, intelligent; toutes les portes lui sont ouvertes, et *tous les cœurs volent à son passage.* Il rencontre une jeune fille charmante sur le grand chemin et s'en fait aimer à première vue; il devient, par suite des sympathies qu'il inspire à un vieux pair de France, secrétaire d'un ministre qui lui confie d'importantes missions. Il obtient un succès politique européen. *Quò non ascendet!* Pour récompense de ses services diplomatiques, il demande un consulat qui lui est aussitôt accordé, et il faut lui savoir gré de sa modestie, car du train dont il marche il aurait pu tout de suite se faire nommer ministre plénipotentiaire. Son titre de bâtard, loin de lui nuire, appelle au contraire sur lui la sympathie. Ce fils naturel n'a donc à se plaindre que de son père, et encore ce père, qui d'abord le repoussait, finit par le persécuter pour lui faire accepter un nom dont il ne veut plus. Je ne puis en vérité m'intéresser beaucoup aux malheurs d'un homme si heureux. Puisque le fils naturel ne peut se plaindre ni des hommes, ni de la société, ni même de son père, qu'a donc voulu prouver M. Dumas? Plus j'y réfléchis, plus il me semble que la pensée de M. Dumas pourrait être résumée en ces termes : « Si vous avez des enfans naturels, hâtez-vous de les reconnaître, car un jour ils pourront vous faire le plus grand honneur dans le monde. » Si la pièce de M. Dumas a un autre sens, je ne l'ai pas saisi.

La composition de ce drame laisse beaucoup à désirer. Le ton des sentimens change sans transition d'acte en acte. L'émotion, au lieu d'aller en grandissant jusqu'au dénoûment, vous saisit violemment à la gorge dès les premières scènes, fait un long temps d'arrêt au second acte, revient brusquement au troisième, et disparaît dans les deux derniers, pour faire place à je ne sais quelle gaieté qui paraît souvent déplacée, sinon inconvenante, et qui même finit par révolter. — Ce n'est pas tout cependant : il y a deux premiers actes, ou, si vous l'aimez mieux, deux expositions, et c'est en vain que l'auteur a donné à son premier acte le titre de prologue. Si c'est un prologue, il est trop long, et je dirai même trop émouvant. Le spectateur voit là un commencement d'action dont il attend le développement. Il accepte ce premier acte comme l'exposition,

non comme le prologue du drame. Lorsque le rideau se relève, le spectateur se trouve donc un peu déconcerté, et il lui faut un certain temps pour effacer le prologue de son esprit et se persuader que le drame vient seulement de commencer. Mais le plus grand défaut de la pièce ne consiste ni dans cette absence de conception, ni dans ce désordre de composition; il consiste dans les caractères. Ce ne sont pas les caractères qui éveillent l'intérêt du spectateur, ce sont les situations dans lesquelles ils se trouvent; ces caractères n'ont en eux rien qui appelle la sympathie, et l'émotion qu'ils nous arrachent n'est pas supérieure à celle que nous font éprouver les souffrances d'un être qui nous est indifférent, ou les accidens que nous rencontrons sur notre passage, dans les rues de Paris. Jacques Vignot et sa mère nous inspirent juste le même genre d'intérêt que nous inspire une grisette dont on vient de nous apprendre le suicide, ou un pauvre couvreur qui vient de tomber des toits; nous les plaignons non parce que nous avons une raison morale de nous intéresser à eux, mais parce que ce sont des créatures humaines qui saignent et souffrent, et que notre âme physique se révolte et se trouble devant le spectacle de la douleur. Tous les personnages de la pièce de M. Dumas sont la banalité et la vulgarité mêmes, et quand ils essaient de sortir de cette banalité, ils deviennent aisément odieux. En cela, du reste, ils sont parfaitement conformes à la nature humaine; quand les âmes communes essaient de secouer la vulgarité pour laquelle elles ont été faites, elles sont punies de cet orgueil mal placé en devenant immédiatement haïssables. Tels sont les personnages du *Fils naturel;* quand ils ne sont pas insignifians, ils sont odieux. Dans cette pièce, les situations dominent donc de beaucoup les caractères. Je ne nie pas qu'on ne puisse intéresser avec des situations seulement, et sans le secours des caractères; mais encore une fois cet intérêt est tout physique, et il n'est pas besoin d'aller au théâtre pour le rencontrer. M. Dumas sait-il d'ailleurs quel nom on donne en littérature aux pièces où les situations sont tout, et les caractères rien? Cela ne s'appelle pas un drame, cela s'appelle un mélodrame.

Au premier acte, nous assistons au décès d'un amour illégitime. Dans une petite chambre, où la propreté remplace le luxe, tout près d'un berceau où repose un enfant, fruit d'une passion sérieuse, vieille déjà de quatre ans, une jeune ouvrière, Clara Vignot, attend son amant, dont les visites deviennent de jour en jour plus rares et les caresses plus languissantes. Cependant Clara ne doute pas du cœur de son amant. Il a promis de donner son nom à l'enfant; elle a confiance dans ses promesses. L'illusion ne durera plus bien longtemps; au moment même où elle exprime sa confiance dans les sermens trompeurs de Charles Sternay, celui-ci arrive. Dès son entrée,

il inspire la répulsion, et le spectateur se demande comment la pauvre Clara a pu aimer un être aussi misérable. Dans chacune de ces paroles, on sent palpiter l'égoïsme et le néant moral. Ce personnage, qu'on pourrait définir l'amant sans cœur, a été bien saisi et bien peint par M. Dumas, qui excelle d'ailleurs à rendre ces types mondains qui sont composés d'égoïsme, de sécheresse et de politesse; il nous suffira de rappeler au lecteur le mari dans *Diane de Lys*. Charles Sternay, qui va se marier, a recours au mensonge pour se débarrasser de Clara; il est ruiné, dit-il, forcé de s'expatrier pour se refaire une fortune. La scène de la séparation est belle et poignante au possible. Il n'y a dans le langage de Clara rien qui s'élève au-dessus du langage ordinaire d'une grisette qui aime; mais tous les mots de cette douleur naïve portent coup, et trouvent un écho dans le cœur du spectateur.

Entre le premier et le second acte, vingt-trois ans s'écoulent, et le rideau se lève sur une scène d'amour entre M. Jacques de Boiscenis, le fils de Clara Vignot, qui vit heureux et insouciant, ignorant qu'il est du secret de sa naissance, et Mlle Hermine, la propre nièce de Charles Sternay, qui maintenant grisonne et se sent des velléités d'ambition politique. Il y a quelques jolies notes dans ce ramage des deux amoureux, et nous en félicitons d'autant plus sérieusement M. Dumas que jusqu'à présent il n'a pas eu l'art l'exprimer les passions naïves et pures. Il a encore des progrès à faire cependant; si dans ce duo il y a quelques jolies notes, il y en a bien aussi quelques-unes de fausses. Ainsi je n'aime pas que Jacques déroule devant l'esprit d'Hermine les perspectives de la vieillesse et de la mort, et qu'il lui fasse entrevoir dans le lointain son rôle de grand'mère. M. Dumas devrait savoir que l'idée de la vieillesse et de la mort, qui est odieuse aux jeunes gens en général, l'est surtout aux jeunes amoureux, qui refusent de croire à autre chose qu'à l'éternité du bonheur, de la jeunesse et de la beauté. Quoi qu'il en soit, il faut savoir gré à M. Dumas de cette scène, car avec lui on ne reste pas longtemps sur le terrain des sentimens honnêtes, et on glisse aisément dans le bourbier des passions coupables. Il ne serait pas content, s'il ne logeait pas dans quelque petit coin de son drame quelque incident désagréable propre à reporter la pensée vers ces passions qui lui ont valu ses anciens succès. On ne peut expliquer que par une manie irrésistible de l'auteur la scène où Mme Sternay fait ses confidences à Jacques. Mme Sternay, qui n'a pas aimé son mari d'un amour bien ardent, a cherché ailleurs des compensations; elle est arrivée au terme prévu d'une de ses aventures galantes, et il ne lui reste plus, pour employer son langage, qu'à *poser les scellés* sur un amour défunt. Et qui choisit-elle pour constater ce décès, redemander les lettres écrites, les portraits échangés? Jac-

ques, un jeune homme qu'elle connaît à peine, presque un enfant. C'est à l'amoureux naïf et confiant de sa nièce qu'elle révèle ces tristes secrets de la désaffection et de la courte durée de l'amour. Cette scène est une des plus audacieusement immorales qu'on ait jamais mises au théâtre.

Comment Jacques et Hermine se sont-ils rencontrés? Comme les bergères rencontrent les fils de rois dans les contes de fées, sur le grand chemin. Jacques passait, Hermine l'a vu; les deux jeunes gens se sont aimés. Glissons cependant sur cette légère invraisemblance, en remarquant toutefois que l'orgueilleuse marquise d'Orgebac n'est pas aussi ridicule que veut le faire croire M. Dumas, lorsqu'elle prétend qu'on n'épouse pas un homme qu'on rencontre sur le grand chemin. Bref, les jeunes gens s'aiment, et ils se marieront, car toute la famille prête la main à leur amour, à l'exception de la vieille marquise, la grand'mère d'Hermine, la seule personne qui en dépit de ses préjugés ait le sens commun dans ce groupe de têtes légères. Tous ces personnages en effet sont à la fois faux et vrais, et n'ont, pour ainsi dire, qu'une moitié de vérité. Ainsi l'auteur a mis en scène un certain comte d'Orgebac, pair de France, dont le caractère nous reporte aux dernières années de la monarchie. C'est un vieux gentilhomme qui n'a pas songé à résister à son siècle, qui s'est rapproché de lui, a pris ses habitudes bourgeoises et adopté ses mœurs nouvelles. Il y a beaucoup de détails vrais dans ce caractère, que l'auteur n'a pas cependant compris jusqu'au bout. Les plaisanteries que le comte d'Orgebac dirige contre la noblesse en général et contre ses ancêtres en particulier sont à la fois choquantes et fausses. Que M. Dumas sache bien qu'un gentilhomme peut consentir à tout, sauf à bafouer sa naissance, et qu'aussi bourgeois qu'il soit devenu, il n'entend jamais raillerie sur sa noblesse. Mais le caractère le plus étrange de la pièce est celui d'Hermine. M. Dumas semble avoir sur les jeunes filles les plus singulières idées; il les présente comme de petits démons pleins de décision, de fermeté et d'entêtement. Voilà la troisième fois qu'il leur prête ce caractère invraisemblable, car Hermine est la digne sœur de Marcelle du *Demi-Monde* et de Mathilde de *la Question d'argent*. Cette jeune fille n'a pas été élevée à l'école du respect; elle est résolue à tout, même à envoyer du papier timbré à sa grand'mère, et cette force d'âme ne la rend pas fort intéressante. Tout le monde avait cru jusqu'à présent que le caractère des jeunes filles consistait à n'en pas avoir; M. Dumas pense le contraire, mais nous ne pouvons nous ranger à son avis.

Arrive un certain Aristide Fressard, notaire de province, ami d'enfance de Clara Vignot, dans lequel M. Dumas a modernisé assez ingénieusement cet ancien type de convention du théâtre et du roman, l'homme bienveillant et sensible. Il est fort grossier cependant

et professe sur le mariage des opinions honnêtes, mais vulgaires. C'est lui qui se charge de révéler à Jacques le secret de sa naissance. Le troisième acte de la pièce est rempli tout entier par le désespoir de Jacques, qui demande un nom à son père et qui ne peut l'obtenir. Les récriminations de Jacques contre Sternay, les reproches amers qu'il jette ensuite à la face de sa mère, les pleurs qu'il verse après ces scènes violentes composent un tableau émouvant, et qui arrache les applaudissemens des spectateurs. En dépit des faiseurs de morale, les sentimens violens exprimés par le jeune homme ne sont, à mon avis, nullement choquans, et sont bien dans la logique de la situation. Tout homme qui se trouvera dans la situation de Jacques parlera comme lui, trouvera les mêmes colères et les mêmes sophismes. Si toute la pièce ressemblait à ce troisième acte, nous n'aurions que des complimens à faire à l'auteur.

Les deux derniers actes sont remplis par la persécution que Charles Sternay fait subir à Jacques, maintenant célèbre, et qui vient de sauver l'Europe d'une guerre imminente par son habileté diplomatique, pour lui faire accepter le nom qu'il lui a d'abord refusé. On ne peut rien imaginer de plus lâche et de plus vil que la conduite de ce misérable, qui veut faire de son fils le marche-pied de son ambition politique. Il n'a pas un geste qui ne soit odieux, il ne prononce pas une parole qui ne soit méprisable. Certes l'âme humaine contient des abîmes de platitude, mais je ne sais cependant si elle peut descendre aussi bas. Le public est sans doute de mon avis, et pense qu'un pareil spectacle est à la fois dépourvu d'intérêt et de moralité, car il a écouté ces deux derniers actes froidement, avec un certain mouvement de surprise et même de mécontentement. Sa réserve témoignait hautement qu'il ne prenait qu'un plaisir très modéré à l'odieux spectacle qui se déroulait sous ses yeux, et que pour l'honneur de la nature humaine il ne voulait pas croire à l'existence de Charles Sternay.

Tel est *le Fils naturel;* ce n'est ni un bon, ni un mauvais drame. Cependant c'est un succès, et la pièce aura peut-être cent représentations. Pourquoi pas? La curiosité publique aux abois cherche sa pâture là où elle peut la trouver. Voilà pourtant ce qu'on offre au public, sous le nom de comédie, dans la patrie de Rabelais et de Molière, de Voltaire et de Beaumarchais! Pauvre esprit français! grand seigneur ruiné! il fait maigre chère aujourd'hui. L'esprit français dîne maintenant à table d'hôte, qu'on nous pardonne ce style réaliste, qui est en parfait accord avec le sujet que nous traitons. Il fait les jours ordinaires des dîners à trente-deux sous, soit *le Fils naturel,* et les jours de gala des dîners à trois francs, soit *le Demi-Monde.*

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier 1858.

La politique a parfois d'indicibles tristesses. Depuis quelque temps, l'esprit de violence et de meurtre semblait assoupi; il s'est réveillé tout à coup par une explosion terrible, par une de ces tentatives sinistres qui laissent une longue et profonde impression, tant par leur caractère que par leurs effets trop réels et par les conséquences plus graves, plus générales, qui auraient pu en sortir. L'autre jour, le soir du 14 janvier, l'empereur et l'impératrice, se rendant à l'Opéra, ont été assaillis presque au seuil du théâtre par une véritable tempête de fer. Des pièces explosives ont été lancées sous les voitures impériales, et en volant en mille éclats, elles sont allées faire des victimes de tous côtés, dans la foule, paisible spectatrice des apprêts d'une fête, dans les rangs de l'escorte, cruellement décimée, parmi les gardes de Paris, parmi les serviteurs du palais. L'empereur et l'impératrice seuls, objets de l'odieux attentat, ont été heureusement préservés, tandis qu'un aide-de-camp, le général Roguet, était blessé auprès d'eux. Un instant auparavant, tout était calme; en quelques secondes, ces abords d'un théâtre étaient convertis en un lieu lugubre teint du sang des victimes et plein d'anxiété. Ainsi voilà des hommes qui peuvent concevoir et organiser de telles machinations : non-seulement ils les conçoivent contre le chef d'un grand pays, mais encore peu leur importe de frapper de toutes parts des femmes, des enfans, d'envelopper dans leurs tentatives de meurtre une jeune et gracieuse souveraine, pourvu qu'ils cherchent à assouvir leurs passions effrénées! Des auteurs de l'attentat du 14 janvier, il n'y a rien à dire particulièrement, si ce n'est que d'après les premières indications ce sont des étrangers, des Italiens venus de Londres pour jeter la mort au milieu d'une foule française étonnée et stupéfaite; le reste est du domaine de la justice.

Depuis ce moment, les manifestations se succèdent; les corps de l'état, la magistrature, l'armée, les conseils locaux, les compagnies particulières, ont fait parvenir leurs adresses à l'empereur. Les souverains étrangers ont envoyé

à Paris des ministres spéciaux, comme pour donner à leurs félicitations un caractère exceptionnel. La presse de la France et des autres pays a frappé le crime de ce premier verdict de l'opinion universelle. De tous les côtés s'est échappée une même pensée de réprobation. C'est qu'en effet si parmi les hommes vivant au sein des sociétés régulières il y a des dissentimens possibles, des divergences de vues et des différences d'appréciations, il n'y a qu'un sentiment sur ces sauvages tentatives, parce qu'en dehors même des idées de justice, ou plutôt à cause de ces idées de justice souveraine, le meurtre n'a jamais fait avancer l'humanité; il l'a fait reculer quelquefois, et il a toujours flétri les causes qui l'ont accepté pour complice. Le premier châtiment de ces crimes le plus souvent, c'est de ne point réussir dans leurs fins; ils en trouvent un second, avant le dernier qui les attend, dans le soulèvement de la conscience publique, et ce sont surtout les hommes portant une âme digne de la liberté qui doivent, s'il se peut, ressentir la plus vive, la plus profonde répulsion, car ils savent bien que de tels attentats n'ont jamais servi la cause des franchises des peuples; ils n'ignorent pas que ce déchaînement de passions destructives est le pire ennemi de tout progrès sensé et régulier. Une chose est certaine, le crime ne se discute pas, on le déteste et on le punit. Quant aux idées malsaines qui travaillent les sociétés et les ébranlent par instans, c'est surtout par des idées plus justes, plus morales et plus viriles, qu'on les combat et qu'on les réduit à l'impuissance.

Tel est le fait unique et dominant depuis quelques jours. C'est presque au lendemain de ce funeste événement du 14 janvier que la session législative s'est ouverte aux Tuileries par un discours de l'empereur, et dans ce discours, devenu naturellement le programme d'une situation, l'empereur ne se borne pas à constater l'état du pays depuis l'an passé, les travaux publics accomplis, les opérations financières réalisées, l'expédition heureuse de la Kabylie, les relations avec les autres puissances régulièrement entretenues et empreintes de cordialité; il expose encore la pensée de l'empire, la politique du gouvernement, son intention de faire appel au concours du corps législatif pour réduire au silence les oppositions extrêmes et factieuses, et son dessein de maintenir l'autorité d'un pouvoir fort, capable de vaincre les obstacles qui arrêteraient sa marche. Depuis ce moment, diverses mesures se sont succédé, telles que la suppression de deux journaux de couleur fort différente et la division de la France en cinq grands commandemens militaires confiés à des maréchaux. D'un autre côté, le dernier attentat a eu pour effet de réveiller une vieille question, celle des réfugiés. La Belgique est allée elle-même au-devant de toute difficulté, en ordonnant immédiatement des poursuites contre un journal qui avait eu l'indignité d'approuver le crime odieux du 14 janvier, en proposant une loi sur les réfugiés ou plutôt le renouvellement d'une loi ancienne, et en présentant d'une façon spéciale aux chambres la partie d'un code pénal nouveau qui punit les tentatives contre les souverains étrangers. Quant à cette même question telle qu'elle se présente vis-à-vis de l'Angleterre, elle se trouve nettement posée et résumée dans un discours adressé récemment par l'ambassadeur de France à Londres, M. de Persigny, aux membres de la Cité qui venaient lui remettre une adresse pour l'empereur. Il ne s'agit nullement de demander à l'Angle-

terre de renoncer à son droit d'asile. Ce droit, M. de Persigny le reconnaît comme un des plus nobles et des plus précieux priviléges du peuple britannique. Il s'agit seulement de savoir si là où le refuge devient un moyen d'organiser des attentats, là où le crime commence, la législation anglaise est suffisamment armée. Au fond, aucune demande précise ne semble avoir été jusqu'ici adressée au cabinet de Londres. Toute initiative est laissée à l'Angleterre. Ce n'est point sans dessein du reste que nous résumons rapidement ces questions et ces mesures qui se succèdent, naissant d'une même cause, d'une cause odieuse. Il est des momens où les paroles servent de peu, et où l'unique intérêt d'une situation se concentre dans les actes des gouvernemens eux-mêmes.

Les lettres ont cela d'heureux et de propice, qu'elles sont un refuge, et qu'en allant vers elles, on échappe un moment aux tristesses des temps, sans cesser de s'occuper de l'homme, de ses destinées et de ses travaux. Quand l'Académie offre par intervalles une sérieuse et charmante hospitalité à tous ceux qui goûtent encore ces choses supérieures de l'esprit, quand elle a de ces séances recherchées qui attirent des sociétés choisies, elle ne fait que marquer justement cette distinction entre les troubles de la vie active et la région plus tranquille des lettres. La politique ne se montre que sous la forme des souvenirs ou de l'histoire, ou bien encore sous cette forme des spéculations désintéressées qui sont l'éternel et noble aliment des intelligences. Comment la politique ne serait-elle pas présente à l'Institut, ne fût-ce que comme une ombre? Ainsi qu'on le disait récemment, on compterait presque les hommes d'état de la première partie de ce siècle qui n'ont pas eu leur place à l'Académie. Beaucoup ont été de grands écrivains. Raconter la vie de ces hommes à mesure qu'ils disparaissent, c'est se retrouver en présence de leurs idées, de leurs œuvres, de leurs actes, de leur époque tout entière. La fortune académique a parfois d'ailleurs d'assez étranges caprices; elle donne à un évêque la mission de prononcer l'oraison funèbre d'un traducteur de Virgile, et à son tour M. Émile Augier, entrant l'autre jour à l'Académie, avait à faire l'éloge de M. de Salvandy, tandis que, par une autre coïncidence, M. Lebrun, qui avait reçu autrefois M. de Salvandy, avait à recevoir encore aujourd'hui M. Augier lui-même. C'est là toute la dernière séance. Écrivain ingénieux et habile, M. Émile Augier a fait un heureux et rapide chemin. Il semble que son premier succès au théâtre soit d'hier, et il est aujourd'hui à l'Institut. Que raconte-t-il en effet lui-même dans son discours? Il y a vingt ans à peine, les élèves d'un lycée de Paris étaient un jour rassemblés pour recevoir un ministre. Ce ministre, guidé par la mémoire du cœur, s'était souvenu que, trente ans auparavant, pauvre et sans secours, il avait été accueilli par un homme excellent qui dirigeait le collége, et il venait payer sa dette à son vieux maître en instituant comme proviseur de ce même lycée le fils de celui qui l'avait aidé à s'élever. Parmi les écoliers qui se trouvaient ainsi rassemblés pour recevoir le grand-maître de l'université était M. Émile Augier, et le ministre était M. de Salvandy. Laissez s'écouler ces vingt années, le grand-maître de l'université de 1837 n'est plus, et c'est l'obscur écolier du lycée Henri IV qui va lui succéder. C'est peut-être le seul point de rapprochement entre ces deux existences.

M. de Salvandy avait commencé sa carrière avec un singulier éclat, comme soldat au déclin de l'empire, comme publiciste au début de la restauration. En ces jours pénibles de 1815, il faisait cette œuvre de courage *la Coalition et la France,* sorte de protestation éloquente contre les excès de l'invasion; il fut même menacé par les alliés : le roi le couvrit de sa protection, et fit bientôt de lui un auditeur au conseil d'état. Plus tard, M. de Salvandy fut mêlé à toutes les polémiques de la restauration; plus tard encore, après 1830, il fut député, ministre et ambassadeur, puis exilé en 1848, et à la fin de sa vie il se retrouva tout à coup ce qu'il avait été d'abord, simple homme de lettres, corrigeant et rééditant les ouvrages mêlés à sa carrière active, l'*Histoire de Jean Sobieski*, le roman de *Don Alonzo,* le livre politique qui a pour titre *Vingt Mois ou la Révolution et le parti révolutionnaire.* C'étaient là ses titres académiques, comme ses titres à la considération universelle sont dans une vie pleine d'honneur, dévouée à une même cause et à toutes les idées élevées.

Quelle carrière plus différente que celle de M. Émile Augier! L'auteur de *Gabrielle* n'est point arrivé là où il est à travers les luttes de la politique; il y est arrivé par la littérature, presque sans effort, et porté en quelque sorte par une faveur secrète qui s'est attachée tout d'abord à son talent. Il s'est révélé un jour par *la Ciguë,* œuvre pleine de fraîcheur, de grâce et d'élégant enjouement, où l'on respire comme un parfum antique un peu mêlé toutefois de parfum plus moderne. Depuis ce moment, tout lui a souri; le succès a suivi presque toutes ses tentatives au théâtre, il était adopté, et cela suffisait presque. Ce succès, M. Émile Augier l'a dû sans doute à la qualité de son talent d'abord, au soin qu'il met dans ses ouvrages, et un peu aussi aux circonstances, comme M. Ponsard, son contemporain. Il est venu dans un moment où les excès du théâtre avaient engendré une sorte de lassitude : il n'a point purgé et régénéré la scène comique, ce qui serait l'œuvre d'un Molière; mais il y a porté un esprit modéré et enjoué, un sens net, une ironie droite, en un mot un ensemble de qualités faites pour soulager le sentiment public, si bien que, de succès en succès, il se trouve aujourd'hui à l'Académie à l'âge où les hommes les plus éminens y arrivent à peine. M. Lebrun, et c'est la partie la plus ingénieuse, la plus animée de son discours, a successivement apprécié avec autant d'habileté que de finesse les comédies de M. Émile Augier, *la Ciguë, Gabrielle, Philiberte;* il n'a point reculé même devant *le Mariage d'Olympe*, sauf à faire des restrictions. C'était une chose nouvelle et un embarras évident pour M. Émile Augier d'avoir à raconter la vie de M. de Salvandy. Il a su passer à travers tous les obstacles, décliner les points difficiles, arguer à propos de son incompétence, en disant tout ce qu'il avait à dire avec esprit et convenance. Il a emporté sa réception à l'Académie comme un succès au théâtre, quoique ce ne fût nullement une comédie. Et M. Émile Augier, lui aussi, malgré sa circonspection, a voulu aborder cette grande et souveraine question de l'alliance des lettres et de la politique, dont M. de Salvandy était une personnification. En véritable homme de lettres, M. Émile Augier a voulu prouver que tout l'honneur de l'alliance était pour la politique, et comme il parlait devant d'anciens hommes d'état qui sont en même temps de grands écrivains, il a spirituelle-

ment ajouté qu'il ne faisait que leur retirer d'une main ce qu'il leur rendait de l'autre. L'auteur de *Gabrielle* a cherché à montrer comment l'œuvre des politiques périssait, ou subissait tout au moins d'incessans changemens, tandis que l'œuvre de l'écrivain survit à travers les âges, toujours la même, toujours marquée de l'empreinte primitive et originale. Les poèmes d'Homère existent encore : où sont les créations législatives de Solon et de Lycurgue? M. Émile Augier ne voyait pas qu'il ne résolvait nullement la question, il la déplaçait. M. de Salvandy définissait mieux un jour cette alliance, quand il disait que la bonne littérature était celle qui inspirait de vigoureuses pensées, et la bonne politique celle qui les faisait passer dans la pratique. Voilà comment l'une et l'autre marchent vers un même but avec un égal honneur, en se prêtant un mutuel secours et en doublant leurs forces, car si les vues de la politique s'agrandissent et s'élèvent par la supériorité de la culture littéraire, les lettres trouvent à leur tour comme une puissance nouvelle dans ce sentiment ferme et vigoureux que développe la familiarité avec toutes les choses réelles de la vie publique.

Il n'y a vraiment rien de littéraire dans la politique aujourd'hui, soit qu'on l'observe dans les faits généraux, soit qu'on interroge de plus près les détails de la vie des peuples. Les questions qui ont occupé la diplomatie, qui l'occuperont encore, sont momentanément suspendues. L'organisation définitive des principautés, les règlemens de la navigation du Danube, auront leur jour. Débattues par toutes les polémiques, ces affaires reviendront dans les délibérations diplomatiques, quand le congrès se réunira. Le conflit persistant entre l'Allemagne et le Danemark au sujet des duchés marche lentement de son côté. La diète de Francfort vient d'adopter des résolutions qui doivent être communiquées au cabinet de Copenhague, et c'est là nécessairement le principe de négociations nouvelles où tous les intérêts se trouveront en présence, pour arriver à une conciliation désirée par l'Europe, et aussi utile à l'Allemagne qu'au Danemark lui-même.

Veut-on voir la politique générale sous un autre aspect, il faut aller jusqu'à l'extrémité du monde, jusqu'aux Indes et en Chine. Là s'agitent encore des questions graves, celle du maintien de la prépondérance britannique dans les possessions indiennes, celle de l'extension de la civilisation dans le Céleste-Empire. On n'a point oublié que l'an dernier la Grande-Bretagne et la France envoyaient des plénipotentiaires en Chine. La France, il est vrai, n'était pas engagée, comme l'Angleterre l'était déjà, dans un conflit déclaré; mais elle avait à venger des griefs tels que le massacre de nos missionnaires, et elle avait aussi à réclamer en commun avec l'Angleterre des garanties pour les intérêts du commerce européen, des franchises plus étendues, qui seraient consacrées par de nouveaux traités. L'insurrection des Indes venait dans l'intervalle, et elle n'était pas propre à activer les opérations sérieuses que pouvaient nécessiter les circonstances. Depuis ce premier instant, les événemens semblent s'être précipités. Après des négociations inutiles engagées avec les autorités chinoises, les amiraux anglais et français ont pris une attitude plus menaçante; le blocus a été déclaré, et les forces unies des deux puissances se disposaient à diriger une attaque régulière contre Canton. L'action a aujourd'hui commencé. Si les Anglais en

viennent enfin à vider cette querelle avec la Chine, est-ce à dire qu'ils soient maintenant plus libres dans l'Inde? Leurs affaires sont-elles complétement relevées? Elles ont paru l'être un moment; l'illusion n'a point duré, elle s'est dissipée surtout lorsqu'on a vu que le ravitaillement de Lucknow, entrepris par le général en chef sir Colin Campbell, n'avait été qu'une opération extrême, imposée par les circonstances, faite pour délivrer une garnison héroïque, et suivie aussitôt de l'abandon de la résidence. La vérité est que la situation des Anglais semble aujourd'hui aussi difficile qu'elle l'a jamais été. Les soldats britanniques ont de tous les côtés des ennemis à combattre. Le royaume d'Oude tout entier est à reconquérir, et, ce qui est plus grave, l'insurrection, qui a commencé dans l'armée indigène, parmi les cipayes, se propage aujourd'hui dans la population. Une partie de l'Inde est un vaste champ de bataille où l'Angleterre n'occupe que le sol qui est sous ses pieds, et il n'est point douteux qu'un immense effort ne soit désormais nécessaire pour rétablir dans son premier prestige et dans sa force première la puissance anglaise dans l'empire indien.

Un changement presque prévu depuis quelque temps vient d'avoir lieu à Turin; mais ce changement, qui s'est accompli sans crise réelle et sans secousse, crée-t-il une situation nouvelle? Rien ne l'indique jusqu'ici; il y a un homme de moins dans le cabinet piémontais, et la politique reste ce qu'elle était. M. Ratazzi a quitté la position ministérielle qu'il occupait; c'est M. de Cavour lui-même qui s'est chargé du ministère de l'intérieur, et un autre membre du cabinet, M. Lanza, est passé aux finances. Cette modification semble s'être accomplie d'un commun accord et tout à fait de bonne intelligence. M. Ratazzi a déclaré dans le parlement qu'en quittant le pouvoir pour faire taire des accusations ou des préventions injustes, il ne cessait, comme député, d'être attaché à la politique du ministère. Le fait le plus clair, c'est que la force, la signification et l'importance du cabinet de Turin se concentrent de plus en plus en M. de Cavour, et le président du conseil saura sans nul doute conduire heureusement le Piémont dans la situation qui lui est faite, en maintenant une politique prudente et sensée à travers les passions et les rivalités des partis. Sans affaiblir M. de Cavour, la retraite de M. Ratazzi le laisse peut-être plus libre sous quelques rapports, et c'est là sans doute le seul point à noter.

Les crises sont malheureusement plus fréquentes et moins faciles à dénouer en Espagne, outre qu'elles tiennent à une infinité de causes plus confuses. Un nouveau ministère s'est formé à Madrid, c'est là le premier fait à remarquer. Le dernier ministère, présidé par le général Armero, n'a pu se soutenir et mettre à exécution son dessein de dissoudre le congrès. D'un autre côté, ce n'est point M. Bravo Murillo, élu président de la chambre, qui a été appelé par la reine: c'est M. Isturitz qui a reçu la mission de composer un ministère, et ce ministère existe; mais est-ce là un dénoûment dans la situation actuelle? On sait comment la lutte a pris naissance: elle s'est engagée entre le dernier cabinet, accusé d'inclinations trop libérales, et les oppositions de toute nature qui se sont coalisées dans le congrès; le nom de M. Bravo Murillo a servi de drapeau. L'opposition a réussi en portant à la présidence le candidat de son choix. Tout n'était point dit encore cepen-

dant. Le général Armero et M. Mon n'en étaient pas à prévoir qu'ils pouvaient rencontrer des obstacles dans le parlement, et ils s'étaient préparés à les vaincre; ils comptaient surtout les déjouer par la dissolution du congrès. Cette mesure a été effectivement proposée à la reine aussitôt après l'élection de M. Bravo Murillo, et, ce qui est mieux, elle a été signée. Que s'est-il passé depuis ce moment? Le général Armero, en se rendant peu après au palais, n'a point tardé, dit-on, à reconnaître, à la suite d'une entrevue avec le roi, que, même en dissolvant le congrès, il trouverait ailleurs des difficultés d'une autre nature, et que son ministère ne vivrait que d'une vie précaire, toujours disputée. Il a préféré remettre à la reine le décret de dissolution et se retirer immédiatement. C'est de là qu'est né le ministère présidé par M. Isturitz. Par malheur, M. Isturitz est un homme âgé, fatigué dans la politique, et dont les forces seraient sans doute peu à la hauteur d'une complication sérieuse. Ses collègues n'ont point figuré jusqu'ici aux premiers rangs de la politique; ce sont d'anciens gouverneurs de provinces ou des directeurs de ministères. La reine a préféré peut-être un cabinet ainsi constitué pour n'avoir point à subir la loi de la coalition parlementaire. La majorité du congrès, à son tour, se montre disposée à soutenir le nouveau ministère, ou du moins n'a pas ouvert la guerre contre lui, parce qu'il lui suffit pour le moment d'avoir renversé celui qui existait. Que faut-il pour décomposer cette situation et faire surgir d'autres combinaisons? Il ne faut peut-être qu'une explication parlementaire où se décèlent les antipathies, un effort des ambitions rivales, un incident imprévu. Faible par lui-même, le ministère n'est pas plus fort par l'appui incertain que lui offrent les chambres; mais, en dehors ou au-dessus de ces détails où se perd la politique, et en sondant l'état actuel de l'Espagne, il y a un fait qu'on ne peut éluder, parce qu'il est évidemment la première cause et la source de toutes ces complications confuses et bizarres.

Le parti modéré a gouverné pendant longtemps l'Espagne avec suite et avec succès. Depuis quelques années, il est visiblement en proie à un travail indéfinissable qui lui a déjà valu un désastre, et qui l'affaiblit sans cesse. Ses organes proclament l'union du parti, et à chaque instant les divisions éclatent. Les plus sincères reconnaissent la nécessité d'un ralliement énergique, et tous les ministères sont successivement renversés. On a vu ce qui est arrivé avant la révolution de 1854. Le général Narvaez était d'abord au pouvoir; une opposition se formait contre lui et finissait par amener sa chute. M. Bravo Murillo prenait la direction des affaires, et bientôt il succombait sous les coups d'une formidable coalition libérale, organisée contre des projets de réformes politiques que ses adversaires ont depuis réalisés partiellement. Trois ou quatre ministères se succédaient, et l'Espagne glissait dans le désordre et l'anarchie. Depuis que la révolution de 1854 a disparu, que voyez-vous? C'est la même histoire qui recommence. Le général Narvaez est revenu au ministère, et il a eu une peine extrême à durer un an au milieu de tous les tiraillemens d'une politique assez incohérente. Le ministère du général Armero avait de justes et droites intentions; il comptait dans son sein M. Mon, qui ne passe pas pour un conservateur suspect; il vient de tomber néanmoins, et M. Bravo Murillo, renversé il y a cinq ans par une coalition, est réélu président des cortès par une autre coalition, où entrent des hommes

qui ont été contre lui autrefois. Au milieu de ces variations et de ces oscillations, on voit les ministères paraître et disparaître, les uns parce qu'ils sont réactionnaires, les autres parce qu'ils sont libéraux. Est-ce à dire que l'ensemble des doctrines du parti modéré n'existe plus, et que l'efficacité de ces doctrines n'ait pas pour elle la sanction de l'expérience? Le terrain net et précis du parti modéré espagnol, c'est toujours incontestablement la constitution de 1845; ce que l'Espagne a eu de paix depuis plus de dix ans, elle l'a dû aux principes conservateurs. Malheureusement c'est la cohésion qui manque parmi les hommes, et le parti modéré s'énerve dans un morcellement indéfini à travers lequel on distingue fort bien des velléités de réaction qui se dessinent sans oser s'avouer ouvertement, ou sans pouvoir atteindre leur but. On a souvent cherché les causes des désunions du parti modéré : il peut y en avoir beaucoup, et les passions personnelles seraient certainement du nombre; mais il en est une surtout depuis un an, c'est le congrès actuel, qui ne représente nullement l'opinion conservatrice dans ce qu'elle a de vrai et de sérieux, qui représente plutôt ces velléités de réaction dont nous parlions. Le ministère Isturitz n'est pas plus sûr de vivre avec ce congrès que le ministère auquel il succède, et si le parti conservateur espagnol veut garder l'ascendant que la force des choses lui a rendu, il est temps qu'il se reconstitue, qu'il retrouve ses idées, ses hommes et son activité.

On ne peut le nier, les affaires de l'Amérique ont un aspect tout particulier dans l'ensemble des choses contemporaines. Ce n'est pas un monde formé et régulièrement organisé, c'est un monde qui se forme et qui, en attendant, passe par toute sorte de péripéties, guerres de races et de castes, révolutions bizarres, crises matérielles, invasions de la force brutale. Tous les jours, on voit se succéder des épisodes nouveaux du nord de l'Amérique jusqu'aux gorges inaccessibles de la Bolivie, au sud du continent. Il s'est développé surtout depuis quelque temps aux États-Unis un fait que l'on connaît bien et qu'on ne saurait trop observer; une puissance nouvelle est née, c'est celle des flibustiers, des écumeurs de terre et de mer, cherchant partout un butin, une conquête à faire. Les flibustiers ont une théorie toute faite, d'après laquelle, lorsque deux races, l'une puissante, l'autre faible, vivent côte à côte, la première doit nécessairement absorber la seconde pour le plus grand bien de la civilisation, et pour remplir les fins de la Providence. Après cela, si on les flétrit d'un nom injurieux, ils s'en consolent en songeant qu'on voulut ridiculiser par le surnom de têtes-rondes les adversaires et les vainqueurs de Charles Ier d'Angleterre. Et voilà comment Walker, le *général* Walker, comme on l'appelle aux États-Unis, débarquait de nouveau, il y a peu de temps, dans le Nicaragua, d'où il avait été précédemment expulsé. Cet aventurier, qui, d'après le témoignage récent d'un voyageur, est petit, grêle, sans moustaches, avec des cheveux roux et des yeux verts, ne regardant pas en face, mais qui est doué d'une singulière audace, n'avait point eu de trêve qu'il n'eût organisé une expédition nouvelle contre le Nicaragua. Walker avait presque réussi; il avait trouvé de l'argent et des hommes, il avait échappé à la surveillance peu active des autorités de l'Union, et il était parvenu à mettre le pied sur le sol de l'Amérique centrale, à Punta-Arenas, après avoir déposé sur un autre point une partie de sa bande. Malheureusement l'audace n'a pas toujours sa récompense, et

c'est au moment où le chef des flibustiers se croyait le plus près du succès qu'il a été surpris par un événement imprévu. Un officier de la marine de l'Union, le commodore Paulding, voulant sans doute dégager la responsabilité morale et politique de son pays, est arrivé au lieu de débarquement; il a jeté quelques forces à terre et a sommé Walker de se rendre, ce que celui-ci n'a pas manqué de faire, tout en protestant contre un tel acte de violence. Walker a été transporté à l'isthme de Panama, d'où il a été expédié aux États-Unis, et la seconde conquête du Nicaragua s'est trouvée ainsi subitement interrompue.

Ce dénoûment inattendu, déterminé par l'intervention sommaire des forces américaines, a causé quelque sensation aux États-Unis; il soulevait surtout une question essentielle : le commodore Paulding avait-il agi en vertu d'instructions de son gouvernement? On pouvait le penser d'après les termes sévères dont s'était servi M. Buchanan dans son dernier message pour flétrir ce genre d'entreprises. Il était à croire que l'acte énergique du commodore Paulding une fois accompli serait sanctionné à Washington. Il n'en a rien été; c'est ici au contraire que l'affaire se complique. M. Buchanan, sommé en quelque sorte de s'expliquer, a parlé en effet : il a adressé un message au sénat, et ce message est assurément une des expressions les plus curieuses de la politique américaine. Le commodore Paulding est assez nettement désavoué. Il aurait eu le droit d'arrêter l'expédition en mer, il n'avait plus aucun titre pour aller chercher les flibustiers à terre, parce qu'il violait l'indépendance d'un état souverain. Qu'on remarque quelques-unes des singularités de cette situation. Il y a une flagrante violation de territoire tentée par des Américains; le commodore eût été digne d'éloge s'il l'eût arrêtée avant qu'elle ne fût consommée, il est digne de blâme parce qu'il l'empêche de se prolonger. Un seul état, le Nicaragua, aurait eu le droit de se plaindre de l'acte du chef de la marine fédérale; il n'élève, il n'élèvera aucune plainte, et c'est le gouvernement des États-Unis qui se plaint. Il n'est pas difficile de voir que M. Buchanan substitue une théorie abstraite de droit international à une question de fait tranchée dans un intérêt commun. De plus, si le commodore Paulding est désavoué, quel est le traitement infligé à Walker? Le *général* Walker, on le pense, n'a pas manqué de renouveler ses protestations contre l'acte illégal qui a si brusquement suspendu ses conquêtes. Il est allé à Washington, il a eu une entrevue avec le général Cass, secrétaire des affaires étrangères, puis tout a été dit. Arrêté un moment avant son expédition, il était aussitôt remis en liberté; rentré aux États-Unis après sa tentative, il conserve sa liberté, et plus que jamais il proteste de son intention de poursuivre ses desseins, de telle sorte qu'il est très permis de se demander où est la sanction réelle des déclarations de M. Buchanan en faveur de l'exécution des lois de neutralité de l'Union américaine, puisque ceux qui violent ces lois sont à l'abri de toute poursuite après comme avant. Tout ce qu'on peut voir en ceci, c'est le désaveu du commodore Paulding, qui a voulu maintenir dans toute sa force la neutralité américaine, fût-ce en risquant une légère violation de territoire suffisamment justifiée par les circonstances, et dont le Nicaragua ne peut que lui savoir gré.

Il est enfin dans le message de M. Buchanan une dernière pensée qu'il faut recueillir. Que dit à peu près le président des États-Unis? Walker est

sans doute coupable selon le droit, mais il est bien plus coupable encore au point de vue de l'intérêt *yankee*, parce que ses tentatives de vive force retardent ou contrarient l'expansion nécessaire et inévitable de la puissance anglo-américaine dans tout le nord du Nouveau-Monde. Avec la moitié des hommes que Walker a fait périr dans ses entreprises, une forte colonisation pouvait être établie dans l'Amérique centrale, et le pays eût été bien plus sûrement occupé sans que les nationaux eussent à se plaindre et sans que les gouvernemens étrangers eussent à intervenir. Au fond, comme on voit, le but est le même, si les procédés sont différens. Le plus clair est que Walker n'est qu'un turbulent désastreux qui évente tous les projets sans les conduire à bonne fin. Ce dernier message présidentiel est évidemment l'indice de la situation compliquée où s'est placé M. Buchanan. Comme chef du pouvoir, M. Buchanan ne peut se soustraire à l'autorité du droit public, il ne peut méconnaître les devoirs qu'imposent les lois de neutralité; mais en même temps il donne une satisfaction indirecte aux envahisseurs par le désaveu du commodore Paulding, et il flatte les passions de son parti en leur ouvrant une issue qu'il appelle diplomatiquement la colonisation; il fait mieux, il donne une consécration officielle à cette pensée dès longtemps connue de l'extension nécessaire de la race anglo-saxonne dans toute la partie septentrionale du nouveau continent.

L'Amérique centrale ne rend malheureusement que trop probable par ses divisions l'accomplissement de desseins si nettement avoués, et le Mexique, qui fait également partie de ces régions si ardemment convoitées, ne peut désormais opposer qu'une problématique résistance à l'ambition *yankee*. Le Mexique n'en est plus à dénombrer ses révolutions; il en compte une de plus aujourd'hui. Pour la république mexicaine, nous le disions récemment, une constitution votée est une constitution bien près d'être suspendue, et une constitution suspendue est bientôt supprimée. C'est ce qui vient d'arriver. Il y a quelque temps, à l'ouverture d'un nouveau congrès, le président, M. Comonfort, s'était fait décerner des pouvoirs extraordinaires. Lever des troupes, contracter des emprunts, suspendre les garanties individuelles, il pouvait tout, hormis aliéner une portion quelconque du territoire national. Cela n'a point suffi, à ce qu'il paraît, et le signal du nouveau changement a été donné à Tacubaya, résidence d'été des présidens mexicains, par la garnison elle-même, ayant à sa tête le général Zuloaga. Le *plan* de Tacubaya va prendre place dans l'histoire du Mexique à côté de tant d'autres *plans*. La dernière constitution, qui ne date que de 1857, et qui n'a jamais été appliquée au surplus, est purement et simplement abolie. Un nouveau congrès se réunira dans trois mois, sur la convocation du pouvoir exécutif, pour faire une autre loi fondamentale qui devra être soumise à la volonté nationale, et qui ne tardera pas sans doute à être également abrogée. D'ici là, tous les pouvoirs sont concentrés entre les mains du président. Voilà donc M. Ignacio Comonfort dictateur, comme l'a été Santa-Anna! Mais dans la situation actuelle du Mexique, au milieu des révoltes des Indiens, des soulèvemens de toute sorte, des divisions probables de l'armée, de la dissolution administrative et d'une indescriptible pénurie financière, que va-t-il faire de la dictature? Il n'a montré jusqu'ici qu'une capacité douteuse. S'il veut gouverner dans le sens du parti démocratique, qui l'a porté au pouvoir,

comment expliquer la dissolution d'un congrès qui appartenait tout entier à cette opinion? Se tournera-t-il vers les conservateurs et le clergé, ainsi qu'il paraît en avoir eu l'intention en quelques circonstances? Il risque de ne trouver de ce côté qu'une défiance extrême, si ce n'est une hostilité ouverte, née de toutes les mesures adoptées contre l'église. Il ne parviendra pas à désarmer toutes les insurrections qui agitent le pays, et qui, une fois de plus, se tourneront de préférence vers Santa-Anna. Dénué d'argent et de ressources de toute espèce pour faire face aux difficultés qui l'entourent, M. Comonfort aura-t-il recours aux États-Unis, en leur offrant la cession de l'isthme de Tehuantepec, de la Basse-Californie ou de l'état de Sonora? Rien n'est impossible; toutes les révolutions mexicaines servent les desseins des Américains du Nord. On comprend du reste en quelles extrémités est tombé un pays où de telles questions s'élèvent et sont publiquement débattues, au point que le dernier congrès ait cru devoir faire une réserve formelle en faveur de l'intégrité du territoire dans les pouvoirs extraordinaires qu'il avait donnés à M. Comonfort. La vérité est que M. Comonfort, pour être dictateur aujourd'hui, n'en est pas plus solide, et qu'il peut compter moins que jamais sur la durée d'un pouvoir qui rencontrera inévitablement des résistances de toute nature. C'est une de ces crises qui se succèdent périodiquement au Mexique, et qui vont seulement en s'aggravant tous les jours sous les coups répétés de cette terrible logique de la destruction.

Une constitution supprimée, une assemblée de moins, un dictateur de plus, des insurrections battues et qui recommencent jusqu'à ce qu'elles triomphent, ce sont là des faits qui se reproduisent fréquemment dans toute l'étendue des républiques hispano-américaines. Le Pérou, depuis plus d'une année, vit dans une confusion où se rencontrent presque tous ces phénomènes étranges. Il y avait à Lima, si l'on s'en souvient, une convention nationale qui s'était réunie à la suite de la dernière révolution pour faire une constitution nouvelle. A côté était un chef du pouvoir exécutif, le général Castilla, qui supportait impatiemment le contrôle d'une assemblée, et qui, poussé par le sentiment de son importance personnelle, tendait volontiers à la dictature. Entre le général Castilla et la convention péruvienne, il y avait une incompatibilité évidente, lorsque tout à coup une insurrection éclatait dans le sud à Arequipa, sous la direction du général Vivanco. Cette insurrection n'a nullement été victorieuse. Quand elle a voulu prendre l'offensive, elle n'a éprouvé que des revers, et l'an dernier le général Vivanco, après avoir tenté une expédition au nord du pays, était obligé de se replier précipitamment vers Arequipa; mais là l'insurrection s'est maintenue. Plusieurs généraux ont été envoyés pour étouffer ce mouvement, ils n'ont pas réussi. Le général Castilla a fini par aller se mettre lui-même à la tête de l'armée pour combattre les insurgés, il n'a pas été plus heureux jusqu'ici; il était récemment encore à peu de distance d'Arequipa, ayant laissé derrière lui à Lima le conseil des ministres pour le représenter, et la convention nationale, qui existait toujours, bien qu'elle eût depuis longtemps achevé la constitution. Or c'est dans cette situation que se passait à Lima une scène des plus étranges.

Un jour, la convention nationale étant réunie, un simple officier comman-

dant le poste du palais des représentans entrait dans la salle des séances et signifiait aux députés l'ordre de se retirer, parce que l'assemblée était dissoute. Vivement interpellé, l'officier répondait qu'il obéissait aux ordres de son chef, et, comme ses paroles étaient accompagnées d'une menace de l'emploi de la force, les députés se hâtaient de se disperser. Que voulait dire cette brutale expulsion? Qui avait pu prescrire un tel attentat? Aussitôt les principaux membres de la convention s'adressaient au conseil des ministres et le sommaient de s'expliquer. Les ministres, feignant la surprise peut-être plus qu'ils ne la ressentaient, se rejetaient sur un accès d'aliénation mentale dont aurait été subitement saisi le chef qui avait donné de tels ordres, et ils ajoutaient au surplus que cet officier était mis en état d'arrestation. Les membres du cabinet désavouaient à demi la tentative; ils ne la désavouaient qu'à demi, disons-nous, car le lendemain on apprenait que l'officier représenté comme prisonnier jouissait d'une pleine liberté, et des militaires parcouraient la ville en proférant des menaces, en déclarant que l'assemblée dissoute la veille ne se réunirait plus. La convention s'est tenue pour suffisamment avertie, elle n'a plus cherché à se réunir, elle s'est bornée à protester. La population de Lima est restée spectatrice impassible et indifférente de ces faits. La convention péruvienne, du reste, avait singulièrement contribué à sa propre ruine en se discréditant dans l'opinion. L'an dernier, dans un moment d'épidémie, elle se hâtait d'abandonner la capitale pour se réfugier en un lieu plus salubre, à l'abri de la contagion. Peu de temps avant sa dissolution, elle ne trouvait rien de mieux à faire que de voter une augmentation du traitement de ses propres membres. Elle est morte comme elle a vécu, sans prestige et sans pouvoir. Seulement que va-t-il arriver maintenant? Que les auteurs de la dissolution de l'assemblée, s'ils n'ont obéi à des instructions formelles, aient cru répondre aux vues secrètes du général Castilla, cela n'est guère douteux; mais Castilla, il nous semble, se trouve dans une situation assez embarrassante : s'il reste devant Arequipa, il ne peut guère exercer cette dictature, née un peu du hasard, qui flotte entre toutes les mains, et que d'autres essaieront peut-être de lui disputer; s'il revient à Lima, l'insurrection peut trouver dans cette retraite un surcroît de force. Ce n'est peut-être pas un dénoûment, ce n'est que le commencement de nouveaux désordres. Et si vous regardez un peu plus loin, une révolution vient également de s'accomplir dans la Bolivie. Le président, le général Cordova, a été renversé. La population et l'armée se sont réunies pour le rejeter hors du pouvoir et du pays. Le chef de l'insurrection, aujourd'hui président, est le docteur Linarès, qui a longtemps conspiré et renouvelé ses tentatives contre le général Belzu, prédécesseur de Cordova. Telle est la vie, l'étrange vie de ces contrées. Bienheureuses les républiques américaines où survit la paix, ne fût-elle qu'une trêve! CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

Nous n'avons rien de bien important à signaler parmi les œuvres nouvelles de l'art musical. Une représentation extraordinaire, donnée le 14 janvier à l'Opéra pour le bénéfice d'un virtuose obscur, a été le signal d'un horrible et odieux attentat. Dieu soit loué, ces passions sauvages, qu'on pouvait croire disparues à tout jamais de la surface des nations policées, n'ont rien de commun avec l'art qui suscite les plus nobles sentimens du cœur humain. La fable antique, dans ses fictions profondes, qui contiennent toute une psychologie, nous représente Orphée domptant les bêtes féroces aux accens de sa lyre, pénétrant dans l'antre ténébreux du génie du mal et adoucissant ces cœurs que les prières des mortels n'ont jamais attendris :

Et caligantem nigra formidine lucum
Ingressus, manesque adiit, regemque tremendum,
Nesciaque humanis precibus mansuescere corda.

Détournons les yeux de ces abominations qui soulèvent la conscience universelle, et qui n'ont jamais produit, quoi qu'en disent les politiques étroits de l'école de Machiavel, que des désastres et des réactions qui perpétuent les discordes civiles.

Le Théâtre-Italien est toujours dans une situation des plus difficiles. Les débuts s'y succèdent sans relâche. Tous les pays de l'Europe fournissent à cette scène, autrefois privilégiée, des virtuoses de contrebande qui, ne sachant à quel dieu se vouer, viennent se donner en spectacle à Paris, où ils s'assurent quelque plume complaisante qui leur décerne un triomphe éphémère, en sorte que Rome n'est plus dans Rome, et que le Théâtre-Italien de Paris est devenu une espèce de caravansérail où l'on chante toutes les langues, excepté celle de Cimarosa et de Rossini. Cependant on a repris, il y a quelques semaines, à ce théâtre qui a été pendant un demi-siècle le premier du monde, le délicieux chef-d'œuvre de *l'Italiana in Algieri*. Cela nous reporte à l'année 1813, où Rossini, âgé de vingt et un ans, après deux ou trois délicieux préludes, parmi lesquels se trouve *l'Inganno fortunato,* composait à Venise *Tancredi* pour le théâtre de la Fenice et *l'Italiana in Algieri* pour celui de San-Benedetto, qui n'existe plus. Heureux temps que celui où le génie dans sa fleur s'épanouit sans efforts, rit et chante comme un enfant divin qui n'a aucun souci des troubles de la terre! Voilà quels sont les vrais miracles de l'art, non pas de reproduire les tristes vicissitudes de la vie, mais d'élever l'esprit et le cœur à ce printemps éternel dont nous avons un pressentiment qui ne peut faillir. Pendant que l'Italie voyait s'accomplir les grands événemens politiques de 1813, Rossini faisait rire les Vénitiens de ce rire bienheureux que ne connaissent pas les autres peuples de l'Europe. Stendhal a très bien apprécié ce côté délicat du génie des Vénitiens et de la musique de *l'Italiana in Algieri*. « Quand Rossini, dit-il, écrivait *l'Italiana in Algieri*, il était dans la fleur du génie et de la jeunesse; il ne craignait

pas de se répéter, il ne cherchait pas à faire de la musique *forte,* il vivait dans cet aimable pays de Venise, le plus gai de l'Italie et peut-être du monde. Le résultat de ce caractère des Vénitiens, c'est qu'ils veulent avant tout, en musique, des chants agréables et plus légers que passionnés. Ils furent servis à souhait dans *l'Italiana:* jamais peuple n'a joui d'un spectacle plus conforme à son caractère, et de tous les opéras qui ont jamais existé c'est celui qui devait plaire le plus à des Vénitiens : aussi, voyageant dans le pays de Venise en 1817, je trouvai qu'on jouait en même temps *l'Italiana in Algieri* à Brescia, à Vérone, à Venise, à Vicence et à Trévise. » C'est pour la Marcolini que Rossini a composé le rôle délicieux d'Isabella, c'est pour Galli qu'il a écrit celui non moins remarquable de Mustafa. Un ténor qui n'était plus jeune, Gentili, chantait la partie de Lindoro, et un nommé Rosich, qui est mort en Amérique, où Garcia l'avait engagé, jouait le personnage de Taddeo. Galli, une des meilleures basses profondes qu'ait produites l'Italie, chanteur et comédien éminent qu'on a si longtemps admiré au théâtre Louvois, est mort à Paris il y a trois ans. Quant à la Marcolini, elle était née à Vérone, ainsi que la Malanotti, qui a créé le rôle de Tancredi. D'une physionomie charmante, et la cantatrice bouffe la plus parfaite qu'on ait entendue, la Marcolini vivait encore en 1854, à Prato, près de Florence. Voilà pour quels artistes Rossini a composé ce délicieux chef-d'œuvre de *l'Italiana in Algieri,* d'une gaieté si franche et si bénigne, tempérée d'une suave mélancolie. Savez-vous bien qu'il se dégage de la partition de *l'Italiana* comme un parfum exquis du génie de Mozart qu'aurait respiré celui de Rossini? On retrouve l'influence secrète et bienfaisante de l'auteur de *Don Juan*, non-seulement dans certains détails de l'instrumentation, comme l'emploi fréquent du basson dans certains passages que nous nous dispensons de citer, mais encore dans l'accent et la pureté sereine des mélodies. Écoutez, par exemple, ce petit fragment de trio que chantent Lindoro et les deux femmes qu'il tient par la main au commencement du finale du premier acte. C'est du Mozart avec son sourire baigné de larmes. On dirait un de ces petits trios que chantent les génies dans *la Flûte enchantée.* Il faut reconnaître que Stendhal a saisi cette parenté furtive des deux grands musiciens, car il dit en parlant du passage de *l'Italiana* que nous avons cité : « Jamais il n'y eut de chant plus frais et plus délicat que celui de Lindoro qui entre avec la femme du bey et son amie :

Pria di dividerci de voi signore.

« Voilà un effet que Mozart et Cimarosa peuvent envier. » Ce n'est pas mal pour un amateur. Du reste, Stendhal a assez bien apprécié tout l'opéra de *l'Italiana*, qui répondait à la désinvolture de son esprit et à son goût pour la vie facile de l'Italie. Avons-nous besoin de signaler les morceaux remarquables de cette partition, qu'on ne supposerait pas être âgée de quarante-cinq ans, tant il s'en exhale de jeunesse et de fraîcheur printanière? Quoi de plus gai et de plus facile que l'ouverture et l'introduction; l'air du ténor,

Languir per una bella?

le duo petillant de verve entre Mustafa et Lindor,

Se inclinassi a prender moglie,

que Galli et Bordogni disaient d'une manière si ravissante, tandis que MM. Bellart et Rossi en font une charge digne des tréteaux; — le duo si comique et si musical à la fois entre Taddeo et Isabella,

Ai caprici della sorte,

que Mme Alboni et M. Zucchini rendent avec un *brio* plein de charme? Quant au finale du premier acte, c'est un de ces chefs-d'œuvre de gaieté et de bouffonnerie incomparable, qui ne peut être conçu que par un compositeur italien. Donnez aux plus grands musiciens du monde ce thème si simple,

Va sossopra il mio cervello,

et il leur sera impossible d'en faire jaillir *il capo d'opera* que Rossini a bâti sur ces paroles insignifiantes. Voilà le triomphe de l'art musical appliqué au théâtre. Il lui suffit d'un simple canevas littéraire pour enfanter des merveilles, tandis que les compositeurs médiocres s'en prennent toujours à l'auteur du poème de l'impuissance de leur génie. Le finale du premier acte de *l'Italiana* laisse pressentir celui du *Barbier de Séville*, que Rossini écrira trois ans après, en 1816. Les géans vont vite. L'air de Taddeo,

Ho un gran poso sulla testa,

le quatuor de *l'éternument* et le trio si connu de *Papataci,* sans oublier l'air que chante Isabella, sont des morceaux de premier ordre qui remplissent le second acte de cet opéra délicieux, qu'un Allemand n'aurait jamais pu écrire, fût-il Mozart. Il n'y a que les Italiens qui sachent rire en musique, les Français ne peuvent que sourire.

Puisque nous parlons de sourire, disons un mot de la reprise de *Fra Diavolo,* qui a eu lieu le 4 janvier au théâtre de l'Opéra-Comique. Ce charmant ouvrage de M. Auber, qui en a tant commis de semblables et de plus jolis encore, a déjà vingt-sept ans d'existence. Il fut donné pour la première fois dans le mois de janvier 1830. La révolution de juillet en troubla le succès qui fut grand et qui n'a pas cessé de se reproduire depuis lors. Le principal rôle fut écrit pour Chollet, qui, sans être un chanteur d'un goût bien sûr, avait de l'entrain et une individualité piquante. *Fra Diavolo* a été traduit en italien et représenté au théâtre du Lycæum de Londres. M. Auber y ajouta des récitatifs et un trio pour voix d'hommes qu'il emprunta à sa partition des *Chaperons Blancs*. La musique de *Fra Diavolo* n'a rien perdu de sa grâce spirituelle et facile, et si M. Barbot avait une meilleure voix, ce n'est pas le talent qui lui manquerait pour rendre les parties difficiles du rôle principal, dont il est chargé. *Fra Diavolo* fait pressentir un bandit bien autrement audacieux et poétique qui viendra, en 1831, émerveiller le public parisien : nous avons nommé *Zampa*. Quoi qu'il en soit, la reprise de *Fra Diavolo* a été accueillie avec faveur par le public, que les compositeurs du jour laissent mourir d'inanition musicale. Le petit acte qu'on vient de donner tout récemment à ce même théâtre de l'Opéra-Comique, *les Désespérés,* est des plus insignifians en effet. La musique de cette bouffonnerie est de

M. Bazin, grave professeur d'harmonie au Conservatoire, qui n'abuse pas de la permission qu'on lui laisse d'avoir des idées et de la mélodie.

Le Théâtre-Lyrique est toujours plein d'activité. La direction vigilante de M. Carvalho ne recule devant aucune tentative, même hasardeuse, pour rencontrer une de ces bonnes fortunes qui deviennent de plus en plus rares par le temps de science extrême où nous vivons : je veux dire que le Théâtre-Lyrique cherche un compositeur qui soit autre chose qu'un musicien habile, estimé des connaisseurs et des experts assermentés près les tribunaux. Il croyait bien l'avoir saisi dans son nid, ce phénix des bois, lorsqu'il donna *les Nuits d'Espagne* de M. Semet, jeune compositeur inconnu partout ailleurs qu'à l'orchestre de l'Opéra, où il tient les baguettes du timbalier. Cet ouvrage des *Nuits d'Espagne,* où il y avait de la facilité et de l'entrain, semblait promettre un mélodiste un peu inexpérimenté qui viendrait, comme ce pauvre Monpou de regrettable mémoire, chanter sur sa guitare à trois cordes :

Gastibelza, l'homme à la carabine,

ou bien :

Avez-vous vu dans Barcelone
Une Andalouse au teint bruni ?

Mais non : M. Semet se trouve être un artiste fort bien élevé, qui sait le pourquoi des choses, et à qui il manque non pas la langue, qu'il a fort bien pendue, comme on dit, mais des idées qui ne sortent pas de la grande officine du Conservatoire. *La Demoiselle d'honneur,* opéra en trois actes, qu'on veut bien qualifier de comique je ne sais trop pourquoi, a été représentée le 30 décembre, et n'a pas répondu aux espérances qu'on avait pu concevoir de M. Semet. Je n'insisterai pas sur l'*imbroglio* fastidieux qui a servi de thème au jeune compositeur. Quand on a des idées, on trouve toujours une place pour les mettre, et il n'y a que les impuissans qui s'en prennent au *libretto* de leur stérilité. Mozart, Weber, Beethoven, Rossini ont fait des chefs-d'œuvre avec des contes de Barbe Bleue. Qu'est-ce donc que *la Flûte enchantée,* le *Freyschütz*, *Fidelio, Matilde di Shabran, Ricciardo e Zoraïde,* etc., sinon de mauvais mélodrames à faire peur aux enfans? Tout le premier acte de *la Demoiselle d'honneur* est, à peu de chose près, non avenu. On y sent l'effort et une large dose d'imitation de la manière de M. Auber, ce qui semble contradictoire. M. Semet use et abuse de l'emploi de la pédale dans l'harmonie et de la petite flûte, qui ne cesse de caqueter au-dessus de l'orchestre. Le finale du premier acte aurait pu devenir un morceau de maître, si le compositeur eût développé l'idée qu'on voit poindre lors de la remise du billet mystérieux à chacun des cavaliers. M. Semet a tourné court, en reprenant brusquement la marche qui avait déjà servi à annoncer l'entrée de la reine, et n'a pas donné suite à une situation qui était éminemment musicale. Pour ne pas être trop sévère, on peut encore signaler, au premier acte, une partie du duo que chante Tavannes avec sa sœur de lait, la petite Reinette. Au second acte, il y a un assez joli chœur pour voix de femme, une agréable ballade sur ces vers bien connus de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose...

qui est heureusement accompagnée surtout, puis un trio syllabique tout à fait dans le style de M. Auber, et le grand duo dramatique, trop dramatique, entre Hélène et son époux Tavannes, duo qui renferme quelques bonnes parties. Au troisième acte, on applaudit d'assez jolis couplets, que chante Mlle Faivre, et un chœur pour voix d'hommes, qu'on entend derrière les coulisses. Que M. Semet ne se décourage pas toutefois : il a du talent, et voilà que son nom s'est ébruité dans le public. Le reste viendra peut-être, car il ne faut qu'une bonne occasion pour s'inscrire en faux contre la critique la plus sévère. L'exécution de *la Demoiselle d'honneur* est assez bonne dans les ensembles. M. Balanqué serait un marquis de Mendoza parfait, s'il ne chantait pas faux de la plus mauvaise voix du monde. Une jeune personne, Mlle Marimon, s'est produite pour la première fois dans le rôle de la petite Reinette, qu'elle joue avec naturel. Élève de M. Duprez après avoir été dans la classe de Mme Damoreau, Mlle Marimon a une gentille petite voix de soprano aiguë qui manque un peu de timbre, si ce n'est de flexibilité. Mlle Marimon a été fort bien accueillie du public, et, si elle veut modérer son ambition et ne pas dépasser la mesure de ses forces, comme cela lui est arrivé déjà dans le grand air du troisième acte, elle peut devenir une cantatrice utile et agréable.

En fait de tentatives audacieuses, parlons un peu de celle de M. Gounod, qui n'a pas craint de se mesurer corps à corps avec le génie de Molière, non pas le génie de Molière réduit et accommodé pour les besoins de l'art musical, mais avec la prose même du *Médecin malgré lui*. Mozart, Paisiello, Rossini et tant d'autres ont bien eu la velléité de se faire tailler des *libretti* d'opéra dans les comédies de Beaumarchais; mais je ne vois pas dans l'histoire un seul exemple d'un grand compositeur qui ait eu l'idée de prendre le texte même du *Barbier de Séville* ou du *Mariage de Figaro*, pour en faire le thème de ses propres inspirations. Pourquoi n'ont-ils pas osé faire ce qui a paru tout simple à M. Gounod? Avons-nous changé les lois constitutives de l'art musical, comme Sganarelle prétend qu'on a changé la place du cœur? Malgré tout ce qu'affirment les beaux esprits sur l'immense supériorité de notre siècle, je suis disposé à croire, avec le bonhomme Géronte, que nous avons le cœur juste à la même place où l'avait notre père Adam, et que l'art musical a des exigences qui veulent être respectées. Ce n'est pas à M. Gounod que j'apprendrai que la musique est avant tout une langue de sentiment, qu'elle est une peinture libre de l'imagination, sans qu'aucun type extérieur l'oblige à une imitation matérielle trop prolongée. Ce que peut la musique dans ce genre d'onomatopées qui ravit les vaudevillistes est si peu de chose, si puéril, que ce n'est pas la peine d'en parler. Pour un ou deux effets sublimes qu'on trouve dans la *Symphonie Pastorale* de Beethoven, il y a dans les œuvres des compositeurs médiocres une foule de coucous, de cailles et de merles mal embouchés, indignes de la peine qu'on s'est donnée pour imiter leur ramage ridicule. Où sont-ils, les compositeurs de musique de piano qui, au commencement de ce siècle, faisaient des sonates sur la bataille de Marengo ou d'Austerlitz, comme ce pauvre Steibelt, qui était pourtant un homme de talent? Il n'est plus question de ces pauvretés, qui faisaient les délices des grandes dames du consulat et de l'empire, tandis qu'on joue et

qu'on jouera toujours les sonates ou fugues de Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Hummel, Chopin, et *tanti altri!*

En s'attaquant à la prose hardie et si fortement colorée de Molière dans *le Médecin malgré lui*, M. Gounod s'est mis dans l'alternative ou de faire un chef-d'œuvre qui absorbât et fît oublier le texte original, ou bien d'établir une lutte entre l'esprit de Molière et l'esprit du compositeur, obligé de s'exprimer dans une langue où l'esprit des mots et les sous-entendus n'existent pas. M. Gounod n'aurait pas été plus téméraire, si, obligé d'exprimer ses idées en vers alexandrins, il eût accepté une discussion avec un homme de génie qui aurait parlé librement en prose. La musique, étant surtout puissante par son coloris, ne supporte pas à côté d'elle un texte qui, avec la précision de l'idée, que la musique ne peut avoir, aurait encore la qualité qu'il appartient à l'art musical de donner à la parole. Il n'est donc pas vrai, comme le croient les gens du monde et les littérateurs, que de beaux vers puissent être d'un plus grand secours à l'inspiration du compositeur et à l'effet général que des rimes ou de la prose ordinaires, contenant l'expression d'un sentiment, d'un caractère ou d'une situation. *Polyeucte, Athalie* ou *Tartufe*, fussent-ils écrits pour les besoins de la musique moderne, ne vaudraient pas pour un compositeur dramatique un bon *scenario* de M. Scribe. Il est élémentaire de dire que deux effets qui se disputent l'attention de l'auditeur ne concourent pas à un bon effet général. Il y a un de ces élémens qui doit être subordonné à l'autre, et dans un drame lyrique c'est à la parole d'obéir à la musique. Nous pouvons affirmer tout d'abord que M. Gounod n'a pas réussi à faire du *Médecin malgré lui* ce que Rossini a fait du *Barbier de Séville,* et Mozart du *Mariage de Figaro*, c'est-à-dire qu'il n'a pu vaincre le redoutable adversaire qu'il s'était imprudemment donné pour appui. Voyons alors quel est le vrai mérite du travail distingué de M. Gounod.

L'ouverture, qui débute par une phrase confiée aux violons, où l'auteur a ingénieusement imité la manière de Lulli, contemporain et collaborateur de Molière, devient tout à coup une sorte de fragment de symphonie d'un travail délicat, mais qui ne renferme pas une idée assez saillante dont on puisse saisir le caractère et apprécier le développement. Cette ouverture, qui ne dit rien à l'imagination, finit comme elle avait commencé, par la phrase empruntée au style de Lulli. Le duo qui s'engage entre Martine et Sganarelle dès la première scène, car les arrangeurs anonymes n'ont fait que mettre des rimes à la prose de Molière en lui conservant d'ailleurs sa couleur et sa propriété, ce duo n'est qu'une scène dialoguée fort insignifiante. L'air que chante Martine immédiatement après les coups de bâton reçus et pardonnés est une spirituelle imitation de la vieille musique française, particulièrement de celle de Monsigny dans son *Déserteur*. Ce qui est tout à fait piquant, ce sont les couplets de Sganarelle :

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux,
Vos petits glougloux!

Dans ce genre d'imitation des phénomènes matériels, qui produit sur le pu-

blic français l'impression inévitable d'un tableau d'intérieur de cuisine sur une ménagère enchantée de reconnaître tous les ustensiles dont elle se sert chaque jour, M. Gounod a été habile et spirituel. Il y a dans l'accompagnement de jolis détails d'instrumentation, et ces couplets, que le public a voulu réentendre, sont bien supérieurs au trio entre Sganarelle, Valère et Lucas. Cela manque de rondeur, et surtout de gaieté. Il y a trop d'esprit dans l'accompagnement, et M. Gounod ne trouvera pas mauvais que nous préférions celui de Molière. Le premier acte finit par un double chœur d'hommes et de femmes dont la fusion ne manque pas de vigueur.

La romance pour voix de ténor que chante Léandre au second acte est insignifiante comme mélodie; mais l'accompagnement en est heureux, et rappelle celui de la romance de *Don Juan, — Deh! vieni alla finestra*. — Après de jolis couplets chantés par Jacqueline, la nourrice, arrive la grande scène de la consultation, qui amène un sextuor où l'on remarque des parties estimables, mais dont l'ensemble est à peu près manqué. C'est dans une scène semblable qu'il aurait fallu un de ces morceaux de maître comme le sextuor de *Don Juan,* le quintette du second acte du *Barbier*, la scène de la vente dans *la Dame Blanche*, ou, mieux encore, comme le finale de *la Gazza ladra* ou celui des *Nozze di Figaro!* Il fallait absolument encadrer tous ces détails du génie incomparable du grand comique dans une forme musicale ample et souple où l'auditeur pût trouver la traduction idéale de l'esprit et des saillies de caractère que la musique est impuissante à rendre. On ne peut louer dans ce sextuor mal bâti que la *strette* de la conclusion. Nous en dirons à peu près autant de la scène de bergerie qui termine le second acte, et qui ne produit aucun effet. L'acte suivant commence par un joli chœur de voix d'hommes, — *Salut à monsieur le docteur,* — dont la phrase est à la fois musicale et parfaitement en situation; puis vient un duo entre Sganarelle et Jacqueline, qui est, à notre avis, le meilleur morceau de la partition, parce que le musicien, en profitant de la situation tracée par le poète, a substitué son inspiration à l'esprit du texte original, et l'a fait oublier. Tel n'est pas le mérite du quintette qui suit, et qui rappelle un grand nombre de détails déjà entendus dans le courant de l'ouvrage.

Il est évident qu'il y a de grandes qualités de facture dans la partition que nous venons d'analyser, mais on n'y trouve pas ce qui était absolument nécessaire pour que la tentative de M. Gounod eût un plein succès : de l'originalité, et surtout de la gaieté. M. Gounod est un compositeur d'un rare mérite, qui n'a pu vaincre, par l'inspiration de sa muse, le redoutable génie contre lequel il s'est imprudemment mesuré. Il y a beaucoup de finesse et infiniment d'esprit dans le travail ingénieux du compositeur; néanmoins mais on se prend souvent à regretter qu'il vienne interrompre le simple discours de l'auteur original. Or c'est là un signe que la victoire du musicien n'est pas complète. Quoi qu'il en soit du succès du *Médecin malgré lui* et de l'avenir qui attend M. Gounod, nous sommes forcé de dire qu'il n'est pas encore complétement sorti de la pénombre qui voile depuis dix ans sa jeune renommée. L'ouvrage est monté avec soin au Théâtre-Lyrique. Les chœurs sont excellens. M. Meillet se fait applaudir dans le rôle de Sganarelle, ainsi que Mlle Girard dans celui de Jacqueline.

Aimez-vous à voir lever l'aurore, allez donc vers neuf heures du soir au petit théâtre des Bouffes-Parisiens entendre *Bruschino o il figlio per azzardo,* un bijou, *una burla,* échappé des mains immortelles de Rossini en cette année mémorable de 1813, qui vit naître à la fois *Tancredi* et *l'Italiana in Algieri.* Engagé à écrire pour un petit théâtre de Venise qui s'appelait *San-Mose,* où il avait donné successivement *la Cambiale di Matrimonio, l'Inganno felice* et *la Scala di Seta,* trois drôleries parmi lesquelles *l'Inganno felice* est un petit chef-d'œuvre, Rossini, qui devait bientôt porter son génie au grand théâtre de la Fenice, eut à supporter l'humeur jalouse de l'impresario de San-Mose. Celui-ci, pour se venger de l'inconstance du jeune maestro, lui fit donner le plus mauvais *libretto* possible, celui de *Bruschino.* Rossini, après l'avoir parcouru, dit en riant à son collaborateur : « Je vous prouverai que je suis plus fort que vous, en faisant de la musique encore plus détestable que votre *poema.* » Telle est l'histoire de *Bruschino,* qui précéda de quelques semaines l'avénement de *Tancredi,* et dont le manuscrit original est entre les mains d'un dilettante vraiment distingué, M. le prince Poniatowski. *Bruschino* n'a été représenté que deux fois devant le public vénitien, qui, dès les premières mesures de l'ouverture, manifesta sa mauvaise humeur. Stendhal se trompe en attribuant à *la Scala di Seta* la plaisanterie des coups d'archet frappés sur le fer-blanc qui entoure la lumière des musiciens de l'orchestre. Cette haute bouffonnerie musicale se trouve marquée à la *trentième mesure* de l'ouverture de *Bruschino.* Cette jolie petite partition contient après l'ouverture un *duettino* pour soprano et ténor, un autre duo pour ténor et baryton, où l'on retrouve les germes du duo du *Turc en Italie, — per piacere alla signora ;* — un air de basse dont les difficulté vocales sont une malice du maestro à l'encontre du pauvre Raffanelli, qui était vieux et dans l'impuissance de rendre le plus léger *gorgheggio;* puis viennent un air de s[illegible] avec accompagnement obligé de clarinette, un trio, un charmant que[illegible] et le finale, qui annonce tout ce que Rossini fera dans ce genre [illegible] à les [illegible]liens n'ont pas de rivaux. La pièce a été arrangée avec goût par M. de Forges, et les pantins du théâtre des Bouffes-Parisiens ne la chantent pas trop mal. *Bruschino* de Rossini et *l'Impresario* de Mozart vaudront à M. Offenbach le pardon de bien des péchés de sa composition.

Nous ne pouvons mieux terminer ce résumé très rapide des nouveautés musicales que par l'annonce d'une bonne nouvelle. Il vient d'arriver à Paris une famille d'artistes éminemment intéressante, dans laquelle on remarque surtout une petite fille de six ans, Mlle Juliette Delepierre, qui [illegible] une vraie et charmante merveille ! Elle joue du violon comme le faisait Marie Milanollo, avec un *brio,* une assurance, une justesse d'intonation et un sentiment où l'on reconnaît le doigt de Dieu. Ses petits yeux noirs scintillent comme deux escarboucles et révèlent la flamme divine dont son cœur inconscient est rempli. Mlle Juliette Delepierre sera bientôt connue et admirée dans tous les salons de Paris.

P. SCUDO.

V. DE MARS

LA DÉVASTATION

ÉPISODES ET SOUVENIRS DE LA GUERRE D'ORIENT

II.

LES BATTERIES FLOTTANTES DEVANT KINBURN ET DANS LE DNIÉPER.

I. — L'APPAREILLAGE. — ODESSA. — UNE ESCARMOUCHE.

Les batteries flottantes avaient reçu l'ordre de quitter la baie de Streleska pour rejoindre les escadres alliées dans la rade de Kamiesh (1). L'exécution de cet ordre devint l'occasion d'une véritable joute nautique, où chacun des trois bâtimens rivalisa d'empressement et de bon vouloir, sinon d'agilité. Si j'avais un conseil à donner aux organisateurs de certaines régates parisiennes, ce serait d'ajouter à leur programme une course de batteries flottantes. Quelques incidens de notre navigation de Streleska à Kamiesh feront juger de l'intérêt que pourrait offrir un pareil spectacle.

Voici d'abord *la Tonnante*. Elle a dépassé la pointe la plus avancée à l'ouverture de la baie de Streleska. Une roche, la tête hors de l'eau, lui a crié, comme un factionnaire vigilant : « Au large! » et *la Tonnante* a bien voulu porter un peu plus loin sa formidable muraille de fonte, qui semble de taille cependant à faire reculer les rochers mêmes. Elle avance lentement, et n'en fait pas moins ce qu'elle peut pour dévorer l'espace. Chaque mouvement de l'hélice soulève un tourbillon d'écume, chaque coup de piston lance au ciel une svelte colonne de fumée qui s'échappe à intervalles réguliers

(1) Voyez la livraison du 1er février.

des flancs du navire, haletant comme un attelage de bœufs à la fin d'une chaude journée de travail. Maintenant *la Tonnante* est assez loin de terre, elle va mettre le cap sur Kamiesh.

La Lave paraît. Elle a franchi la passe plus hardiment que *la Tonnante* et s'élance à toute vapeur pour la rejoindre. La lutte est engagée : gagnera-t-elle quelques mètres sur sa rivale? — Allons, chauffeurs, à l'œuvre! Remplissez vos fourneaux : du *cardiff* (1) tant qu'ils en pourront contenir! La haute pression est exigeante; il faut lui prodiguer la vapeur! Tourmentez la houille, attisez, attisez toujours! Aujourd'hui la ration de vin sera double. — Ainsi parle-t-on à bord de *la Lave,* qui se rapproche visiblement de *la Tonnante.* Ce n'est plus une batterie flottante, c'est une sylphide... Mais place à *la Dévastation!* Ambitieux lutteurs, tenez-vous bien; voici un redoutable adversaire. Cette batterie n'a pas perdu comme vous les bons principes; elle ne va pas en serpentant, le sillon qu'elle trace est rigoureusement droit, et fait honneur à la vaillante main de ses timoniers. Elle vous devancera, quoi que vous fassiez. Résignez-vous à la défaite.

De la terre, on suit avec curiosité la marche de nos trois bâtimens. La galerie est attentive. Je ne serais pas étonné que des paris fussent proposés et tenus. Au milieu des émotions de cette lutte, où notre batterie tient si bravement sa place, je pense à l'intérêt que pourrait offrir aux *sportsmen* fatigués de voir courir des chevaux anglais montés par des jockeys sveltes comme des ombres une course d'énormes chevaux normands portant en selle quelques vigoureux cavaliers de même encolure. Pendant que je rêve ainsi, les trois monstres marins continuent à s'agiter. *La Lave* a enfin gagné sa devancière;... oui, mais *la Dévastation* la suit de bien près, et dès à présent le résultat de notre *steeple-chase* n'est plus douteux. Partie la dernière de Streleska, *la Dévastation* entre la première en rade de Kamiesh, où l'attend, pour lui donner ses remorques, *l'Ulm,* vaisseau mixte de quatre-vingt-dix canons. Puis arrivent *la Lave* et enfin *la Tonnante,* qui vont également prendre place derrière leur remorqueur. On n'attend plus que le signal du départ. Toute une escadre est réunie sur rade, prête à lever l'ancre. La côte disparaît sous les nuages de fumée que lance une forêt de cheminées de tôle. Les canots vont d'un bâtiment à l'autre, les pavillons télégraphiques échangent des questions et des réponses, les canonnières sillonnent la route du mouillage à la baie, les chalands de débarquement font crier les poulies qui les hissent à bord des vaisseaux. Partout règnent un bruit, un mouvement, une animation

(1) Traduction du mot *charbon* en langue de bord.

inaccoutumés, attrayant prélude de quelque grand événement maritime. Le soleil éclaire d'une lumière vaporeuse le pont des frégates, chargées de dix mille hommes de troupes anglaises et françaises que commandent les généraux Bazaine et Spencer. Enfin l'ordre de se mettre en marche est donné; un bruit unique succède aux mille bruits divers qui se croisaient il n'y a qu'un instant. C'est un immense grincement répercuté d'écho en écho, de grève en grève, et produit par les chaînes massives des ancres qui éraillent les écubiers au puissant appel des cabestans. On dirait le hennissement d'impatience que pousse un coursier fougueux au moment du départ. L'escadre française a bientôt *dérapé* (1); elle déploie sa longue ligne de bâtimens qui mesurent leur vitesse et règlent leur marche sur les mouvemens du vaisseau amiral, pendant que la flotte anglaise, opérant la même manœuvre, dessine tribord à elle (2) une parallèle si régulière qu'on la dirait tracée par le pinceau de Gudin ou d'Isabey. Trente-huit bâtimens arborent le pavillon français, et un nombre à peu près égal les couleurs britanniques. Le *Royal-Albert* porte à son grand mât le guidon de l'amiral Lyons (3). Nous marchons vers Odessa.

Le ciel ne tarde pas à se couvrir de brume, et la mer se fait houleuse. Pendant plusieurs heures, nous filons sept nœuds; mais à la tombée de la nuit l'amiral ordonne de ralentir. L'escadre anglaise s'éloigne de nous insensiblement, elle prend le large pour contourner un banc; nous continuons à suivre la côte, sur laquelle nous apercevons de temps en temps de bizarres silhouettes de cosaques montés sur de très petits chevaux et armés de grandes lances. Les télégraphes russes fonctionnent constamment; ils se dressent de dis-

(1) Expression maritime qui signifie que l'ancre a cessé de toucher le fond.

(2) A sa droite.

(3) Je crois devoir rappeler ici la composition de notre escadre. On comptait sous pavillon français cinq vaisseaux à hélice (mixtes) : *le Montebello* (monté par l'amiral Bruat), 1er rang, avec 114 bouches à feu; *le Fleurus*, 2e rang, avec 90 b. à f.; *l'Ulm*, 3e rang, avec 90 b. à f.; *le Wagram*, 3e rang, avec 90 b. à f.; *le Jean-Bart*, 3e rang, avec 80 b. à f.; — six frégates à roues : *le Vauban* avec 20 bouches à feu, *le Labrador* avec 14 b. à f., *l'Asmodée* (monté par le contre-amiral Pellion) avec 16 b. à f., *Cacique* avec 14 b. à f., *Descartes* avec 20 b. à f., *le Sané;* — trois corvettes à hélice : *Laplace* avec 10 bouches à feu, *Primauguet* avec 10 b. à f., *Roland* avec 8 b. à f.; — deux corvettes à roues : *Berthollet*, portant 10 bouches à feu; *Tisiphone*, en portant 6; — trois avisos à roues : *Milan* avec 4 bouches à feu, *Brandon* avec 6 b. à f., *Dauphin* avec 2 b. à f.; — un aviso à hélice, *Lucifer* avec 2 bouches à feu; — cinq canonnières à hélice : *Alarme, Flamme, Flèche, Grenade, Mitraille*, portant chacune 4 bouches à feu; — six chaloupes canonnières à hélice : *Bourrasque, Meurtrière, Mutine, Rafale, Stridente, Tirailleuse*, portant chacune 3 bouches à feu; — trois batteries flottantes à hélice : *Dévastation, Lave, Tonnante*, armées chacune de 18 bouches à feu; — cinq bombardes (avisos à roues) : *Cassini* avec 2 mortiers, *Ténare* avec 2 mortiers et 4 canons, *Sésostris* avec 2 mortiers et 4 canons, *Vautour* avec 2 mortiers, *Palinure* avec 2 mortiers.

tance en distance comme des fantômes gigantesques, lèvent au ciel leurs maigres bras, et semblent, dans leurs poses étranges, faire des signes de détresse, des gestes de désespoir. Notre départ de Kamiesh est déjà connu de l'ennemi : quoique moins prompts que l'électricité, les télégraphes russes auront parlé assez tôt pour que la garnison d'Odessa passe la nuit du 7 au 8 octobre l'arme au bras au milieu d'une population livrée aux plus cruelles angoisses.

La Dévastation, traînée par son puissant remorqueur, avance sans se presser. L'équipage fait connaissance avec le détachement du 3e régiment d'infanterie de marine, embarqué le matin même et placé sous les ordres d'un jeune lieutenant, M. Aubein. Ceux des officiers de l'état-major qu'aucun service ne retient sur le pont vont se coucher, espérant se réveiller le lendemain devant le port de commerce le plus riche de la Russie dans la Mer-Noire. La nuit s'écoule très belle, rafraîchie par le souffle d'une faible brise de sud-ouest; mais au lever du jour le vent s'élève avec plus de force, et lorsque nous arrivons en vue d'Odessa, il souffle violemment. Nous mouillons devant ce port vers trois heures de l'après-midi, rejoints peu de temps après par l'escadre anglaise.

L'inquiétude était grande à Odessa. La présence des flottes y causait une frayeur telle que, d'après une correspondance russe publiée à cette époque, « le désarroi était devenu général malgré les airs d'assurance qu'affectaient de prendre publiquement les commandans et les officiers de la garnison; — femmes, vieillards et enfans se sauvèrent éplorés, se rappelant avec terreur le premier bombardement. » De la rade même, on pouvait se faire une idée de l'extrême agitation qui régnait dans la ville : les artilleurs couraient à leurs pièces sur le rivage; — on amenait de l'artillerie de campagne toute prête à se porter sur les points où un débarquement était à craindre; — on faisait rougir des boulets; — des troupes défilaient à chaque instant sur les hauteurs. Qu'eût pu faire Odessa cependant une fois à la portée de nos pièces? — La garnison se serait battue avec courage comme les Russes savent se battre; mais elle n'eût pu empêcher notre artillerie de réduire la ville en cendres, de tuer pour toujours, en quelques heures, son commerce si prospère, si florissant avant la guerre, et cela en dépit des six obusiers élevés par les ingénieurs devant le palais Voronzof, — malgré les deux batteries garnies, l'une de trente-six pièces, l'autre de douze, qui dominaient la rade et défendaient l'entrée du port. La population commerçante le comprit bien, et, cédant à ses sollicitations, le corps consulaire adressa aux amiraux Bruat et Lyons cette note rédigée à la hâte : « La présence des flottes alliées sur la rade d'Odessa fait craindre un bombardement. Les soussignés, consuls-généraux et consuls à Odessa,

croient de leur devoir d'appeler l'attention de MM. les amiraux sur les dangers auxquels la vie et la propriété de leurs nationaux seraient exposées par suite d'un bombardement. Les soussignés se permettent de rappeler à leurs excellences que la ville d'Odessa renferme une foule de familles étrangères sujettes de leurs souverains, et que c'est à elles qu'appartient la plus grande partie des biens mobiliers et immobiliers de cette ville. Ils osent donc espérer que leurs excellences épargneront à la ville les tristes conséquences d'un bombardement. »

Malgré la déclaration des consuls, Odessa n'eût pas échappé à ces tristes conséquences, si la guerre avait nécessité un nouveau bombardement; mais la cité marchande devait en être quitte pour une panique, ou, d'après l'expression des matelots, pour un « petit coup de baisse à la bourse. » Ce n'était point pour elle que nous étions venus, et, sans les vents qui régnaient, nous serions allés directement au but réel de l'expédition. Pendant plusieurs jours, ces vents nous firent rouler et tanguer alternativement. Sitôt qu'ils cessaient, la brume tombait si serrée, que c'est à peine si les bâtimens se distinguaient entre eux. Enfin le 14 octobre, le temps paraissant s'améliorer, l'escadre leva l'ancre de nouveau pour aller la jeter, menaçante cette fois, devant Kinburn.

Ai-je bien nommé cette forteresse? Faut-il dire *Kinburn*, ou *Kilbourn*, ou bien encore *Kil-Bouroun? Kil-Bouroun* est la désignation turque donnée à la presqu'île où s'élève ce fort jusqu'à l'époque (1774) où elle cessa de faire partie, avec Otchakof, de l'empire ottoman. Depuis, ses conquérans l'appelèrent *Kilbourn*, et les Anglais, changeant l'orthographe de ce nom, n'écrivirent plus sur leurs cartes que *Kinburn*. Cette dernière désignation ayant prévalu, nous l'adopterons.

Il ne faudrait pas trop s'étonner de voir deux escadres considérables se réunir devant une forteresse d'apparence assez chétive, et qui ne semblait guère mériter l'honneur d'une attaque aussi sérieuse. En réalité, le fort et la forteresse de Kinburn étaient non-seulement importans et bien armés, mais encore ils avaient la certitude de rester hors des atteintes des vaisseaux et des frégates, que leur tirant d'eau obligeait de mouiller trop loin pour que leur feu pût produire quelque effet. Quant aux dix mille hommes de troupes, ils ne pouvaient être à craindre pour l'ennemi qu'autant qu'une brèche praticable faite par les flottes leur eût permis de donner l'assaut. Puis il était nécessaire de détacher des bâtimens pour garder le liman du Dniéper et empêcher la place assiégée de recevoir des secours.

Mouillées à environ deux mille cinq cents mètres de la presqu'île,

les trois batteries flottantes, ayant seules parcouru la route d'Odessa à Kinburn, achèvent leur branle-bas de combat : les panneaux des bastingages sont mis à la mer, attachés sur des corps-morts, avec les canots dont on peut se passer; l'artillerie est portée à tribord; toutes les dispositions prescrites par le plan de combat développé la veille à leurs commandans par l'amiral sont prises dès le matin. Les troupes débarquent sans accident, et dans le plus grand ordre, à trois milles de la forteresse; les chalands, remorqués par les canonnières, peuvent toucher une plage magnifique, recouverte d'un sable fin, sans qu'il soit utile de recourir aux embarcations. Aussitôt débarquée, l'armée établit des retranchemens pour empêcher que des secours arrivent aux commandans des forts. C'est le lendemain 15 octobre que commenceront les hostilités. L'ennemi n'a pas fait un mouvement depuis notre arrivée; le pavillon russe flotte sur les casernes, et les sentinelles restent immobiles. On dirait que ces murailles sont abandonnées, et cependant derrière elles quinze cents hommes sont activement occupés à des travaux de défense : les projectiles s'élèvent en pyramides autour des pièces; les poudrières sont prudemment garnies de roues, d'affûts de rechange en fer qu'on fait sortir en toute hâte des magasins. Sur ces roues, on ajoute un blindage entièrement composé de sacs de farine!

Pendant que la cavalerie pousse une reconnaissance dans la direction de Nicolaïef, l'armée, protégée au besoin par les canonnières, continue ses travaux. Des tranchées s'ouvrent de tous côtés. Le sol est moins dur qu'à Sébastopol : point de roc à miner, point de cailloux à remuer, partout du sable fin mêlé de coquillages; c'est à peine si ce sable voit croître quelques rares touffes d'herbes. L'endroit choisi pour notre campement fut plus tard désigné par nous sous le nom de *dunes,* et devint pendant l'hiver un point d'observation pour les Cosaques. En partant des dunes, avant d'arriver à la forteresse, il faut traverser un village assez pauvre. Sauf deux ou trois maisons blanchies à la chaux et couvertes de tuiles, les autres, petites et mal assises, étaient construites en *galandage,* comme la plupart des granges de nos campagnes. Le village comptait une soixantaine de maisons.

Vers trois heures de l'après-midi, les bombardes, ayant reçu l'ordre d'essayer leur tir contre les fortifications, vinrent prendre poste le long de la presqu'île, à 2,000 mètres du fort principal; mais à la première détonation des mortiers, et comme si ce fait eût été donné pour signal par le commandant russe à ses soldats, une fumée épaisse enveloppa le village, les flammes se firent jour de toutes parts, et un incendie violent, allumé avec l'adresse et la dextérité qui distinguent les Russes, éclaira durant toute une nuit les forts, les camps et la

rade. La place tira quelques coups de canon inutiles : les boulets ne touchèrent pas nos bâtimens. Nos bombes au contraire firent voler plus d'une fois la terre des parapets. L'amiral mit fin à ces essais, qui devaient bientôt porter leurs fruits.

Le 16, jour fixé pour le bombardement, il y eut contre-ordre, le vent et l'état de la mer ne permettant pas à l'escadre de prendre une position convenable. Les bombardes continuèrent l'exercice de la veille; à leur feu se joignit celui des canonnières anglaises, qui allaient et venaient devant les forts. Ces canonnières, portant pour toute artillerie deux canons rayés, lançaient leurs boulets cylindro-coniques à une distance prodigieuse. L'équipage des batteries flottantes resta spectateur de ce tir intéressant. Rien n'était plus curieux à contempler que les courbes décrites par les bombes dans le demi-jour du crépuscule. Ces traînées lumineuses qui se croisaient en tous sens (car la place usa de ses mortiers) se brisaient parfois dans le ciel et vomissaient soudain une langue de flamme, immédiatement suivie d'une détonation. On eût dit un splendide feu d'artifice. L'amiral fit bientôt suspendre ce jeu, en réalité peu redoutable. Le commandant ennemi pensa que cet exercice avait pour but de l'intimider et de le forcer à demander une capitulation sans combat sérieux, capitulation à laquelle l'attitude de ses soldats ne lui eût pas permis de consentir, eût-elle été dans ses intentions. Il avait sans doute l'intime conviction qu'il nous tiendrait en échec assez longtemps pour nous lasser et nous faire reprendre le chemin de Kamiesh. Il ne croyait pas du reste que même nos bâtimens légers pussent venir s'embosser de manière à faire brèche dans des fortifications qu'il considérait comme très solides, et qui l'étaient en effet, quoique bien anciennes. Les précautions qu'il prenait, disait-il, en doublant d'épaisseur le revêtement des poudrières, lui étaient dictées par la plus simple prudence et non par la crainte des effets destructeurs de notre artillerie. Cette confiance devait être cruellement déçue.

Le vent étant complétement tombé, l'amiral Bruat rassembla à bord du *Montebello* les commandans des navires de flottille, et fixa irrévocablement pour le lendemain 17 octobre l'attaque de Kinburn. La dernière nuit qui nous séparait encore du moment de l'action ne se passa pas calme pour tout le monde : elle favorisa de ses ombres une excursion qui n'était pas sans périls et qui mérite d'être racontée.

J'avais vu préparer à bord, dans la journée du 16, des bouées surmontées d'un guidon en étoffe rouge, mais je ne m'étais pas préoccupé de la destination qui leur était donnée, lorsque, le soir, le commandant de *la Dévastation* fit appeler un de ses officiers, M. de Raffin, enseigne de vaisseau. Il lui confia la mission d'aller, à la fa-

veur de la nuit, poser ces bouées aussi près que possible des forts, et de prendre des sondages sur sa route. M. de Montaignac de Chauvance, étant le plus ancien de grade des capitaines de frégate commandant les batteries flottantes, avait été chargé par l'amiral Bruat de guider *la Tonnante* et *la Lave* dans leur embossage. La mission qu'il donnait à M. de Raffin l'ordre d'accomplir était donc fort importante, puisqu'à l'aide des sondages exécutés il pouvait se rendre exactement compte de la distance à laquelle il était permis à ces bâtimens de prendre position.

Cette excursion me souriait; elle m'apparaissait pleine d'émotions de toute sorte. Je jouissais par avance de l'étonnement de l'ennemi voyant au point du jour un long chapelet de bouées se balancer jusqu'au pied de ses murailles. Je ne résistai pas à la tentation d'accompagner M. de Raffin, et, sous le prétexte d'être son bras droit en prenant note des sondages qu'il ferait exécuter, je demandai à le suivre, ce qui me fut aussitôt accordé.

A minuit, le canot s'éloigna de *la Dévastation*. La nuit était sombre, pas autant qu'il l'eût fallu cependant pour agir en toute sécurité. La mer ondulait légèrement, encore émue par les vents qui l'avaient agitée durant plusieurs jours. Le canot était monté par dix hommes, ayant pour patron Questel, matelot de première classe, aujourd'hui capitaine au long cours. M. de Raffin et moi, nous étions dans la chambre, retenant le compas de route entre nos jambes. Les bouées trouvaient place à l'avant et à l'arrière, et les fusils de l'équipage en travers sur les bancs.

Les premières sondes donnèrent trois fois plus de fond qu'il n'en fallait aux batteries flottantes; mais plus nous approchions du rivage, plus la profondeur diminuait. Les hommes maniaient les rames avec une grande précaution, atténuant de leur mieux le bruit que produit toujours la pelle des avirons en touchant l'eau. Les lueurs qui s'échappaient du village incendié la veille éclairaient la côte, et notre patron pouvait ainsi gouverner plus directement. Au bout de vingt minutes à peu près, le murmure des lames roulant sur le sable nous avertit que nous n'étions pas éloignés. Nous vîmes se dresser devant nous les fortifications, qui se détachaient imperceptiblement du fond, aussi noir qu'elles, d'un ciel chargé de nuages. La première bouée fut posée par 10 pieds d'eau à l'extrémité nord de la forteresse. Jusqu'alors rien ne paraissait devoir nous inquiéter. Le canot vira de bord, et nous avançâmes vers le sud, parallèlement au fort. Après quelques coups d'aviron, M. de Raffin ordonna de s'arrêter, et une seconde bouée flotta derrière nous. A ce moment, nous remarquâmes une lumière qui s'agitait sur les parapets; elle se promenait comme si elle eût suivi une ronde d'officier. Cette apparition

n'avait rien de bien rassurant; nous étions sans doute observés. Le canot continua néanmoins de glisser plus silencieusement que jamais. Lorsqu'il parvint devant la partie centrale de la façade du fort, la lumière disparut, et on entendit très clairement un son de voix semblable à un commandement. Une détonation inattendue, qui nous fit tous bondir sur notre banc, servit d'accompagnement au posage de la troisième bouée; une flamme soudaine éclaira, comme en plein jour, notre embarcation, et un obus passa au-dessus de nos têtes avec un ronflement si fort qu'il dut presque nous effleurer. Les hommes se couchèrent instinctivement sur leurs avirons; il fallut l'injonction réitérée de l'officier pour les faire revenir de leur surprise. Une vive fusillade succéda à ce coup de canon, et par un hasard providentiel pas une balle ne nous atteignit. Elles tombaient autour de nous avec un bruit pareil à celui que ferait une pierre lancée à l'eau d'une grande hauteur.

Nous pouvions, à notre estime, être à moins de cent mètres de la forteresse. S'éloigner en toute hâte était le conseil que dictait la prudence, car continuer les sondages, c'eût été, sans nécessité absolue, vouloir exposer la vie des hommes; l'ennemi, nous voyant de nouveau rôder aux environs, n'eût pas manqué d'allumer un feu pour éclairer la rade et nous punir de notre obstination. Que serait-il arrivé si ses pièces nous avaient accueillis avec de la mitraille? Pas un seul de nous n'en serait revenu, et il est plus que probable que si l'on se fût attendu à notre visite, les canons n'eussent pas été chargés avec des projectiles pleins. Pendant que nous battions en retraite, les tirailleurs français s'étaient avancés jusqu'au village incendié, s'abritant derrière les pans d'une muraille que l'incendie avait laissés debout; là, se faisant un point de mire de la fusillade russe, ils commencèrent un feu nourri qui détourna utilement l'attention de l'ennemi.

La brume, qui couvre si fréquemment la Mer-Noire, vint nous gêner dans la dernière partie de notre course nocturne. Ne pouvant plus voir les fanaux allumés à bord de *la Dévastation,* et sur lesquels nous devions régler notre marche, nous éclairâmes le compas, qui pouvait seul nous servir de guide; mais le vent éteignit la lumière, et le fer des fusils empêcha l'aiguille de marquer. Il fallut marcher au hasard et se décider à demander au premier bâtiment de l'escadre que nous abordâmes de nous indiquer le mouillage des batteries flottantes.

Ainsi se termina cette expédition, dont les résultats étaient suffisans pour permettre au commandant de Montaignac de Chauvance de déterminer le point probable de son embossage. Lorsque le matin l'ennemi vit les trois bouées de *la Dévastation,* il dut se dire que

si la réception qu'il nous fit était justement méritée, elle n'en avait pas moins été bien tardive.

II. — LE COMBAT.

Sept heures après l'excursion dont je viens de parler, un grand mouvement se produisait parmi les équipages des divers bâtimens de l'escadre. Chefs de pièces, servans, pourvoyeurs, soutiers, tous se préoccupaient du rôle glorieux qu'ils allaient jouer la plupart pour la première fois de leur vie.

Les instans qui précèdent un combat font naître dans l'âme de celui qui doit compter au nombre des acteurs mille impressions différentes, — impressions qui passent rapides comme l'éclair sans qu'aucune d'elles ait le pouvoir de l'occuper plus particulièrement. L'idée de la mort ne lui vient même pas à l'esprit. Il y a songé quelques jours auparavant : un dernier adieu est préparé pour sa famille; c'est la Providence qui marquera le jour où il devra lui parvenir. Le sentiment du devoir et l'enthousiasme prennent la place des tristes retours, et c'est un bonheur, car plus d'un courage pourrait faiblir, plus d'une main pourrait trembler. On a vraiment bien autre chose à faire : on observe ses adversaires, on regarde si l'heure qui doit amener le signal de la lutte est encore éloignée, on s'encourage mutuellement à marcher avec ensemble et précision, et l'on tient de gais propos sur la défaite probable de l'ennemi, qui, de son côté, a bien le droit d'en faire autant. Puis on interroge le ciel et les vents; le baromètre est l'objet d'attentions tout à fait inusitées, et l'œil ne quitte l'aiguille indicatrice que pour se porter satisfait sur les préparatifs menaçans qui se poursuivent de tous côtés.

A sept heures du matin, on active les fourneaux, que depuis leur arrivée devant Kinburn les bâtimens ont maintenus allumés. Plusieurs canonnières portent les derniers ordres. Le ciel est uniformément gris, l'horizon est voilé; la mer, d'un vert sombre, agite bruyamment des lames courtes et pointues. L'atmosphère est chargée d'une épaisse fumée de charbon que la brise assez faible dissipe lentement. L'effet général du tableau est morne et sévère. Nos batteries flottantes ressemblent à ces chalands qui stationnent toute l'année sur le canal Saint-Martin. Il n'y a plus rien sur le pont; la barre du gouvernail a également disparu; c'est des profondeurs du navire que les timoniers feront leur service. Les tuyaux ont été démontés; aussi la fumée que les batteries laissent échapper et qui les entoure leur donne-t-elle l'aspect de bâtimens incendiés. *La Dévastation*, par un reste de coquetterie, a seule conservé ses cheminées.

L'équipage, rassemblé dans l'entre-pont, écoute attentivement les

dernières instructions de notre officier de batterie, M. de Saint-Phalle, lieutenant de vaisseau. Instruits avant et depuis le départ de France par cet officier, habitués à lui obéir, ayant pour M. de Saint-Phalle un respect que la discipline ne commande pas seule, les servans et chefs de pièces ne perdent pas une de ses paroles. Ils sont tous suspendus à ses lèvres : jamais école de canon n'eut d'élèves plus ambitieux de bien faire. Le caractère du matelot est des plus curieux à observer : c'est presque toujours un grand enfant qui a besoin de rencontrer chez ceux qui sont appelés à le diriger tantôt la fermeté la plus sévère, tantôt la plus extrême douceur. Il lui faut un langage rude, énergique, quand les circonstances sont impérieuses et réclament le concours de tout ce qu'il a de force et d'intelligence; il lui faut aussi de la douceur et de la bonté pour l'aider à supporter la monotonie de la vie ordinaire. A bord il est le plus discipliné des soldats, à terre il est le plus indépendant des hommes; il se livre à mille folies, se grise sans vergogne, et se querelle alors avec tout adversaire qui veut bien relever son défi. En mer, il est d'une sagesse exemplaire; il travaille sans relâche, et s'il a quelques punitions à subir, — la suppression de son quart de vin ou une heure *de peloton* par exemple, — ce n'est que pour des fautes légères comme celles-ci : avoir parlé dans les rangs, — peut-être bien à un camarade qui lui écrasait les talons, — ou avoir laissé son linge épars dans la batterie. Le matelot est plus ordinairement insouciant que préoccupé. Il pleure volontiers en quittant sa femme et ses enfans, mais le lendemain il y songe à peine : la délégation du tiers de sa solde qu'il leur fait calme son chagrin et met sa conscience en repos.

Je disais tout à l'heure que l'idée de la mort venait rarement attrister le marin prêt à combattre. Si je n'en étais convaincu, il me suffirait de parcourir l'entre-pont de *la Dévastation*. L'amiral a ordonné aux batteries flottantes de s'avancer vers Kinburn, le tambour a battu, et le clairon, tant bien que mal, sonne encore le rappel au poste de combat. Les hommes sont tous là, rangés autour de leurs chefs de pièces, fixes, immobiles, comme doivent l'être des soldats sous les armes. Leur figure est aussi impassible qu'en un jour d'exercice; on ne croirait pas assurément qu'ils vont braver de formidables dangers, que chaque instant qui s'écoule les rapproche de l'ennemi sous le feu duquel ils vont rester pendant plus de quatre heures. J'ai beau examiner leurs traits, je n'y vois nulle trace d'émotion; je remarque tout au plus de légers mouvemens d'impatience qui ont pour cause la lenteur de notre marche.

Un silence solennel régnait dans les rangs et n'était interrompu que par la voix de M. de Montaignac de Chauvance, qui du pont, où

il était seul devant les canons russes, transmettait ses ordres aux officiers. *La Dévastation* gouvernait directement sur le fort; ses sabords étaient à demi fermés. En apercevant ce bâtiment ras sur l'eau comme un ponton, n'offrant à l'œil rien de menaçant, avançant lentement, insouciant des boulets qui commençaient à pleuvoir autour de lui et au-devant desquels il se dirigeait avec sa nonchalance habituelle, le commandant russe dut se perdre en conjectures. S'exagérant la témérité du caractère français, il crut voir un chaland de débarquement destiné à jeter au pied même des murailles des troupes assez nombreuses pour pénétrer dans la place et obtenir une reddition sans le secours de l'artillerie.

Dix minutes de marche nous ont sensiblement rapprochés. Le tir de l'ennemi est plus précipité. Les boulets sillonnent l'atmosphère; mais tous passent au-dessus du pont. Nous sommes à 1,500 mètres, et cependant le commandant ne donne aucun ordre de stopper. *La Dévastation* présente toujours son avant. Une ceinture de fumée inonde les parapets des forts. Seuls, nous nous trouvons le point de mire de toutes les pièces. Les bombardes anglaises et françaises, embossées le long de la presqu'île, commencent leur feu, mais elles ne peuvent réussir à opérer une diversion à notre avantage. Enfin *la Dévastation* jette l'ancre à une portée de 800 mètres; — *huit cents mètres*, lorsque ses canons atteignent sûrement à une distance de *deux mille cinq cents!* — A peine mouillée, elle se présente tribord à l'ennemi, ses sabords s'abaissent, ses canons de 50 avancent au dehors leurs bouches menaçantes. Au commandement de feu! une détonation assourdissante fait frémir toutes les parties du navire, et quinze boulets ricochent en même temps sur les terrassemens russes. M. de Montaignac de Chauvance a quitté le pont pour se placer au centre de la batterie; il vient de s'arrêter sous le grand panneau, lorsqu'un obus, se faisant jour au travers d'un double blindage, tombe à ses pieds et projette sur les hommes qui l'entourent des éclats de bois qui blessent, heureusement sans gravité, quelques-uns d'entre eux. La mèche de l'obus n'est pas éteinte, elle fume, et le projectile peut éclater. Une baille pleine d'eau le reçoit à temps.

L'ennemi s'est aperçu qu'il tirait trop haut; il a rectifié son tir. L'action s'engage avec acharnement. Le temps sombre et les panneaux fermés laissent peu de jour pénétrer dans l'entre-pont. Cette demi-obscurité s'accroît encore de la fumée chassée par le vent; elle devient tellement épaisse, que les hommes semblent se mouvoir comme des ombres. Pendant que l'équipage charge et décharge sans cesse ses énormes canons, les tirailleurs du 3e régiment d'infanterie de marine, placés à l'avant et à l'arrière, font un feu nourri

sur les servans et chefs de pièces de l'ennemi. La galerie extérieure établie à bâbord, qui, d'après les calculs, était destinée à les recevoir, reste inoccupée, le commandant de Montaignac jugeant prudent de ne point exposer ces hommes sans bénéfice aux coups des Russes; il eut raison, car les projectiles qui labouraient le pont rendaient cette position intenable.

Un roulement des tambours arrête tout à coup l'élan de nos marins. La fonte cesse de tonner, et chacun reprend son poste et son immobilité. De nouveaux ordres sont donnés, l'officier de batterie les répète : il s'agit de remplacer la charge *au tiers* par la charge *au quart,* de changer le pointage et de faire mettre à la disposition des meilleurs chefs de pièces des projectiles creux remplis de matières incendiaires, — projectiles dits boulets spéciaux. Ces dispositions sont prises en moins de temps que je n'en mets à les décrire, et le combat recommence. Si court qu'ait été ce moment de repos, il semble que l'équipage l'ait trouvé trop long et qu'il veuille regagner le temps perdu en déployant une activité nouvelle : les canons roulent bruyamment sur leurs chariots, mus par des bras robustes; les chargeurs enlèvent les boulets de 50 sans efforts, et comme si le poids de ces énormes projectiles n'était rien pour eux; — le refouloir va et vient sans relâche, faisant rendre aux parois de la pièce un tintement sonore; — les pourvoyeurs, le gargoussier sous le bras, accomplissent en courant le trajet de leur pièce à la soute. Toute cette agitation, se produisant au bruit de l'artillerie dans cette batterie basse, offre un tableau étrange. Chaque fois que la poudre étreint d'une langue de feu les flancs du navire, une lueur ardente se reflète sur l'équipage, illumine tous ces visages noircis par le salpêtre, embrase toutes les murailles : le bâtiment entier ressemble à une vaste fournaise.

La scène change bientôt : l'ennemi tire depuis quelques instans avec une justesse extraordinaire. Les boulets atteignent les plaques de fonte, dans lesquelles ils font une dépression de deux à quatre centimètres. Le son qu'ils rendent en touchant notre armure est sec, et le choc n'a aucun autre effet sur la coque; mais, soit que les artilleurs russes lancent en même temps des obus, soit qu'ils se servent de boulets rouges, il en est qui, sans faire de dépression, mâchent légèrement le fer et s'éparpillent en éclats dangereux qui pénètrent par les sabords. Plusieurs hommes tombent grièvement atteints. Leurs cris de douleur sont couverts par des hurrahs prolongés : le mât qui arborait le pavillon russe vient d'être emporté par un boulet, et les casernes du fort sont en feu. Quoique les batteries flottantes *la Lave* et *la Tonnante* aient pris leur embossage vingt minutes après nous, l'ennemi ne paraît pas vouloir partager sa besogne

en leur accordant une part dans sa défense, car d'autres hommes sont frappés à bord de *la Dévastation* et viennent se coucher sur le cadre. Si cela continue, le chirurgien ne restera pas oisif. Il y a cinquante minutes que nous combattons, et sept hommes déjà sont entre ses mains.

A onze heures, le feu est aussi vif de notre côté qu'au moment de l'embossage. Il n'en est pas de même de la forteresse : plusieurs de ses pièces sont démontées, les parapets sont minés par nos boulets, et la maçonnerie est gravement endommagée. L'ennemi tire toujours, mais plus lentement; on voit qu'il a perdu une partie de ses moyens d'action. Cependant les artilleurs russes conservent dans leur pointage la même précision. De nombreux boulets ricochent presque à l'ouverture des sabords; l'un des chargeurs demande un quatrième écouvillon : trois ont été cassés entre ses mains par les éclats du fer sans qu'il ait été touché! Au tir à volonté *la Dévastation* fait succéder le tir par bordées, qui, joint au feu soutenu des deux autres batteries, ne tarde pas à faire dans une partie de la muraille une brèche immense. La clé de voûte de la porte sud-est est enlevée; le cintre s'écroule avec fracas, entraînant dans sa chute les épaulemens, déjà rongés en plusieurs endroits.

Soudain, de notre côté, un craquement affreux couvre les bruits de la batterie, et deux hommes tombent pour ne plus se relever. Un boulet vient de pénétrer par un sabord du centre : après avoir tracé dans la pièce un sillon d'un centimètre de profondeur, il a décapité l'un des servans de gauche, broyé une épontille de 33 centimètres d'épaisseur, brisé en mille éclats le compas qui la surmontait, touché en plein bas-ventre un sergent d'infanterie de marine occupé au passage des projectiles, et s'est enfin réfugié dans la muraille en chêne du bâtiment, où il ne s'est arrêté qu'au blindage. Cette muraille a en cet endroit 60 centimètres d'épaisseur.

Le poste des blessés reçoit les deux cadavres mutilés : l'un, celui du servant de gauche, est dans un horrible état; son corps, sans tête, n'est plus qu'un amas de sang coagulé, l'épine dorsale est dépouillée, l'os du bras gauche est complétement à nu; l'autre, celui du malheureux sergent, forme trois morceaux, retenus seulement par le pantalon d'uniforme; les deux jambes ont été détachées. La mort a dû être prompte comme la foudre, car la figure est restée souriante.

Ce triste événement marque la fin du combat. La forteresse ne peut résister aux effets de notre artillerie; à demi écroulée, n'ayant plus que quelques pièces en état de servir, elle arbore le pavillon blanc. Devant ce signal pacifique, si souvent déployé par les nations belligérantes, le canon cesse de gronder. Un calme étrange succède

brusquement à un fracas épouvantable, et produit sur les sens une espèce d'engourdissement qui ne se dissipe qu'avec peine. Il semble qu'on sorte d'un pénible rêve. Deux embarcations se détachent simultanément des vaisseaux-amiraux et s'avancent vers la forteresse. Pendant que les officiers qui les montent parlementent avec le commandant russe, les équipages, rappelés sur le pont, prennent à la hâte leur repas, s'entretenant avec entrain des faits accomplis, bien désireux de continuer une partie qu'ils viennent d'abandonner si belle.

Jetons un coup d'œil sur le tableau qui s'offre à nous. Au moment de lever l'ancre pour venir s'embosser, et même aux débuts du combat, le ciel était sombre, le vent soufflait frais, et la mer clapotait; maintenant le ciel est plus pur que jamais, la mer est droite et tranquille comme nous la trouvâmes au détroit de Gibraltar. Étrange contraste, le soleil resplendit sur les ruines désolées de la place ennemie! Il semble vouloir couvrir d'un éclatant linceul les victimes glorieuses de ce mémorable fait d'armes. Nos plaques portent les traces de *trente et un boulets*, et je puis en compter *quarante-quatre* sur le pont. Le chêne est couvert de longues déchirures : les boulets en passant creusaient leur lit, et ricochaient à quelques centaines de mètres plus loin. La mer est parsemée de détritus provenant de ces cicatrices et des éclats des jambettes. Toutes ces marques ineffaçables sont recouvertes d'une poussière blanchâtre. Les couleurs nationales sont traversées par un obus. Une ancre de 700 kilogrammes, couchée à l'avant sur le pont, est brisée en plusieurs morceaux; la partie directement atteinte a suivi le projectile à la mer. Les autres batteries portent moins de traces sur leur pont. *La Lave* a reçu en totalité une soixantaine de boulets. J'ai peu parlé du reste de l'escadre, parce que je me suis promis de m'écarter le moins possible de *la Dévastation*, et surtout parce que les vaisseaux ne sont venus prendre part au combat que fort tard et à une grande distance. Les trois batteries flottantes peuvent être considérées comme ayant seules, avec les bombardes, réduit les forts de Kinburn au silence et essuyé entièrement leur feu meurtrier. Quelques lignes, extraites de l'ordre du jour de l'amiral Bruat, viennent à l'appui de notre opinion : « *Le feu écrasant* des batteries flottantes et des bombardes a tellement précipité le dénoûment de l'action, que les autres bâtimens de l'escadre *n'ont pu prendre à ce glorieux combat* toute la part qui leur avait été promise; mais, par la précision de leurs manœuvres, par leur ardeur à se porter au feu, les canonnières, les vaisseaux, les frégates, les corvettes et les avisos à vapeur ont montré ce que l'amiral était en droit d'attendre d'eux, si la lutte s'était prolongée davantage. »

Le général russe Kokonovich vient d'accepter cependant la sommation qu'on lui a faite de capituler. La garnison sort de la place avec les honneurs de la guerre; elle défile sur les glacis, où elle dépose ses armes, emportant avec un pieux respect tous les ornemens religieux. Le commandant russe est reçu par les généraux Bazaine et Spencer, qui se sont avancés avec leurs troupes jusqu'en dehors du village incendié. La valeureuse défense des forts de Kinburn fait le plus grand honneur au courage héroïque des vaincus. L'ennemi n'a en effet consenti à se rendre que lorsque les pièces, démontées de leur affût, n'ont plus permis de brûler une seule amorce, et parce qu'il ne pouvait songer à soutenir avec avantage un assaut contre des troupes de beaucoup supérieures en nombre, auxquelles d'ailleurs de larges brèches offraient un chemin facile pour parvenir aux remparts. Ces brèches, c'est le feu des batteries flottantes qui les a ouvertes (1). Évidemment les fortifications les mieux assises ont tout à redouter de pareils engins. L'amiral Lyons, visitant plus tard *la Dévastation,* resta saisi d'étonnement, et ne put s'empêcher de s'écrier : « Non, non, plus de vaisseaux! » Le résultat obtenu a dépassé l'attente de l'amiral Bruat lui-même, plus familier avec la nouvelle invention dont l'empereur Napoléon III a doté la stratégie maritime. Dans son rapport, où il rend hommage à l'habileté de MM. les commandans de Montaignac de Chauvance, de Cornulier Lucinière et Dupré, il s'exprime ainsi : « J'attribue ce prompt succès en premier lieu à l'investissement complet de la place par terre et par mer, en second lieu *au feu des batteries flottantes,* qui avaient déjà ouvert dans les remparts plusieurs brèches praticables, et dont le tir, dirigé avec une remarquable précision, eût suffi pour renverser de plus solides murailles. *On peut tout attendre* de l'emploi de ces formidables machines de guerre, quand elles seront conduites au feu par des officiers aussi distingués que ceux auxquels l'empereur avait confié le commandement de *la Dévastation,* de *la Lave* et de *la Tonnante.* »

(1) Deux extraits de journaux anglais, que nous traduisons presque littéralement, donneront une idée de l'impression produite parmi nos voisins par l'affaire de Kinburn. « Les batteries flottantes, lisons-nous dans le *Galignani's Messenger* du 3 novembre 1855, ouvrirent leur feu avec un magnifique fracas, et *une de ces batteries* en particulier se distingua tout le temps par la régularité, la précision, la force de son feu. L'ennemi répondit avec vigueur, et les batteries doivent avoir été soumises à une sévère épreuve, car l'eau était éclaboussée en forme de colonne par les boulets pleuvant autour d'elles. » De son côté, le *Morning Post* s'exprimait ainsi au sujet des batteries flottantes : « Ces batteries, qui, enfermées dans une impénétrable enceinte de fer, bravant les canons du plus fort calibre, peuvent s'approcher des forts de l'ennemi et porter partout la destruction et l'épouvante, sont le type véritable des ressources et de la puissance de nations comme l'Angleterre et la France, ainsi que des solides élémens de leur richesse et de l'inébranlable fermeté de leur résolution. »

Une heure après la prise de possession de la presqu'île de Kinburn, je descendis à terre. Nos canonniers, auxquels le commandant avait accordé la permission de visiter la place, arrivaient en même temps. J'entrai par la poterne qui s'avance sur le liman du Dniéper (1), la porte du front sud-est n'existant plus. Quel douloureux spectacle! On se croisait à chaque pas avec des convois de blessés ou de morts. La terre était couverte de boulets et de débris. Des huit corps de bâtiment que renfermait la forteresse, pas un n'a échappé à nos coups : les toitures sont à jour, et les murs, écroulés çà et là, laissent voir des salles dévastées. Le plus vaste de ces bâtimens, qui renfermait les cuisines, a été anéanti par l'incendie; le parc à projectiles est criblé : un seul obus cependant y est entré, et, chose extraordinaire, a éclaté sans mettre le feu aux boulets chargés que contenait l'édifice; les logemens des officiers et de la garnison, le magasin des vivres et les ambulances sont à reconstruire. Il est difficile de se frayer un chemin à travers ces amas de décombres. Mais voulez-vous avoir une idée plus nette des terribles coups que nos bâtimens ont portés à l'ennemi, gravissez jusqu'aux terrassemens. Ici c'est une pièce qu'un boulet a frappée à la volée et jetée à bas de son affût; là c'est un affût broyé de telle sorte que la culasse du canon s'est affaissée, laissant les artilleurs sans moyens d'action; — plus loin, d'autres canons ébréchés, d'autres affûts paralysés, et partout des terres enlevées des talus et entassées comme à main d'homme sur cette artillerie à jamais inutile. Dès deux heures, au rapport du commandant russe, la place n'était plus tenable. Ce qui survivait d'hommes valides s'était réfugié dans les casemates et à l'abri des fossés qui regardent le Dniéper.

Visitons maintenant les deux forts qui s'élèvent entre la place principale et la pointe extrême de la presqu'île. Reliés par un chemin couvert, ces deux ouvrages pouvaient être d'un grand secours à l'ennemi, s'il avait eu affaire à de moins habiles tireurs que les nôtres; mais le feu des batteries françaises s'étant concentré sur un même point, le général Kokonovich les fit abandonner pour porter toutes ses forces du côté attaqué, après avoir toutefois inutilement tenté de s'opposer au passage des canonnières dans le liman du Dniéper. Ces ouvrages quadrangulaires sont construits, l'un, celui de *la pointe,* dont le pied est baigné par la mer, en bois de sapin blanc revêtu de sable fin; l'autre, désigné par nous sous le nom de *fort intermédiaire,* en épaisses couches de gazon superposées, formant talus extérieurement et soutenues intérieurement par des

(1) Grande nappe d'eau qui s'étend près de l'embouchure de certains fleuves. Le *liman du Dniéper* est formé par la réunion de ce fleuve et du Bug.

fascines. Le travail de ce dernier est remarquable. Il compte environ une vingtaine d'embrasures; toutes ne sont pas armées. Au centre s'élèvent le traditionnel four à boulets rouges, une poudrière et une espèce de corps de garde ou réduit fortement blindé, construit aussi en bois blanc. Ces deux forts n'existeraient plus sans doute, si les Russes ne les avaient promptement abandonnés.

En définitive, cette journée du 17 octobre, célébrée par les ordres du jour de l'amiral Bruat et du maréchal Pélissier, avait coûté aux Russes quarante-cinq hommes tués et cent trente blessés. Les alliés n'avaient eu à regretter que la perte des deux marins de *la Dévastation*, et environ vingt-cinq hommes blessés plus ou moins grièvement, tant à bord de ce dernier bâtiment qu'à bord des autres batteries flottantes.

Le 19 octobre, les prisonniers russes étaient dirigés sur Kamiesh. Par un rapprochement bizarre, quarante-cinq ans plus tôt, — le 19 octobre 1813, lendemain de la néfaste bataille de Leipzig, — le général Kokonovich, notre prisonnier d'aujourd'hui, entrait en vainqueur sur le territoire français !

III. — L'OCCUPATION. — LA PRESQU'ÎLE DE KINBURN. — UNE DÉBACLE.

Le lendemain du combat de Kinburn, vers six heures du matin, l'ennemi faisait sauter la forteresse d'Otchakof, exposée *sans utilité* (d'après les termes d'une dépêche russe) à une destruction inévitable, si nos bâtimens se décidaient à la bombarder. A la même heure, tous les bâtimens de l'escadre mettaient leur pavillon en berne. Aux cris d'enthousiasme, aux chants de victoire allaient succéder les prières des morts. Le moment était venu de procéder à l'enterrement des deux marins de *la Dévastation*. L'arrière de notre batterie avait été transformé en chapelle. Un catafalque d'une imposante simplicité recouvrait les deux corps. Il n'y avait là ni drap noir étoilé d'argent, ni panaches blancs, ni flambeaux ciselés, ni croix funèbre brodée sur velours. Des pavillons aux couleurs nationales recouvraient seuls les restes mortels de nos braves camarades, et les parois de la chapelle improvisée étaient modestement décorées par les drapeaux de toutes les nations alliées.

Vers onze heures, l'aumônier du *Montebello* arriva revêtu de ses habits sacerdotaux. Le commandant de *la Dévastation* et ses officiers se rangèrent à droite et à gauche des cercueils : les états-majors des divers bâtimens leur faisaient face. L'équipage sur deux rangs avait pris place à tribord et à bâbord. L'office des morts fut récité au milieu du recueillement général. Il n'est personne qui puisse assister sans une émotion profonde à une cérémonie funèbre

célébrée ainsi entre le ciel et l'eau, sur le glorieux théâtre où sont tombées les victimes; il n'est personne qui n'éprouve le besoin de proclamer hautement son respect pour tous ceux qui, loin de leur famille, sacrifient si noblement leur existence à la grandeur de la patrie.

La prière et l'aspersion terminées, les corps furent déposés dans le grand canot, suivi d'un long convoi d'embarcations. Arrivés à la plage, les hommes du canot portèrent les cercueils à bras jusqu'à la fosse creusée dans les talus des fossés extérieurs de la forteresse. Après une courte et dernière prière, la terre se referma, et une humble croix de bois blanc fut plantée sur la sépulture des deux courageux marins.

Les batteries flottantes anglaises entrèrent sur rade dans la matinée du 19 octobre, remorquées par deux frégates. Arriver quarante-huit heures trop tard, c'était jouer de malheur; elles repartirent immédiatement, sans même se donner la peine de jeter l'ancre, et se promettant bien sans doute d'avoir un jour leur revanche.

Avant d'entrer dans le liman du Dniéper, *la Dévastation* reçut l'ordre de remettre ses blessés aux divers vaisseaux de l'escadre qui lui furent désignés. Cette évacuation se fit avec une certaine solennité : couchés dans leurs cadres, les blessés, hissés par le grand panneau, passaient devant la garde assemblée, qui leur portait les armes pendant que le tambour battait aux champs. Les officiers se découvraient à leur passage, et le commandant de Montaignac de Chauvance adressait à chacun de ces braves marins quelques bonnes paroles d'encouragement. On les transportait ensuite dans les canots, qui partaient aussitôt pour leur destination. Les batteries flottantes *la Lave* et *la Tonnante,* devant lesquelles les blessés étaient obligés de passer, avaient également rassemblé sur leur pont la garde et les tambours.

Le 25 octobre, nous faisions notre entrée dans le Dniéper. Le mouillage assigné à chacune des batteries préservait d'une attaque des Russes la forteresse de Kinburn, où il importait de pouvoir s'établir avec sécurité, puisque les amiraux avaient décidé, de concert avec le général Bazaine, qu'on hivernerait dans la presqu'île. Un seul régiment, le 95e de ligne, qui sut se faire une si belle page dans la guerre d'Orient par le combat du pont de Traktir, devait rester préposé à la garde de notre conquête. Pour faciliter la défense de la place, les vaisseaux mirent à terre plusieurs canons de 30, et les batteries flottantes complétèrent cet armement avec six pièces de 50. Quant aux Anglais, ils ne laissèrent derrière eux que leur pavillon, flottant sur le bastion de la pointe extrême : l'armée anglaise n'était pas assez forte pour se démembrer, et la division ma-

ritime organisée par les soins de l'amiral Bruat pouvait seule défendre nos nouvelles positions.

Les troupes de terre et de mer partirent donc après avoir fait plusieurs reconnaissances : la troupe de terre avec la cavalerie à quelques lieues de la forteresse, la division de mer avec les canonnières dans le Bug et le Dniéper, sous la conduite du contre-amiral Pellion. L'une revint chargée de légumes, de bois, de fourrage et de harengs salés, pris dans les deux villages de Paksofka et de Skadofka; l'autre, remorquant un radeau de bois de construction d'une grande valeur, mais non sans avoir échangé quelques coups de canon avec les batteries en terre dont les rives du fleuve sont bordées, tandis que nos cavaliers n'avaient rencontré dans leurs excursions que des masures abandonnées et environ deux cent cinquante Cosaques, qui s'étaient bornés à les regarder de loin.

Le commandement maritime de la division de Kinburn (1) fut confié à M. le capitaine de vaisseau Paris, qui abandonna *le Fleurus* pour porter son guidon sur l'aviso à vapeur *le Vautour*. Le colonel Muller, du 95e de ligne, eut de son côté le commandement supérieur des troupes de terre, composées du régiment à la tête duquel il avait perdu deux chevaux au pont de Traktir, et de trois détachemens d'infanterie de marine, qui, débarqués des batteries flottantes, furent chargés de garder les forts avancés de la presqu'île.

Pour arriver à se mettre sur un pied de défense respectable, les vainqueurs de Kinburn avaient fort à faire, il faut bien le dire. Avec un peu d'efforts, ils réussirent cependant à *se débrouiller* (qu'on nous permette ce terme si usité dans la langue du marin). La division du commandant Paris avait prêté le concours de ses équipages à l'armée de terre, et l'on s'était mis à l'œuvre avec courage. Une attaque sérieuse pouvait être à craindre par le front sud-est de la forteresse, et c'était précisément de ce côté que les batteries flottantes avaient ouvert ces larges brèches dont parlait l'amiral Bruat. Pour faire disparaître ces brèches, il ne fallait rien moins que maçonner de nouvelles murailles. On fit à l'intelligence du troupier français un de ces appels qui sont toujours écoutés, et les fortifications écroulées se relevèrent bientôt sous la direction des officiers du génie. La prise du radeau de bois de construction opérée par la

(1) Elle se composait de quatorze navires de flottille, savoir : trois avisos, *le Vautour*, *le Milan* et *le Lucifer*; — les trois batteries flottantes; — sept canonnières : *la Flèche*, *la Grenade*, *la Flamme*, *l'Alarme*, *la Bourrasque*, *la Meurtrière* et *la Rafale*, — et le transport *la Provençale*. M. l'abbé Lamarche avait été nommé aumônier de cette division. Les avisos *le Milan* et *le Lucifer* devaient faire l'office de courriers entre Varna et Kinburn, même pendant les plus mauvais temps de l'hiver. *La Provençale* était désignée pour servir tour à tour d'hôpital et de magasin.

division du contre-amiral Pellion était pour nous un événement des plus heureux, et les nombreux madriers qui se trouvèrent si à propos sous notre main servirent à élever des palissades de clôture que l'ennemi eût difficilement escaladées.

Je trouve dans les notes manuscrites d'un touriste qui visita Kinburn en 1853 quelques indications sur la presqu'île dont le sort des armes venait de livrer les abords à la France. A l'entrée du liman, ce voyageur remarqua Kinburn à sa droite, et un peu plus loin à sa gauche Otchakof. Il évalue à quatre cents hommes la garnison qui occupait Kinburn en 1853, et parle des travaux de la forteresse comme peu importans (1). La fondation de Kinburn remonte à la domination turque : c'est le traité de Kutchuk-Kaïnardji qui l'a donné aux Russes (1774). Défendue par le célèbre Souvarof, cette forteresse résista en 1786 à tous les efforts des Ottomans, lesquels furent repoussés après trois assauts malheureux. Otchakof est dans une position très différente de celle de Kinburn. Du haut de l'éminence où le château est comme perché, le regard se promène à gauche sur toute l'étendue du liman, à droite et en face sur la Mer-Noire. La ville a été détruite, et Otchakof n'est plus qu'une position militaire. C'est le 17 décembre 1788 qu'elle fut emportée d'assaut par les Russes, à la faveur d'un hiver très rude qui avait gelé le liman. Leur triomphe fut souillé par d'horribles massacres. Non-seulement la garnison fut passée au fil de l'épée, mais les soldats russes égorgèrent pendant trois jours des vieillards, des femmes, des enfans. Les noms de Potemkin et de Souvarof se lient tristement au souvenir de cette affreuse boucherie.

Le pays où nous venions de nous établir avait, on le voit, de tragiques et sanglantes annales. Peu d'entre nous toutefois se préoccupaient du passé de la presqu'île ; marins et soldats étaient tout entiers aux émotions du présent. Depuis plus d'un mois, le pavillon des alliés flottait sur Kinburn. Les travaux, poussés avec activité, avaient doté notre nouvelle conquête d'une défense formidable. On aurait en vain cherché sur les murailles rebâties du côté du sud-est d'autres traces de la victoire du 17 que les empreintes toutes fraîches du mortier. Les parapets se dressaient de nouveau, plus solides que jamais, épaulés par des gabions bien enterrés et pressés les uns contre les autres. Le embrasures, où s'étalaient fièrement les pièces de 30 des vaisseaux et les monstrueux canons des batteries flottantes, étaient reconstruites avec le même soin. Les fossés étaient entourés de barrières colossales. « Lorsque les Russes ren-

(1) Il faut croire que ces travaux avaient été poussés avec une grande activité depuis l'époque de ce voyage. En effet, lorsque nous prîmes Kinburn, la forteresse était défendue par 1,500 hommes et 174 bouches à feu; elle renfermait 2,500 projectiles, 120,000 cartouches, 3 poudrières, etc.

treront en possession du fort, disait-on autour de moi, ils verront qu'on peut nous confier quelque chose. »

On ne s'était pas contenté de fortifier Kinburn; on avait creusé à l'extrémité du village qu'abritait le château une tranchée armée de plusieurs pièces de campagne. Un chef de bataillon, préposé à la défense de cette position avancée, en avait fait l'objet de sa plus tendre sollicitude. Le fossé était tellement large en cet endroit, que les eaux du liman et de la Mer-Noire venaient s'y confondre. Trois rangs de *trous-de-loup* le précédaient; des filets abandonnés par les pêcheurs sur le rivage étaient un peu plus loin attachés sur des pieux. Ce rideau, invisible au tomber du jour, devait gêner singulièrement les assaillans qui auraient choisi ce moment pour nous visiter. Des cercles en fer, provenant de démolitions de barriques, se dressaient traîtreusement sous les pieds; à demi enterrés, ils formaient des espèces de traquenards qui invitaient le passant le plus inoffensif à donner la tête la première dans la gueule béante des trous-de-loup. C'était une invention ingénieuse qui n'attendait qu'une occasion de se produire avec succès, car le novateur lui-même se prit à son propre piége. Tous ces riens, tous ces gracieux colifichets de l'art militaire s'étalaient à l'envi aux abords de notre première ligne. Un jour, le colonel Muller se dit que, par un temps de brume aussi fréquent, il ne serait pas mauvais d'avoir en plus, à quelques centaines de mètres au-delà, un poste avancé, composé de quatre hommes seulement, pour interroger les alentours et prévenir au besoin toute velléité de surprise de la part des Cosaques. Il demanda parmi ses troupiers des hommes de bonne volonté, — le régiment tout entier sollicita cette faveur. Les élus furent donc immédiatement installés dans une petite masure qui s'élevait le long du liman, et formèrent, à partir de cet instant, un poste d'observation qui présenta une nouvelle garantie pour la tranquillité de chacun. Le *fort du Nord* n'était pas moins bien partagé que Kinburn même. Le *fort intermédiaire* avait reçu un détachement de marins; le *fort de la pointe* était occupé par l'infanterie de marine, sous le commandement des lieutenans Aubein, Gastaldi et Dastugue.

Voilà pour la défense de terre; mais la division du commandant Paris avait aussi sa tâche à remplir. *La Dévastation, la Lave* et *la Tonnante* étaient mouillées de telle façon que leur artillerie pût balayer la presqu'île sur tout l'espace qui s'étend du front sud de la forteresse à l'entrée du village. Des essais de tir avaient eu lieu, et les projectiles atteignaient non-seulement la langue de sable, mais ils la traversaient dans une largeur évaluée à 800 mètres, et tombaient en ricochant encore dans la Mer-Noire. Elle eût été à plaindre, l'armée qui se fût aventurée sous la volée de nos canons.

La canonnière *la Bourrasque* commandait les ouvrages avancés;

elle n'était mouillée qu'à 200 mètres de ce point. Les autres bâtimens de la division, au milieu desquels *le Vautour* faisait flotter son pavillon de commandement, avaient jeté l'ancre entre le *fort intermédiaire* et la forteresse.

Ainsi installés sur un pied de défense très respectable, nous pouvons écouter sans crainte les bruits qui nous viennent de toutes parts. Ce sont d'abord les journaux qui, reproduisant les dépêches russes, nous apprennent que nos ennemis ne sont pas disposés à nous laisser jouir tranquillement de notre possession. L'empereur Alexandre, resté malade à Nicolaïef, a donné des ordres pour que son armée ne soit pas inactive, et il a prévu l'hivernage à Kinburn de nos bâtimens, « puisque, disent les dépêches, des barques plates en grande quantité sont armées en guerre dans le Bug, et qu'une flottille attend dans le Dniéper un moment favorable pour s'y joindre. » Ensuite ce sont deux déserteurs qui affirment à l'interprète qu'un mouvement considérable de troupes se fait à Cherson, et qu'on parle d'une attaque prochaine et inévitable. Puis encore c'est l'armement d'Otchakof : le fort n'existe plus, mais les hauteurs se couvrent, assure-t-on, de batteries en terre. Nous pouvons d'ailleurs nous-mêmes, à l'aide de longues-vues, suivre l'exécution de ces ouvrages. Les troupes travaillent avec toute la patriotique ardeur que le knout est capable d'exciter; des exercices fréquens sont commandés pour distraire la jeune milice, nouvellement recrutée. La journée du 3 novembre survint au milieu de ces préparatifs de l'ennemi qui nous tenaient en éveil. Une brume des plus intenses étendait depuis le matin son voile épais sur le liman. Les bâtimens s'étaient perdus de vue, et leurs équipages reposaient paisiblement. Soudain des coups de fusil précipités retentissent, le canon gronde, et les cris « aux armes ! » nous arrivent distinctement. Chaque commandant, à défaut d'ordres qu'il était impossible de transmettre, se met aussitôt en branle-bas de combat. *La Dévastation* reprend en un instant son terrible aspect : les canonniers sont tous à leurs pièces, les affûts grincent, les pourvoyeurs attendent. Au bout d'un silence de quelques minutes, le cri de « qui vive ! » poussé par les factionnaires annonce l'arrivée d'un canot. Quatre officiers français, qui s'étaient aventurés à plusieurs mètres du poste avancé, venaient d'être enlevés par les Cosaques, qui, peut-être sans cette rencontre, eussent tenté un coup de main sur nos ouvrages (1).

(1) La relation de la captivité de nos officiers a été publiée dans les journaux français. Elle constate le bon accueil qu'ils trouvèrent en Russie. Le tsar Alexandre II les reçut à Nicolaïef, et s'informa avec intérêt de leur grade, de leur position. Il leur demanda s'ils étaient bien traités, et, sur leur réponse affirmative, il ajouta : « Ne craignez rien, messieurs, dites-moi bien tout; je reçois tous les jours tant de bons témoignages de la manière dont mes officiers sont traités en France, que je tiens à vous faire passer le

Pendant que nous poursuivions activement nos travaux de défense, la garnison russe d'Otchakof menait une vie assez triste, à en juger par le récit d'un jeune milicien qui, pour fuir un châtiment, s'était sauvé, le 10 décembre, à l'aide de l'une de ces embarcations nommées *plates*, confiant, sans hésiter, sa vie aux caprices des courans, qui eussent pu, si le vent avait changé, l'entraîner à plusieurs lieues dans la Mer-Noire. Ce malheureux n'avait ni rames ni voiles, et ne pouvait espérer aucun secours, surtout la nuit: heureusement le sort voulut qu'il vînt précisément échouer sur la pointe de sable où un soldat d'infanterie de marine en sentinelle le remit entre les mains de ses supérieurs. Son interrogatoire confirma ce que nous savions déjà sur l'armement d'Otchakof, et ne nous apprit rien autre chose que la délivrance à l'armée russe de chaussures d'hiver ferrées à glace.

Cette précaution était fort sage après tout, car l'hiver commençait à se faire vivement sentir. Nous avions la nuit des froids de 5 degrés, et le courant du Dniéper et du Bug charriait des glaces. Ces glaces, de 2 centimètres d'épaisseur, devaient venir de très loin; elles descendaient en tournoyant sur elles-mêmes, se minaient par le frottement, et formaient des assiettes d'une circonférence très régulière et toutes de la même grandeur. Vers la fin de novembre, il en vint tant que l'entrée du liman en fut complétement obstruée; elles glissèrent les unes sur les autres, couvrirent peu à peu la surface

moins désagréablement possible le temps que vous devez rester parmi nous. » Il leur tendit ensuite la main et les congédia en disant : « Espérons, messieurs, que cette poignée de main pourra bientôt être celle d'un ami! — Sire, lui répondit l'un des officiers, notre captivité sera presque pour nous un heureux souvenir, puisqu'elle nous aura procuré l'honneur de voir votre majesté. » Ils se retirèrent ensuite, et descendirent dans la cour de l'hôtel, où ils se virent bientôt entourés par de hauts personnages avides de les questionner. Chacun d'eux eut son groupe. Parmi ses interlocuteurs, un des prisonniers, qui avait le grade d'enseigne, distingua bien vite un officier portant des lunettes, des épaulettes à grosses torsades, et auquel toutes les personnes présentes témoignaient un profond respect. Toutes ses questions portaient sur la marine. Après avoir longuement répondu, l'enseigne crut à son tour pouvoir se permettre quelques questions, et il lui demanda s'il servait dans la marine. « Oui, répondit-il, je suis marin depuis mon enfance. » L'enseigne français allait continuer ses questions, lorsque le capitaine L..., qui venait de prendre quelques renseignemens, s'approcha de lui en disant : « Vous savez que vous parlez à son altesse impériale le grand-duc Constantin. » Visiblement décontenancé en apprenant quel était son interlocuteur, l'officier français s'excusa; mais le prince le mit bientôt à son aise. Il le présenta lui-même au général Todtleben, au comte Orlof et à d'autres personnages. Puis, un de ses aides-de-camp étant venu le prévenir qu'il était attendu : « Au revoir, monsieur, dit-il au marin français en lui tendant la main; j'espère vous revoir avant mon départ pour Odessa. » Effectivement quatre jours après il le fit rappeler. La captivité de nos officiers fut en définitive aussi douce que possible, et ils n'eurent qu'à se louer des soins, des attentions mêmes dont ils furent l'objet jusqu'au 13 décembre, jour où on leur annonça l'arrivée d'une frégate française qui venait les chercher.

de la baie, étreignirent les bâtimens, et s'étendirent enfin sur les eaux à perte de vue. Le thermomètre marquait alors 15 degrés au-dessous de zéro. Ce ne fut qu'avec la plus grande prudence que les marins de la division se risquèrent sur cette immense nappe blanche. Moi-même, quand j'y posai les pieds, je m'arrêtai au premier pas; je voulais avancer, mes jambes s'y refusaient; mon esprit se préoccupait sans cesse de l'idée que ces faibles glaces, étroitement liées entre elles, étaient venues séparément, et qu'une seconde suffirait pour les désunir sous mes pieds. Je songeais que je marchais sur une tombe qui pouvait s'ouvrir et se refermer sur moi. Je fis comme les autres pourtant, je m'enhardis, et pendant plusieurs jours j'allai d'un bâtiment à l'autre, et même jusqu'à terre.

Dans la nuit du 11 au 12 décembre, la température s'étant subitement radoucie, une débâcle imprévue vint troubler le sommeil de la division. Les glaces, en se rompant sous les efforts du courant, faisaient un bruit vague, indéfini, comparable au mugissement lointain de la mer sur une plage inégale. Elles venaient se briser sur les chaînes de mouillage, et de là, rencontrant une résistance sur l'avant de chaque bâtiment, particulièrement sur celui des batteries flottantes, elles formaient une effrayante montagne, qui, poussée par la base, montait lentement jusqu'à la hauteur des bastingages, et dont la crête retombait pour se reformer aussitôt.

L'avant de *la Dévastation,* après avoir vu cet amas de glaçons disparaître et se renouveler plusieurs fois, se trouva enfin pressé par une masse si considérable, que l'ancre déchira le fond. Alors commença une retraite lente, presque insensible, mais que la pesanteur d'une ancre de vaisseau traînante rendait dure et saccadée comme le cahot fatigant d'une voiture mal suspendue (1). Chose incroyable, cette pression effrayante ne parvenait à imprimer au bâtiment que de violentes trépidations. Cette retraite dura plusieurs heures. Nous avions parcouru ainsi un espace de 1,600 mètres, et, comme si *la Dévastation* en avait donné le signal, la flottille tout entière recula devant l'irrésistible élan de la débâcle.

La Lave, ne pouvant, à notre exemple, traîner son ancre de vaisseau, trop solidement mouillée, rompit sa chaîne. Qu'on se figure ces énormes maillons cédant tout à coup à une tension extraordinaire, et l'on aura une idée du frottement qui dut se produire dans ses écubiers. Il en jaillit des milliers d'étincelles qui projetèrent une lueur ardente comme celle d'un brasier qui s'écroule. Ne pouvant espérer rester dans le liman, parce que les ancres qu'elle possédait étaient trop faibles, elle chauffa, puis, aidée par les glaces qui acti-

(1) En prévision d'un hiver rigoureux, l'amiral Bruat avait fait embarquer une ancre de vaisseau sur chacune des batteries flottantes.

vaient sa marche, elle gagna heureusement le chenal balisé, et se rendit dans la Mer-Noire, où elle prit, perpendiculairement aux ouvrages avancés, un mouillage très propre à la défense. *La Tonnante,* plus rapprochée de terre, fut des trois batteries flottantes celle qui eut le choc le moins dur à supporter; elle ne dériva que de 800 mètres. Tous les bâtimens, sans exception, suivirent le mouvement des glaces. A onze heures du matin, ils avaient repris leur immobilité, et aucun événement malheureux, aucun abordage n'était à regretter. Cette scène, assurément des plus curieuses et des plus saisissantes qu'il soit donné à un navigateur d'admirer, devait nous apparaître une seconde fois, plus magnifique encore, et nous faire sentir aussi plus vivement peut-être l'impuissance des hommes devant les élémens déchaînés.

Le 13 décembre, la glace avait repris; le lendemain, elle entourait notre carcasse de fer. A partir de ce moment allait se dérouler une suite de spectacles nouveaux pour des hommes aussi peu habitués que nous aux curieux effets de l'hiver dans ces froides régions. Je vois encore *le Milan* revenant de Varna, porteur du courrier et des provisions, par une température de 20 degrés et une mer assez grosse. Sa coque n'est plus visible; les lames l'ont revêtue d'un riche manteau de pendeloques, plus brillant et plus pur que le cristal. Les tambours ressemblent à une cascade à demi congelée, lançant ses flots d'écume au milieu d'innombrables fuseaux de verre filé; les rayons blanchâtres du soleil miroitent à travers cet édifice de glaçons transparens, vrai palais de cristal des contes de fées.

D'Otchakof à Kinburn, on peut traverser à pied sec. Ce fut ce que voulut un jour nous prouver un soldat russe que nos factionnaires épiaient depuis longtemps. Parti avec quatre de ses compatriotes, il fit avec ceux-ci une bonne portion du chemin, dirigeant ses pas bien au-delà de nos avant-postes. Ses compagnons le quittèrent bientôt pour retourner sur leurs pas, le laissant seul continuer sa route. *La Dévastation* signala sa présence par le télégraphe. Les matelots de *la Tonnante* furent autorisés à se mettre à la poursuite de ce militaire, qui pouvait être un envoyé porteur d'ordres pour le commandant des troupes russes, qu'on supposait campées très près de nous. Plus alertes que le chamois, plus légers que la gazelle, les matelots, le fusil sur l'épaule, commencèrent une course que le chemin glissant et inégal ne ralentissait pas. Le soldat russe ne se pressa pas beaucoup d'abord; mais, jugeant au bout de quelques minutes qu'il perdait du terrain, il se mit à courir. Comme il portait des souliers ferrés à glace qui lui assuraient l'équilibre, il eût pu, sinon échapper, du moins donner le temps aux Cosaques vers lesquels il s'avançait de l'apercevoir et de venir à son secours. Un coup de fusil tiré par le moins éloigné de nos marins l'avertit qu'il y

avait danger à prolonger sa fuite; soit que la balle eût sifflé à ses oreilles, soit qu'elle eût ricoché à ses pieds, il s'arrêta subitement et fit signe qu'il se rendait. Fière d'avoir rempli sa tâche avec tant de succès, l'escorte du conscrit russe, — car c'était un jeune homme de seize ans, — regagna *le Vautour*, où elle livra le prisonnier aux interrogatoires de l'interprète. On ne trouva sur lui aucuns papiers, mais ses déclarations tendirent à nous faire croire à des préparatifs hostiles. Quant à la résolution qui l'avait porté à traverser le liman, elle ne venait, disait-il, que de lui seul. Sa fuite devant nos hommes démentait cette assertion : il était fort présumable qu'il s'était débarrassé de papiers compromettans. Le même jour, un autre soldat russe fut pris aux abords des ouvrages avancés : même interrogatoire, même réponse.

Peu de temps auparavant, les timoniers nous annonçaient l'arrivée de plusieurs hommes partis d'Otchakof en parlementaires. Le commandant de Montaignac de Chauvance, se trouvant par le mouillage de *la Dévastation* le plus rapproché d'eux, ordonna à M. de Saint-Phalle, lieutenant de vaisseau, d'aller, suivi de quatre marins, à la rencontre des Russes. Après une marche de vingt-cinq minutes par un froid de 22 degrés, M. de Saint-Phalle les rejoignit. Un officier russe, le saluant courtoisement, lui remit de la part de nos compatriotes, alors retenus prisonniers à Odessa, une lettre par laquelle ceux-ci faisaient connaître leur position et leurs besoins; puis, sans plus de paroles, il salua de nouveau et se retira. Cet officier, d'une taille ordinaire, aux manières distinguées, parlait le français avec peu de facilité, cherchant ses expressions, bien qu'il n'eût que quelques mots à dire. Il était vêtu de la fameuse capote, qui ne diffère de celle du soldat par aucun signe bien visible, précaution prudente dictée à la Russie par une triste et longue expérience. Les soldats étaient de très beaux hommes au teint basané, à la moustache sévère, véritables types du grognard; ils paraissaient avoir défié le sort des combats, tant ils étaient robustes et bien portans, et appartenir aux vaillans restes de la vieille armée qui avait si longtemps défendu Sébastopol.

L'hiver se décida enfin à user de toutes ses rigueurs; le thermomètre baissa toujours : vers la fin de décembre, il était stationnaire à *vingt-cinq* degrés, et les blocs de glaces, sciés autour de *la Dévastation* pour dégager sa coque, avaient une épaisseur de 50 à 70 centimètres.

IV. — LES DISTRACTIONS DE L'HIVERNAGE.

Au milieu des épreuves sans nombre qu'avaient à supporter la division navale et la petite armée de Kinburn, le caractère français ne

pouvait perdre ses priviléges. Notre vieille gaieté ne s'est jamais effrayée au bruit des canons. Un théâtre avait été construit dans la forteresse. Les vaudevilles les plus gais et même les plus égrillards étaient représentés devant un public nombreux. La rampe et les lustres avaient un éclat timide qui laissait dans un demi-jour vaporeux les contours rembourrés des conscrits chargés d'interpréter les rôles de femmes. Le théâtre marchait sans obstacle deux fois par semaine, n'ayant à craindre ni la critique, ni les embarras financiers de la direction, ni les cabales, ni les rivalités de talent, ni aucun des incidens enfin qui assiégent une semblable entreprise. Théâtre modèle, sa chute ne devait avoir lieu qu'au jour de la cessation des hostilités. Il eût été très curieux de voir les Russes attaquer nos avant-postes en pleine représentation : je me figure l'*ingénue* surprise au moment le plus pathétique d'un couplet, franchissant la rampe sans quitter son costume, et culbutant les spectateurs pour courir à son fusil. Le conscrit eût aisément passé aux yeux des ennemis pour une nouvelle Jeanne d'Arc.

D'autres distractions s'offrirent à nous pendant notre séjour à Kinburn. A l'époque où les glaces n'avaient pas encore envahi le liman, la pêche fit bon nombre de prosélytes; les eaux de la baie sont poissonneuses, et je sais plus d'un pêcheur de Bercy qui tiendrait ces parages en haute estime. La pêche se faisait plus habituellement au filet. La table des officiers, assez tristement servie alors, lui dut bien souvent d'excellentes matelotes. Le poisson le plus commun était une espèce de limande; ce poisson plat, dont je ne saurais préciser le nom, attendu que nos pêcheurs lui en attribuaient plusieurs, se promenait en bandes nombreuses le long du rivage, et encombrait si bien les filets, que plus d'une fois il en rompit les mailles. Il est une autre pêche très activement pratiquée dans le liman, même en plein hiver. Il faut ouvrir dans la glace des trous de deux à trois mètres, et rester immobile auprès des engins tendus dans ces trous. Le poisson, attiré vers ces ouvertures, se laisse prendre facilement. On conçoit que cette pêche ne pouvait être un plaisir par une température aussi froide, et qu'un bon feu était préférable à cet exercice.

Nos autres ressources contre la nostalgie étaient la chasse, le patinage, les réunions de bâtiment à bâtiment. La chasse! quelle bonne chose en pays étranger! quelle bonne chose surtout à Kinburn, où le giber abonde! Lièvres, sarcelles, canards, bécassines, oies sauvages et toute espèce de gibier de marais se trouvaient réunis sur cette presqu'île. Et puis aux charmes de cet exercice se mêlaient les jouissances qui s'attachent au fruit défendu : les Cosaques, les hideux Cosaques se montraient de temps à autre à l'horizon, et de jour en jour ces gardes-champêtres de la Russie se rapprochaient,

limitant à notre très grand regret l'espace accessible à nos battues. Plusieurs chasseurs indiscrets ayant raconté qu'ils avaient été serrés de près par eux, un ordre du colonel nous défendit de franchir les tranchées. Heureusement pendant un bon mois j'avais eu le loisir de parcourir les meilleurs endroits. Quant aux Cosaques, je n'en avais rencontré qu'un : — il faisait paître fort tranquillement son cheval. Lorsqu'il nous aperçut, il enfourcha sa monture et s'éloigna en toute hâte. Si ce gros gibier se fût laissé prendre, nous en eussions fait hommage au commandant des forts.

Si la cavalerie débarquée avec le général Bazaine était restée à Kinburn, nous aurions sans danger chassé durant tout l'hiver dans des marécages *délicieux*, entourés de joncs épais où se réfugiaient canards et bécassines. La présence de ces troupes eût suffi pour rendre les Cosaques moins hardis. La chasse à terre nous étant interdite, il ne nous resta plus que le liman. Des nuées d'oiseaux venaient s'abattre dans les lézardes des glaces; mais, n'ayant aucun abri, il nous était impossible d'en approcher. On en tua quelques-uns, espèces de canards bâtardés, désignés en France sous le nom de *vignons*. Leur chair est noire et peu agréable au goût. Nous les mangeâmes néanmoins sans pitié : nos estomacs n'étaient pas plus scrupuleux que ceux des officiers de la ligne, qui tuaient des goëlands tant que durait le jour et s'en faisaient un *succulent régal*.

Les beaux jours de la chasse ne devaient revenir que pendant l'armistice. Une expédition s'organisa aussitôt pour faire une battue sur une petite île située à l'entrée du Dniéper. Chaque état-major envoya son délégué, et une canonnière les déposa tous au lieu du rendez-vous. Dix-huit lièvres tombèrent en quelques instans sous nos balles. Les chasseurs avaient à peine le temps de charger leur fusil; les matelots eux-mêmes en tuèrent avec des bâtons... On était tellement occupé qu'on dédaignait de tirer sur le gibier à plume.

Patiner fut aussi un de nos meilleurs passe-temps. On n'apprend par malheur à conserver l'équilibre sur les fers des patins qu'en se résignant à de dures ecchymoses. Ceux que la crainte ne paralysait pas sont devenus d'habiles patineurs, et peuvent aujourd'hui faire bonne figure même sur le bassin des Tuileries, ou sur le lac du bois de Boulogne.

Les réunions de bâtiment à bâtiment contribuèrent enfin à nous faire paraître un peu moins longues ces tristes journées d'hiver. Les états-majors s'invitaient réciproquement pour se traiter ou plutôt se *maltraiter*, car, en dépit des efforts des chefs de gamelle (officiers de bouche), les festins étaient bien maigres. Offrir un mauvais dîner à un invité, cela s'appelle, en style de marin, lui *tirer un coup de fusil*. Que de coups de fusil nous échangions à cette

époque! Tout le charme de ces réunions ne résidait pas cependant dans la conversation; quelquefois on chantait des vers de Béranger, ou des couplets inspirés par ses plus célèbres refrains, tels que ceux-ci :

Dans un carré (1) qu'on est bien à vingt ans!

imitation très libre d'une chanson bien connue. Un autre de ces petits poèmes qui célébrait l'indolence et la rêverie, sans doute comme contraste aux émotions et aux travaux de notre vie journalière, avait pour titre et pour refrain : *Sous ma tonnelle*. L'auteur, qui chantait en vers assez médiocres l'ivresse d'un beau jour d'été, oubliait qu'il avait eu le matin même de la neige jusqu'aux genoux. Il y eut toutefois des essais lyriques d'un genre plus sérieux. Parmi les œuvres de nos guerriers-poètes dont j'ai gardé quelques pages comme souvenir de l'hivernage de Kinburn, je citerai des stances intitulées *Mourir*, écrites au moment où le typhus sévissait dans l'armée d'Orient. Voici les deux premières :

Mourir quand le bonheur est venu nous sourire,
Mourir à peine à son printemps!
Ne plus pouvoir aimer, ne plus pouvoir lui dire :
Pour vous j'avais encor des chants!

Mourir, c'est ne plus voir ceux qu'ici-bas l'on aime;
La mort sait rompre tous les nœuds.
Mourir et puis songer, à ce moment suprême,
Que par elle on était heureux!

Que prouvent ces improvisations plus ou moins élégiaques? Une seule chose, c'est que l'imagination ne subit pas l'influence du thermomètre. Nos poètes de Kinburn me rappelaient des officiers que je rencontrai, venant de Brest à Landernau, par une pluie torrentielle, et qui chantaient gaiement, malgré ce déluge :

Et puis de ma Bretagne
Le soleil est si beau!

Cependant décembre s'était passé au milieu des travaux de toute sorte effectués dans les glaces et d'espérances d'attaque toujours déçues. Les blocs de glace enlevés autour des bâtimens, et dont nous avons signalé l'incroyable épaisseur, s'amoncelaient de toutes parts, et formaient, superposés, des murailles difficiles à franchir. Le liman ressemblait à une immense carrière de marbre blanc en exploitation. La scie marchait constamment, soit pour le service

(1) Lieu de réunion des officiers.

des batteries flottantes, soit pour celui des autres navires de la division, et permettait d'élever de tous côtés des obstacles insurmontables. Les fossés pratiqués dans la glace avaient une largeur de 2 mètres, et plusieurs bâtimens, à l'imitation des ouvrages construits à terre, firent des *trous-de-loup* de $1^m 50$ de circonférence, trous-de-loup bien autrement terribles que ne l'étaient ceux des avant-postes, car pour le malheureux qui y serait tombé il ne restait aucune chance de salut. Un jour que nous nous étions dirigés du côté d'Otchakof, c'est-à-dire sur le point le plus large du liman, poursuivant des canards sauvages, notre chien, qui nous précédait, fit rompre la glace sous le poids de son corps dans un endroit vers lequel nous marchions sans défiance. La pauvre bête fit des efforts affreux pour sortir de cette espèce de bassin qui s'agrandissait sous ses pattes. Nous fûmes obligés de rester les témoins impassibles de ses souffrances, ne pouvant nous approcher de la victime sans risquer de partager son sort. Ses griffes ne trouvant aucun point d'appui sur les bords, elle retombait essoufflée, haletante, à demi paralysée par le froid, et faisant entendre des hurlemens plaintifs. Enfin au bout de dix minutes de lutte et par un hasard extraordinaire, car nous la croyions perdue, elle revint vers nous. Cet incident nous démontra combien nos remparts étaient dangereux. Un homme ayant à se préoccuper de ces obstacles ne pouvait être un assiégeant bien redoutable. La canonnière *la Meurtrière* seule eût pu soutenir le choc de toute une armée. Ses fortifications étaient un chef-d'œuvre du genre. Elle s'était creusé un fossé large de 4 mètres, entouré de chevaux de frise et de chaînes tendues sur des pieux; au-delà de ce fossé s'élevait, lui formant une double ceinture, un parapet de glace d'un mètre de hauteur; plus loin encore et en dernière ligne, on apercevait d'énormes trous-de-loup à peine reliés entre eux. Sur l'avant, l'endroit le plus accessible de la canonnière à cause de la forme particulière donnée à ces bâtimens, se dressaient quatre rangs de chevaux de frise protégeant un nouveau fossé triangulaire, puis à quelques pas des trous-de-loup des cercles de barriques scellés debout dans les glaces. Tous ces traîtres piéges ne laissaient point de place entre eux pour poser le pied; *cinq mille cinq cents* piquets en bois de $0^m 35$ de hauteur, plantés à $0^m 20$ de distance, avaient complété ce barrage formidable. Je ne parle pas des filets d'abordage toujours tendus, ni des lingots de fer retenus dans les manœuvres, qui eussent rempli l'office de tuiles jetées sur l'ennemi, en admettant qu'il eût pu arriver jusque-là.

Et songer que tant de travaux ont été exécutés en pure perte! Les équipages eurent beau interroger du regard les côtes ennemies, rien ne parut. Cependant la glace était solide; elle le devint si bien,

qu'il fallut un moment cesser de travailler aux fossés. A peine les avait-on dégagés des glaces formées durant la nuit, qu'il en venait de nouvelles presque instantanément. Les matelots ne pouvaient supporter la température pendant plus d'un quart d'heure. Le jour de Noël, on crut à quelque événement, et toutes les dispositions furent prises; mais la nuit se passa calme, comme d'habitude, quoique les timoniers eussent cru voir plusieurs bataillons s'avancer en silence. Hélas! ces bataillons n'étaient que des nuages qui, passant sur la lune, projetaient sur la nappe blanche du liman leurs ombres errantes. Si les désirs et les impatiences de chacun avaient pu enfanter des ennemis, quelle bataille sanglante se serait livrée cette nuit-là, et combien de cadavres eussent été engloutis sous les flots du Dniéper! Le soldat est comme l'artisan : il cherche de l'ouvrage; l'ouvrage pour lui, c'est la bataille. Les reconnaissances russes devinrent néanmoins de jour en jour plus audacieuses. L'ennemi vint nous observer jusque sur les dunes de sable situées à quelques centaines de mètres du poste avancé, rebroussant chemin sous la conduite des carabines à tige de nos troupiers. La neige et le froid ne ralentirent pas son zèle.

J'allais souvent à terre pour admirer les immenses plateaux de glaces amoncelés sur la presqu'île lors de la première débâcle. Tableau imposant et majestueux à la fois! ces plateaux montés les uns sur les autres, dans des positions différentes (obliques et verticales), semblaient garder un équilibre menaçant. Quelques-uns, longs de 180 pieds et entraînés par un élan irrésistible, avaient envahi le chemin couvert qui relie les forts.

Vers le 15 janvier 1856, le dégel commença. Une brume intense fit fondre la neige, et rendit le liman aussi brillant, aussi poli qu'un miroir : il réfléchissait une deuxième escadre. L'eau se traça un cours entre nous et Otchakof. Profitant de cette circonstance, M. le commandant Paris ordonna de reprendre la scie pour dégager, avec *la Dévastation, le Mercator* et *le Zouave,* bâtimens du commerce frétés par l'intendance, qui avaient eu à souffrir cruellement de l'hivernage, et qu'une débâcle, inévitable du reste, pouvait faire sombrer. Ce travail présentait de sérieuses difficultés : il s'agissait de faire deux traits de scie partant de l'avant et de l'arrière du *Zouave* et devant se prolonger jusqu'au cours du liman, c'est-à-dire faire un triangle ayant pour base le courant du Dniéper et pour sommet *le Zouave.* Les côtés de ce triangle n'avaient pas moins de onze cents mètres. Deux jours suffirent pour terminer cette opération laborieuse, et on allait donner le dernier coup de scie, lorsque, cédant au courant, le vaste plateau se détacha de lui-même, et dégagea en même temps les trois bâtimens, qui le lendemain

sortaient du liman et mouillaient dans la Mer-Noire. La surface enlevée était de 270,000 mètres carrés....

Les autres bâtimens de la division, emprisonnés et ne pouvant mener à bien une opération semblable, durent attendre qu'une débâcle se chargeât de les délivrer. Ils n'attendirent pas longtemps. Le 28 janvier, vers dix heures du soir, la glace fit entendre de longs craquemens; des secousses répétées avertirent les commandans qu'il fallait au plus vite prendre toutes les mesures de prudence, non pour résister, cela était impossible, mais au moins pour conjurer les dangers. Comme la nuit était des plus noires, on arbora des feux dans les mâtures pour que chacun pût se rendre compte de la position de son voisin. La nuit entière s'écoula pour les équipages dans une grande anxiété et sans un moment de repos. La débâcle agissait lentement et avec cette force prodigieuse dont j'ai déjà parlé. Le jour nous trouva tout inquiets, tout agités, impatiens de connaître les phases et les résultats de ce *tremblement de mer*. Par un bonheur providentiel, pas un seul de nos bâtimens n'eut une avarie grave à signaler. Traînant, comme l'avait fait *la Dévastation*, leurs ancres sur le fond, ils reculèrent ensemble sous la même impulsion, conservant entre eux une distance qui les préservait de tout abordage. Après avoir supporté tant bien que mal le frottement des glaçons qui se pressaient sur leurs flancs et les déchiraient, tous reprirent leur mouillage dans la Mer-Noire sans autre incident remarquable.

Simple spectatrice d'abord de ce tableau mouvant, admirable comme toutes les œuvres dont la grandeur dépasse les calculs de notre imagination, l'armée de terre eut enfin sa part de vicissitudes. Le *fort de la pointe* se trouva lentement envahi; l'infanterie de marine dut l'évacuer à la hâte pour ne pas être engloutie. Les glaçons, refoulés par le courant, s'amoncelèrent sur le rivage, montant les uns au-dessus des autres. Pendant plus de quatre heures, ce travail se continua, et nous vîmes ainsi un monument gigantesque s'élever doucement, sans autre bruit qu'un léger frémissement, et offrir sa cime étincelante aux rayons encore pâles du soleil, tandis que d'autres dunes de glaces se formaient à droite et à gauche (1).

En relisant les dates inscrites sur mon journal, il en est une qui me frappe plus particulièrement, et à laquelle je m'arrête : c'est celle du 4 février 1856. Puissent les réflexions qu'elle me suggère tomber un jour sous les yeux de qui de droit, et être acceptées comme un gage de reconnaissant souvenir! Le 4 février, M. de

(1) Le tableau de cette débâcle a été très habilement dessiné par le commandant de la station, M. le capitaine de vaisseau Paris, qui a réuni dans un curieux album publié par l'éditeur Arthus Bertrand, plusieurs vues de Kinburn.

Montaignac de Chauvance, nommé capitaine de vaisseau, remit le commandement de cette batterie flottante à M. le capitaine de frégate d'Harcourt, et s'embarqua sur *le Phlégéton*, en partance pour Kamiesh. De là, M. de Montaignac devait prendre un bâtiment qui le ramènerait en France, où il était rappelé. Si jamais commandant sut conquérir l'estime et le dévouement de son état-major, certes ce fut M. de Montaignac de Chauvance. Possédant au suprême degré l'art de se faire aimer des équipages, il eût d'un mot obtenu même l'impossible. C'était de la vénération qu'on éprouvait pour lui. La confiance, quand elle est inspirée par une capacité notoire, est un levier des plus puissans. L'état-major sentit très vivement la perte qu'il allait faire, et tout en manifestant la joie qu'il éprouvait de voir son digne chef rentrer dans ses foyers après avoir largement payé son tribut à la guerre, il regrettait que cette juste compensation ne fût pas plus tardive. Rassemblé sur le pont, l'équipage, la tête découverte, forma la haie sur le passage du commandant qui allait s'en séparer. M. de Montaignac, adressa ses adieux à tous avec l'expression d'un sincère contentement pour les services rendus. La baleinière du capitaine était loin déjà, que les hourras de l'équipage vibraient encore. Un jeune officier, M. de Raffin, nous quittait en même temps que M. de Montaignac. Hélas! il ne devait plus mettre le pied sur la terre de France. Il avait échappé aux chances malheureuses d'un combat, à tous les périls auxquels l'avait exposé sa mission sous la forteresse pendant la nuit qui avait précédé la reddition de la place, et c'était pour mourir en mer, tué par les suites de l'hivernage de Kinburn! Les regrets unanimes que fit éclater parmi nous la triste nouvelle de cette mort prématurée disaient assez de quelle haute et affectueuse estime nous entourions tous ce jeune officier, en qui je perdais un brave et cher camarade.

Quelques jours plus tard, une dépêche, datée du vaisseau *le Napoléon* le 28 février, venait nous apprendre que le maréchal Pélissier était invité à conclure un armistice dont l'effet devrait cesser le 31 mars. Les batteries flottantes, d'après les ordres du commandant Paris, profitèrent de cette trêve pour se diriger sur la petite baie de Tendra, située dans une position plus salubre que celle où nous étions mouillés. Le but de cette excursion était de procurer aux équipages atteints du scorbut des distractions devenues nécessaires, comme aussi de les placer sous l'influence bienfaisante d'un air plus pur. *La Dévastation* partit la première. Pendant son séjour, qui, du 12 au 27 mars, fut marqué par une température assez douce, je visitai les deux îles de cette baie, Orlov et Dolghi. Comme la plupart des points du territoire moscovite dans la Mer-Noire, le terrain est

composé de sables et de coquillages qui ne laissent croître que d'épais roseaux. Ces terrains sont coupés de marécages très abondans en gibier et aussi en vipères. Il eût été très imprudent de s'asseoir sur ces plages voisines de la mer sans avoir commencé par mettre le feu aux herbes sèches.

Le commandant profita de notre séjour pour faire construire une carte des sondages de la baie. Ce travail, qui n'avait pas été fait depuis 1836, ainsi que nous l'indiquait une carte russe, a démontré que Tendra pouvait au besoin servir de refuge à des vaisseaux de premier rang. Des mouvemens de terrains se produisent très fréquemment dans ces îles : les sables s'accumulent dans certains endroits et se retirent dans d'autres; aussi la carte dressée par les officiers de *la Dévastation,* bien qu'exécutée avec le plus grand soin, aura-t-elle perdu de sa valeur dans quelques années d'ici.

Le 28 et le 29 mars, le temps était redevenu excessivement froid, et *la Dévastation* regagna la rade de Kinburn parée d'une éclatante couronne de glace. Elle arriva juste à temps pour prendre part aux réjouissances de la division, qui célébrait la naissance du prince impérial. Quelques jours après, nous reçûmes la nouvelle de la signature de la paix. Le 12 avril, après avoir repris les deux pièces de canon qu'elle avait cédées au fort et remis à bord la partie de son matériel déposée à terre sous une tente, *la Dévastation* dit adieu au théâtre de ses premiers exploits et partit pour Streleska. Le trajet s'effectua rapidement : *le Phlégéton,* pressé de retourner prendre *la Lave* et *la Tonnante,* nous fit constamment filer sept nœuds.

V. — LE RETOUR.

Nous voilà donc revenus à Sébastopol, et n'attendant plus qu'un ordre pour fuir à tout jamais, il faut l'espérer, un pays désolé par la plus terrible des guerres. Depuis la conclusion de la paix, l'aspect de la Crimée est moins triste cependant. Le canon ne fait plus entendre son tonnerre, Russes et Français fraternisent, et de plaisans épisodes se succèdent. Les soldats des deux nations boivent à la prospérité réciproque de la France et de la Russie : ils chantent à faire frémir les échos; ils se racontent, chacun dans sa langue, — et, chose curieuse, ils se comprennent, — les scènes dramatiques qui se sont passées de part et d'autre, et ne se quittent que pour revenir échanger de nouveaux toast le lendemain. Les officiers russes font à Kamiesh de nombreux achats; ils manifestent l'étonnement profond où les plonge la vue d'une ville florissante, élevée comme par enchantement autour d'un port magnifique, pendant qu'eux avaient eu à subir des privations de toute sorte derrière leurs re-

tranchemens. Ils visitent la baie de Kasatch, le chemin de fer anglais et nos navires. Les batteries flottantes surtout attirent leur attention.

Chaque jour, je me plaisais à visiter les points de la presqu'île que des noms célèbres signalaient à ma curiosité; mais, pour entreprendre ces longues courses, il fallait avoir le soin d'emporter des vivres ou courir la chance de se faire empoisonner à un prix très élevé. Un jour qu'aux environs de Traktir la faim m'invitait à faire une sieste, j'entrai à l'*Hôtel des Braves*, sorte de bicoque en bois et en moellon qui menaçait à chaque instant d'écraser le consommateur. Je fis un dîner de prince; qu'on en juge par ce menu textuellement copié : pain, 1 fr. 20 c.; vin (détestable), une bouteille, 2 fr.; quatre œufs, 3 fr.; une tranche de jambon, 4 fr.; pommes de terre sautées, 3 fr.; dessert, fruits secs, 2 fr.; café et cognac, 1 fr. 50 c.; total, 16 fr. 70 c. — Si jamais vous allez en Crimée, je vous recommande, dussiez-vous passer pour un poltron, de ne point vous arrêter à l'*Hôtel des Braves*.

A partir du jour de notre entrée dans la baie de Streleska, l'équipage s'occupa de mettre *la Dévastation* dans une tenue décente. Les apparaux emmagasinés sur la rive de la baie rentrèrent à bord, et la mâture reprit sa place. Cette toilette coquette nous ôta bien vite notre air sévère. Le transport *la Marne* fut chargé d'enlever aux batteries flottantes leur artillerie, afin de les aider à supporter plus aisément les mauvais temps, si la traversée de retour leur en réservait. L'état-major vit avec les plus grands regrets ces magnifiques pièces de 50, dont l'une portait une honorable blessure, disparaître dans ce gouffre béant qu'on appelle le « panneau d'un transport. » Les affûts suivirent la même route. Pendant l'embarquement, qui dura toute une journée, le maître canonnier et les chefs de pièces n'ouvrirent la bouche que pour laisser échapper quelques mots d'éloge et de regret à l'endroit des monstrueux canons. Tous les visages exprimaient la résignation douloureuse du prisonnier forcé de remettre ses armes après s'en être bravement servi. Le lendemain, tout était dit; l'entre-pont de *la Dévastation* offrait un vide d'une tristesse désespérante. Quelques jours plus tard, le 5 mai, elle se rendait à Kamiesh, où l'attendait son remorqueur, la frégate à vapeur *le Descartes*.

Rien ne peut donner une idée de l'animation de Kamiesh à ce moment du départ. Ce n'est pas un navire qu'on expédie, ce sont dix, quinze, vingt voiles, qui vont dans quelques heures disparaître à l'horizon. L'évacuation de la Crimée se fait avec une rapidité sans égale, et ce n'est pas seulement à Kamiesh que cette fièvre de déménagement se fait sentir; on la retrouve dans les baies de Kasatch,

de Streleska et de la Quarantaine. Les bâtimens de l'état fournissent chaque jour un certain nombre d'hommes qui, avec l'armée, travaillent à l'enlèvement de tous les matériaux. *La Dévastation,* mouillée près du vaisseau *la Bretagne,* jouit cependant du calme le plus parfait. L'équipage se repose de ses fatigues passées, et oublie dans ce *far niente* les privations et les souffrances de l'hivernage à Kinburn. Ici la température est douce et vivifiante, et il n'est plus besoin de réchauffer ses membres engourdis en allumant les fourneaux de la machine. L'entre-pont peut maintenant se passer de ce poêle que, malgré ses dimensions, on ne trouva pas toujours suffisant. Il est loin déjà, le temps où pour faire de l'eau douce on ramassait de la neige à pleines chaudières, — cuisine que le *maître coq* n'avait pas encore pratiquée!

En attendant qu'on nous attelle définitivement au vapeur *le Descartes,* nous suivons les mouvemens du port et de la rade. Les petites chaloupes canonnières, remorquant des bâtimens trois fois plus gros qu'elles, vont et viennent. Grâce à leur activité, l'encombrement de la baie diminue d'heure en heure. Les vaisseaux, les frégates et les transports partent chargés de troupes. Quinze jours encore, et de ce nombre considérable de navires que l'on aperçoit au fond de la baie il ne restera presque rien. La ville de Kamiesh voit en même temps ses commerçans l'abandonner, et la plupart d'entre eux emportent une petite fortune. Les magasins se ferment. Quoique vides et construits en planches brutes, ils n'en seront pas moins, — avec les *édifices publics,* théâtre, église, hôpitaux, — vendus un très bon prix. — Qui sait, se disaient nos soldats, si la France n'a point jeté sur les rives de la baie de Kamiesh les fondemens d'une ville appelée à de hautes destinées commerciales?

Malgré son empressement à quitter la baie de Streleska, *la Dévastation* garda son mouillage de Kamiesh pendant plus d'un mois. Ce ne fut que le 14 juin 1856 que *le Descartes* vint la tirer de son long repos. Elle traversa la Mer-Noire sans fâcheux contretemps, et effectua sa première relâche à Beïcos. Les journaux qui nous étaient parvenus avant notre départ nous apprirent une nouvelle qui n'était pas sans intérêt pour ceux qui avaient été témoins du fait d'armes de Kinburn. Il s'agissait de la comparution du général Kokonovitch, commandant de cette place, devant un conseil de guerre russe, et de son honorable acquittement. « Les membres du conseil d'enquête avaient tous reconnu que l'attaque, en opérant l'investissement de la forteresse par terre et par mer, en employant contre elle une artillerie formidable et des *engins d'un nouveau genre appelés batteries flottantes,* ne laissait aux défenseurs aucune chance de repousser l'ennemi et de l'obliger à lever le siége,

que du reste le général avait poussé la défense aussi loin que possible, qu'il ne s'était rendu que lorsque sa garnison avait été décimée, toutes ses pièces démontées, et que le feu avait été communiqué par les bombes ennemies aux maisons qui entouraient le grand magasin à poudre. Le conseil avait paru vivement frappé de l'opinion de l'amiral Bruat, qui déclarait que la défense du général Kokonovich avait été honorable et bien dirigée. »

Messine fut le second point de relâche de *la Dévastation;* de Beïcos à Messine, la traversée ne dura que six jours. Les Siciliens, aussi curieux que les Maltais et les Espagnols, nous rendirent de nombreuses visites, mais ils n'eurent pas la satisfaction de voir notre artillerie. Deux jours après, nous filions à toute vapeur dans le détroit de Messine, nous passions sans encombre entre Charybde et Scylla, et nous courions, par le plus beau temps du monde, vers les îles Lipari. Plus avare de relâches que notre premier remorqueur *l'Albatros, le Descartes* nous mena toujours bon train; la mer de Sicile vit tanguer et rouler *la Dévastation*, mais sans danger pour son équilibre. Elle traversa le détroit de Bonifacio sous un ciel d'une sérénité parfaite, et arriva bientôt en vue des îles d'Hyères. Enfin le 4 juillet 1856 la batterie flottante *la Dévastation* entrait dans le port de Toulon. Ainsi la nouvelle machine de guerre dont j'ai dit la haute origine avait mis en défaut tous les prophètes de malheur qui l'avaient saluée de si tristes paroles à son départ. Elle avait franchi plus de *mille cinq cents lieues* et porté, au terme de ce long voyage, la terreur et la mort chez nos ennemis. Un grand problème, à la fois militaire et maritime, était résolu.

Si jamais vous allez à Toulon, après avoir fait le tour du port, après avoir visité les îles d'Hyères et salué avec admiration les belles fontaines de Puget, n'oubliez pas de vous arrêter devant le parc d'artillerie. Là on vous fera voir, amarrée à quelques mètres du quai, *la Dévastation* toute couverte de glorieuses cicatrices. Le gardien, qui sait aussi bien que moi l'histoire de la batterie flottante, vous montrera la trace des boulets russes qui ont touché sa coque en fonte de fer, les déchirures du pont mal effacées par les pièces de bois qu'y mit le maître charpentier, et le boulet encore fixé dans la muraille intérieure. A ses côtés, vous verrez *la Lave, la Tonnante*, ses vaillantes sœurs, et vous ne contemplerez pas sans une émotion respectueuse ces trois bâtimens qui ont consacré par une victoire de plus les derniers jours de la guerre d'Orient.

H. Langlois.

MANOELA

RÉCIT DES AÇORES

I.

A l'ouest de l'archipel des Açores, si pittoresque et si brillant de végétation, se trouvent deux petites îles pauvres et comme oubliées au milieu de l'Océan-Atlantique : on les nomme Flores et Corvo. Séparées l'une de l'autre par un étroit canal, elles semblent ne former qu'une seule terre. Les grandes vagues de la mer leur livrent constamment de rudes assauts, tandis que le vent du large s'abat avec violence sur leurs côtes découpées d'âpres rochers. Au sommet des plateaux, on aperçoit, autour des maisons couvertes de briques rouges, des champs de blé, des enclos semés de grosses fèves, et aussi des plants de vigne qui produisent un vin excellent. Dans les vallées mieux abritées croissent le figuier aux feuilles épaisses, le myrte odorant et même l'oranger, mais les fruits de ce bel arbre n'arrivent point à une parfaite maturité. Enfin l'île de Flores, mieux partagée que sa compagne, possède un charmant petit parc, planté avec goût, qui sert de retraite à tous les oiseaux que la nature a chargés d'égayer ces tristes parages. J'y ai entendu, par une chaude soirée de printemps, le merle d'Europe au bec jaune siffler joyeusement auprès de son nid.

Placées comme des sentinelles au milieu de l'Océan, les deux îles voient passer bien des navires, mais toujours à une certaine distance des côtes. Les navigateurs qui sont venus reconnaître ces terres élevées les évitent aussitôt, parce qu'elles n'offrent ni port, ni mouillage. Aussi est-ce un événement à Flores comme à Corvo lorsqu'une voile, aperçue de loin, fait mine de se diriger vers la terre. Le pre-

mier qui l'a vue annonce la nouvelle à son voisin. Bientôt le bruit se répand partout qu'un navire va s'approcher du rivage pour y prendre des provisions. Alors il se fait un grand mouvement parmi cette population séparée du reste du monde. Chacun descend vers la mer pour tâcher de vendre quelque chose. L'un porte sous son bras un vieux coq, l'autre charge sur son épaule une cruche de vin; un troisième emplit une corbeille d'oranges vertes ou de poisson salé. Tous s'empressent dans l'espoir d'échanger leurs marchandises contre une pièce d'argent, la denrée la plus rare qui se puisse rencontrer dans une île privée de commerce.

Un matin, — c'était à la fin d'avril 184..., — il arriva qu'un paysan de Flores, occupé à ramasser des cailloux dans la partie la plus élevée de l'île pour enclore son champ de fèves, avisa, bien loin au large du côté du midi, un bâtiment de fort tonnage qui s'avançait toutes voiles dehors. Un léger brouillard courait sur la mer, et le navire disparaissait par instans. Allait-il toucher la côte ou s'éloignerait-il bientôt, comme l'oiseau de passage, qui dédaigne les îles et cherche les continens? Telle était la question que se posait l'insulaire, et personne, même à bord du navire, ne pouvait encore la résoudre. Le capitaine du bâtiment venait de replier ses cartes; à l'aide de sa longue vue il avait reconnu, malgré la brume du matin, les contours arrêtés et précis d'une terre. Il savait le nom de celle qui se dressait devant lui; seulement il n'avait aucune raison sérieuse d'y aborder. Comme il se promenait sur le pont, sa lunette sous le bras et jetant involontairement un regard sur les deux îles à peine visibles à l'horizon, une jeune fille parut devant l'escalier de la dunette

— *Señorita, a los pies de usted,* lui dit le capitaine en la saluant avec courtoisie.

— La mer, la mer, toujours la mer, répondit la jeune fille d'un ton boudeur; en vérité, capitaine, vous le faites exprès de ne pas arriver!

— Sans doute, reprit le marin en souriant; il dépend de moi d'empêcher les gros temps du cap Horn, les calmes de la ligne, et les petites brises qui nous font glisser sur l'eau aussi vite que la tortue sur le sable...

— Voilà près de cent jours que nous avons quitté Lima, et nous sommes encore loin de Cadix, n'est-ce pas?

— Si le vent voulait souffler, nous y serions dans une semaine... Voyons, señorita, c'est mal à vous de malmener un vieux marin comme moi. Savez-vous bien que je pourrais faire sortir une terre du milieu de l'Océan?... Cela dépend de vous!

— Contes de nourrice, bons pour endormir les petits enfans, répliqua la jeune fille; laissez-moi descendre et voir si ma mère est éveillée...

— Teresa, Teresita, reprit le capitaine, voyez-vous cette brume devant nous?

— Des nuages, et toujours des nuages qui se mirent dans l'eau.

— Sous ces nuages, il y a une île, señorita! Je la vois, et les matelots la devinent, quoique je ne leur aie rien dit encore...

Teresa, qui avait fait un pas pour descendre, revint sur le pont. Les matelots, réunis à l'avant du navire, se montraient du doigt la terre qu'ils avaient su distinguer au milieu des brumes mobiles chassées par la brise du matin. Ébranlée dans son incrédulité, la jeune fille se pencha sur le bord, et, s'appuyant au bras du vieux capitaine :

— Jésus! Maria! s'écria-t-elle; mais c'est une vraie terre! Oh! si vous vouliez me permettre de m'y reposer un jour, rien qu'un jour!...

— Nous verrons, dit le capitaine en affectant un air sérieux.

— Je vous en prie, vous seriez si aimable!... Je ne me plaindrais plus de la longueur de la traversée, je ne vous ferais plus la moue... Oh! si j'avais la terre ferme sous les pieds, vous me verriez courir comme une biche, plus joyeuse, plus heureuse que la reine de toutes les Espagnes. Vous le voulez bien, n'est-ce pas, *capitancito?*

— Eh! oui, répliqua le marin, puisque c'est à cause de vous que je me suis approché de ces îles...

— Ma mère, ma mère, cria vivement Teresa, montez sur le pont; une terre, une île, là, tout près de nous... Capitaine, il n'y a pas de sauvages au moins?

— Nous ne sommes plus dans les mers du sud, répliqua le capitaine, et l'Afrique est bien loin...

— Ah! quel bonheur, *mamita;* il faudra prendre de l'argent, beaucoup d'argent. Je veux acheter bien des choses; il y a si longtemps que je n'ai pu faire la moindre emplette... Ah! c'est là le plaisir à Lima! On entre dans tous les magasins de la grande place, le long du *portal de Botoneros*, où il y a tant de petits Français blonds et frisés comme des chérubins, qui vendent les plus belles soieries!... Et des éventails, et des souliers de satin, et des gants!...

La jeune fille qui babillait ainsi à la manière d'une perruche péruvienne pouvait avoir quinze ans. Vrai type des femmes de Lima qui sont des Castillanes écloses au soleil du tropique, elle avait l'esprit enjoué, la parole vive, l'humeur capricieuse et cette franchise d'allures naturelle à toute la race espagnole. Sa mère, doña Rosario, née à Cadix, où un négociant du Pérou l'avait épousée dans un de ses voyages, était veuve depuis quelques années. Elle avait ressenti le regret du pays natal, et, se trouvant isolée à Lima, elle s'était décidée à retourner dans sa famille. Tandis que sa fille, impatiente de toucher la terre, tirait du fond des malles où elles repo-

saient depuis trois mois ses plus belles toilettes, comme s'il se fût agi de faire son entrée dans une capitale, doña Rosario s'habillait lentement.

— Chère mère, disait Teresa, pressez-vous donc! Je vois bien qu'il faut que je vous aide... Quel éventail voulez-vous? Ahi! mes souliers me gênent un peu, depuis si longtemps que je ne les ai mis!...

En parlant ainsi, la jeune fille sautait et faisait des pirouettes dans la cabine.

— Tiens-toi donc tranquille, *niña*, répondit doña Rosario; tu as tout mis sens dessus dessous, et tu me fais tourner la tête... Voyons, me voilà prête, allons sur le pont, et montre-moi cette fameuse terre qui te rend folle de joie.

Elles montèrent ensemble sur le pont. L'île sortait tout entière du sein des eaux, et le navire, glissant sur une mer tranquille, s'en approchait assez rapidement. Quelques barques montées par des pêcheurs couverts de capotes noires à capuchon allaient et venaient le long du rivage. Sur les rochers, on apercevait les habitans de la campagne qui attendaient la venue des étrangers; ils se tenaient immobiles, la tête penchée en avant, comme les pingouins qui font sentinelle sur les récifs des Malouines. A mesure qu'il avançait, le capitaine diminuait prudemment la voilure de son navire. Les pêcheurs rôdaient avec défiance autour du grand bâtiment; ils craignaient d'avoir affaire à quelque négrier en détresse qui pourrait bien enlever de force les provisions dont il avait besoin et prendre le large sans les payer. L'isolement rend timide, et l'on a peur des inconnus dans une petite île qui n'a pour toute défense que sa pauvreté. Après maintes évolutions cependant, une barque s'aventura tout auprès du navire, et l'un des pêcheurs qui avait aperçu des dames à bord se décida résolûment à accoster. Il fit un geste de la main, on lui lança une corde, et en un clin d'œil il fut sur le pont.

— Enfin j'ai un pilote! dit le capitaine, et, s'adressant au pêcheur : — Peut-on jeter l'ancre ici?

Le pêcheur répondit par un signe de tête affirmatif; puis, se dépouillant de sa lourde capote, il saisit la roue du gouvernail. C'était un beau jeune homme aux traits mâles et réguliers, au teint hâlé, aux grands yeux noirs. Obéissant à l'impulsion de la barre, le navire tourna sur lui-même; les voiles, à peine gonflées par une petite brise, s'aplatirent sur les mâts, et l'ancre tomba.

— Eh bien! nous restons ici? demanda Teresa.

— Croyez-vous que je puisse promener mon navire sur les cailloux et sur le sable? répondit le capitaine avec un sourire. Venez par ici, à tribord. La chaloupe du pêcheur vous mènera à terre.

Doña Rosario, qui n'était pas très leste, descendit l'échelle à

grand'peine. Teresa murmura un peu de ce qu'il lui fallait s'asseoir avec ses robes de soie sur les bancs humides d'une barque tout imprégnée d'odeur de poisson, puis elle agita bruyamment son éventail et finit par rire aux éclats. Cinq minutes après, la chaloupe touchait au rivage; le capitaine sauta à terre et tendit la main aux deux dames. Quand elle sentit la terre ferme sous ses petits pieds, Teresa poussa un cri de joie. — Bonjour, bonjour, mes braves gens, disait-elle en saluant du geste les indigènes qui s'inclinaient sur son passage; quelle langue parle-t-on ici? hein!... Réponds donc, toi, petit garçon, au lieu de secouer ainsi ce vieux coq que tu tiens par les pattes.

— *Vossa mecé quer comprar hum gallo* (1)? répétait l'enfant, et à chaque fois qu'il allongeait le bras, le pauvre coq râlait d'une façon pitoyable.

— *Vossa mecé quer comprar leite, vinho* (2)? criaient à l'unisson les cultivateurs descendus des hautes régions de l'île et les duègnes à cheveux gris qui entouraient les étrangers en leur présentant à l'envi le lait et le vin enfermés dans des cruches de grès.

— Voilà qui devient assourdissant, s'écria doña Rosario. Parler tous à la fois, et du portugais encore!... Teresa, Teresa, que fais-tu là, ma fille?

— Je bois du lait frais, répondit Teresa, qui élevait gaiement au-dessus de sa tête une cruche à deux anses; tiens, ma petite, voilà pour toi; comment t'appelle-t-on?

— Elle se nomme Manoela, répondirent en masse les villageois; *senhorita,* donnez-nous quelque chose, un petit reis, *hum reizinho por amor de Deos!* — Et les mots *por amor de Deos*, prononcés d'abord à demi-voix, éclatèrent bientôt comme une clameur.

— J'entends un peu votre langue, répliqua Teresa, mais je n'entends rien à votre monnaie; voilà des réaux, en voilà à pleines mains; prenez, ramassez et faites silence.

— Teresa, lui cria encore sa mère, viens donc et laisse là cette troupe de mendians!

— Ce sont des visages humains, répliqua Teresa; il y a longtemps que je n'en ai vu. Tenez, chère mère, regardez un peu celle qu'ils appellent Manoela : n'est-ce pas qu'elle est jolie?... Approchez, Manoela, approchez, n'ayez pas peur. Dites-moi, je vous prie, où est la ville?

— Devant nous, *senhorita;* de l'autre côté de l'île se trouve la ville de Santa-Cruz.

— Très bien. Et ce chemin tout plein de sable, cette grève que

(1) Votre seigneurie veut-elle acheter un coq?
(2) Votre seigneurie veut-elle acheter du vin, du lait?

nous foulons, bordée çà et là de maisons d'une chétive apparence, est-ce un village?

— C'est le village de Lagens, *senhorita.*

— Il n'y a donc point ici de boutiques, point de magasins, rien de curieux à voir?

Manoela secoua la tête.

— Quelle triste vie on doit mener dans ce pays! s'écria Teresa.

— Le plaisir est comme la richesse, répondit Manoela : il n'y en a pas pour tout le monde ici-bas.

— Je n'y avais pas encore pensé, dit à demi-voix la jeune Péruvienne; il y a donc des gens qui ne s'amusent jamais? — Puis elle leva un regard curieux et compatissant sur Manoelita, dont les traits calmes portaient l'empreinte de la mélancolie et de la résignation. Sans trop savoir pourquoi, celle-ci suivait les deux dames étrangères, examinant à la dérobée leurs brillantes toilettes. Les habitans des rares maisonnettes abritées derrière les rochers la regardaient passer, et il y en eut plus d'un qui l'appela avec de grands gestes, pour lui demander tout bas à l'oreille : Quelles sont ces dames-là? d'où viennent-elles? où les conduis-tu donc ainsi?...

Manoela était fort embarrassée de répondre; Teresa marchait toujours en avant, respirant l'air de la terre, enfonçant ses petits pieds dans le sable, souriant aux enfans, qui la contemplaient la bouche béante, et aux duègnes qui la saluaient. Doña Rosario, sa mère, commençait à trouver la promenade peu attrayante.

— *Señoras,* demanda alors le capitaine, qui les accompagnait toujours, votre intention est-elle de traverser l'île et d'aller jusqu'à Santa-Cruz?

— Oui, répliqua Teresa; je marcherai tant qu'il y aura de la terre devant nous. Y a-t-il loin, ma petite, d'ici à la grande ville?

— Oh! non, dit Manoela, une ou deux heures de marche.

— Allons, en avant! s'écria Teresa, en avant, en avant! je n'aurai jamais fait une aussi longue route à pied.

Doña Rosario n'avait pas d'aussi bonnes jambes que sa fille. Elle fit donc quelques objections et se plaignit bien haut de ce qu'il n'y avait pas dans cette île quelque bonne grande mule au pas sûr, à l'allure régulière, comme on en voit à Lima et dans toute l'Andalousie. Le capitaine, qui ne voulait pas laisser plus longtemps son navire à l'ancre le long d'une côte dangereuse, retourna à bord et donna rendez-vous aux deux dames sur la rive opposée de l'île de Flores.

— J'espère franchir en quelques heures le détroit de Corvo, dit-il en prenant congé. Dans l'après-midi, je serai devant Santa-Cruz, où j'irai vous rejoindre. A ce soir.

— Allez à votre navire, répondit Teresa, promenez-vous sur la

mer tant qu'il vous plaira; Manoela nous servira de guide. N'est-ce pas, ma petite, tu veux bien venir avec nous?

— Oui, je le veux bien, et puis, à moitié chemin, nous trouverons la maison de ma mère, où vous pourrez vous reposer.

— Et prendre quelque chose? car j'ai bon appétit.

— Tout ce qu'il y a dans notre humble maison est à votre service, répliqua Manoela.

— J'accepte, s'écria vivement Teresa, et ma mère aussi... Ah! quel plaisir de dîner sous une tonnelle, comme dans ce livre traduit du français où l'on me faisait lire quand j'étais enfant! Vous savez bien, ma bonne mère, ces contes où il y a des images qui représentent des demoiselles bien obéissantes, raides comme des poupées, avec des robes en fourreau et des petites collerettes?...

— Les contes *del señor Verquin,* répondit solennellement doña Rosario; un beau livre que j'avais emporté de Cadix pour édifier la jeunesse de Lima..., laquelle est beaucoup plus turbulente que les demoiselles dont tu parles.

II.

Par malheur il n'y avait pas de tonnelle dans le jardin de la vieille Josefa, mère de Manoelita. La pauvre maison, lézardée en maints endroits, n'avait pour ornement à l'extérieur qu'un cep de vigne fort ancien, qui semblait vouloir empêcher les murs de crouler, tant il les enlaçait avec vigueur dans ses rameaux longs et flexibles comme des câbles. Quelques poules picoraient paisiblement devant la porte, sous la conduite d'un petit coq fort éveillé qui releva fièrement la tête et jeta un cri de surprise à la vue des deux dames étrangères marchant vers lui, sous la conduite de Manoela. Les poules, averties par leur seigneur et maître, regagnèrent tumultueusement la maison, et la vieille Josefa, soupçonnant quelque visite inaccoutumée, parut sur le seuil. C'était une grande femme sèche, portant assez noblement ses cheveux gris, et qui avait pu être aussi jolie que sa fille; mais il y avait de cela longtemps.

Quand on est pauvre, on n'aime pas à étaler son indigence aux regards des indifférens. La venue des deux dames étrangères fit froncer le sourcil à la duègne, et Manoela ne put s'empêcher de ressentir un certain embarras lorsque Teresa, d'un air dégagé, s'arrêta devant la porte en disant : — Bonjour, ma bonne dame... Nous trouverons bien quelque chose à manger ici, n'est-ce pas? Ah! vous avez là une fille charmante!... Ne rougissez pas ainsi, petite; si vous aviez habité les grandes villes, vous sauriez bien ce que valent vos grands yeux bleus encadrés de beaux cheveux noirs!

— J'ai bien peu de chose à vous offrir, mesdames, répliqua la

duègne. — Et elle promenait un regard attendri sur les poules qui se pressaient autour de ses jambes.

— Petit, petit, petit, fit Teresa en jouant avec son éventail. Oh! les charmantes poulettes!... Voulez-vous me les vendre?

— Qu'en veux-tu faire? dit doña Rosario; comment les emporter d'ici? Où les mettras-tu dans le navire?

— Cela me regarde, chère mère... Voyons, je les paierai bien une piastre la pièce. — Puis elle s'assit sur un banc à l'ombre du cep de vigne, tandis que Manoela posait sur la table un pain blanc, des œufs, du lait et quelques raisins secs.

Le repas était frugal; mais quand on touche la terre après une longue traversée, tout réjouit les yeux et tout plaît au goût. La duègne, que la vente de ses poules mettait en humeur de faire du commerce, tira du fond de son alcôve, comme pour y chercher quelque chose, de grands paniers de jonc qui servaient à serrer ses effets.

— Pour le coup, dit impétueusement Teresa, voilà des paniers qui me seront d'une grande utilité à bord du navire. On n'a guère d'armoires dans une cabine... Je les achète, c'est entendu!

— Si cela peut vous faire plaisir, répondit la vieille Josefa... J'y tenais pourtant beaucoup;... ils ont été tressés par mon défunt mari huit jours avant son départ pour l'expédition de dom Pedro... Le pauvre homme avait obtenu les galons de sergent-major d'artillerie, et, au débarquement devant Oporto, il attrapa un biscaïen au milieu de la poitrine...

— Je vous plains, madame, dit doña Rosario avec gravité, ce sont là des peines dont on ne se console jamais...

— La vérité est qu'il ne me rendait guère heureuse, le pauvre homme, reprit la duègne; avant de partir, il m'avait ruinée, et il m'a laissée dans la misère...

L'oraison funèbre que débitait lentement la vieille Josefa fut interrompue par la brusque apparition d'une chèvre blanche, qui s'élança d'un bond auprès de Manoela et se mit à faire des cabrioles à ses côtés. La jolie petite bête se dressait sur ses pieds de derrière, ramenant ses pieds de devant sous les touffes de sa longue barbe soyeuse.

— Elle est à vous? demanda vivement Teresa.

Manoela répondit par un signe affirmatif. — Cédez-la-moi, cédez-la-moi, je vous en prie, continua la jeune Péruvienne; n'est-ce pas, ma mère, vous le voulez bien?

Habituée à satisfaire tous les caprices de sa fille, doña Rosario hasarda pour la forme quelques observations, qui furent aussitôt réfutées; mais Manoela ne donnait pas son consentement. Silencieuse, attristée, elle faisait claquer ses doigts au-dessus de la tête

de la chèvre blanche, qui exécutait avec coquetterie mille gracieuses courbettes.

— Ah! reprit la duègne, vous pouvez la prendre, la vilaine bête; elle broute les tiges de ma vigne et saccage mon champ de fèves!

Manoela leva sur sa mère un regard suppliant; elle passait ses mains autour du cou de la chèvre blanche, qui faisait entendre un petit bêlement et regardait sa maîtresse avec des yeux humides.

— Non, mon enfant, répliqua doña Rosario; gardez cette petite bête, qui vous aime, et à laquelle vous semblez attachée. Gardez-la, Manoela; ma fille en serait ennuyée avant deux jours.

— Ah! vous auriez tort de vous en priver, interrompit la duègne avec vivacité; aussi bien, quand Manoela ne l'aura plus avec elle, peut-être sera-t-elle plus active au travail... Les jeunes filles d'à présent ne savent plus rien faire. Ah! si j'avais eu un garçon!

Manoela pleurait silencieusement; il y avait dans la voix de sa mère un accent de dureté qui effraya Teresa, si peu habituée aux rudes paroles. Se penchant à l'oreille de la jeune fille : — Ma chère petite, lui dit-elle, votre mère a l'air bien méchant!

— Oh! non, senhorita; seulement elle m'en veut de ce que je ne gagne pas assez d'argent...

— N'est-ce que cela? reprit la jeune Péruvienne. Attendez que je dise un mot à ma mère.

Il s'établit entre doña Rosario et sa fille un colloque à voix basse très animé, et qui dura bien cinq minutes. La mère résistait à quelque nouveau caprice de sa fille, et celle-ci, parlant avec une volubilité extrême, frappait la terre de son petit pied, et appuyait ses argumens d'une pantomime fort animée. Peu à peu la mère fut réduite au silence; elle poussa un soupir, qui était le signe certain de sa défaite, et Teresa triomphante s'écria avec transport : — Doña Josefa, votre fille me plaît; elle me plaît beaucoup, je la prends sous ma protection... Vous entendez, Manoelita? Donnez-moi votre main, relevez la tête, essuyez vos yeux bleus et ne pleurez plus. C'est chose convenue entre ma mère et moi; puisque vous ne voulez pas me céder votre chèvre, je vous emmène toutes les deux...

— Teresita, Teresita..., disait doña Rosario en lui appuyant son éventail sur le bras pour arrêter ses imprudentes paroles.

— Eh bien! ma chère mère, si vous le désirez, je laisserai les poules et les paniers. Je ne veux pas dévaliser la maison; non, il faut être raisonnable. Manoela et sa chèvre blanche nous suivront à Cadix. Est-ce entendu?

La vieille Josefa ouvrait de grands yeux; elle semblait tenir en arrêt les petites mains de Teresa, qui dénouait précipitamment un coin de son mouchoir. Dans ce mouchoir résonnaient de belles onces

d'or à l'effigie péruvienne, représentant le soleil qui darde ses rayons au-dessus des sommets du Potosi.

— Mesdames, s'écria la duègne en essayant de pleurer, je n'ai que ma fille pour m'aider à vivre... A mon âge, on n'est plus propre à grand'chose; on ne peut plus gagner sa pauvre vie...

— Voilà dix onces d'or pour remplacer le travail de votre fille, reprit Teresa, et deux autres pour le prix de la chèvre.

— C'est de la bonne monnaie au moins? demanda la duègne en allongeant les doigts; nous autres pauvres gens, nous n'avons point de balance pour peser ces pièces-là...

— Oui, oui, c'est de bon or rouge, dit Teresa, de l'or du Pérou, le premier de l'univers!

— Oh! les jolies pièces! continua la vieille. Allons, Manoela, remercie donc ces bonnes dames. Tu ne peux pas manquer d'être heureuse avec des gens aussi riches!

Manoela demeurait interdite et confuse. Elle se voyait chassée de la maison maternelle, échangée sans regret et même avec joie contre dix pièces d'or. Durant les seize années de sa courte existence, elle avait souffert bien souvent des brusqueries de sa mère, mais elle avait pris son mal en patience. Les gens pauvres, attristés par la misère, n'ont guère l'usage de prodiguer à leurs enfans des marques de tendresse et d'affection. Tout en les aimant beaucoup, il leur arrive parfois de les malmener, comme pour les habituer aux rudes épreuves de la vie. Manoela supposait qu'il en était ainsi pour elle, d'autant plus qu'elle se montrait envers sa mère pleine de respect et de déférence. Quelquefois, il est vrai, quand une parole acerbe l'avait blessée, elle sortait de la maison pour aller respirer l'air vif de ses vallées balayées par le vent de la mer et écouter cet immense bruit de la vague qui endort les douleurs d'un cœur attristé. A son retour, la vieille Josefa l'accusait de perdre son temps et de courir sans raison à travers l'île. Un jour, Manoela ramena la chèvre blanche d'une de ces promenades rêveuses. Où l'avait-elle rencontrée? qui la lui avait donnée? C'était là son secret. Un lien mystérieux unissait ces deux créatures timides et avides de liberté. La *Branca,* — ainsi se nommait la chèvre, — mal accueillie par la duègne, s'était attachée à Manoela, qu'elle ne quittait jamais, à moins que la jeune fille ne lui fît signe de se coucher derrière la maison. A aucun prix, Manoela n'eût consenti à se défaire de la *Branca;* elle était donc atterrée de voir que sa mère l'abandonnait elle-même pour une poignée d'or. L'avarice est une passion que la jeunesse ne comprend pas. Quand la jeune fille eut reconnu que sa mère ne l'aimait pas autant qu'elle le pensait, elle crut lire sur le visage souriant et épanoui de Teresa l'expression de la sympathie. Elle se jeta donc

au cou de la jeune Péruvienne en versant des larmes abondantes.

— Eh! niña, tu vas m'étouffer, s'écria celle-ci un peu surprise d'un si brusque élan de familiarité, me voilà toute décoiffée...

Puis, s'adressant à la mère de Manoela : — Votre fille sait coudre, n'est-ce pas? Elle sait manier l'aiguille, tailler, broder...

— Que oui! dit la duègne; d'ailleurs elle est bien avisée, et elle aura bien vite appris ce que vous lui montrerez.

Manoela comprit par ces paroles qu'il s'agissait d'entrer au service des deux dames étrangères et d'abdiquer toute liberté. Elle croyait rêver; elle cherchait à s'expliquer comment la rencontre fortuite d'une jeune fille qui l'avait abordée sur la plage quelques heures auparavant avait pu changer ainsi toute sa destinée. Elle ne savait ni où elle allait, ni pourquoi elle partait. Sa petite île si pauvre lui apparaissait comme un paradis d'où on la chassait sans qu'elle eût commis aucune faute. Les jours les plus monotones de son existence se teignaient dans son souvenir de reflets charmans, comme les horizons lointains d'une plaine aride et morne sur laquelle le soleil couchant verse ses rayons empourprés.

Les préparatifs du départ furent bientôt achevés. Manoela prit son petit paquet sous son bras, et embrassa sa mère avec un serrement de cœur, en lui disant à demi-voix : — Pourquoi m'éloigner de vous?

— Pour ton bonheur, ma fille, répliqua la vieille Josefa, qui tenait toujours les pièces d'or dans ses mains; que ferais-tu ici? Montre-toi bien obéissante au moins!...

Il y a des gens qui ne peuvent traverser un jardin sans arracher une fleur ou sans cueillir un fruit. D'une main distraite et capricieuse, ils attirent à eux tout ce qui flatte leur regard. Ainsi était Teresa; contente d'emmener à sa suite la pauvre jeune fille enlevée à son humble cabane, elle ne doutait pas que celle-ci ne fût parfaitement heureuse de la suivre. Elle marchait donc gaiement auprès de sa mère, doña Rosario, parlant déjà du plaisir qu'elle aurait à se faire coiffer chaque matin par la Manoelita. Celle-ci s'avançait à pas lents, accompagnée de la fidèle *Branca*. La tête basse, le cœur gonflé, elle allait droit devant elle, incapable de résister aux désirs de sa mère, et aussi subjuguée par la volonté tenace de doña Teresa, qui agissait sur elle comme un aimant. La jeunesse, la beauté et la richesse donnent à certains êtres privilégiés un ascendant irrésistible sur les natures simples et douces.

Manoela, qui ne voulait point être vue des habitans de Santa-Cruz, conduisit les deux dames vers une petite plage éloignée de la ville de quelques centaines de pas. Le capitaine, qui regagnait la terre dans son canot, laissant le navire louvoyer au large sous la conduite du pilote, vint aborder au même lieu.

— Capitaine, lui dit Teresa, nous vous amenons deux passagères, l'une de première classe, et qui prendra place dans la cabine; l'autre que vous pourrez loger au pied du grand mât, dans le parc aux moutons.

— Ah! Teresita, s'écria le marin, il y a plus de caprice que de raison dans votre petite tête!

— Que voulez-vous? interrompit doña Rosario, les jeunes filles d'à présent sont d'une obstination que rien n'égale...

— Si ce n'est la faiblesse des mères, murmura le vieux marin en tournant sur les talons.

III.

A la nuit, le capitaine avait regagné le navire avec ses passagères. Déposée dans le parc aux moutons, — on appelle ainsi la partie de la chaloupe destinée à recevoir les animaux de cette espèce qui doivent être mangés pendant le voyage, — la *Branca* s'était élancée tout aussitôt hors de sa prison. Elle courait sur le pont, montrant sa tête à l'entrée du logement des matelots et sur le haut de l'escalier de la chambre. La pauvre bête, inquiète et dépaysée, cherchait partout Manoela. Celle-ci, assise auprès de Teresa, pleurait, la tête dans ses mains. En vain la jeune señorita lui adressait de douces paroles pour la consoler, et lui racontait les plaisirs de son enfance dans cette joyeuse ville de Lima, que l'on nomme le paradis des femmes.

— Tu vois bien qu'elle est un peu troublée, disait à sa fille doña Rosario, laisse-la se remettre; demain tu lui répéteras toutes ces jolies histoires-là. Manoela, ma petite, voilà une couchette pour vous; allez dormir...

— Si madame veut bien me le permettre, répondit Manoela, j'irai là-haut prendre l'air; j'étouffe ici...

Manoela monta sur le pont; la *Branca* arriva d'un bond auprès d'elle en lui prodiguant mille caresses.

— Tu m'aimes, toi, pauvre petite bête, murmura la jeune fille... Nous ne verrons plus nos rochers, nous ne verrons plus celui qui t'apporta toute petite auprès de moi... Oh! ma pauvre île...

En se parlant ainsi à elle-même, Manoela regardait à travers les ténèbres du côté de l'île de Flores, qui se montrait encore à l'horizon, comme une grosse tache d'un noir plus foncé. Elle souffrait, et personne autour d'elle ne prenait garde à sa douleur. Tous les étrangers qui l'entouraient n'étaient-ils pas heureux de continuer leur route et de s'éloigner de cette petite île qui n'occupait aucune place dans leur souvenir? A ce moment-là cependant quelqu'un pensait à

la pauvre fille, et courait, d'un cœur joyeux, vers la maisonnette où il espérait la rencontrer.

La chaloupe de pêcheurs, qui avait accompagné le navire depuis son apparition sur la côte opposée, touchait au rivage, non loin de Santa-Cruz. De cette barque s'élançait à terre le grand jeune homme qui avait servi de pilote au bâtiment. Coupant au plus court à travers l'île pour retourner à son village de Lagens, le pêcheur marchait à grands pas. Malgré l'obscurité, il arpentait à larges enjambées les sentiers sinueux et inégaux. Quand il fut à la hauteur de la petite maison habitée par la vieille Josefa, le jeune homme s'arrêta un instant comme pour réfléchir, puis il prit à travers champs. Arrivant par le jardin derrière la cabane, il frappa un petit coup sur le volet.

— Qui va là? demanda la vieille.

— C'est moi, c'est Diogo, répondit le pêcheur.

— D'où viens-tu, mon garçon? Que me veux-tu à cette heure?... Il est bientôt minuit.

— Je viens de piloter un navire, et je retourne à Lagens. Ah! j'ai gagné une bonne journée!... Si j'avais souvent des navires à conduire comme celui-là, ma fortune serait bientôt faite... Où est donc la *Branca*, mère Josefa? Elle ne vient point me dire bonsoir! Ouvrez-moi la porte, je vous en prie, et allumez votre lampe... J'ai quelque chose à vous montrer... Demain je n'aurai pas le temps de revenir.

La vieille eût bien volontiers refermé le volet et renvoyé à un autre jour l'importun Diogo; mais celui-ci lui avait rendu plusieurs fois de petits services : il venait au printemps bêcher son enclos, et maintenant qu'elle était seule, n'aurait-elle pas plus qu'auparavant l'occasion de recourir à sa complaisance? Elle alluma donc sa lampe et ouvrit la porte.

— Merci, mère Josefa, dit Diogo en entrant. Tenez, voilà un beau petit châle de crêpe de Chine qui m'a été donné par le capitaine du navire, sans compter une forte rétribution en argent... Mais où est donc Manoela?

— Elle est partie, elle est à Santa-Cruz... Tu disais donc que ce châle de crêpe de Chine?...

Diogo replia le châle de crêpe de Chine et le remit dans sa poche; puis, croisant ses bras robustes sur sa poitrine, il regarda fixement Josefa : — Manoela est à Santa-Cruz! Elle est partie!... La vérité, dites-moi la vérité : où est Manoela?

— Partie, répéta la duègne un peu effrayée, partie avec les dames qui sont sur le navire, et qui l'ont prise en affection. Son sort est assuré, mon garçon, et moi, j'ai fait aussi une bonne journée.

— Elle est partie! s'écria Diogo, que les sanglots étouffaient, et

c'est moi qui ai conduit ici ce maudit navire!... Pourquoi l'avez-vous laissée s'en aller?... Ah! si j'avais été là!... N'est-ce pas qu'elle a pleuré en partant? N'est-ce pas qu'elle est sortie d'ici en larmes?

— C'est vrai, répliqua la vieille; elle a été un peu émue de me quitter... C'est bien naturel.

— On vous a donc donné de l'argent?

— Mieux que cela : de grandes pièces d'or.

— Et vous avez vendu votre fille pour ces grandes pièces d'or! dit Diogo en faisant un pas vers la mère de Manoela. Et qu'est-ce que ces dames-là vont faire de votre fille? Une servante, une femme de chambre, et vous ne la reverrez jamais!... Comme si elles ne pouvaient pas trouver ailleurs du monde pour les servir! Mais non, il leur fallait la perle de notre île, et elles l'ont emportée en passant... Et moi qui venais vous dire : — Mère Josefa, il me manquait un peu d'or pour compléter une somme ronde que j'ai cachée dans les rochers; cet or, je l'ai gagné aujourd'hui; voulez-vous m'accorder votre fille?

— Il n'est plus temps, que veux-tu que j'y fasse? dit la vieille Josefa. Va te reposer, Diogo, laisse-moi en paix; nous parlerons de cela un autre jour...

— Un autre jour! interrompit le pêcheur; croyez-vous donc que j'aie pris mon parti sur le départ de Manoela? Ah! si j'avais su que vous étiez ennuyée d'elle, si vous m'aviez dit : — Je te la donne pour cent piastres, pour deux cents piastres, au lieu de vous demander une dot, j'aurais payé sa rançon. La pauvre enfant! Vous étiez donc bien fatiguée de l'avoir auprès de vous?

— Elle était plus souvent à courir sur les rochers qu'à côté de moi, répliqua sèchement la duègne. A la moindre observation que je lui adressais, elle prenait sa course.

— Parce que vous vouliez lui rendre les tapes que vous aviez reçues autrefois de votre mari.

— Diogo, s'écria la vieille avec colère, es-tu venu ici pour m'insulter?

— Non, reprit le pêcheur, bien au contraire, je venais tout exprès pour m'agenouiller devant vous et vous demander de me prendre pour votre fils. Tenez, me voici à genoux, donnez-moi votre main, mère Josefa, et répondez-moi, je vous en conjure. Elle était bien méchante, n'est-ce pas, cette charmante fille, que toutes les mères vous enviaient?

— Je ne dis pas cela.

— Elle aimait à vagabonder, n'est-il pas vrai? Elle n'était ni sage ni honnête?

— Jamais je n'ai dit cela.

— Elle n'était point jolie non plus, n'est-il pas vrai? Il se peut

que vous l'ayez été encore davantage, mère Josefa; mais enfin, avouez que votre fille n'a pas de rivale dans toute l'île.

— Je sais bien qu'elle a bonne mine, la Manoela.

— C'est cela; on a une fille charmante d'esprit et de cœur, fraîche comme un printemps, belle comme une rose, et puis on lui dit : — Bah! une bourse pleine d'or vaut mieux que toi. Adieu. — Parlez franchement, mère Josefa : n'est-ce pas que vous regrettez déjà votre fille?

— Relève-toi, Diogo, dit la duègne à demi-voix. Tu es un bon garçon et tu aimes ma fille, à ce qu'il paraît. L'amour tourne la tête aux jeunes gens.

— Parlez franchement, répéta Diogo : n'est-ce pas que vous la regrettez?... Laissez donc couler cette petite larme qui brille sur votre paupière, personne ne la verra que moi, et cela vous fera du bien.

La vieille femme attira le jeune pêcheur dans ses bras, et le pressa sur son cœur en pleurant. — Pourquoi me dis-tu tout cela, mon fils, puisqu'il n'est plus temps?

— Et moi je vous dis qu'il est encore temps, interrompit Diogo. Il n'y a pas de vent cette nuit, et le navire qui emporte Manoela doit être en calme tout près de l'île. Voulez-vous que je vous ramène votre fille?

— Si je le veux! s'écria la duègne, mais tu rendras la joie à mes vieux jours!...

— Eh bien! les pièces d'or, donnez-moi les pièces d'or, répliqua le pêcheur; il faut que je les rende aux dames qui vous les ont laissées...

— Ces dames-là sont si riches! elles n'y songent peut-être plus?

— Les pièces d'or!... répéta Diogo, garder l'argent d'autrui? y pensez-vous, mère Josefa?

— Ces pièces sont si belles! De l'or du Pérou comme tu n'en avais jamais vu avant aujourd'hui...

— Maudite avarice! s'écria Diogo en frappant du pied. Donnez vite les pièces, il faut que je parte... Si la brise se lève, le navire s'éloignera, et tout est perdu...

La vieille Josefa, haletante et troublée, fouillait sa paillasse d'une main tremblante. C'était là qu'elle avait caché le trésor qu'il lui fallait sitôt abandonner. Elle tirait une à une les grandes onces d'or qui semblaient se coller à ses doigts. Le pêcheur les lui enleva d'une poignée pour les enfermer dans une petite bourse en cuir, puis il fit un pas vers la porte.

— Diogo! lui cria la duègne saisie d'une subite épouvante, tu ne me trompes pas au moins? — Le pêcheur secoua les épaules pour toute réponse et se prit à courir à travers champs.

— Diogo, Diogo, répéta encore la vieille Josefa, prête à se trouver mal, il y en a douze... Si tu ne réussis pas dans ton voyage, tu me les rapporteras... Ah! mon Dieu, s'il allait me voler!...

Le pêcheur ne l'entendait plus. D'un pas rapide, courant et sautant, il gagnait les rochers pour descendre vers la mer, et cherchait des yeux, à travers l'obscurité de la nuit, les voiles du grand navire qu'il s'agissait pour lui de rejoindre au plus vite.

IV.

Pour abréger son chemin, Diogo se laissa glisser le long des rocs escarpés au pied desquels la vague a creusé des grottes profondes, toutes remplies de sable fin. Les goëlands, que le pêcheur éveillait en passant, s'envolaient effrayés et poussaient de grands cris, puis ils revenaient se poser sur les roches noires en attendant le jour. Les étoiles brillaient au ciel; la mer calmée semblait reposer dans son immensité; à peine si la houle, se levant à de faibles hauteurs par un mouvement régulier, marquait le dernier effort de la marée montante. La vague, parvenue à son extrême limite, baignait la quille d'une petite barque échouée sur le sable et fixée au rivage par un grappin. Le pêcheur n'eut pas de peine à la mettre à flot; appuyant contre la poupe son épaule vigoureuse, il la lança en avant, et l'esquif commença de voguer. En quelques coups de rames, Diogo gagna les eaux plus profondes, et dès que la brise matinale ridant la surface de la mer vint lui rafraîchir le visage, il hissa la voile. La barque, poussée par ce vent léger, s'avança lestement. De son côté, le grand navire recevait aussi dans sa large voilure les premières bouffées de cette brise longtemps attendue. Resté en calme durant la soirée et une partie de la nuit, il avait été ramené par le flux de la marée vers les rochers qui forment la pointe orientale de l'île de Flores. Désormais, il allait s'élever de la côte et faire route vers l'Europe : le bruit du sillage annonçait aux marins ennuyés qu'il s'était remis en marche. — Tant qu'il ne ventera pas plus que cela, pensait le pêcheur, j'irai plus vite qu'eux, et je suis sûr de les atteindre; mais si la brise augmente... Il ramait donc par intervalles pour aller plus rapidement encore, puis il s'arrêtait et cherchait à distinguer au large le gros navire, toujours caché par les ténèbres. Plusieurs heures se passèrent ainsi, heures d'angoisse pour Diogo, qui sentait la mer grossir et la vague se creuser sous la quille de la petite barque. Enfin les étoiles pâlirent, une teinte blanche, légèrement nuancée de rose, colora le ciel, puis les flots. Le pêcheur reconnut qu'il était au vent du navire, dont la voilure blanche échafaudée autour des mâts s'élevait en pyramide du milieu des vagues à quelques milles de lui. Il laissa donc porter de ce côté avec un cri

de joie. Les huit coups de cloche appelant au quart du matin les matelots de service étaient arrivés jusqu'à son oreille en ricochant sur les flots.

C'est l'heure où l'*on fait la propreté* à bord des bâtimens, car on a l'habitude, quand on navigue, de frotter et de laver sa maison flottante comme si l'on s'attendait à recevoir des visites. Pieds nus, les pantalons relevés jusqu'aux genoux et les chemises de laine retroussées au-dessus du coude, les marins lançaient à grand renfort de bras des seaux d'eau sur le pont, tandis que le mousse s'efforçait de faire reluire le cuivre de l'habitacle. Au milieu de ce remue-ménage, la pauvre *Branca*, fort effrayée, bondissait d'un côté sur l'autre, poursuivie par les seaux d'eau salée, fuyant les balais, les fauberts et les vadrouilles, que des bras agiles agitaient en tous sens. L'officier de quart, assis sur la dunette, prenait plaisir à voir les sauts et les gambades de la jolie bête, qui flairait encore la terre et bêlait tristement en regrettant son île.

Cependant la barque du pêcheur approchait rapidement. Quand il ne fut plus qu'à une encâblure du navire, il amena sa voile, et fit signe qu'il voulait parler. L'officier de quart ayant ordonné de mettre en travers, une corde fut jetée à Diogo, qui s'amarra le long du bord. La *Branca,* qui l'avait reconnu, appuya ses pattes de devant sur la lisse, puis se prit à courir vers l'escalier de la chambre où se trouvait Manoela. Au même instant arrivait sur le pont le capitaine du navire, que l'on avait averti de la présence du pêcheur.

— C'est vous, pilote, lui dit le marin; que voulez-vous?

— Parler aux dames que vous avez à bord, capitaine.

— Elles dorment d'un profond sommeil, et n'ont pas coutume de recevoir des visites de si bonne heure.

— Je m'en doute bien, reprit Diogo; mais le temps presse pour vous comme pour moi, nous ne pouvons rester arrêtés plus longtemps ici... Auriez-vous l'obligeance de leur dire que la mère de Manoela redemande sa fille, et renvoie l'argent qui lui a été donné.

En parlant ainsi, il remettait au capitaine les onces d'or renfermées dans la bourse en cuir. Celui-ci descendit dans la chambre, et, après avoir frappé discrètement à la porte de la cabine, il transmit à Teresa le message du pêcheur.

— C'est bon, c'est bon, répliqua la jeune fille; qu'il emmène Manoela et sa chèvre, et tout ce qu'il voudra!... pourvu que l'on me laisse dormir. Entends-tu, petite? Eh! Manoela...

— Qu'y a-t-il donc? demanda doña Rosario.

— Rien, ma mère; la vieille femme d'hier a regret d'avoir laissé partir sa fille, et elle la réclame...

— Elle a renvoyé l'argent, ajouta le capitaine; je l'ai là, entre les mains...

Manoela, debout, prête à partir, son petit paquet sous le bras, d'autant mieux éveillée qu'elle n'avait pu dormir de toute la nuit, regardait alternativement les deux dames, attendant d'elles un mot d'adieu. La *Branca* faisait retentir avec impatience sur les marches de l'escalier la corne de ses pieds agiles.

— Adieu, petite, adieu, dit Teresa en se retournant pour mieux se rendormir; garde ton argent, je te le donne. Je suis sûre que j'aurai la migraine toute la journée pour avoir été éveillée si matin.

— Mais, ma fille, interrompit doña Rosario, ce sont là des prodigalités inexcusables...

— Chère mère, dit Teresa d'un ton boudeur, je n'entends plus, je n'écoute plus, je dors... Puisque cela me fait plaisir, qu'il en soit ainsi!

— Voilà qui est tout à fait concluant, répliqua le capitaine à demi-voix; puis, s'adressant à Manoela, qui ouvrait de grands yeux pleins de larmes provoquées par l'émotion : — Eh bien! mon enfant, vous êtes expédiée en douane, vos papiers sont en règle, vous n'avez qu'à appareiller.

Manoela éprouvait un sentiment sincère de reconnaissance qu'elle eût voulu exprimer à doña Teresa. Cette jeune fille, qui se faisait obéir à son gré par tous ceux qui l'entouraient et qui laissait tomber de sa main des onces d'or sans les compter, lui apparaissait comme une petite fée capricieuse, mais bienfaisante. Elle déposa un baiser timide sur les boucles de cheveux noirs qui flottaient autour du cou de la jeune Péruvienne endormie, et fit une grave révérence du côté de doña Rosario, qui lui répondit par une grimace de mauvaise humeur. Manoela traversa le pont rapidement, un peu honteuse d'être regardée par les matelots, qui souriaient et semblaient comprendre ce qui se passait dans le cœur du grand pêcheur. Celui-ci tendit la main à la jeune fille et l'aida à descendre dans la barque sans lui adresser une seule parole. Manoela était si troublée qu'elle avait peine à se soutenir. La *Branca* ne se fit pas prier pour quitter le navire; elle partit d'un élan si rapide qu'elle franchit la lisse et tomba dans la mer, d'où elle remonta facilement dans le canot, Diogo l'ayant saisie par sa longue touffe de barbe.

— Évente le grand hunier, borde la grand'voile! cria l'officier de quart; en route, timonier! — Le grand navire reprit sa route vers Cadix, et la barque cingla du côté de l'île.

Si Diogo avait eu dans sa barque tous les trésors du Pérou, il n'eût pas ressenti une joie plus vive. Assis à la barre, il regardait avec des yeux ravis la belle Manoela qu'il avait un instant perdue, et qu'une décision subite autant que hardie venait de lui rendre. Celle-ci, appuyée au pied du mât, baissait la tête et frissonnait de temps à autre. L'air vif du matin et l'agitation des vagues, bien hautes

pour le frêle esquif, lui donnaient froid et lui faisaient peur. Diogo l'enveloppa de son gros caban.

— Tiens, lui dit-il en souriant, te voilà comme la madone de notre église, toute cachée dans un manteau brun; il te manque la couronne... Prends toujours cela pour te garantir la tête. — Parlant ainsi, il lui roulait en forme de turban le châle de crêpe de Chine qui lui avait été donné la veille. Manoela, tout effrayée qu'elle fût du bruit des flots, se pencha sur la mer pour y voir sa coiffure, et tendant la main au pêcheur :

— Que tu es bon! lui dit-elle.

— Tu m'avais pourtant quitté, reprit Diogo en hochant la tête; tu avais fui notre pauvre île, comme un oiseau qui sort de sa cage...

— Cette petite fée du Pérou avait ensorcelé ma mère, dit doucement Manoela.

— Qui sait si la vieille Josefa ne va pas me faire la moue de ce que je te ramène auprès d'elle?

— Oh! non, dit Manoela; je réponds que non.

— Après tout, si elle ne veut pas de toi... Change l'écoute, Manoela; n'allons pas tomber sous le vent de l'île... Très bien. Oh! quelle fameuse femme de pêcheur que la Manoelita!

— Je te dis qu'elle m'accueillera bien, reprit la jeune fille, et toi aussi, Diogo... La petite fée m'a rendu les pièces d'or. Tiens, les vois-tu?

Ils voguaient, en causant ainsi, bercés par les vagues et poussés par une forte brise qui les ramenait au rivage. La *Branca* dormait à leurs pieds aussi tranquillement que si elle eût été couchée sous le gros cep de vigne, devant la cabane de Josefa. Manoela n'avait plus peur; la terre se montrait plus près d'elle, et elle était assurée d'être bien reçue par sa mère. Qu'il y avait d'espérance et de joie dans cette barque qui berçait les deux jeunes gens! Ces vingt-quatre heures, marquées par tant d'incidens imprévus, de tristesses et de larmes, avaient avancé leurs affaires plus que ne l'auraient fait des années de leur monotone existence. Un seul jour avait suffi pour mûrir cette affection mutuelle qui ne demandait qu'à se développer, et qui semblait languir dans ce petit pays voué à la pauvreté et à l'isolement.

Sur les rochers qui bordent le petit port de Santa-Cruz, il y avait un certain nombre d'oisifs occupés à suivre des yeux la barque arrivant de la haute mer. On se perdait en conjectures sur cette voile hardie qui marchait droit au rivage. A mesure qu'elle s'approchait, les curieux reculaient prudemment : c'était à qui n'entrerait pas le premier en relations avec les étrangers aux allures suspectes. Manoela n'avait point songé à dérouler le châle qui entourait son front,

et le caban couvrait toujours ses épaules. Enfin, au moment où il abaissait sa voile, au moment où la proue touchait le sable, Diogo, se redressant de toute sa hauteur, cria à un gros pêcheur de ses amis : Holà! Pero, hale le canot au plein!

La *Branca* avait déjà sauté à terre; Pero, très troub'é de s'entendre appeler par son nom, s'enfuit de toutes ses forces à la vue de la bête blanche qu'il crut revenir du sabbat. Diogo fut obligé de prendre pied lui-même pour attirer la barque hors des atteintes du flot; alors Manoela put descendre, et les visages terrifiés des spectateurs reprirent leur sérénité en reconnaissant la belle fille que l'on appelait à Santa-Cruz, comme à Lagens, *la perle de l'île*.

Sans s'arrêter à la ville, Diogo et Manoela se dirigèrent vers la seule maison où l'on connût le mot de cette énigme. Ils attachèrent la *Branca* par une de ses cornes pour l'empêcher de se jeter à travers champs, car la pauvre bête avait si grand'faim qu'elle eût tout ravagé le long de la route. Quand la maisonnette de la vieille Josefa se montra au milieu de la vallée, Diogo s'arrêta et dit à sa compagne :

— Tu es émue, Manoela; veux-tu que j'aille seul en avant?

— Pourquoi donc est-ce avec des larmes que l'on revoit les lieux que l'on a quittés en pleurant! s'écria la jeune fille. Je me sens pourtant aussi heureuse aujourd'hui que j'étais désolée hier!...

— Ah! c'est que les femmes pleurent toujours;... il paraît que cela leur va bien, répondit le pêcheur. Puis, faisant quelques pas en avant : — Eh! mère Josefa, où êtes-vous? Nous voilà tous les trois!...

La vieille ouvrit sa porte lentement et avança la tête : — Qui est là? demanda-t-elle... Ah! c'est toi, Diogo... Je suis bien malade depuis la scène que tu es venu me faire cette nuit...

— Voilà qui va vous guérir, répliqua le pêcheur; tenez, reconnaissez-vous votre fille et la *Branca*, qui donne des coups de tête pour courir en avant.

— Ah! oui, te voilà, Manoela; on t'a donc laissée revenir?... Diogo était comme un furieux cette nuit...

— Eh bien! mère Josefa, continua le pêcheur, est-ce que ça ne vous fait pas du bien de revoir Manoela et de l'embrasser? Voyons, ouvrez-lui donc vos bras!...

La vieille ouvrit ses longs bras maigres, et sa fille s'y précipita avec l'élan d'une tendresse exaltée. Tout en prodiguant à sa mère les plus vives caresses, Manoela lui glissa dans la main les pièces d'or rapportées par elle, en lui disant à l'oreille : — Elles me les ont rendues, reprenez-les!...

— Ah! ma fille, ma chère fille, s'écria la duègne subitement ré-

tablie, je me sens toute ragaillardie de te revoir. Ah! Diogo, mon garçon, tu m'as rendu la vie en me ramenant Manoela... Je t'en serai éternellement reconnaissante...

— En ce cas, répondit Diogo, à table et dînons; la promenade m'a ouvert l'appétit, et c'est comme si j'avais été à la pêche, car j'ai donné un fameux coup de filet. Au dessert, mère Josefa, vous nous servirez de ce vieux vin que vous cachez ici, derrière l'alcôve, et nous boirons de bon cœur à votre santé d'abord...

— Tu es bien aimable, mon petit Diogo.

— Et puis à la nôtre, car je vous demande, séance tenante, la main de votre fille. Vous ne pouvez me la refuser, puisqu'elle a rapporté elle-même sa rançon! . . . . . .

Au moment où l'on se mettait à table dans la maisonnette animée d'une joie subite, le grand navire perdait de vue la petite île de Flores. Doña Teresa, qui venait d'achever sa toilette, s'asseyait pour déjeuner auprès de sa mère, et dévorait nonchalamment un pot de confitures de goyaves. Doña Rosario, — qui était de l'ancienne école, — allumait une cigarette de maïs en humant son café, et le capitaine, étendu sur un fauteuil, rongeait des *puros* de première qualité sur les rayons de sa cabine.

— Ah! dit Teresa en portant la main à son front, quelle vilaine petite île vous nous avez fait voir là, capitaine!... J'en emporte une migraine affreuse!

— Vous m'aviez pourtant promis de ne plus me faire la moue et de ne plus bouder! répondit le marin...

— Et cette petite fille que j'avais pris la peine d'amener ici... Je suis bien aise d'en être débarrassée!... Une petite pleureuse qui soupirait après son rocher et n'écoutait rien de ce que je lui contais!

— Et cette chèvre, qui répandait une odeur infecte! ajouta doña Rosario en se pinçant les lèvres pour lancer la fumée de sa cigarette par les narines. Je suis enchantée qu'elle soit partie; seulement je regrette que cette relâche nous ait coûté si cher.

— Je le regretterais aussi pour ma part, reprit le capitaine, si nous n'avions fait deux heureux.

— Des heureux sur ce rocher? interrompit Teresa.

— Pourquoi pas? dit le marin. Vous avez doté Manoela, et moi j'ai doté le pêcheur. Après tout, un pareil résultat vaut bien un petit mal de tête, et j'en conclus que nous n'avons pas perdu notre journée.

TH. PAVIE.

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

II.

ORIGINES ET CARACTÈRE DE LA NATION BRITANNIQUE.

Il n'y a peut-être pas de plus grand spectacle dans la vie du genre humain que l'apparition et la fusion successives sur le territoire britannique (1) des diverses races qui ont formé la nation anglaise. Il n'y en a point surtout qui mette mieux en relief le côté divin et providentiel de l'histoire. De nombreuses sources s'offrent à celui qui veut étudier ces premières et curieuses pages des annales de l'Angleterre. Parmi ces sources, il faut nommer d'abord les musées, les collections particulières dans lesquelles figurent les armes, les œuvres d'art, les ustensiles domestiques des différentes tribus qui ont, à des époques marquées, envahi l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande (2).

Une des plus riches collections d'antiquités nationales est celle du *British Museum :* elle embrasse depuis les premiers temps de l'occupation des îles britanniques par les Celtes jusqu'à la conquête des Normands. Ce n'est point la seule : on trouve dans les principales villes de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, des cabinets de curiosités historiques formés par des particuliers ou par des sociétés savantes. Cet ordre de recherches n'est point à dédaigner

(1) Voyez, sur la formation du territoire britannique, la *Revue* du 15 septembre 1857.

(2) On peut consulter sur le même sujet divers ouvrages, entre lesquels nous citerons *the Ethnology of the British Islands,* par Robert Gordon Latham, et *the Celt, the Roman and the Saxon,* par Thomas Wright.

sans doute, car le caractère national des races se reflète dans leurs ouvrages; mais au point de vue de l'étude des mœurs, je préfère un autre champ d'observations. Il est intéressant, qui le nie? de retrouver le berceau de l'architecture, de poursuivre sous quelques pieds de terre fouillée et remuée des ruines oubliées par le temps, des reliques de l'industrie naissante, la trace des anciens peuples qui ont passé sur le sol de la Grande-Bretagne. Je me demande pourtant s'il n'y aurait point lieu de reconstruire en même temps une archéologie humaine dont les oracles seraient aussi sûrs et autrement instructifs pour la philosophie de l'histoire que les muettes révélations de la pierre et du bronze. Les antiquaires ont trop négligé les médailles de la vie : j'appelle ainsi les crânes des différens peuples par lesquels a été habitée à diverses époques la surface de l'Angleterre. Malgré des travaux estimables, l'ethnologie britannique est encore dans l'enfance; ce ne sont pourtant point, comme on va le voir, les élémens qui manquent.

Le célèbre Prichard, aux travaux duquel la science des races doit tant d'idées neuves et d'observations délicates, avait prévu qu'une histoire ostéologique pourrait sortir un jour des antiques tombeaux dans lesquels dorment depuis des siècles les débris des anciens peuples qui ont successivement colonisé le territoire britannique. Il recommanda plusieurs fois de conserver ces restes, et surtout le crâne humain, sorte de couronne posée par la main de la nature sur toute la création animale. Dans les derniers temps de sa vie, il s'occupait même à réunir les élémens d'un ouvrage sur ce nouvel ordre d'antiquités nationales. L'idée d'un tel ouvrage a été recueillie et mise à exécution par deux savans recommandables, les docteurs Barnard Davis et John Thurnam, qui publient en ce moment une histoire des anciens habitans de la Grande-Bretagne d'après les monumens, et surtout d'après les crânes trouvés dans les vieilles sépultures (1). L'âge historique de ces crânes est attesté par l'âge des tombeaux, sur lequel les antiquaires sont aujourd'hui d'accord, et par les divers objets qui accompagnent les dépouilles humaines. Cette physiologie souterraine des races à demi exhumées intéresse au plus haut point le moraliste : il y voit se former de couche en couche la structure des différentes familles qui, dans la série des âges, ont apporté des organes nouveaux et successifs à la civilisation britannique.

Le sol des îles dont la réunion compose le royaume a été recou-

(1) Une livraison paraît environ tous les six mois avec de superbes planches lithographiées, représentant les crânes de grandeur naturelle et différentes antiquités. Chaque livraison se vend une guinée. Les auteurs ont mis à contribution pour ce grand travail et leurs propres recherches et les collections publiques ou particulières qui existent dans le royaume. Le titre de l'ouvrage est *Crania Britannica*.

vert par plusieurs déluges de peuples qui se sont superposés les uns aux autres : les Celtes, les Romains, les Saxons, les Danois ou les Vikings, les Normands. Ce n'est pas seulement dans les anciens tombeaux que se rencontrent les rudimens de la nation anglaise; plusieurs des races primitives existent encore : elles occupent à la surface du pays des espaces limités par les montagnes ou par la mer. Là nous pourrons étudier sur le vif la genèse du peuple britannique. L'origine, les alliances, les mœurs, l'état intellectuel de ces groupes distribués selon l'ordre des temps et des lieux, tout cela forme un vaste ensemble de faits peu connus dans lequel nous découvrirons les racines du caractère national. L'Anglais, avec ses traits particuliers, son génie à lui, sa personnalité forte, se dégage par degrés de l'abîme des siècles et du chaos des événemens qui ont à plusieurs reprises agité, renouvelé la population de la Grande-Bretagne. Des monumens de plus d'un genre nous mettront à même de déterminer la nature des trois grandes séries de formation à travers lesquelles on voit le type britannique naître, s'accroître et se constituer définitivement.

I.

Le sol de la Grande-Bretagne est un des plus riches en débris celtiques. De nombreux sépulcres ont été ouverts, et, par la nature des objets qui s'y rencontrent, les antiquaires ont pu établir dans la vie de cette race trois époques distinctes : l'âge de pierre, l'âge de bronze, l'âge de fer. On peut voir au *British Museum* une salle consacrée aux antiquités celtiques, et qui contient des spécimens très curieux trouvés en Angleterre et en Irlande. On a cherché à exprimer par l'arrangement des exemplaires l'ordre chronologique des faits. Dans la première armoire vitrée se montrent des restes connus sous le nom de pierres celtiques : elles paraissent avoir été attachées à des manches en bois par des courroies de cuir. Ce furent les premières haches. Sur les rayons suivans, vous apercevez d'autres fossiles historiques, des rudimens d'armes, tels que des lames de couteau et des têtes de flèche en silex (1). Plus loin s'offrent à la vue les premières traces de l'industrie naissante : des marteaux et des haches de pierre percés de manière à s'emmancher dans du bois. Ces cognées de seconde formation ont sans doute servi à abattre les plus anciens arbres des antiques forêts de la Grande-Bretagne,

(1) Il ne faut point confondre ces premières têtes de flèche grossières avec d'autres têtes de flèche en silex qu'on retrouve mêlées à des armes de bronze. Ces dernières sont évidemment d'une autre époque. La forme et le fini du travail indiquent assez que des instrumens de fer ont été employés pour les fabriquer.

tandis que les premières étaient destinées, selon toute vraisemblance, à repousser les attaques des animaux nuisibles. Une telle succession de formes exprime bien le développement naturel des forces humaines; la guerre et la chasse ont dû précéder le travail proprement dit et les arts utiles. Ces vestiges de l'âge de pierre, des coins, des ciseaux connus sous le nom de *celts* (du latin *celtis*), se rencontrent dans tous les terrains superficiels de la Grande-Bretagne. Les antiquaires et les amateurs doivent d'ailleurs se tenir sur leurs gardes, certains ouvriers anglais ayant trouvé le moyen de contrefaire ces objets avec un art qui rend très difficile de reconnaître la fraude. Ce commerce illicite demande une main habile sans doute; mais combien nous devons admirer davantage la patience des grossiers précurseurs de la race saxonne, qui eux n'avaient point à leur service les instrumens d'acier, et qui en étaient réduits à travailler le silex par le silex, la pierre par la pierre!

Dans les tombeaux marqués du sceau d'une haute antiquité, les crânes humains se montrent extrêmement bas, étroits, et d'une forme pyramidale (1). Ils présentent, sous le rapport de la structure et du volume, une différence notable avec ceux de la période suivante, l'âge de bronze. Cette différence a donné lieu à des réflexions : on s'est demandé si ces premiers hommes, qui n'avaient rien de mieux pour étendre leur chétive existence que des têtes de flèche en cailloux et des armes de pierre, dont la boîte osseuse du cerveau exprime les traits d'un état social borné à la satisfaction des premiers besoins de la vie physique, étaient bien des Celtes. N'étaient-ce pas plutôt des aborigènes, produit d'une migration plus ancienne, que l'invasion des Celtes aurait rencontrés et anéantis? Le contraste réel qui existe entre les crânes si pauvres du premier âge et ceux des âges suivans peut bien ne pas tenir à l'introduction d'une nouvelle variété de l'espèce humaine, mais à un progrès dans le bien-être de la population indigène et dans les moyens de se le procurer (2). Je dois

(1) Je citerai entre autres un ancien crâne trouvé dans un tombeau sur Ballidon-Moor (Derbyshire). Le tombeau offrait les signes évidens d'un âge primitif. On y découvrit les dépouilles d'un véritable aborigène des îles britanniques. La face du squelette présentait une apparence rugueuse, des os anguleux, rudes et profondément empreints d'une forte action musculaire. Le crâne annonçait un homme d'environ quarante-cinq ans. Il semblait avoir appartenu, dit le docteur Davis, à un de ces citoyens de la forêt dont la vie ne se maintient que par une lutte sévère, et dont la nourriture consiste en alimens crus et grossiers. Il y a quelques années, un dentiste demeurant dans le Dorsetshire obtint la permission d'ouvrir un tertre sépulcral dans le voisinage de Maiden-Castle : il y trouva le squelette d'un ancien Breton, et, dans ce qui avait été la cavité de l'abdomen, des semences de framboises. Ces semences, mises dans un pot, germèrent et donnèrent des plants de framboisier.

(2) Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1848, un article dans lequel on expose les vues de M. Frère sur les transformations périodiques du crâne humain.

ajouter, en historien impartial des faits, que la tradition ne se montre point favorable à l'hypothèse d'une famille d'hommes primitive fixée sur le sol de la Grande-Bretagne avant l'arrivée des Celtes. Dans une ancienne chronique welche, il est dit que les Kimris, « lors de leur descente dans les îles britanniques, n'eurent aucun tribut à payer, parce qu'ils étaient les premiers occupans du sol. Avant eux, il n'y avait point d'hommes vivans dans ces îles : il n'y avait que des ours, des loups, des castors et des bœufs à grandes cornes (1). »

Ce monument écrit est intéressant; mais c'est une faible autorité aux yeux de l'ethnologiste. Toutes les races anciennes ont mis une sorte d'amour-propre à se représenter comme les premiers enfans du sol à la surface duquel on les trouve établies. Si l'on ne consulte que les traditions, il est certain que le regard ne découvre rien, dans cette nuit des âges, au-delà de l'occupation des îles britanniques par les Celtes; mais il s'est développé dans ces derniers temps une science qui jette quelques lumières nouvelles sur la succession des races humaines à la surface de chaque contrée, et cette science est la linguistique. Or quelques philologues ont cru reconnaître dans la langue anglaise certains sons dont ils ne pouvaient rapporter l'origine aux idiomes celtiques ou tudesques.

Le docteur Prichard désigne sous le nom d'Ugro-Tartares un groupe de nations dont les types principaux sont les Mongols, les Tongrois, les Tartares, les Turcs, mais qui se ramifient en un grand nombre de tribus, pour la plupart nomades. C'est la famille la plus nombreuse et la plus répandue sur le globe. L'angle facial est moins ouvert chez elle que chez la race caucasique, le visage est plat, la barbe grêle, la peau jaune; les pommettes sont saillantes, les yeux étroits et obliques, les lèvres grosses, les cheveux droits et noirs. De ces peuplades, restées pour la plupart à l'état barbare, sont sortis Attila, Gengis et Tamerlan. Tout annonce que les Ugro-Tartares, auxquels se rattachent certaines races hyperboréennes, les Samoïèdes, les Lapons, les Esquimaux, constituent un des rameaux les plus antiques du genre humain. Il y a même des raisons pour croire que certaines tribus de cette famille ont été les aborigènes de quelques parties de l'Europe. Les Basques, si l'on en juge par leur langue, appartiennent à cette migration antéhistorique; debout au milieu de races qui ont plus tard envahi leur territoire, ils dominent le flot des âges et des événemens, comme ces rochers, d'une formation plus ancienne, qui s'élèvent à la surface des couches déposées par d'autres déluges. Eh bien! des philologues anglais ont cru également re-

(1) *Triads of the Welsh*. Voyez *Archaiology of Wales*, vol. II. Ce document fut imprimé d'après un manuscrit portant la date de 1601.

connaître dans l'idiome britannique quelques restes de cette langue mère dont les caractères sont connus, et ils en ont conclu que la population des îles du royaume-uni avait subi à une époque reculée une infusion de sang lapon. Cette hypothèse repose, je l'avoue, sur un fondement fragile; mais il eût été injuste de n'en point tenir compte : elle trouve d'ailleurs des appuis, ainsi que nous l'avons vu, dans certains monumens, — des armes de pierre et des crânes, — qu'on rencontre avec les mêmes traits, dans diverses parties de l'Europe et du monde entier, comme l'assise primitive de la race blanche ou caucasique (1). Nous allons heureusement sortir de cette période ténébreuse qui enveloppe le berceau de tous les peuples anciens et modernes. Ce que les nations civilisées savent le moins, c'est leur commencement.

Il fut donc un temps où les premiers habitans des îles britanniques, semblables sous ce rapport aux sauvages des mers du sud, ignoraient l'art de traiter les métaux. La transition entre l'âge de pierre et l'âge de bronze est marquée dans quelques tombeaux par un mélange d'instrumens qui appartiennent aux deux époques. Il est difficile sans doute d'établir une filiation bien tranchée dans un ordre de faits si anciens; mais les traits d'une époque moins vague ne tardent point à se dégager. Le premier métal dont on retrouve la trace est une combinaison de cuivre et d'étain (2). L'âge de bronze forme un trait particulier des antiquités britanniques. En Norvége, par exemple, cette période n'existe pas : on passe immédiatement des objets d'os ou de pierre aux instrumens de fer. Ailleurs l'âge de bronze se trouve représenté par un âge de cuivre. Cette modification importante (le bronze substitué au cuivre) doit être attribuée dans la Grande-Bretagne à la présence de l'étain, que le territoire recèle en si grande abondance. On peut voir au *British Museum* de riches exemplaires de la seconde époque et les noms des localités où ces reliques de l'histoire ont été découvertes. Non-seulement les articles sont d'un travail plus fini que ceux de l'âge précédent, mais ils se montrent aussi plus variés. Il y a toutefois un progrès dans cette seconde manière. On peut retracer sur le bronze comme sur la pierre le développement gradué de l'industrie. Les premières têtes de lance et les premiers outils en métal ressemblent pour la forme à ceux qui étaient taillés dans le silex. Il est intéressant de voir combien de temps l'homme a cherché des procédés qui nous semblent aujour-

(1) Dans la collection de l'Académie royale irlandaise figurent les modèles de deux crânes qui ont été trouvés à Dublin dans une très ancienne tombe. L'un des deux surtout présente dans la structure des traits de mongolisme : une face en losange et une élévation en forme de pyramide sur le haut de la tête.

(2) L'étain figure dans cette composition métallurgique pour un dixième.

d'hui tout naturels. Une des grandes découvertes a été, le croirait-on? d'emmancher l'arme, et cette découverte ne s'est pas faite d'un seul coup. C'est un charme que de suivre sur les pièces de bronze les tâtonnemens de la main humaine, depuis les têtes de javelot à une seule lame, avec une queue qui se fixait dans une poignée de bois fendu, jusqu'à celles qui sont pourvues de brides, et enfin jusqu'aux têtes de javelot avec une alvéole destinée à recevoir le manche. On peut rapporter les antiquités de cette période à quatre ordres de besoins : les armes de guerre, les outils industriels, les ustensiles domestiques, les ornemens personnels. Vous avez sous les yeux, dans la collection du *British Museum,* les premiers marteaux de pierre qui ont servi dans les anciennes mines de cuivre à briser les minerais. Là sont aussi les premiers moules qui ont été employés pour y couler les métaux et pour leur donner une forme. Ces objets ont été trouvés, on a lieu de le croire, sur les lieux mêmes où ils ont rendu des services, et à côté se rencontrent souvent des morceaux de cuivre qu'on se proposait de transformer. Je ne connais pas de spectacle plus imposant ni plus instructif que la vue de ces embryons de l'industrie. Les conséquences de l'introduction des métaux ont dû être incalculables : par eux, les anciens habitans des îles britanniques se sont ajouté des forces, ils ont étendu leur action sur la nature, ils ont métamorphosé le sol et introduit l'aube du bien-être dans la vie domestique. A peine l'homme s'est-il assuré le nécessaire par son travail, que le sentiment des arts s'éveille. Je ne contemple point sans plaisir les premiers objets de luxe, si grossiers qu'ils soient, des bracelets, des colliers, des ornemens de tête (1).

Au milieu de ces antiquités, il ne faut point perdre de vue le plus intéressant des monumens historiques, l'homme. Quelle était dans cette période la forme exacte du crâne breton? Je choisirai, pour répondre à cette question, un spécimen qui me semble caractéristique. Le chemin de Londres à Bath traverse, en quittant Marlborough, une grande étendue de dunes formées par la craie. Près de Marlborough était une ville romaine ou un poste militaire. Là, dans la plaine ondulée qui s'étend au pied des dunes et à travers laquelle coule le Kennet, une petite rivière qui a donné son nom à deux villages modernes, s'élevait le fameux lieu consacré, *locus consecratus,* des anciens Bretons. On voyait, il y a deux siècles, un double cercle de pierre dont la plupart existaient encore en 1723 :

(1) Le sentiment de la coquetterie apparaît dès les temps les plus anciens, mais sous des formes qui indiquent un progrès. Des objets naturels, tels que des os, des écailles, des dents d'animaux, étaient d'abord portés comme ornemens ou comme amulettes. Plus tard viennent des perles de verre, d'un vert léger ou bleuâtre.

cet endroit était alors vulgairement appelé le sanctuaire. Un antiquaire du temps, Aubrey, lui donne le nom de promenades solennelles, *solemn walks*. C'était la trace d'une avenue de pierres qui conduisait jadis au grand temple d'Abury. Ce *locus consecratus* était entouré par une nécropole bretonne. C'était sans doute un usage religieux que de rassembler les morts autour du temple. Dans le dernier siècle, on a ramassé en cet endroit des boisseaux d'ossemens. Une telle situation, si près de l'enceinte du temple, avait d'abord fait croire que ce Golgotha celtique avait appartenu aux Bretons les plus distingués des tribus circonvoisines. Les antiquaires ont aujourd'hui reconnu que c'était au contraire une sépulture commune pour les Bretons de la classe inférieure qui n'avaient pas le moyen de se procurer un tumulus. Il est même à craindre que ce ne soient les restes des victimes immolées aux superstitions du temps. On a trouvé près de ces débris humains des cailloux tranchans et travaillés, — peut-être les instrumens du supplice. Les rides des dunes qui se plissent autour du Kennet et les champs abondent, d'un autre côté, en tombeaux particuliers. Trois de ces *barrows*, qui ont la forme élégante d'une cloche, sont joints par une tranchée commune. En août 1854, ces monumens furent explorés par le docteur Thurnam, qui trouva un dépôt d'ossemens brûlés dans une crypte peu profonde. Ces os délicats étaient probablement ceux d'une femme. Ces trois *barrows* formaient sans doute un sépulcre de famille, vraisemblablement celui de deux frères, avec la femme de l'un, peut-être même avec la femme de tous deux au centre (1). Un autre tertre, près du cercle sacré, semble avoir été le poste d'honneur réservé au chef de clan qui habitait ces dunes. C'était le seul dans lequel la crémation des os n'eût point été pratiquée. Le corps paraît avoir été déposé dans le tronc creux d'un arbre, probablement un orme. Les restes de ce tronc avec l'écorce furent trouvés sous le squelette, qu'ils ont coloré en brun. Ces os sont d'une taille peu commune. On estime que la stature de la personne vivante devait être au moins de six pieds anglais. Près de la tête était une petite hache ou ciseau, une pique avec le manche et une tête de lance, le tout en bronze. Le crâne de ce guerrier celte figure, avec ses armes, dans la collection du docteur Thurnam à Devizes. L'ossification de la tête indique bien que cet homme ne devait point avoir moins de soixante-dix ans. Les dimensions considérables du crâne (2), proportionnées du reste à la

(1) « Uxores habent inter se communes et maxime fratres cum fratribus. » *Julius Cæsar*.

(2) La cavité de cette boîte osseuse peut contenir quatre-vingt-trois onces de sable blanc, d'où l'on est fondé à conclure que le cerveau pesait cinq onces de plus au moins que le poids ordinaire d'un cerveau d'homme adulte chez les modernes Européens.

taille de ce mastodonte humain, peuvent bien tenir à une circonstance tout individuelle. Les recherches de l'abbé Frère sur les antiquités crâniennes ont d'ailleurs démontré que le développement des races n'était point en rapport avec le volume, mais avec la forme de la masse cérébrale. Or la forme typique de cette tête, la grandeur de la partie postérieure du crâne, le front étroit et fuyant, les arcades sourcilières proéminentes, les orbites des yeux larges et quadrangulaires, l'épaisseur de lourdes mâchoires armées de toutes leurs dents, à l'exception des dents de sagesse, tout donne à cette face de squelette un caractère de vie sauvage et animale fortement prononcé. Ce caractère se retrouve avec des nuances sur la plupart des monumens humains que j'ai pu examiner, et qui appartiennent à l'âge de bronze. Tous les ordres d'antiquités s'accordent donc à nous représenter dans les anciens Bretons la rude enfance d'une race héroïque et puissante. Sur cette base devait s'élever un jour l'édifice de la civilisation anglaise.

A l'âge de bronze succède dans la Grande-Bretagne l'âge de fer. Cette découverte toutefois fut lente à éclore. L'usage du bronze pour la fabrication des armes s'est conservé en Angleterre plus longtemps que dans les Gaules. On peut en donner pour motif la condition insulaire des habitans. Dans aucun des tombeaux qui ont été découverts au sud de l'Angleterre, on n'a trouvé jusqu'ici d'armes de fer d'aucune sorte, tandis que les armes de bronze s'y rencontrent fréquemment et avec des formes élégantes. Quelques antiquaires croient que l'usage du fer dans les états du sud de la Grande-Bretagne date de l'immigration belge. Or, selon les calculs historiques, cet événement ne remonte guère à plus d'un siècle avant l'invasion de César. Quoi qu'il en soit, l'époque qui s'étend à partir de là jusqu'à la conquête de l'île sous l'empereur Claude peut être considérée comme la transition entre l'âge de bronze et l'âge de fer. Dans les commencemens, le fer paraît avoir eu l'honneur de passer pour un métal précieux : les tribus calédoniennes portaient des anneaux de fer sur le cou et sur les reins. Cette histoire du travail par les monumens nous montre ainsi dans les différentes phases de l'industrie une succession de formes et de matériaux qui se détrônent les uns après les autres. Parmi les restes de cette époque trouvés dans la Tamise et ailleurs, je citerai seulement des épées de fer avec des gardes et des fourreaux de bronze : elles sont d'un travail supérieur, quoique évidemment barbare (1). Les crânes humains qu'on suppose appartenir à cette période diffèrent, par la forme et le volume, des crânes humains qui appartiennent à l'âge de pierre et de bronze. Tout indique dans l'organisation de

(1) Quelques-unes de ces épées sont ornées de figures grotesques d'un style hardi.

la race, aussi bien que dans l'industrie, les traits d'une civilisation qui s'élève et qui se complique. La race celtique était évidemment en progrès, lorsque l'invasion romaine fondit sur elle et arrêta le développement naturel du type, en lui superposant d'autres lois, d'autres croyances, un autre ordre social.

Ces monumens métallurgiques ne sont pas les seuls que les anciens Celtes aient laissés, comme autant de témoignages de leur existence, sur le sol de la Grande-Bretagne. On a découvert, en fouillant, des traces assez obscures, il est vrai, d'habitations et d'anciennes cultures. Les Celtes connaissaient l'art du labour, *vertere terram*. Leurs habitations indiquent elles-mêmes une échelle de progrès : les premiers gîtes, selon toute vraisemblance, étaient des caves situées sur le bord de la mer et creusées par la nature, telles que le trou du Kent, *Kent's hole*, près de Torquay, dans le Devonshire : on suppose que ces trous ont été habités à une époque très ancienne par des familles de pêcheurs. Ailleurs les antiquaires, sur de faibles indices, ont cru pouvoir marquer la place de quelques villages celtiques; ils ont suivi d'un œil exercé les lignes des maisons et les rues, ou du moins les chemins creux qui conduisaient aux maisons; mais il est d'autres monumens plus irrécusables qui proclament dans la Grande-Bretagne la grandeur de la race celtique, et ces monumens sont des tombeaux. Je parle des *cromlechs*, vulgairement connus sous le nom de pierres druidiques. J'ai rencontré de ces monumens funéraires dans plusieurs endroits de la Grande-Bretagne, et partout j'ai été frappé du caractère cyclopéen qui les distingue. Il existe deux ordres de cromlechs : les uns sont d'une pierre brute et informe; les autres sont d'une pierre qui a été touchée par le ciseau. Vous avez dans le premier cas sous les yeux les monumens de l'état de nature, dans le second les monumens de la civilisation naissante. Je me suis surtout arrêté, entre Maidstone et Rochester, devant un ancien cromlech bien connu sous le nom de *Kit's coty house*. Ce monument s'élève d'une manière tragique sur le front nu et sourcilleux d'une colline. Il se compose de quatre pierres brutes, énormes, et recouvertes par la sombre couleur du temps. Cette rude enfance de l'architecture a je ne sais quoi d'étrange et de mystérieux qui plonge l'âme dans une sorte de stupeur. A côté du cromlech, un troupeau de moutons broutait au soleil l'herbe courte et sèche : quelques brebis venaient même chercher un peu d'ombre sous la vaste pierre posée en manière de table ou de couvercle, et à laquelle trois autres pierres servaient de supports. Le pâtre, assis et adossé à un tertre en face du monument, sifflait un air rustique.

Il ne faut pas juger de la forme primitive des cromlechs par l'état

dans lequel ces anciens tombeaux se présentent maintenant aux regards du voyageur. Les antiquaires anglais ont reconnu que ces entassemens de pierres avaient été originairement recouverts par des ouvrages de terrassement. Ces tertres s'élevaient à une hauteur plus ou moins grande, selon la nature des localités et aussi selon l'importance du défunt. Ils renfermaient une chambre grossière en pierres brutes, quelquefois d'une dimension colossale : c'était la chambre mortuaire, le sépulcre (1). Le plus souvent, il est vrai, les *tumuli* bretons se montrent dénudés; mais ils ont été ouverts après coup par des mains avides, qui croyaient y découvrir des trésors. On a enfin trouvé dans les îles de la Manche des cryptes avec leur couverture primitive. C'est dans de telles chambres sépulcrales qu'ont été surtout recueillis les objets d'art auxquels nous devons nos quelques connaissances sur le caractère et les mœurs du peuple qui a élevé ces monumens. « Si les bouches se taisent, dit la Bible, les pierres parleront. » Les pierres ont parlé. Une histoire posthume est sortie de ces tombeaux dans lesquels une race mystérieuse avait enseveli le secret de son humble état social (2). Les recherches de M. Lukis sur les sépulcres celtiques des îles du détroit ont montré que ces chambres de pierre avaient été pratiquées de génération en génération. Cela donne une assez grande idée de ce peuple, qui avait tenu à cœur de se survivre jusque dans la mort par d'indestructibles ouvrages. Les anciens Celtes paraissent avoir négligé ces maisons où l'homme séjourne peu de temps, et avoir réservé toutes les ressources d'une architecture informe, mais grandiose, pour illustrer ces autres demeures où l'homme fait un bail avec l'éternité.

Depuis que la philosophie de l'histoire a renoncé, et il le fallait bien, à la fiction des peuples autochtones, elle s'est engagée à rechercher le berceau des différentes races qui ont graduellement déposé le sol de la civilisation moderne. D'où venaient les Celtes? L'Europe fut peuplée dans les temps antéhistoriques par diverses migrations successives, véritables déluges où le flot poussait le flot. Ces déluges d'hommes partaient néanmoins d'un point unique, l'Orient. Les deux plus anciennes migrations sont celles des Celtes et des Germains, deux rameaux de la grande race de Japhet. Les Celtes vinrent les premiers dans l'ordre des temps, et, se frayant un chemin, selon toute vraisemblance, à travers les déserts qui bordaient alors la Méditerranée, se répandirent dans l'ouest de l'Europe. L'ori-

(1) Il suffit d'indiquer ici la forme la plus simple des anciens cromlechs; mais nous devons avertir qu'il y en avait d'une structure plus compliquée.

(2) On peut surtout consulter la large collection d'antiquités celtiques formée par Richard Hoare.

gine orientale des Celtes est attestée par leur langage, dans lequel on retrouve des traces du sanscrit (1). Quelques-unes de ces tribus plus ou moins errantes, poussées sans doute par d'autres tribus qui leur disputaient le terrain, passèrent jusque dans la Grande-Bretagne. L'opinion de Prichard est que les Celtes irlandais constituaient une famille particulière, distincte des Celtes bretons et gaulois, avant même que les uns et les autres quittassent l'Asie. Il y a des raisons de croire qu'ils arrivèrent dans l'Europe occidentale avant les Welches, et qu'ils trouvèrent le chemin de l'Irlande en traversant l'Espagne et en croisant la baie de Biscaye : cette expédition a fourni aux anciens romanciers et aux bardes irlandais plus d'un épisode homérique. De l'Irlande, ce groupe de Celtes passa, au IIIe siècle de notre ère, dans l'ouest de l'Écosse et dans l'île de Man (l'île de l'Homme).

Nous venons d'entrevoir la race morte; comparons-lui maintenant la race vivante. Et quel pays se prête mieux que la Grande-Bretagne à cette nouvelle perspective de faits? Les restes des anciens monumens bretons s'effacent de jour en jour et partout sous la charrue; mais ici la famille celtique persiste. Nous la retrouverons sur trois grands théâtres, où elle continue la série de ses développemens, l'Irlande, l'Ecosse, l'île de l'Homme. C'est en Irlande, surtout vers la côte ouest, qu'on rencontre le rameau le plus intact des Celtes gaéliques. Connaught, par exemple, situé sur l'Atlantique, se trouve depuis des siècles à l'abri de toute infusion de sang étranger, si ce n'est celui qui peut venir du côté du nord et de l'est : encore cette introduction de l'élément étranger a-t-elle été insignifiante. Là nous découvrons donc le Celte de la verte Érin dans sa forme typique. Comme l'Irlande, l'Écosse est gaélique, du moins si l'on regarde à sa population indigène; mais la souche est moins pure qu'en Irlande. Si le mélange de sang anglais dans les *highlands* et les îles de l'ouest a été faible, l'accession du sang scandinave a été considérable. Il en est de même dans l'île de Man, où se retrouve la troisième variété de la moderne population celtique.

Dans le pays de Galles, l'idiome diffère du dialecte qui est parlé en Écosse, en Irlande et dans l'île de l'Homme. Le langage d'un Breton des Wales est tout à fait inintelligible pour un Gaël, et un Gaël ne peut se faire entendre d'un Breton, tandis qu'un Celte irlandais et écossais se comprennent l'un l'autre. Ces derniers saisissent de même, quoique avec quelques efforts, le langage d'un habitant de l'île de Man. On peut donc considérer le rameau des Welches comme une branche distincte du tronc celtique : aussi l'ap-

(1) Voyez *the Eastern Origine of the Celtic nations proved by a comparison with the sanskrit, greck, latin and teutonic languoges,* by James Cowles Prichard.

pelle-t-on plus proprement breton cambrien, ou cambro-breton. Si maintenant nous comparons l'ensemble de la race celtique vivante aux anciens monumens de cette même race qui se rencontrent dans les tombeaux, nous y reconnaîtrons une évidente analogie de constitution physique. Le crâne celtique s'est développé sans doute, mais toujours dans son type, et ce type est beau. Une telle persistance de forme n'étonnera point les physiologistes : ils savent avec quelle ténacité les races humaines, surtout les plus anciennes races, conservent leurs caractères, tant que le croisement n'intervient point d'une manière active et incessante pour les modifier. On reconnaît aujourd'hui entre mille la tête d'un Gaël ou d'un Breton, tant la structure du crâne et les lignes du visage diffèrent des traits de la population saxonne. Les mœurs et les facultés des deux races n'offrent pas moins de contrastes. La famille celtique, intelligente du reste, témoigne généralement peu d'attrait, dans la Grande-Bretagne, pour les conquêtes pratiques de l'industrie; elle en est restée plus volontiers aux travaux de la pêche, à la vie pastorale et agricole, quelquefois à l'exploitation des mines : encore y est-elle le plus souvent suivie et remplacée par des colonies d'ouvriers anglais. Le Celte n'aime point les métiers, il aime la terre.

Précisons mieux le théâtre des faits, en choisissant une des localités où le groupe celtique s'est le mieux conservé. Il est en Écosse des montagnes et des îles où la population se distingue par des traits fortement tranchés : ce sont généralement celles où la main de la nature imprime à la contrée une physionomie plus étrange et plus sauvage. J'ai surtout en vue le groupe des Hébrides et la chaîne du Grampian. Si vous choisissez pour point de vos excursions le château de Braemar, dans lequel la reine Victoria se retire durant la saison d'été, et que vous étendiez vos courses sur un rayon d'une dizaine de lieues, vous découvrez de tous côtés le beau idéal d'un paysage écossais : des chutes d'eau fumante au milieu des rochers, des rivières tortueuses et encaissées dans des abîmes, de sombres ravins couverts de pins et de bouleaux, quelques débris d'antiques forêts calédoniennes, des têtes de granit dont la masse obscurcit l'air et répand au pied de la montagne, en plein midi, une sorte de crépuscule. Là vit une tribu primitive, qui n'a presque rien perdu de ses caractères. Ce sont pour la plupart des bergers, et à côté d'eux se groupent sur des espaces clairsemés les plus anciennes races de bétail. Vous diriez au milieu des scènes romantiques une apparition des premiers âges, les revenans de l'histoire. Les hommes sont d'une taille haute et athlétique, un peu enclins à l'embonpoint (1); leur

(1) Il est curieux de rapprocher ce fait des témoignages historiques : les auteurs

force physique correspond à la structure de leurs membres puissans et musculeux. Qu'on attribue ce changement à l'évolution des siècles, à un degré plus élevé de culture morale ou à toute autre cause, ces Celtes modernes ont, toute proportion gardée, le crâne plus volumineux et mieux construit que celui de leurs ancêtres. On y distingue néanmoins les traits de la race; ils ont la tête un peu allongée, le front étroit, le sourcil bas, droit et épais, les cheveux en broussaille, les yeux d'une couleur claire, la bouche large, le menton relevé; le contour général de la figure est anguleux et l'expression hardie. Leurs mœurs sont simples, hospitalières, douces au fond sous des dehors farouches. La boisson favorite des *highlanders* est le whisky, qu'ils appellent la rosée de la montagne. A ces rudes Calédoniens, il est bon de comparer un autre rameau de la même race, plus remarquable encore par le développement des formes athlétiques : je parle des paysans irlandais de Connemara. Là, dans un site pittoresque, mais d'un style moins sublime, au milieu de lacs, de tourbières, de montagnes nues, de ponts jetés sur des abîmes, nous trouverons la femme celtique avec des traits qui gardent l'empreinte de la vigueur originelle. Le costume est particulier : un jupon rouge, un manteau ou une couverture bleue ramenée sur la tête, qui se trouve entièrement cachée, à l'exception de la figure. Trop souvent, il faut le dire, ces habits ne sont que des haillons. Ces femmes ont en général les cheveux noirs et les yeux bruns; elles se distinguent par leur grande taille, leurs membres robustes, leur physionomie ouverte, non sans un air de grâce demi-sauvage et négligée. De jeunes filles d'une beauté inculte, les cheveux répandus sur les épaules, dans un parfait état de nature, découvrent en marchant des pieds nus et des chevilles bien nouées. De cruelles famines, la maladie des pommes de terre, ont décimé cette population; mais il est curieux de voir avec quelle énergie le type résiste aux causes de dégradation physique. Les habitans de la contrée de Joyce forment encore une race de géans; le malheur des temps a peut-être altéré la génération présente, mais il n'a point effacé les caractères patagoniens de ces anciens Celtes. Il en est de la puissance naturelle du sang comme de cette cascade qu'on rencontre sur la route entre Manea et Onterard : de secs étés, de durs hivers peuvent suspendre la chute majestueuse des eaux entre les rochers brisés; mais viennent des jours meilleurs, et le courant reprend au milieu des précipices un air de beauté abrupte et grandiose.

La vieille race celtique a laissé dans la Grande-Bretagne un autre

latins nous apprennent qu'il existait parmi les anciens Celtes des lois contre l'obésité; un homme trop gras était condamné à l'amende, et cette amende doublait à la fin de l'année, si le délinquant ne se réformait point.

représentant auquel on ne s'attendrait guère : c'est le rat. Je me promenais une nuit, avec un naturaliste écossais des *highlands*, dans le quartier le plus pauvre, le plus mal famé, le plus laid, le plus vieux et le plus pittoresque de la ville de Londres, dans Wapping. Là sont les docks, les *warfs* de souffrance (1), les fabriques de voiles, d'ancres et de cordages; là descendent et logent dans des rues étroites, dans des maisons équivoques, les matelots de tous les pays et de toutes les couleurs; là un pavé fangeux, broyé par les roues, voit passer chaque jour, dans de lourds camions, les richesses du monde entier, qu'on débarque et qu'on charge dans d'opulentes masures délabrées. Nous descendions les vieux escaliers de Wapping, *Wapping old stairs*, célèbres dans les chansons de marins. La lune répandait sur la Tamise une lumière glacée. Hormis la voix du fleuve, tout faisait silence. Sur les marches de pierre boueuses et déchaussées, nous fûmes alors témoins d'un combat entre deux rats de taille et de couleur différentes; le plus faible des deux adversaires fut exterminé par le plus fort avant que nous eussions le temps de suspendre les hostilités. Mon guide poussa un soupir : « Pauvre Breton, s'écria-t-il, voilà ton sort! Tu succombes partout sous les attaques des envahisseurs. Encore quelque temps, et le naturaliste te cherchera en vain à la surface de tes îles natales! » Il m'expliqua ensuite qu'il y avait dans la Grande-Bretagne deux variétés de rats, le noir et le brun. Le rat brun, dit la tradition, est venu d'Allemagne en Angleterre dans le même vaisseau qui apportait une nouvelle dynastie, la maison de Hanovre. Cet intrus, le rat hanovrien, a repoussé, détruit le rat indigène, le vieux rat celtique, lequel ne se retrouve plus que dans quelques parties reculées de l'Angleterre et à Wapping.

Une race d'hommes qui, après avoir occupé le territoire pendant des siècles, couvre encore, plus ou moins mêlée, un tiers de la Grande-Bretagne, méritait une attention particulière. Le groupe celtique n'est d'ailleurs point étranger à la gloire des armes anglaises. Braves, chevaleresque, enthousiastes, les *highlanders* fournissent d'excellens soldats, qui se distinguent par leur costume théâtral, le haut de leurs jambes nu, leur musique des montagnes, leurs membres vigoureux, endurcis à tous les climats. Le langage vulgaire les désigne sous le nom de diables en jupons, *devils in petticoat*. Ces Gaulois d'outre-mer viennent d'apprendre tout dernièrement aux Indes anglaises, peut-être le berceau de leur race, que leur sang n'était ni refroidi par les glaces ni dégénéré. C'est le son

(1) On appelle *warf* une sorte de quai construit en bois ou en pierre, et sur lequel on décharge des vaisseaux. Il y a deux sortes de *warfs;* dans ceux dits de souffrance, on ne peut débarquer que certaines marchandises.

de leurs cornemuses guerrières qui, comme la voix de Dieu dans le lointain, apporta sous les murs de Lucknow l'heureuse nouvelle de la délivrance. A la vue de ces braves en jupe rouge et verte marchant avec une discipline parfaite et un air de résolution héroïque, les Indiens crurent, dit un témoin oculaire, contempler les fantômes des femmes égorgées qui se levaient pour la vengeance.

II.

La couche celtique a été recouverte dans la Grande-Bretagne par l'invasion romaine. Les Romains ont laissé ici des monumens qu'on retrouve ailleurs (1) et des crânes dont la forme est connue. Je ne m'y arrêterai point. Il y a seulement une question importante à décider : les deux races se sont-elles croisées de manière à produire une variété nouvelle sur le sol britannique? L'histoire et la situation actuelle des Celtes à la surface du pays semblent plutôt démentir qu'appuyer l'hypothèse d'une alliance sur une certaine échelle entre la nation conquérante et la nation conquise. Tout annonce que les anciens Bretons ont été poussés l'épée aux reins du sud et des parties centrales de l'Angleterre vers le nord, où ils ont cherché un refuge dans les montagnes inaccessibles. Le sort de la race celtique dans la Grande-Bretagne ressemble sous ce rapport à la destinée des tribus aborigènes de l'Amérique : en général, elle ne se mêla point, elle succomba ou elle recula. C'est une loi universelle que des races très inégales, je veux dire appartenant à des âges très différens de la civilisation, quoique placées l'une en présence de l'autre sur un même territoire, témoignent assez peu d'inclination à s'unir. Il serait pourtant téméraire d'affirmer que, la conquête s'étant consolidée sous le règne de Claude, les Romains n'ont point contracté d'alliance avec les Bretons, et si cette fusion des deux sangs a eu lieu selon toute vraisemblance, il a dû en résulter un type nouveau désigné sous le nom de celto-romain. Il est à observer que jusqu'ici la population de la Grande-Bretagne ne différait guère de la population des Gaules que par des nuances; elle se composait au fond des mêmes élémens. On est autorisé à croire que les traits de famille qui existent encore aujourd'hui entre les deux peuples, les Anglais et les Français, tiennent à cette communauté d'origine : nous allons voir maintenant d'où sont venues les différences.

Les Celtes et les Romains furent balayés par un nouveau déluge

(1) L'endiguement des rives de la Tamise depuis Londres jusqu'à la mer est un de ces ouvrages du peuple-roi.

d'hommes; je parle de la race saxonne. Quels étaient les Saxons? D'où venaient-ils? Quelles étaient leurs mœurs? Les Saxons faisaient partie de cette grande émigration germanique, laquelle entra en Europe par les rivages de la Mer-Noire. Arrivés en présence des Celtes qui s'étaient établis avant eux sur le continent européen, ces nouveau-venus les repoussèrent graduellement vers l'ouest et vers le sud-ouest. Les branches de la grande confédération saxonne s'étendaient de l'Elbe jusqu'au Rhin. Les traditions s'accordent à nous représenter les Saxons comme les brigands des mers. Leur situation sur les côtes maritimes de l'Europe, non loin des provinces les plus fertiles de l'empire romain, était une circonstance favorable au développement de la piraterie. Ces maraudeurs lançaient leurs vaisseaux sur les vagues, et laissaient au vent le soin de les conduire vers quelques rivages habités. Le sentiment de la crainte leur était inconnu : au risque de faire naufrage, ils choisissaient pour s'embarquer un jour de tempête, parce que dans de telles conjonctures les victimes se tenaient moins sur leurs gardes. Ces lions de la mer ressemblaient au lion des solitudes africaines, qui rôde dans les forêts pendant les nuits d'orage, et qui, au moment où toute la nature tremble, saisit sa proie à demi terrassée déjà par la frayeur. Qui ne se figure le génie navigateur de la Grande-Bretagne flottant en germe dans ces rudes et grossières embarcations saxonnes? Le penchant naturel des races se règle, s'élève, se purifie avec le progrès de la civilisation : il ne se dément pas. Les Anglo-Saxons, au ve et au vi^e^ siècle, s'élancèrent de la péninsule cimbrique vers les côtes de la Grande-Bretagne. Les anciens habitans, c'est-à-dire les Celtes et les colons romains, disparurent à mesure qu'avançaient les conquérans, ou acceptèrent leur joug. Le sol de la Grande-Bretagne va donc nous présenter un troisième théâtre de faits historiques, d'antiquités et de monumens humains.

Le premier antiquaire anglais auquel on doive des connaissances étendues sur la période païenne des Anglo-Saxons est le révérend Bryan Faussett, et la source de ces connaissances a été puisée dans des tombeaux. Il vivait dans le Kent, un district du midi de l'Angleterre particulièrement riche en dunes de craie qui s'étendent de Canterbury vers l'est et vers le sud. Or dans ces dunes se rencontrent des groupes remarquables de *barrows* saxons, ou de cimetières creusés sur les pentes et au sommet des collines. En 1730, un de ces groupes de sépultures, situé sur la partie élevée d'une dune, près de Chatam, fut en partie ouvert. Bryan Faussett n'avait alors que dix ans; il se trouvait, dit-on, présent à ces travaux d'excavation : c'en fut assez pour lui donner l'idée et le goût de semblables recherches. Dès 1750, Faussett résidait à cinq milles de Canterbury,

dans un village où il remplissait les fonctions de ministre du culte anglican. Après avoir rencontré bien des obstacles, il put enfin se livrer en 1757 à des fouilles dans un cimetière connu sous le nom de *Tremworth Down;* mais, ô désenchantement de l'antiquaire! il fut reconnu que c'était un cimetière romain. Faussett, en bon Anglais, tenait surtout à retrouver les rudimens de sa race. De 1760 à 1763, il poursuivit ses recherches dans un riche cimetière saxon, à Gilton, dans la paroisse d'Ash, près de Sandwich. Là il n'ouvrit pas moins de cent six tombeaux. C'était alors une opinion reçue que ces tertres ou ces *tumuli* marquaient le théâtre d'une bataille entre César et les Bretons. Il signala l'erreur. La collection formée par Bryan Faussett, au moyen des antiquités saxonnes découvertes dans les anciennes tombes, fut offerte dernièrement au *British Museum*, qui la rejeta (1); elle était sur le point de se disperser sur le continent, quand elle tomba aux mains de M. Joseph Mayer, qui la sauva pour l'honneur de la science et de la Grande-Bretagne. Bryan Faussett eut un successeur dans le révérend James Douglas, qui, de 1779 à 1780, se livra au même ordre de travaux. Aujourd'hui de telles investigations s'étendent sur une grande échelle. Signalons parmi les découvertes récentes le petit cimetière ouvert dans le Glocestershire par M. Wylie, et les cimetières plus étendus fouillés à Wilbraham par M. Neville. J'ai assisté moi-même à l'une de ces ouvertures, et une telle scène m'inspira, je dois le dire, des réflexions peu consolantes. Un jour peut-être les états de l'Europe que nous habitons seront recouverts par une nouvelle race d'hommes qui, curieux de connaître leurs devanciers, fouilleront dans nos tombeaux pour y découvrir nos os et pour voir quel singulier type nous étions.

L'historien Bède nous apprend que les Teutons descendus dans la Grande-Bretagne appartenaient à trois branches différentes : 1° les Jutes, qui s'établirent dans le Kent, dans l'île de Wight et sur la côte opposée du Hampshire; 2° les Saxons; 3° les Angles. Les excursions faites par les antiquaires dans le champ des ruines et des morts confirment pleinement cette statistique. Les tombeaux du Kent abondent en ornemens d'or et d'argent, en ouvrages de bijouterie et en divers autres articles qui indiquent un état social quelque peu raffiné. On voit se refléter dans cette industrie posthume les traits d'une race plus riche et plus puissante que celle des autres Anglo-Saxons. Ailleurs on trouve rarement des métaux précieux, et les ornemens d'or sont remplacés par des ornemens de bronze doré; cette différence nous explique la suprématie qu'exerçait le Kent sur

(1) Ce refus n'était motivé que par une question litigieuse; le mérite de la collection est incontestable.

les autres états à l'origine de l'histoire anglo-saxonne. Des coquilles apportées de l'Océan-Indien, des pièces de monnaie venues de Constantinople et de la Germanie, tout annonce, même sous la période païenne, un commerce étendu avec le reste du monde. Ces traces du génie aventurier et commerçant ne doivent point être perdues de vue par le moraliste, quand il s'agit des ancêtres directs de la nation anglaise. On retrouve dans les tombeaux saxons et dans les richesses naissantes qui les accompagnent l'aube de la prospérité matérielle d'un grand peuple.

Les *barrows* anglo-saxons forment en général, à côté de ceux dont les antiquaires rapportent l'origine aux Romains et aux Saxons, un groupe de caractère distinct. Ils furent les prototypes des sépultures modernes telles qu'on les rencontre aujourd'hui en Angleterre dans les cimetières de campagne. Les anciens Saxons creusaient dans la terre une fosse, variant de trois ou quatre pieds à sept ou huit pieds de profondeur; là ils couchaient sur le dos le cadavre revêtu de ses plus beaux habillemens. Ils l'entouraient en outre d'une variété d'objets choisis, on a lieu de le croire, parmi ceux que le mort avait préférés durant sa vie : or ce que le barbare aimait le mieux, c'étaient ses armes. On recouvrait ensuite la fosse, et une élévation de terre marquait aux yeux la place où le défunt dormait du dernier sommeil. En visitant les cimetières de village dans la Grande-Bretagne, je me suis arrêté plus d'une fois devant des tertres sinistres ayant à peu près la même forme et recouverts de gazon. Qui reposait là? L'église voisine seule répondait : un chrétien. Deux modes d'inhumation existaient chez les anciens Saxons durant l'ère païenne; tantôt ils enterraient le corps entier et tantôt ils le brûlaient. Il faut ajouter que les funérailles étaient souvent accompagnées d'une immolation d'esclaves.

La race anglo-saxonne se distingue jusque dans la mort des deux autres races avec lesquelles elle se trouva en contact sur le sol de la Grande-Bretagne, les Celtes et les Romains. Il existe sous le sanctuaire de l'église Saint-Léonard, à Hythe, une crypte qui contient des crânes et des ossemens humains. Ces restes n'appartiennent point à une seule et même race. Deux formes de crânes prédominent : l'une, étroite et allongée, appartient au type celtique tel qu'il existe encore aujourd'hui dans la Grande-Bretagne; l'autre, courte et large, se rapporte au type anglo-saxon. Une troisième sorte de crânes, en petit nombre, est évidemment d'origine romaine; nous avons là sous les yeux le point de contact, sinon le terrain d'assimilation des trois familles ou des trois peuples. On a aussi déterré en 1844, à Fairford, dans le Glocestershire, tout un cimetière considérable qui remonte aux premiers temps de l'invasion saxonne,

et qui s'étendait alors sur une pièce de terre d'environ quatre acres. Cette découverte eut lieu par hasard, au moment où l'on travaillait à enclore un ancien champ d'herbe pour le livrer à la bêche. Là, dans une des fosses, fut trouvé le squelette d'un homme à taille gigantesque : il devait avoir eu sept pieds anglais de hauteur. Près du crâne était une tête de lance en fer. Ce crâne est d'une forme ovoïde (1), et somme toute il contraste en puissance avec les crânes de la période celtique. On ne s'étonne plus, à le voir, que ces fortes têtes saxonnes, en se jetant sur la terre de la Grande-Bretagne, en aient repoussé les indigènes. L'histoire des races fût-elle perdue, on la retrouverait écrite sur le livre du cerveau humain. Leur supériorité relative, leurs conquêtes, leur influence sociale, tout est là. Les exhumations peuvent servir à contrôler les portraits que les anciens nous ont laissés de la race saxonne. Ces Hercules du Nord se faisaient remarquer par leurs larges têtes rondes, leur haute stature, leur grande énergie musculaire; si les morts qu'on retrouve dans les anciens cimetières se levaient de leur tombe, ils auraient cette apparence formidable. Il n'existe aujourd'hui rien de semblable dans la Grande-Bretagne. A l'uniformité du type saxon primitif ont au contraire succédé un grand nombre de variétés individuelles. A quoi tiennent ces différences? A deux causes : au croisement des races et aux degrés très inégaux du développement social.

A part la structure du crâne, les Saxons ne différaient pas considérablement des Celtes par les traits extérieurs : les uns et les autres étaient d'une complexion blanche et blonde; les Saxons avaient seulement les cheveux plus rouges, tandis que la chevelure des Celtes était couleur de lin. Il n'en était pas de même de leur caractère. Les Celtes savaient vaincre, les Saxons savaient conquérir (2). La bravoure, la légèreté, l'inconstance, un manque d'empire sur soi-même, tels étaient les principaux traits du naturel celtique. Fermes, persévérans, tenaces, doués d'une fierté d'âme singulière, les Saxons se montraient supérieurs à la mauvaise fortune. Symmaque nous ap-

(1) On peut voir le dessin de ce crâne dans le grand ouvrage de MM. Davis et Thurnam, *Crania Britannica*. La partie antérieure, quoique d'abord étroite et fuyante, s'élève vers le sommet de la tête; le développement de l'occiput est considérable; la partie saillante des sinus frontaux forme une sorte de bosse qui se projette en avant du nez. Il existe peut-être encore des Anglais qui ont une telle forme de crâne, mais ils sont rares, et c'est à coup sûr dans les couches les plus incultes de la population qu'il faudrait les chercher.

(2) Il est à remarquer que les Anglais ne se servent presque jamais du mot *vanquish;* ils se servent du mot *conquer*. Pour eux, la victoire n'a de sens que quand elle aboutit à la conquête. Cette circonstance tient, entre autres causes, au génie des deux races. Le Celte témoignait pour le bien-être matériel une indifférence qui n'était nullement partagée par le Saxon.

prend que vingt-neuf d'entre eux se donnèrent la mort pour ne pas être exposés en spectacle dans un combat de gladiateurs. Cette opposition de mœurs n'était rien encore auprès du contraste qui existait entre les institutions politiques et sociales des deux peuples. Chez les Saxons, tous les membres de la communauté étaient libres et guerriers; ils portaient tous les armes et prenaient leur place dans la bataille ou dans les assemblées. Il n'en était pas de même parmi les Celtes : l'ordre sacerdotal des druides et la caste militaire constituaient chez eux deux ordres privilégiés. Une différence si tranchée a donné lieu à une antipathie qui exista dans l'origine, qui existe même encore aujourd'hui entre les deux races. M. Pinkerton est l'écho des préjugés anglais quand il déclare que « un Goth est à un Celte ce qu'un lion est à un âne. » Il ne faut point chercher à une autre source qu'à cette diversité d'origine les causes de la répugnance instinctive qui se traduit quelquefois entre les Anglais et les Irlandais par des actes regrettables. Dans quelle proportion cet antagonisme de caractères a-t-il été un obstacle au mélange des deux races? Si l'on regarde seulement à la distribution actuelle des deux familles humaines sur le sol de la Grande-Bretagne, on serait tenté de croire que cet obstacle a été immense. Vous ne retrouvez aujourd'hui le type celtique à l'état plus ou moins pur que dans les districts de l'Angleterre et de l'Irlande où s'élèvent des chaînes de montagnes. Une telle localisation du type semblerait indiquer à première vue que la race bretonne a été refoulée ou qu'elle s'est retirée devant la conquête, ne voulant point se mêler aux conquérans. On a pu admettre cette migration dans l'enfance des études ethnologiques, mais il n'est plus permis aujourd'hui de raisonner sur de pareilles bases. Il s'est passé dans la Grande-Bretagne ce qui arrive partout quand deux races étrangères sont mises en présence. C'est une loi générale que la plus forte efface la plus faible. N'allez pas imaginer pour cela que cette dernière disparaisse sans laisser de traces. Les races absorbées revivent dans les races absorbantes, dont elles enrichissent les caractères.

Il est curieux d'observer à quel point la famille celtique a diminué sur le sol de la Grande-Bretagne dans tous les endroits où elle a été mise en contact avec les tribus anglo-saxonnes. La population de la Cornouaille, autrefois purement celtique, a aujourd'hui perdu ce caractère; dans les districts du pays de Galles et des *highlands*, où le sang breton a été soumis à un mélange avec les anciens envahisseurs, la race indigène perd graduellement ses traits les plus tranchés. Le jour viendra sans doute où ces remparts de montagnes sauvages, qui ont servi de barrière aux Celtes contre l'épée des Romains et contre la framée des Saxons, cesseront d'opposer une ré-

sistance efficace à l'intrusion lente et silencieuse du commerce, de la civilisation et du sang teutoniques. La race saxonne (c'est un de ses caractères) se montre douée d'une force d'expansion peu commune, et partout où elle s'étend, elle frappe de son cachet les populations soumises. Nous pouvons en définitive considérer la population anglaise comme le produit d'un mélange celto-saxon, mais dans lequel les traits de la race saxonne prédominent. Le langage, le gouvernement, les lois de la Grande-Bretagne, tout révèle une origine gothique. Les anciens Saxons ne revivent pas seulement dans les annales de l'Angleterre, mais aussi dans les institutions et dans le caractère national. Plus de treize siècles ont roulé sur leurs ossemens le flot des événemens politiques, ont agité les tempêtes et les vicissitudes de l'histoire; mais au milieu de tout cela leur influence est restée debout. Eux seuls sont les vrais ancêtres de la nation anglaise; les Celtes n'en ont été que les précurseurs.

La langue est aussi un monument : or un très petit nombre de mots celtiques a pris racine dans la langue anglaise. Ce magnifique idiome, qui a servi d'instrument au génie de Milton et à celui de Shakspeare, a été créé par un mélange du saxon avec le roman ou avec le latin corrompu du moyen âge. L'immolation du dialecte celtique exprime sans contredit une loi de la nature, qui veut que les races plus faibles se sacrifient au développement des races plus fortes. Il ne faudrait pourtant point exagérer la signification du fait; nous devons tenir compte du dédain des conquérans pour les mœurs, les institutions et la langue des vaincus. Il arrive le plus souvent alors dans le mariage des deux races ce qui advient dans le mariage de l'homme et de la femme, où la femme perd son nom sans abdiquer pour cela son influence sur la constitution des enfans. Si les traces du vieux langage celtique ont d'ailleurs à peu près disparu du fond de la langue anglaise, il n'en est pas de même des mots qui servent à désigner les localités. Comme les premiers détenteurs du sol, les Celtes ont nommé les lieux qu'ils occupaient, et si solidement, que les quatre invasions ultérieures n'ont pu arracher du sol ces bornes de propriété morale. On retrouve dans toutes les parties de l'Angleterre et de l'Écosse des villages, des rivières, des bois, des champs, des montagnes qui n'ont point perdu leur dénomination bretonne. Les Anglais, en épousant la terre, ont accepté dans la langue le signe de cette union, et les ombres des anciens Celtes doivent tressaillir, si elles entendent chanter aujourd'hui par leurs vaillans successeurs cet hymne national : « Britannia, Britannia, domine les vagues! Les Bretons ne seront jamais esclaves! »

Il nous faut maintenant comparer la race éteinte avec la race vivante. Le type saxon s'est répandu sur toute l'Angleterre. Il y a

pourtant des endroits où il présente des traits plus reconnaissables et plus tranchés. Un de ces endroits est la ville de Guilford, dans le Surrey. Son origine remonte à une date ancienne; elle fut la résidence des rois saxons de l'ouest, et l'on y voit encore les ruines de leur château. D'autres bâtimens, qui donnent à cette vieille cité un caractère romantique, furent autrefois ou des édifices publics, ou la demeure de hauts personnages; aujourd'hui ils sont habités par des marchands. L'un de ces bâtimens, dont la façade a été retouchée, mais dont l'ensemble conserve les traits d'une majestueuse vétusté, a été converti en une auberge, l'hôtel du Dauphin, *Dolphin inn*. Là, au milieu des vieux restes d'architecture et des vieux souvenirs, vous retrouvez le Saxon dans toute sa pureté (1). On le reconnaît tout de suite à sa face ronde et haute en couleur, à sa structure robuste, charnue et compacte. Le système osseux se montre moins développé que chez les Celtes de l'Écosse; la taille est moins haute, mais les épaules sont carrées et larges, les bras nerveux, la poitrine pleine. Les jambes et les cuisses ne répondent point au déploiement de la partie supérieure du corps. Peut-être cette dernière circonstance est-elle à la fois un caractère du type primitif et un résultat de la civilisation, qui applique l'homme aux arts mécaniques. Dans ces travaux sédentaires, les extrémités se sacrifient au développement de la poitrine et des bras. C'est ainsi que les particularités naturelles d'une race se fortifient par l'exercice même de ses instincts. Mais si l'on veut se former une idée de la beauté du type saxon, il faut regarder la femme. Elle se signale par des cheveux blonds, des yeux bleus, des lèvres vermeilles, des joues roses comme la fleur à laquelle elles ont été si souvent comparées, une peau aussi blanche et aussi transparente que l'albâtre, des traits délicats, des bras admirablement modelés, une contenance et une taille parfaites, un buste fin, un air de santé florissante et pourtant distinguée. Qui ne reconnaît surtout une vraie Saxonne à sa démarche? Cette démarche est toute une révélation, *incessu patuit dea*. On y distingue le mouvement d'une race fière, indépendante, maîtresse d'elle-même et de tout ce qu'elle veut soumettre. Ici se fait moins sentir qu'ailleurs la

(1) Je m'étonne que les Anglais n'aient point encore profité, au point de vue de l'ethnographie, d'un art ou d'un commerce aujourd'hui répandu avec excès dans toutes les parties de la Grande-Bretagne : je parle du daguerréotype ou de la photographie. En choisissant avec goût les types individuels qui expriment le mieux les traits des anciennes races, on écrirait un excellent cours d'histoire iconographique. L'œil verrait ainsi naître de portrait en portrait comme d'âge en âge la nation anglaise avec les caractères primitifs des différentes familles humaines, les nuances intermédiaires auxquelles le croisement a donné lieu, l'action des races sur les races, en un mot la série des faits qui, continués et engendrés les uns des autres, ont constitué la population britannique.

compression de la mode et de l'artifice : les individus croissent, comme les arbres, dans toute la vigueur de la liberté (1).

Deux traits me frappent au plus haut degré dans le caractère des Saxons : la force et la grandeur. Ils ont imprimé ces traits à tous leurs ouvrages, et d'abord à la forme de leurs cités. Jetez les yeux sur Londres, cette ville qui finit et qui recommence toujours. La cataracte du Niagara a moins de flots, elle fait moins de bruit et de fumée que cette marée humaine, la population de Londres. C'est surtout par un de ces jours de brouillard, si fréquens au mois de novembre, qu'il faut voir cette cité colossale, étrange, unique dans le monde. Le fauve brouillard s'épaissit encore de tous les torrens de fumée que dégorgent dans le ciel les immenses tuyaux de briques, les mille fournaises de l'industrie, les cheminées des fabriques et des maisons. Si vous regardez à votre montre, il est onze heures du matin; si vous regardez au ciel, il est encore nuit. Les becs de gaz flambent, les boutiques du Strand sont éclairées; des hommes, des enfans, noirs comme des démons, portent des torches qu'ils agitent jusque sous les pieds des chevaux; mais à quoi bon? la lumière ne fait qu'accuser la couleur livide du brouillard. Eh bien! dans ce nuage rampant, dans ces ténèbres diurnes, vont, viennent, circulent, se croisent des hommes à figure impassible, affairée, silencieuse, les uns sous les habits du luxe, les autres sous les haillons de la misère. On dirait des ombres qui s'agitent dans un tombeau. Rien n'est pourtant moins fantastique, je vous assure, que le but de leur activité. Chacun, suivant l'ordre de ses idées ou de ses occupations, poursuit dans Londres une ville différente : M. de Rotchschild y cherche la banque du monde entier, le négociant le plus grand théâtre d'affaires qui existe, l'éleveur un vaste marché pour le bétail, l'homme d'état le siége du gouvernement et les différentes branches de l'administration, l'homme de plaisir l'affiche des spectacles ou l'entrée des tavernes; l'artiste y cherche et y trouve tout cela à la fois. Quiconque aime le spectacle des multitudes et des villes immenses abandonne volontiers le désert au voyageur; il rencontre à Londres, dans cette forêt d'hommes, un sujet de contemplation égale au moins pour la grandeur à toutes les scènes prodigieuses de la nature. Il y a une sorte de charme et de vertige à étudier toutes ces faces de la vie humaine, dont la variété est inépuisable. Et puis, si vous êtes fatigué

(1) Je n'ai jamais rencontré dans les campagnes de l'Angleterre ces hêtres ou ces ormes taillés, ébranchés, accommodés, auxquels la main de l'homme impose, pour leur bien sans doute, toute sorte de formes ridicules. Le Saxon abandonne la nature à elle-même, et la nature s'en montre reconnaissante. Les arbres des parcs et des promenades, le chêne royal surtout, *royal oak*, ont un port hardi et une beauté inculte qui se trouve en harmonie avec l'ensemble des mœurs, des institutions et des faits.

de la vue d'un peuple qui achète et qui vend, du bruit éternel des roues des machines, des chevaux, du roulement des locomotives et des wagons qui même dans les rues de Londres passent au-dessus de vos têtes en sifflant, faites un pas, et au milieu de cette solitude aride de la foule vous trouverez l'oasis. Un soir d'été, j'étais dans Hyde-Park : autour de moi, tout faisait silence, à l'exception des oiseaux; des vaches paissaient dans l'herbe, de vieux et grands arbres secouaient au vent leur chevelure négligée, des enfans jouaient, nageaient, barbotaient dans une pièce d'eau, la Serpentine. Au milieu de cet horizon immense, dont rien ne bornait la vue que des lignes de verdure et de ciel bleu, je me serais cru à cent lieues d'une capitale, et pourtant j'étais dans Londres. Mais une des perspectives les plus solennelles que je connaisse, c'est Londres vu à vol de *steam-boat*. Je ne comprends pas de grande ville sans un grand fleuve : c'est l'artère vitale du commerce. La Tamise, elle, a le génie anglais, elle est sombre, profonde, laborieuse, puissante; elle porte sur son dos des centaines de bateaux à vapeur, qui font le service d'omnibus et vont d'un bout de la ville à l'autre sous des noms poétiques, *la Nymphe, la Dryade, l'Orgueil de Londres, l'Hirondelle, la Cigogne, la Fleur du soleil, Ne m'oubliez pas*. Il faut voir, monté sur la proue de ces bateaux, les ponts de Londres, les édifices publics, Westminster, Saint-Paul, Somerset-House et toute sorte de clochers qui à une grande distance se lèvent dans le brouillard avec des airs de spectres, mais surtout les toits angulaires des vieux *warfs* avec les grues et les chaînes qui soulèvent vaillamment les massives et obscures richesses du monde entier.

Ce caractère de force et de grandeur se retrouve dans toutes les principales villes fondées par la race saxonne; il se reflète de même sur les créations de l'industrie. Dans tous ses ouvrages, le génie saxon vise au gigantesque. Il aime la difficulté vaincue; il met son orgueil à vaincre les faits les plus rebelles. J'assistais dernièrement dans les marais de Plumstead (*Plumstead marshes*) à l'essai d'un mortier comme on n'en a jamais vu, le vrai Falstaff des mortiers. Sa capacité est de trente-six pouces anglais; il lance avec un bruit de tonnerre, et à une distance prodigieuse (environ quatre milles), des bombes énormes, qui s'enfoncent si avant dans la terre qu'il faut plusieurs jours de travail pour les retrouver, quand on les retrouve. Son nom est *lord Palmerston*. Cependant les inclinations de la race saxonne éclatent surtout dans les ouvrages maritimes : la Grande-Bretagne se représente elle-même sous la forme d'un navire. Quand je vins en 1856 de Hollande en Angleterre, j'entrai de nuit sur un bateau à vapeur par la bouche de la Tamise. Toute une flotte marchande dormait ferme sur ses ancres et détachait au clair

de lune ses cordages, ses agrès, ses mâts, auxquels pendaient, comme autant d'étoiles, de petites lanternes allumées. A mesure que vous remontez le fleuve et que vous approchez de Londres, ces groupes de vaisseaux deviennent plus nombreux, plus serrés; ils forment de véritables bois de haute futaie, dont la masse ombrage le fleuve, l'encombre, et ne laisse à la circulation qu'un étroit passage. Il semble que la Grande-Bretagne veuille frapper l'imagination du voyageur en lui disant : « Regarde, je suis la reine des eaux! » Nous avions passé devant plusieurs villes indiquées sur le fond uniforme de la nuit par la lumière du gaz, qui coule ici à flots jusque dans les villages. Gravesend, Woolwich, Greenwich avaient apparu et s'étaient évanouis comme des rêves. Déjà il était huit heures du matin, et le jour se levait autant que le jour peut se lever sur la Tamise au mois de février. Le soleil ressemblait à un vieux louis d'or enveloppé dans de la ouate, et Londres se faisait pressentir à l'horizon comme une grande ville bâtie dans un nuage. Nous étions à la hauteur de Milwall : tout à coup les regards des passagers qui se trouvaient à côté de moi sur le pont se dirigèrent vers la rive droite du fleuve. Là gisait sur un chantier de travail l'immense carcasse d'un bâtiment en construction, et dont les flancs à jour, la charpente dénudée ressemblaient au squelette d'une baleine antédiluvienne échouée sur le sable. Un de mes voisins me dit : « C'est *le Grand-Oriental* (*it is the Great-Eastern*). » Le *Great-Eastern,* comme on l'appelait alors, est la propriété de l'*Eastern steam navigation Company*. Depuis plusieurs années, on avait conçu l'idée de construire un bâtiment à vapeur assez spacieux pour contenir la provision de charbon de terre nécessaire à la consommation du plus long voyage. L'exécution de ce projet fut l'œuvre combinée de M. Brunel et de M. Scott Russell, deux ingénieurs et constructeurs célèbres. Les travaux commencèrent le 1er mai 1854 : aujourd'hui le grand vaisseau est achevé. Cette magnifique création de l'architecture navale est un monument caractéristique du génie saxon, destiné à porter sur les mers les plus lointaines l'image de l'Angleterre et le témoignage de son prodigieux commerce. Le *Great-Eastern* contiendra quatre mille passagers; transformé en *steamer* de guerre, il pourrait, dit-on, transporter dix mille soldats (1). Ce n'est plus, on le voit, un vaisseau, c'est une ville, une cité flottante sur l'abîme, et cette cité est doublée de fer pour briser les flots, défier les tempêtes, vaincre les élémens et les distances. Aux sept merveilles du monde dont se vantaient les anciens dans leur ingénuité,

(1) Les plus grands bâtimens construits jusqu'à ce jour, le *Duc de Wellington,* le *Persia,* le *Great Britain,* ne sont que des enfans auprès du *Great-Eastern.*

les Anglais opposent déjà en imagination cette masse relativement légère volant sur les eaux avec les ailes de la vapeur, et déployant une vitesse supérieure à celle de tous les navires connus (1).

J'ai revu dernièrement le *Great-Eastern*. Malgré ses proportions exorbitantes, ce bateau n'a rien de difforme; la quille est au contraire d'une coupe svelte et élégante, comme celle d'un *yacht*. Immobile sur le sable, il regardait passer à ses pieds les autres bateaux à vapeur qui fendaient la Tamise, et dont les plus gros étaient à ce colosse ce que sont les mouettes au plus grand albatros. L'intérieur n'est pas moins saisissant : en descendant du pont, vous trouvez toute une série de chambres à coucher et de salons qui s'étendent sur un espace de trois cent cinquante pieds. Un de ces salons, long de soixante pieds sur quarante pieds de large, est destiné à donner des fêtes; là, les passagers pourront charmer les ennuis d'un long voyage, sans souffrir du mal de mer, tant la base étendue du véhicule posera solidement, on l'espère du moins, à la surface mouvante de l'abîme. Les différens organes d'impulsion se trouvent en harmonie pour la force et la grandeur avec la taille de ce Caliban des mers. Le gaz destiné à éclairer toutes les parties de la ville flottante sera produit à bord, et le *Great-Eastern* portera en outre avec lui une lumière électrique, laquelle se répandra comme un clair de lune perpétuel autour du vaisseau. Le baptême du monstre eut lieu le 6 novembre 1857 : ce fut un événement. La population ouvrière de Londres et des environs, les hommes de science anglais, français, américains, allemands, russes, les curieux affluèrent sur toutes les rives qui bordent ou qui avoisinent l'île des Chiens (*isle of Dogs*). Les ambassadeurs siamois étaient là avec toute leur suite et en robe de drap d'or. Les maisons d'alentour qui avaient vue sur le chantier de travail étaient surmontées d'échafaudages et noires de têtes. Tous les yeux étaient fixés sur le héros de la fête, le grand vaisseau, cette gloire nationale, cette épopée de fer, de bois et de vapeur, fille de l'industrie saxonne. Il était environ midi et demi, lorsqu'une bouteille de vin décorée de fleurs fut portée et suspendue vers la proue du navire. Miss Hope, la fille du président de la *Great-Eastern Company*, lança ensuite la liqueur sacramentelle sur l'avant du vaisseau, en lui souhaitant bonne chance. Mille cris de joie répondirent et saluèrent la naissance morale du néophyte. Depuis cette cérémonie, il n'est plus permis d'appeler le grand vaisseau le *Great-Eastern;* son nom est le *Leviathan*.

(1) Les roues à palettes et les machines travaillant à la plus haute puissance doivent réaliser une force de 11,500 chevaux. La consommation du charbon de terre employée à produire cette force locomotrice sera, selon les calculs des ingénieurs, de 250 tonnes par jour.

Ce n'était pas tout que de construire le *Leviathan*, il fallait le mettre à flots. Ici même commençait la partie la plus difficile et la plus laborieuse de la tâche. Ce nouveau théâtre de faits va mettre en relief d'autres qualités du génie saxon, l'énergie, la persévérance, le courage indomptable contre les choses. Cette montagne de fer semblait dire comme le rocher de Prométhée : « Qui osera me mouvoir? » Les Anglais osent tout. Aussitôt après la cérémonie du baptême commença la première tentative de lancement, *launching*. On avait ménagé un double système de machines, dont les unes étaient calculées pour donner l'impulsion et les autres pour retenir, dans le cas où les mouvemens du monstre deviendraient trop rapides. D'abord des ouvriers travaillèrent à attirer, au moyen de cordes fortement tendues, cette masse vers la rivière; mais cette première manœuvre n'eut d'autre effet que d'arracher au vaisseau un sourd grondement, pareil à celui d'un tonnerre lointain. Cela dura environ dix minutes. La curiosité de la foule, l'inquiétude, toutes les émotions étaient excitées au plus haut degré, lorsqu'on entendit le sifflement des presses hydrauliques destinées à pousser le *Leviathan*. Bientôt un immense cri s'éleva de la multitude : « Il s'ébranle, il s'ébranle! *she moves, she moves!* » En effet, il glissa de trois ou quatre pieds en quelques secondes; mais tout à coup des ouvriers furent frappés et enlevés en l'air par le mouvement des manches des roues destinées à servir de frein, comme par une explosion. Quatre d'entre eux, grièvement blessés, furent transportés à l'hôpital (1); un cinquième reçut des secours dans le chantier. Ce mélancolique accident répandit une sorte de consternation dans la foule et fit suspendre les travaux. On les reprit néanmoins le jour même; mais le soleil déclinait déjà, et un nouvel accident, survenu cette fois dans les machines, fit remettre à des temps plus heureux le succès de cette dangereuse entreprise. La foule s'écoula en murmurant.

Le *launching* du *Leviathan*, ce travail d'Hercule, fut repris ou plutôt continué à divers intervalles durant tout le mois de décembre 1857. Ce vaisseau offrant la pesanteur presque fabuleuse de 12,000 tonnes, multipliée encore par la friction, consentait quelquefois à glisser de quelques pouces, puis il s'arrêtait ferme et inébranlable comme une église, défiant du haut de sa majestueuse immobilité les efforts combinés des hommes et des machines. Il fallait voir alors sur le chantier abandonné cette masse insolente, qui semblait triompher ainsi que Sébastopol ou Dehli après un assaut infructueux. Chaque semaine, nouveaux essais, insuccès nouveaux, et la dépense était énorme; on

(1) Un de ces ouvriers est mort des suites de ses blessures; une enquête fut faite par le *coroner* de Middlesex, et le jury rendit un verdict de mort par accident.

estime que pour avancer le monstre seulement de quelques pieds vers la Tamise, cela coûtait chaque fois à la compagnie la somme de plus de 1,000 livres sterling. J'assistai avec un intérêt extrême à deux de ces héroïques tentatives : rien ne donne une idée du caractère national comme cette armée d'ouvriers forts contre la force, au cœur inébranlable ainsi que l'obstacle, aux bras de fer servis par des machines, revenant cesse à la charge contre un ennemi dont l'écrasante grandeur était encore rendue plus sensible par la taille des pygmées acharnés à ses flancs. L'intelligence agite la masse, dit le poète : soit, mais je déclare, par l'exemple du grand vaisseau, qu'elle l'agite lentement. Des sinistres nouveaux, les brouillards d'hiver, le mouvement périodique des hautes et des basses marées avec lesquelles il fallait compter, tout cela retarda, interrompit encore les efforts des travailleurs. La critique commençait à n'épargner ni M. Brunel, l'ingénieur en chef, dont la constance méritait pourtant un meilleur sort, ni le *Leviathan* lui-même. Après un intervalle motivé par la destruction presque entière des appareils, usés, brisés dans ces derniers temps à remuer le *Leviathan*, les travaux recommencèrent le 5 janvier 1858. Cette fois ce fut un siége en règle; vingt et une presses hydrauliques devaient attaquer le grand vaisseau. Parmi elles se distinguait un monstrueux bélier d'une force et d'une pesanteur inconnues jusqu'ici. La gelée contraria d'abord le jeu des machines; mais vers onze heures du matin l'assaut fut livré : le géant résista, gémit, céda, mais seulement de huit pieds, puis il fallut cesser; il était cinq heures. Chaque jour cependant le grand vaisseau faisait un pas, jusqu'au moment où l'on jugea à propos de cesser le jeu des machines et d'attendre les hautes marées de la saison. Le 30 janvier était un des deux jours fixés pour le mettre définitivement à flots : soulevé par les eaux du flux, qui l'entouraient à une hauteur considérable, le *Leviathan* donna des signes de vie; mais le vent soufflait avec violence, et le capitaine Harrison, qui commandait les manœuvres, ne pensa point qu'il fût prudent de lutter contre un si rude adversaire. Le lendemain 31, le temps était beau et calme : je me rendis sur les lieux, non sans craindre, je l'avoue, un nouveau mécompte. De midi à une heure, le fleuve s'enfla; la marée courait avec une puissance très grande; une machine hydraulique se mit en devoir de pousser pour la dernière fois ou mieux de conduire le *Leviathan* vers le milieu du fleuve, car déjà il obéissait au mouvement. Peu à peu la grande nouvelle se répandit de bateau en bateau et de rive en rive. « Il flotte! il flotte! » Il fallait maintenant que le nouveau-né se dégageât de son berceau, *cradle*. Ce berceau était formé d'immenses poutres, dont le monstre se délivra en nageant. C'était un spectacle vraiment curieux et im-

posant que de voir à la surface du grand fleuve cette forêt de lourdes charpentes qui erraient de tous côtés. Aujourd'hui le *Leviathan* n'attend plus que ses agrès et ses voiles pour s'élancer vers New-York, terme marqué pour son premier voyage (1).

La race saxonne est une force : quand une idée s'ajoute à cette force, cela va loin; mais toutes les qualités absolues sont exclusives. Il faut demander à chaque civilisation son fruit et non un autre. Les ouvrages des Saxons frappent plutôt par la solidité qu'ils ne se distinguent par la recherche délicate de la forme et par l'élégance. Ce côté faible de l'industrie anglaise devient surtout sensible dans les rues de Londres. Là vous rencontrez à chaque pas, dans de vastes magasins, un amas de richesses étalées avec profusion, mais sans goût. Quelques boutiques de modes et de nouveautés ont même recours à des mains parisiennes pour dissimuler l'insuffisance de la nation dans cette branche de l'art commercial. On distingue tout de suite un étalage français d'un étalage anglais à l'harmonie des couleurs, cette musique faite pour le plaisir des yeux. L'architecture, les produits des arts mécaniques, tout indique ici, dans les traits de la civilisation, le sentiment cyclopéen de l'utile, auquel manque, à un certain degré, le sentiment du beau.

La famille saxonne est bien la tige de la nation anglaise; mais sur cette tige sont venues se greffer d'autres branches dont il faut rechercher la souche et le caractère.

III.

La race saxonne ne demeura pas longtemps en possession tranquille du territoire. Vers le milieu du xe siècle, de hardis aventuriers, qui avaient longtemps désolé les mers du Nord par leurs pirateries, commencèrent à inquiéter les côtes de l'Angleterre. Leurs premières entreprises furent couronnées de succès : cela les encouragea à renouveler leurs ravages. Enfin, vers le commencement du xie siècle, ils se rendirent maîtres de la plus grande partie de la vieille Albion. Le langage vulgaire a donné le nom de Danois à ces nouveaux envahisseurs de l'Angleterre; mais ils appartenaient à ce groupe de nations scandinaves qui vivaient alors en Suède et en Norvége. La Norvége, dont les côtes brisées s'étendent le long d'un tumultueux océan, depuis les rochers de la Baltique jusqu'au cercle

(1) Le *Leviathan* n'a point eu de modèles, mais il aura des imitateurs. Il est déjà question de construire d'autres vaisseaux d'une taille égale, sinon plus gigantesque encore, et de simplifier à l'avenir les travaux du *launching* en plaçant le chantier plus près de l'eau. C'est, comme on voit, toute une révolution dans l'architecture navale.

des mers de glace, était la plus stérile des stériles régions du Nord. Les moyens de subsistance étaient rares, les habitans étaient hardis: ils demandèrent alors aux expéditions maritimes les ressources que leur refusait un territoire ingrat. Leurs vaisseaux, pareils aux bancs de glace voyageurs de leurs sauvage contrée, se laissaient aller aux tempêtes et aux courans : leur principale divinité était le glaive. Ces peuples étaient, comme les anciens Saxons, les vagabonds de l'abîme, les maraudeurs des mers. Ils se jetaient avec le courage et l'avidité du cormoran sur la proie qu'ils pouvaient saisir à la surface des vagues ou le long des côtes. On a honte de le dire, mais la piraterie fut généralement, pour les races maritimes du Nord, le berceau de la navigation et du commerce. Quelles étaient maintenant les origines historiques de ces anciens Scandinaves.

Les premiers habitans des contrées situées au-delà de la Baltique étaient étrangers à la race germanique. Les études de ces derniers temps sur les antiquités du Nord ont démontré que les Finnois constituaient, avec des tribus laponnes, la plus ancienne couche de la population historique. Ces indigènes ont été ou refoulés ou soumis par une race qui avait d'autres caractères, un autre langage, une autre religion. Cette dernière race était un rameau de l'arbre teutonique. Les envahisseurs commencèrent contre les indigènes une guerre d'extermination qui se termina par la conquête. Il est triste et curieux de voir au prix de quels efforts et au milieu de quels flots de sang ces peuples se sont fait l'un après l'autre leur place dans le monde. Les épisodes de cette longue guerre fournirent le sujet de plus d'une légende et de poèmes que chantaient les anciens bardes ou scaldes. Au sud de la Scandinavie, la religion, le gouvernement et le langage des Germains s'étaient établis avant Odin. Quand ce chef arriva à la tête de ses vaillans guerriers, il chassa, de concert avec les Goths qui occupaient déjà une partie du territoire, les restes des tribus aborigènes. Ces dernières furent alors obligées de chercher un refuge dans les montagnes, où on les retrouve encore, sur les bords excentriques de la Suède et de la Norvége. Les hommes du Nord, désignés maintenant sous le nom de *vikings*, qui, du IXe au XIe siècle, se jetèrent sur les côtes de l'Angleterre, étaient les descendans des envahisseurs de la Scandinavie : tout prouve bien qu'ils étaient alliés à la même race d'où sortaient les Saxons. Leur dialecte, malgré des traits évidens d'affinité, s'écartait toutefois de la langue parlée dans la Germanie centrale et dans les parties de l'Angleterre où s'était étendue l'invasion teutonique : cette différence indique assez qu'ils s'étaient séparés de la souche commune à une époque distincte et probablement très ancienne.

Ce nouveau déluge d'hommes n'exerça pas une très grande in-

fluence sur la civilisation qui commençait à se former par le mélange des Celtes et des Saxons. Une race peut ravager et soumettre un pays sans le conquérir : les Danois n'ont point conquis l'Angleterre. Cette invasion, — la troisième en date, — n'a fait que glisser sur la société saxonne. Les Danois, durant leur court passage (guère plus d'un demi-siècle), ont laissé très peu de traces dans la langue anglaise, peu de monumens, peu d'histoire ostéologique (1). Il est pourtant très probable qu'ils ont contracté des alliances. Qui oserait aujourd'hui prétendre qu'aucune goutte de sang scandinave ne coule dans les veines de la nation anglaise? Et puis, quand l'ethnologiste parle de l'influence des hommes du Nord sur la formation du type britannique, il n'a point uniquement en vue l'invasion tumultueuse des Danois à une certaine époque. Il est une autre source de changemens moins remarquée par l'histoire, mais plus continue, plus certaine, plus efficace : je parle de la lente et silencieuse érosion des races du Nord sur quelques-unes des côtes de la Grande-Bretagne. Là, comme par exemple dans les *highlands* et dans l'île de Man, les traces de scandinavisme sont évidentes. Non-seulement le sang y est mêlé, mais les mœurs y présentent une combinaison si intime des coutumes, des superstitions et du caractère des deux races, qu'il est souvent très difficile d'en distinguer la source. C'est encore un usage dans quelques parties des *highlands* et chez quelques familles highlandaises que de jeter aux funérailles une pièce d'argent dans la fosse du mort; sans cela, l'âme du défunt ne serait pas reçue dans le ciel. Il est difficile de décider si une telle croyance est celtique ou scandinave; mais les légendes touchant l'existence des hommes ou des femmes de mer (*mermen and mermaids*) viennent certainement du Nord. Les habitans des îles des Shetlands estiment que ces êtres surnaturels possèdent une peau de phoque, laquelle leur sert de charme et leur permet de vivre dans les profondeurs de l'océan. Sans ce talisman, ils perdraient aussitôt leur qualité d'hommes ou de femmes amphibies. On raconte à ce propos l'histoire d'un habitant d'Unst qui, se promenant sur le sable, au bord de la mer, vit un groupe de ces êtres singuliers danser au clair de lune. Un assez grand nombre de peaux de phoque gisaient à côté d'eux sur le rivage. Chacun courut pour ramasser la sienne, et toute la bande disparut en un clin d'œil dans la mer; mais l'homme des Shetlands, ayant découvert à ses pieds une de ces peaux, la saisit et la cacha dans un lieu sûr. A son retour, il rencontra sur le rivage la plus belle fille qui se soit jamais montrée aux yeux d'un

(1) Ces monumens sont rares, mais reconnaissables. Une des hautes montagnes de l'Écosse est Rona; au sommet se montrent les restes de plusieurs anciens monumens qu'on suppose être d'une origine norvégienne ou danoise. On a également découvert des crânes danois qui se distinguent par des traits de race.

mortel. Elle se lamentait, se plaignant avec force larmes et sanglots du vol qui la condamnait à devenir une exilée sur la terre. En vain elle implora la restitution du talisman : l'homme était ivre d'amour; il se montra inexorable. Tout ce qu'il put faire pour elle, ce fut de lui offrir sa protection et un abri sous son toit comme à sa femme. La sirène, voyant qu'elle n'avait aucun moyen de rejoindre ses anciens amis, accepta l'offre. Ce singulier attachement conjugal se soutint pendant des années, et plusieurs enfans furent les fruits d'une si étrange union entre un Shetlandais et une fille de la mer. Ces enfans ressemblaient à tous les autres, seulement ils avaient comme marque de leur origine les doigts légèrement palmés. Cette particularité s'est conservée jusqu'à ce jour, *as a testimony of the fact*, parmi les descendans de la famille. L'amour du Shetlandais pour sa femme était sans borne, mais son affection était froidement payée de retour. Souvent elle s'esquivait et allait se promener seule sur le rivage; à un signal donné, quelqu'un paraissait sur la mer, quelqu'un avec lequel l'ancienne sirène tenait une conversation inquiète dans une langue inconnue. Un jour il arriva qu'un des enfans trouva par hasard une peau de phoque cachée (on devine par qui) sous une meule de grain. Tout fier de sa découverte, il courut la montrer à sa mère. Celle-ci tressaillit; sa joie ne fut troublée que quand elle regarda son enfant, qu'elle allait quitter pour toujours. Elle l'embrassa et s'enfuit à toute vitesse vers les sables. Sur ces entrefaites l'homme revint à la maison; il apprit que la peau de phoque était retrouvée, devina le reste, et courut pour retenir sa femme; mais il arriva juste à temps pour voir la transformation de cet être aimé. Il la vit s'élancer, sous la forme d'un phoque, de la pointe d'un rocher dans la mer. L'être mystérieux avec lequel elle avait eu tant d'entrevues secrètes, un énorme phoque, apparut et la félicita de la manière la plus tendre sur le succès de sa fuite. Avant de plonger aux gouffres inconnus, elle jeta un dernier regard sur le pauvre habitant de la terre, dont la mine désespérée excita sans doute en elle quelques sentimens de compassion. « Adieu, lui dit-elle, je te souhaite toute sorte de bonheur. Je t'aimais beaucoup lorsque je demeurais sur la terre; mais j'ai toujours aimé mon premier époux mieux que toi! »

Les Danois ne furent point les derniers conquérans de l'Angleterre. Vers l'an 1066, les Normands, conduits par leur chef Guillaume, s'emparèrent du gouvernement du pays. Après la fameuse bataille de Hastings, le sol anglais fut en partie submergé par les hordes étrangères. Ces hommes du Nord, fixés depuis quelque temps en France, sur les côtes de la Normandie, étaient des Norvégiens ou des Danois. A l'origine, ils n'avaient point amené de

femmes avec eux. Ces aventuriers conclurent des alliances avec les Françaises, et adoptèrent, avec le temps, les mœurs de la contrée qu'ils avaient soumise. Ils étaient donc pour la plupart Celtes par leurs mères, Celtes, Romains ou Germains du côté de leur père, car cette bande d'envahisseurs se composait de races mêlées. Des Bretons, des Flamands, des Wallons et d'autres encore grossirent l'armée du conquérant. On voit par là que l'invasion normande n'apportait point en Angleterre un sang nouveau : tout au plus y avait-il une légère différence dans la nuance du germanisme. C'étaient plutôt des Franks que des Angles. Eh bien! si hétérogène que fût ce mélange, l'accession des Normands n'en exerça pas moins les plus graves et les plus heureuses conséquences sur la genèse du peuple anglais. Environ un siècle après la descente de Guillaume, lorsque la violence de la conquête eut fait place à un régime plus doux, cet élément étranger donna la forme à toute la masse jusque-là diffuse et incohérente. Ce fut alors qu'apparut un type national qui n'a jamais eu rien de semblable dans l'histoire. Il arriva en grand et dans un autre ordre de faits ce qui se passe sous la main du chimiste, quand un dernier réactif imprime un cachet d'achèvement à un sel ou à un cristal en voie de composition. Huit siècles se sont écoulés depuis ce temps-là, et le temps n'a fait qu'affermir l'originalité puissante de cette race, qui se distingue de toutes les autres par les mœurs, par le caractère, par les traits extérieurs. Ce spectacle est grand, il me frappe : il est beau de voir avec quel soin et à travers quelle série d'événemens la nature travaille de longue main à former les peuples destinés à exercer une influence sur la civilisation. L'histoire de tels peuples est écrite en germe dans leur organisation physique; mais encore faut-il que cette organisation soit forte, riche, variée. Les races indigènes qui couvraient à l'origine le sol de la Grande-Bretagne étaient trop faibles pour répondre aux vues de la Providence sur ce groupe d'îles; elles sont conquises, refoulées et en partie détruites : les Saxons les remplacent. Les Saxons à leur tour sont impuissans par eux-mêmes à engendrer l'Angleterre, *tantæ molis erat romanam condere gentem!* Ils sont envahis par les Danois; les uns et les autres se combattent d'abord, puis ils finissent par se confondre dans une même race. Cela ne suffit point : les Normands arrivent, et leur accession réalise enfin le type de peuple vers lequel aspirait depuis si longtemps la nature. Cette création matérielle et morale exige dans le cours des siècles des efforts gigantesques, des sacrifices humains; mais catastrophes, révolutions, déluges de peuples entassant couche sur couche, ossemens sur ossemens, rien n'arrête, rien ne déconcerte le développement calme et majestueux du progrès.

Il ne faut pourtant point s'exagérer la nature de l'influence qu'exercèrent les Normands en Angleterre. Ce fut moins un élément de la population qu'un lien. Leur sang s'est versé depuis longtemps dans celui des Saxons et des autres races de la Grande-Bretagne : je ne veux pas dire pour cela qu'il se soit perdu; mais il serait aujourd'hui très difficile d'en retrouver des traces authentiques, même dans l'aristocratie anglaise. Les Saxons, en refoulant les Celtes, avaient imposé leur langue. Les Normands vainqueurs subirent au contraire la langue des vaincus. Guillaume le Conquérant essaya bien d'introduire son dialecte, le franko-normand, parmi ses nouveaux sujets; mais ses efforts ne furent point couronnés de succès. Après lui, la cour continua encore quelque temps de parler français, et cette langue étrangère était un des signes qui la séparaient de la nation, attachée à l'ancien idiome. C'est plus tard, vers l'an 1150, que le saxon subit ce travail de transformation qui, continué durant tout le moyen âge, en fit la langue anglaise. Les philologues de la Grande-Bretagne ne veulent point admettre que ce changement ait été dû à l'invasion normande, car, disent-ils, il ne s'était glissé jusque-là que très peu de mots français dans le dialecte national. Il existe aujourd'hui, il est vrai, un assez grand nombre de mots français dans la langue anglaise, mais ces mots paraissent s'être introduits à une époque ultérieure. C'est même encore l'objet d'un doute et d'une dispute entre les philologues de savoir si ces intrus viennent bien d'outre-mer, ou s'ils ne se sont point formés sur place de la décomposition des racines du latin, qui commençait dès lors à refleurir. Les recherches linguistiques, d'accord avec d'autres monumens, indiquent donc que la nation normande, bien loin de s'incorporer l'Angleterre, s'est absorbée elle-même dans sa conquête.

L'ethnologie contient un enseignement moral : elle réconcilie toutes les races dans un sentiment d'humanité. Cette science nous apprend en effet que les familles humaines possèdent chacune des dons différens, des instincts particuliers, une intelligence moulée sur un type d'organisation spéciale, des traits extérieurs qui ont tous une beauté relative, des aptitudes qui répondent à certains besoins de l'état social. C'est en agitant et en mêlant ces élémens humains dans l'urne sacrée des nations que la Providence forme la matière vivante de l'histoire. Les races simples manifestent des facultés également simples et bornées; plus au contraire les races sont mêlées, et plus le caractère national abonde en nuances qui concourent, par l'opposition même, à étendre les ressources de la civilisation. Vous avez alors sous les yeux l'imposant spectacle de la variété dans l'unité. La nation anglaise est une nation compo-

site, de là sa force. Dans les parties de la Grande-Bretagne où le croisement des races a été moins compliqué, l'organisation des habitans présente un instrument plus uniforme et par conséquent moins riche. En Écosse par exemple (et c'est une observation que j'emprunte à un Écossais lui-même, à Hugh Miller) (1), le visage humain offre bien moins de traits individuels et particuliers qu'en Angleterre. Les Anglais, quoique regardés comme les hommes les plus robustes de l'Europe, n'étalent point au même degré que les Écossais les dehors de la force rude et primitive; mais ils ont des membres qui se prêtent mieux aux diverses exigences des arts mécaniques. Si l'on fait attention au caractère moral, le contraste devient encore plus frappant. Dans les districts ruraux de l'ancienne Calédonie, vous ne rencontreriez rien qui ressemble à cette classe d'individus grossiers, abrutis, désœuvrés, malheureusement trop commune dans les mêmes districts en Angleterre. Leur face ronde, les traits de leur physionomie saxonne, tout indique assez qu'ils descendent d'ancêtres barbares, et que leur intelligence, cette *belle au bois dormant*, continue de sommeiller depuis des siècles dans la nuit de l'ignorance. La masse du peuple écossais se montre plus instruite, plus cultivée, plus curieuse que le *mob* dans certaines parties de l'Angleterre. En revanche, si la population du nord de la Grande-Bretagne descend moins bas, elle s'élève moins haut que la nation anglaise, quand celle-ci s'élève. L'Écosse a produit des hommes remarquables sans doute, mais on lui demanderait vainement jusqu'ici un Milton, un Shakspeare, un Byron. Walter Scott seul, et encore dans un genre inférieur, s'est placé au premier rang. La nation anglaise proprement dite est un clavier humain d'une incomparable étendue, qui contient les gammes les plus sourdes et les plus basses, mais qui atteint aussi aux échelles de notes les plus élevées dans l'intelligence. Si la science ethnologique n'est point une chimère, la racine du fait est facile à découvrir. L'Écosse a été moins exposée que l'Angleterre au flot des diverses invasions et par conséquent moins soumise aux causes d'inégalité que ces croisemens successifs impriment en quelque sorte dans le sang d'une race.

Un fait me préoccupe, je l'avoue, quand je considère la population anglaise : c'est le grand nombre des cheveux et des yeux noirs. Prichard avait fait avant moi la même remarque, il avait même évalué la proportion des habitans bruns à huit sur dix. Ce fait a surtout lieu de m'étonner quand je me souviens que toutes les races qui ont servi à composer la nation anglaise, les Celtes, les Saxons,

(1) *First impression of England and its people.*

les Danois, les Normands, avaient les cheveux blonds et les yeux bleus. Il serait puéril d'attribuer ce changement aux rapports que les Anglais ont formés avec les peuples du midi. Je ne veux point dire que ces relations, fondées sur le commerce, aient été insignifiantes au point de vue de l'achèvement du type national : elles ont certainement donné lieu à des alliances qui, renouvelées de siècle en siècle, ont greffé des rejetons nouveaux sur l'arbre généalogique de la nation anglaise; mais une cause fortuite, partielle, ne saurait, dans tous les cas, expliquer un fait général. Et puis, la preuve que cette raison n'est pas la bonne, c'est qu'un tel travail de transformation s'est accompli dans des parties de la Grande-Bretagne où n'existe rien de semblable. La population des *highlands* par exemple est derrière ses montagnes à l'abri de toute infusion de sang étranger, du moins de sang méridional. C'est de plus une tradition constante que les anciens habitans, les Gaels, comme d'ailleurs les premiers Bretons, formaient une race blonde. Eh bien! les highlandais actuels ne constituent point, il s'en faut de beaucoup, un peuple du même caractère. Dans quelques districts particuliers, mais seulement sur des étendues limitées, les habitans ont aujourd'hui des cheveux roux, et cela sans que rien indique la trace d'une colonie étrangère; mais les caractères qui prédominent dans une grande partie des *highlands*, surtout à l'ouest, ce sont les cheveux noirs et droits, les yeux gris, et un teint qui n'a plus la blancheur originelle. On a observé que partout, dans les villes, la couleur des cheveux et des yeux est plus brune que dans les districts ruraux, surtout dans les bois et sur les montagnes. Le type ancien s'est mieux conservé dans les endroits où il était en quelque sorte protégé par la nature; ailleurs il s'est altéré. La conclusion à tirer de ces faits, c'est évidemment que, sans l'intervention de races étrangères, la race actuelle s'est écartée des conditions qui existaient tout d'abord chez les tribus dont le concours a formé la population anglaise. Où chercher maintenant la cause d'un tel phénomène? Les changemens survenus dans la forme du crâne nous ont appris déjà que l'organisation humaine n'était point stationnaire. De même que les enfans naissent souvent avec des cheveux blonds et un teint clair qu'ils perdent en avançant en âge, les races dépouillent avec la maturité les signes de l'adolescence. Le tempérament change; les cheveux et les yeux deviennent d'une couleur plus foncée. Cette croissance des races est un argument de plus en faveur des idées de Prichard, aujourd'hui dominantes en Angleterre. Non content d'affirmer, preuves en main, l'unité de l'espèce, ce grand ethnologiste a insinué que les différentes familles n'étaient, malgré les accidens très graves de forme et de couleur, que des âges différens du genre humain.

Ce sont là les événemens qui ont accompli le type national. Il reste à dire maintenant quel il est. Ce qui me frappe le plus dans la civilisation britannique et dans le caractère anglais, c'est la personnalité. Ailleurs, en Belgique, en Hollande même, je me sentais encore un pied sur le sol moral de la France, qui s'étend bien au-delà des frontières. Ici rien de semblable; vous vous sentez au contraire emporté par une civilisation douée, comme certains astres, d'un mouvement qui lui est propre. De cette île, la vie du continent apparaît ainsi que se montrent du château de Douvres les côtes de la France, c'est un point à peine visible à l'œil nu dans l'immensité du brouillard. Dans le monde de Londres, *world of London,* tout étranger est considéré par la classe inférieure comme un Français. Avant la grande exposition des produits de l'industrie, en 1851, c'était même trop souvent *a french piy* (1). J'en conclus que la masse de la nation britannique ne reconnaît qu'à deux peuples le droit d'exister sur la terre, à elle-même d'abord, aux Français ensuite. Ma pensée n'est point que la partie éclairée de la population britannique se montre indifférente aux affaires du continent; mais elle envisage surtout les événemens qui s'accomplissent à l'étranger du point de vue de ses intérêts. Ce sentiment du *moi,* racine morale des libertés et des institutions anglaises, s'associe à un goût très vif pour les expéditions lointaines, à une sorte d'humeur aventureuse qui répand les enfans de la Grande-Bretagne sur toute l'étendue de la terre. La devise de l'artillerie, inscrite en lettres de métal sur les uniformes militaires, est bien la devise de la nation entière : *ubique;* mais partout l'Anglais transporte ses usages, sa manière de vivre : il est partout chez lui. Cette ténacité du type s'appuie sur un fonds de dignité, peut-être même d'orgueil; mais cet orgueil a quelque chose de particulier. J'ai vu des peuples très chatouilleux sur le point d'honneur national, la moindre observation critique les froissait et les impatientait; signalez devant un Anglais les côtés faibles de la civilisation britannique, vous n'aurez pas même pour effet de l'irriter : il se tait, mais il méprise. Dans la plupart des histoires qu'on met entre les mains de la jeunesse, il est à peine fait mention des journées malheureuses pour les armes anglaises, par exemple de la bataille de Bouvines. Une défaite n'existe pas aux yeux des Anglais, c'est une erreur de la fortune. Parlent-ils de leurs victoires, ils en parlent sans faste : cette fois, la fortune a fait son devoir, voilà tout. Il résulte de cette disposition morale une confiance sans bornes dans l'impérissable

(1) Le *Crystal Palace* de Hyde Park, en attirant à Londres des curieux de toutes les nations, a exercé une influence sensible sur les mœurs; il a rendu les insulaires de la Grande-Bretagne moins intolérans pour les coutumes et les modes étrangères. Depuis ce temps-là, l'Anglais est devenu, si l'on peut ainsi dire, moins Anglais.

grandeur de la nation, même quand on fait semblant de croire à sa décadence. « L'Angleterre toujours! » *England for ever!* c'est le cri de guerre, c'est la voix du sang britannique. Rien ne coûte d'ailleurs pour assurer à cet être de raison une sorte de domination morale. J'ai vu des Anglais déplorer certains faits de la guerre de l'Inde, les sacrifices d'hommes et d'argent qu'elle impose, les causes qui l'ont provoquée; mais parmi ceux mêmes qui professent cette opinion, il n'en est peut-être pas un seul qui ne soit d'avis que la Grande-Bretagne doit vaincre à tout prix, et cela pour ne point perdre son prestige en Europe. L'Anglais ne se dévoue qu'à l'Angleterre. Une telle préoccupation du sentiment national ne dispose point les insulaires de la Grande-Bretagne à une sympathie très vive pour les étrangers. Il y a pourtant des cas où le caractère se dément, et l'une de ces exceptions est si honorable, que je dois la citer : devant une cour de justice, l'intérêt des juges et du public est toujours en faveur de l'étranger; chacun est alors d'avis que la loi doit protéger celui que la terre natale ne protége point.

Un autre trait caractéristique de la civilisation anglaise, c'est la division du travail. Je ne parle point seulement du principe économique, je parle d'un fait et d'une disposition marquée dans la race. Chacun se renferme avec une sorte de scrupule dans le cercle de ses attributions et de ses connaissances. Il y a dans le royaume-uni très-peu d'esprits universels, mais vous y trouvez beaucoup de talens spéciaux. Il existe des peuples qui devinent ou qui croient deviner beaucoup de choses : l'Anglais, lui, ne sait que ce qu'il a appris, et il le sait bien. L'éducation fortifie de bonne heure la racine de cette inclination naturelle. Dans la Grande-Bretagne, l'instruction des enfans se propose un but, et ce but est la carrière que le jeune homme doit parcourir un jour dans le monde. On arrive à faire ainsi des élèves à facultés fortes et pratiques. Cette méthode professionnelle offre, il est vrai, des inconvéniens à côté des avantages : elle limite l'horizon des connaissances humaines à un domaine tout personnel; mais ce domaine se laisse mieux explorer. Une telle hiérarchie des fonctions devait beaucoup simplifier l'exercice des libertés publiques. Les Anglais ont compris leur société comme une grande machine dont les mille ressorts se meuvent sans empiéter sur le rôle des autres organes, et concourent à réaliser par le jeu des forces différentes la plus grande somme de production et de bien-être. C'est à Londres qu'il faut étudier la formation naturelle d'une grande ville : là il est curieux de voir comment les diverses industries, les diverses professions libérales se sont groupées dans des quartiers limités. Cette agrégation des semblables n'a été ni fortuite, ni imposée; elle s'est faite en vertu des lois qui déterminent

en Angleterre les départemens du travail. L'impulsion n'est point venue d'un centre; chacun de ces cercles se montre au contraire animé d'un mouvement propre : ils s'attirent les uns les autres sans se heurter, ni se confondre. La constitution anglaise, avec ses freins, ses contre-poids, est une image de la même tendance à l'équilibre des libertés par la division et l'antagonisme des pouvoirs; il est permis sans doute de rêver un autre idéal politique, mais, à moins de préventions fortes, il est difficile de ne point être frappé par le mécanisme compliqué et majestueux d'institutions qui fonctionnent depuis des siècles, protégent toutes les libertés individuelles, assurent la paix à la Grande-Bretagne, sans lui imposer le sacrifice d'aucune conquête morale, ni civile. Il est surtout beau de voir l'usage que les Anglais ont fait et font encore tous les jours du droit de réunion. Ils connaissent trop bien la valeur de ce droit pour le compromettre dans des tentatives infructueuses ou téméraires. J'assistais, dans *Saint-Martin's Hall*, à un *meeting* provoqué par le *sunday ligue*, une société qui se propose de combattre l'observance judaïque du dimanche, en faisant ouvrir ce jour-là aux habitans de Londres les musées et les autres établissemens publics. Cette réforme si simple est une de celles qui rencontrent le plus de résistance en Angleterre, parce qu'elle a contre elle le sentiment religieux, les habitudes et les hautes influences de l'église nationale. Un ouvrier anglais qui se trouvait à côté de moi me dit : « Nous savons bien que nous ne réussirons pas cette fois, ni cette année, ni l'année suivante; mais dans notre pays on sait demander et attendre : avec cela, on triomphe toujours. » A la vue d'une telle discipline, d'une telle persévérance, d'une foi intrépide et calme dans la force de l'opinion publique, on ne s'étonne plus que le peuple anglais atteigne à toutes les réformes raisonnables sans ébranler la base d'une constitution qui ouvre une voie si sûre au progrès. La limite des libertés politiques est ici dans les mœurs, dans le sentiment du devoir. Chacun est à lui-même son surveillant et son propre censeur : il veut qu'on respecte son droit, mais il sait respecter celui des autres. Ces conditions morales assurent le maintien de l'indépendance mieux encore que les réunions et les autres garanties civiles. La liberté est une honnête femme : elle ne se donne point au peuple qui la recherche avec le plus d'ardeur, elle se donne à celui qui la mérite.

A une nation aussi agitée par la tempête des affaires que la nation anglaise il fallait une ancre, et cette ancre est la famille. L'intérieur tient une grande place dans la vie britannique. J'aime surtout le mot qui sert à le désigner : le *chez soi* est égoïste; le foyer n'embrasse qu'un détail des mœurs domestiques : le *home* des Anglais exprime, lui, ce qu'il y a de plus complet, de plus délicat, de plus

touchant dans le temple de la famille et des vertus privées. Il existe en Angleterre toute une littérature du coin du feu, littérature à bon marché, qui consiste en *magazines*, en *miscellanies*, en nouvelles et en romans. Cette bibliothèque de la maison n'a pas, je l'avoue, au point de vue de l'art une très grande valeur, et je m'explique fort bien que les critiques l'aient généralement dédaignée; mais elle présente au moraliste un intérêt particulier (1). L'Anglais est chez lui ce qu'il est dans son île, peu accessible, réservé, froid : il ne subit pas ses relations, il les choisit; mais quand la glace se rompt, il laisse voir un cœur bon et généreux. Il en est de même des rapports entre les membres de la famille : le tutoiement banni de la langue (en anglais, on ne tutoie guère que Dieu) répand, à première vue, sur les liens du sang une certaine teinte d'indifférence; mais on ne tarde point à reconnaître sous ces formes plus sévères un attachement à racines profondes. Cette vie d'intérieur est enchaînée du reste à l'ordre religieux. Le protestantisme anglican a pour ainsi dire transporté le culte de l'église dans la maison. Les grandes fêtes du christianisme sont en même temps des fêtes de la famille. L'Anglais se montre en tout un peuple traditionnel : pour lui, c'est surtout la coutume qui est sainte. De ces solennités religieuses, la plus profondément gravée dans les mœurs est Noël (*Christmas*). On s'y prépare plusieurs semaines à l'avance. D'immenses troupeaux d'oies s'acheminent gravement du nord de l'Angleterre, par toutes les routes, vers la ville de Londres. Les grands bœufs annoncent leur arrivée sur les chemins de fer ou les bateaux par de sombres beuglemens. Les étalages de viande s'amoncellent en pyramides devant l'échoppe des bouchers. C'est surtout le soir, dans les quartiers populeux de Londres, par exemple dans *White-Chapel*, qu'il faut voir au milieu d'une foule tumultueuse ces montagnes de comestibles à la lueur des mille becs de gaz, dont la flamme libre oscille sous le vent. On s'occupe en même temps d'orner l'intérieur des maisons : les murs de chaque *parlour* sont tendus de guirlandes de laurier, de lierre et de houx; c'est le houx qu'on préfère, car il détache en vigueur sur son feuillage vert foncé des baies rouges qui couronnent agréablement, disent les vieilles chansons, la tête du sombre hiver (2). Une branche de gui, souvenir des anciennes superstitions

(1) Les archéologues littéraires de la Grande-Bretagne ont recherché les origines du genre domestique. Les uns attribuent cette branche de littérature à de Foë, d'autres la font remonter au temps de Charles II; mais il est probable qu'elle est aussi ancienne que la nation anglaise.

(2) On appelle le houx le voyageur (*the traveller*), parce qu'il voyage de ville en ville et de village en village sur les charrettes ou entre les bras des marchands. Le laurier, dit une chanson populaire, convient à la veuve du soldat et aux poètes, le chêne

celtiques, attachée au plafond, pend au milieu de la chambre, quelquefois même à l'entrée de la porte. Le gui (*mistletoe*) ne se distingue pas seulement par ses feuilles délicates et ses jolis fruits blancs, il donne à chaque homme admis dans la maison le privilége d'embrasser toute femme ou toute jeune fille attirée, par mégarde sans doute, sous le rameau sacré.

Noël est arrivé. « Sois le bienvenu, vieux père Noël, avec ta barbe blanche! » C'est le cri des enfans, et, si matinal qu'il soit, ce cri a été précédé dans les campagnes par le chant du coq. On croit encore dans quelques villages de l'Angleterre que le coq mêle cette nuit-là sa voix aux mystères de la fête, et qu'il salue depuis dix-huit cents ans l'aube d'une ère nouvelle (1). La barbe blanche de Noël, c'est la neige; il y a pourtant des exceptions, selon les années, mais les Anglais n'aiment point les Noëls verts. « Noëls verts, cimetière gras, » dit le proverbe. Je me souviens de la figure de Londres le matin de Noël 1856. Au tonnerre lointain des roues sur le pavé ou sur le macadam, à l'agitation hâtive de la foule, qui la veille encore allait, venait, se croisait en mille courans, avaient succédé tout à coup un silence religieux et le repos. On n'entendait que la voix d'un millier de cloches qui se répandait dans l'air sec et froid. Les ombres de la nuit tombaient du ciel à larges pans, comme les tentures noires se détachent de la voûte d'une église après une cérémonie funèbre. Il était huit heures, et les rues n'étaient encore que solitude : on eût dit une cité dont les habitans s'en étaient allés au ciel. Le rideau de la brume matinale commençait pourtant à s'entr'ouvrir, ainsi que celui d'une dévote paresseuse. Une neige précoce avait blanchi les rues; c'était la robe de la fête, et sur cette neige on découvrait enfin quelques pas d'hommes et de femmes marqués dans la direction des églises. Toutes les boutiques étaient fermées à l'exception des boulangeries; des femmes, des enfans, des ouvriers apportaient gravement des *pies*, des *puddings*, des quartiers de viande crue, des volailles dans de grands plats recouverts d'une serviette blanche. De petits balayeurs des rues, pieds rouges sur la neige blanche, soufflaient dans leurs doigts, et malgré tout, un sourire aux lèvres, amusaient de leurs grimaces, de leurs pirouettes, de leurs culbutes le passant, qu'ils poursuivaient en lui demandant un petit sou (*a half penny*) pour garnir leur *Christmas box*. Le service religieux est terminé dans les églises, et le four des boulangers a fait son devoir. Il est une heure : vous voyez alors sortir du temple

est l'emblème des forts, le myrte plaît aux belles; mais le houx, *holly*, est cher à tout bon cœur anglais.

(1) Shakspeare fait allusion dans *Hamlet* à cette croyance populaire.

les femmes, les enfans en toilette, les jeunes filles aux mains chaudement pelotonnées dans leur manchon; des boulangeries sortent aussi peu à peu les *joints*, les pâtisseries, les gâteaux portés triomphalement par des mains laborieuses, et laissant entrevoir sous le voile avec coquetterie un teint doré par l'action du feu. Cependant les rideaux des plus humbles fenêtres sont éclairés par un soleil intérieur : la bûche de Noël (*Christmas log*) est au feu; elle brûle en illuminant de joyeux visages. Un foyer propre, un bon feu qui flambe et une bonne femme qui sourit, c'est, dit le proverbe anglais, la richesse d'un homme pauvre : or il y a bien peu de cheminées qui ne pétillent et bien peu de femmes qui ne sourient en Angleterre le jour de Noël (1). L'heure du repas est le moment solennel de la fête. Pas de bons Noëls sans enfans : c'est la couronne de la table. Parfois, surtout dans les campagnes, une vieille chaise vide préside; sur cette chaise siége un souvenir de la famille. Le fameux *plumpudding* national apparaît bientôt, accueilli par le bruit des jeunes voix, l'applaudissement des yeux, le trépignement des petits pieds sous la table. L'aïeul même sourit sous ses lourdes lunettes à la vue des belles flammes bleues et rouges que jette à la surface du mets l'eau-de-vie brûlante; il sourit à sa jeunesse, qui a duré ce que dure cette flamme; il sourit surtout à la jeunesse qui le remplace (2). Au dessert paraît l'arbre de Noël : nouvelle joie, nouveaux cris. Enfin commencent les jeux, la danse. Les jeux consacrés par l'usage, surtout dans les antiques manoirs, sont ce jour-là le colin-maillard, *blind man's buff*, et cache-cache, *hide and seek*. Au milieu des éclats de rire retentit, comme un sombre écho du passé, la légende de la belle fiancée du jeune Lovel. C'était dans un vieux château : la fille du baron se cacha pour intriguer ses compagnes, mais elle se cacha si bien que les jours, les semaines, les années se passèrent sans que, malgré les recherches les plus actives, ses parens et Lovel lui-même pussent la découvrir. Enfin, après plusieurs années, on ouvrit un lourd bahut, meuble antique du château, et l'on y trouva un squelette avec une couronne de roses blanches fanées : c'était elle.

(1) Sans doute la fête de Noël ne suspend point, comme par enchantement, toutes les souffrances et toutes les privations sociales, mais il existe jusque dans les villages des *Christmas boxes*, sortes de caisses d'épargne sur une petite échelle, et *ad hoc*. En plaçant dans ces banques d'approvisionnement quelques sous ou quelques shillings par semaine durant une partie de l'année, l'ouvrier se ménage les moyens de célébrer le grand jour dans la mesure de son salaire. C'est surtout la femme, c'est-à-dire la prévoyance, qui préside à ces petites économies.

(2) Le *plumpudding* est en quelque sorte le signe culinaire de la nationalité anglaise. Lors de la guerre de Crimée, des dames envoyèrent aux soldats des *plumpuddings* enfermés dans des boîtes d'étain, pour que ces exilés temporaires pussent communier, le jour de Noël, avec la patrie absente.

Vraie ou fausse, cette légende est devenue le sujet d'une romance qu'on chante debout et avec une solennité triste. Les chansons accompagnent toujours un gai Noël, *a merry Christmas*, sans parler des *carols*, sorte de cantiques sur la naissance de Jésus-Christ que les enfans et les vieillards entonnent à toute voix dans les rues pour ramasser des sous. Les *carols* sont aussi vieux que la vieille Angleterre. La nuit de Noël se termine par une libation de vin fait avec les baies du sureau, *elder-berry wine*, et qu'on boit bien chaud, bien épicé, bien sucré, pour se procurer des rêves agréables. La fête n'est point enterrée : elle renaît avec le jour suivant, et se prolonge, malgré la reprise des travaux quotidiens, durant six semaines. Le théâtre avec ses pantomimes, le *Crystal Palace* avec ses divertissemens d'hiver, les salles de concerts, les bals, tout concourt à retenir longtemps ce vieil hôte bien-aimé de la Grande-Bretagne, le père Christmas, à la tête couronnée à la fois de glace et de feuillage. Il y a toute une littérature de Noël qui consiste en contes, en poésies, en lectures morales. Noël est, en dépit du 1er janvier, le vrai jour de l'an de l'Angleterre. J'écarte le point de vue religieux; mais les Anglais trouvent bon que l'année commence sur un berceau, quand ce berceau a régénéré le monde.

Tels sont les traits généraux du caractère national. La vie anglaise change avec les classes, avec les professions, avec les localités; elle n'est point la même à la ville et à la campagne : c'est sur ces différens théâtres de faits qu'il faut la suivre. Ce travail nous sera plus facile, maintenant que nous avons vu les origines de la population et les divers élémens dont elle s'est formée.

ALPHONSE ESQUIROS.

UNE

HISTOIRE DE CHASSE

I. — CONFIDENCES.

La catastrophe qui termine la première partie de ce récit (1) était déjà vieille de plus de deux ans, quand, par une soirée d'automne, vers dix heures, dans une chambre à coucher du château du Soupizot, une jeune femme, que l'on voudra bien reconnaître pour la petite-fille du baron de Laluzerte, achevait d'écrire une longue lettre. Le soin de sa correspondance n'avait pas seul le privilége d'occuper l'attention de la comtesse de Marmande, et de temps à autre elle quittait son fauteuil pour venir contempler avec une sollicitude maternelle un petit enfant endormi dans un berceau de mousseline. Nous profiterons d'un de ces momens pour mettre sous les yeux du lecteur les lignes que la jeune femme venait de tracer, et qui l'aideront à comprendre la suite de cette histoire.

« Bonne chère Kate,

« Les événemens se sont succédé si vite depuis notre séparation que je n'ai pu te tenir qu'imparfaitement au courant de tous les détails de ma vie, toi, vieille amie de mon enfance, pour qui mon cœur conserve une de ces affections que ni le temps ni la distance ne sauraient altérer. Je t'ai déjà dit les circonstances qui ont précédé mon mariage, la naissance de mon petit George... Hélas! que ne puis-je t'entretenir seulement de mon enfant! Ma lettre ne serait

(1) Voyez la première partie dans la livraison du 1er février.

qu'un long chant d'allégresse et de remerciemens à la Providence, tandis que j'ai à te narrer de bien tristes histoires, et peut-être à demander conseil à ta haute raison. Je t'ai depuis longtemps déjà fait connaître mon bon vieux grand-père et mon mari, je t'ai parlé d'eux longuement, suivant mon cœur; mais je ne t'ai pas dit un mot de la femme de mon grand-père. Hélas! il est si triste de révéler qu'au milieu de sa propre famille on n'a rencontré que des sentimens de haine, des procédés injustes et immérités, que jusqu'ici je m'étais abstenue de te retracer ce douloureux chapitre de ma vie. Aujourd'hui je ne saurais garder plus longtemps les chagrins enfermés dans mon cœur; j'ai besoin de conseils... Et d'ailleurs, bonne sœur, n'est-ce pas manquer aux devoirs de l'amitié que de souffrir et de ne pas verser mes douleurs dans ton sein?

« Tu te rappelles, chère Kate, avec quelle tendresse ma pauvre mère nous parlait de son père. Que de fois ne nous a-t-elle pas entretenues de l'excellent vieillard vers lequel se reportaient ses meilleures pensées! Cependant, au milieu de ses plus tendres épanchemens, je ne me rappelle pas lui avoir entendu prononcer plus de deux ou trois fois le nom de sa belle-mère, et cela sans réflexions ni commentaires, un nom seul, comme s'il s'agissait d'une personne tout à fait étrangère à ses affections. J'avais su seulement, par l'indiscrétion d'une femme de chambre que ma mère avait emmenée aux Indes, que mon grand-père avait épousé en secondes noces une femme de condition inférieure. Quoique bien jeune alors, j'avais deviné que le silence de ma mère cachait sans doute de trop cruelles douleurs pour que je pusse me permettre de l'interroger. Hélas! je connais aujourd'hui les chagrins dont cette marâtre a abreuvé ma pauvre mère! Je ne sais que trop que la haine qu'elle portait à la mère, elle l'a reportée tout entière sur la fille. Mais je n'anticiperai pas sur les événemens, et reprendrai mes confidences du premier jour.

« A mon arrivée en Europe, mon vieux grand-père, tu le sais, m'accueillit avec une affectueuse tendresse; chez la baronne au contraire, je ne trouvai que mauvais vouloir et dédains. J'essayai en vain de l'adoucir par la tendresse la plus respectueuse; mais, habituée à tout voir plier devant ses emportemens, cette nature orgueilleuse et basse ne comprit pas les efforts que ma soumission coûtait à la franchise de mon naturel. Tu me connais, à juste titre bien des fois tu m'as reproché d'être trop hardie, trop franche... Et cependant je me résignai et souffris en silence. C'est que, chère Kate, je voyais le pauvre vieillard si humble devant la mauvaise femme qui a abreuvé sa vie d'amertume, si résigné à acheter à tout prix la paix de son intérieur, que je redoutais de faire naître à

mon sujet des luttes que mon grand-père n'osait soutenir quand il s'agissait de lui-même, de sa propre dignité. Oh! que j'ai souffert aux premiers jours, quand il m'a fallu comprendre par quelles humiliations, par quels remords cet être excellent expiait sa mésalliance! Non, tu ne peux rien rêver de plus brutal, de plus irrespectueux que les procédés de cette créature envers l'homme qui fut son maître. J'ai assisté à ce drame atroce, jour par jour, heure par heure; j'ai vu le vieillard affaibli par les années, par l'habitude du joug, sans force contre une indigne servitude... J'ai vu plus encore; mais ici je m'arrête, car je rougirais de te montrer une épouse infâme outrageant sans pudeur le foyer conjugal.

« Mon mariage vint m'enlever à une position intolérable; cependant j'avais contracté envers mon grand-père des devoirs que mon cœur ne pouvait oublier, et je continuai à l'entourer des soins les plus tendres. Ma nouvelle condition modifia singulièrement les manières altières dont la baronne avait usé à mon égard. Ses procédés devinrent plus civils, sinon plus affectueux, et je pouvais croire que nos relations allaient continuer désormais sur un pied de politesse froide, mais convenable, quand une circonstance insignifiante vint me révéler les véritables sentimens de son cœur.

« Il y a de cela plus d'un an, au passage de l'un des princes à Compiègne, la ville résolut de lui offrir un bal, et mon mari, quoique son état de santé ne lui permît pas de m'y accompagner, exigea que je m'y rendisse sous le patronage de mon grand-père et de sa femme. Le matin, le bon vieillard vint à moi, et me remit un superbe bracelet orné de diamans, en me disant qu'il ne m'en demandait d'autre prix que de le porter au bal le soir même.

« Nous avons bien souvent, chère Kate, dans notre joli Pondichéry, rêvé ensemble des mines de Golconde : ce bracelet était rehaussé de leurs plus brillans produits; aussi je ne me sentis pas de joie, et descendis au salon pour montrer à mon mari le brillant cadeau. La baronne s'y trouvait seule, et je ne pus me dispenser de lui faire part de la libéralité de mon grand-père. Jamais je n'oublierai le regard venimeux qu'elle me lança en voyant dans mes mains le précieux bijou. Toutes les passions haineuses de son cœur se peignirent sur son visage; un sentiment instinctif de terreur m'ôta la force de continuer ma phrase.

« — Vous avez là, madame, un riche bracelet, me dit-elle; faites-le-moi voir, je vous prie. — Et d'un brusque mouvement elle arracha le joyau de mes mains. — Seulement vous auriez tort de croire que vous le porterez ce soir.

« — Eh! pourquoi cela, madame? repris-je tout interdite de ce ton et de ces manières inconvenantes.

« — Parce que je ne le permettrai pas, reprit-elle d'une voix impérieuse.

« L'insolence de cette réponse me rendit au sentiment de ma dignité : — Vous me permettrez de ne pas trouver la raison suffisante, madame, repris-je avec un calme apparent qui mit le comble à sa fureur.

« — Je vous dis que vous ne porterez pas ce bracelet, parce que je ne le permettrai pas, répéta-t-elle hors d'elle-même.

« — Je vous répondrai, madame, que je ne trouve pas la raison suffisante, et que je ne dois obéissance qu'aux volontés de mon père et à celles de mon mari.

« — Voyez cette jeune folle, interrompit-elle avec un geste superbe, qui ose lutter contre ma volonté; mais elle ignore donc ce que c'est que de provoquer la colère d'une femme comme moi!

« — Je sais, madame, ce que je dois aux bontés de mon grand-père, et puisqu'il désire me voir porter ce bracelet ce soir, son désir sera accompli.

« La fermeté de mes paroles et de mon attitude ne fit que redoubler l'emportement de la baronne. — Écoutez-moi, me dit-elle d'une voix altérée par un frémissement nerveux, je vous parle dans votre intérêt; n'essayez pas de lutter avec moi, vous vous briseriez. Puisqu'il faut des exemples à votre jeune cervelle, écoutez et retenez bien ce que je vais vous dire. Il s'agit aussi de ce bracelet; il a déjà été fatal à votre mère, il vous serait fatal à vous-même! Vous étiez bien jeune quand pour la possession de ce bijou votre mère ne craignit pas de se révolter contre ma volonté, d'entamer avec moi la lutte. Savez-vous quelle fut sa récompense?... L'exil, la malédiction de son père, voilà le châtiment dont j'ai frappé l'orgueil de la mère. Croyez-vous qu'aujourd'hui je serais sans défense contre l'orgueil de la fille?

« Je demeurai comme foudroyée. Hélas! cette terrible révélation, dont je ne pouvais mettre en doute l'odieuse véracité, ne m'expliquait que trop le silence, les secrets chagrins de ma pauvre mère.

« — Je vous devais cette confidence, poursuivit la baronne; elle vous rendra plus circonspecte, elle vous montrera que vos manœuvres seraient impuissantes à triompher de l'imbécillité d'un vieillard! Quant à ce bijou, je le reprends, il m'appartient : si le cœur vous en dit, allez le réclamer à votre bon et généreux grand-père. — Ce disant, la baronne quitta le salon, emportant avec elle le bracelet.

« Je restai comme anéantie, la baronne m'avait frappée au cœur. Une heure après, je revis mon grand-père : la consternation empreinte sur ses traits, son regard morne, presque égaré, annonçaient assez qu'il venait de subir une de ces scènes violentes qui ont fait le mal-

heur de sa vie. Il m'embrassa sans mot dire; mais des larmes coulèrent de ses yeux sur mon visage. Quelle triste histoire me disaient ces larmes!

« Presqu'au lendemain de cette scène, les manières de la baronne avec moi changèrent complétement. De froide et de hautaine qu'elle était auparavant, elle devint obséquieuse, presque amicale; mais M. de Marmande surtout eut le privilége de ses prévenances et de ses petits soins. En un mot, je ne pus me dissimuler que cette méchante femme voulait à tout prix s'introduire dans mon intérieur, se placer entre mon mari et moi! Sur ces entrefaites, une maladie grave vint atteindre mon grand-père. Tu comprends que sans réfléchir aux mauvais procédés dont la baronne pourrait user envers moi, je pris ma place au chevet de l'excellent vieillard. Pouvais-je laisser le pauvre malade seul aux mains de serviteurs infidèles, d'une créature incapable de comprendre et de remplir ses devoirs d'épouse? La maladie de mon grand-père fut longue et douloureuse, mais des soins désintéressés et vigilans ne lui manquèrent pas, et M. de Marmande lui donna les preuves d'une affection filiale dont je lui serai toujours reconnaissante.

« Une après-midi, pendant que mon grand-père goûtait quelque repos, je m'étais retirée dans ma chambre, où, toute préoccupée de l'état du cher malade, je travaillais machinalement à une broderie quand la baronne fit irruption dans l'appartement. Comme au jour de la scène du bracelet, plus qu'au jour de la scène du bracelet, son visage respirait la haine et la colère.

« — Vous avez fait demander M. Jeanicot? me dit-elle en attachant sur moi des yeux si ardens qu'ils semblaient vouloir lire au plus profond de ma pensée; il vient d'arriver, et vous pouvez le recevoir.

« — Ce n'est pas moi, madame, repris-je tout émue de cette violence, c'est mon grand-père qui a demandé à voir le notaire : à plusieurs reprises, il a manifesté ce désir devant moi, et hier, ayant rencontré M. Jeanicot sur la route, je l'ai prié de se rendre au château.

« — Allons donc, madame, reprit la baronne, ne cherchez pas à jouer au fin avec moi! Je ne suis point un enfant pour que vous puissiez espérer me faire croire que ce désir est venu tout naturellement, sans insinuations de votre part, à mon mari.

« Je ne compris pas d'abord toute la portée de ces paroles; aussi répondis-je innocemment : — Vous avez vous-même, madame, en ma présence, si vous voulez bien vous le rappeler, entendu souvent mon grand-père manifester l'envie de voir son notaire.

« — Vous êtes une fille bien prévenante, répliqua la baronne avec un rire odieux, et mon mari doit rendre grâces au ciel, qui lui a envoyé une enfant si dévouée à ses caprices.

« — Je fais de mon mieux, madame. Mon grand-père a peut-être

près de lui des soins plus empressés; mais assurément il n'en a pas de plus désintéressés, qui partent plus du cœur que les miens.

« J'eus peut-être tort de répondre par cette accusation indirecte, mais le ton provocateur de la baronne avait épuisé ma patience. La marâtre s'avança aussitôt vers moi haletante de fureur; je l'attendis immobile en la mesurant du regard : — Oh! une femme comme vous peut parler de son désintéressement, en parler beaucoup, tout le monde y croira; qui pourrait en douter? Sa vie entière n'est-elle pas là pour répondre de la générosité de ses instincts, de son désintéressement? Du bout du monde, par un beau jour, elle tombe dans sa famille, sans un sou vaillant. Là, à la charge des siens, elle rencontre une vie facile, bon feu, bon gîte, bonne table, et elle se résigne à vivre grassement, sans labeurs : comment cela peut-il s'appeler? Noblesse de cœur, désintéressement sans doute? Allons plus loin. Dans ses voyages d'aventure, elle rencontre un protecteur dévoué. Les liaisons se forment vite en voyage, et le cher ami n'hésite pas, au mépris de toutes les convenances, à venir la poursuivre jusqu'au sein de sa famille. C'est d'ailleurs un parti fort convenable pour une jeune fille sans fortune: aussi l'on encourage ses soins avec une facilité peu commune; mais une catastrophe arrive, le jeune favori part, et trois mois après on est mariée, mariée à un autre! Comment cela peut-il s'appeler, sinon noblesse de cœur et désintéressement?... Allons encore plus loin, parlons de ce mariage, n'est-ce pas le plus bel acte d'une vie toute de dévouement? Qui épouse-t-on? Un homme infirme, hideux, mais d'une des plus nobles familles de France, et trois fois millionnaire. Oh! comment tout cela peut-il s'appeler, sinon noblesse de cœur, désintéressement?...

« J'eus la force d'entendre jusqu'au bout ce hideux langage et de répondre avec un froid mépris : — Une âme sordide comme la vôtre, madame, est seule capable de supposer de pareils calculs à un cœur comme le mien.

« L'accent de ma voix, l'expression de mes regards révélèrent sans doute à la baronne tout le dégoût qu'elle m'inspirait, car un courroux terrible empourpra ses traits : elle demeura un moment immobile, comme suffoquée par la colère. Elle reprit après une pause, avec une exaltation qui tenait du délire : — Ah! ne croyez pas que je me laisse enlever sans combats le fruit de vingt ans de sacrifices, ne croyez pas que j'aie donné ma vie à un vieillard pour que dans un caprice de sa seconde enfance il me dépouille en votre faveur d'une fortune qui devant la loi m'est acquise. Non, non, détrompez-vous, madame, j'y vois clair; vos apparences de tendresse, vos manières insinuantes ne m'ont jamais fait illusion! Du premier jour, j'avais soulevé le masque de votre figure; je connaissais vos machinations, vos projets, je savais le but de ces tendresses outrées

pour un vieillard imbécile. Me dépouiller de ma fortune, tel était votre projet du premier jour, tel vous l'avez suivi, tel vous le poursuivez encore... Cela pouvait se comprendre au jour où, pauvre mendiante, vous viviez de la charité de vos parens; mais aujourd'hui qu'un mariage doré vous a rendue riche à millions, il faut que vous soyez aveugle et insatiable pour poursuivre de pareilles menées... C'est la guerre que vous voulez : eh bien! soit, la guerre, madame, mais elle sera terrible! — En prononçant ces paroles, la baronne s'élança d'un bond hors de la chambre.

« Cette affreuse scène inaugurait dignement pour moi les émotions de cette journée néfaste entre toutes. Lorsqu'au soir je me rendis auprès de mon grand-père malade, je le trouvai en proie à des vomissemens violens qu'il attribuait à une potion que lui avait administrée la baronne, et dont il n'avait voulu prendre que quelques gorgées, tant son âcre saveur l'avait dégoûté. J'envoyai immédiatement chercher le docteur, qui n'arriva qu'assez avant dans la soirée. Lorsqu'il voulut examiner le médicament qui avait provoqué cette crise, on ne le trouva plus. Apporté dans la journée par un certain drôle nommé Pascal, domestique favori de la baronne, il avait disparu, et malgré les recherches les plus minutieuses, on ne put le retrouver!... Ma main tremble en t'écrivant ces douloureuses confidences. Oh! il est affreux d'émettre de pareils soupçons, mais ils ne partirent pas de mon cœur seul. Mon grand-père en présence de la baronne, jetant sur elle un regard dont je n'oublierai jamais l'expression terrible, fit au docteur des recommandations qui annonçaient assez les terribles soupçons dont son âme était saisie.

« Je n'ai pas besoin d'ajouter que le notaire était reparti sans avoir pu arriver jusqu'au malade. Dieu, qui lit au fond de mon cœur, sait, toi-même, qui me connais, tu sais combien les choses d'argent me sont indifférentes : la fortune de mon mari n'est que trop considérable pour mes goûts simples... Ce qui me préoccupe, ce qui m'inquiète pour l'avenir, c'est la haine de cette femme, une haine terrible qui ne reculera devant aucune extrémité. Je ne puis me dissimuler qu'elle a su par ses artifices s'insinuer dans les bonnes grâces de mon mari, si réservé, si défiant dans ses affections. De jour en jour je peux lire les progrès qu'à l'aide d'une détestable hypocrisie elle sait faire dans sa confiance. Oui, je le sens, un de ces pressentimens du cœur qui ne trompent jamais me dit que la paix de mon intérieur est menacée; un serpent, un démon s'insinue en rampant au sein de mon foyer : là est le sujet de toutes mes angoisses, de toutes mes craintes! Jusqu'ici cet être pervers n'a pas, il est vrai, réussi à semer la division entre mon mari et moi; mais sa haine s'arrêtera-t-elle inassouvie, ses efforts seront-ils toujours impuissans?

« Un événement imprévu contribue à redoubler mes anxiétés. Je t'ai souvent parlé de M. de Kervey, tu l'as connu toi-même lors du séjour en rade de Pondichéry de la corvette *la Coquette*. Élevé avec mon mari, qui lui porte une fraternelle amitié, c'est M. de Kervey qui, par une imprudence involontaire, a infligé au comte la blessure dont il gardera toute sa vie la terrible cicatrice! Après le cruel événement, lorsque les jours de son ami ne furent plus en danger, il partit pour une longue campagne de mer. Depuis lors nous n'avions plus entendu parler de lui, et mon mari s'indignait souvent de ce silence, hélas! trop explicable, quand, il y a un mois environ, les journaux annoncèrent qu'une goëlette, commandée par M. de Kervey, et partie des Antilles pour la France, avait péri corps et biens dans le canal de Bahamas. L'agitation et le désespoir de M. de Marmande ne connurent pas de bornes, et la semaine dernière, la triste nouvelle ayant été démentie par l'arrivée à Brest de la goëlette et de son commandant, M. de Marmande partit le soir même pour la Bretagne, d'où il revint quelques jours après avec son ami, qui ne l'a point quitté depuis..... »

La comtesse de Marmande en était là de ces tristes confidences, lorsqu'un léger cri, parti de l'extrémité de la chambre, vint l'enlever à sa correspondance, et elle s'approcha vivement du berceau où dormait un bel enfant aux lèvres vermeilles, aux joues roses. L'innocent chérubin, la bouche entr'ouverte, les bras étendus, rêvait comme doivent rêver les anges. Il y avait tant d'innocentes joies pour une mère dans ce gracieux enfant, que la comtesse ne put détourner de lui ses regards, et, s'asseyant près du berceau, l'agita de la main, couvant de l'œil son plus cher trésor; mais bientôt ses forces, épuisées par le travail de la soirée, lui firent défaut, sa tête s'inclina sur son bras, et elle tomba ensevelie dans un profond sommeil.

La comtesse avait à peine fermé les yeux depuis quelques minutes, quand la porte de l'appartement s'ouvrit sous la main du comte de Marmande. Il s'avança discrètement, puis, retenant son souffle, s'arrêta à contempler le groupe charmant qui s'offrait à sa vue. C'était en effet un ravissant tableau que cette mère près de son enfant : le sujet chéri des grands peintres réalisé avec toute la poésie de la nature. L'enfant rose et blanc dormait d'un sommeil tranquille, comme confiant dans la protection de la tendre mère qui se trouvait à ses côtés. Si Anna n'était plus la fière et charmante jeune fille que nous avons connue au début de cette histoire, l'âge et l'expérience de la vie n'avaient point altéré l'expression d'adorable bonté naturelle à ses traits. Sans doute les chagrins racontés dans sa lettre avaient laissé de tristes empreintes sur son visage; mais à cet instant la vue de son bel enfant avait chassé toute douloureuse pensée

de sa mémoire, et calme, heureuse, souriante, elle reposait près du berceau. Marmande contempla le gracieux tableau avec ravissement; de la mère, ses yeux se reportaient vers l'enfant avec une indicible expression de tendresse. Un éclair de bonheur passa sur le front du comte, et, se mettant à genoux avec une grâce touchante, il attacha sur la mère un long regard plein d'amour : « Si elle m'aimait! » murmura-t-il, et de douces larmes roulèrent dans ses yeux. Puis, comme frappé d'une soudaine pensée, il se releva brusquement et vint se poser devant la glace suspendue au-dessus de la cheminée. Là, haletant, il se regarda avec une fiévreuse curiosité. Un large bandeau noir couvrant la hideuse cicatrice dont son visage était sillonné donnait à ses traits une expression sinistre et repoussante. Un rire plein d'amertume contourna les lèvres du comte : « Un monstre! » dit-il, et, comme pour s'arracher à une horrible vision, il détourna la tête et s'enfuit de la chambre.

II. — PARTIE CHAMPÊTRE.

A une semaine environ de la soirée dans laquelle on a vu Mme de Marmande verser dans le cœur d'une amie exilée ses tristes confidences, vers sept heures du matin, deux domestiques étaient occupés, dans la cour du château de Laluzerte, à rendre à grands coups de brosse à une calèche jaune, de formes surannées, l'éclat de ses couleurs. L'un de ces domestiques était un beau garçon de vingt-cinq ans, au teint coloré, à la barbe épaisse, aux larges épaules, à la mine impudente d'un coq de village, tandis que son camarade trahissait dans toutes ses allures l'innocence et la simplicité des champs. Soudain le plus âgé des serviteurs arrêta le mouvement d'une roue qui tournait sur son axe, et dit avec un rire étouffé à son compagnon : — Voilà le sourd, nous allons avoir de l'agrément; attention! — Et, pour ajouter au sel de la plaisanterie, il envoya dans la poitrine de son voisin un coup de coude à lui briser les côtes.

En ce moment, le baron de Laluzerte venait d'entrer dans la cour des écuries, et, après avoir dirigé ses regards vers la voiture, fit entendre à deux reprises l'appel : Pascal, Pascal.

— Il croit peut-être que je vais me déranger de ma besogne pour aller lui parler, le sourd! — Et pour toute réponse à l'appel de son maître, le drôle entonna d'une voix de stentor l'air des *Bohémiens parisiens*, alors dans toute sa nouveauté.

Le baron était sans doute familiarisé avec ces étranges procédés, car il ne tenta pas de renouveler un appel inutile, et dirigea sa marche vers une remise isolée située à l'extrémité de la cour. Son visage décharné, l'expression morne et presque égarée de ses yeux, disaient encore plus haut qu'aux premiers jours de ce récit une vie

de souffrance et d'amertume. Au moment où le baron entra dans la remise, un spectacle étrange vint frapper ses regards. Le corps d'un chien braque était suspendu par le cou à une corde attachée au plafond. L'exécution avait eu lieu sans doute peu d'instans auparavant, car le cadavre, encore chaud, se balançait en oscillations régulières.

— Oh! mon pauvre Castor! mon seul et dernier ami! dit le baron en se voilant la face de ses deux mains par un mouvement de frénétique désespoir. Un instant le vieillard demeura immobile, abîmé dans une douleur profonde; mais à cette stupeur première succéda bientôt le plus violent courroux : — C'en est trop, — dit-il avec un râle de colère. Et sortant précipitamment de la remise, il s'avança l'œil enflammé vers les deux domestiques :

— Qui a eu le malheur de tuer Castor? dit le baron d'une voix brève.

— Quelqu'un probablement, à moins qu'il ne se soit mis la corde au cou lui-même, murmura Pascal, qui continua à lisser amoureusement à l'aide d'une peau la main de cuivre de la portière.

— Tu ne m'entends pas, misérable! Je te demande qui a eu le malheur de tuer Castor, répéta pour la seconde fois le baron, qui, hors de lui, appuya fortement sa main droite sur l'épaule de Pascal.

Ce dernier, se retournant brusquement, regarda son maître avec le plus impudent cynisme, puis dit froidement : — Eh bien? après!

— C'est toi, interrompit le baron, écumant de fureur.

— Oui, c'est moi, par l'ordre de Mme la baronne, répliqua le domestique, qui reprit sa tâche immédiatement avec un zèle outré. Une scène violente allait éclater, quand Mme de Laluzerte parut dans la cour des écuries.

— Qu'y a-t-il? que signifie tout ce tapage, mon bon Pascal? dit la baronne avec un ton d'aménité peu familier à ses lèvres.

— Il y a, reprit Pascal d'un ton bourru, que monsieur m'appelle misérable, parce que j'ai suivi les ordres de madame, et fait passer ce matin le goût du pain à cette vieille carcasse de Castor.

— Et il a bien fait, très bien fait, dit la dame, qui, s'adressant cette fois à son mari, reprit le ton aigre et tranchant qui lui était habituel. Je vous l'ai dit, monsieur, poursuivit-elle, je ne veux pas de chiens malades dans la maison, je n'en veux à aucun prix. Sait-on ce qui peut arriver? Hier encore je lisais le récit des affreux malheurs occasionnés à Compiègne par un chien enragé. Il ne me convient pas que, pour satisfaire à vos puériles affections, nous ayons peut-être à déplorer ici une pareille catastrophe, et Pascal n'a fait que m'obéir en tuant ce vilain Castor.

— Et encore il a été pendu, ce qui est, dit-on, une mort pleine d'agrément, ajouta facétieusement Pascal.

A l'arrivée de la baronne, la tempête qui avait bouleversé les traits du vieillard s'était calmée comme par enchantement. Tout dans l'humble attitude du baron révélait l'esclave devant son maître, la victime devant le bourreau.

Mme de Laluzerte poursuivit : — Je vous l'ai déjà dit bien souvent, je ne veux pas que vous sortiez le matin aussi légèrement vêtu, sans rien sur la tête! Rentrez vite, et allez chercher votre casquette. Surtout n'oubliez pas d'être prêt à dix heures. Vous savez que le comte vient nous prendre pour aller goûter au moulin des Étangs, et il est exact!

Cette admonition était à peine terminée, que M. de Laluzerte quittait la cour des écuries; mais il devait y avoir quelque chose de bien profondément désolé dans les regards que le baron à plusieurs reprises porta vers le bâtiment où gisait la dépouille mortelle de son chien fidèle, car le petit domestique qui suivait d'un œil anxieux les faits et gestes de son vieux maître dut essuyer à deux reprises les larmes qui sillonnèrent ses joues.

— Je voulais vous recommander, mon bon Pascal, reprit la baronne d'une voix doucereuse, d'avoir bien soin du panier où sont les fraises et le raisin, ainsi que du seau à glace : le comte de Marmande aime à boire froid; mais je vous tiendrai compte de toutes ces peines, mon bon Pascal; vous savez que d'ordinaire je ne vous oublie pas!

— C'est bien, c'est bien, on soignera les comestibles, reprit le domestique avec une étrange familiarité.

A dix heures précises, le lendemain, comme Mme de Laluzerte l'avait prévu, Marmande et sa femme arrivaient au château, où ils avaient été précédés de quelques instans par le notaire Jeanicot et M. Desbois. Les premiers complimens de bienvenue échangés, la baronne, qui la première avait eu l'idée de cette partie champêtre, et à ce titre s'arrogeait le droit d'en régler les détails, fit remarquer que le jour était si beau qu'il serait fâcheux d'en perdre un seul instant. — Nous avons tous lutté d'exactitude, ajouta-t-elle; mon mari lui-même est prêt.

— Alors nous n'avons plus qu'à partir, prenez votre place à côté de ma femme, dit Marmande, qui, se levant du fond de la voiture, s'assit sur les coussins de devant. La baronne enjamba lestement le marchepied en effleurant à peine du bout des doigts le bras que M. Desbois lui offrait galamment.

— Nous avons une place pour vous, monsieur Desbois, dit Marmande au magistrat, qui d'un œil de convoitise contemplait, la main sur la portière, l'intérieur de la calèche.

— Et mon mari? interrompit vivement la baronne.

— Il vient avec M. Jeanicot, reprit Marmande, qui de sa nouvelle

place embrassait tous les détails de cette scène; le voilà qui monte dans le cabriolet de notre jeune notaire : ils ont peut-être à causer affaires.

Cet arrangement parut contrarier profondément Mme de Laluzerte, et un nuage de mauvaise humeur obscurcissait ses traits, lorsque M. Desbois, intérieurement fort satisfait d'avoir échangé la banquette assez mal rembourrée d'un cabriolet de notaire de province pour les moelleux coussins d'une calèche de Thomas-Baptiste, s'assit à côté du comte, qui donna au cocher le signal du départ.

— M. de Kervey nous ferait-il défaut? dit la baronne, dont le visage assombri s'éclaircit comme par enchantement.

— Robert est trop ami de ses plaisirs pour cela, reprit le comte; mais comme Mme de Marmande désire revenir à cheval, il a eu la complaisance d'accompagner au moulin son cheval de selle.

Le costume de la jeune femme annonçait en effet l'intention de se livrer dans la journée à l'exercice de l'équitation. Une amazone de drap bleu foncé, dont les larges revers s'ouvraient sur les plis d'une chemisette de batiste fermée par deux boutons de perle, révélait toute l'élégance de sa taille. Le petit chapeau noir gracieusement posé sur deux nattes de magnifiques cheveux châtains, qui complétait le costume de la comtesse, donnait à sa physionomie un cachet si piquant, qu'à sa vue on saisissait des mystères de poésie dans le tuyau de poêle dont les caprices de la mode ont coiffé les hommes du XIXe siècle.

— Monsieur Desbois, dit Mme de Laluzerte, interpellant le magistrat, j'osais à peine compter sur vous; je vous savais si occupé par l'instruction de cette horrible affaire Péterel, que je craignais que vous ne pussiez nous donner le plaisir de votre compagnie.

— Dieu merci, l'instruction de ce grand crime touche à sa fin, reprit le magistrat. Hier les chimistes ont tenu une dernière séance; leur analyse ne saurait laisser aucun doute : l'appareil de Marsh a parlé! Le malheureux Péterel a été empoisonné par une dose d'arsenic telle que M. Voitout me disait avoir trouvé dans son analyse plus de poison qu'il n'en faudrait pour tuer vingt hommes. C'est à la justice maintenant de rechercher le coupable et d'obtenir vengeance de la rigueur des lois, au nom de la société outragée. Hélas! tout porte à croire, continua le magistrat non sans emphase, que nous aurons à remplir la triste mission de poursuivre un de ces drames terribles auxquels est réservée une triste célébrité dans les annales de la perversité humaine. C'est le cœur serré d'une poignante émotion qu'il nous faut comprendre, en sondant les mystères du crime, que la main qui a versé le poison était une main amie! On ne saurait le nier, les plus fortes charges pèsent en ce moment sur la femme de l'infortuné Péterel.

— Eh quoi! monsieur Desbois, ce que l'on me disait hier est donc vrai? interrompit la comtesse avec un sentiment de pénible surprise; la malheureuse femme Péterel est soupçonnée d'avoir empoisonné son mari?

— Le fait n'est que trop vrai : depuis plus d'une quinzaine déjà, elle est dans les prisons de Compiègne. Il ne m'appartient pas d'aggraver la position de cette malheureuse en révélant les mystères de l'instruction: mais ce que je puis dire, ce qui est au su de tout le monde, c'est que ses antécédens la recommandent peu à l'intérêt public. Comment s'intéresser en effet à une fille jeune et belle qui, à vingt ans, poussée par la cupidité, se résigne à épouser un être infirme, repoussant? L'infortuné Péterel était aveugle. Quand aux jeunes années la soif de l'or arrive à étouffer chez une femme les instincts de délicatesse naturels à son sexe, n'est-on pas logiquement conduit à croire qu'un jour elle ne reculera pas devant le crime qui doit lui assurer les fruits de son honteux marché? ajouta l'homme grave, intimement fort satisfait de cette profonde pensée.

M. Desbois, entraîné par son penchant pour les époux assortis, ne s'aperçut pas que, devant le comte et la comtesse de Marmande, ces paroles n'étaient pas d'un heureux à-propos, et sans doute son voisin fit pour lui cette réflexion, car il l'interrompit brusquement en disant : — Personne ne nous donne des nouvelles de M. Cassius; depuis son retour d'Angleterre, on ne l'a pas vu au Soupizot. Pourquoi? Je l'ignore, et m'en plains très vivement.

— Je lui ai écrit hier pour l'engager à notre partie champêtre, interrompit Mme de Laluzerte.

— Et son intention bien formelle, au moins il me l'a dit hier soir, était de se rendre à votre invitation, répliqua M. Desbois. Si vous n'avez pas vu notre ami depuis son retour d'Angleterre, je dois vous mettre en garde contre la surprise du premier moment. Le fait est qu'il est étonnant, plus qu'étonnant!

— En vérité? dit Marmande.

M. Desbois poursuivit : — C'est de la monomanie triple; on a traité par les douches et la camisole de force des folies cent fois moins caractérisées que la sienne. A dîner, il s'est supprimé le pain, qu'il remplace par des pommes de terre sous le nom de *patate;* il ne saurait parler de rien autre chose que de courses de chevaux, chasses au renard, combats de boxeurs, et tout cela dans un langage à vous faire dresser les cheveux sur la tête! — Le chapitre des excentricités de son ami offrait un texte si abondant à la verve du magistrat, qu'il ne l'avait point encore épuisé lorsque la voiture s'arrêta au moulin des Étangs.

Robert de Kervey et M. Cassius avaient précédé de quelques instans au lieu du rendez-vous les nouveaux arrivans. Comme on

pouvait s'y attendre, l'anglomane avait profité de l'occasion pour revêtir un costume tout plein de *sporting character*, si l'on nous permet d'emprunter cette expression à son vocabulaire. Cependant, malgré cette tenue, qui eût rendu tout de circonstance un récit de quelque fabuleux *fox hunting* du Leicestershire ou de Melton Mowbray, M. Cassius avait cru devoir, tant les voyages forment la jeunesse, se mettre à la portée de son compagnon, qu'il entretenait de l'escadre des *yachts* et des *races* de l'île de Wight. Quoique le sujet fût certainement fort attrayant pour un marin, nous devons avouer que les yeux distraits de Robert annonçaient assez combien peu d'intérêt avait pour lui la description du *yacht* le *Dolphin*, vainqueur du *Great union Jack swepstakes*, appartenant à lord Sam Sailor, fils aîné du *Earl of Navy* et ami particulier du narrateur.

En retrouvant Robert de Kervey après deux ans d'absence, il ne sera peut-être pas inutile de le présenter de nouveau au lecteur. La figure si martiale du marin, brunie par le hâle du soleil et de la mer, se trouvait encore rehaussée par une noble cicatrice qui, commençant à la racine des cheveux, sillonnait le front perpendiculairement au sourcil gauche. Cette blessure, il l'avait reçue dans une affaire contre des pirates de la côte d'Afrique, et elle lui avait valu le ruban rouge qu'il portait modestement à la boutonnière. Pour le moment, le lieu où il se trouvait, lieu si singulièrement choisi par Mme de Laluzerte pour une partie de plaisir, avait évoqué dans son esprit les plus tristes souvenirs. Insensible aux charmes de la conversation de M. Cassius, ses pensées se reportaient vers la terrible catastrophe dont il avait été l'auteur involontaire : il se retrouvait aux jours d'angoisses mortelles qui l'avaient suivie, et ses pensées ne s'arrêtèrent pas là!... Peut-être accorda-t-il un souvenir plein d'amertume aux rêves de bonheur qui la veille de la catastrophe embellissaient sa vie; mais ces regrets ne furent que d'un instant... Robert était doué d'une de ces natures énergiques et patientes qui, après avoir porté aux lèvres la coupe amère du devoir, savent la vider sans plaintes jusqu'à la lie. Du jour où il avait appris le mariage de son ami, le sentiment qui l'attachait à la petite-fille du baron avait subi une complète transformation. Son amour pour Anna était devenu une sorte de religion, un culte pieux, semblable à celui de la mère pour la madone dont la sainte intervention a rendu la vie à son enfant mourant. Lorsqu'un événement imprévu avait rouvert pour lui les portes du Soupizot, il n'avait pas hésité à y revenir. Sûr de sa loyauté, sûr de ses forces, il ne s'était pas demandé s'il n'y aurait pas de bien cruelles souffrances pour son cœur à se retrouver en présence du charmant objet de son premier, de son seul amour. Revoir Anna, la revoir heureuse près d'un bon mari, sentir son cœur s'épanouir à la vue du bonheur conjugal

des deux êtres qu'il chérissait le plus au monde, tel était le rêve que le marin avait caressé pendant les longues heures de la route du retour. Faut-il dire que ce qu'il avait vu jusqu'à ce jour des relations des deux jeunes époux était venu en quelque sorte renverser ses espérances? Lui qui connaissait dans ses plus profonds replis l'âme de Marmande, du premier coup d'œil il avait compris que l'obéissance aux lois de l'étiquette ne suffisait point à expliquer la froideur qui régnait entre le comte et sa jeune femme. Anna ne serait-elle pas heureuse? George n'aurait-il pas compris ce cœur capable des plus sublimes dévouemens? Tel était le problème dont la solution oppressait l'esprit du marin, quand l'arrivée de la calèche vint l'arracher à ses méditations.

Pour continuer notre rôle de fidèle historien, nous n'aurons à signaler dans le récit de cette journée ni âne broutant les chapeaux de paille, ni crapaud gastronome s'asseyant à la table du festin, catastrophes qui semblent aux détracteurs des plaisirs champêtres inséparables de tout repas sur l'herbe. La table dressée par les soins de Laverdure et de Verdurette, couverte du plus beau linge damasé, chargée de cristaux et d'argenterie, présentait une série d'œuvres culinaires aussi appétissantes au regard qu'au goût; un bataillon de bouteilles qui allongeaient leurs cous noirs sous une croûte de glace annonçait que les liquides seraient servis à la saine température prescrite par les classiques de la table. Si l'ordonnance matérielle du repas devait satisfaire les convives à tous égards, leurs jouissances moins substantielles n'avaient pas été négligées. Un chêne centenaire protégeait la table du vert feuillage de ses vastes rameaux, et de la petite éminence sur laquelle elle était placée, on planait à perte de vue sur la surface des étangs, miroir tranquille dont le sillage d'un oiseau aquatique ou le saut d'un poisson venait seul rider la surface. Dirons-nous que l'appétit des convives, surexcité par la route, confondait dans un égal oubli les merveilles du paysage et l'excentricité du costume de M. Cassius, et qu'il fallut que ce dernier exprimât le regret de ne pas avoir complété le repas en faisant venir de Londres un plat de *grouses,* pour que M. Desbois, se rappelant ses promesses de la route, pensât à réjouir la compagnie en excitant M. Cassius à donner carrière à ses ridicules?

— Des *craquoses?* répéta l'homme grave, qui, après un instant de profonde méditation, ajouta : — Je ne connais pas.

— Des *grouses,* mon cher; vous ne connaissez pas cela, Français né malin que vous êtes, reprit Cassius d'un ton de complaisante supériorité. Je suis persuadé que mon ami sir Josias Moidart, baronnet, se fût fait un plaisir de m'expédier à ma première requête une bourriche de ces délicieux oiseaux; mais le temps m'a manqué.

— Et c'est vraiment dommage, car je puis vous assurer, mes-

dames, reprit le comte, que ce gibier est de la plus exquise délicatesse.

En entendant Marmande confirmer ses appréciations, le visage de Cassius rayonna d'une intime satisfaction, qui ne fut en rien diminuée lorsque, de l'air du monde le plus naturel, le comte lui demanda s'il avait eu la bonne chance de jouir non-seulement des plaisirs que le *grouse* donne au gourmet, mais encore de ceux qu'il offre au chasseur.

Le piége était tendu à ciel ouvert, et cependant l'anglomane s'y précipita sans hésiter, car il reprit au milieu du plus profond silence : — Assurément, et je peux vous donner la chasse aux *grouses* comme le *best sport* des trois royaumes. C'était il y a deux mois, aux premiers jours d'août, nous nous trouvions à *Moidart-Castle,* comté de Glasgow, *Scotland,* une réunion de *sporting characters:* lord Sam Partridge, le fils aîné du *marquess of Pheasant,* le major général sir Harry Hare, *honorable captain* Rabbit des *Blues*, George Snipe, *Bengal civil service,* poursuivit le narrateur avec cette rigidité d'étiquette britannique qui rend à César ce qui appartient à César, *all select people,* et nous eûmes, je vous assure, *five capital shooting days* au milieu de la contrée la plus pittoresque du monde. Et rien ne manquait à la scène : c'était du Walter Scott en action, car nous avions tous adopté le *regular dress* du *highlander.*

— Et vous aussi, Cassius! dit le comte avec un sentiment de surprise moins pénible sans doute, mais non moins profond que celui de César reconnaissant Brutus parmi ses meurtriers.

— C'est le costume de rigueur, et il serait *shocking,* mais *shocking,* de ne point l'adopter, poursuivit Cassius. Je puis vous assurer même que je m'en suis tiré à mon honneur. J'ai porté le *plaid* et le *kilt* comme un Écossais, si bien que sir Josias Moidart a voulu me recevoir membre du clan dont il est chef, ce qui a été fait en grande pompe devant cinq cents montagnards, tambour battant, enseignes déployées!

Ce récit, qui, s'il n'attestait la puissance d'imagination de l'anglomane, prouvait du moins que sir Josias possédait son Molière, et avait su approprier à la circonstance la scène de réception du *Malade imaginaire*, eut un grand succès dans l'auditoire, auquel il communiqua comme par un fil électrique le désir de voir M. Cassius métamorphosé en *highlander.*

— Avez-vous conservé votre costume? dit la baronne.

— Que vous seriez aimable de me montrer dans tous ses détails un véritable costume écossais! reprit Mme de Marmande, qui avait souvent rêvé des courageux amis de la poétique Diana Vernon.

— Je ne manquerai pas de saisir la première occasion de satisfaire vos désirs, dit Cassius en s'inclinant galamment.

L'idée de voir un jour M. Cassius sous le pittoresque habit de Rob-Roy, aidée des fumées d'un champagne de Moët, avait répandu la gaieté sur tous les visages, et l'on se levait de table sans qu'aucun des convives reportât ses souvenirs sur le triste événement dont ces lieux avaient été le théâtre, lorsque Marmande aperçut la fermière du moulin des Étangs qui se dirigeait vers son habitation un petit garçon à la main. Le comte la salua d'un geste bienveillant auquel elle répondit en s'approchant immédiatement. C'était une grande et belle paysanne au maintien décent; l'enfant, petit garçon joufflu et rosé, pouvait avoir cinq ans au plus.

— Votre petit Charlot est en vérité un bel enfant, madame Morin, dit le maître.

— Monsieur le comte est bien bon, reprit la fermière.

— Viens ici, mon petit ami, ajouta Marmande en offrant à l'enfant, en guise d'appât, sa main pleine de sucreries.

L'enfant considéra un instant la face mutilée de son interlocuteur avec une curiosité mêlée de terreur; puis, comme cédant à un invincible sentiment de crainte, il se retourna brusquement et vint cacher son visage contre les jupons de sa mère.

— Mais va donc, Charles, M. le comte t'appelle, dit la fermière.

— Non, non, je ne veux pas, reprit l'enfant, qui commença à pleurer.

— Charles! dit sévèrement la fermière.

— Non, non, je ne veux pas,... j'ai peur, j'ai peur, cria l'enfant en accompagnant ces paroles de bruyans sanglots.

Le visage mutilé du comte tressaillit sous son bandeau noir; toutes les cruelles souffrances de l'homme qui se voit un objet d'horreur pour ses semblables se peignirent dans l'atroce amertume de son regard. — Ne grondez pas ce pauvre petit, madame Morin, dit-il avec un accent de triste résignation; il est encore trop jeune pour savoir mentir. Voici qui lui prouvera que je ne suis pas aussi méchant que je suis laid.

Et ce disant, le comte versa dans le tablier de la fermière, toute confuse, la poignée de bonbons qu'il tenait à la main.

Le baron, seul des invités, n'assista pas à cette scène, car il avait rejoint Laverdure et Verdurette, qui se tenaient respectueusement à l'écart. Les deux années qui se sont écoulées depuis les premières pages de ce récit avaient opéré sur la jeune fille une véritable métamorphose. La petite paysanne était devenue une pimpante soubrette au costume élégant, mais ses traits n'avaient rien perdu de leur riante affabilité. Accueillant le nouveau-venu d'un gracieux sourire :

— Comment va ce pauvre Castor, monsieur le baron? dit-elle. Vous ne sauriez croire combien je pense à lui;... c'est un de mes enfans, dame!...

— Il est mort ce matin, reprit le baron d'une voix brève.

— Mort ce matin! répéta Verdurette... Pauvre bête!... Il ne faut pas vous désoler pour cela, monsieur le baron, et mon oncle a en ce moment une portée de Léda où vous pourrez faire votre choix.

— Ah! bien à votre service, monsieur le baron, dit le vieux garde, et je peux vous répondre de la pureté de la race. Il y a surtout parmi eux un petit mâle caressant et malin, le portrait de son aïeul Soliman, un chien qui avait toutes les perfections...

— Il faut venir voir la petite famille et faire votre choix, interrompit Verdurette, peu soucieuse d'entendre l'oraison funèbre familière à ses oreilles.

— J'irai un de ces jours... J'ai d'ailleurs à te parler, Verdurette; il y a longtemps que nous n'avons causé ensemble.

— Monsieur le baron, on n'attend plus que vous! cria en cet instant Mme de Laluzerte de sa voix la plus aiguë.

Ces paroles terminèrent subitement l'entretien, et le vieux gentilhomme, sans même prendre congé de Verdurette, se rendit à l'appel de la baronne.

Les larmes du petit Charles, les paroles de Marmande, avaient ravivé de trop douloureux souvenirs parmi la majeure partie des convives pour qu'ils ne s'empressassent pas d'échapper à l'influence des lieux témoins de la catastrophe. La comtesse et Kervey allèrent chercher les chevaux de selle, et Marmande donna l'ordre de faire avancer la voiture. Quant au baron, il essaya vainement de reprendre sa place auprès de M. Jeanicot; il lui fallut obéir aux injonctions pressantes de sa femme et revenir avec elle dans la calèche.

Les chevaux marchaient depuis quelques instans; déjà l'attitude du baron, la tête appuyée contre les parois de la voiture, les yeux fermés, disait assez que, suivant son habitude, il prendrait peu de part à la conversation, quand Anna et Kervey passèrent au galop, comme une apparition, devant la portière de la calèche, et l'eurent bientôt laissée derrière eux.

— Le charmant cavalier que M. Robert! dit la baronne avec emphase. Il est impossible de rencontrer des traits d'une expression à la fois plus aimable et plus fière que les siens. Je crois, en vérité, que depuis deux ans il est encore embelli. Cette belle cicatrice, qu'il porte si noblement sur son front, ajoute aux agrémens de sa personne. C'est là une cicatrice dont un homme doit être fier, car elle dit à tous son courage, les nobles actions d'une vie utile à son pays.

En entendant ces paroles, inspirées par une infernale habileté peut-être, Marmande, encore sous l'influence du triste épisode qui avait terminé le repas, ne put se défendre d'établir une pénible comparaison entre ce qu'il était aujourd'hui et ce qu'était Robert. Il se vit hideux, devenu l'épouvantail des enfans, mutilé par un futile acci-

dent de chasse, tandis que l'expression de dignité naturelle aux traits de Robert était encore relevée par une noble blessure reçue devant l'ennemi en combattant pour le drapeau de son pays. Pour la première fois, un sentiment d'envie contre son frère vint crisper le cœur du comte.

Mme de Laluzerte poursuivit en fixant des yeux ardens sur son vis-à-vis comme si elle eût voulu lire au plus profond de sa pensée : — Oh! j'ai toujours eu un faible pour M. Robert, et je ne m'en cache pas. Le dire, n'est-ce pas avouer un faible que tout le monde partage, notre chère Anna la première? Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble que depuis le retour de notre ami elle a repris ses belles humeurs de jeune fille. Elle n'est ni meilleure ni plus aimable, mais elle est plus gaie; il y a plus de rose à ses joues, que je trouvais bien pâlottes, et qui m'inquiétaient, ajouta la dame en donnant à sa voix toute l'expression de bonhomie dont l'ingrat instrument était susceptible.

— Oh! vous prêtez trop d'influence, chère baronne, au retour de mon brave Robert, interrompit Marmande.

— Mais non,... non vraiment! répliqua la dame. Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que la joie de revoir un de ses plus anciens amis, surtout après les doutes si cruels que nous avions eus sur son sort, eût exercé une véritable et heureuse influence sur la santé de la chère petite? Des sentimens d'amitié, même de reconnaissance, l'attachent à notre jeune ami; n'était-il pas son compagnon de voyage lors de son retour en France? n'a-t-elle pas trouvé en lui pendant les longs mois de la traversée des soins, un dévouement qu'une affection de toute la vie peut seule payer?

Ces paroles résonnèrent une à une dans le cœur de Marmande, comme le marteau sur un timbre éclatant. — Je ne savais pas ma femme en pareils termes d'intimité avec Robert, dit le comte de la voix émue d'un homme qui sort d'un rêve pénible.

— Oh! ne trahissez pas mon indiscrétion, ne grondez pas la bonne petite, dit la dame avec une légèreté charmante. Nous autres femmes, nous avons toutes nos petits mystères, nous ne serions pas femmes sans cela! Et tenez, puisque je suis en veine de confidences, que je vous fasse aussi les miennes. Il y a deux ans, moi qui ne faisais pour l'établissement d'Anna que des rêves possibles, j'avais pensé qu'un jour peut-être... Mais je n'avais pas fait dans mes rêves la part de la bonne étoile de la chère enfant, qui lui réservait en partage l'un des plus nobles et des plus riches partis de France.

Sans doute cette confidence ne contribua pas à ramener le calme dans le cerveau du comte, car, sans répondre à son interlocutrice, il demeura la tête inclinée sur sa poitrine, dans l'attitude d'un homme en proie aux plus sombres méditations. Un autre personnage, le ba-

ron, n'avait pas perdu un mot de cette conversation, et peut-être Mme de Laluzerte eût-elle frémi, si, posant la main sur la poitrine de son mari, elle eût compté les tumultueuses palpitations de son cœur.

La calèche quittait à peine la cour du château de Laluzerte, lorsque la baronne, qui venait d'atteindre le dernier degré de l'escalier, se sentit saisir rudement par le bras, et s'arrêta tout interdite.

Près d'elle, le baron se tenait immobile. Une émotion violente agitait son visage, ses yeux lançaient des éclairs.

— Écoute, écoute, dit-il d'une voix étranglée par la colère, si par ton adresse infernale tu réussis à semer le trouble dans le ménage de ma fille, songes-y,... songes-y bien...

L'amour paternel même ne put donner au vieillard la force de compléter sa pensée. Un moment étonnée de cette violente apostrophe, le sentiment de sa domination revint bientôt à la baronne, et coupant brusquement la parole à son interlocuteur : — Quand vous aurez de pareils accès de folie, vous aurez soin d'aller les passer dans votre chambre. Songez-y, songez-y bien, je n'en souffrirais pas un second.

Ce disant, la tête haute, l'allure superbe, elle entra dans le pavillon, tandis que son mari, comme honteux de sa faiblesse, se frappait la tête d'un geste plein de désespoir.

Le lendemain, le comte de Marmande reçut une lettre anonyme, cette arme dernière des calomniateurs et des lâches, dans laquelle un ami inconnu disait lui reconnaître de si heureuses dispositions à jouer le rôle de mari complaisant, qu'il se ferait un cas de conscience de le tenir au courant des intrigues de son ménage.

III. — LE CHASSEUR PRIS AU PIÉGE.

A trois semaines environ de la partie champêtre, Mme de Laluzerte était assise, par une belle matinée, dans l'embrasure d'une des fenêtres de son salon, un canevas à tapisserie à la main, lorsqu'un homme ruisselant de sueur, la poitrine haletante, entra vivement dans l'appartement.

— Qu'y a-t-il donc, Pascal? dit la baronne assez étonnée.

— Il y a que le sourd en fait de belles, reprit le domestique favori d'un ton plein d'importance.

— Ah! vous ne faites jamais ce que l'on vous dit, reprit la dame en jetant avec emportement sur la table à ouvrage la tapisserie qu'elle tenait à la main. Je vous avais pourtant recommandé, pas plus tard qu'hier, de ne jamais perdre de vue M. de Laluzerte dans ses excursions. Il est si vieux, qu'un accident peut lui arriver à chaque instant... Mais enfin qu'y a-t-il?

— Voici la chose, reprit le confident... Ce matin, madame m'avait dit qu'elle se servirait de la voiture toute la journée pour faire des visites, et j'avais l'œil ouvert, pensant que le vieux pourrait profiter de l'occasion pour prendre l'air. Vers le petit jour, je le vois descendre d'un air gaillard, son fusil en bandoulière, la casquette sur la tête, mais son habit bleu sur le dos, remarquez bien qu'il avait son habit bleu! Je le regarde du coin de l'œil, et, quand je le vois sortir de la basse-cour, je me mets à sa poursuite par les allées détournées. A la haie du parc, il fourre son fusil dans un trou, en tire son chapeau, et file d'un train, mais d'un train tel que moi, qui ne suis pas boiteux, c'est à peine si j'ai pu le suivre. Nous arrivons ainsi à Verberie, et il va frapper à la porte du bureau de poste. Quelques instans après, il sortait du bureau, la figure fort vexée, et prenait la route du Soupizot; mais j'avais l'œil ouvert. La directrice est la fille à Jean-Paul, ma cousine par conséquent; aussi ne s'est-elle pas fait prier pour me dire que le baron se faisait adresser ses lettres au bureau, poste restante, et me promettre de me donner tout ce qui pourrait arriver à son adresse.

Mme de Laluzerte avait accordé à cette longue et inconvenante tirade une profonde attention. Le récit du domestique terminé, elle parut réfléchir profondément, et enfin formula ses résolutions en disant d'une voix douloureuse : — Mon bon Pascal, je ne saurais en vérité dominer mes inquiétudes au sujet de votre maître; veuillez préparer la voiture, je vais aller chercher moi-même M. le baron au Soupizot. — Ce disant, la baronne prit le chemin de ses appartemens, où elle acheva sa toilette avec une célérité inaccoutumée.

Il faut, pour l'intelligence de ce récit, suivre le baron dans sa course matinale, au moment où à la porte de Laverdure il se trouvait en face de Verdurette, qui venait de porter au comte de Marmande dans les jardins ses lettres et ses journaux.

— Vous voilà enfin, monsieur le baron! dit la jeune fille; nous vous avons attendu avec une grande impatience, car tous les voisins désirent un petit de la portée de Léda, et nous n'avons pas voulu en donner un avant que vous eussiez fait votre choix... Léda, Léda, cria Verdurette, qui à l'instant fut entourée d'une portée de petits chiens dont la mère reconnut en M. de Laluzerte un vieil ami, car en signe de bienvenue elle appliqua immédiatement ses pattes de devant sur la poitrine du baron.

— Une belle famille, fit le chasseur, au milieu de laquelle je serais fort embarrassé de faire un choix; aussi m'en rapporterai-je à ton goût.

— Voici mon petit favori, répliqua Verdurette en caressant les flancs d'un petit chien blanc marqué de feu, et je suis sûre que, les

leçons de mon oncle aidant, vous n'aurez plus à regretter ce pauvre Castor,... dont je connais aujourd'hui la fin malheureuse. Oh! il y a des êtres bien méchans! poursuivit la jeune fille les yeux brillans d'indignation.

— Oui, il y a des êtres bien méchans! répéta le baron... Il poursuivit après une pause d'une voix solennelle : — Verdurette, m'aimes-tu? aimes-tu ta maîtresse?

— Si je vous aime tous deux! reprit la jeune fille, assez étonnée de cette apostrophe... Oh! vous n'en doutez pas! poursuivit-elle avec l'accent du cœur.

— Il y a des gens bien méchans dans ce monde, répéta le baron. et tu sais de qui je veux parler, car depuis bien longtemps tu as été ma seule confidente. Aujourd'hui il ne s'agit plus de moi, de mon repos, mais du bonheur de l'enfant qui est la consolation de ma vie. Je sais, à n'en pas douter, qu'un être infâme cherche à semer la désunion dans son ménage. Aussi je te demande les larmes aux yeux de n'avoir pas de secrets pour moi, de me dire tout, oui, tout!...

— Ne vous exagérez pas les choses, mon parrain, interrompit vivement Verdurette. M. le comte est toujours bon au fond, quoique ce ne soit plus, il est vrai, l'excellent jeune maître d'autrefois : pour un rien, il gronde, il s'emporte contre tout le monde, même contre madame, cela sans mauvaises intentions, j'en mettrais ma main au feu. Avant-hier, par exemple, madame avait reçu deux chapeaux de Paris; eh bien! monsieur ne les a pas trouvés de son goût : la paille en était trop commune, les rubans mal assortis. Il ne lui a pas fallu d'autre motif pour reprocher à madame, et cela très sévèrement, de ne pas dépenser assez d'argent pour sa toilette, de s'habiller toujours si simplement que l'on pouvait croire qu'il lui refusait le nécessaire, tandis qu'elle devait savoir qu'il lui laissait toute liberté dans ses dépenses... Ma pauvre maîtresse! est-ce sa faute s'il lui suffit d'une robe de mousseline et d'une fleur dans les cheveux pour être jolie entre les plus jolies? Monsieur ne devrait pas s'en plaindre, à sa place peu de maris s'en plaindraient.

Le baron n'attacha pas un grand intérêt à ce commentaire conjugal digne d'une soubrette de Marivaux, et, fixant sur la jeune fille des yeux qui semblaient vouloir lire au plus profond de sa pensée : — J'ai ta promesse sacrée? dit-il.

Verdurette porta la main sur sa poitrine d'un geste silencieux, qui, mieux que tous les sermens, disait le dévouement absolu de son cœur au baron et à sa jeune maîtresse.

Lorsque quelques instans avant cette entrevue la nièce de Laverdure avait été porter au comte de Marmande dans les jardins ses lettres et journaux, ce dernier avait immédiatement entassé les jour-

naux dans la poche de sa veste de chasse en homme indifférent aux débats de la politique; puis, parcourant une à une les adresses des diverses lettres qui lui avaient été remises, avait accordé la préférence à une missive sur papier grossier, dont l'écriture penchée sur la gauche était évidemment contrefaite.

Depuis trois semaines en effet le maître du Soupizot recevait chaque matin une lettre anonyme digne en tous points de celle que nous avons résumée en quelques mots. L'attraction de l'inconnu sur l'homme est si puissante, que le cœur le plus loyal et le plus droit offre le plus souvent une proie facile aux manœuvres d'un délateur assez habile pour s'entourer d'un mystère impénétrable. Marmande, nature honnête et élevée, n'avait pu se défendre de l'indigne faiblesse d'accorder l'honneur de la lecture aux premières pages de son correspondant anonyme, et, disons plus, une fois lancé sur la pente rapide du soupçon et des mauvaises pensées, il n'avait pas eu la force de s'y arrêter. Ce n'était plus la rougeur au front, honteux de lui-même, mais bien avec une fiévreuse curiosité qu'il s'abreuvait d'indignes délations. La correspondance était d'ailleurs conduite avec une infernale habileté : elle s'adressait tout entière à des sentimens que le jeune homme n'osait pas s'avouer à lui-même, mais qui n'en vibraient pas moins, tenaces et puissans, au fond de son cœur. Exciter la jalousie de Marmande contre Kervey en traçant avec une détestable adresse le tableau de la laideur de l'un et des agrémens personnels de l'autre, prouver surtout qu'Anna n'avait pu épouser un être monstrueux, infirme, que dans une pensée de cupide spéculation, telle avait été la thèse soutenue par le calomniateur, et, nous le répétons à regret, ces odieuses insinuations avaient porté une sanglante blessure au cœur du mari. Une incurable défiance de soi-même formait, on le sait, la partie saillante du caractère du jeune homme, alors qu'il était comblé de tous les dons de la fortune et de la beauté. Maintenant qu'il se savait mutilé, repoussant, un objet de dégoût pour ses semblables, il se demandait avec plus de force que jamais comment l'on pouvait s'intéresser à lui sans arrière-pensée, lui témoigner quelque affection, sinon en vue d'un héritage que sa faible santé ne semblait pas devoir faire longtemps attendre. Au sortir de sa convalescence, entraîné par un premier mouvement de reconnaissance pour les soins que la petite-fille du baron lui avait prodigués, n'appréciant peut-être pas encore toute l'étendue du malheur qui l'avait frappé, Marmande avait demandé et obtenu la main d'Anna; mais aux premières heures d'ivresse avaient succédé celles de la réflexion, et alors s'était fait sentir la déplorable influence d'une jeunesse passée au milieu des amours faciles, de ces Danaé de théâtre aux yeux desquelles tout malotru au portefeuille bien garni prend sans préambule les proportions d'un Jupiter. Lancé

au milieu des viveurs élégans avec une nature loyale et élevée, mais timide et défiante à l'excès, quelques catastrophes amoureuses, dignes à peine d'un quart d'heure de regret, avaient suffi pour donner à Marmande la plus mauvaise opinion des femmes. Aussi bien des fois déjà, sous l'influence des souvenirs de sa jeunesse, il avait prêté à celle qui portait son nom des sentimens à leur place sans doute dans le cœur d'une héroïne du Ranelagh, mais qui n'avaient jamais flétri de leur souffle la belle âme de la petite-fille du baron. La jeune femme, avec la finesse naturelle à son sexe, n'avait pas tardé à deviner les secrètes pensées de son mari, et alors, profondément blessée de voir son œuvre de généreux dévouement récompensée par une indigne défiance, elle avait apporté dans ses relations avec le comte une réserve, une froideur qui n'avaient pas tardé à fortifier les soupçons de ce cœur ulcéré.

La lettre que le comte tenait à la main continuait à flétrir le caractère de Mme de Marmande en lui prêtant les desseins les plus vils. Elle appelait l'attention du mari sur les témoignages d'affection donnés par la jeune femme à son grand-père, et demandait si tout cela était bien sincère, si sous ce luxe de dévouement filial ne se cachaient pas des pensées d'héritage faciles à deviner. Cette lecture avait plongé le comte dans les plus sombres pensées, et il se promenait solitaire quand il fut rejoint par Kervey.

— Que fais-tu donc là si pensif, si seul? dit le marin.

Marmande mit quelque temps à répondre, comme un homme qui a besoin d'un violent effort pour chasser de sa pensée de pénibles réflexions, puis il reprit avec un triste sourire : — Tu le vois, je fais ma visite du matin à ces fleurs, qui sont aujourd'hui mon plus vif, mon seul plaisir. Autrefois je croyais employer ma vie d'une manière fort utile en cherchant à réaliser pour la plus grande joie des badauds de Paris un attelage irréprochable; aujourd'hui je m'efforce de trouver le dahlia bleu ou la rose verte.

— Ambition modeste, il faut l'avouer, reprit Robert, et qui ne répond point à nos rêves d'enfance, où je me voyais général d'armée, amiral, et toi orateur célèbre, premier ministre, car tu as toujours été très parlementaire; tu lisais Cicéron...

— Parbleu! mon cher, reprit le comte avec un étrange sourire, avoue que je serais le bienvenu sur une tribune quelconque. Mes débuts seraient brillans; à n'en pas douter, j'aurais un beau succès, un succès de curiosité... Heureusement, comme je me connais moi-même, suivant la maxime du sage, j'ai eu la sagesse de laisser de côté des rêves qui ne sont plus faits pour moi, et de me convertir aux goûts qui me conviennent. Le champ était large : j'avais à choisir entre la manie des potiches chinoises ou celle des médailles; la passion des tableaux ou des vieilles armes ne m'était pas

non plus interdite. J'ai préféré la nature, et suis, comme tu le vois, passé aux fleurs.

— Et ta femme et ton enfant? dit le marin, désireux de changer un sujet de conversation si pénible pour tous deux.

— Ma femme, mon enfant! répéta Marmande, dissimulant sous un air d'ironie les souffrances de son cœur; avoue, mon cher ami, que, triste à voir comme je le suis, ce serait me créer d'étranges illusions, être trop naïf pour mon âge, que de croire que ma femme puisse faire autre chose que me supporter, ce qui n'est point encore sans mérite! Chaque jour je m'étonne qu'elle me permette de manger à table en face d'elle. Quant à mon enfant, je lui fais peur, et il se garderait de moi comme du diable, si j'arrivais à lui sans bonbons dans les mains ou sans joujous dans les poches.

— Pauvre, pauvre George! répéta Kervey les larmes aux yeux.

L'émotion de son ami n'échappa point à Marmande, car il reprit avec un élan de sensibilité qui attestait toute la générosité naturelle de ce cœur malade : — Oh! je ne t'accuse pas, pauvre cher vieil ami! Qui j'accuse, c'est la fortune, qui m'avait trop donné et qui m'a trop repris. Qui je maudis, c'est le sort, qui n'aurait pas dû me manquer, — depuis longtemps tout serait dit pour moi, — tandis que j'ai grand nom, belle fortune, tous ces biens du monde que les hommes envient, et cependant je suis à charge aux autres autant qu'à moi-même; ma vie est un fardeau pour tous. Ah! vois-tu bien, c'est à devenir fou! ajouta le mutilé en se frappant le front avec désespoir.

Les deux amis, quelque temps encore, continuèrent à se promener en silence, lorsqu'ils furent rejoints par un domestique qui annonça à Robert que son déjeuner était servi, et ce dernier, après avoir serré avec une morne tristesse la main de son ami, reprit le chemin du château. Une fois seul, le comte ouvrit les diverses lettres qui lui avaient été remises par Verdurette, et l'une d'elles sembla exciter à un vif degré son intérêt, car, interrompant immédiatement sa promenade, il demanda à un garçon jardinier s'il avait vu la comtesse. Ce dernier s'empressa d'indiquer une allée d'orangers, au bout de laquelle Mme de Marmande avait pris place sur un banc protégé par un épais massif d'arbres.

— Je m'excuse, madame, dit le comte avec une froide politesse, de troubler votre solitude, mais j'ai à vous demander un service dont je vous serai mille fois reconnaissant. Depuis bientôt un mois, j'ai entendu parler du projet de votre grand-père d'hypothéquer sa terre et de faire en votre nom un placement considérable. La lettre que je viens de recevoir de M. Jeanicot ne saurait me laisser aucun doute à ce sujet. Aussi je viens vous supplier, madame, de rester aussi étrangère que possible à ces transactions. Ce serait un

vrai chagrin pour moi que l'on pût croire que, riches comme nous le sommes, en entourant M. de Laluzerte de l'affection dont il est digne, nous n'obéissons qu'à de honteux calculs d'héritage.

— Ah! monsieur, qui pourrait avoir de pareilles pensées? interrompit la jeune femme avec une indignation qu'elle ne put contenir.

— Ni vous ni moi, madame, je le sais fort bien; mais on nous les prêtera avec l'autorité du fait, et c'est déjà trop.

En ce moment, le roulement de la voiture qui amenait Mme de Laluzerte se fit entendre dans le lointain, et Marmande, après quelques excuses banales, s'éloigna pour reconnaître le nouvel arrivant. Quant à la jeune femme, elle demeura assise sur le banc, la tête inclinée sur la poitrine, les deux mains jointes sur ses genoux. A plusieurs reprises, des larmes amères coulèrent le long de ses joues, car la pauvre Anna, en descendant au fond de son cœur, ne pouvait que regretter le passé, déplorer le présent et désespérer de l'avenir.

Cette douleur muette ne resta pas sans témoins : conduit par le hasard de la promenade, Kervey, quelques instans après le départ du comte, arriva inaperçu derrière le massif, d'où il put contempler le silencieux désespoir peint sur les traits d'Anna. Aussi, lorsqu'elle eut repris d'un pas mélancolique le chemin de l'habitation, Kervey, apercevant à terre quelques brins de réséda qui s'étaient échappés de la ceinture de la jeune femme, les releva pieusement, et les déposa sur son cœur avec une émotion respectueuse, comme s'il eût recueilli les reliques d'un martyr.

En retrouvant son mari au Soupizot, l'émotion conjugale de Mme de Laluzerte s'était calmée comme par enchantement, et elle avait accepté sans se faire prier l'invitation d'y passer la nuit. Vers dix heures du soir, la baronne venait de rentrer dans ses appartemens, quand Verdurette lui annonça que Pascal demandait à lui parler immédiatement. — Qu'il entre, qu'il entre! dit la dame avec une vivacité qui annonçait que cette visite inattendue avait réveillé de puissantes anxiétés dans son cœur.

Un air de jubilation rayonnait sur la figure du serviteur de confiance, et lorsque sa maîtresse lui eut lancé l'interrogation : Eh bien! quelles nouvelles? il répondit laconiquement : Voilà, en tirant de sa poche une lettre.

D'un geste impétueux, Mme de Laluzerte saisit la missive, et, quoiqu'elle portât l'adresse de son mari, n'hésita pas à en rompre le cachet. Cette lettre, adressée par M. Jeanicot au baron, lui annonçait que la négociation qu'il lui avait confiée était arrivée à bonne fin, qu'une somme de trois cent mille francs, déposée chez le receveur général du département, lui serait remise immédiatement après la signature du contrat hypothécaire. Le notaire terminait en recom-

mandant, dans l'intérêt de Mme de Marmande, au nom de laquelle cette somme devait être placée, que l'on ne perdît pas de temps, car le taux des actions du chemin de fer d'Orléans était en ce moment des plus avantageux.

Un instant la baronne demeura plongée dans une profonde et sombre rêverie, mais bientôt, dominant son émotion : — Oh! rien,... absolument rien, mon bon Pascal; un ancien ami de mon mari qui fait appel à sa générosité. Je suis au reste charmée de votre venue, car j'ai une commission à vous donner. — La baronne poursuivit en tirant d'un anneau une petite clé : Cette clé est celle de mon secrétaire; dans le tiroir de gauche, sous mes gants, vous trouverez un sachet de satin blanc que vous m'apporterez demain matin; c'est un cadeau que je destine à Mme de Marmande.

Le serviteur parti, Mme de Laluzerte se promena longtemps dans sa chambre, et l'éclat de son regard, la vivacité de sa démarche attestaient assez la tumultueuse agitation de son cœur. La nuit était déjà avancée quand elle se décida à se mettre au lit; mais, chose étrange, au moment d'éteindre la bougie, elle s'arrêta à plusieurs reprises, comme si elle eût craint de voir dans les ténèbres d'effrayantes apparitions se dresser à son chevet.

IV. — LES CIRCONSTANCES ATTÉNUANTES.

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, une scène assez étrange se passait dans la chambre occupée au Soupizot par Mme de Laluzerte. Dans ce sanctuaire intime, la dame avait admis notre ancienne connaissance Léda, et semblait vouloir lui faire oublier, en lui prodiguant mille caresses, le peu de sympathie qu'elle avait accordé à ses assiduités. Le soin de gagner les bonnes grâces de la chienne favorite de Laverdure ne préoccupait pas seul la baronne, il faut bien l'avouer, et ses yeux, tournés incessamment vers la pendule, suivaient avec anxiété la marche de l'aiguille sur le marbre. Enfin l'instant désiré arriva : Mme de Laluzerte prit dans le double fond d'une boîte de laque un sachet de satin blanc, défit brusquement la doublure, et tira du milieu de la ouate un petit paquet de papier gris qui s'y trouvait soigneusement caché, puis, retenant Léda par l'oreille, sortit de la chambre à pas comptés. Il y avait sans doute dans cet accouplement quelque chose d'étrange, car Verdurette, qui parut à cet instant à l'extrémité du corridor, ne put résister à un accès d'invincible curiosité, et, retenant son souffle, marchant sur la pointe du pied, se mit à suivre la baronne. L'on entendit presqu'en même temps l'horloge du château sonner quatre heures.

C'était l'heure à laquelle Marmande, pour obéir aux exigences du régime sévère auquel le condamnait l'état débile de sa santé, avait l'habitude de prendre un consommé. Le liquide, fumant dans une coupe d'argent, se trouvait sur la table, quand la baronne et sa compagne improvisée entrèrent dans la salle à manger. Mme de Laluzerte ferma soigneusement la porte, embrassa la chambre d'un coup d'œil circulaire, et enfin, sûre d'agir sans témoins, vida dans le bol une partie de la poudre blanche contenue dans le paquet qu'elle avait tiré de la ouate de son sachet. Alors, comme si elle eût voulu s'attacher à jamais le cœur de Léda, le plus gracieusement du monde elle mit le potage à sa portée. Un instant la chienne de Laverdure crut sans doute à un jeu de son imagination, car elle s'arrêta indécise, passant avec gourmandise sa langue sur ses lèvres, et portant de la baronne au potage, puis du potage à la baronne, ses regards les plus tendres. Cette méfiance finit par offenser la dame, dont la figure trahissait les plus vives anxiétés, et de sa propre main elle enfonça le museau de Léda dans le liquide. La tentation était trop forte, et en quelques coups de langue la chienne eut bientôt mis le bol à sec. Immédiatement Mme de Laluzerte replaça le vase d'argent sur la table et quitta la chambre; mais sa préoccupation était si grande, que Verdurette, qui avait suivi par le trou de la serrure tous les détails de cette scène, put, en se dissimulant sous la portière de tapisserie, échapper aux regards de la dame. Le danger passé, Verdurette s'empressa de quitter son lieu de refuge; mais la scène à laquelle elle venait d'assister l'avait frappée d'un tel étonnement qu'elle descendit aux cuisines en croyant regagner l'appartement de sa maîtresse.

Demeurée seule dans la salle à manger, Léda, alléchée à l'œuvre, s'était dressée sur ses pattes de derrière et regardait soigneusement sur la table s'il ne restait rien qu'elle pût s'offrir à elle-même, lorsque ses recherches gastronomiques furent troublées par l'arrivée du comte de Marmande. A sa vue, l'animal, soit crainte du châtiment, soit puissance du remords, s'élança par la croisée et courut chercher dans sa niche une digestion paisible. Marmande n'accepta point avec philosophie cette légère mésaventure, car, se précipitant sur la sonnette, il en agita le cordon à plusieurs reprises avec véhémence.

— Eh bien! dit-il impérieusement au domestique qui répondit à cet appel, vous ne pouvez fermer les portes, tenir la maison en ordre. J'arrive ici juste à temps pour trouver Léda le nez dans mon potage. Allez; qu'on m'en serve un autre, et qu'on appelle Laverdure.

La première partie de cet ordre ne put être exécutée à la satis-

faction du comte, car le domestique vint bientôt lui annoncer qu'il ne restait plus de consommé.

— Allons,... bien,... très bien,... de mieux en mieux, dit Marmande, donnant cette fois carrière à toute sa mauvaise humeur, l'office et l'appartement sont au même niveau de bonne tenue! Désordre, gaspillage partout!... Ah çà! monsieur Louis, ajouta le comte en fixant un regard sévère sur le domestique, qui avait oublié, dans sa précipitation, d'endosser sa livrée, est-ce que vous n'auriez pas d'habit par hasard, que je vous vois en manches de chemise? Il ne faut pas vous gêner, faites comme chez vous! Entendez-le bien une fois pour toutes; que je ne vous voie plus dans l'appartement avec cette tenue d'écurie!

Ce fut avec une bien vive satisfaction que le domestique, tout ému de cette brusque apostrophe, vit à cet instant le long corps de Laverdure franchir la porte de la salle à manger et venir s'interposer entre lui et le courroux de son maître.

— Laverdure, dit brusquement le comte, il faut que cela finisse. Tu es le maître ici, je le sais, je le sais fort bien; mais n'abuse pas trop de ma patience. Tu as des chiens pour ton plaisir, car personne ne s'en sert ici que toi, et tu ne peux trouver mauvais que je m'oppose à ce qu'ils fassent leur niche au salon. Je te le dis, et je serai inflexible : la première fois que je trouve un chien dans la maison, je le fais tuer sans pitié.

Cette menace ne résonna pas sans doute d'une manière bien effrayante aux oreilles du vieux serviteur, car il garda le silence.

— Allons, tu es muet? poursuivit Marmande. Tu ne peux pas me répondre par un mot d'excuse, me dire que tu es fâché des dégâts commis par tes chiens dans la maison, que tu veilleras désormais à ce que cela ne se reproduise plus?... Tu vois ton maître, ton pauvre maître, souffrant, nerveux, et tu prends en quelque sorte plaisir à l'irriter. Rien n'y fait, ni prières ni reproches. Tu n'étais pas comme cela autrefois, Laverdure; mes bontés t'ont gâté.

— Si monsieur le comte savait combien je regrette les méfaits de Léda, reprit le vieux garde d'un ton pénétré, il ne me les reprocherait pas si sévèrement.

— C'est bien,... c'est bien... Point de paroles, des actions. Je jugerai de ton repentir à ta vigilance. As-tu des hommes pour demain? Tu sais que ces messieurs comptent faire une battue?

— J'allais juste descendre à Verberie pour m'en procurer, répliqua le garde.

— Encore ton habitude de n'en faire qu'à ta tête! dit vivement le comte, qui se serait bien gardé de laisser passer inaperçu le plus petit sujet de reproche : il y a plus de huit jours que je t'ai pré-

venu, et hier encore je t'ai rappelé la partie projetée, en te recommandant de prendre tes mesures.

— Monsieur le comte sait, reprit le garde avec l'aplomb d'un homme sûr de la validité de son excuse, qu'hier j'ai été porter du gibier à M. Jeanicot.

— Je sais,... je sais fort bien, interrompit Marmande en coupant impitoyablement la parole à son interlocuteur, que tu as toujours une bonne raison à donner pour ne pas exécuter mes ordres. Maintenant ces messieurs auront des batteurs, ou ils n'en auront point; c'est ton affaire, je m'en lave les mains. Ah! tu peux te vanter que tu me rends la vie dure, ajouta le comte en se frappant les mains avec un désespoir que ne justifiait que médiocrement l'oubli de son vieux serviteur.

Tout cuirassé qu'il était contre les boutades de son maître, l'amertume de ces paroles fit une profonde impression sur Laverdure, et, le visage consterné, il demeurait sans réponse. Ce trouble du repentir n'échappa point à son interlocuteur, qui reprit d'un ton plus doux : — Que restes-tu là sur tes jambes, comme un héron dans un marais? Crois-tu trouver des batteurs dans ta casquette? Tâche de réparer le temps perdu et de faire faire à mes hôtes une battue comme nous en faisions autrefois. File,... file donc... Qu'attends-tu?

Le vieillard ne se fit pas répéter deux fois l'ordre du départ, et, dans sa précipitation, manqua de renverser Mme de Laluzerte, qui rentrait en ce moment dans la salle à manger.

— Mille pardons pour ce vieux butor, madame, dit Marmande à la baronne. Tout en ne m'obéissant jamais, à mes moindres reproches il perd la tête. Je viens de le tancer d'importance, aussi en est-il tout ahuri. C'est que vraiment la patience d'un saint ne résisterait pas à une maison en désarroi comme la mienne : les chiens viennent prendre leur repas dans la salle à manger, et dans ce moment vous auriez besoin d'un bouillon, qu'avec un chef et deux marmitons dans ma cuisine je ne pourrais vous l'offrir. En vérité, vous devez bien prendre en pitié une pareille pétaudière, vous dont la maison est tenue avec tant d'ordre et de soin! J'ai beau dire vingt fois par jour à Mme de Marmande de prendre modèle sur vous; mais il est convenu, au salon comme à l'office, que je rabâche, et l'on ne m'écoute pas.

— Voyons, mon cher comte, reprit la baronne d'une voix doucereuse, ne calomniez pas cette bonne Anna, qui n'a qu'une pensée, un désir, celui de vous plaire. Elle est encore trop jeune et trop jolie pour se sacrifier comme je le fais aux soins du ménage. Laissez faire le temps. Les soins de l'intérieur sont les plaisirs de l'âge mûr, et, Dieu merci, bien des années s'écouleront encore avant que l'heure de ces plaisirs-là ait sonné pour notre chère enfant... Mais

vous attendez donc beaucoup de monde ce soir? Savez-vous bien que c'est une vraie trahison? ajouta la dame avec une moue charmante.

— Presque personne, répliqua le comte : M. Cassius, qui doit enfin nous montrer son célèbre costume de *highlander*, M. Jeanicot, et notre ami Desbois. Je compte au reste à peine sur ce dernier; je crains que ce procès d'empoisonnement qui doit se terminer aujourd'hui ne nous prive de sa compagnie, sinon pour la chasse de demain, du moins pour le dîner de ce soir... Vous nous restez, n'est-ce pas?

— Il n'y a pas moyen de vous refuser; quoique j'aie quitté Laluzerte depuis hier matin, je n'ai pas la force de résister à ma curiosité, et de partir sans avoir vu le costume écossais de M. Cassius.

— Vous nous quitteriez ce soir? interrompit Marmande d'un ton de reproche fort galant.

— Oh! impossible autrement, je n'ai pas vu mon mari depuis bientôt trente-six heures; mais, comme M. de Laluzerte se garderait bien de manquer à la battue de demain, il me ramènera avec lui.

— Vous arrangez si bien les choses qu'il est impossible de ne pas acquiescer à toutes vos dispositions, reprit Marmande, qui déployait toujours envers la baronne un véritable luxe de courtoisie. Maintenant, comme il s'agit de tuer le temps jusqu'au dîner, que puis-je vous offrir? Une partie de trictrac, — vous me devez une revanche d'hier, — ou un tour dans le parc?

— J'en reviens en ce moment; la crainte de la pluie m'a chassée, et c'est malgré mon conseil qu'Anna est sortie il y a quelques minutes. Pour tout avouer, je dois même dire que nous sommes toutes deux un peu coupables du méfait de Léda, et il ne me surprendrait pas qu'elle ou moi, peut-être elle et moi, eussions laissé la porte du vestibule ouverte. Elle était si pâlotte, si pâlotte, la chère petite, que je lui ai dit qu'il n'y avait pas de bon sens à aller s'exposer ainsi au froid et à l'humidité; mais elle n'a rien voulu entendre, elle est sortie. C'est ainsi que les jeunes femmes détruisent leur santé. Aussi je vous demande expressément de lui faire des reproches, d'user même de votre autorité de mari pour la retenir à la maison quand le temps menace, comme en ce moment.

— Il faudrait avoir autre chose à lui offrir qu'une société maussade comme la mienne, reprit Marmande du ton d'un mari émérite qui ne nourrit pas de fausses illusions.

— Ah! je vous y prends encore à vous calomnier, vous et votre femme, reprit la baronne en levant l'index de sa droite d'un geste fort gracieux; prenez garde, je me fâcherai, et mon courroux n'est pas à dédaigner. — La dame ajouta de sa voix la plus douce : — Voulez-vous être aimable, mais très aimable? Eh bien! nous allons

rentrer au salon, et pendant que je finirai les pantoufles destinées à notre bon curé, vous me lirez le compte-rendu du procès de cette horrible femme Péterel. Vous avouerai-je ma faiblesse, je n'ose lire, quand je suis seule, toutes ces atrocités! Riez, riez tant qu'il vous plaira; mais la semaine dernière je me suis évanouie en lisant le récit du dernier assassinat commis à Paris, poursuivit Mme de Laluzerte avec une mignardise un peu enfantine pour son âge.

Marmande s'empressa d'agréer cette proposition, et bientôt, comfortablement assis, le journal du département à la main, il commençait à haute voix l'acte d'accusation dû à la plume de M. Desbois, tandis que sa compagne partageait toute son attention entre la prose du magistrat et la confection d'une rose verte de la plus belle venue. Il s'agissait d'un de ces crimes qui ont le triste privilége d'exciter l'attention d'un peuple qui s'ennuie, pour emprunter une expression à un grand poète politique. L'accusée traduite devant les assises de l'Oise sous la prévention d'avoir empoisonné son mari appartenait à une famille honorable; elle était jeune et jolie, tandis que la victime, vieillard infirme et aveugle, ne se recommandait guère que par son trépas à l'intérêt public. De plus, quoique les chimistes eussent trouvé dans l'estomac du défunt une respectable quantité d'arsenic, il n'existait point contre l'accusée de preuves d'une matérielle évidence. Ces diverses circonstances avaient donné un véritable retentissement au procès et divisé le département en deux camps, dont les querelles, aux combats à la dague et au poignard près, rappelaient les dissensions célèbres des guelfes et des gibelins, des Capulets et des Montaigus. L'acte d'accusation pouvait d'ailleurs passer pour un remarquable modèle du genre : remontant à la plus tendre jeunesse de l'accusée, ce document mettait en lumière avec une prodigieuse habileté ses penchans pervers et précoces. M. Desbois n'avait pas manqué non plus d'accommoder à son usage la métaphore du vaisseau de l'état, si chère au journalisme de l'époque; aussi comparait-il la société à un navire ayant pour pilote la famille, et il les montrait luttant toutes deux contre les flots déchaînés de la mer du crime...

Marmande achevait de lire cette image d'un luxe un peu oriental, lorsque la baronne l'interrompit en disant : — Encore une aiguille brisée, et mon étui est vide. Il faut que vous ayez la bonté d'interrompre cette lecture si attachante, car je n'ai plus d'aiguilles, et vais aller en chercher chez moi.

— Ne prenez pas cette peine, reprit le comte; l'étui de ma femme est toujours bien fourni. — Et, se levant, il vint fouiller le panier à ouvrage de la comtesse, qui se trouvait sur le piano.

Un observateur n'eût pas manqué d'être surpris du palpitant in-

térêt avec lequel la baronne suivit les mouvemens de son compagnon, et de l'émotion profonde qui vibrait dans sa voix lorsqu'elle le remercia par ces mots : — Vous êtes bien bon!

Mais ces détails échappèrent à Marmande, et il attendait que la dame eût fait son choix, quand ses doigts s'ouvrirent, et un petit paquet qui sembla sortir de l'étui vint rouler à terre.

— Ah! je vous dévoile les secrets d'Anna, je vous livre ses billets doux, dit la baronne, s'efforçant de dissimuler son trouble profond sous un air de Célimène.

— Des billets doux, je ne crois pas, reprit Marmande en ramassant le papier, qu'il ouvrit.

Il ne contenait rien autre chose qu'une substance blanchâtre et cristalline d'un aspect inoffensif, et cependant, sous l'impression du crime si bien raconté par M. Desbois, le comte ne put se défendre d'une folle pensée; mais ce rêve de démence passa comme l'éclair dans son cerveau, et il reprit presque aussitôt : — Voici la maison, madame! rien à sa place! C'est dans son étui à aiguilles que ma femme met l'alun dont elle se sert pour ses aquarelles! — Et, haussant les épaules, le comte, après avoir remis le paquet dans l'étui, replaça ce dernier dans la corbeille à ouvrage, et revint s'asseoir dans le fauteuil.

Mais cette interruption avait été fatale à la lecture : la baronne ne lui accorda plus qu'une oreille indifférente, et lorsque Marmande en arriva aux premiers interrogatoires de l'accusée, elle le remercia de sa complaisance, et rentra dans son appartement pour réparer avant l'heure du dîner le désordre de sa toilette.

Une fois seul, le comte demeura quelques instans affaissé dans son fauteuil, comme un homme dominé par les plus bizarres réflexions, et ce fut par un mouvement machinal que, se dressant sur ses jambes, il entama autour de la table du salon une promenade circulaire; mais presque aussitôt l'idée qui le préoccupait se trahit visiblement. Le cercle de ses pas s'agrandit du côté du piano, et il ne quitta plus du regard la corbeille de travail déposée sur l'instrument. Enfin la curiosité l'emporta. La rougeur au front, il mit la main dans le panier de soie, ouvrit l'étui, en retira le petit papier et reprit sa course autour de la chambre; seulement, en passant près de la cheminée, il s'arrêta en balançant le papier dans sa main, comme s'il eût voulu le livrer aux flammes. Ce fut là le dernier effort de la probité conjugale. Marmande, ayant ouvert le papier, contempla la poudre qu'il contenait avec une scrupuleuse attention. Le témoignage de ses yeux ne pouvait lui dénoncer que ce qu'il avait déjà vu : une substance blanchâtre et cristalline, d'apparence inoffensive; aussi, imbibant légèrement l'index dans la poudre, il le

porta à ses lèvres. La sagacité de son palais demeura aussi en défaut, et il ne reconnut qu'une saveur saline et métallique, particulièrement désagréable. La curiosité du comte échouait dans ses investigations, quand d'un geste rapide comme la pensée il saisit les pincettes, retira du foyer un charbon ardent, sur lequel il jeta une pincée de poudre qui, petillant sur le feu, répandit dans l'appartement une odeur alliacée et nauséabonde. L'émotion qui serra en ce moment le cœur du jeune homme dut être sans doute bien puissante, car il eut besoin de s'appuyer contre la cheminée pour ne point glisser sur le parquet.

Ces soupçons, que le délire d'une fièvre ardente eût seul pu excuser, ne maitrisèrent pas longtemps la raison du comte : comme indigné de ses pensées, il précipita dans le foyer, d'un mouvement plein d'horreur, pincettes et papier, et sortit en s'écriant : Ah! je suis vraiment un infâme!...

Huit heures venaient de sonner à la pendule du salon. A l'exception de Marmande, qui, assis dans un grand fauteuil, se livrait aux plaisirs solitaires du tisonnage, les hôtes du château se pressaient autour de la table ronde sur laquelle M. Cassius avait exposé à l'admiration publique son célèbre costume de *highlander*. Les fumées des vins généreux du comte, peut-être aussi le sentiment de son importance, avaient développé au plus haut degré la faconde de l'anglomane, et, avec la complaisance d'un cicerone romain devant des ruines antiques, Cassius expliquait les différentes parties de son costume. Claymore, toque et *kilt* avaient déjà subi l'inspection de la compagnie, et pour le moment le montagnard de l'Oise tenait entre ses mains un de ces instrumens primitifs qui, sous le nom de musette, *biniou* ou *pibroch*, ne semblent avoir d'autre spécialité que de glorifier les excellences de la clarinette.

— Ah çà! mon cher ami, dit Jeanicot, qui, en l'absence de M. Desbois, s'était attribué la tâche de faire briller Cassius, est-ce que vous auriez rapporté d'Angleterre le talent du *biniou?* Vos voisins doivent s'en réjouir.

— Très cher, ne parlez donc pas de ce qui vous est tout à fait inconnu, reprit vivement Cassius, choqué de la méprise du notaire. Ceci n'est point un *biniou*, mais bien un *pibroch*, le *pibroch* écossais, et pour rien au monde je ne cèderais le droit de porter ce noble instrument.

— Serait-ce par hasard quelque sortilége, un anneau de Gygès, ou une lampe d'Aladin? ajouta le notaire.

— Vous avez autant d'esprit que d'instruction, je le sais depuis longtemps, reprit Cassius d'un ton cassant; cependant vous n'êtes pas universel : ainsi vous ignorez que le plus haut grade que les lois

du clan des Moidart autorisent à accorder à un étranger est celui de *pibroch-major*, et que cette faveur insigne n'avait jamais été accordée avant moi qu'à deux Français qui accompagnèrent le prétendant en Écosse.

— Tambour-major, *pibroch-major,* dit en *sotto voce* Jeanicot, comme s'il eût voulu rectifier ses idées par des analogies.

Cassius continua sans répondre même du regard à cette interruption peu bienveillante : — Lorsque je chassais les *grouses,* il y a trois mois, à *Moidart-Castle,* sir Josias, poussé par son amitié pour moi, car je n'avais aucun titre à cette distinction, voulut absolument m'armer *pibroch-major.* Cette dignité devient héréditaire dans ma famille, et me confère à perpétuité, à moi et à mes descendans, le titre d'*esquire,* le droit de me servir du *crest* du clan : un pélican en champ d'azur... et bien d'autres priviléges encore.

— On n'invente pas ces choses-là, reprit Jeanicot en ouvrant de grands yeux, comme un homme forcé par l'évidence des faits dans ses derniers retranchemens d'incrédulité.

— Musicien comme vous l'êtes, monsieur Cassius, dit la comtesse, je suis persuadée que vous justifiez en tous points votre nouveau titre, et que vous jouez à merveille déjà de cet instrument.

— Monsieur Cassius, ajouta Mme de Laluzerte, ne vous faites pas prier, et donnez-nous un échantillon de votre talent avant mon départ.

Cette demande de mettre en évidence un nouveau talent était trop agréable au *pibroch-major* pour qu'il se la fît répéter; aussi, prenant immédiatement position, il commença, sous prétexte de marche guerrière, à tirer de l'instrument les sons les plus étranges. Si cette musique écossaise faisait subir aux oreilles de l'auditoire une rude épreuve, la vue du joueur, les yeux écarquillés à sortir de la tête, les joues gonflées comme un triton classique, offrait sans doute une ample compensation à leurs souffrances acoustiques, car tous les visages rayonnaient d'une jubilante satisfaction. Un incident imprévu vint augmenter les bonnes dispositions de l'auditoire. Au moment où M. Cassius achevait une gamme chromatique de l'effet le plus martial, un chien qui se trouvait dans la cour, se croyant sans doute appelé à briller dans cette symphonie, joignit ses hurlemens aux accens du *pibroch,* et, acharné à la lutte, ne se tut qu'au moment où le joueur, excédé de fatigue, dut mettre un terme à ses mélodies. Le *pibroch-major* avait à peine déposé son instrument, que Mme de Laluzerte, distribuant ses adieux avec le plus aimable sourire, quitta le salon, et se croisa à la porte d'entrée avec M. Desbois, qu'un domestique venait d'annoncer.

L'entrée du magistrat réveilla immédiatement chez les hôtes du

Soupizot le désir de connaître le résultat de la grande affaire du jour, et il se trouva salué par ces diverses interpellations, qui partirent comme un feu de file :

— Quelles nouvelles apportez-vous, monsieur Desbois? dit le comte.

— Cette malheureuse créature serait-elle condamnée? s'écria la comtesse, incapable de maîtriser son émotion.

— Cher d'Aguesseau, avons-nous emporté notre petite condamnation capitale? demanda Jeanicot avec un sourire plein d'aménité.

L'attitude de l'homme grave, sans accuser l'abattement de la défaite, n'avait point cette intime assurance qui caractérise les victorieux. L'œil mélancolique sous sa lunette d'or, la bouche ouverte par un sourire modeste, tout en lui trahissait l'auteur incompris qui n'a recueilli pour prix de ses efforts qu'un improductif et bâtard succès d'estime. — Le jury a admis des circonstances atténuantes, dit le magistrat en homme qui arrive au fait sans circonlocutions.

— C'est en vérité incompréhensible après votre superbe réquisitoire, car, sans flatterie aucune, vous vous êtes élevé ce matin à la plus haute éloquence, dit Cassius.

— Et cette infortunée n'est pas morte de honte et de remords? interrompit la comtesse.

— Des circonstances atténuantes! répéta machinalement Marmande.

— Voulez-vous dîner, monsieur Desbois? dit Kervey, qui n'accordait qu'un médiocre intérêt au sort de la condamnée.

— Mille remerciemens, c'est fait, répondit l'homme grave en s'approchant de la cheminée.

— Et comment vous expliquez-vous ce prodigieux verdict? repartit Jeanicot, qui ne pouvait s'empêcher de ressentir vivement l'échec éprouvé par son ami.

— Ah! pour cela je ne m'en charge point, je laisse ce soin à MM. les jurés. Dans mon humble jugement, je me déclare incapable de trouver au verdict une explication, une excuse même, dirais-je, si je parlais suivant ma conscience. — M. Desbois continua vivement, en orateur qui ne veut pas perdre l'occasion de placer un discours tout fait : « Si jamais crime fut prouvé jusqu'à l'évidence, si jamais crime fut entouré de circonstances atroces, ce fut assurément celui de la femme Péterel. C'est au sein du foyer conjugal que l'empoisonneuse a été choisir sa victime. Sous l'apparence d'une potion salutaire, elle a servi le breuvage homicide au mari qui la chérissait comme un père, au vieillard aveugle qui eût trouvé appui et protection chez tout cœur bien né. Ah! pour frapper ainsi sans pitié, sans remords, elle a dû dépouiller non pas les instincts de l'épouse, mais les instincts de la femme!... Et cela même sans l'ex-

cuse d'une passion adultère, par amour de l'or, pour hériter plus tôt de sa victime. Pour ceux qui comme moi ont sondé le crime dans tous ses replis, la culpabilité de la femme Péterel est plus évidente que la lumière du jour, et, j'ose le dire, mes faibles efforts ont fait passer cette conviction dans l'âme des jurés; aussi, reculant devant le scandale d'un acquittement, ils ont rendu un verdict mille fois plus scandaleux encore. En vérité, en voyant de pareils actes de faiblesse, on s'inquiète, on s'effraie pour l'avenir... Où nous conduit cette indigne pusillanimité des citoyens appelés à remplir le plus saint des devoirs? Ne dirait-on pas que la peine de mort est rayée de nos codes, et que les théories humanitaires ont eu raison de la rigide sagesse du législateur? »

A cet instant recommencèrent dans la cour les hurlemens qui avaient accompagné les derniers exercices du *pibroch*. Ces cris, que l'on entendait distinctement, avaient quelque chose de si étrangement triste et douloureux, qu'il se fit dans le salon un profond silence.

— Encore les chiens de Laverdure! c'est à n'y pas tenir! interrompit Marmande.

— Ce chien étouffe évidemment, dit Jeanicot.

— Dieu le veuille! reprit Marmande en haussant les épaules. Il poursuivit après une pause avec un singulier accent d'ironie : — Mon cher magistrat, vous êtes dans le délai légal pour maudire vos juges, et loin de moi la pensée de vous refuser cette satisfaction. Cependant, permettez-moi de vous le dire, vous êtes injuste envers les jurés, et les circonstances atténuantes qu'ils ont admises n'ont rien que de très rationnel.

— Oh! vous plaisantez, cher comte, reprit le magistrat, assez désappointé.

— Pas le moins du monde, et tenez, discutons froidement, si l'on peut s'entendre toutefois, car le chien de Laverdure a juré de ne pas nous laisser un instant de repos, ajouta Marmande du ton d'irritation nerveuse qui lui était familier. Il reprit avec un sang-froid plein d'affectation : — Le défunt n'était-il pas le mari de la dame Péterel, c'est-à-dire que, pauvre femme, elle se trouvait liée à tout jamais à un être laid, infirme, repoussant sans doute?... Et vous ne trouvez pas cela atténuant, très atténuant!... Allons plus loin : vous l'avez dit, le patrimoine conjugal lui était assuré après son mari, c'est-à-dire que, le bonhomme mort, sa vie pleine de tristesse et d'ennuis devenait brillante et heureuse. Plaisirs de l'opulence, plaisirs du cœur, un mari beau, aimable, elle pouvait tout rêver, prétendre à tout... Et vous ne trouvez pas cela très atténuant, prodigieusement atténuant! Quant à moi, si j'avais eu à défendre la dame Péterel, loin de chercher à nier le crime de ma cliente, j'aurais

clairement établi son cas en ces termes, bien sûr d'avoir raison de la sagacité des jurés.

— Ah monsieur! interrompit la comtesse d'une voix suppliante, de grâce cessez ces horribles paradoxes; même en manière de plaisanterie, ils font mal à entendre.

Les hurlemens du chien, qui n'avaient pas discontinué, devinrent en ce moment plus saccadés, plus nerveux. On ne pouvait se le dissimuler, c'était le râle d'une pauvre bête à l'agonie. Chacun prêta l'oreille à ces plaintes lugubres. Marmande comprit alors pour la première fois ces hurlemens, avant-coureurs de la mort, et les idées les plus incohérentes traversèrent son cerveau.

— Mais, pour Dieu! qu'a donc ce chien? dit-il en se cramponnant à la sonnette, qu'il agita violemment.

La réponse à cet appel ne se fit pas longtemps attendre. La porte du salon s'ouvrit avec fracas, et en deux enjambées Laverdure fut à la cheminée, debout près de son maître. Le vieux garde était prodigieusement pâle; il avait gardé sa casquette sur la tête; tout en lui décelait la plus vive anxiété.

— Monsieur le comte, dit-il, un grand malheur vient d'arriver; Léda se meurt, elle a été empoisonnée.

— Empoisonnée! répéta le comte d'une voix si lugubre et si sourde que l'on eût dit que toutes les fibres de son cœur se détendaient à la fois.

Le visage de Marmande devint livide, et ses membres tressaillirent comme sous le coup d'un choc électrique. Qui eût posé la main sur son cœur eût senti des battemens à briser la poitrine. Il trouva cependant la force de dompter cette émotion suprême, et reprit d'une voix presque calme : — Qu'on lui tire un coup de fusil au front pour abréger son agonie.

Cet épisode étrange fit une profonde impression sur la compagnie, et la conversation demeura froide et languissante jusqu'au moment où la jeune comtesse donna à ses hôtes le signal de la retraite.

Lorsque Mme de Laluzerte avait quitté le salon, elle avait dû traverser les rangs d'une domesticité nombreuse, attirée dans la salle à manger par les sons inouis du *pibroch*, et au milieu de laquelle Verdurette se faisait remarquer par son curieux empressement. Ce ne fut qu'après réflexion et avec regret que la jolie chambrière, pensant que la baronne pourrait avoir besoin de ses services dans ses apprêts de départ, se décida à la suivre. Elle avait atteint le haut du premier étage, lorsqu'à son grand étonnement elle s'aperçut que la dame, loin de gagner son appartement, venait de disparaître dans la chambre à coucher de sa maîtresse, dont la porte battait au vent. Saisie alors d'un invincible accès de curiosité, d'un

pas rapide, retenant son souffle, elle entra dans un cabinet de toilette voisin d'où, à travers une porte vitrée, elle ne perdit pas un détail des choses étranges qui se passaient auprès du lit de sa maîtresse. La baronne, marchant droit à l'alcôve, avait versé une poudre blanche dans la carafe qui se trouvait sur la table de nuit, puis, sans retourner la tête comme Caïn fuyant après le meurtre d'Abel, avait quitté la chambre. Cette scène singulière frappa Verdurette d'un étonnement mêlé de terreur; le cœur saisi d'une véritable défaillance, elle se laissa retomber sur une chaise où, sans avoir conscience du temps, elle demeura ensevelie dans la plus profonde méditation.

Lorsque Verdurette redescendit l'escalier, un groupe nombreux de domestiques se trouvait réuni sous le vestibule autour du corps expirant de Léda. A cette vue, les deux scènes auxquelles elle avait assisté par un hasard providentiel s'imagèrent en traits de feu dans le cerveau de la jeune fille; elle se rappela la promesse solennelle qu'elle avait faite à son parrain, et, sous l'empire d'une exaltation vertigineuse, se prit à courir dans la direction du château de Laluzerte.

V. — LE RÉVEIL DU SOURD.

La mort tragique de Léda avait fait événement dans la domesticité du Soupizot, et plus d'une heure s'était écoulée depuis que les hôtes du château s'étaient retirés dans leurs appartemens respectifs, lorsqu'un domestique, entrant dans le salon pour éteindre le feu et les bougies, fut fort étonné de s'y trouver en présence de son maître. Enfoncé dans un grand fauteuil, la tête entre ses deux mains, la respiration brève et haletante, le comte était livré à des angoisses mortelles que trahissait trop clairement son attitude. En proie à une torpeur fiévreuse, moitié sommeil, moitié délire, les diverses scènes de la journée se pressaient tumultueusement dans son cerveau. Il voulait, mais en vain, douter encore : le témoignage de ses yeux était là, solennel, inflexible, pour attester qu'un crime odieux avait été tenté contre ses jours, que l'auteur de ce crime était... Et cependant il s'efforçait de conserver des doutes. Sa raison, son cœur, lui disaient qu'il était le jouet de quelque atroce machination, que ses soupçons seuls étaient un acte d'infâme démence; mais les preuves matérielles étaient là, évidentes, inexorables. Pouvait-il, sans lutter contre l'évidence et le bon sens, nier que le poison qui avait donné la mort à la pauvre Léda avait été versé dans un breuvage à lui destiné? La baronne l'avait dit, Mme de Marmande avait traversé la salle à manger lorsque la coupe se trouvait sur la table, et elle était à cet instant pâle, si pâle, que Mme de Laluzerte avait été frappée de l'altération de ses

traits. Et quand bien même il eût voulu lutter contre l'évidence de ces témoignages, n'avait-il pas eu entre les mains une preuve plus irrécusable encore? pouvait-il se méprendre sur la nature de la poudre si soigneusement cachée dans le double fond de l'étui, et qu'un hasard providentiel lui avait révélée?... Et aux preuves matérielles venaient se joindre dans cet esprit défiant, comme autant de preuves morales, les paradoxes insensés qu'il avait débités le soir même, et dont il se faisait sans pitié l'application. N'était-elle pas liée, pauvre femme! à un être laid, infirme, dégoûtant, quinteux? Il ne se faisait pas d'illusions sur les charmes de sa personne et de son caractère. Une dot considérable ne lui était-elle pas assurée? Après lui, un avenir brillant s'ouvrait devant elle : plaisirs du monde, plaisirs du cœur, un mari de son choix, beau, aimable, elle pouvait tout rêver, prétendre à tout... Ces réflexions avaient parcouru pendant plus d'une heure, comme une lave brûlante, la tête de Marmande, et lorsque l'entrée du domestique vint l'arracher à sa solitude, son parti était pris : un juge égaré allait punir. Le comte, quittant le salon, se trouva sous le vestibule en face de Kervey, qui revenait de sa promenade nocturne.

— Bonsoir, George! dit le marin apostrophant son ami. Puis, reconnaissant à la clarté de la lampe l'effrayante altération qui décomposait les traits du jeune homme. — Comme tu es pâle! qu'as-tu donc? ajouta-t-il.

— Que puis-je avoir? J'ai sommeil, reprit Marmande d'une voix brève.

— George, tu me caches quelque chose, répliqua le marin avec une tendre sollicitude.

— Quoi? un crime peut-être! Bonsoir. — Et ce disant, le comte se dirigea brusquement vers l'escalier.

La catastrophe de la soirée avait jeté une sourde inquiétude dans l'âme de Kervey. Sans s'expliquer pourquoi, il se trouvait dominé par les plus noirs pressentimens. La pâleur mortelle du comte, l'amertume étrange de ses réponses vinrent redoubler les tristes dispositions de l'esprit du marin, et, allumant un nouveau cigare, il sortit de la maison pour calmer par la promenade l'agitation de son cœur.

A l'entrée de Marmande dans la chambre de sa femme, Anna, assise près de son lit, un livre de prières à la main, lisait avec ferveur. Une bougie éclairait seule la chambre, et sa lumière se jouait en reflets capricieux dans le liquide verdâtre dont était remplie la carafe qui s'élevait sur la table de nuit près du flambeau. La jeune femme déposa immédiatement son livre, puis, frappée de la pâleur livide répandue sur le front du comte : — Êtes-vous malade, monsieur? dit-elle d'une voix pleine d'intérêt.

— Pardonnez-moi, madame, de vous déranger à une heure si indue; mais j'aurais à vous entretenir d'affaires importantes qui ne souffrent aucun retard.

— Je suis à vos ordres, monsieur, reprit Anna, tout émue de la solennité de ce préambule.

Le comte ajouta, après une pause, du ton d'un juge qui prononce un arrêt sans appel : — Vous m'avez apporté en mariage deux mille quatre cents livres de rente, je vous compléterai six mille francs : demain vous quitterez cette maison et irez vivre dans votre famille, où il vous plaira.

A ces paroles si inattendues, la comtesse porta la main à son front, comme si cet arrêt de séparation si brusquement rendu confondait sa raison. — Oh! monsieur, dit-elle après une pause, vos paroles sont-elles sérieuses?... Dois-je en croire le témoignage de mes oreilles?... Ne suis-je pas le jouet d'un rêve?

L'étonnement plein de douleur répandu sur les traits d'Anna n'échappa point à son mari; mais, loin d'exciter quelque pitié en son cœur, il ne fit que l'affermir dans son implacable résolution. Fixant sur la jeune femme des yeux étincelans de mépris : — Croyez, madame, que je n'ai pas pris la liberté de vous déranger à une heure aussi indue pour vous entretenir de projets en l'air. Les paroles que vous venez d'entendre expriment une volonté immuable à laquelle vous obéirez, j'espère, avec résignation.

— J'ai toujours, monsieur, religieusement respecté vos volontés, reprit Anna, s'efforçant de dominer l'émotion suprême de son cœur. Quel que soit le sort qu'elles puissent me réserver, je saurai m'y résigner en épouse fidèle et courageuse. Cependant, avant d'accepter une condamnation sans appel, laissez-moi vous demander quels sont mes torts. Comment vous ai-je offensé? Que vous ai-je fait?

Et la comtesse, joignant les mains, attacha sur son mari des regards pleins de larmes.

— Permettez-moi, madame, pour moi, et peut-être pour vous, de décliner cette explication. En épouse fidèle et courageuse, vous acceptez le sort que ma volonté vous fait : que faut-il de plus? Que pourrait amener une explication? Une scène d'emportemens et de larmes! Dans notre intérêt à tous deux, nous devons l'éviter. Si une explication de ma conduite vous est nécessaire, donnez-vous-la vous-même; vous en trouverez cent : mon caractère aigri, insociable, mon désir de fuir le monde, de vivre seul, de ne plus être à charge aux autres, comme je le suis à moi-même.

En prononçant ces paroles, la voix émue du comte révélait d'une façon si poignante les souffrances de cette âme frappée d'une maladie incurable, qu'Anna oublia le sanglant outrage dont son mari venait de la flétrir. La femme au cœur d'ange ne vit plus que le pauvre

mutilé auquel elle avait consacré sa vie. — George, dit-elle avec une tendresse infinie, si vous souffrez, si votre vie est pleine de douleurs, ma place n'est-elle pas près de vous?... Ne suis-je pas votre épouse?... Et vous me chassez!

— Appelons cela, madame, une séparation à l'amiable, reprit le comte, dont le cœur resta de glace à cet appel tout plein d'exquise sensibilité.

— George, reprit la jeune femme, il y a dans tout ceci quelque mystère que ma raison cherche vainement à pénétrer... Oh! je vous le jure, en ce moment où j'interroge mon cœur comme Dieu l'interrogera un jour, je n'y vois que pitié pour vos souffrances, dévouement à vos volontés. Je vous le jure, je n'y vois pas une action, une pensée dont une honnête femme puisse rougir.

Le comte reprit avec une impatience brutale qu'il ne chercha plus à dissimuler : — Eh! bien loin de moi, madame, la pensée d'accuser votre conduite, votre pitié pour mes souffrances, votre dévouement à mes volontés : qui en doute? Il n'y a pas eu dans votre vie de deux années une action, une pensée dont une honnête femme puisse rougir : qui en doute? Assurément ce n'est pas moi!... Je vous l'ai dit, s'il vous faut absolument une explication de mes volontés, choisissez-la vous-même dans les nombreuses bizarreries de mon malheureux caractère. Et maintenant, adieu, madame; cet entretien a duré trop longtemps. Laverdure vous remettra au matin le premier quartier de votre pension. Demain soyez partie.

En entendant ces paroles de mépris, l'émotion de la comtesse se calma comme par enchantement; une vive rougeur colora ses joues pâles; son regard, de suppliant qu'il était, devint calme et assuré. — Monsieur le comte, dit-elle, je connais et je respecte mes devoirs d'épouse, mais je connais et je respecte aussi ma dignité de femme et de mère. En ce moment suprême, je vous adjure par votre honneur de gentilhomme, dites, dites-moi les causes qui ont provoqué votre implacable résolution. Cette explication, vous me la devez... Je l'implore, je l'exige.

Il y avait tant de fermeté dans la voix de la comtesse, son regard brillait si tranquille et si pur, qu'un instant Marmande se demanda si le crime pouvait emprunter à ce point les allures de l'innocence; mais la lueur de la vérité ne fit que traverser son esprit égaré, car il reprit froidement : — Qu'il soit fait à votre volonté, madame.

Il poursuivit après une pause : — Un breuvage qui m'était destiné a été empoisonné ce matin. J'ai vu, de mes yeux vu, le poison que vous cachez dans votre boîte à ouvrage.

— Oh! mais c'est du délire, une épouvantable folie! interrompit la comtesse, éperdue à cette révélation inouie.

— Telles ont été mes premières pensées, madame, reprit le comte. Il m'a fallu rencontrer de ces preuves évidentes, qui confondent la raison, pour comprendre que la femme qui portait mon nom descendait, sans un hasard providentiel, dans l'abîme sanglant des cours d'assises. Dieu m'est témoin cependant que je voulais vous épargner l'opprobre d'une explication; mais vous n'avez pas compris la générosité de mon silence : je laissais au remords le soin du châtiment, et vous osez me forcer à punir! Partez, partez vite, croyez-moi, car qui sait si demain je n'aurais pas la force de faire mon devoir d'honnête homme?...

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Anna en se tordant les mains avec un affreux désespoir, mais je ne trouve pas un mot pour me justifier, me défendre... Ma tête brûle,... je sens que ma raison s'égare... Oh! je deviendrai folle!... Pitié, pitié, monsieur!... J'accepte votre arrêt,... je partirai demain, sur l'heure... J'irai où vous voudrez, dans ma famille, en prison;... mais de grâce cessez cet horrible langage qui me tue!

Le comte reprit d'une voix moins implacable : — Il n'a pas dépendu de moi, madame, que je ne vous épargnasse le cruel châtiment de cette explication. Je ne voulais pas me venger, et, tenez, si en ce moment je regrette quelque chose, c'est que le crime n'ait pas réussi : la vie telle que le sort me l'a faite est pour moi si odieuse, que, loin de la haïr, je bénirais la main qui m'en délivrerait.

Toutes les souffrances morales d'un cœur abreuvé du dégoût de l'existence se révélaient si clairement dans ces tristes paroles, que la victime eut pitié du bourreau.

— George, dit la comtesse en saisissant la main de son mari par un geste éloquent, George, dans l'émotion suprême où je suis, ma langue se refuse à servir mon innocence; mais mettez la main sur mon cœur, comptez ses battemens, et dites, dites si ce cœur a jamais pu nourrir la pensée d'un crime.

En entendant ce simple appel de l'innocence, Marmande, à demi vaincu, abandonna sa main à la comtesse, qui allait la porter à son sein, quand la porte s'ouvrit, et Kervey, pâle, ému au plus profond de son cœur, entra dans la chambre. Au retour de sa promenade nocturne, le marin avait entendu un colloque animé dans la chambre de la comtesse. Alors, mû par un sentiment de curiosité que la sincérité de l'affection qu'il portait aux maîtres du Soupizot excusait peut-être, il avait prêté l'oreille et assisté dans tous ses détails à l'horrible scène; mais, en entendant les dernières et touchantes paroles d'Anna, il n'avait pu maîtriser son émotion, et était entré dans la chambre.

— George, dit le marin en appuyant doucement sa main sur l'épaule de son ami, George, reviens à toi.

A cet attouchement, Marmande bondit en arrière; au calme momentané qui avait suivi le tendre appel de la jeune femme succéda dans son cœur une affreuse tempête. Il se frappa le front avec désespoir, ses yeux se fermèrent convulsivement, comme s'ils eussent été éblouis par quelque effrayante apparition. C'est qu'à cet instant les insinuations de la baronne et des lettres anonymes contre Kervey se peignirent en traits de feu dans son cerveau. En proie à une horrible hallucination, il s'expliqua l'attentat dirigé contre ses jours par une passion adultère : Kervey, son ami, son frère, le seul être au monde qu'il aimât réellement, Kervey avait conspiré sa mort!

— Oh! s'écria le comte avec un geste plein d'horreur, vous êtes le complice de cette femme! — Il poursuivit, après une pause, d'une voix brisée par une douleur furieuse : — Le crime n'a plus pour moi de mystères; j'assiste à ses conseils, je tiens ses trames, et dans ce monstrueux dédale je ne sais lequel des deux complices est le plus infâme! L'un doit à mes bontés le pain qu'il mange, les épaulettes qu'il déshonore... Enfant abandonné, ma mère l'a élevé comme un fils, je l'ai toujours traité comme un frère... Sa main, sa main fatale, a fait de ma vie, belle, heureuse, une vie de douleurs et d'agonie. Le lâche, est-ce possible? il a voulu m'achever!

— George, interrompit le marin d'une voix ferme, George, bientôt, à l'heure du sang-froid, vous voudrez, ou je vous connais mal, racheter au prix de tout votre sang les soupçons insensés qui troublent votre esprit.

Pleines d'une mâle dignité, ces paroles, loin de calmer l'emportement de Marmande, arrivèrent à ses oreilles comme l'acier aux flancs du coursier fougueux, et il s'écria dans un paroxysme de désespoir qui touchait au délire : — Et elle, l'infâme! qui m'a donné sa foi devant l'autel de Dieu, qui a porté dans ses entrailles l'enfant de mon amour, elle a comploté ma mort!... Il a peut-être rêvé le crime, mais elle seule s'était chargée de l'accomplir... Honte à vous deux! Quittez cette maison, allez vivre heureux au sein de l'adultère : des cœurs comme les vôtres ne connaissent pas le remords!...

— Comte de Marmande, reprit Kervey avec une tristesse solennelle, insulté, brisé par vous, j'aurais souffert en silence, je me serais souvenu que je devais aux bontés de votre mère le pain que je mange, les épaulettes que je porte avec honneur; mais dans votre affreuse folie vous versez d'ignominieux soupçons sur l'être le plus pur. Oh! je ne puis me taire, je dois vous faire connaître les cœurs que vous venez de briser : ce sera votre seul châtiment, ma seule vengeance... Ange de bonté et de vertu, continua Robert les mains jointes, les yeux pleins de larmes en se tournant vers la comtesse, pouvez-vous me pardonner la vie de douleur que je vous ai faite?... Oui, monsieur, poursuivit l'officier interpellant Marmande,

au jour où, par un funeste hasard, je vous frappai d'un coup fatal, je vous sacrifiai plus que ma vie, je vous sacrifiai un brûlant amour. En des jours plus heureux, vous aviez rêvé d'unir votre sort à celui de cette noble femme, vous me l'aviez dit, et je ne reculai pas devant l'immensité de cette expiation. Nous nous aimions alors tous deux d'un de ces amours qui durent plus que la vie, et cependant je la suppliai, au nom de cet amour même, de se dévouer à vos souffrances, de devenir votre ange consolateur. Je vous aurais donné mon sang, tout mon sang, monsieur, que je ne vous aurais pas donné davantage... Et cette sublime enfant, que ne vous donnait-elle pas!... Mais elle, elle du moins ne vous devait aucun sacrifice. Voici qu'aujourd'hui, frappé de je ne sais quels vertiges, vous venez nous accuser tous deux d'avoir comploté votre mort... Pourquoi?... Pour hériter de vos dépouilles sans doute!... Ah! monsieur, le digne fils de votre noble mère m'eût vu, moi, Kervey, moi, son frère, un poignard levé contre son sein, qu'il eût refusé d'en croire le témoignage de ses yeux! Les regards peuvent tromper; mais ce qui ne trompe point, c'est une vie d'honneur et de dévouement, la foi au cœur d'un honnête homme!

Le marin venait de prononcer ces paroles avec un noble emportement, quand la comtesse, épuisée par cette scène cruelle, sentit ses forces l'abandonner. Ses lèvres blanchirent, ses yeux se fermèrent, elle étendit ses mains défaillantes comme pour demander du secours, et retomba sans connaissance dans le fauteuil.

Foudroyé par les chaleureuses paroles de Kervey, le cœur déchiré par le doute, le comte fut le premier à remarquer l'évanouissement de la comtesse, et se précipita vers la table de nuit. Là, remplissant un verre de limonade, il vint l'approcher de la bouche d'Anna; mais les lèvres contractées de la jeune femme refusèrent le breuvage, et, le front couvert d'une pâleur mortelle, elle demeura dans le fauteuil sans mouvement.

— Ah! monsieur, dit Robert avec un poignant désespoir, vous l'avez tuée : cet ange est remonté au ciel.

En cet instant, un bruit de voix résonna dans la cour; l'on entendit la porte du vestibule s'ouvrir avec fracas; des pas agités retentirent dans le corridor; la porte, enlevée sur ses gonds, livra passage à un long corps qui semblait tomber du ciel. Avant que Marmande et Kervey eussent pu se rendre compte de cette brusque apparition, le baron, car c'était lui, avait fait sauter le verre de limonade que son gendre tenait à la main en s'écriant : — Malheur, malheur sur moi! il est trop tard! Ma fille est empoisonnée!...

Le spectacle qu'offrait la chambre en ce moment avait quelque chose d'étrange. George et Robert se tenaient debout près du fau-

teuil où la comtesse reposait inanimée. Au regard égaré du mari, l'on comprenait que son esprit ne parvenait point à saisir tous les mystères de cette terrible journée. Kervey, les yeux suspendus aux lèvres de la comtesse, attendait, avec plus d'anxiété qu'il n'en eût montré devant un danger mortel, qu'elle eût donné signe de vie. Devant la table de nuit, les yeux attachés sur le vert liquide, M. de Laluzerte frappait le sol du pied avec rage. Enfin, comme fond de tableau, Verdurette, les yeux mouillés de larmes, le front baigné de sueur, la respiration haletante, demeurait debout à la porte.

L'explication qui succéda aux premiers momens de stupéfaction dissipa comme un soleil radieux les soupçons qui obscurcissaient encore l'esprit de Marmande. Verdurette, d'une voix émue, raconta les deux scènes auxquelles elle avait assisté dans la journée, soit dans la salle à manger, soit dans la chambre de sa maîtresse, et de ces paroles il était aisé de conclure les criminels projets de la baronne. Pour s'assurer l'héritage du vieux gentilhomme, la malheureuse avait voulu empoisonner Anna, et, par une conception digne de l'enfer, avait tenté d'expliquer un suicide supposé en établissant les preuves d'un attentat dirigé par la jeune femme contre les jours de son époux.

Devant le tout-puissant témoignage de la vérité, Marmande, éprouvé dans cette journée par tant d'affreuses angoisses, sentit son cœur se tordre sous l'étreinte d'une douleur mortelle. Les mains croisées sur sa poitrine, les yeux fixés sur le parquet, il demeurait debout, immobile. La terre se fût ouverte devant lui au plus profond de ses entrailles, qu'il se fût précipité avec joie dans l'abîme pour échapper à sa honte, à ses remords.

Cette douleur muette n'échappa point à Kervey, car, éclatant en sanglots, il se précipita au cou de son ami en disant avec une admirable effusion de tendresse : — Ah! l'affreux rêve que j'ai fait ce soir!

Le généreux pardon de Robert vint sans doute ranimer le courage de Marmande, car, tombant à genoux devant Anna, dont il saisit respectueusement la main : — Pourrez-vous me pardonner, madame? dit-il.

— Pardonnez-vous, monsieur, comme je vous pardonne, reprit la comtesse d'une voix défaillante.

Marmande, se relevant, quitta la chambre sans mot dire; mais son pas était chancelant comme celui d'un homme ivre, et, lorsqu'il eut dépassé la porte, il fut obligé de prendre le bras de Kervey, qui l'avait suivi, pour gagner son appartement.

Le comte passa le reste de la nuit dans sa bibliothèque, assis de-

vant sa table de travail. A six heures et demie, il sonna son valet de chambre et lui dit d'avertir Laverdure de tenir ses fusils prêts, car il avait l'intention d'accompagner la battue. . . . . .

Trois heures de la nuit viennent de sonner à l'horloge du château de Laluzerte. La nuit est sombre et froide. Tout est calme et silencieux aux environs de la maison. En dépit de l'heure avancée, une lumière brille encore à la fenêtre de la chambre de la baronne, et à plusieurs reprises on a pu voir son ombre se découper en noir sur les rideaux de la croisée. La dame est en proie à une horrible agitation : ses yeux sont injectés de sang, sa respiration est oppressée, elle ne peut tenir en place. Que le vent siffle à travers les branches dépouillées des arbres, qu'un chien de garde fasse retentir l'écho de ses aboiemens, alors elle se précipite à la fenêtre, prête l'oreille avec une anxiété visible, et ne quitte son poste d'observation pour recommencer sa promenade solitaire que quand un silence profond règne autour de la demeure. Des livres ouverts, des canevas à tapisserie, sont jetés pêle-mêle sur une table à ouvrage; mais ces passe-temps ont échoué devant les préoccupations de la baronne. Ni l'intérêt du roman nouveau, ni les charmes d'une tapisserie aux éclatantes couleurs n'ont le privilége de fixer plus de cinq minutes l'attention de cet esprit troublé.

Soudain des bruits de pas retentissent dans le corridor, et Mme de Laluzerte, agitée par un frisson nerveux, se précipite à la porte, qu'elle entr'ouvre. Le baron est devant elle; d'un brusque mouvement, il la repousse à l'intérieur en lui disant : — Vous m'attendiez, madame.

Ainsi surprise, la baronne ne peut se défendre d'un vague mouvement de terreur; mais bientôt le sentiment de son empire sur le vieillard revient à son esprit. L'œil étincelant, la bouche méprisante, elle s'avance vers son mari en disant : — Mais faudra-t-il donc vous faire enfermer dans une maison de fous pour échapper à vos extravagances?

Pour toute réponse à ces injures, le baron pousse le verrou de la porte, puis dit d'une voix solennelle : — Je te donne un quart d'heure pour recommander ton âme à Dieu.

Le baron est transfiguré : son visage trahit les plus violentes émotions, un éclat terrible brille dans ses yeux; ses longs cheveux blancs s'agitent sur son front comme la crinière d'un lion furieux : sa taille est redressée; il tient à la main un fusil à deux coups. Le vieux sourd presque idiot est devenu quelque chose de majestueux et de terrible : un peintre n'eût pu rêver un plus parfait modèle de l'ange exterminateur.

Pour la première fois le baron apparut aux yeux de la misérable

créature, non pas comme un esclave résigné à tous les tourmens, mais comme un juge irrité, résolu à punir, et elle s'écria d'une voix pleine d'angoisse : — Que me voulez-vous?... laissez-moi!... Sortez! ou j'appelle du secours.

— Au premier cri tu es morte! dit le baron, qui arma son fusil.

En entendant le claquement du ressort d'acier, l'empoisonneuse eut conscience du châtiment qui lui était réservé. Son visage devint livide, son sang se figea dans ses veines. — Oh! mais tout ceci n'est qu'un jeu;... vous ne me tuerez pas... Je ne suis pas coupable.

— Prie Dieu! reprit le vieillard. Tu n'as plus à espérer que dans sa clémence.

La baronne reprit en tordant ses mains avec désespoir, mais chaque parole sortait difficilement de son gosier étranglé par la peur : — C'est vous que je prie, que j'implore à genoux... Épargnez-moi,... ne me tuez pas!... Je suis innocente, je vous le jure!... Je vous ai toujours aimé, respecté... L'on m'aura calomniée près de vous...

Le baron interrompit ces paroles hypocrites par un éclat de rire nerveux, saccadé, effrayant : — Te calomnier près de moi; mais est-ce donc possible? Tu ne sais donc pas que je remercie Dieu chaque jour de m'avoir repris mon fils... Une misérable comme toi ne pouvait porter dans ses flancs un honnête homme.

En entendant ces paroles d'anathème, horribles dans la bouche d'un père, l'empoisonneuse sentit tout espoir se briser dans son cœur. Une torpeur hébétée succéda à son effroi désespéré : son menton inerte retomba sur sa poitrine, de grosses larmes coulèrent le long de ses joues; un souffle eût suffi pour la renverser sur le parquet. Le vieux gentilhomme poursuivit avec une exaltation croissante : — J'ai expié, mon Dieu, par quinze ans de malheur et de honte, le déshonneur dont j'ai flétri le nom vénéré de mes pères en prenant une prostituée pour épouse!... Tant qu'il ne s'est agi que de moi, de moi seul, j'ai porté ma croix avec résignation, implorant de la miséricorde de Dieu la fin d'une triste vie, et peut-être lui aurais-je pardonné en mourant;... mais c'est mon enfant que tu menaces aujourd'hui par tes machinations diaboliques!... Point de pitié donc!... Demain mon nom serait livré à l'infamie, ce soir justice sera faite!...

En prononçant ces paroles avec une effrayante exaltation, le vieillard appuya sa main sur l'épaule de la baronne. Sous ce choc irrésistible, les jambes de la malheureuse plièrent, et elle tomba à genoux. Ses yeux étaient ternes et sans regard, une convulsion tétanique serrait sa mâchoire. — Ne me tuez pas encore!... laissez-moi vivre un jour,... une heure! murmura-t-elle d'une voix sifflante.

— Pas une minute.

— Grâce!... pitié!...

— Que Dieu te reçoive à merci! dit le vieillard, qui, appuyant le canon de son fusil sur le front de l'empoisonneuse, serra du doigt la gâchette.

Un coup sec et inutile retentit seul : la capsule manquait sous le chien; mais le corps de l'infernale créature ne s'en affaissa pas moins sur le parquet, comme une masse inerte. Au moment où l'anneau de fer avait touché son front, ses esprits l'avaient abandonnée.

Longtemps le baron resta debout, près du corps étendu devant lui, le remuant du pied, comme il aurait pu faire des restes de quelque animal venimeux. Le vieillard hésitait à frapper un cadavre. Enfin la baronne reprit ses sens : comme par un mouvement mécanique, elle se releva sur son séant. Un rire hébété contractait ses lèvres, ses yeux roulaient égarés dans leurs orbites. La main de Dieu avait frappé,... l'empoisonneuse était folle!

Le baron épouvanté se précipita d'un bond hors de la chambre.

VI. — UNE BATTUE.

Le lendemain, vers huit heures de la matinée, une agitation inaccoutumée se faisait remarquer dans la cour du Soupizot. Les gardes, sérieux, affairés, paraissaient et disparaissaient au pas accéléré, tandis que Laverdure s'efforçait de réduire au silence une vingtaine de petits drôles, passablement déguenillés, réunis dans la cour. L'air était vif; un pâle soleil d'automne, perçant avec difficulté les vapeurs du matin, n'envoyait qu'une faible dose de chaleur aux nez du groupe juvénile rougis par le froid, et cependant la gaieté tumultueuse de tous ces petits gaillards résistait au « silence, la marmaille! » que le vieux garde lançait de temps à autre d'une voix magistrale. Soudain les voix se turent, les regards se portèrent avec anxiété vers un même objet, et la bande se mit à courir à toutes jambes vers l'extrémité de la cour, où elle se réunit en groupe autour de la jardinière du château, qui venait de paraître un panier au bras. Il fallut que Laverdure eût recours à une série de coups de pied paternels pour délivrer la bonne femme de ce chaleureux accueil, et grâce à son intervention elle put continuer sa marche et arriver saine et sauve, ainsi que son fardeau, au bas de l'escalier du château. Là elle s'arrêta, déposa le panier à terre, et l'on put s'expliquer la cause du tumulte qu'avait provoqué l'apparition de la jardinière. Le panier contenait deux vastes miches de pain, un beau quartier de lard et un fromage de l'apparence la plus provocante, alimens solides que la libéralité des comtes de Marmande

octroyait de temps immémorial à l'appétit des batteurs. Laverdure dut bien encore accentuer de quelques gestes les avertissemens de sa parole pour protéger le panier contre d'indiscrètes tentatives; mais enfin, sous son œil vigilant, la distribution des vivres s'opéra avec une stricte impartialité, et les jeunes villageois fêtèrent sans perdre de temps les présens du comte. Les tranches de pain les plus homériques commençaient à se réduire à des proportions humaines, quand un nouvel incident vint attirer l'attention de la bande juvénile.

— Tiens, ce monsieur qui a perdu ses culottes! dit un petit garçon.

— M. Cassius en sauvage? dit un autre.

— Silence dans les rangs! cria Laverdure d'une voix tonnante, quoique dans son for intérieur il prît une vive part à la stupéfaction générale.

Ces exclamations, comme on peut s'en douter, étaient motivées et justifiées par l'apparition, sur le perron du château, de M. Cassius en costume complet de *highlander*. L'aspect du *pibroch-major* du clan des Moidart était en effet quelque chose d'infiniment réjouissant : le toquet de velours relevé d'une plume d'aigle ne parvenait point à donner un caractère martial à cette bonne figure bourgeoise faite pour coiffer la casquette de loutre. Le *plaid*, drapé autour de l'épaule gauche et retenu par une agrafe d'aigues-marines, retombait en plis gauches et indécis. La *purse* de peau de chèvre, rehaussée d'une tête de loup, tranchant sur le *kilt* vert, ressemblait assez à un tablier de soubrette de comédie; mais aux limites du *kilt* commençaient les véritables défectuosités du montagnard de l'Oise. En dépit de bas à carreaux rouges et blancs, de souliers à boucles d'argent, ses jambes courtes à formes rondes, ses genoux rentrans, offraient à l'œil un dessin si incorrect, que l'ami le moins artiste n'eût pu manquer de lui conseiller de renoncer à cultiver le nu, et de reprendre le pantalon cosaque. Nous ne parlerons que pour mémoire du *pibroch* déjà connu et d'une formidable claymore taillée sur le modèle des Joyeuse et des Durandal, qui battait intrépidement sur les mollets de l'anglomane.

Les deux mains croisées sur son fusil Joë Manton, indifférent à l'étonnement profond que son costume excitait parmi la gent villageoise, Cassius fredonnait le chant de guerre des Moidart, lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de Jeanicot. La jambe droite et la tête sur le perron, le notaire avait encore la jambe gauche et la meilleure partie de son arrière-train dans la maison, et se tenait immobile dans cette position, comme si le prodige de la femme de Loth changée en statue de sel se fût renouvelé en sa personne. Heureusement la pétrification de l'officier public n'était pas irrévocable;

car, se retournant brusquement vers M. Desbois, qui se trouvait derrière lui : — Mascarade complète, costume de chasse aux *grouses*, *pibroch-major* de la plante des pieds à la racine des cheveux! dit Jeanicot.

— Pas possible! interrompit Desbois.

— Venez, voyez et admirez, reprit le notaire. Et les deux amis, emboîtant le pas, se dirigèrent vers le *pibroch-major*, non sans contenir, sous une dent impérieuse, des lèvres prêtes à s'ouvrir à un fol éclat de rire.

Jeanicot serra cordialement la main de Cassius, et, sans mot dire, se prit à tourner autour de lui, l'examinant avec la même curiosité qu'il eût pu accorder à un veau à deux têtes ou à un serpent mélomane; puis il dit avec une apparente sincérité : — Ah! vous êtes bien, Cassius, vous êtes très bien... C'est merveilleux combien vous avez le physique écossais! Faites-vous peindre comme cela, je vous en supplie.

— Jeanicot a raison, ce costume vous sied à ravir; seulement il doit être un peu léger par le temps de gelée blanche dont nous jouissons... Brrrr,... fit le magistrat, qui, à la vue des jambes découvertes de son ami, appréciait doublement les charmes de la redingote de castorine sous laquelle s'épanouissait son torse.

— Je puis vous assurer, répliqua Cassius, que je ne me suis jamais senti si alerte, si dispos, *so comfortable*... Il faisait autrement froid dans les montagnes de l'*Invernesshire*, lorsque je chassais les *grouses* avec sir Josias.

A ce préambule d'un récit déjà familier à leurs oreilles, les deux nouveau-venus s'entre-regardèrent d'un air d'effroi; mais leur patience ne devait pas être mise pour l'instant à l'épreuve des souvenirs de voyage de Cassius, car le comte vint rejoindre ses hôtes et leur annoncer que le premier déjeuner était servi. Les trois amis se dirigèrent immédiatement vers la salle à manger, et Marmande, ayant lui-même, suivant son habitude, achevé son repas dans sa chambre, alla rejoindre Laverdure au milieu des batteurs.

Le comte marchait d'un pas léger : un rire permanent, stéréotypé sur ses lèvres, donnait à sa figure un aspect inaccoutumé; mais ce visage factice ne pouvait tromper une minutieuse observation, et qui eût interrogé les plis creusés au front de Marmande, l'éclat fiévreux de son regard, eût reconnu un homme luttant contre une mortelle douleur et sur le point de mettre à exécution un fatal projet.

— Bonjour, la mère Antoine, dit Marmande à la jardinière, qui, au milieu du groupe des enfans, ressemblait assez à une poule entourée de ses poussins; vous avez pris soin de toute cette belle jeu-

nesse, et c'est fort bien. Il s'agit maintenant de ne pas oublier les chasseurs. Comme il n'y a que vous au monde pour composer une omelette au lard, faites-moi le plaisir avant midi de vous trouver au chalet suisse avec armes et bagages, et là de nous élucubrer une omelette comme vous seule en savez faire. Je vous promets de rapporter un appétit de chasseur qui fera honneur à votre cuisine.

Intimement flattée des éloges accordés par son maître à ses talens culinaires, la bonne paysanne salua en disant : — Monsieur le comte peut être sûr que je ferai de mon mieux.

— Une fine couvée de vauriens que tu as dénichée, Mathusalem! dit Marmande, qui, interpellant le garde, désigna du doigt la bande de petits drôles réunis dans la cour.

A l'arrivée de son maître, Laverdure, grognon et boudeur autant qu'il appartient à un vieux serviteur, Laverdure, disons-nous, qui n'avait pas oublié les reproches immérités de la veille, se découvrit respectueusement; mais sa figure demeura grave et sévère, et la familière apostrophe de son maître ne parvint pas à dérider son front.

Marmande continua : — Ce ne sont pas les plus gros moineaux qui font le plus de bruit, et nous jugerons les tiens à l'œuvre.

Ces avances demeurèrent encore sans effet, et Laverdure garda le silence. La ténacité inaccoutumée de la rancune du patriarche ne découragea pas le comte, bien au contraire. Comme s'il eût tenu à honneur de faire tous les frais de la réconciliation, Marmande ajouta de sa voix la plus insinuante : — Quel est ton plan pour la chasse d'aujourd'hui, que je veux bonne? Battrons-nous les terres du moulin des Étangs, ou celles de la ferme du Chêne? Parle, décide, toi qui connais personnellement et intimement tous les lièvres et perdreaux à trois lieues à la ronde.

— J'attends les ordres de monsieur le comte, reprit le vieillard, aussi insensible aux avances de son maître qu'Achille retiré sous sa tente aux messages de paix du roi des rois.

— Ah! très bien, interrompit le comte avec une explosion de bonne humeur, tu me boudes. Tu me boudes pour t'avoir dit hier tes vérités. J'aurais dû prendre des circonlocutions, ou plutôt ne rien dire du tout! Sais-tu, Laverdure, que tu ne me passes rien, absolument rien, pas même de te faire poliment observer que tu n'en fais jamais qu'à ta tête... Cela ne m'arrivera plus... Faisons la paix. Est-ce qu'il ne faut pas me passer quelque chose quand je suis dans mes humeurs comme j'étais hier?... M'en veux-tu toujours, vieille buse? ajouta le comte, qui prit avec une touchante familiarité la main du vieux serviteur.

Une émotion profonde coupa la parole à Laverdure, et respec-

tueusement il porta à ses lèvres la main du comte; mais en rendant ce témoignage de respect et d'affection au fils de ses maîtres, sa figure n'exprimait que de nobles sentimens. Cet hommage naïf formulait dans sa plus simple expression un dévouement transmis depuis des siècles de génération en génération; c'était en un mot comme une page de la vie féodale oubliée dans le livre de la vie démocratique.

— Monsieur le comte est si bon pour moi aujourd'hui, qu'il ne me refusera pas sans doute une faveur que je le prie instamment de m'accorder, reprit Laverdure.

— Laquelle, mon bonhomme?

— Celle de l'accompagner pendant la chasse.

— Et pourquoi faire? répliqua Marmande, visiblement contrarié de cette demande; je compte à peine chasser, je ne prendrai même pas de second fusil.

— Il y a si longtemps que monsieur le comte n'a manié des armes, qu'il doit avoir perdu toute habitude, répondit Laverdure d'une voix qui trahissait de paternelles sollicitudes.

— Mais qui conduira la battue?

— Chalons, qui connaît la terre aussi bien que moi, mieux que moi, car il a meilleur pied et meilleur œil.

— Tu sais que tu es le maître ici, mon ancien, et que je n'ai pas l'habitude de rien faire contre ta volonté; accompagne-moi donc, si le cœur t'en dit, poursuivit le comte en homme qui se résigne philosophiquement à ce qu'il ne peut empêcher. Seulement, comme prix de mon obéissance, tu me feras l'amitié de me dire pourquoi tu es entré hier dans le salon comme une avalanche en m'annonçant que Léda avait été empoisonnée, comme si cela était probable, comme si cela était possible!

— Aussi vrai qu'il y a un Dieu, Léda est morte empoisonnée, répéta le garde, dont la figure se rembrunit soudain au souvenir de l'agonie du fidèle animal.

— Tu es fou,... archi-fou, il y a longtemps que je le sais. Qui diable prendrait plaisir à tuer tes chiens?... Quoi qu'il en soit, le fait est que Léda est morte, et que je m'en afflige d'autant plus que par goût comme par le conseil des médecins je suis disposé à redevenir un intrépide chasseur. L'on m'a parlé d'une fine portée de Léda par Demon, le plus pur sang de ce fameux chien de Henri IV, dont tu ne me parles plus, et je m'en afflige. Il faut que tu me choisisses parmi les petits un couple que tu me façonneras pour septembre prochain, car il n'y a décidément pour chasser en France rien de tel que les chiens français, ajouta le comte, qui semblait prendre à tâche de caresser toutes les faiblesses de son vieux servi-

teur. Mais il est dix heures passées, le baron nous arrive en ce moment, dis à Chalons de partir avec les batteurs, nous allons le rejoindre sans perdre de temps.

Le baron franchissait en cet instant les grilles de la cour d'honneur. Sa figure était calme et sereine; le fusil en bandoulière, les deux mains plongées dans les vastes poches de son pantalon, il s'avançait d'un pas allongé, ne trahissant en un mot que par un retard de quelques minutes au rendez-vous le drame de la nuit précédente.

Les batteurs, sous la conduite de l'un des gardes, étaient partis depuis plus d'un quart d'heure, et les chasseurs tout équipés se trouvaient réunis au pied de l'escalier; Marmande ne crut pas devoir faire attendre plus longtemps le signal du départ, et l'on se mit en marche.

Au moment d'arriver à la bifurcation de la route où l'on perdait de vue le Soupizot, le comte se retourna comme par un mouvement machinal. Le spectacle qui s'offrait à sa vue était plein de poésie. L'élégante habitation s'élevait radieuse sous les rayons d'un beau soleil. Sur le perron, le petit garçon du comte, entre les bras de sa bonne, agitait les mains en signe d'adieu. Marmande demeura un instant immobile; sous le bandage noir, on eût pu voir pâlir son visage contracté par une émotion mortelle.

— Passe-moi la gourde, Laverdure; j'ai froid, dit le comte d'une voix enrouée.

Le garde s'empressa d'obéir en tendant la gourde à son maître; mais lorsque ce dernier la lui rendit, la gourde était vide. Cet épisode passa inaperçu des chasseurs, que Marmande rejoignit en quelques enjambées, et il prit place au premier rang au milieu du groupe formé par le baron, Jeanicot et M. Desbois, tandis que Cassius et Laverdure suivaient à une certaine distance. En choisissant ce poste à l'arrière-garde, le *pibroch-major* avait d'abord eu pour but d'échapper aux fâcheux augures de M. Desbois, qui, plus menaçant à ses oreilles que ne le fut jamais Cassandre aux oreilles des Troyens, ne cessait de lui prédire pleurésies et rhumatismes. L'anglomane toutefois ne laissait pas d'utiliser ses momens en racontant au patriarche, dans son langage bigarré, les plaisirs de la chasse aux *grouses*. Au bout d'une demi-heure de marche, le comte et ses hôtes venaient de s'arrêter à l'extrémité d'un petit bois, derrière lequel les batteurs disposés en ligne étaient prêts à marcher au premier signal.

— Laverdure, va placer ces messieurs aux bons endroits; moi, je reste ici... Surtout de la prudence, ne tirons pas les uns sur les autres, ajouta le comte avec l'autorité d'une triste expérience.

Les chasseurs s'éloignèrent immédiatement, mais Laverdure avait à peine indiqué les passes à Jeanicot et à M. Desbois, que la voix du comte lança un « marche ! » retentissant aux batteurs. Pressé de rejoindre son maître, le garde indiqua du geste à son compagnon l'extrémité du bois, et d'un pas rapide se dirigea vers l'angle opposé. Les cris des batteurs n'arrivaient pas encore distinctement à la ligne des chasseurs, que Laverdure était de retour près du comte.

Marmande se tenait à genoux sur la lisière du bois. A l'arrivée de Laverdure, l'expression grave, réfléchie, presque solennelle de son visage changea subitement. — Tu n'as pas perdu de temps, dit-il; tu as toujours tes jambes de quinze ans, et tu vas me permettre de m'en servir. Je n'aurai pas assez de bourres, et il faut que tu coures en chercher à la maison.

— J'ai pris la liberté de demander ce matin un sac de bourres au valet de chambre, reprit le garde.

— Ah! très bien; tu penses à tout, interrompit le maître, qui ne put retenir un geste d'impatience.

Cette première battue et les suivantes s'achevèrent non sans succès; le fusil du baron surtout fit des merveilles. Le soleil commençait à monter à l'horizon, la première partie de la journée de chasse tirait à sa fin, et la battue qui allait être faite devait être suivie immédiatement du déjeuner. Postés derrière des tas de fagots disposés à dessein de distance en distance sur la lisière d'un chaume, les chasseurs occupaient encore l'ordre de la matinée, le comte à l'extrême droite, Cassius à l'extrême gauche. A un demi-mille environ, la ligne des batteurs s'avançait en faisant retentir l'air de cris joyeux. Effarés, éperdus, les lièvres traversaient la plaine en zigzag, comme s'ils eussent eu conscience de la réception qui les attendait derrière les fagots, tandis que les perdreaux, plus braves ou moins clairvoyans, traversaient d'un vol rapide et bruyant la ligne ennemie.

En cet instant, un épisode assez joyeux vint réjouir toute la compagnie. Un lièvre de la plus belle venue, attiré sans doute par une funeste curiosité, s'approcha à la plus belle portée du *pibroch-major*, et, salué par lui de deux coups de fusil, s'éloigna à une allure raccourcie. Cette bravade chevaleresque, si peu dans les mœurs du timide quadrupède, exaspéra l'anglomane à un tel degré qu'il se précipita sur les traces de son ennemi; mais ce dernier, faisant un crochet avec une infernale malice, comme s'il eût eu à cœur que les chasseurs ne perdissent rien des exploits de leur collègue, suivit au petit galop, à une centaine de pas de distance, une course parallèle à la ligne des fagots. La chevelure éparse, le *plaid* au vent, le *kilt* relevé, Cassius, le fusil déchargé à la main, poursuivait son adversaire de toute la vitesse de ses jambes. Enfin, dédaignant une

arme inutile, il dégaîna héroïquement sa claymore, et, glaive en main, se précipita avec un redoublement de furie sur les traces du fugitif.

— Laverdure, va donner un coup de main à M. Cassius, qui n'atteindra jamais son lièvre, tout blessé qu'il est, dit impérativement le comte.

Immédiatement le garde, partant en ligne droite pour couper la retraite au fugitif, réussit à le joindre à belle portée et à l'arrêter d'un coup de fusil. Sans vouloir toutefois tirer ni amour-propre ni profit de son adresse, Laverdure attendait que M. Cassius vînt prendre possession du gibier, lorsqu'une flamme brilla derrière le tas de fagots où était caché Marmande; l'on entendit la détonation d'un coup de fusil, et immédiatement l'infatigable bonhomme hâta le pas pour reprendre sa place près de son maître. Au moment où il tournait le tas de fagots, son arme lui échappa des mains, ses jambes se dérobèrent sous lui, et ce fut d'une voix éteinte qu'il poussa le cri d'alarme : — Au secours! au secours!

Le comte de Marmande était étendu sans vie sur la terre, son fusil encore fumant gisait à ses pieds. Un large trou béant à son habit indiquait que le coup avait porté dans la région du cœur. La mort avait dû être instantanée, sans douleur et sans agonie, car la figure du comte était calme, presque souriante. Il était à supposer que, dans un brusque mouvement, une branche de fagot avait pesé sur la gâchette et fait partir le coup mortel.

Le testament de Marmande, quoique d'une écriture toute fraîche, était daté du lendemain de son mariage. Par ses dernières volontés, il laissait à sa femme une partie fort considérable de ses biens, et terminait en exprimant le désir qu'elle se remariât suivant son cœur.

Sur la table devant laquelle le dernier maître du Soupizot avait passé la nuit précédente se trouvait, auprès d'un livre de prières, un volume illustré d'un roman alors à l'apogée de son succès. Le volume était ouvert à la gravure représentant le suicide du marquis d'Harville. Au bas de la page, imbibée çà et là de taches jaunâtres comme en laissent les larmes, une main tremblante avait tracé au crayon les mots : « Qu'ils soient heureux! »

M^or^ Fridolin.

LES

QUESTIONS AGRICOLES

EN 1858

I.

L'année qui vient de finir a été plus favorable que les précédentes à l'agriculture française. Avant tout, il faut en rendre grâces à Dieu, qui a rétabli le cours des saisons. Une belle récolte de céréales est venue, pour la première fois depuis cinq ans, récompenser les efforts du cultivateur. Le vin et la soie souffrent encore, mais l'intensité du mal diminue, et l'avenir se présente sous de meilleurs auspices. Les conditions économiques s'améliorent plus lentement. A peine sortie des embarras de la disette, l'agriculture a eu à supporter un autre genre d'épreuve, la baisse subite et désastreuse des blés, des alcools, des soies, etc. Cette baisse était légitime et désirable dans de justes limites, mais elle a passé toutes les bornes, au moins pour le blé; après avoir vu le blé à 32 fr. l'hectolitre, nous le voyons à 16. Ces brusques révolutions tiennent surtout à un défaut d'organisation dans le commerce des céréales. Il n'y a qu'un commerce puissant, continu, régulier, qui puisse atténuer les variations excessives des prix, et, pour qu'il se constitue, il faut qu'il soit libre. L'administration a d'abord maintenu, au milieu de l'abondance, l'interdiction d'exportation et de distillation décrétée pendant la disette; on l'a rapportée ensuite, mais un peu tard.

On a fait sonner bien haut, pour justifier l'interdiction d'exportation, les bénéfices que les producteurs avaient, dit-on, réalisés

pendant la cherté, et qui leur permettraient aujourd'hui de faire quelques sacrifices dans l'intérêt commun. Rien n'est plus faux que ces formules générales qui ne tiennent aucun compte des différences de localités. Sans doute ceux des producteurs qui ont eu un excédant notable à vendre en sus de leurs frais de production ont beaucoup gagné pendant la disette (1); mais ceux qui n'ont eu qu'un faible excédant n'ont rien gagné du tout, et ceux en plus grand nombre qui n'ont pas eu d'excédant ont perdu. Il faut bien que le déficit de récolte se retrouve quelque part. C'est surtout dans le midi que ce déficit a été sensible, et c'est encore dans le midi que la baisse est aujourd'hui la plus forte : dans l'un et l'autre cas, la condition des producteurs est mauvaise sans compensation. Ces pertes successives ne sont pas de nature à faciliter une transformation qui ne peut s'opérer que par des capitaux, c'est-à-dire par des bénéfices. Le midi exporte peu de blé, puisqu'il en manque pour sa propre consommation; mais les producteurs y sont intéressés à ne pas trop voir refluer sur eux les blés du nord, obtenus à meilleur marché, et si l'exportation du blé proprement dit y est à peu près nulle, il n'en est pas de même du maïs, des légumes secs et frais, etc.

En règle générale, la liberté d'exportation est la plus précieuse de toutes, non-seulement dans l'intérêt du producteur, mais dans celui du consommateur. C'est la plus sûre garantie contre les disettes, puisqu'elle provoque, en temps ordinaire, la production d'un excédant régulier qui sert à remplir le vide des mauvaises récoltes. La défense d'exportation a été la grande faute du gouvernement de Louis XIV. Les nombreuses disettes du XVIIIe siècle n'ont pas eu d'autre cause. Il y a juste aujourd'hui cent ans qu'ont paru dans l'*Encyclopédie* les articles *grains* et *fermiers* du docteur Quesnay, où le fondateur de l'économie politique a démontré jusqu'à l'évidence les inconvéniens de cette législation : « Ce ne sont pas seulement les bonnes ou mauvaises récoltes, dit Quesnay, qui règlent le prix du blé; c'est principalement la liberté ou la contrainte dans le commerce de cette denrée qui décide de sa valeur. Si on veut en restreindre ou en gêner le commerce dans les temps de bonne récolte, on dérange les produits de l'agriculture, on diminue le revenu des propriétaires, on ruine les laboureurs, on dépeuple les campagnes, on affaiblit l'état. Ce n'est pas connaître les avantages de la France que d'empêcher l'exportation du blé par la crainte d'en

(1) Ces bénéfices ont été surtout considérables dans la riche région qui avoisine Paris. Il résulte d'un rapport de la commission de surveillance de la société pour l'exploitation de la ferme de Bresles, dans le département de l'Oise, que les bénéfices nets de cette société se sont élevés en 1856 à 246,000 fr., sur un capital de 800,000, ou plus de 30 pour 100.

manquer dans un royaume qui peut en produire beaucoup plus qu'on n'en peut vendre à l'étranger. La conduite de l'Angleterre prouve au contraire qu'il n'y a point de moyen plus sûr pour soutenir l'agriculture, entretenir l'abondance et obvier aux famines, que la vente d'une partie des récoltes à l'étranger. Cette nation n'a point essuyé de cherté extraordinaire ni de non-valeur du blé depuis qu'elle en favorise l'exportation. »

Le même Quesnay cite le passage suivant d'un auteur anglais de son temps, Mun, sur les avantages que retirait alors l'Angleterre d'une exportation organisée : « Laissons aux autres nations, dit Mun, l'inquiétude sur les moyens d'éviter la famine; nous avons trouvé, *par un moyen fort simple*, le secret de jouir avec abondance du premier bien nécessaire à la vie; plus heureux que nos pères, nous n'éprouvons pas ces excessives et subites différences dans le prix des blés; en place de nombreux greniers de ressource et de prévoyance, nous avons de vastes plaines ensemencées. Tant que l'Angleterre n'a songé à cultiver que pour sa propre subsistance, elle s'est trouvée souvent au-dessous de ses besoins; mais depuis qu'elle s'en est fait un objet de commerce, sa culture a tellement augmenté qu'elle est en état maintenant de porter des blés aux nations qui en manquent. Si l'on parcourt quelques-unes des provinces de France, on trouve que non-seulement plusieurs de ses terres restent en friche, qui pourraient produire du blé ou nourrir des bestiaux, mais que les terres cultivées ne rendent pas, à beaucoup près, en proportion de leur bonté, parce que le laboureur manque de moyens pour les mettre en valeur. Ce n'est pas sans une joie sensible que j'ai remarqué dans le gouvernement de la France *un vice* dont les conséquences sont si étendues »

Ce *vice* dans notre gouvernement dont Mun se félicitait avec ce sentiment de haine que tout Anglais portait alors à la France, et que la France rendait bien à l'Angleterre, c'était l'interdiction d'exportation. Un siècle s'est écoulé, et combien les observations de Quesnay ont aujourd'hui plus de force depuis que l'augmentation de la population anglaise met ce pays dans la nécessité d'acheter constamment des grains au lieu d'en exporter!

La liberté de distillation a bien aussi ses avantages. « Par la distillation, dit une feuille spéciale, la farine perd environ 50 centièmes de son poids; il reste donc dans les résidus 50 centièmes de matière utile qui renferment le gluten, l'albumine, les substances grasses et minérales, qui constituent les principes nutritifs des grains. Ici comme dans la betterave, le sucre ou la fécule qui produisent l'alcool ont seuls disparu, de telle sorte que 50 centièmes de farines épuisées par la macération représentent à peu de chose près toute la substance nutritive que contenaient les grains en nature, moins

la fécule, et ces élémens ont acquis par la macération des propriétés nouvelles : ils sont devenus plus appétissans, plus digestifs et d'une assimilation plus facile; ils se transforment plus aisément en chair musculaire, en lait et en graisse. » Si ces observations sont justes, et tout engage à croire qu'elles le sont, au moins dans ce qu'elles ont de plus général, la distillation des grains, et par suite l'application des résidus à la nourriture du bétail, ne peuvent que prendre une sérieuse importance qui aidera à soutenir les cours des céréales, en même temps qu'elle favorisera la production de la viande et de l'engrais.

On pouvait craindre qu'en présence de la baisse, les anciens préjugés contre la libre importation des denrées alimentaires ne se réveillassent, et que les producteurs ne se crussent intéressés à s'abriter de nouveau sous la protection apparente de l'échelle mobile. Ce retour de l'opinion eût été d'autant plus excusable que la baisse a été due en partie à son origine à un surcroît d'importation; le commerce était lancé à fond de train dans cette voie et n'a pas pu s'arrêter à temps. Malgré cette circonstance fâcheuse, aucune voix ne s'est élevée dans ce sens. On a été unanime pour réclamer la liberté d'exportation et de distillation; personne n'a protesté contre la liberté d'importation. Ce fait, des plus remarquables, semble indiquer que les agriculteurs français commencent à avoir le sentiment de leurs véritables intérêts, et qu'ils ne cherchent plus dans des combinaisons de douane ce qui ne saurait s'y trouver. Un seul point a fait exception; les producteurs d'alcool ont réclamé contre la réduction du droit sur les alcools étrangers, et le gouvernement a accueilli leur demande. Le droit était primitivement de 50 francs par hectolitre, il avait été réduit à 15, il a été reporté à 25. La question de principe est ici hors de cause; ce n'est pas un droit de 10 francs de plus ou de moins qui changera beaucoup les conditions du marché. La vraie règle à suivre, c'est la considération fiscale, et le meilleur droit celui qui rapporte le plus au trésor.

Tout annonce donc que nous marchons décidément, au moins pour les denrées alimentaires de première nécessité, vers un régime de liberté constante, bien supérieur à ce régime incertain où l'administration, ouvrant et fermant les portes à son gré, ajoutait à la mobilité naturelle des prix sa propre mobilité. Le plus fort est fait maintenant, puisque nous avons déjà traversé six grands mois de baisse excessive. Au point où la baisse est parvenue, il est bien évident que les grains étrangers n'y sont pour rien, puisque le blé est au dehors, en Algérie par exemple, aussi cher qu'en France sur la plupart des marchés. Cette baisse tient à deux causes principales : premièrement l'extension inusitée donnée aux emblavures et le soin extraordinaire apporté à la culture du blé pendant la disette, ce

qui, avec le secours d'une température favorable, a produit une récolte un peu supérieure aux besoins; secondement, car l'abondance elle-même ne suffit pas pour expliquer une pareille chute des prix, la pauvreté d'un grand nombre de cultivateurs, privés de revenu depuis plusieurs années, qui les a forcés à faire argent de leur blé à tout prix pour subvenir à leurs besoins. Avec le temps et la liberté, tout s'arrangera. A cette baisse succédera infailliblement une hausse, car aucune industrie ne peut subsister en vendant sa principale denrée à perte. On reviendra par la force des choses au prix normal, de 18 à 20 fr. pour les marchés du nord de la France, de 20 à 22 pour ceux du midi. Les cultivateurs avisés ont déjà commencé à réduire leurs semailles, et avec raison, car l'extension exceptionnelle donnée à la production du blé n'aurait pu se soutenir sans nuire aux autres cultures et à la fertilité du sol.

Ce qui importe maintenant, c'est qu'on substitue le plus tôt possible au régime provisoire un régime définitif. L'échelle mobile est condamnée par l'expérience, mais mieux vaudrait l'échelle mobile que l'arbitraire absolu; avec l'échelle mobile, on aurait eu la libre exportation plusieurs mois avant le moment où elle a été autorisée. Le commerce et la culture ont besoin de savoir à quoi s'en tenir: on ne peut asseoir aucun calcul sérieux, soit comme production, soit comme spéculation, quand on reste sans cesse exposé à des mesures prises à l'improviste pour agir sur les prix. La liberté complète est le système le plus rationnel, car elle seule permet de porter remède au mal dès qu'il se déclare. Ce n'est pas quand le blé est monté à un prix excessif qu'il est utile de permettre la libre importation, c'est avant, ou pour mieux dire toujours, pour prévenir autant que possible tout excès de hausse; de même ce n'est pas quand le blé est tombé à un prix désastreux qu'il est utile d'autoriser la libre exportation, c'est avant, ou pour mieux dire toujours, pour prévenir autant que possible tout excès de baisse.

Un décret du 15 mai a réduit des trois quarts le droit perçu sur les soufres étrangers; depuis l'emploi en grand du soufre pour la guérison des vignes malades, cette mesure était devenue nécessaire. Nous devons au soufrage une grande partie de la récolte de 1857 en vin, surtout dans le midi; l'usage du soufre paraissant devoir s'étendre à cause de l'action qu'il exerce sur la végétation, il est à désirer que le tarif actuel soit maintenu, quand même la maladie de la vigne deviendrait moins intense.

II.

Outre ces questions de douane, on s'est occupé en 1857 de plusieurs projets de loi sur des intérêts agricoles. Nous n'avons pas

encore de nouvelles du prêt de 100 millions annoncé pour le drainage. On dit cependant que des modifications se préparent pour en étendre le bénéfice à toutes les améliorations foncières d'un effet permanent. Ce serait préférable à coup sûr, car le drainage n'entre que pour un vingtième environ dans les dépenses que réclame chez nous l'état du sol. Cette extension permettrait de répartir plus également les 100 millions sur toutes les parties du territoire : si toutes n'ont pas également besoin de drainage, chacune a ses nécessités spéciales; seulement il deviendrait plus difficile de surveiller l'emploi des fonds, si la destination variait suivant les besoins, et il faudrait probablement se rapprocher des conditions ordinaires du prêt foncier, qui s'en remet à la discrétion de l'emprunteur de l'emploi des sommes prêtées.

L'absence évidente de capitaux disponibles a fait ajourner depuis quelque temps les projets de crédit agricole; on en parle beaucoup moins. Ils reparaîtront sans nul doute à la première lueur d'amélioration, mais c'est déjà un progrès que cette abstention en présence de la nécessité. On a sans doute fini par comprendre que, pour avoir des capitaux à bon marché, la première condition est qu'ils soient abondans, et qu'on ne peut pas, si puissant qu'on soit, en augmenter le nombre à volonté. Les inventeurs de bons hypothécaires à cours forcé n'y regardent pas de si près; on les voit reparaître de temps en temps, mais ils ne passionnent plus le public.

La baisse des céréales a réveillé les anciennes idées sur les avantages des réserves, des prêts sur consignation de grains, etc. Un élément nouveau est venu donner à ces vieux projets un caractère pratique qui leur manquait; on a découvert des procédés qui paraissent assurer infiniment mieux que par le passé la parfaite conservation des blés, même pendant plusieurs années. C'est M. Doyère, ancien professeur à l'Institut national agronomique, qui a eu l'honneur de démontrer, par des expériences sur des milliers d'hectolitres, l'efficacité de ces procédés, tant en France qu'en Algérie. Ils peuvent être appliqués en grand, soit pour les approvisionnemens de la guerre et de la marine, soit pour ceux des municipalités qui jugent encore utile d'avoir ce qu'on appelle des *greniers d'abondance;* le commerce lui-même peut y trouver dans certains cas un sérieux concours. Il serait imprudent de les rejeter absolument; il ne faudrait pas non plus s'y trop confier. Les prêts sur consignation de grains peuvent difficilement prendre une grande extension, à cause des frais de tout genre qu'entraîne, quoi qu'on fasse, le déplacement de pareilles masses, des embarras qui résultent du mélange inévitable des blés, des dangers que peut susciter l'accusation d'accaparement, etc. Les plus sûrs remèdes à l'avilissement excessif comme à l'enchérissement démesuré seront toujours dans la libre

action des intérêts privés; quand les blés surabondent, ce que le cultivateur a de mieux à faire, c'est de réduire la culture des céréales, d'étendre ses cultures fourragères et d'augmenter ses engrais, ce qui lui permet, au premier symptôme de hausse, de revenir au blé avec de plus puissans moyens de production.

Un grand projet d'assurances agricoles de la part de l'état est sans comparaison ce qui a fait le plus de bruit en 1857. Il ne s'agissait de rien moins que de garantir les cultivateurs contre tous les fléaux sans exception, grêle, mortalité du bétail, gelée, inondation, etc. Il faut que ce projet, vanté à l'envi, ait rencontré un obstacle imprévu, car on commence à douter de le voir réalisé. On se sera probablement aperçu qu'un pareil engagement serait bien lourd à porter, et qu'il imposerait aux assurés eux-mêmes des sacrifices proportionnés à l'étendue des avantages qu'ils en attendraient. On a beau s'appeler l'état, on ne peut donner d'une main que ce qu'on reçoit de l'autre. Cette difficulté se simplifiait en appelant tous les contribuables à concourir au paiement des indemnités; mais tout le monde n'a pas également besoin de s'assurer contre la grêle ou contre l'inondation, et contraindre ceux qui ne courent qu'un faible risque à payer pour ceux qui en courent un plus grand, c'est sortir des règles de la justice. Est-ce à dire qu'il n'y ait absolument rien à faire pour les assurances agricoles, et que l'état, c'est-à-dire l'ensemble des contribuables, ne puisse en aucune façon intervenir pour secourir les plus malheureux? Non, sans doute; seulement il faut éviter de poser la question dans ces termes absolus qui érigent l'état en providence publique chargée de réparer tous les dommages individuels. Avant tout, laissez agir les intéressés eux-mêmes, invitez-les à s'entendre, à se concerter, à s'assurer mutuellement contre les mauvaises chances, et quand ils ont fait ce qu'ils ont pu pour se garantir par leurs propres ressources, venez à leur secours, s'il le faut, mais dans une sage mesure qui n'impose qu'un faible sacrifice à la communauté.

Depuis longtemps, on s'est habitué dans une partie du public à réclamer la confection d'un code rural. Cette œuvre difficile a été tentée sous l'empire à peu près à la même époque que les autres codes, mais elle n'a pas abouti. Depuis il a été plusieurs fois question de la reprendre; l'immensité de la tâche a toujours fait reculer les plus hardis. Une nouvelle tentative se fait en ce moment. Deux rapports au sénat ont jeté les bases du projet; le conseil d'état est chargé de le préparer. Ce code serait divisé en trois livres : le premier traitant du *régime du sol*, le second du *régime des eaux*, et le troisième de la *police rurale;* c'est à peu de chose près la division adoptée par la loi du 28 septembre 1791, qui, malgré ses lacunes, est souvent encore qualifiée de *code rural.*

Parmi les principaux objets du livre Ier figure la grande question du morcellement parcellaire; même en admettant avec un grand nombre de jurisconsultes et de praticiens que toutes les questions qui devraient être résolues par un code rural ne sont pas parvenues à leur maturité, celle-ci pourrait dès à présent faire l'objet d'une loi spéciale, car il y en a peu de mieux connues. Les inconvéniens du morcellement parcellaire, qu'il ne faut pas confondre avec l'égalité des partages et la petite propriété, sautent aux yeux, surtout dans les dix départemens de l'angle nord-est de la France. Sur les cent vingt-six millions de parcelles qui se partagent le sol national, ces dix départemens en ont à eux seuls le cinquième. Tout le monde y sent la nécessité d'un remède légal à cet émiettement indéfini, et tourne les yeux vers les états voisins de l'Allemagne rhénane, qui souffrent du même mal et cherchent à s'en guérir.

L'abolition de la vaine pâture est moins nécessaire; on ne peut cependant contester les mauvais effets de cette promiscuité rurale et la nécessité de la faire disparaître progressivement. Le rapport rappelle à ce sujet que dans la session de 1854 le corps législatif, en votant une loi spéciale pour la cessation du parcours et de la vaine pâture en Corse, a exprimé par l'organe du rapporteur, dans les termes les plus énergiques, le vœu que la même mesure fût appliquée à la France. On peut prendre toute sorte de précautions pour ménager la transition : en Corse, la loi n'a été mise en vigueur qu'un an après la promulgation, on peut décider qu'en France elle ne le sera que dans trois ans, on peut même autoriser les préfets à prolonger ce délai dans les communes dont les conseils municipaux le demanderont; on peut enfin se borner, pour commencer, à abolir la vaine pâture dans les prairies naturelles, où le législateur de 1791 ne l'a conservée que *provisoirement*, après la récolte de la première herbe, et pendant qu'il la supprimait complétement sur les prairies artificielles. Le rapport qui proscrit la vaine pâture propose de conserver le glanage et le grappillage. Il est sans doute difficile d'abroger ces usages antiques qui ont l'air de venir au secours des indigens; mais il serait imprudent de les accepter en principe comme réellement utiles et de les inscrire comme tels dans une loi nouvelle. Le rapport paraît beaucoup plus dans le vrai quand il demande la révision de l'article 1810 du code civil sur le cheptel; cet article, qui décharge les preneurs de toute responsabilité si le troupeau périt en entier, et qui leur fait supporter la moitié de la perte s'il ne périt qu'en partie, est purement et simplement absurde, en ce qu'il intéresse les preneurs à ce que la perte devienne totale, quand elle est partielle.

Les autres parties du code rural, notamment tout ce qui tient au régime des eaux, soulèvent à chaque pas d'innombrables difficultés. Les deux lois de 1845 et 1847 sur l'irrigation, celles plus récemment

rendues sur le drainage, ont commencé à introduire un nouveau droit : le moment est-il venu de rédiger un ensemble systématique de législation rurale, ou est-il plus rationnel de continuer à pourvoir par une loi particulière à tout besoin positivement constaté, en laissant à l'avenir le soin de coordonner ces dispositions successives? La codification plaît davantage à l'esprit, surtout à l'esprit français, qui aime à poser des principes généraux et à les appliquer avec une logique rigoureuse; mais elle complique beaucoup chaque question de détail, et elle est peu dans les habitudes des peuples véritablement pratiques. Si on avait attendu la confection d'un code rural pour faire la loi de 1831 sur les chemins vicinaux, ou celle de 1838 sur les vices rédhibitoires, il est probable que ces deux lois n'existeraient pas.

Parmi les questions récemment soulevées, qui, sans toucher précisément à l'agriculture, l'intéressent cependant à un haut degré, se trouve celle de la limitation légale du taux de l'intérêt. Ce qui s'est passé à ce sujet montre avec beaucoup d'autres exemples quels progrès la force des choses fait faire tous les jours aux vérités économiques; s'il y a jamais eu une théorie honnie et repoussée avec horreur, c'est celle des économistes sur la liberté de l'intérêt : nous voyons cependant cette odieuse doctrine passer peu à peu dans la législation de tous les peuples, et on a pu croire un moment que, même en France, la nécessité avait prononcé. L'urgence étant aujourd'hui un peu moins impérieuse, la réforme de la loi de 1807 a moins de partisans, et dans tous les cas il n'est question, dit-on, que de l'abolir en matière commerciale et non dans les transactions civiles : distinction assez singulière, car si la liberté de l'intérêt est juste et utile pour le commerce et l'industrie, pourquoi ne le serait-elle pas pour l'agriculture? La vérité est au contraire que la propriété foncière y est la plus intéressée, car c'est elle qui manque le plus de capitaux et qui a le plus besoin de les attirer, quand ils deviennent rares, par un supplément d'intérêt. En voici la preuve : le Crédit foncier ne peut continuer ses opérations qu'en donnant à ses emprunteurs, au lieu d'argent, des obligations qui perdent 16 pour 100 sur le marché, et à ces conditions il en trouve encore. Il n'en sera pas toujours ainsi, dira-t-on : je l'espère bien, mais en attendant tels sont les besoins. Quand les capitaux redeviendront abondans, ils baisseront d'eux-mêmes, sans que la loi y soit pour rien; c'est pour les momens où ils manquent que la loi est faite, et on voit à quoi elle sert.

III.

L'institution des concours agricoles, sur le modèle des *exhibitions* anglaises, continue à se développer. Il n'y a pas eu de concours universel en 1857, et le plus prochain n'aura lieu, dit-on, qu'en 1859. C'est bien assez tôt. En revanche, on a augmenté le nombre des concours régionaux; ils seront au nombre de dix en 1858 et de douze en 1859. Il est à regretter, puisqu'on y était, qu'on ne se soit pas décidé à les porter tout de suite à quinze ou seize. Plus ces concours se rapprochent des véritables cultivateurs, plus ils sont utiles. Dès qu'on associe plus de cinq départemens, les circonscriptions deviennent trop étendues. Prenons pour exemple la région qui doit se réunir à Mâcon en 1858; elle se compose de dix départemens de la frontière de l'est, depuis la Haute-Saône jusqu'aux Hautes-Alpes, sur une longueur de plus de cent lieues. Peut-on croire que les agriculteurs des deux extrémités viendront de Vesoul ou de Gap à Mâcon avec leurs animaux, leurs produits et leurs instrumens? La culture des Hautes-Alpes ou de l'Isère n'a d'ailleurs que peu de rapports avec celle du Doubs ou du Jura.

En attendant, il y a eu en 1857 huit concours régionaux seulement, dont chacun embrassait en apparence de dix à douze départemens. Ces solennités agricoles ont eu lieu à Évreux pour le nord-ouest, au Mans pour l'ouest, à Melun pour le nord, à Bar-le-Duc pour le nord-est, à Montbrison pour l'est, à Châteauroux pour le centre, à Pau pour le sud-ouest, à Mende pour le sud-est. Comme il était facile de le prévoir, les quatre premières régions, appartenant aux contrées les plus prospères, ont présenté un plus grand intérêt actuel que les quatre autres. On a pu cependant constater partout des efforts d'autant plus méritoires qu'ils ont à lutter contre de plus mauvaises circonstances locales. Évidemment, si une grande partie du territoire languit encore dans un si triste état, ce n'est pas faute de pionniers habiles et résolus, ce n'est pas davantage la conséquence nécessaire de la nature du sol et du climat; c'est l'insuffisance des débouchés et des capitaux qu'il faut en accuser.

Ces concours empruntaient cette année un attrait particulier à une innovation essayée pour la première fois, l'institution des grandes primes d'honneur. Aux récompenses ordinaires pour les animaux et les produits, M. le ministre de l'agriculture et du commerce vient d'ajouter un prix de 8,000 fr. à décerner tous les ans, dans chaque région, à l'exploitation la mieux entendue du département où se tient le concours. Il y a donc eu cette année huit prix de ce genre. L'utilité de cette institution peut être contestée. Les primes données aux meilleurs produits, soit agricoles, soit industriels, à la

suite d'expositions publiques, se justifient beaucoup plus, quoiqu'elles aient aussi soulevé des objections qui se sont fait jour jusque dans les documens officiels. L'utilité des expositions n'est pas douteuse, celle des primes l'est davantage. Le véritable jury, dit-on, c'est le public; les décisions des jurés spéciaux, si indépendans, si désintéressés, si habiles qu'ils soient, peuvent toujours être soupçonnées de légèreté ou de complaisance; il est impossible qu'elles soient toujours exactement justes, et les conséquences d'une erreur peuvent être très graves pour les concurrens éliminés. Sans doute, c'est pousser un peu loin le rigorisme; on ne comprendrait pas chez nous une exposition qui ne se terminerait pas par une distribution solennelle de récompenses, et l'émulation ne serait peut-être pas suffisamment excitée, si les médailles et les croix ne brillaient plus en perspective. L'observation n'en a pas moins son côté sérieux, à plus forte raison quand il s'agit d'un jugement rendu sur pièces, et dont tous les élémens ne sont pas placés sous le contrôle vigilant du public.

Il n'est probablement jamais venu à l'idée de personne de créer un prix d'honneur pour la manufacture la mieux tenue ou la maison de commerce la plus prospère, et quand même ce prix serait institué, il est fort douteux que les manufacturiers ou les commerçans voulussent s'assujettir à montrer leurs livres et tous les détails de leurs opérations, surtout avec le risque de succomber dans l'épreuve et de voir donner le prix à un concurrent. L'agriculture n'en est pas tout à fait là : l'esprit de concurrence n'y est pas aussi actif que dans le commerce, et on y sent moins la nécessité du secret; mais il ne faut pas croire non plus à une trop grande différence. A mesure que l'esprit industriel pénètre dans l'agriculture, ce qui est pour elle l'agent le plus puissant du progrès, les habitudes de l'industrie y pénètrent aussi. En fait, ceux de nos départemens où la culture est le plus riche sont ceux qui ont fourni le moins de concurrens pour le prix d'honneur.

La quotité extraordinaire de la prime, qui a son côté séduisant, accroît encore la difficulté. 8,000 francs pour une seule récompense, c'est beaucoup, surtout dans le monde rural, où l'on est peu habitué à faire de pareils gains d'un seul coup. Ce n'est pas trop, si l'on veut, quand on rencontre une exploitation rurale complétement hors ligne, et dont la supériorité sur toutes les autres n'est pas contestable; mais combien de fois peut-on espérer de mettre la main sur ce merveilleux phénix? Ce qui arrivera presque toujours, c'est qu'on se trouvera en présence de plusieurs concurrens égaux, ou à peu près, et qui ne seront eux-mêmes qu'une fraction des candidatures possibles, car tous ceux qui pourraient concourir ne concourront certainement pas. Le choix paraîtra de plus en plus délicat,

si l'on songe à l'extrême diversité des cultures et des modes d'exploitation : on verra des vignobles lutter contre des terres arables, des fermiers contre des propriétaires, de petites cultures contre des grandes, des systèmes extensifs, comme des forêts et des pâturages, contre des systèmes intensifs. Comment se décider en présence d'élémens si divers et quelquefois si opposés? On échapperait à la plupart de ces inconvéniens s'il était permis au jury de diviser la prime; mais il ne paraît pas que, cette année du moins, cette latitude lui ait été accordée.

Dans un des huit départemens appelés en 1857, les Basses-Pyrénées, le jury n'a pas décerné le prix, aucune exploitation ne lui ayant paru suffisamment digne de cette haute distinction. Il va sans dire que cette décision sévère a été accueillie dans le pays par un vif mécontentement. Quinze concurrens s'étaient présentés, et avaient satisfait à toutes les conditions exigées. On ne peut que respecter la décision du jury, qui a eu sans doute ses raisons. Il s'en faut de beaucoup cependant que les Basses-Pyrénées soient dans leur ensemble un de nos départemens les plus arriérés; on peut les ranger au contraire dans la moyenne des départemens français, comme développement de richesse et de culture. Dans tous les cas, si la division de la prime avait été permise, on aurait probablement évité ce désappointement.

Le département de la Lozère, qui passe avec raison pour un des plus pauvres, a été plus heureux; le choix du jury est tombé sur une terre appartenant à M. Des Molles, alors député au corps législatif. Cette terre, située à 1,000 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, donne une preuve de la puissance de la culture sur la nature la plus rebelle. Composée de 219 hectares, dont 105 en terres labourables, 29 en prairies, 43 en pâturages et le reste en bois, elle rapportait autrefois 4,800 fr.; elle en rapporte aujourd'hui à peu près le triple, déduction faite de l'intérêt des capitaux engagés. Une autre terre, située également dans ces montagnes, a vivement disputé le prix; le propriétaire y a dépensé en améliorations foncières 134,000 fr.

Dans le département de la Loire, l'heureux vainqueur a été M. Zielinski, directeur de la ferme-école. On s'est beaucoup demandé à ce sujet si les fermes-écoles, déjà subventionnées, devaient être admises à concourir; on voit que, dans la Loire du moins, le jury a répondu par l'affirmative.

Dans la Sarthe, c'est M. le vicomte de Charnacé qui a eu le prix pour un domaine qu'il exploite directement; on ne peut s'empêcher de se rappeler, en voyant ces efforts intelligens d'un grand propriétaire, l'histoire si bien racontée par Saint-Simon d'un autre Charnacé, probablement l'ancêtre de celui-ci, qui fit enlever si leste-

ment la maison d'un paysan parce qu'elle gênait son avenue : telle est la différence des temps. Dans l'Eure, c'est encore un propriétaire, M. de Beausse, qui l'a emporté; retiré du service militaire depuis 1842, il n'a cessé de résider avec sa famille dans un domaine de 145 hectares qu'il a singulièrement amélioré, tout en n'y consacrant qu'un modeste capital de 30,000 fr. Dans la Meuse, c'est un fermier, M. Jacques, qui a eu le prix pour de beaux travaux de drainage.

Dans Seine-et-Marne, le jury a porté à peu près sur la même ligne trois cultivateurs, MM. Chertemps, Dutfoy et Giot. On s'est tiré d'embarras en demandant la croix d'honneur pour le premier; le second a eu la prime, et le troisième rien; mais la Société centrale d'agriculture vient de le dédommager de son mieux en lui décernant sa grande médaille d'or. Dans le département de l'Indre, un fait du même genre s'est présenté. On a donné la croix d'honneur à M. Crombez, riche propriétaire qui a entrepris un vaste cours d'améliorations dans la terre de Lancosme en Brenne, d'une étendue de 5,750 hectares, et la prime d'honneur à un cultivateur du pays qui exploite un domaine beaucoup plus modeste dans les environs d'Issoudun.

Ce qui ressort le plus clairement de ces exemples, c'est que, sur tous les points du territoire, même les plus reculés, se rencontrent aujourd'hui des hommes habiles et dévoués qui font de sérieux efforts. Il n'y a malheureusement rien à en conclure pour le présent, car le nombre en est encore fort restreint; mais c'est un des symptômes les plus rassurans pour l'avenir. L'institution des primes d'honneur peut contribuer à les multiplier, et, sous ce rapport, elle peut faire quelque bien. Dans son dernier livre sur *l'Ancien régime et la Révolution*, M. de Tocqueville cite un propriétaire d'autrefois qui proposait à un intendant, pour encourager l'agriculture, d'instituer des inspecteurs, des concours et des marques d'honneur. « Des inspecteurs et des croix! s'écrie à ce sujet M. de Tocqueville, voilà un moyen dont un fermier du comté de Suffolk ne se serait jamais avisé! » Telles sont nos mœurs nationales; il est bon d'y céder, puisque les agriculteurs eux-mêmes le désirent, mais en ne se dissimulant pas qu'un pareil moyen n'a qu'une efficacité fort limitée. En agriculture comme en industrie, la principale rémunération est le profit.

IV.

Les publications agricoles deviennent assez nombreuses, ce qui est toujours un signe d'une certaine direction des esprits. Les journaux spéciaux ont tous les jours un nombre croissant d'abonnés et de lecteurs (1). Parmi les livres nouveaux qui ont paru en 1857, on

(1) Le *Journal d'Agriculture pratique* compte à lui seul 7,000 abonnés, dont 6,000 en France et 1,000 à l'étranger.

peut citer en première ligne, avec le *Traité de la Culture améliorante*, de M. Lecouteux, les *Lettres sur l'Agriculture*, par M. Victor de Tracy, ancien ministre. M. de Tracy est du petit nombre des grands propriétaires français qui se sont adonnés à la culture avec une passion éclairée. L'immense terre de Paray-le-Fraisil, en Bourbonnais, qui n'était autrefois qu'une lande improductive, s'est transformée entre ses mains, et donne aujourd'hui de très beaux revenus. Fort de cet exemple, il s'est attaché, dans une série de lettres écrites d'un style vif et naturel, à attirer vers le sol l'attention de tous ceux qui cherchent l'emploi de leur activité et de leur capital; il les y engage par toute sorte de faits, et en particulier par les chiffres extraits de la comptabilité d'un de ses domaines.

Ce domaine était affermé en 1847 pour 950 francs par an, l'impôt, de 200 francs environ, étant à la charge du propriétaire. M. de Tracy l'a repris en 1848. Pendant les cinq premières années de sa gestion, les frais ont excédé annuellement la recette de 5 à 6,000 fr. : mais à partir de 1853 le revenu commence à se dégager, et il atteint en 1856 16,600 francs. « Il est probable, ajoute M. de Tracy, que la moyenne du produit *net* ne pourra par la suite dépasser ce dernier chiffre; mais *certainement* cette moyenne ne tombera pas au-dessous de 15,000 francs par an. » Et il est à remarquer que ces beaux résultats, qui ne sont qu'une partie de ceux obtenus par l'auteur, ne l'ont pas empêché de prendre une part active aux travaux de nos assemblées publiques, et même de passer au ministère; c'est du reste ce qui arrive souvent aux hommes d'état anglais, qui ne cessent de diriger eux-mêmes leurs domaines, tout en donnant beaucoup de temps aux affaires publiques.

Quant à l'ennemi qu'on redoute le plus dans la vie rurale, l'ennui, M. de Tracy est, comme Voltaire, sans pitié pour cette crainte puérile, qui ne prouve qu'une grande pauvreté d'esprit. Il rappelle, pour s'en moquer, ces vers d'une ancienne comédie où une dame de la cour, momentanément reléguée à la campagne, après avoir dépeint la variété de sa vie de Paris, s'écrie :

> Mais la monotonie est au fond d'un château;
> Que voyez-vous d'ici, dites-moi, je vous prie?
> Des troupeaux dans un champ, des gueux dans un hameau,
> Et partout des gazons, des arbres et de l'eau!

Et encore, aurait-elle pu ajouter, pas toujours, car tout le monde n'a pas à volonté *des gazons, des arbres et de l'eau.*

Le ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics a commencé la publication d'une *Description des espèces bovine, ovine et porcine de la France*, par les inspecteurs-généraux de l'agriculture. La première livraison, rédigée par M. Lefour, est con-

sacrée à l'espèce bovine et à la race flamande en particulier. C'est un beau cahier de deux cents pages in-folio, contenant des gravures coloriées et des cartes. Si le reste de la collection est exécuté avec la même étendue et le même luxe, elle formera plusieurs volumes magnifiques, qui laisseront bien loin derrière eux le traité des *Animaux domestiques*, de David Low. Il est vrai que l'ouvrage original anglais aura toujours le mérite d'avoir précédé de bien des années l'imitation française, et que, s'il a été imprimé avec moins de luxe, il n'a rien coûté au budget de la Grande-Bretagne.

Le travail de M. Lefour est curieux, intéressant et complet. Nos huit départemens du nord contenaient 928,000 têtes de gros bétail en 1840; ces mêmes départemens, d'après une statistique nouvelle dont les résultats n'ont pas encore été publiés, bien qu'ils datent de quatre ans, mais communiqués officieusement à M. Lefour, en contenaient 1,010,000 en 1853 : augmentation en treize ans, 82,000 seulement. La race flamande y figure pour les trois quarts, c'est-à-dire pour 800,000 têtes, dont 573,000 vaches. M. Lefour place le point de départ de cette race dans le pays flamand proprement dit, ou les arrondissemens de Dunkerque et d'Hazebrouck; elle s'est répandue de là dans les pays voisins. Les bonnes vaches de cette famille donnent en moyenne 3,000 litres de lait par an. Leur lait se vend surtout en nature. M. Lefour a constaté, d'après des renseignemens de la préfecture de police, que la seule ville de Paris a consommé en 1855 120 millions de litres de lait; ce chiffre excède de 10 millions de litres celui donné par M. Husson en 1854, ce qui n'a rien que de vraisemblable à cause de l'augmentation rapide de la population de la capitale. M. Lefour démontre en outre que la race flamande a une grande aptitude à l'engraissement précoce, et qu'elle peut sous ce rapport soutenir sans trop de désavantage la comparaison avec les meilleures races anglaises; il en conclut avec raison qu'on doit chercher avant tout à la maintenir dans sa pureté.

Pour que la collection ministérielle fût véritablement utile, il serait à désirer qu'on menât de front, avec la description des races supérieures, et déjà parvenues à une sorte de perfection, celle de nos variétés les moins connues, avec la recherche des causes qui les retiennent dans l'état où elles sont et des meilleurs moyens à prendre pour les développer; sinon il s'écoulera beaucoup de temps avant que la grande majorité des producteurs puisse tirer un profit sérieux de cette belle publication. Il serait également désirable qu'on abordât le plus tôt possible l'espèce ovine, plus généralement répandue en France que le gros bétail.

M. Barral, directeur du *Journal d'agriculture pratique*, a publié la seconde édition de son traité du *Drainage*, qui forme maintenant trois volumes. Il n'existe dans aucune langue de recueil aussi com-

plet pour tout ce qui touche à cet art du draineur, devenu si vite un des plus utiles et des plus recherchés. Le texte est accompagné d'un grand nombre de planches intercalées qui font connaître dans toutes leurs parties les machines et instrumens en usage dans les différentes branches de cette industrie. M. Barral évalue à *douze millions* d'hectares, c'est-à-dire au quart environ de la surface imposable, l'étendue des terres qui pourraient être utilement drainées en France; en Angleterre, on l'estime à la moitié. A 200 fr. seulement par hectare, il ne faudrait pas moins de 2 milliards et demi pour accomplir chez nous ce grand travail. D'après M. Barral, il y avait en France, à la fin de 1856, 35,000 hectares drainés. Le département de Seine-et-Marne y figure à lui seul pour 8,000 hectares; c'est de beaucoup celui qui en a le plus. Après, viennent le Pas-de-Calais, qui en a 5,000; l'Ain, 3,000; le Nord, 2,300; le Calvados, 1,500; l'Oise, 1,200, etc. Ces six départemens ont ensemble 21,000 hectares drainés; les 80 autres n'en ont en tout que 15,000, et dans le nombre il en est 40 où le drainage est encore à peu près inconnu.

Trente-cinq mille hectares, c'est un bon commencement, mais ce n'est qu'un commencement; il a fallu sept ans environ pour les faire : à ce compte, il faudrait plus de deux mille ans pour drainer le quart du territoire. M. Barral espère que les choses iront plus vite à l'avenir; nous verrons bien. Même sans parler de l'Angleterre, le drainage fait en Belgique beaucoup plus de progrès que chez nous. On y comptait, à la fin de 1856, 28,000 hectares drainés; comme le territoire belge n'est que le vingtième du nôtre, c'est proportionnellement autant que si nous en avions 560,000. Le gouvernement belge ne dépense cependant que 9,000 fr. par an pour encourager le drainage, tandis que notre gouvernement dépense beaucoup plus. Dans le royaume de Hanovre, dans la monarchie prussienne, on est moins avancé qu'en Belgique, mais plus qu'en France. Ce n'est pas une des parties les moins intéressantes du traité de M. Barral que l'exposé de toutes les législations sur le drainage. Il a reproduit *in extenso* la traduction de 32 lois anglaises qui ne remplissent pas moins de 320 pages en petit caractère. Il suffit d'avoir lu une fois dans sa vie une loi anglaise, pour se faire une idée de ce que peut être un pareil travail. On y suit en quelque sorte année par année les efforts du parlement pour vaincre toutes les difficultés de détail qui s'opposent à l'extension de la grande entreprise qu'il veut favoriser. Tout est prévu et réglé avec un soin minutieux; nos voisins n'ont reculé devant aucun moyen, pas même devant le drainage forcé; il est vrai que les principes exceptionnellement posés par la loi n'ont pas chez eux les mêmes inconvéniens que chez nous, où ils sont bien vite poussés à leurs dernières conséquences.

Les sommes avancées jusqu'ici par le gouvernement anglais pour

travaux de drainage s'élèvent à 147 millions; il reste à employer 73 millions pour épuiser les crédits votés par le parlement. La plus grande partie de cette somme a été dépensée en Irlande, où un genre particulier de drainage, qu'on appelle *artériel*, a pris un grand développement. Le drainage artériel, commencé en 1842, s'est poursuivi sans relâche et paraît près d'arriver à son terme; c'est un grand système d'écoulement général des eaux, ayant pour but de dessécher les marais, d'améliorer la navigation, de prévenir les désastres des inondations, d'utiliser les chutes d'eau, de préparer les voies au drainage agricole, etc. On évalue au quart de la surface totale de l'Irlande l'étendue des bassins qui ont déjà reçu cette puissante amélioration, et à plus de 50 millions la dépense faite. M. Barral nous promet un quatrième volume sur un sujet non moins intéressant que le drainage, et qui y tient par plus d'un côté, l'irrigation; on ne peut que faire des vœux pour qu'il tienne bientôt sa promesse.

L'application des sciences à la culture a produit un traité complet de *la Distillation*, par M. Payen. A défaut de l'enseignement oral des sciences agricoles, les publications d'un chimiste aussi habile et aussi exercé que M. Payen ne peuvent que rendre de grands services. On fait maintenant de l'alcool avec tout, avec des grains, des betteraves, des topinambours, des pommes de terre, du sorgho, de l'asphodèle, etc. La plupart des grandes fermes du nord de la France possèdent des distilleries.

M. Girardin, président de la Société d'agriculture de la Seine-Inférieure, et M. Morière, professeur d'agriculture du département du Calvados, ont fait à la fin de 1856 une excursion agricole dans l'île de Jersey. J'avais moi-même, dans mes études sur *l'Économie rurale de l'Angleterre*, essayé d'appeler l'attention sur l'étonnante prospérité agricole de cette île et sur la division extraordinaire de la propriété et de la culture qui la distingue parmi les possessions anglaises; je suis heureux de voir mes assertions confirmées par le témoignage d'aussi bons observateurs. La relation de leur voyage se divise en deux parties distinctes. La première est uniquement relative à la fabrication du cidre; le cidre de Jersey, très estimé en Angleterre, constitue en effet une des richesses de l'île : on en exporte annuellement de 6 à 7,000 hectolitres. MM. Girardin et Morière donnent les détails les plus précis sur la culture du pommier et sur les procédés de fabrication. « Jamais, disent-ils, nous n'avons bu de boisson aussi délicieuse en Normandie. »

La seconde moitié, la plus importante, traite de l'état général de l'agriculture à Jersey. Cette île présente une superficie totale de 17,000 hectares, dont 16,000 cultivables. MM. Girardin et Morière portent la population totale à 70,000 âmes; je ne l'avais portée qu'à

57,000, d'après le dénombrement officiel de 1851. Je ne sais sur quels nouveaux documens ils s'appuient pour l'élever à ce point, ce qui ferait ressortir entre 1851 et 1856 l'augmentation vraiment énorme de 13,000 âmes, ou près de 25 pour 100. Dans tous les cas, on y compte environ 4 habitans par hectare, ce qui ne se rencontre en France que dans l'arrondissement de Lille, déduction faite des grandes villes, et ce qui équivaut à *six fois* notre population moyenne. Malgré l'extrême densité de cette population, les agriculteurs jersiais trouvent encore le moyen d'exporter une assez grande quantité de produits. Outre leur cidre, ils vendent tous les ans à l'Angleterre du blé, du beurre, des pommes, du raisin, et surtout des vaches; cette dernière branche d'exportation rapporte à elle seule aux cultivateurs de l'île 700,000 francs.

La grandeur ordinaire des exploitations est de 30 à 40 vergées, ou de 6 à 8 hectares, la vergée étant de 20 ares. Les fermes de 100 à 200 vergées, ou de 20 à 40 hectares, sont l'exception; il en existe à peine une douzaine dans l'île. « Ainsi divisée, disent MM. Girardin et Morière, qui me font l'honneur d'emprunter mes propres expressions, la terre est cultivée comme un jardin; elle est affermée en moyenne de 250 à 300 francs l'hectare, et dans les environs de Saint-Hélier jusqu'à 500 et 750 francs. » A l'appui de ces affirmations générales, voici un exemple : la ferme de M. Baudains, à Saint-Sauveur, contient 45 vergées ou 9 hectares, loués 3,380 fr., c'est-à-dire 375 fr. par hectare; le sol est ainsi divisé :

Prairies naturelles.....	2 hectares	60 ares.
Trèfle.....	2	
Pommes de terre.....	1	
Navets.....	1	20
Panais.....		30
Betteraves.....		30
Blé.....	1	60
Total.....	9 hectares.	

Les quatre cinquièmes du sol étant consacrés à la nourriture du bétail, on entretient sur cette ferme 2 chevaux, 6 vaches, 4 génisses et 7 porcs, en tout l'équivalent de 14 têtes de gros bétail, ou une tête et demie par hectare. Quatre personnes y sont employées. Les hommes gagnent 1 fr. 30 c., les femmes de 65 à 80 centimes, la nourriture en sus. Une servante de ferme se loue de 200 à 260 fr. par an; un domestique coûte de 310 à 390 fr. Cette ferme a été vendue à raison de 12,000 fr. l'hectare, et il y en a mille de pareilles dans une île qui a l'étendue d'un de nos cantons.

Est-ce la qualité exceptionnelle du sol qui a produit ces résultats

à peine croyables? Non. L'île de Jersey a d'assez grands avantages de climat, jamais le thermomètre n'y atteint un maximum élevé, et rarement il y descend au-dessous de zéro; l'hiver y est doux, pluvieux et court, comme sur les côtes françaises qui l'avoisinent; mais quant au sol proprement dit, il appartient à la même formation granitique que la Bretagne et le Cotentin. On n'y a ni chaux ni marne, on les remplace par les plantes marines ou *varechs,* qui croissent en abondance sur les rochers baignés des flots, par une assez faible quantité de guano et de poudre d'os, et surtout par le fumier de ferme, qui est plus riche et plus abondant qu'ailleurs à cause du nombre inusité d'animaux que l'assolement suivi permet de nourrir. « On est encore loin, disent MM. Girardin et Morière, d'utiliser convenablement l'engrais humain ; » ce qui permet de concevoir encore de nouveaux progrès dans l'avenir.

Ni lin, ni colza, ni betterave à sucre, ni tabac, ni garance, ni aucune autre plante industrielle; la fabrication du cidre elle-même, cette richesse spéciale de l'île, paraît beaucoup plus en voie de diminuer que de s'accroître. « Les pièces plantées en pommiers, disent formellement nos deux voyageurs, ont été plus nombreuses à Jersey qu'elles ne le sont aujourd'hui. » Observation d'autant plus remarquable qu'elle émane de deux partisans très déclarés de la culture du pommier et de la production du cidre. Ceci n'est pas pour blâmer ceux qui cherchent dans les plantes industrielles, ou dans les industries annexées à la culture, un bénéfice parfaitement légitime, quand il n'a pas pour conséquence d'en empêcher d'autres; je veux montrer seulement que ces brillans produits, qui ne peuvent pas prendre un caractère universel, ne sont pas absolument nécessaires pour porter le sol à un haut point de revenu, et que la simple culture des plantes fourragères suffit avec le temps pour créer une richesse qui ne connaît pas de supérieure. Or cette culture est possible à peu près partout, et il y a bien peu de points de notre sol qui, traités comme l'île de Jersey, ne puissent atteindre une valeur sinon égale, du moins analogue.

Les cultivateurs jersiais sont arrivés à produire, en moyenne, 35 hectolitres de blé à l'hectare, semence déduite. Les panais, les navets, les pommes de terre, les carottes, les betteraves, réussissent dans la même proportion. Les prairies, tant naturelles qu'artificielles, sont parvenues à un rare degré de fécondité. Le chou-cavalier y atteint fréquemment, selon MM. Girardin et Morière, de 3 à 4 mètres de hauteur. L'extrême division du sol ne permet pas d'entretenir beaucoup de moutons; c'est à peine si l'on aperçoit cinq ou six de ces animaux dans les principales fermes. En revanche, la race bovine est d'une qualité supérieure pour la production du lait.

« On a, disent-ils, dans toute l'île un soin extrême de ces jolies vaches. L'honorable colonel Mourant nous disait d'elles : *Ce sont nos enfans gâtés*. Aussi se laissent-elles approcher et caresser avec plaisir; en liberté dans les herbages, elles viennent à l'appel de leur nom et restent auprès du visiteur. » Ces vaches donnent, d'après MM. Girardin et Morière, plus de 4,000 litres de lait par an. Ce qui vaut encore mieux que la quantité, c'est la qualité de ce lait. Il faut généralement de 28 à 30 litres de lait pour obtenir un kilogramme de beurre, tandis qu'à Jersey il suffit de la moitié. La moyenne de la production des bonnes vaches jersiaises est, dit-on, d'un kilogramme de beurre par jour pendant trois cents jours. Le beurre valant en moyenne 3 francs le kilo, c'est un total de 900 francs par tête de vache, sans compter le lait écrêmé et le lait de beurre. Le poids moyen de ces vaches est de 300 kilos; leur taille est plus élevée que celle des bretonnes, et moindre que celle des cotentines; elles donnent en général du lait jusqu'à l'âge de seize ans.

En somme, on ne saurait trop recommander à nos cultivateurs la lecture de ce petit écrit, plein de faits démonstratifs et bien présentés.

V.

Ce qui vaut mieux encore que les concours, les bons livres et les lois spéciales pour activer les progrès de l'agriculture, c'est l'ensemble de la situation économique du pays. « Avec la paix, dit Adam Smith, des taxes modérées et une suffisante administration de la justice, l'agriculture se développe d'elle-même. » Voilà déjà près de deux ans que la guerre est finie; l'immense perturbation qu'elle avait jetée dans les intérêts va en s'amoindrissant. Nous n'avons aucune nouvelle menace de guerre à l'horizon, et si l'on peut compter sur quelque chose dans le temps où nous vivons, la paix paraît assurée pour plusieurs années au moins. Les dépenses publiques, brusquement accrues depuis la guerre, pourront rentrer dans de plus justes limites. Le luxe lui-même, cet ennemi d'autant plus dangereux de la fortune publique qu'il double pour un moment l'apparence de la richesse aux dépens de la réalité, semble hésiter et reculer devant les résultats de ses folies.

Une crise commerciale et industrielle, résultat inévitable de tout ce qui l'a précédée, s'est déclarée depuis près d'un an. On a cru y voir l'effet de la crise américaine; mais la nôtre étant la plus ancienne, il est difficile de s'y tromper : la situation du crédit américain a pu l'aggraver, non la provoquer. On a voulu aussi y voir une crise monétaire, ce qui ne manque pas moins de vraisemblance, puis-

que nous avons plus de numéraire que nous n'en avons jamais eu. La véritable cause est la large brèche faite au capital national par une série de pertes successives. Quand l'agriculture souffre, tout souffre. Quatre années de mauvaises récoltes ne passent pas sur un pays sans laisser des traces profondes, surtout si la guerre sévit avec la disette, et si le luxe y ajoute ses prodigalités. Ces pertes se réparent aujourd'hui peu à peu; mais il faut du temps, même avec une nation aussi bien douée que la nôtre, pour fermer de pareilles plaies. S'il y a lieu de s'étonner, c'est que la crise n'ait pas éclaté plus tôt et ne soit pas plus grave; il faut maintenant qu'elle suive son cours jusqu'à ce que l'épargne ait recomposé la portion détruite du capital national. Le plus renommé des économistes anglais contemporains, M. Stuart Mill, remarque, dans ses principes d'*Économie politique*, que les temps où l'état fait de grands emprunts se distinguent toujours par une extrême activité apparente, mais que, quand le premier moment est passé, une période marquée de gêne et de marasme lui succède nécessairement. « L'emprunt, dit-il, n'a pu se faire sur la portion du capital représentée par les outils, les machines, les bâtimens; il a dû provenir de la portion destinée au paiement des travailleurs; le déficit causé par l'emprunt doit donc être réparé par les privations des classes laborieuses. »

Tant que les fonds publics sont à bas prix, rien ne peut prospérer, car le cours des rentes sur l'état et des autres valeurs à intérêt fixe donne la mesure de l'abondance ou de la pénurie des capitaux. Nous avons vu le 3 pour 100 tomber au dessous de 62 au moment où l'état avait ses plus grands besoins, de sorte que, pendant plusieurs années, chacun a pu placer ses économies sur l'état à 5 pour 100 ou à peu près. On nous apprend aujourd'hui que le grand-livre est désormais fermé, et le résultat de cette affirmation a été de porter en quelques semaines le 3 pour 100 à 70; il n'en restera probablement pas là, si toute nouvelle prévision d'emprunt s'évanouit absolument, car nous l'avons vu dans d'autres temps au-delà de 80, et en ce moment même le 3 pour 100 anglais dépasse 96. A mesure que les épargnes nouvelles ne pourront plus se placer sur l'état qu'à des conditions moins favorables, on les verra refluer sur d'autres placemens. En même temps que les valeurs à intérêt fixe baissaient par suite d'un excès d'émission, les valeurs aléatoires montaient rapidement, second symptôme non moins fâcheux que le premier. Des bénéfices accidentels, acceptés comme durables, avaient répandu dans le public cette opinion fausse et dangereuse, que les placemens à 20 pour 100 sans travail pouvaient se multiplier à l'infini. Ces illusions sont aujourd'hui tombées, après avoir fait quelques heureux et beaucoup de victimes. Bon nombre de ces entreprises à profits fabuleux

ont tout à fait disparu, d'autres sont revenues à des proportions plus raisonnables. Les véritables affaires n'y perdront pas, car il n'est pas nécessaire de doubler ou de tripler ses capitaux en quelques mois pour en obtenir une rémunération suffisante. Il n'y a d'atteint que les chimères. Les entreprises agricoles et industrielles ordinaires pourront soutenir la comparaison quand elles n'auront plus à lutter que contre la vérité (1).

Le second décime de guerre n'est plus perçu sur l'enregistrement à partir du 1er janvier 1858 : voilà toujours une charge de moins pour la propriété foncière. Peut-on espérer qu'il en sera bientôt de même du premier? Le corps législatif est saisi de la grande question de savoir s'il faut profiter de l'excédant présumé des recettes sur les dépenses pour rétablir l'amortissement ou pour diminuer les impôts; il y a de bonnes raisons en faveur de l'un et de l'autre parti, mais la balance penche du côté de l'allégement des charges : c'est le système des Anglais, et ils ne s'en trouvent pas plus mal. Il faut espérer en même temps que les dépenses se répartiront à l'avenir avec un peu moins d'inégalité, de manière à ne plus présenter, dans un pays soumis aux mêmes lois, de si pénibles contrastes.

L'année 1857 a été la plus féconde qu'on ait encore vue en chemins de fer. On en a ouvert dans cette seule année plus de 1,200 kilomètres, tandis que la moyenne des années précédentes n'avait été que de 600. Le réseau exploité dépasse aujourd'hui 7,000 kilomètres; tout annonce qu'à la fin de 1858 nous en aurons au moins 8,000. Ce n'est pas encore le sixième de ce qu'en ont proportionnellement les Anglais; mais, eu égard aux obstacles de tout genre qu'a rencontrés chez nous l'exécution de ce grand travail, c'est bien quelque chose. Rien ne peut être plus utile à l'agriculture que l'extension des chemins de fer, surtout si les tarifs sont fixés aussi bas que possible pour les marchandises encombrantes transportées à petite vitesse.

Les lignes nouvellement ouvertes donnant en général moins de

(1) Un travail très intéressant de M. Bailleux de Marizy, inséré dans le dernier numéro de la *Revue*, peut sembler en contradiction avec ces idées; il n'en est rien au fond. D'après l'auteur, la spéculation sur les valeurs de bourse n'aurait pas fait plus de progrès, dans les vingt ans écoulés de 1837 à 1857, que la production industrielle. Cet aperçu doit être juste, mais pour l'ensemble de la période, non pour telle ou telle année en particulier; or c'est surtout depuis quelque temps que ce genre de spéculation a pris l'accroissement démesuré qui frappe tous les yeux. Je m'associe pleinement à M. Bailleux de Marizy pour la défense de la spéculation en elle-même : c'est un élément utile dans les affaires d'un grand pays, et qui finit en effet par rentrer tôt ou tard dans ses limites légitimes. Il n'y a rien à faire pour la combattre; mais comme elle a une pente naturelle vers l'excès, et que ses exagérations ont de grands dangers, il ne faut rien faire non plus pour la favoriser.

revenu que les anciennes, quelques esprits en ont conclu que la France commençait à en avoir trop, et qu'il fallait s'arrêter. Très heureusement cette doctrine n'a été partagée ni par l'opinion publique ni par le gouvernement. On ne doit pas juger une entreprise par les profits qu'elle donne à son début. Les lignes aujourd'hui les plus prospères n'ont pas beaucoup mieux commencé. Il faut tenir compte des circonstances critiques de guerre et de disette, et, ce qui a dû agir peut-être plus encore, des dépenses extraordinaires qui ont porté une activité factice sur quelques points privilégiés, aux dépens du reste de la nation. Avec la paix, une succession de bonnes récoltes, une réduction notable et une plus égale distribution des dépenses publiques, on verra la circulation se répandre plus uniformément sur toute la surface du territoire, et si après tout il devenait nécessaire que l'état vînt au secours des chemins à ouvrir, ce ne serait qu'un acte de stricte justice. L'état a dépensé 700 millions, dont les régions pauvres ont payé leur part, pour doter de voies de fer les régions riches; il est tout simple que les régions riches contribuent à leur tour pour en ouvrir dans les régions pauvres.

Les ingénieurs des ponts et chaussées poursuivent les études commencées pour rechercher les moyens d'atténuer les ravages des inondations. L'un d'eux, M. Monestier-Savignat, chargé d'étudier une de nos rivières les plus torrentielles, l'Allier, vient de publier les résultats de son travail. Le problème ne lui paraît pas insoluble, et pour préserver le bassin de l'Allier des dévastations causées par les crues, il propose une dépense de 16 millions. Avec 34 millions de plus, il se fait fort d'établir dans le même bassin un système général d'irrigation, de desséchement, de consolidation et de conquête des terrains improductifs, de plantations, etc., qui rapporterait, d'après lui, en augmentation de produits agricoles, de 10 à 20 pour 100. L'expérience seule peut décider. Les ponts et chaussées ont aujourd'hui une tendance marquée vers les travaux d'utilité agricole; il serait bien regrettable que cette direction d'idées ne fût pas mise à profit. Elle a un danger sans doute en ce qu'elle pousse à l'augmentation indéfinie des dépenses publiques; mais on peut très bien s'arrêter sur cette pente, tout en accordant à l'impulsion nouvelle une satisfaction légitime. Le budget actuel des travaux publics en donne les moyens, puisqu'il s'élève à près de 100 millions; avec un million par département et par an, on peut faire bien des choses. Une fois l'exemple donné par l'administration des travaux publics, le reste peut s'exécuter par des entrepreneurs particuliers ou par des syndicats de propriétaires.

Nous avons eu pendant la guerre 600,000 hommes sous les armes; nous en avons aujourd'hui à peine 400,000. C'est un effectif de

200,000 hommes qui sont redevenus disponibles pour les travaux ordinaires. En même temps les constructions de Paris se sont ralenties, et bien qu'on projette toujours autant de nouveaux boulevards, on en exécute un peu moins. La raréfaction des bras, qui devenait menaçante pour toute espèce de production, s'est arrêtée. Le mouvement de la population, violemment interrompu, semble reprendre peu à peu son cours. L'apogée de la crise a été atteint en 1854, les décès l'ont emporté sur les naissances de 69,000; en 1855, cet excédant de mortalité s'est maintenu, mais en diminuant; il n'a plus été que de 37,000. Les chiffres de 1856, déjà connus, permettent de compter sur un excédant de naissances d'environ 100,000; ce n'est encore que la moitié de la progression normale, mais nous tendons à nous en rapprocher.

Parmi les perturbations révélées par le dénombrement de 1856, l'opinion publique a paru plus frappée du déplacement que du ralentissement lui-même. Au point où il est parvenu, le déplacement a en effet une immense gravité, mais la plus grande partie de sa triste signification lui vient de sa coïncidence avec le ralentissement. Si la population et la production n'avaient cessé de s'accroître, il n'y aurait pas à s'alarmer; le mal commence quand, au lieu de servir au développement de la richesse, le déplacement y nuit, et c'est ce qui est arrivé. L'agriculture et l'industrie sont sœurs, on ne saurait trop le répéter. Qu'une partie des bras consacrés à l'agriculture se porte sur le travail industriel, les avantages de ce mouvement balancent et au-delà les inconvéniens; il ne cesse d'être légitime que quand il tient à des causes artificielles, comme l'emploi des deniers publics, et que les bras ainsi détournés se livrent à des occupations improductives. Si la richesse, comme la population, se consomme dans les villes, ce n'est pas l'industrie qu'il faut en accuser, mais le luxe. Toutes les populations urbaines ne sont pas industrielles, et toutes les populations industrielles ne sont pas urbaines. L'agglomération artificielle dans les très grandes villes est surtout ce qui présente les plus grands dangers; c'est là que règne le luxe avec ses fatales conséquences, là que le spectacle du jeu excite les plus ardentes convoitises, là que fermentent ces passions terribles qui font explosion de temps en temps, en jetant de sinistres lueurs sur les profondeurs de l'abîme social.

LÉONCE DE LAVERGNE.

DE L'IMPORTANCE HISTORIQUE

DU GRAND CYRUS

ROMAN DE Mlle DE SCUDÉRY.

Qui lit aujourd'hui *le Grand Cyrus* de Mlle de Scudéry? qui le lisait au XVIIIe siècle, et déjà même dans les dernières années de Louis XIV? Le public en avait entièrement perdu la mémoire, et quand en 1713 on s'avisa de mettre au jour *les Héros de roman,* avec un *Discours préliminaire* où Boileau, avant de mourir, avait pris à tâche de se moquer du *Cyrus,* on ne fit pas la moindre attention à ces plaisanteries surannées : personne ne savait plus de quoi voulait parler le vieux satirique.

Cependant le *Cyrus* est le chef-d'œuvre d'une des femmes les plus spirituelles et les plus célèbres du milieu du XVIIe siècle. Mme de Sévigné, qui apparemment se connaissait en agrément et en délicatesse autant que Boileau, a loué avec effusion l'auteur et l'ouvrage, et de 1649 à 1654, d'un bout de la France à l'autre, à la cour et dans la plus haute aristocratie, comme dans la bourgeoisie instruite et cultivée, à Paris et en province, dans tous les rangs de la société la plus polie de l'univers, on ne lisait pas seulement, on s'arrachait, on dévorait, à mesure qu'ils paraissaient, chacun de ces dix gros volumes, aujourd'hui oubliés, et qui dorment d'un sommeil séculaire dans les bibliothèques de quelques rares amateurs.

Comment expliquer un si soudain et si étrange changement? Il y en a bien des causes; nous nous bornerons à en marquer une seule, mais qui dispense d'en rechercher aucune autre. En son temps le *Cyrus* était parfaitement compris des lecteurs d'élite auxquels il

s'adressait de préférence, tandis qu'aujourd'hui et depuis très longtemps il est absolument inintelligible.

En effet le *Cyrus* n'est pas autre chose qu'un roman allégorique dont nous avons perdu la clé, où, sous des noms persans, grecs, arméniens, etc., sont représentés des personnages qu'aujourd'hui nous ne reconnaissons plus, mais qui, sous Louis XIII et sous la régence d'Anne d'Autriche, occupaient la scène et faisaient l'entretien de la France.

Savez-vous, par exemple, quel est cet Artamène, ce Cyrus, le héros du roman? Boileau lui-même n'a pas l'air de s'en douter, et il croit bonnement que c'est le petit-fils d'Astyage. En vérité voilà un héros bien propre à intéresser le XVIIe siècle et à charmer les belles dames de la cour et de la ville, lectrices ordinaires des romans à la mode. Boileau gourmande très vivement Mlle de Scudéry non pas pour avoir été prendre un pareil sujet, mais pour l'avoir traité comme elle l'a fait. « Au lieu, dit-il, de représenter, comme elle le devait, dans la personne de Cyrus, un roi promis par les prophètes, tel qu'il est exprimé dans la Bible, ou, comme le peint Hérodote, le plus grand conquérant que l'on eût encore vu, ou enfin tel qu'il est figuré dans Xénophon, Mlle de Scudéry en composa un Artamène plus fou que tous les Céladons et tous les Silvandres (1), qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane. » Ce jugement est tout à fait digne du savant traducteur du traité *du Sublime* de Longin, du membre austère de l'Académie des Inscriptions, qui aurait voulu, à ce qu'il paraît, que Mlle de Scudéry gagnât un siége à côté de lui dans la docte compagnie par un ouvrage d'érudition et de critique, où, s'enfonçant dans la Bible, dans Hérodote et dans Xénophon, elle fût parvenue à restituer et à mettre en lumière le vrai Cyrus et la suite certaine de ses hauts faits et de ses conquêtes. Mais comment Boileau ne s'est-il pas aperçu qu'il prenait ici Mlle de Scudéry pour Mme Dacier, et qu'il traçait les règles d'un livre d'histoire lorsqu'il s'agissait d'un ouvrage d'imagination, d'un genre de composition qui n'avait pas le bonheur de lui plaire, mais qui plaisait fort à tout son siècle, d'un roman enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom? Quand on est un peu dans le secret de Mlle de Scudéry, on ne se peut empêcher de sourire en voyant l'excellent et grave écrivain prendre au sérieux et même au tragique les infidélités historiques de l'aimable romancière. Sans manquer au respect sincère que nous professons pour celui qui a aimé et défendu Racine, compris et célébré Molière, honoré et vengé Arnauld (2), ne pourrions-nous lui répondre en cette humble circonstance : Non sans doute Mlle de Scu-

(1) *Discours préliminaire sur le Dialogue des Héros de roman.*

(2) Voyez notre ouvrage *Du Vrai, du Beau et du Bien,* leçon X^e, *l'Art français au dix-septième siècle.*

déry n'a point fidèlement représenté le Cyrus de l'histoire; mais de grâce prenez garde qu'elle n'y a jamais songé. Au lieu du Cyrus de la Bible, d'Hérodote et de Xénophon, qu'elle ne connaissait guère, elle a peint le Cyrus qu'elle avait sous les yeux, le héros qui éblouissait son siècle de l'éclat de ses victoires, qui commença par sauver la France, et plus tard en agrandit les frontières, qui gagna à vingt-deux ans une bataille mémorable, et n'a jamais été battu une seule fois dans sa vie, en ayant toujours affaire aux plus grands capitaines, le conquérant dont Bossuet a fait l'oraison funèbre, et qu'il n'a pas craint, lui aussi, de comparer au Cyrus prédit par les prophètes : ce Cyrus-là est le prince de Condé en sa brillante jeunesse, lorsqu'on le nommait le duc d'Enghien, et dans les premières années où il succéda au titre de son père et s'appelait M. le Prince. Mlle de Scudéry l'a peint tel qu'il était à la fleur de son âge et pour ainsi dire de sa gloire, fort galant, ne vous en déplaise, comme le sont quelquefois les jeunes héros, ainsi que Racine aurait pu vous le dire, car nous n'osons vous citer Corneille, et tout en pensant à sa belle maîtresse, prenant des villes, gagnant des batailles, et faisant des choses mille fois plus grandes que ce passage du Rhin que vous avez si dignement chanté. Quoi! vous n'avez pas reconnu votre héros dans celui de Mlle de Scudéry! vous ne voyez dans Cyrus qu'un Céladon et un Silvandre! mais n'apercevez-vous pas tous ces siéges, tous ces combats? Voici Dunkerque, voilà Rocroy, voilà Lens, voilà Charenton et le siége de Paris. Est-ce le portrait d'un Céladon, je vous prie, que celui-ci : « Cyrus (1) avoit ce jour-là dans les yeux je ne sais quelle noble fierté qui sembloit être d'un heureux présage, et il eût été difficile de s'imaginer en le voyant qu'il eût pu être vaincu, tant sa physionomie étoit gande et heureuse? Ce prince étoit d'une taille très bien faite; il avoit la tête très belle, et ses cheveux du plus beau brun du monde faisoient mille boucles agréablement négligées qui lui pendoient jusque sur les épaules. Son teint étoit vif; ses yeux noirs, pleins d'esprit, de douceur et de majesté; il avoit le nez un peu aquilin, le tour du visage admirable, l'action si noble et la mine si haute que l'on peut dire assurément qu'il n'y eut jamais d'homme mieux fait que Cyrus. » Et ailleurs (2) : « Cyrus étoit si différent de lui-même dès qu'il s'agissoit de combattre ou seulement de donner des ordres militaires, qu'il n'arrivoit pas un plus grand changement au visage de la Pythie lorsqu'elle rendoit des oracles, que celui que l'on voyoit en Cyrus dès qu'il avoit les armes à la main. On eût dit qu'un nouvel esprit l'animoit et qu'il devenoit lui-même le dieu de la guerre : son teint en devenoit plus vif, ses yeux

(1) *Le Grand Cyrus*, t. III, liv. II, p. 598.
(2) *Ibid.*, t. V, liv. II, p. 478.

plus brillans, sa mine plus haute et plus fière, son action plus libre, sa voix plus éclatante, et toute sa personne plus majestueuse, de sorte qu'au moindre commandement qu'il faisoit il portoit la terreur dans l'âme de tous ceux qui l'environnoient. Il paroissoit pourtant toujours de la tranquillité dans son âme malgré cette agitation héroïque... Sa présence avoit quelque chose de si divin et de si terrible tout ensemble que l'on peut dire que, quand il étoit à la tête de son armée, il ne faisoit pas moins trembler ses amis que ses ennemis. Il est vrai que ce sentiment faisoit des effets bien différens dans le cœur des uns et des autres; car les derniers, par la crainte qu'ils avoient de lui, en prenoient bien souvent la fuite, et les premiers, par celle qu'ils avoient de lui déplaire, étoient incomparablement plus vaillans, étant certain que le feu divin qui échauffoit son cœur et qui brilloit dans ses yeux se communiquoit à toute son armée et lui donnoit une ardeur de combattre qui n'étoit pas une des moindres causes de la victoire. Voilà quel était Cyrus lorsqu'il avoit les armes à la main. » Ailleurs encore (1) : « Il y avoit je ne sais quoi de si noble et de si grand en son action, et une activité si pénétrante dans ses regards que, ne les pouvant soutenir, on étoit contraint de baisser les yeux, tant la colère le faisoit paroître redoutable! » Ces fortes images pouvaient-elles ne pas faire penser à Condé, et particulièrement ce regard de feu, ce regard héroïque, que Mlle de Scudéry s'efforce ici d'exprimer, ne désignait-il pas de la façon la plus vive et la plus frappante « ce jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux, » comme plus tard le dira Bossuet dans l'oraison funèbre de Condé? Comment ce grand coup de pinceau, que Mlle de Scudéry avait devancé et préparé pour ainsi dire, n'a-t-il pas éclairé l'auteur des *Satires*, et rendu manifeste à ses yeux le héros français si légèrement caché sous le nom de Cyrus?

Mais ce même héros, allez-vous dire, n'est plus qu'un berger langoureux dès qu'il songe à Mandane. Il est vrai, Cyrus a beau être un grand conquérant; comme il est sincèrement amoureux, dès qu'il est auprès de Mandane, le guerrier intrépide devient le plus timide des hommes. Quelque passionné qu'il soit pour la guerre, s'il faut quitter Mandane pour aller à l'armée, il se trouble et soupire. « Quelle honte! » va s'écrier Boileau. O sage Boileau, ne vous hâtez pas de vous mettre en colère, et lisez plutôt ce passage irrécusable des *Mémoires* de Mademoiselle : « Quand le duc d'Enghien, dit-elle (2), partoit pour l'armée, le désir de la gloire ne l'empêchoit pas de sentir la douleur de la séparation, et il ne pouvoit dire adieu à Mlle du Vi-

(1) *Le Grand Cyrus*, t. X, liv. Ier, p. 494.
(2) *Mémoires*, édit. d'Amsterdam, 1735, t. Ier, p. 85.

gean qu'il ne répandît des larmes, et lorsqu'il partit pour le dernier voyage d'Allemagne (où il remporta la victoire de Nordlingen), il s'évanouit en la quittant. » Tel était Condé. Pourquoi Cyrus, jeune et amoureux, n'aurait-il pas été tel que lui? Et cela, non pas quoiqu'il fût Cyrus, mais parce qu'il l'était, et que les nobles amours se forment et s'allument au même foyer d'où sort l'héroïsme : c'était là du moins la doctrine du XVIIe siècle, celle de Corneille et de Pascal comme de Mlle de Scudéry.

Il nous est donc permis de le dire : Boileau a jugé bien sévèrement un ouvrage qu'évidemment il n'a pas entendu, que peut-être même il n'avait pas lu, puisque, dès les premières pages, l'auteur prend soin de déclarer son dessein, et annonce son vrai héros et sa vraie héroïne.

Oui, sa vraie héroïne aussi, car si Artamène et Cyrus sont le prince de Condé, Mandane est certainement la duchesse de Longueville. Comment Boileau ne l'a-t-il pas reconnue? Il l'avait plus d'une fois rencontrée à l'hôtel de Condé ou à Port-Royal, et il lui suffisait d'ouvrir le *Cyrus*, pour y voir, au tome Ier et au tome X, le portrait de la sœur de Condé, gravé par Regnesson, le beau-frère de Nanteuil. Est-ce que par hasard il a pris cette gracieuse et douce figure pour celle de quelque princesse de Médie ou de Cappadoce retrouvée par Mlle de Scudéry? Mais on se peut convaincre de la façon la plus solide à la fois et la plus agréable que Mme de Longueville est bien Mandane, en comparant la description fidèle et détaillée que Mme de Motteville fait de sa personne, à son retour de Münster et dans le début de la fronde, en 1648, à l'âge de vingt-neuf ans, avec le portrait qu'en donne Mlle de Scudéry dans le *Cyrus*. Écoutons l'histoire : « Elle (1) possédoit au souverain degré ce que la langue espagnole exprime par les mots de *donayre, brio y bizarria* (bon air, air galant). Elle avoit la taille admirable, et l'air de sa personne avoit un agrément dont le pouvoir s'étendoit même sur notre sexe. Il étoit impossible de la voir sans l'aimer et sans désirer de lui plaire. Sa beauté néanmoins consistoit plus dans les contours de son visage que dans la perfection de ses traits. Ses yeux n'étoient pas grands, mais beaux, doux et brillans, et le bleu en étoit admirable; il étoit pareil à celui des turquoises. Les poètes ne pouvoient jamais comparer qu'aux lys et aux roses le blanc et l'incarnat qu'on voyoit sur son visage, et ses cheveux blonds et argentés, et qui accompagnoient tant de choses merveilleuses, faisoient qu'elle ressembloit beaucoup plus à un ange, tel que la foiblesse de notre nature nous les fait imaginer, que non pas à une femme. » Voici maintenant le roman, qui n'est guère plus flatteur que l'histoire : « Le voile de gaze d'ar-

(1) *Mémoires* de Mme de Motteville, édit. d'Amsterdam, 1750, t. Ier, p. 44.

gent que la princesse Mandane (1) avoit sur la tête n'empêchoit pas que l'on ne vît mille anneaux d'or que faisoient ses beaux cheveux, qui étoient du plus beau blond, ayant tout ce qu'il faut pour donner de l'éclat, sans ôter rien de la vivacité qui est une des parties nécessaires à la beauté parfaite. Elle étoit d'une taille très noble et très élégante, et elle marchoit avec une majesté si modeste qu'elle entraînoit après elle les cœurs de tous ceux qui la voyoient. Sa gorge étoit blanche, pleine et bien taillée. Elle avoit les yeux bleus, mais si doux, si brillans et si remplis de pudeur et de charme, qu'il étoit impossible de les voir sans respect et sans admiration. Elle avoit la bouche si incarnate, les dents si blanches, si égales et si bien rangées, le teint si éclatant, si lustré, si uni et si vermeil, que la fraîcheur et la beauté des plus rares fleurs du printemps ne sauroient donner qu'une idée imparfaite de ce que je vis et de ce que cette princesse possédoit. Elle avoit les plus belles mains et les plus beaux bras qu'il étoit possible de voir.... De toutes ces beautés il résultoit un agrément en toutes ses actions si merveilleux, que soit qu'elle marchât ou qu'elle s'arrêtât, qu'elle parlât ou qu'elle se tût, qu'elle sourît ou qu'elle rêvât, elle étoit toujours charmante et toujours admirable. »

Il y a encore dans le *Cyrus* bien d'autres passages sur la beauté, l'esprit et le caractère de Mandane, qui ne se peuvent rapporter qu'à Mme de Longueville.

Mandane est sans cesse occupée de sacrifices et de cérémonies religieuses : quelquefois même elle se retire parmi les vierges voilées qui demeurent au temple de Diane. N'est-ce point une allusion manifeste à la piété si connue de Mme de Longueville et à ses fréquentes retraites chez les Carmélites? Mandane, au milieu des plus grands succès des armes du roi son père et de son illustre amant, parle toujours contre la guerre et l'effusion du sang humain (2), comme au congrès de Münster Mme de Longueville, avec son mari et d'Avaux, était déclarée pour la paix, en opposition à la politique de Mazarin (3). Mandane est donnée, dans l'habitude ordinaire de la vie, pour la personne de l'humeur la plus tranquille et la plus douce (4), ainsi que tous les témoignages nous peignent Mme de Longueville avec une langueur charmante, et poussant même la douceur jusqu'à l'air de l'indifférence, quand la passion n'agitait pas son cœur. Le trait particulier de l'esprit et de la beauté de Mandane est précisément cette union merveilleuse de la modestie et de la grandeur qui imprimait à la fois du respect et de l'admiration à tous

(1) *Le Grand Cyrus*, t. Ier, livre II, p. 320.
(2) Par exemple, t. Ier, livre II, p. 450.
(3) *La Jeunesse de madame de Longueville*, ch. IV.
(4) *Le Grand Cyrus*, p. 522.

ceux qui approchaient de Mme de Longueville (1). « Quelque douceur qu'eût Mandane, elle conservait quelque chose de si majestueux, de si modeste et de si grand sur le visage, que mon maître (c'est un serviteur de Cyrus qui parle) m'a dit souvent que, lorsqu'il étoit auprès d'elle, il n'osoit quasi songer à sa passion, bien loin de l'en entretenir, et que, s'il eût pu s'en séparer, il l'eût presque souhaité, tant il est vrai qu'elle se faisoit autant craindre comme elle se faisoit aimer. »

Ajoutez que Mandane, malgré sa piété, sa modestie et sa douceur, n'en sème pas moins autour d'elle, comme Mme de Longueville, les plus effroyables querelles. Partout où le sort la jette, sa beauté et sa bonne grâce lui suscitent des adorateurs qui se la disputent le fer à la main. Si Guise et Coligny se sont battus pour Mme de Longueville, combien de duels terribles Cyrus ne soutient-il pas pour Mandane! Mme de Longueville avait troublé bien des cœurs depuis le beau et vaillant Phœbus, comte de Miossens, le futur maréchal d'Albret, jusqu'au bon et grand Turenne, sans parler de bien d'autres en des rangs divers; de même Mandane égare la raison de rois, de princes, de guerriers, qui, pour la conquérir, jouent leur couronne et leur honneur, et s'engagent dans les plus tragiques aventures.

Enfin, ce qui rapproche Mandane de Mme de Longueville d'une façon bien plus particulière et bien autrement touchante, Mandane charme les femmes aussi bien que les hommes, les petits comme les grands, les étrangers comme les compatriotes, dans le malheur et dans les fers comme dans l'éclat des cours et sur les marches d'un trône.

Il n'y a pas même jusqu'au langage de la sœur de Condé, ce langage d'une distinction si haute et en même temps d'une si exquise politesse et d'une adorable négligence, que Mlle de Scudéry n'ait tâché d'imiter autant qu'il était en elle, autant qu'une femme de sa condition, quel que fût son esprit, pouvait prendre le ton de la cour et celui d'une princesse du sang de France. Il y a cependant çà et là dans le *Cyrus* des monologues, des lettres, des conversations de Mandane où nous retrouvons quelque ombre du style de Mme de Longueville. Voilà bien ses longues phrases un peu embarrassées, la grandeur et aussi la subtilité de ses sentimens, sa délicatesse raffinée, son agrément infini, excepté ses incorrections de grande dame, excepté surtout cet accent énergique et fier dans les occasions que tout le talent du monde ne peut feindre, et qu'il faut tirer de son propre cœur.

Ce n'est pas tout : Condé et Mme de Longueville, avec leurs amis

(1) *Le Grand Cyrus*, p. 598.

privilégiés, Chatillon, La Moussaye, Chabot, sont bien les principales figures du *Cyrus;* mais avec celles-là combien encore d'autres figures contemporaines y brillent à des rangs divers! L'aristocratie française, ses grandes habitations, ses mœurs, ses aventures, surtout ses aventures galantes, qui occupaient et amusaient les salons, tout cela a sa place dans le *Cyrus*. Puis, de proche en proche, le tableau s'agrandit, et comprend des personnages de différens ordres à qui pouvait manquer la naissance, mais que relevaient le mérite et l'esprit; car l'esprit était alors une puissance reconnue, avec laquelle toutes les autres puissances comptaient, et Mlle de Scudéry s'estimait trop, elle et ses pareils, pour hésiter à mettre des gens de lettres éminens avec les plus grands seigneurs et les plus grandes dames : en sorte qu'on peut dire avec la plus parfaite vérité que le *Cyrus* embrasse et exprime en ses diverses parties tous les côtés distingués de la société française du XVIIe siècle, en faisant rejaillir sur eux l'éclat d'un nom immortel.

Ainsi s'explique l'immense succès du *Cyrus* dans le temps où il parut. C'était une galerie de portraits vrais et frappans, mais un peu embellis, où tout ce qu'il y avait de plus illustre en tout genre, princes, courtisans, militaires, beaux-esprits, et surtout jolies femmes, allaient se chercher et se reconnaissaient avec un plaisir inexprimable. Ceux qui n'avaient pas la prétention de s'y rencontrer éprouvaient une vive curiosité d'y voir les autres et de juger de la ressemblance. Les principaux personnages, tout le monde les devinait, et les moins importans composaient en quelque sorte autant d'agréables problèmes qu'on agitait avec passion dans toutes les compagnies un peu élégantes, et le *Cyrus* devenait ainsi la lecture à la mode, le livre indispensable de tous les gens qui se piquaient de bon ton.

Remarquez que Mlle de Scudéry n'a pas la première donné l'exemple de mettre en roman les grandes aventures contemporaines et les personnages célèbres : elle suivait la voie ouverte par d'Urfé au début du XVIIe siècle, et où tant d'autres s'étaient engagés sur ses pas. Il est certain en effet que d'Urfé s'est proposé dans *l'Astrée* de raconter ses longues amours avec la belle Diane de Châteaumorand, et, quelques difficultés que depuis on ait voulu élever à cet égard, nous ne voyons pour nous aucune bonne raison de révoquer en doute le récit du véridique Patru (1). Un peu plus tard, les *Amours du grand Alcandre,* par Mlle de Guise, princesse de Conti, sont les amours mêmes d'Henri IV. En 1624, *le Romant satirique,* ou, si l'on veut, *le Romant des Indes* (2), retrace des événemens et des person-

(1) Œuvres de Patru, t. II, p. 497, *Éclaircissemens sur l'Histoire de l'Astrée.*
(2) La seconde édition de 1625 porte ce titre.

nages français; l'auteur, Jean de Lannel, ne le dissimule guère. Dans un *Avis au lecteur* intitulé *le Secret du Romant satirique*, il s'exprime ainsi : « Si on dit que je ne sais pas l'antiquité, puisque j'appelle prêteurs ceux qui en Galatie sont juges de l'honneur des gentilshommes et généraux des armées, je maintiens que préteur, en langage galatien, veut dire maréchal de France en langage françois. Si on dit qu'il n'y a point d'empire de Galatie, et qu'on ne connoît ni Galatie ni Galatiens, j'annonce que c'est un pays nouvellement découvert, etc. » Aussi la *Bibliothèque historique de la France* n'hésite-t-elle pas à affirmer que ce roman est une satire des règnes d'Henri IV et de Louis XIII (1). En 1647, *Florigénie ou l'Illustre victorieuse* est incontestablement l'histoire des amours et du mariage du chevalier de Chabot et de Marguerite de Rohan, la fille du grand duc Henri. A peu près vers le même temps, les prétendues amours de Mme de Longueville et de Coligny, et le duel malheureux de celui-ci avec le duc de Guise, avaient diverti la cour et les salons sous le voile transparent d'une nouvelle que nous avons découverte et publiée, *Agésilan et Isménie* (2). Il n'est donc pas étonnant que Mlle de Scudéry ait eu la pensée de mettre aussi en roman la société où elle a vécu, cette société à la fois héroïque et galante, passionnée pour toutes les gloires, riche en admirables caractères et en talens merveilleux, et qui devait laisser un souvenir ineffaçable dans la politique et dans la guerre, dans la religion et dans la philosophie, dans l'éloquence et dans la poésie, dans toutes les sciences et dans tous les arts.

Deux fois Mlle de Scudéry a entrepris de peindre la société de son temps sous des noms étrangers : la première fois dans *le Grand Cyrus*, la seconde dans *Clélie*.

Ces deux romans sont évidemment de la même famille, mais ils diffèrent encore plus qu'ils ne se ressemblent. Le *Cyrus*, malgré des défauts que nous ne dissimulerons pas, est encore le modèle du genre : la *Clélie* en est l'excès et l'abus. Le *Cyrus* avait répandu le goût du roman historique au-delà de la juste mesure, comme il arrive toujours; la *Clélie* l'a décrié et l'a fait périr dans le ridicule.

Un vice essentiel gâte la *Clélie* jusqu'en ses meilleures parties : la scène du roman est à Rome; les héros et les héroïnes en sont des Romains et des Romaines que tout lecteur instruit connaît, et auxquels l'histoire donne des caractères déterminés, devenus des types qu'il n'est pas possible de changer sans faire violence à toutes les habitudes et pour ainsi dire à tous les préjugés de la mémoire et

(1) Voyez aussi les *Mémoires* de l'abbé d'Artigny, t. VI, p. 44-49.
(2) *La Jeunesse de madame de Longueville*, ch. III.

de l'imagination. Brutus, Collatin, Tarquin, son fils Aruns, Porsenna, Mutius, Horatius Coclès, aussi bien que Lucrèce, Tullie et Clélie, sont des personnages sur qui le romancier n'a aucun droit. Sous ces noms-là, mettre des seigneurs et des dames du XVIIe siècle, avec leurs goûts et leurs mœurs, est une entreprise radicalement extravagante où le roman et l'histoire ne se rencontrent que pour se combattre. Si l'auteur respecte un peu l'histoire, il manque son véritable objet, qui est de peindre les mœurs et les personnages de son siècle; et pour peu qu'il suive son dessein et s'abandonne à son génie, il blesse l'histoire de la façon la plus outrageuse, et le bon sens révolté s'écrie avec Boileau :

> Gardez-vous de donner, ainsi que dans Clélie,
> L'air et l'esprit françois à l'antique Italie,
> Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
> Peindre Brutus galant et Caton (1) dameret.

Rien de semblable dans le *Cyrus*. L'histoire n'éclaire pas les profondes ténèbres des temps reculés où brille la gloire solitaire de Cyrus. Nous ne savons rien de la société et des mœurs de la Perse, de la Médie, de la Cappadoce, ni des cours de Babylone, d'Ecbatane et de Sardes; nous savons seulement qu'il y avait déjà de la richesse, du luxe, des arts et une civilisation assez avancée : on peut donc sans trop d'invraisemblance y supposer des mœurs élégantes plus ou moins semblables aux nôtres. Nous ignorons jusqu'aux noms des lieutenans de Cyrus, de ses amis et de ses adversaires; la fiction peut donc s'y jouer impunément. Avons-nous la moindre connaissance du caractère de Mandane? Cyrus lui-même, qu'en savons-nous? Ce que nous en disent la Bible et Hérodote, c'est-à-dire fort peu de chose. *La Cyropédie* de Xénophon est un roman qui en permet et en appelle d'autres. Le poète ne rencontre ici aucune connaissance certaine et répandue, aucun préjugé qui résiste et s'oppose à ses inventions. La seule idée que l'histoire attache au nom de Cyrus est celle d'un conquérant plein d'audace et de génie. Tout le reste est d'une incertitude très favorable à la liberté de l'art. Aussi Mlle de Scudéry a très bien pu mettre des grandes dames françaises parmi celles qui faisaient l'ornement des cours opulentes de l'Orient, des généraux français à la tête des armées de Cyrus ou de ses ennemis; elle a pu surtout représenter ces jeunes guerriers aussi galans que braves parce que l'amour est de la jeunesse de tous les lieux et de tous les temps, et comme il devait y avoir là aussi de la politesse et le goût des commerces délicats, on ne voit pas qu'on offensât beaucoup

(1) Boileau a mis là Caton pour la charge, car il n'y a pas de Caton dans *Clélie* au temps de Tarquin; mais qu'importe au satirique?

l'histoire ou la vraisemblance en introduisant dans les compagnies d'élite, filles du loisir et de la richesse, des beaux-esprits tels que ceux de la cour de Louis XIII et de la régence. L'obscure antiquité est le lieu naturel des fictions : rien n'empêchait d'y placer l'épopée de la société française et l'image transfigurée du XVIIe siècle.

Ajoutons que dans la *Clélie* Mlle de Scudéry, au lieu de peindre la haute société contemporaine, s'est particulièrement attachée à décrire sa propre société, c'est-à-dire une société inférieure et bourgeoise, incessamment occupée de petite galanterie, de petite poésie, de petit bel-esprit, toutes choses bien difficiles à transporter à Rome au temps de Brutus et de Tarquin. Loin de là, dans le *Cyrus,* toutes les parties de la société française, comme nous l'avons dit, revivent dans la mesure de leur importance, ce qui fait qu'après tout ce sont au moins d'illustres Français qui occupent les premières places, excitent et soutiennent l'attention et l'intérêt.

De ces différences fondamentales naissent de bien autres différences. Il y a déjà plus de fadeur qu'il n'en faudrait dans le *Cyrus,* mais dans la *Clélie* la fadeur est partout et passe toute mesure; c'est là que *jusqu'à je vous hais, tout se dit tendrement,* comme pour faire un absolu contraste avec les noms sévères des personnages romains. L'analyse des sentimens, et particulièrement du plus délicat, du plus ondoyant, du plus indéfinissable de tous, mène par une pente naturelle à une métaphysique un peu quintessenciée dont on a un assez fort avant-goût dans le *Cyrus;* la *Clélie* pousse cette métaphysique à des subtilités inouies qui composent une sorte de scolastique amoureuse. On y disserte à perte de vue sur toutes les nuances de l'amour, depuis la première impression de plaisir désintéressé que fait naître la vue de la beauté jusqu'aux dernières extrémités de la passion, et on y trace cette fameuse carte du Tendre où sont marqués le lac d'Indifférence, le bourg du Respect, les villages de Billet-Doux, de Billet-Galant, de Jolis-Vers, de Complaisance, de Soumissions, de Petits-Soins, d'Assiduité, d'Empressement, de Sensibilité, jusqu'à la ville du Tendre, sur le fleuve de l'Inclination, tout à côté de la Mer-Dangereuse. Le *Cyrus* abonde sans doute en analyses sentimentales, comme plus d'une tragédie de Corneille, mais sans tomber jamais dans ces divisions et ces subdivisions à l'infini. En un mot, la Clélie appartient déjà à l'école de ces précieuses que Molière n'a cessé de poursuivre depuis le commencement jusqu'à la fin de sa carrière, et le Cyrus, tout en inclinant un peu trop vers cette école, relève des précieuses illustres que Molière faisait profession de respecter. La Clélie se ressent des sociétés du Marais et des fameux *Samedi;* le Cyrus sort de l'hôtel de Rambouillet (1).

(1) Sur l'hôtel de Rambouillet, les sociétés du Marais et les *Samedi*, voyez *Madame de Sablé*, ch. II.

Malheureusement un grand défaut est commun aux deux ouvrages : ce défaut est la longueur, la prolixité, la diffusion. Ménage a beau dire que ceux qui blâment la longueur des romans de Mlle de Scudéry ne voient pas que ces romans sont de véritables poèmes épiques, chargés, à la façon de Virgile et d'Homère, d'épisodes et d'incidens qui en reculent le dénoûment (1). N'en déplaise au savant critique, les épisodes de l'*Énéide* et surtout de l'*Iliade* se lient intimement à l'action générale, l'accroissent et l'agrandissent, augmentent l'intérêt et servent au dénoûment, tandis que les épisodes du *Cyrus*, trop nombreux et enchevêtrés les uns dans les autres, rompent à tout moment le cours du récit et font oublier le sujet fondamental. Pour nous du moins, notre mémoire n'est pas assez forte pour porter un pareil poids, et nous n'avons pu venir à bout d'embrasser l'ensemble et les diverses parties de cet immense roman qu'à l'aide d'analyses et d'extraits multipliés, et grâce à tout un travail que le lecteur ne se doit pas imposer. Et la longueur n'est pas seulement dans le récit et dans l'infinie multitude des histoires qui le divisent sans cesse; elle est partout, dans les descriptions de lieux, dans les réflexions, surtout dans les conversations, qui, avec les portraits, forment, à nos yeux, le plus grand agrément du *Cyrus*, le trait le plus caractéristique du talent de Mlle de Scudéry.

Confessons-le : nous avons l'âme un peu faible à l'endroit des conversations du *Cyrus*. Oui, nous les aimons, parce qu'avec infiniment d'esprit il y a bien de la délicatesse, et des trésors de fines observations, toujours agréablement exprimées, sur tous les sentimens du cœur, surtout du cœur féminin, comme aussi sur la société, les rangs, les devoirs, les vertus, les caractères; nous les aimons encore parce qu'elles nous donnent une heureuse idée des conversations du temps, telles qu'elles avaient lieu dans les bonnes compagnies d'alors, aristocratiques ou même bourgeoises, sans être communes: nous les aimons enfin parce qu'elles nous sont une vivante image de cette passion de la conversation, éteinte aujourd'hui avec tant d'autres nobles passions, mais qui faisait autrefois le charme de la société française, et qui s'y est longtemps soutenue. Le génie de Mlle de Scudéry était pour la conversation, et l'on peut dire que ses *Conversations*, ses *Nouvelles Conversations*, ses *Conversations morales*, ses *Entretiens sur toute espèce de sujets* (2), sont autant de petits chefs-d'œuvre de politesse et de bon goût, qui placent très haut leur auteur dans la littérature féminine du

(1) *Ménagiana*, édit. de 1705, t. II, p. 9 et suiv.

(2) Mlle de Scudéry les a réunis de 1680 à 1692 en dix charmans petits volumes in-12, admirablement imprimés, qu'on peut offrir à une jeune femme comme une suite de sermons laïques en quelque sorte, une véritable école de morale séculière tirée de l'expérience de la meilleure compagnie.

XVIIe siècle, et, selon nous, immédiatement après Mme de Sévigné et Mme de La Fayette. Malheureusement ces conversations si aimables traînent souvent, il faut en convenir, en une longueur un peu fatigante, et celles du *Cyrus* demanderaient qu'une main amie en retranchât les redites et les mille petites inutilités, inévitables dans le commerce ordinaire, et qui même en font le naturel et la grâce, mais qui, transportées dans un livre, ne produisent plus le même effet, l'œil, dit le poète, étant bien moins indulgent que l'oreille. L'art de parler sert beaucoup à l'art d'écrire, mais ce sont deux arts différens; et pour atteindre la perfection de la conversation écrite, il faudrait joindre, quand on tient la plume, à l'allure naturelle et libre, à l'heureux abandon de la parole, une réflexion prompte et sûre, capable de surveiller l'inspiration sans la gêner, et d'en émonder légèrement le luxe en en conservant l'aisance, la fraîcheur, la fécondité. Cet art merveilleux n'a été donné à aucun moderne, pas même à Malebranche. Enfans du moyen âge et de la scolastique, nous dissertons, nous ne causons pas, j'entends la plume à la main. Seul, au printemps de la civilisation antique et dans la fleur du génie grec, Platon, entre Aristophane et Phidias, a dérobé ce secret à la Muse, et il l'a emporté avec lui.

Mais hâtons-nous de marquer nettement dans le *Cyrus* ce qu'on doit sacrifier absolument et sans retour, et ce qu'on peut essayer de disputer à l'oubli. Il y faut distinguer les aventures et les portraits. Cette distinction est fondamentale. Dès qu'on la perd de vue, tout l'intérêt vrai du *Cyrus* échappe. En effet, les aventures et tout ce qui fait la trame du roman sont des fictions fort médiocres, qui n'ont jamais dû amuser beaucoup les contemporains, et qui sont aujourd'hui, à bien peu d'exceptions près, sans le moindre intérêt pour nous. Il en est tout autrement des portraits : ils méritent encore la plus sérieuse attention à un double titre, et par leur valeur propre, et par leur importance historique. La touche en est à la fois vraie et fine. Rien de général et de vague; on sent bien que ce ne sont pas là des types imaginaires inventés à plaisir; une multitude de nuances, marquées et développées avec un art souple et délicat, disent assez que ces copies si naturelles ont été prises sur le vif. Sans doute ce n'est pas le puissant et brillant pinceau de Titien ou de Van-Dyck, mais c'est presque toujours le crayon fidèle et agréable des Demoustier, appliqué aux figures les plus gracieuses ou les plus héroïques du XVIIe siècle.

Cette distinction du récit et des portraits sort de toutes parts d'une lecture attentive du *Cyrus*. Elle est si vraie que ce n'est pas nous qui l'avons découverte : elle a frappé d'abord un contemporain de Mlle de Scudéry, homme d'esprit, mais d'une humeur cynique à la fois et atrabilaire, qui semble avoir pris à tâche de peindre

en laid son siècle, comme la bonne et honnête Mlle de Scudéry l'a peut-être peint un peu trop en beau. Tallemant des Réaux a dit le premier : « Il ne faut chercher dans le *Cyrus* que le caractère des personnes, leurs actions n'y sont pas (1). » Ainsi la vie privée des personnages mis en scène était dérobée à des regards profanes, et leurs portraits seuls, d'ordinaire un peu flattés, étaient exposés à la lumière. Il n'est donc pas étonnant que particulièrement les femmes fussent fort aises et briguassent même l'honneur d'avoir une place dans le roman de Mlle de Scudéry; mais il n'était pas facile de les satisfaire sur tous les points : elles étaient mécontentes, l'une de ce trait-ci, l'autre de celui-là, attestant par leurs plaintes mêmes que l'aimable peintre n'avait pas sacrifié la vérité au désir de plaire, et que ses portraits étaient ressemblans, puisqu'on s'y reconnaissait fort bien, sans s'y trouver tout à fait comme on l'aurait désiré (2).

Quelque temps la fidélité des peintures suffit à trahir les originaux aux yeux des contemporains. Tallemant en désigne plusieurs. Quinze ans déjà passés, Mme de Sévigné, écrivant en 1671 à sa fille, gouvernante de Provence, lui parle d'une dame de Marseille, encore fort agréable, mais autrefois très brillante, et qui fut, dit-elle, l'héroïne de la plus jolie histoire du *Cyrus* (3). Cependant de bonne heure le besoin d'une clé se fit sentir. On en fit une, Tallemant l'atteste; mais elle se perdit, ou du moins on ne suit plus sa trace vers la fin du siècle, quand précisément elle devenait indispensable, car l'oubli va vite dans la famille des hommes : les petits-fils ont peine à reconnaître les images de leurs aïeux; les générations se pressent et se précipitent, chacune occupée d'elle-même, étrangère et indifférente à celle qui l'a précédée. Quelques grandes figures surnagent, que la gloire rend toujours présentes; les autres s'en vont au néant, et les portraits qui en subsistent, s'ils ne sont accompagnés d'une inscription prévoyante, deviennent bientôt d'indéchiffrables hiéroglyphes. Combien de fois, tout en sachant déjà que le *Cyrus* était une suite de portraits du XVIIe siècle, et de l'époque même que nous avons le plus étudiée, sommes-nous resté incertain devant les peintures les plus vives, les plus frappantes de Mlle de Scudéry, réduit à des conjectures qui s'élevaient dans notre esprit pour en disparaître aussitôt, se chassant et se détruisant les unes les autres, et nous laissant dans une obscurité profonde, avec le triste sentiment de la misère de nos travaux et du peu que nous savons de cette société hier encore éclatante et radieuse, et déjà tombée dans les ombres de la mort!

Bien sûr cependant qu'il y avait eu autrefois une clé du *Cyrus*,

(1) Tallemant des Réaux, t. V, p. 275.
(2) Tallemant, *ibid.*
(3) Lettre du 13 mai 1671.

nous l'avons cherchée avec l'ardeur et l'opiniâtreté de la passion, et nous avons fini par la découvrir il y a huit ou dix ans. Nous avons rencontré cette clé, si nécessaire et tant désirée, à la bibliothèque de l'Arsenal, à la fin du dernier volume d'un exemplaire du *Cyrus*, sur une feuille ajoutée, du même format, et même imprimée, mais fort incorrectement, et sur de mauvais papier. Tout annonce que cette pièce sort d'une presse particulière, et qu'elle a été exécutée par une main novice. En voici le titre : *Clef de l'Artamène ou le Grand Cyrus. A Paris*, MDCLVII. Comme cette date de 1657 n'est point celle du *Cyrus*, qui parut de 1649 à 1654, il est vraisemblable qu'elle marque l'année de la composition de la clé. L'orthographe est du temps, et plusieurs indices, sur lesquels nous ne voulons pas nous arrêter, autorisent parfaitement cette conjecture.

Possédons-nous la clé même dont parle Tallemant? Nous l'ignorons; tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que notre clé ne peut être de Mlle de Scudéry, car d'une part elle ne dit rien sur des personnages qui jouent un grand rôle dans le *Cyrus*, de l'autre elle donne plusieurs indications qui nous semblent bien douteuses, enfin elle omet des rapprochemens importans et certains. L'auteur n'a suivi aucun ordre; les noms sont mis les uns après les autres, au hasard, et dans une confusion désagréable. Il est à remarquer que c'est surtout pour le monde de la haute aristocratie que la clé fait souvent défaut, tandis qu'elle abonde en renseignemens curieux sur la société d'un ordre inférieur, et que les personnes de cette société y sont mentionnées avec soin et même avec éloge, ce qui semble trahir une main bourgeoise, celle de quelque habitué de ces assemblées un peu subalternes où Mlle de Scudéry régnait en souveraine.

Mais s'il est aisé de critiquer la clé que fournit l'exemplaire de l'Arsenal, il eût été absolument impossible de s'en passer, nous le savons par expérience. Nous-même, nous l'avons quelquefois redressée, et souvent étendue; ceux qui, après nous, seraient tentés de s'engager dans un travail semblable pourront à leur tour ajouter à nos humbles découvertes et porter la lumière dans les parties encore obscures du *Cyrus*. Il ne reste pas moins vrai que la clé tombée entre nos mains est infiniment précieuse. Grâce à elle, on pénètre, on s'oriente dans *le Grand Cyrus*, et ce livre, jusqu'alors insipide et frivole, prend tout à coup un aspect inattendu, un sérieux et vif intérêt. Il ne s'agit plus de la Perse, de la Cappadoce, de l'Arménie, de héros et d'héroïnes fantastiques; il s'agit de la France à la plus belle époque de ses annales, il s'agit de son plus grand capitaine et de ses dignes compagnons, d'une femme illustre, l'idole de son temps, de femmes aimables et spirituelles, la parure de la société française; il s'agit de tant de personnages différens qui, chacun dans son ordre et à son poste, ont honoré et servi la patrie.

d'artistes, de poètes, de gens de lettres qui l'ont aussi servie à leur manière, en l'instruisant et la charmant.

Loin de nous l'esprit fatal du XVIIIe siècle, contempteur du passé et dédaigneux de la France! Rendons justice à tous les autres pays; honorons leur génie, mais gardons le nôtre. Un peuple, une race, c'est un certain génie empreint partout, dans la langue, dans la religion, dans les institutions, dans les mœurs, et qui persiste jusque dans les changemens inévitables que le mouvement des temps entraîne à sa suite. Dès que ce génie s'altère, doute de lui-même, porte ses regards vers un modèle étranger, la nation est en péril : il lui faut, à tout prix, reconquérir la conscience d'elle-même, et pour cela resserrer la chaîne de ses souvenirs, se retremper dans son histoire, et raviver le culte de ses grands hommes, illustres représentans et gardiens fidèles de l'esprit des peuples. Sachons-le bien en effet, individus et nations, c'est notre propre idéal que nous devons poursuivre, car tout autre ne nous convient pas, et nous échappe nécessairement. Si la France veut être grande, en quelque genre que ce soit, qu'elle commence par n'imiter personne, qu'elle demeure elle-même, se résignant à ses défauts tout en s'efforçant de les diminuer, et développant et perfectionnant ses admirables qualités, qu'il lui est aisé de reconnaître toutes vivantes dans son histoire, surtout aux époques où elle a été l'exemple et la lumière du monde.

Pour nous, obscur serviteur de la France, mais qui ressentons pour elle une de ces tendresses passionnées et obstinées qui résistent à toutes les épreuves, nous qui remercions Dieu de nous avoir donné une telle patrie, qui avons foi en elle et dans ses destinées, qui l'honorons et l'aimons chaque jour davantage, à mesure que nous la connaissons mieux, et qui, n'en déplaise à de graves étourdis, ne mettons au-dessus d'elle aucune nation sur la terre (1), nous

(1) Si c'était ici le temps et le lieu, nous demanderions, sans même entrer dans les soixante dernières années si riches et si pleines, et en nous renfermant dans l'ancienne France, nous demanderions en quel pays de l'Europe on trouve de plus dignes magistrats, de plus vertueux citoyens que Jean de La Vacquerie, Michel de Lhôpital, Matthieu Molé, Vauban, Malesherbes; de plus grands hommes d'état que Charlemagne, Philippe-Auguste, saint Louis, Louis XI, Henri IV et Richelieu; de plus grands capitaines dans un seul et même siècle que Condé, Turenne, Luxembourg, Conti, Catinat, Villars, Vendôme; un plus grand métaphysicien et un plus grand géomètre que Descartes; un plus grand tragique que Corneille, un plus grand comique que Molière, un plus grand fabuliste et un plus grand lyrique à la fois que La Fontaine; de plus grands prosateurs que Froissard, Rabelais, Montaigne, Pascal, Bossuet, Saint-Simon; un publiciste d'un esprit plus vaste et plus sûr que Montesquieu; des peintres de la nature plus savans ou plus touchans que Buffon et Rousseau; une femme de plus de génie que Mme de Sévigné; un homme de plus d'esprit que Voltaire; dans les arts mêmes, de plus grands architectes que ceux de nos vieilles cathédrales, et plus tard Pierre Lescot, Jean Bullant, Philibert Delorme, de Brosse, Le Mercier; un sculpteur plus puissant et plus expressif, après

recherchons particulièrement dans ses annales les temps où nous sentons monter en quelque sorte le flot de la grandeur française, et le génie national se déployer dans son originalité et sa force. Voilà, entre autres motifs, ce qui nous fait détourner les yeux du XVIIIe siècle, où, grâce à d'indignes gouvernemens qu'attendait un châtiment mérité, la France était presque devenue une puissance du second ordre, n'ayant pas produit en tant d'années un seul grand homme d'état ni un grand capitaine; mal conduite au dedans, battue au dehors, réduite à voir sa glorieuse marine, commandée par des hommes tels que Dupleix et Suffren, reculer devant celle de l'Angleterre, l'astre de Pierre le Grand et celui de Frédéric se lever sur nos têtes, toutes les nations du nord de l'Europe croître

Michel-Ange, que Jean Cousin, plus gracieux que Goujon, Pilon ou Sarazin; un peintre plus philosophe, d'une conception et d'une composition plus profonde que Poussin, ou plus pathétique que Lesueur, ou plus habile paysagiste que Claude; un peuple enfin qui en tout temps et en tout genre ait été et soit encore un plus admirable instrument entre les mains du génie, plus amoureux et plus capable des grandes choses, plus docile à qui sait le conduire, plus dévoué lorsqu'il sent qu'on l'aime, plus énergique à la fois et plus souple, et, quand on le croit écrasé sous la tempête, se relevant le lendemain aussi fort que jamais; peuple léger en apparence parce qu'il est aimable et humain, et qui a accompli les trois plus grandes entreprises des temps modernes : la constitution du moyen âge sous Charlemagne, la conversion de la monarchie féodale en une monarchie administrative, et ce que d'un bout du monde à l'autre on appelle la révolution française. Le problème de la liberté politique n'est pas encore résolu, il est vrai; mais le problème tout autrement important de la liberté civile l'est depuis cinquante années pleinement et irrévocablement. Des flancs de la révolution de 1789 est sortie une société telle que l'œil des hommes n'en avait point encore vue, à la fois monarchique et démocratique, fondée sur l'égalité de tous devant la loi, avec une hiérarchie puissante, création originale et magnifique de l'esprit français destinée à faire le tour du monde, selon la parole prophétique de Mirabeau, et que chaque jour sous nos yeux l'Europe entière nous emprunte. Non : deux millions de nos frères ne sont pas morts en vain sur les champs de bataille de la révolution, car le vrai but de cette révolution est atteint. Reste une grande tâche, entièrement différente de la première, celle de l'établissement de la liberté politique : ce sera l'œuvre de notre siècle. Elle exige de longs tâtonnemens et des expériences douloureuses. Pour y réussir, la première, l'impérieuse condition est de laisser là toute imitation, soit de l'antiquité, fort belle assurément, mais qui n'a rien à démêler avec nous, soit même de l'Angleterre, qui a son génie à part qu'elle a mis dans ses institutions, et dont l'ardent et profond patriotisme doit seul nous faire envie, soit surtout de l'Amérique, qui, éclose hier au bord de l'Océan, dispersée en d'immenses déserts, ne sachant pas où elle va, s'abandonne à ses instincts aventureux, et se joue encore impunément du temps et de l'espace. Nous, vieille nation rajeunie et retrempée par la révolution française, entourés de toutes parts de puissans voisins qui nous admirent, nous redoutent et nous surveillent, nous avons une situation et une destinée particulières : il nous faut donc rechercher de sang-froid le régime politique que réclament et comportent nos vrais besoins, notre propre caractère, nos qualités et nos défauts, le génie enfin de notre race, tel qu'il reluit dans notre histoire. Le régime constitutionnel est, nous en sommes convaincu, le besoin et le vœu de la France; mais il admet bien des combinaisons et des formes diverses : l'erreur est de le voir dans un type unique, et dans un type étranger.

et grandir, et nous descendre! Voilà au contraire ce qui nous attache à cette période si différente de notre histoire qui commence à l'avénement de Henri IV et se prolonge jusqu'au règne tout personnel de Louis XIV, que marquent successivement le triste mariage du roi avec Mme Scarron, la révocation de l'édit de Nantes, l'adoption des Stuarts et les déplorables guerres de la succession d'Espagne, à travers un siècle entier de grande politique, où nous voyons avec un orgueil bien légitime des guerres sagement conçues, fortement conduites, couronnées par d'éclatans et utiles triomphes; le traité de Westphalie et celui des Pyrénées portant nos frontières au Rhin, aux Pyrénées et aux Alpes; un gouvernement ferme et résolu travaillant sans relâche à transformer une monarchie féodale en une royauté populaire, et, sans détruire une aristocratie nécessaire et sans cesse renouvelée, préparant de toutes parts l'empire de l'égalité civile; une juste tolérance religieuse, exercée par des princes mêmes de l'église et des cardinaux hommes d'état, distribuant avec discernement les plus hautes charges, les titres de duc et les bâtons de maréchal aux protestans comme aux catholiques, quand la gloire les désignait au choix du monarque (1); l'augmentation toujours croissante de la marine, de l'industrie, du commerce, encouragés et soutenus sans vain système et sans autre objet que l'intérêt du pays; enfin ce long et continuel épanouissement de grands hommes en tout genre, qui faisaient de la France l'école de l'Europe. Nous l'avons dit ailleurs : dans un grand siècle, tout est grand (2); tout nous intéresse donc en cette grande époque, les choses et les hommes, les femmes aussi, et jusqu'aux détails de la société et des mœurs. Tel est le sentiment qui de bonne heure a tourné nos regards vers le XVIIe siècle, où se rencontrent ensemble les sujets habituels de notre admiration et de nos travaux, Descartes, Corneille et Poussin, à côté de Henri IV, de Richelieu et de Mazarin; Mlle de La Fayette, Mme de Hautefort, Mme de Sévigné, Mme de Longueville avec Condé et Turenne, Pascal et Bossuet. Et c'est ce même sentiment qui, maintenant que nous sommes en possession de la clé du *Cyrus*, nous portera peut-être un jour à nous servir d'un roman pour illustrer l'histoire, et continuer, par un chemin assez nouveau, nos vieilles études sur un siècle cher à notre patriotisme.

V. Cousin.

(1) Par exemple, en 1644, sur neuf ou dix maréchaux, il y avait cinq protestans, La Force, Châtillon, Turenne, Gassion, Rantzau.

(2) *Jacqueline Pascal, premières études sur la société et les femmes illustres du dix-septième siècle*, introduction, p. 1

LE

THÉATRE LITTÉRAIRE

LA JEUNESSE,
comédie en cinq actes et en vers, par M. Émile Augier.

Avant d'entrer dans l'examen de *la Jeunesse*, j'éprouve le désir d'exposer en manière de préface quelques considérations sur la carrière littéraire de l'auteur, et sur la direction qu'il a jusqu'à présent imprimée à son talent. Ce ne sont point des conseils, mais de simples observations que je veux soumettre au nouvel académicien, en le priant de ne voir dans toutes mes paroles que l'expression de la sympathie que m'inspire un talent très littéraire. Après beaucoup de tâtonnemens accompagnés de quelques faux pas, après beaucoup de recherches ingénieuses et de trop nombreuses concessions au faux goût du jour et à un système littéraire rétrograde, M. Augier semble vouloir enfin entrer dans la voie qu'il aurait dû suivre dès ses débuts. Si nous étions sûr qu'il y marchera résolûment, nous supprimerions volontiers nos observations; mais comme il nous semble remarquer encore certaines hésitations dans l'allure du poète, il est à craindre qu'il ne rebrousse chemin, s'il n'est encouragé à marcher en avant. C'est pourquoi nous lui disons immédiatement : Ne retournez pas en arrière; lorsque vous serez tenté du démon de l'art de convention et de la poésie artificielle, souvenez-vous du quatrième acte de *la Jeunesse*. Allez, au nom de ce quatrième acte tous vos péchés vous sont remis.

Selon le philosophe grec, le premier axiome de la sagesse était de se connaître soi-même. Cet axiome a des applications ailleurs qu'en

morale et en philosophie : il en a de très importantes dans la littérature et dans les arts. Se connaître soi-même n'est pas seulement le commencement de la sagesse et le principe de toute vertu, c'est aussi le commencement de toute intelligence et le principe de tout talent. Le premier devoir de l'artiste ou du poète est de découvrir la force particulière que la nature a mise en lui; son second devoir est de ne pas laisser cette force oisive, pour courir après des qualités qu'il ne possède pas et qu'il ne possédera peut-être jamais. Ni l'un ni l'autre de ces devoirs n'est facile à exécuter. Il n'est pas toujours aisé de découvrir la force originale qui est en nous, surtout dans une époque de civilisation vieillie et compliquée comme la nôtre, où la spontanéité de nos instincts est comprimée par mille tyrannies artificielles. Notre éducation, nos préjugés, le milieu social dans lequel nous vivons, les modes et les engouemens dont nous subissons l'influence, le despotisme de la tradition, les souvenirs de nos innombrables lectures, concourent à dérober à nos poursuites cette force si mystérieuse déjà et si bien cachée. Il faut un singulier courage pour oser tenter la conquête de notre originalité; il en faut un plus grand encore pour nous contenter d'être ce que nous sommes et pour ne rien désirer au-delà. Une fois qu'il a découvert son originalité et trouvé sa voie, l'artiste a besoin d'une très rare modestie pour n'être pas tenté de mentir à sa nature et de franchir les limites qui lui ont été imposées. Ce ne sont pas les qualités qu'il possède qui lui semblent désirables, mais celles qu'il ne possède pas. On a beaucoup parlé en tout temps de l'ingratitude des fils qui désavouent leurs pères, et de la vanité des gens qui se parent de titres qu'ils n'ont pas; mais la critique a-t-elle jamais assez flétri l'ingratitude des artistes envers la nature et la lâcheté qui les empêche de se montrer tels qu'ils sont?

Non-seulement cette ingratitude et cette lâcheté ne sont pas punies, mais elles sont encouragées par la critique et par le public. Il existe chez le peuple français une disposition d'esprit qui n'existe chez aucune autre nation. Le peuple français, qui depuis tantôt deux siècles et demi est atteint de très grandes infirmités littéraires, du mal de la phrase par exemple et de la littérature pompeuse, est toujours disposé à réclamer du poète autre chose que ce qu'il sait et ce qu'il peut faire. Notre public, qui est resté très classique et très académique malgré tous les efforts des romantiques, croit à la distinction des genres. Il ne juge pas des œuvres d'art d'après leur excellence, mais d'après le genre auquel elles appartiennent. Il dénigre volontiers ce qui l'amuse et exalte ce qui l'ennuie. Il classera volontiers *Gil Blas* ou *Manon Lescaut* par exemple dans la littérature secondaire, mais en revanche il accordera toute son admira-

tion aux illisibles tragédies de Voltaire. Ne lui demandez pas si l'œuvre sur laquelle il doit se prononcer est bonne ou mauvaise; l'étiquette de l'œuvre lui suffit : le roman, genre secondaire, la tragédie, genre sérieux, et tout est dit. Il sera toujours plus honorable chez nous d'avoir fait une mauvaise tragédie que d'avoir fait un conte admirable; *Zaïre* éclipsera toujours *Candide,* et M. Ponsard aura toute la popularité à laquelle n'atteindra jamais M. Mérimée. Il en est ainsi dans tous les autres arts. Un peintre d'animaux, si habile qu'il soit, ne passera jamais pour un grand artiste; mais si quelque pauvre diable, sans imagination et sans génie, s'avise de barbouiller de ridicules tableaux de sainteté ou de maussades tableaux d'histoire, le public lui sait le meilleur gré de ses impuissantes aspirations. Cette singulière méthode de juger les œuvres de l'esprit pourrait, je le sais, être défendue avec succès : on pourrait dire qu'elle a son origine dans un sentiment très élevé, l'amour des choses nobles et sérieuses; mais on pourrait répondre aussi qu'elle gêne la liberté de l'esprit, qu'elle éloigne le talent de la vérité et de la nature, et qu'elle n'est après tout qu'un reste de l'ancien régime qui a survécu à toutes nos révolutions, et dont il serait temps enfin de nous débarrasser. Cette méthode de jugement, cette distinction tranchée entre les genres littéraires, cette habitude de classer les œuvres, non d'après leur valeur, mais d'après leur étiquette, viennent en droite ligne d'une époque à jamais glorieuse, mais qui, malgré toutes ses gloires, a été et sera longtemps encore funeste à l'intelligence française, je veux dire le siècle de Louis XIV. Ces habitudes d'esprit pouvaient être excellentes pour le public très restreint et très raffiné de cette époque, mais de notre temps elles sont un préjugé, un ridicule et une preuve de mauvais goût. Quand je vois un homme de mon temps admirer une médiocre tragédie, parce que c'est une tragédie, l'idée du *Bourgeois Gentilhomme* se présente aussitôt à mon esprit, et je crois avoir sous les yeux M. Jourdain en personne. Cette détestable manière de juger est donc très défavorable à l'art et à la littérature; elle décourage l'artiste ou le poète, qui, s'effrayant des dédains du public lettré, fait alors tout ce qu'il faut pour fausser sa nature. Désireux d'atteindre à la renommée, il cherche les qualités qui lui manquent, et trouve les défauts qu'il n'avait pas. Il était franc d'allures, il se fait prétentieux; il excellait dans le style familier, il se guinde pour attraper le sublime, qui s'obstine à le fuir. Il gâte son talent, mais il a la gloire d'avoir tenté des assauts dont il est sorti écloppé et invalide pour tout le reste de ses jours. Et le public et la critique, loin de blâmer ses tentatives criminelles, lui en savent bon gré, et l'encouragent à recommencer. La littérature et l'art véritable en souffrent,

mais la *distinction des genres tranchés* et la gloire de la littérature stérile et pompeuse sont sauvées.

Après ces préjugés de l'opinion, la cause qui contribue le plus à fausser la nature des artistes est l'engouement de l'heure présente et de la mode nouvelle. Nous sommes un peuple d'imitateurs et de courtisans. Dès que le succès brille à l'horizon, toute la nation française tombe à genoux et le salue. Là où un Français a sauté, toute la nation française saute à sa suite. Dès qu'une innovation littéraire s'est produite, tout le peuple des artistes marche dans la voie de cette innovation, et cherche à réussir, non plus en innovant, mais en imitant et en répétant. Grâce à cette heureuse disposition, chacun se dispense de chercher son originalité et étouffe à plaisir les facultés dont la nature l'avait doué. Tel qui était né pour faire des sonnets fait des drames, parce que la vogue du moment est au drame; tel qui était né pour faire des comédies s'essouffle à faire des odes, parce que la vogue du moment est à la poésie lyrique. Incalculable est la somme de talent que chaque génération gaspille ainsi en pure perte. Il fut un temps en France où tout le monde faisait des tragédies : il fallait avoir produit au moins une tragédie pour avoir droit d'entrée dans la littérature; quiconque n'avait pas commis un de ces crimes contre la nature et le bon sens était tenu pour un médiocre esprit et presque pour un malhonnête homme. Sous la restauration, quelques hommes de génie donnent à la France une certaine poésie qui lui avait toujours manqué, la poésie du pur sentiment et de l'émotion individuelle; tous les poètes, grands et petits, se mettent à rêver au clair de lune, à faire l'amour en nacelle et à verser des flots de rimes lamentables et mélancoliques. Puis vient le tour du drame romantique; tous les théâtres sont alors encombrés d'œuvres insensées, et toute la littérature se prend à rêver meurtres, viols, incestes, coupes empoisonnées, arquebuses à rouet, tapage forcené et quadruple galimatias. Enfin, un jour que la France était sous un astre néfaste, une certaine *Lucrèce* vint au monde; il n'en fallut pas davantage pour déterminer une réaction de déraisonnable bon sens, plus fatale à la littérature que les extravagances des années précédentes. A partir de ce moment, une averse de tragédies grecques et romaines, de contrefaçons de l'antique, est venue pleuvoir comme une douche intempestive sur l'imagination du public, qui en grelotte encore, et qui, pour dissiper cette humidité malsaine, s'est mis à avaler avec empressement tous les alcools réalistes qu'on a bien voulu lui présenter. Que voulez-vous? ce pauvre public avait eu si froid dans les catacombes pleines de moisissures où on l'avait fait séjourner. Mais cette nouvelle réaction n'est pas moins curieuse que la précédente. Deux ou trois jeunes gens, ennemis de la tragé-

die, et trop tard venus pour avoir partagé les folies romantiques, s'avisent un jour de mettre dans le roman et sur la scène les petites misères de leur jeunesse et la vie de bohême que la nécessité les avait pendant un temps contraints de mener. Ils ont réussi; aussitôt le troupeau des imitateurs s'est précipité à leur suite. D'ici à peu de temps, nos nouveaux romanciers auront donc énuméré, compté et décrit toutes les marmites ébréchées qui peuvent se rencontrer dans les loges de portiers parisiens. Maintenant étonnez-vous que la France soit le pays de l'art de convention et la patrie de Campistron, de M. Bouchardy et de M. Barrière!

Je n'ai jamais pu lire ou voir représenter une des pièces de M. Émile Augier sans que ces réflexions se présentassent à mon esprit. Bon gré, mal gré, je me posais toutes ces questions. — A-t-il fait tout ce qu'il devait faire pour découvrir son originalité? N'a-t-il pas peur de se montrer tel qu'il est, et ne travaille-t-il pas de son mieux à fausser sa nature? Telle scène n'est-elle pas une concession au faux goût du jour ou à la morale en vogue pour le quart d'heure? S'il ne montre pas plus de hardiesse, n'est-ce pas qu'il a peur de compromettre son succès, et s'il obéit à telle réaction à la mode, est-ce librement, de son plein gré, ou n'est-ce pas plutôt pour se laisser porter à la renommée par le facile courant de l'opinion? Je ne sais si M. Augier a négligé de chercher son originalité, ou si cette originalité lui a fait peur, et s'il l'a réprimée par prudence ou timidité; mais ses écrits expriment assez bien l'hésitation d'un homme qui voudrait paraître autre qu'il n'est, et dont la nature véritable se trahit en dépit de ses efforts. A côté d'une tirade franche et vigoureuse se dresse une tirade pleine de prétention poétique; des mièvreries sentimentales usurpent tout à coup la place du langage familier, dans lequel l'auteur excelle cependant; le faux et l'artificiel se mêlent au naturel et au simple; on sent que le poète s'épuise en labeurs malheureux pour fausser une nature richement douée et gâter un talent réel. Soit que, faute de s'être interrogé, il ne connaisse pas sa force véritable, soit qu'il obéisse à ce mauvais génie qui nous souffle à l'oreille que les qualités d'autrui sont préférables aux nôtres, M. Augier semble faire tout au monde pour éviter d'être ce qu'il est. Il possède les dons les plus heureux, et il s'applique depuis quinze ans à leur faire produire des fruits et des fleurs dont le germe n'est pas en eux. Ainsi il sait plaisanter, et il a l'esprit naturellement railleur; mais le trait comique, qu'il sait lancer à merveille, ne lui suffit pas, il faut qu'il l'aiguise, qu'il l'amincisse, qu'il le tourne en pointe. Le trait était primitivement vigoureux, il croit mieux faire en le rendant ingénieux. Sa qualité dominante est la gaieté, une gaieté franche et de bon aloi; dans tel passage, on salue volontiers en lui un arrière-

petit-fils de Regnard, sinon de Molière, et le voilà qui tombe dans les *concetti* et le marivaudage quintessencié. Le langage qui conviendrait à son esprit judicieux et sain est un langage cru et même un peu cynique : craignant sans doute d'effaroucher, M. Augier s'efforce au contraire d'être gracieusement coquet, et je dirais volontiers *gentil;* on dirait à certains momens Figaro qui prend les airs et le langage de Chérubin. Il excelle, quand il le veut, et il le veut trop rarement, dans le style simple et familier; mais la simplicité toute nue semble lui déplaire, il faut en quelque sorte qu'il orne cette nudité, qu'il la fasse parée, pimpante, provocante. C'est là le plus grand défaut de M. Augier; qu'il nous permette de le lui dire en toute sincérité, il faut être un plus grand poète qu'il ne l'est pour oser orner la simplicité. Quand Shakspeare, par exemple, décore quelqu'une de ses grandes pensées de tout le luxe de ses métaphores et de ses images, cette pensée ne cesse pas d'être simple pour être parée, et elle se dresse devant nous comme une jeune sauvagesse dont la beauté nue resplendit encore davantage sous le reflet brillant de ses colliers et de ses bracelets. Au contraire, lorsque M. Augier, au lieu de nous présenter avec candeur ses pensées toutes nues, vient les parer de quelque modeste image, ou de quelque ingénieuse épithète, je trouve ces ornemens déplacés, parce qu'ils sont trop mesquins. Ce n'est plus la sauvagesse dont je parlais tout à l'heure, c'est tout au plus une agréable bourgeoise en déshabillé, qui étale sous mes yeux quelques pauvres bijoux achetés l'un après l'autre avec les économies de son ménage.

Vraiment M. Augier se fait tort et ne s'estime pas ce qu'il vaut. Qu'il ait donc plus de confiance en lui-même, qu'il ne dédaigne pas autant qu'il le fait les dons qu'il a reçus. Pour moi, quand je lis M. Augier, il me donne l'idée d'un talent plus robuste que celui que ses œuvres révèlent. La nature du poète me paraît bien supérieure à ses productions. Je découvre à cette lecture un autre poète que celui que nous connaissons, un poète qui s'est coupé les ailes et qui n'a pas pu prendre encore son essor, mais que nous saluerons un jour peut-être, si le poète ne s'impose pas quelque nouvelle mutilation, car ses ailes repoussent, et *la Jeunesse* en est la preuve. Que M. Augier se débarrasse donc de tous ces oripeaux qui gênent son allure, de ces contraintes qui gênent sa franchise, de cette timidité qui paralyse son talent! Quelle est donc cette nature que nous croyons découvrir en lui, et qu'il comprime autant qu'il le peut? Il fut un temps où l'on aurait plu sans doute à M. Augier en lui disant qu'il était un néo-grec ou un néo-latin; on lui plairait encore aujourd'hui sans doute en lui disant qu'il est le champion du bon sens contre les folies de l'école romantique. M. Augier n'est rien de tout cela. On le

disait récemment avec beaucoup de justesse, M. Augier est un Gaulois. Oui, M. Augier, quoi qu'il fasse, a essentiellement un tempérament de Gaulois. Il possède tout le mélange de qualités et de défauts que ce mot exprime. Il a plus d'esprit que d'imagination, plus de netteté et de bon sens que de profondeur, plus de gaieté que de grâce, plus de bonne humeur que de rêverie. C'est une nature saine, franche, tournée à la raillerie et à la satire, capable d'invention dans le comique, et à laquelle la crudité et même le cynisme du langage ne répugnent pas. C'est une nature facile, capable d'abandon et d'aimable négligence, aisément heureuse et très propre à communiquer son contentement. Ou je me trompe fort, ou pour M. Augier le ciel n'a jamais de nuage, et la vie n'a que des horizons heureux. Voilà M. Augier tel que je me plais à l'imaginer. — Mais, pourrait-on me répondre, ce n'est pas là le poète tout entier. Et le charme étudié de sa diction, et ce frais sentiment de la nature qui se laisse apercevoir çà et là dans ses œuvres comme un coin de paysage vu d'une lucarne, et ces recherches de grâce rêveuse, et ce lyrisme modéré qu'il essaie d'introduire dans le dialogue et de mêler au style familier? — Artifices tout cela! efforts laborieux que j'ose ne pas trouver toujours méritoires! Dans ses recherches du lyrisme, de la mélancolie ou de la rêverie, M. Augier me fait toujours songer au merle, l'oiseau moqueur, s'essayant à chanter les chansons du rossignol. Que M. Augier ne prenne pas dans un mauvais sens cette comparaison, car le merle est dans son genre un excellent musicien, et certainement s'il essayait de siffler des airs qui ne vont pas à sa voix, il rencontrerait malgré tout de bien jolies notes. C'est aussi ce qui arrive à M. Augier.

Ainsi M. Augier craint d'être lui-même, et il n'est pas parvenu encore à dégager complétement son originalité. Il a nui en outre à son talent en se rendant coupable d'un délit que je lui reprocherai très vivement. Au lieu de chercher à être lui-même et de parler librement en son propre nom, il a consenti à se faire l'interprète d'une certaine opinion littéraire, et il s'est engagé dès le premier jour dans les rangs de cette réaction déplorable qui s'est appelée l'école du bon sens. Il a suivi le courant de l'opinion publique, alors que rien ne l'obligeait à le suivre. Certes, au moment où il écrivait *la Ciguë,* il s'inquiétait probablement peu de savoir s'il faisait ou non œuvre de réaction. Il obéissait librement à un poétique caprice qui s'était présenté à son imagination. Il débutait, comme on débute toujours, un peu au hasard, avec l'esprit aventureux de la jeunesse, sans se douter qu'il allait bientôt être compté parmi les champions du bon sens, de la morale et des sentimens bourgeois. *La Ciguë* est une œuvre faite sans aucune préoccupation d'école et de système.

Qu'y avait-il de commun, je le demande, entre la morale et cette charmante fantaisie, qu'animait d'un bout à l'autre un souffle de poétique libertinage? Mais *la Ciguë*, par malheur, fut représentée à l'époque où l'astre de l'opaque *Lucrèce* venait de se lever à l'horizon; le vent soufflait à la réaction, et M. Augier fut, sans l'avoir cherché, salué dès le premier jour comme un des chefs de l'école qui allait mettre un terme aux saturnales de l'école romantique. Il est juste de dire qu'il y eut là un malentendu; le public, comme il arrive souvent, prit la forme pour le fond et l'expression pour la pensée. Si M. Augier fut salué, dès *la Ciguë,* comme un des futurs vengeurs de la morale et de la littérature honnête, ce ne fut pas à cause des sentimens exprimés, mais à cause de la forme dont ils étaient recouverts. On fut surpris de cette forme tempérée, de ce langage modéré, qui succédaient aux violens styles et aux éclats de voix de l'école romantique. C'en fut assez pour faire nommer M. Augier lieutenant de M. Ponsard, événement fâcheux, et tout au désavantage de M. Augier, car la différence est grande entre ces deux poètes. Depuis cette époque, M. Augier a fait tout ce qu'il a pu pour mériter son titre et gâter un vif, ingénieux et robuste talent. Au lieu de rester fidèle à la vérité et d'observer sincèrement la nature, il s'est mis à prêcher les bonnes mœurs et la morale. Hélas! quelle morale! On a pu voir, le jour où fut représentée *Gabrielle*, jusqu'où peut aller un homme de talent engagé dans une voie fausse, et qui se mêle de choses qui ne le regardent pas. Tout était faux dans cette œuvre malheureuse, depuis le plan de la pièce, où l'unité de temps et de lieu était observée contre toutes les lois du bon sens, jusqu'aux moindres détails du style. On allait de merveille en merveille, on ne savait ce qu'on devait le plus admirer, de ces passions qui trouvaient moyen, en marchant d'un pas si timide, d'arriver, dans l'espace de vingt-quatre heures, jusqu'aux frontières de l'adultère et de l'enlèvement, ou de ces personnages qui avaient des allures si bourgeoises et qui s'exprimaient si prétentieusement. Jamais on n'avait employé un style si fleuri pour dire que la poésie consiste dans la prose. Une seule scène rachetait heureusement ces passions sans tempérament et ces personnages sans intérêt, la scène où Adrienne fait à Gabrielle la confession de ses fautes d'autrefois. Je cherche un mot pour caractériser cette œuvre vraiment excentrique et tout à fait en dehors du bon sens. « La révolution allemande est une vache au galop, » disait un diplomate en parlant des événemens de 1848; vaches au galop, la morale, les passions, la poésie de *Gabrielle!*

Encore un mot sur la fausse direction que M. Augier a donnée à son talent. Il aime la comédie de fantaisie, et c'est même là sa préférence la plus marquée. Tantôt il fait un élégant pastiche grec, *la*

Cigüe; tantôt il essaie de ranimer les masques comiques de l'ancien théâtre, *l'Aventurière;* tantôt enfin il prend pour sujet d'une comédie un gracieux sujet de fabliau ou de conte de fée, *Philiberte.* Il réussit, cela est incontestable, et cependant, qu'il me permette de le lui dire, en dépit du succès obtenu, la comédie de fantaisie n'est pas faite pour lui. Il faut laisser ces choses-là à Shakspeare, ou, pour prendre un nom plus modeste et plus près de nous, à Alfred de Musset. Il faut, pour réussir dans la comédie de fantaisie, un emportement dans la grâce, une verve de rêverie que le poète de *la Cigüe* ne possède pas. Sa nature et son talent le portent au contraire vers l'étude et l'observation de la réalité. La réalité, voilà son vrai domaine, qu'il néglige pour courir après des mirages chimériques. Les scènes excellentes et justement applaudies de ses comédies de fantaisie devraient cependant lui ouvrir les yeux sur la nature de son talent. Prenons *l'Aventurière* par exemple, la plus parfaite, à notre avis, de ses comédies de fantaisie. Quel est le personnage important de la pièce? Ce n'est pas son Cassandre : il n'est pas assez barbon, assez ridicule, assez grotesque, assez berné. Pour être un type de fantaisie, il lui manque cette extravagance qui fait du vieux mari, dans *les Caprices de Marianne,* un personnage si amusant. Ce n'est pas son matamore : il n'est ni assez gai, ni assez tapageur. Ce n'est pas son aventurière : elle n'est ni assez coquette, ni assez folle. Le personnage important et intéressant est le seul qui ne soit pas un masque et qui soit pris dans la réalité : c'est Fabrice, le jeune homme de trente ans revenu des longues aventures, désenchanté, sceptique, cynique, sans illusions, et n'ayant conservé d'intacts que les grands et vrais sentimens primitifs du cœur humain. Et quelle est la scène capitale de *l'Aventurière?* C'est encore celle qui nous ramène le plus près possible de la réalité, celle où Fabrice, jusqu'alors simplement froid et rusé, éclate tout à coup en entendant prononcer le nom de sa mère par doña Clorinde. Que M. Augier nous en croie : il est fait pour la bonne et franche comédie, pour l'observation de la vie réelle, et cependant il n'ose pas aborder franchement la réalité. Une seule fois il l'a osé, une seule fois il a été hardi, et sa hardiesse n'a pas été couronnée de succès. Nous voulons parler du *Mariage d'Olympe.* Le public, qui cependant avait applaudi quelque temps auparavant je ne sais quelles *filles de marbre,* lui a donné tort; mais on peut appeler du jugement du public, qui cette fois a été tout à fait injuste envers l'auteur. Rarement le poète a aussi complétement réussi, et jamais ses allures n'ont été plus libres. Tout le monde a blâmé ce drame; pour moi, j'en fais très sincèrement mes complimens au poète. J'en approuve tout : les caractères, le style, l'action, la morale, tout, jusqu'à ce fameux coup de pistolet

qui a fait pousser des cris à quelques vertueux feuilletonistes, et qui est pourtant le seul moyen honorable de dénouer le drame et d'en finir avec son affreuse héroïne. Loin d'être scandaleux et criminel, ce coup de pistolet est légitime et moral; c'est l'acte d'un honnête homme qui se trouve par malheur juge et partie dans sa propre cause, et dont le sentiment de justice est révolté par un impudent défi. Loin de blâmer le vieux marquis, on aurait plutôt envie de lui tendre la main. Je ne sais quel écrivain a osé dire qu'il était digne des galères; je trouve au contraire qu'il mérite l'estime de toutes les honnêtes gens. *Le Mariage d'Olympe* méritait de réussir, il a échoué; mais ce n'est pas une raison pour que M. Augier s'écarte de la voie dans laquelle il était enfin entré.

Il continue d'y marcher, avec timidité, avec hésitation, il est vrai; mais il a tort, et le succès récent de *la Jeunesse* doit l'engager à persister. Le sujet de sa nouvelle comédie est pris dans la réalité des mœurs contemporaines. La donnée en est vraie, simple, poignante. L'auteur a donné à sa pièce le titre de comédie; il aurait dû plutôt lui donner le nom de drame, car il n'y a rien de bien gai dans les lâchetés et les ridicules qu'il a mis en scène. Tout tourne au drame dans l'époque bienheureuse où nous vivons, même nos ridicules, et nos défauts sont plutôt faits pour attrister que pour égayer. Le génie le plus comique s'épuiserait en inutiles efforts pour divertir aux dépens du défaut en vogue aujourd'hui, l'amour du luxe et des apparences trompeuses. Qui oserait faire rire avec tout ce que cette mode funeste contient de hontes, d'humiliations secrètes et d'économies sordides? Le spectacle de cette chasse à l'argent, où les hommes se poussent, se foulent aux pieds sans pitié et tombent déshonorés, est fort ridicule sans doute, mais il est encore plus émouvant. Le cœur n'a pas précisément envie de s'épanouir lorsqu'on voit un jeune homme enlevé au sortir de l'adolescence par la fatalité des mœurs contemporaines, avec la brutalité d'un pirate barbaresque en quête d'esclaves, et jeté dans l'armée meurtrière des intérêts pour y combattre et y gagner comme un gladiateur une existence misérable. Rien n'est plus vrai que la donnée de la pièce de M. Augier. Le jeune homme, en l'an de grâce 1858, est condamné à acheter sa vie au prix de son âme, comme le soldat mercenaire au prix de son sang. S'il veut être jeune, il ne le sera pas impunément. S'il veut rêver, penser, aimer, quel temps lui restera-t-il pour faire son chemin dans cette société où tout est si accessible en apparence, où tout en réalité est hérissé de barricades, entouré de palissades, défendu par d'épais remparts? Le temps n'est plus où l'on pouvait dire que la vie est un songe : la vie aujourd'hui est une réalité sérieuse sans grandeur, dangereuse

sans attrait; c'est un champ de bataille meurtrier, mais sans gloire et sans honneur. Les exigences matérielles du corps sont devenues la principale préoccupation de l'homme; la grande affaire de l'existence, c'est boire et manger, et ce but peu glorieux n'est cependant pas toujours facile à atteindre. Au sein de la civilisation la plus raffinée, l'homme retourne ainsi peu à peu à son point de départ, et redevient dans les rues de nos grandes capitales ce qu'il était dans les forêts primitives, un pauvre animal sauvage, criant après sa proie comme la bête affamée, aux aguets au coin des bornes comme le tigre dans les jungles, et se condamnant à un travail acharné pour acheter, comme le nègre de Guinée, un caleçon qui couvre ses nudités, quelque poison alcoolique qui procure l'oubli. Dans cette société si riche et si nécessiteuse, le jeune homme ne peut trouver sa place qu'en consentant à ne pas avoir les sentimens de son âge; d'ailleurs, qu'il consente ou non, il ne les gardera pas longtemps. Il aura d'abord les fiertés de la jeunesse, il luttera; mais bon gré, mal gré, il s'affaissera et finira par succomber. Enfin, dernière misère, il ne rencontrera autour de lui pour le soutenir dans la lutte que des contradicteurs: ce sont ses proches, ceux qui sont les gardiens naturels de son honneur et de ses vertus, qui lui conseilleront la lâcheté. Un ami perfide ne le conseillerait pas mieux que la tendresse de ses parens, et les insinuations d'Iago ne conduisent pas Othello dans l'enfer de la jalousie par une pente plus douce que les sollicitations incessantes d'une mère ambitieuse ne peuvent conduire le jeune homme à un succès sans gloire et à une fortune sans bonheur.

Telle est la donnée de la nouvelle pièce de M. Augier: encore une fois, elle est simple et elle est vraie. L'auteur en a-t-il tiré tout ce qu'elle contenait? Le sujet étant admis, on aurait voulu peut-être plus de mouvement et d'animation, une intrigue plus compliquée, une action moins languissante. On aurait voulu aussi un plus grand nombre de personnages et une plus grande variété de caractères. A mon avis, le défaut principal de cette pièce est un trop grand calme et une trop grande tranquillité; on n'y entend pas assez le tapage assourdissant de notre société moderne, le bruit de cette foule affairée qui s'agite pour vivre et qui y réussit à peine. Tout se passe tranquillement, entre quatre murailles, dans le salon de Mme Huguet, où son fils vient nous raconter ses luttes et ses dégoûts. M. Augier n'a pas encore assez d'audace pour tenter de trop hasardeuses entreprises; il s'est contenté d'une situation unique et de deux ou trois caractères, et peut-être après tout a-t-il eu raison. Si nous ne voyons pas tout ce que l'auteur aurait pu nous montrer, nous devinons et nous soupçonnons tout ce qu'il nous a caché. Philippe Huguet et sa

mère nous suffisent pour apercevoir le monde avec lequel ils sont en lutte; chacune des petites lâchetés de Mme Huguet nous fait soupçonner qu'ailleurs doit couler un torrent d'infamies, et chacune des faiblesses de Philippe nous fait penser à des tentations plus grandes encore et à des luttes plus vives que les siennes. La réalité, loin d'être accusée violemment, a donc été au contraire adoucie et amoindrie; mais on voit parfaitement que si le poète n'en dit pas davantage, c'est qu'il espère que l'intelligence du lecteur suppléera à ce qu'il ne dit pas. M. Augier a peut-être manqué de témérité, il n'a pas manqué de bon goût. S'il eût accusé davantage la réalité, il pouvait choquer et scandaliser; il a voulu dire la vérité sans blesser le public, il a réussi. Malgré la timidité de l'auteur et la marche trop languissante de l'action, *la Jeunesse* mérite son succès : elle contient de belles parties et un caractère original et vrai, qui restera la création la plus heureuse de M. Augier.

Ce caractère original est celui de Mme Huguet. Son âme et son cœur se sont usés dans les luttes de la vie, et les dures leçons de l'expérience lui ont fait regretter d'avoir cru un jour au bonheur. Elle ne croit plus ni au bonheur, ni à l'amour, ni même à l'honneur, ou plutôt elle a fini par oublier qu'il existât de telles choses; mais elle connaît le prix de l'argent, de l'intrigue et des protections puissantes. Honnête femme et bonne mère, elle veut sauver son fils de la chimère du bonheur! Ni soins ni ruses ne lui coûtent pour cela; elle voudrait sauver son fils du déshonneur ou du crime, qu'elle n'emploierait pas plus de dévouement qu'elle n'en met à l'empêcher d'être heureux. Veuve d'un employé de ministère, l'avenir idéal qu'elle rêve pour son fils est tout à fait conforme à la vie qu'elle a si longtemps subie avec amertume : c'est un avenir de bureaucrate bien renté et de paperassier opulent. Le bonheur pour elle est inséparable de fauteuils bien rembourrés, de cabinets de travail encombrés de cliens, et d'écritoires dont chaque goutte d'encre est une pièce d'or. Aussi faut-il voir comme elle malmène son gendre, brave garçon qui, fatigué des servilités qu'il faut commettre à Paris pour conserver une place de quinze cents francs, a préféré aller vivre dans ses champs, riche, indépendant et heureux. Comme elle connaît son public parisien, elle sait bien que la vanité en France finit par avoir raison du ridicule, qui tue cependant dans notre pays, et à son nom bourgeois d'Huguet elle a bravement associé celui de Champçableux. Elle est passée maîtresse dans cet art des petites lâchetés qui est particulier aux femmes, et pour le plus grand bien de son fils elle se rendra coupable d'une foule de légères infamies. Mme Joulin, ancienne femme entretenue, désire entrer dans le monde des honnêtes gens : Mme Huguet lui ouvrira sa porte. M. Mamignon,

parvenu imbécile, vaniteux et compromettant, peut être utile à Philippe Huguet : qu'il soit le bienvenu. Un sot compromet sa fille, elle saura éviter tout éclat, et même faire tourner cette impertinence au profit de ceux qu'elle aime. Voilà Mme Huguet, personnage très vrai, très original; c'est une bourgeoise instruite par les longues leçons de la misère discrètement supportée.

La jeunesse est le printemps de la vie, disaient nos pères, alors que la nature et le cœur humain n'avaient pas embrouillé l'ordre de leurs saisons. Cependant Philippe Huguet préférerait aux lourdes pluies dont ce printemps est noyé l'hiver le plus hyperboréen. Sa jeunesse est à la fois pour lui un fardeau et un obstacle. Il sent bien qu'il a tort d'être jeune, mais qu'y faire? c'est un tort dont on ne se corrige qu'avec le temps, et le temps marche si lentement. Il est en son pouvoir d'ailleurs de se vieillir prématurément; qui l'empêche d'avoir à vingt-cinq ans les pensées et les sentimens d'un homme vieilli dans l'intrigue et blasé par l'habitude de la bassesse? Il est las d'attendre une occasion qui ne se présentera peut-être jamais : c'est à lui maintenant de provoquer l'occasion, et pour cela aucun moyen ne lui coûtera. Il sera lâche, servile; plutôt le déshonneur que la médiocrité et l'obscurité! Oh! comme sa mère sera fière de lui, et avec quelle satisfaction elle serrera dans ses bras ce cher fils, qui aura enfin ouvert l'oreille à ses leçons! Oui, Mme Huguet a raison; la délicatesse est un embarras, et la fierté une gêne. Eh bien! qu'elle reçoive à son aise, malgré ses antécédens scandaleux, la femme de l'avoué Joulin, qui sera reconnaissant à la famille de cette lâcheté, tandis que lui, Philippe, accablera de caresses serviles le compromettant Mamignon, qui peut lui accorder sa protection auprès d'une puissante compagnie de chemin de fer. Il est las d'errer dans la salle des Pas-Perdus, attendant le procès imaginaire qui doit le tirer honnêtement de l'obscurité. D'ailleurs il n'a pas le temps d'attendre, il aime sa cousine Cyprienne, jeune orpheline élevée dans la maison, et qui a grandi près de lui. La dot de Cyprienne est mince, sa fortune à lui est modeste : il faut donc qu'il fasse fortune au plus vite. Ce singulier logicien, qui voudrait supprimer le temps pour arriver plus tôt, consent néanmoins à remettre son bonheur à une échéance indéterminée.

Cependant, malgré tous ses sophismes et quoiqu'il travaille de son mieux à se dessécher l'âme et le cœur, Philippe est faible et se laissera séduire, s'il n'y prend garde. Il est en lutte avec deux adversaires redoutables, sa mère et sa jeunesse. Qui des deux l'emportera? La jeunesse, — lui disent à l'envi sa sœur Mathilde et son beau-frère Hubert, qui représentent dans cette pièce les sentimens honnêtes, et qui font en quelque sorte l'office du chœur antique,

chargé de décerner aux acteurs du drame la louange et le blâme; mais la mère fait bonne garde, et éteint d'une main prudente et discrète ce feu de la jeunesse qui jette encore de loin en loin de si beaux jets de flamme. Quand Philippe sera disposé à faire quelque généreuse imprudence, elle sera là pour le préserver contre son cœur et le détourner du danger. La digne femme et la bonne mère! Il faut la voir lorsque Philippe, dans un mouvement de bouillante indignation, parle d'aller souffleter l'imbécile Mamignon, qui a osé faire à sa sœur l'aveu de son ridicule amour, et lorsque son gendre Hubert vient demander au Lovelace suranné l'explication d'un certain billet déposé dans le manchon de sa femme. Avec quelle douceur elle fait comprendre à Philippe que les folies d'un sot ne peuvent déshonorer, et ne sont jamais que ridicules! Avec quelle habileté elle profite de la lâcheté de Mamignon, terrifié par la colère d'Hubert, pour lui faire avouer que le billet était destiné à Cyprienne, et non à Mathilde! Dès longtemps habituée à exploiter les plus petites circonstances, elle a l'adresse de tirer de cet incident désagréable un double profit : en même temps qu'elle évite un éclat fâcheux et conserve à son fils un protecteur utile, elle donne à sa nièce un mari millionnaire. Peut-on mieux se tirer d'un mauvais pas, et n'est-il pas clair qu'on peut se passer de franchise et de loyauté, lorsque la ruse et la duplicité réussissent si bien? Qui pourrait en vouloir à Mme Huguet? N'est-ce pas par amour pour les siens qu'elle descend à de telles bassesses? Ce mot de bassesses n'est-il pas d'ailleurs trop fort? Mme Huguet connaît l'art des nuances; pour arriver à son but, une hypocrisie légère et quelques restrictions mentales lui ont suffi; elle a feint de croire à un malentendu, et voilà tout. Entre les mains d'un auteur malhabile, Mme Huguet pouvait devenir aisément odieuse; M. Augier a saisi et rendu avec une dextérité qu'on ne saurait trop louer les détails délicats de ce caractère, composé de ressorts infiniment compliqués et flexibles. Une nuance de plus, Mme Huguet serait une intrigante; telle qu'elle se présente, c'est une honnête femme dont les sentimens valent mieux que les actes. Pour peser sa conduite, pour l'absoudre ou la condamner, il faudrait la subtilité d'un jésuite.

Parmi les souffrances du jeune homme pauvre, il en est une, la plus dure de toutes, qui a été bien saisie par M. Augier, et qui lui a fourni une des scènes les plus poignantes de son drame. Cette souffrance, c'est l'absence de sécurité morale. Le jeune homme pauvre ne peut s'abandonner à ses affections, ni goûter sans préoccupation le bonheur qui se présente à lui. Lorsqu'il se laisse aller à la joie, il n'est pas certain que la minute qui va suivre ne fera pas succéder une émotion douloureuse à celle qui maintenant rem-

plit son cœur. Philippe aime Cyprienne, et il en est aimé; cependant il ne lui a jamais avoué son amour. A quoi bon? Qui sait ce que lui réserve le lendemain? Il est donc prudent de renfermer dans son cœur et de garder pour lui seul ce secret qui l'étouffe. Les émotions les plus légitimes et les plus naturelles ne lui sont pas plus permises que les rêves de bonheur. Quelque pénible réalité vient toujours comprimer sa tendresse et mêler des larmes à ses joies. Jugez-en plutôt. La fête de Mme Huguet est venue, et Philippe est tout entier au plaisir de causer à sa mère quelque agréable surprise; pour un moment, il redevient jeune tout de bon, il est plein de gaieté, d'entrain et d'abandon : il fait mille espiégleries, et sa trop précoce expérience ne lui sert plus qu'à inventer mille amusans paradoxes sur le respect filial et les relations du père et du fils dans la famille moderne. Pendant qu'il s'abandonne à cette honnête gaieté, entre son protecteur, l'avoué Joulin, porteur de fâcheuses nouvelles. Joulin lui retire le procès dont il l'avait chargé; son client a préféré prendre un avocat célèbre. Philippe est si jeune, il a le temps d'attendre. En se voyant jeter comme un reproche sa jeunesse à la face, Philippe ne peut contenir son indignation, et la colère rentre dans ce cœur qui tout à l'heure débordait de tendresse. C'est le désespoir dans l'âme et les yeux pleins de larmes que Philippe embrassera sa mère en lui souhaitant sa fête. En quelques minutes, les tristes soucis ont repris possession de Philippe et comprimé tous ces élans de jeunesse auxquels il s'abandonnait avec confiance.

Le sort refuse donc à Philippe le droit d'être heureux. Ce jeune homme est si prudent, qu'il ne veut rien laisser au hasard, et cependant le hasard déjoue tous ses projets. Il comptait sur le renom que ce procès lui donnerait pour épouser Cyprienne. Le bonheur qu'il a sous la main est encore plus certain que toutes les chimères dont il se leurre. Cyprienne l'aime, que ne l'épouse-t-il? Les soucis seront au moins mêlés des joies qu'il se refuse par une prudence coupable. La paix et le bonheur du foyer domestique lui permettront d'attendre patiemment que le sort ait épuisé ses rigueurs. Oui, mais les rudes exigences de la vie, les besoins du ménage, la dure pauvreté!... Au milieu de ces incertitudes et de ces fluctuations de sa volonté, Philippe reçoit une seconde visite de l'avoué Joulin. Joulin se retire des affaires, il veut vendre son étude et il donne la préférence à Philippe sur tous les autres concurrens. Il lui vend son étude trois cent mille francs! Et que cette somme n'effraie pas Philippe : Joulin connaît une riche héritière dont il met la dot et la main à sa disposition. Dans un accès de courage dont sa volonté faible et dépravée ne semblait pas capable, Philippe refuse l'offre de Joulin, qui s'éloigne en chargeant Mme Huguet de

décider son fils à être enfin riche et heureux. La scène entre la mère et le fils est d'une grande beauté, et c'est même, à mon avis, la plus belle peut-être qu'il y ait dans le théâtre contemporain. Philippe avoue enfin à sa mère son amour pour Cyprienne. — Ne me condamne pas, lui dit-il; souviens-toi de ton amour pour mon père. Toi aussi, tu as cherché avant tout le bonheur dans le mariage, et ton exemple m'absout. — Oui, je me souviens, répond Mme Huguet. Alors elle fait à son fils, avec les détails les plus minutieux et les plus précis, le récit de sa vie passée. Ce fier amour, qui d'abord supportait avec tant de courage les privations et la médiocrité, cet amour qui ne demandait qu'à vivre de dévouement, n'est que le prologue rayonnant et rapide de la vie misérable qu'elle a menée depuis. A l'amour succéda l'estime le jour où la jeunesse et la beauté déclinèrent, et à l'estime succéda bientôt la monotone douceur de l'habitude. Dès lors les soucis mesquins, les privations misérables, usurpèrent dans son cœur toute la place que l'amour y avait occupée, et ils ne l'ont plus quitté. L'être que Philippe contemple, cette mère ambitieuse, positive comme un chiffre, sèche et stérile, fut autrefois une jeune femme aimante, dévouée, sensible, qui ne voulait pas croire au bonheur sans l'amour. Voilà les métamorphoses que peut opérer la pauvreté! Oh! par pitié pour toi-même, s'écrie-t-elle, affranchis tes enfans de la pauvreté qui pèse sur toi, de cette pauvreté que tu dois à l'amour de tes parens! L'intérêt qu'inspire cette belle scène est d'un ordre très élevé, et nos dramaturges à la mode pourront apprendre en l'écoutant comment on peut émouvoir sans remuer de lourdes machines mélodramatiques et créer des péripéties violentes. La situation dans laquelle sont placés les personnages de M. Augier est purement morale, et cependant elle est singulièrement dramatique, car elle consiste dans un renversement ou pour mieux dire dans une altération d'un des plus purs sentimens de l'âme, l'amour maternel. On suit avec une émotion pénible les efforts de cet amour maternel dépravé pour engager l'objet de ses affections à étouffer en lui la voix de la jeunesse. C'est la mère protectrice de la candeur de son enfant qui lui enseigne la lâcheté, et qui, honnête entremetteuse, lui conseille un mariage d'argent où il ne trouvera pas le bonheur, mais où il trouvera la richesse. Comme les mères qui livrent leurs filles ne tiennent pas un autre langage que Mme Huguet, il était très difficile de faire accepter aux spectateurs une situation aussi délicate, et qui pouvait si aisément devenir choquante. M. Augier s'est tiré avec bonheur de cet embarras. Après ce quatrième acte, on est en droit d'attendre beaucoup de M. Augier, et son nouveau titre d'académicien lui impose certes moins d'obligations que la scène entre Philippe et Mme Huguet.

Philippe fera donc un mariage d'argent, mais auparavant il com-

mettra une dernière indignité. Il ira à Hombourg jouer sa petite fortune : s'il la triple, il épousera Cyprienne; s'il la perd, eh bien! que la volonté du destin s'accomplisse. Il était vraiment bien inutile que M. Augier fît commettre à son héros cette folie coupable, qui d'ailleurs ne convient pas à son caractère. Jouer sa destinée à pile ou face, c'est là une lâcheté d'homme romanesque ou de poète; or Philippe est trop de son siècle pour être poète, et le caractère que l'auteur lui a prêté est loin d'être romanesque. Il revient ruiné à la ferme de son beau-frère Hubert, et il retrouve Cyprienne toujours aussi aimante, aussi prête au dévouement qu'avant sa ruine. Cyprienne lui pardonne ses erreurs, ses trahisons et sa dernière sottise, et Mme Huguet, qui ne respire plus depuis quelques semaines l'air corrupteur de la grande ville, se laissant attendrir sans doute par les influences de la nature, consent au mariage qu'elle avait d'abord repoussé. Cyprienne et Philippe se marient donc malgré l'exiguïté de leur fortune, ils seront heureux s'ils n'ont pas beaucoup d'enfans. Le dénoûment est un peu précipité et pouvait être meilleur; mais nous ne songerons jamais à reprocher ses dénoûmens à un poète dramatique ou à un romancier, sachant bien qu'en toute œuvre d'art il faut finir, bon gré, mal gré.

L'action de ce drame est, comme on le voit, à peu près nulle : il se compose d'une situation morale et de deux caractères; mais cette situation morale est bien étudiée, et ces deux caractères sont rendus avec une grande force. Les autres personnages, Cyprienne, Mathilde, Hubert, sont dessinés avec toute la grâce et tout l'esprit qui distinguent le talent de M. Augier. En résumé, cette comédie est un très grand progrès sur les œuvres précédentes de l'auteur. Jamais M. Augier n'a été aussi franc, aussi naturel; jamais il n'a fait un usage aussi parfait de cette familiarité qui recommande son style, quand il est dans ses jours de véritable inspiration; jamais il n'a moins mérité le reproche que nous avons eu à lui adresser, d'aimer à parer, à orner la simplicité. Après de longues erreurs et bien des courses aventureuses dans le pays de la fantaisie, il aborde enfin à la terre qui est la vraie patrie de son esprit. Qu'il reste dans les domaines de la réalité, dont il n'aurait jamais dû s'écarter. L'auteur est maintenant dans sa voie, qu'il y persévère, nos applaudissemens l'accompagneront. C'est un succès, et un succès mérité. Que les jeunes gens aillent écouter cette comédie : ceux qui ont déjà trop vécu n'y retrouveront pas sans doute tout ce qu'ils ont senti et souffert; mais ceux qui n'ont pas encore assez vécu y verront comme en un miroir les tentations qui les assiégent et les petites lâchetés qu'ils sont peut-être en train de commettre.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 février 1858.

Depuis que ce triste et funeste crime du mois dernier est venu jeter dans la politique intérieure de la France une diversion aussi cruelle qu'imprévue, la force des choses a dû nécessairement créer une halte, un moment d'incertitude et d'attente, pendant lequel les impressions les plus diverses ont pu se succéder. Ces impressions se sont succédé en effet. Les esprits attentifs ont eu le temps de se demander ce qu'était ce sinistre coup de main, d'où il venait, quelles circonstances nouvelles il faisait naître, et quelles conséquences il pourrait avoir. Pour le crime lui-même, il est sous le sceau des informations judiciaires, et il ne se dévoilera dans tous ses détails que lorsque la justice aura accompli son œuvre. Quant à ce qui est particulièrement politique en de telles conjonctures, le gouvernement seul, maître de ses intentions et de sa pensée, pouvait éclaircir tous les doutes. Plusieurs questions s'élevaient à la fois, les unes intérieures, les autres extérieures. Depuis quelques jours, on a vu ces différentes questions se développer parallèlement et se traduire en actes publics. Or ces actes sont les élémens mêmes de la situation actuelle, et ne font qu'exprimer une même pensée, étendue aux diverses parties de l'organisation politique et administrative.

Rien n'est plus facile aujourd'hui, à ce qu'il semble, que de suivre cette pensée du gouvernement dans le cercle de ses applications successives. C'est de cet ordre d'idées que procèdent la désignation publique de l'impératrice comme régente éventuelle, l'institution d'un conseil privé qui se transformerait en conseil de régence par le fait même de l'avénement de l'empereur mineur, la nouvelle répartition militaire de la France en cinq grands commandemens qui doivent être exercés par des maréchaux. Dans le conseil privé, constitué dès ce moment, se trouvent les présidens des trois grands corps publics, le cardinal archevêque de Paris, le maréchal duc de Malakof, le ministre d'état, M. de Persigny. Si ces résolutions ont pour objet visible d'assurer à tout événement l'organisation supérieure et la permanence du

pouvoir, une autre mesure tend à fortifier le gouvernement dans les détails de son action quotidienne. Cette mesure était en germe dans quelques manifestations qui se sont succédé en ces derniers temps. Dès le premier moment, au lendemain de l'attentat du 14 janvier, ainsi qu'on a pu le remarquer, le président du sénat, adressant une allocution à l'empereur, insistait, entre autres considérations, sur la nécessité invariable de ne point dévier du principe d'autorité. L'empereur lui-même, en ouvrant la session, disait que le danger aujourd'hui était bien moins dans l'excès des prérogatives du pouvoir que dans l'absence de lois répressives, et il ne dissimulait pas l'intention de faire appel au concours du corps législatif. Quelques jours plus tard, dans un rapport précédant le décret de suppression de deux journaux, M. Billault, encore à ce moment ministre de l'intérieur, annonçait l'élaboration de certaines mesures dont le caractère n'était point défini. Ces paroles faisaient principalement allusion, selon toute apparence, à un projet qui a été débattu devant le conseil d'état, et qui a été présenté depuis au corps législatif sous le titre de mesures de sûreté générale. Il serait inutile, on le conçoit, d'énumérer tous les cas où l'on peut tomber sous le coup des nouvelles dispositions pénales. Il y a des délits depuis longtemps qualifiés par la loi, il en est d'autres qui n'étaient pas spécifiés jusqu'ici, et qui peuvent même n'être pas toujours faciles à préciser juridiquement. Des peines sont édictées contre toute personne qui, pour troubler la paix publique ou pour exciter à la haine du gouvernement, pratiquerait des manœuvres ou entretiendrait des intelligences soit à l'intérieur soit au dehors. Au fond, il est facile de l'observer, la pensée du projet consiste dans la combinaison de ces pénalités nouvelles et de la faculté conférée au pouvoir administratif d'interner dans les départemens et en Algérie ou d'expulser du territoire, par mesure de sûreté, ceux qui auraient encouru les sévérités de la loi. Une disposition particulière autorise le gouvernement à procéder de la même façon à l'égard des individus qui ont été déjà soit condamnés, soit internés, expulsés ou transportés à l'occasion des événemens de 1848, 1849 et 1851. Le corps législatif est aujourd'hui saisi de ce projet. Dans l'intervalle, un incident est survenu. M. Billault a quitté le ministère de l'intérieur, et il a été remplacé par M. le général Espinasse, aide-de-camp de l'empereur. Ce changement impliquait-il une modification dans la politique et dans les propositions du gouvernement? Rien ne l'indique jusqu'ici. Le nouveau ministre a tenu seulement à expliquer, pour le public qui s'en préoccuperait, ce fait particulier de l'avénement d'un militaire à des fonctions purement civiles, et il a donné cette explication dans une circulaire où il insiste sur ce point, qu'il n'est question ni de mesures discrétionnaires, ni de rigueurs superflues, mais d'assurer au pays les garanties de sécurité qu'il réclame, d'étendre partout une surveillance attentive, incessante, empressée à prévenir, prompte et ferme à réprimer. Le titre nouveau de ministre de l'intérieur et de la sûreté générale qu'a reçu M. le général Espinasse semblerait rattacher cette nomination aux mesures actuellement soumises au corps législatif.

A côté de ces mesures, on pourrait placer aujourd'hui le commentaire que le gouvernement lui-même vient de publier dans *le Moniteur*. Le projet de loi, comme on peut le voir dans l'article du journal officiel, n'a d'autre but que de donner au gouvernement et à la magistrature le moyen d'at-

teindre un petit nombre de factieux endurcis, résidu des dernières révolutions, et toujours prêts à s'insurger par l'assassinat. C'est à une catégorie de coupables nettement définie que s'adressent les dispositions nouvelles. Ainsi donc voilà le cercle où le gouvernement lui-même circonscrit l'action de la loi; tel est l'ensemble de moyens qu'il a jugés nécessaires, mais qui lui suffisent, et l'application répondra sans nul doute au commentaire.

On n'en est point à savoir que le dernier attentat a soulevé une bien autre question, celle des réfugiés: seulement ce n'est plus ici une question de politique intérieure, c'est une affaire d'un caractère tout extérieur; le vrai théâtre où elle se débat, c'est l'Angleterre. Cette question vient de remplir les premières discussions du parlement, qui s'est rouvert il y a quelques jours à peine, et naturellement toutes les opinions se sont produites dans la chambre des lords comme dans la chambre des communes. C'est lord Palmerston lui-même qui est allé au-devant du débat dans la chambre des communes, en présentant un bill qui assujettit à des peines un certain ordre de délits ou de crimes préparés en Angleterre et commis au dehors. Disons tout d'abord qu'il ne s'agit nullement pour l'Angleterre de porter atteinte au droit d'asile. Ce précieux privilége, la France elle-même l'a trop longtemps exercé à l'égard de tous les bannis du monde pour en demander l'abandon à un autre pays. Aussi, dans une dépêche adressée à l'ambassadeur de France à Londres, et qui devait être communiquée au gouvernement anglais, M. le comte Walewski s'abstenait-il de toute indication de cette nature; il ne précisait même aucune demande, s'en remettant entièrement à l'initiative, à la sagesse du cabinet britannique. Il n'est pas d'ailleurs en Angleterre un gouvernement qui voulût assumer la responsabilité de proposer une abrogation du droit d'asile, et aucun parlement à coup sûr ne sanctionnerait cette proposition. Lord Palmerston a plus habilement agi. Il a trouvé en Irlande une loi d'une sévérité exagérée, et en Angleterre une loi incertaine, confuse ou inefficace. Il paraît même que la conspiration pour assassinat n'est pas prévue en Angleterre; elle est assimilée à toute autre conspiration vulgaire, à une cabale pour siffler au théâtre. Lord Palmerston a saisi l'occasion d'introduire une certaine uniformité dans la législation, en adoucissant les rigueurs encore survivantes en Irlande, en fortifiant au contraire la loi anglaise, et il a présenté son bill, qui établit une échelle de peines contre le crime de conspiration ayant en vue l'assassinat dans les états de la reine ou hors de ces états. L'affaire n'était point encore cependant aussi simple qu'elle pourrait le paraître. L'attentat du 14 janvier a certainement inspiré au peuple anglais la même répulsion profonde qui a été ressentie et exprimée partout; mais en même temps quelques adresses de l'armée, qui ont reçu une publication officielle, ont suscité en Angleterre d'autres sentimens, et ont éveillé quelques susceptibilités qui se sont fait jour dans les deux chambres. La lecture d'une dépêche du ministre des affaires étrangères de France, attribuant cette publication à une inadvertance, et exprimant le regret qu'éprouvait le gouvernement français de l'impression fâcheuse qu'elle avait produite, est venue tempérer ces susceptibilités. Par ce fait même, la question se trouvait dépouillée de ce qu'elle avait de plus délicat, et la situation du cabinet était infiniment plus simple. La discussion n'a point laissé d'être vive et étendue, et lord Palmerston a été obligé de défendre son œuvre contre les hostilités

de ceux qui ne veulent du bill à aucun prix aussi bien que contre l'opposition de ceux qui, tout en trouvant juste et politique d'attester leur sympathie pour la France, ne tiennent nullement à manifester les mêmes sentimens à l'égard du chef du ministère. M. Disraeli, ce nous semble, a été au nombre de ces derniers. Au fond, toute susceptibilité écartée, ce qui paraît avoir dominé dans cette discussion, c'est le désir de ne point porter atteinte légèrement à une alliance comme celle qui existe entre la France et l'Angleterre. C'est ce qui a valu au bill de lord Palmerston la majorité qu'il a obtenue à une première lecture, et s'il triomphe de toutes les épreuves du scrutin, c'est encore ce qui aura garanti son succès. Les esprits politiques qui aiment cette alliance des deux côtés du détroit se détournent de ces froissemens passagers, et voient les armes des deux pays se mêler une fois de plus au fond de l'Orient dans la récente attaque de Canton.

Les événemens contemporains passent comme les événemens d'autrefois ont passé, et quand on en vient à les regarder de plus près, que reste-t-il bientôt? Un exemple de plus, une page nouvelle qui s'ajoute à tant d'autres dans cette histoire successive des peuples où l'on voit les passions des hommes, les caractères, les idées, les intérêts lutter, se débattre et se manifester sous toutes les formes à travers les péripéties de la vie publique. Tout ce qui existe aujourd'hui en Angleterre se rattache par mille liens au passé; ce qui a maintenant un caractère de solidité inébranlable a eu ses périodes d'épreuves, et s'est affermi dans les crises de la révolution de 1688 et de l'avénement du prince d'Orange. C'est ce qui donne toujours un si singulier intérêt à cette époque transitoire et difficile que M. Macaulay a fait revivre dans un livre d'une ferme et lumineuse éloquence. Par malheur la traduction qu'on vient de faire en France de la seconde partie de l'ouvrage de M. Macaulay, c'est-à-dire de l'*Histoire du règne de Guillaume III*, cette traduction est d'une exécution matérielle des plus médiocres; elle est pleine de fautes et d'inadvertances. N'importe, l'histoire garde son éloquence, et le livre de l'historien anglais n'est pas moins l'œuvre d'une des plus éminentes intelligences. Ces deux faits qu'il a racontés, la révolution de 1688 et le règne de Guillaume III, se complètent, s'éclairent mutuellement; ils montrent comment une révolution peut être à l'origine et demeurer un grand acte de conservation, et surtout comment un gouvernement se fonde. Ce n'était pas tout de franchir ce pas difficile d'une crise dynastique. La révolution qui dépouillait Jacques II était un dénoûment sous certains rapports, et à d'autres égards elle n'était que le commencement d'un drame nouveau dont Guillaume d'Orange est le froid et taciturne héros, d'un drame plein de luttes et d'émotion.

Qu'on se représente en effet cette situation nouvelle, si supérieurement décrite par M. Macaulay : beaucoup de tories s'étaient alliés avec les whigs pour défendre les libertés anglaises et le protestantisme qu'ils croyaient en péril; mais, la victoire une fois acquise, ils se retrouvaient ennemis. Les partis étaient aux prises dans le parlement et dans le pays; les lords et les communes se querellaient sans cesse. Toutes les questions et toutes les difficultés se soulevaient à la fois. A côté des luttes politiques, il y avait les luttes religieuses. En Angleterre, la haute église cherchait à opprimer les non-conformistes, et en Écosse les presbytériens, se relevant, cherchaient

à opprimer les épiscopaux. L'Irlande était tout entière en armes pour la cause du roi Jacques, qui allait fixer un instant sa royauté errante à Dublin, et la guerre s'allumait dans les *highlands* d'Écosse. Joignez à cela une guerre étrangère formidable soutenue contre la France, des menaces incessantes d'invasion, des conspirations permanentes contre le gouvernement nouveau, des tentatives d'assassinat contre le roi Guillaume, la trahison qui se glissait jusque dans les conseils. Marlborough, placé à la tête de l'armée, était le premier des traîtres, servant à la fois Guillaume et Jacques, et ne songeant peut-être qu'à sa propre ambition, à son propre avantage. Tous ces élémens conjurés créaient pour l'Angleterre une situation des plus critiques. Qu'il y ait eu dans les années qui suivirent 1688 des bills d'une criante intolérance, de violentes mesures répressives, des actes d'une rigueur outrée, cela n'est pas douteux. Plus d'une fois on désespéra. Une chose est à observer cependant : ces sévérités exagérées n'empêchaient pas une certaine liberté pratique qui défiait tous les bills, et qui par contre-coup avait elle-même ses excès. Les conspirations n'étaient pas moins actives, les correspondances n'étaient pas moins suivies entre l'Angleterre et la petite cour de Saint-Germain, où devaient se réveiller de singulières illusions, lorsque Marlborough faisait secrètement amende honorable. Des classes entières refusaient le serment au nouveau roi, d'autres le prêtaient en y ajoutant des interprétations équivoques. Les jacobites déclamaient publiquement dans les tavernes, et on écrasait des oranges pourries sous le talon de sa botte. La vérité est que cette *Histoire du règne de Guillaume III* est bien sans doute le résumé des efforts d'un gouvernement qui se fonde; mais c'est l'histoire d'un gouvernement qui se fonde au milieu de luttes passionnées, dans des crises à l'issue desquelles la liberté elle-même se trouve fortifiée à l'égal du pouvoir.

Au milieu de ces luttes dramatiques, rien n'est plus frappant que la figure de Guillaume, telle que la peint M. Macaulay, et telle qu'elle apparaît réellement dans l'histoire. Guillaume d'Orange n'avait rien de ce qui peut rendre un roi populaire. Il n'aimait pas trop les Anglais, qui le lui rendaient bien; il ne faisait nul effort pour plaire, se contentant d'être utile. Ferme lorsqu'il fallait aller combattre à la Boyne, en Irlande, ou sur le continent contre Louis XIV, il se montrait à Londres supérieur à toutes les haines des partis; il les empêchait de se déchirer; il prenait ses ministres et ses serviteurs parmi les tories aussi bien que parmi les whigs, qui avaient le plus contribué à son avénement. Il favorisait toutes les transactions et contraignait à la paix épiscopaux, non-conformistes, presbytériens. Le résultat le plus clair de cette politique était celui-ci : Guillaume ne désarmait pas ses ennemis, et il mécontentait ses amis. Peu lui importait, c'était un bienfaiteur intègre, impassible et rude. Il n'y avait pas deux ans qu'il était sur le trône, que, faisant violence au parlement, il publiait un acte de grâce dont n'étaient exceptés qu'un petit nombre de hautes têtes plus particulièrement compromises et les deux bourreaux restés inconnus qui avaient assisté voilés à l'exécution de Charles Ier. Médiateur, modérateur des partis en Angleterre, Guillaume était en même temps l'âme de la coalition européenne contre la France, cette œuvre qui n'était pas moins difficile à conduire que l'organisation d'un régime nouveau. Il avait à faire marcher d'accord l'Es-

pagne, le duc de Savoie, le pape, l'Autriche, les princes allemands, pressant les uns, promettant aux autres, tempérant les conflits d'intérêts et d'amours-propres. Sa constance finit par triompher de Louis XIV. Guillaume III réussit, et son œuvre a survécu. Les Anglais ne l'aimaient pas à l'origine, disions-nous; ils s'accoutumaient avec peine à l'humeur de ce roi étranger, taciturne et sévère, qui allait volontiers chercher ses favoris parmi les Hollandais; mais ils subissaient son ascendant, ils se soumettaient à sa froide raison, et ils finissaient même par s'attacher à lui, car, tout étranger qu'il fût, il représentait à leurs yeux les deux choses les plus vivaces et les plus puissantes, le sentiment patriotique et le sentiment protestant.

C'est un fait à remarquer : dans les premiers temps, Guillaume parut plus d'une fois sur le point d'échouer justement par ce qui fait aujourd'hui sa grandeur, par sa modération, par son calme au milieu des passions, parce que, roi d'Angleterre, il refusa de partager les haines vindicatives des partis, et c'est peut-être ce qui a le plus contribué à faire de la révolution de 1688 la dernière des révolutions anglaises, comme l'appelle l'historien. En toute chose, cette époque est une bataille, il est vrai; mais c'est une bataille où chaque jour est marqué par quelque progrès, et le roi Guillaume est le premier ouvrier de ce travail, d'où la liberté anglaise sort mieux affermie et plus épurée. Aussi suivez le développement de ce règne dans l'éloquent récit de M. Macaulay : vous verrez la marche ascendante de la nation anglaise à partir du bill des droits, consécration définitive des libertés britanniques. En quelques années, tout prend une face nouvelle : les actes importans se succèdent, la périodicité des élections parlementaires est établie, des garanties plus efficaces sont introduites dans l'administration de la justice, le crédit public se fonde par la création de la banque d'Angleterre, la presse commence à s'émanciper, les fureurs intolérantes des sectes religieuses tendent à perdre de leur violence. Guillaume trouve un pays troublé, il laisse un pays plein d'orgueil et de confiance. Tout d'ailleurs, dans les œuvres de ce temps, porte un cachet profondément britannique. L'Angleterre, ainsi que le remarque M. Macaulay, procède, au lendemain de sa révolution, comme elle a toujours procédé, s'inquiétant peu d'accumuler les contradictions ou les inconséquences dans les actes, pourvu que ces actes répondent à un besoin, à une nécessité immédiate. Elle cherche le remède quand le mal se fait sentir, et elle ne cherche pas à innover au-delà de ce qui est nécessaire; sa politique n'a rien d'abstrait, et se dérobe aux embarras de la logique. Elle concilie tout dans un intérêt pratique, et c'est ce qui donne un caractère si étrangement original aux institutions anglaises. Quand le sentiment national commence à réclamer la publicité des votes, est-ce par l'illumination d'un principe philosophique? Nullement, on s'aperçoit que le secret des votes, qui était autrefois pour les représentans une garantie d'indépendance vis-à-vis du pouvoir royal, n'est plus qu'un moyen d'irresponsabilité vis-à-vis du peuple. Comment se forme sous Guillaume ce rouage particulier, cette institution indispensable pour le mécanisme de la constitution anglaise, — le ministère? Il naît de la force des choses, nullement d'un dessein prémédité. Comment naît la liberté de la presse? Un bill de censure expire, et la presse est émancipée. La liberté de la presse, dira-t-on, n'est qu'un fait. Oui, c'est un fait comme il y en a un certain nombre en Angle-

terre, plus puissans que la loi elle-même, trouvant tout à la fois leur force et leur correctif dans les mœurs.

Un des traits de ce caractère anglais tel qu'il s'est formé et tel qu'il apparaît dans une longue histoire, c'est que, malgré des luttes intérieures qu'on dit énervantes, il se montre sans cesse à la hauteur de toutes les entreprises. On l'a remarqué quelquefois, l'Angleterre peut se laisser surprendre par une sorte d'orgueilleuse confiance en elle-même; elle éprouve souvent des revers dans une première campagne, elle se relève dans la seconde, et sa constance ne se laisse pas vaincre aisément. Elle poursuit son but avec ténacité. Telle elle se montre encore dans deux questions, — l'insurrection des Indes et la guerre de la Chine, — qui se débattent aujourd'hui dans l'extrême Orient, et qui ne sont pas les moins graves entre toutes celles dont l'Europe peut justement se préoccuper. La guerre des Indes, où l'Angleterre agit seule, ayant seule à se défendre, est un de ces événemens destinés à déjouer sans doute plus d'une fois encore toutes les prévisions et tous les calculs. Le résultat définitif, nul ne peut le mettre en doute; mais comment arrivera-t-on à ce dénoûment victorieux? Il y aura certainement de rudes combats à livrer avant d'éteindre complétement ce vaste foyer d'insurrection. Pour le moment, le général en chef, sir Colin Campbell, a repris l'offensive contre les insurgés, il a reconquis certaines positions. Les troupes anglaises retrouvent donc chaque jour leur ascendant, et poursuivent l'exécution d'un plan de pacification qui ne peut s'accomplir en un instant.

Aujourd'hui l'attention va se partager entre le Bengale et Londres, car si la question militaire s'agite sur les bords du Gange, c'est à Londres que va se débattre et se résoudre la question politique de l'organisation nouvelle de l'empire indien. Lord Palmerston vient d'aborder hardiment le problème, en proposant aux chambres un bill, depuis longtemps annoncé, qui transférerait de la compagnie des Indes à la couronne le gouvernement des possessions britanniques. Il y aurait un conseil qui se composerait de huit membres, et dont le président appartiendrait au cabinet. C'est là en réalité toute une révolution, et, comme on le peut présumer, la compagnie ne se laissera pas déposséder sans résistance; déjà elle s'est adressée au parlement. Quoi qu'il en soit, la discussion est ouverte, et les chambres anglaises vont se livrer à une solennelle enquête sur l'état de l'Inde. Quant à la guerre qui a déjà commencé en Chine, et où les forces de l'Angleterre agissent d'accord avec celles de la France, elle a obtenu un premier résultat par l'attaque heureuse de Canton. C'est le 28 décembre que les forces alliées ont été débarquées, et l'attaque a eu lieu immédiatement. Anglais et Français ont marché ensemble contre les murs de la ville chinoise, qui ont été facilement emportés. Quelques-uns des forts ont été pris, d'autres ont été abandonnés par les Chinois, et les forces alliées dominent complétement Canton. Tel est le premier épisode de cette guerre, qui n'a d'autre but que de soumettre la Chine à l'ascendant de la civilisation occidentale.

Parmi toutes les affaires qui se croisent et s'entremêlent à la surface de l'Europe, il est des questions avec lesquelles il semble vraiment que les cabinets doivent s'accoutumer à vivre, tant elles sont persistantes. Ces questions, sérieuses par elles-mêmes sans nul doute, plus graves encore peut-

être par les prétentions et les passions qui les compliquent, on ne peut évidemment les remettre aux décisions de la force, nul esprit sensé n'y peut songer; seulement plus on les observe, mieux on aperçoit la difficulté d'arriver à une transaction qui semble reculer à mesure qu'on s'évertue à la poursuivre. C'est là justement l'histoire du démêlé existant entre le Danemark et l'Allemagne, démêlé qui s'agite tout à la fois aujourd'hui à Francfort, à Copenhague, à Vienne, à Berlin, et qui ne peut qu'attirer l'attention de tous les cabinets également intéressés à sauvegarder l'intégrité de la monarchie danoise, et à maintenir la paix au centre de l'Europe. Tout ce qu'il est possible de faire, c'est de contenir un tel conflit dans de justes limites sans trop essayer de pressentir comment il se dénouera. On sait comment cette singulière affaire est entrée dans la phase où elle est aujourd'hui. Il y a plus de huit ans que les duchés sont en querelle avec le Danemark, revendiquant des droits et des priviléges qu'ils s'attribuent comme membres de la confédération germanique, intéressant à leurs prétentions plusieurs cabinets, appelant à leur aide toutes les passions allemandes, et en définitive neutralisant les efforts de la monarchie danoise pour se constituer. Pendant les deux dernières années, l'Autriche et la Prusse ont suivi des négociations continuelles avec le cabinet de Copenhague. Le Danemark de son côté a essayé de réunir des assemblées dans les duchés pour leur soumettre une constitution particulière. Rien n'a réussi. Dès lors l'intervention de la diète de Francfort est devenue à peu près inévitable. C'est le Hanovre, le plus animé et le plus passionné des états allemands dans cette lutte, qui s'est chargé de porter le premier la cause du Lauenbourg devant l'autorité suprême de la confédération. L'Autriche et la Prusse à leur tour ont transmis à la diète tout ce qui concernait les négociations infructueuses qu'elles ont suivies au sujet du Holstein. Un comité a été nommé pour éclaircir toute cette affaire, et, après un examen prolongé, à quelles conclusions est arrivé ce comité? Il a préparé une série de résolutions d'où il résulte que tout ce que le Danemark a fait jusqu'ici est nul, que les lois et ordonnances relatives à l'organisation du Holstein et du Lauenbourg ne réalisent nullement les promesses faites par le cabinet de Copenhague en 1852, et que la constitution commune donnée à la monarchie danoise est incompatible avec les principes du droit fédéral. En conséquence, le comité de Francfort propose à la diète de s'adresser au Danemark pour lui demander d'établir dans le Holstein et le Lauenbourg une situation plus conforme au droit de la confédération, propre à garantir l'indépendance des constitutions particulières et des administrations des duchés en même temps que leur position d'égalité dans la monarchie. Ces résolutions n'avaient pas jusqu'ici un caractère absolument définif, puisque la diète ne les avait point encore sanctionnées; elles viennent d'être tout récemment adoptées.

Tandis que les choses se passent ainsi à Francfort, la lutte n'est pas moins vive à Copenhague, où elle se produit sous d'autres formes, et où elle fait naître de nouveaux incidens qui viennent à leur tour retentir au sein de la diète germanique. Le conseil suprême, composé selon la constitution des représentans de tous les états de la monarchie danoise, est en ce moment réuni à Copenhague. Des projets de loi d'une certaine importance ont été

présentés; il y a notamment une révision générale des tarifs de douane, qui est un pas dans la voie de la liberté commerciale, une organisation nouvelle de l'armée de terre, un projet de réforme et d'agrandissement de la flotte de guerre, un plan complet pour la fortification du pays, plan dont l'exécution commencera par l'achèvement des travaux de défense de Copenhague du côté de la mer. Tous ces travaux ne pourront être conduits à bonne fin sans créer dans le budget un déficit qu'on ne pourra couvrir que par un nouvel impôt général, ou par un accroissement des contributions particulières des diverses provinces de la monarchie. Dès que ces mesures ont été présentées, quelques-uns des membres holsteinois ont fait à l'assemblée une proposition assez singulière, tendant à demander au roi de retirer ou d'ajourner tous les projets de loi touchant aux intérêts communs de la monarchie, et de restreindre les travaux du conseil actuel aux affaires courantes telles que le vote du budget.

L'intention de cette proposition était facile à saisir. D'abord on évitait la réforme des tarifs douaniers, qui a des adversaires aussi ardens qu'intéressés parmi les commerçans et parmi les industriels; en outre on mettait le gouvernement dans une situation telle que, s'il acceptait cet ajournement, il avait l'air de se défier de ses projets, et il paraissait mettre lui-même en interdit la constitution commune, passant ainsi condamnation sur toutes les accusations dont il est l'objet. Le gouvernement danois a dû nécessairement déjouer ce subterfuge, et la motion a été écartée; mais alors le Hanovre s'est emparé de cette idée, et à son tour il a proposé à la diète de Francfort de réclamer du Danemark une mesure semblable à celle que demandaient les représentans holsteinois; cette proposition cependant ne semble pas avoir beaucoup de succès. Il reste toujours les résolutions générales qui viennent d'être adoptées et qui vont être envoyées à Copenhague. Tel est donc l'état actuel de ce conflit, qui ne fait que s'aggraver par sa durée même. Dans la position difficile et embarrassante où il est placé, le Danemark ne peut évidemment jusqu'ici que se tenir sur la défensive. Il demande tout au moins qu'on précise les griefs, qu'on lui prouve que la constitution commune enfreint effectivement les droits légitimes des Holsteinois, que l'existence de l'organisation actuelle empêche le Holstein de remplir ses devoirs envers la confédération germanique. S'il en est ainsi, le gouvernement danois procédera aux changemens nécessaires, il ne refusera pas de rectifier sa politique en faisant au Holstein une position à part dans la monarchie. Tant que ces preuves ne se sont pas explicitement produites, tant que les plaintes gardent le caractère d'une guerre générale et vague dirigée contre les institutions danoises, sans que rien soit spécifié, que peut faire le Danemark? Si à la faveur d'une confusion de mots on demande pour les duchés une entière parité avec le royaume du Danemark dans la représentation commune, ce n'est plus une position d'égalité qu'on réclame, c'est une position privilégiée. Le malheur est que cette question s'est trouvée dès l'origine obscurcie et compliquée par toutes les passions contraires. Le plus sage aujourd'hui serait de chercher à la ramener à des termes plus simples par l'examen impartial des griefs des duchés, qui peuvent être réels sous quelques rapports, et des droits de la souveraineté de la couronne danoise, qui ne peuvent être mis en doute. C'est à cette œuvre conciliatrice que les gou-

vernemens pourraient s'employer avec fruit et s'emploient vraisemblablement, pour ne point voir ce différend devenir, malgré toutes les volontés, une affaire européenne.

Tous les conflits diplomatiques ne sont pas en Allemagne. Il en est un qu'on a pu voir poindre en Italie, et qui semble en ces derniers temps avoir pris assez de gravité pour jeter quelques nuages dans les rapports entre le Piémont et Naples. Ce démêlé nouveau est une suite de cette triste expédition dirigée, il y a quelques mois, contre les côtes napolitaines et accomplie à l'aide du bateau à vapeur sarde le *Cagliari,* tombé au pouvoir des insurgés, et détourné de sa destination pacifique. Le procès relatif à cette insurrection se juge aujourd'hui à Naples. D'un autre côté, le *Cagliari,* capturé dans le premier moment par les forces navales napolitaines, a été séquestré d'abord, puis déclaré de bonne prise. Le capitaine lui-même, bien que n'ayant point agi de sa propre volonté, a été jeté en prison et soumis à une instruction, judiciaire aussi bien que l'équipage, d'origine sarde. Le cabinet de Turin a réclamé au premier instant; mais à cette réclamation le gouvernement napolitain a opposé les prérogatives de la justice, saisie de l'affaire. La déclaration de bonne prise prononcée contre le *Cagliari,* de même que la détention prolongée du capitaine et de l'équipage, ont dû exciter plus vivement l'attention du gouvernement piémontais, qui à son tour a soumis tous ces faits à un conseil du contentieux diplomatique, créé il y a quelque temps à Turin, et alors cet incident s'est montré sous un nouveau jour. Il soulevait une question de droit des plus graves.

Le gouvernement napolitain pouvait-il mettre la main sur le *Cagliari* en dehors des eaux soumises à sa juridiction? Était-il fondé à s'emparer du capitaine et de l'équipage et à les retenir prisonniers? Le *Cagliari* a été pris en pleine mer; or là il ne pouvait être capturé que dans le cas de piraterie ou dans le cas de guerre. Pirate, le navire ne l'était point assurément; sa nationalité était constatée, le capitaine était muni de tous les papiers réguliers; il avait une mission toute simple, dont il a été momentanément détourné par surprise. Comment, d'un autre côté, pourrait-il être considéré comme étant une prise de guerre? Il appartenait à une nation amie, il n'avait ni armes, ni munitions, ni troupes; il faisait uniquement un service de correspondance entre Gênes et Tunis. Victime de la violence de quelques insurgés, il ne pouvait être exposé en même temps aux représailles du gouvernement napolitain. Le conseil du contentieux diplomatique sarde s'est nettement prononcé sur tous ces points, et le cabinet de Turin a dû transmettre à Naples des réclamations plus formelles, tendant à obtenir la restitution immédiate du *Cagliari* aussi bien que la mise en liberté du capitaine et de l'équipage. La question devient donc plus pressante, d'autant plus que dans les termes où elle se pose elle n'admet pas les objections qui ont déjà motivé l'ajournement d'une solution. Est-ce à dire qu'il en doive résulter une rupture diplomatique, même dans le cas où le cabinet napolitain ne prendrait pas en considération la demande qui lui est adressée? Tout est possible sans doute, mais tout n'est pas probable heureusement, et ne fussent-ils pas d'accord dans leurs négociations directes, le Piémont et le roi de Naples ont encore d'autres moyens de mettre fin à une question née d'un hasard, faite pour disparaître avec la circonstance qui l'a produite. Pour le Piémont comme

pour Naples, il y a d'autres affaires plus graves et d'un plus sérieux intérêt.

Venons à la Hollande, à ce pays où tout marche d'un pas mesuré et calme. Depuis que la politique hollandaise se trouve heureusement affranchie des troubles intérieurs qui se sont manifestés en ces dernières années par des luttes parlementaires, des crises ministérielles, et quelquefois par une certaine émotion publique, les esprits se tournent incessamment vers des affaires d'un caractère tout positif, telles que les combinaisons financières, les remaniemens d'impôts, la construction des chemins de fer, l'état des colonies, la concession d'un télégraphe sous-marin entre les Indes néerlandaises et les possessions britanniques de l'Orient, l'extension des rapports commerciaux avec le Japon. Les chambres, après une prorogation de quelques semaines, vont reprendre leurs travaux, et ce temps de repos parlementaire n'a point été perdu. Le nouveau ministre de la guerre, M. van Meurs, s'est occupé de la réorganisation de son département, dont les dépenses n'ont été provisoirement votées que pour six mois. Le bilan financier de l'année qui vient de s'écouler a été définitivement établi, et il ne fait que confirmer les prévisions favorables émises à l'époque où le budget était présenté. Les recettes de 1857 dépassent d'un million de florins celles de l'année précédente. En se réunissant aujourd'hui, le parlement hollandais va se trouver en présence de deux questions principales qui préoccupent également l'opinion publique. La première est la réforme des impôts, œuvre toujours grave et délicate, problème épineux qui consiste en définitive à alléger le poids des charges publiques sans diminuer les ressources de l'état. Le ministère, si l'on s'en souvient, a fait des propositions qui attestent son dessein d'entrer sans plus de retard dans cette voie réformatrice : il a présenté un projet de remaniement d'impôts conçu de façon à dégrever les grandes communes, en diminuant particulièrement les taxes directes. Il y a de plus une motion de plusieurs membres de la seconde chambre tendant à l'abolition des droits d'accise sur l'abatage. Le gouvernement n'est donc nullement pris à l'improviste, le parlement est déjà en possession de tous les élémens d'une discussion approfondie, et l'opinion s'intéresse vivement à ces réformes.

Il y a une autre question dont les esprits ne se préoccupent pas moins en Hollande, et qui depuis quelque temps est devenue l'objet d'un incessant examen : c'est celle des chemins de fer. Les Hollandais ont déjà des chemins de fer sans nul doute, mais ils n'en ont pas autant que les autres pays; ils se sont laissé devancer par les Belges, leurs voisins. Or ils voient chaque jour plus clairement que leur commerce souffre de ce retard trop prolongé dans l'établissement d'un réseau bien coordonné, et surtout de l'absence de quelques grandes lignes internationales. Bien que le commerce hollandais se soit accru depuis dix années, cette augmentation est proportionnellement moins considérable que dans les pays où les chemins de fer se sont développés. En France, le commerce a plus que doublé; la même progression s'est fait remarquer en Belgique, en Allemagne, tandis que pour la Hollande l'accroissement n'a point été au-delà de 60 pour 100, et comme la navigation fluviale ne peut plus suffire aujourd'hui, il est de toute nécessité de stimuler l'essor du commerce néerlandais, d'alimenter et de féconder les rapports internationaux par un nouveau moyen. Ce moyen, c'est la con-

struction rapide d'un réseau complet de chemins de fer. Cette question des chemins de fer hollandais vient d'être mise en tout son jour par un intéressant travail d'un habile ingénieur, M. Fynje, qui appelle à son aide les lumières de la science et les documens statistiques. L'auteur se prononce pour la formation de trois grandes sociétés qui se chargeraient de l'établissement des lignes du nord, du midi et du centre, et qui obtiendraient du gouvernement la garantie d'un minimum d'intérêt. L'établissement des trois lignes principales n'empêcherait nullement d'ailleurs l'esprit d'entreprise individuelle de concourir à l'œuvre commune par la création de voies affluentes et secondaires. Ce système semble moins compliqué que le plan un peu vaste du gouvernement, embrassant tout à la fois les grandes lignes et les lignes intermédiaires. Ce dernier projet, présenté il y a quelques mois aux chambres, a soulevé au premier examen diverses observations sur lesquelles le ministère est sans doute au moment de s'expliquer. Dans tous les cas, la nécessité de se mettre à l'œuvre est universellement reconnue en Hollande, et la question, assez longtemps débattue devant l'opinion, touche désormais inévitablement à une solution pratique.

Les Hollandais ne sont point hommes à s'arrêter là où les intérêts de leur commerce exigent de nouveaux efforts. Leur pays au contraire, et c'est là un des traits qui le caractérisent, s'occupe avec un zèle vigilant et actif de ses affaires soit sur le continent, soit dans les régions les plus lointaines. La Hollande n'a point été la dernière à fixer son attention sur les nouveaux rapports qui depuis quelques années commencent de s'établir avec le Japon. Elle était la mieux placée pour contribuer à ouvrir cette porte jusqu'ici fermée au commerce européen, et elle était la première qui pût en profiter. Le ministère hollandais, on ne l'a pas oublié, a signé le 30 janvier 1856 un traité avec le gouvernement du Japon; celui-ci a éprouvé d'abord quelques hésitations avant de donner sa ratification, puis il a fini par se décider. C'est le 16 octobre dernier que l'échange des ratifications a eu lieu à Nagasaki, et en même temps le traité primitif a été complété, fortifié par la signature de quarante articles additionnels qui sont eux-mêmes à ratifier aujourd'hui, et qui devront recevoir d'ici à un an la sanction définitive des gouvernemens. Ces nouveaux articles sont un pas de plus dans une voie péniblement ouverte. Le gouvernement japonais fait quelques concessions qui ne sont pas sans valeur. Les ports de Nagasaki et de Hakodadi, dans lesquels les navires néerlandais n'étaient admis jusqu'ici qu'avec des restrictions, sont ouverts au commerce, le premier à partir du jour de la signature des articles, le second après un délai de dix mois. L'institution japonaise appelée la chambre des comptes, et servant en quelque sorte d'intermédiaire commercial, est chargée du recouvrement des créances des Néerlandais sur les indigènes, et elle garantit le paiement des marchandises achetées par ces derniers en vente publique. Tous les négocians japonais sans exception seront admis à Decima, et les priviléges accordés jusqu'ici aux anciens fournisseurs spéciaux se trouvent abolis. Une bourse pour le commerce sera établie à Hakodadi. Le commissaire néerlandais aura la faculté de se rendre à la résidence du gouverneur japonais pour traiter des affaires des deux pays. Les Hollandais obtiennent aussi le droit d'exercer librement leur culte.

Si la Hollande obtient quelques franchises nouvelles, quelques facilités

commerciales, il ne serait pas difficile, ainsi qu'on doit le présumer, de découvrir encore dans ces articles plus d'une restriction. Ainsi l'exportation de l'or et de l'argent non travaillés est défendue, aussi bien que celle de la monnaie japonaise. Il est interdit de fournir des munitions de guerre à d'autres qu'au gouvernement japonais, qui se réserve aussi de pouvoir défendre temporairement la sortie des denrées alimentaires, et qui garde la faculté exclusive d'exporter le cuivre en barres. L'importation de l'opium est absolument interdite. En pareille matière, lorsque des relations commencent, il ne faut point évidemment être trop difficile. A côté de ces stipulations, il y a d'ailleurs des déclarations spéciales concernant divers objets, et qui, sans avoir la force d'un engagement diplomatique, ne laissent pas d'avoir une certaine importance. Les femmes et les enfans néerlandais seront admis dans les ports ouverts au commerce. Le gouvernement japonais est prêt à conclure de semblables traités avec toutes les nations civilisées. L'usage de fouler aux pieds l'image du Christ est aboli. L'obligation de jeter l'ancre à un endroit déterminé avant de s'approcher des ports cesse d'exister. On ne sera plus obligé de faire des présens à l'empereur et aux grands dignitaires de l'empire. Il est vrai que cet usage, désormais tout facultatif, pourra bien n'être pas aussi aisément abrogé dans la pratique. Enfin l'ouverture du port de Simoda au commerce est l'objet des délibérations du gouvernement japonais. Au demeurant, à travers les restrictions qui subsistent encore, c'est un progrès accompli, et le temps ne fera sans doute qu'ajouter à ce progrès, en amenant peu à peu un changement plus complet de système. Une chose à remarquer, c'est que, depuis l'inauguration de cette politique nouvelle du Japon, il y a, dit-on, dans ce pays une sorte de mouvement. Les habitans s'intéressent aux constructions navales, aux arts mécaniques. Ainsi s'ouvre pacifiquement un empire jusqu'ici fermé à la civilisation, tandis que les soldats de l'Angleterre et de la France sont occupés en ce moment même à forcer par les armes l'entrée de la Chine. CH. DE MAZADE.

THÉATRE-ITALIEN.

Marta, opéra en quatre actes de M. de Flotow.

Il faut répandre promptement les bonnes nouvelles : le Théâtre-Italien vient d'obtenir un agréable succès avec *Marta,* opéra en quatre actes de M. de Flotow. Cet ouvrage, connu en Allemagne depuis dix ans, n'est pas assurément un chef-d'œuvre, et, par ses formes un peu grêles, il aurait mieux convenu au Théâtre-Lyrique; mais les temps sont durs, et il faut bien se contenter de pain bis, quand on n'a rien de mieux. La musique italienne, pour ne pas dire l'art musical tout entier, traverse une crise qui pourrait bien être la dernière période d'un cycle d'or. Il n'y a plus moyen de se faire illusion sur la profonde misère où nous sommes quand on entend *la Gazza Ladra* exécutée comme elle l'a été tout récemment au Théâtre-Italien de Paris. Jusqu'à Mme Alboni, qui se permet de laisser de côté des phrases entières du rôle de Ninetta, dont elle ne peut rendre la grâce printanière. Et ce point d'orgue malheureux qu'ils ont ajouté à la conclusion de l'an-

dante du *trio* entre Ninetta, Fernando, et *il podesta!* Qui donc leur a permis de gâter un chef-d'œuvre par des oripeaux de baladins? Le public n'est pas mieux éclairé que les artistes médiocres dont il encourage le mauvais goût, et tout va où s'en vont les choses qui finissent.

Le sujet de *Marta* est tiré d'une coutume de l'histoire d'Angleterre. M. de Flotow, qui a fait son éducation musicale à Paris, l'avait déjà traité sous la forme d'un ballet, *Lady Henriette,* qui fut donné à l'Opéra il y a une douzaine d'années. La musique de ce joli *scenario* était mi-partie de MM. Reber et de Flotow. Le *libretto* allemand présente de l'intérêt, et il a tout au moins le mérite de n'être pas calqué sur les fastidieux mélodrames qu'on nous fabrique à Paris depuis si longtemps. On y trouve même des scènes piquantes, comme celle du second acte, où les deux servantes, prises au piége, refusent d'obéir aux ordres de leurs nouveaux maîtres. Cette scène des rouets donne lieu à un quatuor fort gai qu'on a fait recommencer. Le premier acte de *Marta* est faible, y compris l'ouverture, qui n'a pas de caractère. Le second est bien meilleur, et renferme, outre le joli quatuor que je viens de citer, la délicieuse romance de *la Rose*, qui n'est pas de M. de Flotow, mais du poète irlandais Moore. La mélodie en est triste et touchante, et semble empruntée à une chanson populaire. Deux autres quatuors ingénieusement écrits, des couplets à boire, au troisième acte, que M. Graziani a dits de sa voix mordante, et un duo très piquant pour baryton et mezzo-soprano entre M. Graziani et Mme Nantier-Didiée, qui remplit le rôle de Nancy avec une grâce parfaite, tels sont les morceaux qui nous ont le plus frappé dans l'œuvre de M. de Flotow. Cela s'écoute avec plaisir et repose l'oreille des lieux communs de la musique parisienne. Une légère teinte de rêverie allemande qui traverse l'inspiration de M. de Flotow n'y gâte rien. Je préfère l'agréable composition de M. de Flotow, qui ne vise point à réformer le monde, aux vingt opéras plus ou moins comiques qu'on nous donne depuis des années. L'exécution est d'ailleurs assez bonne. MM. Mario, Graziani et Mme Nantier-Didiée y sont bons à entendre et à voir. Il n'y a que M. Bonetti qui se donne des tourmens inutiles. Y aurait-il donc péril en la demeure si M. le chef d'orchestre du Théâtre-Italien voulait modérer son zèle? Nous reviendrons sur l'œuvre de M. de Flotow; nous avons voulu seulement constater aujourd'hui le bon accueil que lui a fait le public parisien. P. SCUDO.

LES CORRECTEURS DU TEXTE DE SHAKSPEARE.

Shakspeare's Scholar : being historical and critical studies of his text, characters, and commentators, with an examination of Mr Colliers folio of 1632, by Richard Grant White; 1 vol. New-York.

On se rappelle l'émotion produite en Angleterre, en Allemagne et jusqu'en Amérique, dans le monde des admirateurs et des dévots de Shakspeare, lorsqu'au mois de janvier 1852 un érudit anglais, M. Collier, annonça la découverte d'un manuscrit annoté par un contemporain de l'auteur de *Macbeth,* et apportant au texte du grand poète des rectifications essentielles. Le nom et les travaux de l'écrivain à qui était due cette découverte disaient assez combien la question était sérieuse; M. J. Payne Collier est un de ces érudits

qui vouent leur vie entière à l'étude d'un seul homme, et le héros qu'il a choisi est Shakspeare. On a de lui une *Histoire de la Poésie dramatique des Anglais au temps de Shakspeare,* une édition religieusement surveillée des œuvres de Shakspeare, un très curieux ouvrage intitulé *Bibliothèque de Shakspeare*, où les romans, les nouvelles, les poèmes, les légendes, qui ont servi de texte à cette puissante imagination, sont recueillis avec un zèle infatigable et expliqués avec une érudition très sûre. Les publications de la *Société de Shakspeare,* dont M. Collier est membre, contiennent un grand nombre de ses opuscules, toujours consacrés aux mêmes recherches. — *Shakspeare und keine Ende!* Toujours Shakspeare, Shakspeare sans fin! — disait Goethe, fatigué des imitateurs du poète anglais. Ces mots, que l'auteur de *Faust* écrivait dans un moment d'humeur et d'ironie, sont la devise très sérieuse de M. Collier. Assurément un tel homme, un de ces *Shakspeare's scholars* dont la dévotion poétique est si entière, ne devait pas être facilement dupe d'une illusion. Avant de toucher au texte de Shakspeare, il devait être bien sûr de l'autorité qu'il invoquait, et l'on comprend sans peine que l'annonce de M. Collier ait été un véritable événement littéraire.

Ce n'était pas d'ailleurs M. Collier qui soulevait pour la première fois la question du texte de Shakspeare. Il y a longtemps que des critiques de diverses écoles, signalant des obscurités, des non-sens, des contradictions dans les vers et la prose du grand poète, y voyaient de grossières erreurs des copistes, et s'efforçaient de les rectifier. Shakspeare, dans l'abondance de ses inspirations, dans l'entraînement de sa vie et de ses succès de comédien, s'était montré bien indifférent aux destinées de sa parole écrite. La moitié de ses comédies et de ses drames avaient été imprimés de son vivant sans qu'il en eût surveillé ou même autorisé la publication. La première édition de ses œuvres complètes (à l'exception d'une seule pièce, *Périclès, prince de Tyr*, qui ne s'y trouve pas) fut donnée sept ans après sa mort (1623), en un gros volume in-folio. Les éditeurs étaient des amis du poète, ses camarades de théâtre, et leur publication portait ce titre : *Comédies, histoires et tragédies de M. William Shakspeare, publiées d'après les copies originales et authentiques.* Malheureusement cette édition, si précieuse par son origine, est un des ouvrages les plus défectueux qui soient sortis de la presse; les fautes typographiques y abondent. Quand ce ne sont que des fautes d'orthographe, le lecteur peut les rectifier sans peine; mais que dire des fautes de ponctuation, des transpositions de lignes, des vers imprimés en prose, de la prose disposée en forme de vers, des désignations erronées de personnages, des paroles enlevées à celui-ci et données à celui-là, enfin de maintes inexactitudes qui défigurent l'œuvre du maître? Pour ne parler que des *errores minores*, comme dit M. Collier, c'est-à-dire des fautes que le lecteur peut corriger à première vue, le savant critique n'en compte pas moins de vingt mille. Une seconde édition, également in-folio, parut neuf ans après (1632); il y en eut deux autres, en 1664 et en 1685. De ces quatre éditions in-folio, la première et la seconde offrent seules de l'intérêt, la première parce que, malgré ses fautes, elle donne le texte unique dont la critique puisse faire usage; la seconde parce qu'elle contient plusieurs corrections utiles du texte de la première, corrections très insuffisantes, il est vrai, et mêlées elles-mêmes à des erreurs nouvelles.

On comprend que tous les éditeurs de Shakspeare, depuis le commencement du XVIIIe siècle, aient été dans l'obligation de réviser le texte du poète, c'est-à-dire de faire disparaître autant que possible les fautes typographiques des éditions in-folio. On ferait une bibliothèque de tous les livres composés à ce sujet. L'immense travail accompli depuis la fin du moyen âge sur le sens de la *Divine Comédie* peut seul donner une idée des efforts déployés depuis cent cinquante ans par les éditeurs et les philologues anglais pour fixer enfin le texte des drames de Shakspeare. Nicolas Rowe, Théobald, Thomas Hanmer, l'évêque Warburton, Samuel Johnson, Edward Capell, George Steevens, Edmond Malone, bien d'autres encore que je pourrais citer, ont entrepris cette tâche au XVIIIe siècle, les uns avec finesse et sagacité, les autres avec une audace et une inexpérience qui font sourire à bon droit la critique de nos jours. Depuis le renouvellement de l'histoire littéraire, surtout depuis les travaux que Coleridge en Angleterre, Goethe, Guillaume Schlegel et Louis Tieck en Allemagne, ont consacrés à Shakspeare, commentateurs, éditeurs, philologues se sont remis à l'œuvre avec une ardeur croissante. A ceux qui ont suivi le mouvement des lettres anglaises dans ces dernières années, il suffit sans doute de rappeler les travaux de M. Charles Knight et de M. Alexandre Dyce. Je n'ai pas à juger ici tant de curieuses études, j'ai voulu montrer seulement que c'était là une question très vive en Angleterre, une de ces questions perpétuellement à l'ordre du jour, quand M. J. Payne Collier découvrit le précieux manuscrit qui devait résoudre, disait-il, la plupart des problèmes soulevés par la critique.

Qu'était donc ce manuscrit? Une copie de la seconde édition in-folio dont nous parlions tout à l'heure, copie remplie en marge de notes et de corrections à la main, qui semblaient à peu près de la même date que le manuscrit même. Ces corrections, à en croire M. Collier, étaient d'une valeur inappréciable. Celui qui les avait tracées, ajoutait le savant éditeur, avait eu entre les mains des indications que ne possédaient pas les éditeurs de 1632. C'était probablement un comédien, un camarade de Shakspeare, mieux informé ou plus soigneux que ses confrères, ou bien, s'il n'avait pas fait ces corrections d'après sa propre expérience du théâtre, il les avait empruntées à quelques documens authentiques et disparus aujourd'hui. Ces corrections, M. Collier les publia d'abord séparément (1), puis il donna une nouvelle édition de Shakspeare rectifiée d'après ces notes, et les rectifications qu'il n'avait pas hésité à faire sur la foi de son manuscrit s'élevaient à plus de mille.

L'attente publique avait été vivement excitée; la déception fut grande, lorsqu'on examina d'un œil attentif le Shakspeare de M. Collier. Trois critiques en Angleterre, M. Singer, M. Charles Knight et M. Alexandre Dyce, discutèrent avec vivacité les corrections du fameux manuscrit. M. Singer alla jusqu'à nier l'authenticité de ces notes, semblant mettre en doute, non-seulement la sagacité, mais la probité littéraire de M. Collier; M. Dyce et M. Knight déclarèrent que la plupart de ces corrections, de quelques mains qu'elles pussent venir, étaient inadmissibles, et que si quelques-unes d'entre

(1) *Notes and emendations to the text of Shakspeare's plays from early manuscript corrections in a copy of the folio* 1632, *in the possession of J. Payne Collier, esq.*

elles enrichissaient la science, elles se soutenaient par la critique et la raison sans qu'il fût nécessaire d'invoquer une autorité très contestable. En Allemagne, un des hommes qui connaissent le mieux Shakspeare, M. Nicolas Delius, soumit le travail de M. Collier à une critique sévère, et des onze cent treize corrections proposées par l'éditeur anglais, dix-huit seulement trouvèrent grâce devant lui. De vives polémiques s'élevèrent. M. Delius fut attaqué à son tour par M. Julius Frese et par M. A. Leo. Ce dernier du reste, en adressant un blâme très amer à M. Delius, ne ménage pas les reproches à M. Collier. « M. Collier, dit-il, s'est hâté de publier une édition de Shakspeare d'après son manuscrit avant que la critique eût rendu ses arrêts sur la valeur des corrections proposées. M. Delius se hâte de les rejeter presque sans discussion. Il s'en faut bien cependant qu'on ait tout dit sur ces notes du manuscrit de 1632. L'enthousiasme aveugle de M. Collier, le désenchantement subit de ses adversaires sont également contraires à l'esprit de la critique. Qu'on laisse la science accomplir sa tâche, qu'on lui donne le temps de séparer le grain de la paille : ce n'est qu'après un examen approfondi des documens nouveaux qu'il sera convenable de donner, s'il y a lieu, une édition définitive de Shakspeare. »

Voici un livre qui semble répondre à cet appel de M. Leo. Je ne sais si M. Richard Grant White a connu la polémique dont je viens de parler, car son ouvrage, si riche de documens en tout ce qui concerne la littérature de Shakspeare, est absolument muet sur ce point; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il continue logiquement les ouvrages de M. Delius et de M. Leo. M. Leo reproche à M. Delius une condamnation trop précipitée du manuscrit de M. Collier, et presque un rejet sans discussion; M. White rejette aussi les corrections acceptées par M. Collier, mais il les discute l'une après l'autre, et cette discussion atteste chez lui une rare sagacité littéraire, en même temps qu'une connaissance approfondie de Shakspeare et de son temps. Pour réfuter le prétendu correcteur de 1632 et l'érudit qui le patronne aujourd'hui, des appréciations générales ne suffisent pas. M. White consacre un chapitre particulier à chacune des pièces de Shakspeare, il se pénètre de la pensée du drame, du sens de chaque scène, de l'esprit de chaque personnage, et, confrontant le texte traditionnel avec le texte du correcteur, il arrive à des conclusions si évidentes, que le lecteur les a prononcées avant lui. Le jugement définitif de M. White peut se résumer ainsi : « Le manuscrit invoqué par M. Collier est absolument dépourvu d'autorité, et les corrections qui y sont indiquées ne doivent être jugées que pour leur mérite intrinsèque. Ce ne sont pas des renseignemens fournis par un contemporain du poète, ou par un homme qui avait recueilli fidèlement la tradition; ce sont simplement des remarques individuelles, comme chez les éditeurs du XVIIIe siècle, ce sont des notes semblables à celles de Rowe, de Pope, de Warburton, de Malone, partant soumises à la discussion et justiciables de la critique. L'auteur de ces notes ne les a tracées que longtemps après la mort de Shakspeare, vers la fin du XVIIe siècle. Bien loin d'avoir conservé la tradition du poète, il se trompe le plus souvent sur le sens de ses œuvres, et ne modifie que ce qu'il ne comprend pas. Sur les onze cent trois corrections que propose cette prétendue autorité, il en est mille et trois qui ne soutiennent pas l'examen. Enfin, dans toutes ces conjectures plus ou moins ingénieuses, il

ne faut pas oublier que, si certaines parties du texte original nous paraissent incompréhensibles, la faute peut bien en être à nous, c'est-à-dire à l'imperfection de nos connaissances historiques, à l'insuffisance de nos renseignemens sur la langue du poète et les mœurs de son temps; il ne faut pas oublier surtout qu'il vaut mieux conserver dans les œuvres de Shakspeare des passages obscurs, qui peuvent être de Shakspeare, que d'y substituer un texte clair, animé d'un autre esprit que le sien. »

Ces conseils que M. White donne aux *Shakspeare's scholars*, il n'aurait garde de les négliger pour son propre compte. Son livre n'est pas seulement la réfutation du travail de M. Collier, c'est aussi une étude très détaillée des corrections accomplies à différentes époques par les éditeurs les plus autorisés. Les critiques du XVIIIe siècle et ceux du XIXe, Rowe et Malone, aussi bien que M. Knight et M. Dyce, comparaissent devant son tribunal. Je ne sais si M. White a toujours raison, quand il accepte telle correction, quand il rejette telle autre; mais il est difficile de ne pas être charmé du talent, du savoir, de la sagacité qu'il déploie dans ces délicates matières. Il excelle à dissimuler l'aridité de son sujet, ou plutôt ce sujet se transforme entre ses mains; ces dissertations philologiques sont en même temps d'excellentes études littéraires.

La littérature américaine, par l'organe de M. Grant White, a bien tenu son rang dans ces curieuses controverses. « J'ose assurer, disait Pope il y a un siècle, que si les ouvrages d'Aristote et de Cicéron avaient eu le même sort que ceux de Shakspeare, ils nous paraîtraient, aussi bien que ceux de ce poète, n'avoir ni sens ni érudition. » On ne parle plus en ces termes de la puissante imagination à qui nous devons tant de créations immortelles, mais les admirateurs du poète n'attachent pas moins d'importance que Pope à ces études philologiques. Bien que le sens d'*Othello*, de *Macbeth*, de *Coriolan*, d'*Hamlet*, de *Roméo et Juliette* ne souffre pas des altérations du texte, la critique de nos jours, à la fois plus élevée et plus précise que la critique du XVIIIe siècle, voudrait retrouver les paroles mêmes employées par Shakspeare, et si elle est forcée de renoncer à son espoir, elle prétend biffer du moins les plates corrections cent fois pires que l'obscurité d'un vers estropié. L'Angleterre et l'Allemagne travaillent ardemment à cette tâche; M. White, qui représente dignement la critique littéraire à New-York, vient de marquer sa place parmi les intelligens *scholars* du grand William. En France, on le comprend, c'est l'inspiration de Shakspeare, et non le texte de ses œuvres, qui appelle les études de la critique; dernièrement encore, ici même, M. Taine ajoutait de vives et fortes pages à celles que M. Guizot, M. Villemain, M. Émile Montégut, Chateaubriand et Gustave Planche ont écrites sur l'auteur du *Roi Lear*. L'examen philologique du texte était réservé aux écrivains de race saxonne. Les Anglais et les Allemands ont commencé, les Américains poursuivent l'œuvre. Après Coleridge et Goethe, après Carlyle et Gervinus, Emerson, dans ses *Representative Men*, a complété l'appréciation du génie de Shakspeare; après M. Charles Knight et M. Alexandre Dyce, comme après MM. Delius et Leo, M. Grant White prépare la conclusion de l'enquête ouverte il y a un siècle et demi sur le texte mutilé du grand poète.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

La cour de Russie il y a cent ans (1). — Ce livre n'est, à vrai dire, qu'un recueil de documens diplomatiques extraits des dépêches confidentielles que les ambassadeurs étrangers accrédités en Russie adressaient à leurs cours respectives. Au premier abord, une compilation de ce genre semble exclusivement consacrée aux personnes qui aiment à errer dans les labyrinthes de la politique; mais la main inconnue qui a fouillé dans ce dédale épistolaire a su en élaguer, non sans habileté, tout ce qui aurait pu lasser l'attention des lecteurs ordinaires. Les intrigues fort compliquées que les diplomates étrangers ont nouées en Russie, avec tant de succès, au dernier siècle, sont à peine indiquées dans ce volume; l'auteur s'est principalement attaché à nous décrire les scènes qui se sont passées dans l'intérieur du palais impérial sous les souveraines qui succédèrent à Pierre Ier, et il lui arrive même de nous introduire dans leur chambre à coucher, où se décidaient souvent, comme chacun le sait, les questions qui importaient le plus à l'honneur et à la prospérité du pays.

Lorsqu'on a terminé la lecture des fragmens de lettres qui nous initient à ces annales secrètes, on se sent pris de compassion pour la Russie. A peine eut-elle été ébranlée jusqu'en ses fondemens par le génie réformateur de Pierre Ier, que la direction des affaires publiques y échut en partage à l'indigne compagne de ce monarque. Les règnes suivans ne nous offrent guère qu'une suite non interrompue de rivalités sans grandeur, de trahisons odieuses, de persécutions non moins insensées que cruelles. Le peuple ne paraît sur la scène que pour figurer, comme comparse, dans des divertissemens ruineux, ou pour acheter de son sang des victoires dont l'éclat passager est destiné à rehausser la gloire de quelques courtisans en faveur. Dans les observations généralement fort justes qui tiennent lieu de commentaires à ces correspondances parfois un peu énigmatiques, l'auteur ne fait point assez ressortir peut-être ce qu'avait de navrant le spectacle présenté alors par la Russie. Cependant on trouve çà et là dans ces pages quelques morceaux qui éclairent très vivement le contraste que formaient, sous le règne de Catherine II, les fastueuses grandeurs de la cour et l'état misérable du pays. On ne sera pas surpris d'apprendre qu'un sourd mécontentement se faisait remarquer alors, par des signes incontestables, dans les classes inférieures. L'impératrice ne l'ignorait pas, et c'est pourquoi l'audacieuse entreprise du *marquis de Pougatchef* lui causa un effroi qu'elle cherchait vainement à dissimuler. Il faut lire les renseignemens que s'empressent de fournir sur ce dernier point à leurs souverains les diplomates étrangers cités par l'auteur; rien ne prouve mieux le zèle et l'intelligence avec lesquels ils remplissaient leur poste d'observateurs affidés auprès de la cour impériale.

Quelque tristes que soient les événemens retracés dans ce livre, on peut néanmoins en tirer une conclusion qui est rassurante pour la Russie. Au milieu des fréquentes interruptions que l'action régulière du pouvoir y subit au siècle dernier, l'opposition, que Pierre Ier avait réduite au silence, ne donna point signe de vie. Les conditions qu'une partie de la noblesse sut imposer à l'impératrice Anne étaient évidemment dictées par un esprit tout

(1) 1 vol. in-8°, Dentu, Palais-Royal.

différent; les hommes qui prirent part à ce mouvement oligarchique ne songeaient nullement à rétablir les choses sur l'ancien pied. Lorsque l'impératrice Élisabeth se saisit du pouvoir, les mécontens avaient beau jeu : on pouvait croire qu'ils allaient prendre en main la direction des affaires; mais il n'en fut rien. Le gouvernement resta fidèle de tout point aux principes qui avaient triomphé lors de la fondation de l'empire. Cela prouve, avec une entière évidence, que les prétentions du parti vaincu ne reposaient aucunement, comme on l'affirme, sur une base nationale.

L'histoire secrète de la cour de Russie au XVIIIe siècle inspire encore une réflexion qui n'est pas moins importante. Puisque la Russie a supporté cette longue période de folies désastreuses, il faut reconnaître qu'elle est fortement constituée; peu de pays auraient résisté à un pareil régime. Au reste, si les désordres auxquels nous venons de faire allusion n'ont point causé plus de ravages dans son sein, c'est encore à Pierre Ier qu'il faut remonter pour trouver de ce fait remarquable une explication suffisante. On a souvent blâmé ce souverain d'avoir élevé, par ses réformes, une barrière infranchissable entre la noblesse et le peuple. Ce reproche est fort irréfléchi : si les rapports qui existent entre le peuple et la classe noble avaient été aussi intimes au dernier siècle que dans les temps anciens, le scandaleux exemple que donnait la cour aurait altéré, beaucoup plus profondément qu'il ne l'a fait, la naïve simplicité des mœurs nationales. C'eût été un grand malheur pour la Russie, car, une fois qu'il aura dépouillé les mœurs de ses pères, le peuple russe y perdra promptement les rares qualités qui le distinguent, et sur lesquelles reposent les destinées du pays.

Attendra-t-on longtemps encore avant d'autoriser les historiens russes à dévoiler les déplorables désordres qui forment le sujet de cet ouvrage? Lorsque, il y a un siècle environ, on adressait à l'illustre auteur de l'*Histoire de l'empire de Russie sous le règne de Pierre le Grand* des manuscrits pleins de révélations intéressantes, mais un peu trop véridiques, sur le caractère et la vie privée de son héros, il se gardait bien d'y rien puiser. « Les vérités, répondait-il prudemment, sont des fruits qui ne doivent être cueillis que bien mûrs. » Ce temps est arrivé pour Pierre Ier; la plupart des faits que Voltaire avait cru devoir passer sous silence sont maintenant connus parmi nous, et un auteur russe qui a entrepris dernièrement de raconter la fondation de l'empire, M. Oustrialof, a vu s'ouvrir devant lui, par ordre du gouvernement, les archives les plus secrètes. On ne tardera pas sans doute à accorder la même faveur aux écrivains qui voudront s'occuper des règnes suivans; le gouvernement russe est maintenant assez fort et assez sage pour n'avoir point à redouter que l'on divulgue les honteuses faiblesses de ses prédécesseurs. En attendant, les pages que nous venons de parcourir pourront être utilement consultées par tous ceux que la curiosité ou un motif plus sérieux engageront à étudier l'histoire de Russie dans les temps qui suivirent le règne de Pierre le Grand.

H. DELAVEAU.

V. DE MARS

TABLE DES MATIÈRES

DU

TREIZIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXVIIIe ANNÉE.

JANVIER — FÉVRIER 1858.

Livraison du 1er Janvier.

Souvenirs d'un Amiral, première partie. — La Jeunesse d'un homme de mer. — II. — Une Campagne d'exploration, par M. E. JURIEN de LA GRAVIÈRE..... 5

Études sur l'Inde ancienne et moderne. — VI. — Krichna, ses Aventures et ses Adorateurs, par M. Théodore PAVIE..... 48

Un dernier Mot sur Béranger a propos de sa Biographie, par M. Émile MONTÉGUT..... 70

Les Colonies françaises depuis l'abolition de l'esclavage, par M. LEPELLETIER de SAINT-REMY..... 88

La Vocation d'Urbain Lefort, par M. Amédée ACHARD..... 118

De la Presse en Angleterre et en France, par M. PREVOST-PARADOL. ... 186

Du Drame religieux en France, par M. Saint-Marc GIRARDIN, de l'Académie Française..... 203

Revue Scientifique. — Les Adieux de l'année 1857 a la science, par M. BABINET, de l'Institut..... 219

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 233

Poésie. — Un Cycle élegiaque, traduit de Geibel, Grün et Lenau..... 245

Livraison du 15 Janvier.

Études sur l'Inde ancienne et moderne. — VII. — Çakia-Mouni. — La Société hindoue pendant la période bouddhique et l'invasion musulmane, dernière partie, par M. Théodore PAVIE..... 257

Francis, scènes de la vie de jeunesse en province, par M. Ernest SERRET.. 282

Les Volcans de Java, par M. Auguste LAUGEL..... 348

La Question religieuse en Suède et les Publicistes allemands, par M. Saint-René TAILLANDIER..... 370

Souvenirs d'un Amiral, première partie. — La Jeunesse d'un homme de mer. —

III. — La Seconde Année d'une Campagne maritime, par M. E. JURIEN de LA GRAVIÈRE.... 400
La Chine a la veille de la Guerre, notes et souvenirs d'une Croisière dans les mers de Tartarie, de Chine et du Japon, par M. Th. AUBE..... 432
Les Confidences d'un hypocondriaque, par M. Émile MONTÉGUT..... 467
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 477

Livraison du 1er Février.

Souvenirs d'un Amiral, première partie. — La Jeunesse d'un homme de mer. — V. — La Fin d'une Campagne maritime, par M. E. JURIEN de LA GRAVIÈRE..... 497
Une Histoire de Chasse, première partie, par M. le Mor FRIDOLIN..... 537
La Dévastation, épisodes et souvenirs de la guerre d'Orient. — I. — Une Batterie flottante de Cherbourg a Sébastopol, par M. H. LANGLOIS.. 582
La Propriété souterraine en France. — III. — L'Industrie des Combustibles minéraux, par M. LAMÉ FLEURY..... 615
Peintres et Sculpteurs modernes de la France. — Decamps, par M. Ch. CLÉMENT..... 647
La Bourse, la Spéculation et l'Industrie, par M. BAILLEUX de MARIZY.. 679
Le Théatre réaliste. — *Le Fils naturel*, de M. Alexandre Dumas fils, par M. Émile MONTÉGUT..... 701
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 717
Revue Musicale, par M. P. SCUDO..... 729

Livraison du 15 Février.

La Dévastation, épisodes et souvenirs de la guerre d'Orient. — II. — Les Batteries flottantes devant Kinburn et dans le Dniéper, par M. H. LANGLOIS..... 737
Manoela, Récit des Açores, par M. Théodore PAVIE..... 775
L'Angleterre et la Vie anglaise. — II. — Origines et Caractère de la nation britannique, scènes de moeurs, par M. Alphonse ESQUIROS..... 796
Une Histoire de Chasse, dernière partie, par M. le Mor FRIDOLIN..... 840
Les Questions agricoles en France en 1858, par M. L. de LAVERGNE, de l'Institut..... 896
De l'Importance historique du *Grand Cyrus*, roman de Mlle de Scudéry, par M. V. COUSIN, de l'Académie française..... 920
Le Théatre littéraire. — *La Jeunesse*, comédie en vers de M. Émile Augier, par M. Émile MONTÉGUT..... 938
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 955
Essais et Notices. — Les Correcteurs du Texte de Shakspeare, par M. Saint-René TAILLANDIER..... 968

ERRATA DE CE VOLUME.

Dans les *Souvenirs d'un Amiral*, page 508, ligne 43, au lieu de *Waltevreden*, lisez *Weltevreden*.

Page 510, ligne 35 et *passim*, au lieu du vaisseau le *Dortwicht*, lisez le *Dordrecht*.

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoit, 7.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 515 717